

UNIVERSITE DE NEUCHÂTEL
INSTITUT DE PRÉHISTOIRE

ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES EN SCIENCES SOCIALES, PARIS
CENTRE ALEXANDRE KOYRE

L'UNIVERS DU PRÉHISTORIEN

*Science, foi et politique dans l'œuvre et la vie
d'Edouard Desor (1811-1882)*

Thèse en cotutelle présentée à la Faculté des lettres et sciences humaines de l'Université de Neuchâtel
en vue d'obtenir le grade de docteur en sciences humaines

Marc-Antoine KAESER

UNIVERSITE DE NEUCHÂTEL
INSTITUT DE PRÉHISTOIRE

ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES EN SCIENCES SOCIALES, PARIS
CENTRE ALEXANDRE KOYRE

L'UNIVERS DU PRÉHISTORIEN

*Science, foi et politique dans l'œuvre et la vie
d'Edouard Desor (1811-1882)*

Thèse en cotutelle présentée à la Faculté des lettres et sciences humaines de l'Université de Neuchâtel
en vue d'obtenir le grade de docteur en sciences humaines

Marc-Antoine KAESER

2002

IMPRIMATUR

La Faculté des lettres et sciences humaines de l'Université de Neuchâtel, sur les rapports de Messieurs

- Michel EGLOFF, co-directeur de thèse et professeur ordinaire de préhistoire à l'Université de Neuchâtel,
- Claude BLANCKAERT, co-directeur de thèse et directeur d'études en histoire des sciences à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Paris,
- Pietro CORSI, directeur d'études en histoire des sciences à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Paris,
- Philippe MARGUERAT, professeur ordinaire d'histoire générale moderne et contemporaine à l'Université de Neuchâtel,
- Alain SCHNAPP, professeur ordinaire d'archéologie à l'Université de Paris-I Panthéon/Sorbonne,
- Laurent TISSOT, professeur associé d'histoire suisse moderne et contemporaine à l'Université de Neuchâtel,

autorise l'impression de la thèse réalisée en cotutelle avec l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Paris, présentée par Monsieur Marc-Antoine Kaeser, en laissant à l'auteur la responsabilité des opinions énoncées.

Neuchâtel, le 1^{er} juillet 2002

Le doyen:
Philippe Terrier

Est-ce donc peut-être une particularité des études archéologiques de rendre ceux qui s'y livrent atrabilaires et grognons?
Si je pouvais le supposer, je reporterais bien vite tout mon butin au lac, d'où je ne l'ai pourtant pas retiré sans peine.

Edouard Desor

Lettre à Adolphe Morlot, le 18 juin 1866 (AEN), en réaction à la publication de «*Die deutsche Alterthumsforschung. Ein Blick auf ihre seitherige Entwicklung*», par Ludwig LINDENSCHMIT (1866a), le conservateur du *Römisch-Germanisches Zentralmuseum* de Mayence.

REMERCIEMENTS

La rédaction des remerciements constitue assurément une tâche des plus agréables pour l'auteur. L'exercice n'en est pas moins difficile, et je crains de ne pouvoir rendre justice comme ils le mériteraient à tous ceux dont l'aide, les conseils et les encouragements m'ont été si précieux. Ce travail n'aurait en effet jamais abouti sans le soutien qu'au cours de ces dernières années, tant de collègues, d'étudiants, d'amis et de proches m'ont accordé si généreusement. Que chacun d'entre eux trouve ici sa place, sachant que tous ces témoignages ont confirmé l'auteur dans son sentiment quant au caractère nécessairement collectif de la recherche scientifique.

Ma reconnaissance s'adresse en premier lieu à mes directeurs de thèse; au professeur Michel Egloff, qui m'a offert un assistantat à l'Institut de préhistoire de l'Université de Neuchâtel, qui a guidé mes premiers pas et qui, avec l'ouverture d'esprit qu'on lui connaît, m'a poussé à persévérer; au professeur Claude Blanckaert ensuite, qui m'a accueilli au Centre Alexandre Koyré (EHESS Paris): ses enseignements, ses stimulations intellectuelles et sa bienveillance ont été déterminants dans la conduite de ce travail.

Cette reconnaissance s'adresse encore aux professeurs Philippe Marguerat, Alain Schnapp, Laurent Tissot et Pietro Corsi, qui m'ont fait l'honneur de participer à mon jury de thèse; leurs observations m'ont été extrêmement profitables, tout comme, antérieurement déjà, leurs conseils et leurs enseignements.

Je tiens par ailleurs à remercier tous ceux qui ont guidé et favorisé mon travail de recherche dans les fonds anciens et manuscrits. Je pense avant tout à Maryse Schmidt-Surdez et Maurice de Tribolet, à la Bibliothèque Publique et Universitaire de Neuchâtel et aux Archives de l'Etat de Neuchâtel, ainsi qu'à Michel Clément-Grandcourt, qui m'a ouvert des archives familiales d'une richesse insoupçonnée. Mais ces remerciements s'adressent aussi à l'ensemble du personnel de ces établissements, ainsi qu'à celui de ces innombrables institutions qui nous ont reçu avec bienveillance — notamment à l'American Philosophical Society (Philadelphia), à l'Andover-Harvard Library (Cambridge), à la Bibliothèque Cantonale et Universitaire de Dornoy, à la Bibliothèque nationale de France (Paris), à la Bibliothèque des Pasteurs (Neuchâtel), à la Burgerbibliothek Bern, à la Houghton Library (Cambridge), au Musée des Antiquités Nationales (Saint-Germain-en-Laye), au Musée cantonal d'archéologie et d'histoire (Lausanne), au Musée de l'Homme (Paris), au Musée national suisse (Zurich), au Museum of Comparative Zoology (Cambridge), à la Société géologique de France (Paris), et aux Smithsonian Archives (Washington).

Dans le même esprit, mes pensées vont à tous ceux qui m'ont accueilli dans les meilleures conditions de travail (et qui, par leur amitié, ont également enrichi mes pauses-café), à l'Institut de préhistoire de l'Université de Neuchâtel, au Centre Alexandre Koyré (EHESS, Paris) et à la Widener Library (Harvard University, Cambridge).

A elle seule, l'évocation des nombreuses institutions américaines et françaises mentionnées ci-dessus ne saurait témoigner du bénéfice retiré de la bourse que m'a accordé le Fonds national suisse de la recherche scientifique (FNS) pour financer mon séjour à Paris et à Cambridge. J'ose donc espérer que les résultats obtenus pourront confirmer la valeur de ce soutien.

Parmi tous ceux auxquels ce travail est tributaire, j'aimerais exprimer une gratitude toute particulière à Noël Coxe, Dean Grodzins, Laurent Olivier, Nathalie Richard et Jean-Paul Schaer, aux membres du séminaire de la Société française pour l'histoire des Sciences de l'homme, ainsi qu'à Christine Rodeschini, qui a courageusement entrepris une relecture du texte.

Ces énumérations traduisent certes bien mal la richesse et la diversité du profit que nous avons pu retirer, moi et ma recherche, du contact avec toutes ces personnes; il me tient cependant à cœur de remercier encore nommément Hans-Georg Bandi, Anick Coudart, Philippe Henry, Gilbert Kaenel, Denis Knoepfner, Laurent Mucchielli, Jean-Pierre Portmann, Martin Ruprecht, Alexandra Rückert, Fernand et Claire-Lise Studer-Bouquet, David Van Reybrouck et Karl Zimmermann.

Qu'il me soit enfin permis d'adresser une pensée spéciale à Milena Miele. Sans elle, ce travail n'aurait assurément jamais vu le jour; il n'aurait probablement pas même été entamé...

Dans un registre similaire, j'aimerais remercier mes parents, ainsi que quelques amies et amis. Votre nom n'est peut-être pas couché ici, sur le papier; mais vous vous retrouverez entre les lignes, car vous êtes chacun au cœur de ce travail.

AVERTISSEMENT ET ABREVIATIONS

Les citations sont indiquées par l'usage de l'italique et de guillemets: "...". Dans le cas de longues citations, nous effectuons un saut de paragraphe, un retrait, et employons une police de taille inférieure. Les textes manuscrits sont cités conformément à la ponctuation et à la graphie originale; nous renonçons donc à l'emploi du (*sic*).

Les références bibliographiques suivent le modèle dit «anglo-saxon». Elles ne comportent donc que le nom de l'auteur, suivi de la date de parution. En note de bas de page, le nom de l'auteur apparaît en petites capitales. Celles-ci sont également employées pour l'indication des sources; dans ce cas, elles se réfèrent à l'auteur du manuscrit, et non à la personne à laquelle se rapporte le fonds d'archives (ainsi, par exemple: lettre de BOREL à Favre, Fonds Favre, BPUN).

Nous avons jugé préférable de ne recourir que très modérément à des abréviations, en particulier dans les bibliographies. Dans la mesure où les publications citées se rapportent à des champs disciplinaires extrêmement variés, l'emploi systématique des abréviations usuelles (mais connues des seuls spécialistes) introduirait en effet une fâcheuse opacité.

Actes SHSN	<i>Actes de la Société helvétique des Sciences naturelles</i>
AEN	Archives de l'Etat de Neuchâtel, Neuchâtel (CH)
Archives CG	Archives privées Michel Clément-Grandcourt, Fleurier (CH) / Dijon (F)
Archives SPN	<i>Archives des Sciences physiques et naturelles</i>
AS	<i>Archéologie suisse</i>
BPUN	Bibliothèque Publique et Universitaire, Neuchâtel (CH)
BSGF	<i>Bulletin de la Société géologique de France</i>
BSSNN	<i>Bulletin de la Société des sciences naturelles de Neuchâtel</i>
BUG	<i>Bibliothèque universelle de Genève</i>
BURS	<i>Bibliothèque universelle et Revue suisse</i>
CIAAP	Congrès international d'archéologie et d'anthropologie préhistoriques
Houghton	Houghton Library, Harvard University, Cambridge MA (USA)
MAN	Musée des Antiquités Nationales, Saint-Germain-en-Laye (F)
Matériaux	<i>Matériaux pour l'histoire positive et philosophique de l'homme...</i>
MCAH	Musée cantonal d'archéologie et d'histoire, Lausanne (CH)
MCZ	Museum of Comparative Zoology, Cambridge MA (USA)
MN	<i>Musée neuchâtelois</i>
PBSNH	<i>Proceedings of the Boston Society of Natural History</i>
RA	<i>Revue archéologique</i>
RS	<i>Revue suisse</i>
SHSN	Société helvétique des Sciences naturelles
SMA	Service et Musée cantonal d'archéologie, Neuchâtel (CH)
SSNN	Société des Sciences naturelles de Neuchâtel (CH)
Smithsonian	Archives of the Smithsonian Institution, Washington DC (USA)

TABLE DES MATIERES

REMERCIEMENTS	3
AVERTISSEMENT ET ABREVIATIONS	5
TABLE DES MATIERES	7
AVANT-PROPOS: GENESE DU TRAVAIL	13

I—INTRODUCTION

Edouard Desor, un médiateur idéal	20
Une vie riche et mouvementée	20
Des perspectives multiples	22
Des trésors documentaires	23
Positionnement théorique et méthodologique	24
La double vie de la biographie scientifique	24
Représentativité et contexte: de faux problèmes	25
La biographie comme microhistoire	25
Un regard transversal et panoramique	26

II—CONTRE L'HERITAGE HISTORIOGRAPHIQUE, UN AUTRE DESOR

Un héritage historiographique problématique, mais significatif	28
Les nécrologies, la biographie «victorienne» et l'autobiographie	28
Des biographies faussement collectives	30
<i>L'empire d'Agassiz, ou les inflexions d'un astre sur les faisceaux hominenc</i>	
<i>Une histoire des sciences neuchâteloise(s)?</i>	
L'anathème sur le renégat	32
<i>Jules Martou, une source trouble</i>	
<i>Un mort encombrant</i>	
Des perspectives tronquées	34
Exposé de la démarche	35
<i>Un retour aux sources primaires</i>	
Sources et documentation	36
<i>Sources publiées</i>	
<i>Sources manuscrites</i>	
Histoire de la constitution des fonds Desor	38
Description des archives privées de Desor	40
<i>Les manuscrits scientifiques et divers</i>	
<i>La correspondance</i>	
<i>Le journal personnel</i>	
Les leures du travail archivistique	42
Les mirages de l'«effet de réel»	42
L'auteur et son personnage	43

III— LA VIE D'EDOUARD DESOR

ENFANCE, ADOLESCENCE, JEUNESSE	45
Des études à l'exil	47
Les années parisiennes	49
La découverte des sciences naturelles	50
Un seul amour: Helena	53
Un départ énigmatique	54

LE COMPAGNON D'AGASSIZ	57
Louis Agassiz	57
<i>Le choix de Neuchâtel</i>	
<i>Neuchâtel 1832, les débuts d'une aventure scientifique</i>	
Desor à Neuchâtel	61
Un savant néophyte dans une «fabrique scientifique»	63
L'initiation scientifique de Desor: l'oeuvre zoologique et l'épistémologie d'Agassiz	65
L'épopée glaciaire	67
<i>A l'école des glaciers</i>	
<i>Forbes et Agassiz: une querelle de priorité révélatrice</i>	
<i>L'Alpe et la science</i>	
<i>Les aventures des compagnons d'Agassiz</i>	
Fin de partie à Neuchâtel (1845-1846)	76
<i>Agassiz sur la voie de l'Amérique</i>	
L'émancipation de Desor	80
<i>L'adieu à Neuchâtel</i>	
<i>Retour dans la patrie</i>	
<i>Paris</i>	
Le voyage en Scandinavie	84
Première incursion de Desor dans la préhistoire	85
<i>Les antiquaires scandinaves</i>	
<i>Thomsen et l'invention du «système des trois âges»</i>	
Un géologue chez les antiquaires	88
<i>Desor chez Sven Nilsson: la culture assujettie au discours naturaliste</i>	
Embarquement pour les Etats-Unis	91
<i>La traversée de l'Atlantique</i>	
Desor, Agassiz, la science et les Américains	94
<i>Un apôtre de la science chez les fœdèles assoiffés</i>	
<i>Le regard de Desor</i>	
«Edward Desor», un savant américain	97
UNE RUPTURE RETENTISSANTE	100
Des frictions toujours plus fréquentes	102
<i>Face aux révolutions européennes, des sensibilités divergentes</i>	
L'arrogance républicaniste de Desor	103
<i>Agassiz et Desor face à la bonne société bostonienne</i>	
Chronique d'un divorce	105
Les procès de l'affaire Agassiz-Desor	109
Un savant aux abois	111
<i>Desor et le «Coastal survey»</i>	
<i>Le désaveu de Davis</i>	
La propriété intellectuelle et l'autorité scientifique	113
Agassiz et la propriété intellectuelle	114
La voix de son maître	117
Contre Davis, une singulière action en justice	119
Le prix de la science	120
L'AFFRANCHI	122
<i>Des factions à la barre et au barreau</i>	
La découverte d'une «juste cause»	122
L'Union et l'esclavage: un compromis branlant	123
Agassiz face aux «Nègres»: une "impression pénible"	124
<i>Les polygénistes, ou le partage de l'humanité</i>	
<i>L'indépendance de la science: une illusion déloyale</i>	
Desor et l'altérité humaine	128
— "Nicaï": Desor et l'Homme rouge	
Desor et la raciologie, ou les limites de l'«école allemande» de géographie humaine	130
UN NOUVEL HOMME	132
Theodore Parker	132
<i>La science et le divin</i>	
Une révélation pour Desor	134
<i>Le transcendantalisme: un réveil spirituel</i>	
<i>Une renaissance morale</i>	
Une nouvelle carrière	137
<i>Explorateur-géologue au service de l'Etat</i>	
La fortune changeante de Fritz Desor	141
Sur la voie du dépan	142
New York-Londres-Paris: le voyage du retour	143

AUPRES DE SON FRERE	145
<i>Un administrateur aisé</i>	
Desor en notable neuchâtelais	146
Les frustrations d'un savant contrarié	147
L'âge de l'autonomie	148
<i>La République neuchâtoise et le savoir</i>	
<i>Un collègue bienvenu pour les savants neuchâtois</i>	
Animateur, entrepreneur, voyageur: l'assurance de Desor	150
Desor professeur, ou la reconnaissance de ses pairs	152
<i>Une consécration officielle</i>	
Le choix du célibat	154
L'épanouissement du naturaliste	156
<i>Le Valanginien, ou la séduction de l'onomastique et de la nomenclature</i>	
<i>Gressy, Desor et la géologie jurassienne</i>	
Les oursins fossiles: une obsession compréhensible	160
Desor et l'évolution biologique	161
<i>Le «Synopsis»: un ralliement au transformisme?</i>	
<i>L'«Echinologie helvétique» et l'évolution: un progrès modéré</i>	
UN HERITIER ENGAGE	165
<i>La mort de Fritz Desor</i>	
La naturalisation	165
Premiers engagements politiques à Neuchâtel	166
<i>Une influence dérisoire: l'exemple des chemins de fer</i>	
<i>Le coup d'Etat royaliste du 3 septembre 1836</i>	
<i>Un arbitre en cause sans succès</i>	
Une arrogance inconsciente	170
<i>Science et politique: des conventions bien dissemblables</i>	
<i>Une ambition restreinte</i>	
Des charges politiques innombrables	173
La diffusion de l'instruction publique: un enthousiasme radical	174
Desor et la politique universitaire	176
<i>Une université fédérale?</i>	
Une réalisation majeure: le rétablissement de l'Académie de Neuchâtel	178
<i>La motion parlementaire du 16 mai 1864</i>	
<i>Des tractations longues et ardues</i>	
<i>La réjection académique</i>	
<i>Desor et la nouvelle Académie</i>	
L'argent, la science et la politique: un capitaliste intrépide	183
La science et la politique, l'homme, le savant et la société: un profit réciproque	184
<i>La science et ses prétendes</i>	
De la vulgarisation à l'avancement des sciences	186
<i>La science et la vulgarisation en Suisse</i>	
<i>De la recherche à la vulgarisation: une continuité remarquable</i>	
Un champion de l'avancement des sciences	189
<i>Le phénomène associatif</i>	
<i>Le début et la confrontation: un idéal d'enrichissement mutuel</i>	
<i>De la communication à la communion</i>	
Combe-Varin: une fête de l'esprit	193
<i>L'été 1859, un été enchanté</i>	
<i>Une académie pastorale</i>	
<i>L'«allée des naturalistes», ou la construction d'un lieu de mémoire</i>	
AVANT DESOR: CINQ SIECLES D'ARCHEOLOGIE EN SUISSE	198
L'exploration des antiquités jusqu'au siècle des Lumières	198
<i>Vers une véritable archéologie</i>	
Les antiquités «patriotiques»	200
<i>Quelle identité «nationale»?</i>	
<i>Le problème helvète</i>	
Les premières sociétés d'antiquaires	203
<i>Ferdinand Keller et la fondation de la Société des Antiquaires de Zurich</i>	
Le monde des antiquaires	204
<i>L'archéologie des antiquaires</i>	
1854: l'invention de la civilisation lacustre	206
<i>«Die keltischen Pfahlbauten in den Schweizerseen»: le premier «rapport lacustre» de Keller</i>	
<i>La fièvre lacustre</i>	
<i>La fausse nouveauté d'un objet de recherche</i>	
La séduction de l'imaginaire lacustre	211
<i>Un âge d'or rousséiste</i>	
Les Lacustres et l'identité nationale	212
Le mythe lacustre: un récit unificateur	214
Les études palafittiques: vers une régénération de l'archéologie	215

A LA REDECOUVERTE DE L'«ANTEHISTOIRE»	217
Une inclination tardive?	217
De Parker aux Lacustres: un voyage mouvementé en Italie	219
<i>Un intérêt redoublé pour les antiquités</i>	
Un héraut des recherches préhistoriques transalpines	221
Desor et les Lacustres, de Suisse, d'Italie et d'ailleurs	223
<i>Des perspectives originales</i>	
<i>Contre l'identification nationale: l'ubiquité des Lacustres</i>	
<i>La signification des palafittes</i>	
Les temps géologiques et l'histoire de l'homme	228
Desor et l'«homme antédiluvien» de Boucher de Perthes	229
<i>De l'âge glaciaire aux glaciations préhistoriques</i>	
Une humanité antéglaciaire?	232
<i>Contre l'homme tertiaire</i>	
Des fossiles aux Barbares vivants: une expédition au Sahara	234
<i>Trois naturalistes en Algérie</i>	
L'assèchement de la mer saharienne, le foehn et la fin de l'âge glaciaire	237
L'Algérie, au-delà de l'exotisme	240
Les patriarches du désert: des fossiles vivants de l'histoire biblique	241
Abel, Caïn, l'islam et l'évolution culturelle	243
<i>Face aux Arabes: les Kabyles, archétypes modernes de l'ethnitude lacustre</i>	
<i>Kabyles et Lacustres: des ancêtres communs</i>	
L'EPANOUISSEMENT DU PREHISTORIEN	247
Les «Palafittes»: asseoir les Lacustres sur des bases solides	247
Béronner le progrès: la "méthode géologique" et les trois âges des «Palafittes»	248
<i>Un géologue en préhistoire: l'absence surprenante de la stratigraphie archéologique</i>	
Le progrès matériel des civilisations antéhistoriques	251
Des villages lacustres aux entrepôts palafittiques	251
Contre la «civilisation lacustre»: le progrès dans les sociétés palafittiques	254
<i>Le commerce comme réticule du progrès</i>	
La préhistoire et l'ethnogénie européenne	257
<i>Desor et la filiation des «races lacustres»</i>	
Les modalités de l'évolution culturelle	260
<i>L'âge du Bronze: une diffusion par étapes</i>	
Desor et les âges du Fer	263
<i>La découverte du site de La Tène</i>	
La Tène, Tiefenau et Alesia: un point d'ancrage avec l'histoire	265
<i>Un interlocuteur illustre: Napoléon III et les antiquités préhistoriques</i>	
Hallstatt et La Tène, les sites éponymes des deux âges du fer protohistoriques	267
<i>La mise en place du tableau chronologique</i>	
L'aboutissement de la chronologie de l'âge du Fer: «Le tumulus des Favargettes»	270
<i>Un âge du Fer... sans fer</i>	
<i>L'origine étrusque de l'âge du Fer et le commerce préhistorique</i>	
La réglementation des recherches archéologiques	273
<i>L'exploitation des «ajustements» et les pilliers de sites</i>	
<i>Contre les prescriptions patrimoniales</i>	
L'autonomie des études antéhistoriques	277
<i>La galaxie des préhistoriens</i>	
<i>L'attraction sociale de l'épistémologie de la préhistoire</i>	
<i>La fonction des institutions</i>	
Desor et l'institutionnalisation de la préhistoire	280
<i>Le «Musée Neuchâtelois» et la fondation de la Société d'histoire et d'archéologie du canton de Neuchâtel (1864)</i>	
Les premières revues de préhistoire	282
L'Allemagne et l'objet d'étude préhistorique: un décalage manifeste	283
<i>L'«Archiv für Anthropologie» et l'institutionnalisation de la préhistoire allemande</i>	
Les Congrès internationaux de préhistoire	286
<i>Le projet original et l'Exposition universelle de 1867 (Paris)</i>	
<i>L'anthropologie contre la préhistoire?</i>	
<i>Les manœuvres de Desor et les ruses de Mortillet</i>	
<i>Le rôle et l'efficacité des congrès internationaux</i>	
<i>L'échelle internationale: une instrumentalisation de l'internationalisme savant?</i>	
L'internationalisme constitutif de la science préhistorique	296
<i>Une équation stratégique</i>	
<i>Le congrès international des antiquaires: un fusco unumque</i>	
<i>La préhistoire évolutionniste: une épistémologie universaliste</i>	

LA FOI DANS LE PROGRES: UNE CAUTION SCIENTIFIQUE	300
Août-octobre 1866: un tournant biographique	300
De l'archéologie à la société: un même progrès	301
<i>Desor, sa vie, le progrès scientifique et l'évolution politique</i>	
<i>Du progrès préhistorique au progrès social</i>	
L'absence d'un projet politique	304
<i>Le progrès naturel contre l'activisme politique</i>	
<i>Douze ans d'activité parlementaire fédérale: un bilan modeste</i>	
La révision de la Constitution fédérale (1872-1874)	305
Contre l'orthodoxie dogmatique: une nouvelle foi	307
<i>Le Christianisme libéral</i>	
<i>La séparation de l'Eglise et de l'Etat</i>	
<i>La réorganisation de l'Eglise nationale</i>	
Neuchâtel et le rationalisme en religion: le naufrage d'une chimère	312
<i>Le sabotage du christianisme libéral neuchâtelois</i>	
DES DOUTES AUX AMENDEMENTS	316
La première crise de croissance de l'archéologie préhistorique	316
Le phénomène mégalithique: une lecture ethnociste	317
<i>Des monuments celtiques au peuple mégalithique</i>	
L'origine africaine des Européens	319
<i>Un peuple et sa migration: une impasse épistémologique</i>	
<i>Développement contre déclinisme: le diffusionisme de Desor</i>	
Le spiritualisme et la «nature humaine»	322
<i>Le monogénisme: de l'exigence humaniste à l'impératif épistémologique</i>	
Un héritage génétique commun pour les populations de l'Ancien Monde	323
Le monogénisme au défi des hommes fossiles	326
<i>Desor, la filiation et l'origine de l'humanité</i>	
Le retour de l'homme tertiaire: le crâne de Calaveras	328
<i>Les sexes de l'abbé Bourgeois et l'anthropophtalme de Mortillet</i>	
<i>L'humanisation de l'homme fossile contre la déshumanisation du primitif</i>	
L'art paléolithique	333
<i>L'amour de la beauté: une attestation de la grâce divine</i>	
<i>La reconnaissance difficile de l'art pariétal</i>	
<i>Le Kesslerloch de la Suisse à l'Allemagne, un débat antérieur et plus radical sur l'art préhistorique</i>	
<i>L'art des chasseurs de rennes: un fait de culture</i>	
L'«Essai sur le nez»: un singulier testament phylogénétique	340
<i>L'esthétique du naturaliste</i>	
<i>La culture et ses répercussions somatiques</i>	
Le «Bel âge du bronze»: un réaménagement de la chronologie protohistorique	344
<i>Hallstatt et l'Italie du nord: l'acceptation de la complexité</i>	
<i>Les avatars d'une publication sur la transition entre les âges du Bronze et du Fer</i>	
<i>Un programme éditorial novateur?</i>	
Le tableau détaillé d'une culture régionale	349
<i>Du fer et des rites funéraires: une curieuse obsolescence des tumulus hallstattiens</i>	
<i>Une rhétorique fallacieuse</i>	
Le commerce transalpin: un diffusionisme libéral	353
<i>Les «Proto-Etrusques» et leur réseau commercial</i>	
Entre Fer et Bronze: la datation du «bel âge du bronze»	356
Une seule race pour un développement continu	357
L'émergence du concept de culture: le «cacher» des âges	358
<i>La formation des cultures, l'histoire de la Terre et la transformation des espèces</i>	
<i>L'hétérogénéité du progrès</i>	
LE TEMPS DES DESILLUSIONS	362
<i>Des lendemains qui débattent</i>	
Un républicain en porte-à-faux	363
La Guerre Franco-prussienne	364
<i>L'internement des «Bonapartistes»</i>	
<i>La République et la Commune</i>	
Desor et le progrès face aux notables rassis de la république bourgeoise	369
Aux prises avec la «coterie» radicale	371
L'agonie funeste du Jura Industriel	371
De la dissidence à l'excommunication des «lacustres»	373
<i>D'une coterie à l'autre: le jeu des intrigues</i>	
Le suicide politique de Desor: un sacrifice confidentiel	376
Un long crépuscule	379
Voir du pays et soigner ses amitiés	379
La fin du célibataire	381
<i>Sous le soleil de la Méditerranée</i>	
Epilogue	385

IV—CONCLUSION

Bilan d'une vie et d'une œuvre	387
<i>Un homme dans les tourmentes du siècle</i>	
Desor et la science	388
<i>La pensée scientifique de Desor</i>	
<i>La science et l'intelligence de la nature</i>	
La préhistoire de Desor	389
<i>Une œuvre inaccomplie</i>	
La préhistoire du XIXe siècle et ses limites	391
La crise du progrès	392
Le retour des spécificités «culturelles»	393
L'héritage de la préhistoire du XIXe siècle	394
La vie du préhistorien, ou la science en action	394
<i>Présentisme et historicisme dans la vogue actuelle de l'histoire de l'archéologie</i>	
L'histoire des sciences et la biographie	395
<i>La construction de la science et la construction d'une carrière scientifique</i>	
Les sciences naturelles et la préhistoire	396
Les enseignements d'une biographie scientifique	398
La science dans une vie: une liberté fascinante	398

ANNEXES

A/ ESSAI AUTOBIOGRAPHIQUE DE DESOR	401
B/ «PROCES VERBAL OF THE CASE AGASSIZ VS. DESOR»	407
C/ EXTRAIT DU TESTAMENT DE DESOR	417
D/ EXTRAITS DU JOURNAL PERSONNEL DE DESOR	423

BIBLIOGRAPHIES ET SOURCES

BIBLIOGRAPHIE D'EDOUARD DESOR	427
SOURCES MANUSCRITES	459
BIBLIOGRAPHIE GENERALE	463

AVANT-PROPOS: GENÈSE DU TRAVAIL

Par une cruelle ironie, les conventions du discours académique m'invitent à ouvrir cette étude par le type même de considérations à l'égard desquelles l'histoire de la recherche scientifique manifeste la plus grande défiance. Loin d'être innocente, l'évocation introductive de la genèse d'un travail remplit en effet une fonction justificatrice. Par ce genre de rétrospection, l'auteur prend prétexte d'un discours à visée historique pour fonder artificiellement, selon une perspective téléologique, l'illusion du caractère nécessaire du choix de son sujet d'étude. Or, si ce déterminisme renforce l'autorité de l'auteur, il appauvrit le regard du lecteur sur la richesse du domaine de recherche.

Cet avant-propos ne constitue ainsi qu'un témoignage personnel, certes pertinent, mais non suffisant. Impossible en effet de nier que le choix de mon objet d'étude procède également de hasards qui me dépassent et d'influences qui me sont encore imperceptibles.

C'est une enquête sur d'anciennes trouvailles monétaires¹ qui m'a donné l'occasion d'entrer en contact avec la recherche archéologique des générations qui nous ont précédés. Presque entièrement basée sur des sources anciennes, cette étude m'a fait ressentir la nécessité d'un regard proprement historique² sur l'activité scientifique qui fondait ma documentation — un regard indispensable pour apprécier la valeur, voire même parfois la signification des informations livrées par ces sources³.

Et comme tout historien peut difficilement s'affranchir d'une certaine dose d'empathie pour son objet⁴, je dois reconnaître que parmi tous ces prédécesseurs de la recherche archéologique⁵, j'ai été tout particulièrement séduit par l'univers savant de la seconde moitié du XIX^e siècle. Parfois naïfs, toujours enthousiastes et dotés d'une curiosité sans limite, les archéologues de cette époque se distinguaient à mon sens par l'optimisme qu'ils manifestaient à l'égard de leur propre activité. Et de fait, la caractéristique qui me les rendait particulièrement attachants tient aux ambitions presque illimitées qu'ils croyaient pouvoir fixer à la recherche archéologique. N'étant pas encore prisonniers des automatismes disciplinaires et des routines de la collecte documentaire, ils paraissent ne jamais pouvoir faire l'économie d'une réflexion sur le sens et la portée de chaque trouvaille.

A partir de cet intérêt, ma première idée a d'abord consisté à rédiger, de manière assez classique, une «Histoire de l'archéologie préhistorique en Suisse, de 1848 à 1914». J'ai toutefois rapidement été amené à réévaluer ce premier projet. Celui-ci paraît en effet à la fois trop et pas assez ambitieux. Trop ambitieux par le caractère nécessairement encyclopédique que devrait revêtir une telle étude. Pas assez, en

¹ KAESER 1992; voir également KAESER, MUEVILLI & SPOERRI à paraître.

² Cf. KAESER 1993.

³ Cf. KAESER 1997a.

⁴ Cf. MARRON: 1975, et surtout 1961, en particulier 1519-1524: "L'efficacité du travail historique dépend (...) du rapport qu'établit l'existence d'affinités électives entre l'historien et son objet" (1521). La nature de ces «affinités électives» prêterait à la discussion; nous retenons pour notre part le principe de la valeur heuristique du rapport d'empathie. Les problèmes spécifiques que pose la relation entre le biographe et son objet d'étude sont abordés ci-dessous, p. 43-44.

⁵ Le corpus rassemblé incorporait toutes les trouvailles romaines effectuées dans le Pays de Neuchâtel avant 1962, date de la création du Service cantonal d'archéologie. Les premières mentions écrites datent des alentours de 1800, mais portent sur des trouvailles dont certaines remontent au milieu du XVI^e siècle (cf. KAESER 1992).

revanche, dans la mesure où l'ampleur du sujet et l'absence d'une perspective spécifique portaient en germe le danger d'une approche principalement compilatoire. Dans ces conditions, il était à craindre que les enseignements principaux ne se distinguent pas spécialement des résultats obtenus par les travaux les plus récents effectués en histoire de l'archéologie préhistorique — en particulier en France, où ces recherches connaissent depuis une dizaine d'années un développement remarquable¹. Mais surtout, l'objet d'une telle étude paraît en seconde analyse assez factice. Jusqu'au début du XXe siècle au moins, l'archéologie suisse n'existe en effet pas en tant que telle; en détachant artificiellement l'activité archéologique conduite dans notre pays des débats épistémologiques souvent menés à l'étranger, mais dont les enjeux étaient valables et reconnus pour l'ensemble du continent européen, on appauvrit sérieusement la réalité des recherches pratiquées par les archéologues vivant en Suisse à cette époque².

Pour de multiples raisons, qui seront exposées ci-après, j'ai donc préféré me concentrer sur l'un des principaux acteurs de cette époque fondatrice de l'archéologie préhistorique: Edouard Desor. Par sa personnalité, par son oeuvre et par son parcours de vie, celui-ci offre à l'historien un large éventail de perspectives d'analyse. Enfin, on dispose à son propos d'une documentation abondante et variée, condition sine qua non du travail historique.

¹ Je pense notamment aux travaux de Nathalie RICHARD et de Noël COYE, mais également, de manière plus générale, aux nombreuses recherches effectuées sur l'histoire des sciences de l'homme, principalement animées par Claude Blanckaert et la Société Française pour l'Histoire des Sciences de l'Homme. Pour un bilan, cf. BLANCKAERT 1993a, BLANCKAERT *ET AL.* eds. 1999.

² Il est vrai que cette échelle se justifie cependant pour l'analyse des représentations identitaires véhiculées par le passé préhistorique national — un aspect que j'envisageais alors comme central.

Gare de Neuchâtel, le 25 août 1866

Dans un grand jet de vapeur, le train s'éloignait enfin, couvrant de son vacarme les derniers échos des cuivres de la fanfare.

Debout sur le quai, solidement campé sur ses jambes, il agitait son chapeau, bien haut, pour saluer une dernière fois les collègues de Suisse orientale. La barbe épaisse par laquelle il tentait de dissimuler la minceur de ses lèvres, qui lui donnait si souvent cette aigreur d'expression qu'il détestait, masquait maintenant heureusement la mine un peu héate de son sourire. Il ne voulait en effet laisser percevoir à quiconque l'émotion qui l'étreignait, alors que de son poing gauche enfoui dans la poche de son large manteau, il triturerait un mégot de cigare oublié.

Ah, cette réunion, un vrai triomphe! J'avais bien raison de secouer tous ces pisse-froids, de leur dire qu'on était tout aussi capables de l'organiser que n'importe qui d'autre! Et pourtant, cela n'a pas été facile de convaincre ce pauvre papa Coulon... Et je me suis fort bien tiré d'affaire, quand il s'est agi d'apaiser le Dr. Dubois et M. Delanoue... Il faut dire qu'avec ces Français, il s'agit toujours de mettre des gants; ce n'est pas comme avec mes amis de Bâle et de Zurich: cette vigueur, cet entrain, cette mâle énergie! Voilà comment la science doit avancer!

Si j'avais pu prévoir un tel succès, j'aurais certes plus soigné les termes de mon discours d'ouverture. Quoi qu'il en soit, c'était bien là de quoi le congrès antéhistorique avait besoin: de la force, mais avec sérénité... Je n'aurais jamais cru qu'il y aurait tant d'assistance; plus de monde qu'à la section géologique elle-même! Si on nous l'avait dit, il y a trois semaines, quand nous pensions ajourner la réunion! Tous ces visages attentifs, qui buvaient mes paroles. Ah, mon cher ami Reinwald, tu ne pourras plus te défilier: tu pubieras cela, tu le pubieras, je n'en démordrai pas! Et maintenant, vogue la galère! La science préhistorique est lancée! Et sur quelles bases: solides, stables, inattaquables... «Paléoethnologique»! Quelle dérision... Ces pédants, avec leurs termes ridicules — on changera tout cela, ce n'est pas possible autrement.

Oh, mon Dieu, ma mère, si vous étiez encore ici, comme vous seriez fière de ce que votre amour a fait de votre fils! Cela aurait pu vous consoler de votre vie si dure... Mais je sais que vous me voyez, de là-haut. Oui, je le sais aussi: il me faut rester humble, car tout ce qui nous est donné peut nous être repris. Ma mère! Faites-moi sentir que vous êtes là, que vous remerciez le Ciel de mes succès! Je vois d'ici les titres des gazettes — Ah, ça non, on ne les oubliera pas, ces journées!

Perdu dans ses pensées, il arpentait maintenant l'esplanade de la gare, agitant inconsciemment le trousseau de clés qui lui servait de chapelet, saluant distraitemment les citoyens qui se découvriraient au passage de leur député. Mais il n'en savourait pas moins le respect qui lui était témoigné par ses nouveaux compatriotes.

Mes années me sont comptées, je le sais; mais mes efforts n'auront du moins pas été vains: leur regard, à ceux-là, a bien changé! Il y a vingt ans, comme on nous dévisageait, les Allemands, avec ces airs pincés! Je leur en ai fait rabattre sur leur prétention, à ces tristes Neuchâtelois que j'entendais encore murmurer dans mon dos à mon retour d'Amérique.

Eux et leur idole! Oui, cette idolâtrie pour Agassiz, qu'ils n'ont pourtant jamais voulu comprendre. Lorsqu'il était ici, ils se divertissaient de sa passion... C'est qu'ils préférèrent le savoir aux Etats-Unis, ces imbéciles: maintenant, leur vénération ne leur coûte rien!

Tiens, dès ce soir, il me faut écrire aux amis d'Amérique: je vais leur envoyer les articles des journaux sur la réunion. Ou non, j'attendrai plutôt de voir où nous conduisent les affaires de l'Académie. Ha! La tête de Guillaume, quand je lui signifierai mon refus de la chaire de géologie... Il aura l'air malin, celui-là! Eh! Mon Académie, que deviendras-tu, entre les mains de la clique des autoritaires? Là, Berthoud, mon Nica, vous aviez raison, cette fois-ci: ces faiseurs doivent salir tout ce qu'ils touchent... Mais je leur ferai rendre gorge: ils se ridiculiseront aux yeux de tous, car ils nous couvriront de ridicule, si on les laisse faire. Pas question! Du moins s'agit-il de sauver les formes. Et à dire vrai, avec tous les beaux timides des Auditaires, on trouvera bien une solution élégante. Ils n'en seront pas, mais ce ne sera pas de notre faute.

Contre vents et marées, c'était donc à moi, à celui qu'ils se plaisaient à rejeter comme étranger — oui, c'était à moi qu'il incombait de relever le pays! Oh, ce n'est certes pas la formidable fabrique d'Agassiz... Lui seul pouvait cela. Mais les temps ont changé; aujourd'hui, les voies sont plus étroites, et l'on doit penser à tous. Oui, notre Académie sera bien modeste, entre l'égoïsme de ces encroûtés et l'aveuglement des autres enragés, des doctrinaires. Mais si nous ne faiblissons pas, elle entraînera à sa suite le pays sur la voie du vrai progrès. Notre jeunesse pourra s'épanouir, et l'avenir nous donnera raison — Ah! Voilà bien quelque chose que personne ne m'enlèvera!

Chapitre I:

INTRODUCTION

Préhistorien de moyenne envergure, personnage secondaire dans la grande histoire des conquêtes de la science, Edouard Desor mérite-t-il vraiment l'honneur d'une étude biographique?

Tout dépend de la forme et de l'objectif fixés à cette entreprise. Car comme l'indique le titre attribué à cette étude, notre projet ne vise pas uniquement à ressusciter les faits et gestes d'un savant oublié depuis longtemps, à tort ou à raison. Telle que nous l'entendons, la biographie de Desor est surtout un moyen de plonger au coeur d'un passé plus vaste: la vie, la carrière et l'oeuvre de ce personnage doivent autoriser un regard nouveau et original sur le fonctionnement de la recherche préhistorique naissante¹.

Nous partons en effet du principe que l'étude de la construction de cette nouvelle branche du savoir ne peut être dissociée du terreau dans lequel celle-ci puise sa sève. Pour appréhender les motifs qui ont présidé à la naissance et aux premiers développements de la préhistoire, nous tenons donc à la prendre en considération dans un contexte global. Et dans sa globalité, ce contexte réunit des paramètres de natures très diverses, tout à la fois humains, sociaux, culturels, politiques, idéologiques, intellectuels et scientifiques.

Sous toute autre forme, la prise en compte de tous ces paramètres tiendrait de la gageure; et méthodologiquement, cette ambition paraîtrait encore chimérique. En revanche, dans l'optique microhistorique qu'autorise la biographie, un tel projet nous semble à la fois réaliste et cohérent.

Edouard Desor fonctionnera donc ici comme un médiateur. Sa pensée, ses actes et ses relations avec son environnement donneront à voir la science en action, dans l'*"enchevêtrement des logiques sociales"*² qui ont participé à sa construction, en rendant justice à la complexité originelle des enjeux et des processus de la recherche.

Mais dans cette optique, Desor doit s'y révéler tout entier; nous ne saurions donc isoler arbitrairement les éléments qui pourraient paraître façonner la figure du seul préhistorien. Car avant d'être préhistorien, Desor fut d'abord un homme. Un homme animé par une certaine vision du progrès, profondément engagé dans les débats et les conflits idéologiques et politiques de son temps. Il fut un voyageur, portant un regard curieux et passionné sur ses

¹ L'exploitation de la biographie pour l'histoire de l'archéologie ne paraît curieusement pas avoir stimulé beaucoup de réflexions. A cet égard, GIVIENS 1992, MURRAY 1999 et NORDBLADH 2002 font figure d'exception; du fait de l'internalisme qui les anime, ceux-ci nous semblent toutefois assigner à l'exercice des objectifs exagérément modestes. En dépit de son aspiration aux ancrages théoriques dans la philosophie et la sociologie des sciences, BAUDOU 1998a nous paraît illustrer les limites de cet internalisme; cf. d'ailleurs les critiques de HESJEDAL 1998 et surtout de NORDBLADH 1998, auxquelles BAUDOU (1998b) n'apporte pas de réponse satisfaisante. Et si GILLBERG 1998 en appelle à une plus grande ambition de la part des biographes d'archéologues, le flottement théorique qui caractérise sa position l'empêche de justifier une telle ambition.

² REVEL 1996a: 13.

congénères, sur la société, la nature et les choses, d'un continent à l'autre. Il fut un savant naturaliste, géologue et paléontologue, tentant de répondre aux grandes interrogations de son époque sur l'histoire de la Terre et sur la transformation des espèces. Et il fut encore un mortel, taraudé par des interrogations métaphysiques, cherchant sa voie entre foi et scepticisme.

Or, dans la vie de cet homme, tous ces aspects se sont étroitement interpénétrés, et se sont influencés mutuellement. Pour appréhender historiquement la préhistoire telle que la concevait et la pratiquait l'un de ses acteurs, il nous faut par conséquent envisager cet homme de manière globale.

Dans ces circonstances, on ne s'étonnera donc pas de ne voir intervenir la recherche préhistorique que très tard, dans le cours de cette biographie. Car Desor ne s'éveille à la préhistoire qu'au milieu de la trentaine, à l'occasion d'un voyage d'exploration géologique en Scandinavie. Par la suite, la vie le détourne encore des recherches préhistoriques, qu'il ne redécouvre qu'une dizaine d'années plus tard, à la suite de l'invention de la «civilisation lacustre» par son ami Ferdinand Keller.

Chronologiquement, la préhistoire n'occupe ainsi que le dernier tiers de la vie de Desor. Pourtant, la forme et la signification qu'il donnera à ses recherches archéologiques, de même que l'intérêt qu'il manifeste pour ce nouvel objet d'étude, se fondent sur ses expériences et ses travaux antérieurs. Nous jugeons par conséquent essentiel d'accorder aux premières décennies de sa vie et de son œuvre une attention égale à celles, ultérieures, qui nous importent plus particulièrement.

EDOUARD DESOR, UN MEDiateur IDEAL

En principe, notre entreprise «microhistorique» pourrait s'être portée sur n'importe quel acteur de la recherche préhistorique. Mais concrètement, Desor nous apparaît sans conteste comme le médiateur idéal dans ce projet. Cela en raison de son parcours de vie mouvementé ainsi que de certaines spécificités de sa personnalité, qui ouvrent des pistes prometteuses selon nos perspectives. Mais l'élément déterminant réside dans le fait que nous disposons sur Desor de fonds archivistiques abondants, presque inexploités jusqu'à présent.

Une vie riche et mouvementée

En archétype du savant du XIX^e siècle, certaines caricatures représentent un individu effacé, travaillant patiemment à la lente édification de sa carrière dans l'ombre de son cabinet. De cet archétype certes fallacieux, Desor pourrait constituer l'antithèse presque parfaite.

Sa carrière, tout d'abord, n'a pas suivi une lente course ascendante. En dépit de quelques velléités déjà tardives, Desor ne découvre la science qu'à l'approche de la trentaine. Autodidacte, c'est sous la direction de son ami et maître Louis Agassiz qu'il s'initie à la recherche savante. Il y acquerra peu à peu ses titres de gloire, et verra bientôt son autorité largement reconnue en certains domaines, comme dans l'archéologie préhistorique, la paléontologie des invertébrés,

ainsi que dans la géologie et la géomorphologie des Alpes et du Jura. Et sans aucun diplôme, il n'en accédera pas moins à l'enseignement universitaire.

Mais il s'est surtout investi dans le domaine de la politique scientifique, une activité qui répondait à la variété de ses intérêts savants. Profondément engagé dans la promotion, l'orientation et l'organisation de la recherche, Desor a entretenu des contacts étroits avec un nombre considérable de collègues, en Suisse et à l'étranger. Il a occupé des positions centrales ou stratégiques dans de nombreux réseaux scientifiques, à l'échelle locale, nationale et internationale.

Loin de se trouver confiné à son cabinet, il a su donner libre cours à son tempérament voyageur. Il parcourut ainsi trois continents, des sables du Sahara à la «forêt vierge» du Nord américain, et des glaciers de Scandinavie aux contreforts du Vésuve. Ses recherches le firent également sillonner les lacs de l'arc alpin, en Italie, en France et en Allemagne. Et elles le menèrent encore à de glorieuses ascensions, comme celle de la Jungfrau.

Son statut social n'a pas été moins accidenté. Né dans une famille de la bourgeoisie modeste, il perd tour à tour son père et sa mère durant son enfance, et n'accède à l'éducation supérieure que grâce à l'assistance. Cette indigence est cause de l'échec du seul grand amour de sa vie, puisque le père de la jeune aristocrate à laquelle il aspire à s'unir le menace de poursuites pour détournement de mineure. Durant la plus grande partie de sa vie, il vit dans la nécessité, ne gagnant son pain qu'au prix d'engagements temporaires et occasionnels. A l'aube de la cinquantaine, il se retrouve pourtant subitement à la tête d'une fortune considérable. Celle-ci lui venait de sa belle-soeur, une fille de noble ascendance, tôt décédée. Elle-même avait d'ailleurs été reniée par sa propre famille pour avoir épousé un parti aussi pitoyable que l'était Fritz Desor, le frère d'Edouard.

Son appartenance culturelle est tout aussi problématique. Né en Allemagne dans une colonie de réfugiés huguenots, Desor est de langue maternelle française. A sa majorité, il se rendra d'ailleurs en France, où il vivra cinq ans, puis en Suisse durant une dizaine d'années, avant de s'établir aux Etats-Unis, où il s'intégrera aisément. Son retour en Suisse, puis l'héritage qui fait de lui un notable à Neuchâtel le poussent enfin à acquérir la nationalité helvétique, sans qu'il renie jamais ses racines germaniques.

La politique ne l'a pas non plus laissé indifférent. Très tôt, sa participation, comme étudiant, au mouvement libéral allemand des *Burschenschaften* l'avait déjà contraint à l'exil. Aux Etats-Unis, il côtoie les principaux agitateurs du parti abolitionniste. A son retour à Neuchâtel, l'ancienne principauté prussienne est devenue une République; Desor s'engage dès lors énergiquement dans le combat politique, et siège aux législatifs communal, cantonal et national. Loin d'être anecdotique, cet engagement le mènera jusqu'à la présidence du parlement fédéral — une élection qu'il refusera. Il n'a en effet pas le soutien de son parti, le parti radical (progressiste), dont il récuse le populisme, le dogmatisme et l'affairisme. Après avoir été l'un des principaux notables de ce parti alors hégémonique, sa dissidence fait peu à peu de lui un pestiféré. La plupart de ses anciens compagnons se détournent de lui; et pour beaucoup d'entre eux, son décès constituera presque un soulagement.

Son indépendance de caractère et son obstination l'ont en effet poussé à défendre des positions tactiquement malencontreuses. Il en va ainsi de son action en faveur de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, qui ne pouvait satisfaire les autorités et le parti radical, puisque celui-ci contrôlait alors étroitement l'église, dite d'ailleurs «nationale». Pour Desor, cet engagement répondait à des convictions idéologiques profondes: alors qu'il s'était longtemps réclamé de l'athéisme, il avait tardivement découvert la foi aux Etats-Unis, sous l'influence d'un ami intime, le prédicateur dissident Theodore Parker. Desor en était donc venu à défendre, en matière de théologie, des positions assez singulières, qui devaient autant aux discours anticléricaux de

Ferdinand Buisson qu'à la lecture du Nouveau Testament. Il tentera même, avec un succès mitigé, de fonder une nouvelle église, le «Protestantisme libéral», qui ne voulait accepter ni dogme, ni même de prêtres!

Souvent ressenties comme excentriques et inconsistantes par ses contemporains, ces positions lui ont attiré de nombreuses inimitiés. Mais il y a surtout dans sa vie un événement qui a exercé un effet dévastateur sur son image et qui l'a, lui, durablement marqué. C'est sa rupture avec son maître et ami, Louis Agassiz. Intervenu au printemps 1848, cette violente rupture avait ébranlé la bonne société de Nouvelle-Angleterre. Ses causes sont complexes; elles tiennent avant tout à la personnalité des deux hommes et à la nature ambiguë de l'amitié profonde qu'ils avaient nouée. Engagée sur fonds de jalousies mesquines et d'accusations sordides, cette affaire pénible donnera lieu à une cascade de procès, qui attribueront la plus grande partie des torts à Desor. Compte tenu du pouvoir presque absolu qu'exerçait alors Agassiz sur la science américaine, cette rupture pouvait avoir des conséquences catastrophiques pour Desor. Grâce au soutien de quelques personnalités, celui-ci réussira cependant à se défendre de l'ostracisme auquel le parti d'Agassiz travaillait à son encontre. Il n'en conservera pas moins une susceptibilité aiguë face à l'injustice et une conscience très vive des effets du pouvoir sur les hommes. Mais cette affaire fera également planer des suspicions constantes sur son honnêteté et sa moralité, des suspicions qui se prolongeront encore après son décès, dans ce que nous appelons son «héritage historiographique», sur lequel nous reviendrons.

Des perspectives multiples

Telle qu'elle a été résumée sommairement ci-dessus, la vie de Desor présente un grand nombre de caractéristiques qui doivent en rendre l'analyse fructueuse.

Nous pensons en premier lieu à la diversité des intérêts et des engagements de Desor, qui l'ont fait toucher et souvent participer à la plupart des débats marquants de son époque, dans les domaines tant politique que métaphysique ou scientifique. A cet égard, sa vie à elle seule doit constituer une démonstration des liens étroits que ces différents domaines peuvent entretenir.

Nous pensons encore à d'autres particularités, qui lui sont plus spécifiques. Ainsi, son accession tardive à la recherche scientifique, les efforts qu'il a dû consentir en ce sens, illustrent les modalités de la construction d'une carrière savante. De même, les contrecoups de sa rupture avec Agassiz nous aideront à définir les limites et la nature même d'un statut de savant.

Ayant d'autre part occupé des positions stratégiques dans les réseaux scientifiques, Desor a souvent joué un rôle d'intermédiaire entre domaines de recherche. Cette particularité nous intéresse au plus haut point, puisque l'archéologie préhistorique procède justement de la réunion de domaines de savoir, de compétences et de projets savants très distincts. Enfin, Desor s'est montré extrêmement actif dans de nombreuses institutions savantes; il nous permettra donc d'exposer le fonctionnement social de la recherche et de la politique scientifiques.

Ayant abondamment pratiqué la vulgarisation scientifique, Desor offre également des perspectives intéressantes sur les rapports qu'entretenaient la science et la société, sur l'image que la science se donnait et voulait donner d'elle-même, tout comme sur les ambitions qu'elle pouvait nourrir à l'égard du domaine public. Et de fait, Desor garantit un point de vue idéal sur cette question, puisque dans ses engagements publics (politiques, philanthropiques et religieux), il s'affichait et agissait toujours en tant que savant.

Son appartenance culturelle complexe peut aussi s'avérer éclairante dans la définition d'éventuels courants, styles ou programmes de recherche «nationaux». Cet aspect paraît d'autant plus important pour la préhistoire, que la naissance de cet objet d'étude a souvent été mise en relation étroite avec l'émergence des nationalismes. Sur la question de l'ethnicité, fréquemment présentée comme le paradigme dominant, voire unique, des premières recherches en préhistoire, on pourra ainsi confronter les positions de ses contemporains avec les «traductions» respectives dont Desor s'est fait l'auteur.

Du point de vue de l'histoire sociale, l'évolution radicale de la fortune et du statut de Desor fait encore de lui un cas d'école pour l'étude des fonctions sociales de l'argent dans la société du second XIXe siècle.

Nous préciserons enfin que la carrure scientifique secondaire de Desor ne constitue pas, à notre sens, un handicap. Sans entrer en matière sur la «représentativité» respective des «grands hommes» et de leurs contemporains plus modestes¹, nous considérons en effet que le caractère relatif des contributions de Desor à la connaissance humaine constitue un avantage pour l'analyste: celui-ci ne risque pas d'accorder une attention exagérée à l'oeuvre du savant, au détriment de son activité. Car si l'analyse de son oeuvre est indispensable à une juste appréciation de l'activité du savant, c'est bien cette dernière qui nous importe au premier chef, dans l'optique que nous poursuivons: celle d'une histoire sociale et culturelle de la science.

Des trésors documentaires

Comme nous l'avons déjà évoqué, le motif décisif dans le choix de la personne de Desor pour cette biographie réside dans la disponibilité de fonds d'archives extrêmement riches. Conservées en mains publiques et aisément accessibles, celles-ci ne constituent pas à proprement parler des archives scientifiques, mais plutôt des archives privées au sens large. Il ne s'agit donc pas uniquement de brouillons et de manuscrits originaux d'articles et de conférences, ou d'épreuves de publications corrigées. Desor nous a en effet laissé une abondante correspondance, ainsi que son journal personnel.

Produit de contextes d'énonciation très variés, ces documents sont d'un apport capital pour l'historien, puisqu'ils nous projettent de plain-pied dans l'activité quotidienne du savant. La recherche préhistorique s'y révèle dans toute sa complexité, au gré des configurations inattendues qu'elle a pu connaître, avant son institutionnalisation, sa disciplinarisation et sa professionnalisation. Dans la pratique de ses acteurs, on perçoit les liens qui l'unissaient alors à d'autres branches du savoir, ainsi qu'à divers investissements sociaux et intellectuels.

En définitive, on serait presque tenté de considérer que le seul inconvénient de cette documentation réside dans son opulence... En effet, la correspondance de Desor rassemble environ 30'000 lettres, et son journal totalise plus de soixante-dix carnets d'une centaine de pages!

¹

Comme le montre RÖCKELIN 1993b, l'étude de l'homme moyen comme révélateur des contingences sociales ne constitue qu'une inversion du modèle réprouvé des «grands hommes» sur lesquels les biographes se sont longtemps concentrés, persuadés que ceux-là seuls se dégageaient de leur «contexte». En fait, les contingences sociales et la liberté individuelle doivent être perçues dans une relation d'interdépendance dynamique: voir ci-dessous, p. 24-25.

POSITIONNEMENT THEORIQUE ET METHODOLOGIQUE

A première vue, la biographie peut apparaître comme un exercice assez conventionnel et théoriquement peu profilé. Nous estimons pourtant que les spécificités heuristiques d'une approche renouvelée de la biographie de savant sont susceptibles d'apporter des réponses constructives aux problèmes posés, d'une part par les controverses actuelles sur la nature de la science, et d'autre part, par ce que l'on a qualifié d'«éclatement de l'histoire».

La double vie de la biographie scientifique

L'approche biographique précède et introduit en quelque sorte l'émergence de l'histoire des sciences comme domaine de savoir¹. Dès le début du XVIIIe siècle, ses canons sont fixés par les «éloges» rituels de l'Académie des sciences. Elle a connu depuis des fortunes diverses. Véritable genre littéraire dans la seconde moitié du XIXe siècle, dépréciée ensuite par l'essor de l'histoire et de la philosophie des sciences, la biographie scientifique se verra enfin exécutée par les structuralistes. Mort de l'homme, mort de l'auteur: la biographie apparaissait alors comme un exercice inepte².

Elle renaîtra pourtant de ses cendres. Timidement, tout d'abord, sous la forme plurielle de la prosopographie. De fait, ce sont significativement les sociologues des sciences qui ont inauguré cette résurrection. Pour eux, elle offrait un moyen idéal pour accéder au «contexte»³.

Cette justification ambiguë a souvent contraint les biographes à plaquer les exigences d'une sociologie grossière sur leur propos historique. Ceux-ci étaient effectivement placés dans une position théorique assez bancal, aux exigences méthodologiques pour le moins problématiques. Car si l'on étudie l'individu pour percevoir l'arrière-plan, les caractéristiques individuelles ne doivent être appréhendées qu'en tant qu'illustration de ce qui précisément les dépasse⁴. Dans ces termes, on doit s'interroger sur la «représentativité» de l'individu étudié. Si l'on fonctionne sur le mode de l'extrapolation, c'est le caractère ordinaire d'une personne qui la rendrait éloquente. Dès lors, la biographie est contrainte, soit à se résoudre à l'anecdotique, soit à se dissoudre insensiblement dans la sociologie.

Méthodologiquement, cette contradiction a conduit à des positions très discutables. A un extrême, on a pu employer le personnage comme prétexte pour présenter l'arrière-plan; en appliquant les principes de la biographie à l'environnement immédiat du personnage, on élaborait l'illusion d'une biographie collective que les sources n'autorisaient que rarement. A l'autre extrême, on a pu recourir simplement au contexte pour valoriser le personnage; à cet effet, on faisait intervenir des causes extérieures, déterministes, lorsque cela arrangeait les affaires du biographe, qui s'en affranchissait toutefois lorsque ses sources paraissaient lui en laisser la liberté.

1 Cf. SHORTLAND & YEO 1996.

2 Cf. BLANCKAERT 1999c: 29 sqq.

3 On peut souligner à cet égard la portée des articles de SHAPIN & THACKRAY 1974 et de HANKINS 1979, parus tous deux dans la prestigieuse revue *History of Science*. Le rôle des sociologues en la matière n'est pas surprenant: de manière analogue, le retour du singulier s'est opéré en histoire par l'intermédiaire de l'histoire sociale. Attentive à l'expérience collective que masquaient les données quantitatives, celle-là pouvait plus aisément s'ouvrir à la dimension individuelle: cf. LORIGA 1996.

4 Cf. SÖDERQVIST 1996: 47 sqq.

Représentativité et contexte: de faux problèmes

L'aspiration du biographe à embrasser le monde dans lequel a vécu l'objet de son étude nous paraît parfaitement justifiée: on imagine mal comment on pourrait parler de quelqu'un en occultant son milieu et son temps. Et si cette opération reste délicate, elle nous paraît néanmoins réalisable. A vrai dire, les culs-de-sac dans lesquels l'approche biographique s'est parfois égarée nous paraissent résulter d'une conception figée, monocorde et mécaniste de ce fameux «contexte». Car le contexte, qui englobe les domaines intellectuel, professionnel, humain, politique, idéologique, spirituel, etc., constitue tout d'abord une réalité plurielle, dans laquelle ces différents paramètres interagissent partiellement.

D'autre part, nous ne voyons aucune contradiction entre l'étude d'un individu et la prise en compte du social. En matière de biographie, le social intervient inévitablement, puisque la caractérisation de l'individu se situe quelque part entre son image sociale et la perception que celui-ci a de lui-même¹. Cette perception procède d'ailleurs des représentations sociales de l'individu. Et son image sociale dépend également des définitions identitaires de la société... On notera enfin que ces relations sont dynamiques: la personnalité se construit en interaction avec l'entourage et le contexte. Et l'évolution de la personnalité est inséparable de l'évolution de ses représentations du monde — un monde qui assurément évolue lui aussi².

Par la même occasion, la question de la prétendue «représentativité» peut trouver une solution élégante, puisque les spécificités individuelles s'avèrent tout aussi instructives sur le contexte. Ce sont en effet les usages et les pratiques qui illustrent l'élasticité variable de la norme³. Etant admis que c'est le système qui génère les interstices, il ne s'agit pas d'opposer frontalement la liberté individuelle à des contingences sociales rigides et préétablies: toutes deux sont en relation dynamique.

La biographie comme microhistoire

La renaissance de la biographie en histoire des sciences n'est pas un phénomène isolé. Elle participe d'un mouvement général de retour du singulier, qui traverse toutes les sciences humaines et sociales⁴. Les motifs de ce mouvement sont multiples.

Dans le domaine historique, ce retour résulte de la reconnaissance des limites des approches quantitatives et des abstractions structuralistes. Mais il profite aussi de bouleversements théoriques plus récents. On sait en effet qu'à l'intérieur de la discipline, des notions de base (comme les «mentalités» ou la «culture populaire») se sont vues remises en question; de même, les catégories employées par les historiens ont été dénoncées comme des constructions, seul produit des approches historiennes⁵.

¹ Cf. LEVI 1989: 1327, RÖCKELEIN 1993b: 25 sqq.

² Ce principe s'applique également à l'étude des positions scientifiques: celles-ci procèdent de remises en question propres au savant, ainsi que de sa confrontation avec un entourage intellectuel variable et avec un contexte bibliographique en constant remaniement: cf. GIVENS 1992.

³ Cf. LEVI 1989: 1333-1335, LORIGA 1996: 229 sqq.

⁴ Cf. LEPETIT 1995.

⁵ Cf. NOIRIEL 1996, CHARITIER 1997: 9 sqq.

Dans ces circonstances, l'une des réponses les plus constructives qui ait été proposée pour pallier les effets potentiellement dévastateurs du «tournant critique» réside dans la microhistoire¹. Or à notre sens, la biographie peut être considérée comme une forme de microhistoire.

Sous cette forme, la biographie bénéficie donc des avantages reconnus à la microhistoire: l'objectivation de ces catégories qui demeurent indispensables à l'analyse historique. Car les catégories de la microhistoire sont directement puisées dans la conscience des acteurs singuliers. Or, en plongeant dans le «vécu» des acteurs du passé, en intégrant la perception individuelle et les représentations sociales, en comprenant la signification qu'ils donnaient au monde dans lequel ils vivaient, on s'explique assurément mieux leurs actes et leurs motivations².

Bien entendu, cet enrichissement a un prix. En réduisant l'échelle de l'analyse, on perd un certain recul: par principe, l'analyste n'éclaire ainsi qu'une étendue minimale du champ historique. Mais en retour, et en fonction des sources utilisées, il obtient un traitement particulièrement minutieux du détail — un traitement qui autorise une grande indépendance par rapport à l'état de l'historiographie. Or cette indépendance préserve avantageusement l'analyste du danger de présentisme, puisqu'il peut poser ses problématiques en fonction de la perception que son sujet avait de la réalité qu'il vivait.

Un regard transversal et panoramique

Dans le cas de notre biographie, cette réduction du champ historique doit être considérablement relativisée. Nous avons vu, en effet, que Desor a été actif dans un grand nombre de domaines; il nous permettra dès lors d'aborder une quantité de problématiques. Celles-ci ne seront toutefois pas appréhendées d'en haut, mais d'en bas, de manière transversale, à partir d'une réalité concrète, partielle, mais significative. En fait, Desor constitue l'«ocilleton», très restreint, de cette étude. L'œil rivé sur cet ocilleton, il nous sera possible d'orienter notre visée de manière panoramique et de multiplier les perspectives.

Cette multiplication des perspectives s'accorde avantageusement avec les opportunités offertes par les bouleversements théoriques récents de la «maison histoire», ainsi qu'avec les tendances récentes dans l'appréciation de la science, objet ultime de notre recherche³. Nombre d'historiens partagent en effet le constat que les conflits d'école sont dépassés: de ce point de vue, toutes les approches sont justifiées, à condition d'être explicitées.

De même, la nature de la science, thème jusqu'il y a peu de controverses d'une vigueur toute particulière, n'est plus aujourd'hui un article de foi. Plus personne n'ose contester son historicité, et partant, sa réductibilité à l'analyse historique. Concurrément, et sous diverses formes, de nombreux courants d'essence sociologique et anthropologique⁴ ont démontré leur pertinence. Désormais, l'aspiration du discours scientifique à la rationalité n'autorise plus à contester son

1 Telle qu'elle est définie par Jacques REVEL (1996b, 1997).

2 Cf. CHARTIER 1983, 1989.

3 Sur les liens entre les deux phénomènes, cf. PESTRE 1996.

4 Nous pensons en particulier à la microsociologie de laboratoire de LATOUR & WOOLGAR 1996; cf. également LATOUR 1993b, 1994.

caractère au moins partiellement humain et social. Ici encore, les conflits d'école sont donc dépassés: énoncée clairement, chaque posture critique peut être légitime.

Dans la pratique, l'analyste reste pourtant soumis à des exigences pratiques et méthodologiques: il est généralement contraint à faire des choix. Pour la cohérence de son étude, il doit adopter une perspective prioritaire. En principe, il ne peut donc varier incessamment les angles d'approche: de telles manoeuvres entraîneraient la désagrégation de son discours en un magma informe et mal déterminé.

Or le biographe «microhistorien» peut se dégager de cette contrainte; chez lui, la cohérence est garantie par l'unité de son sujet singulier. A la condition expresse de les articuler toujours à partir de ce sujet — et seulement si les sources qui y ont trait l'y autorisent — il peut multiplier les perspectives. Dans cette entreprise, il sera amené à adapter la focale de son appareil de visée, c'est à dire à modifier tour à tour ses outils conceptuels. Il est donc autorisé à faire de l'histoire culturelle pour certains aspects, de l'histoire sociale pour d'autres, de la sociologie des sciences pour le travail effectué par son sujet de recherche, de l'épistémologie pour son oeuvre, voire même encore, si celui-ci s'est aventuré dans ces domaines, de l'histoire politique et économique.

Contre les artefacts disjonctifs de la philosophie des sciences, cette démarche permet de rétablir de manière réaliste l'unité originelle des savoirs¹. Elle doit par ailleurs résoudre les contradictions entre ce que les savants disaient, ce qu'ils faisaient, et ce que leurs successeurs y trouvent aujourd'hui. A cet égard, l'histoire des sciences, l'anthropologie historique, la sociologie de la connaissance scientifique et l'épistémologie ne sont assurément pas incompatibles².

¹ Cf. BLANCKAERT 1995a: 9-13.

² On peut en effet associer, sur l'objet scientifique, des pratiques analytiques portant soit sur le social, soit sur le discours, soit sur «l'objet en soi» (LATOUR 1997). On notera en passant qu'il y a plus de vingt ans, Thomas KUHN (1977) souhaitait déjà un épaulement mutuel de la philosophie et de l'histoire des sciences, et qu'en 1983, Jacques LE GOFF proposait d'introduire les «mentalités» dans l'histoire des sciences; voir à ce propos les réflexions de LOTY & RENNEVILLE 1999: 249-251, qui prolongent celles de ROGER 1983, 1995.

Chapitre II: **CONTRE L'HERITAGE HISTORIOGRAPHIQUE, UN AUTRE DESOR**

Edouard Desor a peu retenu l'attention des historiens. En réunissant l'ensemble de ce qui a été écrit à son propos, il est toutefois possible de se faire une image assez détaillée du personnage. Or nous estimons que cette image est singulièrement trompeuse. Elle est en effet souvent faussée par des a priori interprétatifs. Mais elle est surtout biaisée par des travers inhérents à l'inscription éditoriale et aux options méthodologiques adoptées dans l'immense majorité des travaux disponibles.

UN HERITAGE HISTORIOGRAPHIQUE PROBLEMATIQUE, MAIS SIGNIFICATIF

Ayant résolu de nous fonder largement sur les sources primaires, nous comptons présenter sommairement les travers de la documentation secondaire, afin de justifier les distances que nous nous autorisons à son égard. Cet exercice critique assurera également une fonction prescriptive: la présentation de cet «héritage historiographique» illustre en effet les problèmes qui peuvent se poser à l'écriture biographique. En nous mettant en garde contre certains travers, elle doit nous préserver de leur reconduction.

Les nécrologies, la biographie «victorienne» et l'autobiographie

La nécrologie et la biographie dite «victorienne» sont très proches l'une de l'autre; elles partagent une commune complaisance pour leur objet. Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, cette complaisance s'avérait particulièrement flagrante. La confiance presque illimitée accordée aux progrès de la science, de même que les vertus conférées à l'instruction faisaient de la biographie de savant un véritable genre littéraire, revêtu d'une fonction édifiante. La discipline scientifique étant perçue comme une ascèse exemplaire, le savant y prenait l'aspect d'un missionnaire, dont l'objectif bien terrestre n'en constituait pas moins un idéal transcendant¹.

1

Sur l'histoire «ancienne» de la biographie en histoire des sciences, cf. SHORTLAND & YEO 1996.

En principe, cela n'altère pas leur valeur documentaire, puisque l'interprétation du lecteur s'adaptera à cette nature: celui-ci relativisera presque automatiquement la portée des appréciations flatteuses pour le sujet, dont il pourra même déceler les faiblesses entre les lignes.

Mais il est une autre caractéristique, plus pernicieuse, des nécrologies et des biographies «victoriennes», que l'on retrouve dans l'autobiographie: une tendance systématique à la rétrospection. Cette caractéristique est accentuée par le fait que l'auteur s'adresse généralement à un public qui connaît ou a connu le sujet de son vivant, et qui le perçoit lui aussi en fonction de son aboutissement. On y retrace par conséquent la vie du sujet selon un développement linéaire dont la cohérence est fallacieuse. A cet effet, l'auteur élude tout ce qui lui paraît s'écarter de la ligne droite tracée entre la naissance et le décès de son héros¹. Le lecteur se voit ainsi privé des errements, des hésitations et des erreurs du personnage, qui sont pourtant extrêmement instructifs. Car ce sont eux qui donnent du relief à ses réalisations — ce qui explique d'ailleurs le caractère foncièrement anti-dramatique de tels récits.

Dans l'ensemble, les nécrologies consacrées à Desor² souffrent des mêmes tares. Elles sont très évasives sur certaines de ses activités et sur certains épisodes de sa vie, dont on jugeait qu'ils pourraient nuire à l'image de l'homme et du savant, ou dont la signification problématique pouvait remettre en question le caractère nécessaire de sa destinée.

Ainsi, si certains nécrologistes signalent ses études de droit en Allemagne, la nature réelle des engagements politiques qui l'auraient forcé à l'exil (pourtant régulièrement évoqués) n'est jamais énoncée. Hormis ensuite des allusions mesurées à de vagues «études scientifiques», la vie de Desor durant les cinq années de son exil en France est peu palpable. Il en va de même des circonstances de son arrivée en Suisse et des conditions de sa rencontre avec Louis Agassiz. Quant aux causes de la rupture avec ce dernier, elles sont soit recouvertes d'un voile pudique, soit rapportées aux seuls motifs «convenables»: contestations de paternité sur des écrits scientifiques, désaccords épistémologiques, ou différend politique. Par la suite, le récit de la vie de Desor aux Etats-Unis se résume à une énumération rapide de mandats scientifiques, agrémentés de quelques rencontres humaines importantes, mais dont la signification demeure obscure, dans une existence dépeinte de manière aussi peu réaliste. Le statut concret de Desor lors de son retour en Suisse, et ce jusqu'à la mort de son frère, reste impénétrable. Enfin, la définition de son engagement politique se borne au rappel de ses principales fonctions législatives, parfois rapportées à l'inspiration d'un idéal réduit à un principe aussi vague que généreux.

En vérité, les similitudes entre la quasi-totalité de ces nécrologies³ donnent une pénible impression de plagiat généralisé qui pourrait témoigner, de la part des auteurs, d'un singulier

¹ Ce qui a conduit Pierre BOURDIEU (1986) à parler d'*illusion biographique*; à ce propos, cf. LORIGA 1996, qui réévalue ses critiques.

² Celles-ci sont assurément très nombreuses; nous pensons les avoir retrouvées dans leur grande majorité. Cf. ALTHERR 1882, BERNHOUD 1883, BINDER 1882, BORN 1882, BRUN 1882, 1883a et 1883b, FAVRE 1881/82, 1882c et 1883a, FRAAS 1882, G. 1882, GEINITZ 1882, GRANGIER 1882, HAMY 1882, HENRY 1882, JURGENSEN 1882, LESLEY 1882/83, MAYER 1882, [PIGORINI] 1882, REDACTION AMERICAN JOURNAL OF SCIENCE AND ARTS 1882a et 1882b, REDACTION FEUILLE D'AVIS DE NEUCHÂTEL 1882, REDACTION JOURNAL DE GENEVE 1882, REDACTION LANDBOTE UND TAGBLATT DER STADT WINTERTHUR 1882, REDACTION MESSENGER BOITEUX 1883, REDACTION NATIONAL SUISSE 1882a et 1882b, REDACTION NEUE ZÜRCHER ZEITUNG 1882, REDACTION RAMEAU DE SAPIN 1882, REDACTION LE REVUEIL 1882a et 1882b, REDACTION LA SUISSE LIBERALE 1882a, VIRCHOW 1882, VOGT 1882a, 1882b, 1882c. On peut encore se référer à BACHÉLIN 1888, CONSEIL GENERAL DE LA MUNICIPALITE DE NEUCHÂTEL 1883, COULON 1882a, 1882b et 1882c, FAVRE 1882b, REDACTION LA SUISSE LIBERALE 1882b, 1882c et 1882d, RUSS-SUCHARD 1882. Enfin, quoique publiés avant le décès de Desor, VOGT 1879 et STERCHI 1881 présentent un caractère nécrologique incontestable.

³ A l'exception très notable de Carl VOGT (1882a, 1882b et 1896); celui-ci connaissait Desor de près, et depuis si longtemps qu'il avait peu besoin de s'inspirer à d'autres sources que sa mémoire. Sa liberté de ton presque stupéfiante nous a été d'une grande utilité, puisqu'elle a attiré notre attention sur certains traits controversés du vivant même de Desor — des traits que les autres nécrologistes s'attachent précisément à masquer. En raison du caractère très cabotin de Vogt (dont on a pu dire qu'il vendrait son

manque de curiosité à l'égard de la vie de Desor. Il semble pourtant que ces similitudes s'expliquent autrement, et que la cause en soit Desor lui-même.

Nous avons en effet retrouvé à la Bibliothèque Publique et Universitaire de Neuchâtel (BPUN), dans le Fonds Louis Favre (auquel ce texte est attribué par erreur), une biographie manuscrite de Desor, relativement détaillée¹. Or l'écriture indique qu'il s'agit d'un essai autobiographique rédigé au soir de sa vie par un Desor manifestement prévoyant. Le ton et la forme de ce manuscrit (tout comme sa localisation actuelle) ne laissent d'ailleurs aucun doute quant aux intentions de son auteur: il ne s'agit pas du brouillon d'une autobiographie destinée à la publication, mais d'un aide-mémoire à l'intention d'un futur nécrologiste².

Par l'intermédiaire de Favre (1883a³), destinataire final du manuscrit et auteur de l'une des nécrologies les plus substantielles, le canevas suivi par la grande majorité des nécrologistes a ainsi été imposé par Desor lui-même⁴. Cet état de fait accentue dès lors nos réserves quant à l'objectivité de ces témoignages — non pas tant quant à la réalité, voire même l'interprétation des faits eux-mêmes, mais quant à leur sélection et leur agencement. Ces sources sont en définitive plus instructives sur l'image que Desor voulait laisser de lui-même que sur la réalité de son existence, et sur l'image que ses contemporains se faisaient de lui.

Des biographies faussement collectives

Ayant peu été étudié pour lui-même⁵, Desor apparaît principalement dans l'historiographie aux côtés de son maître Louis Agassiz, qui fut l'un des principaux savants du milieu du XIXe siècle, et qui a par conséquent largement retenu l'attention des historiens.

Le traitement réservé à Desor, relégué par nécessité au rôle de comparse ou de faire-valoir, en fait un cas exemplaire des distorsions occasionnées par ces biographies faussement collectives que nous avons déjà évoquées. Leurs auteurs n'appréhendent en effet les figures secondaires qu'en fonction de leurs rapports avec le personnage central, et le plus souvent à partir du point de vue de ce dernier. A cet égard, ils se fondent presque exclusivement sur des sources qui lui sont directement relatives.

meilleur ami pour un bon mot: W. VOGT 1896: 63), ces informations doivent toutefois être manipulées avec précaution. Cela nous place dans une position malaisée, dans la mesure où il est souvent notre seul informateur. Sur Vogt, cf. principalement PONT & AL. (eds.) 1998.

¹ Cf. *Annexe A*, où nous avons reproduit ce texte, en respectant les repentirs parfois significatifs.

² Les autobiographies de savants sont assez fréquentes à cette époque; il semble en aller de même quant à la pratique attestée ici pour Desor. Nous en avons trouvé plusieurs traces dans les correspondances scientifiques: les savants encouragent mutuellement leur prévoyance «historiographique» en invitant leurs proches à préparer leur postérité par de tels aide-mémoire. L'abstention en de telles matières y est même stigmatisée comme un manque d'humilité devant le caractère nécessairement passager de l'existence terrestre! Cf. p. ex. une lettre de Leo LESQUERUX à Jay Peter Lesley, qui lui rapporte les exhortations de Desor, qui lui avait écrit que *"(...) nous avons tous deux soixante-dix ans, et que par conséquent, nous devons nous tenir prêts"* (Lesley Papers, American Philosophical Society (Philadelphia PA), notre trad. de l'anglais).

³ La similitude structurelle des deux textes ne laisse pas de place au doute. Cette filiation est même confirmée par certaines inexactitudes du texte de Favre, qui résultent d'erreurs de lecture tout à fait compréhensibles, au vu de la graphie de Desor (ainsi, le gymnase de "Rudinger", au lieu de Büdingen).

⁴ A l'exception de VOGT 1882a et 1882b, ceux qui s'en écartent sont tout simplement moins complets: ils ne retiennent de la vie de Desor que ce qui concerne le domaine restreint couvert par l'organe dans lequel ils publient leur nécrologie.

⁵ Voir toutefois MONTANDON 1924a, B. C. 1956, SCHUERCH 1957, GRUNER, FREI & AL. 1966, CAROZZI 1971, BALMER 1975b, DUFREY 1983: 39-41, KAENEL 1991a, KUHN-SCHNYDER, RIEBER & RÖTHLISBERGER 1992, SCHAEER 1994: 403-408, 1998a: 43-46, TORT 1996b, JACQAT 1997: 32-36, KLAUSER 1999, KAESER 2001a, 2001b, 2001d — d'importance, d'intérêt et de valeur très variables.

L'empire d'Agassiz, ou les inflexions d'un astre sur les faisceaux lumineux

L'activité scientifique d'Agassiz, en particulier avant son établissement aux Etats-Unis, se caractérise par son caractère collectif. Celui-ci a su éveiller une véritable passion autour de sa personne et de ses projets; il a réussi à transmettre son enthousiasme juvénile à toute une équipe de chercheurs résolus à d'innombrables sacrifices pour l'honneur et le plaisir de collaborer avec lui. Faire l'histoire de cette activité invite par conséquent à accorder une place aux nombreux satellites qui gravitaient autour de celui qui fut à la fois leur maître et leur compagnon. Par la force des choses, le récit de la jeunesse d'Agassiz prend ainsi la forme d'une sorte de biographie collective. Cette forme est assurément enrichissante, puisqu'elle autorise la peinture d'un environnement humain et de son climat savant. Loin de constituer une peinture de la réalité, il ne s'agit pourtant que d'un décor de fond, aussi réaliste et scrupuleux soit-il. Les collaborateurs apparaissent en effet subitement lorsqu'ils se rapprochent du maître, pour disparaître du champ lorsque les aléas de la vie les mènent sur une autre scène.

Pour Desor, les effets de cette distorsion sont particulièrement nets, dans la mesure où, objectivement, sa carrière scientifique dépend étroitement de sa rencontre avec Agassiz. Dans l'historiographie, il paraît ainsi souvent demeurer le novice qu'il avait été lors de sa première apparition: même séparé du maître par trente ans et un océan, il reste figé dans son ombre. Et quoique sa collaboration avec Agassiz ne représente que le premier quart de sa carrière, les trois décennies suivantes ne figurent que comme le long épilogue d'une histoire sévèrement tronquée.

On observe encore qu'en Desor, ces travaux évacuent l'homme au profit du seul savant: ses activités non-scientifiques sont ignorées ou, ce qui est plus gênant, sont exclusivement commentées en fonction de son oeuvre et de son activité scientifiques. Et au sein même de celles-ci, les domaines d'étude abordés également par Agassiz occupent une place largement prépondérante. Les effets de ce déséquilibre sont particulièrement préjudiciables aux travaux préhistoriques de Desor, rejetés en marge de l'activité du géologue. L'archéologie y prend dès lors l'aspect d'une simple marotte, un caprice passager encouragé par le caractère jugé «facile» de cet objet de recherche¹. Bien entendu, l'imposition de ces frontières disciplinaires a un caractère présentiste et déroge au principe de globalité épistémologique de l'oeuvre du savant.

Une histoire des sciences neuchâteloise(s)?

A ce stade, on relèvera que l'inscription éditoriale de notre documentation secondaire est essentiellement locale, et qu'elle est généralement le fait de naturalistes. Si Desor a retenu leur attention, ce n'est donc pas uniquement parce que le sort a voulu qu'il côtoie un savant tel qu'Agassiz, mais également parce que ce dernier a été actif à Neuchâtel. Pour un centre intellectuel modeste tel que Neuchâtel, le milieu du XIX^e siècle constitue un moment exceptionnel. L'établissement et l'activité frénétique d'Agassiz en ces parages ont fait de cette petite cité, durant les quelque quinze ans de sa présence, un haut-lieu international de la recherche scientifique. Et au-delà de cette courte période, les effets de l'émulation qu'il y a provoquée se sont évidemment

¹ Ce préjugé est encore perceptible dans le paragraphe qu'y consacre Jean-Paul SCHAEER (1994: 406), alors même que ce travail constitue sans conteste l'esquisse biographique la plus nuancée de Desor.

prolongés, de telle sorte qu'une part notable des activités savantes entreprises ici peuvent à bon droit se flatter de son hérité.

Dans ces circonstances, on comprend qu'à Neuchâtel (mais également en Suisse, de manière générale), de nombreux savants aient été attirés par ce passé glorieux, et qu'ils aient résolu d'en retracer le souvenir. La production historiographique s'est ainsi avérée extrêmement fournie¹. Malheureusement, la valeur de ces travaux, d'ambition généralement modeste, souffre du manque de qualifications historiennes de la plupart de leurs auteurs. A des degrés certes variables, on perçoit d'ailleurs le caractère instrumental de ces histoires internalistes, où l'apologie d'un prédécesseur doit en fin de compte rejaillir, à travers les institutions, sur leurs auteurs².

L'anathème sur le renégat

Les faiblesses de ces travaux historiques apparaissent de manière flagrante dans le traitement qu'ils réservent à la rupture entre Agassiz et Desor. Sur cette question et d'où qu'elles proviennent, les informations de première main sont caractérisées par une mauvaise foi aussi grossière qu'évidente³. Par naïveté et par prévention, la plupart des analystes postérieurs se sont satisfaits de la version d'Agassiz et de ses proches.

Puisque leur objectif implicite était de célébrer Agassiz, il leur fallait lui donner raison, ce d'autant plus que la «culpabilité» en cette affaire ne portait pas seulement atteinte à la morale et à la vertu des protagonistes. En façade, la dispute s'était en effet engagée sur la propriété intellectuelle de travaux scientifiques. Le verdict devait donc avoir des répercussions sur les mérites et la valeur scientifiques du coupable, dénoncé comme usurpateur et déchu d'une bonne part de son crédit professionnel. Sans nuances, la très grande majorité des analystes ont rejeté l'entière responsabilité de la rupture sur Desor. Considérant qu'il avait ignominieusement trahi la confiance de son maître, ceux-ci l'ont frappé d'une réprobation d'autant plus lourde à porter que l'ombre de cette affaire s'étend sur l'ensemble de sa carrière scientifique, puisqu'elle inaugurerait en quelque sorte son indépendance professionnelle. Mais il fallait encore donner un sens à cette rupture dans le récit de la vie d'Agassiz. De manière presque unanime, les analystes la présenteront comme un exemple emblématique de son inaptitude prétendue au travail collectif et de son manque de clairvoyance dans le choix de ses collaborateurs.

¹ De manière générale, on peut principalement citer : —1) pour Agassiz et son entourage «neuchâtelois» : E. FAVRE 1877, 1880, L. FAVRE 1879, 1882a, GUYOT 1883, BAER 1957, 1965, GARINO 1973, KUTIN-SCHNYDER 1973, 1975, BALMER 1975a, HAENNI 1983, REMANE 1988, SCHAEER 1988a, 1998b; —2) pour les recherches scientifiques neuchâtelaises du second quart du XIX^e siècle : BLANC 1907, MIERCANTON 1907, STÜDER 1907, TRIBOLET 1907a, 1907b, RIVIER 1932, ISCHER & GAGNEBIN 1948, PORTMANN 1975a, DUFOUR 1983a et 1983b, SCHAEER 1983a, SIEGENTHALER & SCHAEER 1983, HAENNI & DUFOUR 1985, VÖGELE 1987, JEANNERET 1988a, JEANNIET 1988; —3) pour l'histoire de la recherche géologique régionale : ROLLIER 1911, GROB-SCHMIDT 1965a, 1965b, 1966, MEYER 1966, PORTMANN 1966a, 1966b, 1975b, SCHAEER 1988b, 1994, 1998a, 1998c, SCHIEURER 1994b. Naturellement, les trois ensembles bibliographiques que nous avons distingués artificiellement ici se recoupent fréquemment. Pour une réévaluation critique de la portée des recherches glaciologiques des «Neuchâtelois», sous la conduite de Louis Agassiz, cf. SCHAEER 2000.

² Même le géologue Emile Argand, l'un des plus illustres professeurs de l'Université de Neuchâtel au XX^e siècle, paraît avoir été sensible à cet héritage, qu'il a d'ailleurs exploité pour conforter la position de sa discipline à Neuchâtel : cf. SCHAEER 1998a : 65 sqq.

³ A l'exception des sources qui ne prennent précisément pas parti — mais qui s'en justifient en notant que les deux hommes étaient dans leur tort...

Jules Marcou, une source trouble

Dans la forme qu'il a revêtu, le parti pris discutable de l'historiographie nous semble largement imputable à l'une des principales sources secondaires: la biographie d'Agassiz par Jules Marcou (1896). Témoin direct de l'affaire, celui-ci fut en effet le premier à en offrir un compte rendu détaillé. La personnalité de ce personnage très original¹, arrogant et à l'orgueil démesuré, en fait pourtant un auteur peu susceptible d'un jugement serein, en quelque matière que ce soit. A plus forte raison, son jugement sur cette affaire-ci paraît particulièrement peu digne de confiance, puisque la querelle opposait le protecteur de Marcou, qui avait guidé ses premiers pas dans la carrière scientifique, et Desor, auquel ce dernier tentait alors précisément de succéder auprès d'Agassiz — en attisant le conflit²!

Curieusement, la partialité extrême de Marcou paraît avoir échappé aux analystes qui, à défaut de retourner aux archives³, ont puisé à cette source trouble qui présentait l'avantage de constituer un témoignage de première main. Indépendamment de cette affaire, l'ensemble de cette biographie nous paraît pourtant devoir susciter chez le lecteur un malaise réel sur les intentions de son auteur. Celui-ci sacrifie en effet à toutes les incohérences et toutes les contradictions, pour peindre un Agassiz infantile, dont le talent et le génie paraissent avoir principalement souffert de ne pas s'être adjoint la lucidité pénétrante du biographe⁴.

Inspirées par Agassiz lui-même, les principales accusations de Marcou à l'encontre de Desor se verront donc inlassablement répercutées. Elles seront appliquées, à des doses variables, dans des contextes très variés, aussitôt qu'il s'agissait de juger sa personnalité, ses activités ou son oeuvre en général, quand les auteurs n'avaient ni le loisir, ni le désir d'étudier la question de plus près⁵. Desor s'y voyait dénier toute aptitude scientifique ou même intellectuelle; il n'était qu'un fourbe, qui aurait réussi par d'habiles manoeuvres à se rendre maître d'Agassiz — un plan machiavélique fomenté dès son entrée en fonctions. Insolent, grossier, querelleur et procédurier, il serait à l'origine de tous les conflits qui ont opposé ce dernier à ses contemporains, et aurait introduit la discorde dans le premier ménage d'Agassiz. Véreux, il aurait détourné de l'argent de la caisse de son maître pour son profit personnel. Enfin, dévoré par l'ambition, il n'aurait pu supporter la popularité de son maître aux Etats-Unis, et aurait entrepris de ruiner sa réputation morale et professionnelle. C'est dans cette intention qu'il aurait colporté des calomnies

¹ Sur Marcou, cf. DURAND-DELGA & MOREAU 1994, 1996, MOREAU 1992/93; sa nécrologie par FAVRE (1897/98) n'est évidemment guère éclairante à cet égard.

² Cf. lettre de Charles MARTINS à Alexandre Agassiz, qui projetait alors de publier une biographie de son père, 16.02.1874 (MCZ, bAg 608.10.1): *"Pour la Biographie je me permettrai de vous donner un conseil: c'est de ne pas insister sur cette malheureuse bruyille avec Desor. Si M. Marcou n'avait pas attisé le feu je crois que les choses n'en seraient pas venues là. M. Desor joint en Europe de l'estime publique et on ferait croire difficilement qu'il se soit conduit comme un homme sans délicatesse"*.

³ Les sources primaires abondent en effet en témoignages très explicites quant à l'antipathie réciproque de Marcou et de Desor. On notera que dans un important et volumineux article consacré aux *"géologues et à la géologie du Jura, jusqu'en 1870"*, MARCOU (1888) réussit à passer entièrement sous silence les contributions de Desor, ce qui aurait au moins dû constituer un indice clair pour ceux qui voulaient se dispenser de recourir aux sources originales.

⁴ Significativement, la famille et les proches d'Agassiz ont manifesté une extrême hostilité à l'encontre de la publication de l'ouvrage de celui qui s'affichait pourtant ostensiblement comme son ami. Voir en particulier, dans les archives du Museum of Comparative Zoology, Harvard University, Cambridge MA, USA (MCZ): «*tapuscrits*» annoté de la biographie de Marcou par Alexandre AGASSIZ (bAg 600. 10. 41. 1); manuscrit d'une plainte d'Alexandre AGASSIZ contre Marcou (bAg 10. 41. 3); exemplaire annoté de la biographie de Marcou par Elisabeth CARY AGASSIZ et Alexandre AGASSIZ. Sans aller jusqu'aux Etats-Unis, les échos de cette hostilité sont clairement perceptibles dans le Fonds Agassiz des AEN (8/4, correspondance Auguste Mayor): lettres de Ida HIGGINSON à Auguste Mayor, 10.09.1895 et 17.02.1896; lettres de Louis FAVRE à Auguste Mayor, 21.05.1896 et 28.05.1896.

⁵ Nous entendons par là qu'elles apparaissent de manière diffuse et sans réelle argumentation dans la grande majorité des textes où apparaît la figure de Desor. Cette réputation peu flatteuse a même connu un prolongement assez inattendu dans un petit essai littéraire: ROULET 1983.

scandaleuses à son propos, et se serait éhontément attribué la paternité de recherches effectuées et publiées par Agassiz.

Un mort encombrant

A vrai dire, ce portrait presque haineux ne résulte pas que des préventions d'analystes trop complaisants à l'égard d'Agassiz. D'autres motifs expliquent la carrière fructueuse des charges retenues contre Desor. Par son activité politique et du fait de ses positions souvent hétérodoxes, celui-ci s'était en effet attiré un grand nombre d'inimitiés partisans. En déshonorant l'homme, cette vieille affaire constituait donc un moyen commode pour discréditer l'adversaire politique. A son décès déjà, on doit constater la modestie des honneurs qui furent rendus à Desor, alors que celui-ci avait pourtant été le principal animateur de la vie scientifique locale durant la seconde moitié du XIX^e siècle¹. De toute évidence, Desor ne constituait pas, pour ses survivants, un ancêtre approprié. Au-delà des inimitiés personnelles², qui auraient en principe dû s'éteindre avec son décès, sa figure incarnait probablement une sensibilité idéologique dont le rappel était malvenu, dans le contexte des réorientations politiques des années 1880. Bref, il était préférable de taire ou d'obscurcir sa mémoire.

Des perspectives tronquées

Chez Marcou et certains de ses contemporains, l'évidence du désir de nuire explique la partialité de leurs interprétations. Celle-ci est en revanche moins compréhensible chez les analystes modernes qui se sont imprudemment fondés sur de tels témoignages.

Nous avons déjà évoqué les déficiences historiennes de ces travaux historiques qui, par leur propos, sont presque contraints à la complaisance à l'égard d'Agassiz. En parallèle, ils dressent une image de Desor qui ne s'avère pas seulement fausse, mais encore franchement incohérente et parfaitement invraisemblable. Cette invraisemblance n'apparaît toutefois que lorsque l'on s'attarde sur la personnalité propre de Desor, considéré comme un sujet à part entière.

¹ On notera que les nécrologies de FAVRE (1883a) et de BERTHOUD (1883), dans le *Musée Neuchâtelois*, se terminent par un curieux *post-scriptum* de la rédaction, qui "[laisse] aux auteurs des deux discours qui prièrent la responsabilité de leurs appréciations et de leurs jugements". Une manière de procéder inusitée et pour le moins surprenante, ce d'autant plus que Desor avait été, vingt ans auparavant, l'un des fondateurs de la revue, et même le premier président de la société qui l'éditait. On trouve d'ailleurs, dans les papiers des deux auteurs, des traces des multiples tracasseries et oppositions auxquels ils durent faire face pour la publication de leurs nécrologies, que le Conseil de l'Académie avait refusé d'assumer. Voir à cet égard le journal personnel de L. FAVRE (Fonds Favre, BPUN), en particulier, pour l'an 1882, les 06.04, 14.10, 15.10 et 21.12. Les lettres de F. BERTHOUD à L. Favre des 27.05, 22.06, 16.10, 10.11 et 22.12.1882 (Fonds Favre, BPUN) indiquent que ceux-ci ont été l'objet de pressions visant à censurer certains passages de leurs nécrologies. Et de fait, lorsqu'on compare le manuscrit de FAVRE 1883a (feuillets isolés, insérés dans le tiré à part conservé à la BPUN) au texte publié, certaines (auto-) censures apparaissent. Une lettre de L. FAVRE à Philippe Godet, 02.10.1901 (Fonds Ph. Godet, BPUN) atteste enfin de la persistance, près de vingt ans plus tard, de l'hostilité à l'égard de Desor au sein même du comité de rédaction du *Musée Neuchâtelois* (véritable microcosme du monde culturel local).

² Du vivant de Desor, ses ennemis s'étaient déjà ingéniés à entretenir le souvenir des anciennes accusations d'Agassiz et de Marcou. Le statut acquis par Desor interdisait de leur donner un trop grande publicité; mais elles semblent avoir constitué une rumeur tenace, qui devient évidente dans certains documents immédiatement postérieurs à son décès. Les correspondances de tiers à tiers abordent en effet fréquemment la question longtemps taboue de la dispute entre Agassiz et Desor: on cherche à la résoudre enfin, en s'informant auprès de témoins jugés dignes de foi. Or cette interrogation est même partagée par des proches compagnons de Desor, ce qui indique qu'ils demeuraient sensibles à ces soupçons, même s'ils avaient longtemps préféré les recouvrir d'un voile pudique.

Nous voici donc revenu au point de départ: l'inexactitude et l'absurdité du portrait de Desor, tel qu'il est généralement dressé, procède du caractère faussement pluriel de ces travaux qui ne se règlent que sur la seule personne d'Agassiz. Entraperçus de manière occasionnelle et fragmentaire, les individus de son entourage y sont restitués par un assemblage composite de traits partiels figés dans des perspectives obliques et tronquées.

EXPOSE DE LA DEMARCHE

Face à toutes ces distorsions, la peinture réaliste de Desor réclame avant tout une vision frontale et globale du personnage. Afin de préserver l'unité fondamentale de sa personne sous toutes ses facettes et dans la multiplicité de ses activités, nous renonçons donc catégoriquement à morceler cette biographie en tranches thématiques rigides, dissociant de manière simpliste la présentation de l'homme de celle du savant — puis, chez ce dernier, le géologue, le paléontologue, l'archéologue, etc.

Nous nous efforcerons ainsi d'intégrer l'approche analytique dans une structure, une démarche et un style demeurant, tant que possible, narratifs. En principe, cette biographie suivra par conséquent le fil chronologique.

De toute évidence, une telle option n'est que rarement suivie dans les biographies de savants. De fait, elle impose de réelles contraintes dans le traitement des matières spécifiques, qui y perdent de surcroît la «lisibilité» qu'autoriserait une structure thématique synthétisante. Compte tenu du caractère artificiel de telles segmentations, la portée de cet inconvénient nous paraît négligeable, en regard de la productivité heuristique de l'option que nous avons choisie — ce d'autant plus que la relative lourdeur de l'érudition historique mise à contribution nous semble avantageusement contrebalancée par notre démarche narrative.

Un retour aux sources primaires

Comme l'indique la description critique qui précède, nous ne saurions nous reposer sur la documentation secondaire dans la construction de notre travail. Les problèmes que pose la manipulation de cette documentation sont d'ailleurs d'autant plus criants que les a priori interprétatifs mis en évidence semblent avoir contaminé l'ensemble de la bibliographie, de manière parfois très discrète, voire insidieuse. Certains motifs se retrouvent en effet confusément chez tous les auteurs, sans qu'on puisse s'assurer de leur provenance et de leur parcours, dans la mesure où ceux-ci ne citent leurs sources qu'avec parcimonie. La critique des sources s'avère dès lors extrêmement malaisée.

Dans ces circonstances, le retour à la documentation primaire et aux sources manuscrites, qui n'ont pas reçu jusqu'ici l'attention qu'elles auraient méritée, nous paraît absolument incontournable.

SOURCES ET DOCUMENTATION

Sources publiées

Les travaux d'histoire des sciences accordent une importance prépondérante aux publications d'époque — à la «littérature primaire». Ces publications constituent une base nécessaire à la compréhension des débats épistémologiques, ainsi qu'à la perception de l'état des questions pour l'époque considérée. Explicitement invoquées ou non, les publications de Desor occupent évidemment une place centrale dans ce travail. Nous avons tenté d'en rendre la diversité, par une bibliographie aussi complète que possible (p. 437 sqq.), qui regroupe près de 1100 titres, d'importance et d'intérêt très variables. Par l'intégration des innombrables «communications» orales reproduites dans les comptes rendus de séances de sociétés savantes, cette bibliographie vise également à donner à voir la réalité de l'activité scientifique d'un savant du XIXe siècle. Elle illustre la construction des domaines d'étude, leur inscription éditoriale et leurs échanges réciproques. On peut également y constater les reprises de thèmes dans des médias différents, ou à l'inverse, le caractère parfois exceptionnel, chronologiquement limité, d'un intérêt savant.

L'intelligibilité des publications de Desor dépend cependant de leur confrontation avec les autres textes contemporains. Puisque, contrairement aux présupposés d'une certaine histoire des idées, Desor n'a pas écrit uniquement pour des lecteurs immatériels et intemporels, il est nécessaire de s'appuyer sur les écrits avec lesquels ses propres textes dialoguaient.

Par souci de commodité, il nous a paru préférable de ne pas distinguer, dans notre bibliographie générale, la littérature «primaire» des autres références bibliographiques (la littérature dite «secondaire»¹). La limite entre ces deux domaines nous paraît en effet fluctuante et subjective².

Sources manuscrites

En fonction de la démarche adoptée et des objectifs de cette recherche, c'est cependant aux sources manuscrites que nous accordons une attention prioritaire³. En effet, si les textes publiés donnent la parole aux acteurs d'une histoire sociale des sciences, nous désirons pour notre part travailler en amont, et nous intéresser aux formes relationnelles de l'expérience de l'un de ces acteurs. Pour ce faire, nous devons nous tourner vers des sources d'information moins formalisées et plus intimes. Du fait de leur immédiateté, celles-ci permettent en effet d'échapper aux reconstructions *a posteriori*. Elles restituent dans un présent continu le désordre conjoncturel qui précède toute périodisation ou catégorisation des hommes, des groupes, des pensées ou des actes.

Or, pour cette biographie, nous avons l'avantage de pouvoir nous appuyer sur une large gamme de manuscrits de la plume de Desor, issus de contextes d'énonciations variés. Par des confrontations réciproques, cette variété autorise une perception nuancée des objectifs, des ambitions, des actes et des attitudes de leur auteur.

¹ Plus précisément: celle dont le contexte d'énonciation ne fait pas l'objet de notre étude.

² Dès les années 1860, certains travaux archéologiques proposent en effet de véritables historiques de la recherche. De même, les nécrologies de savants du XIXe siècle peuvent être perçues comme des objets d'étude; mais elles ressortissent aussi du domaine de la documentation secondaire.

³ Pour une liste des fonds exploités, voir ci-dessous, p. 459.

Pour la peinture d'une vie, le biographe ne peut évidemment se limiter aux seules sources émanant de son sujet. Nous avons donc eu recours à des documents produits par des tiers, qui consistent en notes scientifiques et personnelles, en correspondances et en journaux intimes de proches et de collègues de Desor¹. Ces pièces donnent à voir le fonctionnement d'un milieu dont ce dernier n'est qu'une composante², et permettent de percevoir Desor à travers le regard des autres. Or, c'est précisément la confrontation de ces regards extérieurs qui met en perspective la spécificité de la pensée, des actes et de la personnalité de Desor.

Et pour ce qui touche à l'image de ce dernier, ce sont ces sources tierces qui nous autorisent à prendre parfois le contre-pied de l'historiographie traditionnelle. Car elles font apparaître bon nombre d'éléments escamotés dans la documentation secondaire — des lacunes qui révèlent les intentions de leurs auteurs, ou du moins le cadre dans lequel ces derniers s'inscrivaient. En évaluant les causes de certains silences, on peut résoudre les anomalies de certains récits et les contradictions qui opposent souvent nos informateurs. En fin de compte, la reconnaissance de ces logiques implicites et la mise en regard de ce que nous savons de Desor avec ce qu'en ont dit ses contemporains et ses survivants immédiats donne une idée vivante, mais surtout cohérente et réaliste des relations que celui-ci entretenait avec son entourage.

Les archives privées de Desor constituant la source fondamentale de cette étude³, nous jugeons utile d'en détailler les différentes composantes. Celles-ci sont aujourd'hui réparties entre plusieurs institutions (principalement aux Archives de l'Etat de Neuchâtel (AEN) et à la Bibliothèque Publique et Universitaire de Neuchâtel (BPUN). Cette répartition est le fruit de circonstances fortuites, ainsi que de l'histoire complexe des institutions savantes neuchâtelaises; mais elle semble également résulter des volontés posthumes de Desor. Or les conditions dans lesquelles Desor a assuré la pérennité de ces archives trahissent naturellement son attitude à leur égard; elles nous instruisent sur la valeur que nous sommes en droit d'accorder à cette documentation. Il nous paraît dès lors indispensable de retracer l'historique de la constitution de ces fonds d'archives privées.

¹ En de semblables matières, le spectre des possibilités est évidemment illimité. Grâce à l'aide du Fonds national suisse de la recherche scientifique, qui nous a permis de mener de longues recherches archivistiques à Paris, Boston et Washington, nous pensons toutefois avoir eu accès à tous les documents significatifs. Précisons encore que nous pensions trouver des documents intéressants à Nice, où Desor a longuement séjourné et où il a entretenu de bons rapports avec les cercles scientifiques locaux; après une enquête approfondie, nous avons dû conclure que tel n'était point le cas.

² Si notre biographie constitue une forme de microhistoire, ces sources tierces autorisent donc ce que Jacques REVEL (1996a, 1996b et 1997) a qualifié de «*changements d'échelle*» — des changements d'échelle extrêmement profitables, à condition d'y recourir avec mesure, car c'est toujours Desor qui demeure l'«*oeilleton*» de cette étude. A cet effet, ces sources tierces seront donc généralement puisées au même niveau singulier.

³ Ponctuellement et à titre vérificateur, nous avons évidemment fait encore usage de sources officielles, afin de clarifier la nature de certains engagements (scientifiques, commerciaux, financiers, politiques et administratifs, voire juridiques) de Desor.

Histoire de la constitution des fonds Desor

Tant aux AEN qu'à la BPUN, les informations disponibles sur l'acquisition des archives privées de Desor sont pour le moins évasives. Pour en reconstituer l'historique¹, il nous faut donc remonter au décès de Desor et aux termes de son héritage.

A sa mort, c'est la Ville de Neuchâtel qui est instituée héritière de la majeure partie de sa fortune. Desor lègue ses collections archéologiques et paléontologiques au Musée de Neuchâtel; la plupart de ses cartes et ouvrages scientifiques, *"ainsi que les armoires vitrées qui les renferment"*² prennent le chemin de Bibliothèque de la Ville (l'actuelle BPUN). Par ses volontés posthumes, Desor ne s'est donc pas montré très prodigue pour ses proches et ses amis: il réservait sa générosité à ses anciens domestiques, à ses innombrables filleuls, aux collectivités publiques et à des oeuvres philanthropiques. Sa résidence d'été pourtant, la propriété de Combe-Varin, était attribuée à Eugène Borel, ancien Conseiller fédéral et premier directeur du Bureau international de l'Union Postale Universelle.

Ce dernier legs a suscité bien des jalousies et des commérages. En fait, on s'expliquait mal une telle largesse à l'égard de quelqu'un qui n'était manifestement pas dans le besoin, et en qui on ne reconnaissait pas l'ami le plus proche de Desor³. Les motivations du testateur n'étaient pourtant pas si obscures. Particulièrement attaché à cette propriété de Combe-Varin dont il avait fait un lieu de rencontre, d'amitié, et une sorte d'«académie libre» à la campagne⁴, Desor tenait à la perpétuation de cette vocation. Il lui fallait donc placer Combe-Varin entre les mains d'un homme partageant les mêmes aspirations que lui, qui ne soit pas trop âgé, qui soit doté d'un large cercle d'amitiés cosmopolites, et qui surtout ait les moyens financiers pour conserver à la propriété son ancien train de vie⁵.

Mais la personne en question devait aussi avoir toute sa confiance. Car la propriété de Combe-Varin abritait l'ensemble des archives privées et scientifiques de Desor, les *"diplômes, agendas, papiers &c."* évoqués par Louis Favre⁶. De toute évidence, Desor n'avait donc pas désiré la remise de ses papiers personnels en mains publiques⁷.

¹ Pour cette reconstitution, nous avons profité des témoignages de Martin RUPRECHT et des Professeurs Jean-Pierre PORTMANN et Jean-Paul SCHAEER, que nous tenons à remercier pour leur obligeance. Voir aussi les archives Combe-Varin (BPUN).

² Testament d'Edouard Desor, cf. CONSEIL GENERAL DE LA MUNICIPALITE DE NEUCHÂTEL 1883 (en annexe de FAVRE 1883a / BERTHOUD 1883): II. Nous avons reproduit ce document ci-dessous, p. 417 sqq.

³ Nous avons retrouvé d'innombrables traces de ces jalousies, qui sont clairement évoquées par Louis FAVRE dans son journal personnel (Fonds Favre, BPUN). En fait, on suspectait Borel, qui avait été l'un des rares proches présents au chevet de Desor à Nice, d'avoir profité de sa faiblesse pour lui suggérer ce legs sur son lit de mort.

⁴ Sur Combe-Varin, voir ci-dessous, p. 193.

⁵ Cf. F. BERTHOUD, lettre du 28.02.1882 à Favre, visiblement déçu d'avoir été écarté au profit de Borel (Fonds Favre, BPUN): *"Dans ses biens, il y en a un qui lui tient à coeur; il le met à part, il cherche parmi ses amis, celui qui est le mieux disposé à le garder, à le conserver, intact, avec son cachet, sa physionomie - il lui fait en outre deux conditions, qu'il soit neuchâtelois, qu'il ait une certaine notoriété, un nom, une valeur personnelle - un caractère droit. Eh bien voyons! cherchons, sauf vous et moi, pouvait-il mieux trouver? A qui l'auriez vous donné si vous aviez été à sa place, avec ses idées de souvenirs et de traditions à continuer? Et s'il y a l'équivalent, y a-t-il mieux? Combe-Varin ne nous restera-t-il pas ouvert à nous autres les vieux amis désintéressés. Même à titre égal, à mérite égal, entre dix et vingt, il fallait choisir - Un seul élu et 9 ou 19 grincheux! Ah! pauvres testateurs!"*. Sur la perpétuation de la tradition de Combe-Varin par Eugène Borel, cf. REDACTION NATIONAL SUISSE 1906. Sur Louis Favre, cf. notamment KAESER 2001c.

⁶ Journal personnel de FAVRE, 27.02.1882 (BPUN). La présence des «diplômes» à Combe-Varin est assurée; Borel les a en effet prêtés à Favre, qui rédigeait la nécrologie de Desor (FAVRE 1883a): cf. lettre de BOREL à Favre, 03.07.1882 (Fonds Favre, BPUN).

⁷ Cf. lettres de BERTHOUD à Favre, 28.02.1882 (Fonds Favre, BPUN), et de Margaret LESLEY BUSH-BROWN à Borel, 09.08.1888 (Archives Combe-Varin, BPUN). Voir également un témoignage très tardif de F. Machon (qui avait temporairement été, dans ses jeunes années, secrétaire personnel de Desor, peu avant le décès de ce dernier — et qui était surtout le fils de François-Félix Machon, ami et exécuteur testamentaire de Desor). A Th. Ischer, qui avait essayé en vain d'avoir accès aux archives Desor alors conservées à Combe-Varin, il expliquait que s'il ne connaissait pas les propriétaires actuels de Combe-Varin, leur discrétion quant aux documents

Dans ces circonstances, la présence de tels documents à la BPUN paraît à première vue énigmatique. Rassemblant la quasi-totalité des manuscrits scientifiques conservés, quelques pièces relatives à des affaires politiques, ainsi qu'un nombre restreint de documents épars, ce premier fonds d'archives doit être arrivé fortuitement à l'ancienne Bibliothèque de la ville. Très probablement rangés dans le bureau de Desor, voire même dans les "*armoires vitrées*" signalées par ce dernier, ces documents auront été emportés par mégarde lors du déménagement de sa bibliothèque. Cette hypothèse est confirmée par le fait que le Fonds général de la BPUN conserve une quantité notable d'épreuves, de tirés à part, de périodiques et d'ouvrages annotés par Desor, ou contenant même encore des feuillets de sa main. Toutes ces pièces, au statut équivoque et manipulées avec une certaine désinvolture par les bibliothécaires d'alors, devaient également être comprises dans la bibliothèque de Desor.

A ce stade, l'énorme majorité des papiers personnels de Desor étaient donc encore à Combe-Varin, entre les mains de Borel. A la mort de son épouse, en 1928¹, ses enfants cèdent la propriété à une société anonyme, qui revend la ferme attenante et les pâturages. Deux ans plus tard, l'une des filles de Borel (veuve Ruprecht) rachète, avec ses enfants, la maison-maitre et le terrain adjacent. Dans la foulée, ceux-ci contribuent financièrement à l'acquisition par l'Etat du Bois des Lattes, à proximité; celui-ci devra être protégé et mis à la disposition de l'Université de Neuchâtel.

En 1952, la ferme attenante est consumée par un violent incendie. Selon son fils Martin, Edouard Ruprecht aurait alors jugé prudent de remettre une importante collection de manuscrits à l'Université de Neuchâtel (sic). Il s'agit sans aucun doute du Fonds Desor des AEN².

Au printemps 1996, Martin Ruprecht nous informe qu'il désire se défaire de la propriété. D'abord réticent, il accepte³ d'envisager séparément la vente des documents d'archives, ainsi que de photos et de gravures encore conservés sur place. Et c'est alors que, contrairement à ses dénégations antérieures, il reconnaît être également en possession d'un document capital pour nous: le journal personnel de Desor⁴. Alertée par nos soins, la BPUN rachète aussitôt l'ensemble de ces documents⁵.

d'archives ne l'étonnait pas: "*Je crois devine pourquoi* [...] éléments biffés] des papiers laissés par Desor ne peuvent être consultés. [...] La détentrice actuelle obéit certainement à des ordres précis et certainement respectables". Lettres de F. MACHON à Théodore Delachaux, 23.07.1942, et de DELACHAUX à Th. Ischer, 26.07.1942, archives du Service et Musée cantonal d'archéologie, Neuchâtel (SMA).

¹ Selon le Professeur PORTMANN (communication personnelle), l'un des fils d'Eugène Borel, étudiant à la Faculté des Sciences de l'Université de Neuchâtel, aurait remis des "*documents Desor*" au Professeur Emile Argand, le 29 octobre 1918. Impossible de savoir ce que constituent ces «documents»; en fait, il doit s'agir simplement de brochures et de tirés à part. Sur Eugène Borel, cf. BARRELET 2001.

² Selon le *Registre d'entrée* des AEN, le Fonds Desor leur a été remis directement, le 10 août 1963, par M. Ed. Ruprecht et "*Mlle A. et R. Ruprecht*" — sans doute ses deux sœurs Anne-Gertrude et Alice-Marie Anna (copropriétaires, avec Edouard, de Combe-Varin, suite au décès en 1948 de leur mère Eugénie-Alice).

³ Suite à la diffusion de KAISER 1996b; cf. PERRIN 1996.

⁴ L'existence de ce journal était déjà signalée par quelques sources contemporaines de Desor. Sa conservation, du moins partielle, jusque dans la seconde moitié du XXe siècle était attestée par un témoignage personnel du Professeur PORTMANN. Suite aux premières dénégations de Martin RUPRECHT, nous pensions qu'il s'était perdu, soit lors du décès de son père, soit lors du transfert des manuscrits aux AEN. En fait, Martin Ruprecht, accordant peu de crédit au désintéressement de ses interlocuteurs dans la communauté savante locale, semble avoir jugé utile de conserver à tout hasard un atout dans sa manche.

⁵ Cf. SCHLUP 1996: 22. Nous tenons ici à remercier Michel Schlup, directeur de la BPUN, et Maryse Schmidt-Surdez, conservatrice du département des manuscrits; nous sommes d'autre part reconnaissant à cette dernière de nous avoir aussitôt autorisé l'accès à ce nouveau fonds, alors encore en cours de classement. Outre des photos et des gravures ayant orné les murs de

Description des archives privées de Desor

Les archives privées de Desor peuvent ainsi être divisées en trois ensembles correspondant approximativement aux trois fonds principaux, conservés aux AEN depuis 1963, et à la BPUN depuis respectivement 1882 et 1996. Il s'agit des manuscrits scientifiques, de la correspondance et du journal personnel de Desor. Cette documentation pose certains problèmes historiographiques, dans la mesure où sa richesse pour la seconde partie de la vie de Desor contraste avec la pauvreté des matériaux disponibles pour l'étude de son enfance, de sa jeunesse et même de sa maturité.

Les manuscrits scientifiques et divers

Presque exclusivement conservé à la BPUN, cet ensemble est constitué d'une centaine de brouillons de volume variable. À côté de notes de lecture, on y trouve principalement des manuscrits de publication, mais également de textes de conférences ou de projets d'articles abandonnés. On peut encore adjoindre à cet ensemble quelques pièces isolées, relatives à des affaires politiques ou théologiques (pétitions, listes de souscripteurs, correspondances, etc.)¹.

Souvent abondamment raturés, ces documents reflètent les repentirs de leur auteur. Ils sont donc instructifs pour l'analyse épistémologique ainsi que pour l'étude des tics d'écriture et des procédés rhétoriques de Desor.

La correspondance

La réputation des épistoliers du XIX^e siècle n'est plus à faire² : une bonne partie de la journée d'un notable était occupée par la lecture et la rédaction de sa correspondance. À cet égard, Desor se caractérisait même par un zèle particulier. Dans la mesure où une part importante de sa correspondance s'est conservée, on se représente aisément le volume considérable que celle-ci représente.

Pour les lettres reçues, principalement conservées aux AEN, ce volume atteint une quinzaine de milliers d'exemplaires. Or l'énorme majorité de cette documentation est postérieure à 1852, soit au retour de Desor de son séjour aux États-Unis ; elle couvre donc avant tout la seconde moitié de sa vie. Manifestement exhaustive³ pour cette période et comprenant des lettres de

Combe-Varin du temps de Desor, il s'agit de documents concernant l'histoire de la propriété, d'une réserve de tirés à part, d'albums de photos et d'un échantillonnage de lettres de personnalités célèbres (manifestement rassemblées par l'épouse d'Edouard Ruprecht). Mais on y trouve surtout les documents les plus intimes de Desor, puisque outre son journal personnel, Combe-Varin abritait encore des pièces et des lettres relatives à Fritz, le frère de Desor, ainsi qu'une correspondance poursuivie sur plusieurs décennies entre Desor et sa première fiancée, Helena von Cardini. On peut encore préciser que par la même occasion, la BPUN a acheté un certain nombre d'ouvrages ; ceux-ci ne figuraient toutefois pas nécessairement dans la bibliothèque de Desor : ils ont pu être amenés sur place par n'importe lequel des propriétaires ultérieurs de Combe-Varin. Quelques-uns de ces ouvrages ont été revendus par la suite au SMA.

¹ En dépit de leur classement erroné dans le Fonds général des ouvrages de la BPUN, on devrait en principe adjoindre à cet ensemble les épreuves, tirés à part, périodiques et ouvrages annotés par Desor.

² À ce propos, cf. CHARTIER (ed.) 1991.

³ On y trouve en effet à la fois des missives très anodines (touchant à des commandes de bois de chauffe, etc.), et des documents très intimes ou « sensibles ». Ce corpus ne semble donc pas résulter d'une sélection.

longueur très variable mais couvrant généralement plusieurs pages, cette correspondance se rapporte à plus de mille cinq cent correspondants, très inégalement représentés¹.

Nous avons également la chance de disposer d'un nombre considérable de lettres écrites par Desor lui-même. Dès 1858/1862, celui-ci a en effet procédé à des copies systématiques, dans des volumes reliés. Ces volumes, au nombre de 36 exemplaires de 500 pages, pourvus d'un index alphabétique des destinataires, ont été répartis par leur auteur en deux séries distinctes: "*Lettres d'affaires*" et "*Lettres scientifiques et personnelles*"².

L'ampleur et la représentativité de cette correspondance sont évidemment très profitables pour l'historien, puisqu'elles donnent accès à toutes les facettes du personnage. Et comme Desor a entretenu des relations avec des gens issus de milieux très variés, ses échanges épistolaires ouvrent de larges perspectives sur le monde dans lequel il a vécu. Par ailleurs, la valeur relative des informations que recèlent les différentes pièces peut être évaluée par la comparaison de leur contenu — d'une lettre à la suivante, mais également d'un correspondant à l'autre. Or, pour l'efficacité de ces comparaisons, il est capital de connaître la personnalité des différents correspondants, ainsi que la nature et l'intensité des relations qu'ils ont entretenues avec Desor. Après l'établissement d'une prosopographie sommaire, nous nous sommes donc efforcé de nous appuyer sur des sources tierces, afin de mettre en perspective les échanges établis entre Desor et telle personnalité. De ce point de vue, la confrontation la plus productive (une sorte de «triangulation») a consisté à étudier les relations entre des individus qui sont eux-mêmes en contact avec Desor — cela en respectant l'unité temporelle, puisque ces relations sont naturellement évolutives.

Le journal personnel

Composé de 75 carnets de format réduit conservés à la BPUN, les documents que nous associons sous l'appellation «journal personnel» regroupent en fait des pièces de nature et de fonction variées.

Il s'agit premièrement de cinq carnets tenus de 1842 à 1846 lors des campagnes «glaciaires». Rassemblant des notes scientifiques, quelques croquis et des fragments de récits, ces premiers carnets constituent des aide-mémoire, qui ont servi tant aux études scientifiques qu'à la rédaction des comptes rendus d'expédition publiés par Desor.

18 autres carnets renferment des chroniques de voyages et de prospections scientifiques, agrémentées par quelques dessins et croquis, et entrecoupées par des observations scientifiques.

¹ Les dossiers de correspondants atteignent parfois plusieurs centaines de lettres — le maximum étant atteint par Fritz Berthoud, auteur de 899 lettres conservées. Nous avons pensé faire figurer en annexe la liste de ces correspondants avec les dates extrêmes de l'échange épistolaire et le nombre de lettres reçues. Considérant la conservation chronologiquement inégale de la correspondance de Desor et partant, le caractère potentiellement trompeur d'un tel tableau, nous y avons cependant renoncé. On précisera d'ailleurs que le nombre de lettres écrites témoigne imparfaitement de l'intensité d'une relation, puisqu'il résulte de nombreux facteurs (dispositions variables à l'écriture, commodités pratiques de contacts physiques, etc.). Pour ces mêmes raisons, nous renonçons à reproduire les résultats d'une enquête statistique réalisée par un employé des AEN lors du dépôt du fonds — une enquête dont les critères paraissent peu pertinents dans une perspective scientifique. Tout au plus peut-on noter que les correspondants «étrangers» (?) forment près de la moitié du corpus, et que la langue française n'est employée que par 60,2% des correspondants (allemand: 31,9%; anglais: 6,0%; italien: 1,5%).

² La première série, débutant en octobre 1858, comporte dix exemplaires numérotés de 1 à 11 (sic: le volume 3 est perdu); la seconde, débutant en janvier 1862, comporte 26 exemplaires numérotés en chiffres romains. En raison de sa subjectivité, la distinction entre ces deux séries demeure aléatoire. Le dernier volume (XXVI) s'achève par des rapports rédigés par ses domestiques sur les circonstances du décès de Desor, et sur les dispositions prises quant à ses obsèques.

³ Voir les illustrations reproduites à titre d'exemple en p. 423 sqq.

Débutant lors du voyage à Paris, en 1846, ces carnets retracent son périple en Scandinavie, ses expéditions américaines et son voyage de retour en Suisse, en 1852.

Sur les 52 carnets restants, tous postérieurs à 1848, on peut isoler un carnet de dessin et quelques carnets de comptes; quelques autres présentent la plus grande anarchie, et rassemblent des adresses, des références bibliographiques, des horaires de transports en commun ou des annotations sibyllines se rapportant manifestement à des plaisanteries dont Desor voulait se souvenir. La majeure partie forme toutefois bien un journal à proprement parler, tenu scrupuleusement de janvier 1850 à sa mort en 1882, avec de rares lacunes, souvent comblées dans des carnets ou sur de simples feuillets séparés. Il s'agit d'agendas préimprimés, comportant d'ordinaire trois jours par page, et laissant par conséquent peu de place à d'excessifs épanchements.

Dans l'ensemble, les annotations de Desor sont donc très concises; elles composent en quelque sorte une comptabilité d'occupations quotidiennes¹ — ce qui explique le terme d'«agenda» que Desor emploie souvent à propos de ce journal qu'on ne saurait qualifier d'«intime» au sens propre du terme. Ceci n'enlève toutefois rien à l'intérêt du document: en toute sobriété, celui-ci livre des informations détaillées sur les activités de son auteur. Par ailleurs, les termes mêmes employés par Desor laissent également transparaître l'état réel de ses préoccupations au jour le jour. Et dans la densité de l'instantané, ce journal témoigne des relations qu'ont pu entretenir entre elles des activités que l'historien aurait pu être tenté d'inscrire dans des registres totalement distincts. Enfin, Desor s'y autorise quand même occasionnellement des commentaires succincts et des appréciations laconiques, non argumentées, sur lui-même, sur les idées, les choses ou les gens. Or, en raison même du peu de soin accordé à leur mise en scène, de telles appréciations sont extrêmement parlantes.

Ici encore, les circonstances de la conservation de ce journal indiquent que Desor n'a pas rédigé ce journal pour un lecteur voire un historien futur. En toute sincérité, il cherchait par ses annotations à mieux se connaître, à évaluer son action et à juger ses propres sentiments. Il voulait exercer un contrôle sur lui-même — qu'il désigne par le terme de *"self government"*. Comme on le verra ci-dessous, cette sincérité ne nous autorise toutefois pas à accorder une confiance aveugle à son témoignage.

LES LEURRES DU TRAVAIL ARCHIVISTIQUE

Les mirages de l'«effet de réel»

Le recours aux documents originaux constitue la base de la pratique historique. Ceux-ci ne doivent toutefois pas être crédités d'un pouvoir immanent de démonstration: en les considérant comme des faits, pour les opposer à l'exégèse, aux théories et aux synthèses en vigueur, on oublierait que ces témoignages ne sauraient parler par eux-mêmes. Nous nous efforcerons par conséquent de ne pas abuser de l'«effet de réel» produit par les citations

¹ Certains indices donnent à penser que Desor ne l'a pas toujours tenu quotidiennement, comblant parfois certains retards à la suite d'oublis de plusieurs jours.

originales¹, dont la pertinence ne s'évalue qu'en fonction du contexte dans lequel elles s'inscrivent.

De fait, exhumer un document d'archive donne l'illusion de toucher à une vérité brute et vierge. Or cette illusion est sensiblement renforcée dans le cas de documents tels que nos correspondances, où la spontanéité paraît garantir encore mieux l'authenticité des témoignages². L'émotivité³ parfois intense qui est véhiculée par les lettres privées peut même accentuer les effets de cette illusion: placé dans une position de voyeur, l'historien (encouragé peut-être en cela par une certaine mauvaise conscience) est tenté de surévaluer la sincérité des propos dont il viole l'intimité.

Sans conteste, c'est dans les journaux personnels que cette illusion se manifeste de la manière la plus redoutable. Ceux-ci abritent en effet le dialogue le plus intime qui soit: celui d'un individu avec lui-même — avec sa propre conscience. On est donc très loin ici des postures étudiées des rituels de sociabilité. Le lecteur pourrait ainsi considérer chaque phrase écrite dans le journal comme l'expression d'une vérité intérieure. Pourtant, l'introspection ne peut être gage de la lucidité du diariste; il est en effet extrêmement commun de se mentir à soi-même — en particulier dans un journal personnel! On sait par ailleurs que le fait même de coucher ses pensées sur le papier implique le désir inconscient d'un lecteur, même virtuel⁴. Il convient dès lors de manipuler le journal de Desor avec précaution; car son auteur peut être dupe de ses propres sentiments, et entraîner le lecteur à le confondre avec le rôle qu'il se joue pour lui-même.

Quoique nous disposions d'une documentation archivistique d'une grande richesse, on voit qu'aucun document ne peut nous instruire à lui seul de manière absolue. Dès lors, l'intérêt déterminant de notre documentation réside en définitive dans la pluralité et la diversité qui la caractérisent. Chacune de ces sources ne prend sa valeur réelle qu'à la faveur d'une mise en perspective avec le reste de notre documentation. Par leur confrontation réciproque, ces sources s'enrichissent en fait mutuellement.

L'auteur et son personnage

Dans sa forme et sa fonction, le genre biographique n'est pas anodin. L'illustre Plutarque (1951: 334⁵) le présentait déjà comme une sorte de miroir, face auquel on est appelé à conformer sa propre vie. Or si elle est valable pour le lecteur, cette injonction implicite fonctionne a fortiori pour le biographe.

¹ Cf. FARGE 1989 (16 sqq. en particulier). Sous la forme des *«Life and letters»*, les biographies «victoriennes» ont amplement exploité cet «effet de réel».

² Cf. DUCHIN, LEBRUN-PEZERAT & POULBAN 1995; JELMINI 1994 souligne l'apport des correspondances, qui sont souvent bien plus expressives que les journaux intimes.

³ La prise en compte des sentiments de notre sujet (que réclame notre aspiration à la globalité) s'avère donc d'autant plus malaisée. Elle est pourtant indispensable, puisque les émotions participent aux démarches intellectuelles: cf. p. ex. MUGGHELLI 1998a. Dans cette perspective, il peut être utile de profiter de certains enseignements de la psychobiographie; en dépit des critiques justifiées qu'on lui a opposées (ANDERSON 1981, RÖCKELEIN 1993a), celle-ci a du moins le mérite de formaliser explicitement des argumentations qui sont aussi employées communément par d'autres, mais de manière implicite et souvent naïve: RÖCKELEIN 1993b: 22 sqq.

⁴ Cf. GOULEMOT 1986: 405 (*«Chaque texte [autobiographique] invente, par son procès d'écriture, un lecteur fictif qu'il interpelle et convoque»*), cité par JELMINI 1996: 206. Et c'est l'avènement de ce lecteur qui fonde le *«pacte autobiographique»* défini par Philippe LEJEUNE (1975). On notera que ce lecteur attendu peut même être un historien: cf. JELMINI 1994: 54 sqq.

⁵ Dans la *Vie de Périclès*, I-II.

De fait, la pratique de la biographie invite l'auteur à confronter sa propre personnalité à celle de son personnage. Or, lorsque comme la nôtre, la biographie se fonde sur des écrits à caractère autobiographique, l'intimité qui se développe insensiblement peut s'avérer périlleuse: elle menace de transmuter la confrontation en une identification¹. Car si le rédacteur du récit autobiographique écrit pour un lecteur idéal, celui qui le lit est fatalement désigné comme tel par son objet lui-même. Se mettant à la place de son personnage pour apprécier ses faits et gestes, le biographe est ainsi porté à se l'approprier. Selon le principe du contre-transfert, il risque de faire de lui l'interlocuteur privilégié de son propre dialogue intérieur (Jelmini 1996: 207-208), et d'accorder au personnage étudié sa vision personnelle d'un monde qui n'est pourtant pas le sien.

L'approche biographique est donc intrinsèquement ambiguë. Dans notre propre entreprise, et en particulier lorsque nous nous sommes plongé dans le journal de Desor, nous avons effectivement été la victime (peut-être consentante?) de telles projections. Nous le reconnaissons d'autant plus volontiers que la conscience des relations équivoques entretenues avec notre personnage constitue précisément la meilleure recette pour se défendre des égarements auxquels peut mener cette ambiguïté. Comme le soulignent Shortland & Yeo (1996: 34), l'auteur d'une biographie doit en effet développer ce qu'ils appellent une «vision fragmentée»: il lui faut ressentir les émotions de son objet, tout en s'en abstrayant pour l'observer.

Un tel exercice est évidemment délicat. Mais ici encore, la diversité des sources de notre documentation s'avère très précieuse. Car le recours à des sources tierces empêche le biographe de se laisser étouffer par la seule voix de son objet d'étude; cette ressource lui permet de revenir sur soi pour briser le charme de l'identification. Desor y apparaît en effet sous la plume de nombreux contemporains, aux individualités et à la sensibilité très variées. Or, introduits au sein même du couple formé par le biographe et son personnage, ces regards indiscrets constituent le meilleur antidote au développement d'une intimité excessive, aux suites funestes, tant pour la conscience identitaire de l'auteur que pour la validité de son propos...

1

A ce propos, cf. JELMINI 1996, SHORTLAND & YEO 1996: 31 sqq.

Chapitre III: LA VIE D'EDOUARD DESOR

ENFANCE, ADOLESCENCE, JEUNESSE

Aux environs de Francfort, au pied des monts boisés du Taunus, il est un bourg nommé Friedrichsdorf, où naquit, le 13 février 1811, Pierre Jean Edouard Desor.

Dans cette petite cité, le choix de prénoms aussi peu germaniques pour un sujet du Landgrave de Hesse-Homburg ne détonnait pourtant pas. Car Friedrichsdorf abritait une communauté francophone, principalement composée de descendants des premiers réfugiés huguenots en Allemagne.

On sait qu'à la suite de la révocation de l'Edit de Nantes, en 1685, plusieurs centaines de milliers de Protestants prirent le chemin de l'exil. Bon nombre d'entre eux furent accueillis dans certaines principautés allemandes réformées¹. Par cet accueil massif, celles-ci exerçaient une compassion toute chrétienne à l'égard de coreligionnaires persécutés. Mais les princes savaient également que l'installation de ces réfugiés allait permettre de remédier aux graves problèmes de dépopulation qui frappaient leurs contrées à la suite des ravages de la Guerre de Trente ans. Et la relance des économies locales serait assurément favorisée par le fait que parmi ces nouveaux arrivants, les artisans qualifiés étaient légion.

En garantissant un certain nombre de privilèges aux futurs colons, Frédéric II, Landgrave de Hesse-Homburg, qui venait de restaurer les salines de Homburg, allait ainsi susciter l'intérêt du pasteur vaudois Daniel Martin. Celui-ci, qui avait réuni un soutien financier en Suisse, requit et obtint aussitôt un droit d'établissement pour 36 familles des hautes vallées du Piémont, qui avaient été, par le passé, ses paroissiens. En 1687, ceux-ci fondèrent un nouveau village, dénommé Friedrichsdorf en l'honneur de leur bienfaiteur². Par ordonnance du prince, ses nouveaux sujets étaient autorisés à employer le français dans toutes les circonstances officielles. Et parmi toutes les colonies huguenotes en Allemagne, c'est dans le village de Friedrichsdorf que l'usage de la langue française s'est maintenu le plus longtemps. Alors que les autres (nombreuses) colonies s'étaient définitivement assimilées aux alentours de 1800, Friedrichsdorf conserva en effet son particularisme jusqu'à la fin du XIXe siècle³.

¹ Cf. VOIGT 1983.

² Pour l'histoire du village de Friedrichsdorf, ainsi que pour certaines informations généalogiques sur la famille Desor, cf. DENKINGER 1896.

³ 1883 pour les avis officiels, et 1885 pour les cultes: cf. VOIGT 1983: 12.

On se représente donc volontiers le caractère fermé du village natal d'Edouard Desor. Soudée autour de son pasteur, cette petite communauté pratiquait une endogamie assez stricte. Et ses membres, demeurant fidèles à leur village comme à leur église, ne se sont pas dispersés, au fil des décennies, à travers les Etats de l'Allemagne; ils ne devaient donc pas avoir eu de goût particulier pour la découverte de leur nouvelle patrie. Au contraire, c'étaient les familles allemandes adoptées peu à peu à Friedrichsdorf qui s'étaient assimilées harmonieusement dans la communauté.

Desor naît ainsi dans une atmosphère sereine, profondément empreinte de piété, de sérieux et de tempérance — une atmosphère que tend bien la devise que se donneront les habitants de Friedrichsdorf, lorsqu'en 1821, Frédéric-Joseph accordera le rang de ville à leur village: "*Ora et labora!*".

A la naissance du petit Edouard Desor, sa mère Christine-Albertine, née Foucar, était âgée de vingt-quatre ans. Elle avait épousé, deux ans auparavant, un veuf de près de trente ans son aîné, Jean Pierre Desor, fabricant de drap. Celui-ci était un descendant direct de Jean Desor (ou Deshorts), arrivé vers 1711 à Friedrichsdorf, de Marsillargues, son village d'origine, situé entre Nîmes et Montpellier. De son premier mariage, le père d'Edouard avait déjà eu six enfants. Et avant la naissance d'Edouard, le nouveau couple avait déjà perdu une fille, Christine-Emilie, née très peu de temps après leur union¹.

Les affaires de Jean Pierre Desor, frappé par de sérieux revers de fortune, ne paraissent pas avoir été bien prospères. A la naissance d'Edouard, la famille se trouvait déjà dans la gêne. Moins de trois ans plus tard, juste après la naissance de son frère David Frédéric, dit Fritz, le décès de leur père plongera le petit ménage dans le besoin. Leur mère se remariera cependant bientôt, avec Jacques Rousselet, un autre veuf, auquel elle donnera encore deux enfants; mais celui-ci s'éteindra peu après, en 1825. Et à quatorze ans, le jeune Edouard Desor est amené à reprendre en main, temporairement, une partie des responsabilités de la gestion de l'entreprise de son défunt beau-père.

Heureusement, l'entraide charitable exercée par la communauté semble avoir atténué les rigueurs de la pauvreté pour la famille Desor. Après leur première scolarité dans la colonie de Friedrichsdorf, les deux garçons purent ainsi poursuivre leur formation. Fritz conclura même ses études par un doctorat en médecine, obtenu en 1834 à l'université de Würzburg.

Edouard, l'aîné, achève sa formation secondaire dans les gymnases de Hanau puis de Büdingen, localités situées à une trentaine de kilomètres de Friedrichsdorf. Placé en pension, il jouit enfin de l'indépendance de la vie estudiantine, grâce à laquelle, hors de sa colonie d'origine, il découvre enfin la vraie Allemagne. Mais sa mère vient alors à décéder. Pour le jeune homme, désormais orphelin de père et mère, le coup est cruel.

Mis sous tutelle, il est dorénavant tributaire de la bienfaisance de ses proches. Grâce à un soutien de l'assistance publique, il semble avoir bénéficié d'une bourse pour entamer des études universitaires. Alors qu'il avait d'abord été tenté par la théologie, comme tant de ses contemporains, il devait pourtant renoncer à cette voie, apparemment rebuté par la foi trop aride et austère qui lui avait été inculquée à l'église de Friedrichsdorf.

¹ Dans les témoignages qu'il nous a laissés, Desor est extrêmement discret sur sa famille et son enfance. Dans les documents à notre disposition, son père s'avère absolument inexistant, tout comme sa soeur aînée. Et même s'il se réfère fréquemment à sa mère, il ne nous apprend rien sur celle-ci. Les éléments retenus ici n'ont pu être recomposés qu'à partir des allusions que l'on trouve dans les correspondances de tiers (en particulier les dossiers des Archives Combe-Varin (BPUN); nous avons également pu recourir à DENKINGER 1896, qui s'avère toutefois extrêmement laconique.

DES ETUDES A L'EXIL

Les études de droit étaient alors les moins onéreuses. Desor optera donc pour des études de droit, sans que ce choix paraisse motivé par un quelconque intérêt pour les affaires juridiques. En fait, une telle formation présentait l'avantage d'ouvrir de nombreuses portes à un jeune homme aspirant à de nouveaux horizons.

A vrai dire, Desor ne paraît pas avoir conduit ses études de manière très assidue: ce sont plutôt celles-ci qui l'ont conduit à l'activisme politique. Comme tant de ses compagnons, Desor s'est en effet vu subjugué par l'exaltation romantique qui s'était emparée de la jeunesse allemande à la suite des guerres napoléoniennes¹.

Après les humiliations de la conquête, cette génération s'estimait dépossédée des fruits de la libération. Pour elle, la coalition victorieuse n'était pas celle des armes des souverains allemands, mais celle d'un peuple qui, dans cette lutte cruciale, avait enfin retrouvé son unité naturelle. Influencés par les idéaux de la Révolution que les premières armées françaises leur avaient révélés, ces patriotes réclamaient des droits pour leur nouvelle nation. Ils appelaient des réformes, une constitution.

Soutenus par leurs homologues de la Sainte-Alliance, les princes allemands ne pouvaient tolérer l'expression de tels mouvements populaires. Ceux-ci, qui prenaient leur source dans les universités, seront donc bientôt étouffés. La *Burschenschaft*, puissante association d'étudiants réunis sous la bannière noir-rouge-or, sera dissoute dès 1819; les universités se verront placées sous contrôle, et certains professeurs libéraux seront destitués. Enfin, pour prévenir de nouvelles agitations, la censure de la presse fut renforcée.

A la fin des années 1820, lorsque Desor entre à l'Université de Giessen, puis à celle de Heidelberg, ces mouvements estudiantins connaissent un nouvel essor. Profondément empreint, par son éducation, de principes moraux et d'un idéal de fraternité, le jeune orphelin était en revanche peu soucieux du respect de l'autorité que ses déboires familiaux ne l'avaient guère préparé à apprécier. Il se ralliera donc au mouvement. Dans ces circonstances, on ne s'étonnera pas qu'il ait probablement passé au moins autant de temps dans les salles de classe que dans des arrière-salles de tavernes, en bruyante compagnie, à échafauder des projets de réformes politiques aussi ambitieux que chimériques.

Parmi les motivations qui l'ont poussé à cet engagement, son origine singulière a pu jouer un certain rôle. De langue maternelle française, Desor devait être d'autant plus sensible aux discours libérateurs des héritiers des Lumières. Mais cette origine a également pu le pousser à compenser sa différence par un patriotisme plus fervent. De fait, depuis la dernière guerre, il était difficile pour les habitants de Friedrichsdorf de passer pour des sujets normaux du prince. L'occupant leur avait en effet accordé un statut privilégié en raison de leur "*titre de Français*"² — un statut assurément lourd à porter après la retraite des troupes françaises. Et malgré une grande admiration pour la culture et l'esprit français, Desor conservera toute sa vie une rancœur certaine à l'égard du chauvinisme et de l'expansionnisme français.

¹ Cf. CHARLE 1996: 115 sqq.

² Le 3 juin 1797, le Général CHAUVIN, chef de l'Etat-Major général de l'armée de Sambre et Meuse avait accordé une «sauvegarde» au village de Friedrichsdorf, "*exception aux dispositions générales que détermine à votre égard le titre de Français et la cause intéressante de votre retraite en Allemagne où vos ancêtres furent forcés de venir chercher un asile contre les persécutions du despotisme*" (cité par DENKINGER 1896: 157).

Encouragée par les révolutions de 1830, l'agitation libérale se répand toujours plus largement¹. Elle culmine en mai 1832, à l'occasion de la *Hambacher Fest*, où resurgira l'étendard de la *Burschenschaft*. Dorénavant, les desseins radicaux et les inclinations révolutionnaires d'une minorité étaient affichés au grand jour. Les autorités n'allaient pas manquer d'en profiter pour compromettre et discréditer l'ensemble du mouvement. Elles s'engagent alors dans une vaste entreprise de répression. Les arrestations se comptent par centaines; 1200 étudiants seront accusés de haute trahison; 39 seront condamnés à mort.

Dans les milieux libéraux et nationalistes, c'est la débâcle: par milliers, des étudiants, des intellectuels prennent le chemin de l'exil, et se retrouvent en France, à Paris pour la plupart. Desor est du nombre.

On se tromperait assurément en interprétant la fuite de Desor comme l'indice d'une participation décisive, d'un rôle notable dans ces mouvements subversifs². Car la répression était pratiquée sur une large échelle: tous les sympathisants pouvaient craindre des poursuites et l'incarcération, voire même une exécution capitale pour l'exemple. Ainsi, l'exil ne sera pas le seul fait des meneurs et des militants les plus engagés. En vérité, cette grande vague d'émigration n'est pas même liée au seul exercice de la répression. Comme souvent en de telles matières, les perspectives économiques et professionnelles ont joué un rôle notable³.

Par rapport à la Grande-Bretagne, mais également à ses voisins belge et français, l'Allemagne de cette époque était un pays encore structurellement sous-développé. Et alors que la production de richesses était demeurée presque exclusivement agricole, l'Allemagne s'était donné un appareil d'éducation supérieure relativement disproportionné. D'un certain point de vue, on peut considérer que le pays s'était vu entraîné à une véritable «surproduction» d'intellectuels, que l'économie n'était pas en mesure d'absorber. Cet état de fait était évidemment source de frustrations pour une jeunesse dont les aptitudes étaient sous-employées, et qui pouvait s'estimer trompée dans ses ambitions. Selon toute apparence, ce sentiment n'aura d'ailleurs pas été étranger à l'intensité de la contribution des milieux universitaires à la contestation politique.

Pour cette génération, la répression constituait un message clair: l'Allemagne des princes ne voulait pas d'eux. De fait, si ses structures et son fonctionnement n'évoluaient pas, la société allemande n'avait pas grand besoin d'intellectuels. Ceux-ci devraient rester cantonnés dans les universités, où les nominations privilégiaient encore les candidats les plus conservateurs. La grande majorité des exilés ne fuyaient donc pas vraiment une menace personnelle et particulière: ils quittaient simplement un pays dont ils se sentaient bannis, et où ils jugeaient n'avoir aucun avenir.

L'exil n'était cependant pas une sinécure, comme tant d'entre eux s'en apercevront à leurs dépens.

¹ Cf. JARAUSCH 1974 (particulièrement 540-542).

² Nous ignorons l'ampleur et la nature de l'engagement politique de Desor. Toutes ses nécrologies se bornent à le signaler, et à en faire, de manière probablement simpliste, le seul motif de son exil. Certes, de multiples indices confirment cet engagement; Desor a d'ailleurs entretenu des relations suivies avec certains meneurs des mouvements libéral et national. Mais tout comme ses biographes, lui-même demeurera toujours extrêmement discret sur ce sujet. Jusqu'en 1848, cette discrétion s'explique d'elle-même; dans la Confédération suisse d'après 1848, elle est cependant moins compréhensible. En fait, dans l'atmosphère progressiste dans laquelle il baignera dès lors, il était certes valorisant de pouvoir se targuer d'avoir été la victime de l'autoritarisme (Desor est d'ailleurs loin de constituer une exception à cet égard). Mais il était en revanche malvenu d'aborder explicitement la nature des engagements qui avaient motivé la persécution. Car la divulgation concrète d'activités séditeuses nuisait assurément à la respectabilité à laquelle un politicien radical pouvait enfin aspirer.

³ A ce propos et pour les considérations qui vont suivre, cf. GRANDJONC & WERNER 1983, ainsi que l'essai très suggestif de CHARLÉ 1996.

LES ANNEES PARISIENNES

Après une première halte à Strasbourg, Desor s'était dirigé vers Paris. S'il avait eu, attiré par le flamboiement de la Ville Lumière, l'espoir d'une vie admirable, il devra rapidement déchanter. Le foisonnement culturel y était certes manifeste, et les opportunités réelles. Mais les aspirants étaient nombreux; on y comptait des milliers d'intellectuels allemands dans la même situation que lui¹. Ceux-ci subsistaient modestement par le biais d'expédients, comme pigistes dans le journalisme, comme précepteurs ou en donnant des leçons particulières, comme secrétaires particuliers, ou au moyen d'emplois subalternes, comme aide-archivistes ou bibliothécaires².

Evidemment, tous ces Allemands ne s'ignoraient pas mutuellement, bien au contraire. Cette concentration se traduisait ainsi par l'exercice d'une entraide communautaire, et surtout par le développement d'une intense vie associative, avec la création d'organes de presse autonomes et de lieux de culte luthériens.

Desor avait retrouvé à Paris plusieurs combourgeois de Friedrichsdorf, ainsi que d'anciens camarades d'études. Il ne se détournera donc pas de ses compatriotes, parmi lesquels il fera encore de nombreuses connaissances, qui s'ajoutaient au cercle étroit de ses plus proches amis. Chez tous ces exilés, le souvenir de la patrie était vivace. Desor allait donc encore s'associer avec enthousiasme à l'évocation de programmes politiques réformistes, voire révolutionnaires — des aspirations encouragées par l'intempérance qui présidait à ces soirées passées entre compagnons d'infortune, lors desquelles l'alcool, le jeu et les cigares occupaient une large place.

Par rapport à la plupart de ses camarades, Desor jouissait cependant d'un avantage considérable: le français était sa langue maternelle. Contrairement à eux, il n'était donc pas confiné dans le ghetto immigré. Mieux intégré à la vie parisienne, il était avantageusement placé pour prendre conscience de la vanité de projets politiques élaborés par ces intellectuels coupés d'un peuple auquel leurs discours faisaient si souvent référence, et qui avait pourtant déçu leurs espérances.

Assez rapidement, Desor se laissera donc gagner par un certain scepticisme face aux emballements juvéniles et à la fougue révolutionnaire. Pour lui, cet enthousiasme était surtout le produit du narcissisme. Et s'il conservait les idéaux qui l'avaient conduit à l'exil, il avait perdu la foi romantique qui les avait portés. Bref, pour lui, la révolution n'était pas possible. Le changement ne pourrait venir qu'au prix de longs et patients efforts: avant de chercher à changer de régime, il faudrait tout d'abord s'attacher à changer les gens — par l'instruction. Ce détachement, Desor le cultivait volontiers, pour se distinguer de ses camarades plus impulsifs. Se piquant de "*connaître les hommes*", il se voulait "*philosophe*", comme il le disait lui-même³.

Il est certain qu'il lui fallait une bonne dose de philosophie pour supporter sa situation. En dépit de son bilinguisme, qui lui garantissait un certain nombre d'élèves pour les cours d'allemand qu'il dispensait, ses affaires n'allaient pas fort. Durant la première année de son séjour, Desor est en effet régulièrement contraint à puiser dans le pécule hérité par les deux frères lors du décès de leur mère. Et ce pécule s'amenuise implacablement, comme le lui

¹ Selon GRANDJONC & WERNER 1983, le nombre d'Allemands établis à Paris passe de 7'000 en 1830 à 30'000 en 1840 — des chiffres auxquels il faudrait encore ajouter les itinérants. Dans le nombre, les intellectuels composaient une forte proportion, même si l'émigration était également le fait de quantité d'artisans; mais ceux-ci étaient probablement mieux représentés en province. Quant aux paysans allemands, enfin, jetés sur les routes par les crises agricoles, ceux-ci s'expatriaient massivement Outre-Atlantique.

² Pour une description très évocatrice des conditions de l'exil à Paris pour cette génération d'Allemands, on se reportera à la nécrologie de Hans Lorenz Küchler par Jacob VENEDEY (1861: 129 sqq.); tous deux furent des compagnons de Desor.

³ Cf. lettre de Fritz GARNIER, 19.10.1835 (Archives Combe-Varin, BPUN).

rappellent sentencieusement les lettres envoyées par son oncle de Friedrichsdorf. Celui-ci, qui gère le compte commun des deux frères, fait d'ailleurs comprendre à Edouard que chaque versement à Paris prive Fritz, à l'achèvement des études duquel cet argent devrait servir en priorité. Pour ce dernier, les perspectives en Allemagne ne se présentaient pas non plus sous les meilleurs auspices. Avant même l'obtention de son doctorat en médecine, Fritz s'enquerra auprès de son frère des opportunités offertes à un jeune médecin à Paris — un projet dont Edouard le détournera, à la lumière de sa propre expérience. Dès l'été 1833, Edouard envisage lui-même de partir pour Alexandrie, où on lui a fait des propositions.

Pour un jeune homme doté d'initiative, il pouvait effectivement paraître plus facile de recommencer sa vie outre-mer, dans ces territoires auxquels on prêtait un avenir flatteur. Mais les nouvelles qu'il recevait alors d'Allemagne lui laissaient encore envisager la possibilité d'un retour prochain dans sa patrie. Il préférera donc patienter. D'ailleurs, ses affaires s'amélioraient; grâce à sa frugalité, il arrivait peu à peu à subvenir à ses propres besoins par le produit de ses leçons¹. Il caressait désormais l'espoir, lorsque, grâce à l'apaisement de la répression, il pourrait retourner en Hesse, d'y ouvrir un institut d'éducation, où il pourrait mettre en pratique son expérience d'enseignement. Mais pour se donner toutes les chances de succès, il lui fallait profiter encore de son séjour parisien, afin de retourner en Allemagne muni de références flatteuses. Il envisage alors de se lancer dans la traduction; un premier projet consistait à s'atteler à des ouvrages juridiques². Mais ses démarches seront rejetées, le marché n'étant pas considéré favorable en France pour de telles publications. Ancien étudiant en droit, ces traductions l'auraient campé sur un terrain connu. A cette époque pourtant, Desor commence à s'intéresser à d'autres domaines de savoir moins pragmatiques: il s'éveille aux sciences naturelles. En fait, le goût des études lui revient. Il faut dire que son domicile, Rue de la Harpe, dans le quartier latin, à deux pas de la Sorbonne, le plongeait quotidiennement dans l'ambiance universitaire de la capitale.

LA DECOUVERTE DES SCIENCES NATURELLES

Sans y être inscrit formellement, Desor suit des cours de géologie à la Sorbonne et au Collège de France, auprès de Constant Prévost et Elie de Beaumont³. Il fréquente également le Muséum, et s'instruit auprès d'Alcide d'Orbigny. Pour un jeune homme qui n'était pas animé d'une vocation toute tracée, le choix de la géologie n'était pas fortuit. Car depuis le début de la décennie, c'est

¹ Des leçons particulières d'allemand, de français, mais aussi d'anglais, ainsi que des engagements de courte durée dans des établissements privés. A propos des professeurs d'allemand en France, cf. ESPAGNE, LAGIER & WERNER 1991 (particulièrement 66 sqq.).

² Entre autres, le *Lehrbuch der Institutionen des heutigen römischen Rechts* de Ferdinand MACKELDEY, professeur à l'Université de Bonn, publié en 1814, et qui avait déjà atteint sa dixième édition en 1833. Desor renoncera à cette traduction: M. Mondrieu, le doyen de la Faculté de droit de la Sorbonne, lui avait en effet signalé qu'une traduction en français était en cours auprès d'un éditeur belge (MACKELDEY 1837): cf. lettre du 03.03.1834 (Archives Combe-Varin, BPUN).

³ Selon nos sources, qui semblent entièrement tributaires du témoignage de Desor lui-même (voir ci-dessus, p. 29-30), il serait devenu le "disciple" d'Elie de Beaumont. Desor était certes entré en relations personnelles avec ce dernier; mais l'affirmation est fautive (cf. à ce propos les commentaires moqueurs de VOGT 1882a: 116). En fait, Desor s'est efforcé de se forger a posteriori un solide passé étudiantin et scientifique, afin de minimiser le rôle d'Agassiz dans sa formation. Il a ainsi prétendu avoir rencontré Agassiz lors de la réunion à Neuchâtel de la Société helvétique des sciences naturelles (1837), où il se serait rendu en compagnie d'Elie de Beaumont — une affirmation qui peut être réfutée de manière catégorique: cf. notamment *Abreise von Paris* (Fonds Desor, BPUN, Ms 2088-111, no. 12).

cette discipline qui constituait la science de pointe dans le paysage intellectuel — une position qu'elle conservera durant trois décennies. Et à Paris, cette discipline disposait depuis quelques années d'assises institutionnelles solides. C'est en effet en 1830 qu'est fondée la Société géologique de France; l'année suivante, l'enseignement de la géologie acquiert son autonomie à l'Université, et en 1832, Elie de Beaumont obtient une chaire au Collège de France.

En vérité le parcours universitaire de Desor demeurera assez erratique, et l'on doit relativiser le profit qu'il put en tirer pour sa formation. De manière générale, on soulignera toutefois que la géologie dont il fait alors la découverte s'est libérée de sa dépendance à l'égard de la minéralogie, et qu'elle accorde une importance prééminente à la stratigraphie paléontologique. Elle est posée sur les bases du catastrophisme de Cuvier, qu'elle tend à relativiser partiellement; Prévost suit d'ailleurs une méthode actualiste. Mais la formation scientifique de Desor est avant tout celle d'un autodidacte: elle s'est principalement nourrie de ses contacts personnels et de ses conversations avec des hommes du métier. Et son premier apprentissage sérieux¹ sera la traduction en français, en collaboration avec Edouard Buret, de la *Géographie* de Karl Ritter (1835-36).

Scientifiquement, un tel choix était particulièrement judicieux; car l'oeuvre de Ritter était capitale, et avec Alexandre von Humboldt, celui-ci est encore considéré comme l'un des fondateurs de la géographie moderne. En fait, comme le soulignaient les traducteurs², l'originalité de la démarche de Ritter tenait à sa prise en compte des rapports entre l'homme et le milieu physique. Pour Ritter, l'environnement, en partie modelé par l'"industrie humaine", exerçait également une influence sur les sociétés humaines. De manière novatrice, il ouvrait ainsi le champ d'étude d'une véritable géographie humaine.

Cette oeuvre, le jeune Desor avait dû particulièrement l'apprécier. Car s'il était assez peu sensible aux formes exagérément spéculatives de la *Naturphilosophie* romantique³, aux postulats d'un rapport essentiel entre les formes de la Création et la pensée humaine, il avait toutefois retenu, du climat intellectuel dans lequel il avait baigné en Allemagne, une attirance pour les correspondances entre l'Homme et la Nature. Or l'oeuvre de Ritter permettait de satisfaire ce goût en limitant ces correspondances aux causes agissantes.

Editorialement, le choix pouvait également paraître justifié. Car si les travaux de Ritter jouissaient en Allemagne d'une énorme considération, ils demeuraient presque inconnus à l'étranger; ils n'avaient en fait encore jamais été traduits⁴. Cependant, comme Desor le réalisera à ses dépens, cette méconnaissance résultait principalement de frontières épistémologiques⁵, et ne

¹ Selon J. P. LESLEY (1882/83: 521), Desor aurait préalablement été engagé comme secrétaire par le Dr. Christian Friedrich Samuel Hahnemann (1755-1889: cf. TOUCHON 1849, VERBAIME 1962); Desor lui aurait même confié que Hahnemann, reconnu comme l'inventeur de l'homéopathie, n'aurait en fait été que le prête-nom de son épouse, l'auteure réelle de son oeuvre. Tout comme l'anecdote qui lui est associée, cet épisode de la vie de Desor, signalé par le seul Lesley, paraît sujet à caution. Mentionnant lui-même à plusieurs reprises l'homéopathie dans son journal personnel (BPUN), Desor ne donne en effet aucune impression de familiarité particulière avec le sujet. Certes, Hahnemann, s'est bien établi à Paris en 1835, pour fuir l'hostilité de la corporation médicale et de l'administration allemandes; il était alors accompagné de sa seconde épouse, Mélanie née d'Horvilly, pour laquelle il semble effectivement avoir éprouvé une véritable dévotion. Mais l'ensemble de son oeuvre scientifique est largement antérieur à la rencontre de cette dernière. Desor aura simplement recyclé les ragots qui couraient à Paris, où la diffusion des principes du Dr. Hahnemann avait provoqué une certaine sensation.

² Cf. leur *Introduction* (RITTER 1835-36).

³ La diversité des courants de la *Naturphilosophie* en rend la caractérisation malaisée. Globalement, celle-ci pose une continuité entre la Nature et l'esprit, qui légitime une sorte de métaphysique de la Nature (voir en particulier SCHELLING 1797). A ce propos, cf. RIENAUD 1999, qui distingue notamment des courants romantique, théosophique et systématique.

⁴ La traduction de Buret et Desor constitue en effet la première traduction d'un ouvrage de Ritter en une langue étrangère: cf. NICOLAS-OBADIA & NICOLAS-OBADIA 1974: 246.

⁵ La réception de l'oeuvre de Ritter en France a été étudiée par BERDOULAY 1981: 34 sqq; il souligne que celle-ci n'y a été reconnue que dans le courant des années 1860, alors que l'on observe concurremment un mouvement de distanciation à son égard en

tenait donc pas qu'à des causes pratiques. En effet, saluée et louée par ses rares lecteurs, leur traduction constituera un cuisant échec commercial. Le sort semble même s'être acharné contre eux, puisque lors d'un incendie, l'ensemble du stock des deux premiers volumes de cette *Géographie* partira en fumée. Après la publication du troisième et une réimpression très limitée du premier volume¹, l'éditeur, Paulain, jugeant que cet incendie faisait son affaire, renoncera à la poursuite de l'entreprise — qui se limitait encore à la seule description du continent africain... Desor croyait encore disposer de solutions de rechange; nombre de ses amis travaillaient en effet, à des postes subalternes, dans le monde de l'édition. Mais ses propositions seront rejetées².

Indépendamment de son destin commercial, cette traduction était extrêmement utile pour Desor: elle lui faisait office de lettre de recommandation; de manière informelle, il pouvait désormais se présenter comme un savant. Et quelque temps plus tard, il eut encore l'occasion de publier, à son nom, une brochure sur un sujet scientifique: la description d'un crâne de *dinotherium* (Desor 1837). Mis au jour dans des sables tertiaires en Hesse-Darmstadt, ce crâne (entier) semblait permettre de résoudre enfin la question de la reconstitution de cet animal dont l'étrangeté défiait les classements paléontologiques³. A vrai dire, la brochure de Desor ne constituait cependant pas une étude scientifique à proprement parler: visant un large public, elle ne cherchait qu'à offrir une large publicité à la découverte.

De manière significative, la première signature de Desor portait donc sur un objet scientifique, exploité cependant à des fins commerciales. Les inventeurs de la trouvaille, A. Klipstein et J. J. Kaup (1837), respectivement professeur à l'Université de Giessen et directeur du Musée de Darmstadt, avaient en effet apporté la pièce à Paris, où celle-ci était exposée dans une petite officine. Et Kaup avait eu recours aux services de Desor pour attirer le chaland. Celui-ci avait fait de son mieux; s'inscrivant d'emblée dans le catastrophisme de Cuvier, Desor soulignait l'importance des sciences géologique et paléontologique, qui devaient "*nécessairement fixer l'attention de tout homme sérieux*", en ce qu'elles touchent à la question fondamentale "*de l'origine et du développement de notre planète*". Et à l'entendre, le crâne de ce sensationnel *dinotherium* occupait une importance notable, pour la résolution de cette question... Alléchés par l'élégante description de Desor, les premiers curieux durent aussitôt déchanter: ils n'avaient à voir qu'une masse brunâtre cerclée de barres de fer, placée à l'envers, de surcroît, pour des raisons de solidité — de toute évidence, le ticket d'entrée était parfaitement surévalué! Objet des sarcasmes parisiens pendant quelques semaines, l'exposition fut un véritable désastre; Desor n'inaugurait donc pas sa carrière d'auteur sous les meilleurs auspices.

Allemagne. Et cette réception était encore surtout proclamatoire: les savants français ne percevaient pas ce qui faisait l'originalité de la démarche de Ritter.

¹ Ces ouvrages sont extrêmement rares, ce qui indique bien qu'ils n'étaient qu'à peine diffusés lors de l'incendie. Ce n'est qu'à la Bibliothèque nationale de France qu'il nous a été possible de retrouver des exemplaires de la première impression. Un volume I (RITTER 1836) conservé à la Library of Congress (Washington DC) semble attester à lui seul l'existence de la réimpression.

² Cf. ainsi la lettre de Firmin DIDOT à Desor, 08.10.1836 (Archives Combe-Varin, BPUN); son ami Carl Reinwald (le futur éditeur des matérialistes et des évolutionnistes en France: cf. TESNIERE 2001: 34-36) était alors employé comme commis chez Didot.

³ Cf. BALAN 1997.

UN SEUL AMOUR: HELENA

Soucieux de sa personne, notre jeune Edouard, assez beau garçon au regard gris-bleu¹, appréciait la vie en société. Par sa curiosité toujours en éveil, il savait animer les conversations et mettre ses commensaux en valeur. Enclin à la galanterie, il goûtait fort la compagnie des femmes. Mais attentif au regard des autres, il conservait toujours une certaine réserve, de crainte de se laisser entraîner à des sentiments sur lesquels il ne disposerait plus de maîtrise. Comme tout un chacun, il n'en était pas moins à l'abri des foudres de l'amour. A la grande satisfaction de ses amis, pour lesquels sa tempérance prolongée constituait une forme de désaveu muet, cet amour allait enfin le saisir, alors qu'il atteignait presque ses vingt-trois ans.

Ici encore, on pouvait presque croire qu'il cherchait à se distinguer. L'élue de son cœur détonnait en effet dans le cercle de ses compagnons d'exil, puisque Helena von Cardini était issue d'une bonne famille de Francfort. Desor lui avait évidemment caché la gravité de sa position financière, invoquant des débiteurs dont il connaissait l'insolvabilité. Mais la jeune fille, d'humeur enjouée, avait pris goût à l'existence bohème de ses infortunés compatriotes à Paris, qui flattait probablement ses propres penchants romantiques.

Cette liaison renforçait Desor dans son désir de retour à la patrie. Confiant Helena à son cousin Fritz Garnier, il l'enverra à Friedrichsdorf pour la présenter à sa famille élargie, qui l'accueillera avec beaucoup d'empressement. Désormais, ses projets se dessinaient clairement: dès qu'il aurait la certitude de ne pas être inquiété pour ses activités politiques passées, il épouserait Helena, s'établirait à Friedrichsdorf, et y ouvrirait enfin cette école dont il rêvait depuis si longtemps. Le projet devait toutefois être bien préparé; car tant qu'il ne jouirait pas d'une position stable et d'un revenu régulier, le mariage était impossible.

A cet effet, il avait réussi à convaincre ce cousin de s'associer à son projet. Tous deux pourraient profiter à parts égales de cette association; car si Fritz Garnier ne pouvait se targuer d'une formation aussi avancée que Desor, il était en position de réunir le capital indispensable. Au-delà de l'argent et des compétences, une telle entreprise nécessitait cependant encore un soutien moral et des appuis personnels; son cousin devait donc prendre langue avec les notabilités locales. Desor, lui, se chargeait d'écrire au pasteur Auguste Cérésolé, l'autorité incontestée de la communauté.

La réponse de ce dernier ne se fera pas attendre². S'il plaçait quelques doutes sur l'étendue des qualifications de Garnier, celles de Desor lui inspiraient une totale confiance: à son avis, les clients futurs de l'institution seraient enchantés de confier leurs enfants à un homme qui "*a fréquenté l'université de Heidelberg & a séjourné des années entières à Paris, [et qui] est un des traducteurs distingués d'un ouvrage scientifique qui n'était pas facile à traduire*"³. En fait, le pasteur manifestait un réel enthousiasme pour le projet; or son enthousiasme se révélait presque inquiétant. Cérésolé avait en effet des idées très précises sur l'esprit qui devait animer la future institution. Il se félicitait des déclarations de Desor, qui lui avait assuré avec doigté que pour lui, l'esprit de l'Evangile était le fondement de toute bonne éducation. Mais le pasteur entendait aller beaucoup plus loin: pour lui, cette école devait constituer un véritable foyer de ferveur évangélique. L'ardente piété des habitants de Friedrichsdorf ne semblait pas lui suffire: animé

¹ Selon un passeport établi quelques années plus tard: Archives Combe-Varin, N° 179 (BPUN).

² Lettre du 10.11.1835, Archives Combe-Varin (BPUN).

³ Le pasteur priait d'ailleurs Desor de lui transmettre un exemplaire "*richement relié*", qu'il pourrait remettre au Landgrave — un cadeau d'autant plus utile "*que celui-ci aime beaucoup la géographie & les voyages*": lettre de GARNIER, 15.11.1835, Archives Combe-Varin (BPUN).

par un puissant zèle missionnaire, il se lamentait encore de la froideur de ses paroissiens. Pour lui, Desor et Garnier devaient donc se faire des instruments de propagation de l'Esprit Saint, et s'endurcir à soutenir toutes les accusations, prévisibles, de fanatisme. A cette condition (dont il ne doutait pas un instant), le pasteur Cérésolle se faisait fort d'obtenir du Landgrave l'assurance que Desor ne serait pas inquiété à son retour; il trouverait même des soutiens influents pour leur école, et pourrait lui garantir une large clientèle.

La forme de ces encouragements avait de quoi décourager Desor. Pour tout dire, sa foi s'était éteinte durant son passé étudiant. Il reconnaissait certes la nécessité d'une dimension spirituelle à l'existence humaine, mais se défiait de tout dogmatisme religieux. En fait, il ne voulait adopter que le message moral de l'évangile, dont il reconnaissait la valeur exemplaire¹. Il lui était donc difficile de se reconnaître dans le rôle que le pasteur Cérésolle entendait lui assigner.

Les nouvelles transmises par son cousin Garnier n'allaient d'ailleurs pas le reconforter. Au terme de son voyage avec Helena, celui-ci s'était brouillé avec la compagne de Desor. Probablement peu consciente de la sévérité des moeurs de Friedrichsdorf, celle-ci avait cru se rendre intéressante en révélant avec légèreté les frasques parisiennes de Fritz à des proches de ce dernier. Proprement terrorisé à l'idée que l'écho de ces révélations puisse atteindre ses parents, Fritz Garnier ne lui pardonnera pas son impudence. A propos de leur école, les informations n'étaient pas plus encourageantes. Se retranchant derrière le verdict de leurs mécènes, Garnier s'appropriait en fait le projet:

Mon père & ses amis ne veulent pas que nous montions un si grand établissement, ils veulent que nous commençons petitement & finissons grandement s'il est possible. Ils disent que le meilleur conseil qu'ils peuvent nous donner c'est que tu restes encore à Paris pendant un ou deux ans & que moi, je montes seul une institution à laquelle tu pourrais dans la suite prendre part, si elle marchait bien².

En fin de compte, et quoiqu'il priât Desor de lui communiquer son avis, Garnier lui faisait comprendre que sa décision était prise: il ouvrirait son école au printemps.

Les plans de Desor se voyaient bien contrariés. Certes, l'incertitude de son avenir le déterminait du moins à poursuivre ses efforts sur la voie des sciences naturelles. Mais sur un plan plus intime, l'échec de son projet d'établissement en Allemagne entravait son mariage avec Helena. Heureusement, celle-ci, tout comme son père, se montrait bien patiente: toujours reporté, ce mariage n'était pas remis en question.

UN DEPART ENIGMATIQUE

Au début du mois d'août 1837, on retrouve soudain Edouard Desor en Suisse. Cette nouvelle expatriation, que rien ne laissait prévoir, constitue une énigme. Une seule chose est sûre: il n'est désormais plus question, ni de mariage, ni d'Helena: c'est assurément cette séparation qui a motivé son brusque départ de Paris, où sa position sera devenue délicate³. Car rien ne l'attire en Suisse: en réalité, il fuit Paris. Selon toute apparence, il s'y est vu contraint par le père d'Helena.

¹ Cf. lettre de ACHARD, 17.04.1839, Archives Combe-Varin (BPUN).

² Lettre de GARNIER, 15.11.1835, Archives Combe-Varin (BPUN).

³ Certaines lettres de l'été 1837 témoignent d'une situation tendue entre Helena, Desor et bon nombre de ses proches. A ce propos, nous devons préciser que dans ses mémoires (CORVIN 1861), le futur mari d'Helena livre, des jeunes années de son épouse, une version qui contraste singulièrement avec le récit que nous croyons pouvoir recomposer ici.

Exaspéré par les ajournements successifs du mariage de sa fille, prenant conscience de la gravité de la situation financière de Desor, Carl von Cardini se sera décidé à poursuivre le prétendant pour "*détournement de mineure*"¹.

Arrivé à Berne, Desor trouve refuge chez le Dr. Wilhelm Vogt. Celui-ci avait été recteur de l'Université de Giessen avant d'en être écarté pour des raisons politiques. Il se souvenait encore du jeune Desor: comme beaucoup d'autres étudiants, celui-ci avait pratiqué clandestinement la gymnastique (une activité alors tenue pour séditeuse) dans le jardin du Dr. Vogt. Recteur, ce dernier avait d'ailleurs dû lui infliger une fois un blâme pour tapage nocturne... Aujourd'hui, il lui accordait l'asile dans son vaste appartement, où une chambre était constamment réservée à l'accueil de proscrits allemands de passage².

Amaigri et maladif, Desor faisait peine à voir, à son arrivée³; pour le jeune amoureux, la rebuffade avait dû être cuisante. L'échec de cette première liaison le marquera même très profondément: à partir de cet instant, il se défendra contre ses propres sentiments amoureux. Même s'il continuait à apprécier la compagnie des femmes, il semble avoir trouvé une vocation dans le célibat: on ne lui connaît en effet plus aucune relation avec le beau sexe.

Ses nouveaux déboires n'étaient d'ailleurs pas uniquement sentimentaux: alors qu'il avait mis plusieurs années, à Paris, pour se mettre à flot, voilà qu'il était à nouveau plongé dans la précarité, entièrement soumis à la générosité d'autrui. Il est vrai qu'il avait emporté de Paris une recette chimique qui devait le mettre sur la voie d'un commerce florissant: la description de la méthode de fabrication des bougies de stéarine⁴. Malheureusement, il lui manquait le procédé de confection des mèches, qui doivent se recourber en se consumant. Cette affaire devait donc faire long feu.

Enfin, il n'avait plus, à Berne, ce réseau de relations qui lui garantissait au moins des élèves pour des cours de langues. Et contrairement à Paris, son bilinguisme ne constituait plus un atout particulier: toutes ses offres se heurtaient à des refus. Pour se rendre utile, il donnait des leçons particulières aux filles du Dr. Vogt. Il envisage dès lors de se rendre à Lyon, où le père de l'un de ses anciens élèves se croit en mesure de lui garantir un emploi dans un établissement scolaire, comme professeur d'allemand et d'anglais⁵.

¹ C'est l'explication que donne Carl VOGT (1882a: 117, 1896: 186, notre trad. de l'allemand), qui avait fait la connaissance de Desor à ce moment. Dans ces publications, il demeure encore relativement allusif; pourtant, dans une lettre du 11.03.1882 à un destinataire inconnu (très certainement Louis FAVRE, comme semble le confirmer son agenda, 11.03.1882 (Fonds Favre, BPUN)) conservée en mains privées et que nous ne pouvons hélas citer, il est parfaitement explicite. Comme d'habitude, la véracité et surtout l'exactitude des propos de Vogt sont discutables; les détails qu'il livre sur la nature des relations de Desor et d'Helena sont d'ailleurs erronés. Pourtant, le ton de la lettre et le contexte dans lequel elle s'inscrit nous paraissent garantir la sincérité de Vogt. Celui-ci se fait assurément l'écho des confidences de Desor lui-même, qui ne lui aura pas communiqué tous les détails de cette affaire. Par acquit de conscience, nous en avons cherché en vain des traces dans les archives du Ministère de l'Intérieur, *Sous-série F7, Fonds de police générale* (Archives nationales de France). L'absence apparente de pièces ne constitue pas une garantie, d'autant plus que ces fonds sont reconnus comme lacunaires (LULARD 1964: 21-22). Mais en vérité, si l'affirmation de Vogt est fondée, il faut plutôt y voir des *menaces* de poursuites, et non pas l'engagement de la procédure elle-même. Cette appréciation nous paraît d'autant plus justifiée que Desor s'est à nouveau établi à Paris de 1846 à 1847, sans avoir à se soucier de l'attitude de la police à son égard. On notera encore qu'une lettre de Martine COUDRAY, le 01.06.1838 (AEN), atteste qu'après son départ, Desor tenait à cacher son lieu de résidence: "*Soyez bien tranquille, il personne que ni ne sora le lieux de votre résidence tant qu'il vous sera sacheu de la faire savoir*". A ce propos, on peut déplorer la discrétion de Desor, dans le manuscrit "*Abreise von Paris*" (Fonds Desor, BPUN, Ms 2088-111, no. 12), rédigé pourtant pour rendre compte de sa fuite de Paris.

² Carl VOGT (1882a, 1896), de même que son fils William VOGT (1896) livrent des pages savoureuses sur cet épisode de la vie de Desor. Extrêmement intéressantes et profitables, ces sources doivent toutefois être manipulées avec circonspection: voir p. 29, n. 3.

³ Cf. lettre de COUDRAY, 02.04.1842 (AEN).

⁴ Mise au point par Eugène Chevreul, la bougie à base d'acide stéarique technique remplaçait avantageusement le suif ou la cire; elle a été remplacée, vers 1940, par la paraffine.

⁵ Lettres de Charles BOILLEAU, 20.09.1837 et 02.10.1837 (AEN).

Un beau jour, alors qu'il s'en revenait d'une nouvelle démarche infructueuse dans une école privée de la campagne bernoise, le Dr. Vogt le prit à part. Son ami Louis Agassiz, le jeune naturaliste, venait de passer à la maison, et s'était plaint de son excès de travail. Il cherchait un secrétaire. Une telle occasion devait convenir à Desor: qu'en pensait-il? Desor ne se le fait pas répéter deux fois. Il se met en route sur-le-champ pour se présenter à Neuchâtel, au domicile d'Agassiz. Le lendemain, on remettait au Dr. Vogt une missive de Desor. Celui-ci le priait de lui faire parvenir son maigre bagage. L'affaire était conclue: il entrait au service du Professeur Agassiz.

LE COMPAGNON D'AGASSIZ

La réputation d'Agassiz, ce jeune savant trentenaire qui pouvait se flatter de patronages aussi prestigieux que ceux du regretté Baron Cuvier et d'Alexandre de Humboldt, était bien connue de Desor. En se rendant à Neuchâtel, il avait donc tout lieu d'être intimidé par le personnage auquel il allait offrir ses services.

Dès le premier contact, les appréhensions de Desor s'étaient évanouies: l'homme qui le recevait avec chaleur n'avait rien de la composition rassise d'un savant engoncé dans sa renommée. Animé d'un enthousiasme communicatif, il était résolument tourné vers l'avenir, peu préoccupé par les certificats de Desor, il le jugeait comme homme, sur ses aptitudes et non pas sur ses expériences passées. Car il ne désirait pas, pour secrétaire, un greffier attentif et prudent: ce qu'il lui fallait, c'était une personnalité énergique, travailleuse et avide d'apprendre, un collaborateur curieux et entreprenant, prêt à épouser sa ferveur.

Ces disponibilités, Agassiz les distinguait aisément en Desor, aussitôt séduit par son nouveau maître. A l'invitation de ce dernier, il pouvait donc, séance tenante, se mettre à l'ouvrage! L'un comme l'autre se souciaient peu des conditions de l'engagement: ces détails pratiques d'intendance se régleraient d'eux-mêmes.

En ce jour d'automne 1837 débutait donc une relation qui allait exercer une influence capitale sur l'existence entière de Desor. Une relation complexe, faite d'abord d'admiration, d'amitié et d'émulation, puis de répulsion, de rancune et de ressentiment. Or, dans sa complexité, cette relation s'avère extrêmement instructive sur la personnalité des protagonistes. Et au-delà du caractère des personnalités, elle illustre, dans son siècle, les représentations sociales de l'activité scientifique.

Afin d'apprécier cette relation et sa signification dans le parcours de Desor, nous nous attarderons quelque peu sur Agassiz, ce personnage sans lequel Desor, tel que l'histoire nous l'a légué, n'existerait probablement pas.

LOUIS AGASSIZ

D'origine vaudoise, fils d'un pasteur de campagne, Louis Agassiz avait manifesté dès son plus jeune âge des capacités hors normes, que seules son ambition et sa détermination parvenaient à égaler. Il faut dire qu'avant Louis, ses parents avaient perdu leurs quatre premiers enfants en bas âge; celui-là devait donc répondre à de lourdes attentes. Convaincus par son oncle, ses parents avaient consenti, en dépit de leurs modestes ressources, à inscrire leur fils à l'Ecole de médecine de Zurich: nanti d'une telle formation, celui-ci disposerait à l'avenir d'un revenu assuré¹.

C'était sans compter avec les aspirations du jeune Louis, qui n'entendait pas se borner à une carrière ainsi balisée. Agassiz ne poursuivait en effet qu'un rêve: devenir naturaliste. Et pour ce faire, il avait décidé, avant même l'âge de quatorze ans, de *"passer environ quatre ans dans une*

¹

Sur la jeunesse d'Agassiz, cf. PORCHET 1907.

*Académie en Allemagne; et enfin finir mes études à Paris où je resterais environ cinq ans*¹. Assurant qu'un bon médecin doit s'être formé en Allemagne, il convaincra ses parents de le laisser poursuivre ses études dans ce pays. Entamées à Heidelberg, celles-ci s'achèveront à Erlangen et Munich, par l'obtention de deux doctorats, en philosophie et en médecine. Durant ces années, Agassiz s'était pourtant peu préoccupé de médecine: tous ses efforts, considérables, étaient consacrés à l'étude des sciences naturelles, à l'égard desquelles il portait une véritable passion. Et si le jeune homme était remarquablement doué, comme ses professeurs l'avaient aussitôt constaté, il était aussi un travailleur infatigable. C'est qu'Agassiz ne comptait pas se satisfaire de peu: à 21 ans, il déclarait à son père, pour justifier la prolongation de ses études:

Je voudrais qu'on pût dire de Louis Agassiz: — «*Il fut le premier naturaliste de son siècle, bon citoyen et bon fils, aimé de tous ceux qui le connurent*». Je sens en moi la force d'une génération entière pour travailler à ce but et je veux l'atteindre (...)»².

Pour atteindre son objectif, il s'était déjà attelé à la tâche. Avant même la fin de ses études, il publiait son premier livre: la description, soigneuse, précise, détaillée et ordonnée, de poissons rapportés du Brésil par une expédition allemande (Agassiz & Spix 1829). Cuvier lui-même, auquel ces spécimens avaient été adressés en premier lieu, avait souligné l'importance du matériau, et la nécessité de le confier à un ichthyologue talentueux. Dans ces circonstances, il était naturel qu'Agassiz lui dédiât l'ouvrage. Et la réponse de ce dernier était flatteuse; le Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences lui signalait que son travail, dont il avait d'ores et déjà tenu compte pour la seconde édition de son *Règne animal* (1829), lui serait très utile pour les volumes à paraître de l'*Histoire naturelle des poissons*³. Muni de tels encouragements, Agassiz pouvait convaincre ses parents que ses aspirations n'étaient pas vaines: il devait lui être possible de vivre de la science.

Agassiz s'attache alors à la réalisation d'un ambitieux projet: la rédaction d'une histoire naturelle des poissons d'eau douce d'Europe centrale. Après l'obtention de ses doctorats, il se rend à Paris, pour présenter l'avancement de ses travaux à Cuvier. Impressionné, ce dernier lui apporte la plus belle caution imaginable: il lui remet l'ensemble des documents qu'il a lui-même rassemblés sur les poissons fossiles — signifiant ainsi que le jeune homme était mieux à même de réaliser une telle entreprise⁴!

Cette fois-ci, le pas est franchi: le jeune naturaliste est promis à une brillante carrière. Consacrée déjà par Cuvier, sa réputation est maintenant également reconnue par Alexandre de Humboldt, le plus glorieux savant allemand, qui lui accorde son soutien scientifique, moral et même financier.

Le choix de Neuchâtel

Peu après le décès de Cuvier en mai 1832⁵, Agassiz prend une décision surprenante: alors que de prestigieuses institutions paraissent sur le point de lui ouvrir leurs portes, il accepte un modeste poste de professeur au Collège de Neuchâtel.

1 AGASSIZ 1887: 10.

2 Lettre à son père, 14.02.1829, citée par AGASSIZ 1887: 73-76.

3 Cf. CUVIER & VALENCIENNES 1828-49. A ce propos, cf. COLEMAN 1963.

4 SCHAEER 1988a: 172.

5 Voir sa nécrologie par Agassiz (AEN, Fonds Agassiz 9/1.3), retranscrite par BAER 1974.

On s'explique mal les raisons qui l'ont poussé à cette décision. Il est possible qu'Agassiz ait jugé cette voie plus prudente, à divers égards. En fait, il préférait probablement asseoir sa carrière sur des bases fermes, et n'accéder à un poste à la hauteur de ses ambitions que lorsqu'une telle nomination ne pourrait plus être considérée comme un honneur pour *lui*. A Neuchâtel, il jouirait d'un calme relatif, certainement plus propice à la poursuite assidue de ses recherches et à la consolidation de sa réputation. Il serait toujours temps, plus tard, d'accepter une chaire dans une grande université allemande — mais ce serait alors à l'institution de se flatter de son engagement...

Des motifs plus personnels sont assurément entrés aussi en ligne de compte. Son installation à Neuchâtel le plaçait à proximité immédiate de sa famille et de ses parents, pour lesquels il éprouvait un attachement profond. Durant ses années d'études à l'étranger, il avait d'ailleurs souvent ressenti amèrement le mal du pays. Car Agassiz était doté d'une nature très sensible. D'ordinaire exalté, il était sujet à des accès dépressifs qui le plongeaient parfois dans une prostration accablée¹. Pour se remettre sur pied, il lui fallait se retirer chez ses proches, afin de s'abstraire de la pression considérable que sa propre ambition lui imposait. En s'écartant de l'agitation et des sociabilités savantes, il souhaitait peut-être se préserver de nouvelles crises de découragement.

Le choix de Neuchâtel présentait un autre avantage: celui de ménager sa vie privée. Agassiz prévoyait alors d'épouser Cécile, la soeur de Alexander Braun, son compagnon d'études. Or ce dernier, qui lui était intimement lié, n'avait pu s'empêcher d'exprimer à ses propres parents ses réticences à l'égard de ce projet². Alexander ne doutait pas de la sincérité et de la profondeur des sentiments de son ami. Mais il connaissait suffisamment Agassiz pour s'interroger sur son aptitude à entrer en ménage. Pour sûr, Agassiz n'était pas insociable; au contraire, il avait besoin de cette chaleur humaine dont il était lui-même très prodigue. En épousant un tel homme, Cécile, qui avait grandi dans la société élégante de Carlsruhe, ne risquait donc certes pas d'être claustrée aux côtés d'un savant ombrageux, reclus dans un cabinet poussiéreux. En fait, Agassiz pratiquait réellement la science comme une activité sociale; mais dans ces circonstances, toute son existence était centrée sur la science, pour laquelle il éprouvait une passion dévorante. On pouvait donc douter de sa prédisposition aux exigences d'un ménage: vivant en tout comme un savant, il ne lui était peut-être pas possible de s'affirmer comme mari ou comme père.

Dans la petite bourgade provinciale de Neuchâtel, le futur ménage jouirait au moins d'une réelle intimité. Préservé des sollicitations continues propres aux grands centres intellectuels, Agassiz devait pouvoir consacrer plus de temps et de soins à sa jeune épouse.

De fait, ces précautions allaient s'avérer propices. Uni à l'automne 1833, le jeune couple nageait dans le bonheur³. Cécile était enchantée de sa nouvelle situation: épouse d'un homme unanimement estimé à Neuchâtel, son ménage était l'objet de l'attention de tous. Bientôt mère d'un premier enfant, Alexandre, elle entrevoyait l'avenir avec sérénité. Cette félicité domestique n'allait pourtant pas de soi. Alexandre de Humboldt lui-même, qui connaissait bien Agassiz et qui savait apprécier la hauteur de ses aspirations, n'était pas dupe de la fragilité de ce bonheur

¹ Le caractère d'Agassiz a été étudié en détail par LURIE 1960; à ce propos, voir aussi KUHN-SCHNYDER 1975: 81 et SCHÖLER 1874a, 1874b, 1874c et 1874d (qui s'inspire largement des appréciations de Vogt).

² Lettre de BRAUN à sa mère, 20.10.1830 (Houghton Library, Harvard University, Cambridge MA, USA (Houghton), bMS Am 1419-219); après réflexion, Braun se prononce toutefois favorablement sur cette union.

³ Cf. LURIE 1960: 78.

familial. Dans ses lettres à son protégé, il s'évertuait ainsi à souligner que le bonheur privé n'était pas moins digne d'éloges que la gloire publique d'un savant¹.

De telles exhortations n'étaient pas gratuites. Certes, peu après son arrivée à Neuchâtel, Agassiz avait encore refusé la chaire de zoologie qu'on lui offrait à Heidelberg. Mais l'intensité de son activité à Neuchâtel montrait que l'amour de sa femme ne l'avait pas délivré de sa frénésie pour la science. Agassiz s'était retiré à Neuchâtel pour s'épargner les sollicitations d'une métropole intellectuelle; or, sous son ascendant, cette modeste bourgade était en train de s'élever au rang de centre scientifique².

"Neuchâtel 1832, les débuts d'une aventure scientifique"³

Avant même son arrivée, le charme d'Agassiz s'était déjà fait sentir à Neuchâtel: puisque les autorités ne daignaient pas assumer le très modeste traitement qu'on voulait promettre au futur professeur, Louis Coulon⁴, le directeur du musée local, avait mis la main à sa poche et lancé une souscription publique couronnée de succès. Les souscripteurs n'allaient pas s'en repentir; car Agassiz ne se borne pas à assurer les charges de sa fonction au Collège. Loin de s'enfermer chez lui pour achever la publication de ses *Recherches sur les poissons fossiles* (1833-43), il investit toute son énergie dans la diffusion de la science. Fédérant les bonnes volontés, auxquelles il transmet son enthousiasme, il réunit quelques personnalités, pour fonder la Société des Sciences naturelles de Neuchâtel (SSNN)⁵. La fonction, le programme et l'objectif de la société sont énoncés clairement dans l'avant-propos de son premier *Mémoire* :

Le sentiment de l'insuffisance individuelle développe le besoin d'une vie intellectuelle commune, et donne lieu, chez toutes les nations civilisées, à la formation de sociétés qui, liées entre elles par une correspondance active et l'échange de leurs publications scientifiques, vivifient et encouragent tous les travaux. Par sa position et par la direction donnée à la culture des sciences dans l'enseignement public, Neuchâtel ne pouvait échapper à cette tendance générale: aussi plusieurs amis de la science ont senti le besoin et formé le projet de grouper autour d'eux les personnes qui voudraient seconder leurs efforts. Leur but principal a été d'avoir des réunions propres à donner par la discussion plus de vie à leurs études. Chaque membre vient y apporter périodiquement le résultat de ses observations, un résumé de ses lectures et de sa correspondance. Quoi de plus précieux que de pouvoir en quelques heures prendre connaissance des principaux travaux scientifiques, des découvertes importantes, et de suivre aussi le développement des connaissances humaines dans l'ensemble et les détails?

Pour jouir de tels avantages, il fallait se réunir, il fallait une vie scientifique commune, et il importait que les vues particulières se dirigeassent vers un but commun, qui est l'avancement de la science et le développement individuel⁶.

Portée par l'énergie de son mentor, la SSNN se révélera très efficace. Ses membres, jeunes pour la plupart, avaient compris que les efforts particuliers devaient profiter du mouvement collectif. Agassiz leur avait transmis son idéal, selon lequel seule la conjonction des travaux scientifiques particuliers pouvait atteindre l'objectif commun: la vérité. La science devait transcender les désaccords; elle permettait à chacun une réalisation personnelle dans cet objectif

1 Lettres de HUMBOLDT à Agassiz, 05.1835, 02.12.1837 et 15.08.1840 (citées par LURIE 1960: 78, 92-93, 107).

2 Un jugement partagé par certains observateurs extérieurs, comme DUPUIS 1988 et ROMER 1963.

3 Titre de l'étude de SCHÄER 1983a, qui compare l'influence d'Agassiz sur Neuchâtel à celle de Goethe sur la ville de Weimar.

4 Cf. SCHMIDT-SURDEZ 1998.

5 Cf. FAVRE 1883b, TRIBOLET 1899, RIVIER 1932, SIEGENTHALER & SCHÄER 1983.

6 SOCIÉTÉ DES SCIENCES NATURELLES DE NEUCHÂTEL. 1835: 5-6.

commun¹. Aspirés par cette ferveur missionnaire, de nombreuses personnalités que les aléas de la vie auraient probablement entraîné sur d'autres terrains se joignirent au projet d'Agassiz.

Autour du maître, le cénacle des savants s'élargissait ainsi peu à peu. Il est cependant difficile d'énumérer les forces en présence. Car aux copistes, peintres, dessinateurs et lithographes qu'il s'était adjoints pour faire fonctionner, à haut régime, ce qu'on peut réellement qualifier d'«entreprise éditoriale», on pourrait ajouter toute une série d'étudiants talentueux, qui n'étaient que trop heureux de contribuer ponctuellement à l'oeuvre scientifique d'Agassiz. Il en allait de même de tous les naturalistes neuchâtelois, quelle que soit leur spécialité. Dans le cercle le plus étroit, on mentionnera tout particulièrement l'original Amanz Gressly², un géologue soleurois; le géographe et géologue Arnold Guyot³; Carl Vogt⁴, enfin, principalement employé sur les recherches anatomiques et embryologiques.

Un centre scientifique n'est cependant pas formé que d'hommes: il lui faut aussi des matériaux à étudier. Agassiz remettra donc au Musée de Neuchâtel ses propres collections zoologique et paléontologique. La transaction était profitable aux deux parties. En effet, Agassiz s'épargnait de la sorte le coût prohibitif de l'esprit de vin nécessaire à la conservation. De son côté, le Musée acquérait à bon prix des pièces dont la valeur était accrue par leur caractère de type spécifique, consacré par les travaux d'Agassiz. De plus, la possession d'une telle collection suscitait des émules, et les dons affluaient. En 1835, les collections d'histoire naturelle, devenues trop abondantes, étaient placées dans le nouveau bâtiment du Gymnase, où elles constituaient désormais un Musée d'histoire naturelle à part entière⁵.

En quelques années, la place de la science à Neuchâtel avait ainsi subi un changement énorme. La petite bourgade s'offrira même bientôt un établissement universitaire, l'Académie, inaugurée en 1838⁶.

DESOR A NEUCHÂTEL

Après Paris et Berne, l'exil de Desor se poursuivait donc à Neuchâtel, où il allait demeurer près de dix ans. Celui-ci n'était toutefois pas particulièrement séduit, ni par la ville, ni par ses habitants, auxquels il reprochait leur pusillanimité, leur prudence calculatrice, ainsi que ce qu'il considérait comme de la suffisance dissimulée et hypocrite. Il est vrai que hors de la petite communauté savante, Desor n'avait pour ainsi dire pas accès à la vie sociale locale. Certes, la plupart des bourgeois de Neuchâtel se flattaient de la présence d'Agassiz, si profitable pour la renommée de leur cité; mais ils se préoccupaient rarement de ses travaux. *A fortiori*, ils

¹ La Principauté de Neuchâtel, propriété prussienne, vivait alors des heures difficiles, dans un climat politique et social tendu. L'année précédente, deux tentatives de soulèvement républicain avaient été écrasées. Dans ce contexte, la SSNN s'affirmait opportunément comme un espace réservé, soustrait aux passions politiques: selon l'article 12 de son règlement, "*Aucune discussion ne peut s'engager sur des sujets étrangers aux travaux de la société. M. le président est chargé de rappeler à l'ordre les contrevenants à cette disposition*" (cité par SIEGENTHALER & SCHAEER 1983).

² Cf. BONANOMI 1865, JACCARD 1880, LANG 1883, ROLLIER 1911, GROB-SCHMIDT 1965a et 1966, MEYER 1966, PORTMANN 1966a, SCHAEER 1994: 397-403.

³ Cf. JONES 1929, CAROZZI 1972, SCHAEER 1988b, 1998c.

⁴ Cf. VOGT 1896, GREGORY 1977, TORT 1996c, PONT & AL. (eds.) 1998.

⁵ Sur l'histoire du Musée, cf. DUFOUR 1983b et HAENNI & DUFOUR 1985.

⁶ Pour le contexte politique, institutionnel et pédagogique de la création de l'Académie, cf. JEANNERET 1988a.

s'inquiétaient encore moins de ces travailleurs de la science qui côtoyaient le maître, et qu'ils tenaient pour des saltimbanques parmi d'autres. Et en sa qualité d'Allemand, Desor était encore victime, dans les milieux populaires, de préjugés anti-prussiens qui touchaient douloureusement l'ancien révolté de Hambach.

En vérité, ces vexations ne portaient pas à conséquence. Car Desor avait désormais autre chose en tête que le bien-être social. Sous la férule d'Agassiz, il était entré en science comme on entre dans les ordres. Méprisant les distractions mondaines, il pouvait se consacrer à l'activité la plus noble entre toutes: l'apostolat de la science. Payé de l'amitié d'Agassiz, qui constituait le plus beau salaire qu'il ait jamais rêvé obtenir, il estimait s'être élevé, grâce à l'appui et au soutien de son maître, au-dessus du commun des mortels et de leur agitation frivole¹.

Engagé comme secrétaire, Desor avait tout d'abord été chargé de rédiger l'abondante correspondance de son maître. Avidé d'apprendre, il s'était intéressé de si près aux recherches d'Agassiz que celui-ci avait bientôt pu se décharger sur lui d'une partie des tâches de description. Dans cette entreprise, la rigueur et le soin extrême de Desor faisaient merveille: de secrétaire particulier, il atteindra rapidement le statut de collaborateur scientifique. Plus qu'un simple exécutant, il devenait donc peu à peu un véritable savant, sans autre formation que celle, irremplaçable, puisée au contact permanent d'Agassiz. Car Desor était doté d'une très grande finesse de jugement et d'une clarté appréciable dans l'expression. Mais il était encore animé d'une passion pour la recherche presque égale à celle de son maître. Tous les phénomènes de la nature le captivaient, et il ne voulait placer aucune limite à sa soif de comprendre. Pour lui comme pour son maître, toutes les interrogations étaient légitimes et pouvaient trouver une réponse, à la seule condition d'être posées de manière pertinente.

Agassiz savait apprécier de telles qualités, et fera bientôt de Desor son bras droit, son interlocuteur privilégié. Un tel avancement était d'autant plus méritoire que dans les recherches qu'il menait, tant en paléontologie qu'en géologie, son maître était maintenant entouré d'un grand nombre de savants de valeur. Il est donc certain qu'au-delà de ses qualités, bien réelles, un autre motif entraînait en ligne de compte dans la promotion de Desor: l'amitié. Car la relation entre Desor et Agassiz était bien plus étroite que le «compagnonnage scientifique» que ce dernier vivait avec tous ses collaborateurs.

Desor était entré au service de son maître à un moment très pénible dans la vie de ce dernier: en septembre 1837, Agassiz avait en effet perdu son père, pour lequel il éprouvait un immense respect, et dont il avait inépuisamment cherché l'approbation. Or Desor l'avait aidé à surmonter les accès de doute qui avaient suivi cette perte douloureuse. Alors que ses compagnons appréciaient l'homme en admirant le savant, Desor éprouvait et manifestait pour Agassiz une admiration sans faille, qui ne dissociait pas l'homme du savant. Pour Desor, la sensibilité et les faiblesses d'Agassiz — son humanité — ne faisaient que grandir son image; elles en rendaient l'idéal d'autant plus proche. Agassiz savait pouvoir se fier à Desor, un homme qui lui était redevable de tout, un orphelin sans métier qui lui devait son savoir, sa situation et sa raison de vivre. Agassiz lui accordait donc une confiance absolue, et le faisait le confident de toutes ses angoisses. Il pouvait compter, pour se remonter, sur la force morale de ce compagnon qui s'était forgé, durant ses longues années d'exil, une solide carapace de ce qu'il appelait sa «philosophie». Tous le reconnaissaient: les deux hommes étaient inséparables: chacun des deux vivait à travers le regard de l'autre.

¹

Cf. lettre de Fritz CHEVALIER, 25.01.1838 (AEN).

Un savant néophyte dans une «fabrique scientifique»

Le laboratoire d'Agassiz était quelque chose de peu commun. Il y régnait une agitation constante, un incessant bouillonnement d'activité. Agassiz ne voulait en effet pas se résigner à conduire patiemment ses recherches les unes après les autres: il lançait sans cesse de nouveaux projets, comptant sur ses compagnons pour la réalisation des entreprises qu'il avait entamées au préalable. Dans cette désorganisation apparente, il n'y avait rien, toutefois, de velléitaire. Car la multiplication de l'ouvrage répondait à des exigences internes: chaque nouvelle étude s'harmonisait avec les précédentes — elle devait en enrichir l'achèvement et en accroître la signification. Pratiquement, Agassiz accompagnait d'ailleurs de près les travaux de ses compagnons. Il les dirigeait avec discernement et les maintenait sur les rails qu'il avait préalablement placés en dressant le plan directeur de leurs études.

Dans la réalité quotidienne, l'affaire n'en était pas moins complexe. A sa table et avec ses instruments, chacun de ses collaborateurs oeuvrait à des projets distincts, à un stade plus ou moins avancé dans les étapes du travail. Agassiz virevoltait de l'un à l'autre, corrigeant des formules dans la description, s'assurant de l'attribution des espèces, remodelant l'ordre de la présentation, retouchant des détails sur un dessin, instruisant au passage un étudiant sur les contraintes de la dissection, tout en s'absentant un moment pour aller surveiller l'impression d'une nouvelle livraison. Durant leurs repas, il s'entretenait de nouveaux projets avec ses compagnons. Et lorsqu'il gagnait un instant de répit, il devait encore se consacrer à sa correspondance. Loin d'être isolé de l'Europe savante à Neuchâtel, Agassiz entretenait en effet des contacts étroits avec ses collègues de toutes parts, s'instruisant de l'avancement de leurs recherches, arrangeant des échanges ou des prêts de matériaux, et préparant la diffusion de ses propres études.

Dans cette effervescence, Desor fonctionnait comme le pôle stabilisateur. C'est lui qui gérait, qui organisait le travail, qui réglait les détails pratiques et qui rendait compte à son maître des problèmes rencontrés. Comme on l'a vu, il s'était formé dans cet environnement stimulant, suivait parfois les cours d'Agassiz au Collège puis à l'Académie de Neuchâtel, et pouvait désormais prétendre au rang de savant à part entière. En 1838, il avait été reçu membre de la SSNN; en septembre de la même année, il avait accompagné Agassiz à Porrentruy pour la réunion annuelle de la Société géologique de France. Un an plus tard, il était accueilli au sein de la Société helvétique des Sciences naturelles (SHSN). En moins de deux ans, il s'était fait connaître par des comptes rendus critiques sur des recherches tant géographiques que chimiques, par quelques communications sur des thèmes variés, comme la présentation d'oursins découverts en Sicile et de matériaux paléontologiques récoltés au Brésil, ou l'analyse de la composition organique de l'«écume» printanière du lac de Neuchâtel¹.

L'essentiel de son travail consistait cependant à épauler son maître dans l'avancement de ses études ichtyologiques. Aux *Recherches sur les poissons fossiles* (1833-43) avaient succédé la monographie des *Salmones* (1839a), dans le cadre de l'*Histoire naturelle des poissons d'eau douce d'Europe centrale*, puis les *Poissons fossiles du vieux grès rouge* (1844-45). Desor prendra une part plus importante dans la réalisation des travaux engagés par Agassiz sur les échinodermes (*Monographie d'échinodermes vivans et fossiles*, 1838-42).

Agassiz s'était intéressé à cet embranchement en vertu d'une caractéristique qui en rend l'étude féconde pour le paléontologue: contrairement à l'enveloppe des mollusques, le test des

¹ Pour les oeuvres de Desor qui ne sont pas discutées ici, nous nous épargnons des citations fastidieuses: le lecteur se reportera à la bibliographie insérée en fin de volume.

échinides — des oursins — est en effet déterminé par la structure et la fonction des organes de l'animal. Sans même devoir recourir à la dissection, l'examen du test seul autorise donc de juger des facultés ambulatories, digestives et respiratoires de l'animal qu'il protège. Cette caractéristique facilite évidemment la comparaison des espèces vivantes avec les espèces fossiles. Or, puisque les échinides, qui présentent une variété considérable, corollaire à la complexité de leur organisation, se trouvent représentés à tous les étages de la série des terrains fossilifères, leur étude devait prendre une importance considérable dans la détermination des étages géologiques. Agassiz avait parfaitement saisi cette importance. Il entendait donc en profiter et en faire profiter la science — deux propositions qu'il jugeait indissociables.

Comme cela a été souligné maintes fois¹, Agassiz avait une conception véritablement «entrepreneuriale» de l'activité scientifique: cette conception s'exprimait déjà dans l'organisation pratique de ses recherches. A juste titre, Vogt qualifiait l'atelier d'Agassiz de "*fabrique scientifique*"². Sous son autorité, Agassiz concentrait dans la même entreprise la récolte des matériaux, leur mise en forme (préparation, dissection, etc.), leur description et leur analyse, la rédaction et la publication des monographies, jusqu'à l'impression des planches. Il avait donc réalisé, pour ainsi dire, une intégration verticale.

Dans le financement de ses travaux, Agassiz employait également des stratégies dignes d'un entrepreneur. Sachant pouvoir compter sur son aura personnelle et sur son crédit scientifique, il lui était possible, jusqu'à un certain point, de s'endetter. Mais pour les lourds investissements réclamés par ses vastes recherches et par l'entretien d'un personnel nombreux, il ne pouvait compter sur la simple générosité d'autrui. Afin de disposer des liquidités nécessaires, il voyait qu'il était préférable d'offrir préalablement à ses éventuels mécènes des produits tangibles — pour séduire en quelque sorte les investisseurs à venir. Il n'hésitait par conséquent pas à s'endetter pour entamer une recherche; les résultats préliminaires étaient aussitôt publiés sous la forme d'un premier fascicule qu'Agassiz agitant sous les yeux admiratifs de ses protecteurs. Séduits et craignant de condamner l'achèvement d'une étude déjà avancée, ceux-ci n'hésitaient plus à mettre la main à la poche³. Mais Agassiz ne s'estimait pas encore satisfait: au lieu de consacrer, comme l'attendaient ses investisseurs, toute son énergie et ses nouvelles ressources à l'accomplissement du projet entamé, il tirait profit de ces liquidités fraîches pour se lancer dans de nouveaux projets...

Dans cet ordre d'idées, l'intérêt heuristique des échinides lui avait suggéré une affaire lucrative: la réalisation d'empreintes en plâtre des pièces fossiles à sa disposition⁴. On sait en effet que l'éparpillement des collections constitue un obstacle très contrariant pour la recherche savante. Agassiz encouragera donc ses interlocuteurs à imiter son exemple, pour procéder à des échanges qui lui épargnaient de coûteux voyages, et lui permettaient d'obtenir des originaux contre des copies. De cas en cas, il pouvait vendre ses empreintes contre argent — du numéraire réinjecté dans ses propres recherches. Cette opération comportait incidemment un avantage non négligeable pour son oeuvre scientifique: en diffusant ses empreintes, il consacrait les types qu'il avait distingués et renforçait par conséquent l'autorité de ses propres études.

¹ Cf. en particulier SCHÄER 1988a: 182 sq.

² VOGT 1882a: 119 (notre trad. de l'allemand).

³ On notera une curieuse similitude dans la pratique entrepreneuriale chez un autre grand savant contemporain: Louis Pasteur — tel du moins que le présente Bruno LATOUR (1994: 127 sqq.), qui poursuit là une réflexion illustrée déjà de manière magistrale pour l'actualité de la biologie (LATOUR 1993a).

⁴ Cf. AGASSIZ 1838, LAMBERT & JEANNET 1928, PHILIPPE 1983.

L'initiation scientifique de Desor: l'oeuvre zoologique et l'épistémologie d'Agassiz

Pour apprécier la nature du travail de Desor dans l'atelier d'Agassiz, il est indispensable de s'arrêter quelque peu sur l'oeuvre de ce dernier¹. Car en disciple fidèle, Desor s'inscrivait évidemment dans les cadres épistémologiques de son maître. Il épousait également ses vues quant à la signification et à la portée générales de la recherche scientifique.

Durant ses travaux de systématique sur les poissons, Agassiz s'était attaché à l'étude conjointe des espèces vivantes et fossiles, dont il cherchait à préciser les rapports. Recourant à l'anatomie comparée établie par Cuvier, il en partageait le catastrophisme, qu'il défendait même de manière plus stricte que son maître. Car alors que ce dernier admettait l'éventualité de la survie occasionnelle d'espèces, lors des catastrophes qu'il présentait pourtant comme globales, Agassiz était amené à nier une telle éventualité. Dans tous ses travaux, il n'avait en effet jamais observé la même espèce dans deux formations différentes.

L'étude des échinodermes confirmait cet enseignement dans un autre embranchement. Mais leurs caractéristiques étaient surtout utiles pour l'examen d'une autre question: celle des rapports entre des espèces, fossiles ou vivantes, d'une même classe, au fil des étages géologiques. On avait en effet remarqué depuis bien longtemps que des espèces distinctes, d'un embranchement à l'autre, pouvaient présenter des analogies frappantes. Ces analogies n'avaient toutefois pas de signification sur les relations des espèces en question, dans la mesure où elles n'étaient que le produit d'une similarité de fonction. Agassiz avait en revanche défini des ressemblances entre espèces bien plus significatives: les «homologies». Ces homologies (définies non pas sur la simple apparence extérieure, mais grâce à l'anatomie comparée), qui n'intervenaient qu'à l'intérieur d'un même embranchement, étaient en effet totalement indépendantes de la fonction des organes.

Dans la ligne de la *Naturphilosophie* allemande qu'il avait côtoyée lors de ses études en Allemagne, Agassiz assignait en fait une fonction philosophique à la science: celle-ci devait éclairer la signification transcendante du monde vivant. En principe, Agassiz était loin d'être un partisan de la *Naturphilosophie*, il en rejetait catégoriquement les excès spéculatifs, et entendait asseoir sa recherche sur de solides bases pragmatiques. Pour lui, les «systèmes» (ou modèles) ne devaient servir qu'à la mise en oeuvre de méthodes scientifiques, et non pas se substituer à ces dernières. Mais il restait empreint du précepte selon lequel le monde obéit à un ordre rationnel, préétabli. Par ses travaux de systématique, il s'était employé à définir scrupuleusement cet ordre dans le monde animal. Dans cette perspective, la reconnaissance des homologies prenait un sens capital: puisque ces homologies n'intervenaient qu'à l'intérieur de chacun des quatre embranchements définis par Cuvier, et qu'elles ne pouvaient trouver aucune explication matérielle, elles impliquaient que les embranchements correspondaient à une réalité ultime. Contre le nominalisme, Agassiz estimait avoir prouvé qu'ils n'étaient pas qu'une construction de l'esprit humain: il ne s'agissait pas de catégories de pensée, mais de catégories de la réalité naturelle.

La discontinuité entre les quatre embranchements constituait une arme puissante contre le transformisme: elle imposait une limite aux processus évolutifs. Mais Agassiz entendait pousser plus loin sa réfutation du transformisme². Ses travaux de systématique démontraient

¹ Pour ces questions relatives au cadre épistémologique des travaux zoologiques et paléontologiques d'Agassiz et de ses compagnons, cf. MAYR 1959, DAVENPORT 1963, REMANE 1988, WINSOR 1991, APPEL 1997, MORRIS 1997.

² La question de la résistance d'Agassiz à l'évolutionnisme ne nous intéresse ici que de manière marginale. Il peut cependant être utile de préciser que son hostilité future au darwinisme s'explique en partie par le fait qu'Agassiz ne distinguait pas l'originalité et

en effet à l'envi les affinités entre espèces et types d'un même phylum, d'un étage géologique à l'autre. Il y avait donc, selon Agassiz, une "*progression*" indéniable, un "*grand mouvement ascendant de la vie*". Or cette progression ne pouvait résulter d'une filiation, que démentaient les hiatus de la stratigraphie paléontologique. La permanence des types, alors même que les espèces qui les représentaient avaient changé, indiquait autre chose: l'existence d'un plan intelligent, réglant l'ensemble du développement du monde vivant.

Cette permanence des types, d'une catastrophe à l'autre, d'une Création à la suivante, semblait même trouver une confirmation supplémentaire dans l'embryologie, à laquelle Agassiz ne se fera pas faute de recourir. Agassiz avait en effet mis en évidence des transformations majeures dans l'ontogenèse des individus — des transformations sans effet sur l'espèce, puisque d'un individu au suivant, le même cycle se répétait inlassablement. En revanche, ce cycle «récapitulait» l'histoire des modifications successives d'un même type. Par-delà les solutions de continuité géologiques (les catastrophes), le développement embryonnaire des espèces résumait, dans l'instantané de la vie d'un même organisme, la succession historique des espèces. Or, puisque aucune loi matérielle ne pouvait préjuger des changements à venir, certaines mutations de l'individu pouvaient en quelque sorte être tenues pour «prophétiques».

Défendre une conception «religieuse» de la nature n'avait en soi rien d'insolite à l'époque. D'ordinaire, cette position se bornait pourtant à une admiration pieuse de l'extraordinaire diversité de la Création et de la perfection des créatures, prises isolément. Le message spirituel des sciences de la nature, selon Agassiz, était bien plus ambitieux. L'étude attentive du monde vivant, de son histoire, de son organisation et de sa distribution sur le globe terrestre permettait en effet de révéler l'intelligence supérieure qui avait présidé à cet agencement. De fait, le «réalisme» (ou l'anti-nominalisme) d'Agassiz ne portait pas que sur les embranchements: *toutes* les catégories étaient réelles. En définitive, chaque espèce constituait la matérialisation d'une «idée de Dieu». Au-delà de la perfection des créatures, la perfection de l'organisation synchronique et diachronique du monde vivant dans son entier constituait une manifestation de la puissance et de l'intelligence créatrices de Dieu. Or, pour appréhender cette perfection, l'admiration béate et dévote ne suffisait pas: il y fallait le travail intellectuel du naturaliste. En vérité, l'intelligence propre à la créature humaine devait se montrer digne du projet divin, qui avait placé à dessein son apparition au stade ultime de l'aboutissement du monde, après la dernière catastrophe².

En somme, le «Grand Livre de la Nature» était probablement plus riche que les Testaments eux-mêmes. En interrogeant le développement et les structures du plan divin, le scientifique pénétrait, *par la raison*, au cœur même de l'esprit de Dieu³.

la nouveauté de l'approche du savant anglais. Pour lui, l'évolutionnisme était réductible au lamarckisme et au transformisme des Lumières — un mécanisme fondé sur des spéculations philosophiques qu'Agassiz entendait bannir de la recherche scientifique. A ce propos, cf. MAYR 1959 et MORRIS 1997. Selon WINSOR 1991, cette hostilité trouve également des causes personnelles, accentuées par le fait que l'évolution darwinienne *stricto sensu* supposait l'échec des ambitions transcendantes des sciences de la nature (voire même l'arrêt de mort des études naturalistes: cf. MAYR 1959: 182-183).

1 AGASSIZ 1839b: 5. Par la suite, Agassiz limitera cette «progression» au seul embranchement des vertébrés: cf. REMANE 1988: 194.

2 A ce propos, cf. GUILASPIE 1959: 3-40.

3 Dans son oeuvre maîtresse, *De l'espèce et de la classification en zoologie*, AGASSIZ (1869: 9) affirmait clairement que le naturaliste devait, en "[proclamant] sa glorieuse affinité avec le Créateur, (...) [s'efforcer] d'être l'interprète complet de l'Intelligence divine, avec laquelle il lui est permis, bien plus il lui est, de par les lois de son être, ordonné d'entrer en communion". De fait, pour Agassiz, "[L'] univers entier peut être considéré comme une école où l'homme apprend à connaître et lui-même et ses rapports tant avec les autres êtres qu'avec la cause première de tout ce qui est".

Aux yeux d'Agassiz, la nature était ainsi porteuse d'un message sublime. Et dans la bouche de cet orateur talentueux, le message était perceptible pour chacun. On s'explique dès lors aisément les frissons d'émerveillement parcourant les rangs de ses auditeurs et auditrices, tels qu'il nous sont rapportés par un témoignage qui, en d'autres occasions, ne manquerait pas d'être déconcertant:

Dans la séance générale, Agassiz fit, sur la structure des nageoires des poissons, une communication si brillante qu'elle provoqua de longs applaudissements partant surtout de la tribune occupée par les dames de Genève.¹

Dans ces circonstances, on comprend aussi l'admiration sans bornes de Desor pour Agassiz et pour les recherches auxquelles celui-ci l'avait associé. Vue de la sorte, cette activité constituait effectivement la plus noble des missions.

Desor, qui était sans conteste quelqu'un d'assez terre à terre, avait toujours été extrêmement réservé à l'égard de la pensée abstraite. Contrairement à Agassiz, il n'avait guère été soumis à la *Naturphilosophie* durant sa jeunesse. Il demeurait ainsi imperméable aux excès mystiques dont s'enivrait parfois son maître². Desor avait cependant adopté sans hésitation la conception transcendante de la science défendue par Agassiz. Grâce à ce dernier, sa vie recouvrait ainsi cette dimension spirituelle qui lui avait si longtemps fait défaut. Certes, Desor rejetait encore le message dogmatique de sa confession réformée et ne daignait se rendre au temple que pour contenter Madame Rose, la mère d'Agassiz. Mais lui, qui ne voulait retenir de l'Evangile que le message moral, devait à présent être comblé: Agassiz lui faisait en effet découvrir un autre Livre, tout aussi sacré. Et il lui donnait surtout l'occasion inouïe de consacrer sa vie au déchiffrement de ce Grand Livre de la Nature.

L'EPOPEE GLACIAIRE

Lorsque Desor entre au service d'Agassiz, en automne 1837, celui-ci se trouve à un tournant de sa carrière. A l'occasion de la réception de la SHSN à Neuchâtel, Agassiz vient en effet de déclencher une vive polémique, en proposant, lors de son discours inaugural (1837), l'existence par le passé d'une «époque glaciaire», d'une ère où la terre, engourdie par un refroidissement universel, se serait figée dans les glaces³.

Ce tableau saisissant avait rencontré de nombreux contradicteurs, qui le jugeaient bien déraisonnable, et qui se demandaient pourquoi ce jeune et talentueux paléontologue s'était aventuré en de telles matières, qu'il ne maîtrisait manifestement pas. Leur hostilité était renforcée par le contexte dans lequel Agassiz avait énoncé ses vues. Traditionnellement, en effet, le discours d'ouverture des réunions de la Société helvétique devait faire le sommaire des études régionales les plus récentes. A bon droit, on pouvait donc condamner la présomption

¹ Témoignage de Louis FAVRE, rapporté par AGASSIZ 1887: 315.

² VOGT (1882a: 124-125) relate à ce propos le ton sarcastique que prenait Desor pour commenter les enivrants philosophiques qui saisissaient parfois Agassiz.

³ Sur les recherches glaciaires d'Agassiz, cf. en particulier la réévaluation critique globale et détaillée de SCHAEER 2000.

d'Agassiz, qui saisissait cette occasion solennelle pour mettre en avant des hypothèses personnelles, peu fondées de surcroît¹.

C'est en 1836 qu'Agassiz avait été entraîné sur la question glaciaire, à l'occasion d'un long séjour en Valais, où il s'était retiré pour tenter de prendre du repos. Installé à Bex, il s'y était longuement entretenu avec le géologue Jean de Charpentier, directeur des salines du lieu. Ce dernier, prolongeant les travaux antérieurs d'Ignace Venetz, entendait le convaincre de la réalité d'une plus grande extension passée des glaciers dans les Alpes². Très sceptique au premier abord, Agassiz s'était finalement rangé à l'opinion de son collègue valaisan, qui lui avait fait voir, lors de longues excursions, les moraines et les polis glaciaires.

Nouveau converti à la thèse glaciaire, Agassiz ne s'était pas borné, lors de son discours de Neuchâtel, à reproduire la position de Charpentier; il l'avait considérablement aménagée³. Mais il embrassait surtout l'ensemble du phénomène, constituant une théorie globale, qui l'autorisait à diffuser crânement cette notion d'«époque glaciaire»⁴ — une notion d'autant plus surprenante que sur la base des vestiges fossiles, on estimait communément que le passé géologique avait été caractérisé par un climat bien plus chaud. Chez lui, l'époque glaciaire prenait de plus une envergure inusitée. Elle donnait une expression très concrète au catastrophisme de son maître Cuvier⁵, qu'Agassiz fondait cependant sur des processus actualistes. Car la compréhension de la glaciation passée devait s'appuyer sur l'analyse du fonctionnement actuel des glaciers alpins.

Les nombreuses critiques auxquelles Agassiz avait dû faire face lors de son discours de Neuchâtel l'obligeaient à réagir. En fait, il s'était placé lui-même dans l'obligation d'étayer ses affirmations.

Fidèle à son personnage, la réplique d'Agassiz sera éclatante. Non content de documenter le phénomène erratique sur les flancs du Jura, il en étudiera les traces partout où ses voyages le mèneront. Et il entreprendra surtout, en réunissant toutes les ressources financières et humaines à sa disposition, de nombreuses expéditions dans les Alpes pour étudier les systèmes glaciaires contemporains. Exécutées dans des conditions souvent rigoureuses, ces recherches sur un terrain des plus hostiles connaîtront une grande popularité, qu'Agassiz encourageait par la publicité considérable qu'il avait résolu de leur accorder.

¹ Cf. SCHAIER 2000: 236; également: CAROZZI 1966.

² Dès le début du XIX^e siècle, plusieurs catastrophes avaient attiré l'attention publique sur les glaciers. Sur les travaux de Venetz et de Charpentier, cf. VOGLÉ 1987, qui évalue la part qu'ont prise dans leurs études les incitations et les observations de certains profanes, hommes de terrain, comme le guide Jean-Pierre Perraudin.

³ A tort, Agassiz estimait alors que les blocs erratiques et les polis glaciaires du Jura ne résultaient pas de l'action de glaciers alpins plus étendus qu'aujourd'hui. Pour lui, l'ensemble du Plateau aurait été recouvert d'une véritable calotte glaciaire, formée *in situ* sur toute son extension. Les blocs erratiques n'auraient ainsi pas été transportés par des glaciers alpins jusqu'à la chaîne jurassienne: détachés des sommets lors du soulèvement des Alpes, ils auraient simplement roulé sur cette calotte inclinée.

⁴ L'invention du terme d'*Eiszeit* revient à son ami et ancien camarade d'études Karl Schimper. La part relative des deux hommes dans la paternité du concept est difficile à déterminer. Elle sera cause d'une rupture douloureuse entre les deux hommes, Schimper accusant Agassiz de plagiat; voir à ce propos la réfutation imprimée d'AGASSIZ (1842a). Sur cette controverse, cf. KUHN-SCHNYDER 1975, LURIE 1960: 103-104; le réquisitoire assez confus de VOLGER 1889 ne mérite en revanche qu'une attention limitée.

⁵ AGASSIZ (1837) supposait même que chacune des catastrophes successives avait pris la forme d'une glaciation.

A l'école des glaciers

Fraîchement arrivé dans le laboratoire d'Agassiz où il commençait à prendre ses marques, Desor avait eu l'occasion de l'accompagner dès ses premières expéditions alpines. En août 1838, tous deux s'étaient rendus dans la vallée du Hasli, dans l'Oberland bernois, puis dans les environs du Mont-Blanc. L'année suivante, sur l'invitation du professeur Bernhard Studer, le grand spécialiste de la géologie alpine, Agassiz et ses compagnons avaient étudié les glaciers du Mont-Rose, d'où ils étaient revenus en franchissant le col de la Gemmi. Lors de ces premières excursions, ils s'étaient principalement attachés à démontrer l'existence d'anciens glaciers, plus étendus que les glaciers modernes. Leur attention s'était donc concentrée sur les traces que ceux-là avaient laissé de leur extension primitive: polis glaciaires, roches moutonnées, vestiges d'anciennes moraines et blocs erratiques, tant dans les vallées alpines que sur les flancs du Jura¹.

Grâce à ces observations et au prix de nombreuses communications savantes, Agassiz avait déjà pu retourner une grande partie de l'opinion en sa faveur. A la suite d'une intervention devant la Société géologique de Londres, il avait en particulier gagné Charles Lyell à sa cause². Mais il entendait encore confondre ses opposants, et imposer ses vues aux plus réfractaires, tel le puissant Elie de Beaumont. Pour ce faire, il fallait pouvoir exposer de manière détaillée le fonctionnement des glaciers, alors largement inconnu.

Dans cette perspective, alors que paraissaient déjà ses *Etudes sur les glaciers* (1840³), Agassiz élit le glacier de l'Unteraar comme terrain d'étude — comme un vaste "laboratoire" du système glaciaire (Desor 1844a: IX). Recourant à l'hospice du Grimsel comme base d'opérations, Agassiz et son équipe installent leur campement au coeur même du problème, sur le glacier, où ils retourneront six années consécutives. Au fil des campagnes, ils seront contraints par les éléments à déménager leurs cantonnements à plusieurs reprises. Avant la vaste tente surnommée le «Pavillon», puis la cabane baptisée «l'Arche», c'est bien leur premier abri qui aura marqué les esprits: l'«Hôtel des Neuchâtelois». Par une hyperbole malicieuse, cette appellation désignait un gros bloc de micaschiste posé sur la moraine médiane du glacier, sous le surplomb duquel les naturalistes avaient trouvé refuge. La précarité et le singulier inconfort de cette installation illustraient l'intrépidité de ses occupants, prêts à s'accommoder de tout pour faire corps avec leur sujet d'étude.

Cette résolution était d'autant plus nécessaire que leur programme d'étude était copieux. La compréhension du système glaciaire exigeait en effet l'observation minutieuse de ses manifestations les plus diverses — des observations qui devaient être répétées dans des contextes climatiques variés, pour évaluer l'incidence des conditions extérieures sur la dynamique glaciaire. Et cette compréhension, qu'Agassiz souhaitait vraiment globale, devait encore se fonder sur une analyse détaillée des particularités minérales, végétales et animales de la nature en haute altitude. Dans ces conditions, leur tâche exigeait des aptitudes très variées, auxquelles même l'équipe fournie des naturalistes neuchâtelois ne pouvait toujours satisfaire. Or, jouant de la puissance évocatrice de ce terrain d'étude insolite, Agassiz arrivera encore à étoffer les

¹ Lors d'un séjour scientifique en Grande-Bretagne, Agassiz trouvera des traces de glaciers anciens jusqu'en Ecosse. Plus tard (voir p. 84), Desor entreprendra un voyage en Scandinavie pour y étudier le phénomène erratique, que tous deux observeront encore sur le continent américain (voir p. 97-98).

² Sur le caractère très temporaire de cette conversion, cf. BOYLAN 1998.

³ La hâte d'Agassiz à publier cet ouvrage sera la cause d'une nouvelle brouille avec un proche collègue: il anticipait en effet de manière peu élégante la parution de l'*Essai sur les glaciers* de CHARPENTIER (1841), auquel il était pourtant largement redevable. Cf. LURIE 1960: 103 sqq., SCHAIER 2000.

compétences de son équipe par le recours ponctuel à de nombreux collègues, suisses et étrangers, pour certaines études plus spécialisées.

Les tâches particulières étaient distribuées selon les aptitudes et les intérêts respectifs des participants, Agassiz dirigeant l'ensemble et orientant sans répit ses collaborateurs. Desor, quant à lui, sera principalement employé à l'étude de la nature et de la structure de la glace elle-même, ainsi qu'à l'observation des phénomènes erratiques. L'importance des tâches qui lui étaient confiées atteste du crédit qu'on lui reconnaissait désormais dans l'entourage d'Agassiz. Dès 1840, son maître lui confère même une liberté de publication autonome dont ne disposaient pas ses autres compagnons qui, contrairement à Desor, jouissaient pourtant d'une formation académique. A la lecture de ses journaux personnels, on mesure d'ailleurs l'assurance croissante de Desor dans sa propre capacité de jugement. En somme, c'est à l'école des glaciers qu'il a conquis ses galons de naturaliste. A tel point que durant les dernières campagnes, en 1844, 1845 et 1846, où Agassiz n'avait presque pas été présent, c'est Desor qui assumera la direction des opérations. De fait, la relative nouveauté du sujet et l'originalité de leur démarche lui permettaient d'exploiter pleinement ses facultés particulières, son agilité intellectuelle et son esprit critique et toujours raisonné.

Durant tous ces étés, le glacier de l'Unteraar verra ainsi un défilé incessant de savants, arpentant ses moindres recoins pour pénétrer avant tout la formation et la fonte de la glace, ainsi que la progression du glacier. Dirigées par Agassiz, les mesures topographiques, thermométriques, hygrométriques et barométriques rythmaient forages, creusages, expériences d'infiltration, études de la morphologie des crevasses et des cavernes, analyses de la structure de la neige, de la glace, de l'eau, etc., alors qu'au campement, certains se penchaient encore sur leurs microscopes pour étudier les prélèvements. En mars 1841, en plein hiver, le glacier recevra même la visite de Desor et d'Agassiz, qui souhaitent s'enquérir du comportement du glacier durant la saison froide. Conformément à leurs attentes, le glacier ne fondait pas: la nature des maigres filets d'eau qui s'en échappaient, différente dans sa composition de l'eau de fonte, démontrait qu'il ne s'agissait que du produit de sources sous-jacentes au glacier. Contrairement à ce que certains avaient posé, ce dernier n'était par conséquent pas une masse inerte, continuellement entamée sur sa surface inférieure par l'effet de la chaleur terrestre, de la fusion tellurique.

Ils devaient également constater que la progression du glacier, dont ils avaient constaté la variabilité, dans le temps et dans l'espace, n'était pas réellement le produit de la gravitation. En fait, contrairement aux apparences, le glacier n'était pas un corps solide: sa masse était poreuse, et était soumise à des forces de dilatation. L'intelligence approfondie de la dynamique glaciaire requerrait dès lors des connaissances physiques étrangères aux naturalistes neuchâtelois. Dans cette perspective, Agassiz devait se féliciter de la contribution du physicien britannique James David Forbes, venu s'associer à leurs travaux, en août 1841, en compagnie de son compatriote, le mathématicien John Moore Heath. Par-delà l'aide d'Arnold Guyot, c'est la collaboration de Forbes qui leur permettra de prendre connaissance et de réaliser l'importance capitale de la stratification verticale du glacier. Celui-ci est en effet composé, sur toute son épaisseur, d'une alternance de couches de glace aux propriétés distinctes, qui expliquent le comportement plastique de sa masse.

Forbes et Agassiz: une querelle de priorité révélatrice

Loin de satisfaire tous les intervenants, cette collaboration fructueuse débouchera sur une controverse de priorité entre Agassiz et Forbes. Dans la carrière d'Agassiz, cette dispute n'était ni la première, ni la dernière¹. Elle nous intéresse pourtant particulièrement, par la part que Desor y a pris, ainsi que par ce qu'elle révèle de la personnalité d'Agassiz et de ses rapports avec Desor².

A peine rentré à Neuchâtel, Agassiz s'empresse de publier dans les *Comptes Rendus de l'Académie des Sciences* une lettre à Humboldt (1841), dans laquelle il annonce la mise en évidence de la stratification verticale; il souligne l'importance de cette observation, en la présentant comme la principale découverte de l'année. Mais à la grande surprise de Forbes, celui-ci n'y est pas crédité comme auteur de la découverte; en fait, Agassiz ne mentionne même pas sa présence sur le terrain. A ses protestations, Agassiz réplique avec morgue. De manière assez peu conséquente, il se soustrait aux reproches de Forbes en rappelant que Guyot avait déjà observé cette stratification plusieurs années auparavant, mais que pour diverses raisons, celui-ci n'avait pu rendre publique sa découverte. Le fait est avéré; cependant, Agassiz n'avait alors pas saisi l'importance et la signification réelle de cette observation, puisqu'il n'en avait pas tenu compte dans ses recherches ultérieures. D'ailleurs, c'était bien Agassiz lui-même qui, en 1841, présentait la découverte comme une nouveauté. Outré, Forbes se décide alors à publier sa version³ (1841, 1842), réclamant la priorité de la découverte. Desor entre alors en scène pour prendre la défense de son maître, dans une lettre virulente à Forbes, qu'il somme de se rétracter. Cette fois-ci, la rupture est consommée; les accusations réciproques se succèdent, toujours plus largement diffusées⁴.

Dans l'ensemble, la bassesse de Desor et d'Agassiz est éclatante⁵. Elle surprend chez des hommes dont l'urbanité est d'ordinaire évidente. En fait, elle ne peut s'expliquer que par la représentation singulière que les compagnons d'Agassiz se faisaient de la propriété intellectuelle et scientifique. Pour eux, Forbes, tout d'abord hostile à l'idée même d'un âge glaciaire, est entièrement redevable de sa conversion à Agassiz. Sans lui, de plus, Forbes ne se serait même pas rendu au glacier de l'Unteraar, où il a pu profiter de l'hospitalité et des enseignements d'Agassiz⁶. Dès lors, ses éventuelles contributions personnelles ne lui appartiennent pas: sollicitées puis provoquées par le maître, aussitôt intégrées par ce dernier dans un schéma global

1 Cf. en particulier LURIE 1960 et WINSOR 1991.

2 Cette dispute, qui a connu de multiples rebondissements, a été exposée et analysée de manière détaillée par CUNNINGHAM 1990; nous nous contentons ici d'en relever les points saillants.

3 La question, cruciale, de la priorité ne doit toutefois pas faire oublier que la controverse portait également sur l'interprétation du phénomène.

4 Les deux partis chercheront à discréditer l'adversaire au moyen de lettres multiples à des tiers, avant de passer par voie de presse (AGASSIZ 1842b, DESOR 1842a, FORBES 1843). Pour des références exhaustives, cf. CUNNINGHAM 1990. Le *Nachlass* Studer (Mss. h. h. XXIX-80), à la Burgerbibliothek de Berne, constitue une source précieuse sur cette affaire. Studer, très proche d'Agassiz, mais auquel son autorité scientifique laissait une marge d'indépendance dont ne disposaient pas les autres collègues suisses d'Agassiz, s'est en effet clairement désolidarisé de ce dernier; cf. lettres de FORBES à Studer, 10.04.1842, 02.05.1842 et 21.05.1842, lettre de l'ORBES à Guyot, 28.04.1842. On trouve enfin, dans les *Agassiz Papers* (Houghton, BMS 1419-11), un réquisitoire détaillé, probablement rédigé par Alexandre AGASSIZ, contre les allégations de Forbes.

5 On relèvera tout de même que dans une lettre à Agassiz (30.10.1846: Museum of Comparative Zoology, Harvard University, Cambridge MA (MCZ), bAg 272.10.1b), qui relate le climat d'hostilité à l'égard des Anglais dans la communauté scientifique parisienne, DESOR note: "On m'a insinué que ce serait maintenant le moment d'accabler Forbes, mais j'envisage que ce ne serait pas de bonne guerre. Soyons pauvres mais soyons honnêtes".

6 Les naturalistes neuchâtelois se représentaient la sollicitude d'Agassiz comme le produit exclusif de sa générosité et de sa grandeur d'âme — oubliant ainsi que la conversion de Forbes constituait un profit capital pour Agassiz. Celui-ci pouvait en effet se servir des compétences physiques de Forbes, et disposait en sa personne d'un médiateur influent pour sa théorie glaciaire dans le monde anglo-saxon.

auquel Forbes n'a pas pris part, elles ne sont qu'un «produit dérivé» de la pensée et de l'activité d'Agassiz, dont celui-ci doit pouvoir s'acquitter par de simples remerciements courtois.

De fait, et contrairement à Forbes, les compagnons d'Agassiz ne nourrissaient aucune ambition individuelle: travaillant aux côtés de leur maître, ils s'estimaient suffisamment payés par la gloire (bien réelle) que leur valait leur participation aux travaux d'Agassiz. En toute bonne foi¹, Desor pouvait ainsi juger parfaitement sordides les prétentions personnelles de Forbes, alors même que ce dernier avait eu la chance de pouvoir "*s'instruire sous la direction de M. Agassiz*" (Desor 1842a: 3). Quant à l'attitude d'Agassiz lui-même, celle-ci n'est étroitement égoïste qu'en apparence. En fait, il n'y entre aucune mesquinerie, aucune avidité de gloriole personnelle. La réalité est bien plus redoutable: emporté par cette passion absolue pour la science dont il avait fait sa mission, Agassiz en était arrivé à faire coïncider l'avancement de ses propres recherches et le progrès de la science. Totalement aveuglé par son apostolat, il se refusait à reconnaître le prestige, l'autorité et le pouvoir que ces recherches lui conféraient. D'autres que lui, peut-être, poursuivaient une carrière savante pour obtenir de telles récompenses; pour lui, celles-ci n'étaient qu'un *moyen* de faire avancer une oeuvre qu'il vouait à la connaissance universelle...

Les attaques d'un personnage aussi influent que Forbes menaçaient de nuire à la réputation d'Agassiz en Grande-Bretagne. Mais cette perspective inquiétait surtout le savant neuchâtelois dans la mesure où, de son point de vue, elle allait y faire obstacle à la diffusion de la théorie glaciaire. S'il se refuse à toute concession, c'est donc parce que la défense de sa réputation équivaut à ses yeux à la promotion de la recherche elle-même. Or, puisque Agassiz considère défendre la science, alors que son adversaire défend des intérêts personnels, il serait malvenu de sa part de s'engager personnellement dans la dispute. De manière très clairvoyante, il laisse ainsi Desor (son principal lieutenant) monter au front en son propre nom; de telle sorte que la cause défendue, prétendument dépersonnalisée, n'en apparait que plus noble. Ce procédé offre également un avantage tactique à Agassiz: si Forbes plie, Agassiz peut toujours désavouer son lieutenant, en prétendant que ce dernier s'est emporté exagérément. Et si Forbes contre-attaque (ce qui sera le cas), l'intervention d'Agassiz dans la dispute n'apparaît plus comme la défense égoïste de ses propres intérêts: en somme, et de manière tout à fait chevaleresque, il ne fait que voler au secours d'un ami...

L'efficacité de cette stratégie est confirmée par l'attitude ultérieure de Forbes. Sachant n'avoir rien à gagner à rompre avec un savant aussi puissant qu'Agassiz, il préférera se convaincre qu'Agassiz n'avait été que la victime des manigances de Desor². Près de vingt ans plus tard encore, il cherchera à se réconcilier avec Agassiz, en proposant une issue honorable pour tous les deux: faire «sauter» le «fusible» Desor.

Si cet épisode est révélateur de l'exploitation des rapports de force en matière de relations scientifiques, on doit garder à l'esprit que Desor se prêtait volontiers au jeu. Il est même probable que dans cette affaire, son initiative avait devancé les attentes d'Agassiz. En de nombreuses autres occasions, Desor le couvra encore de la sorte: sa confiance en son maître était telle qu'il ne pouvait pas même imaginer courir le moindre risque. A l'inverse, il avait lui-même à gagner à ce jeu: en le protégeant, il renforçait les faveurs de son maître à son égard, et pouvait se targuer d'une connivence exceptionnelle avec ce dernier. De plus, si Desor se plaçait à la merci d'une trahison bien improbable, on ne saurait oublier que toute relation de complicité est nécessairement réciproque: Desor jouissait ainsi d'un pouvoir réel sur Agassiz...

¹ Comme en atteste une annotation dans son journal personnel: 07.01.1846 (BPUN), et surtout une lettre à Arnold Escher von der Linth, le 23.09.1841 déjà (AEN); cf. encore les lettres ultérieures de DESOR à Escher (AEN).

² Une position défendue d'ailleurs après lui, et à la suite de MARCOU (1896), par la majeure partie des analystes.

L'Alpe et la science

Les qualités entrepreneuriales d'Agassiz se sont exprimées de manière particulièrement frappante à l'occasion de ses études glaciaires. En s'établissant sur l'Alpe pour y transporter son laboratoire dans les «mers de glace», Agassiz avait conscience de parcourir les pages les plus monumentales et grandioses du Grand Livre de la Nature: il prenait pied au coeur même d'un des grands mythes romantiques¹. Et il ne manquera pas de tirer profit de sa puissance évocatrice.

Dès les premières expéditions, il s'était fait accompagner par l'un ou l'autre des artistes qu'il avait engagés à son service. Dans ses publications luxueuses, leurs dessins devaient reproduire fidèlement les paysages qu'il leur avait été donné d'étudier, et aider à la compréhension des phénomènes naturels; mais ils devaient aussi célébrer la majesté austère d'une nature authentique². En vérité, ces deux fonctions n'étaient pas antinomiques: la pureté virginale de la montagne et la franchise des paysages alpins constituaient un argument pour le scientifique: cette nature inviolée ne pouvait mentir à celui qui l'abordait avec respect et sans a priori.

Dans son zèle missionnaire, Agassiz entendait toucher un large public. En accordant une vaste audience à ce sujet d'étude délicat, il pouvait tirer parti du puissant potentiel de croissance d'une question jusque-là délaissée. L'intérêt du public devait en effet entraîner à sa suite celui de la communauté savante, et accélérer la résolution de problèmes sur lesquels il s'était positionné en priorité. Or, dans cette entreprise, il allait se reposer sur la plume élégante de Desor, promu en quelque sorte historiographe du maître. Durant toutes ces années, à côté de contributions plus strictement savantes, Desor se fera en effet l'auteur de chroniques régulières de leurs aventures alpines dans la *Bibliothèque universelle de Genève*³ — des chroniques qui le mèneront à la publication de deux ouvrages, les *Excursions* (1844) et les *Nouvelles excursions et séjours dans les glaciers et les hautes régions des Alpes* (1845)⁴.

Ces livres connurent un grand succès⁵, et conférèrent à l'ami d'Agassiz une notoriété certaine. Associant en un récit plaisant l'exposé des problématiques scientifiques, la peinture du paysage alpin⁶ et la chronique des péripéties et des aventures des protagonistes, ils constituent une source idéale pour l'historien. D'emblée, Desor annonce la couleur: il s'adresse aux "gens du monde". Il veut les conduire:

¹ Sur le mythe des Alpes, cf. GRETTAZ 1992, 1998a et 1998b, DE L'HARPE 1999. A propos des relations entre la science et la Montagne, cf. PONT & LACKI (eds.) 2000, ainsi que les considérations de PONT 1998a. Quantité de travaux se sont attachés aux connotations idéologiques des références, en Suisse, à la figure du Montagnard; nous nous bornons à renvoyer à WEISHAUP 1992a. La référence cardinale en ces matières demeure bien entendu le fameux poème *Les Alpes* par Albrecht de HALLER (1995/1732). Pour la question globale du rapport imaginaire et effectif des Suisses à la Nature, on se reportera à WALTER 1990. Traitant d'une période postérieure, BACHMANN (1999: 73 sqq.) détaille la place importante de la science (la géologie, précisément) dans les premières entreprises de protection du patrimoine naturel en Suisse.

² Comme Rodolphe Toepffer, le célèbre Alexandre Calame avait rendu visite aux savants neuchâtelois (cf. ANKER 1987: 105-108, 2000: 51-55). Ses tableaux, à la réalisation desquels ceux-ci avaient en partie contribué, ont concouru à la popularité grandissante de l'environnement alpin, auprès de ce large public lettré qu'Agassiz entendait gagner à sa cause — et à la cause de la science.

³ Sur cette revue et son lectorat, cf. BRIDEL, FRANCILLON & AL. 1998.

⁴ Sans compter, à l'attention du public anglo-saxon, la rédaction par Agassiz et Desor de nombreux articles dans le *Edinburgh New Philosophical Journal*.

⁵ Rapidement épuisés, ils ne seront toutefois pas réédités. Après le départ d'Agassiz pour les Etats-Unis et l'abandon relatif des études glaciaires en Suisse, ils n'avaient plus de fonction scientifique. Si l'on en croit la REDACTION du MUSEE NEUCHATELOIS 1867 (en préambule à la reproduction de quelques passages choisis), Desor "n'a pas pu se décider à le réimprimer". De fait, après sa rupture avec Agassiz, il lui était assurément trop pénible de remettre en scène leur amitié passée, qui constituait l'un des principaux ressorts de ces ouvrages.

⁶ Ainsi même que des digressions de nature «ethnographique», s'attardant sur les ressources et les moyens de subsistance des communautés vivant des ces contrées apparemment inhospitalières.

(...) par degrés des vertes pelouses et des brillantes cascades des chaînes inférieures à travers les glaciers et les névés, et jusques sur les derniers crêneaux des Alpes, où jamais mortel avant nous n'avait posé le pied; (...) [les initier] à l'intérieur de la vie des glaciers, (...) [pour] donner un faible aperçu de ce que cette nature renferme de richesse et de poésie; et j'aime à croire que le voyageur qui se confiera à notre direction, saura partager avec nous le bonheur qu'éprouve l'homme de science, lorsqu'à force de persévérance il parvient à constater quelque fait nouveau ou à découvrir quelque loi générale de la nature.¹

Promu "voyageur", son lecteur doit les accompagner dans leurs aventures, ressentir avec eux la beauté de ces paysages pour en apprécier la signification et percer les secrets de la Création. L'émotion y est donc une condition préalable à la connaissance: au sommet de la Jungfrau, Desor affirme ainsi que *"celui qui demeurerait indifférent en présence d'un pareil spectacle, ne serait pas digne de le contempler"* — et par conséquent d'étudier la nature².

Desor s'y révèle profondément empreint du mythe de la Montagne, qu'il contribue à diffuser. A cet égard, leurs expéditions savantes figurent une expérience transcendante: elles les révèle à eux-mêmes en purifiant leur âme; l'amitié des compagnons (et en particulier celle unissant Agassiz et Desor) est cimentée par le partage d'une commune exaltation:

L'individualité tout entière s'efface, en quelque sorte, devant ce monde nouveau qu'on admire pour la première fois, et avec elle disparaissent pour un instant tous les calculs, toutes les vanités, toutes les ambitions, tous les froissements qui accompagnent la vie de tous les jours. (...) Le premier moment de contemplation passé, vous éprouvez une satisfaction non moins douce, à lire, dans les yeux de vos amis, l'expression des mêmes sentiments que vous éprouvez vous-mêmes.³

L'action bénéfique de la Montagne n'est d'ailleurs pas seulement spirituelle: elle est également physiologique: *"dans ces régions élevées l'organisme matériel, de même que la nature morale, est beaucoup plus indépendant des influences pernicieuses que dans la plaine"*⁴.

Qu'on ne s'y trompe pas, au vu de ces quelques citations: loin d'être asséné, ce message perce d'ordinaire de manière implicite; il frappe surtout le lecteur moderne par le contraste qu'il présente, face, d'une part, au caractère enjoué du récit et, d'autre part, à l'effort considérable de rationalisation que constituent les longs exposés savants de Desor. En fait, ces considérations paraissent lui échapper. Tout en contribuant à la diffusion du mythe, Desor s'avère ainsi plutôt victime de l'esprit de son époque⁵. Cette hypothèse nous paraît confirmée par les remarques sarcastiques qui émaillent ces ouvrages, quant aux mœurs et au caractère des habitants des hautes vallées alpines. Desor se fait en effet un malin plaisir à mettre à mal les représentations idylliques colportées par une certaine imagerie populaire⁶.

¹ DESOR 1844a: VIII-IX.

² DESOR 1844a: 396. Cette sentence avait même été exploitée par DESOR (1844a: 434, déjà publié séparément (1842a: 3, n. 1) pour disqualifier Forbes, lors de la controverse qui avait opposé ce dernier à Agassiz. Sur ce procédé rhétorique, cf. HEVLY 1996.

³ DESOR 1844a: 70.

⁴ DESOR 1844a: 385. Du glacier, DESOR note dans son journal personnel (BPUN), le 18.07.1845: *"Je sens la sérénité du ciel se refléter dans tout mon être. (...) L'homme vaut intégralement mieux, dans les hautes régions que dans la plaine. Je voudrais aussi qu'Agassiz fût ici. Il en aurait besoin comme moi. Il me semble que l'air des glaciers a quelque chose qui dilate votre être & que par la même vous fait perdre les mauvais plus qu'on a pris au milieu des préoccupations de la plaine"*.

⁵ Ou plutôt de la bourgeoisie cultivée de cette époque, puisque selon MAGGETTI & AL. 1991, la large vulgarisation du mythe alpin en Suisse ne prend son essor que dans les années 1930.

⁶ Ces critiques ne procèdent pas d'une analyse raisonnée: elles sont plutôt le fruit de son esprit de contradiction, comme en témoignent l'incohérence de ses jugements, tantôt respectueux, tantôt dépréciatifs. Desor ne se prive d'ailleurs pas d'éloges à l'égard de leurs guides, qui sont toujours cités nommément. A la suite du décès de l'un d'entre eux, emporté par une pleurésie, Desor, lui-même sans ressources, eut l'idée de venir en aide à sa famille en la faisant profiter du bénéfice d'un cours public (cf. FAVRE 1883a: 45).

Pour faire bref, on pourrait dire que son état de naturaliste le rend susceptible de succomber au mythe de la nature alpine. En revanche, sa conscience politique et son esprit critique le préservent de souscrire au postulat rousseauiste¹ des vertus sociales de la vie alpestre. S'il reconnaît à ces populations le goût de la liberté individuelle, il ne se prive en effet pas de remarques acerbes sur leur superstition, leur soumission à l'obscurantisme religieux et au conservatisme politique, et relève avec espièglerie la saleté et la laideur de la plupart des montagnardes.

Les aventures des compagnons d'Agassiz

Si les talents de conteur de Desor ont contribué au succès de ses ouvrages, ce dernier procédait avant tout du charme intrinsèque des aventures des compagnons d'Agassiz. Leur entreprise n'était en effet pas banale. Il s'agissait tout d'abord d'un travail d'équipe, chose alors peu commune. Et d'une équipe d'amis juvéniles qui n'étendaient pas à eux-mêmes le sérieux qu'ils accordaient à leur recherche. Des camarades facétieux, s'amusant de leurs mésaventures, appréciant la bonne chère, le café et le bon vin, et fumant force cigares durant leurs entretiens passionnés. Des savants que l'euphorie de leurs succès pouvait conduire à se rouler dans la neige, prêts même à organiser un bal au bord du glacier, alors que le lendemain, debouts avant l'aurore, il leur fallait, torse nu, casser la glace qui recouvrait leurs réserves d'eau pour procéder à leurs ablutions matinales.

Leurs conditions de vie, dans les abris successifs qu'ils s'étaient bâtis, étaient pour le moins spartiates, tout comme leurs conditions de travail. Et pourtant, ils réussissaient à s'imposer des exigences de rigueur scientifique qui forçaient l'admiration. Car si Desor qualifiait les glaciers de «grand laboratoire», la réalité était moins accommodante. Confrontés sans cesse à des problèmes pratiques, il leur fallait faire preuve de beaucoup d'abnégation et d'inventivité pour surmonter les obstacles que ce terrain ingrat dressait devant leurs expériences.

Ils tiraient même argument de ces sacrifices (et de ces périls) librement consentis pour désavouer parfois leurs contradicteurs. On doit en effet garder à l'esprit que la méthode scientifique (en particulier en physique) exigeait en principe la réduction des problèmes en cabinet, dans le laboratoire du savant, pour les préserver des aléas du terrain. Engagés dans une problématique nouvelle, il leur était possible de condamner ce réductionnisme, en démontrant, sur la foi de la réalité naturelle, le caractère nécessairement arbitraire des réductions savantes. Rhétoriquement, ils se soumettaient à la nature magnifiée pour en percer les secrets, alors que d'autres imaginaient pouvoir la soumettre dans leur cabinet². Plaçant l'empirisme de leur côté, ils laissaient entendre que des observations pour lesquelles ils avaient dû risquer leur vie ne pouvaient être mises en doute par des expériences factices élaborées en laboratoire. D'une certaine manière, leurs séjours leur avaient fait *vivre* l'«époque glaciaire»: cette expérience (*Erlebnis*) leur donnait, seuls, le droit à la parole.

¹ On se souvient que pour Rousseau, certaines communautés montagnardes, en Suisse, préservées par leur isolement, ont conservé les vertus de l'âge d'or, en demeurant attachées à la liberté, à l'égalité, et en respectant une certaine simplicité naturelle. Pour les habitants du Haut-Valais, cf. *La Nouvelle Héloïse*, 1^e partie, lettre XXIII (ROUSSEAU 1993/1761; cf. LATHION 1953); pour les «Montagnons» neuchâtelois, cf. la *Lettre à D'Alembert* (ROUSSEAU 1995/1758: 55 sq.; cf. HIRSCH 1962). KAESER 2000a discute des prolongements de ce discours rousseauiste en Suisse, en particulier pour ce qui touche aux représentations populaires du passé préhistorique («origines») national.

² On se trouve donc confronté ici à une opposition radicale entre un état des sciences de la nature, et une approche plus strictement physicienne du monde sensible.

Ce dispositif rhétorique culmine dans la peinture des ascensions qu'ils n'ont pas manqué d'effectuer à l'occasion de leurs excursions. Pour Desor, ces ascensions (parmi lesquelles on relèvera surtout celles de la Jungfrau et du Schreckhorn¹) ne paraissent pas devoir nécessiter de justifications particulières: elles s'inscrivent d'évidence dans leur projet naturaliste. Desor ne cache ni la fierté qu'ils tirent de leurs conquêtes, ni le caractère récréatif de ces ascensions, qu'ils n'entreprennent d'ailleurs que lorsque leurs tâches sur le glacier leur en laissent le loisir. Mais son récit montre également que s'ils font du «sport», ce n'est pas en sportifs. Ils se munissent toujours de leurs instruments de naturalistes. Et ces instruments ne constituent pas un simple alibi²; car ils ne se contentent pas de prendre des mesures et d'exécuter des gestes programmés à l'avance. Au milieu de dangers parfois extrêmes³, leur curiosité scientifique reste toujours en éveil: ils peuvent ainsi s'interroger sur les particularités constitutives de telle plaque de neige, sur les causes du délitement de certaines roches, etc. Et lorsqu'arrivés au sommet, ils s'extasient sur le panorama que celui-ci leur offre, ce n'est pas uniquement pour des raisons esthétiques. Ces sommets offrent en effet à l'analyste un point de vue privilégié sur la topographie régionale. En l'absence de cartes valables⁴, seuls de tels points de vue leur permettent d'analyser les structures de l'orographie alpine — condition préalable à l'intelligence de la morphogenèse des glaciers. Ce qui les impressionne, c'est par conséquent aussi ce que le panorama révèle de l'histoire du monde étalé sous leurs yeux. Une fois encore, dans leur esprit, la beauté participe du sens.

FIN DE PARTIE A NEUCHÂTEL (1845-1846)

Dix ans plus tôt, Desor gagnait péniblement son pain, courant d'une leçon à l'autre dans les rues de Paris. En 1845, grâce à sa volonté et à la tutelle d'Agassiz, il pouvait arborer fièrement son statut de savant, bras droit de l'un des plus grands chercheurs de son temps.

Derrière les apparences, tout n'allait pourtant pas pour le mieux dans la «fabrique scientifique» de son maître, où la franche camaraderie avait fait place à une certaine morosité. On sait que si cette entreprise suscitait l'admiration ébahie de tous les scientifiques de passage à Neuchâtel, ceux-ci devaient pour la plupart reconnaître qu'il leur serait absolument insupportable de travailler dans de telles conditions. Se démenant du matin au soir pour suivre le rythme frénétique imprimé par Agassiz, ses compagnons se tenaient continuellement au coude à coude. Déjeuner, dîner, souper, sorties et voyages se faisaient en commun, articulant l'intégralité de leur quotidien sur leur activité scientifique, dont rien ne pouvait les distraire. Desor, pour sa part, ne jouissait pas de la moindre parcelle d'intimité, puisqu'il logeait encore chez son maître.

¹ Ou plutôt celle de la cime sud, légèrement inférieure, du Schreckhorn, comme ils s'en apercevront à leur grand dépit au terme de l'ascension.

² On sait en effet que ce sont les expéditions des naturalistes qui ouvrirent la voie à l'alpinisme sportif (GOS 1928): dès lors, durant plusieurs décennies encore, les ascensions sportives se pratiqueront sous prétexte de science: cf. VEYNE 1979.

³ Dont la réalité est encore magnifiée par le ton très sobre, dénué de forfanterie, des comptes rendus de Desor.

⁴ La topographie constituait une tâche vitale dans leurs études. Cet effort de rationalisation de l'espace se heurtait toutefois à quantité de problèmes, entre autres dans les incohérences taxinomiques (DESOR 1844a: 72 sq.); à ce propos, cf. SPEICH 1999, qui évalue l'influence du regard scientifique sur la vision commune de l'environnement alpin.

Leur position à tous était de surcroît extrêmement précaire: ils étaient forcés de subir l'insouciance d'Agassiz en matière financière. Celui-ci consacrait la quasi-totalité de ses revenus aléatoires au financement de leurs recherches. Jamais pourtant l'éventualité de salaires réguliers n'était évoquée. Avec ses collaborateurs, il faisait en quelque sorte caisse commune; et lorsque l'un ou l'autre avait besoin d'argent, il s'adressait à Agassiz, qui puisait dans sa poche pour lui remettre le nécessaire, si tant est qu'il fût en fonds.

Or la situation matérielle d'Agassiz devenait de plus en plus difficile: les campagnes glaciaires avaient englouti des sommes considérables, et son programme de publication s'avérait dispendieux, du fait en particulier de l'entretien de l'atelier lithographique d'Hercule Nicolet¹. Ce dernier avait déjà dû faire face à une crise douloureuse, marquée par son divorce et le renvoi de son associé, Georges-Auguste Thez, qui entretenait une liaison avec son épouse. En mars 1845, l'atelier sera contraint à la faillite, ruiné par les opérations téméraires d'Agassiz. De tous côtés, les dettes s'accumulaient, écrasant le malheureux Desor, chargé de la gestion des comptes de son maître. La tâche était ingrate, d'autant plus que Desor devait prendre sur lui pour le couvrir, endossant la responsabilité de promesses de rentrées d'argent prétendument imminentes mais constamment retardées. Par chance, il pouvait s'en remettre à la force de persuasion d'Agassiz, qui autorisait tous les stratagèmes. A Peter Zybach, le tenancier de l'hospice du Grimsel, qui lui réclamait une facture de 494 francs, Agassiz ne pouvait ainsi rembourser que 297 francs; qu'à cela ne tienne, il lui forçait la main en le contraignant à accepter pour le solde un paiement en nature, consistant en 122 bouteilles de vin et de champagne, soulignant avec à propos que les clients de Zybach auraient "*d'autant plus de plaisir à le boire qu'ils sauront que ce vin provient de la cave de M. Agassiz*"².

Dans l'ensemble, il régnait sur l'équipe d'Agassiz une atmosphère de fin de partie. Après toutes ces années de promiscuité, les susceptibilités se faisaient plus chatouilleuses. Désormais aguerris, désireux de s'engager personnellement dans la carrière scientifique, certains collaborateurs ne se satisfaisaient plus des compliments d'Agassiz et de la réflexion de sa gloire. Guyot, déjà, s'était détourné de leurs travaux pour conserver son indépendance sans risquer de se heurter à Agassiz³. Le géologue Amanz Gressly, qui n'avait pas été convié aux expéditions alpines (peut-être en raison de sa santé mentale fragile), se sent peu à peu mis sur la touche. Durant ses crises, atteint d'un sentiment de persécution, il se figure être le jouet d'Agassiz et de ses collègues et, peu confiant dans ses propres aptitudes, il suspecte Agassiz de ne l'avoir accueilli que pour faire main basse sur sa collection de fossiles. De manière générale, le paternalisme d'Agassiz se heurtait peu à peu aux résistances de ses compagnons. Jusqu'alors confortés par la présence du maître, ils commencent à se sentir étouffés, et le soupçonnent de faire obstacle à leur épanouissement. Quelques années auparavant déjà, une dispute avait opposé Agassiz à Vogt; ayant rédigé seul l'*Embryologie des Salmones* (1842a), ce dernier avait refusé de laisser son maître s'approprier la paternité de l'ouvrage. En fin de compte, Agassiz s'était résolu à le laisser disposer de sa signature, à condition que Vogt lui attribue certaines parties du livre⁴. Echaudé par cette expérience, Vogt allait désormais se défier de son maître: il analysera ainsi dans le plus grand secret l'embryologie de l'*Alytes obstetricans*, pour ne pas risquer d'en être

1 Cf. FAVRE 1890, AIESCHLIMANN 1983, SCHLUP 1998.

2 GROB-SCHMIDT [s.d.].

3 Cf. SCHÄER 1988b: 216.

4 Cet accord leur permettait de poursuivre leur collaboration par la publication conjointe sur l'*Anatomie des Salmones* (AGASSIZ & VOGT 1845).

dépossédé; et à la stupéfaction d'Agassiz, son collaborateur lui remettra bientôt un exemplaire, définitif et relié, de l'*Enwicklungsgeschichte der Geburtshelferkröte* (1842b), signé Carl Vogt, généreusement dédicacé par ce dernier à son "maître et ami"¹...

A ces tourments s'ajoutaient encore de graves problèmes familiaux. Une fois passé l'enchantement initial de sa mise en ménage, l'épouse d'Agassiz avait commencé à souffrir du caractère provincial de la société neuchâteloise. Mais c'est surtout dans son foyer même que la sensibilité de Cécile était éprouvée. On se souvient que c'était pour garantir une certaine intimité à son couple qu'Agassiz s'était résolu à cette retraite neuchâteloise. De ce point de vue, le calcul s'était avéré erroné. Sa passion et son énergie scientifiques étaient telles qu'il avait réussi à recréer autour de lui, de toutes pièces ou presque, l'émulation d'un véritable centre intellectuel. Avec la constitution de la fabrique scientifique d'Agassiz, les pires appréhensions du frère de Cécile, Alexander Braun², se voyaient confirmées; en dépit de la naissance de trois enfants, sa demeure s'était transfigurée en un laboratoire. Avec l'installation de Desor, la situation était devenue invivable pour son épouse, désormais étrangère sous son propre toit, réduite à un rôle ancillaire dans une maison où le quotidien comme le long terme s'articulaient autour des préoccupations scientifiques de son époux et de ses compagnons. Ayant eux-mêmes tout à gagner aux projets audacieux et aux ambitions jamais satisfaites de leur maître, ceux-ci l'encourageaient dans cette voie, le détournant toujours plus des devoirs de son ménage, imposant une existence frugale à sa famille par ces dépenses imprudentes. Privée de toute intimité, Cécile était obligée de supporter une atmosphère de camaraderie virile d'autant plus pénible pour elle que Desor et Vogt ne l'appréciaient guère, et ne manquaient pas de le faire sentir³. Pour ces derniers, la jeune et délicate Cécile, accoutumée aux agréments de la vie mondaine d'une Allemagne aristocratique qu'ils abhorraient, représentait presque l'incarnation de la frivolité, de l'abrutissement et de la bigoterie d'une société qui les avait contraints à l'exil.

Le plus cruel, dans cette situation, c'est qu'Agassiz était parfaitement conscient de la douleur de son épouse; mais il n'était ni capable, ni même disposé à tenir compte des besoins de cette dernière. Jugeant qu'il lui était impossible de se consacrer à la fois à la science et à son épouse, il s'était résolu, la mort dans l'âme, au sacrifice de sa vie privée:

Je suis d'une tristesse profonde, que rien je crois, ne pourra ou, du moins, ne viendra combattre, mais cette tristesse, j'en ai la conviction, est indépendante de ma position, elle est dans ma vie et n'a trait ni à mon avenir, ni au passé; elle est l'effet du sentiment de mon incapacité à remplir en même temps des devoirs opposés, ceux de ma vocation scientifique et ceux de la vie de famille. (...) J'ai pu dire que la détermination que je prenais était dans l'intérêt de la science à laquelle j'ai dévoué avant tout et sans réserve mon existence. Je crois le devoir, et dès lors, je n'ai plus mis même mon bonheur particulier en ligne de compte. (...) Maintenant ma résolution est prise et par amitié je te prie de ne plus m'en reparler jamais.⁴

¹ Plus précisément, dans le texte allemand, aux "Professoren" Agassiz, Liebig et Valentin, "*Lehrern und Freunden*". Le degré de surprise que constituait réellement cette publication pour Agassiz est évidemment difficile à déterminer. Nous nous fondons partiellement sur le témoignage de VOGT lui-même (1896: 196-197 et 201), ainsi que sur la biographie rédigée par son fils (W. VOGT 1896: 34-35); sur le crédit (relatif) qui peut être accordé à cette dernière source, cf. PONT 1998c: 346-347.

² Voir ci-dessus, p. 59.

³ Une lettre de DESOR à Célestin Nicolet, datée du 16.03.1840 (Bibliothèque de la Ville de La Chaux-de-Fonds, Fonds Nicolet), témoigne de ces tensions. Desor s'affirme persuadé qu'Agassiz doit éloigner son épouse "*s'il ne veut pas se perdre sous tous les rapports*"; et il est décidé à quitter son maître plutôt que d'"être témoin de sa perte".

⁴ Lettre d'AGASSIZ à son ami Juste Olivier, 21.03.1838, citée dans OLIVIER 1957: 139-140. Voir également une lettre à Benjamin Silliman citée dans FAVRE 1877: 27. Dans une lettre (citée par METTENIUS 1882: 377) du 14.05.1844 à Cécile, son frère Alexander BRAUN juge sévèrement le comportement de son ami de jeunesse: "*Agassiz (...) a tout osé, tout investi pour la science (...). Mais il y a tout de même des limites où même dans ses devoirs de vie et ses aspirations les plus nobles, l'homme doit se soumettre aux circonstances et les considérer comme des décrets de la*

Entre la science et son épouse, le choix d'Agassiz était fait. Résignée et incapable d'en supporter plus, cette dernière allait en tirer les conséquences. Au début de l'année 1845, elle quittera le domicile conjugal, pour se réfugier chez son frère à Carlsruhe.

Avec l'échec de son mariage, ses déboires financiers et les dissensions qui frappaient les membres de sa «fabrique scientifique», les temps étaient donc durs pour Agassiz. A cet instant précis, une lettre de Humboldt viendra pourtant l'arracher à ses sombres pensées et faire renaître ses espoirs: son protecteur lui annonçait que le Roi de Prusse était disposé à financer pour lui un voyage d'exploration de deux ans aux Etats-Unis — un projet qu'Agassiz caressait déjà depuis quelques années.

Agassiz sur la voie de l'Amérique

Pour Agassiz, la proposition de Frédéric-Guillaume IV était providentielle: elle lui permettait de changer d'air, et d'échapper aux rumeurs malveillantes qui ne manqueraient pas de se répandre bientôt, à Neuchâtel, après le départ de son épouse.

Les clauses financières du voyage étaient également intéressantes. En principe, le Roi entendait recourir à ses services pour l'acquisition en Amérique de collections naturalistes qui devaient enrichir les musées de Berlin et de sa Principauté de Neuchâtel. Dans l'immédiat, Agassiz pouvait cependant spéculer sur son traitement pour régler ses dettes les plus pressantes; et une fois parti, ses derniers créanciers seraient opportunément éloignés de quelques milliers de lieues... De plus, ses informateurs aux Etats-Unis et en Grande-Bretagne lui assuraient qu'il aurait l'occasion de gagner beaucoup d'argent Outre-Atlantique, s'il était disposé à prodiguer des cours publics, payants et extrêmement rémunérateurs du fait de la popularité de la science en ces contrées.

Ragaillardi par ces perspectives et avide de découvertes inédites, Agassiz ne pouvait pourtant pas se mettre en route sur-le-champ. Il lui fallait tout d'abord régler les innombrables affaires en cours. D'autre part, sa résolution l'incitait à préparer minutieusement son voyage. En fait, pour mieux apprécier ce qu'il allait découvrir dans le Nouveau Monde, il désirait emmagasiner le maximum de connaissances sur l'Ancien. Ainsi, s'il n'embarquera à Liverpool qu'en septembre 1846, il avait déjà quitté Neuchâtel six mois plus tôt. Sur le chemin, il était passé par Carlsruhe, pour rendre visite à son épouse et à ses filles. A la faveur de nombreux détours, il avait ensuite parcouru les principaux musées d'Allemagne et de Belgique, avant de s'installer quelques mois à Paris avec Desor. Ses pérégrinations l'avaient encore porté vers Londres, puis à Southampton, où il avait assisté à la réunion de la *British Association for the Advancement of Science*. Et partout, il avait activé ses relations, afin de recueillir recommandations et conseils pour le succès de son séjour américain.

Providence qu'il ne lui est pas donné d'outrepasser délibérément, et cela même si une telle restriction lui est pénible" (notre trad. de l'allemand). Dans une lettre à Silliman, 25.05.1847, AGASSIZ témoigne d'ailleurs de la faillite de son ménage (Daniel Coit Gilman Papers, Milton Eisenhower Library, Johns Hopkins University, Ms. 1, Ser. 1).

L'émancipation de Desor

En préparant son voyage, Agassiz avait tenté de convaincre ses compagnons de le suivre. Cette expatriation n'était pas une mince affaire. Compte tenu du climat qui régnait alors dans l'équipe, on ne s'étonnera donc pas que la plupart d'entre eux aient décliné l'invitation¹: il était temps pour eux de commencer une nouvelle vie.

Desor, pour sa part, était bien plus proche du maître; avide de nouveaux horizons, il n'hésitera donc pas à lui emboîter le pas. Il est vrai que pour lui, orphelin et dénué d'attaches véritables, la résolution était plus facile. Mais elle était également encouragée par les dispositions d'Agassiz à son égard, qui lui laissaient entrevoir un avenir radieux sur le nouveau continent. Car Agassiz le tenait en haute estime; il s'en remettait souvent à lui, et lui confiait de nombreuses responsabilités. Nul doute qu'en restant à ses côtés et en usant de son patronage, Desor pourrait obtenir bientôt une position enviable.

Sur les glaciers, Desor était désormais presque laissé à lui-même. A la lecture de ses journaux personnels, on le voit même diriger ces travaux avec une aisance presque désinvolte.

De fait, Desor, maintenant accompagné essentiellement par Daniel Dollfus, s'y révèle frappé par une sorte d'adolescence tardive, qui le rend particulièrement attentif aux sentiments et aux émois provoqués en lui par les rares présences féminines rencontrées en haute montagne. En matière amoureuse, Desor y paraît cependant extrêmement velléitaire. Volontiers charmeur, séduit entre autres par Gretly, l'une des filles du tenancier de l'Hospice du Grimsel, il souffre d'une profonde timidité qui le pousse à engager dans son imagination des aventures auxquelles il n'ose pas s'exposer dans la réalité². En guise d'émotions fortes, il s'en remet donc à l'alpinisme. L'avant-dernière³ campagne, en été 1845, allait même lui en offrir outre mesure. Sur les pentes de l'Abschwung, il fait une chute terrible, et ne doit la vie qu'à un rocher providentiel qui stoppe sa course. Et le lendemain, lors du retour de l'ascension du Galenstock, un pan énorme du névé s'effondre dans un gouffre sous leurs pieds; seul, pourtant, le fils de Dollfus est emporté. Et par un hasard extraordinaire, celui-ci, quoiqu'assez gravement atteint, en réchappe encore. Glacé d'angoisse à l'idée d'aggraver l'état du jeune blessé, Desor se voit forcé, pour la première fois de sa vie, de mettre en pratique ses connaissances d'anatomie. Il s'en acquitte avec succès; mais quelques instants plus tard, Desor et Daniel Dollfus, bouleversés, éclatent en sanglots. C'en est trop pour eux: ils prêtent serment de garder durant deux ans un secret absolu sur l'accident, et de ne jamais plus tenter la conquête d'une montagne⁴.

A vrai dire, le travail sur les glaciers était maintenant marqué par une certaine routine: il s'agissait surtout d'achever les mesures (principalement topographiques et thermométriques) entamées précédemment, pour la publication du premier volume du *Système glaciaire* d'Agassiz (1847). La direction de ces études ne pouvait plus satisfaire Desor, dont l'esprit était déjà ailleurs. Son maître, qui désirait achever cette publication avant son départ pour les Etats-Unis, lui avait en effet confié, à lui seul, la responsabilité d'une suite à ce premier volume, consacrée à l'étude du

¹ Plus tard, plusieurs savants neuchâtelois, comme Arnold Guyot, Léo Lesquereux (BERTHOUD 1890, FAVRE 1889/90, MATTHEY 1998, TORT 1996a) ou Georges-Auguste Matile (TRIBOLET 1988) rejoindront Agassiz aux Etats-Unis, où ils poursuivront de belles carrières. La suppression de l'Académie de Neuchâtel en 1848, avec la dégradation de l'émulation scientifique locale, a joué un rôle notable dans cette émigration: cf. JEANNERET 1988b.

² Voir en particulier ses notices des 02.08.1844, 03.08.1845, 09.08.1845, 08.09.1845 (journal DESOR, BPUN).

³ La dernière campagne, en janvier 1846, ne durera qu'une semaine.

⁴ Voir le récit saisissant de DESOR 1854a; par une certaine superstition, tous deux estimaient y avoir épuisé leurs provisions de chance: la montagne leur avait adressé son dernier avertissement...

phénomène erratique hors du domaine alpin¹, pour laquelle Desor devrait entreprendre un voyage dans le Nord. Cette perspective, qui lui permettrait de signer, seul, un volume intégré dans ce qui devait constituer la somme ultime des études glaciaires, enflammait déjà son imagination.

Mais avant cela, il lui fallait se consacrer, lui aussi, à ses préparatifs de départ.

L'adieu à Neuchâtel

Le 2 mars 1846, Agassiz et Desor quittent Neuchâtel, au terme d'une émouvante cérémonie d'adieux offerte par les étudiants d'Agassiz. Si son congé n'était que temporaire, peu de gens comptaient sur un retour du maître: on se doutait bien que si toutefois il revenait d'Amérique, il ne refuserait pas, cette fois-ci, les offres de chaires prestigieuses qui se présenteraient à son retour. Et si Desor se figurait un futur brillant, il ignorait sous quels cieux celui-ci allait prendre place; certainement pas à Neuchâtel, cependant, où il s'était toujours senti étranger. Il était donc loin de se douter qu'en définitive, le sort le ferait demeurer cinq années entières aux Etats-Unis. Et surtout que les hasards de la vie le feraient revenir définitivement à Neuchâtel. A son retour, toutefois, la principauté prussienne se sera métamorphosée en un Etat démocratique, un membre à part entière de la nouvelle Confédération helvétique.

Les dernières impressions recueillies du pays, depuis leur diligence, constituent à cet égard un étrange clin d'oeil du destin. Dans le Jura bernois, ils rencontrent:

(...) de nombreux groupes de paysans endimanchés qui s'en vont endimanchés user de leur droit de souveraineté en nommant une constituante. Ce qui me surprend c'est que le milaine ainsi monté sur ses grands chevaux conserve encore qqes égards pour le Monsieur. Ces braves rustiques ne manquent pas de nous tirer leur révérence (...). Il y a des arbres de liberté dans presque tous les villages. Nous verrons dans deux ans à quoi tout cela nous aura conduit.²

Desor peine à prendre au sérieux les aspirations démocratiques du peuple suisse. Son républicanisme est fortement teinté de libéralisme; et il estime appartenir aux élites bourgeoises auxquelles doit être confiée la direction des affaires publiques.

La suite du voyage, qui lui réserve des impressions variées, confirme ce libéralisme. La visite de l'arsenal de Strasbourg l'invite à des réflexions antimilitaristes: "*Cette collection d'objets de destruction a quelque chose d'imposant dont on subit l'influence, alors même qu'on sent qu'ils sont un anachronisme dans le développement de notre siècle*"; quant à la cathédrale, il s'agit selon lui "*aussi [d']un monument d'un autre âge, mais dont la vue n'inspire pas de sentiment pénible, car c'est un témoin de la grandeur et la plus haute expression de la pensée humaine dans ces âges de barbarie*"³... Arrivé en Allemagne, il s'y réjouit de l'effervescence politique ambiante, et se félicite de l'avènement probable de l'unité nationale:

Il paraît que le pays est très agité, tout le monde parle politique. C'est l'époque des élections. En somme il s'est opéré un grand progrès depuis 14 ans. Ce que l'on avait à peine pensé à cette époque est

¹ Guyot devant se charger du second volume, qui présenterait les recherches approfondies qu'il avait entreprises sur les bassins glaciaires des Alpes.

² Journal DESOR, 02.03.1846 (BPUN). On notera que l'instauration de la République à Neuchâtel interviendra presque deux ans jour pour jour après cette remarque, le 1er mars 1848...

³ Journal DESOR, 07.03.1846 (BPUN).

maintenant dans toutes les bouches. L'unité de l'Allemagne n'est plus une utopie. C'est une espérance qui a toutes les chances d'avenir.¹

Certes, l'agitation sociale est méritoire; mais la pratique de la politique est suspecte aux yeux du savant: retrouvant à Heidelberg Hans-Lorenz Kùchler, un ancien camarade d'exil, Desor précise que s'il est *"dans la propagande jusqu'au cou, [cela] ne l'empêche pas d'être toujours le même excellent garçon"*². Car pour Desor, les hommes de progrès, ceux qui façonnent l'avenir, ce sont ces industriels qu'il a pu rencontrer à Mulhouse, avec son ami Dollfus:

Je suis encore tout étourdi des prodiges de l'industrie que j'ai vus (...). Cela est véritablement grand & beau cela vous réconcilie avec les industriels non pas avec les épiciers qui exploitent la fabrication, mais avec ces hommes hardis, qui ont osé tenter & réaliser des progrès pareils. On oublie les travers de l'homme d'argent, quand on a sous les yeux les résultats de sa dévorante activité. On ne sait ce que l'on doit le plus admirer, ou de la richesse et de l'exhubérance des produits, ou de la perspicacité de l'invention.³

Retour dans la patrie

Alors qu'Agassiz s'arrête à Carlsruhe pour rendre visite à sa famille, Desor en profite pour se rendre dans sa patrie, où il n'était plus retourné depuis quatorze ans. A Friedrichsdorf, où il se félicite de la simplicité et de la sincérité de l'accueil de ses anciens camarades, les retrouvailles sont chaleureuses. Ses sentiments sont toutefois contrastés. L'admiration que lui portent ses compatriotes le place en effet dans une position malaisée: il se découvre, à l'égard de parents dans la gêne ou la détresse, des obligations que sa situation financière réelle l'empêche d'assumer. Par ailleurs, s'il tente de se convaincre qu'il aime sa patrie, il peine à se faire aux moeurs locales, oubliées depuis si longtemps. La grossièreté de la cuisine, le manque de galanterie des hommes, leur bonhomie un peu béate, tout comme la sentimentalité excessive des femmes l'indisposent. Il se moque des grands airs affichés par les étudiants allemands, même s'il reconnaît que *"cela m'aurait rendu fier autrefois"*⁴.

En somme, à la lumière de tout ce dont il a pu s'enrichir depuis, sa jeunesse en Allemagne lui paraît *"bien vide & bien insignifiante"*⁵. Et lorsqu'il visite le pensionnat de Fritz Garnier, il se réjouit de son succès indéniable... *"Mais quand je songe que je serais là depuis 10 ans, je bénis les circonstances facheuses et imprévues qui m'en ont détourné"*⁶. Bref, après avoir respiré l'air des sommets avec Agassiz, les montagnes de la Bergstrasse, à Heidelberg, ne lui *"paraissent plus colossales comme jadis quand jeune étudiant je les regardais de ma fenêtre"*⁷...

1 Journal DESOR, 08.03.1846 (BPUN).

2 Journal DESOR, 08.03.1846 (BPUN).

3 Journal DESOR, 05.03.1846 (BPUN).

4 Journal DESOR, 15.03.1846 (BPUN).

5 Journal DESOR, 08.03.1846 (BPUN).

6 Journal DESOR, 12.03.1846 (BPUN).

7 Journal DESOR, 09.03.1846 (BPUN).

Paris

Rejoignant Agassiz, tous deux suivent alors un itinéraire sinueux, qui leur permet, de visites en visites, de prendre connaissance des principales collections d'histoire naturelle, publiques et privées, dans le nord de l'Allemagne et en Belgique. Desor manifeste maintenant un intérêt inédit pour les beaux-arts: attentif aux monuments marquants rencontrés sur le chemin, il en profite pour s'imprégner, dans les musées d'art, des plus belles oeuvres de l'Ancien monde.

Le 26 mars 1846, ils arrivent enfin à Paris, où ils retrouvent Vogt, «le Mutz¹», comme ils le surnommaient affectueusement, et s'installent comme lui à l'Hôtel du Jardin du Roi, point de chute des naturalistes étrangers en raison de sa proximité du Muséum d'histoire naturelle. Cette proximité était bienvenue, car ils avaient fort à faire. Ils devaient en effet soigner leurs relations avec leurs collègues français, et diffuser tant que possible leurs travaux glaciaires dans les cercles scientifiques parisiens (en particulier lors des séances de la Société géologique de France). Mais il ne s'agissait pas que de la diffusion de travaux anciens. Il leur fallait encore asseoir les bases des deux oeuvres maîtresses: le *Système glaciaire* (1847), dont Agassiz traçait précisément les lignes directrices, et surtout le *Catalogue raisonné des échinodermes* (Agassiz & Desor 1847). Ce travail était encore à l'état d'ébauche: ils devaient encore confronter les données innombrables qu'ils avaient récoltées aux vastes collections parisiennes. A cet effet, ils s'installent pratiquement à demeure dans les locaux du Muséum, remuant les tiroirs d'oursins fossiles, pour compléter et corriger au fur et à mesure leurs déterminations et leur classement.

Après quelques mois de ce régime, Agassiz quitte la capitale française. Il compte sur Desor pour achever la besogne tout en l'informant de l'avancement des travaux. Ceux-ci seront encore longs et ardu. A la fin de l'année, Desor a terminé la rédaction et la correction des épreuves du *Système glaciaire*. Les oursins lui réservent plus de surprises et de contrariétés: il est constamment amené à de nouvelles corrections²:

Il y a longtemps que je savais qu'un travail conçu, élaboré même jusqu'à un certain point, n'était pas un travail achevé. Mais ~~j'avais~~ de ma vie je ne me serais imaginé qu'une besogne [~~mot biffé~~] peut être aussi longue que celle que j'ai faite depuis votre départ. Enfin nous allons commencer à imprimer, et je bénirai le ciel quand j'aurai mis le bon à tirer à la dernière feuille. Mais aussi songez qu'il n'y avait pas une famille et pas un genre de caractérisés, à bien plus forte raison les espèces ne l'étaient-elles pas. Or ~~je veux~~ j'ai voulu que chaque nouvelle espèce eut sa diagnose et c'est là ~~ee-q~~ avec la synonymie, ce qui m'a pris le plus de temps.

Dans cette entreprise, Desor prend sa tâche à coeur. Il ne se contente pas de compléter leurs recherches antérieures, mais revient sur les anciennes déterminations et réorganise en profondeur le manuscrit — des modifications dont il rend compte avec enthousiasme à son maître. Soucieux d'exhaustivité, il propose même à Agassiz de tenir compte des collections américaines:

Peut être avez vous eu la bonne idée d'aller à la recherche des espèces américaines et de m'envoyer le résultat de vos investigations, pour en enrichir le catalogue. Si vous n'y avez pas songé, peut être en serait-il encore temps, sauf à les mentionner dans un appendice. Il suffirait de quelques courtes phrases diagnostiques, si toutefois vous avez nos espèces assez présentes à l'esprit. Si vous ne jugez pas la chose faisable, il faudra tacher de faire une Edition américaine du Catalogue (...).

¹ En dialecte local, ce terme désigne l'ours, emblème et mascotte de la ville de Berne, où Vogt avait achevé ses études avant de s'installer à Neuchâtel. Vogt devait ce surnom à son physique corpulent et à la vigueur extrême que cachait son indolente apparence.

² Cf. lettres de DESOR à Agassiz, 30.10.1846 et 08.12.1846, citée dans les deux passages ci-dessous (MCZ, bAg 272.10.1 et 1b).

A la fin du mois de février 1847, Desor doit interrompre ses travaux: Agassiz le réclame aux Etats-Unis. Il laisse donc les dernières corrections à Jules Marcou¹, un jeune savant français, protégé de Louis Pasteur, préparateur au Muséum qui, prévoyant un voyage en Amérique, avait proposé ses services à Agassiz. Les deux tiers du *Catalogue* étaient alors déjà imprimés. Et en définitive, Desor s'était autorisé à faire figurer son propre nom au côté de celui d'Agassiz.

LE VOYAGE EN SCANDINAVIE

Avant de rejoindre Agassiz, Desor devait encore entreprendre le voyage en Scandinavie qui devait fonder sa contribution personnelle au *Système glaciaire*². Son objectif consistait à étayer les preuves de l'existence de l'âge glaciaire dans le Nord. Le succès de cette entreprise était important, dans la mesure où il permettrait, en généralisant le phénomène à l'ensemble de l'Europe (avant de l'étendre en Amérique), de démontrer la globalité de son influence dans l'histoire de la Terre. Desor pouvait également profiter de son séjour pour convaincre ses collègues nordiques de la réalité des glaciations anciennes dans les Alpes: en les convertissant, il assurerait en effet une main-d'oeuvre bienvenue aux études glaciaires en Scandinavie.

De ce voyage entrepris durant les mois d'août et septembre 1846, Desor nous a laissé un récit vivant et enjoué qui témoigne du plaisir qu'il y a pris. Au fil de son itinéraire — qui l'a mené de Hambourg à Lund et Malmö en passant par Kiel, Copenhague, Oslo (Christiana), Göteborg, l'intérieur des terres de la Scanie, puis Stockholm, Desor rapporte avec gourmandise les anecdotes de son périple. Au fil des étapes, il entame volontiers la conversation avec des inconnus qui le portent sur le terrain politique, où il se plaît à donner libre cours à son progressisme. Il n'apprécie pas du tout Göteborg; en revanche, c'est à regret qu'il quitte Stockholm: *"Mais une voix intérieure me dit que j'y reviendrai un jour. Voilà pourtant une ville que j'aime pour y avoir passé 5 jours & j'ai été neuf ans à Neuchâtel, sans apprendre à l'aimer"*³. Il s'intéresse beaucoup aux moeurs locales; et si le caractère délibérément subjectif de ses observations interdit de qualifier cet intérêt d'«ethnographique», on y voit en tous cas la manifestation d'une curiosité pour les autres cultures qui ne se démentira plus.

De ville en ville et grâce aux recommandations prestigieuses dont il est porteur, il fait la connaissance de la plupart des sommités de la science nordique; entre autres, l'explorateur Per Adam Siljeström, que Desor se flatte d'avoir gagné à l'âge glaciaire d'Agassiz.

Pour ce qui touche à l'étude pratique du phénomène erratique, ce voyage confirme ses attentes. De fait, les manifestations variées de ce phénomène, dans le Nord, étaient déjà relativement bien connues. Desor parcourait donc un terrain balisé; mais il y apportait une expérience approfondie des phénomènes comparables dans les domaines alpin et circum-alpin. Sur la base de son investigation et en faisant appel à son autorité en matière glaciaire, il conclut à *"la plus grande analogie entre le phénomène erratique du Nord et celui des Alpes"*⁴. Il est vrai que le

¹ Sur Marcou, voir ci-dessus, p. 33.

² On précisera qu'Agassiz était demeuré très évasif sur l'agencement des contributions de Desor et Guyot: celui-ci n'avait pas été informé du titre de la partie qu'il devait rédiger; il ignorait même qu'Agassiz avait envoyé Desor en Scandinavie! Il envisage dès lors l'éventualité d'une publication indépendante, même s'il est conscient du fait que sans le patronage d'Agassiz, ses travaux recevront un accueil plus réservé. Cf. lettre de GUYOT à Desor, 20.11.1846 (Houghton, BMS Am 1419-365).

³ Journal DESOR, 24.09.1846 (BPUN).

⁴ DESOR 1847a: 204; sauf indication contraire, toutes les citations ci-dessous sont extraites du même article.

premier est doté de caractéristiques¹ très différentes du second; à l'examen, ces traits propres révèlent pourtant n'être que la "*conséquence des changements de niveau auxquels le sol de la presqu'île [scandinave] est assujéti*"². Il balaie donc tous les arguments en faveur de la «théorie des courants»; et sa connaissance de la dynamique glaciaire lui permet d'expliquer de manière satisfaisante toutes les caractéristiques jusque-là relativement énigmatiques du phénomène en Scandinavie. En conséquence, il peut dresser un tableau très net de l'histoire géologique récente de la Scandinavie: dans un premier temps (durant l'époque glaciaire), la péninsule, reconverte par les glaces, était "*plus exhaussée*" qu'aujourd'hui; puis un affaissement général, entraînant "*l'envahissement des plaines (...) par la mer*"; dans un troisième temps, enfin, "*l'émersion de ces mêmes plaines, qui se continue encore sous nos yeux*".

Or, dans le dernier terme de cette démonstration, Desor fait appel à des arguments tirés de l'histoire de l'occupation humaine, et pénètre dans la préhistoire scandinave.

PREMIERE INCURSION DE DESOR DANS LA PREHISTOIRE

Caractéristiques marquantes de la topographie scandinave, les «oesars», ces collines étroites en forme de remparts nivelés à leur sommet, dénommés parfois «*chaussées des géants*», ont de tous temps intrigué les observateurs. Desor se rallie à l'explication de Johan Georg Forchhammer: ces oesars seraient des sortes de cordons littoraux déposés par les courants marins durant le retrait des eaux consécutif au second exhaussement du socle scandinave. Comme le diluvium, il s'agirait de terrains de transport. De l'avis de Desor, et du fait de leur origine marine, ils étaient pourtant postérieurs à ce dernier. La paléontologie paraissait confirmer à elle seule cette postériorité, sur la base des coquilles qu'ils renferment (des espèces identiques à celles que l'on trouve actuellement dans la Baltique). Elle était cependant renforcée par des témoignages archéologiques: ainsi, la découverte d'une cabane à l'intérieur de l'oesar de Soedertelge, qui démontrait qu'ils étaient d'un âge géologique récent; le déplacement de l'ancien port marin de Torneo à l'intérieur des terres prouvait d'ailleurs que le retrait de la mer se poursuivait encore³.

Or la botanique semblait attester de l'ancienneté de ce retrait: dans les tourbes formées après l'assèchement des rives, Jens Japhet Steenstrup avait observé quatre périodes successives, "*celle des Bouleaux (Espè), des Pins, des chênes & des hêtres, chacune avec des animaux divers*"⁴, qui indiquaient à la fois l'ancienneté de ce retrait et le réchauffement progressif du climat, depuis la fin de l'époque glaciaire.

De plus, l'histoire humaine elle-même paraissait plonger à l'intérieur de ces étages géologiques: dans ces tourbes, les savants avaient en effet mis au jour des vestiges humains et

¹ Enumérées et discutées en détail dans DESOR 1847a.

² On notera que Desor ne pouvait ignorer les travaux de Lyell sur le sujet (1835): ceux-ci avaient en effet été jugés suffisamment importants à Neuchâtel pour que son collègue Louis Coulon, le président de la SSNN, en rédigeât une traduction en français (LYELL 1840) — l'une des premières traductions de Lyell en français, d'ailleurs (cf. VACCARI 1998).

³ Pour une appréciation critique des diverses interprétations relatives au déplacement des lignes de rivage en Fennoscandie, cf. WEGMANN 1967. Schématiquement, si l'origine des oesars (mod: esker) est bien glaciaire, ceux-ci ne résultent pas directement des variations relatives du niveau marin: ils ont été formés par des torrents sous-glaciaires, durant les phases ultimes de stagnation ou lors du retrait des glaces.

⁴ Journal DESOR (BPUN), 29.09.1846, qui précise qu'"Il serait curieux de rechercher à quelle de ces étages appartient la tourbe qui est sous les Oesars. J'ai fortement engagé Steenstrup à s'en occuper".

des outils "*en pierre à feu*" que leur étude invitait à considérer comme extrêmement anciens, et même catégoriquement antérieurs à toute mémoire historique.

Dans sa démonstration géologique, Desor développe dès lors un argumentaire inédit, puisé dans un champ de savoir encore inconnu de la plupart de ses auditeurs et de ses lecteurs, hors du domaine scandinave: la préhistoire. Ce faisant, il est parfaitement conscient de la portée de cette innovation, qui permet de relier l'histoire de la Terre à celle de l'homme ou, comme il l'écrit, exalté, à Agassiz:

(...) [d']établir la liaison [des] phénomènes [glaciaires] avec l'histoire de l'humanité, non seulement par des déductions théoriques, mais d'après des faits bien établis. — Ceci voyez vous est ce que j'entrevois de plus grand de plus magnifique et de plus glorieux dans les recherches que nous aurons à faire. C'est pourquoi ne perdez pas un instant cette question de vue. Rien qu'à cette pensée, je sens mon courage se fortifier, et tout mon être se dilater, car j'ai la confiance que sous cette bannière nous aurons encore de beaux jours à ~~compter~~ vivre & de beaux triomphes à savourer¹.

De fait, Desor s'était placé au bon moment et au bon endroit pour assister à ce qu'on peut considérer comme la naissance d'un nouvel objet de recherche: l'«antéhistoire»².

Les antiquaires scandinaves

En contrepoint à la Renaissance de l'Antiquité classique, on observe l'émergence, dès la fin du XVI^e siècle et un peu partout en Europe, d'un intérêt érudit pour les vestiges matériels du passé régional³. Dès la fin du XVIII^e siècle et après la Révolution française, avec la naissance des nationalismes, ces études «antiquaires» connaissent un essor remarquable. Selon l'esprit des temps, les nations ne peuvent plus fonder leur identité sur la seule légitimité des dynasties régnantes. Les peuples, ces nouvelles entités sur la scène de l'histoire, sont amenés à affirmer leur spécificité par la définition d'une langue, de traditions et d'un passé communs⁴.

En Scandinavie⁵, ces études antiquaires étaient particulièrement en faveur et ont manifesté un dynamisme remarquable, qui s'explique partiellement par les caractéristiques propres à ces pays nordiques. Il s'agissait tout d'abord d'Etats assez jeunes, dont le passé historique était peu profond, et où la relative pauvreté des sources archivistiques invitait, plus qu'ailleurs, à se tourner vers les sources matérielles. Cette tentation était d'autant plus forte que le passé lointain y avait laissé des traces particulièrement visibles dans le paysage, sous la forme de ces innombrables mégalithes, tumuli et inscriptions runiques qui constellaient les grandes plaines nordiques encore peu densément habitées. Or, dans ces contrées qui avaient été préservées de la présence romaine, les antiquaires ne pouvaient se fonder sur le cadre chronologique primordial

¹ Lettre de DESOR à Agassiz, 30.10.1846 (MCZ, bAg 272.10.1b). Son enthousiasme ne tenait pas qu'à la nouveauté de l'argumentaire: ces découvertes archéologiques rehaussaient globalement le crédit des études glaciaires, en démontrant que "*l'époque glaciaire n'est pas qu'un simple accident dans l'histoire de notre globe: c'est une longue période, dont l'histoire est d'autant plus importante pour la géologie, qu'elle fait le passage des époques antédiluviennes aux temps historiques*" (DESOR 1847a: 206).

² Nous utilisons ici ce terme à dessein, puisque celui, plus récent, de «préhistoire» ne s'est imposé officiellement qu'en 1867, à l'occasion du congrès international de Paris. Dans la suite de ce travail, le terme d'«antéhistoire» désigne donc l'objet de recherche préhistorique, tel qu'il est perçu alors. A ce propos, voir ci-dessous, p. 293, n. 6.

³ Cf. en particulier PIGGOTT 1989, POMIAN 1992b, SCHNAPP 1993 et TRIGGER 1989. Voir également, ci-dessous, notre tableau synthétique de l'histoire de l'archéologie, p. 198.

⁴ Cf. THIESSE 1999.

⁵ Cf. KLJNDT-JENSEN 1975, SCHNAPP 1987: 95-96.

auquel recourraient leurs homologues méridionaux, accoutumés à cette distinction sommaire, aisée en apparence, entre trouvailles médiévales, romaines et «celtiques». Dénusés de tout point d'ancrage historique, les antiquaires nordiques étaient dès lors contraints, plus qu'ailleurs, à *faire parler les objets eux-mêmes* — une contrainte évidemment fructueuse pour l'éclosion d'une véritable archéologie.

Au Danemark en particulier, les nombreuses destructions induites par la mise en oeuvre, dès 1780, d'une grande réforme agraire, avaient provoqué la prise de conscience et la sollicitude des autorités pour la cause des antiquités nationales¹. Dès 1807, une Commission pour la préservation et la conservation des antiquités est formée, à l'instigation de Rasmus Nyerup, le bibliothécaire de l'Université de Copenhague. Dix ans plus tard, elle charge Christian Jürgensen Thomsen d'établir le catalogue des collections recueillies, et de les préparer pour leur exposition. L'attention de la couronne pour les antiquités se traduit par l'organisation de diverses fouilles archéologiques. Aux yeux du souverain, l'intérêt du passé lointain est désormais suffisamment évident pour qu'en 1812, il juge approprié de remettre à un émissaire de Napoléon Ier l'un des bols en or mis au jour sur l'île d'Avernakø².

Thomsen et l'invention du «système des trois âges»

C'est à l'occasion du classement des collections du Musée national que Thomsen se fait l'auteur de sa fameuse tripartition fondamentale de la préhistoire. En distinguant trois «âges», de la Pierre, du Bronze et du Fer, il offre à l'étude du passé ancien un ordre classificatoire qui la rend indépendante des textes écrits. Le principe même d'une succession des âges, évoqué déjà par certains philosophes antiques, n'avait certes rien d'audacieux. Mais chez Thomsen, cette succession n'était pas fondée sur la logique spéculative: elle se basait sur l'étude empirique d'une quantité d'ensembles archéologiques³. Thomsen ne se bornait pas à assigner des âges différents aux seuls matériaux de pierre, de bronze et de fer. Travaillant sur les associations de mobilier, il s'était concentré sur l'étude des tombes, «ensembles clos» qui offraient la garantie de relations strictes de contemporanéité. Ses résultats l'autorisaient donc à présenter des datations relatives, tant pour certains matériaux (cuivre, or, argent et ambre, à côté de la pierre, du bronze et du fer) que pour certaines catégories de mobilier (bols en verre, lurs en bronze) ou pour l'architecture funéraire (dolmens, tombes en ciste puis tombes à chambre sous tumulus), de même qu'à affirmer l'antériorité générale de l'inhumation sur l'incinération⁴.

La démarche de Thomsen⁵ était fondée sur la description typologique et l'analyse technologique, pour laquelle celui-ci recourait à des comparaisons ethnographiques. En vérité, ces deux approches n'avaient rien d'original: elles étaient assez couramment utilisées par les antiquaires dès la fin du XVII^e siècle. Mais c'est chez Thomsen qu'elles se trouvent associées pour la première fois. Et cette association, cohérente et ordonnée, est intégrée à la représentation

¹ Cf. KRISTIANSEN 1985; cf. aussi SØRENSEN 1996, qui s'intéresse plutôt à la «récupération» de l'archéologie (pour les limites de cette histoire sociologisante, cf. KAESER 2000b et 2000d).

² Cf. LUNDBECK-CULOT 1997: 100; sur ce dépôt de l'âge du Bronze, cf. SCHAUER 1986: *passim*.

³ Cf. GRÄSLUND 1976 (une réponse à HAGBERG 1976 et JOHNSEN 1976) qui, en estimant que le système de Thomsen ne devait rien à la spéculation philosophique, nous paraît toutefois excessif; on devrait se contenter de constater que Thomsen ne l'a pas exploité en ce sens. Cf. aussi HANSEN 2001.

⁴ Cf. GRÄSLUND 1981, 1987.

⁵ Cf. DANIEL 1976, RODDEN 1981, JENSEN 1987, EGGERT 2001: 33-40.

d'une évolution technologique. Ici, on peut véritablement parler d'un système interprétatif, ce qui autorise à y voir le premier «paradigme» de l'archéologie préhistorique¹.

C'est en 1817 que Thomsen formule pour la première fois le système des trois âges², qu'il applique par la suite au classement des collections du Musée national³. Peu diligent en matière d'émulation scientifique, il attend cependant près de vingt ans pour publier ses vues (1836). Traduit en allemand dès l'année suivante et en anglais en 1848, son ouvrage connaîtra une diffusion modeste, de telle sorte que dans le courant des années 1850, le système des trois âges demeure encore très mal connu de la plupart des archéologues européens⁴. Dans le Nord, en revanche, ce système est non seulement bien connu, mais paraît adopté par l'ensemble de la communauté savante. A vrai dire, il semble qu'au-delà de la paternité de Thomsen sur son système, le principe général d'une tripartition chronologique des temps antéhistoriques ait été dans l'air, dès les années 1820-1830, en Scandinavie.

Dans ces circonstances, on pourrait s'étonner de la lenteur de sa diffusion dans le reste de l'Europe savante. En fait, il faut garder à l'esprit que la Scandinavie était probablement plus excentrée qu'aujourd'hui dans les flux de communication intellectuelle. D'autre part, l'objet de savoir en question ne bénéficiait alors pas encore d'assises institutionnelles propres⁵. Mais surtout, la perspective adoptée par les antiquaires, partout en Europe, cantonnait leurs recherches à l'échelle régionale⁶; elle n'invitait pas à la généralisation de leurs observations. C'était par conséquent moins une affaire de diffusion que de perception: même pour ceux qui avaient eu accès aux données et aux interprétations scandinaves, il n'était pas aisé de saisir la portée du système de Thomsen pour les recherches antiquaires en général.

A cet égard, il est donc remarquable qu'un savant comme Desor, pratiquement étranger à ces questions, ait pu appréhender sur-le-champ le profit que la science *dans son ensemble* pouvait tirer des études antiquaires nordiques.

Un géologue chez les antiquaires

Peu avant Desor, Frédéric Troyon, un autre savant suisse, avait séjourné en Scandinavie. Il en était revenu séduit par le système des trois âges, qu'il s'efforcera de diffuser en Europe⁷. Chez lui, comme chez les autres antiquaires, les démonstrations de ses collègues nordiques ne constituaient pourtant qu'une grille de lecture, un outil précieux, d'inspiration naturaliste, pour

1 Cf. RODDEN 1981, qui emploie le terme de «paradigme» dans sa stricte acception kuhnienne (KUHN 1983a).

2 Cf. STREET-JENSEN 1985: 2.

3 Très probablement dès le début des années 1820, et en tous cas en 1827: cf. ROWLEY-CONWY 1984.

4 Cf. KIEHOR 1998: 30 sq., pour laquelle l'adoption du système des trois âges, en 1851, lors du classement des collections de la Société des antiquaires d'Ecosse constituait un acte pionnier. MORSE 1999: 1 relève d'ailleurs que la British Library, pas plus que la bibliothèque de l'université de Cambridge, ne disposaient d'une copie de la traduction anglaise de l'ouvrage de THOMSEN (1848); quant à l'exemplaire conservé à la Bodleian Library d'Oxford, celui-ci n'a jamais été coupé...

5 Cf. RICHARD 1992c.

6 Cf. KAESER 2001b; à propos de la signification de cette question pour l'histoire de l'archéologie, cf. KAESER 2000b.

7 Sur Troyon et son voyage dans le Nord (1844-1846), cf. RAPIN 1966, KAENEL 1988, 1991a, KAESER 2000c: 50 sqq, 2001h, LEFTZ *à paraître*. La question mériterait une analyse plus fouillée que ce qui a pu être entrepris jusqu'ici, d'autant plus que TROYON a laissé une très riche documentation archivistique (au Musée cantonal d'archéologie et d'histoire de Lausanne (MCAH), à la BPUN et en mains privées).

l'archéologie de la haute antiquité. Et cette archéologie demeurait intrinsèquement historisante. Pour Troyon, c'étaient ainsi la géologie et la paléontologie qui venaient en aide aux études antiques. Et dans son esprit, ce concours était circonstanciel et résultait de spécificités locales¹.

Il en allait très différemment pour Desor. Intéressé au premier chef par les préoccupations naturalistes qui l'avaient conduit en Scandinavie, celui-ci y exploitait l'archéologie pour résoudre la question de l'histoire du climat. Pourtant, et contrairement à Troyon, Desor n'y voit ni une relation de créancier à débiteur (même inversée), ni un phénomène occasionnel. En vérité, Desor perçoit probablement mieux que leurs auteurs la valeur de la démarche des savants nordiques, qui relève de l'ordre de la «découverte épistémologique». Pour lui, ceux-ci ont démontré la portée heuristique, pour les sciences naturelles en général, de l'intégration de la dimension humaine, historique. De son point de vue, il n'y a pas de solution de continuité: l'histoire humaine peut et doit s'insérer dans un projet naturaliste global.

De manière significative, Desor porte des jugements inégaux sur les principaux acteurs des recherches antiques en Scandinavie². Pour lui, les travaux de Sven Nilsson sont largement plus intéressants que les études de Thomsen. Parcourant les salles du Musée de Copenhague sous la direction de son conservateur, Desor reconnaissait l'importance et la richesse de cette collection... *"Mais ce n'est qu'une collection. Ce n'est pas un tableau de l'époque comme chez M. Nilsson. Aussi bien tout le monde ne peut pas être Nilsson"*³. Peut-être déplorait-il la sécheresse de la classification descriptive de Thomsen, qui refusait de s'aventurer sur le terrain interprétatif et de donner un sens à la dynamique évolutive⁴. De ce point de vue, en effet, Nilsson était beaucoup moins prudent. D'une part, comme le relève Desor, il n'hésitait pas à dresser hardiment un «tableau» de l'évolution, étroitement inspiré de la philosophie spéculative et des ouvrages des ethnographes français du XVIII^e siècle⁵. D'autre part, Nilsson (1838-43) avait des idées bien arrêtées sur le mécanisme (diffusionniste et migratoire) du changement. On pourrait dès lors considérer que la préférence marquée par Desor ne procédait que d'une sorte de romantisme naïf: les tableaux ambitieux de Nilsson étaient plus attrayants que les arrangements appliqués de Thomsen.

Il nous semble cependant que les causes de cette préférence sont plus subtiles. Glyn Daniel (1971) a souligné ce qui distinguait les systèmes respectifs de Thomsen et de Nilsson. Le premier construit, avec ses trois âges de la Pierre, du Bronze et du Fer, un modèle évolutif de nature *technologique*. Nilsson, pour sa part, en s'inspirant des spéculations des ethnographes et des philosophes du siècle précédent, met pour la première fois en pratique, sur la base des vestiges matériels, un modèle évolutif de nature *économique*: c'est l'étude de l'économie de

¹ Voir par exemple une lettre de TROYON à son père, le 28.10.1846, rapportant sa visite à Sven Nilsson (Archives MCAH: copies de lettres Troyon, Vol. 2: 79; citée par KAESER 2000c: 54). Pour Troyon, celui-ci est porté à *"unir l'archéologie à la géologie, car dans le midi de la Suède ces deux sciences se touchent de près"*; à l'entendre, les deux sciences demeurent donc distinctes, et ne sont associées qu'en raison de particularités locales.

² On précisera que durant ce voyage, Desor ne paraît pas avoir fait la connaissance de Jens Jacob Asmussen Worsaae, disciple de Thomsen dont il propagera largement le système des trois âges, et auquel il succédera à la tête du Musée des antiquités de Copenhague. En 1846, Worsaae, qui avait déjà publié son *Danmarks Oldtid* (1843/49) demeurait encore dans l'ombre de son maître. Peu après le séjour de Desor, Worsaae jouera un rôle central, aux côtés de Steenstrup et de Forchhammer, dans la formation de la (1^{re}) Commission d'étude des amas coquilliers — une entreprise qui le conduira à distinguer deux âges successifs de la pierre; à ce propos, ainsi que sur l'histoire ultérieure des relations entre sciences naturelles et préhistoire au Danemark, cf. KRISTIANSEN à paraître.

³ Journal DESOR, 29.09.1846 (BPUN).

⁴ Cf. en particulier GRÄSLUND 1976 (voir ci-dessus, p. 87, n. 3).

⁵ Cf. DUCHET 1995. Nous pensons en particulier à LAFITAU 1724; à ce propos, cf. KLINDT-JENSEN 1976: 44, HEGARDT 1999: 71-75.

subsistance qui lui permet de définir quatre stades, de la sauvagerie prédatrice, du pastoralisme, de l'agriculture et de la civilisation. D'une certaine manière, on peut donc dire qu'en fouillant ses tombes, Thomsen s'attache à des faits *historiques* (les formes et les matériaux des artefacts humains), qu'il ordonne selon un procédé typologique d'essence *naturaliste*. Et quoiqu'il reste discret sur la signification de sa classification, celle-ci s'inscrit dans un cadre de pensée *historique*. Nilsson, en revanche, recueille dans les tourbières suédoises des faits *naturels*, qu'il soumet à une lecture *historique et philosophique*. Mais puisque chez lui, la dynamique obéit à des règles économiques, jugées matérielles, il s'inscrit en définitive dans un cadre de pensée *naturaliste* (ainsi, c'est pour Nilsson la croissance démographique, nécessaire, qui a rendu inévitable le passage du stade pastoral au stade de l'agriculture¹).

Lorsqu'on la confronte à la démarche de Nilsson, la réserve de Thomsen sur la signification de ses propres études s'explique mieux. Son horizon intellectuel est limité à l'histoire primitive du Danemark et de la Scandinavie, une histoire qu'il juge partiellement conjecturale. En conservateur de musée, il désire simplement classer ses collections; élaboré en ce sens, son système ne préjuge ni n'implique l'existence de lois historiques. Sous la forme qu'il lui a donnée, la succession des âges n'est valable que parce qu'elle y est validée par ses associations de mobilier. Or, comme ces validations sont locales, elle n'a aucune portée générale a priori.

Chez Nilsson en revanche, les faits s'inscrivant dans un cadre naturaliste, leur interprétation est forcément globale: elle s'applique à l'humanité en général.

Desor chez Sven Nilsson: la culture assujettie au discours naturaliste

C'est muni d'une recommandation de l'anthropologue Anders Retzius que Desor s'était rendu, les 27 et 28 septembre 1846, chez Sven Nilsson, professeur de zoologie et responsable du musée de Lund. Dans son journal, Desor exprime ouvertement son enthousiasme pour les recherches de son collègue suédois. Après leur première discussion, entamée sur le terrain erratique avant de se poursuivre sur la zoologie, l'intérêt de Desor avait été éveillé par un squelette de *Bos urus* trouvé par Nilsson dans une tourbière des environs:

Le squelette est complet et l'on voit dans l'une des apophyses des vertèbres un trou des plus remarquables. C'est le trou d'un instrument qui a traversé l'apophyse suivante, L'on voit distinctement que la plaie de l'os s'est cicatrisé car le trou est entouré d'un renflement calleux, ce qui prouve que l'animal a vécu après avoir reçu la blessure. L'arme qui l'a blessé aurait été l'un de ces dards de silex dont on trouve une si grande quantité en Scanie. La trajectoire forme un angle très aigu avec la colonne vertébrale en sorte que pour traverser obliquement l'apophyse comme il l'a fait, il a dû être animé d'une très grande force².

Ici déjà, l'histoire humaine s'exprimait dans le domaine de la paléontologie. Il en allait de même de ce qui constituera leur principal thème de conversation durant leur première soirée: la question des quatre différentes races humaines ayant occupé successivement le territoire de la Suède, selon Nilsson³. On a vu les motifs multiples sur lesquels celui-ci fondait sa quadripartition de l'histoire antique de la Scandinavie; or, ce que Desor retient tout d'abord, c'est la description «paléontologique» des formes de crânes de ces quatre races (aborigène, germane, irlandaise ou plutôt phénicienne, puis scandinave moderne). On peut même noter que l'entrée

¹ Cf. NILSSON 1838-43/1868a: LXVII, cité par TRIGGER 1989: 8.

² Journal DESOR, 27.09.1846 (BPUN). Cf. aussi DESOR 1847a: 203-204.

³ A la suite de RETZIUS 1842.

en matière de Desor, dans son journal, porte précisément sur l'association d'ossements humains et de trouvailles zoologiques — une association dont Desor inverse encore les termes!¹

De Nilsson, on retient aujourd'hui avant tout sa méthode dite d'«ethnographie comparative»². Le recours aux analogies ethnographiques était certes loin d'être nouveau; mais Nilsson aspirait en ce domaine à une systématique appliquée principalement à son premier stade de l'âge de la Pierre (la sauvagerie, antérieure au pastoralisme). A cet effet, il avait recueilli un vaste ensemble documentaire qui devait lui permettre des comparaisons méthodiques, non pas entre des cultures prises dans leur ensemble, mais d'un outil à son semblable, par-delà le temps et l'espace: *"M. Nilson s'est procuré des armes et ustensiles de toutes les peuplades sauvages de l'ancien et du nouveau continent et il se trouve que tous les peuples ont à peu près les mêmes objets aussi longtemps qu'ils sont dans un état très peu avancé! La ressemblance va même jusque dans les moindres détails"*³. Pour Nilsson, cette ressemblance n'était pas fortuite; elle reposait sur l'identité des besoins matériels et des ressources économiques propres à l'état sauvage. Suivant la démonstration de son *"amphitryon"*, Desor faisait remarquer que:

Comme il n'est pas probable que l'Indien qui vit actuellement à la Terre de feu ait eu connaissance des mœurs et des usages des anciens autochtones de Scandinavie, Nilson en a conclu que pendant une certaine période de leur développement les peuples vivent de la vie de l'instinct & que c'est pour cela que leurs ustensiles sont si semblables. Il n'ont que des besoins matériels & c'est l'instinct qui les conduit à les satisfaire.

Pour Desor, le pas était capital. C'était cette observation qui le conduisait à affirmer, comme il l'avait écrit à Agassiz⁴, que *"les recherches de Nilson"* permettaient d'*"établir la liaison"* entre l'histoire naturelle et *"l'histoire de l'humanité"*. Puisque l'homme primitif mis au jour par les antiquaires scandinaves n'avait que des *"besoins matériels"* et n'était conduit que par son *"instinct"*, sa culture était encore en quelque sorte naturelle. Dès lors, le partage traditionnellement tracé entre sciences historiques et sciences naturelles n'avait pas lieu d'être. En fait et par principe, l'homme était justiciable du discours naturaliste.

EMBARQUEMENT POUR LES ETATS-UNIS

Le 28 février 1847, Desor quitte Paris pour Le Havre. Le 2 mars, un an jour pour jour après son départ de Neuchâtel, il embarque sur le *Sylvie de Grasse*, un voilier américain en partance pour New York. Il est accompagné par Charles Girard, un jeune étudiant neuchâtelois qu'Agassiz a pris à son service; son instruction a été confiée à Desor, qui s'en acquitte avec une rigueur toute paternelle.

A bord, Desor emporte un souvenir ému de ses derniers mois à Paris. Il y a fait de nombreuses rencontres et s'est lié d'amitié avec quelques hommes, en particulier avec Fritz

¹ Cf. journal DESOR, 27.09.1846 (BPUN): *"Les cranes qu'on trouve avec le Bos Urrus dans les tourbières et avec des armes de silex dans les tombeaux sont des cranes carrés comme ceux des Lapons"*.

² Cf. KLJNDT-JENSEN 1976.

³ Journal DESOR, 28.09.1846 (BPUN).

⁴ Cf. ci-dessus, p. 86.

Berthoud, dont le frère George était chargé de la gestion des biens d'Agassiz. Fritz Berthoud avait été envoyé par sa famille chez son oncle Jonas pour s'y former au métier de la banque; aspirant à la carrière artistique, il avait profité de son séjour dans la grande ville pour donner libre cours à ses ambitions¹. Ensemble, Desor et Berthoud avaient passé d'innombrables soirées, partageant en toute connivence leurs sentiments, leurs plaisirs et leurs passions, en compagnie souvent d'Agassiz, du poète et historien Juste Olivier, du célèbre peintre Charles Gleyre, de Charles Clément et du botaniste Esprit Requier, qui leur faisait déguster des fruits exotiques rapportés des serres de Louis-Philippe².

Fritz Berthoud venait tout juste d'épouser la femme dont il était épris; celle-ci était veuve d'un mari volage, qui l'avait quittée pour diriger un manège, et qui lui laissait un fils et une fille, Angèle, que Berthoud adoptera. Nageant dans le bonheur conjugal, Berthoud et son épouse Ernestine ne se privaient pas de taquiner Desor sur son célibat, insinuant que leur ami naturaliste paraissait plus sensible aux charmes des oursins qu'à ceux de la gent féminine, tout en concédant qu'il lui serait plus difficile de mettre en pratique dans un ménage son goût et ses aptitudes pour le dressage des animaux domestiques³.

L'heure de la séparation était cruelle pour Berthoud; mais son amitié ne pouvait rester insensible devant l'impatience de Desor à rejoindre Agassiz et les Etats-Unis. Leur séjour ne devait en principe y durer que deux ans. Mais qui pouvait préjuger de l'avenir que réserverait à Desor le Nouveau Monde? Peut-être celui-ci se déterminerait-il à demeurer en Amérique, pour y jouir à sa guise de nouvelles conquêtes, scientifiques ou autres? Artiste, Berthoud devait exprimer en vers ses sentiments à Desor, pour le conjurer au moins à revenir bientôt:

Le vieil Eole avec le vieux Neptune
Il est donc vrai, vont emporter vos pas;
Il est donc vrai, les flots et la Fortune
Vont vous pousser vers de lointains climats!
Ah! dans trois jours, quand pour vous notre rive
Disparaîtra dans le lointain brumeux,
Que cet adieu sur les flots vous arrive:
Partir, c'est bien; mais revenir, c'est mieux.

Puis les honneurs, les bravos, les louanges
D'un peuple fier de tous les grands projets,
Puis l'inconnu plein de formes étranges,
Puis les grands lacs et les lointains sommets,
Ah! tout cela, je le sens, c'est un rêve
Qui doit séduire un esprit généreux.
A votre gloire, ami, pour qu'il s'achève,
Partir, c'est bien; mais revenir, c'est mieux.

Oui, j'en conviens, là bas tout vous appelle
Et tout vous lasse et vous fatigue ici
Notre vieux monde à sa base chancelle,
Son coeur est froid, son ciel est rétréci...
Quand l'Amérique en sa verte jeunesse
Ouvre à vos bras un sein plus vigoureux
Quand son printemps vous livre sa richesse
Partir, c'est bien; mais revenir, c'est mieux.

Songez, ami, sur le lointain rivage
Aux longs regrets qu'ici vous nous laissez.
Songez à ceux qu'avait pliés l'orage
Et qu'en passant vous avez redressés
D'un peu de paix jouissant en silence
Vers vous, le soir, leur pensée et leurs vœux
Iront souvent porter cette espérance:
Partir, c'est bien; mais revenir, c'est mieux.

¹ Sur Fritz Berthoud, cf. COURVOISIER 1891 (en particulier 171-172).

² Sur Juste Olivier, cf. GODET 1894 et OLIVIER 1957; sur Charles Gleyre, cf. BERTHOUD 1874, CLEMENT 1878, HAUPTMAN 1996; sur ce dernier et Charles Clément (le futur beau-fils de Fritz Berthoud, appelé à une brillante carrière de critique d'art), cf. CLEMENT-GRANDCOURT 1994.

³ Le 30.12.1847, DESOR note à Berthoud qu'on lui a volé le renard dont il s'était évertué à «faire l'éducation»: *"cela a été un grand deuil comme vous pensez bien, mais seulement pour moi; ces messieurs n'en ont pas été trop affligés: le renard devenait trop savant"* (selon les transcriptions de Michel Clément-Grandcourt, qui conserve, entre autres manuscrits, la correspondance de Fritz BERTHOUD (Archives CG). Cette documentation comble les lacunes de la correspondance de Desor signalées ci-dessus (p. 40), et s'avère extrêmement féconde, du fait de l'intimité des deux hommes et de la franchise qui caractérise leurs relations épistolaires. Nous tenons à remercier très vivement M. Clément-Grandcourt pour sa générosité et son aide précieuse.

Puis cet ami que vous savez comprendre
Ce cœur d'enfant tant de fois ébranlé
Qui, tour à tour faible et fort, noble et tendre
Toujours heureux n'est jamais consolé.
Ah! loin de nous, allez lui rendre un frère
Et que bientôt je puisse à tous les deux
D'un ton plus gai, dire en vidant mon verre
Partir, c'est bien; mais revenir, c'est mieux.

Eh bien, adieu! partez et bon courage!
Que nul effroi ne vous vienne assaillir.
Déjà je vois, croyez-en mon présage
A l'horizon poindre un bel avenir.
C'est le succès que la gloire environne,
C'est dans ma cave un Chambertin plus vieux
Pour un retour que la gaité couronne
Partir, c'est bien; mais revenir, c'est mieux!

La traversée de l'Atlantique

La traversée, décrite par Desor dans une longue lettre à son ami Berthoud², durera quatre semaines; quatre semaines d'oisiveté que Desor apprécie comme il se doit: *"on ne fait que manger, boire, fumer et dire des bêtises. (...) Fatigué comme je l'avais été les derniers temps de mon séjour à Paris, je me suis abandonné avec délice à cette vie animale, et je soupçonne un peu les nombreux poulets, canards, dindes, etc. que j'ai absorbés de n'être pas tout à fait étrangers à mon rhumatisme"*. Contrairement aux vapeurs, les voiliers offrent *"l'agrément d'être fort au large (...) Nous ne sommes que quatre³ voyageurs"*. Il s'agit, outre Charles Girard et lui-même, de deux épiciers parisiens, dont la naïveté et l'ignorance (que Desor se plaît à brocarder) laissent mal augurer du succès de leur entreprise: diriger des fermes dans l'Ouest pour le compte d'une société française.

Par chance, la nature supplée à la pauvreté de la compagnie. Les voyageurs ne sont en effet pas épargnés par les éléments: ils traversent plusieurs tempêtes que Desor, insensible au mal de mer, projeté parfois hors de son lit par les secousses du navire, prend pour agrément. Pour lui, la tempête est un *"spectacle"* qu'il se flatte de savoir apprécier à sa juste valeur. Comme au sommet de la Jungfrau, il aimerait pouvoir partager cette sensation avec un ami,

(...) parce que je sais que les grandes scènes de la nature causent toujours une salubre influence sur les âmes capables de les comprendre? Combien on se sent élevé au dessus des petites misères de la vie. Les émotions qu'on éprouve sont complètes, pures, sans mélange, parce que notre amour-propre n'y est pour rien. Il est probable que si une fée vous plaçait maintenant là, je n'aurais pas grand'chose à vous dire, mais la mer parlerait pour moi. Quel langage, ami!

En toutes circonstances, Desor conserve donc son regard de naturaliste: il se félicite de l'opportunité d'observer des icebergs de près — des observations qui lui permettent de leur dénier le rôle que certains partisans de la théorie diluvialiste, disposés à quelques compromis, voulaient leur assigner dans l'histoire du phénomène erratique⁴. A proximité des côtes, ils

¹ Poème manuscrit daté de Paris, le 24 février 1847; Fonds Desor, Album Combe-Varin I (BPUN).

² Lettre du 12 au 30.03.1847 (Archives CG). Voir également un long compte rendu rédigé par son compagnon GIRARD: *"Voyage en Amérique, 1846"* (Charles Girard Papers, Smithsonian Archives, Washington DC (Smithsonian)).

³ De manière significative, en dépit de son progressisme déclaré, Desor oublie dans son compte les cent trente (!) passagers de l'entrepont, qu'il ne signale que plus tard. Encore juge-t-il sa curiosité digne de mention: *"Il fallait un certain courage pour s'aventurer les premiers jours dans cet antre obscur où la misère, la maladie et la saleté se sont établis en permanence. Représentez-vous un troupeau d'hommes, de femmes et d'enfants, de vieillards, entassés pêle-mêle dans de mauvais grabats, les uns jurant, les autres riant, d'autres faisant l'amour, d'autres pleurant, d'autres priant toutes les fois que le navire chancelle un peu. (...)"*

⁴ Pour certains diluvialistes, le polissage des roches pouvait avoir été produit, non pas par des glaciers rampants, mais par des icebergs flottant sur les eaux. A l'examen, ces *"glaces flottantes"* ne pouvaient toutefois avoir été l'agent des sillons réguliers tracés dans les roches. En effet, la surface des icebergs s'avère continuellement entamée par la chaleur supérieure de l'eau de mer; des cailloux pris dans la glace ne demeurent pas longtemps en surface, et ne pourraient donc aucunement exercer l'action prolongée qu'impliquent ces sillons. De plus, les icebergs tournoient sur eux-mêmes au gré de la fonte de leur partie immergée; il est donc impossible de leur imputer des traces aussi régulières que les sillons des roches polies.

recueillent "un merle de l'espèce américaine, à gorge rouge, que la tempête avait poussé au large et qui venait chercher un refuge chez nous". Desor s'oppose à Girard, qui voulait l'empailler; il préfère l'adopter, pour le ramener peut-être un jour en Europe, en guise de cadeau à Angèle, la jolie belle-fille de Berthoud, "persuadé que je suis qu'il serait bien soigné".

Le 30 mars 1847, leur navire arrive enfin à destination: "*Hourrah! L'Amérique! Dieu que la baie de New York est belle! Magnifique! La plus belle du voyage. C'est quelque chose pour l'impression qu'on reçoit d'un pays*".

DESOR, AGASSIZ, LA SCIENCE ET LES AMERICAINS

Posant le pied sur le sol de l'Amérique, Desor apprend qu'Agassiz, indisposé, n'a pas pu venir l'accueillir à New York. Il se hâte donc de le rejoindre à Boston, où il prend aussitôt la mesure du prestige acquis par son ami dans le Nouveau Monde: le savant célèbre qu'il a quitté quelques mois auparavant est désormais un personnage public.

Un apôtre de la science chez des fidèles assoiffés

Depuis son arrivée aux Etats-Unis, Agassiz n'avait pas perdu son temps¹. Avidé de découvertes et désireux d'embrasser d'emblée le maximum de connaissances sur l'histoire naturelle du continent, celui-ci avait consacré les premières semaines de son séjour à voyager de ville en ville, pour y examiner les principales collections naturalistes. Par la même occasion, il avait pu se familiariser avec la recherche américaine et ses ressources, tant matérielles qu'humaines. Et à son grand plaisir, il en avait distingué la richesse. La déficience des institutions scientifiques, bien inférieures à leurs homologues européennes, était compensée par le savoir et surtout par la volonté, l'ardeur et l'enthousiasme des savants américains.

Or, si Agassiz était enchanté par ses premiers contacts avec le monde scientifique Outre-Atlantique, ses collègues américains le lui rendaient bien². Pour eux, la visite d'Agassiz était déjà un honneur de taille; celui-ci était en effet le premier savant d'envergure mondiale à s'établir aux Etats-Unis. D'un abord facile et dénué de l'affectation attendue de la part d'un personnage aussi fameux, prodigue de sa personne et de son savoir, Agassiz louait leurs travaux et les encourageait à persévérer. Tout en les informant avec précision de l'état le plus récent des recherches dans leur domaine en Europe, il saisissait l'intérêt particulier des études de chacun, et employait sa perspicacité et ses connaissances encyclopédiques pour les aiguiller sur les voies les plus profitables pour eux et pour la science.

Durant l'hiver, à l'invitation de son cicérone John Amory Lowell, industriel, financier et mécène influent, Agassiz avait donné une série de leçons publiques sur le "*Plan de la Création dans le Règne animal*"³. Avec virtuosité, il mettait sa colossale érudition au service d'une synthèse

¹ Pour les activités américaines d'Agassiz, on se reportera principalement à LURIE 1960: 122 sqq.

² Pour un témoignage des premières impressions faites par Agassiz sur les principaux savants américains, cf. notamment le journal de Silliman (cité dans FISHER 1866: 82-83), et deux lettres de Asa GRAY (1893: vol. I, 345-346 et 349).

³ Notre trad. de l'anglais.

éclairante des sciences naturelles, accessible au plus grand nombre tout en offrant aux plus instruits des perspectives nouvelles et inédites, fondées sur ses recherches personnelles. Ces leçons eurent un succès inouï: certains soirs, Agassiz comptait jusqu'à 5000 auditeurs, et devait répéter son cours le lendemain pour ceux auxquels il avait encore fallu refuser l'entrée, faute de place. Dans la foulée, des offres de cours similaires affluaient de tous côtés. Agassiz allait ainsi s'engager dans une véritable tournée de conférences dans les principales villes du pays. Durant ce «circuit scientifique», il en profitera pour faire récolte, partout, de spécimens remarquables. Il amassait aussi des honoraires considérables qui lui permettaient de rembourser ses dettes en Europe et de préparer la constitution, à Boston, d'une «fabrique scientifique» analogue à celle de Neuchâtel.

De fait, Agassiz oubliait peu à peu qu'il n'était initialement venu aux Etats-Unis que pour un voyage d'exploration. Galvanisé par la popularité de la science dans ce pays jeune, par la curiosité et l'esprit d'entreprise des Américains, il ne pouvait réfréner son enthousiasme et élaborait désormais des projets innombrables. Le monde scientifique américain était encore un territoire largement en friche; mais Agassiz y avait reconnu la fertilité exceptionnelle du terrain savant: si l'Europe était riche de son passé, c'était en Amérique qu'il entrevoyait l'avenir de la science. Pour combler leur retard, les Américains avaient besoin d'outils plus performants, d'institutions plus solides et ambitieuses. Leur détermination était déjà perceptible. Encore leur fallait-il une puissance organisatrice, une personnalité apte à réunir les volontés et à diriger fermement les efforts d'une nation toute entière: Agassiz était prêt à endosser ce rôle. Pour commencer, il n'hésitera donc pas à accepter à l'Université de Harvard une chaire de géologie et de zoologie qui y entraînait la création d'une nouvelle faculté des sciences, la *Lawrence Scientific School*.

D'une certaine manière, Agassiz était arrivé au bon moment pour exercer son empreinte aux Etats-Unis. La date de son arrivée représente en effet une époque charnière dans l'histoire américaine¹, marquée par une formidable croissance démographique, à laquelle la nation répond par une politique impérialiste énergique: à l'annexion du Texas (1845) suivent l'acquisition des Territoires du Nord-ouest (1846) puis des Californies (1848). Les Américains, confiants dans leur «Destinée manifeste», encouragent la diffusion accélérée d'innovations techniques comme le télégraphe et l'extension du réseau ferroviaire, qui amenuisent considérablement les distances séparant les communautés de l'Union. La Nouvelle-Angleterre elle-même n'est pas épargnée par ces mutations. Sa capitale, Boston, dévolue jusqu'alors presque exclusivement au commerce, amorce un virage industriel qui lui permet de mettre en valeur les produits coloniaux du Sud qu'elle se bornait précédemment à distribuer. Or les élites économiques savaient que le succès d'une telle conversion, tout comme l'essor général de l'économie nationale, dépendait du développement de l'instruction, ainsi que de la mise en valeur des ressources intellectuelles et naturelles du pays. Des hommes tels que John Amory Lowell ou Abbott Lawrence étaient donc prêts à soutenir, financièrement et socialement, les projets d'Agassiz.

L'accord entre Agassiz et sa nouvelle terre d'adoption n'était cependant pas un mariage de raison, et le succès du naturaliste suisse ne tenait pas qu'à sa réputation, à son charme et au magnétisme de sa personnalité. Dans un pays intensément religieux, animé par un idéalisme volontaire et providentialiste, les conceptions scientifiques d'Agassiz devaient en effet rencontrer un profond écho. Car chez lui, la science était plus qu'un outil au service de l'exploitation technique pour le bien-être matériel. Sa poursuite même était une vertu, et son message était spirituel: l'intelligence du monde ne pouvait être atteinte que par la compréhension de sa

1

Cf. REMINI 1996 et BRUCE 1987, qui soulignent tous deux le rôle capital d'Agassiz dans l'essor de la science américaine.

dimension mystique. En cultivant la science, ses auditeurs faisaient fructifier la nature que le Créateur avait mise à leur disposition; et tout en magnifiant son œuvre, ils pouvaient célébrer le Seigneur. Dans les paroles et les écrits d'Agassiz, les Américains trouvaient un oracle qui leur permettait de concilier la ferveur de leurs aspirations religieuses et l'avidité de leurs desseins terrestres.

Dans ces circonstances, on s'explique aisément la popularité exceptionnelle d'Agassiz et la vénération qu'éprouvaient les Américains à son égard¹. Pour Agassiz, ce nouveau statut était flatteur; mais il était également pesant. Objet de toutes les sollicitations, celui-ci, que sa nature ne poussait déjà pas à la mesure, se sentait parfois écrasé sous le poids de sa responsabilité. Souffrant du mal de la patrie², accentué encore par l'échec de son mariage et l'absence de ses enfants, il était frappé par de violentes crises de découragement qui le laissaient totalement désespéré. Même dans sa nouvelle «fabrique scientifique» privée, où, après François de Pourtalès, Desor et Girard, l'avaient rejoint le lithographe Auguste Sonrel, le dessinateur Jacques Burkhardt puis le géologue français Jules Marcou et "Papa" Christinat, un vieil ami de la famille, Agassiz peinait à imprimer sa direction. Par contraste avec les apparences enchantées de sa vie sociale, le quotidien d'Agassiz n'était pas toujours radieux. Pour suppléer à l'autorité déficiente du maître, c'était Desor qui se montrait le plus entreprenant et qui, non sans heurts avec les autres collaborateurs, assurait le fonctionnement tant domestique que scientifique de l'«entreprise» familiale.

Le regard de Desor

Pendant des années, Desor avait personnellement soigné l'image de son maître. Aux Etats-Unis, la gloire d'Agassiz, née durant son absence à Paris, lui échappe et le dépasse. Quelque peu refroidi, il prend maintenant conscience du caractère parfois outrancier de la vénération dont celui-ci fait l'objet. Jaloux de ses admirateurs, il juge que la plupart d'entre eux, incapables d'apprécier les véritables mérites du savant, ne sont que séduits par sa personne, ce qu'il ne se prive pas de faire remarquer à Agassiz³.

A l'égard des Américains, Desor éprouve en vérité des sentiments partagés⁴. Accoutumé à l'exil, Desor ne souffre pas, lui, du *heimweh*⁵; sa connaissance de l'anglais, qu'il maîtrise depuis sa jeunesse, contribue à son intégration rapide. Il est tout à son aise dans ce pays qu'il admire, dont la vitalité l'impressionne, et où sa proximité avec Agassiz lui ouvre toutes les portes. Mais il y souffre néanmoins de l'austérité des mœurs et de l'atmosphère de dévotion naïve qui baigne toutes les activités sociales. Il s'irrite de l'assurance des Américains, qu'il lui arrive de tenir pour de la suffisance. Et s'il loue chez eux l'énergie créatrice, le goût du confort, il déplore leur absence de légèreté, de sensibilité et de sens artistique: "*L'absence de toute poésie est un trait (...) caractéristique chez ce peuple*". Contemplant un jour le spectacle fascinant offert par les chutes du Niagara, Desor rapporte ainsi l'anecdote suivante:

¹ Dans une lettre à Berthoud, 15.11.1847 (Archives CG), DESOR notait que "*J'entends les Américains dire que c'est en une des grandes destinées des Etats-Unis que la Providence y a envoyé Agassiz*"... Sur cette popularité, cf. MAC CULLOUGH 1992.

² Cf. à ce propos le poème dédié à Agassiz par LONGFELLOW (cité par HOLDER 1893: 112-113).

³ Voir p. ex. la lettre de DESOR à Agassiz, 30.11.1846 (MCZ, bAg 272.10.1b).

⁴ Des sentiments dont il se confie régulièrement à son ami Berthoud (Archives CG).

⁵ Le mal du pays.

Au moment où nous passions devant la chute j'entendis la conversation suivante à côté de moi. Quel magnifique force d'eau (water power) cela ferait! Rien que cette petite chute repartir un autre quel joli moulin on ferait marcher avec cela. Quand ensuite nous vîmes les voitures et les passans se promener sur le pont suspendu presque au dessus de nos têtes (ce qui produisit sur moi un effet saisissant) j'entendis un gros individu demander à un autre s'il pensait que le convoi du chemin de fer pourrait traverser le pont. Je ne pense pas fut la réponse. Je suppose néanmoins ajouta le gros monsieur, que les actions sont recherchées. On lui répondit qu'en effet, l'affaire était bonne, ce qui parut l'intéresser plus que tout le reste. Il y a 3 ans, je visitai le Whirlpool avec un individu, qui oublia entièrement de regarder le Niagara, absorbé qu'il était par la beauté des fentes [palissades] qui faisaient le seul objet de son admiration¹.

«Edward Desor», un savant américain

Aurolé par sa courte carrière européenne, Desor n'avait pas à se plaindre de sa situation aux Etats-Unis. Profitant de l'accueil réservé à Agassiz, il avait accompagné ce dernier lors de nombreux voyages et expéditions qui venaient enrichir son expérience. Reçu dans la *Boston Society of Natural History*, membre correspondant du *Lyceum of Natural History* de New York, il allait même faire son entrée dans l'auguste *American Academy of Arts and Sciences*. Sous la direction de son maître et dans sa «fabrique» bostonienne, Desor entamait désormais des recherches embryologiques et consacrait la plus grande partie de son énergie à la rédaction des *Principles of Zoology*, un manuel de zoologie conçu par Agassiz et Augustus A. Gould (1848)². Cet ouvrage devait combler une lacune importante dans le matériel pédagogique américain, qui avait jusqu'alors contraint les étudiants à se reporter à des traductions d'ouvrages européens³.

À côté de ces travaux «de commande», Desor jouissait d'une réelle autonomie, et pouvait présenter en son nom propre (anglicisé pour l'occasion) ses recherches personnelles — en particulier ses études sur le phénomène erratique en Scandinavie, qu'il s'attachait à relier aux observations effectuées aux Etats-Unis, pour démontrer la généralité de l'âge glaciaire. S'appuyant sur les travaux de son ami Charles Martins⁴ et relevant la présence de roches polies et striées sur les flancs du Mont Washington (New Haven) jusqu'à une altitude de 1500 m, ainsi que dans des vallées aussi étroites que celle du Vinousky (Vermont), Desor pouvait exclure qu'elles aient résulté du frottement de la base des icebergs sur les anciens fonds marins; comme en Scandinavie, celles-ci témoignaient clairement de l'action des glaciers. L'absence d'importantes

¹ Journal DESOR (BPUN), 17.09.1850.

² La correspondance de DESOR témoigne du sérieux avec lequel celui-ci s'acquittait de sa tâche; cf. ainsi sa lettre à James Hall, 12.01.1848 (J. Hall Papers, New York State Library, Albany NY). De manière générale, il semble que Desor se chargeait lui-même des observations, alors que "C'est Agassiz qui fait d'ordinaire la synthèse; nous la discutons ensuite, et comme nous ne sommes pas toujours d'accord du premier coup, il arrive que nous nous disputons quelquefois comme mari et femme, car vous savez que je suis un peu sceptique" (lettre de DESOR à Berthoud, 27.01.1848, Archives CG).

³ Le conchyliologiste Gould s'était montré enchanté de la proposition d'Agassiz de collaborer à cette entreprise qu'il avait tout d'abord entamé seul. Cet ouvrage, qui synthétisait l'état le plus récent des connaissances en matière d'anatomie, de paléontologie, de géologie et d'embryologie, constituait une sorte de manifeste en faveur des positions épistémologiques d'Agassiz; il connaîtra un énorme succès et sera réédité à de nombreuses reprises, durant plusieurs décennies. Sa rédaction avait été confiée à Desor, qui s'irritait du peu d'empressement manifesté par Agassiz face à ses insistantes demandes de relecture. A ce propos, voir ci-dessous p. 109 sqq.

⁴ Géographe et botaniste d'origine allemande, directeur du célèbre Jardin botanique de Montpellier, Charles Martins était en France l'un des principaux champions de la théorie glaciaire. Ayant séjourné à plusieurs reprises dans les Alpes, Martins avait participé à des explorations françaises dans le Grand Nord, aux îles Spitzberg, à l'île Jean Mayen et en Norvège. Par ses communications devant la Société géologique de France (MARTINS 1845/46, 1846/47), il s'était notamment attaché à contrer la "théorie batarde des glaces flottantes"; lettre de MARTINS à Desor, 22.06.1847 (AEN).

chaînes de montagnes, que certains opposaient à l'application de la théorie glaciaire en Amérique du Nord, ne constituait pas un obstacle. En effet, Agassiz avait démontré que la progression des glaciers ne procède pas de la pente, mais de leur masse; il s'agissait ici de vastes glaciers "*de la nature de ceux des régions boréales*" (Desor 1848a: 97).

Comme en Scandinavie, l'attention portée aux périodes géologiques récentes le faisait toucher à la question des origines de l'humanité. Les naturalistes américains avaient en effet mis en évidence une vaste transgression marine attestée par les coquilles marines abandonnées lors du retrait des eaux. Dès lors, les espèces terrestres qui peuplaient maintenant ces mêmes régions devaient nécessairement avoir émigré des régions méridionales, préservées, ou être descendues des éminences insularisées par la transgression. Pourtant, cette explication ne pouvait s'appliquer aux espèces aquatiques d'eau douce, propres aux régions septentrionales. Adoptant une perspective créationiste, Desor jugeait que celles-ci étaient par conséquent de création plus récente. Pour lui, il en allait de même des mastodontes, car le mastodonte "*était un animal de la plaine s'il en fût jamais*": cette espèce ne pouvait donc s'être repliée sur les sommets émergés. En outre, la meilleure preuve de sa création récente résidait dans le fait que ses vestiges n'apparaissaient que dans les dépôts les plus superficiels, en association avec des coquilles terrestres ou fluviatiles. Dans ces circonstances, Desor se croit autorisé à effectuer un timide parallèle entre la Scandinavie et l'Amérique: si le mastodonte est postérieur aux dépôts dits diluviens, il en va probablement de même du *Bos priscus* mis au jour dans les tourbières de la Scanie. On aurait donc affaire à une véritable faune post-glaciaire, qui n'en serait pas moins «d'âge fossile». Il pourrait par ailleurs en aller de même pour la question humaine: probablement contemporain¹ du mastodonte, l'"*homme rouge*" descendrait ainsi d'une humanité primitive, comparable aux " *races Turaniennes*" des tourbières scandinaves. "*Mais c'est là un terrain trop glissant sur lequel je ne veux pas m'aventurer*"... Desor (1848a: 98) préférerait encore ne pas approfondir cette problématique compromettante.

Membre à part entière de la communauté scientifique américaine, Desor pouvait se féliciter de sa position. Il était conscient du statut enviable que les Américains accordaient aux hommes de science, ainsi que des sacrifices que la société dans son ensemble était prête à consentir pour leur garantir des conditions de travail idéales. En visite dans le camp des membres du *Coast Survey*², à Portland (Maine), Desor ne peut ainsi cacher son admiration devant le confort de leur installation et la richesse de l'appareillage mis à leur disposition par le gouvernement: "*Il y a un an aujourd'hui j'étais à Christiania. (...) Que d'événements dans cet intervalle. Que d'émotions, que de progrès. Décidément je serais déraisonnable si j'allais me plaindre*". Le ton de ces notes en contredit pourtant la reneur: on sent que Desor cherche à se raisonner lui-même: "*Ces réflexions m'ont occupé pendant le voyage d'aujourd'hui*"³.

En vérité, une insatisfaction sourde le travaillait: à la faveur de son affirmation personnelle, son amitié avec Agassiz, dans laquelle il puisait l'essentiel de son énergie et qui avait longtemps constitué la raison d'être de ses efforts, s'était refroidie. Leur relation était désormais celle d'un

¹ Quelques années plus tard, il estime toutefois l'existence des mastodontes "*antérieure à l'apparition de la race rouge, car nulle part on n'a découvert dans les tumulus indiens, parmi tant d'objets représentant (...) les figures des animaux actuels du pays, rien qui rappelle la forme du mastodonte*" (1852c: 374-375).

² Après les guerres contre les Anglais, la Marine américaine s'était trouvée placée dans une position d'inactivité forcée. Afin d'échapper à la routine militaire et afin de s'ouvrir de nouvelles perspectives, de nombreux officiers de la *Navy* avaient accepté des engagements dans la reconnaissance des côtes — un procédé qui autorisait le gouvernement américain à employer utilement (pour la science et ses applications pratiques) des forces autrement galvaudées: cf. DAVIS 1899.

³ Journal DESOR, 15.09.1847 (BPUN).

vieux couple maussade et irritable: leur complicité s'était muée en une bienveillance relâchée, et la flamme des débuts avait fait place à une impatience exaspérée face aux travers du partenaire. Comme le disait Agassiz: *"Entre Desor et moi, il y a toujours trop de matière à discussion, puis on se chamaille, on se fâche même pour mieux prouver qu'on a tort"*¹...

1

Annotation d'AGASSIZ sur une lettre de DESOR à Berthoud, 30.09.1847 (Archives CG).

UNE RUPTURE RETENTISSANTE

Au printemps 1848, l'Ancien Monde est agité de convulsions d'une ampleur insoupçonnée. Partout, la révolution gronde; la Principauté modèle de Neuchâtel elle-même s'est embrasée et s'est ouverte à la République. Toutes les assurances sont ébranlées; en Amérique, les nouveaux immigrants tremblent et s'inquiètent du sort réservé à leurs amis et parents demeurés en Europe.

Or, comme l'écrivit Desor à son ami Berthoud,

Il n'y a pas que les trônes seulement qui croulent, les empires qui se décomposent; la division pénètre plus loin et menace les liaisons les plus naturelles, les sympathies les plus fortes. Enfin, le croirez-vous, je suis brouillé avec Agassiz, brouillé à mort, je le crains. Et pourquoi? Pour quel motif? Est-ce la jalousie, l'intérêt, la rivalité qui nous ont désunis?

Non, non, il a fallu quelque chose de plus fort et de plus redoutable que ces petites passions pour briser une amitié de dix ans, amitié qui avait été cimentée par tout ce qu'il y a de plus sympathique dans la vie, l'enthousiasme, la gloire, le danger, l'adversité, les orages et les bourrasques d'une carrière agitée et brûlante.

Ce quelque chose, cet écueil contre lequel notre amitié a sombré n'est et ne pouvait être qu'une femme. Vous connaissez le cœur d'Agassiz, son tempérament exigeant auquel il faut une soupape, sinon un débouché du moins, sûreté pour l'empêcher d'éclater. Ce tempérament n'a malheureusement pas changé par la traversée d'Europe en Amérique; je l'ai retrouvé aussi indomptable que jamais auparavant en Europe, moins la soupape de sûreté. Je vous dirai quelque jour au coin de votre feu ce qu'était cette soupape de sûreté (pour le moment je ne le puis). J'en ai quelquefois tremblé; cependant je ne croyais pas le danger aussi imminent.

Si au moins l'objet de ses amours avait été une femme attrayante, ou à défaut de cela une femme jolie, gracieuse, ou seulement simple et bonne. Mais hélas, ne trouvant rien de pareil (car on n'aime ici que pour le bon motif), ses affections se sont portées sur..... devinez; une cuisinière irlandaise, c'est à dire tout ce qu'il y a de plus vulgaire, de plus carcasse au monde, avec cela sale et laide, sans aucune éducation, ne sachant ni lire ni écrire, mais en revanche jurer et tempêter comme une véritable femme de la Halle. Avec le caractère faible d'Agassiz, cette femme parvint à se rendre maître de lui et de toute la maison. Son impertinence et son indécence devinrent bientôt le motif de discussions et même de querelles très vives entre nous, dans lesquelles je m'efforçai en vain de ramener Agassiz en lui montrant une ruine certaine au bout de la voie qu'il suivait.

Mais que voulez vous que le raisonnement fasse contre la passion? Les choses continuèrent ainsi jusqu'à il y a six semaines, lorsque ladite cuisinière poussa l'impudence jusqu'à venir me demander raison de ma conduite envers elle, et cela en présence d'Agassiz. Cette fois, c'était trop fort; Agassiz le comprit et m'annonça qu'il allait la renvoyer. Mais ô faiblesse, la résolution qu'il avait prise s'évanouit sans doute sous les caresses de sa bien-aimée.

C'était au moment de notre déménagement pour Cambridge. Déjà le lendemain Agassiz vint me demander si je verrais quelque inconvénient à ce qu'elle restât encore quelques jours afin de ne pas exciter les cancans par un renvoi trop brusque. J'y consentis, mais refusai de me rendre à Cambridge, sous le prétexte que j'avais encore quelques expériences à compléter. Je croyais encore à sa sincérité.

Cependant la cuisinière était toujours là; Agassiz m'adressa plusieurs fois des invitations spéciales pour joindre tel ou tel de nos amis communs. Je refusai constamment, puis à la fin je lui déclarai que sous aucun prétexte je ne mettrai les pieds dans sa maison aussi longtemps que cette femme y serait.

Je fus taxé d'absurde, de pédant, de tyran, mais je demeurai ferme. Les choses en étaient là lorsque, il y a quinze jours, je reçus la visite de l'un de nos amis communs, Monsieur Cabot; il avait vu Agassiz le matin et l'avait trouvé très abattu, par suite, à ce qu'il disait, de fâcheuses nouvelles qu'il avait reçues de sa famille, sa femme étant mourante, son beau-frère menacé dans sa position, ses enfants sans protecteur au milieu des troubles qui agitaient le Duché de Bade. Monsieur Cabot avait été vivement impressionné par ces récits, et il venait pour m'engager à rejoindre le plus tôt possible Agassiz, qui avait, disait-il, besoin de mes conseils et de mon appui.

Que fallait-il faire? Après quelques hésitations, je me décidai à dire à Monsieur Cabot la véritable cause de mon éloignement de Cambridge. Ce fut pour lui tout à la fois un éclair et un coup de tonnerre. Il comprit et trembla pour Agassiz. Son premier soin fut d'écrire immédiatement à Agassiz une lettre pressante pour l'engager à changer de conduite et à renvoyer immédiatement cette fille, attendu qu'en persistant il ruinait non seulement son propre avenir, mais menaçait de déconsidération la science dont il était le représentant.

Je n'ai pas vu cette lettre, mais il paraît qu'elle était sévère, car Agassiz en devint littéralement fou; on m'assure qu'il entra dans une rage épouvantable, me traitant de lâche et de traître..... Dès ce moment, a-t-il dit à diverses personnes, ma vie toute entière lui apparut sous un jour différent. Il est convaincu que dès notre première entrevue, j'ai pris à tâche de le ruiner; j'ai employé dix ans à le sous-miner, et maintenant que je crois le moment venu, je veux le terrasser par une odieuse accusation pour me mettre à sa place.

(...) Cela vous paraît insensé, et cependant il a réussi à le faire croire à quelques imbéciles tels que Charles, Marcou, le papa Christinat et Bourckhardt qui m'ont pour la plupart provoqué en duel (à l'exception du papa); je n'ai pas tenu compte de ces provocations, comme bien vous pensez, et pour n'être pas ennuyé, j'ai fait signifier à Marcou, le plus furieux de la bande, que je l'engageais fortement à quitter le pays s'il ne voulait pas être sous les verrous, attendu qu'une provocation est considérée dans ce pays-ci comme une menace de meurtre et punie de même.

(...) [Agassiz] m'accuse d'être la cause unique de la désunion de sa famille, que c'est à cause de moi qu'il s'est séparé de sa femme; que j'ai essayé de l'engager à ne pas payer ses dettes, afin de pouvoir mettre cet argent dans ma poche quand la pelote serait assez grosse. Hein!

(...) Le malheureux est parti sur ces entrefaites pour le Lac Supérieur, Dieu sait dans quelles dispositions, en proie au désespoir qu'il ne peut cacher, avec une mauvaise conscience et de terribles appréhensions, si j'en juge par le fait suivant: c'est qu'il y a trois jours, immédiatement avant de quitter, il m'a fait demander si je ne consentirais pas à sauver les apparences, et à paraître extérieurement amis. J'ai refusé, jugeant une pareille comédie indigne de nous.

Il reviendra, confus et humilié, j'en suis sûr d'avance; mais je crains qu'il ne soit trop tard.

Je n'écris pas à George parce que, vous sachant réconciliés, je suppose que vous lui ferez voir cette lettre; il sera bien surpris d'apprendre que, quand nous discussions ensemble les intérêts d'Agassiz et les moyens de le libérer, j'agissais en traître, que c'était pour perdre Agassiz que je me mêlais de ses intérêts. Il sera étonné d'apprendre que j'ai dépensé cinq mille francs en Scandinavie. (...)¹

Comme on l'a vu, les tensions entre Agassiz et Desor étaient sensibles depuis plus d'un an. Contrairement à ce que Desor tentait de se faire accroire, cette rupture n'éclatait donc pas comme un coup de tonnerre dans un ciel serein, et sa cause ne pouvait être simplement ramenée à «la femme»: dans cette affaire, la cuisinière Jane n'avait joué que le rôle de catalyseur. De manière tout aussi simpliste, certains de ses amis essaieront par la suite de donner le beau rôle à Desor, en expliquant la rupture par la naissance chez ce dernier de désaccords face à certaines positions scientifiques et politiques d'Agassiz².

En vérité, il est vain de chercher une cause unique à cette rupture: celle-ci résulte de problèmes relationnels et humains entre les deux personnalités — des problèmes accentués par les attitudes distinctes qu'ils ont adoptées face aux événements politiques européens et par leur positionnement respectif dans le contexte social américain. Par la suite, de fait, la tournure prise par cette rupture largement médiatisée a contribué à clarifier certains différends politiques et scientifiques entre Desor et Agassiz.

1 Lettre de DESOR à Berthoud, 16.06.1848 (Archives CG).

2 Sur ces justifications a posteriori, voir ci-dessous, p. 122 sqq.

Des frictions toujours plus fréquentes

Depuis des années, la poigne de Desor avait soutenu son maître dans les moments difficiles. Mais cet empressement était devenu pesant. En société, la parole d'Agassiz avait valeur d'oracle; dans l'intimité de son foyer en revanche, celui-ci devait affronter les conseils, les critiques et les recommandations d'un directeur de conscience qui évaluait son importance en proportion de la complaisance de l'entourage de son maître.

Pour Agassiz, cette attitude était d'autant plus irritante que Desor ne bornait pas le champ de son examen au seul domaine privé. Désormais, celui-ci ne se gênait plus d'exprimer des désaccords relatifs à des questions scientifiques. Même nombreux, ces désaccords n'avaient toutefois longtemps porté que sur des points de détail d'un tableau d'ensemble toujours dressé par Agassiz seul. Maintenant, Desor prenait position sur le fond même des recherches. Comme on l'a vu avec le cas des études préhistoriques, il se croyait autorisé à éclairer son maître sur les objets et les thèmes dignes d'investigation.

Plus grave encore, Desor se risquait à prendre ses distances face à la théorie de la nature professée par Agassiz. Dans le contexte de dévotion intense propre aux Etats-Unis, Agassiz était appelé à s'exprimer de manière toujours plus explicite sur le providentialisme de sa vision de l'histoire naturelle — un providentialisme qui apparaissait comme la raison principale de son succès public. Implicite, ce message avait précédemment séduit Desor, qui y voyait alors le résultat nécessaire des études pragmatiques de son maître. Formulé crûment et avec insistance, en revanche, il lui apparaissait désormais comme un «système», face auquel les faits devaient se rendre. Desor interpellait donc son maître sans relâche, pour l'inviter à plus de modération dans l'interprétation de ses propres études; il souhaitait le voir rabattre ses aspirations évangélisatrices et se concentrer sur ce qui constituait à ses yeux le véritable travail du savant: la collecte des faits, chargés de parler par eux-mêmes.

Dans ces rappels à l'ordre, Agassiz ne voyait qu'esprit chagrin et velléités castratrices d'un compagnon toujours plus importun.

Face aux révolutions européennes, des sensibilités divergentes

Pour les deux hommes, la découverte de la démocratie aux Etats-Unis avait constitué un enchantement. Comme la plupart de leurs contemporains libéraux, ceux-ci y voyaient un régime idéal, dont l'efficacité reposait à leurs yeux sur la dignité, la discipline et la droiture propres au peuple américain. Ils n'estimaient par conséquent pas que ce modèle puisse être transposé tel quel dans l'Ancien monde.

Au printemps 1848, Agassiz et Desor réagissent pourtant différemment, face à l'effervescence révolutionnaire qui s'empare de l'Europe. Comme tant d'autres émigrés, Agassiz s'inquiète tout d'abord du sort réservé à ses proches et ses amis; il craint pour leurs personnes, leur situation et leurs biens, menacés par ce qu'il considère comme un "*vent de souillure*" généré par les "*iniquités [enfantées] par notre vieille Europe*". Pour lui, les révolutionnaires sont de nouveaux barbares, poussés par la convoitise à détruire les libertés et les privilèges dont ils avaient été privés. Alors que la démocratie américaine élevait tous les citoyens dans le même mouvement, les révolutionnaires, en Europe et en Suisse, ne s'employaient qu'à rabaisser les élites, "*la littérature,*

les arts, la science, l'esprit public, et ceux qui voudraient s'élever au-dessus de la fange"¹. D'une certaine manière, la révolution figurait pour Agassiz une sorte de punition divine infligée à l'Europe, qui rehaussait encore le rôle du Nouveau Monde dans la construction de l'avenir de l'humanité.

Durant ces dernières années, Desor avait également professé des vues défavorables aux mouvements progressistes. En gagnant en respectabilité, il avait appris à se défier de ses élans de jeunesse et de l'agitation politique: derrière les luttes partisans, il n'avait voulu distinguer que les ambitions politiciennes d'individus avides de pouvoir. Depuis son établissement aux Etats-Unis, ses inclinations antérieures avaient pourtant refait surface. Peu sensible à la doctrine de la «Destinée manifeste», qui semblait réserver au peuple américain les fruits de l'harmonie et du progrès politique, Desor puisait dans son expérience quotidienne la conviction que le succès de ce régime ne résultait que de la conjonction opportune d'une réelle volonté politique et des lumières de la raison. Tout en manifestant quelque appréhension quant aux visées effectives des agitateurs progressistes en Europe, il exprimait une sympathie certaine à l'égard des principes défendus par ces derniers.

L'arrogance républicaniste de Desor

A la nouvelle de la défaite du *Sonderbund*², Desor ne se prive pas de sarcasmes à l'attention des conservateurs neuchâtelois³. Et lorsque la Révolution éclate à Paris, ses premières réactions détonnent singulièrement avec les accents d'angoisse et de réprobation exprimés par Agassiz et tous ses autres compagnons émigrés:

J'espère que notre attente et nos vœux ne seront pas déçus, et que l'événement si inattendu qui a trompé les calculs des plus malins ne sera pas seulement une œuvre de destruction, mais le signal de la régénération de l'Europe.

[Aux Etats-Unis], la nouvelle de la chute de Louis-Philippe et de la proclamation d'une république a été accueillie avec d'unanimes applaudissements, comme un événement providentiel qui semble devoir ouvrir la voie au véritable progrès. Au reste, il y a longtemps que ceux qui ont des yeux pour voir ont pu se convaincre que le monde tourne à la démocratie. A cet égard, l'événement, si grand qu'il soit, n'a rien que de très naturel et il n'y a que la rapidité avec laquelle il s'est accompli qui étonne. (...) Je vous envie d'avoir été à Paris en ces moments-là⁴.

Sur le succès de l'entreprise, Desor affiche une certaine circonspection:

(...) Tel que je connais le peuple français, on doit s'attendre à voir donner essor à de nobles et généreux élans. Mais quand l'ivresse sera passée, les masses auront-elles assez de tenue, assez de decorum pour maintenir une république. Plût à Dieu qu'il en soit ainsi!

¹ Annotations d'AGASSIZ dans une lettre de DESOR à Berthoud, 30.09.1847 (Archives CG). Agassiz avait été particulièrement frappé par le mot attribué au leader radical vaudois, Henri Druey: "Point d'aristocratie, ni d'intelligence ni de moralité"; cf. lettre de GUYOT à Agassiz, 28.05.1848 (Houghton, BMS Am 1419-366).

² Alliance séparée formée au sein de la Confédération helvétique par sept Etats conservateurs et catholiques pour se protéger des menées de «corps francs» radicaux, soupçonnés de connivence avec les gouvernements de certains cantons progressistes. En 1847, les radicaux, devenus majoritaires à la Diète fédérale, déclarent le *Sonderbund* incompatible avec le Pacte fédéral et exigent sa dissolution. Refusant d'obtempérer, les sept alliés seront défaits par l'armée fédérale, prémisse à l'adoption d'une nouvelle constitution républicaine et à la proclamation de l'Etat fédéral en 1848.

³ Cf. lettre de DESOR à Berthoud, 30.12.1847 (Archives CG).

⁴ Lettre de DESOR à Berthoud, 25.03.1848 (Archives CG), d'où sont également extraites les citations suivantes.

Mais cette circonspection n'est qu'apparente; car il se laisse déjà aller à des élans d'exaltation qui devaient résonner douloureusement aux oreilles de ses compagnons — d'autant plus que ses railleries à l'égard de la principauté de Neuchâtel se font plus incisives. Ignorant encore l'institution de la République à Neuchâtel, il confie à son ami Berthoud:

Le contrecoup de la révolution a dû se faire ressentir immédiatement dans toute l'Europe. Voyez vous tous ces rois et roitelets d'Allemagne et d'Italie faisant leurs paquets, car je crains bien que l'épidémie ne fasse le tour du monde. C'est égal, je connais un petit peuple qui ne voudra pas tremper dans des iniquités, et qui voudra avoir un roi quand il n'y en aura plus dans le reste de l'univers; c'est l'heureux pays qui vous a donné le jour. Au moins il pourra faire le difficile quand il s'agira de choisir dans tout ce troupeau de princes détronés.

Et devant les doutes exprimés par Berthoud, Desor se récrie:

Ne vous y trompez pas, ami, ce qui se passe est plus qu'une révolution, c'est l'enfantement d'un monde nouveau, c'est l'esprit de Dieu qui souffle à la surface de notre petit globe pour le pétrir de nouveau et ouvrir à sa créature de prédilection de nouvelles voies dont nul ne saurait prévoir l'issue, mais qui, j'en ai la ferme et entière conviction, conduiront l'humanité à un progrès réel¹.

En vérité, Desor déplore *"les soi-disant mesures protectrices prises à l'égard des ouvriers"*, qui reviennent à *"compromettre l'avenir en paralysant d'entrée l'émulation et la concurrence, les seuls leviers de la grandeur et de la richesse des peuples"*. Contrairement aux Américains, les Européens (les Français surtout) n'ont pas compris la nécessité du libéralisme économique.

Mais cela doit-il nous décourager? Non, ami, non, mille fois non. Le steamer de demain m'apporterait la nouvelle que la propriété est abolie en France que je ne désespérerais pas pour cela de son avenir. D'ailleurs j'ai le pressentiment que des modifications profondes seront apportées à la propriété telle qu'elle a été considérée jusqu'ici. Ce sera pénible pour ceux qui possèdent (...). Mais ça ne portera pas atteinte aux gens de cœur et d'énergie.

De toute évidence, Desor se plaçait lui-même dans la seconde catégorie. Et il s'estimait parfaitement préparé par ses expériences antérieures pour les perspectives à venir:

On aura moins de confort, mais l'intérêt de la vie publique fera ample compensation. Il en est de ceci comme de la vie au glacier: on y est mal logé, mal nourri, mal abrité, et pourtant, comme l'on s'y trouve bien (...)! Bien entendu, il faut avoir l'âme ouverte à ces grandes impressions; les êtres vulgaires s'y trouvent au contraire mal à leur aise.

L'arrogance que Desor employait dans l'expression d'un républicanisme qui lui coûtait peu, puisqu'il n'avait rien à perdre, l'éloignait de ses compagnons neuchâtelois. L'ancien réfugié qui ne s'était jamais senti accepté à Neuchâtel, tenait enfin sa revanche. Il pouvait désormais proclamer que l'Allemagne, sa patrie, allait occuper une place dominante dans la nouvelle Europe. Quant à l'orgueilleuse Neuchâtel, dont la révolution constituait pour lui un *"opéra-bouffe"*, son heure était passée:

Cela doit être, car elle était composée d'éléments surannés et inféconds désormais. Le rôle des rentiers est fini, et tout ce qui s'appuyait sur eux doit tomber; c'est à mes yeux une nécessité que rien ne saurait conjurer. C'est à l'intelligence et au travail qu'appartient désormais le monde.

Devant la réaction prussienne, en Allemagne, Desor augurait l'éclatement d'une guerre civile:

Jusque dans ces derniers temps, je m'étais abandonné à l'illusion que les siècles des grandes guerres était passé. Il paraît qu'il n'en est rien, & qu'avant qu'on en vienne là, il faut qu'il se donne encore quelques

1

Lettre de DESOR à Berthoud, 18.04.1848 (Archives CG), d'où sont également extraites les citations suivantes.

vigoureux coups de balet, jusqu'à ce que la race des incorrigibles soit tout à fait anéantie. Courage et patience. L'humanité après tout ne saurait rétrograder, quand même un pays, et même tout un continent iraient pour un moment à reculons.¹

Agassiz et Desor face à la bonne société bostonienne

On a vu les sentiments mitigés que Desor éprouvait à l'égard de la popularité américaine d'Agassiz. Son agacement était tout particulièrement provoqué par l'accueil flatteur réservé à ce dernier par la bonne société bostonienne — un microcosme qui, par sa suffisance et son conservatisme social, évoquait à ses yeux le petit monde neuchâtelois qu'il avait quitté avec soulagement. De toute évidence, Desor n'éprouvait pas un grand respect pour cette société, et souffrait du climat parfois étouffant imposé sur la Nouvelle-Angleterre par le puritanisme froid de ses élites.

En fait, Desor était contrarié par la position de son maître dans cet environnement, une position qu'il jugeait hypocrite. Les faveurs dont Agassiz y jouissait avaient en effet de quoi surprendre, puisque celui-ci n'était aucunement doté des vertus exigées là-bas d'un homme de sa condition: économie, discrétion, maîtrise de soi et tempérance. Prémuni par le message qu'il apportait à ses admirateurs, Agassiz pouvait en fait se soustraire à la rigueur des mœurs locales. Il n'avait pas besoin de se cacher pour déguster les meilleurs vins, et s'autorisait même sans vergogne de fumer le cigare à ciel ouvert, en plein campus de l'université — un crime impardonnable pour quiconque autre que lui².

Assurément, ces passe-droits étaient concédés au grand savant étranger en vertu du charme de l'exotisme: face aux convenances, de tels écarts pouvaient être mis sur le compte de l'origine d'Agassiz, ce dernier apportant une sorte de *french touch* bienvenue dans les salons austères de ses hôtes. Ils avaient toutefois lieu d'irriter Desor, qui ne pouvait se prévaloir d'une telle tolérance et qui avait peine à souffrir que son maître accepte les grâces d'une société dont les principes étaient aussi éloignés de sa propre nature. Car pour Desor, par son attitude, par son intégration étroite dans les cercles du pouvoir, Agassiz cautionnait l'autorité morale et sociale de ces milieux conformistes.

CHRONIQUE D'UN DIVORCE

Trop de choses éloignaient désormais les deux hommes pour contenir la jalousie croissante de Desor. Dans la maison de son maître, son ascendant allait décroissant, contesté qu'il était par «Papa» Christinat, qui refusait de tolérer les opinions politiques professées par un étranger qu'il accusait d'irréligion. Tout heureux de se rapprocher du maître en flétrissant son bras droit, le jeune Marcou envenimait encore la tension³, encourageant Agassiz à chasser de sa maison un cousin de Desor, personnage falot et lymphatique que ce dernier avait fait venir aux Etats-Unis

¹ Lettre de DESOR à son frère, 09.06.1849 (AEN).

² Cf. MORSE 1907: 547

³ Cf. lettre de MARTINS à Alexandre Agassiz, 16.02.1874 (MCZ, bAg 508.10.1).

afin de s'acquitter de ces devoirs familiaux auxquels le contraignait sa situation désormais enviable.

Acculé par des gens qui le chargeaient de cynisme et d'immoralité pour protéger la vertu jugée immaculée de leur maître, Desor appréciait douloureusement l'hypocrisie de la situation. Confident d'Agassiz, il connaissait en effet toutes les faiblesses et les égarements de la nouvelle idole des Bostoniens. Il connaissait l'ambition et l'autoritarisme d'Agassiz; il connaissait l'étendue de ses dettes et savait comment il s'était brouillé avec son frère pour des questions d'argent, comment enfin il avait abandonné femme et enfants pour la poursuite de sa carrière. La liaison que noue alors Agassiz avec sa servante¹ lui paraît désormais dépasser les bornes. Et comme les chastes compagnons d'Agassiz détournent pudiquement leur attention de cette liaison honteuse qu'ils nieront ensuite avec conviction, Desor se sent plongé dans une vaste tartuferie. Exaspéré, il prend les devants, et refuse d'accepter les reproches d'inconduite élevés contre son cousin pour justifier son renvoi. Il avertit son maître que les mêmes reproches pourraient lui être adressés, et laisse entendre que si sa liaison avec Jane venait à être connue, sa situation serait gravement compromise². Il somme donc Agassiz de se séparer de cette dernière.

Agassiz ne pouvait évidemment tolérer ce ton impérieux, dans lequel il percevait une menace à peine voilée. Mais en vérité, plus que le ton employé par son ancien ami, c'est la substance même de ses reproches qui l'affectait. Depuis son arrivée aux Etats-Unis, Agassiz souffrait en effet d'un cuisant sentiment de culpabilité pour son attitude à l'égard de son épouse. Or ses remords étaient devenus particulièrement virulents ces dernières semaines, puisque selon les dernières nouvelles de Carlsruhe, celle-ci se trouvait alors sur son lit de mort, consumée par la tuberculose. Desor touchait donc un point sensible, d'autant plus que sa condamnation se focalisait sur la jeune femme auprès de laquelle Agassiz était précisément allé chercher réconfort.

Tarabulé par sa conscience, toujours plus pénétré de sa fragilité, Agassiz se sent à la merci de ses proches et se défie d'eux, de Desor en particulier, auquel il reproche maintenant leur ancienne intimité. L'homme qui a recueilli depuis tant d'années toutes ses confidences ne pourrait-il pas un jour les employer pour le perdre? Dépositaire de tous ses secrets, Desor s'est en effet rarement ouvert de ses propres faiblesses à son maître. Dans le dévouement de son compagnon, Agassiz ne voit désormais qu'une relation sans réciprocité. Il écrit donc à Desor pour lui signifier qu'à l'avenir, il compte n'entretenir avec lui que des relations contractuelles, et

renfermer (...) tout ce qu'il y a d'intime dans ce côté de ma vie dans le fond de mon coeur, si je ne veux pas continuer à porter avec moi le sentiment pénible d'être dupe, je ne dis pas dupé, mais simplement dupe; car c'est être dupe que de tout donner et de sentir qu'on ne reçoit rien en échange.³

En fait, en guise de "*réciprocité*", Agassiz exige de Desor une confession pleine et entière, condition *sine qua non* du rétablissement de leur amitié. Naturellement, Desor se sent insulté par

¹ Aucune pièce ne *prouve* l'existence d'une telle liaison. Sur la confrontation des innombrables témoignages à notre disposition et compte tenu de la personnalité et des positions respectives de leurs auteurs, elle nous paraît toutefois évidente. A cet égard, nous nous expliquons mal le compte rendu de LURIE (1960), qui ne paraît pas avoir jugé utile de s'intéresser de plus près à la question. Voir ci-dessous, p. 108, n. 2; plus généralement, on se reportera à notre discussion de l'héritage historiographique de Desor, en particulier p. 32 sqq. Nous ne pouvons nier le caractère conjectural des détails de notre chronique de la séparation de Desor et d'Agassiz; nous avons cependant la conviction d'en livrer une interprétation fondée et équilibrée.

² Il semble en outre qu'Agassiz était alors déjà (chastement) amoureux d'une jeune femme à laquelle il souhaitait s'unir (Elisabeth Cary, sa future seconde épouse?); si tel était le cas, la divulgation de sa relation avec Jane condamnait le mariage qu'il appelait de ses vœux. Voir le brouillon d'une lettre du 19.02.1849, que DESOR paraît avoir envisagé de publier (BPUN, Ms 2096-3).

³ Lettre d'AGASSIZ à Desor, 05.03.1848 (Fonds Desor, BPUN) — une pièce capitale pour la compréhension des sources de la dispute. Pour l'anecdote, on notera que ce document porte encore la marque du traitement que lui a fait subir Desor dans son indignation...

cet ultimatum. La situation s'envenime, et les reproches de Desor se font plus menaçants. Ecoeuré par ce comportement offensant, Agassiz rompt alors avec Desor¹.

Attribuant son renvoi à l'inconstance d'Agassiz, Desor compte encore en vain sur le repentir de son ami. Au fil des semaines, la situation ne s'arrange pourtant pas: les deux hommes s'évitent ostensiblement. Bientôt, son ami Edward Cabot vient l'interroger sur le motif d'une froideur d'autant plus malvenue qu'à son avis, Agassiz aurait assurément besoin de lui. Trop heureux de soulager sa rancœur, Desor n'hésite pas à lui révéler la liaison que ce dernier entretient avec sa servante — cause, selon lui, de son éloignement. Alarmé, Cabot prend alors la plume pour enjoindre Agassiz de se reprendre, soulignant les risques qu'encourrait sa réputation — et avec la sienne, celle de toute la communauté savante sur laquelle rejaillirait l'opprobre projeté sur le plus notable de ses représentants.

Pour Agassiz, cette lettre condamnait définitivement Desor et confirmait le ton menaçant qu'il avait voulu reconnaître dans les avertissements de ce dernier. Agassiz ne doutait plus que son ancien compagnon, qui répandait déjà son fiel, était résolu à le perdre, et comptait employer le chantage pour se rendre maître de lui. Saisi alors par un véritable délire de persécution, il réinterprète leur amitié de plus de dix ans à la lumière de cette félonie, et voit maintenant dans les menées de Desor l'aboutissement d'un plan diabolique. Loin d'avoir été son ami, Desor n'aurait été, depuis le premier jour de leur rencontre, qu'un perfide arriviste, qui n'aurait gagné sa confiance que dans le dessein de le supplanter. Et aujourd'hui, son plan venait à exécution. En clair, Agassiz ne se sent même plus victime d'une trahison; Desor n'aurait en effet jamais été son ami, mais un simple associé retors et mystificateur.

Emporté sur cette voie, il relit alors leur passé commun à la lumière de ce fantasme de duplicité. Si Desor l'avait soutenu face à ses parents² qui voulaient tempérer ses ardeurs savantes et le pousser dans la carrière médicale, c'était parce qu'il était dans son intérêt de l'arracher à sa famille. Lorsque Desor le réconfortait de ses déboires conjugaux, c'était pour l'affaiblir en broyant son ménage. Lorsqu'il couvrait ses dettes³, c'était pour spéculer sur son argent. Et si durant des années, Desor avait oeuvré pour lui avec acharnement, c'était pour s'emparer de son travail, pour voler bientôt ses idées et signer des ouvrages à sa place, comme il l'avait déjà fait avec le *Catalogue raisonné* (Agassiz & Desor 1847). Bien décidé à ne pas céder au chantage

¹ Cf. lettre d'AGASSIZ à Desor, 08.04.1848, citée dans le *Process verbal of the case of Desor vs. Agassiz* rédigé par John A. LOWELL, 15.02.1849 (Houghton, BMS Am 1419-713) — voir ci-dessous, p. 407.

² Par la force des choses, Desor s'était souvent interposé entre Agassiz et ses parents, ceux-ci comptant sur son influence sur leur fils, et ce dernier se reposant parfois sur lui des messages qu'il n'osait leur transmettre lui-même. Bref, Desor avait dû louver pour ménager les susceptibilités de chacun. A posteriori, Agassiz pouvait évidemment lui reprocher cette diplomatie qui, par la négation de son amitié, pouvait aisément se voir commuée en duplicité. Sur l'attitude castratrice des parents d'Agassiz à l'égard des ambitions de leur fils, voir les lettres d'Alexander BRAUN à sa mère — en particulier celle du 20.10.1830: "*Son père connaît son aventurisme depuis longtemps; sa mère ne voit que perdition dans tout ce qui dépasse le cadre restreint dans lequel elle vit et pense. Même son frère ne le comprend pas*" (Houghton, BMS Am 1419-209; notre trad. de l'allemand).

³ Lors de son départ pour les Etats-Unis, Desor avait été chargé de régler les affaires financières d'Agassiz; or l'endettement de ce dernier était considérable (voir à ce propos les documents comptables du Fonds Agassiz, à la Bibliothèque Cantonale et Universitaire de Dorigny: IS 2210). De fait, Agassiz savait qu'il serait bientôt à même d'honorer ses engagements, grâce aux importants honoraires qui lui étaient promis; Outre-Atlantique, il n'avait d'ailleurs pas grand-chose à craindre. Mais dans leur impatience, ses créanciers pouvaient se retourner contre son épouse. Conscient des remords qu'Agassiz éprouvait pour l'abandon de cette dernière, Desor voulait à tout prix éviter à son ami cette nouvelle mortification. Afin de tempérer leur ardeur jusqu'à l'arrivée de fonds frais, Desor s'était par conséquent résolu à se compromettre et à prendre sur lui, feignant l'ignorance, retournant les créanciers les uns vers les autres, mentant même parfois à ces derniers en affirmant qu'à sa connaissance, Agassiz leur avait envoyé de l'argent. Par la suite, il était donc facile à Agassiz de condamner ces manigances et d'affirmer qu'elles visaient en fait à ternir sa réputation en jetant le doute sur son honnêteté et sa solvabilité.

supposé de Desor, Agassiz lui signifie qu'il n'est plus dupe de ses manigances, et qu'il entend mettre un terme définitif à des relations qu'il est désormais décidé à oublier.

Pour Desor, le choc était rude. La séparation d'avec le compagnon de toutes ses peines et ses joies n'était certes pas facile à supporter. Mais le plus cruel pour lui, par-delà les accusations irrationnelles d'Agassiz, c'était de voir ce dernier non seulement renoncer à son amitié, mais en contester l'existence passée¹. Car Agassiz ne s'adressait même plus à lui en tant qu'homme et compagnon, mais simplement à la figure du naturaliste Desor.

Profondément blessé par ce qu'il ressent comme la mesquinerie la plus vile, Desor se résout à répliquer sur le même ton: comme un simple collaborateur, il réclame des comptes à son patron. A posteriori et avec une certaine complaisance, Desor se convainc en effet que c'est uniquement par amitié qu'il a travaillé pour Agassiz; et si celui-ci récuse cette amitié, il lui faut s'acquitter au moins d'une dette d'un autre genre.

Dans cet esprit, Desor, qui s'estime lésé dans ses biens et son honneur, présente des revendications financières et scientifiques, naturellement contestées par Agassiz. Soucieux de la dignité de la communauté savante, leurs proches invitent les deux adversaires à confier l'affaire à un jury indépendant. Peu satisfait par les premiers verdicts, saisi dans sa frustration par une fièvre chicanière, Desor s'obstine; il fait valoir de nouvelles exigences, et porte de nouvelles accusations à l'encontre de son ancien maître. Cette sordide dispute devient alors une affaire publique, qui constituera une «cause célèbre» (Lurie 1960: 156) dans le monde fermé de la bonne société bostonienne.

Du fait de l'abondance des documents produits et conservés, nous sommes assez bien renseignés sur les procès successifs occasionnés par cette dispute. Mais en raison même de la richesse des sources, il est difficile de rendre compte en détail² du déroulement de ces procès et surtout d'apprécier la valeur des plaintes respectives de Desor et d'Agassiz. Car en dépit de la pose des adversaires, qui prétendaient chacun à la sérénité et à un exposé fidèle des faits, les prétentions des deux hommes laissaient une très large place à l'interprétation. Par-dessus le jury, Agassiz et Desor entendaient en fait surtout faire entendre leurs reproches à leur ancien ami, seul en mesure d'apprécier la signification réelle de griefs lourdement chargés d'implicite.

¹ En la matière, la correspondance de DESOR à Berthoud est extrêmement instructive; en dépit de sa partialité, on ne peut douter de sa sincérité, d'autant plus qu'il s'adressait à un ami qui connaissait parfaitement Agassiz et l'avait presque autant apprécié que lui: lettres du 11.07.1848, 11.09.1848 et du 02.03.1849 (Archives CG).

² En principe, on devrait pouvoir renvoyer le lecteur au compte rendu détaillé livré par LURIE (1960: 153 sqq.). Comme on l'a relevé plus haut (p. 106, n. 1) pourtant, sa relation de la dispute est peu digne de confiance. De fait, alors même qu'on ne peut certes pas lui reprocher d'avoir été complaisant à l'égard d'Agassiz dans sa biographie, il n'en fait pas moins montre en la matière d'une curieuse partialité. Ayant travaillé sur les mêmes pièces que Lurie (des pièces qu'il cite d'ailleurs parfois de manière inexacte), nous devons en effet constater que plusieurs reproches adressés par lui à Desor ne sont pas confirmés par les sources originales; certains sont même catégoriquement contredits par ces dernières. En fait, c'est curieusement le témoignage de MARCOU (1896) qui constitue sa source privilégiée (!), un témoignage à partir duquel Lurie semble même s'être parfois laissé emporter par son imagination. Quoi qu'il en soit, il serait assurément vain d'entamer une controverse sourcilleuse avec un travail vieux de plus de quarante ans. Nous ne croyons donc pas utile de nous confronter à sa version, et d'énumérer les péripéties fastidieuses de ces procès. Nous livrons toutefois à l'attention du lecteur (p. 407) le procès-verbal commenté du dernier procès, le document de loin le plus détaillé — et le plus sévère à l'égard de Desor.

Les procès de l'affaire Agassiz-Desor

Formé par Augustus A. Gould et Edward C. Cabot, le premier jury ne devait statuer que sur les revendications financières et scientifiques de Desor, tenu pour seul plaignant. Le 24 octobre 1848, celui-ci rend son verdict¹: Agassiz doit s'acquitter de la somme de 642 francs, prêtée par le frère de Desor; il est par ailleurs prié de remettre à Desor un certain nombre d'outils et d'ouvrages scientifiques que ce dernier lui avait confiés. Il fallait ensuite évaluer la question de la propriété d'un certain nombre de travaux, de notes, de dessins et de manuscrits scientifiques. Parmi ces travaux, au nombre de vingt-deux, Desor en revendiquait formellement sept, qui lui seront accordés. La paternité des quinze autres était plus difficile à distinguer; Desor proposait, si Agassiz ne consentait pas à les lui céder, de "*les faire publier anonymement, pour le bien de la science*". Suite à une délibération attentive, et d'accord avec les deux parties, ces travaux seront finalement répartis équitablement entre eux.

Restait encore la principale doléance de Desor, qui portait sur les *Principles of Zoology* (Agassiz & Gould 1848). Considérant que son travail de comptable, de dessinateur et de secrétaire pour le compte d'Agassiz le rendait quitte de son logement et de son entretien par ce dernier, Desor réclamait, puisqu'il avait "*écrit la totalité de cet ouvrage*", un tiers des profits de sa vente. L'un des arbitres étant personnellement concerné, l'affaire avait été confiée au jugement d'un second jury, composé de Cabot et du professeur Cornelius C. Felton. En guise de règlement définitif et pour solde de tout compte, ceux-ci prièrent Agassiz de verser cent dollars à son ancien associé.

De toute évidence, cet arrêt ne pouvait résoudre le problème. Car en dépit de ses besoins pécuniaires, Desor n'avait présenté ses doléances que pour voir Agassiz concéder lui-même la part capitale qu'il avait tenu dans cette entreprise scientifique. En un mot, Desor voulait le contraindre à admettre leur amitié passée², et se voir reconnaître comme un collègue de son ancien maître. Il multiplie alors les provocations, s'affirmant à qui veut l'entendre comme le seul véritable auteur des *Principles*³.

Pour Agassiz, ces allégations illustrent la fourberie de Desor. Et leur retentissement menace d'attenter gravement à son propre crédit scientifique, d'autant plus que lancé sur cette pente, nul ne peut prévoir où s'arrêteront les prétentions de Desor. Afin de défendre son honneur, encouragé par ses proches, Agassiz révèle publiquement les turpitudes de son ancien associé, un voleur et un imposteur qui, après l'avoir éloigné de ses parents, aurait même réussi à ruiner son ménage. Dans cet étalage impudique de calomnies, Desor n'est pas en reste. A l'entendre, Agassiz n'était qu'un velléitaire, qui ne devait sa réputation qu'à l'exploitation systématique de

¹ Inséré dans A. A. GOULD, *Desor's claims* (Houghton, BMS Am 1419-292), d'où nous puisons les citations suivantes (notre trad. de l'anglais).

² Le 11.01.1849, juste après avoir terminé la rédaction de l'exposé de ses griefs (*Desor's claims*, cf. supra), DESOR écrit encore à Agassiz pour le supplier de reconnaître leur amitié passée: "*Entre le sommet de la Jungfrau et la promenade de Champrevyres, il y a toute une série d'événements que nous seuls pouvons apprécier, parce qu'ils appartiennent au développement de notre vie intime, et sur lesquels il nous est si doux de reporter quelque fois nos souvenirs. Ce devait être une provision de nourriture intellectuelle pour nos vieux jours. Au lieu de cela les voilà menacés de flétrissure. (...) La main qui trace ces lignes est la même qui a si souvent traduit (et quelques fois avec bonheur je le crois) vos sentiments et vos pensées les plus intimes*". Le 19.02.1849, juste après le verdict du troisième jury, Desor revient à la charge, dans une lettre qu'il n'enverra finalement pas: "*Ce que je vous demande n'est pas bien exorbitant. Retirez simplement les odieuses calomnies que vous avez répandues contre moi, car vous ne pouvez prétendre devant Dieu que ce soit avec des intentions hostiles et perverses que je vous ai servi pendant dix ans ni que ce soit pour vous trahir que je suis venu vous rejoindre dans ce pays*" (B'PUN, Ms 2096-3).

³ Le sens et l'objectif de ces provocations sont assez logiques: Desor cherche à contraindre Agassiz à s'exprimer plus clairement sur l'ampleur de sa participation à la rédaction de l'ouvrage. En effet, si Agassiz est conduit à affirmer que le travail de Desor n'a été que celui d'un tâcheron, on s'interrogera sur l'absence de rétribution prévue — et l'on en déduira que ce désintéressement résultait de l'attachement qui liait les deux hommes. De même, si dans le cas inverse, Agassiz reconnaît l'importance de la participation de Desor, on devra en déduire que cette importance résultait de la bonne intelligence passée des deux chercheurs.

ses collaborateurs¹. Entièrement immoral, comme en témoignait sa relation scandaleuse avec une servante, il était même responsable de la mort d'une épouse qu'il aurait lâchement abandonnée sans ressources.

La situation était intolérable. Sous la pression de leurs proches, tous deux acceptèrent par conséquent de soumettre leur différend à un nouveau jury², autorisé cette fois à étendre le champ de son investigation à l'ensemble des points litigieux, en raison de la publicité désormais accordée aux accusations réciproques. Les arbitres prendront leur tâche au sérieux, recueillant un certain nombre de pièces à conviction et confrontant à plusieurs reprises les plaignants aux dépositions recueillies auprès d'un grand nombre de témoins. Suite à cette enquête approfondie, leur sentence³, rendue en neuf points le 9 février 1849, sera dans l'ensemble nettement défavorable à Desor.

De notre point de vue, la conduite de l'enquête appelle quelques remarques d'importance. Tout d'abord, on notera que le jury, composé de *gentlemen* pour trancher un litige entre pairs, ne prétendait pas réellement chercher la «vérité», à rendre justice devant Dieu, mais plutôt à définir, face à la société⁴, la justesse des prétentions et des accusations formulées de part et d'autre — gage de l'honnêteté de leurs auteurs et de leur rectitude à l'égard des normes sociales. On ne peut s'expliquer autrement⁵ la curieuse crédulité dont les arbitres firent preuve à l'égard des affirmations des témoins, qui eurent une grande influence dans le jugement. Par la force des choses, du fait de l'isolement de Desor, ces témoignages provenaient en effet de la «maisonnée» d'Agassiz, de sa famille ou de savants qui lui étaient directement associés, et dont la carrière pouvait dépendre de la poursuite de telles relations. Tous ces témoins étaient par conséquent impliqués dans l'affaire — une collusion qui n'était pourtant pas distinguée par le jury.

Cette crédulité est frappante dans le cas de l'examen de la liaison présumée d'Agassiz avec Jane, démentie sur la foi des dénégations des autres compagnons d'Agassiz. En l'occurrence, l'argument décisif du jury illustre son pharisaïsme: Desor affirme maintenant avoir suspecté cette liaison dès son arrivée aux Etats-Unis; or, s'il reconnaît avoir alors protégé Jane de l'hostilité des autres compagnons d'Agassiz, c'est, selon les arbitres, la preuve de l'inexistence de cette relation — car entre gens de bonnes mœurs, il est entendu que Desor ne pouvait avoir couvert une telle ignominie... Dans ces circonstances, Desor est reconnu comme l'agresseur, ce qui jouera très nettement en sa défaveur: les médisances d'Agassiz lui étaient pardonnées, puisqu'on considère qu'il ne faisait que répondre à la calomnie. Dans le doute, toutes les ambiguïtés seront dès lors tranchées en sa faveur, le fardeau de la preuve reposant sur Desor.

¹ Desor abandonnera assez tôt ce point de vue outrancier. Ce n'est en revanche pas le cas de Vogt, qui s'estimait pareillement lésé: cf. p. ex. VOGT 1882b: 262 sqq. Lors de la dispute qui l'opposera à Agassiz sur la question de l'évolutionnisme et du matérialisme, Ernst HAECKEL (1875: 78 sqq.) recyclera ces accusations: cf. W. VOGT 1896: 38-40.

² Cette fois composé de trois personnalités, Desor et Agassiz ayant respectivement choisi Humphrey Storer et John Lowell, ces deux derniers s'étant accordés sur la personne de Thomas B. Curtis. Cf. *Agreement to submit their difficulties to arbitration* (Houghton, BMS Am 1419-710).

³ Cf. *Award Agassiz vs. Desor* (Houghton, BMS Am 1419-714), publié dans DESOR 1852a: 53-56; il existe à Washington DC un autre exemplaire de ce document, de la main de Curtis (Smithsonian, Joseph Henry Collections, RU 7001, box 9). Voir également *Mr. Agassiz' accusations against Mr. DESOR as written down by him at East Boston*, lettre d'AGASSIZ à Lowell, 18.01.1849; *Procès verbal of the case of Desor vs. Agassiz* (Houghton, BMS Am 1419-711, 712 et 713); voir p. 407.

⁴ A cet égard, on notera que le jury précise les titres des personnes impliquées. La respectabilité d'Agassiz et de Christinat étaient ainsi soulignées par le rappel systématique de leur état de "*Professor*" et de "*Reverend*", Desor devant pour sa part se contenter d'un laconique "*M. Desor*" — qui le distingue encore subtilement de ceux que l'on désigne par l'appellation de "*Mr.*".

⁵ Puisque l'impartialité formelle du jury ne peut être mise en doute.

Enfin, dans la mesure où l'honnêteté primait aux yeux des arbitres, la versatilité de la position de Desor lui était extrêmement préjudiciable. Comme on l'a relevé, les prétentions financières et scientifiques de Desor tenaient en effet de la provocation: elles étaient celles, non pas du compagnon d'Agassiz (tel qu'il se voyait lui-même), mais du simple collaborateur que ce dernier prétendait désormais reconnaître en lui. Invité à s'exprimer franchement sur ces prétentions, Desor devait candidement admettre leur nouveauté... Sous cet angle, la duplicité de Desor paraissait flagrante.

Un savant aux abois

Débouté par un jury indépendant qui avait implicitement convenu du bien-fondé des accusations dévastatrices d'Agassiz, Desor était placé dans une situation extrêmement embarrassante. A Boston, son amoralité était l'objet de toutes les conversations, et ceux qui, peu auparavant, avaient encore ouvert leur porte au compagnon d'Agassiz se détournaient désormais ostensiblement de lui. Certes, il lui restait quelques amis. Nombreux étaient d'ailleurs ceux qui, du caractère fratricide de la dispute, déduisaient qu'en réalité, les torts devaient avoir été partagés. Dans l'ensemble, peu étaient pourtant prêts à se compromettre en entretenant des relations avec Desor.

Dans l'immédiat, il lui fallait assurer son quotidien; il gagnait quelque argent par des travaux journalistiques et, comme à Paris quinze ans plus tôt, recourait à des leçons privées pour subvenir à ses besoins les plus pressants. Pour le reste, il devait compter sur la générosité de proches comme Edward Cabot. Mais ces conditions ne pouvaient pas durer: il lui fallait absolument se forger une position aux Etats-Unis, une position qui lui permette de poursuivre ces activités scientifiques qui, de son propre aveu, l'empêchaient de sombrer dans la folie et le désespoir¹. Quelque temps auparavant, Desor avait prié Joseph Henry, le directeur de la Smithsonian Institution, à Washington, de lui confier la rédaction de l'un ou l'autre de ses *Natural History Reports*; mais ses offres avaient été rejetées².

A la faveur de la révolution allemande, des perspectives intéressantes s'étaient ouvertes: il s'était vu proposer le Secrétariat de la Légation allemande à Washington³. Desor disposait en effet désormais d'amis influents en Allemagne, parmi lesquels Carl Vogt, nommé dans l'intervalle professeur de zoologie à Giessen, et qui était devenu l'un des principaux chefs de la gauche démocratique⁴. Suite à l'effondrement du Parlement de Francfort, ce projet était pourtant tombé à l'eau.

¹ Cf. lettre de DESOR à Berthoud, 02.03.1849 (Archives CG).

² Une requête appuyée par Asa GRAY: lettre à Henry du 03.08.1848; sur le rôle possible de Benjamin PEIRCE dans l'échec de cette requête, cf. sa lettre à Henry, 13.02.1849; ces deux lettres sont citées par ROTHENBERG & AL. (eds.) 1996: 370-371 et 477-478. De manière significative, Desor s'était informé de la possibilité de publier ces mémoires sous couvert d'anonymat: cf. journal DESOR, 11.07.1848 (BPUN).

³ Cf. journal DESOR, 04.10.1848 (BPUN); lettres de DESOR à Charles Davis, 02.02.1849 (DESOR 1852a: 60-62) et à Berthoud, 29.03.1849 (Archives CG).

⁴ Cf. principalement BEST 1998.

Desor et le «Coastal Survey»

Dans ces circonstances, Desor pouvait déjà se satisfaire de la distraction offerte par le Capitaine Charles H. Davis, qui l'avait invité à rejoindre le *Coastal Survey*, en face de la presqu'île de Cape Cod, durant cet été 1848. Les deux hommes, qui avaient fait connaissance l'année précédente, s'appréciaient fort. Davis mettait ses précieux équipements à la disposition de Desor. Tout heureux de pouvoir pratiquer assidûment des dragages dans les hauts-fonds de la baie de Nantucket, celui-ci recueillera ainsi une vaste collection zoologique. Pour Desor, ce sera un été "*de bonheur, au milieu d'une époque sombre et triste*"¹. Un tel bonheur promettait même de se poursuivre, puisque Davis et Desor, qui engageaient souvent des discussions animées sur l'objet de leurs travaux, échafaudaient des plans séduisants pour le futur.

Desor avait été frappé par la connaissance approfondie dont faisait preuve le Capitaine Davis sur la question des hauts-fonds marins de la côte de Nouvelle-Angleterre. Tous deux s'étaient alors mis d'accord sur la rédaction commune d'un ouvrage consacré aux "*Effets géologiques des courants de marée océaniques*"². Emportés dans cet élan, les deux hommes voyaient déjà plus loin:

Au printemps prochain, nous irons à La Havane poursuivre les mêmes phénomènes dans leurs rapports avec les coraux. Nous serons dans le Golfe du Mexique jusqu'au mois de Juin, où nous reviendrons reprendre nos travaux autour de l'île de Nantucket. Enfin, en 1850 nous ferons voile vers les îles de la mer Pacifique.³

Je verrai ainsi les grandes vagues de l'Océan antarctique, je verrai les îles de coraux, les atolls, les volcans, je verrai les tempêtes du Cap Horn, les dépôts glaciaires de l'autre hémisphère (...).⁴

A la perspective de "*toutes ces merveilles*"⁵, Desor ne pouvait contenir son enthousiasme, d'autant plus que cette collaboration s'annonçait sous les meilleurs auspices:

Ce ne sera plus au profit exclusif d'un autre que je travaillerai désormais; notre ouvrage paraîtra avec nos noms collectifs. En outre Monsieur Davis me promet un salaire régulier du Ministre de la Marine, suffisant pour vivre décemment et sans aucune obligation quelconque, si ce n'est de travailler pour l'avancement de la science.⁶

Desor allait trop vite en besogne. Il n'imaginait pas la sévérité du jugement qui devait bientôt être prononcé par le dernier jury, dans l'affaire qui l'opposait toujours à Agassiz. Et surtout, il sous-estimait la gravité de sa situation. Car en perdant Agassiz, il n'avait pas seulement perdu son principal soutien: il s'était de surcroît placé dans la ligne de mire des innombrables amis (et courtisans) de celui qui était en passe de devenir le nouveau patron de la science américaine. Leur détermination se manifesterait bientôt, ceux-ci tentant (en vain) de chasser Desor de l'*American Academy of Arts and Sciences*⁷, l'institution savante la plus prestigieuse du Nouveau Monde, au sein de laquelle Desor avait été admis en janvier 1848. Il leur restait néanmoins d'autres moyens pour lui faire payer sa félonie.

¹ Lettre à Berthoud, 01/13.08.1848 (Archives CG).

² Cf. lettre de DESOR à Berthoud, 01/13.08.1848 (Archives CG). Ce projet est présenté en détail dans DESOR 1852a (voir également DAVIS 1848); l'objet précis des contributions respectives des deux auteurs est toutefois difficile à déterminer. On observera que par ce travail, Desor défendait désormais des vues résolument actualistes.

³ Lettre de DESOR à Berthoud, 11.09.1848 (Archives CG).

⁴ Lettre de DESOR à Berthoud, 01.08.1848 (Archives CG).

⁵ Lettre de DESOR à Berthoud, 01.08.1848 (Archives CG).

⁶ Lettre de DESOR à Berthoud, 11.09.1848 (Archives CG).

⁷ A l'initiative du mathématicien Benjamin Peirce: cf. LURIE 1960: 160. Voir également ci-dessus, p. 111, n. 2.

Le désaveu de Davis

Peu avant le verdict, alors qu'il travaillait depuis plusieurs mois à leur publication conjointe, Desor avait reçu de Davis un éloquent message de soutien:

Vous avez tant d'amis si ardents et fidèles, vous avez de telles ressources dans vos devoirs et vos recherches scientifiques, et une telle sécurité pour la paix de l'esprit dans la simplicité irréprochable de votre vie, et l'absence de tout souci débilitant — qu'il s'agisse de dettes ou d'ambition — que vous ne pouvez que vous féliciter de votre bonheur, à condition de défendre votre esprit des intrusions d'un courroux excessif.¹

Or, deux semaines après le verdict, Desor retrouvait à sa grande surprise un Davis dans des dispositions bien moins favorables à son égard. Interpellé sur la cause de cette subite froideur, Davis lui répondait franchement:

La cause de [ce] changement (...) est le résultat de l'arbitrage dans l'affaire entre M. Agassiz et vous-même. (...) Pour cette raison, et quoique je ne vous attribue aucun reproche moral, ni un désir délibéré de tromperie, je suis néanmoins d'avis qu'il ne serait ni prudent, ni agréable de poursuivre ma relation intime avec vous.²

La rupture était diplomatique: Davis avait compris que son association avec Desor était compromettante. Et il était d'autant moins disposé à courir ce risque, qu'il avait récemment résolu de quitter le *Coastal Survey* pour s'installer à Cambridge, où l'on devait lui confier la rédaction du *Nautical Almanac*³. De fait, alors que sa carrière le conduisait sur le pré carré d'Agassiz, une telle association paraissait réellement suicidaire.

LA PROPRIÉTÉ INTELLECTUELLE ET L'AUTORITÉ SCIENTIFIQUE

On se méprendrait, si l'on considérait les déboires professionnels de Desor comme le résultat exclusif de jeux de pouvoir au sein du monde scientifique. Comme partout, la jalousie, le ressentiment et l'avidité y jouent leur rôle; mais dans l'affaire qui nous occupe, ces sentiments s'expriment au nom et s'articulent autour de valeurs morales et de principes éthiques.

Dans les cercles savants, on n'avait en effet pas besoin de dénier les accusations portées par Desor contre Agassiz pour condamner le comportement du premier. Car il s'agissait tout d'abord d'une affaire d'honneur: répandre insidieusement des rumeurs — vraies ou fausses — dans l'intention de nuire témoignait déjà, dans la meilleure des alternatives, d'une indécatesse coupable à l'égard des destinataires de ces rumeurs. Il s'agissait ensuite d'une question de loyauté: quels qu'aient été les torts d'Agassiz, Desor était coupable d'avoir fait usage de faits (avérés ou non) connus de lui seul en vertu de son amitié avec Agassiz. Bref, cet homme était peu recommandable.

¹ Lettre du 13.01.1849 citée dans DESOR 1852a: 60 (notre trad. de l'anglais).

² Lettre du 27.02.1849 citée dans DESOR 1852a: 62-63 (notre trad. de l'anglais). Pusillaniment, Davis souhaitait régler l'affaire à l'amiable; il proposera un dédommagement financier à Desor, que ce dernier rejettera vigoureusement. Mais il n'en refusera pas moins de rencontrer personnellement Desor, ne désirant entretenir avec lui que des contacts épistolaires, "*moins susceptibles d'être mal interprétés, par nous ou par d'autres*" [c'est nous qui soulignons]: lettre du 02.03.1849, citée dans DESOR 1852a: 64 (notre trad. de l'anglais).

³ Plus précisément, l'*American Ephemeris and Nautical Almanac*, dont Davis sera nommé responsable en juillet 1849; cf. DAVIS 1899.

Ces principes moraux élémentaires sont cultivés partout; la communauté savante ne se distinguait donc pas en la matière. On a toutefois vu que c'était le caractère jugé intéressé de la démarche de Desor qui rendait ses agissements impardonnables, de l'avis général. Or le profit que ce dernier était réputé escompter de cette affaire était d'un genre tout à fait particulier, puisqu'il s'agissait de biens intellectuels. Dès lors, ce crime supposé devait faire l'objet d'un traitement spécifique, où la communauté scientifique était seule compétente. Et ici, le verdict ne pouvait tolérer aucune circonstance atténuante. Dans ce domaine, en effet, toute malversation est fondamentalement sacrilège; car les biens intellectuels sont inestimables et ne peuvent faire l'objet d'aucune transaction: la propriété intellectuelle est intrinsèquement inaliénable.

Dans ces circonstances, on comprend l'ostracisme qui menaçait Desor: celui qui s'en était pris au fondement de l'autorité scientifique ruinait sa propre crédibilité. En s'attribuant les travaux d'un autre, il avait démontré son manque de respect à l'égard de *l'objet* des travaux en question. Il était donc susceptible d'avoir falsifié ou de falsifier à l'avenir ses propres travaux. En un mot, il jetait le doute sur tout ce à quoi il touchait. Or, ce mal étant transmissible, tout contact scientifique avec lui pouvait entamer l'autorité de ses associés.

Agassiz et la propriété intellectuelle

Par-delà les accusations d'immoralité et les ragots sur la vie privée, c'était la propriété intellectuelle qui constituait le cœur de l'affaire. Or, à cet égard, la dispute avec Desor ne constituait que le plus éclatant d'une série de conflits qui jalonnent la carrière d'Agassiz. Afin de mieux appréhender les causes de cette dispute, il importe de l'analyser à la lumière des autres controverses. Il apparaît en effet que ce sont en définitive la conception de la science défendue par Agassiz, ainsi que sa pratique toute particulière de la recherche scientifique qui posaient problème: en sortant des cadres de référence alors usuels, Agassiz se plaçait à la merci de différends de cette sorte. Considérée sous cet angle, la dispute avec Desor ne manque pas d'intérêt: elle met clairement en évidence les limites des usages contemporains de la communauté savante.

Pour Agassiz, tout interlocuteur était savant, en ce sens que toute personne intéressée par la nature pouvait s'investir dans son étude et contribuer à la connaissance. Et Agassiz était prêt à guider personnellement les pas de quiconque souhaitait s'atteler, à sa mesure, à cette noble tâche. Cette conception extrêmement généreuse, portée par un enthousiasme irrépressible, n'avait d'ailleurs pas peu contribué à sa popularité aux Etats-Unis, où l'esprit d'entreprise s'alliait au principe de la responsabilité individuelle. Loin de se retrancher dans sa tour d'ivoire, le Professeur Agassiz allait au-devant de tous pour les gagner à la cause de la science en dispensant libéralement son savoir et son expérience.

De plus, sous l'influence des pratiques universitaires allemandes, Agassiz refusait de distinguer enseignement et recherche. A l'égard de ses étudiants, il faisait preuve de la même libéralité qu'à l'égard de ses collègues, en les poussant sur la voie de ses propres recherches et s'ouvrant à eux de tous ses projets, de toutes ses idées et en soumettant à leur analyse ses propres hypothèses. Bref, Agassiz défendait une vision résolument ouverte de la recherche scientifique, qu'il comprenait comme une activité intrinsèquement collective. Soumis à un

régime aussi stimulant, ses élèves révélaient rapidement toutes leurs qualités¹. Animés par une vénération sans bornes pour le maître auquel ils devaient tant, ils se félicitaient de se mettre bientôt à son service² pour fonctionner à ses côtés comme de véritables collaborateurs.

Comme le cas de Desor l'illustre de manière saisissante, ce système présentait de grandes faiblesses³. Car si la position des collaborateurs d'Agassiz était valorisante, elle ne pouvait durer indéfiniment. Peu à peu, en proportion des responsabilités toujours plus importantes que leur accordait Agassiz, ceux-ci développaient des ambitions propres que leur maître peinait à reconnaître. Ils pouvaient par ailleurs de moins en moins se satisfaire d'une position précaire qu'étudiants, ils avaient accueilli avec gratitude. Avec Agassiz, qui avait en quelque sorte fait don de sa vie à la science, rien n'était en effet établi: la relation, qui dépendait d'une confiance réciproque, n'était fondée que sur l'amitié et l'amour de la science. Dépourvus de salaire régulier⁴, ses collaborateurs dépendaient entièrement de leur maître, qui prenait la responsabilité de leur entretien sans jamais pouvoir leur garantir rien. Avec l'âge, ceux-ci réalisaient qu'un tel régime leur interdisait non seulement de voler, *professionnellement*, de leurs propres ailes, mais également de *vivre*, indépendamment de la science — de fonder un foyer, par exemple.

Un beau jour, les collaborateurs d'Agassiz devaient inévitablement se mettre en quête d'indépendance. Mais il n'était pas facile de se dégager de l'emprise du maître: en toute bonne foi, ce dernier jugeait en effet que ses anciens élèves lui étaient redevables de tous les progrès effectués sous sa direction. Dans leurs velléités d'indépendance, il ne voyait qu'ingratitude — une ingratitude qu'il n'était pas disposé à accepter⁵. Consternés par ce qu'ils considéraient comme un revirement, ses collaborateurs ne comprenaient pas que la générosité qu'Agassiz avait manifestée dans leur formation ne s'adressait en réalité pas à leur personne. S'il s'était tant démené pour eux, ce n'était pas pour assurer dans le futur des positions à ses protégés, mais pour l'avancement de la science elle-même. Et si, pour Agassiz, la science était sacrée, si la nature était une révélation, lui-même se considérait en quelque sorte comme son prophète⁶.

Paradoxalement, la générosité d'Agassiz à l'égard de ses collaborateurs découlait donc d'une démarche qu'on pourrait qualifier de «féodale»⁷: dans son esprit, les résultats obtenus par ces

¹ Cf. LURIE 1974: 38 sqq.

² Les souvenirs de ses anciens étudiants sont éloquents: cf. ainsi SHALER 1909: 93 sqq., ou MORSE (1907), cité également par WAYMAN 1942: 72 sqq. De fait, comme le relevait complaisamment l'un de ses étudiants, tout était dû, pour Agassiz: "*L'idée d'offrir ses services à Agassiz est aussi absurde que le serait, pour un Carolinien du Sud, celle d'inviter des soldats du Général Sherman se présentant à sa porte, à prendre des rafraîchissements*"; lettre de William JAMES à sa mère, 31.03.1865, Houghton, bMS 1092.9-311 (notre trad. de l'anglais).

³ Pour l'ensemble de cette problématique, nous renvoyons à WINSOR 1991, qui a analysé en détail le comportement d'Agassiz. Son analyse, fascinante et très critique, ne vise pourtant que le «patron» de la science américaine, et délaisse largement la première partie de la vie d'Agassiz — et par conséquent la rupture avec Desor. DEXTER 1965 présente par ailleurs de manière détaillée la «Sécession de Salem», qui constitue le principal conflit d'Agassiz aux États-Unis, à l'occasion duquel l'ensemble de ses étudiants se sont dressés, solidairement, contre les procédés de leur maître. Cette affaire offre l'avantage de nous avoir laissé une abondante documentation, dont on trouvera les références chez DEXTER 1965 et WINSOR 1991.

⁴ A la suite de sa dispute avec Desor, Agassiz avait enfin compris la nécessité d'instaurer des relations plus claires avec ses collaborateurs: dans le cadre du MCZ, ceux-ci se verraient ainsi salariés régulièrement. Pourtant, n'étant jamais en liquidités et compte tenu de la légèreté avec laquelle il traitait toutes les affaires d'argent, Agassiz différait sans cesse leur paiement.

⁵ Voir ainsi la lettre d'AGASSIZ à Henry Wheatland, 18.12.1863 (MCZ, Museum Letterbooks II, no. 354-355). Selon lui, toutes les qualités de ses anciens étudiants ne sont que le produit de son enseignement; il estime donc ne rien leur devoir, puisqu'il lui est possible de les supplanter "*en très peu de temps*", en formant des remplaçants (notre trad. de l'anglais).

⁶ De fait, comme le souligne ROMER 1963, Agassiz n'était pas un scientifique parmi d'autres: aux yeux du public américain, il figurait la Science personnifiée — un rôle qui lui convenait parfaitement.

⁷ A notre sens, ce comportement «féodal» est étroitement lié au caractère novateur de l'«entreprise scientifique» animée par Agassiz; nous le distinguons donc clairement de l'autoritarisme égoïste de l'ancienne tradition académique, dont il n'est en aucun cas la reproduction. Agassiz n'avait d'ailleurs pas connu cet autoritarisme de la vieille école: c'était grâce à du matériel recueilli par un aîné

derniers sur les idées, les projets et les hypothèses qu'il avait soumis sans réserve à leur investigation, demeuraient siens¹. Ses collaborateurs n'étaient en fait que les *instruments* de sa propre recherche. Théoriquement, il s'estimait même autorisé à s'attribuer la paternité de tous les travaux que ceux-ci pourraient réaliser à l'avenir dans des domaines sur lesquels ils avaient bénéficié, par le passé, de ses instructions et de sa direction! Agassiz ne réservait d'ailleurs pas cette attitude impérialiste à ses seuls élèves et collaborateurs personnels: il l'étendait aux travaux de tous ceux qui s'étaient associés à lui, et qui avaient pu profiter de ses lumières². C'est ainsi qu'il s'était brouillé, en Suisse déjà, avec Forbes³, et même avec Charpentier⁴ qui avait pourtant placé lui-même Agassiz sur la voie des études glaciaires.

Sous de tels auspices, la situation était presque sans issue: le conflit était programmé d'avance. Et de fait, Agassiz estimera avoir été déçu par tous ses collaborateurs⁵. Avec certains, le conflit n'avait occasionné qu'un bref éclat, doublé d'un ressentiment réciproque promptement oublié au souvenir de l'entente passée. Mais avec d'autres, comme Schimper, Desor, Charles Girard ou bientôt Henry James Clark, la querelle s'était envenimée. Ceux-ci avaient alors dû pâtir de la rancœur de leur maître. S'estimant honteusement trahi dans la confiance qu'il leur avait accordée, Agassiz ne s'était en effet pas contenté de leur dénier la paternité des travaux qu'ils revendiquaient: à qui voulait l'entendre, il dénonçait soudain avec vigueur les vices et les travers de collaborateurs dont, la veille encore, il vantait les mérites avec conviction. Et compte tenu de la réputation et du pouvoir d'Agassiz, on imagine aisément les suites désastreuses d'un tel procédé⁶.

défunt (les poissons brésiliens de Johann B. Spix) qu'il avait effectué ses premiers pas dans la carrière scientifique; quant à Cuvier, son premier protecteur, celui-ci avait eu l'élégance de s'éteindre peu après l'avoir adopté...

¹ Le caractère quasiment pathologique de cette propension chez AGASSIZ apparaît distinctement à l'examen des annotations rageusement tracées par ce dernier dans les marges de son exemplaire personnel des *Lectures on Man*, de VOGT (1864) [conservé au MCZ, Spec. Coll.]. Agassiz paraît scandalisé de voir son ancien collaborateur s'exprimer personnellement à propos de thèmes sur lesquels il avait été initié, plus de vingt ans auparavant, par Agassiz lui-même.

² Tout en relevant son entente avec Agassiz, le botaniste ASA GRAY précisait qu'*"il n'en irait probablement pas de même si nous travaillions dans le même domaine"*: lettre à George Engelmann, 28.08.1848, citée par LURIE 1960: 161 (notre trad. de l'anglais).

³ Voir ci-dessus, p. 71.

⁴ Voir ci-dessus, p. 69, n. 3.

⁵ Seuls demeurèrent préservés ceux qui, comme Guyot, Marcou ou Pourtalès, avaient maintenu une certaine distance, ou ne s'étaient pas aventurés de trop près sur les terrains de recherche d'Agassiz; encore leur fallait-il pour ce faire disposer d'une position ou de revenus propres. Pour Guyot, cf. SCHÄER 1988: 216; quant à Marcou, on notera que celui-ci s'est néanmoins brouillé avec les héritiers d'Agassiz: voir ci-dessus, p. 33, n. 4.

⁶ Schimper ne se relèvera pas de sa rupture avec Agassiz (cf. en particulier KUHN-SCHNYDER 1975: voir ci-dessus, p. 68, n. 4). Il en va de même pour Girard, qui abandonnera la science à la suite des attaques incessantes qu'Agassiz étendait d'ailleurs à Spencer Fullerton Baird, qui avait commis l'imprudence de l'accueillir à la Smithsonian Institution: cf. HERBER 1963, RIVINIUS & YOUSSEF 1992: 98 sqq., ainsi que les *Letters of Charles GIRARD to Prof. Agassiz accompanied with statements to them* (Charles Girard Papers, Smithsonian). Dans une lettre à Joseph Henry, 24.07.1852, BAIRD compare explicitement le traitement réservé à Girard à celui réservé auparavant par Agassiz à Desor (Spencer Fullerton Baird Papers, Smithsonian — citée par ROTHENBERG & AL. (eds.) *à paraître*). A propos de cette dispute, que nous évoquons plus en détail en Annexe B (p. 414, n. 2 en particulier), cf. JACKSON & KIMLER 1999.

Le cas de Clark, enfin, est particulièrement intéressant, dans la mesure où Agassiz l'avait même officiellement proposé pour sa succession à la tête du MCZ (LURIE 1960: 319). Or Clark nous a laissé un journal personnel (MCZ, sMu 612.41.1) qui témoigne de la similitude entre ses différends avec Agassiz et ceux qui avaient opposé précédemment Desor à ce dernier (cf. également CLARK 1863). On y voit surtout les pressions exercées par Agassiz sur ses collègues pour les contraindre à souscrire à la proscription de Clark (cf. en particulier WINSOR 1991: 47-60). En définitive, Clark n'obtiendra que de modestes postes d'enseignant.

La voix de son maître

Du caractère pour ainsi dire inéluctable des conflits entre Agassiz et ses collaborateurs, on peut déduire que la brouille avec Desor constituait en quelque sorte une nécessité — ce d'autant plus que contrairement aux autres compagnons, associés et subordonnés d'Agassiz, Desor était presque redevable à son maître de la totalité de son savoir scientifique. On pourrait même s'étonner que la rupture soit intervenue si tard. En fait, l'amitié qui liait les deux hommes au-delà de leur collaboration savante a contribué à différer cette rupture. Mais en reculant la limite que les deux hommes pouvaient fixer à leur tolérance réciproque, cette amitié a permis à la tension d'atteindre un degré exceptionnel, qui explique la violence particulière de la dispute.

Puisque nous admettons que la propriété intellectuelle constituait le cœur de l'affaire, on relèvera que très tôt déjà, Desor avait bénéficié d'une largesse inhabituelle de la part d'Agassiz, que pouvaient lui envier des savants qualifiés comme Vogt ou Guyot¹. Il est vrai que jusqu'au départ de son maître pour les Etats-Unis, Desor n'avait publié que deux véritables ouvrages de recherche scientifique: les monographies sur les galérites et les *dysaster* (1842b, 1842c), dans le cadre de la série des *Echinodermes vivants et fossiles* éditée par Agassiz. La plus grande partie de son activité rédactionnelle était consacrée à des comptes rendus et des récits des expéditions glaciaires — des travaux qui aboutiront à la publication de ces deux «best-sellers» de vulgarisation que constituèrent les *Excursions* (1844) et les *Nouvelles excursions* (1845). On aurait toutefois tort de confiner Desor au simple rôle de publiciste d'Agassiz. Dès 1841, ce dernier autorisait en effet Desor à signer des articles savants dans de prestigieuses revues étrangères². Dès 1838, Agassiz lui confiait déjà la présentation de «communications» dans les cercles savants. Or l'amitié seule ne peut rendre compte de ces largesses.

Manifestement, Agassiz avait très tôt reconnu la grande capacité de synthèse de son nouveau compagnon, son aptitude à percevoir toujours la signification des faits de détail dans le contexte plus vaste des vues générales. Or ces qualités qu'Agassiz révérait au plus haut point faisaient de Desor un interprète privilégié, le défenseur idéal des pensées les plus ambitieuses de son maître, dont il figurait en quelque sorte le porte-parole. La générosité d'Agassiz à l'égard de Desor découlait donc de la nature spécifique des tâches confiées à ce dernier. Car en matière de recherche appliquée, fondamentale, Desor était soumis à un régime aussi draconien que ses autres collaborateurs.

Cette distinction subtile échappait à Desor, qui croyait ne devoir sa plus grande autonomie qu'à l'estime de son maître. Il était d'ailleurs encouragé en ce sens par les responsabilités croissantes que celui-ci lui accordait. Après la promesse de pouvoir signer de son nom le troisième volume, à paraître, du *Système glaciaire*, après en avoir rédigé lui-même le premier volume (Agassiz 1847) sur la base des lignes directrices tracées par Agassiz, Desor avait ainsi jugé tout naturel de cosigner le *Catalogue raisonné des Echinodermes* (Agassiz & Desor 1847)³. Il est vrai qu'il avait assisté étroitement son maître dans la collecte, l'étude et l'arrangement des matériaux — un travail qu'après le départ de ce dernier pour les Etats-Unis, il avait poursuivi seul et au cours duquel il avait été conduit à de considérables aménagements. Enfin, c'était encore lui qui s'était chargé de la rédaction intégrale de l'ouvrage. En définitive, Desor pouvait même se croire confirmé dans la liberté qu'il avait prise par l'absence de réaction d'Agassiz; car si

¹ Cf. ainsi SCHAIER 2000: 250, 252-253.

² Cf. ainsi DESOR 1841a, puis 1842c; pour la suite, on se reportera à la bibliographie de Desor.

³ Sur ces ouvrages, voir ci-dessus, p. 83.

celui-ci n'avait certainement pas apprécié le procédé, il n'avait pas cru opportun d'en faire alors reproche à son collaborateur.

L'année suivante, à la suite du premier éclat entre les deux hommes, Desor pensera poursuivre sur la même voie, à propos cette fois des *Principles of Zoology* (Agassiz & Gould 1848). Puisque, dès le départ, il avait participé étroitement à la conception et à la réalisation de ce manuel, puisqu'il l'avait rédigé lui-même pour l'essentiel, Desor s'était cru autorisé à réclamer une partie du profit attendu de sa vente — et à apparaître ainsi implicitement comme coauteur. Cette fois-ci, en revanche, Agassiz n'était pas disposé à transiger. A priori, son inflexibilité paraît naturelle; elle jure pourtant avec la bonne volonté dont il faisait preuve dans la répartition des notes et des travaux mineurs, lors du premier procès.

En fait, cette inflexibilité nous ramène à la représentation qu'Agassiz se faisait du travail scientifique. S'il ne laissait d'ordinaire pas ses collaborateurs signer la publication des matériaux qu'ils avaient pourtant étudiés eux-mêmes, c'était parce que pour lui, la portée de ces travaux découlait du concept théorique, du système sur lequel ils reposaient et qui leur avait donné forme, ainsi que des vues générales qu'ils autorisaient¹. Et ce système, tout comme les vues générales, c'était lui qui en était l'auteur. Or, à cet égard, les *Principles* représentaient l'archétype même du système zoologique, puisqu'ils constituaient un manifeste pour l'illustration des thèses d'Agassiz. De toute évidence, cet ouvrage était par conséquent le dernier pour lequel Agassiz aurait pu consentir à laisser rabattre son autorité.

Pis encore, par la nature de leur objet, les revendications de Desor sur cette œuvre particulière résonnaient à l'oreille d'Agassiz comme une menace insondable. Elles indiquaient que cet homme avec lequel il avait partagé ses pensées les plus originales, cet homme qui avait été le mieux à même d'appréhender la signification de ses idées les plus novatrices, cet homme qui était désormais un ennemi, ne reconnaissait plus la paternité de son maître sur les fondements mêmes de son travail.

A ses yeux et en un mot, celui qu'il avait considéré comme son porte-parole était résolu à s'attribuer désormais la pensée que son maître l'avait chargé de diffuser.

Il est difficile d'évaluer la plausibilité des appréhensions d'Agassiz. De fait, celui-ci pouvait les estimer confirmées par les déclarations ultérieures de Desor, qui allait bientôt surestimer sa propre part dans la conception du *Système glaciaire* et du *Catalogue raisonné*². Manifestement, Desor était devenu si proche de la pensée de son maître qu'il avait de la peine à distinguer la paternité réelle des principes directeurs des travaux qui lui avaient été confiés. Comme on l'a vu, ces allégations tenaient pourtant plus de la provocation: Desor admirait trop Agassiz pour se laisser entraîner plus loin dans cette voie. En fin de compte, il semble plutôt que Desor souhaitait simplement voir ses mérites et ses efforts distinctement et publiquement certifiés.

Le procès qu'il intentera bientôt à Davis et les motifs qui sous-tendent cette curieuse initiative paraissent effectivement confirmer cette disposition de caractère chez Desor.

¹ Cette logique est décrite de manière très pertinente par Nathaniel Southgate SHALER (1909: 104-105), qui avait été l'un des étudiants d'Agassiz.

² Cf. *Annex B*, p. 411 sqq.

CONTRE DAVIS, UNE SINGULIERE ACTION EN JUSTICE

En mars 1851, Desor convoque Charles H. Davis en justice¹, réclamant réparation des dommages et du tort moral infligés par ce qu'il présente comme une «rupture de contrat». La démarche était singulière, puisque cette affaire était déjà vieille de trois ans. De plus, alors même que sa situation financière s'était arrangée, Desor exigeait maintenant en cour une compensation pécuniaire qu'il avait déclinée auparavant. Enfin, cette réclamation était d'autant plus surprenante que Davis n'avait aucunement attenté à la propriété de son travail personnel, dont Desor restait libre de disposer à sa guise: Davis l'avait seulement privé du profit escompté de l'association de leurs compétences mutuelles².

En fait, ce procès ne constituait qu'un moyen détourné de revenir sur ses démêlés avec Agassiz. Ceux-ci demeuraient en effet d'actualité. Certes, dans les mois qui avaient suivi le verdict des arbitres, son ancien maître, laissant à d'autres le soin de réprocher la conduite de Desor, avait laissé ce dernier tranquille. Mais à la faveur de la position honorable que Desor regagnait dans la communauté savante, Agassiz avait repris ses attaques: dénué de tout mérite³, Desor ne devait qu'à la duperie les publications qui portaient son nom.

Dans un premier temps, Desor avait prévu de publier un «mémoire» sur son litige avec Agassiz, reproduisant le "*Proces Verbal*" des arbitres. Ce projet avait fait long feu, puisque ces derniers s'étaient refusés à lui transmettre le texte; il n'avait d'ailleurs pu trouver à Boston un imprimeur disposé à courir le risque de se mettre Agassiz à dos. Il s'était donc contenté de remettre à son ami Theodore Parker ce mémoire qui devait tenir lieu de testament⁴. Mais les attaques d'Agassiz se poursuivaient. Maintenant, il les portait carrément lors de séances de la *Boston Society of Natural History*, et incluait Vogt dans sa diatribe. En guise de réponse, Desor avait déjà réussi à faire lire devant la même assemblée une réponse cinglante de Vogt, à la suite de laquelle Agassiz avait été contraint à se rétracter⁵.

Par le biais du procès intenté à Davis, Desor voulait donc établir publiquement, une fois pour toutes, les procédés dont il avait été victime en raison du pouvoir scientifique de son adversaire. Il voulait démontrer que sur la foi d'un commerce savant étroit et prolongé avec lui, un homme de science distingué comme le Capitaine Davis avait pu juger très favorablement de ses capacités — suffisamment pour lui proposer une collaboration professionnelle, tout en élaborant encore avec lui de multiples projets pour l'avenir. Ce procès lui permettait enfin d'attester que c'était en raison de la nouvelle de sa querelle *privée* avec Agassiz que Davis avait abrogé cet engagement.

¹ Cf. DESOR 1852a, qui a fait publier un compte rendu authentifié du procès, complété en annexe par des copies de sa correspondance avec DAVIS, ainsi que par la transcription de l'*Award Agassiz vs. Desor* (voir ci-dessus, p. 110, n. 3). Le principe de la publication de l'*Award* était légitimé par le fait que c'était l'avocat de Davis qui, en premier lieu, s'était permis de citer ce document.

² Il est vrai qu'entreprises dans la perspective de cette collaboration, les recherches de Desor étaient difficilement exploitables isolément.

³ Pour reprendre ses termes: "Il est temps de faire comprendre la différence entre un auteur et les manigances d'un compilateur ou d'un simple scribe, apprenant les vues bien considérées qui lui ont été transmises!" (lettre à Gould, 12.06.1850, Houghton, BMS Am 1210-41, notre trad. de l'anglais).

⁴ Cf. journal DESOR, 18.06.1850 (BPUN). Dans la mesure où les archives Parker sont parfaitement connues, on peut considérer ce manuscrit comme perdu (aimable communication de Dean GRODZINS).

⁵ Cet épisode est évoqué (de manière imprécise) par W. VOGT 1896: 35.

Le prix de la science

Bien entendu, ni le juge, ni le jury ne pouvaient percevoir les motifs cachés du plaignant. Et il n'était pas dans l'intérêt de la défense de relever l'instrumentalisation de la cour en dénonçant l'hypocrisie de la plainte de Desor¹. On assistera ainsi à des délibérations saugrenues visant à définir, juridiquement, la nature et partant, le prix du travail scientifique — un propos qui plongeait les savants interrogés dans la perplexité, mais qui, chez ce peuple pragmatique, ne paraît pas avoir embarrassé la cour.

Il s'agissait tout d'abord d'examiner la nature de l'engagement entre les deux hommes. En dépit de l'inexistence d'un contrat au sens strict du terme, le jury avait conclu à l'existence d'un arrangement formel, de type contractuel, qui ne donnait à Davis aucun droit moral à une interruption unilatérale de l'engagement mutuel. La requête de Desor était par conséquent justifiée; quant à l'évaluation des dommages, ceux-ci devaient, selon les instructions de la cour, se fonder sur une double évaluation, à la fois qualitative et quantitative. Qualitative, en premier lieu: en conscience, à l'examen des matériaux présentés par le plaignant et sur la base des divers témoignages recueillis, le jury avait jugé élevée la qualité du travail fourni par Desor. Il considérait que Desor disposait d'une aptitude particulière à résoudre les problèmes scientifiques posés par l'objet de la recherche en question. Son salaire devait dès lors être calculé en proportion des revenus d'un spécialiste qualifié, au cours du marché américain...

L'appréciation quantitative n'était pas moins ardue. La cour devait évaluer le temps réellement consacré par Desor à cette étude durant les quelque neuf mois de la collaboration, en retranchant tout d'abord celui consacré à d'autres travaux scientifiques et à ses leçons de langues. Durant la dizaine de semaines passées en mer, d'autre part, Desor avait été payé par le gouvernement, en qualité de capitaine en second; la cour refusait d'admettre l'existence de sinécures sous la juridiction des Etats-Unis, et s'estimait encouragée dans cette optique par la modestie des appointements (environ 30 dollars par mois). Le travail effectué alors par Desor ès qualités demeurait propriété du gouvernement américain: seul lui appartenait le produit de son temps libre — qui pouvait être généreusement compté. Enfin, la cour estimait devoir déduire les gains réalisés déjà par Desor sur l'étude qui faisait l'objet de l'arrangement avec Davis: Desor avait en effet donné des conférences payantes sur cette matière. Ultime subtilité, ces gains ne devaient pas être entièrement déduits, dans la mesure où la cour jugeait légitime l'affirmation de Desor, selon lequel la perte de temps occasionnée par ces leçons était partiellement couverte par le profit intellectuel qu'il avait retiré de la confrontation de ses idées avec son auditoire.

Soumis à des instructions aussi complexes, munis de coefficients aussi aléatoires, le calcul des dommages devait s'avérer bien laborieux pour les jurés. Lors du jugement, ceux-ci s'accorderont néanmoins, par un heureux hasard, sur la somme exacte de 1000 dollars.

Pour Davis, qui avait «perdu» autant de temps que Desor, et n'avait retiré aucun bénéfice, ni financier, ni scientifique, de la séparation, la pilule était amère. Il fera donc appel. Contestant la nature contractuelle de l'engagement, il estimait de toute manière que les dommages avaient été surestimés, d'autant plus que le livre projeté ne pourrait jamais avoir rapporté ne serait-ce qu'une fraction des mille dollars qui lui étaient réclamés.

Réunie en seconde instance, la cour rejettera catégoriquement ce dernier argument. L'estimation d'un profit escompté lui paraissait totalement irréalisable, en ce sens qu'elle exigeait

¹ Une telle manœuvre aurait en effet malencontreusement entraîné la défense sur la question délicate d'une possible manipulation de Davis par Agassiz.

du jury la détermination de la valeur de la science¹. De manière enfin explicite, le juge Peleg Sprague précisait que la ligne suivie lors du premier procès, et à laquelle il entendait se tenir, avait consisté à déterminer, non pas la *valeur* de la science, mais son *prix* — c'est-à-dire le coût des efforts consentis à sa poursuite. A grand renfort de jurisprudence, le juge refusait également la contestation de Davis quant au caractère contractuel de l'engagement. Il donnait donc entièrement raison à Desor. Cela dit, il partageait le sentiment de la défense quant à la surévaluation du montant des dommages. Mais puisque les avocats² des deux parties s'étaient entretemps conciliés sur la somme de 500 dollars, il était heureux de pouvoir clore l'affaire.

Pour la justice américaine, la science avait désormais un prix...

¹ Pour la plus grande satisfaction rétrospective des sociologues de la science, le juge SPRAGUE s'était même autorisé l'observation suivante: si même le livre projeté ne pouvait rapporter de bénéfice financier immédiat aux deux auteurs, il n'en demeurerait pas moins, pour ces derniers, "*une occasion d'accroître leur réputation*". Or, soulignait-il, "*la réputation est chère. Il s'agit d'un moyen pour obtenir des gains ultérieurs. (...) Il en va ainsi pour le bien de la science, et l'honneur de la loi veut qu'il n'en aille pas autrement*" (DESOR 1852a: 50, notre trad. de l'anglais)!

² Desor était en effet en Suisse lors du jugement en appel, rendu le 7 mai 1852. Impatient de rejoindre son frère à la suite du décès de sa belle-sœur (voir ci-dessous, p. 141 sqq.), Desor avait déjà dû ajourner plusieurs fois son départ, planifié dès fin octobre. Il n'avait finalement quitté Boston que le 4 mars, soit le lendemain des dernières plaidoiries.

L'AFFRANCHI

Des factions à la barre et au barreau

Derrière les délibérations et les plaidoiries, l'examen des noms cités de part et d'autre dans le compte rendu du procès contre Davis révèle la politisation implicite du litige.

Vers la fin des années 1840, la question de l'esclavage, redevenue d'actualité, divise la société bostonienne, qui se scinde en deux camps résolument antagonistes, d'un point de vue tant politique que social. Or on retrouve ces deux camps au procès: le choix des témoins respectifs de Desor et Davis suit exactement la ligne de partage, et les avocats des deux hommes sont chacun des ténors des deux partis.

Agassiz et ses zéloteurs — les savants qui cherchaient la perte de Desor — appartenaient au parti que combattaient les amis de Desor sur la place publique¹. De là à conclure que la dispute entre Desor et Agassiz procédait de désaccords politiques (et religieux), il n'y a qu'un pas. Un pas franchi par nombre de nécrologues de Desor, encouragés sur cette voie par ce dernier, qui trouvait un certain réconfort dans une telle version² et se plaisait à présenter Agassiz comme l'idéologue des esclavagistes. On l'a vu, la vérité était ailleurs; mais elle était surtout plus complexe. Car la version des nécrologues de Desor n'était pas dénuée de fondement.

LA DECOUVERTE D'UNE «JUSTE CAUSE»

A l'heure du procès contre Davis, les sentiments politiques de Desor et d'Agassiz sont clairs et publiquement proclamés. Desor s'affiche du côté des abolitionnistes les plus fervents, tandis qu'Agassiz peut être considéré comme le porte-parole scientifique de la majorité attentiste de Nouvelle-Angleterre. Cet antagonisme politique se double de différends religieux: les amis de Desor dénoncent la foi travestie des représentants des élites bien-pensantes, alors que ces derniers se récrient devant les positions hérétiques de leurs adversaires.

En 1851, cet antagonisme n'était pas nouveau. Formellement, il n'a pas joué de rôle dans la rupture entre Desor et Agassiz — même si l'impiété imputée à Desor a lourdement pesé à son désavantage³.

¹ Nous nous fondons ici largement sur les informations transmises par Dean GRODZINS (actuellement Mesdville-Lombard Theological School, University of Chicago), que nous tenons à remercier.

² A demi-mot, Desor s'est peu à peu persuadé de la véracité de cette version, qui faisait de lui la victime d'une cabale montée par le «parti esclavagiste» des élites bien-pensantes de la société bostonienne. Et quoiqu'il ne l'ait jamais soutenue officiellement, il est assuré que c'était lui qui l'avait inspirée à ses futurs nécrologues. On perçoit déjà cette lecture dans une nécrologie d'Agassiz signée par Stefan BORN (1874), et partiellement inspirée par Desor.

³ D'après un billet sans date reçu par Célestin Nicolet, attribué à Justin BILLON, *"Le professeur Guyot a déposé en forme de renseignements que Desor était un homme sans principes religieux (point capital, comme tu sais aux Etats-Unis). J'ai vraiment pitié de ce pauvre Desor! Serais-tu d'avis que nous lui envoyassions un certificat conçu ainsi ou à peu près: — «Nous, soussignés, déclarons que M. E. Desor, naturaliste, actuellement domicilié aux Etats-Unis, a habité [p]lusieurs [an]nées la ville de Neuchâtel en Suisse, et que pen[da]nt tout le tems qu'il a séjourné dans notre canton il a joui de l'estime et de la considération publiques, tant à cause de son mérite comme savant distingué, que par ses principes moraux et religieux.(...)»* (Bibliothèque de la Ville de La Chaux-de-Fonds, Correspondance Nicolet). A ce propos, cf. une lettre de GUYOT à Agassiz, 02.03.1849 (Houghton, BMS Am 1419-370): *"Défie-toi toujours & à tout jamais des hommes sans principes; tu vois que malgré des qualités naturelles estimables, ils sont à la merci la plus entière de leurs passions du moment. (...) Ta vie te l'enseigne, cher ami: écoute la voix de l'expérience; c'est celle de Celui qui s'est*

A vrai dire, c'est plutôt la dispute avec Agassiz qui a clarifié dans l'esprit de Desor ces divergences politiques et morales qui, antérieurement, ne prêtaient pas à conséquence. A la recherche de bonnes raisons de faire le deuil de cette amitié, Desor s'est ainsi raccroché à ces différends, sur lesquels son jugement se faisait toujours plus critique. Il était aidé en ce sens par les répercussions sociales et professionnelles de sa rupture avec le «patron» de la science américaine. En de telles occasions, *"on se rend compte"*, disait-il, *"qui sont nos vrais amis"*¹. Ceux-ci étaient rares. Presque tous ceux qui le cajolaient lorsqu'il pouvait encore se présenter comme le compagnon d'Agassiz se détournaient désormais de lui. Professionnellement, il ne trouvera un véritable soutien qu'auprès de savants extérieurs à l'université, qui occupaient pour la plupart des fonctions au service du gouvernement. Les *"vrais amis"* de Desor n'étaient cependant pas tous des savants, tant s'en faut: enseignants, ecclésiastiques, journalistes et écrivains, etc., ils venaient d'horizons très divers, mais partageaient une commune dévotion pour la cause abolitionniste, et semblent avoir souffert d'une certaine marginalité. Or, de leur point de vue, cette marginalité résultait de la politique d'exclusion pratiquée à leur égard par la «clique» bien-pensante, arrogante et clientéliste qui régissait les destinées de l'Université de Harvard².

Dans un premier temps, leur soutien à Desor n'avait pas été tout à fait innocent. Car pour eux, la répudiation de Desor était emblématique des pratiques pharisiennes d'une communauté où la respectabilité primait sur le cœur et l'honnêteté. En prêtant assistance à Desor, ils s'assuraient par conséquent un champion paré en quelque sorte des vertus du martyr — un champion qu'ils pourraient opposer à Agassiz. Celui-ci était en effet particulièrement visé par leur exécution, en raison des répercussions politiques de ses prises de position sur les rapports entre les races. Dans l'Amérique d'après 1846, cette thématique était en effet loin d'être innocente; et avec Agassiz, la science semblait venir au secours du parti esclavagiste.

L'Union et l'esclavage: un compromis branlant

Au moment qui nous occupe, la traite des Noirs est interdite depuis longtemps (1808) sur le territoire de l'Union. Aboli dans les Etats du Nord, l'esclavage n'est toutefois pas en déclin. Au contraire: durant le dernier demi-siècle, le nombre des esclaves a même quadruplé, grâce à une politique d'«élevage» fondée sur la reproduction intensive du cheptel humain. Dans la foulée, la production cotonnière, principale consommatrice de main-d'œuvre servile, s'est considérablement développée. Economiquement, le pays est alors divisé, les Etats du Sud reposant toujours plus exclusivement sur la production cotonnière, alors que le développement industriel se concentre dans les Etats du Nord. A moyen terme, les intérêts des deux parties divergent sensiblement: le libre-échange réclamé par les Etats du Sud s'oppose à la politique protectionniste qui favorise les desseins des industriels du Nord. Mais dans l'immédiat et du point de vue du commerce intérieur, les deux parties demeurent étroitement interdépendantes. Car le Nord, qui met en valeur les matières premières fournies par le Sud, dispose là-bas d'une clientèle privilégiée pour sa production industrielle.

chargé de notre éducation pour notre bonheur". A cet égard, on notera que les arbitres paraissent avoir été impressionnés par l'*"esprit infernal"* (notre trad. de l'anglais) attribué par la mère d'Agassiz à un Desor qu'elle présente sous des traits distinctement vampiriques: cf. *Annexe B*, p. 415-416.

¹ Selon une formule fréquemment employée par DESOR.

² Pour l'anecdote, on remarquera que ces ressentiments sont encore partagés aujourd'hui par de larges pans des milieux intellectuels et culturels à Boston.

En matière d'esclavage, chaque Etat est souverain. Mais depuis 1820, avec le «compromis du Missouri»¹, on s'est attaché à maintenir l'équilibre numérique, au niveau fédéral, entre les Etats esclavagistes et ceux dits «libres». Or, avec l'annexion du Texas et l'acquisition des Californies (1845-1848), cet équilibre est remis en question. Les tensions se font plus vives, et l'on assiste à une recomposition du paysage politique américain, qui s'articule principalement sur la question de l'esclavage.

Les abolitionnistes s'indignent des calculs mesquins dont le compromis du Missouri fait alors l'objet. En compensation de l'application de l'interdiction chez eux, le Nord se trouve en effet contraint à reconnaître l'esclavage, au Sud, comme un droit fondamental. Du compromis à la compromission, la limite est ténue. Et de fait, en vertu du droit de la propriété, les autorités des Etats «libres» sont contraintes à refouler vers le Sud les esclaves fugitifs. A Boston même, on recourt à la force publique pour capturer les Noirs évadés en quête de liberté et les remettre à leurs propriétaires légitimes. Ceux qui, mettant en pratique les principes les plus inviolables de la charité chrétienne, abritent des esclaves fugitifs, se voient poursuivis pour recel.

Pour les abolitionnistes, ces compromissions scandaleuses révélaient l'immoralité foncière du parti whig des élites au pouvoir à Boston. De fait, celles-ci trouvaient leur intérêt dans le maintien du statu quo. Défenseur «du talent et de la propriété», le parti whig servait en effet les intérêts du capital et de l'industrie². Or la prospérité financière, commerciale et industrielle du Nord dépendait de la stabilité de la production cotonnière. S'abritant derrière des déclarations de principe hostiles à l'institution de l'esclavage, le pouvoir de la métropole de Nouvelle-Angleterre ne daignait ainsi pas considérer cette question comme une affaire de doctrine. Pour les abolitionnistes, leurs adversaires faisaient passer la loi avant la morale.

Cette pratique ne surprenait pas les nouveaux amis de Desor. Selon eux, elle était caractéristique d'un milieu où, comme le prouvaient à leurs yeux les déboires de leur compagnon, la respectabilité primait sur les vertus du cœur.

Apparemment téméraire, ce parallèle n'est pas erroné: c'est bien ainsi que les amis de Desor percevaient l'actualité à Boston. De fait, les savants qui poursuivaient Desor de leur réprobation sentencieuse étaient pour la plupart issus de ces élites bourgeoises qui entretenaient et contrôlaient l'Université de Harvard. Et dans l'esprit de ses adversaires, Agassiz incarnait la bassesse hypocrite des milieux qui l'encensaient. Se présentant lui-même comme opposé à l'esclavage, Agassiz n'hésitait en effet pas à se faire, au nom sacré de la science, le principal pourvoyeur d'arguments pour en légitimer l'usage.

Agassiz face aux «Nègres»: une "impression pénible"

Lorsqu'il quitte l'Europe en automne 1846, Agassiz défend sur les origines de l'homme des vues en contradiction avec ses thèses sur l'histoire naturelle. Pour le jeune savant suisse et conformément à la Bible, l'humanité toute entière et sous toutes ses formes est la progéniture d'Adam, le premier homme. Il en va différemment du reste de la nature; car pour Agassiz,

¹ Le Missouri est accueilli dans l'Union comme Etat esclavagiste; en compensation, les comtés nord-orientaux du Massachusetts forment un nouvel Etat, libre: le Maine. On s'accorde par ailleurs à autoriser à l'avenir l'esclavage dans les nouveaux Etats formés au sud du 36° 30' parallèle, et à le prohiber au nord.

² Ses intérêts coïncidaient par conséquent avec ceux de la main-d'œuvre ouvrière, et donc des classes populaires d'immigration récente, majoritairement irlandaises (et catholiques).

toutes les espèces, toutes les variétés représentées à la surface du globe sont le produit de Créations séparées, singulières, conformes aux propriétés et aux exigences particulières des milieux dans lesquels elles ont été placées par le Créateur¹. Dans la nature, l'homme seul, couronnement de la Création, se serait ainsi affranchi des contraintes environnementales pour essaimer sur l'ensemble du globe.

Arrivé sur le sol de l'Amérique, Agassiz allait être confronté à des créatures de Dieu qu'il n'avait jamais observées auparavant: les Noirs. Et comme il l'écrira à sa mère, cette confrontation lui faisait éprouver une *"impression pénible"*, qui ne sera pas sans effet sur sa conception des origines de l'humanité:

C'est à Philadelphie que je me suis trouvé pour la première fois en contact permanent avec des nègres. Tous les domestiques de l'hôtel que j'habitais étaient des hommes de couleur. J'ose à peine vous dire l'impression pénible que j'en ai reçue, tant le sentiment qu'ils m'ont inspiré est contraire à toutes nos idées de confraternité du genre humain et d'origine unique de notre espèce. Mais la vérité avant tout. Autant j'éprouvais de pitié à la vue de cette race dégradée et dégénérée, autant leur sort m'inspire de compassion en pensant que ce sont réellement des hommes; autant il m'est impossible de réprimer le sentiment qu'ils ne sont pas du même sang que nous. En voyant leur face noire avec leurs grosses lèvres et leurs dents grimaçantes, leur laine sur la tête, leurs genoux fléchis, leurs mains allongées, leurs grands ongles crochus et surtout la teinte livide de la paume de la main, je ne pouvais détourner les yeux de dessus leur figure, comme pour leur dire de rester à distance, et quand ils avançaient cette hideuse main sur mon assiette pour me servir, j'aurais voulu pouvoir m'éloigner pour manger un morceau de pain à l'écart plutôt que de dîner avec un pareil service. Quel malheur pour la race blanche d'avoir lié si étroitement son existence avec celle des nègres, dans certaines contrées! Dieu nous préserve d'un pareil contact!²

Traumatisé à la vue de ces représentants malheureux de l'humanité, Agassiz mettait désormais en doute l'unité de l'espèce humaine. Il était encouragé en ce sens par les théories hétérodoxes émises par certains de ses collègues américains³.

Les polygénistes, ou le partage de l'humanité

Pour les savants et à la faveur des données toujours plus nombreuses recueillies par les ethnologues, la diversité de l'homme constituait un véritable défi intellectuel et moral⁴. Au siècle des Lumières, et à la suite principalement de Buffon (1711/1749), un certain consensus s'était établi sur l'universalité de ce que l'on qualifiait de «nature humaine»⁵. Ce parti pris n'avait pas empêché le développement de classifications toujours plus strictes, catégorisant l'homme en «races» distinctes, à la faveur de ce que Claude Blanckaert qualifie de «naturalisation de l'homme»⁶. La signification du concept de «race» devait dès lors faire l'objet de controverses

¹ Cf. AGASSIZ 1845.

² Lettre du 02.12.1846, citée par HIRSCH 1965, GOULD 1982 et GOULD 1983; ce passage a été expurgé dans AGASSIZ 1887: 327-344. GOULD (1982, 1983) souligne le rôle de cette confrontation dans la conversion d'Agassiz au polygénisme.

³ Sur l'ensemble de cette question, cf. tout particulièrement LURIE 1954; également: GOULD 1983, FOREST 1998.

⁴ Sur la question d'ensemble de l'opposition monogénisme – polygénisme, on se reportera à BLANCKAERT 1996b.

⁵ Aux Etats-Unis, ce postulat avait encore été puissamment renforcé par les travaux de Thomas Jefferson (l'un des pères de l'Union, rédacteur de la Déclaration d'Indépendance). Celui-ci, mécontent du traitement réservé par Buffon à l'homme américain, était allé bien plus loin que lui dans l'affirmation d'une «nature humaine» cf. ROGER 1989.

⁶ Cf. p. ex. BLANCKAERT 1996a, 2000b.

animées; en effet, la distinction raciale posait des limites (dont la portée restait à définir) à la perfectibilité des catégories humaines considérées comme inférieures. C'est dans ce contexte qu'allait naître, principalement aux Etats-Unis, une nouvelle doctrine, bientôt qualifiée de «polygéniste», affirmant l'origine séparée des «types» humains, et partant, le caractère irréductible des catégories humaines fondamentales. En dépit de la viabilité des métissages, l'homme blanc n'était donc pas seulement supérieur, moralement, aux autres représentants de l'humanité: il en était distinct par essence.

Quoique de telles vues aient déjà été professées auparavant par de nombreux auteurs, c'est à l'anatomiste Samuel George Morton, de Philadelphie, que l'on doit la première défense en règle du polygénisme. Dans ses *Crania Americana* (1839), celui-ci faisait reposer la doctrine sur l'analyse détaillée d'une énorme collection anthropologique réunissant près de 900 crânes. La théorie polygéniste n'obtiendra toutefois un réel écho que quelques années plus tard, lorsque Josiah Clark Nott, un élève de Morton, se joindra à son maître pour insister cette fois sur les enseignements politiques et sociaux du polygénisme, qui justifiaient à ses yeux la discrimination raciale et le système esclavagiste¹.

Agassiz débarque aux Etats-Unis au moment même où la polémique prend son envol. Présenté à Morton, il fait aussitôt l'éloge de son travail, et souligne l'intérêt de ses études. L'année suivante, Agassiz est invité à une série de conférences à Charleston, métropole du Sud, où son jugement est attendu avec impatience. A cette occasion, Agassiz énonce sa conversion au polygénisme² — une conversion qui lui permet de se libérer de l'anomalie que constituait son monogénisme antérieur dans sa théorie de la nature³. Agassiz ne se laissera pas démonter par la levée de boucliers provoquée par son soutien aux thèses de Morton. Car le cœur de la réaction n'était pas situé dans la communauté scientifique, mais dans les milieux religieux, où l'on ne pouvait accepter la publicité accordée à une théorie aussi radicalement contraire aux enseignements bibliques.

Dès 1850, Agassiz reviendra à la charge de manière plus explicite — et pourvu maintenant d'arguments susceptibles de se concilier une partie au moins des milieux religieux. Il soutenait (1850a, 1850b, 1851) que la science ne devait pas se voir imposer par l'orthodoxie les limites débilantes d'une lecture littérale de la Bible. En fait, et pour la plus grande gloire de Dieu, la science démontrait — si l'on admettait de s'en tenir aux seuls «faits» — la réalité d'une douzaine de Créations, ce qui assignait en définitive un pouvoir bien supérieur au Créateur.

¹ Cf. BLANCKAERT 1995c, qui analyse également les suites en France de ce qu'on qualifiera alors d'«école américaine d'ethnographie». De fait, il s'agissait alors d'un des rares domaines où la recherche américaine (perçue en tant que telle) avait retenu l'attention de la communauté savante dans l'Ancien Monde.

² Cf. LURIE 1954: 234-235. On précisera qu'Agassiz pouvait tirer parti d'un nouvel argumentaire développé par MORTON (1847) pour contourner le problème de la viabilité des métissages, en dénonçant la rigidité du concept buffonien d'«espèce». Pour Morton, le pouvoir d'hybridation était proportionnel au degré de domesticité; l'homme pouvant être considéré comme l'être domestique par excellence, son pouvoir d'hybridation était susceptible de franchir les barrières spécifiques. Dès lors, la possibilité de métissages n'empêchait plus d'admettre l'existence d'espèces humaines distinctes. Cf. LURIE 1954: 232, BLANCKAERT 1996b: 3031. On notera encore que sa conversion forçait Agassiz à se détourner des principes défendus par son maître et protecteur, Alexandre de Humboldt: cf. GOULD 1983: 35-36 — ce qui n'avait pas échappé à un critique contemporain, qui relevait perfidement que «*si M. de Humboldt pouvait récemment écrire que parmi les pages de ses nombreux ouvrages, c'est à celles où il exprime sa réprobation contre l'esclavage qu'il attache le plus de prix, M. Agassiz ne trouvera rien dans ses écrits qui lui permette un semblable témoignage*» (LAUGEL 1857: 107, cité par BLANCKAERT 1995c: 394).

³ Le refus déterminé qu'Agassiz opposera à l'évolutionnisme constituera pour lui une motivation supplémentaire pour s'en tenir au polygénisme (cf. LURIE 1954) — cela même si le polygénisme n'interdit pas formellement la défense d'une évolution biologique humaine (BLANCKAERT 1996b: 3034-3035).

L'indépendance de la science: une illusion déloyale

Agassiz avait toujours considéré que la science devait pouvoir se développer indépendamment des injonctions sociales et idéologiques, ce qui légitimait son attitude dans le débat. A l'entendre, la politique et la théologie n'étaient pas l'affaire du savant. Et si certains croyaient pouvoir exploiter à leurs fins des faits avérés, démontrés par la science, le savant ne pouvait en être tenu pour responsable... En la matière, pourtant, sa position était artificieuse.

Tout d'abord, Agassiz invoquait à l'appui de sa position scientifique des arguments de nature théologique. Ainsi, selon lui, le «Grand Livre de la Nature» anticipait les approximations symboliques des Ecritures, et permettait, mieux que l'herméneutique biblique, d'apprécier la majesté divine. Agassiz se plaçait donc sur le terrain de ceux qu'il souhaitait détourner de la science.

Mais c'est surtout en matière politique et sociale qu'Agassiz récusait ses propres protestations d'innocence de la science. Car non content de «démontrer» l'altérité radicale des Noirs, il s'estimait habilité à décréter, comme savant, la nécessité politique d'une soumission de l'organisation sociale aux lois de la nature. La science démontrait selon lui l'infériorité des Noirs, soumis, obséquieux et imitateurs par nature; il s'agissait par conséquent de leur allouer, dans la société, le rôle auquel la nature les avait condamnés. Bref, si la science d'Agassiz ne prétendait pas justifier moralement l'esclavage, elle le légitimait rationnellement¹.

Il ne nous appartient pas de juger le comportement d'Agassiz, dont la bonne foi est établie. On relèvera pourtant qu'il faisait preuve en la matière d'un engagement réellement militant: il n'hésitera ainsi pas à soutenir et cautionner de tout son poids les positions bientôt explicitement politiques de Nott et George R. Gliddon, éditeurs entre autres du volumineux *Types of Mankind* (1854)², un ouvrage instruit tant comme un manifeste du polygénisme que comme une sorte de manuel de légitimation de l'esclavage. Et dans le débat qui faisait alors rage sur le bien-fondé de l'institution esclavagiste, l'engagement d'Agassiz avait une influence considérable, tant sur l'opinion publique que dans la communauté savante. Ses nouveaux protégés en étaient les premiers conscients: Nott pouvait ainsi proclamer que "*avec Agassiz dans la guerre, la bataille est nôtre. Son ralliement est un gain immense, car nous n'aurons pas seulement son nom à lui: désormais, les timides sortiront de leur réserve. J'ai fait de l'agitation sans relâche, jusqu'à ce que je réussisse à entraîner (...) Agassiz dans le combat*"³.

On ne peut donc mettre sur le compte de sa naïveté l'implication d'Agassiz dans ce funeste «combat». Dans cette éventualité bien improbable, il aurait assurément été le seul à être dupe de son propre jeu. Car à l'instar de Desor, la plupart de ses contemporains considéraient Agassiz comme l'idéologue des esclavagistes.

¹ *Stricto sensu*, Agassiz ne préconisait pas la poursuite de l'esclavagisme. Pour lui, il était préférable de mettre en pratique une ségrégation géographique absolue, qui limitait le risque de métissages. A ce propos, on peut se reporter aux lettres qu'Agassiz a adressées à Samuel C. Howe durant la Guerre de Sécession, en été 1863 (reproduites dans AGASSIZ 1887: 463-475). Le métissage (à l'égard duquel Agassiz éprouvait une profonde révolte instinctive) entraînait en effet à ses yeux une dégénérescence périlleuse pour l'homme blanc; cf. à ce propos GOULD 1982: 198 sqq.

² Cet ouvrage, dans lequel AGASSIZ (1854) avait inséré un essai de sa main, connaîtra un succès gigantesque: cf. LURIE 1954: 238-239. AGASSIZ (1857) signera également une introduction dans le second ouvrage des mêmes auteurs (NOTT & GLIDDON 1857).

³ Lettre de NOTT à Morton, 26.05.1850, citée par LURIE 1954: 237 (notre trad. de l'anglais). Parmi tant d'autres, Charles DARWIN était parfaitement conscient, dès 1850, des implications politiques du polygénisme d'Agassiz: cf. lettre à William D. Fox, 04.09.1850, citée dans BURKHARDT (ed.) 1996: 115.

Desor et l'altérité humaine

La lecture des premiers articles populaires d'Agassiz dans le *Christian Examiner* (1850a, 1850b) avait invité Desor à un jugement lapidaire: "*C'est décidément un plaidoyer en faveur de l'esclavage, qui lui vaudra sans nul doute les remerciements et quelques bons diners de la part des Planteurs du Sud*"¹.

A ses yeux, de tels écrits attestaient de l'égarement de son ancien maître, otage de ses principaux admirateurs dans sa soif inextinguible de popularité. De fait, pour Desor, le polygénisme ne méritait pas même d'être débattu: cette doctrine aberrante était étrangère au domaine de la science, et ne pouvait être affrontée que sur le terrain politique. Sur ce terrain, l'opposition franche de Desor à l'esclavagisme ne s'était manifestée qu'en été 1848, peu après sa brouille avec Agassiz — sous l'influence sans doute de ses nouveaux amis². Mais il exprimera cette opposition de manière toujours plus catégorique; et après son départ des Etats-Unis, il continuera encore à la proclamer très haut, comme le montre son article *De l'esclavage aux Etats-Unis* (1853a). Pourtant, et alors même qu'il n'hésitait pas à prendre la parole dans les domaines les plus variés des sciences naturelles, Desor n'abordera jamais la question sous l'angle de l'anthropologie³. La chose peut surprendre, dans la mesure où il manifestait un intérêt réel pour l'ethnographie, et ne se privait pas de diffuser ses observations sur les peuples qu'il lui était donné de rencontrer.

A vrai dire, Desor était dépassé par les développements contemporains de l'anthropologie⁴. Son monogénisme résulte d'une position de principe, qu'il tient pour évidence, et ses réflexions sur les races sont dépourvues de fondements théoriques clairs. Dans ces circonstances, il défend en la matière des positions inconséquentes. A l'occasion, il lui arrive ainsi de reprendre à son compte le vocabulaire⁵ ou les concepts⁶ de l'anthropologie racologique. Mais ces concepts n'agissent pas sur sa représentation du monde, comme en témoignent ses considérations ethnographiques. En définitive, Desor tient sur ces questions le discours, non pas d'un naturaliste, mais plutôt d'un «honnête homme»: il ne retient de l'actualité scientifique et des discours à la mode que ce qui ne heurte pas ses sentiments profonds. Ici, son jugement se conforme à ses émotions — une démarche peu scientifique, qui le mettra du moins à l'abri des débordements de la racologie contemporaine.

Ainsi, si Agassiz ne pouvait masquer son dégoût face aux Noirs, Desor exprime d'emblée une sympathie débonnaire à l'égard de ceux qui croisent sa route. Bien entendu, il ne doute pas

¹ Journal DESOR, 11.09.1850 (BPUN). Voir également les lettres de DESOR à Berthoud (Archives CG), 04.02.1851 et 27.04.1851, ainsi que, plus tard encore (23.05.1855), une lettre à Arnold Escher von der Linth (AEN).

² Cf. lettre de DESOR à Léo Lesquereux, 11.07.1848 (Archives CG).

³ Le 19 et le 23.12.1850, DESOR évoque toutefois dans son journal (BPUN) la préparation (en guise de réponse à Agassiz) d'un "*article sur les races humaines*", apparemment destiné à une "*revue française*". Nous n'avons pu retrouver trace de cette publication (peut-être abandonnée), qui devait être destinée à un périodique francophone d'Amérique. Selon des allusions éparpillées dans son journal ce même hiver, il semble que cet article devait plus spécifiquement porter sur l'ethnogénie des Indiens d'Amérique — hypothèse que paraît confirmer une lettre à Armand de Quatrefages, 28.12.1866 (AEN).

⁴ Sur ces développements, cf. BLANCKAERT 1999d.

⁵ Son usage du terme de «race» s'avère extrêmement erratique; il l'applique tant aux Noirs pris dans leur ensemble, qu'à des tribus indiennes particulières, ainsi même qu'à des nations européennes comme les Français ou les Allemands. A ce propos, cf. HUDSON 1996. L'analyse, par Marie-France PIGUET (2000), de l'emploi du mot «race» par Amédée THIERRY (1828) et William F. EDWARDS (1829) témoigne d'ailleurs de l'élasticité du concept — deux décennies auparavant. A ce propos, cf. BLANCKAERT 1988b.

⁶ Sans y voir de contradiction de principe avec ses vues ethnographiques, Desor avait ainsi pu reproduire la distinction anthropologique des «quatre races» de son collègue Nilsson, en Scandinavie (voir ci-dessus, p. 89 sqq.).

de l'infériorité *présente* des Noirs, mais paraît confiant quant à leur perfectibilité. Sur le degré de cette perfectibilité, Desor ne préfère cependant pas se prononcer, puisque l'état de sujétion dans lequel les Noirs sont maintenus, même dans les Etats du Nord, n'autorise pas à juger de leurs propriétés essentielles.

En fait, son point de vue sur l'altérité humaine se perçoit plus aisément à propos des Indiens, qu'il côtoiera de près durant ses séjours prolongés dans les contrées septentrionales de l'Union¹, où ceux-ci vivaient dans un état de liberté relative.

— "Nicâ!": *Desor et l'Homme rouge*

Avec les Indiens, Desor avait le contact chaleureux. Non sans fierté, il pouvait s'estimer récompensé de sa sollicitude pour ses interlocuteurs de couleur:

Je puis dire que j'ai fait leur conquête. Quand, après avoir été séparés quelques jours, je les rejoins, ils ne manquent pas de venir au devant de moi en criant: *Kaïhha, kai-ba Nicâ, bondjou, bondjou, Nicâ!* — *Nicâ* veut dire *ami*, *kai-ba* signifie *voilà*, et *bondjou* est une altération du mot français *bonjour* emprunté aux Canadiens, les Indiens n'ayant pas de salut aussi court dans leur propre langue.²

Cette bienveillance n'empêchait pas Desor de porter un regard critique sur l'état de la «nation» indienne³. Mais ce qui frappe, dans ses jugements sur les Indiens (et sur les Noirs, dans une moindre mesure), c'est leur caractère extrêmement circonstancié.

Se fondant sur son expérience personnelle, Desor perçoit d'abord l'altérité sur un plan individuel, dans une relation d'homme à homme qui atteste de sa sincérité quant à l'unité du genre humain. Et lorsque, jugeant l'homme, il extrapole à ses semblables, Desor tient systématiquement compte des contingences sociales, politiques et économiques auxquelles ceux-ci sont soumis. Car pour Desor, l'homme, Blanc, Noir ou Rouge, est avant toute autre considération un être culturel, produit de son environnement. Nul déterminisme géographique toutefois: le climat, la nature ne font qu'imposer des conditions, auxquelles l'homme et la société s'adaptent selon leurs propres modalités⁴. En toute chose, ce sont en définitive les mœurs qui sont décisives. Et pour Desor, les mœurs sont infiniment plastiques.

Dès lors, chaque homme, chaque groupe humain est perfectible — au regard de notre civilisation. Mais la plasticité des mœurs, aussi grande soit-elle, dépend toujours du goût et des dispositions des sujets. Or, pour Desor, leurs dispositions ne les portent pas nécessairement dans la direction attendue par l'observateur. Originaire d'une communauté francophone isolée

¹ Voir ci-dessous, p. 137 sqq.

² Lettre à Berthoud, 25.06.1850, publiée par les soins de ce dernier (DESOR 1850a: 626). Tous deux conserveront l'interjection «*Nicâ*» en guise de marque d'affection dans leur correspondance réciproque.

³ S'il souligne de manière générale leur honnêteté, leur dignité et leur prestance, il déplore leur saleté, leur propension à l'alcoolisme, ainsi que leur manque de vivacité et de goût pour le travail; cf. DESOR 1850a, 1851a, et surtout son journal personnel (BPUN).

⁴ Cf. à cet égard l'essai anecdotique mais révélateur *Du climat des Etats-Unis et de ses effets sur les habitudes et les mœurs* (DESOR 1853b). Desor, qui n'ignore pas les travaux de Buffon sur l'Amérique (voir ci-dessus, p. 125, n. 5) veut démontrer l'importance des incidences physiologiques, «psychologiques» et «sociologiques» du climat de la Nouvelle-Angleterre sur les émigrants européens. Mais au terme de sa démonstration, Desor souligne la primauté ultime de la culture: alors que selon lui, le climat américain rend «irritable», les Américains ont en effet répondu à cette contrainte environnementale par un effort redoublé de répression morale des mouvements d'humeur... En définitive, il croit y voir une des raisons du succès précoce de la démocratie aux Etats-Unis: «*La liberté (...) n'y est possible, (...) que parce que chaque individu s'est habitué de bonne heure à maîtriser ses emportements. (...) Le climat des Etats-Unis, en provoquant certaines maximes d'éducation, a peut-être par là même facilité ce développement extraordinaire du peuple américain, dans des conditions qui sans cela eussent pu devenir funestes à sa prospérité et surtout à sa liberté*» (1853b: 14-15).

dans une Allemagne en pleine renaissance nationale, Desor était lui-même bien placé pour apprécier la capacité de résistance de la culture à l'environnement: dans le village de ses parents, les mœurs étaient demeurées presque entièrement françaises, même après six générations d'exil. Rendu attentif à ces questions par une telle expérience, Desor souligne avec insistance les particularités frappantes conservées, envers et contre toutes les influences "Yankees", par les descendants des premiers colons français du Canada¹.

Aussi importante qu'en soit la nécessité, l'adaptation et le progrès ne s'imposent donc pas: ils résultent des dispositions et de la bonne volonté des sujets. Pour ce qui est des groupes humains les plus défavorisés, comme les Noirs et les Indiens, le progrès est par conséquent nécessairement lent. Il se heurte à toutes sortes de conservatismes, à la routine et aux "superstitions"², que seule l'instruction permet d'écarter peu à peu. Encore fallait-il encourager la bonne volonté des bénéficiaires en plaçant ces populations dans des conditions pratiques (sociales, politiques et économiques) qui leur permettent de mettre en exercice leurs nouvelles compétences intellectuelles et morales³.

Desor et la raciologie, ou les limites de l'«école allemande» de géographie humaine

La primauté accordée par Desor à la culture dans les processus évolutifs semble préfigurer les développements à venir de l'école dite de «culture historique», vers la fin du siècle. Certes, le lecteur moderne peut légitimement louer le regard tout en nuances porté par Desor sur ses semblables «sauvages», et l'intégration dans son analyse de paramètres à la fois sociaux, politiques, économiques, «psychologiques», religieux et moraux. La «modernité» de Desor n'est cependant qu'apparente: ce serait plutôt sa méconnaissance des développements contemporains de l'anthropologie qui émousse chez lui les traits les plus saillants de la science de son époque. On est ainsi porté à voir dans son approche, non pas une perspective novatrice, mais plus simplement l'application judicieuse d'un solide bon sens dilettante sur les observations perspicaces qu'autorisaient sa curiosité et sa vivacité intellectuelles.

D'une certaine manière, pourtant, la réticence de Desor face aux classifications strictes et au déterminisme biologique⁴ de l'anthropologie de son temps témoigne peut-être, plus largement, de l'influence prégnante des enseignements de sa jeunesse⁵.

¹ Cf. journal DESOR (BPUN), en particulier 22.06.1849 et 25.06.1849.

² Desor consigne ainsi dans son journal (BPUN, 01.09.1850) une anecdote savoureuse sur les «Man-caters» parmi les Chippewas. Cette attestation d'anthropophagie n'entame pas sa confiance de principe quant à la perfectibilité des Indiens, qu'il tient pour les victimes infortunées de l'obscurantisme et du terrorisme moral pratiqué par le «clergé» indigène.

³ Cf. en particulier DESOR 1851a: 11, qui condamne "les Américains, qui sont en mesure d'encourager ces efforts, et qui par des motifs de politique ou autres négligent de le faire (...)". Il craint par ailleurs que la lenteur du progrès ne soit fatale aux Indiens: "Le caractère de l'Américain (...) est tellement exclusif et envahisseur, que je crains fort que ces malheureux Chippewas ne disparaissent avant qu'ils aient eu le temps de se civiliser complètement".

⁴ BLANCKAERT 1998d: 19 sqq. s'élève contre la définition d'un tel «déterminisme biologique»; selon lui, il s'agit en fait d'un monisme, où le «physique» et le «moral» sont indissociablement liés. Pour la position de Desor (assez complexe, du fait de son absence d'ancrage théorique), voir également ci-dessous, pp. 243 sqq., 340 sqq.).

⁵ La réticence de Desor ne semble en revanche rien devoir à la position des «ethnographes» qui, en France (BLANCKAERT 1992) et en Angleterre (CHAPMAN 1989a), étaient confrontés à l'anthropologie émergente.

On sait qu'à la suite de Johann Gottfried Herder, puis de Friedrich Hegel et de Humboldt, les savants allemands du début du XIXe siècle manifestaient un grand scepticisme à l'égard du concept de «race», largement étranger à leur système de pensée¹. Karl Ritter, qui avait guidé les premiers pas de Desor dans la carrière scientifique, ponctuait son monogénisme par le recours presque militant au concept de «peuples». Peu à peu, les anthropologues allemands se résigneront cependant devant la vogue des classifications raciologiques que stimulaient les développements de l'exploration et l'essor institutionnel de l'anthropologie. En fait, ils étaient convaincus qu'en définitive, on pouvait laisser la craniométrie démontrer elle-même l'inanité des postulats de leurs adversaires. Par ce repli tactique, ils légitimaient pourtant les études de leurs adversaires, et préparaient le terrain à la reconnaissance du nouveau «paradigme» de l'anthropologie. Cette concession allait leur être fatale.

A l'exception de références souvent incantatoires aux travaux alors déjà anciens de Prichard (1813, 1840-48, 1843²), les partisans allemands de l'unité étaient en fait dépourvus d'assises théoriques claires, qui leur auraient permis d'affronter efficacement cette problématique complexe. Encouragé par l'éveil des nationalismes, l'emploi du mot «race» s'était banalisé³; les monogénistes eux-mêmes l'employaient couramment, mais dans des acceptions extrêmement floues. Enfin, leur foi dans la perfectibilité était soumise à rude épreuve, devant les échecs toujours plus patents des entreprises «civilisatrices» sur les populations sauvages. Face à des adversaires mieux organisés, faisant assaut de «faits positifs», ils allaient bientôt devoir capituler⁴: leurs *"théories incertaines"* ne faisaient pas le poids face à la sécurité offerte par l'*"empirisme anthropologique"* (Rupp-Eisenreich 1996: 12).

De ce point de vue, le parcours de Desor est exemplaire. Lorsqu'il cède à l'emploi inconsidéré du terme de «race», lorsqu'il adopte ponctuellement les concepts de l'anthropologie raciale, il témoigne des limites de la géographie humaine dont il pouvait se réclamer. De même, son monogénisme ne reposait sur rien d'autre que des partis pris philanthropiques d'essence philosophique et spiritualiste. En somme, ses déficiences étaient celles d'une génération. Et à l'instar de ses contemporains, il adoptera bientôt lui-même le paradigme raciologique, et se verra même longtemps contraint à esquiver la problématique de l'unité de l'espèce humaine⁵.

¹ A l'exception (notable) de Kant, toutefois. Sur l'ensemble de cette question, cf. avant tout MASSIN 1996; également: RUPP-EISENREICH 1996. Pour les développements ultérieurs, cf. LADOUS 1995. Pour les conséquences, sur l'archéologie allemande, de l'évolution interne de l'anthropologie, voir ci-dessous, p. 283; également p. 257 sqq.

² Sur l'écho contemporain des travaux de Prichard, cf. l'introduction de George W. STOCKING (1973).

³ En France, l'*Histoire des Gaulois* d'Amédée THIERRY (1828) avait popularisé l'emploi du terme de «race» pour la «nation». Celui-ci soumettait ainsi l'histoire nationale au savoir naturaliste. Dès lors, paradoxalement, *"le romantisme de l'enracinement se conjugue (...), non sans ambivalence, à l'universalisme des mouvements d'émancipation démocratiques"* (BLANCKAERT 1998b: 461); cf. aussi MASSIN 1993.

⁴ Mal préparés sur le plan doctrinal, les monogénistes n'arriveront pas non plus à réagir clairement à la diffusion de l'évolutionnisme et du matérialisme.

⁵ Après des doutes persistants, Desor se réconciliera toutefois avec la doctrine monogéniste: voir ci-dessous, p. 326.

UN NOUVEL HOMME

«Un nouvel homme» — le constat n'est pas exagéré: la rupture avec Agassiz avait inauguré une nouvelle vie pour Desor. Car si, avec cette séparation, *"c'était le fondement de sa vie qui s'écroulait"*¹, il lui fallait trouver, non seulement un nouvel emploi, mais également un nouveau sens à sa vie. Et puisqu'il avait perdu son guide spirituel, Desor recherchera d'abord le réconfort de la foi.

Sur le sol de la liberté et de la piété, sa quête n'allait pas rester vaine: en la personne du Révérend Theodore Parker, il trouvera bientôt un nouveau mentor, une oreille attentive et un ami dévoué. A ses côtés, Desor sera accueilli chaleureusement par un nouvel entourage. Mais il découvrira surtout une nouvelle manière d'entrevoir le monde.

Theodore Parker

Descendant des premiers pèlerins du Mayflower, Theodore Parker² ne pouvait toutefois se prévaloir d'origines sociales bien flatteuses. Ce n'est que grâce à l'excellence de ses résultats aux examens d'entrée qu'il avait pu achever à Harvard des études de théologie que son père, un fermier du Massachusetts, ne pouvait lui payer. Ordonné pasteur en 1837, Parker ne démentira pas sa vocation, en dépit d'intérêts très variés. Doté d'une profonde culture classique, il manifestait de surcroît une curiosité soutenue pour l'avancement de la science. En définitive, sa passion pour la politique, portée par de puissants talents oratoires, fera de lui un réformateur social et un prédicateur extrêmement populaire.

Parker était issu de l'église unitarienne, la communauté religieuse alors la plus puissante à Boston. Cette église, qui tenait son nom du rejet du dogme de la Trinité, se voulait partisane d'une foi «éclairée»; au fil de ses succès et de son influence (considérables en Nouvelle-Angleterre), elle s'était pourtant assagie, au point de défendre une doctrine morale et sociale empreinte de conformisme. D'une certaine manière, l'unitarisme constituait une forme de déisme un peu désincarné, qui palliait son absence de mysticisme par une croyance très ferme dans les miracles de la révélation. Très tôt, Parker était entré en conflit avec les positions officielles de l'église unitarienne. Sûr de lui, impétueux et combatif, il n'était pas homme à s'en laisser imposer; démissionnant de sa paroisse, il fondera ainsi sa propre église, assez modestement dénommée «28^e Société Congrégationnelle de Boston»³.

En fait, Parker, qui avait effectué dans sa jeunesse un long séjour en Europe, avait été extrêmement impressionné par les travaux de Wilhelm de Wette (1817, 1826) et son application de la critique historique aux textes bibliques. Il avait dès lors refusé d'admettre l'infailibilité des Ecritures⁴. Lui-même considérait le principe religieux comme naturel à l'homme; mais la

¹ BERTHOUD 1883: 63.

² Sur Parker, cf. WEISS 1864, REVILLE 1865a, 1865b, BARCKHAUSEN 1861, FROTHINGHAM 1880, ALTHERR 1894, CHADWICK 1900, COMMAGER 1936. Nous avons largement profité des informations qui nous ont été communiquées par Dean GRODZINS, rédacteur d'une biographie du personnage (*à paraître*, cf. par ailleurs GRODZINS 1983).

³ Cf. PARKER 1858a (11 sqq. en particulier), pour un exposé de ses objectifs religieux.

⁴ Pour les réactions suscitées aux Etats-Unis par l'hétérodoxie de Parker, cf. LECOURT 1992: 71. A propos de de Wette, que Parker avait rencontré à Bâle en 1844, cf. ROGERSON 1992.

conception que ce dernier se faisait de la divinité devait nécessairement être inférieure à la réalité, puisque le fini ne peut embrasser l'infini. Dans ces circonstances, la religion était évolutive, portée par le progrès de l'humanité. Aux yeux de Parker, il était dès lors aberrant de conformer sa foi sur les conceptions d'un Moïse; car si ce dernier avait été porteur de visions très élevées pour son époque, il n'en défendait pas moins une notion de Dieu qui révoltait aujourd'hui par sa barbarie. Pour Parker, Dieu ne se révélait pas que dans les Ecritures: il était présent dans toutes les sagesse du passé et du présent; il avait d'autre part offert la nature en témoignage de sa grandeur et de son amour¹. Enfin, et de manière plus originale, Parker voyait dans la conscience intuitive du bien et du beau, en chaque homme, une manifestation de la présence divine.

La science et le divin

Homme de son siècle, Parker éprouvait une intense admiration pour la science, qui n'avait d'égale que sa vénération pour la nature. Il ressentait donc amèrement la défiance manifestée par de nombreux savants à l'égard des enseignements chrétiens. Mais en somme, ceux-ci n'étaient pour lui que les victimes de la théologie orthodoxe, qui les avait détournés de la foi par son aveuglement dogmatique². Cette défiance lui était d'autant plus pénible qu'en vertu de sa conviction dans le caractère sacré de la conscience, les savants, parmi tous les hommes, avaient été spécialement dotés par Dieu. Par talent et par vocation, les savants œuvraient chaque jour pour le progrès de l'humanité: ils étaient ainsi tout spécialement imprégnés du sentiment du bien et du juste. Leur conversion lui était par conséquent d'autant plus chère. Muni de telles dispositions, Parker reconnaîtra aussitôt les aspirations spirituelles de Desor.

En Desor, Parker voulait voir le savant idéal; il s'émerveillait de l'aisance inspirée avec laquelle celui-là établissait des liens entre les phénomènes naturels a priori les plus étrangers. Il prisait la fertilité de la conversation de ce compagnon qui était rapidement devenu son cicérone en matière de science, de même que son habileté à rapporter toujours les questions les plus érudites aux vues les plus générales. Ces facultés lui paraissaient d'autant plus remarquables que pour lui, la conversation, dans sa spontanéité, était la forme la plus éminente de la pensée: elle était l'expression brute, non-altérée, de l'intuition divine³.

Au-delà de ses qualités propres, la situation peu enviable de Desor à l'heure de leur rencontre a assurément stimulé la bienveillance de Parker. Celui-ci éprouvait en effet un profond ressentiment à l'égard des élites de la société bostonienne — un milieu où, en dépit de son alliance par mariage, on n'avait jamais daigné l'agréer pleinement, en raison de ses engagements sociaux, qui y étaient réprouvés comme inconvenants. Or, pour Parker, cette «bonne société» dont il fustigeait l'hypocrisie disposait d'une influence disproportionnée en regard de ses

¹ Cf. PARKER 1859.

² Cf. BARCKHAUSEN 1861: 130. En vérité, de telles positions n'étaient ni nouvelles, ni particulièrement originales. A ce propos, on se référera à la biographie de Baden Powell par Pietro CORSI (1988), qui livre une analyse extrêmement subtile des relations qu'entretenaient science et religion dans l'Angleterre contemporaine. Cette biographie est d'autant plus instructive à cet égard que la figure somme toute secondaire de Baden Powell offre un angle d'approche tout à fait réaliste de relations souvent caricaturées.

³ Cette position se réfère évidemment à l'oralité du message de Jésus-Christ. Elle était partagée par l'ensemble du courant transcendantaliste (voir ci-dessous p. 135), où les «clubs de conversation» étaient particulièrement en faveur. On notera que Parker en rabattait tout de même sur les positions de certains des disciples d'Emerson, qui oubliaient selon lui que les vertus de la spontanéité devaient reposer sur un travail préalable de réflexion.

véritables mérites¹. Elle avait d'ailleurs réussi à le tenir à l'écart de la plupart des sociétés savantes dans lesquelles il aspirait à être adopté. Il s'identifiait dès lors aisément aux infortunes de Desor, qu'il soutiendra de toutes ses forces, et dont il voulait faire le champion de sa cause.

Le conflit entre Desor et Agassiz lui permettait de s'attaquer au patron de la science américaine, dont il voulait discréditer les positions sur l'esclavage. Indépendamment de cette querelle politique, Parker entendait s'opposer à la philosophie d'Agassiz², qui heurtait ses propres convictions religieuses. En effet, le Dieu d'Agassiz, ce stratège majestueux qui planifiait consciencieusement ses créations successives, lui était totalement étranger³: un tel concept récusait le rapport actuel, constant et immanent, de Dieu à chacune de ses créatures qui formait la base de la doctrine théologique de Parker.

UNE REVELATION POUR DESOR

Le rôle attribué à Desor par Parker lui convenait parfaitement. Alors que tant de ses anciens collègues ne voyaient plus en lui qu'un traître et un usurpateur, cette posture de rebelle, de martyr de l'intolérance scientifique et politique, lui était plus confortable. De fait, Desor se conformera aux exigences de son office, épousant les positions hétérodoxes de Parker. Nulle imposture, pourtant, dans ce comportement; car Desor était convaincu de sa propre sincérité. S'il s'était soudain transformé, c'était parce que Parker avait mis à jour son être profond: il l'avait révélé à lui-même.

Sur le plan politique, tout d'abord, Parker l'avait réconcilié avec certains des idéaux de sa jeunesse, auxquels il avait rendu leur respectabilité. Aussi engagé fût-il, Parker se détournait en effet de ces manœuvres politiques qui avaient tant écœuré le jeune Desor, et qui l'avaient fait se réfugier dans un attentisme un peu cynique. L'engagement de Parker n'était pas à proprement parler un combat politique, mais un activisme *moral*, porté sur tous les fronts où la conscience humaine était en cause. Pour Parker comme pour Desor, le postulat primordial résidait en la perfectibilité absolue de l'être humain. Or, cette perfectibilité exigeait tout d'abord que l'individu soit libre; il fallait donc ruiner les causes *sociales* de l'asservissement — et s'engager pour l'abolition de l'esclavage des Noirs au premier chef⁴, mais également pour l'émancipation des femmes, pour la tempérance, ainsi que pour la diffusion de l'instruction, instrument privilégié de l'affranchissement.

Contre la vanité des calculs politiques, et en dépit des vexations que lui coûtaient son militantisme, l'audience extraordinaire accordée à Parker, dont les prédications drainaient les foules et qui diffusait ses sermons enflammés par dizaines de milliers d'exemplaires, démontrait l'efficacité d'un activisme qui s'adressait d'abord à la conscience de chacun de ses semblables.

¹ Dans l'un de ses sermons, PARKER (1855) explicite ses positions quant à la richesse et à la prospérité.

² Pour une appréciation comparée de la «philosophie» respective de Desor et d'Agassiz dans l'esprit de Parker, cf. COMMAGER 1936: 110, une lettre de PARKER à Peter J. Lesley, reproduite dans FROTHINGHAM 1880: 326-327, ainsi surtout qu'une lettre de PARKER à Desor, 28.04.1859 (Copies de lettres de Parker, Andover-Harvard Library, Harvard University, Cambridge MA: BMS 101/18, vol. 1).

³ Cf. à cet égard le pamphlet de PARKER (1861), satire du finalisme dans la philosophie de la nature d'Agassiz.

⁴ Son engagement pour l'abolition était particulièrement virulent: cf. en particulier PARKER 1858b.

Le transcendantalisme: un réveil spirituel

La foi humaniste professée par Parker avait tout pour séduire Desor, que rebutaient le dogme et les rituels du formalisme religieux. Le savant ne pouvait qu'applaudir au rationalisme de son approche critique des Evangiles. Parker soumettait d'ailleurs l'ensemble du phénomène religieux à une lecture proprement naturaliste. Pour lui, toutes les religions exprimaient en effet la même vérité, dont elles ne constituaient qu'un reflet conditionné par l'époque et le lieu de leur éclosion. Ainsi, les religions obéissaient selon Parker à un développement analogue à ceux retracés par la botanique ou la zoologie; elles dessinaient au cours de l'histoire de l'humanité une progression régulière, du fétichisme primitif jusqu'au Christianisme, en passant par le polythéisme et les autres monothéismes.

Ce rationalisme dans l'herméneutique était associé de manière assez insolite à une sorte de «mysticisme raisonné». Pour Desor, cette association était bienvenue. Elle comblait ses aspirations spirituelles tout en lui permettant de désavouer de manière constructive ce matérialisme si séducteur et si effrayant à la fois, auquel menait à ses yeux la poursuite logique du positivisme scientifique. Et ce mysticisme, que Parker partageait avec tous ses partenaires du courant transcendantaliste, était dépouillé des excès de l'idéalisme romantique allemand.

A vrai dire, il ne s'agissait pas uniquement de religion; par l'entremise de Parker, Desor, qui avait été bientôt présenté à Henry D. Thoreau et à Ralph Waldo Emerson, découvrait en fait une nouvelle philosophie: le transcendantalisme. Comme Parker, mais chacun à leur manière, les partisans du transcendantalisme, poètes ou philosophes, soutenaient l'immanence de Dieu dans la nature. Pour eux, la connaissance s'acquerrait avant tout par un contact intime, sensuel, avec la Création, qui devait imprégner la conscience, organe privilégié de la perception¹. Tous entretenaient un rapport complexe avec le puritanisme, dont ils rejetaient l'austérité et le conformisme en matière morale, mais dont ils retenaient en revanche la défiance à l'égard des conventions sociales.

En somme, ce mouvement s'inscrit étroitement dans l'individualisme libéral américain — et c'est probablement là que résidait sa séduction au goût de Desor. Car celui-ci se reconnaissait parfaitement dans ces appels à la liberté individuelle et à l'autonomie de la conscience, qui érigeaient la responsabilité personnelle comme vertu cardinale. Orphelin d'Agassiz, sourd aux attaques de ses anciens collègues, appelé désormais à gouverner sa vie par lui-même, confiant dans ses propres forces et dans les aptitudes de ses semblables, Desor ne pouvait qu'applaudir à de tels préceptes².

Une renaissance morale

Avec Parker, Desor redécouvre la religion et retrouve le chemin de l'église. S'il est un auditeur fidèle des sermons de son ami, il ne manque pas, durant ses absences de Boston, d'assister

¹ Avant même son séjour aux Etats-Unis, les récits de voyage de DESOR dans son journal personnel (BPUN) témoignaient déjà de sa sensibilité à la beauté — des femmes, mais aussi de la nature. Ainsi, par exemple, l'entretien de fleurs dans un potager était pour lui révélateur de l'élévation de l'âme du jardinier. A cet égard, on notera la similitude des impressions rapportées par Desor du sommet de la Jungfrau (p. 74) avec l'exaltation décrite par EMERSON dans *La nature* (2000: 22-23): "*Dans les bois, (...) je sens que rien dans l'existence ne peut m'échoir — ni disgrâce, ni calamité (...) que la nature ne puisse réparer. Debout sur le sol dénudé, la tête baignée par l'air vif, transporté par l'espace infini, tout égoïsme mesquin disparaît. (...) Je ne suis rien; je vois tout (...)*".

² Cf. évidemment à ce propos *La Confiance en soi* d'EMERSON (2000)

aussi au prêche jusque dans les petites églises de campagne. Aucune bigoterie, toutefois, dans ce qui constituait alors presque un rituel dominical: au pied de la chaire, Desor demeure un observateur critique¹, en quête non pas de bénédictions, mais d'instructions morales.

Ces préoccupations s'avèrent désormais omniprésentes dans sa vie quotidienne, et ne le quitteront plus jamais. Desor se conformait en fait à l'enseignement de son ami. Car si chez Parker, la foi était avant tout une affaire de cœur, l'énergie du fidèle devait être concentrée sur sa propre conduite morale. Celui-ci devait se confronter toujours à sa propre conscience et se mettre en état de gouverner son âme, pour ne pas subir la loi de ses passions.

Alors que Desor s'était précédemment contenté de consigner ses observations de voyage, c'est cette exhortation qui le conduira, dès le début de 1850, à tenir un véritable journal personnel² — une entreprise accaparante, poursuivie néanmoins avec constance jusqu'à ses derniers jours. Cette initiative répondait au principe du «self-government» qui l'invitait à établir la comptabilité de ses actes, afin de peser ses mérites et les déficiences à corriger³. En un certain sens, ce journal constituera pour Desor un double matériel du souvenir de sa mère défunte, à laquelle il rendait perpétuellement des comptes en pensée: toutes ses actions étaient gouvernées par le désir de se montrer digne de la confiance de sa mère, et des attentes qu'elle avait placées en lui⁴.

D'un point de vue moral, le journal l'obligeait à formaliser ses pensées et ses jugements — une formalisation qui mettait à nu d'éventuelles versatilités. Et la relecture de ses propres annotations autorisait un regard réflexif, de sang-froid, sur les mobiles, souvent imperceptibles dans l'immédiat, qui avaient pu régir ses actions et ses opinions. Directeur de conscience, le journal devait le défendre contre ses propres passions. Il le rappelait chaque jour à ses devoirs — une notion à laquelle Desor (qui tenait le travail pour la gymnastique de l'âme⁵) était très sensible:

Je fais tous les jours l'expérience que c'est là [dans le devoir] le grand secret de la conduite de la vie (terme d'Emmerson); si le devoir ne nous prépare pas de bien vives jouissances, il nous évite en revanche bien des mécomptes, n'est-il pas vrai? C'est ce que les Yankees et les Anglais ont parfaitement compris. C'est aussi l'idée qui se trouve au fond du Protestantisme, et c'est pourquoi l'avenir du monde appartient à cette race ennuyeuse des Protestants (...).⁶

S'adressant quelques années plus tard à son frère, qui savait sa fin imminente, Desor l'invitera d'ailleurs à se concentrer sur l'essentiel: *"Puisse-tu te persuader toujours plus, à l'exemple de notre mère, qu'il n'est dans ce monde qu'une seule manière d'être heureux, c'est dans le culte du devoir"*⁷.

Effet probable encore de l'influence spirituelle de Parker, on observe chez Desor une attention nouvelle à ses propres sensations. Il s'interroge ainsi sur la signification de ses rêves; il

¹ Un observateur qui consigne d'ailleurs ses appréciations dans son journal (BPUN); ainsi, le 04.07.1851: *"Le soir sermon par un missionnaire méthodiste. Terrible récréation"*...

² Sur cette source capitale, voir ci-dessus, p. 41.

³ Cette détermination à régler ses comptes avec sa conscience ne s'était pas limitée au journal: c'est elle qui l'avait conduit (au début de l'an 1850 également) à la rédaction du *"mémoire"* exposant son litige avec Agassiz (voir p. 119, n. 4).

⁴ Cf. ainsi les confidences de DESOR, dans une lettre à son frère, 16.04.1857, puis à Arnold Escher, 24.02.1865 (AEN).

⁵ Les notes de DESOR dans son journal (BPUN), le 02.10.1846, lors d'un séjour à Hambourg, témoignent de l'angoisse ressentie par Desor à l'égard de l'oisiveté. Pour lui, celle-ci est corruptrice; à terme, elle condamne même à l'état végétatif.

⁶ Lettre à Berthoud, 23.01.1853 (Archives CG); de manière révélatrice, Desor confie d'ailleurs à son correspondant qu'il a renoncé à aller à l'église pour écrire cette lettre, estimant qu'il retirerait *"autant de profit d'une conversation avec vous que de l'ouïe d'un sermon. C'est un peu présomptueux peut-être. Mais si j'abordaï avec vous une question sérieuse, un problème moral par exemple?"*.

⁷ Lettre à son frère, 16.04.1857 (AEN).

cherche même à développer ses facultés artistiques, s'essayant au dessin et à la peinture, en dépit d'un talent pour le moins discutable¹.

En définitive, son «divorce» l'aura contraint à entamer une nouvelle vie. De fait, Desor jugeait lui-même que les tourments de cette rupture devaient avoir une signification. Soudain extrêmement soucieux des coups du sort chez les autres, et alors qu'il atteignait la quarantaine, il estimait y avoir gagné une nouvelle philosophie, et avoir saisi le sens des épreuves de la vie.

UNE NOUVELLE CARRIERE

Le soutien moral et spirituel de Parker, tout comme l'assistance de ses amis dévoués, avaient permis à Desor de puiser de nouvelles forces pour affronter son sort. Mais afin de démentir sa disgrâce, il lui fallait encore les opportunités de mettre en pratique ses aptitudes à la recherche scientifique. L'offre de Davis, la possibilité d'être employé, même de manière transitoire, au *Coast Survey*, avait constitué une occasion bienvenue. Pourtant, s'il était alors déjà séparé d'Agassiz, cette opportunité s'était présentée *avant* l'humiliation publique que constituera le verdict du dernier jury. Au printemps 1849, sa situation s'était sérieusement dégradée, comme en témoignait la rétractation de Davis. Compte tenu des rapports de force, de nouvelles propositions ne pouvaient provenir de Harvard ou même de Boston. De fait, son salut viendra de Washington.

Explorateur-géologue au service de l'Etat

Dans un pays en pleine expansion, alors que la conquête de l'Ouest battait son plein, emballée par la «Ruée vers l'or» en Californie, le gouvernement de l'Union était conscient que la fièvre des colons ne pouvait suffire à assurer la prospérité. Pour être gérés et mis en valeur, les nouveaux territoires devaient d'abord être connus; il incombait donc aux autorités fédérales de soumettre ces régions encore largement en friche à une investigation scientifique. Dans cette perspective, le gouvernement américain s'était engagé dans une formidable entreprise de prospection, les *Surveys*. Et à cet effet, il recrutait à tour de bras, tant des jeunes gens entreprenants que des scientifiques expérimentés, afin de cartographier ces immenses étendues, d'en cataloguer les ressources et de définir les obstacles qui pouvaient en contrarier l'exploitation.

Les titulaires affrontaient évidemment des conditions difficiles; il fallait donc pouvoir compter sur leur endurance et leur énergie. Pour un tel emploi, Desor, l'explorateur réputé des sommets alpins, paraissait parfaitement indiqué, même s'il n'était plus un jeune homme. C'est ainsi qu'un beau jour de mai 1849, John Wells Foster et Josiah Dwight Whitney, responsables de la prospection géologique de la presqu'île du Michigan, vinrent lui proposer de s'associer à eux. Il lui était impossible de tergiverser: le départ était imminent.

¹ Définitivement dépité par ses résultats, Desor abandonnera bientôt cet exercice pour se cantonner aux seules esquisses géologiques... Son dernier dessin artistique (dans son journal, BPUN), effectué au printemps 1852, peu après son retour en Suisse, représente la vue sur le lac de Neuchâtel et les Alpes, depuis la maison de son frère, à Bôle. On précisera que durant ses séjours d'exploration scientifique aux Etats-Unis, Desor s'était fait l'auteur de nombreux croquis, des scènes de genre prises sur le vif, certes malhabiles, mais pleines de verve et d'humour.

Bien qu'américanisé jusqu'à un certain point, j'avoue que j'hésitai un moment. Mais il n'y avait pas de temps à perdre; il fallait se décider sur le champ. J'acceptai.

Le lendemain je courus la ville de boutique en boutique pour me procurer les hardes et l'équipement nécessaires pour une pareille expédition, et quelques jours plus tard nous étions sur le chemin de fer roulant à toute vapeur vers le Far-West, ou ce que l'on appelait ainsi il y a quelques années.¹

Engagé en qualité de géologue-adjoint, généreusement rétribué, Desor était spécialement responsable de l'étude des terrains récents sur la côte sud du Lac Supérieur. Cette collaboration se prolongera sur deux années — ou plutôt deux campagnes, la première d'un long mois en 1849, et la seconde de trois mois, l'année suivante. Elle lui fera parcourir des centaines de milles, à pied, en barque et en vapeur, le long des rives septentrionale du Lac Michigan et méridionale du Lac Supérieur. Desor, qui avait déjà donné son nom à un pic alpin, se verra maintenant honoré par le baptême d'un Lake Desor et du Mount Desor, sur l'Isle Royale, à la frontière américano-canadienne².

Pour sûr, une telle entreprise l'avait arraché à la routine bostonienne. Au retour des expéditions de prospection, il avait certes fallu coordonner les données récoltées sur le terrain. Mais par la suite, Desor avait pu tirer profit des informations recueillies pour ses propres recherches, et affermir sa position dans les cercles scientifiques américains. Il pouvait enfin délaisser les leçons de langues et les expédients auxquels il s'était résigné au préalable. Maintenant, s'il lui arrivait de donner des cours, c'étaient des cours de géologie, au titre d'expert et de professionnel.

Comme prévu, l'entreprise n'avait pas été de tout repos: contant l'exploration de la rivière et du bassin du Manistique, entre les lacs Michigan et Supérieur, Desor (1851a: 2) le reconnaissait volontiers:

Voilà un nom que vous entendez peut-être pour la première fois. N'allez pas, de grâce, vous accuser d'ignorance pour cela. Je ne le connaissais pas moi-même il y a dix-huit mois, et maintenant que je l'ai exploré, je suis tenté de m'écrier: «Heureux celui qui ne l'a connu que dans les livres!».

Escortée par quelques éclaireurs indiens, la petite troupe s'aventurait sur des territoires où l'homme blanc n'avait généralement pas pénétré; les Indiens eux-mêmes ne s'y attardaient guère. Et pour cause, car la progression était ardue, dans cette forêt épaisse où l'on se frayait un chemin à la hache. De temps à autre, lorsqu'une clairière s'ouvrait devant eux, il leur fallait patauger dans des marécages gorgés d'eau.

J'eus l'occasion de constater ici, pour la première fois, la vérité de cet axiome d'un arpenteur, qui, lorsqu'on lui demanda quelle était la plus grande des jouissances, répondit sans hésiter: «C'est de pouvoir ôter ses bottes et en vider l'eau quand on sort d'un marais».³

La souffrance la plus cuisante provenait des moustiques et des moucheron urticants qui infestaient ces marais. Pour se protéger, les explorateurs étaient contraints à se revêtir d'une véritable armure:

¹ Lettre à Berthoud, 25.06.1849 (Archives CG).

² Actuellement siège d'un parc national, cette île de plus de 70 km de long présente des caractéristiques géologiques très particulières. Formée de coulées de lave plissées, elle offre des traces manifestes de polissage et de stries glaciaires — d'où l'intérêt, évidemment de Desor. On notera que si le lac (d'environ 4 km de long) porte toujours le nom de Desor, l'ancien Mount Desor, principale éminence de l'île (425 m d'altitude) a été rebaptisé plus poétiquement «Sugar Mountain». Cf. HUBBARD 1939, UNITED STATES GEOLOGICAL SURVEY [s.d.].

³ DESOR 1851a: 40.

Vous commencez par mettre une grosse chemise de laine et un caleçon idem; vous vous entourez la tête d'un voile qui vous couvre à la fois le cou, les épaules et la figure, ne laissant qu'une petite ouverture pour respirer. Vous endossez par dessus une autre chemise de laine que vous boutonnez soigneusement, afin de tenir le voile en respect. Vous vous chaussez d'une paire de gros bas de laine, puis par dessus vous enfiler vos pantalons, autour desquels vous lincez une paire de mocassins ou souliers indiens. vous vous couvrez la tête d'un chapeau de feutre à larges bords, par dessus lequel vous passez un second voile de mousseline que vous attachez soigneusement sous le menton. Enfin vous vous garantissez les mains avec une paire de gros gants de cuir, que vous ajustez soigneusement autour du poignet.¹

Encore Desor prend-il soin d'ajouter que cette cuirasse, peu commode durant les chaleurs estivales, ne protège que contre les espèces les plus volumineuses!

Malgré ces déboires, l'expérience s'avèrera extrêmement fructueuse. En le conduisant sur des terrains aussi insolites, elle offrait à Desor la possibilité d'aiguiser encore son sens de l'observation. Du fait de la relative uniformité géologique de ces contrées, il avait en effet tout loisir d'étendre le champ de ses investigations aux domaines de la botanique et de la zoologie — des études dont il ne manquera pas de faire communication dans les enceintes savantes de Boston².

Sur le plan culturel et moral, ensuite, l'expérience était tout aussi enrichissante: plongé dans un monde encore largement préservé de la civilisation, Desor pouvait y méditer à l'envi sur la valeur du progrès et la vanité des choses terrestres. Régulièrement confronté à des membres des tribus Chippewas, Cotarais et Ménomonés — généralement christianisés, mais qui avaient conservé leurs mœurs «primitives» — il était conduit à s'interroger sur la nature humaine et la perfectibilité de l'homme. De toute évidence, cette confrontation jouera un rôle notable dans l'intérêt qu'il portera bientôt à la question préhistorique; et les impressions retirées de ce contact direct influenceront sur sa représentation de la dynamique évolutive des sociétés préhistoriques.

Sur le plan personnel, enfin, l'exercice physique journalier et la convivialité, au campement, de la vie communautaire, lui avaient offert une seconde jeunesse: il se sentait revivre.

Désormais, les projets et les ouvertures se multiplient. Disposant de ressources suffisantes, d'amis et de relations nombreux à travers le pays — grâce au réseau fédéral des *Surveys* — Desor peut occuper son temps libre à de longs voyages, à l'occasion desquels il fait provision d'observations et d'enseignements. Il sillonne ainsi les anciens territoires de l'Union, de Detroit, Cleveland, Cincinnati et Saint-Louis à l'ouest jusqu'aux abords du Tennessee au sud, toute la côte Atlantique, de Washington au Maine, et pousse même au Canada, en passant par le Vermont, jusqu'à Toronto, Kingston et Montréal.

Au printemps 1851, on propose à Desor de partir au Far West, pour participer au relevé de la route tracée à travers les Montagnes Rocheuses³. En fin de compte, il cède aux avances de Henry Darwin Rogers, dont il devient l'assistant au Bureau géologique de la Pennsylvanie. Il s'agissait de documenter le bassin houiller de Pottsville, au pied des Alleghenys, une entreprise incontestablement moins aventureuse que les deux précédents *Surveys* auxquels il avait participé. En raison de la nature de la tâche, Desor avait insisté pour faire engager le bryologue Léo Lesqueteux, son ancien camarade de Neuchâtel, installé comme tant d'autres compatriotes aux

¹ DESOR 1851a: 49-50. Pour la petite histoire, on notera qu'écrasés dans les petits carnets que Desor avait emportés pour consigner ses observations (journal DESOR, BPUN), certains de ces malheureux insectes ont été conservés à la postérité...

² Voir la bibliographie de Desor. Les résultats officiels de ses investigations ont été publiés dans DESOR 1851b et 1852b.

³ Cf. lettre de DESOR à Berthoud, 01.04.1851 (Archives CG).

Etats-Unis, à Colombus (Ohio), et dont les affaires n'étaient alors guère florissantes¹. L'initiative était judicieuse, puisque Lesquereux, démontrant aussitôt sa maîtrise, deviendra l'expert incontesté de l'identification des filons houillers et de l'étude du charbon aux Etats-Unis.

Au jour le jour, la tâche était relativement routinière; mais à en juger par ses notes scientifiques, Desor n'en prenait pas moins sa tâche au sérieux. Il faut dire que de par la composition de l'équipe du *Survey* pennsylvanien, ceux-ci étaient plongés dans une atmosphère stimulante, qui les faisait franchir les strictes limites de leur fonction, implicitement assez pragmatique, puisqu'elle devait avant tout permettre l'exploitation optimale des gisements locaux de houille². Ainsi, en matière de géologie générale, structurale, Desor se montrait extrêmement séduit par la thèse défendue par Rogers quant à l'orogénèse des Appalaches: les plis, selon ce dernier, devaient avoir été provoqués par des poussées latérales. Si cette thèse se confirmait, Desor se demandait s'il n'y aurait pas lieu de s'en inspirer pour expliquer, en Europe, la formation de la chaîne du Jura³: le sujet donnait lieu à des débats animés.

La géologie n'était pas le seul objet des conversations. Le soir, dans leurs modestes cantonnements, le petit cercle de savants trompait l'ennui par la discussion des thèmes inépuisables que la nature offrait à leur curiosité: on y évoquait ainsi des problèmes aussi hétéroclites que la marque en spirale portée par un sapin touché la foudre, la raison d'être du cycle régénératif de dix-sept ans d'une espèce de cigale, les propriétés des serpents à sonnette, la forme des vaguelettes dans l'eau, etc...

Desor devait rester durablement marqué par l'aimable émulation de ces veillées de Pottsville. La promiscuité imposée à toutes ces personnalités comportait certes des inconvénients, et les querelles, provoquées surtout par l'autoritarisme de Rogers, étaient fréquentes. Rendu plus avisé que ses collègues par sa brouille avec Agassiz, cultivant la mesure depuis la rencontre de Parker, Desor développera alors des qualités inattendues de conciliateur, de telle sorte qu'au mois de novembre, à la fin de la campagne, ses compagnons regrettaient particulièrement son départ: il était, au dire de l'un d'entre eux, "*la gentillesse et la courtoisie personnifiées*"⁴.

Flatté par l'offre de Rogers, qu'il tenait en haute estime et qui lui proposait une association permanente, Desor devait pourtant la décliner. Il avait en effet reçu de bien sombres nouvelles de son frère, qui le pressait de venir le rejoindre en Suisse.

¹ Sur Lesquereux, cf. FAVRE 1889/90, BERTHOUD 1890, MATTHEY 1998. Soutenir le farouche Lesquereux n'était pas une tâche facile. Desor l'apprendra à ses dépens, victime des rebuffades de son ami, qui refusait de se laisser payer ses frais de déplacement. Vexé, Desor se représente alors (de manière symptomatique) que Lesquereux lui reproche de reproduire le paternalisme d'Agassiz: cf. lettre de LESQUEREUX à Desor, 01.05.1851 (AEN).

² Cf. LESLEY 1876.

³ Cf. SCHAEER 1994: 408. DESOR (1850b, 1850c) s'était déjà intéressé au «parallélisme» des chaînes américaines; peu après son retour en Suisse, il avait soulevé la question des poussées latérales, en tirant argument de la dissymétrie des prétendues «voûtes» (1853c, 1855a). Probablement effarouché par la portée d'une problématique qu'il s'était pas en mesure de résoudre lui-même, il ne poussera cependant pas plus loin, et préférera prudemment fonder (du moins implicitement) ses études subséquentes de géologie régionale (en particulier DESOR & GRESSLY 1859a: cf. SCHAEER 1994: 408) sur l'ancienne théorie de Léopold Von Buch et de Jules THURMANN (1832), dite des «soulèvements» — une théorie que Thurmann était pourtant sur le point d'abandonner lui-même (cf. SCHAEER 1998a: 24-26). Les annotations de DESOR dans son journal (BPUN), le 20.08.1853, témoignent de son embarras en la matière. Sur le rôle relatif de Rogers et d'Arnold Guyot, cf. SCHAEER 1998a: 41.

⁴ LESLEY AMES 1909: 28 (notre trad. de l'anglais); cf. aussi LESLEY 1882/83.

LA FORTUNE CHANGEANTE DE FRITZ DESOR

Après l'obtention de son doctorat à Würzburg, en 1834, Fritz Desor avait commencé à pratiquer la médecine dans sa patrie, à Homburg. Comme ses affaires n'étaient guère prospères, il avait répondu favorablement à l'invitation de son frère Edouard, qu'il avait rejoint en Suisse à la fin de l'année 1838. Grâce à l'appui d'Agassiz, et à la suite d'un examen, il avait été autorisé à exercer dans la Principauté de Neuchâtel, et avait établi son cabinet dans la bourgade de Boudry, à quelques lieues de Neuchâtel¹.

De santé fragile, timide et introverti, la personnalité du jeune Fritz offrait un contraste saisissant avec celle de son frère aîné. Ces traits avaient toutefois l'heur de séduire bon nombre de demoiselles étioilées de la bonne société locale, qui se languissaient de leur jeunesse passée. Celles-ci se disputaient les services du bon docteur, ravies de pouvoir confier à son oreille compatissante les misères de leur chaste existence². Ce qui devait arriver arriva un beau jour: l'une de ses pudiques patientes, en larmes, lui avoua sa flamme. Leur ardeur était réciproque, mais leur amour paraissait désespéré. Car jamais les parents de la jeune Charlotte ne daigneraient agréer leur union. Les De Pierre³, bourgeois de Neuchâtel depuis le XVI^e siècle, anoblis en 1729, avaient d'ailleurs coutume de condamner leurs filles au célibat afin de préserver la fortune familiale. Un mariage aussi dégradant, avec un roturier impécunieux, étranger de surcroît, ne pouvait pas même entrer en ligne de compte.

Résigné à son infortune, Fritz Desor, qui avait renoncé à ses projets d'émigration au Brésil⁴, s'en retournera bientôt chez lui, à Homburg. Par-delà les frontières, les deux amoureux n'en échangeront pas moins une tendre correspondance, à l'insu de la mère supérieure du couvent où Charlotte avait été reléguée. Peu après la Révolution du 1^{er} mars 1848, un triste événement allait faire renaître les espoirs du couple cruellement séparé: le père de Charlotte s'était éteint. Rappelant son bien-aimé avec le soutien de sa tante, Charlotte pouvait enfin se préparer à cet hymen tant attendu: le mariage fut célébré à Neuchâtel, le 17 septembre 1849.

Leur union avait été heureuse, tant du moins que pouvait l'être celle de deux créatures souffrantes et mélancoliques. Le bonheur paisible du couple demeurait pourtant assombri par la rancune de la mère de Charlotte, qui avait refusé de bénir les époux. Et même la maladie de sa fille n'avait pu ébranler sa détermination: sur son lit de mort, Charlotte pria encore en vain sa mère de lui pardonner son mariage. Le lendemain de son trente-cinquième anniversaire, moins de deux ans après les épousailles, Charlotte disparaissait dans la consternation. Elle laissait Fritz veuf, inconsolable, mais riche.

Fritz héritait en effet de l'ensemble de la fortune que sa défunte épouse avait elle-même reçue de son père, trois ans auparavant. Et cette fortune patricienne n'était pas mince; elle ne se résuait pas à des meubles de goût, *"vaisselle, argenterie, ornements, linge de corps et de maison, bouteillers, chevaux, voitures, bibliothèques, provisions de toute espèce, armes, bijoux et pierreries"*⁵, mais recouvrait encore de nombreuses propriétés foncières, des fermes, des vignes et des immeubles divers, à Neuchâtel et à la campagne.

1 Cf. Série Police sanitaire, dossier 2/IX (AEN). Pour la vie de Fritz Desor, cf. Archives Combe-Varin (BPUN).

2 Cf. FAVRE 1901 [11.03.1901: 2]. Pour ce portait de médecin, cf. CORBIN 1987b: 594 sqq.

3 Cf. BOREL & BOREL [s.d.].

4 Un projet dont témoigne une lettre de son beau-frère Joseph ROUSSELET, le 24.07.1842 (Archives Combe-Varin, BPUN).

5 Selon le contrat de mariage de Fritz Desor et Charlotte De Pierre (Archives Combe-Varin, BPUN, n° 195).

Pour Fritz, qui ne goûtait pas fort les délices de la vie, cette opulence n'était guère réjouissante: elle entraînait un cortège de soucis administratifs dont il se se serait volontiers passé. Dès le printemps 1851, alarmé par la faiblesse de sa femme et conscient de sa propre fragilité, il avait appelé son frère à ses côtés. Profitant d'une amélioration transitoire de l'état de santé de son frère, Desor s'était encore engagé dans le Bureau géologique de Pennsylvanie. Mais la nouvelle de la mort de sa belle-sœur l'avait atteint, le 29 octobre, à Pottsville — une nouvelle confirmée par une lettre de son frère reçue deux semaines plus tard, alors qu'il était rentré précipitamment à Cambridge.

Desor ne pouvait plus tergiverser: il lui fallait arranger son retour en Suisse, pour soutenir son frère et assurer la gestion de ses affaires.

Sur la voie du départ

Pour Desor, la nouvelle était fâcheuse. L'appel de son frère intervenait au moment même où il se sentait définitivement intégré dans sa nouvelle terre d'élection. Avec ses mandats pour le *Survey*, une véritable carrière lui paraissait assurée: il pouvait enfin vivre, raisonnablement mais confortablement, de sa seule activité scientifique. Partir maintenant, c'était aussi quitter de nombreux amis, pour retourner dans cette ville de Neuchâtel où il ne s'était jamais senti à son aise, et que la plupart de ses connaissances avaient quittée. Impossible, toutefois, de renier les liens du sang. Il est vrai que la richesse de son frère lui garantissait au moins la perspective d'une existence sereine et la certitude de demeurer à l'abri du besoin. S'il n'entrait donc pas dans les intentions de Desor de discuter un retour inéluctable, il s'autorisera cependant à en repousser encore un peu l'échéance.

De fait, si ce retour était contrariant, il allait aussi être bien contrarié. Le procès contre Davis tirait en effet en longueur. La perspective de quitter, probablement à tout jamais, le continent américain, aurait pu tempérer l'acharnement de Desor. En fait, elle le stimulait, au contraire: il était résolu à ne s'en aller que la tête haute, définitivement blanchi et confirmé dans ses droits.

Le 1er janvier 1852, Desor avait cru pouvoir tourner la page:

Une nouvelle Ere semble commencer avec ce jour dans mes affaires. Le Verdict du Jury a été rendu à 4 h. de l'après-midi, après deux heures de deliberation. M. Davis est déclaré coupable de violation de Contrat & condamné à 1000 dollars de dommages et interets. Le chef du Jury est venu me féliciter de la manière la plus cordiale, en m'informant qu'ils n'avaient eu aucune difficulté à s'entendre. (...) Rencontré dans l'Omnibus l'un des Jurés qui m'a dit que les insinuations de Minot sur ma qualité d'Etranger avaient été à mon avantage.¹

L'appel de Davis allait toutefois le contraindre à reporter encore son départ, puisqu'il lui fallait au moins être présent lors de la plaidoirie de son avocat, fixée au 1er mars. Dans l'intervalle, Desor organisait son départ, multipliant les visites et distribuant à ses proches des cadeaux d'adieux. Ces préparatifs incluaient également des démarches épistolaires pour garantir à certains de ses amis des nominations prestigieuses dans des sociétés savantes européennes. Par contraste, Desor ne paraît en revanche pas avoir jugé opportun de préparer son retour en Suisse: il s'en remettait à son frère, et ne se préoccupait pas réellement de la situation qui pourrait lui être faite à Neuchâtel.

¹

Journal DESOR, 01.01.1852 (BPUN).

Le 4 mars enfin, au lendemain de la fin des plaidoiries, accompagné de tous ses amis, Desor se rendait à la gare de Boston. Après un dernier échange de daguerréotypes, son train s'ébranlait: "*C'est donc vrai; j'ai dit A Dieu à mes amis*"¹.

Il laissait bien des regrets derrière lui: le soir même, Parker notait dans son journal:

Notre cher ami Desor nous a juste quitté, pour l'Europe. (...) Je crains que nous ne revoyions jamais plus sa chère bonne âme. Nous regretterons sans cesse sa conversation joyeuse et son noble cœur. C'est toutefois un réconfort de se rappeler que nous, au moins, l'avons toujours apprécié, que nous avons toujours été affectueux à son égard, et que durant cette relation de presque cinq ans, et une amitié intime de près de quatre ans, rien n'est jamais survenu qui puisse nous laisser la moindre contrariété. Il a toujours été plein d'humanité, toujours du côté de la justice. Son amour de la Vérité, son travail, son sérieux, sa perception intuitive des relations entre les éléments, son esprit prompt aux généralisations étendues, me l'ont fait respecter au plus au point. Son caractère me l'a fait aimer beaucoup. Parmi toutes mes connaissances, aucun homme ne me manquera autant que lui. Je considère comme un privilège le fait de l'avoir connu, et ce sera une joie de se souvenir de lui.²

NEW YORK-LONDRES-PARIS: LE VOYAGE DU RETOUR

Deux jours plus tard, Desor embarquait à New York sur le *Baltic*, "*un véritable palais flottant*"³. Durant la traversée, il trompe l'ennui en relisant les œuvres d'Emerson, jugeant "*qu'un voyage pareil est admirablement bien adapté pour nous enseigner la patience et la résignation*"⁴. Après un premier accostage en Irlande, puis à Liverpool, il arrive à Londres. Informé par poste restante que l'état de son frère n'était plus aussi alarmant, Desor profite de son passage dans la métropole britannique pour parcourir les musées; il se rend à une séance de la Société géologique, et effectue d'innombrables visites de courtoisie auprès de ses collègues anglais. Il se félicite de faire la connaissance de plusieurs personnalités importantes, comme Herbert Spencer; il s'entretient même longuement avec Edward Forbes, son ancien adversaire, qui propose, dit-il, des révisions dans la classification des échinides.

Après une semaine, Desor prend le chemin de Paris, le phare de sa jeunesse, la capitale mondiale de la science, qu'il se réjouit de retrouver. Il est toutefois animé de sentiments mitigés: depuis son dernier passage, la France n'a en effet redécouvert les charmes de la liberté que pour se réfugier dans le despotisme. A la nouvelle de l'élection de Louis-Napoléon déjà, Desor s'était lamenté: "*Si la majorité des Français sont un tas de valets auxquels il faut absolument un maître chamarré d'or et de pourpre, eh bien, qu'ils nomment Louis-Napoléon à vie!*"⁵. Il ne comptait cependant pas voir son présage se confirmer si vite, et le plébiscite du 2 décembre 1851 l'avait proprement atterré⁶.

1 Journal DESOR, 04.03.1852 (BPUN).

2 Journal PARKER, 04.03.1852, Andover-Harvard Library, Cambridge (notre trad. de l'anglais).

3 Journal DESOR, 06.03.1852 (BPUN).

4 Lettre à Berthoud, 16.03.1852 (Archives CG).

5 Lettre à Berthoud, 20.01.1850 (Archives CG).

6 Cf. journal DESOR (BPUN), particulièrement 24.12.1851 et 06.01.1852.

S'il trouve Paris "*singulièrement tranquille*"¹, lui-même redouble d'activité. Sa première visite est évidemment pour son ami Berthoud, avec lequel il s'empresse de partager ce "*Chambertin plus vieux*" promis cinq ans auparavant. Compte tenu des circonstances, Desor ne pouvait entonner le refrain de "*revenir c'est mieux*"²; mais il n'en savourait pas moins ces retrouvailles. Il fait la tournée des amis, trouvant certains vieillis; d'autres, qui ont engraisé, sont devenus conservateurs — en raison probablement de leur prospérité, selon Desor. En chaleureuse compagnie, celui-ci passe des soirées heureuses, au restaurant, au théâtre et à l'opéra. Mais la science trouve aussi son parti à son séjour parisien: comme à Londres, il se rend dans les musées, inspecte les nouvelles collections paléontologiques, retrouve ses collègues et rend visite aux principales sommités de la science. Il assiste aux séances de nombreuses sociétés savantes, fréquente l'Institut et l'Académie des Sciences morales, où il entend un discours de Tocqueville, qu'il juge "*un peu prétentieux & sec*"³. Il fait même des communications à la Société philomathique de Paris et à la Société géologique de France, où il est enfin reçu comme membre.

Toutes ces visites, l'accueil favorable qui lui est réservé constituent pour lui une profonde satisfaction: manifestement, il n'aura pas à souffrir en Europe de sa rupture avec Agassiz. Et alors qu'il ignore encore de quoi son avenir sera fait, ses collègues l'encouragent à poursuivre ses recherches, lui proposant parfois même des collaborations. Quoi qu'il arrive, et même exilé à Neuchâtel, il restera donc un savant aux yeux de ses confrères parisiens.

Après un séjour de plus d'un mois, il quitte enfin Paris, et rentre à Neuchâtel par Châlon, Lyon, Genève et Lausanne. A chaque étape, il reprend ses visites, examine les collections scientifiques et s'enquiert des progrès réalisés par ses collègues. En Suisse, les nouvelles ne sont pourtant guère brillantes: les révolutions et l'accession au pouvoir des radicaux n'ont guère favorisé la recherche scientifique. Aux dires de ses amis, Desor avait mal choisi la date de son retour.

1 Journal DESOR, 28.03.1852 (BPUN).

2 Voir ci-dessus, p. 93.

3 Journal DESOR, 03.04.1852 (BPUN).

AUPRES DE SON FRERE

Le 5 mai 1852, Desor arrive chez son frère, installé à Bôle, à quelque distance de Neuchâtel. L'émotion est réciproque; les deux frères passent une journée entière à "*causer*"; Desor le trouve "*bien changé, mais cependant moins mal que je ne le craignais*"¹. Après lui avoir présenté ses domestiques et lui avoir dressé le tableau de ses affaires, Fritz lui fait faire la tournée de ses propriétés. Desor fait la connaissance des fermiers et des vigneron de son frère, et se voit remettre ses livres de comptes. En somme, il est chargé de l'administration du domaine de son frère, qui lui fait entière confiance et pourvoit entièrement à son entretien. Desor se félicite de cet arrangement: en déchargeant son frère de ses soucis administratifs, il espère que sa seule "*présence [pourra] le remonter physiquement et moralement*"². Il est vrai que la patience n'est pas son fort; il serait donc mal adapté pour jouer le rôle de garde-malade: Mademoiselle Anna, la gouvernante de Fritz, remplit d'ailleurs cette fonction avec bonheur.

La nature réelle de la maladie dont souffrait Fritz Desor demeure énigmatique. Elle se manifestait par des symptômes (asthme, "*atonie*", "*angoisses*" et "*oppressions*") qui donnent à penser que cette maladie était au moins partiellement alimentée par ses tourments psychiques. Elle n'en était pas moins grave, cependant: Fritz était victime de violentes crises qui, chaque fois, laissaient augurer le pire. Desor passait ainsi parfois des nuits entières au chevet de son frère, qui paraissait toujours en sursis. Ce régime était éprouvant, tant nerveusement que physiquement, d'autant plus que ses journées étaient bien remplies.

A la lecture des carnets³ de Desor, on mesure en effet l'ampleur de la tâche, et l'on comprend l'impatience avec laquelle son frère avait attendu son retour. L'administration du domaine hérité par ce dernier n'était pas une sinécure: si elle laissait quelque temps libre, elle réservait cependant de nombreux soucis, à toutes les époques de l'année. Leurs fermes, leurs terres agricoles, leurs vignes, leurs prés, leurs pâturages et leurs forêts, auxquels s'ajoutait encore une exploitation de tourbe, le mettaient à la tête d'une vaste entreprise, dotée d'une main-d'œuvre importante. Desor devait lui-même pourvoir à l'achat des engins et des outils les moins courants, et surtout se soucier de l'écoulement des produits. En sus de l'exploitation agricole, restait encore à gérer le patrimoine immobilier, à assurer la réfection régulière des bâtiments, et à satisfaire à la conduite et à l'entretien du personnel de maison.

Un administrateur avisé

Guère préparé à cet office, Desor n'en prenait pas moins sa tâche au sérieux. Au vu des résultats largement bénéficiaires des premiers exercices, on peut même juger qu'il est arrivé à assainir la gestion du patrimoine familial et à en augmenter la rentabilité. De fait, la fortune héritée par son frère souffrait de son hétérogénéité: elle portait la marque de son origine patricienne. Par son intervention, Desor s'évertuera à en alléger les charges en se débarrassant d'une bonne partie du patrimoine foncier et des affermage, pour réinvestir le produit de ces ventes sur le marché boursier. Cette démarche présentait l'avantage d'offrir un produit certes moins assuré, mais

¹ Journal DESOR, 05.05.1852 (BPUN).

² Lettre à Berthoud, 06.05.1852 (Archives CG).

³ Journal DESOR: cf. en particulier le *Carnet de comptes 1852* (BPUN).

potentiellement supérieur, et surtout de faciliter, par banquiers interposés, la gestion de cette fortune.

Dans cette entreprise, Desor pouvait mettre à profit l'expérience acquise par ses travaux, ses voyages et ses relations scientifiques partout dans le monde. Bien au fait de la politique et de l'économie internationales, il pouvait, comme un banquier et bien mieux que le simple lecteur des gazettes, évaluer les perspectives des placements qui lui étaient proposés, et ne se privait pas de se renseigner régulièrement auprès de ses collègues savants¹ sur l'évolution probable, à court et moyen terme, de la situation à l'étranger.

DESOR EN NOTABLE NEUCHATELOIS

Métamorphosé en propriétaire, Desor devait se conformer à sa fonction. Or celle-ci lui offrait une position nouvelle dans ce microcosme neuchâtelois qui l'avait tant rebuté quelques années plus tôt. Pour être tenue avec dignité, sa position entraînait pourtant certaines obligations. Des obligations pécuniaires, tout d'abord: en son nom propre et au nom de son frère, Desor était amené à redistribuer une partie des revenus de la fortune familiale, tant à des œuvres caritatives qu'à des entreprises d'utilité publique. Des obligations morales ensuite; car l'influence gagnée dans cet exercice était dotée (par le simple choix des bénéficiaires, déjà²) de répercussions sur le plan politique. Desor était donc invité à s'intéresser de plus près à la chose publique.

En dépit des mises en garde de bon nombre de ses amis naturalistes, il n'en fallait pas plus à Desor pour se laisser tenter par l'engagement politique. Par son expérience de la démocratie américaine, il se croyait bien placé pour apporter ses lumières au mouvement progressiste, dans la toute jeune République neuchâteloise. Certes, Desor était encore un étranger, un Allemand, sujet du Landgrave de Hesse-Homburg. Mais la République neuchâteloise, où quatre habitants sur dix étaient étrangers³, se montrait assez ouverte à l'égard de ces derniers, qui disposaient maintenant du droit de vote, limité au plan communal pour les non-Suisses. La fonction publique n'y étant pas jalousement réservée aux «nationaux», Desor se verra bientôt appelé à siéger, en raison de ses compétences personnelles, au sein de plusieurs Commissions d'Etat, parmi lesquelles la Commission d'éducation et celle des Chemins de fer. Insensiblement, il se laissait prendre au jeu. Dans le contexte des premiers clivages au sein du mouvement républicain, il multiplie les démarches de coulisses pour jouer un rôle dans la politique cantonale. En 1854, il entame même, en vain, des démarches en vue de sa naturalisation⁴ — une naturalisation acquise cinq ans plus tard seulement.

¹ Sa correspondance et son journal sont éloquentes à ce propos, à tel point que les fluctuations boursières et l'évolution politique y sont difficiles à dissocier — celles-là étaient manifestement considérées comme le baromètre idéal de celle-ci.

² Mais également de manière plus subtile. Tout d'abord, le choix des affaires dans lesquelles Desor effectuait ses placements financiers n'était pas dénué d'arrière-pensées politiques. De manière plus anecdotique, le mécénat pouvait prendre des formes inattendues; ainsi, après une catastrophe naturelle dans l'Oberland bernois, Desor propose à quelques amis l'organisation de conférences publiques, dont le produit devait servir à venir en aide aux victimes; or Desor choisit pour thème de sa propre conférence "*L'éducation des femmes en Amérique*" (journal DESOR, 01.03.1853, BPUN).

³ Confédérés et non-Suisses confondus. Sur l'ensemble de cette question, cf. CHRIST & RIARD 2000.

⁴ Entreprise entre janvier et mars 1854, cette démarche ne nous est connue que par son journal (BPUN). Elle s'était heurtée à un obstacle législatif non spécifié, que Desor, par l'entremise du Conseiller d'Etat Aimé Humbert, avait en vain tenté de lever; il devait

Sur la même voie de la notabilité, Desor s'était déjà engagé, dès novembre 1852, dans le comité pour le maintien à Neuchâtel du siège éditorial de la *Revue Suisse*. Ce périodique essentiellement littéraire, fondé à Lausanne en 1838, était déjà pourvu d'une réputation flatteuse, mais également d'une histoire mouvementée¹. En fait, la *Revue Suisse* avait pâti des révolutions radicales, tant dans le canton de Vaud qu'à Neuchâtel: son libéralisme ne satisfaisait ni les représentants du pouvoir (qui la tenaient pour intellectuelle et élitiste), ni l'opposition conservatrice. Pour le plus grand bonheur de Desor, l'initiative des Neuchâtelois avait été couronnée de succès: les souscriptions affluaient auprès du comité. Ceux-ci démontraient ainsi que leur chef-lieu pouvait jouer un rôle culturel au niveau national. Aux yeux du comité, ce succès confirmait également qu'en ces temps troublés, il restait une place pour un organe indépendant des dogmatismes partisans. Au-delà du champ proprement culturel, la *Revue suisse* se mêlait en effet de politique: elle accueillait des «chroniques» sur l'actualité suisse et française, que Desor s'évertuait d'ailleurs à défendre contre certains membres du comité².

Il n'aura donc pas fallu longtemps à Desor pour s'intégrer dans son nouvel environnement. À première vue, ce zèle ne manque pas d'étonner, compte tenu de l'estime toute relative de Desor pour Neuchâtel et ses habitants. En vérité, ces engagements sociaux, culturels et politiques témoignent surtout de sa frustration: Desor ne pouvait se satisfaire du rôle effacé de simple administrateur des biens de son frère, et cherchait par tous les moyens à extérioriser ses goûts et ses talents.

Les frustrations d'un savant contrarié

Au jour le jour, la vie chez son frère n'était guère exaltante pour Desor: *"Je suis (...) à peu près seul, bien fatigué, sans énergie, et avec le sentiment pénible que je m'abrutis"*³. *"Mon frère, qui a perdu à peu près complètement l'habitude de la vie intellectuelle, ne comprend pas que je puisse lui consacrer autant de temps; il trouve que je ne m'occupe pas assez de lui et de ses affaires"*⁴. Après toutes les aventures qui avaient jalonné sa vie, il lui paraissait trop tôt pour souscrire à l'état végétatif dont Fritz s'accommodait si volontiers.

Trois mois à peine après son arrivée, Desor avait déjà commencé à se disputer avec son frère: son mode de vie lui était détestable, et la frivolité de son existence contrevenait à ses principes. Il est vrai que Fritz, qui estimait sa fin proche et ne se faisait aucune illusion sur son avenir, semblait ne plus cultiver aucun intérêt moral, intellectuel ou spirituel: il se satisfaisait de la

s'agir de l'obligation de résidence, qui s'élevait alors à cinq ans *constitutifs* (cf. CHRIST & RIARD 2000: 111). Il est en tous cas assuré qu'il ne s'agit pas de la cause invoquée postérieurement par Desor (voir p. 166).

¹ Cf. MAGGETTI 1998: 43 sqq; également VALLOTTON 2001: *passim*.

² Avec les crispations politiques entraînées à Neuchâtel par les suites de la Contre-révolution royaliste de 1856, la *Revue Suisse* devra pourtant affronter des désabonnements toujours plus nombreux. En fin de compte, et malgré les efforts (et le soutien financier) de Desor et de ses collègues, celle-ci se verra contrainte à fusionner avec la *Bibliothèque Universelle de Genève*, en 1861 — une fusion qui s'apparente plutôt à une absorption. Cette fusion n'allait pas résoudre les problèmes de la revue, bientôt déménagée à Lausanne en 1866 (cf. MAGGETTI 1998: 45-53). La question est fréquemment évoquée dans le journal de DESOR (BPUN), ainsi que dans sa correspondance avec Berthoud (cf. en particulier les lettres du 30.12.1857 et du 29.11.1860 (Archives CG). On notera qu'en 1865, Desor et Berthoud ont proposé de fusionner la *Bibliothèque Universelle* et le nouveau *Musée Neuchâtelois*, qui connaissait certains problèmes (cf. journal DESOR, 11.11.1865 et 19.12.1865, BPUN, ainsi que les lettres de DESOR à Berthoud, 01.11.1865, 09.11.1865, 16.12.1865 et 22.12.1865, AEN).

³ Lettre à Berthoud, 03.08.1852 (Archives CG).

⁴ Lettre à Berthoud, [23.03.1853] (Archives CG).

jouissance des richesses terrestres que le sort lui avait allouées. Par malheur, ses médecins lui avaient d'ailleurs prescrit la consommation de ce vin de Neuchâtel qui lui plaisait tant. Et puisqu'il en produisait lui-même, il n'avait guère de raisons de s'en priver. Du matin au soir, il entrevoyait son existence dans une relative torpeur éthylique — pour la plus grande exaspération de Desor. Loin d'être lui-même abstinent, Desor était toutefois pénétré, par ses contacts avec les tempérants américains, des méfaits moraux de l'alcool. Et pour lui, sa consommation devait être placée sous le signe d'une gaieté bien absente de leur maison.

Dans cette maison, Desor se sentait parfois même franchement indésirable; il y était confronté à l'hostilité de Mademoiselle Anna, la gouvernante de son frère, qui n'entendait pas se laisser régenter. Prise de compassion pour Fritz l'infortuné, celle-ci ne cachait pas son affection pour ce dernier; par sa douceur et ses soins attentionnés, elle avait gagné le cœur de son maître et exerçait sur ce dernier un ascendant auquel Desor jugera bientôt vain de s'opposer¹.

Par moments, Desor regrettait d'être revenu en Suisse; il songait à retourner en Amérique, dont il éprouvait parfois le "*heimweh*"². Son ami Parker alimentait sa nostalgie, en lui écrivant régulièrement à quel point il manquait à leur petit cercle qui, avant chaque réunion de la *Boston Society of Natural History*, sacrifiait en son souvenir au rituel du partage du Schabziger — un fromage suisse que Desor leur avait fait découvrir³. Appelé par l'un de ses anciens collègues du Bureau géologique de Pennsylvanie qui l'invitait à venir exploiter une mine de charbon, Desor envisageait sérieusement un nouveau départ pour les Etats-Unis.

Il est vrai que sa situation devenait intenable: les querelles avec son frère, dont il était entièrement dépendant, étaient toujours plus fréquentes. A la suite d'une altercation particulièrement violente, suivie d'une longue bouderie de la part de son frère, Desor lui avait proposé un arrangement propre à les satisfaire tous deux: il s'établirait en ville, dans son propre appartement, et continuerait à tenir les comptes de son frère, si celui-ci voulait bien lui avancer les moyens nécessaires à une telle indépendance. Agréée "*grâce au souvenir de notre mère*"⁴, cette proposition avait conduit à une réconciliation; Fritz s'engageait même à lui prêter 50'000 francs à un taux d'intérêt très bas (3%). Quelques semaines plus tard, il reconnaîtra ses torts, et affirmera comprendre qu'Edouard ne pouvait abandonner la science; à cet effet, il préférerait lui offrir ces 50'000 francs. Desor pouvait enfin mener une existence autonome et se consacrer à ces études qui constituaient sa principale satisfaction.

L'AGE DE L'AUTONOMIE

Au début de l'été 1853, Desor prenait ses quartiers dans leur maison du Faubourg du Crêt. Cette charmante propriété, qui avait hébergé d'illustres personnalités quelques décennies

¹ Selon toute apparence, les relations de son frère avec sa gouvernante de demeurèrent pas platoniques. Par de nombreuses allusions dans le journal de DESOR (BPUN), il semble que celle-ci soit tombée enceinte des œuvres de Fritz, au printemps 1857. Celui-ci l'aurait fait accoucher secrètement en Suisse alémanique, loin du qu'en-dira-t-on; il prévoyait même de l'épouser "*pour réparer sa faute*" (journal DESOR, 03.12.1857) — un projet pourtant abandonné, suite, peut-être, au décès du nourrisson, le 17 décembre 1857, quelques semaines après sa naissance.

² C'est-à-dire la nostalgie, le mal du pays; journal DESOR, 22.11.1852 (BPUN).

³ Cette allusion revient dans presque toutes ses lettres; cf. p. ex. celle du 29.01.1853, citée par FROTHINGHAM 1880: 322-325.

⁴ Journal DESOR, 15.03.1853 (BPUN).

auparavant (comme Chateaubriand en 1824, ou Madame Hanska, qui y avait reçu son amant Balzac en 1833¹), présentait l'avantage d'offrir le calme de la campagne aux portes de la ville; elle était de surcroît pourvue d'un jardin directement au bord du lac. Desor disposait ainsi d'un domicile propre, dans lequel il pouvait recevoir son frère, lorsque celui-ci descendait à Neuchâtel. Laissant à ce dernier l'essentiel de l'intendance de leurs affaires agricoles, Desor était mieux placé, en ville, pour s'occuper de la gestion de la fortune financière et du patrimoine immobilier, désormais concentré sur l'agglomération urbaine. Il se découvrait même des talents de jardinier et de paysagiste, aménageant avec zèle le parc et le verger de leur domaine de Clos-Brochet, loué par appartements, à deux pas du Crêt.

Dans son nouveau foyer, Desor était surtout plus proche de l'animation sociale et intellectuelle de la ville. Il n'allait pas se priver d'en profiter. Dès cet été 1853, on observe effectivement un développement marqué de ses engagements sociaux, culturels et politiques. Cette observation est aussi valable pour ce qui nous intéresse avant tout: délié d'une bonne partie des charges que lui avait imposées son frère, Desor consacre désormais beaucoup d'énergie à la science. En fait, sa nouvelle stature sociale n'est pas étrangère à ce regain d'activité: Desor a conscience d'être devenu, peu ou prou, une personnalité dans le monde neuchâtelois. En tant que tel, il est revêtu de responsabilités, mais également d'une influence utile à exploiter.

La République neuchâteloise et le savoir

Comme on l'a vu, la vie scientifique neuchâteloise s'était singulièrement restreinte, depuis le départ d'Agassiz, en 1846. Ce dernier avait en effet entraîné la plupart de ses collaborateurs dans son sillage. Et la Révolution du 1^{er} mars 1848 n'avait guère servi la cause de la science: comme ailleurs en Suisse, le pouvoir radical² se montrait peu sensible aux besoins de la communauté savante. Peu après l'instauration de la République, les nouvelles autorités neuchâteloises avaient même brutalement supprimé l'Académie et congédié son corps professoral³. Dans un esprit anti-intellectualiste et populiste, on s'était fondé sur le royalisme de la plupart des professeurs pour dénoncer l'élitisme de l'institution et juger qu'en définitive, celle-ci n'avait été qu'un objet de prestige du gouvernement prussien. Très soucieux du développement de l'instruction mais animé de préoccupations relativement terre à terre, le nouveau pouvoir républicain défendait une conception utilitariste de la connaissance: négligeant l'instruction supérieure, il avait fixé ses priorités sur l'enseignement primaire et secondaire⁴.

Privés de statut, confrontés à l'hostilité des pouvoirs officiels, plusieurs anciens professeurs avaient alors quitté Neuchâtel, comme Arnold Guyot ou le juriste et historien Georges-Auguste Matile⁵, qui s'étaient rendus aux Etats-Unis. Dans ce climat peu favorable, d'autres savants les avaient suivis, comme Léo Lesquereux; et au-delà du cercle restreint des savants reconnus, les

¹ Sur ces épisodes, cf. GUYOT 1933: 97 sqq. et 145 sqq. Communément appelé «Maison Andrié», cet édifice construit en 1817 a été démoli en 1929 pour autoriser un élargissement de la route voisine: cf. SCHNEGG 1950: 166; la Maison Andrié est illustrée sur la planche qui accompagne l'article (reproduction d'une aquarelle anonyme datée du début des années 1820).

² D'un point de vue littéral, l'usage du terme de «radical» est impropre, puisque à Neuchâtel, les partisans de ce mouvement, qui se définissaient comme «républicains», n'adopteront le nom de «radicaux» qu'après les événements de 1856. Cette désignation conventionnelle nous paraît néanmoins plus explicite.

³ Cf. JEANNERET 1988b. Quant à la situation à Lausanne, au lendemain de la révolution radicale, cf. GARDIOL 1987.

⁴ Cf. JEANNERET 1993, FALLET 1994. Voir également ci-dessous, p. 174.

⁵ Cf. TRIBOLET 1988, 1998.

amateurs eux-mêmes n'étaient guère encouragés sur la voie des études savantes. En somme, l'émulation intellectuelle locale dans son ensemble s'en était trouvée accablée¹.

Après quelques années, les esprits s'étaient apaisés; certaines appréhensions à l'égard de l'autoritarisme radical s'étaient avérées, soit infondées, soit largement exagérées. Les affaires avaient pu reprendre leur cours, et l'on avait renoué avec la vie scientifique — sur un pied pourtant bien moins ambitieux que du temps d'Agassiz.

Un collègue bienvenu pour les savants neuchâtelois

Dans la morosité ambiante, l'arrivée de Desor était une heureuse nouvelle pour ses confrères. Recruté déjà au sein du comité de la *Revue suisse*, il avait reçu un accueil particulièrement favorable au sein de SSNN. On comptait sur ses contacts, tant en Suisse qu'à l'étranger, pour préserver la société du provincialisme. De fait, dès son arrivée, Desor avait informé ses confrères de questions débattues aux Etats-Unis et leur avait apporté les dernières nouvelles de la science en Grande-Bretagne et à Paris. Desor allait tenir ce rôle durant près de trois décennies, tenant ses compagnons au fait d'une part considérable de l'avancement de la science dans le monde; il pouvait compter dans cette entreprise sur son vaste réseau de relations, qui lui servait également à diffuser plus largement les travaux et les résultats de ses collègues de la SSNN.

En Suisse même, Desor deviendra bientôt l'un des savants les plus en vue. N'économisant pas son énergie, il usera généreusement de son influence pour soutenir certains de ses compagnons et leur ouvrir des perspectives. Peu après son installation à Neuchâtel, il avait d'ailleurs déjà ajouté son autorité à celle de Célestin Nicolet et de leur président, Louis Coulon, pour attirer le siège de la réunion annuelle de la SHSN dans la cité neuchâteloise de La Chaux-de-Fonds, en 1855. Mais il avait surtout amené son entrain, son enthousiasme et son ardeur au sein de la communauté savante locale, bousculant sans retenue la pusillanimité propre à la plupart de ses collègues neuchâtelois.

ANIMATEUR, ENTREPRENEUR, VOYAGEUR: L'ASSURANCE DE DESOR

Pour Desor, une assemblée savante ne pouvait se borner à recueillir les résultats des recherches de ses membres: elle devait être un foyer de curiosité, un «athénée» ouvert à tous les débats. Persuadé que tout problème ne pouvait trouver de réponse que dans l'échange des idées, étant lui-même toujours au fait des développements les plus récents de la recherche, il invitait ses pairs à délibérer de ces questions ouvertes où se décidait l'avenir des sciences naturelles.

En somme, il souhaitait renouveler l'émulation allègre des soirées de Pottsville¹. Or, en faisant souffler le vent du large sur les rives du lac de Neuchâtel et en affichant sa propre

¹ On notera que l'anti-intellectualisme des premiers radicaux neuchâtelois sera en définitive profitable pour le patrimoine culturel public: afin de défier le nouveau pouvoir en démontrant leur civisme et leur patriotisme, les principales familles bourgeoises et patriciennes allaient en effet couvrir les musées locaux de dons qui soulignaient opportunément la supériorité affichée de leur culture et la richesse de leurs histoires lignagères... L'essentiel des collections du Musée d'Art et d'Histoire de Neuchâtel provient en effet de ce type de dons, effectués entre 1850 et 1910, et principalement entre 1880 et 1890, à la suite des coups les plus violents portés par le pouvoir étatique contre les communes bourgeoises. Sur l'ensemble de cette question, cf. JELMINI 1979. Cf. également PLÜSS 1978, JATON-PLÜSS 1980, qui relève le chauvinisme du mécénat de la bourgeoisie neuchâteloise — un chauvinisme dans lequel Desor s'est lui-même laissé emporter pour ne pas paraître demeurer en reste.

assurance, Desor redonnait confiance à ses collègues dont il encourageait les ambitions secrètes. On sent, à la lecture des *Bulletins* de la SSNN, l'influence bénéfique de cette chaleur communicative: les séances de la société, dont le succès va grandissant, s'animent, et le champ des investigations s'élargit considérablement. Aussi anecdotique soit-elle, toute observation devient prétexte à ces interrogations générales que Desor affectionnait tant.

En vérité, Desor joue alors à Neuchâtel le rôle d'animateur qu'y avait joué Agassiz deux décennies auparavant². Consciente ou non, cette posture est significative; car Desor cherchait assurément à sublimer, chez ses proches comme pour lui-même, la nostalgie induite par la mémoire de son ancien maître.

L'analogie se limite toutefois à la nature de leur rôle commun: elle ne saurait être étendue à la portée de leurs efforts respectifs. Car avec Desor, l'émulation ne reposait pas, comme chez Agassiz, sur un puissant fonds de recherches originales et novatrices. De plus, et aussi séduisante soit-elle, il entre une bonne part de naïveté dans l'enthousiasme du second «âge d'or» de la SSNN. Les discussions ne suivent souvent ni un tracé, ni des objectifs rigoureux: dépourvue de systématique et de prémisses théoriques, leur ouverture intellectuelle était condamnée à une relative pauvreté heuristique. Quoi qu'il en soit, Desor avait du moins réussi à ranimer l'intérêt pour la science à Neuchâtel, condition nécessaire à l'éclosion des talents et à la mise en œuvre de ces travaux appliqués qui assurèrent jusqu'à la fin du siècle la réputation modeste mais honorable de la place scientifique neuchâteloise.

Pour exercer son influence, Desor ne pouvait se limiter à mettre en valeur ses propres études. Il lui fallait aussi offrir des perspectives aux autres. C'est probablement cette préoccupation qui le conduira à une démarche qu'on jugerait insolite, si elle ne s'apparentait pas aux procédés entrepreneuriaux d'Agassiz. A peine son frère lui avait-il laissé une certaine latitude financière, Desor avait en effet investi de l'argent dans deux maisons d'édition: Ernst Schuler à Bienne et Carl Adelman à Francfort. Dans ces deux cas, Desor semblait simplement s'acquitter d'un devoir d'amitié auprès de vieux amis désargentés³. C'était pourtant lui qui avait eu l'idée de telles associations financières, qu'il préférerait à des prêts successifs. Conformément à ses principes libéraux, cette solution forçait ses débiteurs à se prendre eux-mêmes en charge, tout en leur offrant la possibilité de réaliser la carrière d'éditeur à laquelle ils aspiraient. Simultanément, elle invitait (voire contraignait⁴) Desor à leur fournir du matériel éditorial, et facilitait la promotion des travaux scientifiques qu'il jugeait dignes de diffusion⁵.

Il lui fallait également cultiver ses contacts avec l'extérieur, tant dans le reste de la Suisse qu'à l'étranger. Son abondante correspondance témoigne de l'assiduité avec laquelle il entretenait son réseau de relations. Mais ces échanges épistolaires ne pouvaient toutefois suffire: en fait, Desor voyageait énormément pour aller au-devant de ses collègues. Il se rendait fréquemment à Paris,

¹ Voir ci-dessus p. 139-140.

² Cf. SCHÄER 1998a: 44.

³ De fait, depuis son retour en Suisse, tous deux harcelaient Desor de requêtes financières. Ils étaient très loin d'être les seuls dans ce cas, et l'on mesure, à la lecture de ces sollicitations continues, le poids moral que pesait une telle prospérité pour Desor.

⁴ D'un point de vue déconstructiviste, on sent effectivement que l'ordre logique de cette proposition peut aisément être inversé: Desor aidait-il ses amis pour pouvoir publier plus facilement, ou était-il amené à publier pour aider ses amis? En somme, la contradiction n'est qu'apparente. Car pour Desor, tous ces intérêts étaient mêlés; ils participaient du même idéal de la science comme éthique sociale. Voir ci-dessous, p. 184.

⁵ On notera que Desor ne recourt que rarement à Adelman et Schuler dans une telle perspective. En fait, il préférerait se tourner vers un autre ami, Carl Reinwald, dont la maison d'édition scientifique plus ambitieuse convenait mieux à de telles entreprises de promotion. Cf. à cet égard la correspondance entre DESOR et REINWALD (AEN); la BPUN (Archives Desor, Combe-Varin) conserve certaines copies dactylographiées des lettres du second.

ne manquait aucune des réunions itinérantes de la SHSN, et assistait parfois à celles des naturalistes allemands. A chacune de ces occasions, il s'arrêtait en route et prolongeait volontiers ses séjours, de telle sorte qu'il est malaisé d'assigner un objectif unique à chacun de ses voyages. Ainsi, si dès l'été 1854, il commence à fréquenter les bains thermaux pour soigner ses rhumatismes, les nombreuses cures qu'il effectuera, à Wiesbaden comme dans diverses stations en Suisse, ne paraissent souvent que le prétexte à des excursions géologiques et à de multiples visites. Inversement, tout voyage scientifique en Allemagne peut l'inciter à s'arrêter quelques jours à Friedrichsdorf, pour y faire la tournée de ses proches.

En somme, dans tous ses déplacements qui, en quelques années, le feront sillonner la Suisse et le mèneront un peu partout en France, en Allemagne du Sud, en Bavière, à Berlin¹, Dresde et Prague, Desor redouble d'activités extrêmement diverses. Partout, il fait des visites auprès de ses amis et ses collègues. Dans les villes, il profite des collections d'histoire naturelle, et examine attentivement les collections d'oursins fossiles, sans négliger les principaux monuments et les musées artistiques. Lorsque l'occasion se présente, il assiste aux séances des sociétés savantes, où il lui arrive fréquemment de prendre la parole. Il tire également parti de ces séjours pour suivre sur place l'édition de certains de ses travaux, pour corriger les opérations de gravure, et régler les détails administratifs afférents. A la campagne, il fait de longues randonnées géologiques, et se voit parfois même recruter pour des expertises, comme aux bains de Bad Ragaz, où il contribue à la découverte d'une nouvelle source. Dans cet esprit, il lui arrive même d'exploiter ses compétences scientifiques pour son intérêt pécuniaire, comme lorsqu'il visite des mines ou des carrières afin d'évaluer leur rendement, dans la perspective d'un investissement financier.

Desor professeur, ou la reconnaissance de ses pairs

Au printemps 1854, le statut acquis par Desor était reconnu publiquement, par sa titularisation comme professeur aux Auditoires de Neuchâtel. Sa chaire de «physique du globe», dans un établissement (une sorte de lycée) qui devait préparer les jeunes Neuchâtelois à de futures études universitaires, n'était certes pas très prestigieuse; elle lui offrait cependant une assise institutionnelle bienvenue. S'étant autorisé à imposer un programme strictement géologique², Desor s'acquittera de sa tâche avec succès. S'il concédait n'être pas toujours extrêmement méthodique³ et si le niveau modeste de ses élèves ne lui permettait guère de former des disciples, son enseignement (qu'il prolongeait souvent par des excursions de terrain) rencontrait du moins un réel intérêt auprès des étudiants, qui appréciaient sa chaleur et sa bienveillance.

En fait, la carrière professorale de Desor aurait pu prendre une direction plus marquante. Durant l'hiver 1853/54, dans la perspective de la création imminente d'une université fédérale suisse, on lui avait en effet proposé une chaire dans cette institution prestigieuse. Suite à la fondation de la Haute Ecole Polytechnique Fédérale, à Zurich, ces avances s'étaient faites plus insistantes. En définitive, Desor avait pourtant décliné ces propositions séduisantes, dans la mesure où *"les affaires de mon frère réclament ma présence à Neuchâtel"*⁴. En vérité, son choix pour

¹ Où il recueille d'ailleurs des informations sur la motivation réelle de la Prusse à récupérer l'ancienne Principauté de Neuchâtel, sur laquelle Frédéric-Guillaume IV n'avait pas abandonné ses prétentions: cf. lettre à Berthoud, 20.10.1852 (Archives CG).

² Cf. journal DESOR, 17.05.1854 (BPUN).

³ Cf. journal DESOR, 12.12.1854 (BPUN).

⁴ Lettre à Berthoud, 23.01.1854 (Archives CG).

les Auditoires avait également été motivé par la liberté considérable que lui avaient accordée les autorités de l'Instruction publique neuchâteloise: Desor avait en effet réclamé avec succès six mois de vacances annuelles pour ses courses géologiques.

Même si la chose n'était alors pas exceptionnelle, il est piquant d'observer que Desor se voyait proposer des carrières académiques, alors qu'il était lui-même dépourvu de diplômes universitaires. En septembre 1860, cette anomalie sera corrigée: le titre de Docteur *honoris causa* lui était remis par l'Université de Bâle. Curieusement, cette promotion ne paraît pas avoir spécialement ému Desor¹. En fait, Desor avait reçu quelques mois auparavant un témoignage moins formel, mais qu'il estimait bien plus éloquent, de l'estime dans laquelle il était tenu par ses collègues.

Une consécration officieuse

Peu après la pose de la première pierre du *Museum of Comparative Zoology*, l'œuvre de sa vie², Agassiz avait entrepris un long voyage en Europe. A Londres comme à Paris, il avait reçu un accueil triomphal³. En Suisse, la SHSN avait souhaité marquer le coup de manière solennelle, en se réunissant à Genève pour une session extraordinaire en son honneur. Victime, récemment encore, des attaques de son ancien maître⁴, Desor avait beaucoup hésité sur la conduite à tenir. En fin de compte et sur les conseils de Parker qui l'invitait à la fermeté, il avait résolu de ne pas se laisser démonter, et d'assister aux séances comme si de rien n'était. En réalité, Desor exploitera pourtant la manifestation pour mesurer son propre crédit.

Négligeant la réception organisée la veille des sessions par le physicien Auguste de la Rive, afin de ne pas "[se] trouver avec Ag. dans une maison particulière", Desor avait en effet préparé pour le lendemain une stratégie habile "pour mettre l'amitié de mes amis à l'épreuve"⁵. Constatant qu'Agassiz s'était installé au premier rang, Desor avait pris place tout près de lui. Ses collègues devaient donc passer devant lui pour rendre leurs hommages à Agassiz; inversement, ils étaient obligés de se détourner de ce dernier s'ils désiraient saluer Desor... L'entreprise avait tourné à l'avantage de Desor — du moins l'avait-il ressenti de la sorte.

Quant à Agassiz, il a commencé par me lancer des regards féroces, mais peu à peu, à mesure qu'il a vu l'empressement avec lequel on venait au devant de moi, il a changé de tactique, ou plutôt ses impressions ont changé, si bien que c'est les larmes dans les yeux qu'il assistait à ces salutations. J'ai la

¹ Totalement absente dans son journal (BPUN), elle n'apparaît en effet pas non plus dans sa correspondance! Sur le *Synopsis* (DESOR 1855-58a), qui lui avait valu cet honneur, voir ci-dessous, p. 161.

² Cf. WINSOR 1991.

³ Cf. LURIE 1960: 237-238.

⁴ Dans son *Essay on classification*, qui constituait l'introduction de ses *Contributions to the Natural History of the United States of America* (AGASSIZ 1857-62: I, 97), et qui venait d'être réédité séparément en 1859 (AGASSIZ 1869: 153), celui-ci avait perfidement présenté le *Synopsis* de Desor (1855-58a) comme une simple "réimpression partielle" du *Catalogue raisonné* (AGASSIZ & DESOR 1847) — œuvre à propos de laquelle Agassiz répétait d'ailleurs ses accusations de plagiat: voir ci-dessous, p. 161.

⁵ Journal DESOR, 23 et 24.08.1859 (BPUN). A ce propos, voir encore une lettre de DESOR à Berthoud, 04.10.1859 (Archives CG), les lettres de BERTHOUD à Desor, 09.09.1859, 28.10.1859 (AEN), le journal de PARKER (Andover-Harvard Library, Cambridge, BMS 101/18, vol. 1, p. 161 sqq.), ainsi que les lettres de PARKER à Desor, 30.08.1859 (AEN) et à Samuel Cabot, 11.09.1859 (Almy Family Papers, MC 235, Schlesinger Library, Cambridge MA). On trouve par ailleurs dans le journal de PARKER (qui séjournait alors en Suisse) une coupure de presse sur la réunion, très probablement extraite du *Handels-Courier*; cet article paraît avoir été écrit par Desor lui-même: cf. journal DESOR, 29.08.1859 (BPUN).

presque certitude qu'il a eu plus d'une fois la tentation de faire comme les autres, de faire mieux qu'eux et de venir me sauter au cou.¹

Dans la foulée, Desor avait réussi à imposer un ordre du jour conforme à la partition traditionnelle des débats en sections spécialisées; or cette manœuvre laissait peu de place aux célébrations prévues en l'honneur d'Agassiz².

Le soir même (...), Monsieur Merian me prit à part pour me dire qu'Agassiz lui avait déclaré qu'il souffrait de la position pénible dans laquelle il se trouvait vis-à-vis de moi, et qu'il oublierait volontiers tout ce qui s'était passé si je consentais à en faire autant.³

Rasséréné par les événements de la journée, Desor avait agréé aux propositions de son collègue bâlois. Fort de l'appui et de la considération que lui avaient implicitement témoigné l'immense majorité des naturalistes suisses, Desor ne risquait plus de tendre la main à Agassiz en quémendeur. Il avait par conséquent ajouté, en guise d'introduction à la communication sur l'erratique de la Durance qu'il devait prononcer le lendemain, quelques phrases de compliment à l'adresse de ce dernier.

En fin de compte, la réconciliation n'avait pourtant pas eu lieu. Ayant pris la parole avant Desor, le lendemain, Agassiz avait tenu un exposé sur les méduses à l'occasion duquel il avait mentionné d'innombrables études... sauf celles de Vogt et de Desor.

J'avoue que cela m'indigna. Cela eut pour effet que dans mon mémoire qui suivit, je ne parlai pas de lui, et quand le soir on voulut me conduire à la table où se trouvait Agassiz, je me levai et quittai lorsqu'il arriva. C'est ainsi que nous nous sommes séparés. Peut-être cela vaut-il autant?⁴

Ainsi, Desor n'avait pu se résoudre à panser les plaies du passé. Mais s'il ne sortait pas grandi, moralement, de cette dernière entrevue, il pouvait s'en retourner à Neuchâtel définitivement assuré de la force de sa position et de son autorité dans la communauté savante helvétique.

Le choix du célibat

Même à quarante-trois ans, le célibat n'est pas une fatalité: les amis de Desor ne se privaient pas de le lui rappeler. Depuis quinze ans, celui-ci avait opposé une résistance inflexible à ce genre d'insinuations. La perspective de fonder une famille n'avait rien pour le séduire: il était imperméable aux charmes de la reproduction humaine⁵, et affichait à l'égard des rejetons des

¹ Lettre de DESOR à Berthoud, 04.10.1859 (Archives CG).

² Selon les témoignages de DESOR et de PARKER, l'exposé d'Agassiz sur la classification aurait reçu un accueil mitigé; tous deux s'exagéraient assurément la portée des critiques apportées au système d'Agassiz par ses collègues helvétiques. On leur accordera pourtant que, comme le soulignait PARKER, "c'était la première fois depuis des années qu'il avait eu à essuyer des critiques" (lettre à Cabot, 11.09.1859, Almy Family Papers, MC 235, Schlesinger Library, Cambridge MA, notre trad. de l'anglais). Ainsi, même si l'accueil avait été favorable dans l'ensemble, Agassiz avait dû en être éprouvé.

³ Lettre de DESOR à Berthoud, 04.10.1859 (Archives CG).

⁴ Lettre de DESOR à Berthoud, 04.10.1859 (Archives CG); ce dernier, qui était loin de partager la satisfaction de Desor, s'étonnait du manque d'efforts consentis par leurs collègues pour rapprocher les deux hommes: "Les meilleurs trouvent dans les discordes d'autres quelque chose d'agréable pour eux et seraient bien fâchés d'y mettre obstacle. (...) C'est une belle occasion de se dire: Ah! si j'étais Agassiz j'aurais été plus grand, plus ferme, plus sincère – ou même si j'avais été Desor j'aurais été – je ne sais quoi Olympien! Sublime etc. etc." (lettre de BERTHOUD à Desor, 28.10.1859, AEN).

⁵ Il affirmait ainsi n'être "pas grand admirateur de la larve humaine": lettre à Berthoud, 07.10.1869 (Archives CG).

autres une indifférence qui ne servait qu'à masquer l'irritation que leur comportement suscitait en lui. Mais son obstination ne résultait pas que de sa répugnance à l'idée de fonder un foyer. Depuis l'échec cuisant de sa première liaison, avec Helena, Desor n'avait en effet pas engagé la moindre relation amoureuse: il semblait avoir définitivement tu, en lui, les élans du cœur¹.

Sa détermination fléchit subitement, quelque temps après son retour en Suisse. Or il n'est certainement pas fortuit que ce changement d'attitude se manifeste précisément au moment où Desor dispose enfin, grâce à la générosité de son frère et suite à sa nomination aux Auditoires, à la fois d'une fortune, d'un revenu et d'une position. Il lui était désormais possible d'assumer, à tous points de vue, le mariage. Car à vrai dire, ce n'est apparemment pas l'émergence de sentiments nouveaux qui le font incliner au mariage: en quelques mois, Desor l'envisage en effet avec pas moins de trois femmes différentes! C'est donc plutôt l'état matrimonial qui l'attirait soudain².

Ces nouveaux projets avaient été déclenchés, en décembre 1853, par une lettre de Helena, la promise de sa jeunesse parisienne, qui tentait de ranimer la flamme couverte depuis si longtemps. Troublé, Desor l'avait aussitôt assurée de la constance de ses sentiments. Encouragée par la galanterie de son ancien amant, Helena le suppliait alors de lui demander à nouveau sa main. Ebranlé, Desor se demandait: "*A quoi cela me mènera-t-il?*"³. Après réflexion, il s'était finalement évertué à calmer les ardeurs de sa bien-aimée: une telle union n'était pas raisonnable⁴.

La démarche d'Helena avait pourtant instillé le doute dans l'esprit de Desor. Quelques mois plus tard, il évoque avec insistance une certaine "*C.*", ou "*Catherine*", se désole bientôt de son départ, pour apprendre, l'hiver venu, accablé, qu'"*elle se marie. Mon expérience ne réussira donc pas*"⁵...

Simultanément, il envisageait une alternative bien plus sérieuse: son ami Fritz Berthoud l'invitait en effet avec insistance à unir sa destinée à celle d'Angèle, sa fille adoptive. La perspective ne manquait pas de séduire Desor, flatté par l'affection de cette jeune fille qu'il avait vu grandir avec attendrissement et dont il vantait sans cesse les charmes et les vertus. Tous ses intimes le pressaient d'ailleurs à cette union, qui présentait l'avantage de le rapprocher encore de son ami Berthoud. Après des atermoiements qui dureront plus d'un an, Desor s'était enfin résolu à décliner la proposition. Si Fritz Berthoud comprenait les scrupules de son ami, sa femme

¹ Sur la timidité et l'indécision de Desor en matière amoureuse, voir déjà p. 80. Les obstacles que Desor dressait lui-même contre ses émotions sentimentales, qui transparaissent déjà dans son journal (BPUN), apparaissent de manière éloquent dans une lettre à Berthoud, 20.10.1852 (Archives CG), où il évoque "*une petite aventure qui aurait pu devenir très romanesque si ma raison et mon self-government ne fussent pas venus me dire «Halt!»..... Mais ce n'a pas été sans peine; il y a eu hésitation, lutte, combat, et si la vertu a triomphé, ce n'est certes pas sans peine. (...) Je vous dirai l'aventure quelque jour au coin du feu (...)*".

² Depuis quelque temps et jusque dans le courant de l'année 1855, Desor mentionne d'ailleurs avec beaucoup d'insistance tous les mariages conclus dans son entourage (journal DESOR, BPUN).

³ Journal DESOR, 10.12.1853 (BPUN).

⁴ Helena von CARDINI, qui avait alors trente-six ans, aurait dû entamer au préalable une procédure de divorce. Elle avait en effet épousé, en septembre 1839, Otto-Julius von Corvin (cf. CORVIN 1861) — un mariage bien malheureux. Condamné à mort pour son rôle dans la révolution allemande (une sentence finalement réduite à une peine de prison), son mari n'allait recouvrer sa liberté qu'en 1855, brisé au physique comme au moral. Il était de surcroît rejeté par ses anciens camarades qui l'accusaient de trahison. Associée à l'opprobre projeté sur son mari, Helena avait ainsi dû endurer d'innombrables humiliations. On précisera encore qu'Helena ne s'avouera pas vaincue par le refus de Desor et le poursuivra de ses assiduités jusque peu avant son décès: cf. sa correspondance avec Desor (Archives Combe-Varin, BPUN). VOGT (1882a: 117) rapporte le fait, sur le mode caricatural.

⁵ Journal DESOR, 13.11.1854 (BPUN). Nous ignorons tout de l'identité de cette Catherine, qu'il jugeait "*très jolie*" (Journal DESOR, 16.04.1854, BPUN); il semble qu'il s'agissait d'une de ses domestiques, ou plutôt d'une parente de l'un ou l'une de ses domestiques. Manifestement, Desor aura été trompé sur le mariage imminent de Catherine, puisqu'un an plus tard, alors qu'il a lui-même renoncé à ses projets matrimoniaux, il apprend qu'elle est toujours célibataire (Journal DESOR, 20.10.1855, BPUN).

Ernestine avait accueilli la nouvelle avec courroux¹. Angèle, pour sa part, en prenait son parti avec tristesse et résignation².

Desor se sentait probablement trop vieux pour un tel exercice. Mais c'est surtout son ambition scientifique qui le détournait du mariage. Usant d'un ton plaisant pour masquer sa gêne, il confiait d'ailleurs à Berthoud:

Vous me dites que quand je serai marié, il faudra bien me résigner à échanger les courses alpestres contre des promenades en famille, et la botanique contre l'agriculture ou l'horticulture. Hélas, Nica, (...) en ce qui concerne l'horticulture, je n'y suis malheureusement que trop adonné, si bien que j'en ai la conscience troublée, et que s'il me fallait rendre compte au dieu des Oursins de la manière dont j'emploie mon temps, je serais terriblement confus. Je le confesse à ma honte, je me laisse trop souvent aller à examiner et à admirer mes tulipes et mes pommiers en fleurs, quand il faudrait s'armer de la loupe et compter les pores d'un Echinoderme quelconque, ou bien corriger les épreuves qui sont destinées à révéler au monde les secrets de cette organisation délicate et compliquée.

Je conclus de là que, non seulement un savant ne doit pas avoir de femme, il ne doit pas avoir de jardin. J'en ai un, c'est la désertion des principes qui commence.³

Justifiée ou non, cette préoccupation était réelle: apprenant à la même époque le mariage de son ami Vogt, Desor notait dans son journal: "*Nouvelle de mariage de Mutz. C'est comme dit Bovet une belle fin*"⁴!

Pour le savant qu'il souhaitait être et demeurer pour la postérité, le mariage, aussi tentant fût-il, s'avérait inopportun. Desor devait donc se vouer au célibat.

L'EPANOUISSEMENT DU NATURALISTE

Conforté par sa résolution à demeurer garçon, Desor pouvait consacrer tout son temps libre aux sciences naturelles. Or son enseignement, ses excursions et les débats de la SSNN l'avaient conduit à s'intéresser de plus près à la géologie régionale.

Le Valanginien, ou la séduction de l'onomastique et de la nomenclature

Parmi les premiers travaux de Desor en la matière, on relèvera notamment la définition d'un nouvel étage dans les séries inférieures du Néocomien (Crétacé inférieur): le «Valanginien». L'idée lui était venue en étudiant les fossiles recueillis à Sainte-Croix par le Dr. Campiche:

¹ DESOR la supplie de lui pardonner son refus; il l'invite d'ailleurs à remettre en place le portrait de lui que dans son ressentiment, elle a retourné contre le mur: "*Savez-vous que c'est affreux, qu'on dit que ça porte malheur*" (lettre à Ernestine Berthoud, 11.07.1854 (Archives CG)).

² Tous deux continueront cependant à entretenir des relations affectueuses. En fait, Desor semble être demeuré secrètement épris d'Angèle. Lorsqu'en été 1868, celle-ci épousera Charles Clément, le célèbre critique d'art parisien que Desor appréciait pourtant bien, celui-ci se félicitera d'avoir une bonne excuse pour s'épargner le déplaisir de devoir assister à la noce: cf. journal DESOR, 20.08.1868 (BPUN), ainsi que deux lettres à Berthoud, 19 et 21.08.1868 (Archives CG). Cf. encore son journal, 12.10.1869 (BPUN): "*J'ai du admirer le rejeton de Mad. Angèle*"...

³ Lettre à Berthoud, 20.05.1855 (Archives CG).

⁴ Journal DESOR, 18.04.1854 (BPUN); il doit s'agir du théologien Félix Bovet, directeur de la Bibliothèque et collègue de Desor aux Auditoirs.

Je me suis assuré que toutes les espèces sans exception sont parfaitement distinctes et qu'on ne saurait les confondre avec celles du vrai Néocomien.

Que faut-il donc faire? Lui donner un nom à part. Ste Croix mériterait peut-être les honneurs de lui donner son nom attendu que c'est là qu'il est le plus aisément reconnaissable. Mais le moyen de b[ricoler] un nom de terrain avec St. Croix? D'ailleurs il y a longtemps que vous même avez signalé l'existence de ce terrain dans le Canton de Neuchâtel. (...) Voici une proposition. Le dit terrain se trouve à Valengin. Pourquoi ne l'appellerait-on pas Valenginien? Nous consacrerions ainsi par les fossiles dans le domaine de la science un nom que le politique a rayé d'une manière un peu sans façon j'en conviens, du domaine de l'actualité... et je vous garantis qu'il n'en résultera jamais des luttes sanglantes. Qu'en dites vous?¹

Après étude, Nicolet (1855: 25 sqq.) avait présenté officiellement le Valenginien proposé par Desor (1854b), lors de la réunion à La Chaux-de-Fonds de la SHSN. L'initiative ne recevra pas un accueil favorable. En fait, la localité de référence était mal choisie²: les vestiges paléontologiques y sont rares et de mauvaise qualité. La géologie n'en a pas moins conservé le terme; mais par la reconnaissance du Berriasien, le Valenginien de Desor devait se voir amputer de l'essentiel de son développement³.

Dès lors, si l'on peut créditer Desor, avec la définition également du «Danien» (Desor 1847b), de la paternité des deux étages extrêmes, supérieur et inférieur, du Crétacé, la portée de l'entreprise paraît très relative.

En définitive, cette initiative témoigne peut-être plutôt du souci, chez Desor, de laisser sa marque dans l'onomastique géologique — comme dans le cas du «Laurentien» (Desor 1850d, 1851c, 1852f, 1852g: 101 sqq.⁴) et du «Dubisien» (Desor & Gressly 1859a: 45 sqq.⁵ 1864a). On sait en effet qu'il éprouvait à un haut degré la préoccupation de sa postérité — une préoccupation conforme aux mentalités contemporaines, mais que Desor poussait jusqu'à un degré étonnant de fétichisme⁶.

On peut remarquer à ce propos que durant toute sa carrière, Desor se montrera particulièrement sensible aux questions de nomenclature, et qu'il tentera d'imposer un certain nombre de néologismes (Desor 1856a, 1862a, 1862b, 1864c, 1866a, 1866b, 1866c, 1873a). Sans nul doute, cet empressement procède de son goût pour l'ordre et la clarté dans l'expression. Il n'est d'ailleurs pas étranger à son aptitude pour la vulgarisation et la clarification des concepts. On peut en effet citer quantité de travaux dans lesquels Desor opère des schématisations typologiques à perspective synthétisante. Ainsi, dans sa classification des lacs (1860a, 1861a), il distinguait deux types de lacs, les lacs «orographiques» (eux-mêmes subdivisés en lacs «de

¹ Lettre à Célestin Nicolet, 13.12.1852 (Fonds Nicolet, Bibliothèque de la Ville de la Chaux-de-Fonds). Sièges des assemblées de la bourgeoisie d'Ancien Régime, Valengin était alors en quelque sorte le «lieu de mémoire» du parti royaliste.

² Nicolet l'avait bien remarqué, et avait tenté de convaincre Desor d'adopter plutôt le terme de "*Calvien*" (de La Chaux-de-Fonds); cf. lettre de NICOLET à Desor, 19.12.1853 (AEN).

³ En 1897, Henri MOULIN et Ernst BAUMBERGER (1897/98) réhabilitaient le terme; mais leur Valenginien ne définissait plus que les assises supérieures de celui de Desor, particulièrement mal représentées de surcroît à Valengin (cf. également MOULIN 1903/04). Sur l'ensemble de cette question, cf. PORTMANN 1966b: 7-13, SCHAEER 1998a: 62-64, 1994: 407-408.

⁴ A ce propos, cf. WADSWORTH 1881.

⁵ DESOR renoncera bientôt (1864a) à ce Dubisien, proposé de manière transitoire en raison des doutes planant alors sur son équivalence stricte avec le Purbeckien.

⁶ Sans revenir ici sur la question des autobiographies «victoriennes» (voir p. 28-29), cette invocation aux «mentalités» se bornera à relever l'essor du portrait et du buste dans la seconde moitié du XIX^e siècle, produit (et aliment?) de l'essor du sentiment d'individualités qui ne sont désormais plus attachées organiquement, *par essence*, à des solidarités familiales ou sociales; cf. d'ailleurs CORBIN 1987a. A propos du caractère presque obsessionnel de cette préoccupation chez Desor, voir p. 196-197.

moraine», «de vallon», «de combe» et «de cluse») et les lacs «d'érosion». De retour du Sahara, Desor (1864b) avait également proposé de distinguer trois types de déserts (le désert des plateaux, le désert d'érosion et le désert des dunes), auxquels correspondaient trois types d'oasis. De même, il avait proposé une classification des cavernes du Jura (1871a) différenciant six types de cavités: la «grotte», la «cave, caveme ou emposieu», la «baume», la «galerie», le «lapiaz» et la «caverne mixte». On peut enfin signaler son «paysage morainique» (1874i, 1875d), qui devait faire pendant aux paysages «alpestre», «jurassien», «de plaine» et «de landes».

Par le geste typologique, Desor espérait laisser sa marque dans les annales de la géologie. Il essaiera aussi, en vain, d'imposer une taxonomie originale aux matériaux préhistoriques: les noms d'archéologues devaient servir à désigner différents types de haches "*selon la méthode usitée en minéralogie*"¹ (ses haches en bronze de type «Keller», «Schwab», «Morlob», «Troyon», «Bertrand», «L'Haridon» et «Mortille»...). Contrairement à la pratique paléontologique, ces taxons archéologiques ne se référaient donc pas à l'inventeur. Ainsi, sous couvert de modestie (puisqu'il renonçait à la désignation d'une «hache Desor»), il prétendait en somme s'attribuer un pouvoir considérable. Car c'est lui qui, non seulement, définissait les types, mais désignait encore ceux de ses collègues qui méritaient de passer à la postérité...

Gressly, Desor et la géologie jurassienne

De retour en Suisse, Desor avait retrouvé la trace du géologue soleurois Amanz Gressly², son ancien compagnon dans la «fabrique» neuchâteloise d'Agassiz. Pour Gressly, qui avait beaucoup souffert de n'être pas convié à l'aventure américaine, ces dernières années avaient été douloureuses. De fait, pour un homme tel que lui, l'existence elle-même n'était pas une bénédiction. D'un talent qui confinait parfois au génie dans l'observation et la perception du terrain géologique³, celui-ci était pourtant victime d'un puissant complexe d'infériorité et d'une timidité malade. Il était même régulièrement atteint de troubles dépressifs qui le faisaient passer du délire de persécution à un profond sentiment de culpabilité. D'un naturel farouche, il goûtait plus que tout les randonnées géologiques, lors desquelles il perdait toute notion du temps. Errant par monts et vaux, combes et cluses, Gressly avait alors tôt fait de se délester de son pécule dans les tavernes campagnardes, où il était connu comme le loup blanc et où les servantes lui réservaient un accueil chaleureux... Et lorsqu'il rentrait de ses expéditions, imbibé d'absinthe, honteux et pouilleux après ses nuits passées dans les granges et les étables, il avait peine à reprendre ses esprits et ne se montrait guère empressé de coordonner ses observations, de coucher sur le papier et de transmettre à ses collègues le résultat de ses réflexions.

«Homme des bois» à certains égards, ce personnage original et ingénu n'était donc guère adapté aux normes et aux convenances du monde savant — ce dont sa carrière pâtit. En somme, tant pour l'exercice de son activité scientifique que pour le maintien de sa santé mentale, il lui fallait le soutien d'autrui. Par chance, il pourra compter sur l'appui de nombreux géologues,

¹ DESOR 1865a: 41, qui estimait même qu'*"on pourrait appliquer avec avantage la même méthode aux différents types d'épingles, de vases, d'épées, etc."*. La proposition de Desor constituera un échec cuisant; à peine un an plus tard, Alexandre BERTRAND (1866a — anonyme) proposait en effet une classification des haches en bronze qui ne signalait pas même l'existence de celle de Desor; quelques mois plus tard, BERTRAND (1866b — anonyme) passait à une classification des poignards et des épées en bronze. En fin de compte et en dépit de leur publication dans la *Revue archéologique*, ces classifications ne rencontreront pas plus d'écho que celle de Desor.

² Cf. références bibliographiques en p. 61, n. 2.

³ On précisera ainsi qu'on lui doit la notion géologique de «faciès» (GRESSLY 1838), souvent attribuée à Constant Prévost: cf. WEGMANN 1962/63.

partout en Suisse occidentale. Après son retour des Etats-Unis, c'est Desor qui s'acquittera avec le plus de dévouement de cette fonction de protecteur qui flattait ses penchants paternalistes, et qui lui était facilitée par ses propres disponibilités financières.

Desor se charge ainsi du logement et de l'entretien de son ami durant de longs mois chaque année, lui imposant une discipline alternant réprimandes et encouragements, et le forçant même à se laver régulièrement — une odieuse corvée pour Gressly!¹ Mais le principal souci de Desor consistait à lui trouver du travail à la hauteur de ses aptitudes. Et comme Gressly était un homme de terrain, qu'il ne pouvait supporter un confinement prolongé, Desor conjugua son autorité scientifique et ses relations politiques pour lui réserver des mandats d'expertises géologiques sur les tracés ferroviaires — des missions bien rétribuées qui assuraient la dignité de son compagnon².

A l'instigation de Desor, les analyses de Gressly devaient toutefois donner lieu à des résultats plus tangibles que les seuls rapports destinés aux ingénieurs et aux pouvoirs publics. A cet égard, on mentionnera tout particulièrement les *Etudes géologiques sur le Jura neuchâtelois* (Desor & Gressly 1859a), "*inventaire précis des différentes assises sédimentaires rencontrées dans le canton*" (Schaer 1994: 401). Comme le relève ce dernier, ce sont essentiellement la carte géologique et les coupes insérées qui font l'intérêt de ce travail — et notamment la confrontation saisissante, pour les tunnels des Loges et du Mont-Sagne, de la coupe théorique, prévisionnelle, et de la coupe réelle, effectuée après le percement des galeries. Ces deux coupes étaient tellement proches que Lyell lui-même, auquel Desor s'était empressé de les transmettre, les présentera à la *Geological Society* de Londres comme un triomphe de la science du point de vue des rapports entre théorie et pratique³.

Dans ses nombreux travaux de géologie jurassienne à cette époque (particulièrement Desor & Gressly 1858c, 1858d, 1859a, Desor 1856b, 1856c, 1856d, 1856e, 1856f, 1856g, 1857a, 1857b, 1858b)⁴, Desor tirait ainsi parti de sa collaboration avec Gressly — ce qui a conduit certains à lui dénier tout mérite dans ces travaux, et à le présenter en la matière comme un simple usurpateur⁵. Contredite déjà par les premiers biographes de Gressly (Bonanomi 1865, Lang 1883), cette accusation est invalidée par le journal de Desor. S'il est vrai que la plupart des

¹ A son ami Berthoud (lettre datée de septembre ou octobre 1855, Archives CG), Desor présentait Gressly de la sorte: "*Gressly est non seulement le géologue du Jura, il en est aussi l'enfant; il appartient à tout le monde, il est connu de tout le monde, il est le conseil des paysans, l'ami des gabelous, le confident des braconniers. Il a ses entrées à peu près franches dans tous les cabarets et le droit d'user de procédés intimes avec toutes les bonnes. C'est assez dire qu'il n'est pas aristocrate. Il est si peu en effet que la première chose que je fis lorsqu'il vint s'installer chez moi, ce fut de l'envoyer au lac. Puis j'ai fait venir successivement le coiffeur, le tailleur, le cordonnier, la couturière pour le rendre présentable. Il se laisse faire, mais trouve que cela est bien tyrannique*". Sur la relation entre Gressly et Desor, voir évidemment les lettres échangées entre les deux hommes (AEN), ainsi que, plus généralement, la correspondance de Gressly publiée par Louis ROLLIER (1911).

² On observera qu'en dépit d'un paternalisme similaire à celui que lui avait manifesté Agassiz précédemment, Desor s'efforçait d'assurer à Gressly les moyens d'une certaine indépendance financière. Sur le patronage de Gressly par Agassiz, cf. une lettre de GRESSLY à Johann Baptist Schmidlin, septembre 1843, reproduite dans ROLLIER 1911: 35.

³ Cf. MEYER 1966; ces coupes sont reproduites dans SCHAEER 1994: 400, 1998a: 45.

⁴ On relèvera que le journal DESOR, 27.09.1864 (BPUN) mentionne une expérience de traçage hydrogéologique qui semble exceptionnelle, puisqu'elle anticipe très largement celle effectuée en 1902, que BORREGUERO (1997: 23-27) présente comme pionnière. En compagnie du pharmacien Charles-Louis Chappuis, Desor déverse de l'amidon dans un emposieu de la vallée de la Sagne, qui réapparaît longtemps plus tard à la source de la Noiraigue.

⁵ Diffuse chez PORTMANN (1966a notamment), mais reproduite surtout avec un scepticisme de précaution dans la majeure partie de l'historiographie, cette accusation était déjà colportée du vivant de Desor, comme en attestent les renseignements pris par Louis Favre auprès de Perceval de Loriol (cf. lettre de LORIOL à Favre, 29.03.1882, Fonds Favre, BPUN), lorsque celui-là préparait sa nécrologie de Desor (FAVRE 1883a). Elle avait été ranimée par MARCOU (1896), puis par James LADAME (1902: 43-46). Inutile de revenir sur la valeur du témoignage de Marcou; celui de l'ingénieur Ladame est tout relatif, puisque ce dernier avait précisément dû subir les foudres de Desor en raison de son manque d'égards et de respect pour Gressly et ses prescriptions géologiques, lors des travaux ferroviaires...

observations de terrain étaient le fait du seul Gressly (que Desor ne vérifiait qu'occasionnellement), on y voit en effet que l'ordonnancement des idées et la confrontation critique des faits incombaient à Desor, qui se chargeait même souvent personnellement de la rédaction des rapports de Gressly. Comme le relevait Bonanomi dans sa nécrologie (1865), celui-ci était incapable de mettre en forme ses propres idées; on peut par conséquent juger de l'implication de Desor par la lucidité du propos et la clarté des démonstrations, qui fondent justement une bonne partie de la valeur des travaux de Gressly.

Les oursins fossiles, une obsession compréhensible

Si Desor manifestait une activité très éclectique depuis son installation à Neuchâtel, l'essentiel de son attention demeurait tourné vers l'étude des oursins fossiles. Il s'était en effet attelé à la rédaction du *Synopsis des échinides fossiles* (Desor 1855-58a), un inventaire ambitieux qui devait compléter le *Catalogue raisonné* (Agassiz & Desor 1847). Il s'agissait d'une entreprise de longue haleine, qui nécessitait des échanges soutenus avec les principaux collectionneurs, ainsi que de nombreuses visites dans les musées les plus riches — une entreprise qui ne connaîtra son aboutissement qu'en 1858¹.

Pour cet ouvrage, Desor révèle une constance qui fait autrement défaut dans sa carrière. A lire son journal, on sent que Desor ne plaisantait pas vraiment, lorsqu'il tirait prétexte de ses études paléontologiques pour justifier son renoncement à l'état matrimonial. En fait, il se dévoue corps et âme à ce travail; il affirme éprouver une réelle "intimité"² à l'égard des oursins fossiles, "qui font tour à tour le charme et le tourment de mes veilles"³. Pourtant, s'il se réfugie⁴ volontiers dans cette recherche, Desor ne semble pas dupe de sa propre obsession: il qualifie parfois ses oursins de "vilaines petites bêtes"⁵, et peine à masquer son exaspération devant l'enthousiasme excessif manifesté par d'autres à l'égard du même objet⁶.

A vrai dire, on a la sensation qu'il tirait une sorte de plaisir masochiste à ce travail méticuleux, à cette approche tatillonne si éloignée de ses élans spontanés. L'étude des oursins était en quelque sorte la croix qu'il avait choisie pour mériter la dignité d'homme de science: le *Synopsis* devait constituer son œuvre maîtresse, propre à asseoir sa respectabilité de chercheur. De fait, cette attitude était légitime; car si ses talents étaient unanimement reconnus, il n'en restait pas moins dépourvu de diplômes. Il lui fallait donc encore prouver qu'il était aussi capable de mener à terme l'une de ces monumentales études de matériaux, passage obligé dans l'orthodoxie du monde universitaire. Et de fait, c'est bien ce travail qui lui vaudra, en 1860, son premier titre académique, le doctorat *honoris causa* de l'Université de Bâle.

1 Le *Synopsis des échinides fossiles* paraît en livraisons, entre 1855 et 1858; certains des premiers fascicules ont toutefois été remplacés par les révisions ultérieures: cf. LAMBERT 1910.

2 Lettre à Berthoud, 27.02.1857 (Archives CG).

3 Lettre à Berthoud, 23.03.1853 (Archives CG).

4 Au plus fort des turbulences politiques, Desor note ainsi dans son journal, le 04.12.1856 (BPUN): "Je suis heureux d'avoir mon ouvrage sur les Echinides; c'est un domaine paisible, où il fait beau se réfugier qqes fois au milieu de ces agitations de toute nature".

5 Lettre à Berthoud, 23.03.1853 (Archives CG).

6 Cf. journal DESOR, début juin 1855 (BPUN).

En s'attablant chaque jour devant ses collections échinologiques, Desor poursuivait encore un autre dessein: celui de se blanchir définitivement des accusations de prévarication dont Agassiz l'avait accablé. Puisque, pour lui dénier toute part à la réalisation du *Catalogue raisonné*, son ancien ami le présentait comme un profane en matière paléontologique, le meilleur moyen de récuser ces calomnies consistait précisément à démontrer ses compétences en surpassant le *Catalogue raisonné*. L'opération était exigeante, mais elle devait permettre à Desor de s'en sortir avec panache et élégance.

On jugera donc de sa surprise, lorsqu'il apprend par son ami Parker¹ que dans ses monumentales *Contributions to the Natural History of the United States*, Agassiz poussait l'outrecuidance jusqu'à qualifier le *Synopsis* de "réimpression partielle"² du *Catalogue raisonné*, réitérant même à cette occasion ses anciennes accusations de plagiat contre Desor. L'élégance n'était donc plus de mise: Desor se fendra d'une virulente "Réponse à M. Agassiz" (1855-58a: XV-XX) qui tournait en dérision la définition que ce dernier donnait du *Synopsis*, tout en établissant, avec des arguments détaillés, la nature et l'importance de sa propre collaboration au *Catalogue raisonné*³.

DESOR ET L'EVOLUTION BIOLOGIQUE

Nous avons déjà précisé⁴, l'intérêt particulier de l'échinologie pour la géologie. "Spécialement destiné aux géologues" (Desor 1855b: 207), le *Synopsis* se concentrait sur les seules espèces fossiles.

D'entrée de jeu, Desor reconnaissait avoir modifié à plusieurs reprises sa classification. A l'entendre, cette hésitation n'avait cependant rien de fâcheux; car à l'opposé des aspirations théologiques de la théorie de la classification d'Agassiz, Desor soulignait le caractère conventionnel de la taxinomie. Pour lui (1855-58a: XXXVIII-XXXIX), les limites des familles et des tribus sont "indécises". D'un usage pratique pour le savant, elles ne démentent pas "l'enchaînement général des formes les plus disparates". En effet, "chaque fois [qu']un groupe très particulier (...) ne se rattache à aucun autre, c'est un indice qu'il reste à découvrir quelque part (...) un type intermédiaire qui viendra un jour combler cette lacune".

Le «Synopsis»: un ralliement au transformisme?

Dans le *Synopsis*, Desor (1855-58a: XLIV) récuse son ancienne adhésion au système des Créations successives⁵. Son interprétation de la distribution géologique des échinides paraît celle

¹ Lettre à Desor, 09.11.1857 (Copies de lettres de PARKER, Andover-Harvard Library, Harvard University, Cambridge MA: BMS 101/18, vol. 1).

² AGASSIZ 1857-62: I, 97 (notre trad. de l'anglais). Voir ci-dessus, p. 153, n. 4.

³ Des arguments corroborés par la teneur d'une lettre de DESOR à Agassiz, 08.12.1846 (MCZ, bAg 272.10.1), qui met en lumière l'ampleur de la part de Desor dans l'entreprise. Pour juger du travail effectué par Desor entre le *Catalogue raisonné* et le *Synopsis*, il suffirait d'ailleurs de se reporter à l'exemplaire personnel de Desor du *Catalogue raisonné* (BPUN: ZR 218). Cet exemplaire, utilisé par Desor comme référent pour la réalisation du *Synopsis*, est en effet couvert d'annotations, de corrections et de compléments qui atteignent presque le même volume rédactionnel que l'ouvrage original.

⁴ Voir ci-dessus, p. 65.

⁵ Cela même s'il emploie encore occasionnellement (DESOR 1855-58a: XXXIX) les termes de "création actuelle" ou de "créations antérieures" — un emploi que nous interprétons comme des lapsus significatifs d'une conversion encore fragile.

d'un transformisme progressif: "Dans ce tableau, rien n'est stable; tout est au contraire mobile et changeant. C'est la condition nécessaire du progrès que le temps était appelé à réaliser".

La succession des espèces, des tribus, et même des familles, l'invite à affirmer la transformation progressive de la faune échinitique. Cette transformation est constante. Mais elle n'est ni régulière, ni uniforme: "A côté de groupes en quelque sorte stationnaires, nous en rencontrons d'autres plus variables, qui se modifient et se transforment sans cesse" (1855-58a: XL). Et si la plupart des espèces sont cantonnées à l'intérieur d'un seul étage géologique, il en est d'autres qui sont communes à plusieurs étages successifs. Il est donc impossible d'admettre qu'"à chaque nouvelle période de l'histoire du globe, la création toute entière ait été anéantie et renouvelée ensuite."

Tout concourt au contraire à nous faire envisager les particularités des faunes successives comme le résultat d'influences lentes et très prolongées. C'est l'œuvre du temps et non le produit de crises violentes.

On observe ici la séduction de l'actualisme sur le glaciologiste. Mais pour un géologue comme Desor, fréquemment confronté aux reliefs tourmentés des Alpes, l'actualisme de Lyell était manifestement excessif:

Nous n'entendons pas nier par là que des perturbations locales ne soient venues de temps en temps modifier dans le cours des âges l'économie de la nature sur tel ou tel point. Ce que nous maintenons, c'est que rien ne prouve qu'à aucune époque ces perturbations aient affecté le globe tout entier.

Dans cet ouvrage, l'adhésion apparente de Desor au transformisme se manifeste donc avec une grande circonspection¹. Ainsi, alors qu'il se rapporte fréquemment au «progrès» dans l'«échelle échinitique», Desor demeure extrêmement discret sur la nature de ce progrès.

Sa classification se fondant sur une hiérarchie des caractères qui privilégie l'ensemble (la forme générale) avant de distinguer les détails des différents caractères, il relève que "*les Echinides réguliers, qui sont les plus simples par leur organisation, sont aussi les premiers qui aient apparu dans la série des temps*"². De fait, son *Introduction* est parsemée d'allusions retenues, selon lesquelles le progrès dans la succession des espèces se traduirait par un perfectionnement et par une diversification des types. Néanmoins, l'aplomb avec lequel Desor invoque le progrès contraste avec les hésitations dont il fait preuve lorsqu'il s'agit de le décrire et de l'analyser. De toute évidence, son embarras trahit ses propres tâtonnements: séduit par l'idéologie du Progrès, il estimait s'être rallié au transformisme; mais il cherchait encore lui-même les arguments propres à justifier, *a posteriori*, sa conversion.

En fait, Desor ne s'était pas encore dégagé du "*progressionnisme paléontologique*"³ (Blanckaert 1999b: 92 sqq.) illustré en particulier par son maître Agassiz — cette philosophie «transcendante» appelée à un grand succès au milieu du XIXe siècle, qui autorisait à concilier, dans un cadre finaliste, la discontinuité phylogénétique et la continuité idéale de l'organisation

¹ A cet égard, on notera que Desor, qui devait discuter la classification de Lamarck, s'abstient de toute considération sur la théorie de son illustre prédécesseur. Or, pour Lamarck, le classement des oursins avait précisément constitué "*un outil de démonstration pour la preuve d'une idée: celle de la transformation des espèces*" (LAURENT 1987: 37, cité par ROMAN 1997: 333).

² DESOR 1855-58a: XXVI. Cette remarque est d'ailleurs introduite de manière circonspecte: "*Sans vouloir exagérer la valeur de la succession des types, on ne saurait passer sous silence (...)*".

³ Ce concept de «progressionnisme» a été défini par BOWLER 1976 (47-53 en particulier, à propos d'Agassiz), qui l'inscrit (1989) dans le cadre général des mentalités "*victorienne*". Cf. également OLDROYD & LANGHAM 1983, BLANCKAERT 2000a: 40 sqq. Sur l'ambiguïté de la position défendue par les progressionnistes, cf. GRIMOULT 2000b: 29 sqq.

de la Nature. Dans ces circonstances, les changements de faunes (et même la succession des espèces) ne contraignaient pas à invoquer des filiations génétiques entre ces dernières¹.

Comme l'a souligné Bowler (1976: 112), la complexité croissante des données paléontologiques — ce caractère ni régulier, ni uniforme des changements de faunes que Desor avait aussi reconnu — plaçait pourtant le système progressionniste face à ses limites. Il devenait toujours plus malcommode de concilier la continuité idéale avec les disparités désormais flagrantes du rythme respectif de la succession des espèces dans les différentes séries.

De manière opportune, Desor allait devoir clarifier ses vues en la matière. En effet, même s'il n'avait pas empoigné la thématique de l'évolution des espèces avec beaucoup de détermination, l'étude des oursins le contraignait à adopter une position plus franche. Car il n'avait pas abandonné l'échinologie après la publication du *Synopsis*. Quelques années plus tard, il avait même mis en chantier, en collaboration avec son collègue genevois Perceval de Loriol, un traité général des échinides de la Suisse. Il s'agissait de l'*Echinologie helvétique*, dont la première partie, consacrée aux oursins de la période jurassique (Desor & Loriol 1868-72a)² complétait le *Synopsis*, en livrant cette fois une description avec figures de toutes les espèces recueillies en Suisse³.

L'«Echinologie helvétique» et l'évolution: un progrès modulé

Dans l'*Echinologie helvétique*, Desor n'hésite plus à employer les termes d'«évolution», de «fil génétique» et de «loi de filiation» — cela, même s'il n'y prononce jamais le nom de Darwin. En fait, il défend désormais explicitement la conception "*des progrès que [les Echinides] ont réalisés dans le cours des âges et des modifications qu'ils ont subies d'une époque à une autre*"⁴.

Le groupe dans son ensemble va se perfectionnant d'âge en âge, et sous ce rapport il est à l'unisson avec les autres divisions du règne animal. (...) La loi du progrès se manifeste dans le fait que ce sont les plus inférieurs d'entre les Echinides, les Réguliers ou les Endocycliques qui se montrent les premiers (...), tandis que les plus parfaits, les Spatangoides, chez lesquels la forme bilatérale est la plus accentuée, sont venus les derniers.

Il admet qu'entre ces extrêmes, la multitude des types est telle qu'il est parfois malaisé d'évaluer leur perfection relative. On observe néanmoins une tendance générale manifeste:

Le tout l'emporte sur les parties, l'animal se perfectionne en s'harmonisant. Or il est évident que toute modification qui tend à ce résultat constitue un progrès. (...) En résumé, les Echinides ont depuis leur première apparition dans les terrains paléozoïques suivi une marche ascendante sous le triple rapport du

¹ Dans un travail postérieur au *Synopsis*, DESOR (1861m: 443) s'exprimait encore clairement sur l'"intervention de la force créatrice", pour expliquer l'apparition de nouvelles espèces au Quaternaire, notamment l'apparition dans les lacs du nord de l'Italie de poissons d'eau douce non viables dans le milieu fluvial.

² Cette première partie paraîtra en livraisons échelonnées entre février 1868 et avril 1872. LORIOLO (1873, 1875) se chargera seul des seconde et troisième parties, consacrées respectivement aux échinides du Crétacé et du Tertiaire.

³ La «nationalité» des oursins en question n'était toutefois pas interprétée trop strictement. Comme le faisaient plaisamment remarquer les auteurs, "*Pour nous aussi la frontière n'est qu'une ligne invisible, nécessaire sans doute, mais que la science, comme l'oiseau, doit pouvoir franchir sans y toucher et sans même l'apercevoir*" (DESOR & LORIOLO 1868-72a: VII). On notera que ceux-ci s'éloignaient de la classification du *Synopsis*, pour se rapprocher de celle adoptée par Gustave COTTEAU (1862-67).

⁴ DESOR & LORIOLO 1868-72a: V-VI. Les citations suivantes (1868-72a: 434-436) sont puisées dans le chapitre conclusif de cet ouvrage (424-436: *Quelques remarques sur le rôle des Echinides dans la formation jurassique et leur évolution dans la série géologique*), signé par le seul Desor. Loriol ne partageait en effet pas les vues transformistes de Desor: cf. DESOR 1872a: 223-224, LORIOLO 1873: 19-20, journal DESOR, 29.07.1872 (BPUN), lettres de LORIOLO à Desor, 15.01.1871, 02.04.1872, 06.04.1872, 07.04.1872, et de DESOR à Loriol, 07.01.1871, 05.04.1872 (AEN).

nombre, de la variété et de l'organisation. D'abord insignifiant, leur rôle acquiert une importance considérable à partir de l'époque jurassique. C'est le moment de leur premier épanouissement.

Pour Desor, l'évolution des types ne peut s'expliquer que par la transformation des espèces¹. Car si tel n'était pas le cas,

(...) Il ne resterait d'autre moyen que de recourir à une intervention mystérieuse, à une sorte de baguette magique faisant surgir à volonté des types nouveaux sans s'inquiéter de l'enchaînement qui relie toutes les familles d'un même groupe.

Quant au progrès, celui-ci n'est plus la *cause* des transformations: il constitue seulement la direction imprimée à l'évolution, dont la cause première réside dans les changements du milieu. Chez Desor, l'adaptation au milieu n'est cependant pas mécanique: elle est compliquée par le phénomène des migrations² qui ont accompagné les changements de milieu.

S'il est démontré que chaque groupe animal ou végétal est soumis à la loi du progrès, il n'est pas moins certain que les étapes de ce progrès sont marquées pour les Echinides par les changements dans les milieux et par les migrations qui en ont été la conséquence. (...) [Ainsi], leur développement (...) est lié à toutes les vicissitudes du sol marin, non seulement aux grandes révolutions qui ont modifié l'étendue et les limites des anciens océans, mais encore aux changements intérieurs survenus au sein des eaux et qui ont eu pour effet d'influer sur le régime des populations marines, soit en les modifiant soit en provoquant des migrations.

Craignant encore de paraître souscrire au catastrophisme par sa référence aux changements du milieu, Desor (1872a: 234) relève enfin que ces modifications ne doivent pas être perçues de manière outrancière. Par ses travaux de paléontologie marine sur les côtes de la Nouvelle-Angleterre, Desor a en effet pris conscience de la fragilité des «écosystèmes». Il sait qu'il n'est pas nécessaire d'invoquer des cataclysmes pour expliquer le bouleversement des faunes échiniques: une variation dans la seule direction des courants marins, influant sur l'apparition de bancs de coraux, peut aisément entraîner des effets radicaux sur les populations sous-marines.

¹ Comme tous les partisans du transformisme, Desor s'est heurté à la critique d'adversaires qui, en toute bonne foi, lui reprochaient de se prononcer pour une *hypothèse* fondée sur un faisceau d'indices, mais à laquelle il manquait des *preuves* paléontologiques. A vrai dire, il en allait de même du fixisme, que les mêmes données paléontologiques rendaient d'ailleurs toujours moins plausible. Dans le climat positiviste de l'époque, la nouvelle théorie ne pouvait toutefois abattre l'ancienne doctrine sans apporter de *faits* établis. Cf. ainsi une lettre du géologue Edouard COLLOMB à Desor, 05.10.1872 (AEN). A ce propos, cf. GRIMOULT 2000a.

² Sans le citer, Desor s'inspirait manifestement des enseignements de son ami Moritz WAGNER (1868), qui l'avaient favorablement impressionné (cf. journal DESOR, 24.06.1868, BPUN). Reprenant la thèse de DARWIN (1859), celui-ci prétendait corriger le naturaliste anglais, en présentant le phénomène des migrations comme une condition nécessaire de la sélection naturelle, qu'il entrevoyait en des termes lamarckiens. En substance, la lutte pour la vie poussait certains organismes à l'émigration; les individus «colons» étant rares, le processus ordinaire d'homogénéisation se trouvait freiné, et ouvrait la voie aux transformations adaptatives auxquelles invitait l'isolement géographique. Pour Desor (1872a: 228), la prise en compte du phénomène migratoire présentait encore l'avantage d'expliquer les ruptures apparentes dans les séries fossiles: les types intermédiaires manquants devaient assurément être découverts un jour — mais dans des contrées étrangères.

UN HERITIER ENGAGE

La mort de Fritz Desor

A la fin de l'été 1858, les crises du frère de Desor se font toujours plus violentes. Dans sa maison de Bôle, les médecins se succèdent au chevet du malade sans pouvoir livrer de diagnostic clair. Appelé de Berne, le Professeur Vogt, le père de Carl, se montre peu optimiste. Et après une dernière rémission, Fritz Desor s'éteint subitement, avant l'aurore du 15 septembre. Edouard, qui s'était éloigné momentanément pour accueillir à Neuchâtel un collègue français de passage, avait ainsi été privé des derniers adieux à son frère: "*Il est mort en dormant! Et je n'ai pas pu lui fermer les yeux & recevoir son dernier soupir!*"¹

Pris de fièvre, Desor restera plongé dans la prostration plusieurs semaines durant, ne s'arrachant à l'accablement que pour régler les affaires relatives aux funérailles et à la succession de son frère. Si leurs relations avaient parfois été tendues ces dernières années, Desor perdait son dernier proche parent:

Il est ainsi mort seul, et il me laisse seul au monde, sans un parent à qui je puisse naturellement faire part de mes peines, qui partage naturellement avec moi les tribulations et les succès de la vie.²

La naturalisation

De manière significative, les premières démarches entreprises par Desor pour sortir de son abattement, avant même de s'intéresser à nouveau aux travaux scientifiques, consisteront à approcher le maire des Ponts³ pour convenir d'un nouveau projet de naturalisation. Dénudé de famille, Desor désirait au moins avoir une vraie patrie; il ne voulait plus être étranger à Neuchâtel, comme on le lui reprochait encore si souvent.

La procédure durera plus d'un an. Le 24 octobre 1859, Desor se voyait enfin octroyer les droits de communier par l'assemblée générale de la commune des Ponts. Un mois plus tard, par un vote unanime, le Grand Conseil (le parlement cantonal) lui reconnaissait la naturalisation neuchâtoise.

A vrai dire, Desor s'était déjà enquis, au début de l'année 1858, de la possibilité de se voir offrir la nationalité suisse dans le canton de Saint-Gall, en reconnaissance de sa contribution, avec Arnold Escher, à la découverte d'une nouvelle source pour les bains de Ragaz. Il jugeait en effet un peu mesquin d'accepter la rétribution que leur proposait le gouvernement saint-gallois, pour un service qu'ils n'avaient rendu qu'en raison de leur intérêt pour l'aspect scientifique de la question. L'affaire tombera à l'eau, la commune de Ragaz ne manifestant que peu d'intérêt à

¹ Journal DESOR, 15.09.1858 (BPUN).

² Lettre à Berthoud, 15.09.1858 (Archives CG).

³ Comme Desor était domicilié à Neuchâtel, on peut se demander ce qui a motivé le choix de la petite commune très conservatrice des Ponts-de-Martel, dans le Jura neuchâtois. En fait, Desor y possédait la propriété de Combe-Varin, à laquelle il était très attaché. Mais il a probablement été surtout poussé à ce choix par le désir d'arranger l'affaire le plus discrètement possible, en traitant directement avec les élus locaux. On sait en effet (Journal DESOR, 26.09.1859, BPUN; lettre de DESOR au Président des Ponts, 26.09.1859, AEN) que peu avant son intégration, il s'est fendu d'un généreux don de 1000 francs à la commune ("*à employer à telles œuvres d'utilité publique que vous jugerez les plus dignes d'encouragement*") — un don qui incitera la commune à l'intégrer "*gratuitement*".

l'incorporation d'un protestant. Mais à cette occasion, Desor expliquait à Escher les raisons très personnelles pour lesquelles il avait jusqu'alors renoncé à la nationalité neuchâteloise:

Notre Grand Conseil pédant associe à la naturalisation, non seulement qu'on abandonne sa Patrie, mais encore qu'on présente une déclaration formelle du Gouvernement auquel on appartient. Je ne pouvais et ne voulais pas faire une telle chose, par égard pour le vieux Landgraf de Hesse-Homburg, avec lequel je suis en très bon termes, et qui s' imagine vraiment que je suis l'un de ses sujets. Cela aurait fâché ce vieil homme, si j'étais venu avec une demande pareille.¹

Manifestement, Desor s'était donc fait une raison. Il est probable que sa nouvelle situation financière n'était pas étrangère à cette résolution; car à l'exception d'une rente accordée à sa gouvernante, Mademoiselle Anna, Fritz Desor l'avait institué héritier universel. Desor était désormais un homme riche, très riche, même². En tant que tel, il se sentait des obligations envers sa terre d'accueil. Mais plus encore que le civisme, c'était probablement la politique qui l'incitait à cette naturalisation. Car depuis quelques années, et en dépit de son statut d'étranger, Desor jouait activement de son influence à Neuchâtel — une position délicate, que lui reprochaient nombre de ses adversaires, mais également certains de ses amis³.

PREMIERS ENGAGEMENTS POLITIQUES A NEUCHÂTEL

Par son élection, peu après son installation à Neuchâtel, dans diverses commissions d'Etat, Desor n'avait pas attendu longtemps pour évoluer dans les sphères de la politique et du pouvoir. Dans la République profondément meurtrie par les clivages de la révolution encore toute proche, il s'efforcera de faire parler la voix de la raison, contre les rancœurs et les égoïsmes partisans. Absent lors du renversement du régime royaliste, étranger de surcroît et par conséquent affranchi des allégeances familiales, Desor paraissait effectivement tout indiqué pour ce rôle de médiateur qu'il aspirait à endosser.

De fait, dans toutes ses interventions, il tente de concilier les partis pour poursuivre ce qu'il considère comme le bien commun. Par son engagement personnel et par son appui financier, il fait preuve d'une indépendance notable, soutenant, d'où qu'elles viennent, toutes les initiatives qu'il juge estimables.

Une influence dérisoire: l'exemple des chemins de fer

Dès ses débuts, et en dépit de son engagement, l'influence politique de Desor paraît néanmoins bien relative. A vrai dire, celui-ci semble n'avoir eu conscience, ni de la brutalité de la politique, ni de l'exigence vitale, en ce milieu, d'une certaine souplesse tactique. En fait, en dédaignant les fidélités partisans pour ne se laisser guider que par ses sentiments personnels, Desor s'exposait

¹ Lettre à Escher, 04.02.1858, AEN (notre trad. de l'allemand); sur cette affaire, voir également la correspondance antérieure entre les deux hommes (AEN), ainsi qu'une lettre de Desor à Berthoud, 30.12.1857 (Archives CG). Sur la démarche, distincte, de 1854, voir p. 146, n. 4.

² Sa fortune avoisinait alors le demi-million de francs (journal DESOR, 21.02.1860, BPUN). Pour une évaluation relative, cf. MYSYROWICZ 1992 (en particulier 153, tableau 3).

³ Cf. ainsi une lettre de BERTHOUD, 05.03.1857 (AEN).

tour à tour à l'animosité de tous les partis. De plus, libre d'adapter son point de vue aux conditions changeantes des projets débattus, il pouvait aisément paraître retourner sa veste, aux yeux de l'électorat un peu distrait. Les aléas de la question des chemins de fer neuchâtelois illustrent parfaitement les limites de la politique «indépendante» pratiquée par Desor.

Au milieu du XIX^e siècle, la Suisse souffrait, par comparaison avec les Etats voisins, d'un sérieux retard dans le développement de son réseau ferroviaire — un retard résultant principalement de la faiblesse, à cette époque, de son appareil bancaire, impuissant face à de tels investissements, ainsi que du manque de coordination des politiques cantonales en matière de transports. Ce sous-développement relatif était particulièrement dommageable à l'économie nationale, puisque celle-ci, en plein essor industriel, était fortement dépendante des échanges internationaux. A la suite de la fondation de la Confédération helvétique, en 1848, la question des chemins de fer était donc rapidement devenue l'un des principaux enjeux politiques, partout dans le pays. Dans le canton de Neuchâtel, déjà puissamment industrialisé mais excentré dans le réseau routier national, la question n'allait en prendre que plus d'ampleur.

Dans les débats neuchâtelois, deux objectifs prioritaires se dégagent: la jonction transjurassienne avec la France, et la connexion à l'axe ferroviaire principal du Plateau suisse. Dès le début, les esprits divergeaient pourtant sur les moyens de réaliser ces objectifs d'autant plus problématiques que le tracé des lignes française et du Plateau suisse n'avait pas encore été établi, et pouvait encore être influencé par une décision rapide des autorités neuchâteloises. Deux projets concurrents s'étaient développés: le «Franco-Suisse» et le «Jura Industriel», qui remplissaient chacun les objectifs définis. Le premier, qui avait pour lui l'avantage de la topographie, privilégiait Neuchâtel, la capitale bourgeoise de la République; le second favorisait en revanche La Chaux-de-Fonds, la métropole industrielle et horlogère des Montagnes, qu'il devait arracher à l'isolement auquel la géographie semblait l'avoir condamnée. Or, en raison des rivalités entre les deux principales villes du canton, qu'accentuaient encore de violents antagonismes politiques, la question ferroviaire sera l'objet de luttes fratricides¹.

Desor avait été accueilli dans la Commission d'Etat des chemins de fer peu après l'ouverture des débats. Conscient de la difficulté de l'entreprise, il affirmait n'avoir accepté cette nomination que parce qu'au-delà de ses compétences géologiques, elle avait été soutenue par toutes les parties, et sanctionnait ainsi publiquement son indépendance. Dans ces circonstances, il se flattait de pouvoir *"détendre un peu la corde, (...) verser un peu d'huile dans ces rouages aigris et craquants"*². Tout au long de l'affaire, telle sera bien la politique de Desor, qui s'évertuait à trouver un terrain d'entente entre les factions pour garantir l'entrée de la République dans l'ère ferroviaire et son rattachement aux réseaux voisins.

Dans l'ensemble, sa médiation constituera un échec total. Au fil des péripéties et des innombrables rebondissements de la controverse des chemins de fer, les adversaires multiplient les coups bas, et ne reculent devant aucune démarche pour saper le projet concurrent. Mais ils s'accordent à préférer la réalisation des deux projets (ruineuse pour la collectivité³) au risque,

¹ Cf. en particulier GIRARD 1957, BAUER 1957, ainsi que JUVET 1957, MONTANDON 1957. La question est résumée dans RAMSEYER 1993: 38-39.

² Lettre à Berthoud, 10.07.1853 (Archives CG).

³ La réalisation de projets aussi ambitieux épuisait en effet le capital régional. A cela s'ajoutait encore un soutien financier extraordinaire consenti (à la suite d'une sorte de coup d'Etat gouvernemental) par les pouvoirs publics en faveur du Jura Industriel: l'Etat cantonal participera largement aux investissements de départ, en souscrivant pour 3 millions de francs d'actions — un sacrifice qui, seul, pouvait permettre au projet de réunir une masse actionnaire suffisante.

catastrophique pour eux, de voir la concurrence l'emporter. Desor, au contraire, affiche son manque de préjugés; il s'efforce dans ses expertises géologiques de mettre toujours en évidence les arguments favorables à la réalisation de chacun des projets — s'attirant alternativement les foudres des deux parties. Mais il souligne cependant que la demande économique, pas plus que l'état des finances publiques, ne sauraient justifier la réalisation des deux tracés. De la sorte, il dresse évidemment tout le monde contre lui.

En désespoir de cause et afin de pallier au risque d'éclatement de la République, les autorités se résolvent finalement à accorder une concession, tant au Franco-suisse qu'au Jura Industriel. Desor fait alors violence à ses convictions libérales: quoiqu'il soit lui-même intéressé financièrement dans les deux projets, il en appelle à la nationalisation des deux entreprises. Car à son avis, la nationalisation seule permet de préserver à terme la viabilité des chemins de fer neuchâtelois. De plus, un engagement massif de l'Etat aujourd'hui lui éviterait de devoir bientôt engager, de toute façon, des dépenses colossales pour prévenir la faillite presque assurée de sociétés privées aussi fragiles que nécessaires. Desor, qui n'avait que le bien commun en tête, s'attire ainsi la réprobation générale. Car après s'être placé entre les feux des rivalités politiques, il attire encore contre lui la conjonction des égoïsmes financiers de tous les investisseurs privés.

En fin de compte, les deux lignes verront bien le jour; mais dans des conditions peu favorables, aggravées par une connexion déficiente avec le réseau extracantonal — tant et si bien que les deux compagnies connurent rapidement de cuisantes déconvenues financières, résultant, tant pour le Franco-Suisse que pour le Jura Industriel, dans la perte du pouvoir de décision local sur l'exploitation de la ligne¹. Cette débâcle donnait donc raison à Desor; mais il lui était difficile de s'en vanter. Car en dépit de son engagement infatigable pour le succès des chemins de fer, tant aux niveaux politique et administratif que du point de vue des expertises techniques, Desor demeurerait, aux yeux de chacune des parties antagonistes, l'homme qui avait œuvré, en vain, pour l'échec de leur projet respectif!

En bref, le seul succès de la médiation de Desor aura ainsi constitué à unir les adversaires contre sa propre personne — ce qui le contraindra même à s'abstenir d'assister, durant l'été 1860, aux inaugurations successives du Franco-Suisse et du Jura Industriel².

Le coup d'Etat royaliste du 3 septembre 1856

Pour apprécier l'intérêt toujours plus marqué de Desor pour la politique cantonale et fédérale, ainsi que pour évaluer la nature et les caractéristiques de son engagement, il importe de s'arrêter sur la crise très sérieuse que traversera le pays à la suite du coup d'Etat royaliste du 6 septembre 1856³.

Au lendemain de la Révolution du 1^{er} mars 1848, les tenants de l'Ancien Régime, engagés par leur serment de fidélité au Roi de Prusse, qui n'avait pas entériné la perte de sa principauté neuchâteloise, avaient refusé de reconnaître le nouveau régime. Quatre ans plus tard, certains d'entre eux s'étaient présentés aux élections. Mais c'est seulement lors du second renouvellement du Grand Conseil, en 1856, que le parti royaliste atteindra enfin des résultats électoraux propres à influencer sur la politique cantonale. S'ils ne comptaient qu'un quart de la représentation parlementaire, les royalistes pouvaient en effet profiter de la division des républicains.

¹ Après de violentes luttes politiques, la ligne du Jura Industriel sera finalement rachetée par l'Etat: voir ci-dessous, p. 371.

² Cf. lettre à Berthoud, 18.07.1860 (Archives CG), journal DESOR, 24.07.1860 (BPUN).

³ Cf. THEVENAZ dir. 1956, BONJOUR 1944, 1957, ainsi que la présentation très condensée de RAMSEYER 1993.

Or, en huit ans, les royalistes avaient pu se convaincre que le rétablissement des droits de Frédéric-Guillaume IV ne saurait venir de la diplomatie internationale. Ils avaient également compris que leur roi n'était pas disposé à intervenir personnellement. Mais bercés d'illusions nostalgiques, certains d'entre eux voulaient croire qu'il accueillerait un coup de force avec satisfaction, et les soutiendrait le moment venu. Dans un secret assez relatif, ceux-ci préparèrent alors, pour la fin de l'été 1856, le renversement armé de la République, que leurs succès électoraux paraissaient encourager.

A l'aube du 3 septembre 1856, les troupes royalistes occupent la ville du Locle, et s'emparent du château de Neuchâtel, siège du gouvernement cantonal. Les républicains se mobilisent à leur tour, alors que la Confédération dépêche deux commissaires à Neuchâtel pour engager les insurgés à la reddition. La conviction des royalistes est en effet inégale: nombre d'entre eux — même parmi les chefs — doutent de la pertinence d'une entreprise à laquelle ils n'ont souscrit que par sentiment du devoir¹. Tandis que les pourparlers s'éternisent, les forces républicaines investissent brutalement le château et écrasent l'insurrection. Mais alors que les bataillons fédéraux occupent la ville, la question est loin d'être résolue. Car Frédéric-Guillaume refuse de désavouer l'équipée de ses fidèles, et répugne à renoncer définitivement à ses droits sur la Principauté, comme l'exige la Confédération. Durant de longs mois, on craint alors une intervention prussienne contre la Suisse, qui paraît imminente durant les derniers jours de décembre et au début du mois de janvier — une intervention qui pouvait même ne constituer que le prélude d'un embrasement plus vaste, avec des répercussions sur l'équilibre fragile de l'Europe post-révolutionnaire². Le 26 mai 1857, par un traité signé à Paris grâce à la médiation de la France et de l'Angleterre, le roi reconnaît enfin, *de jure*, le nouveau régime, helvétique et républicain, instauré à Neuchâtel. Et le 18 juin, il adresse à ses anciens sujets une proclamation les déliant explicitement des devoirs que leur imposaient leur serment de fidélité à la couronne.

Comme tant d'autres, Desor avait eu vent de rumeurs annonçant une rébellion royaliste. Le 3 septembre, pourtant, il apprend avec stupeur la nouvelle du coup d'Etat:

Voilà qui est unique et nouveau dans l'histoire. Vous vous couchez en république, bien tranquillement, & vous vous levez en monarchie non moins tranquillement (...). C'est le laitier qui est venu ce matin m'apporter la première nouvelle de la prise du Château, mais il ne savait pas qui ni au profit de qui. (...) On m'assure que le drapeau prussien ne flotte encore qu'au château. Aucun particulier ne l'a arboré. Tu reconnais là la prudence neuchâteloise.³

Son journal témoigne alors du désarroi de la population et de la confusion ambiante, dans l'enchaînement des rumeurs contradictoires propres à de tels événements. Et c'est en simple spectateur qu'il assiste le lendemain au rétablissement du pouvoir républicain.

Très rapidement, Desor se montre plus entreprenant. N'étant lui-même pas exposé par une inscription partisane préalable, il offre ses services pour la réunion de toutes les bonnes volontés⁴. Suite à des visites chez les épouses de certains notables emprisonnés, il s'emploie à l'amélioration de leurs conditions de détention. Conscient du fait que nombre d'insurgés n'ont participé à la rébellion qu'en vertu d'impératifs de solidarités, il intercède auprès des autorités pour les engager à la clémence. En somme, Desor aspire à un rôle de conciliateur. Pour lui,

¹ Cf. à cet égard le témoignage très personnel mais symptomatique de PERREGAUX 1988.

² Sur le caractère international de la crise, cf. BONJOUR 1956.

³ Lettre à son frère, 03.09.1856 (AEN).

⁴ On propose même à Desor de tirer parti de ses relations scientifiques pour écrire à Alexandre de Humboldt, en le priant d'intervenir auprès du Roi de Prusse: cf. journal DESOR, 25.09.1856 (BPUN).

l'échec patent de la Contre-révolution doit avoir servi de leçon pour les derniers nostalgiques: le retour au passé n'est plus concevable. En définitive, ces événements douloureux pourraient consolider les bases d'une République plus respectueuse de la diversité des orientations partisans. Et pour ce faire, Desor compte sur le ralliement solennel au régime démocratique de toutes les forces vives neuchâtelaises¹.

A l'instar de son engagement dans la question ferroviaire, cette ambition rencontrera cependant des résistances que Desor n'avait pas su prévoir. Loin de contribuer à la réconciliation des partis, son action excitera même les divisions.

Un arbitre en accusateur public

Le contraste entre le rôle modérateur que Desor aimerait (et croit souvent) jouer et l'animosité qu'il suscite de tous côtés laisse l'observateur perplexe. Cette animosité s'explique cependant².

Dans un premier temps, Desor s'expose en effet, et prend courageusement la parole pour protéger ceux qu'on préfère désormais appeler «conservateurs». Il pousse la témérité jusqu'à cacher chez lui, durant quelques jours, un sympathisant royaliste³, alors même qu'il doit encore héberger quelques soldats des troupes fédérales. Cette générosité semble pourtant masquer une réelle intolérance de fond. Car après ces démarches censées lui valoir la reconnaissance des conservateurs, il engage subitement des actions propres à exciter la division. Une semaine à peine après le rétablissement de l'ordre républicain, il fait ainsi circuler une pétition de soutien à la politique très ferme de la Confédération. De son propre aveu, cette pétition devait servir à faire connaître la position des notables neuchâtelais: ceux qui refuseraient de souscrire se verraient automatiquement démasqués comme de «mauvais patriotes».

L'hiver venu, lorsque l'invasion prussienne paraissait imminente, Desor poursuit cette politique de dénonciation publique. Il participe à de nombreuses collectes d'argent ou de signatures en faveur des familles des soldats fédéraux — des collectes qui visent principalement à condamner les abstinentes. Dans ces entreprises, Desor ne compte d'ailleurs pas atteindre les royalistes déclarés: il cherche surtout à démasquer les «mitous», ceux qui s'efforcent encore de ménager la chèvre et le chou. Accusateur public, il cherche néanmoins à s'afficher en arbitre. On comprend que pour les conservateurs, la posture de Desor était intolérable. Ceux-ci supportaient très mal de voir un étranger (un Allemand, de surcroît) leur donner des leçons de patriotisme — et ce d'autant plus que Desor semblait prétendre détenir, seul, la définition de ce patriotisme.

Une arrogance inconsciente

Dans sa doctrine, la pratique de la médiation contraint le médiateur à une position de retrait. Celui-ci doit se borner à ménager un terrain de discussion pour les parties opposées; lui-même

¹ Cf. lettre à Escher, 14.09.1856 (AEN).

² Cf. à ce propos son journal (BPUN), ainsi que l'abondante correspondance échangée durant cette période avec Berthoud (Archives CG), qui témoigne de la radicalisation des positions politiques de Desor.

³ Evoqué dans le journal de DESOR (BPUN), celui-ci n'apparaît que par l'initiale "G.". Nous avons trouvé chez GODET (1928: 16) la confirmation de son identité, que diverses allusions dans les archives de Desor laissaient déjà conjecturer: il s'agit du botaniste Charles-Henri Godet (cf. JACQUAT 2001), futur bibliothécaire de la Ville de Neuchâtel, et frère du théologien Frédéric Godet.

ne saurait se mêler au débat, qu'il se contente de synthétiser. En somme, il lui appartient uniquement de relever les éventuels malentendus, sources de crispations réciproques, et de suggérer, parmi les paroles des adversaires, les éléments qui pourraient mener à un accord.

Or, il se trouve que dans ses entreprises conciliatrices, loin de s'effacer, Desor se lance lui-même dans le combat et se projette systématiquement sur le devant de la scène. En fait, il veut contraindre les deux parties à adopter son propre point de vue. Desor est tellement persuadé de l'autorité de sa propre sagesse, qu'il s'estime seul en mesure de définir la ligne à suivre. Avec une extraordinaire condescendance, il juge que si les avis des autres divergent du sien, ce n'est en définitive que parce que ceux-ci se laissent égarer par leur ambition, leurs passions, leurs ressentiments et leurs égoïsmes respectifs¹. Il lui appartient par conséquent de remettre tout le monde dans le droit chemin du bien commun. Et dans la défense de ce «bien commun» que Desor, estimant le connaître mieux que tous, fait équivaloir avec le «progrès», il se place lui-même sur le terrain idéologique. Même s'il ne cède jamais au dogmatisme, Desor fait donc preuve d'un autoritarisme évident.

S'il était prêt à accorder le pardon aux auteurs du coup d'Etat, c'est parce qu'il préjugait de leur remords. Soutenir le Roi de Prusse contre les institutions républicaines lui paraissait en effet tellement déraisonnable qu'il croyait qu'il ne s'agissait là que d'une démarche puérile de la part de conservateurs uniquement désireux, en définitive, de protester contre leur propre disgrâce. Il imagine dès lors que si le parti radical est disposé à faire preuve de bienveillance, l'immense majorité des royalistes n'aura rien de plus pressé que de se rallier à la République...

L'arbitrage de Desor était donc condamné à la vanité. En cette matière comme en d'autres, il était aveuglé par ses propres convictions, qui lui interdisaient de reconnaître aux autres, ne serait-ce que la possibilité d'une divergence fondée, de nature idéologique et politique.

Cette arrogance était d'autant plus criante qu'elle était inconsciente. Car Desor ne doute pas un instant de son ouverture d'esprit et de la générosité de son dévouement; et il s'étonne constamment de l'hostilité qui lui est témoignée. Son inconscience est telle, qu'il n'arrive à s'expliquer cette hostilité que par l'entêtement et la bêtise de ses adversaires. Dès lors, ceux qui se dressaient contre lui n'avaient même pas la satisfaction de le voir se défendre en attaquant leurs opinions. Substituant le mépris à la cordialité qu'il avait réservée aux approches préliminaires, jugeant que ses adversaires ne comprenaient, ou ne voulaient pas comprendre où résidait le vrai progrès, Desor les reléguait tout simplement dans la nullité, en les qualifiant, soit de factieux, soit de "*vieilles croûtes*"².

Science et politique: des conventions bien dissemblables

Les adversaires de Desor ne manquaient pas d'attribuer sa condescendance et son ton souvent sentencieux à son statut de savant et de professeur. Pour eux, celui-ci prétendait enseigner, *ex cathedra*, la politique à ses concitoyens...

¹ Engagé dans une étude approfondie sur Fritz Berthoud, Michel CLEMENT-GRANDCOURT (communication personnelle) a pu relever de manière très nette ce trait de caractère chez Desor, dans la gigantesque correspondance que les deux hommes ont échangée (environ 1500 lettres conservées). Dans la franchise qu'autorisait leur grande intimité, son ami Berthoud se permet de nombreuses critiques, remontrances et protestations. Or, si Desor ne s'en offusque pas, c'est aussi parce qu'il les balaie habituellement d'un revers de main. D'ailleurs, lorsque Desor prie son ami de contribuer à des entreprises philanthropiques, culturelles ou politiques, il revient à la charge jusqu'à ce que ce dernier s'exécute. En fait, Desor semble considérer que si ses interlocuteurs ne le contredisent pas catégoriquement, c'est qu'ils acquiescent à ses projets; d'autorité, il n'hésite alors pas à se prévaloir de leur soutien.

² Lettre de George BERTHOUD à son frère Fritz, 01.03.1861 (Archives CG) — un document très instructif sur les résistances rencontrées par Desor sur le terrain politique. A cet égard, cf. aussi une lettre de BERTHOUD à Desor, 11.01.1869 (Archives CG).

Le parallèle n'est pas dénué de signification; mais si cette caractéristique du tempérament de Desor était préjudiciable en matière de politique, elle constituait un atout et une vertu en matière scientifique. En effet, la maladresse politique de Desor résidait principalement dans le fait qu'il posait le progrès social, a priori, comme objectif indiscutable — ce qui ne pouvait évidemment convenir aux conservateurs. Et ses compagnons d'armes progressistes devaient à leur tour se dresser contre sa prétention de détenir, seul, la définition du progrès. Sur les questions scientifiques, en revanche, l'objectif continuellement proclamé par Desor (l'avancement de la recherche et le progrès scientifique) était partagé par tous. Et en mettant en évidence les faits nouveaux qu'il jugeait justiciables de nouvelles démarches et de nouvelles approches, Desor se conformait ici à des comportements validés, encouragés même par la communauté savante. Tout au long de sa carrière, on le voit en effet proposer de nouvelles problématiques. Hostile à tout dogmatisme, il emploie toujours son autorité pour décrier ceux qui, contre l'«évidence des faits», refusent de reconsidérer leurs positions antérieures¹.

Or, en vertu du positivisme ambiant dans la recherche scientifique, cette attitude ne lui valait, ici, qu'éloges, louanges et reconnaissance. Car ceux-là même que son autoritarisme irritait ne pouvaient décemment lui reprocher son activisme: en toute humilité et conformément aux conventions du monde scientifique, Desor les invitait en effet toujours à s'associer à ses propres recherches.

Une ambition rentrée

Ce que ses détracteurs politiques reprochaient à Desor, c'était en définitive de chercher à acquérir de l'*influence*. Cette ambition était pourtant désintéressée: Desor désirait, non pas faire parler de lui, mais faire prévaloir ses opinions et favoriser, de toutes ses forces, les causes qu'il jugeait justes. Il n'empêche que son comportement était contraire aux règles tacites et aux usages de la bonne société neuchâteloise. Conformément aux exigences locales de l'éthique protestante, l'influence devait en effet se gagner et s'exercer sans la briguer².

Mais si, dans ce milieu, l'activisme presque forcené de Desor était condamné comme répréhensible, il n'en est pas moins patent que celui-ci n'agissait pas par ostentation. Car l'ambition qu'il manifeste, considérable et bien réelle, était essentiellement d'ordre intime: comme son journal en témoigne, il souhaitait surtout pouvoir se féliciter lui-même de son activité et de son influence, dans le secret de son âme. Quotidiennement convoqué au tribunal de sa conscience, il se sentait invité à rendre des comptes de son office sur terre.

La chronique de son engagement politique, de même que ses efforts dans la politique scientifique, offrent d'innombrables attestations de ce désintéressement. S'il contribue financièrement et éditorialement à quantité de journaux politiques et de périodiques de vulgarisation savante, il y publie presque toujours de manière anonyme, et maintient une grande discrétion sur son implication financière. Plus généralement, dans l'énorme majorité des affaires dans lesquelles il s'investit avec acharnement, on peut observer qu'il se retire discrètement, lorsque les projets aboutissent enfin. Certes, cette attitude convenait à son goût plus prononcé pour la planification que pour la gestion et l'administration; il n'empêche que,

¹ Cette attitude est flagrante, tant sur la question glaciaire que sur celle de l'«antéhistoire». En fait, Desor n'a pas de mots assez durs à l'égard de ceux qui refusent l'entrée en matière sur ces nouvelles problématiques — des problématiques qu'il ne se contentait donc pas de proposer: il les imposait.

² Cf. à cet égard le témoignage explicite de George BERTHOUD: lettre à son frère Fritz, 01.03.1861 (Archives CG)

l'heure venue de la distribution des titres et des honneurs, le nom de Desor n'apparaît d'ordinaire qu'au second plan. Tant dans sa carrière savante que dans le cursus des honneurs sociaux, il collectionne les titres de Secrétaire ou de Vice-Président, voire même, et de manière encore plus significative, celui de Président d'honneur — titre qu'il paraît avoir affectionné au plus haut point. En somme, il voulait avant tout se flatter, *in petto*, de sa part dans la réussite d'un projet qui lui tenait à cœur.

Cela ne signifie toutefois pas que Desor était insensible aux honneurs. Car si pour lui, l'essentiel résidait dans la conscience de ses propres mérites, il n'en accueillait pas moins volontiers la confirmation par autrui. En fait, son ambition dépassait l'appétit pour les acclamations: il souhaitait carrément laisser une trace de son passage sur terre. Dans cette perspective, la considération des autres ne lui était pas indifférente; mais il lui suffisait d'en avoir conscience et connaissance, sans que celle-ci n'ait à s'exprimer publiquement.

Cette même discrétion se manifeste dans sa pratique — soutenue — de la charité à l'égard des miséreux, et des soutiens financiers accordés à des jeunes gens qu'il jugeait méritants¹. On la retrouve encore dans la générosité avec laquelle Desor stimule, favorise et protège la carrière de certains de ses collègues, tant avec son argent que grâce à son influence scientifique et sociale². Espérant laisser sa marque dans l'histoire, Desor pouvait taire ses propres mérites; car il savait que la reconnaissance et l'estime de ses protégés le paieraient largement en retour, dans un futur proche ou lointain, de son vivant ou pour la postérité.

DES CHARGES POLITIQUES INNOMBRABLES

En dépit de l'hostilité qui lui était marquée, Desor n'en disposait pas moins d'une certaine autorité politique. Car si son comportement irritait ses collègues, il lui assurait l'estime et la reconnaissance de quantité de concitoyens. Par ailleurs, nul ne pouvait lui ôter l'aura que lui conféraient ses illustres relations, ses compétences personnelles et ses titres savants.

Desor devait ainsi être rétribué pour ses efforts, par le succès renouvelé de ses candidatures à des charges publiques. Il fera ce qu'on appelle une riche carrière politique — fait d'autant plus méritoire que durant la seconde partie de cette carrière, il se trouvera privé du soutien de son parti, le parti radical. Dans le désordre, nous relèverons sa présence ininterrompue, de 1862 à 1881, au Grand Conseil, le parlement neuchâtelois, qu'il présidera en 1865 et 1874; celle, de 1865 à 1867, au Conseil général, l'organe législatif de la ville de Neuchâtel, qu'il présidera durant sa

¹ Nous ne l'évoquons ici qu'en passant; il importe toutefois de souligner la place considérable que le mécénat et la philanthropie occupaient dans sa vie quotidienne — et dans son budget.

² Les cas, ici, sont innombrables. Entre tant d'autres, nous relèverons, après les noms de Lesquereux (évoqué déjà en p. 139-140) et de Gressly (p. 158), celui de Mortillet (KAESER 2001b et ci-dessous, p. 222, n.4, *passim*). Nous disposons à cet égard de deux témoignages postérieurs à sa mort, de caractère privé, et par conséquent particulièrement dignes de foi; ainsi, à Louis Favre, qui lui demande si Desor peut être suspecté d'avoir exploité ses proches, le paléontologiste LORIOL réplique: "*Bien au contraire il m'a toujours paru extrêmement désintéressé et même je dirai insouciant au point de vue de la considération, ou, si vous voulez, de l'honneur qui pouvait lui revenir de ses travaux, de ses ouvrages. Je puis bien affirmer de la manière la plus catégorique que, depuis environ 20 ans que je connais M. Desor, et d'assez près, je n'ai jamais aperçu chez lui la moindre trace de ce travers, ni pour ce qui me concerne, ni pour ce qui concerne les autres.*" (lettre de LORIOL à l'avre, 29.03.1882, Fonds Favre, BPUN). Enfin, dans une lettre au même l'avre (20.03.1882, Fonds Favre, BPUN), le jeune botaniste Emilio Levier rapporte qu'"*Il m'encouragea et me protégea comme un père pendant mes premières années d'université, non seulement de ses conseils, mais aussi de sa bourse. Ce fut d'abord une protection occulte, anonyme (...). Je finis par désiner. Mes premiers livres d'histoire naturelle, mon microscope proviennent de cette source, et si j'ai pu me pousser un peu avant dans la botanique, c'est à M. Desor que j'en suis redevable.*" — un témoignage que nous jugeons emblématique de la conduite de Desor.

dernière année; son élection, en 1866-67 et 1868-69, au Conseil des Etats, la Chambre haute du parlement fédéral; et celle, enfin, au Conseil national, la chambre basse (mais alors plus prestigieuse) du législatif suisse, de 1869 à 1878, dont il assumera la vice-présidence en 1872 avant d'en déclinier la présidence en 1873¹.

Cette énumération ne doit cependant pas faire oublier que pour Desor, ces charges portaient bien leur nom: elles lui sont un véritable fardeau — un fardeau qu'il assume principalement en vertu des obligations et des responsabilités sociales jugées inhérentes au statut qui est désormais le sien. Et si, une fois lancé dans les combats, il se prend souvent au jeu, il n'en retire que peu de satisfactions. A chaque réélection, il espère ainsi secrètement l'échec de candidatures qu'il ne présente qu'à contrecœur, sur l'insistance de certains amis. En définitive, cette carrière ne s'est même prolongée que par son seul désir de ne pas paraître céder devant les attaques de ses adversaires.

Or, si peu après sa naturalisation, Desor avait mis le pied dans l'engrenage de l'engagement politique, ce n'avait été que pour assurer le succès du rétablissement de l'Académie de Neuchâtel — un projet qui constitue sa première initiative politique, et qui demeure aussi sa principale réussite en ce domaine.

LA DIFFUSION DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE: UN ENTHOUSIASME RADICAL

Durant toute sa carrière, Desor montre une sollicitude marquée pour la diffusion et la promotion de l'instruction publique, qui constitue, avec la question de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, son cheval de bataille privilégié. A cet égard, Desor avait bien choisi son siècle et sa patrie; car dans la Suisse de son époque (et à Neuchâtel tout particulièrement), l'instruction publique, promue en quelque sorte comme la cause sacrée des autorités radicales, représentait l'étendard auquel devaient se rallier tous les esprits progressistes, bien au-delà des frontières partisans². L'éducation des masses, qui était alors considérée comme la condition nécessaire de leur accession, mais également de leur contribution au progrès, faisait l'objet d'un empressement remarquable, de tous côtés³. Il suffit pour s'en convaincre de parcourir, aujourd'hui encore, les campagnes neuchâteloises: dans presque chaque village, c'est l'école communale, monumentale et imposante, qui matérialise l'essentiel de l'investissement architectural de la seconde moitié du XIX^e siècle.

Pour Desor comme pour ses contemporains, l'école, laïque, publique et gratuite, constitue la principale conquête d'un siècle pour lequel le progrès ne peut plus être un privilège, mais doit toucher l'ensemble de la société afin d'en décupler les effets. A ses yeux, l'école ne répand d'ailleurs pas seulement l'instruction. Elle constitue le principal vecteur de l'idéal bourgeois de la *Bildung*, un idéal qui n'est pas étranger à sa propre vocation savante, ainsi qu'à sa manière de

¹ Cf. GRÜNER & FREI 1966: 894-895.

² Sur cette question, cf. principalement BARRELET 1991a et JEANNERET 1993, 1994a.

³ Dès leur accession au pouvoir, les radicaux ne se contenteront pas de promouvoir l'instruction publique: ils professeront également, à grand renfort de publicité, le caractère catégoriquement novateur de leur propre sollicitude, opposée à la négligence (largement exagérée) des anciennes autorités royalistes. En fait, l'exploitation de la thématique scolaire dans ce contexte témoigne du degré de popularité d'une cause devenue presque «intouchable», suite à la diffusion rapide dans ces contrées de cet aspect de l'idéologie des Lumières, dès la fin du XVIII^e siècle (cf. à ce propos CASPARD 1994, 1996: 275).

percevoir la recherche scientifique — ce qui l'engagera d'ailleurs très profondément sur le terrain de la vulgarisation savante¹. En définitive, l'école est perçue comme indissociable de l'exercice des libertés démocratiques, puisqu'elle diffuse, par son essence même, la vertu cardinale du libéralisme triomphateur: le travail. Toute sa vie durant, Desor soutiendra donc, tant politiquement que financièrement, toutes les entreprises visant à créer, améliorer ou valoriser la formation, élémentaire ou avancée, générale ou spécialisée, scientifique, artistique ou professionnelle, et destinées tant à la jeunesse qu'aux adultes, ouvriers ou notables².

Le 22 octobre 1866, lors de la cérémonie de pose de la pierre angulaire du nouveau collège municipal de Neuchâtel, Desor allait d'ailleurs pouvoir proclamer solennellement ses vues sur l'instruction. Revêtu de l'office de Président du Conseil municipal de Neuchâtel, et dirigeant un cortège de près de 2000 participants, composé de toutes les autorités exécutives et législatives, ainsi que de l'ensemble du corps professoral et des élèves de toutes les écoles de la ville, il s'adressera en ces termes (Desor 1866d) à la foule immense qui accueillait la procession, couvrant la place, les murs en construction et les échafaudages:

Messieurs,

La solennité qui nous rassemble consacre l'un des besoins les plus significatifs de l'humanité, (...) *l'école*, cette première caisse d'épargne de l'humanité.

(...) C'est à notre siècle qu'il appartenait de populariser l'école au point d'en faire la chose de tout le monde, et c'est à quelques états d'Europe, au nombre desquels nous avons le bonheur de nous compter, que revient le mérite plus grand d'avoir rendu l'enseignement obligatoire et gratuit, et de n'avoir pas craint de s'imposer à cet effet des sacrifices considérables (...).

Mais si l'instruction publique est l'apanage de notre siècle, elle n'est pas moins intimement liée à nos institutions. Il y a plus, c'est dans les états libres, dans les républiques démocratiques surtout, que l'école acquiert sa véritable signification, en rendant les citoyens aptes à exercer leurs droits et à remplir leurs devoirs de citoyens. La démocratie sans instruction est une chimère³. Le bien-être sans culture intellectuelle n'est pas un bien. L'esprit de l'homme est puissant sans doute, mais semblable au fer, il a besoin d'être préparé, d'être forgé. L'usine où se forge ce métal divin c'est l'école. Ce n'est qu'à cette condition qu'il acquiert toute sa force, toute sa résistance, toute sa valeur. Le fer devient acier au contact des éléments; le jeune homme devient citoyen au contact de la discipline et du travail.

Il en appelle ensuite aux professeurs et aux instituteurs, pour lesquels la monumentalité de l'édifice doit constituer *"le témoignage le plus éclatant de la considération que vous inspirez [aux Conseils de la municipalité] et de la valeur qu'ils attachent à votre sainte mission. N'y logerons-nous pas en effet les trésors les plus précieux (...)"*. Ses dernières paroles vont aux élèves:

Il ne suffit pas que l'aspect de l'édifice soit imposant (...), il faut, pour qu'il remplisse son but, qu'il devienne le sanctuaire de l'ordre, de la discipline, du travail soutenu, l'école de la vertu, pour devenir la pépinière des bons citoyens.

(...) Qu'ainsi soit donc consacré le monument que nous élevons à la jeunesse!

Puisse-t-il devenir l'asile des saines et fortes études, et nos jeunes élèves y puiser le goût de tout ce qui est vrai, de tout ce qui est bien, de tout ce qui est généreux.

Confiant dans les progrès à venir, Desor concluait enfin en s'adressant aux témoins à venir:

¹ Voir ci-dessous, p. 186.

² Indépendamment de son activité politique, Desor s'est en effet associé à toutes les initiatives privées d'enseignements spécifiques, auxquelles il contribuait souvent de sa propre bourse. A cet égard, on notera que sa sollicitude n'était pas réservée aux établissements neuchâtelois, puisqu'il s'est fait le mécène de plusieurs écoles enfantines et de jeunes filles dans son village natal de Friedrichsdorf.

³ Associée à l'expression ci-dessus (*"L'école est la première caisse d'épargne de l'humanité"*), cette dernière formule allait d'ailleurs être gravée sur la médaille commémorative frappée à l'occasion de l'inauguration du Collège municipal.

Puissent les générations futures, quand elles viendront à découvrir ces objets, témoins de nos mœurs, de notre activité, de notre vie sociale, que nous venons de sceller dans le roc, rendre justice sinon à notre supériorité, du moins à notre bonne volonté!

Cette emphase ne doit pas induire en erreur: l'enthousiasme de Desor était bien réel. Celui-ci souscrivait donc entièrement aux paroles de l'instituteur Auguste Biolley, qu'il aurait pu prononcer lui-même:

Partout où l'instruction est en honneur, la moralité et l'aisance sont proportionnellement plus grandes. Construire un collège, c'est réduire d'autant les prisons et les hôpitaux, peuplés trop souvent, hélas! par les fruits amers de l'ignorance. Laissons donc à d'autres le ridicule orgueil d'élever de somptueux édifices pour leurs armées, leurs fusils, leurs canons, ou des monuments pour rappeler leurs triomphes sanglants, et nous, Neuchâtelois, bâtissons des temples et des sanctuaires à l'enfance.¹

Il importe cependant de relever qu'un tel credo n'était pas partagé par tous les républicains. Sous le régime radical, l'école n'a en effet souvent été favorisée que pour se voir instrumentalisée dans les luttes partisans²; pour certains élus, elle servait de prétexte à la pure démagogie.

Desor et la politique universitaire

Si Desor se montrait soucieux de la promotion de tous les niveaux de l'instruction publique, c'est à la question de l'enseignement universitaire qu'il consacra le plus d'attention. Il est vrai qu'il était plus compétent en cette matière; cette cause-ci était néanmoins plus difficile à défendre, et réclamait par conséquent plus d'efforts. Mais il est évident que cette sollicitude particulière résultait aussi de l'inclination de Desor, au-delà de la simple diffusion du savoir, pour la promotion de la recherche scientifique.

Lors de la cérémonie inaugurale de la construction du Collège, Desor rappelait déjà à ses concitoyens que cette institution ne pouvait constituer une fin en soi. Selon lui, *"Il en est des appétits de l'esprit comme de ceux du corps"*: il faut être en mesure d'y pourvoir sans retenue. Ainsi, la propagation des connaissances ne saurait être dissociée de la recherche scientifique; car l'instruction doit *"s'alimenter aux sources vives de la science, (...) demeurer en communion avec ce monde idéal où l'on recherche la vérité pour elle-même (...)"*. Il s'agissait évidemment ici d'un plaidoyer pour l'Académie qui ouvrait alors ses portes — un plaidoyer non dénué de pertinence, au vu des difficultés que ce projet avait rencontrées.

Une université fédérale?

Peu après son retour en Suisse, Desor avait été confronté personnellement à la question de la politique de l'enseignement supérieur, lorsqu'on lui avait proposé une chaire dans l'Université fédérale alors en gestation. Flatté par la proposition, Desor l'avait déclinée, en raison de son manque de disponibilité. L'obligation (bien réelle) de s'occuper des affaires de son frère

¹ BIOLEY 1866: 314; KAESER 1996a évoque le personnage, ainsi que le climat idéologique imprégnant de telles proclamations, qui nous apparaissent parfois, de manière erronée, comme de simples formules creuses.

² Cf. FALLET 1994: 117-119. A propos de l'exploitation idéologique des programmes scolaires (notamment dans l'enseignement de l'histoire), cf. FREI 1964, IMHOF 1986: 14; pour une appréciation plus mesurée, cf. MARC 1994, CHATELAIN 1995b.

l'arrangeait pourtant secrètement. Car il n'était guère favorable au principe de cette Université fédérale. S'il était conscient de la nécessité d'unir les forces des différents cantons en matière d'enseignement supérieur, il voyait toutefois dans ce projet, comme la plupart de ses amis de Suisse romande, une atteinte trop manifeste aux principes fédéralistes. L'Université fédérale en question, dont les promoteurs étaient tous originaires des grandes villes de Suisse alémanique, apparaissait en effet comme une initiative centralisatrice, dans l'organisation et la gestion de laquelle les Romands se verraient assurément spoliés.

La résistance des députés francophones, alliés en la circonstance aux forces conservatrices, allait faire échouer, en partie, le projet original. Ainsi, au lieu d'une Université fédérale généraliste, la Confédération devait se contenter d'une Ecole polytechnique, orientée vers la formation technique et pratique. Par son vote de février 1854, le parlement helvétique compensait toutefois la restriction imposée aux objectifs de l'établissement, par l'allocation de crédits considérables qui lui donnaient, dans le paysage de la recherche nationale, un poids considérable¹.

Desor se félicitait de cette orientation nouvelle du projet fédéral, qui donnait au «Polytechnicum» les moyens d'une recherche scientifique nationale de pointe, sans empiéter sur les attributions des institutions cantonales. Et s'il y avait décliné une chaire, il comptait beaucoup d'amis dans la place, qui prenaient parfois conseil auprès de lui. A l'été 1869, il entrera d'ailleurs au Conseil de l'Ecole Polytechnique fédérale, dans lequel il siégera jusqu'en 1881, peu avant son décès.

A deux reprises, en 1862 et au printemps de l'année 1869, Desor avait néanmoins participé, avec un certain nombre de savants romands, à des réunions informelles visant à la constitution, en Suisse romande, d'une véritable Université fédérale². A vrai dire, Desor semble avoir assisté à ces débats par curiosité, sans y défendre de position. Dans le fond, il était peu confiant dans la capacité de la Suisse romande à se doter d'une université commune nantie d'un rayonnement suffisant. Selon lui, il était peut-être préférable de renoncer à ces aspirations, pour conserver, à Genève, Lausanne et Neuchâtel, de simples académies généralistes, destinées à préparer les étudiants à des études supérieures approfondies³. Au surplus, les cantons devraient plutôt se concerter pour se répartir l'enseignement supérieur, et ne conserver chacun qu'une seule faculté qui, dans ces conditions, serait du moins assez performante pour éviter l'émigration alors encore incontournable pour les étudiants en quête d'une formation poussée. Pour Desor, d'ailleurs, l'idéal généraliste de l'université humboldtienne était probablement dépassé: l'avenir lui semblait appartenir à des instituts spécialisés, plus restreints, disposant ainsi d'une plus grande marge de manœuvre dans l'adaptation de leurs structures internes aux nécessités changeantes de la recherche scientifique⁴.

¹ Sur la fondation de l'Ecole polytechnique fédérale et ses effets sur la recherche en Suisse dans la seconde moitié du XIXe siècle, cf. STRAUMANN 1998.

² Nous sommes mal informés sur ces projets, signalés dans le journal de DESOR (BPUN), 18.04.1862, 23.04.1862, 09.05.1862, 13.05.1862, 14.08.1862, 21.05.1869 et 02.06.1869. Selon ces témoignages, le scepticisme de Desor paraît motivé en partie par le caractère nationaliste d'une Université fédérale instrumentalisée pour le rapprochement des communautés linguistiques (à ce propos, cf. PASTORI-ZUMBACH 1993: 97).

³ Desor défendait ici le principe germanique de l'université, qui établit une démarcation claire entre l'instruction secondaire, concentré sur la transmission de connaissances établies, et l'enseignement universitaire, axé sur la recherche et la transmission de principes de méthode.

⁴ Cf. correspondance avec Charles MARTINS, entre la fin de l'année 1869 et la fin de l'année 1870 (AEN), ainsi que deux lettres à Berthoud, 27.12.1869 et 22.01.1870 (Archives CG). Sur les attitudes ambiguës, dans l'Allemagne contemporaine, face à l'héritage humboldtien et la conception d'une unité organique du savoir, cf. LENDGREEN 1980, DASTON 1998. Pour une analyse de la situation contemporaine en Suisse, effectuée sur la base du cas de l'Académie de Lausanne, cf. TISSOT 1996: 19-24.

UNE REALISATION MAJEURE: LE RETABLISSEMENT DE L'ACADEMIE DE NEUCHÂTEL

A Neuchâtel, les discussions sur l'Université fédérale et l'avenir universitaire du pays pouvaient paraître bien chimériques, puisque depuis la révolution républicaine du 1^{er} mars 1848 et la dissolution presque immédiate de l'Académie¹, le canton était privé de tout établissement d'instruction supérieure. Pour Desor, cet état de fait était particulièrement douloureux: la conjonction entre l'émancipation démocratique du pays et l'abandon de ses ambitions universitaires constituaient un désaveu cuisant pour ses propres convictions, selon lesquelles la science, le savoir et la liberté politique devaient marcher de pair. Il se fixera donc pour mission de corriger cette anomalie, et de reconstituer l'Académie, dont la suppression figurait à ses yeux une tache d'infamie sur le fronton de la République neuchâteloise.

La détermination de Desor est confirmée par la chronologie. Il engage en effet ses premières démarches pour la reconstitution de l'Académie quelques mois à peine après la mise en branle de sa procédure de naturalisation, lorsque lui parviennent les premiers signaux positifs annonçant son intégration prochaine. Dès le mois de février 1859², en effet, Desor approche successivement le Dr. Louis Guillaume et le Conseiller d'Etat Frédéric-Auguste Monnier, responsables respectifs de l'instruction publique de la ville et du canton de Neuchâtel, puis certains de ses collègues aux Auditoires, anciens professeurs de la première Académie.

Dès ces premiers pas, les grands axes du problème sont posés: l'Etat se montre favorable au principe, mais n'entend pas assumer seul les charges financières de l'entreprise. Il compte sur le soutien financier et logistique de la riche commune de Neuchâtel. On estime d'ailleurs que celle-ci devra sacrifier, du moins partiellement, ses Auditoires, la nouvelle Académie reprenant à son compte l'enseignement secondaire supérieur. De toute évidence, la commune bourgeoise de Neuchâtel manifestait peu d'enthousiasme devant une sollicitation aussi péremptoire, de telle sorte que les négociations n'étaient guère fécondes. Desor n'avait pas tardé à constater que le projet était mal engagé, et se lamentait du manque d'initiative du Conseiller d'Etat Monnier, et de la *"raideur du Conseil d'Etat dans les transactions avec la bourgeoisie [de Neuchâtel]"*³.

La motion parlementaire du 16 mai 1864

Devant l'impuissance manifestée par des interlocuteurs peu disposés à assouplir leurs positions pour assurer le succès de l'opération, Desor se résout à engager franchement le combat. C'est en effet pour disposer d'une tribune politique qu'il s'était lancé dans la députation cantonale et municipale de Neuchâtel⁴. Le 16 mai 1864, le jour même où il accédait à la présidence du Grand Conseil — bénéficiant ainsi d'une position particulièrement avantageuse — Desor dépose une motion rédigée en ces termes:

¹ Voir ci-dessus, p. 149-150.

² La précocité de ces premières démarches, certes officieuses mais bien avancées, paraît méconnue: tant BAUER 1959 que plus récemment JEANNERET 1994b semblent en effet considérer que l'entreprise de rétablissement de l'Académie n'a été amorcée qu'en mai 1864, avec la motion présentée par Desor au Grand Conseil neuchâtelois.

³ Journal DESOR, 25.09.1859 et 06.11.1859 (BPUN).

⁴ En mars 1865, Desor décline toutefois la proposition qui lui avait été faite de se présenter au Conseil d'Etat, le gouvernement cantonal (Journal DESOR, 04.03.1865, BPUN); en fin de compte, c'est son ami Eugène Borel qui sera choisi.

Le Conseil d'Etat est invité à présenter un projet de loi organisant l'enseignement supérieur dans le canton. Les frais de l'établissement à créer seront supportés par l'Etat, avec le concours de la localité où l'école supérieure aura son siège.¹

La question du rétablissement de l'Académie était désormais posée ouvertement. Or, compte tenu de l'adhésion prévisible de l'opinion publique, les parties ne pouvaient plus éluder le problème. Conscients de la pression morale qui pesait sur eux, les députés allèrent ainsi, le surlendemain même, approuver à l'unanimité la motion de Desor. Deux jours plus tard, un cortège aux flambeaux mené par un groupe d'étudiants vient manifester devant le domicile de Desor pour rendre hommage à son initiative. Sous leurs acclamations, celui-ci leur répond, du haut de son balcon, par un discours vibrant de professions de foi patriotiques.

Dès ce jour, l'emploi du temps de Desor sera largement consacré à la question de l'Académie, à laquelle il sacrifiera même des voyages scientifiques en Andalousie, en automne 1864, puis dans les Cyclades, où il aurait souhaité observer la surrection des nouvelles terres qui était intervenue au début de l'année 1866, lors de l'éruption de Santorin². De séances de commission en délibérations parlementaires, sans compter d'innombrables entretiens de coulisses, il semble presque entièrement absorbé par une affaire qui lui pèse toujours plus. Car l'unanimité de l'entrée en matière a rapidement fait place à des disputes houleuses et à des attermoiements qui épuisent Desor et l'exaspèrent.

Des tractations longues et ardues

Il serait fastidieux de faire la chronique des événements qui émailleront les débats, ou de détailler les projets successifs proposés durant les deux années suivantes³. Dans l'ensemble, on peut observer que la municipalité, mais surtout la commune bourgeoise de Neuchâtel se montraient peu enclines à contribuer à une institution à l'organisation et à la gestion de laquelle les autorités cantonales s'efforçaient de les exclure. A bon droit, celles-là y voyaient une nouvelle manifestation de la tyrannie centralisatrice du pouvoir radical. On remarque même que de nombreux radicaux s'ingéniaient à envenimer les négociations, en critiquant avec une mauvaise foi éclatante les insuffisances prétendues de l'enseignement secondaire de la commune bourgeoise de Neuchâtel, tout juste bon à "*fabriquer un ou deux littérateurs poussifs et mignardés, et... des théologiens*", alors qu'on serait en droit d'attendre qu'il "*[fournisse] à la République neuchâteloise des hommes d'avant-garde, des hommes de noble initiative et de véritable science*"⁴. De sorte qu'on ne peut dénier tout fondement à certaines accusations du parti libéral (conservateur), selon lequel les radicaux, loin de se soucier de la formation des jeunes Neuchâtelois, ne soutiendraient en définitive le projet d'Académie que pour s'offrir la satisfaction d'imputer son échec aux forces conservatrices. Comme Desor lui-même le suspectait, c'était du moins le cas

¹ BULLETIN DU GRAND CONSEIL 24, 16 mai 1864, p. 11 (cité par JEANNERET 1994b: 76).

² Après leur voyage commun en Algérie, en 1863 (voir p. 234), Martins lui avait proposé de se joindre à lui pour une exploration géologique dans le Maghreb; Desor n'était pas disposé à aller si loin, mais comptait l'accompagner en Andalousie: cf. correspondance de DESOR avec ESCHER et MARTINS, de juin à octobre 1864 (AEN). En février 1866, ensuite, Desor avait dû renoncer à rejoindre Philippe-Edouard de Verneuil, qui s'était rendu à Santorin: lettres à Edouard Collomb, 30.06.1866 et à Escher, 26.02.1866 (AEN), ainsi que son journal, 26.02.1866 (BPUN); DESOR (1866e) n'en avait pas moins rédigé un compte rendu de l'éruption.

³ On se reportera utilement à JEANNERET 1994b, qui en livre un compte rendu circonstancié.

⁴ Cf. JEANNERET 1994b, qui cite l'organe du parti radical, le *National suisse* du 17.11.1864.

d'un certain nombre de députés radicaux, peu ouverts au principe d'un enseignement supérieur jugé élitiste par essence.

Ces radicaux-ci ne s'étaient pas défaits des préjugés qui avaient conduit à supprimer la première Académie. Comme les projets ultérieurs et la suite des débats le démontrent, ils peinaient à concevoir concrètement la signification et les exigences d'une haute école. Leur dédain pour la théologie et les disciplines littéraires et humanistes se double en effet d'une incompréhension de la nature même de la formation et de la recherche scientifiques, dont ils ne retiennent que les profits immédiats pour l'économie locale. Pour eux, l'instruction dispensée à l'Académie ne devrait en somme justifier son qualificatif de «supérieure» que par son degré supérieurement pratique... Bref, l'Académie utilitariste qu'ils appellent de leurs vœux doit être (et demeurer) une simple pépinière de maîtres d'école, de commerçants et d'entrepreneurs¹.

Pour la plupart, les libéraux ne sont pas en reste: au-delà de la résistance financière de la commune de Neuchâtel, on observe en effet chez ces derniers une hostilité de principe face aux ambitions des initiateurs. Le projet leur paraît dispendieux, et bien trop prétentieux pour une cité aussi modeste que Neuchâtel. Ils estiment d'autre part qu'on y fait la part trop belle aux disciplines scientifiques, au détriment des études littéraires et philosophiques.

Le 24 mars 1866, le Grand Conseil adopte enfin une *Loi sur l'enseignement supérieur*, qui établit les bases d'une Académie formée de six sections (deux sections gymnasiales, littéraire et scientifique, une section de pédagogie, et trois facultés, des lettres, des sciences et de droit). Après deux ans d'études dans les sections gymnasiales, les étudiants obtiendront un baccalauréat qui leur ouvre les portes des facultés, où la durée d'enseignement est restreinte à un an. Pour ceux qui ne poursuivront pas leurs études dans d'autres universités, la licence obtenue dans les facultés neuchâteloises confère le droit d'enseigner dans les écoles secondaires du canton.

Un mois plus tard, la ville de Neuchâtel ratifiait les accords relatifs au financement conjoint de l'Académie. L'Académie de Neuchâtel était née. Sa forme et son envergure étaient certes modestes; mais elle était largement satisfaisante, au vu des problèmes rencontrés, qui avaient souvent fait croire à Desor, ces derniers mois, que l'échec était programmé.

Désormais, il ne restait plus qu'à s'assurer la collaboration de professeurs à la hauteur de leur tâche.

La sujétion académique

Lors du processus de nomination du corps professoral, le Conseil d'Etat allait user sans vergogne des pouvoirs étendus que le législatif lui avait accordés. Le gouvernement n'hésite en effet pas à remanier vigoureusement les propositions pourtant conciliantes des autorités académiques², où ses propres représentants étaient déjà majoritaires. Animé d'une ombrageuse ferveur partisane, il ne se satisfait pas de voir écartés les candidats hostiles à ses couleurs. Encouragé par sa majorité parlementaire, il s'estime en droit d'exclure tous ceux dont les opinions présumées ne paraissent pas entièrement favorables au pouvoir radical. Dans les coulisses du Château, on assistait ainsi à un étrange ballet, où des prétendants potentiels et prétendus se bousculaient, rivalisant de flagornerie à l'égard du pouvoir et faisant assaut de

¹ Cette aveugle mesquinerie n'était pas propre au radicalisme neuchâtelois: cf. TISSOT 1996: 28-29, pour l'attitude de la classe politique vaudoise à l'égard de l'Académie de Lausanne.

² Sur le fonctionnement et le pouvoir (très relatif) de ces autorités académiques, cf. FASANO 1994.

proclamations de foi progressistes¹. En somme, les craintes si souvent énoncées par les libéraux se confirmaient.

Pour Desor, qui avait investi toute sa conscience personnelle et son autorité scientifique pour réfuter ces appréhensions², la désillusion était vive. Il ne se fera donc pas faute d'exprimer avec véhémence au Conseil d'Etat l'écoeurement que lui inspiraient ces procédés. Espérant encore influencer sur la situation, il tente de convaincre les autorités cantonales de la nocivité de certaines décisions, en arguant du peu d'écho rencontré par la fondation de l'Académie auprès des savants suisses, qui s'étaient réunis cet été 1866 à Neuchâtel pour la session annuelle de la SHSN:

Il n'a pas pu vous échapper qu'il a à peine été question de l'Académie à la réunion helvétique. L'aurait-on ainsi ignorée si elle n'avait été entachée d'un vice fondamental. J'en aurais parlé avec effusion, dans toute autre circonstance, comme on parle d'une création que l'on chérit. Après la nomination du Conseil et l'humiliation que j'avais ressentie, il ne me restait qu'à me taire. D'autres ont imité mon exemple.³

Sentant que ses exhortations ne laissent pas le gouvernement insensible, Desor met tout son poids dans la balance, menaçant de démissionner du Conseil supérieur de l'Académie, si le Conseil d'Etat ne fait pas marche arrière. Peu après, il lance un ultimatum au gouvernement: il n'acceptera la chaire de géologie et de paléontologie que si les dernières propositions du Conseil supérieur de l'Académie sont agréées⁴. Pour les autorités, la menace était sérieuse; car si Desor était probablement le savant le plus en vue à Neuchâtel, il était aussi l'initiateur de l'Académie. Venant de sa part, un désaveu constituerait à la fois un camouflet pour le collège gouvernemental, et une condamnation flagrante et ostensible de la nouvelle institution.

En définitive, le gouvernement allait réussir, sans perdre la face⁵, à se rétracter sur certains points particulièrement litigieux. L'Académie conservait certes un caractère tendancieux⁶, suffisamment modéré cependant et parfaitement admissible dans le contexte idéologique d'une époque où cette caractéristique était partagée par toutes les hautes écoles suisses.

Desor et la nouvelle Académie

Le 22 octobre 1866, la nouvelle Académie était inaugurée en grande pompe, le matin même de la manifestation organisée pour la pose de la première pierre du Collège municipal. En tant que

¹ Cf. à cet égard une lettre particulièrement véhémente de FAVRE à Desor, 18.08.1866 (Album Combe-Varin II, BPUN). Celui-ci frémir à l'idée d'être associé, dans l'opinion publique, à ces pratiques courtoises, et se lamente d'avoir bientôt pour collègues "*un tas de sauteurs et de saltimbanques, souples d'échine, souriant aux insultes et aux coups de bâton, sans cœur et sans vertu. Pouah!*" — des déclarations d'autant plus éloquentes qu'elles contrastent avec la modération habituelle de Favre.

² Cf. DESOR 1865b (cité par JEANNERET 1994b: 48).

³ Lettre à Louis Guillaume, 27.08.1866 (AEN). Sur les sentiments de Desor, voir également une lettre à Félix Bovet, l'un des anciens professeurs des Auditoires écartés par le Conseil d'Etat, 15.09.1866 (cité par GODET 1913: 341-342).

⁴ Lettre au Président du Conseil d'Etat, 02.09.1866 (AEN); voir également une lettre à Martins, 14.09.1866 (AEN).

⁵ Exceptionnellement, on observe ici l'habileté tactique de Desor, qui s'emploie confidentiellement et par l'intermédiaire de personnes tierces, à ménager des issues honorables pour le gouvernement qu'il avait préalablement provoqué de manière tapageuse; cf. ainsi une lettre de DESOR à Favre, 30.08.1866 (AEN).

⁶ La quasi-totalité du corps professoral partageait en effet des convictions radicales. Certaines nominations de personnages dont l'orientation partisane constituait en vérité le seul atout avaient toutefois été invalidées, au profit de savants disposant, indépendamment de leurs opinions progressistes, de qualités professionnelles unanimement reconnues (cf. ainsi SCHEURER 1994a: 310-311). Enfin, le gouvernement avait daigné rappeler deux anciens professeurs des Auditoires, notoirement conservateurs, qu'il avait écartés dans un premier temps; offensés par leur première exclusion, ceux-ci avaient toutefois dédaigné ce rappel: cf. lettre de DESOR à Lesquereux, 23.02.1868 (AEN).

Président du Conseil académique, Desor avait ouvert la séance; il s'abstiendra pourtant de prendre la parole en cette occasion solennelle.

Dans l'ensemble, Desor était satisfait du succès de son initiative; en fin de compte, la forme adoptée par l'institution lui convenait également. Mais la tournure prise par les débats durant ces deux années passées lui laissaient un arrière-goût amer. Il s'était en effet sans cesse vu prendre à partie par des interlocuteurs de mauvaise foi qui se permettaient aujourd'hui de triompher à une réussite qu'ils avaient pourtant constamment mis en danger.

Par son fervent engagement pour l'Académie, Desor avait en fait cédé à une seconde jeunesse; et aujourd'hui, les illusions qu'il s'était secrètement faites sur la valeur du combat politique étaient bafouées. Or, si dès le début, il affirmait à qui voulait l'entendre que son implication était strictement liée à la question de l'Académie, et qu'il se retirerait aussitôt après le succès de cette dernière, il devait réaliser que l'affaire n'était pas si simple. Durant ces deux années, il s'était en effet vu aspirer dans un engrenage. Les dettes personnelles et les obligations morales qu'il avait contractées le contraignaient désormais à poursuivre une carrière dont l'éclat lui paraissait bien terni¹.

Ruminant ces pensées moroses, et préférant ne pas devoir accepter certains vivats intéressés et applaudir à des toasts aussi enflammés qu'hypocrites, Desor bouda le banquet organisé pour la fête d'inauguration de l'Académie. Il préférait se congratuler tout seul de la consécration d'un projet qui lui avait tant tenu à cœur: même si certains refuseraient de le reconnaître², il pouvait se féliciter d'avoir "*laissé une trace de [son] passage*"³.

Jusqu'en été 1881, Desor fera preuve d'un engagement certain pour l'Académie, tant dans ses activités politiques qu'au titre de professeur ou au sein du Conseil supérieur, puis à la Commission d'Etat pour l'enseignement supérieur.

Une semaine à peine après avoir donné ses premiers cours, il allait pourtant démissionner du Conseil supérieur de l'Académie (dont il était pourtant président), jugeant malséant le cumul d'une telle fonction avec la jouissance d'une chaire. Et moins de deux ans plus tard, Desor abandonne sa chaire, pour se voir immédiatement réintégré à la présidence du Conseil supérieur.

Ses trois heures de géologie et de paléontologie lui avaient réservé quelques satisfactions pédagogiques. Mais du fait du niveau modeste de ces études neuchâteloises d'une seule année, l'influence de son enseignement, aussi apprécié fût-il, était condamnée à rester minime⁴. Ce qui le dérangeait, en somme, c'était d'être condamné par cet enseignement hebdomadaire à rester à demeure à Neuchâtel la majeure partie de l'année — une obligation peu compatible avec son appétit de mouvement, de voyages et d'excursions. Il s'était par conséquent défait de sa chaire sans grands scrupules, préférant influencer sur le destin de l'institution par la voie administrative et politique — ce d'autant plus qu'il était assuré de conserver le prestige du professorat, puisqu'on lui avait offert le titre de professeur honoraire.

1 Si le projet d'Académie échouait, DESOR s'était promis de quitter Neuchâtel — et probablement aussi la Suisse: cf. lettres à Escher, 13.01.1866 (AEN) et à Berthoud, 28.01.1866 (Archives CG).

2 En se fondant sur les matériaux collectés par Félix Bovy dans sa biographie, Philippe GODET (1913), l'idéologue libéral, présente la fondation de l'Académie comme un simple moyen de supprimer les Auditoires — une suppression attribuée à Desor! Et chez JONES 1929, Desor apparaît même comme le destructeur de l'enseignement supérieur à Neuchâtel...

3 Selon une expression qu'il utilise lui-même à de nombreuses reprises. Ainsi par exemple dans une lettre à Martins, 20.12.1864 (AEN).

4 En fait, la quasi-totalité des étudiants en faculté des sciences ne se présentaient même pas aux examens: ils ne suivaient les cours que pour se préparer à de futures études dans d'autres écoles supérieures, à Zurich ou à l'étranger: cf. SCHEURER 1994b.

L'ARGENT, LA SCIENCE ET LA POLITIQUE: UN CAPITALISTE INTREPID

Si le temps de Desor était suffisamment précieux pour qu'il lui sacrifie sa chaire, c'était parce qu'en sus de ses activités scientifiques et politiques, il était encore accaparé par la lourde tâche que représentait la gestion de ses biens. Or, s'il mettait beaucoup de cœur à cette occupation, c'est parce qu'en définitive, il l'associait étroitement à ses menées dans la science et la politique.

Dès son arrivée à Neuchâtel, Desor s'était employé à alléger le poids de l'immobilier et des biens agricoles dans la fortune de son frère, pour en augmenter la part financière¹. Peu après la mort de Fritz, il avait achevé cette reconversion, ne conservant que les propriétés auxquelles il était attaché, ainsi que quelques domaines agricoles qu'il affermait à des parents éloignés. Le caractère désormais capitaliste, bourgeois, de l'ancienne fortune patricienne des De Pierre convenait mieux à Desor. Il en rendait la gestion moins terre-à-terre, et le dispensait des querelles et des tracasseries inévitables dans la relation de propriétaire à fermier et locataire. Et il lui offrait surtout la possibilité de disposer à sa guise de son capital.

Ce n'était cependant pas par appât du gain, ou pour satisfaire des goûts de luxe, que Desor s'efforçait de faire fructifier son argent. La simplicité de son train de vie faisait au contraire l'objet de quelques sarcasmes. Et lorsque tout poussiéreux, coiffé d'un chapeau de paille et enveloppé d'une redingote défraîchie, il conduisait sa carriole en excitant son vieux cheval gris, les paysans souriaient à la pensée de voir déambuler l'une des principales fortunes de la République. Sans être humbles, ses besoins personnels demeuraient en effet modestes. Car si ses frais de voyage étaient considérables et s'il dépensait beaucoup pour les plaisirs de la table, ainsi que pour l'accueil et l'entretien de ses hôtes, il n'était guère intéressé par les biens mobiliers. En somme, ses seules dépenses somptuaires touchaient l'achat de livres et de matériaux scientifiques.

Si Desor avait besoin de son argent, c'était pour pouvoir le placer, l'investir dans des entreprises qui lui tenaient à cœur: il voulait employer utilement cette fortune dont la providence l'avait rendu responsable. Difficile, pourtant, de définir la nature de cette «utilité», qui n'est pas nécessairement philanthropique au premier degré. En effet, l'utilité d'un placement n'empêchait pas, tant s'en faut, sa qualité lucrative. Car si pour Desor, empreint de convictions libérales, un placement qui rapporte est un «bon placement», ce n'est pas seulement parce qu'il enrichit son titulaire; c'est aussi parce que l'affaire en question est viable — qu'elle répond à un besoin. Bref, un tel placement stimule une entreprise sanctionnée par le «marché» — une entreprise profitable en définitive pour l'«économie», donc pour la communauté en général.

La sanction immédiate du marché ne constituait toutefois pas le seul guide de ses activités financières. Puisqu'il n'avait aucun souci pécuniaire, il était en effet libre de prendre des risques, et d'investir dans des affaires que lui déconseillaient ses banquiers. Il était même parfaitement disposé à perdre de l'argent, s'il estimait que ces pertes pouvaient encourager des entreprises qu'il jugeait salutaires à moyen ou à long terme. Confiant dans l'avenir comme dans son propre discernement, il se consolait aisément de ses échecs les plus éclatants, convaincu que son propre déficit préparait d'une certaine manière le succès de tentatives futures dans le même domaine.

Les termes, ci-dessus, d'«économie» et de «marché» ne doivent pas être compris dans un sens étroit. Car aux yeux de Desor, la connaissance et le bien-être sont aussi des valeurs qu'il importe de faire fructifier. Il n'hésite ainsi pas à «placer» son argent dans des projets philanthropiques,

¹

Voir ci-dessus, p. 145-146.

dans des actions à caractère politique, ou dans des entreprises de promotion de la science¹. On le voit soulager, jour après jour, des quantités de solliciteurs dont il apprécie les mérites²; il initie ou contribue à un nombre extraordinaire de collectes à visée sociale. Tout au long de sa carrière politique, il use largement de sa bourse pour financer des périodiques conformes aux valeurs qu'il défend. Et bien entendu, il en fait de même dans le domaine scientifique.

En la matière, Desor se montre même tellement entreprenant et fait preuve d'un tel appétit dans ses soutiens qu'il suscite la réprobation indignée de ses amis banquiers. Il n'hésite en effet pas à investir à crédit. A certains moments, l'ensemble ou presque de ses biens se trouvent même hypothéqués — sur la base d'évaluations exagérées, de surcroît. Ce faisant, il courait des risques considérables, que ceux qui ne partageaient pas sa passion pouvaient à bon droit juger totalement irresponsables, en considération surtout de l'étendue de sa fortune personnelle³.

La science et la politique, l'homme, le savant et la société: un profit réciproque

L'examen attentif et contextualisé des activités financières de Desor démontre une étonnante interpénétration (une fusion, même, pourrait-on dire) des sphères économique, sociale, politique et scientifique⁴.

A titre d'exemple, on pourrait citer le cas des maisons d'édition d'Ernst Schuler et de Carl Adelmann⁵. En contribuant, comme associé, à la création de ces deux entreprises qui pouvaient s'avérer financièrement profitables, Desor cumulait la philanthropie, l'intérêt pécuniaire personnel et la promotion de la science. Entre ceux-là et Desor, la réciprocité était réelle, puisque en retour, il pouvait leur imposer des textes savants ou politiques devant lesquels d'autres éditeurs auraient peut-être renâclé.

A cet égard, l'argent ne constitue pas le foyer unique de ces relations de réciprocité, comme en témoignent les rapports que Desor entretenait avec l'imprimeur Courvoisier (pour prendre un cas comparable). Afin de préserver cet établissement de la faillite, Desor lui confie la publication de son *Essai sur le nez* (1878a); or cette initiative lui permettait de sauver l'édition du journal *Le Peuple*, à laquelle Courvoisier s'était engagé à pourvoir contre vents et marées. Ici, c'est ainsi la science qui vient au secours de la politique.

Un exemple plus détaillé peut illustrer éloquemment cette «fusion des sphères». Un beau jour d'été, dans les années 1850, muni d'une corbeille à pique-nique, Desor entraîne quelques hôtes de passage dans une randonnée au Val-de-Travers. La journée est radieuse, et ses invités se montrent enchantés. Mais contrairement aux apparences, Desor n'est pas réellement en

¹ Sous cet aspect, la «sanction du marché» résidera par exemple dans les succès futurs, forcément aléatoires, des jeunes gens à la formation desquels il aura contribué financièrement, ou dans l'écho rencontré par les journaux politiques ou par les publications scientifiques qu'il aura rendu possibles par son soutien financier.

² Louis FAVRE rapporte avoir écrit une nouvelle (demeurée inédite) inspirée par cette discrète générosité de Desor: "*Le berger du Jorat*"; cf. lettre à Ph. Godet, 20.02.1902 (Fonds Godet, BPUN), et les annotations effectuées dans les dernières pages de son journal personnel pour l'an 1882 (Fonds Favre, BPUN).

³ Cf. ainsi une lettre du 24.02.1860, du banquier George BERTHOUD (Archives CG), qui exhorte son frère Fritz de ne s'associer en aucun cas aux entreprises financières de Desor.

⁴ Dans le cadre qui nous occupe ici, nous n'entrons pas encore en matière sur les relations de fond entre le politique et la science (c'est-à-dire sur la dimension idéologique de l'œuvre scientifique de Desor, ainsi que sur l'influence de ses travaux scientifiques sur ses propres opinions politiques).

⁵ Voir ci-dessus, p. 151.

congé: il s'est muni de son marteau de géologue, dont il se sert à l'occasion pour examiner un affleurement de roches, avec force explications à l'attention de ses amis. D'une certaine manière, il fait ainsi œuvre de vulgarisation savante. Dans cette excursion, la science pure a néanmoins aussi sa part; car Desor y fait provision d'observations précieuses, qu'il va bientôt publier dans des revues scientifiques. Mais au-delà de la vulgarisation savante et de la recherche fondamentale, Desor agit également, au même instant, comme géologue praticien. Les données recueillies le sont en effet également dans la perspective de l'expertise géologique de la construction prochaine de la ligne de chemin de fer du Franco-Suisse. Or, en suggérant aux ingénieurs un tracé plus approprié, Desor pesait sur les chances de succès de ce projet ferroviaire. Il influait ainsi sur un débat politique doté, on l'a vu, de répercussions économiques et sociales considérables. De surcroît, Desor était encore impliqué financièrement dans cette question, puisqu'il avait souscrit des actions ferroviaires; il avait donc un intérêt pécuniaire personnel et direct au succès ou à l'échec des lignes projetées. D'ailleurs, cet intérêt pécuniaire pouvait même être double. Car en proposant d'aménager une tranchée en cet endroit, Desor savait déjà à qui pourrait être confiée l'exploitation des roches dégagées: à sa propre société de matériaux de construction! Bien entendu, les gains dégagés par l'opération ne serviraient pas à alimenter sa propre cupidité, puisqu'on a vu que Desor réinjectait ses bénéfices au profit de nouvelles entreprises, sociales, politiques ou scientifiques. Ici, l'avantage escompté devait servir, par contrecoup, à une œuvre sociale. En effet, s'il avait constitué cette société de matériaux, c'était pour la mettre au service d'une entreprise philanthropique engagée dans la construction de logements ouvriers, à la fondation de laquelle il était lui-même associé! En obtenant de la matière première à bon marché, il favorisait par conséquent aussi une œuvre sociale.

Par la nature même de l'«engagement» multiforme de Desor, dont ce dernier réalisait l'intégration par son habileté au glissement sémantique des opérations, l'historien se trouve ainsi confronté, très concrètement, aux limites de distinctions parfaitement inopérantes en l'espèce. Car l'ordre de la démonstration, telle que nous la présentons ci-dessus, est parfaitement aléatoire: il pourrait être agencé de toute autre manière. Il serait effectivement déraisonnable d'affirmer que dans le cas présent, Desor *exploite* la recherche fondamentale pour faire de l'expertise géologique, ou cette dernière pour s'enrichir. Dans le même coup de marteau, toutes ces activités ne sont que les multiples facettes d'un même ensemble, qui interagissent chacune au profit du tout. La philanthropie, l'intérêt personnel, l'activité entrepreneuriale, la politique, la science, la politique scientifique, la recherche appliquée et la vulgarisation sont chacune nécessaires au développement des autres, qu'elles soient prises en commun ou isolément.

La science et ses prébendes

Pour ce qui nous intéresse au premier chef (la science), on observe que Desor peut recourir à son autorité savante pour fonder son prestige politique et social. D'un point de vue plus pratique, il exploite ses compétences, ses connaissances et ses relations savantes, ainsi que l'expérience du monde qui lui ont conférée ses voyages et ses explorations, au profit de ses entreprises politiques et financières¹.

Au-delà des questions de politique scientifique et de protection du patrimoine, bon nombre de problèmes politiques réclamaient en effet des compétences d'expertise que le naturaliste s'est

¹ Comme nous l'avons déjà fait remarquer, p. 146.

félicité d'offrir à ses collègues, durant toute sa carrière de député. On peut citer, dans le désordre et sans prétention à l'exhaustivité: les entreprises ferroviaires et routières; l'intervention de la Confédération pour la prévention du déboisement dans les Alpes; la bonification des marais du Seeland, par la régularisation et l'abaissement du niveau des lacs jurassiens; la lutte contre le phylloxera, etc. Et sur quantité d'autres problèmes, touchant par exemple à la santé publique, Desor s'adresse sans relâche à des collègues, en Suisse et à l'étranger, pour solliciter des informations utiles à la conduite des débats. De même, ses compétences de géologue lui étaient très utiles dans ses entreprises commerciales, puisqu'il pouvait déterminer la valeur d'un terrain en fonction de ses propriétés intrinsèques, ou évaluer les qualités respectives des dépôts de tourbe ou des gisements de roche, d'asphalte, d'argile ou de chaux qui lui étaient proposés. Dans son activité financière enfin, il met ses réseaux scientifiques à contribution, pour juger des perspectives comparées offertes par des opérations boursières un peu partout dans le monde.

A l'inverse, son activité scientifique profitait aussi de ses entreprises politiques, commerciales et financières, qui constituaient un levier puissant en matière de politique scientifique. Par ailleurs, elles enrichissaient ses propres recherches en attirant son attention sur des faits et des phénomènes qui lui seraient probablement restés étrangers s'il s'était cantonné au seul domaine de la science¹. Enfin, elles lui étaient utiles pour la poursuite de sa propre carrière et pour la défense de son rôle de régisseur scientifique, puisque grâce à ces réseaux politiques et commerciaux, il bénéficiait d'informations de première main qui l'aidaient à déterminer, avant ses collègues, les terrains d'étude susceptibles de croissance, en raison de nouvelles préoccupations publiques ou partisans, voire de changements dans les perspectives économiques et commerciales afférentes.

DE LA VULGARISATION A L'AVANCEMENT DES SCIENCES

Lorsqu'on évoque les relations intimes qu'entretenaient les sphères politique, sociale et scientifique dans l'activité quotidienne de Desor, on est naturellement conduit à souligner l'importance de sa contribution à ce qu'on appellera, faute de mieux, la «vulgarisation savante».

En vérité, dans la mesure où la «vulgarisation» vise à populariser les travaux de la communauté scientifique, ainsi qu'à soutenir son crédit et son ascendant dans la société, on peut considérer qu'elle est étroitement liée à la politique de la science. De même (et les deux aspects sont évidemment connexes), la vulgarisation révèle souvent, bien mieux que le discours scientifique *stricto sensu*, les motivations éthiques, morales et politiques qui peuvent résider à la source des entreprises savantes, ainsi que les leçons idéologiques et philosophiques auxquelles celles-ci sont censées parvenir.

¹ Ses travaux politiques et ses opérations commerciales sont en effet directement à la source d'un nombre considérable de ses communications scientifiques. Bien entendu, la fréquentation de cercles sociaux aussi distincts élargissait, non seulement ses connaissances, mais également l'horizon de sa conscience et de sa réflexion.

La science et la vulgarisation en Suisse

La ferveur évangélisatrice de Desor ne constitue pas une exception dans le paysage intellectuel de son époque, puisque la seconde moitié du XIX^e siècle est reconnue comme l'«âge d'or» de la vulgarisation savante¹. Dans le contexte helvétique, cette caractéristique nous semble cependant particulièrement marquée chez Desor, qui se distingue en cela de la majorité de ses proches collègues. Cet engagement particulier s'explique certainement par la sollicitude que Desor manifeste pour l'instruction, ainsi que par le caractère presque universel de ses propres intérêts. Mais il résulte aussi de la prégnance des valeurs idéologiques et philosophiques qu'il confère aux enseignements de la science.

Paradoxalement, le prix élevé que l'on accorde alors à l'éducation en Suisse semble y atténuer la vigueur des entreprises vulgarisatrices. Contrairement à la France contemporaine, par exemple, il est difficile de prétendre s'y battre pour la science, puisque nulle force ne se dresse contre elle. Dès lors, le respect témoigné à la science concentre la valeur qui lui est accordée sur la dimension morale de sa poursuite. Et la science y éprouve moins qu'ailleurs le besoin de faire valoir ses enseignements puisque, fondée sur une unanimité de principe, elle est chargée d'asseoir des principes consensuels. La recherche helvétique se caractérise ainsi par un pragmatisme peu propice à la fièvre missionnaire.

Dans ces circonstances, les publications destinées à un large public conservent d'ordinaire un ton très mesuré. Or cette discrétion tempère ce qui constitue leur intérêt primordial pour l'historien: l'explicitation des motivations secrètes des savants, ainsi que la légitimation par ces derniers des objectifs qu'ils fixent à leurs recherches. A vrai dire, cette restriction s'étend assez largement aux publications «profanes» de Desor. Dans ses écrits, on ne trouve pas de tirades exaltées, par lesquelles ces motivations et ces objectifs se verraient explicitement formulés. Ces dernières demeurent néanmoins perceptibles; mais elles doivent être appréhendées «entre les lignes», derrière les précautions d'usage.

De la recherche à la vulgarisation: une continuité remarquable

Nous avons relevé ci-dessus le caractère conventionnel du concept de «vulgarisation». L'emploi d'un tel terme induit en erreur, dans la mesure où il semble restreindre le propos à sa seule dimension pédagogique. Mais s'il nous paraît inapproprié, c'est également parce qu'il impose l'illusion d'un champ sémantique homogène et bien défini. Or, pour l'époque et les domaines de savoir qui nous occupent, un tel présupposé s'avérerait pour le moins téméraire. Au XIX^e siècle, les limites entre la recherche fondamentale, les applications pratiques de la science, l'enseignement de cette dernière, sa diffusion et son intervention dans la vie publique, ne sont en effet pas perçues de la même manière qu'aujourd'hui. Et même si les intervenants avaient eu, personnellement, des idées bien définies à ce propos (ce qui ne semble pas être le cas), il leur aurait encore fallu pouvoir se reposer, du point de vue des transpositions pratiques, sur des structures *ad hoc*, sur des médias spécifiques à chacun de ces discours. Or, tel n'était pas le cas, et

¹ Cf. ainsi BEGUET 1990, POUTRIN 1996, BARTON 1998a, DAUM 1998a, 1998b, SCHWARZ 1999. Contrairement à une idée trop répandue (cf. p. ex. LEVY-LEBLOND 1984), la science ne s'est assurément pas exclue de la «culture générale» dès la fin du XVIII^e siècle sous l'effet de la spécialisation.

fortiori pour des disciplines encore jeunes, en plein essor, comme la géologie et la paléontologie — sans parler de la préhistoire¹.

Ce concept de «vulgarisation» se révèle même d'autant moins adéquat, pour ce qui concerne l'œuvre de Desor. Car pour ce dernier, la pratique de la science et sa diffusion sont indissociablement liées. De même, les vertus qu'il attache à sa poursuite, à l'établissement des faits, sont intrinsèquement liées à celles qu'il confère, dans le débat public, à la vérité scientifique, aux enseignements de la nature.

Le parcours personnel de Desor peut éclairer cette continuité remarquable. Celui-ci n'a en effet pas suivi une voie «classique», selon laquelle l'étudiant apprendrait d'abord son métier de savant dans le monde clos de l'université, l'exercerait ensuite durant de longues années, avant d'accéder enfin à la parole publique, consécration ou récompense d'une carrière scientifique exemplaire. Au contraire: par ses travaux parisiens, puis surtout sous l'égide d'Agassiz, Desor est entré dans le monde de la science par la voie «journalistique», que son maître jugeait partie prenante de l'entreprise savante. Et avant de l'associer (dans un second temps seulement) à ses études fondamentales de laboratoire, ce dernier a attendu que par sa pratique de publiciste, Desor ait démontré sa maîtrise, à la fois de la signification et des mécanismes de la recherche scientifique.

Desor ne considère donc pas la vérité scientifique comme une conquête réservée à l'aristocratie de la science, qui serait chargée d'en redistribuer les richesses et les enseignements. Pour lui, le savoir est le fruit d'une dynamique collective, à laquelle doivent être associées toutes les bonnes volontés. Attribuant les progrès de la science de son époque à l'essor des aspirations démocratiques, il juge que les interpellations et les interrogations de la collectivité constituent une source d'inspiration vivifiante pour les chercheurs, contraints ainsi à mettre leurs systèmes à l'épreuve de la compréhension commune. Car la science, dans ses principes, ne saurait être inintelligible pour des esprits ouverts.

Il est sans doute agréable et flatteur de se sentir compris et porté par un auditoire attentif comme celui du Château. Mais je vous assure que j'éprouve un plaisir encore plus grand quand je rencontre le regard d'un campagnard et que je vois briller dans ses yeux le plaisir qu'il éprouve à comprendre. Chose singulière, même pour ces gens dont les facultés sont relativement peu exercées, ce ne sont pas les questions d'utilité qui font fortune: ce sont les idées, les lois de la nature, lorsqu'on sait les rattacher à leurs propres observations.²

Au prix de la médiation de certains, la raison de chacun suffit à comprendre le «Grand Livre de la Nature», dont la langue est celle de l'humanité. Par essence, le discours scientifique participe en quelque sorte d'une «vision du monde». Selon cette espèce de mystique de la connaissance, le savant apparaît sous les traits d'une sorte de pasteur protestant — un homme parmi les autres, auquel sa formation permet simplement d'épauler ses congénères sur un chemin accessible à tous.

Dans ces circonstances, la pratique de la recherche est également inséparable de celle de la politique scientifique et de l'engagement social au sens le plus large. Concrètement, ces convictions se retrouvent dans ses activités. Lorsque Desor s'investit dans la politique scientifique, il le fait en invoquant, non pas seulement l'intérêt public, mais *le* public et ses intérêts. Et lorsqu'il diffuse la science, il invite ses auditeurs à participer à la politique scientifique.

¹ Pour l'histoire de la paléontologie au XIX^e siècle, cf. notamment LAURENT 1987. Sur la naissance de la discipline géologique, cf. GONAU 1990: 7-11, et surtout GILLISPIE 1959, qui (pour le cas britannique) la replace dans son contexte intellectuel. La préhistoire n'a quant à elle amorcé son processus d'institutionnalisation que dans le courant des années 1860, et n'a atteint un statut disciplinaire qu'au début du XX^e siècle: voir ci-dessous, p. 277.

² Lettre à Berthoud, 04.12.1861 (Archives CG).

Enfin, dans son activité scientifique elle-même, l'œuvre de Desor est principalement portée vers la «clarification».

Au sens où l'entend Thomas Kuhn (1983a), Desor serait un champion de la «normalisation» du discours scientifique. En fait, il n'est pas un révolutionnaire de la science, et ne se satisfait pas non plus de l'application de la «science normale»: toujours en éveil, il court au-devant des contradictions «paradigmatiques», pour tenter de les résoudre, ou pour inviter du moins la communauté savante à s'y atteler. Et si Desor observe, met en évidence et collecte des faits, c'est toujours dans la perspective de cette «clarification», qui équivaut à un effort constant et nécessaire d'ordonnement de la réalité — un ordonnancement qui permet seul d'en mettre en lumière la signification.

Desor ne perçoit donc pas de différence de nature entre son œuvre scientifique et ses entreprises de «vulgarisation», entre ses communications savantes et ses conférences publiques. En somme, lorsqu'il parle de la nature, son discours reste toujours le même, qu'il s'adresse à un public profane, à un auditoire politique ou à des collègues savants: il ne fait qu'adapter le degré de complexité.

Un champion de l'avancement des sciences

En somme, si la vulgarisation ne constitue pas un domaine à part chez Desor, si elle imprègne toute son activité en matière de connaissance, c'est qu'elle participe à ce qui constitue le fil directeur de son engagement: l'avancement des sciences. C'est dans cet objectif qu'il a publié d'innombrables articles dans des organes extrêmement divers, de la presse quotidienne et politique à des périodiques de «culture générale», en passant même par des almanachs¹ destinés aux couches les moins instruites de la population. C'est le même objectif qui l'a conduit à collaborer régulièrement à des revues comme la *Revue Suisse* ou le *Musée Neuchâtelois*². Comme on l'a vu, Desor ne se contentait d'ailleurs pas de mettre sa plume au service de ces entreprises éditoriales. Il était lui-même parfois à l'initiative de leur fondation; et en participant au comité de rédaction, il s'investissait dans la gestion de ces organes qu'il soutenait souvent aussi de sa propre poche.

Or, si Desor s'est fait un champion enthousiaste de l'avancement des sciences, cette entreprise convenait aussi à ses propres aptitudes. Comme le remarquait son ami Lesquereux, peu après son décès:

Desor n'avait pas le génie des grandes vues ou la profondeur des idées scientifiques. (...) [Mais] il avait un coup d'œil, une intuition prodigieuse dans l'initiative des questions. Il cherchait constamment ce qu'il pouvait y avoir à faire, dans telle ou telle idée, tel ou tel fait, par des déductions possibles ou probables. Son génie était essentiellement de prévision, son activité d'initiative. Les plans, les tableaux se succédaient dans son esprit; il traçait la ligne essentielle, il se demandait à lui-même, et à d'autres, ce qu'on pourrait en faire, ce que pourrait devenir le tout par le travail suivi, patient, persévérant — mais il laissait ce travail à d'autres. N'avez-vous jamais remarqué sa phrase favorite: *On se demande si...*³

¹ L'*Almanach neuchâtelois* et l'*Almanach de la République et canton de Neuchâtel*, dont l'objectif était de contrer l'influence du *Messenger vaudois*, conservateur et traditionaliste (cf. ETIQUÉ 1992).

² Il s'agit de l'organe de la Société d'histoire et d'archéologie du canton de Neuchâtel; voir ci-dessous, p. 281.

³ Cité dans BERTHOUD 1883: 74.

Cette disposition, qu'on retrouve dans l'enseignement de Desor et dans son activité de conférencier, a certainement joué un rôle moteur dans son engagement pour le rétablissement de l'Académie de Neuchâtel. Mais elle convenait aussi à un environnement savant caractérisé par la confrontation collective, librement consentie, des idées, des projets et des travaux — au caractère essentiellement associatif de la vie scientifique de son époque.

Le phénomène associatif

De manière bien plus prononcée qu'en France¹, et peut-être sous l'effet d'une influence germanique, on observe l'extrême vigueur du phénomène associatif en Suisse, dans toutes les sphères de l'activité sociale. On sait que ce phénomène typique de la sociabilité bourgeoise² a largement contribué à la formation puis à la consolidation des nouvelles identités collectives³. Or, dès l'émergence de ces formes originales de sociabilité, et à côté des innombrables sociétés de musique, de tir, ou de gymnastique, on sait que les sociétés proprement *savantes* ont occupé un rôle notable dans ce mouvement — probablement parce qu'elles répondaient idéalement aux exigences de l'idéal bourgeois de la *Bildung*⁴. Ainsi, en Allemagne comme en Suisse, les réunions tournantes des *Deutsche Naturforscher und Aerzte*⁵ ou de la SHSN ont contribué à la formation d'une conscience d'appartenance nationale parmi les élites cultivées. Au niveau local, neuchâtelois, on retrouve les mêmes principes. Les sociétés cantonales rejettent en effet statutairement la discussion de débats politiques⁶, et affichent leurs aspirations patriotiques. En fait, ces sociétés devaient servir tant à la promotion de la science et de la connaissance qu'à la consolidation des liens «nationaux», par-delà les divisions partisans.

Convaincu de la fertilité de cette forme de sociabilité, Desor s'est distingué tout au long de sa vie par son assiduité dans le mouvement associatif et par le dévouement avec lequel il s'est joint aux travaux de nombreux congrès internationaux. On pourrait évoquer encore sa participation dans nombre d'entreprises à but philanthropique ou culturel. Dans la liste de ses "*diplômes*"⁷, c'est toutefois la science et l'instruction publique qui occupent la place essentielle. En effet, à côté d'une dizaine d'institutions consacrées plus ou moins exclusivement à la diffusion du savoir, Desor pouvait se flatter d'être membre de près d'une centaine de sociétés scientifiques — dans tous les domaines, puisque à côté de nombreuses sociétés embrassant l'histoire naturelle en

¹ RAVEY 1986 offre une comparaison transjurassienne certes très locale, mais peut-être d'autant plus significative. A propos des sociétés savantes en France, cf. toutefois FOX 1980, CHALINE 1995.

² Cf. JOST 1986, 1990; WALTER 1986 livre une typologie comparative des sociabilités bourgeoise et aristocratique.

³ La question fait l'objet d'une recherche historiographique inépuisable; on se reportera utilement aux travaux pionniers de FREI 1964, en précisant que ces identités collectives ne s'inscrivent pas uniformément dans le cadre fédéral: elles sont également «nationales» au sens cantonal.

⁴ Cf. FRANÇOIS 1986.

⁵ Cf. ENGELHARDT 1990, KOLKENBROCK-NETZ 1991: 214-217, ainsi que QUERNER 1969: 143 sqq., qui cite d'ailleurs (144) un poème parfaitement explicite sur la conjonction des idéaux progressistes et national-patriotiques avec la foi dans les progrès de la science, aux sources mêmes de cette institution.

⁶ C'est le cas, tant pour la Société des Sciences Naturelles que pour la Société d'histoire et d'archéologie. L'art. 12 du règlement de la première stipule qu'"Aucune discussion ne peut s'engager sur des sujets étrangers aux travaux de la société" (RIVIER 1931: 15). Quant à la seconde, son règlement précise (art. 3) que "La Société s'interdit toute discussion sur des matières de politique contemporaine ou de religion" (CHATELAIN 1993: 96); à ce propos, cf. TRIBOLET 1991; cf. également HENRY 1997: 12 sqq., 1998.

⁷ Conservés pour la plupart à la BPUN, Fonds Desor.

général, on trouve des sociétés de géologie, de zoologie, de météorologie, de géographie, d'anthropologie, d'archéologie et d'histoire, et même d'horticulture ou d'entomologie. Régionales ou nationales, ces sociétés ont pour la plupart leur siège en Suisse, en France, en Allemagne et aux Etats-Unis, ce qu'explique le parcours biographique de Desor. Mais on rencontre également toute une série de diplômes de sociétés qui avaient leur siège un peu partout ailleurs en Europe. Elles suffisent à nous rappeler que, quoique membre de toutes ces sociétés, Desor n'a pas même nécessairement assisté aux sessions d'une très large partie d'entre elles. En fait, la valeur de la plupart de ces diplômes est essentiellement honorifique¹ — un caractère qui n'atténue pas la valeur qu'il leur accordait. Car si ces distinctions flattaient son amour-propre, celui-ci ne faisait que suivre son appréciation scientifique et morale des mérites des sociétés en question.

Cela posé, on relèvera que quelques institutions concentrent à elles seules la majeure partie de la sollicitude de Desor. Et à l'échelle de près de cinq décennies de carrière scientifique (une échelle qui invite à relativiser la place de sociétés comme la *Boston Society of Natural History*, l'*American Academy of Arts and Sciences* ou la Société géologique de France, ainsi qu'à faire abstraction de certains organismes dont l'existence, ou pour lesquels l'intérêt de Desor ont pu être éphémères), on observe que la SSNN occupe une position dont l'importance relative est écrasante. Nous avons déjà exposé² les caractéristiques de l'engagement de Desor dans cette enceinte, et l'influence qu'il y a exercé. Il nous suffira donc de souligner ici que durant des décennies, l'esprit de Desor était presque constamment occupé à la préparation des séances de la SSNN (qui se tenaient toutes les deux semaines durant la plus grande partie de l'année), ainsi qu'à la discussion des thèmes débattus antérieurement.

Le débat et la confrontation: un idéal d'enrichissement mutuel

Le modèle associatif est tellement prégnant dans la société bourgeoise de cette époque qu'au fil de ses études, l'historien se défend difficilement d'une certaine exaspération face à cette frénésie communautaire. Les acteurs de cette histoire semblent en effet atteints par ce qu'on est tenté de considérer comme une véritable manie, constituant à tout propos des comités, des commissions et des sous-commissions pour répondre à la plus infime de leurs préoccupations. De fait, au fil des décennies suivant la révolution, cet engouement s'épuise souvent dans son formalisme: le modèle associatif ne constitue alors qu'un procédé, une échappatoire à l'engagement personnel, à l'action concrète et individuelle.

Tel n'est pas le cas chez Desor. Chez lui, le «réflexe» associatif n'est pas un prétexte à la déresponsabilisation personnelle. Il estime seulement que cette forme d'action est particulièrement appropriée pour progresser; car à ses yeux, la mise en commun, la discussion, la confrontation et l'échange sont garants d'un enrichissement mutuel. Et s'il cède aux formes et aux conventions attendues dans de telles entreprises, ce n'est que pour assurer leur succès auprès de ses pairs. Pour sa part, il était en effet prêt à faire l'économie du protocole de cette sociabilité. Ainsi, s'il s'associe à la fondation de la Société d'utilité publique et participe activement, au sein du comité, aux efforts de cette société, donnant régulièrement des conférences publiques destinées à un très large public, il sait aussi se passer de tels cadres «mondains», puisqu'il

¹ Cet aspect honorifique souligne une dimension importante de la fonction de ces sociétés savantes. De fait, la gratification de diplômes honoraires représentait un usage très développé de la sociabilité savante; fonctionnant sur les bases d'une légitimation réciproque, elle permettait la constitution de réseaux d'influence et de soutien scientifique. A ce propos, cf. KAESER 2001b: 218.

² Voir p. 150. Pour la nature scientifique de son investissement dans la SSNN, on se reportera à la bibliographie de Desor.

improvise souvent des conférences analogues sans se soucier de les inscrire dans des structures précises¹.

En fait, qu'il agisse ou non dans les cadres officiels, Desor est animé par une réelle passion de communiquer et de partager. Lorsqu'il organise au pied levé une excursion géologique avec ses étudiants, il s'efforce ainsi d'entraîner à sa suite quelques collègues, dont les lumières pourront être mises à contribution pour l'édification commune. Lorsque des collégiens de Neuchâtel en course d'école passent à sa résidence d'été de Combe-Varin, il leur fait visiter le Bois des Lattes tout proche après leur avoir offert un plantureux repas arrosé de vin, et leur explique les raisons qui y font voir une forêt «primitive»; par la suite, il leur présente encore un exposé sur les dolines si nombreuses dans la vallée des Ponts². A la demande de quelques collègues, il lui arrive de donner à son domicile quelques leçons à l'attention de ses amis savants. Dans le même esprit, il n'hésite pas à organiser de véritables congrès improvisés, totalement informels: jugeant qu'une question scientifique requiert une solution pressante, il propose aux spécialistes de se retrouver dans une auberge, en un lieu aisément accessible pour des savants qui résident aux quatre coins de la Suisse, afin de débattre du problème et d'organiser la suite des recherches. Et durant deux décennies, c'est principalement dans sa salle à manger, chez lui, que sera planifiée et organisée la cartographie géologique du pays: membre de la Commission géologique suisse dès sa fondation en 1860³, il était heureux de se faire l'amphitryon de ces collègues qui étaient tous des amis intimes.

De la communication à la communion

Cet accord entre sentiments, pratique et diffusion de la recherche s'inscrit dans une éthique de la science propre aux configurations sociologiques et mentales de cette seconde moitié du XIX^e siècle⁴. Comme l'a montré Anne Rasmussen (1997b⁵), la communauté savante célèbre sa ferveur pour la science à travers la communion des hommes: leur amitié et leur estime réciproques sont perçues comme une garantie d'authenticité, condition nécessaire au partage, à l'échange, et par conséquent à l'avancement des sciences. Les sentiments ne composent pas un ornement de l'esprit: ils sont un pré-requis pour la pratique d'une science pure, sincère, entièrement honnête, et ressentie comme désintéressée.

Fondamentalement, cette quête de communion est capitale chez Desor. C'est elle qui explique, non seulement la forme qu'il donne à son activité savante, mais également la ferveur qu'il met dans toutes ses activités. De ce point de vue, l'usage qu'il a fait de sa propriété estivale

¹ Desor avait d'ailleurs prévu de remplacer son enseignement de géologie à l'Académie de Neuchâtel par des conférences libres, au cas où sa démission aurait entraîné la suppression de sa chaire: cf. lettre au Conseil d'Etat, 04.04.1868 (AEN).

² Cet exposé plus ou moins spontané a par la suite été publié (DESOR 1864d), en considération du succès de cette première course d'école (BACHELIN & AL. 1865, puis encore 1866); à ce propos, cf. KAESER 1996a.

³ Fondée à l'initiative du professeur Bernard Studer dans le cadre de la SHSN, la Commission géologique suisse a joué le rôle d'un service géologique d'Etat, chargé des relevés cartographiques et de leur publication. La Commission se réunissait deux fois par an chez Desor à Neuchâtel, pour des séances qui se prolongeaient de deux à trois jours. Présidée par Bernard Studer, elle était composée, outre Desor, de Peter Merian, Arnold Escher et Alphonse Favre, puis Perceval de Loriol dès 1865, et Franz Vinzenz Lang dès 1872, à la mort de Escher. Cf. BUXTORF & SCHWARZ 1960, NABHOLZ 1985.

⁴ Une éthique qui engendrera ces grand-messes de la science que constitueront les congrès internationaux: cf. RASMUSSEN 1989, 1990.

⁵ Cf. aussi RASMUSSEN 1997a. Les amitiés savantes évoquées par GAY & GAY 1997 dans la Grande-Bretagne contemporaine nous paraissent sensiblement différentes, en nature, en fonction et en objectif.

de Combe-Varin illustre le plus éloquemment la forme de cet engagement. Transformée en oasis idéale de l'amitié, de l'esprit et du savoir, Combe-Varin manifeste en effet la conviction de Desor quant aux bienfaits du débat intellectuel dans le partage de l'intimité, pour la connaissance, pour l'avancement des sciences — mais également pour la vertu, en définitive.

COMBE-VARIN: UNE FETE DE L'ESPRIT

Située à plus de 1000 m d'altitude à l'extrémité sud-ouest de la Vallée de la Sagne, la rustique propriété de Combe-Varin¹ semble inviter à la retraite et au recueillement. Bordée de hauts sapins noirs, adossée au flanc méridional de cette vaste cuvette, elle fait face à un large paysage d'une austère solitude. C'est probablement cette position isolée et son charme âpre qui conduisirent la famille De Pierre à y élever, au début du XVI^e siècle, un premier bâtiment (l'actuelle maison-mère), destiné à servir de pavillon de chasse. Celui-ci allait bientôt être enrichi par la constitution d'un domaine agricole, la ferme dite «des Pommeys»², avec une grange et une écurie seigneuriale.

Lorsqu'en 1852, Desor rejoint son frère, héritier indirect de la fortune des De Pierre, il est aussitôt séduit par ce cadre si particulier. Et alors qu'il pousse Fritz à se dégager de son patrimoine foncier, Combe-Varin fait l'objet d'un traitement à part. Installant des cousins éloignés dans la ferme des Pommeys, tous deux adoptent Combe-Varin pour résidence estivale, à l'abri des canicules et de l'humidité parfois pesante du Littoral neuchâtelais. Et contre la maison-mère, ils font bâtir un second édifice en «Schweizerstyl» qui leur permettra d'héberger les hôtes de passage.

A la mort de son frère, Desor songe à vendre cette propriété qui évoque trop les instants les plus sereins de l'entente fraternelle. Mais il se ressaisit vite, et fait construire un nouveau hangar, ainsi qu'un pavillon au sommet de la crête qui surplombe le dos de la propriété, et d'où la vue plonge vers le sud-ouest, vers les Alpes et le soleil couchant, par-dessus le Val-de-Travers. Il a désormais décidé de faire de ce havre de paix un asile pour l'amitié et la fraternité. Combe-Varin sera son royaume — un royaume isolé où il cultivera ce qui lui est le plus cher, et où il accueillera tous ceux qui souhaiteront le partager avec lui³.

L'été 1859, un été enchanté

Au début de l'année 1859, les nouvelles d'Amérique étaient bien sombres: à la menace toujours plus grave d'une guerre civile s'ajoutaient des dépêches alarmistes quant à l'état de santé de Parker. Comme convenu lors de leur séparation, Desor écrit une lettre à son ami et maître spirituel, le jour de son anniversaire, le 13 février. Il l'invite à venir le rejoindre en Suisse; mais il

¹ Cf. QUARTIER-LA-TENDE 1893: 774-777, COURVOISIER 1968: 17; également TRIBOLET 1912.

² En 1952, celle-ci a été consumée par un incendie: voir ci-dessus, p. 39.

³ Combe-Varin et la dimension que Desor a donné à cette propriété ont fait l'objet d'une bibliographie considérable. En sus des témoignages directs de MAYER 1861, VOGT 1879, LESLEY 1882/83, MOLISCHOTT 1894 et FAVRE 1902, cf. COLLECTIF 1902, MONTANIDON 1924b, DE BEER 1950, SCHUERCH 1957, BEGUIN 1973, ISCHIER 1973, BALMER 1975b, PERRIN 1996, KAESER 1996b, 2001a.

s'avoue à lui même qu'"Hélas il n'est guère probable qu'il soit encore au nombre des vivants!". Contre toute attente, Parker est cependant encore vivant — et bien vivant, puisqu'il acquiesce à la proposition! Se faisant fête de ces retrouvailles, Desor se réjouit surtout d'emmener Parker et son épouse à Combe-Varin, et de leur faire découvrir son petit royaume. Mais pour que la fête soit complète, il veut aussi lui faire découvrir ses amis, et ranimer à Combe-Varin les conversations affables et spirituelles du foyer de Parker à Boston.

Desor savait pouvoir compter sur ses amis: l'été venu, ceux-ci² s'annonçaient de tous côtés, seuls, en couple ou avec leurs enfants, certains pour ne passer qu'une journée, alors que d'autres s'établissaient chez leur hôte pour toutes les vacances. Leur séjour sera un enchantement. Rythmées par des promenades, des pique-niques, des jeux divers et l'accueil des visiteurs de passage, les journées passaient comme un charme, dans l'atmosphère chaleureuse du vieux «chaleb». Mises en confiance par une émulation bienveillante, ces fortes personnalités s'ouvraient entièrement les unes aux autres: la conversation était vive et enjouée. Entre tous ces gens riches d'épreuves, de parcours et de rêves les plus divers, les sujets de discussion ne manquaient pas: le matérialiste y interpellait le théologien, les savants pouvaient s'affronter sans crainte de rancune et de mauvaise foi.

Pour chacun, l'expérience était un enrichissement rare, qui ne paraissait possible qu'en ces lieux bénis. Et en dépit des atteintes de la tuberculose, Parker semblait revivre de jour en jour; il réalisera même un fantasme de pionnier, abattant seul, à coups de hache, un puissant sapin à l'orée du bois voisin.

Du bonheur au drame, la limite est pourtant ténue. Celui-ci interviendra soudain, le 3 août, par la nouvelle du décès de Hans Lorenz Küchler³, frappé sur les rives du Lac de Bienne par une attaque d'apoplexie, le jour même de son départ de Combe-Varin. Les convives se rendront à Nidau pour les obsèques de leur ami. Mais ils désiraient également sacrifier d'une manière plus durable à sa mémoire; c'est ainsi qu'ils convinrent de réunir en un ouvrage, l'*Album de Combe Varin* (Mayer ed. 1861), des contributions littéraires ou savantes qui constituaient un écho écrit des thèmes débattus à Combe-Varin, et qu'ils dédiaient à leur ami disparu. Les thèmes étaient disparates; mais selon l'éditeur du livre, *"un seul et même souffle semble vivifier tous ces auteurs issus des nations les plus diverses: l'élan enthousiaste à propager le savoir commun, ce bien hautement international"*⁴.

Desor était lui-même particulièrement marqué par cet accident qui lui rappelait cruellement la fragilité de la vie. En réaction, il n'en chérit que plus ce qu'il a vécu cet été-là, et décide de poursuivre sur cette voie: il voue désormais un véritable culte à Combe-Varin et à ce que celle-ci

1 Journal DESOR, 13.02.1859 (BPUN).

2 Aux côtés de Desor, des Parker et de leurs compagnons de Boston (Mlle Stevenson et Joseph Lyman, le beau-père de Peter Lesley), on relève la présence à Combe-Varin cet été de Gressly, Louis Coulon, Célestin Nicolet, du paléontologue français Hardouin Michelin, de l'avocat Hans Lorenz Küchler, propagandiste du catholicisme libéral en Allemagne, du banquier Adolphe Reinach, du physiologue matérialiste Jakob Moleschott, de l'écrivain allemand Karl Mayer, du naturaliste alsacien Philipp Wilhelm Schimper, et des éditeurs Ernst Schuler et Carl Adelman. L'éditeur Carl Reinwald, le médecin et bibliothécaire montpelliérain Guillaume Gordon, le médecin Hermann Basswitz, le géologue Charles Martins, l'avocat français Armand Coquer, ainsi que le chimiste et physicien Charles-Guillaume Kopp étaient accompagnés par leurs épouses.

3 Cf. VENEDEY 1861.

4 *"Et même si un retardataire des siècles barbares réussit encore de nos jours à provoquer des guerres terribles par l'invocation hypocrite des nationalités, et à pousser les peuples à s'entretuer de manière sanguinaire, alors que les victimes de la vanité et de l'ignorance se charcutent réciproquement, les fils libres de la Science, issus de toutes les Nations, unissent leurs mains fraternelles, par-delà les guerres actuelles et à venir, et aspirent ensemble aux objectifs les plus sublimes pour l'humanité"*: MAYER 1861: XIII (notre trad. de l'allemand).

représente pour lui, et doit représenter pour tous ceux qu'il aime et qu'il admire. La vocation de Combe-Varin est tracée: chaque année, on y renouvellera le pacte à l'amitié conclu en 1859¹.

Une académie pastorale

C'est désormais une tradition: chaque été, tous les amis, tous les proches de Desor savent que Combe-Varin leur est grande ouverte, pour la célébration de la science, de l'esprit et de l'amitié. Ceux-ci ne se font pas faute d'en profiter et d'en faire profiter leur amphitryon: jusqu'à sa mort, la propriété jurassienne verra défiler des dizaines, des centaines de savants, d'artistes et de personnalités engagées dans la religion et la politique, venus de toutes les parties du monde, colportant toujours plus loin la réputation de ce lieu si particulier, où la bienveillance et l'«entrain» devaient unir les générosités.

Il régnait une règle à Combe-Varin; mais c'était celle de la plus grande liberté. Chacun devait s'y sentir libre d'occuper son temps à sa guise. Ceux qui avaient besoin de repos pouvaient s'y abandonner, rêver, flâner et jouer. D'autres préféraient profiter du calme de cette retraite pour étudier et travailler à l'écart. Desor lui-même se retirait après le petit-déjeuner dans sa chambre pour y régler sa correspondance. Ceux qui le désiraient pouvaient ensuite l'accompagner, l'après-midi, dans ses promenades et ses excursions dans la campagne voisine, et partager au retour le cigare et les apéritifs sur les bancs de la vaste galerie de la maison-maître. Une seule contrainte était imposée aux invités: celle de répondre au son de la cloche pour s'associer au repas du soir. Car c'était ce repas commun qui donnait tout son sens à la licence des journées: c'était à cette occasion qu'ils devaient faire profiter leurs compagnons de la disponibilité intellectuelle qui leur était garantie. Dans la simplicité biblique de ces lieux, chacun devait soumettre à l'assemblée l'avancement de ses propres études ou l'état de ses réflexions, et s'ouvrir à une critique toujours bienveillante et constructive.

La discussion était aussi animée par les récits des voyages innombrables de ces convives souvent polyglottes. Et dans l'émulation de cette allégresse jubilatoire, Desor provoquait parfois ses compagnons aux joutes scientifiques les plus incongrues, les mettant au défi de résoudre des énigmes dont la pertinence faisait fi des bornes disciplinaires².

Certains auteurs³ ont voulu voir dans Combe-Varin le produit du mouvement qui donnera bientôt naissance aux congrès scientifiques internationaux — une œuvre à laquelle Desor contribuera à sa mesure⁴. De fait, l'esprit qui anime Combe-Varin est bien le même. Mais la forme que prennent ces réunions nous paraît sensiblement différente. Car on a affaire ici à une entreprise qui va beaucoup plus loin que ces congrès, dans l'affirmation de l'harmonie globale de la connaissance: il s'agit plutôt de la tentative de recréer, en une *académie*, l'idéal humboldtien de l'unité organique du savoir, que l'évolution nécessaire des cadres de la recherche menaçait de faire

¹ Telle demeurera sa vocation jusqu'à la disparition de Desor. Et comme on l'a vu précédemment (p. 38), c'était précisément pour que cette tradition lui survive que Desor avait légué Combe-Varin à Eugène Borel.

² Il s'agissait en somme de questions «enfantines» (dans tous les sens du terme), sur lesquelles tous ces maîtres de la science, des arts et des lettres étaient invités à réfléchir à haute voix. Le récit de FAVRE 1902 (60 sqq. en particulier) donne une bonne idée de l'atmosphère de ces soirées de Combe-Varin.

³ En particulier DE BEER 1950.

⁴ On relèvera notamment le rôle capital qu'il a joué dans la création des Congrès internationaux d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques: voir ci-dessous, p. 286 (et KAESER 2001b).

perdre de vue — et ceci, dans la liberté que garantissait le caractère associatif de Combe-Varin, qui palliait le conservatisme inhérent à de telles institutions une fois établies.

L'«allée des naturalistes», ou la construction d'un lieu de mémoire

Quelques semaines après la mort de Kùchler, Desor se procure des arbres d'essences diverses qu'il souhaite acclimater à Combe-Varin, et qu'il plante le long du chemin menant à sa propriété depuis la route de Noiraigue. Bordé jusqu'alors par quelques sapins, ce chemin devient une véritable allée ombragée, qui marque désormais le paysage de la vallée. Or ces arbres doivent interpeller le passant, et rappeler la mémoire de personnalités chères au cœur du propriétaire: car dans leur écorce, Desor commence à graver le nom de certains convives de Combe-Varin. Année après année, Desor ajoute de nouvelles inscriptions à ce panthéon personnel qui totalisera environ quatre-vingts noms¹. Chaque arbre, dont l'essence et l'aspect a été choisi à dessein, personnifie un ami² — un «communiant» de Combe-Varin, puisque cet honneur est réservé à ceux qui ont passé au moins une nuit sous son toit. Et lorsque le titulaire vient à mourir, Desor prononce une petite oraison funèbre au pied de son arbre, sur lequel il grave encore une simple croix.

Au-delà du charme de cette pratique, on doit s'interroger sur la signification l'«allée des naturalistes». A vrai dire, celle-ci résulte d'un fétichisme propre à Desor, préoccupé par le caractère éphémère de l'existence. Orphelin, privé de famille proche depuis le décès de sa belle-sœur et de son frère, célibataire et dépourvu de descendance, la puissance de la faculté d'oubli chez lui-même et ses semblables taraudait Desor. C'était pour contrer cette dynamique qu'il s'était résolu à tenir dans son journal le compte de ses actes et de ses expériences, afin que ceux-ci demeurent à sa portée. Ce fétichisme pouvait prendre des formes variées: il conservera ainsi toute sa vie des mèches de cheveux de sa mère et de son frère, et collectionnera les photographies, de même qu'un échantillon de l'écriture de tous ses amis et collègues les plus proches³.

Parmi d'autres, une anecdote donne une idée plus précise de ce fétichisme: le 12 septembre 1876, Desor trébuche en descendant du train qui l'emporte aux bains de Bex; il tombe entre les roues du convoi, qui s'ébranle au-dessus de lui. Relevé miraculeusement indemne, Desor considère cet événement comme un signal du destin, une exhortation divine à tenir compte de la vanité des choses de la vie... Dans la foulée, il offre donc sa montre en or à Marie Kopp, sa gouvernante, et achète des montres à ses autres domestiques, *"à l'occasion de mon accident"*⁴. Et un an plus tard, le jour *"anniversaire"* de sa chute, alors qu'il séjourne à Combe-Varin avec son

¹ VOGT 1879 offre une biographie sommaire de la plupart des noms gravés dans l'«Allée des naturalistes» — dont la liste est complétée par BALMER 1975b. On répertorie 86 noms; quelques-uns ont toutefois été ajoutés postérieurement au décès de Desor (notamment celui de Desor lui-même, de même que, très probablement, ceux de [H. W.?] Dreier et des Conseillers fédéraux Wilhelm Friedrich Hertenstein et Joseph Zemp, qui sont des connaissances d'Eugène Borel, l'héritier de Combe-Varin). A vrai dire, certaines identifications proposées par BALMER 1975b nous paraissent douteuses; mais du fait de la chute des arbres et de l'usure des inscriptions, l'état actuel de l'allée ne permet pas de contrôler les données livrées par nos sources.

² Cette pratique inspirera d'ailleurs l'un de ses bénéficiaires, le comte Giovanni Gozzadini, archéologue, sénateur catholique libéral et membre d'une grande famille bolognaise qui, dès 1846, avait fait de sa propriété de Ronzano le siège de réunions littéraires, politiques et scientifiques (GLIDI 1988: 26). A l'occasion de la visite de Desor, Gozzadini lui rendra la pareille, inaugurant *"le plus gros des arbres"* de son allée de cyprès qu'il désirait également *"dédier aux amis"*: cf. journal DESOR, 19.05.1874 (BPUN), lettre de GOZZADINI à Desor, 10.06.1874 (AIEN).

³ Toutes ces pièces sont conservées à la BPUN (Archives Combe-Varin). Dans le même ordre d'idées, la plume que Parker lui avait offerte à son départ des Etats-Unis lui était un véritable talisman.

⁴ Journal DESOR, 21.10.1876 (BPUN).

ami le pasteur Martin Birrmann, il élève dans la forêt voisine un bloc censé "*rappeler la mémoire*" de cet accident, qui portera le nom de "*Birrmannstein*"...

D'une certaine manière, les arbres de l'allée remplissent une fonction identique: ils matérialisent les âmes des convives de Combe-Varin, qui vivifient ainsi les lieux en permanence. On retrouve cette pratique dans la maison elle-même: les noms du physicien Wilhelm Friedrich Eisenlohr, du géologue Arnold Escher von der Linth, de Gressly, Kùchler, Charles Martins, du géologue Peter Merian, de Parker, de l'éditeur Carl Reinwald et du chimiste Christian Freidrich Schönbein sont en effet peints sur le chambranle de la porte des chambres respectives que Desor leur avait dédiées — des chambres que Desor ne désignait d'ailleurs que par ces noms².

On ne saurait cependant se suffire de cette explication. Car cette manifestation de piété est clairement ostentatoire: il s'agit d'une sorte de *culte* élevé à Combe-Varin et à ce que celle-ci représente, à travers l'invocation des «communiants» les plus notables — une célébration inaugurée déjà par l'*Album* évoqué ci-dessus. Et dans cette affaire, Desor se met en scène, dans une posture qui ne manque pas de flatter son propre ego.

De ce point de vue, il importe de relever que le critère sur lequel se fondait Desor pour ses dédicaces n'était pas vraiment celui du degré d'intimité: il tenait compte des «mérites» respectifs de ses invités — de leurs titres de gloire, en quelque sorte. Ayant lui-même accompli une ascension sociale remarquable, Desor était heureux de retrouver cette qualité de "*self-made men*"³ chez ses proches: celle-ci confirmait en effet l'efficacité des principes et des vertus dont il proclamait la valeur. Il n'en reste pas moins qu'il se flattait de ses relations avec les personnages les plus illustres⁴ — des relations auxquelles son hospitalité contribuait opportunément... Et il ne lui était pas indifférent d'afficher la valeur de ses fréquentations.

En vérité, Desor a proprement érigé sa propriété de Combe-Varin en «lieu de mémoire». Mais en dépit de son caractère ostentatoire, la tradition qu'il construit ne dément pas la sincérité de l'amphitryon; les rites et les rituels qui règlent la liberté et la spontanéité des amitiés mises en scène n'en contredisent pas la réalité. Car ces codifications symboliques ne servent qu'à *mettre en relief* une spontanéité bien réelle, et à en proclamer la valeur par la sacralisation qu'elles autorisent⁵.

¹ C'est à dire d'Pierre de Birrmann; journal DESOR, 12.09.1877 (BPUN).

² Dans la même veine, à son retour d'Italie où il avait rejoint Parker et l'avait accompagné jusque dans ses derniers instants, Desor fera débiter le sapin abattu par son ami, dont le bois servira à la construction d'un banc installé au pied de l'arbre dédié à Parker... (cf. journal DESOR, 18.06.1860, BPUN).

³ Une expression que lui emprunte VOGT 1879: 140.

⁴ Un jugement confirmé par son ami LESLEY 1882/83: 525, et qui lui était déjà reproché par ses adversaires politiques. A propos du goût de Desor pour les honneurs, voir ci-dessus, p. 172-173.

⁵ Une logique que l'on retrouve dans le protocole des congrès internationaux de la fin du XIX^e siècle, tels qu'ils ont été analysés par RASMUSSEN 1997a (56-57 en particulier).

AVANT DESOR: CINQ SIECLES D'ARCHEOLOGIE EN SUISSE

Lorsqu'en 1846, Desor avait visité la Scandinavie, il y avait été confronté pour la première fois aux vestiges matériels d'une humanité reculée¹. Et c'est en naturaliste qu'il avait apprécié l'intérêt des travaux des antiquaires nordiques et leur pertinence pour l'histoire de la Terre. Il n'avait cependant pas su transmettre son enthousiasme à son maître Agassiz. Et bientôt, les aléas de la vie, les perspectives de recherche qui s'étaient offertes l'avaient éloigné de ce terrain.

Quelques années après son retour en Suisse, Desor allait redécouvrir la saveur des études antiquaires, à la faveur d'un événement capital: la découverte des «stations lacustres» — une découverte attribuée à Ferdinand Keller, le président de la Société des Antiquaires de Zurich, que Desor connaissait bien, puisque celui-ci s'était intéressé d'assez près aux travaux glaciaires, et s'était joint à l'occasion aux compagnons d'Agassiz sur les glaciers alpins. Cette découverte, dont la portée pour le développement de l'archéologie préhistorique a souvent été soulignée², avait en effet accordé un retentissement considérable aux travaux jusqu'alors assez discrets des antiquaires suisses.

L'EXPLORATION DES ANTIQUITES JUSQU'AU SIECLE DES LUMIERES³

Puisque la confrontation avec les artefacts du passé appartient à toutes les époques, il ne fait pas de doute que ceux-ci ont suscité l'intérêt de nos prédécesseurs depuis les temps les plus reculés⁴. Ici, cet intérêt ne retiendra notre attention que lorsqu'il s'inscrit dans une perspective heuristique⁵. Or à notre connaissance, et contrairement à ce qui a pu être observé ailleurs⁶, cette perspective n'apparaît véritablement en Suisse qu'à l'extrême fin du Moyen Age.

Dès la fin du XVe siècle, on observe en effet le développement assez soudain d'investigations de nature *archéologique*, en ce qu'elles visent à documenter matériellement le passé (de l'homme, des sociétés ou de la Création). Ces investigations, qui ne suivent pas encore les principes d'une collecte méthodique, participent alors d'un triple mouvement.

¹ Voir ci-dessus, p. 85.

² Notamment par CHILDE 1955, PARET 1955, DANIEL 1975, SMOLLA 1981, TRIGGER 1989: 83-84, RUOFF 1990 ou WOLF 1993: 44; cf. pourtant COYE 1993b (ou 1997: 193 sqq.), pour les limites de cet apport dans le développement épistémologique de la préhistoire.

³ FURGER 1998 livre une bonne présentation de l'histoire de l'archéologie suisse; cf. également KAESER 2000c, 2001g.

⁴ Entre tant d'autres exemples, on peut relever ces silex préhistoriques (néolithiques?) réemployés comme offrandes funéraires au haut Moyen Age, dans le cimetière de Bel-Air près de Lausanne (LEITZ *à paraître*: 182-271, tombes 211, 226, 258A, 278, 13/1864, ainsi que 182, 197, 200, 206 et 264); cf. KAESER 2000c: 15-16. Également FURGER 1998: 18.

⁵ Ce qui nous conduit à ne pas prendre en considération le recyclage de matériaux et de pièces de valeur d'époque romaine au Moyen Age, quoiqu'il ait souvent été effectué à dessein et en conscience de sa signification culturelle et chronologique.

⁶ Cf. notamment SCHNAPP 1993: 109 sqq.

Dans le cadre d'un culte des reliques toujours plus vivace¹, on vise premièrement à recueillir ce qu'on tient pour des attestations concrètes de l'histoire biblique et des traditions religieuses. C'est dans ce premier mouvement que s'inscrivent par exemple les fouilles commanditées par le gouvernement lucernois à Schötz, en 1490² — des fouilles qui paraissent mettre au jour les vestiges humains de la légion thébaine, aux abords même d'une église dédiée à Saint Maurice.

Concurremment, à la suite de la redécouverte de l'antiquité romaine en Italie, on recherche dans les anciennes provinces de l'empire (en Suisse comme dans les pays voisins) des traces de ce passé spécifique auquel l'esprit de la Renaissance accorde un prestige à nul autre pareil — un passé idéal tenu pour la source vitale d'une régénération de l'esprit, de l'art et des sciences. Dès 1494, on a ainsi l'attestation de la visite émerveillée que rend au site d'Avenches (l'ancienne capitale de l'Helvétie romaine) l'un des premiers propagateurs de la Renaissance dans notre pays, Aymon de Montfalcon, l'évêque de Lausanne³. Et à partir du début du XVI^e siècle, cet enthousiasme pour l'antiquité romaine conduit les érudits à recopier quantité d'inscriptions à travers toute la Suisse.

A la même époque, le phénomène des «cabinets de curiosités» se développe dans l'Europe savante. Microcosmes de la diversité de la Création, ces collections de matériaux hétéroclites qui n'avaient en commun que leur égale étrangeté permettaient de réunir en un seul lieu tous les problèmes que posait la compréhension de l'univers. De manière somme toute assez dérisoire, du fait de leur absence de méthode, les propriétaires de ces collections aspiraient à débrouiller peu à peu la complexité des choses de ce monde en classant ces objets.

Puisque aucun savoir n'avait alors conceptualisé le principe d'un temps antérieur à l'histoire, c'est évidemment dans ces cabinets de curiosités que l'on retrouve nos artefacts préhistoriques, dont la nature et la signification défiaient l'entendement. Ainsi, les haches en roche verte et les outils en silex pouvaient s'y voir associées, par le terme de «céraunies», à toutes sortes de fossiles ou de minéraux, pour être expliqués comme «pierres de foudre»⁴. A vrai dire, ces cabinets sont encore mal connus en Suisse; il nous est donc difficile d'y mesurer la perception des documents préhistoriques par ces premières générations des Temps Modernes. On peut toutefois relever que c'est à Zurich qu'est publié, dans l'histoire occidentale de l'imprimerie, le premier dessin d'objets préhistoriques: des haches néolithiques, que Conrad Gessner (1565) définit effectivement comme des «pierres de foudre»⁵.

Quoi qu'il en soit, ces vestiges préhistoriques ne font pas l'objet d'un traitement «archéologique» — si ce n'est, comme cela arrivera souvent, lorsqu'ils se voient agrégés à ce passé romain qui exerce une telle force d'attraction. De fait, jusqu'au début du XIX^e siècle, c'est Rome qui retient tous les regards; car c'est sur cette époque romaine que paraît se concentrer la valeur du passé.

¹ Une accentuation d'autant plus significative qu'elle paraît avoir été cause de certaines formes prises par la Réforme protestante: cf. BURG 2000: 17-18.

² Cf. MARCHAL 1988.

³ Cf. RÜCK 1970: 60-61, KAESER 2000c: 29. De même, une chronique de Constance du XV^e siècle intègre le site romain de Pfyn dans l'histoire antique locale (cf. BÜRGI 1997).

⁴ A propos de ce qui est devenu un poncif de l'historiographie disciplinaire, cf. l'étude critique de COYE 1993e.

⁵ Cf. FÜRGER 1998: 21, KAESER 2000c: 20-21.

Vers une véritable archéologie

Les premiers érudits de la Renaissance s'étaient essentiellement bornés à recopier les inscriptions que les circonstances plaçaient à leur portée. Bientôt, des matériaux plus variés allaient retenir l'attention des «antiquaires»: monnaies et «médailles», bronzes, sculptures, blocs sculptés et pièces d'orfèvrerie de toutes sortes ornaient peu à peu les salons patriciens et les cabinets particuliers. Dans cette ardeur collectionneuse, l'évocation devance encore la connaissance: les matériaux ne sont pour leurs propriétaires que des attestations concrètes, des emblèmes d'un passé dont l'histoire ne peut se faire que par l'étude des sources écrites. Monnaies et inscriptions exceptées, les antiquités ne servent donc qu'à faire revivre, par leur puissance esthétique, une histoire construite sur l'analyse du texte.

Dès la fin du XVI^e siècle, on recense des investigations très ambitieuses, comme l'exploration et le relevé du théâtre d'Augst par l'humaniste Basilius Amerbach, à la suite de fouilles ordonnées en 1582 par les autorités bâloises¹. De telles entreprises conservent néanmoins un caractère exceptionnel; elles participent encore avant tout du désir d'*illustrer* l'histoire. En fait, on passe durant le XVII^e siècle de la fascination à la démonstration: les dessins et les gravures se font toujours plus fréquents; les objets sont rapportés de manière plus minutieuse aux références antiques. On cherche à identifier, à nommer les vestiges archéologiques, et des querelles érudites se déclenchent sur la localisation des sites mentionnés par les auteurs anciens.

Il faut attendre le XVIII^e siècle pour que l'examen des antiquités accède réellement au statut d'*archéologie* au sens strict — qu'il soit investi du pouvoir de fonder à lui seul de nouvelles connaissances: on estime désormais que les sources matérielles peuvent pallier les lacunes des sources écrites. Et puisque celles-là sont chargées d'un pouvoir heuristique propre, on les recherche et on les appréhende de manière plus systématique, mais également plus détaillée. Car ce sont les détails qui permettent de restituer ces réalités ignorées qu'éclairent l'étude de la répartition spatiale des vestiges, des techniques de construction ou des matériaux employés par les artisans antiques. Cette nouvelle approche tend d'ailleurs à formaliser ses descriptions, ce qui autorise à la fois le dialogue entre savants et la comparaison fructueuse des matériaux².

LES ANTIQUITES «PATRIOTIQUES»

Avec les Lumières, la légitimité politique ne peut plus s'appuyer sur la seule intercession divine. Partout, les gouvernements en place cherchent à asseoir leur autorité en se prévalant d'un héritage dont ils se posent en épigones. Le passé devient alors *patrimoine*, dont le pouvoir s'institue en protecteur. Concrètement, les autorités ne sont pas toujours très actives; mais elles n'en affirment pas moins leur responsabilité. Des collections privées prennent le chemin du siège du pouvoir ou des institutions publiques, et les particuliers sont priés d'en référer au

¹ Cf. STEHLIN 1911: 49-52, EGLOFF 1995.

² Sous l'angle de la *Rezeptionsgeschichte*, on relèvera que dans la sensibilité préromantique, l'aspiration à la connaissance est inséparable de l'appétit de pittoresque — ce dont témoignent les mises en abîme qu'offrent fréquemment les représentations picturales de cette époque, où l'artiste se met en scène aux côtés de l'archéologue.

gouvernement lorsque le patrimoine est en jeu — lors de découvertes fortuites ou à l'occasion d'investigations archéologiques.

Si dans ce mouvement, le pouvoir s'institue en protecteur du patrimoine, les élites bourgeoises ne sont pas en reste, qui diffusent l'idée d'une propriété collective sur le passé — un passé qui sert maintenant à affirmer des identités «nationales». La mise au jour d'antiquités de valeur flatte ainsi le chauvinisme, puisqu'elles attestent de la puissance, de la richesse et du goût de ceux que l'on désigne pour ancêtres de la collectivité. Et le soin apporté à ces antiquités qualifiées désormais de «patriotiques» (*vaterländische Alterthümer*) doit être à la mesure de la valeur qu'on leur accorde: il sanctionne la dignité de ceux qui se réclament de cet héritage. C'est la déférence et l'abnégation que mettent ses champions à l'étude de ce passé qui légitiment les prétentions sur cet héritage de la communauté qu'ils représentent.

Quelle identité «nationale»?

Du fait entre autres de la nature particulière de la confédération d'Etats que constitue la Suisse d'Ancien Régime, l'identité «nationale» en question demeure cantonale, voire locale. C'est dans le courant du XVIII^e siècle seulement que se répand peu à peu chez les élites intellectuelles et libérales, elles-mêmes cosmopolites¹, un sentiment d'appartenance commune. Transcendant les frontières cantonales, la Société Helvétique, fondée en 1761, joue à cet égard un rôle capital pour la promotion d'une nouvelle identité suisse, qui se manifeste par l'affirmation de valeurs et l'élection de symboles fédérateurs². Pour ses membres et ses partisans, l'effondrement de la Confédération devant les armées révolutionnaires françaises, en 1798, paraît confirmer la caducité des anciennes structures fédérales: l'occupation étrangère est un verdict de l'Histoire, qui condamne la désunion du pays.

La «République Helvétique» instituée par le Directoire trouve ainsi en Suisse des relais bienveillants, qui voient dans le protectorat français l'opportunité de fonder enfin l'unité nationale dans le cadre des institutions républicaines³. Dans cette perspective, le patrimoine fait l'objet d'une sollicitude toute nouvelle, puisque cette "*propriété nationale*" incarne la spécificité de la nation helvétique et son identité particulière. Ministre de la culture et des sciences, Philipp Albert Stapfer projette dès lors la fondation d'une Université, d'une Bibliothèque et d'un Musée nationaux, ainsi que d'un Bureau national de la culture. Contre l'éparpillement institutionnel, mais aussi thématique, il initie un vaste inventaire des collections artistiques et scientifiques du pays, des sites archéologiques ainsi que des monuments d'art et d'histoire⁴.

Ces ambitions seront éteintes par Napoléon I^{er}, qui entérinait par l'Acte de médiation (1803) l'échec du centralisme de la République Helvétique, pour s'accorder au fédéralisme jugé propre à la mentalité suisse. L'esprit de la Révolution ne pouvait pourtant être entièrement oblitéré. Les initiatives avortées de Stapfer avaient en quelque sorte vivifié les aspirations des élites libérales. Le statut de la Confédération à la Restauration devait d'ailleurs démontrer le profit tiré par les Puissances européennes de la division des Suisses: la vraie liberté ne pourrait être gagnée qu'au moyen de l'union nationale.

¹ Sur les origines cosmopolites de la promotion des identités nationales, cf. THIESSE 1999.

² Cf. IM HOF 1982, MARCHAL 1992a, WEISHAUP 1992a, 1992b.

³ Pour une analyse différenciée de l'accueil réservé aux nouvelles institutions, cf. GRABER 1999.

⁴ Cf. GYGAX 1998; plus généralement: FREI 1964.

Dans une dynamique à laquelle s'associent les sociétés savantes fondées en grand nombre au début du XIXe siècle, les élites scellent alors peu à peu par les rites de la concorde fédérale les vertus de la nation qu'elles souhaitent voir s'accomplir institutionnellement et politiquement. Et puisque cette nation ne se traduit ni par une unité linguistique, ni par une unité confessionnelle, l'unité proclamée doit concentrer sa légitimité dans des symboles (comme l'Alpe), ainsi que dans l'histoire, dans le partage d'un même passé. A ce titre, on exploite les récits fondateurs et les héros médiévaux pour mieux discréditer les Temps modernes, synonymes de désunion. Or, derrière les cautions médiévales, la récurrence des composées du terme d'«Helvétie» pourrait donner à penser que la référence à ce passé «pré-historique» a joué un rôle notable dans la construction de l'identité suisse. A vrai dire, tel n'est pas le cas. Ce passé lointain posait en effet un problème de compréhension; et l'on peinait à donner dans le discours identitaire une signification féconde à l'histoire du peuple helvète¹.

Le problème helvète

A la suite des guerres d'Italie, qui marquent le coup d'arrêt de l'expansion de la Confédération suisse, la Réforme pose de manière cuisante la question de l'appartenance commune des Suisses. Afin de dépasser les clivages confessionnels, l'historien Aegidius Tschudi défend en 1571 la filiation des Suisses modernes avec leurs lointains ancêtres helvètes, accordant ainsi à la Confédération une épaisseur historique qui paraissait confirmer l'uniformité essentielle de son destin. Chez lui comme chez certains de ses collègues, cette affirmation repose sur la description du courage, de l'impétuosité et de l'esprit d'indépendance des Helvètes par Jules César, que ceux-là estiment retrouver dans le «caractère national» de leurs contemporains².

Publiée significativement au XVIIIe siècle seulement, la filiation proposée par Tschudi n'allait en vérité pas rencontrer un écho considérable. A cet égard, les Helvètes se distinguent des Gaulois du grand voisin français, auxquels ceux-là allaient bientôt pouvoir envier leur sort historiographique³. Or le caractère cantonal de la «nation» dans la Confédération d'alors n'explique que partiellement cette inégalité de traitement. En fait, les particularités de l'histoire helvète, telles qu'elle nous est rapportée par les auteurs antiques, se prêtaient mal à un investissement de signification identitaire⁴. Leur principale apparition sur la grande scène de l'Histoire, en 58 av. J.-C., les présente sous les traits d'évadés, certes résolus, mais résolus à fuir le Plateau suisse! Et à la suite de ce qui demeure un échec, ceux-ci ne paraissent pas s'être opposés à l'occupation romaine — au contraire, puisque ce sont même les Romains qui les réinstallent en Suisse, au bénéfice d'une sorte de traité de collaboration. Un traité dont la teneur consiste à protéger Rome de la menace germanique — une mission dans laquelle leurs descendants, dans une Suisse de culture germanique, ne pouvaient guère se retrouver...

Il n'est par ailleurs pas inutile de préciser que jusqu'au second tiers du XIXe siècle, le passé «helvète» de la Suisse n'est de toute façon pas perçu comme «pré-historique». Ces Helvètes auxquels on se réfère sont en effet ceux des historiens romains; comme tels, ils sont tenus pour

¹ L'historiographie de la question helvète dans la recherche antiquaire est lacunaire; cf. tout de même FURGER 1984, MARTIN-KILCHER ed. 1991.

² Cf. STADLER 1968, STETTNER 1991, MARCHAL 1991, 1992b.

³ Cf. notamment VIALANEIX & EHRARD (eds.) 1982, LYON-CAEN 1994, PINON 1991, POMIAN 1992a, DIETLER 1994.

⁴ Cf. KAESER 1998: 77 sqq. pour une discussion plus détaillée.

un peuple de l'Antiquité classique. Et si on leur reconnaît une préséance de droit sur les Romains, celle-ci ne pouvait encore se traduire par une antériorité chronologique. Pour cela, un obstacle épistémologique relatif à la conception du temps profond devait d'abord être levé¹.

LES PREMIERES SOCIETES D'ANTIQUAIRES

Nous avons déjà souligné² l'importance du phénomène associatif dans la diffusion des idées libérales et dans l'affirmation des identités nationales. Les sociétés savantes, toujours plus nombreuses et actives dès la troisième décennie du XIXe siècle, occupent une place centrale dans ce phénomène. Globalement, celles-ci participent du mouvement de la Régénération qui verra la moitié des cantons suisses se donner des constitutions libérales, à la suite de la chute de Charles X en France³. C'est dans ce contexte que s'inscrit la fondation, en 1832, de la première société suisse directement relative aux antiquités «nationales»: la Société des Antiquaires de Zurich qui, en dépit de l'apparition d'une homologue à Berne, cinq ans plus tard⁴, jouera un rôle capital pour l'archéologie à l'échelle du pays tout entier.

Ferdinand Keller et la fondation de la Société des Antiquaires de Zurich

Comme tous ses collègues lors de la fondation de la société, Ferdinand Keller (1800-1881) était un autodidacte en matière d'antiquités⁵. Professeur d'anglais au Technicum de Zurich, diplômé en théologie et en philosophie, il avait enrichi sa formation par des études de sciences naturelles à Paris, avant de passer quatre ans comme précepteur en Angleterre. A l'occasion de ce séjour, Keller avait été marqué par la visite qu'il avait rendu au site de Stonehenge et sur les tumulus de Salisbury. Fasciné par les antiquités «celtiques», Keller s'était alors intéressé de près aux travaux des antiquaires anglais, qui lui révélaient l'existence d'une histoire aux profondeurs insoupçonnées — une histoire d'avant l'histoire.

Peu après son retour en Suisse et de manière tout à fait fortuite, Keller assiste lors d'une promenade aux portes de la ville de Zurich, à la découverte par des ouvriers d'ossements humains dans un petit tertre du Burghölzli. Reconnaisant là des vestiges analogues à ceux qu'il avait pu observer en Angleterre, Keller prend les choses en main. Il ne tarde pas à explorer les

¹ Cf. les réflexions de OLIVIER 1998, pour les relations de contemporanéité entre la Gaule et Rome. KAESER 1995 discute un exemple de la perpétuation de cet obstacle épistémologique jusque tard dans le XIXe siècle.

² Voir ci-dessus, p. 190.

³ On peut considérer la vigueur du phénomène associatif en Suisse comme une conséquence indirecte de la privation générale des libertés individuelles sous la Restauration: toutes les énergies réformatrices se sont reportées sur la liberté d'association. Les relations de ces sociétés avec le radicalisme conquérant dès les années 1840 sont plus difficiles à débrouiller. De fait, l'anti-intellectualisme souvent provocateur des radicaux ne pouvait séduire les membres de ces sociétés, qui représentaient plutôt les élites libérales. La question est toutefois compliquée par l'absence de doctrine des radicaux, qui se définissaient eux-mêmes plutôt comme des "libéraux avancés": cf. KREIS 1998, qui propose une définition des valeurs et des programmes partagés par les libéraux et les radicaux dans la Suisse de 1848.

⁴ Cf. ZIMMERMANN 1992. On relèvera aussi la fondation de la Société d'histoire de la Suisse romande en 1837 (cf. COUTAZ & MOREROD 1993); à notre connaissance, toutes les autres sociétés cantonales strictement antiquaires sont postérieures à 1848.

⁵ Cf. MEYER VON KNONAC 1882, LARGIADER 1932, ZIEGLER 1982, SCHNEIDER 1991; également KAESER 2001e.

tertres voisins, qu'il identifie comme des tumulus celtiques sur la base du mobilier associé¹. Le pas est franchi: la Suisse connaît désormais elle aussi son «antéhistoire».

Cet heureux événement le pousse à fonder la Société des Antiquaires, dont l'objectif consistait à recueillir et étudier les antiquités, ainsi qu'à promouvoir la protection du patrimoine — une tâche dans laquelle elle profitait de la bienveillance du gouvernement zurichois. Celui-ci, qui est alors sur le point d'inaugurer sa nouvelle université, lui accorde en effet dès 1833 des subventions, tout en s'engageant à lui signaler toutes les trouvailles effectuées sur le territoire cantonal, à condition que les collections de la société soient accessibles au public, et que leur propriété demeure à l'Etat.

C'est donc l'archéologie qui, par une influence britannique, est à la source de cette première initiative institutionnelle en faveur des antiquités nationales. Les premières publications de la société zurichoise confirment cette orientation, puisque après le mémoire de Keller (1837) sur les tumulus du Burghölzli, celle-ci publie dans le premier numéro de sa revue (les *Mittheilungen der Antiquarischen Gesellschaft in Zürich*) les recherches de Frédéric Troyon (1841) sur le cimetière de Bel-Air, près de Lausanne². Cet intérêt pour l'archéologie apparaît plus nettement encore dans la volumineuse correspondance que Keller entretiendra, en tant que président de la société, avec ses collègues suisses et étrangers³. De fait, le rayonnement de la société s'étendait largement au-delà des frontières cantonales. De manière officieuse et sur le plan interpersonnel qu'autorisait le prestige de Keller, celle-ci a en effet été investie d'une autorité sur l'ensemble de la Suisse, pour laquelle elle servait en quelque sorte de pôle de référence et de centrale d'information.

Dans l'esprit de ses membres, l'archéologie (romaine ou «celtique») ne demeurait toutefois qu'un domaine particulier dans le cadre général des activités antiquaires, qui mariaient l'étude et la protection du patrimoine sous toutes ses formes (culturelle ou naturelle), la philologie, le folklore et l'histoire régionale. Durant les années 1840, la société semble davantage se préoccuper de recherches médiévales, et consent des efforts considérables dans la préparation d'un lexique du patois alémanique. L'enthousiasme initial pour les antiquités celtiques ne renaîtra qu'en 1854, à la suite des découvertes «lacustres».

Le monde des antiquaires

D'un bout à l'autre de l'Europe, du lustre poli des salons d'un patriciat nostalgique aux arrière-boutiques de notables pédants dans des bourgades provinciales, le monde des antiquaires se caractérise par une remarquable diversité⁴. Par-delà leur hétérogénéité, tous ces antiquaires

¹ Hallstatt D1.

² La datation et l'attribution culturelle de cette nécropole conduiront à une brouille entre Keller et Troyon: cf. MARTIN 1978, KAENEL 1990a: 14, et surtout LEITZ à paraître. De fait, Keller et la plupart de ses homologues alémaniques étaient animés (contre la reconnaissance de l'influence germanique) par un parti pris celtophile qu'il nous paraît excessif de qualifier de «celtomanie». A propos du statut équivoque des antiquités alamannes en Suisse, cf. FINGERLIN 1997.

³ Cette correspondance (*Briefe von Privaten*) est conservée dans les (très riches) archives de la société, abritées par le Musée national suisse, qui projette actuellement son inventarisation systématique. Pour la chronique des cinquante premières années de la Société des Antiquaires de Zurich, cf. FINSLER 1882.

⁴ Une diversité qui touche avant tout leur composition sociologique et leurs motivations sociales, politiques et idéologiques. Du fait de l'inscription régionaliste des antiquaires, celles-là sont en effet étroitement dépendantes des configurations spécifiques à leur environnement.

partagent du moins l'assurance de leur non-conformisme. D'une certaine manière, leur passion se développe en réaction à l'atmosphère intellectuelle ambiante: la ferveur avec laquelle ils s'attachent à l'étude des antiquités patriotiques s'inscrit en faux contre certains effets de l'esprit universaliste des Lumières. Positionnés en marge du monde académique dont ils réprouvent l'orthodoxie stérile, les antiquaires entendent opposer au passé lisse de l'Antiquité classique¹ celui, incarné et vivace, de la Patrie. Dressés au pied de la tour d'ivoire dans laquelle se sont réfugiées les élites universitaires cosmopolites, ils prétendent s'adresser directement aux peuples modernes dont ils comptent éclairer les héritages respectifs². Or, contrairement aux apparences, ce patriotisme essentialiste ne s'étouffe pas nécessairement dans un provincialisme intellectuel. L'hostilité à l'égard du cosmopolitisme élitiste de la science consacrée n'empêche pas les antiquaires d'enjamber allègrement les frontières: d'un pays, d'une contrée et d'une culture à l'autre, ceux-ci voyagent et correspondent souvent intensément, dans une émulation bienveillante qui ne préjuge pas de la diversité enrichissante des objets de recherche.

Le Romantisme n'est évidemment pas étranger à la ferveur des antiquaires³. C'est lui qui inspire ce goût pour les âges obscurs, les ruines délaissées et les héritages oubliés de la conscience individuelle et collective. C'est lui qui les porte à réanimer des passés sacrifiés sur l'autel de la raison — et à privilégier dans ces passés les aspects qu'ils jugent les plus spontanés: les rites, les mœurs et les croyances, qu'ils tiennent pour le produit inné de l'âme profonde.

Aussi indubitable soit-elle, il serait toutefois incorrect de préjuger de cette inspiration romantique pour en inférer le caractère fantaisiste des travaux. Chez tous ceux que la mémoire «disciplinaire» a préservé de l'oubli, on observe en effet un sérieux presque outrancier qui, loin d'être feint, sublimait précisément le souffle romantique. Dans leur forme, les travaux des antiquaires présentent un caractère prononcé d'érudition positive; ceux-ci mettent dans leurs études un soin minutieux, presque maniaque, qui peut les mener à des énumérations fastidieuses. Et sur le fond, c'est d'ailleurs bien eux qui se feront les auteurs des premiers classements de sources et de matériaux, de ces grands inventaires raisonnés dont les générations postérieures pourront tirer profit selon d'autres perspectives⁴.

L'archéologie des antiquaires

Les antiquaires du XIX^e siècle se distinguent par l'assiduité qu'ils manifestent à l'égard de la fouille, par un goût du terrain indissociable de leur prédilection pour le terroir. Leur archéologie, pourtant, ne se pratique pas qu'au fond des tranchées, ni même devant les collections de matériaux. Car pour les antiquaires, les vestiges du passé (surtout celtique) ne sont pas uniquement matériels: ils embrassent également le folklore, les traditions et les coutumes populaires, le vocabulaire ou la toponymie⁵.

¹ Cf. SCHNAPP 2000a, 2000b.

² Cette posture est particulièrement marquée dans le monde germanique: cf. MARCHAND 1996 (chapitre 5: *"Excavating the Barbarian"*), WIMJORRA 1996. À propos de la vogue contemporaine de l'Antiquité classique en Europe, cf. SCHNAPP 1982; on précisera tout de même que tout au long du XIX^e siècle, l'archéologie classique n'a pas fait l'objet d'un traitement particulièrement favorable dans les universités suisses (cf. DEONNA 1936, SCANDOLA 1984, BIELMAN 1987, KNOEPFLER 1988, SCHEURER 1994a). Sur la construction idéologique d'une opposition fondamentale entre le passé classique et les antiquités «nationales», cf. POMIAN 1992b.

³ Cf. KAESER 2000c: 56-60, pour une évocation de cet état d'esprit.

⁴ Cf. BERCE 1986.

⁵ Cf. COYE 1993c, BELMONT 1995.

Curieux de tous les enseignements, d'où qu'ils viennent, les antiquaires cultivent, dans la diversité des aptitudes qu'autorise leur dilettantisme, une indiscutable ouverture «pluridisciplinaire»¹. Cette ouverture masque pourtant mal le vice rédhibitoire de leurs approches: une absence souvent flagrante de méthode, ainsi que la pauvreté de leurs cadres interprétatifs², qui sont dépourvus de tout soubassement théorique. Ainsi, puisque les antiquaires privilégient une lecture historisante du passé, leur recours à l'ethnologie ou à la linguistique ne répond pas à un ordre conceptuel établi: celles-ci ne servent qu'à alimenter un fonds de références dans lequel ils puisent à volonté des arguments *ad hoc*³.

Exclues du monde académique, les études antiquaires souffrent en fait de leur défaut de cadres régulateurs: nulle école, nulle tradition ne peut s'imposer⁴. Malgré le caractère collectif (ou plutôt communautaire) du mouvement, chaque chercheur en est réduit à composer sa propre voie.

On notera enfin que les points d'ancrage chronologiques des antiquaires sont singulièrement vagues. Ce problème est d'autant plus grave que ces points d'ancrage sont destinés à demeurer flous, dans la mesure où la nécessité de les affermir ne s'impose pas aux antiquaires — ce qui, pour une archéologie des âges obscurs, constitue évidemment un comble. En définitive, les travaux des antiquaires conservent donc une finalité plus évocatrice qu'explicative.

En Suisse, l'irruption de l'univers palafittique sur la scène savante modifiera bientôt la donne: les «Lacustres» allaient bouleverser le petit monde des «antiquités patriotiques».

1854: L'INVENTION DE LA CIVILISATION LACUSTRE

Durant les premiers mois de l'année 1854, les caprices de la météorologie faisaient l'objet de toutes les conversations dans le petit village d'Obermeilen, sur les rives du lac de Zurich. D'une seule voix, tous les villageois s'accordaient sur le fait: de mémoire d'homme, on n'avait jamais vu un hiver aussi sec! Qu'allaient donc réserver les récoltes? Par chance, cette sécheresse offrait un avantage réel à ceux dont les terres jouxtaient le lac. Car cet hiver, celui-ci s'était retiré bien plus loin qu'il le faisait d'habitude dans sa fluctuation saisonnière. Profitant du niveau extrêmement bas des eaux, les riverains s'employaient ainsi à gagner du terrain sur le lac, en érigeant des digues sur le fond asséché, à des dizaines de mètres au large des berges. Or, dans cette entreprise harassante, le travail était contrarié par la présence de centaines de pieux fichés dans le sol, dont les têtes apparaissaient dans le limon charrié par les ouvriers.

Mais ce qui constituait un embarras pour les ouvriers faisait la joie des enfants d'Obermeilen: dans la vase remuée par les travaux, ceux-ci récoltaient en effet des quantités d'objets curieux et intrigants qui enflétraient leur imagination. Tout à l'excitation de leurs découvertes, ces écoliers n'allaient pas manquer de les montrer à leur instituteur, Johannes Aepli. Contrairement à leurs

¹ Cf. LEWUILLON 1992. Puisque ces différents domaines de savoir ne font alors pas l'objet de quêtes disciplinaires, le terme de «pluridisciplinarité» est évidemment inapproprié: nous ne l'utilisons qu'à défaut d'autre chose.

² Cf. WAHLE 1950/51.

³ Cf. KAESER 2000c: 58, pour le cas emblématique de Frédéric Troyon.

⁴ En dépit du goût des antiquaires pour la sociabilité savante, PIGGOTT (1989: 9) relève le caractère toujours très personnel de leurs travaux.

parents, celui-ci manifestait en effet un intérêt certain pour ces débris boueux. Contemplant ces fragments de terre cuite, ces tessons de céramique grossière, ces galets polis et affûtés, ces silex taillés, tous ces ossements et ces bois de cerf, Aepli s'interrogeait. Ces matériaux n'étaient assurément pas modernes: à quoi auraient-ils bien pu servir? Peut-être avait-on affaire à des ustensiles d'un passé éloigné? Désireux d'en avoir le cœur net, même au risque de se couvrir de ridicule, Aepli décide alors d'alerter, par la personne de son président, l'auguste Société des Antiquaires de Zurich dont les travaux faisaient l'admiration des hommes instruits et patriotes comme lui. Trop occupé pour se déplacer en personne, Keller le prie alors de lui faire parvenir un échantillonnage des matériaux recueillis.

S'il reconnaît aussitôt la valeur des trouvailles¹, Keller n'accorde toutefois pas un intérêt immédiat à cette affaire. Il se borne à faire paraître au printemps deux courtes notices signalant la découverte dans un hebdomadaire local (1854a, 1854b). Il estime pouvoir y affirmer déjà l'âge "celtique" des vestiges mis au jour, du fait de leur analogie avec ceux qu'on trouve en France, en Angleterre et surtout dans les pays scandinaves. Et pour lui, les pieux doivent avoir supporté une plate-forme sur laquelle étaient érigées "des maisons de pêcheurs".

En Suisse, le cercle des antiquaires était encore un tout petit monde. La nouvelle des découvertes d'Obermeilen fera donc rapidement le tour du pays; elle entraîne l'émulation des collègues de Keller, qui tournent leurs regards vers les rives des lacs. Comme à Obermeilen, les conditions étaient idéales, puisque l'ensemble des plans d'eau du Plateau suisse étaient affectés par la même sécheresse. Au fil des semaines et des mois suivants, le président de la Société des Antiquaires recueille alors de toutes parts des nouvelles enthousiastes: l'un après l'autre, tous les rivages du pays présentent des sites analogues!

Pour Keller, le signal est clair: cette matière mérite une attention particulière. Il s'attelle donc à la tâche, et rédige un solide mémoire (1854c), dans lequel il présente, après une description détaillée du site d'Obermeilen, l'ensemble des trouvailles effectuées dans le pays.

«Die keltischen Pfahlbauten in den Schweizerseen»: le premier «rapport lacustre» de Keller

Par l'application que Keller a mise dans cette entreprise, ce premier «rapport lacustre» (*Pfahlbaubericht*) constitue un monument d'étude antique. Après un exposé succinct des circonstances de la découverte d'Obermeilen, Keller décrit le gisement, puis l'organisation du «pilotage». La majeure partie de l'étude est cependant consacrée à une description méthodique du mobilier, selon un classement qui respecte à la fois la matière et la fonction des objets². Et ce n'est qu'après cette description minutieuse que Keller aborde la question de l'interprétation des vestiges — respectivement la nature du site, son âge et la "nationalité de ses fondateurs".

Se fondant essentiellement sur l'abondance de vestiges de la vie domestique et sur la présence de foyers, Keller n'hésite pas à y reconnaître un site d'habitat. Il s'interroge cependant sur son aspect, car il n'ignore pas que de nombreux savants admettent un niveau ancien plus bas des

¹ La découverte de la station palafitique d'Obermeilen a fait l'objet d'une abondante production historiographique; on consultera en particulier MARTIN-KILCHER 1979, KIMMIG 1981, SPECK 1981. Sur la fonction édifante, pour l'histoire disciplinaire, du récit quasi mythifié de la découverte de Keller, cf. COYE 1995; à ce propos, cf. aussi les considérations de CARROY & RICHARD (1998) sur les récits de découverte.

² Après la présentation et la discussion du site d'Obermeilen, Keller évoque celui de Mänedorf (lac de Zurich). Il reprend ensuite le même plan pour le site de Nidau, suivi par une description rapide des autres sites du lac de Bienn. Un court *addendum* est enfin consacré à la présentation sommaire des sites palafitiques du lac de Neuchâtel, du Léman, puis du lac de Sempach, du Greifensee, du Pfäferssee et du lac de Walenstadt.

lacs. Il discute donc longuement cette hypothèse (1854c: 80-82) avant de l'écarter définitivement¹. Le village était donc érigé au-dessus des eaux. Ou plus précisément, les habitations étaient érigées sur une commune plate-forme lacustre².

A vrai dire, Keller est parfaitement conscient du caractère insolite de l'habitat lacustre: édifier une pareille structure en plein lac devait avoir requis des efforts considérables, d'autant plus que les moyens techniques étaient encore rudimentaires. Il s'emploie par conséquent à en justifier le principe, soulignant son utilité dans la défense de la communauté contre les agressions extérieures, humaines, mais également animales; car pour Keller, les bêtes sauvages étaient encore nombreuses dans nos contrées en ces temps reculés. Puis il étaye sa proposition en arguant de parallèles ethnographiques³ et folkloriques⁴.

Sur l'âge du village d'Obermeilen, Keller affirme d'emblée son ignorance: tout au plus peut-on affirmer, selon lui, sa très haute antiquité. De fait, on n'y a trouvé que des ustensiles en pierre, en os, en bois ou en corne — ce qui le placerait dans l'«époque de la pierre» des antiquaires nordiques. Le président de la Société des Antiquaires relativise cependant la pertinence du système des trois âges: du nord au sud de l'Europe, ces trois âges ont assurément connu un décalage important. Keller note encore que ces distinctions commodées sont fréquemment contredites par les faits: sur les sites d'habitat, des vestiges des différents «âges» apparaissent souvent simultanément. De plus, comme quelques auteurs l'ont démontré, certains ustensiles en silex ont été taillés au moyen de percuteurs en fer! Bref, Keller juge plus prudent d'admettre que le village d'Obermeilen date d'une époque très reculée, *"alors que le bronze et le fer étaient certes déjà connus depuis longtemps⁵, mais n'étaient pas encore usuels dans nos contrées, de telle sorte que l'on ne recourait pas encore à ces métaux pour la fabrication des ustensiles courants de la vie domestique (...)"*⁶.

¹ Cette élévation (dont l'ampleur demeurerait incertaine) était attestée. Mais on estimait qu'elle résultait de l'accumulation de déchets anthropiques dans l'exutoire des plans d'eau. Cette argumentation faisait donc commencer l'élévation avec l'installation d'agglomérations urbaines à l'exutoire des lacs; or, parmi les lacs ayant livré des «pilotes», certains sont dépourvus d'agglomération sur leurs berges. Ayant posé a priori l'identité fonctionnelle de tous les pilotes mis au jour en Suisse, Keller pouvait donc écarter l'hypothèse d'un niveau plus bas des lacs (ou du moins suffisamment bas pour que l'habitat ait été élevé sur la terre ferme).

² Comme tous ses contemporains, Keller ne discute pas le principe de cette plate-forme soutenant tous les édifices, que ne pouvaient pourtant confirmer les parallèles ethnographiques et folkloriques invoqués pour justifier la plausibilité de l'habitat lacustre. En fait, confrontés aux champs de pieux d'une forte densité que présentent la plupart des sites palafittiques, les fouilleurs du XIXe siècle n'étaient pas conscients de leur fréquente non-contemporanéité: pour eux, tous ces pieux avaient appartenu à un seul et même village, et avaient été fichés ensemble dans le sol. Dans ces circonstances, ils devaient avoir servi à supporter une structure unique et très massive: la plate-forme. Cf. KAUFMANN 1979 (notamment n. 3).

³ Pour la problématique architecturale, Keller se réfère à trois villages papous situés dans la baie de Doreï, en Nouvelle-Guinée — tels qu'ils avaient été décrits, assez récemment, par l'explorateur français Jules DUMONT D'URVILLE (1830-33). Au fil du texte, Keller recourt à d'autres parallèles ethnographiques (notamment en Nouvelle-Zélande, à travers le témoignage de James Cook), afin d'éclairer diverses questions touchant aux techniques, aux mœurs et aux coutumes des Lacustres. Sur ces parallèles ethnographiques, cf. KAUFMANN 1979, qui relève le rôle qu'a pu jouer, dans l'interprétation de Keller, la description (semi-fabuleuse) des habitats des Péoniens sur le lac Prasias par HERODOTE (1964: 363 [Terpsichore, 16]); à ce propos, cf. encore ZIMMERMANN 1990.

⁴ KELLER (1854c: 81, notre trad. de l'allemand) évoque en effet *"les maisons de pêcheurs que l'on voyait jadis sur les rives de plusieurs lacs suisses, et que l'on voit peut-être encore"*. A ce propos, cf. BANDI 1983/85; il serait intéressant d'étudier attentivement le très célèbre tableau de Konrad WITZ, *La Pêche miraculeuse* [1444], qui constitue l'un des premiers paysages réalistes de l'histoire de l'art occidental, et qui paraît bien représenter de telles maisons de pêcheurs! A notre sens, on n'a pas pris la mesure de l'efficacité identitaire de ce parallèle folkloriste dans le contexte sociopolitique du milieu du XIXe siècle. En fait, Keller laisse entendre à ses lecteurs qu'il existerait une sorte d'atavisme lacustre dans la population suisse. Traversant les millénaires, l'habitat lacustre serait ainsi une sorte de caractéristique nationale, dont les dernières attestations étaient en cours d'être éradiquées par la modernisation des infrastructures.

⁵ Le seul objet métallique d'Obermeilen consistait en un bracelet en bronze (KELLER 1854c, pl. III, fig. 13 — STRAHM 1971: fig. 10, no. 7) attribuable au Bronze ancien. En fait, Keller se fondait sur la présence fréquente d'objets en bronze (et occasionnellement, d'objets en fer) dans les palafittes du lac de Bière (qu'il considérait a priori comme contemporains de ceux de Suisse orientale).

⁶ KELLER 1854c: 83-84 (notre trad. de l'allemand).

Restait à traiter de la "*nationalité*" des habitants d'Obermeilen. Keller (1854c: 85, 97-98) reconnaît que le site n'a pas livré de vestiges dont les caractéristiques permettraient d'en juger. Cet état de fait ne l'empêche cependant pas de résoudre la question (à laquelle il accorde, dans la tradition antiquaire, une importance considérable). Pour Keller, la particularité de l'habitat lacustre autorise en effet à y voir la marque d'un peuple singulier. Les habitants d'Obermeilen et des autres sites de Suisse orientale appartiennent donc à la même ethnie que ceux des villages de Suisse occidentale, notamment sur les rives du lac de Bienne. Or, dans ces derniers sites, les décors et les formes du mobilier en bronze permettent de l'attribuer à l'"*élément celtique*". Pour lui, les Lacustres constituent par conséquent un "*rameau*" du peuple celte, "*depuis longtemps disparu cependant lorsque les Celtes apparaissent dans l'histoire de l'Europe méditerranéenne*".

La fièvre lacustre

Partout en Suisse, les travaux de Keller entraînent une véritable frénésie de recherches: tous ceux qu'intéressent les antiquités patriotiques concentrent leur activité sur la prospection lacustre, qui fait l'objet d'une intense production éditoriale. De jour en jour, le cercle des antiquaires s'élargit, et leurs études gagnent en notoriété. Dans les bourgades les plus provinciales du Plateau, des notables se tournent vers Keller pour l'informer de leurs découvertes et pour réclamer des instructions. Afin d'étoffer leurs collections, ils en appellent à la *vigilance* des populations riveraines et promettent de solides rétributions contre les antiquités recueillies. De la sorte, l'intérêt pour les stations lacustres déborde bientôt les milieux de la bourgeoisie cultivée: nombre de pêcheurs complètent leurs revenus par le produit de la collecte des matériaux préhistoriques. Certains se spécialisent même dans cette activité, mettant au point des techniques élaborées de «pêche lacustre» qui font usage de pinces et de dragues¹. La demande était même tellement forte que la richesse exceptionnelle des sites ne pouvait en faire raison. Sous l'effet des prix élevés acquittés par la plupart des collectionneurs, on assiste ainsi à l'apparition de véritables ateliers de faussaires².

La «civilisation lacustre» inventée par Keller atteint dès lors une popularité extraordinaire³. La littérature et les Beaux-arts ne manquent pas de puiser à cette source suggestive⁴. Et avant d'atteindre ces livres d'école que le développement de l'instruction publique rendait toujours plus nombreux, les Lacustres étaient entrés dans l'imaginaire des milieux les plus modestes: les médias populaires (feuilles d'annonces, calendriers et almanachs) leur accordaient un intérêt manifeste, annonçant les découvertes récentes et reproduisant des reconstitutions de villages. Les Lacustres interviennent également en bonne place dans les «cortèges historiques» — des manifestations très populaires qui consistaient en processions de groupes costumés figurant l'histoire nationale⁵. Des ateliers spécialisés proposent encore des maquettes lacustres, et l'on réalise même, en divers lieux, des reproductions grandeur nature de tels villages!⁶

¹ Cf. DESOR 1865a: figs. A, B et C.

² Notamment à Concise, dès 1859; en 1882-87, ce sera l'épisode de l'«âge de la corne», forgé de toutes pièces par un habile artisan. A ce propos, cf. WAVRE 1890, VAYSON DE PRADENNE 1932, KAESER 2000c: 64, 75-78. La naïveté dont la communauté savante a fait preuve en la matière mériterait une étude approfondie: elle reflète éloquentement l'«horizon d'attente» des antiquaires.

³ Sur la médiatisation des recherches (et des spéculations) palafitiques, cf. notamment EDER & TRÜMPY 1979.

⁴ Cf. MARTINI 1974, STERN 1979, BANDI & ZIMMERMANN 1980, RIFOLL 1994, RÜCKERT 1997, ZIMMERMANN 1998.

⁵ Cf. GANTNER 1970, ZIMMERMANN 1991, RÜCKERT 2000.

⁶ Cf. BANDI 1979, 1982, 1983, SCHÖBEL 1997.

La fausse nouveauté d'un objet de recherche

On argue généralement de la séduction manifeste exercée par l'imaginaire lacustre pour expliquer l'intensité de l'intérêt provoqué en Suisse par les études palafittiques. La puissance soudaine¹ de cet engouement pose toutefois un problème. Car la découverte d'Obermeilen n'était pas aussi nouvelle que cela.

On sait en effet que bien avant les antiquaires, les pêcheurs connaissaient l'existence de ces pilotages qu'ils évitaient soigneusement, de crainte d'y déchirer leurs filets. De longue date, l'une des distractions favorites des enfants des villages riverains consistait d'ailleurs à rivaliser d'adresse pour briser les pots encore entiers qui apparaissaient entre les pieux². On trouve même, dès le XVe siècle, des attestations écrites de la reconnaissance de champs de pieux sous l'eau, qui seront parfois entérinées par la toponymie. Et au milieu du XVIe siècle, l'humaniste Vadian avait déjà interprété les sites palafittiques de Rorschach et d'Arbon (lac de Constance) comme des vestiges d'habitat³. Certes, pas plus que leurs enfants, les pêcheurs n'avaient conscience du caractère archéologique de ces gisements; et si certains érudits en avaient reconnu la nature dès la Renaissance, il ne leur était alors pas donné d'y voir des vestiges préhistoriques.

Cet état de fait ne peut pourtant accréditer la nouveauté de la découverte de Keller. Car quelques années avant lui, d'autres antiquaires (Emmanuel Müller, Albert Jahn et Friedrich Schwab) avaient déjà exploré sur les rives du lac de Bienne des stations palafittiques qu'ils avaient reconnues comme antéhistoriques⁴. Dès 1848, Keller lui-même était d'ailleurs informé de ces recherches qui n'étaient même pas demeurées inédites, puisque Jahn (1850: 33) décrit le site de Mörigen dans sa carte archéologique du canton de Berne.

Comment expliquer dans ces circonstances que la «fièvre lacustre» suscitée par les *Pfahlbauberichte* de Keller ne se soit pas manifestée lors des découvertes antérieures des trois antiquaires bernois? De fait, ceux-ci ne jouissaient pas de l'influence et du crédit accordés à Keller. Cette explication ne peut néanmoins être tenue pour suffisante: la cause de cet écho contrasté doit être recherchée ailleurs. Car si Jahn, Müller, Schwab et Keller avaient étudié le même objet, auquel ils donnaient tous un âge antéhistorique, ce dernier y avait vu tout autre chose que ses collègues.

Pour ceux-là, les vestiges palafittiques étaient ceux de bâtiments érigés sur la terre ferme, en quelques points isolés du seul lac de Bienne. Comme on l'a vu, Keller y reconnaissait des villages élevés *sur* les eaux. Et surtout, Keller avait d'entrée de jeu généralisé le phénomène, puisqu'il posait, sur la particularité du mode d'habitat, l'unité culturelle et ethnique des habitants de tous les sites explorés. En définitive, là où ses collègues déterraient quelques gisements de matériaux préhistoriques, Keller faisait revivre un peuple, une civilisation entière, totalement oubliée de la mémoire humaine.

¹ On notera toutefois qu'à l'examen, la «fièvre lacustre» ne paraît pas s'être propagée avec la rapidité souvent alléguée. En Suisse, le phénomène ne paraît avoir atteint son comble qu'au début des années 1860.

² En une anecdote savoureuse, MARCOU (1896, I: 32-33) rapporte qu'informé aux Etats-Unis des progrès de la recherche palafittique, Agassiz lui-même se remémorait avec consternation de ces jeux de son enfance à Môtier, au bord du lac de Morat.

³ Pour ces attestations anciennes, cf. en particulier BANDI 1954: 185, SPECK 1981: 98-100, 1990: 9-10.

⁴ Cf. VON KAENEL 1979. Sur Albert Jahn, cf. BANDI 1967; sur le colonel Friedrich Schwab, cf. BOURQUIN 1954.

En dépit du style austère et de la forme sévère du premier *Pfahlbaubericht* (1854c), l'ambition de cette interprétation ouvrait ainsi des perspectives lyriques à l'émergence du «mythe lacustre»¹.

LA SEDUCTION DE L'IMAGINAIRE LACUSTRE

Au-delà de la signification qu'on pouvait lui accorder et de par son exotisme propre, le passé palafittique ressuscité par Keller était doté d'une intense force de séduction sur l'imaginaire collectif². Cette séduction repose d'abord sur la fascination exercée par les mondes engloutis — une fascination qu'on retrouve par exemple à l'origine des légendes d'Ys et de l'Atlantide. Or, contrairement à ces récits fabuleux, la résurrection des villages lacustres ne résultait pas de l'évocation poétique ou de spéculations philosophiques: elle se fondait sur une démonstration scientifique — ce qui, en ce XIX^e siècle si positif, en augmentait assurément l'attrait. L'idée de retrouver le passé dans les eaux renvoie d'ailleurs à un archétype de la pensée humaine, qui doit en légitimer le principe. Et si, comme la grotte, le fond des eaux paraît être doté de cette propriété, c'est probablement parce que ces deux espaces évoquent l'image du ventre maternel.

Pour les contemporains de Keller, la crédibilité de ce passé singulier était encore renforcée par sa trivialité insolite. Contrairement aux objets habituels de la recherche archéologique de cette époque, qui ressortissaient presque exclusivement aux domaines funéraire et militaire (ou tenus pour tels), les stations lacustres jetaient un jour nouveau sur la préhistoire. Puisqu'il s'agissait d'habitats, les vestiges mettaient en lumière des ancêtres étonnamment proches, occupés aux tâches les plus banales de l'existence quotidienne. A ce titre, les conditions exceptionnelles de conservation des éléments organiques renforçaient cette illusion de proximité. En fouillant les couches archéologiques, on mettait en effet au jour des outils entièrement conservés avec leur dispositif de préhension, des paniers, des tissus, et même des aliments (noisettes, noix, pommes, pains, graines, etc.). En un mot, les villages lacustres paraissaient avoir été abandonnés la veille même par leurs bâtisseurs!

Cette immédiateté apparente accentuait le charme d'un univers lacustre généralement plongé dans une intemporalité irénique³ propre aux représentations de l'âge d'or.

Un âge d'or rousseauiste

Des médias les plus populaires jusqu'aux textes savants, le monde lacustre apparaît sans conteste comme un idéal. Installé au bord des lacs, qui offraient une subsistance abondante et

¹ L'audience de Keller a sans doute grandement profité de l'insertion d'une reconstitution du village d'Obermeilen dans les planches du *Pfahlbaubericht*. De fait, la servilité dont ses continuateurs ont fait preuve à l'égard des canons proposés par Keller (cf. COYE 1995) atteste du pouvoir évocateur de cette seule image, auprès d'un public qui a rapidement dépassé celui du lectorat actif de la revue de la Société des Antiquaires. A ce propos, cf. KAESER 2002b.

² Les répercussions de la vision du monde palafittique proposée par Keller ont fait l'objet de nombreux travaux, parmi lesquels nous relèverons en particulier BANDI & ZIMMERMANN 1980, CAPITANI 1987, 1998, OSTERWALDER-MAIER 1990a, 1990b, RUPOLI 1994, VOGT 1996, MÜLLER-SCHIESSEL 1998/99; cf. également PETREQUIN 1984: 19-41, CATTANI 1990, ZIMMERMANN 1991, RAMSEYER 1997, RÜCKERT 1998. Notre point de vue est développé en détail dans KAESER 2000a (cf. également KAESER 1997b, 1998).

³ Cf. KAESER 1997b.

assuraient hygiène et propreté¹, le Lacustre cultive un rapport harmonieux avec une nature généreuse, dont le contact vivifiant forge la ténacité de son caractère tout en entretenant sa tempérance et sa modération. En fait, les rives des lacs héritent des vertus conférées auparavant au seul environnement alpin: le Lacustre figure comme un digne émule du «pâtre suisse» célébré par les Preromantiques².

En vérité, l'imaginaire lacustre est empreint de nostalgie: cet univers prend la forme d'un âge d'or³. Cette projection n'est guère originale, puisqu'au fil de l'histoire de l'archéologie, quantité d'autres passés spécifiques ont été considérés comme des «paradis perdus»⁴ — une notion pour le moins vague. Du point de vue, non pas de l'histoire des mentalités mais de celui de l'histoire intellectuelle, cette référence à l'âge d'or nous paraît néanmoins particulièrement pertinente. En effet, l'âge d'or incarné par les Lacustres s'accorde de manière frappante avec la définition très précise et rigoureuse qu'en donne Rousseau⁵. Or, comme on connaît l'ascendant considérable du philosophe genevois dans la Confédération du début du XIXe siècle, il paraît raisonnable d'admettre que d'une certaine manière, ce sont les spéculations philosophiques de Rousseau qui ont informé la vision idéale construite par les Suisses à propos de leur propre passé.

LES LACUSTRES ET L'IDENTITE NATIONALE

A eux seuls, les motifs invoqués ci-dessus suffiraient à expliquer la popularité de l'univers lacustre. Il s'en trouve cependant d'autres, de nature politique. Les Lacustres se prêtaient en effet idéalement à l'identification des Suisses modernes; ils renforçaient le sentiment d'appartenance commune, dans un pays dont l'unité n'avait été réalisée que tout récemment, dans la douleur.

L'Etat fédéral institué par la constitution de 1848 était en effet un pays nouveau, dans lequel les divisions de la guerre civile du *Sonderbund* rardaient à se cicatriser⁶. Seule une identité nationale forte pouvait dès lors sublimer les clivages politiques et confessionnels ainsi que les différences «ethniques» et linguistiques. Et l'union confédérale était d'autant plus nécessaire que la Suisse se trouvait désormais très isolée sur la scène européenne: unique démocratie sur le continent, elle devait encore faire face à l'émergence des nationalismes voisins. Bien entendu, dans un pays aussi composite, l'identité nationale ne pouvait se fonder (abstraction faite du partage d'un paysage commun) que sur l'histoire.

¹ Des caractéristiques loin d'être anecdotiques et qui sont souvent mises en relief, dans un climat hygiéniste particulièrement prononcé en Suisse (cf. HELLER 1979).

² Sur le mythe des Alpes et son rôle dans la construction identitaire helvétique, voir ci-dessus, p. 73 (références en n. 1). Ces deux environnements se verront d'ailleurs bientôt associés, contre l'évidence des faits archéologiques (KAESER 2000a: 88-89).

³ A cet égard, la nature délibérément insulaire de l'habitat palafittique souligne son caractère utopique: les habitants d'Utopie (MORE 1987) s'étaient eux aussi soustraits au continent en se retranchant la presqu'île sur laquelle ils s'étaient établis. Seul parmi toutes les représentations lacustres, le village proprement concentrationnaire de J. STAUB (1864) s'écarte clairement du canon paradisiaque. Paradoxalement, il ne nous semble pourtant pas contredire la thèse de l'âge d'or, compte tenu des aspirations utopiques que l'on doit reconnaître aux totalitarismes du XXe siècle.

⁴ Cf. ainsi le célèbre article de Marshall SAHLINS (1968). A ce propos, cf. STOCZKOWSKI 1994.

⁵ Notamment dans la seconde partie du *Discours sur l'origine de l'inégalité* (1971). Pour des références précises aux nombreux aspects de l'œuvre de ROUSSEAU qui peuvent être invoqués, de même que pour une argumentation circonstanciée de ce rapprochement, cf. KAESER 2000a: 90-91.

⁶ Voir ci-dessus, p. 103 (n. 2). A ce propos, cf. les réflexions stimulantes de HERRMANN & PALMIERI 2001.

Or, au milieu du XIX^e siècle, la définition d'une histoire «nationale» crédible rencontrait de fâcheux problèmes. Pour des raisons éminemment politiques, le discours identitaire de la nouvelle démocratie ne pouvait puiser ses références dans l'Ancien Régime, synonyme d'inégalité (tant entre les cantons qu'entre les individus), de sujétion des campagnes aux villes, d'alliances séparées et de leur symbole désormais honni, le service mercenaire. Depuis longtemps, les partisans de l'union helvétique invoquaient de préférence les temps glorieux du Moyen Âge. Cette solution commode se dérobaient pourtant sous la plume des historiens du XIX^e siècle. Car à la faveur de la diffusion des règles de la critique historique, ceux-ci découvraient le caractère légendaire des anciens récits fondateurs¹ (Guillaume Tell, le serment des Trois Suisses, etc.). Privé de ses éléments héroïques, le passé médiéval de la Confédération pouvait n'apparaître que comme une longue succession d'alliances circonstancielles et intéressées.

Dans ces conditions, on pouvait être tenté de puiser des références dans un passé plus lointain, dans cette antéhistoire que le XIX^e siècle découvrait enfin. Or, comme on l'a vu, les informations dont on disposait sur les Helvètes se prêtaient mal à l'exploitation de ce passé². Tel n'était en revanche pas le cas des Lacustres: en 1854, six ans après l'instauration du nouveau régime, ceux-ci arrivaient par conséquent à point nommé pour combler une lacune identitaire.

Keller ayant fait des Lacustres un peuple particulier, il était facile d'y voir les aïeux des occupants modernes du même territoire. Et puisque les Lacustres apparaissaient comme une civilisation à part — la première de l'histoire de l'humanité — la spécificité suisse plongeait ses racines jusqu'aux origines de la société³: originelle, l'union des Confédérés était donc primordiale. Par-delà les millénaires, les Suisses partageaient un destin commun. Et au regard de ces millénaires, les facteurs modernes de division paraissaient dérisoires.

Aussi intéressée soit-elle, cette identification n'était pas véritablement arbitraire. Car tels que l'archéologie les révélait, les Lacustres étaient réellement dotés de caractéristiques conformes à l'image que les Suisses avaient (ou voulaient se donner) d'eux-mêmes. De par leur habitat si particulier, ils se montraient en effet dignes de leurs descendants, qui se flattaient de former un cas à part: le fameux *Sonderfall* suisse. De manière éclatante, leur retrait sur les plate-formes lacustres symbolisait par ailleurs dans le passé la conception que les Suisses avaient de leur propre pays: une oasis de tranquillité, toujours menacée par la violence du monde extérieur⁴. D'autre part, puisque la géographie, le «paysage national», contribue également à la formation de l'identité nationale, les Lacustres, ici encore, répondaient de manière idéale aux nouvelles exigences. Face aux récits médiévaux, qui prenaient place dans les vallées les plus reculées, les Lacustres magnifiaient un autre paysage: celui des lacs du Plateau. Or, au milieu du XIX^e siècle, c'est précisément au cœur des vallées alpines que résidait le noyau de la résistance conservatrice, hostile au changement et à la démocratie parlementaire. Habitants des vastes plaines, navigant d'une rive à l'autre des lacs, les Lacustres offraient un substitut commode, bien mieux adapté à l'image de la nouvelle Suisse, ouverte, industrielle et commerçante.

¹ Cf. CAPITANI 1987, 1998, MARCHAL 1990: 369-370. On précisera que si cette prise de conscience était embarrassante pour les historiens, elle n'a que modérément fait obstacle au développement des références médiévales dans le discours identitaire: cf. MARCHAL 1992b.

² Voir ci-dessus, p. 202; pour une argumentation détaillée, cf. KAESER 1998.

³ Dans l'esprit des savants de l'époque, c'est en effet avec le Néolithique (l'agriculture et la sédentarité) que commence la civilisation (cf. BLANCKAERT 1993b: 22 sqq.). Contrairement à l'homme des cavernes, les Lacustres ne se conjuguent qu'au pluriel: c'est dans leurs villages qu'est inaugurée l'organisation sociale.

⁴ Sur le sentiment d'insularité helvétique, cf. RESZLER 1986: 10-14.

Enfin, dévoilés par leurs habitats et non par des sépultures, des temples ou des champs de bataille, les Lacustres apparaissaient comme un peuple égalitaire, pacifique, industriel et pragmatique. Ils s'accordaient en tous points aux représentations cultivées en Suisse sur le «génie national». Erigés en ancêtres fondateurs de la nation, ils jouèrent ainsi un rôle notable¹ dans la construction d'une identité suisse réellement aboutie au début du XXe siècle seulement.

LE MYTHE LACUSTRE: UN RECIT UNIFICATEUR

Dans la Suisse de l'immédiat après-1848, la référence aux Lacustres permettait donc d'affermir l'identité nationale tout en légitimant la nature foncièrement égalitaire du nouveau régime de la démocratie libérale. En la matière, l'exploitation idéologique va cependant encore plus loin, et nous autorise à parler d'un vrai *mythe* lacustre.

On a vu que par l'évocation de l'âge d'or, l'imaginaire lacustre illustre en quelque sorte un «bon vieux temps» qu'on oppose volontiers aux mutations brutales du présent. A ce titre, et dans le contexte des bouleversements sociaux et économiques imposés par la Révolution industrielle, les Lacustres flattent donc une certaine nostalgie passéiste. Pourtant, le message véhiculé s'avère en réalité bien plus complexe, puisqu'on sait que sous la plume de la plupart de ses commentateurs, la préhistoire venait à l'appui de l'idéologie du progrès, dont elle paraissait confirmer le caractère naturel et inéluctable.

En vérité, l'imaginaire lacustre est investi simultanément de deux messages totalement contradictoires: embrasser d'une part la crainte (réactionnaire) du changement en chantant un âge de bonheur révolu, et justifier d'autre part la ligne libérale et progressiste des autorités démocratiques en affirmant le caractère nécessaire du progrès social, politique et économique.

Entre ces deux extrêmes, c'est la contradiction qui est significative. Car si l'on adopte la définition anthropologique du mythe historique², sa propriété essentielle consiste précisément à jouer sur les ambiguïtés pour ménager, sur un même objet, des lectures qui s'opposent selon une logique rationnelle. En transcendant les divisions idéologiques, le mythe lacustre compose un récit unificateur; il s'imprègne des limites respectives des deux positions pour les résoudre dans leur conjonction. Car si les conservateurs étaient effrayés par le changement, c'est parce qu'ils y voyaient une rupture avec un passé réputé stable. Et à l'inverse, si les progressistes applaudissaient à ce même changement, ils n'en éprouvaient pas moins certaines angoisses devant les probables effets délétères du progrès sur la moralité de leurs compatriotes — dans les classes dites «dangereuses».

Or, en reliant dans une même dynamique le présent et l'avenir en construction au passé le plus lointain, l'antéhistoire lacustre calmait les appréhensions des premiers. Quant aux angoisses des seconds, celles-ci devaient s'éteindre devant l'affirmation de la contingence morale

¹ A cet égard, on remarque que la première intervention de l'Etat fédéral en matière culturelle (JOST 1987) a précisément porté sur l'achat d'une (très onéreuse) collection de matériaux palafittiques qu'on refusait de laisser partir à l'étranger (FORRER 1887). Et en fin de compte, c'est cette même collection qui conduira la Confédération à la fondation du Musée national suisse — ce qui témoigne de l'importance du passé lacustre pour l'identité nationale. Cf. ZIMMERMANN 1987, DRAEYER 1998, CAPITANI 1998, 2000.

² Cf. LEVI-STRAUSS 1985 (notamment 30-36 et 273-291), VERNANT 1996: 9 sqq. La qualité *mythique* de cet imaginaire lacustre n'est donc pas celle de la simple lecture «fantaisiste» du passé à laquelle tous les analystes (à l'exception de RIPOLL 1994) paraissent l'avoir réduite jusqu'ici (cf. aussi KAESER 1997b, 1998, 2000a).

du progrès. Exception marquante dans l'atmosphère rousseauiste des représentations lacustres, la société palafittique paraît en effet orientée toute entière autour d'une vertu cardinale: le travail¹, que les exégètes présentent comme la condition, non seulement du bonheur des Lacustres, mais aussi de leur évolution harmonieuse. C'est en définitive cette vertu laborieuse des anciens Lacustres qui leur a permis de progresser, et de placer la civilisation occidentale sur les rails du Progrès².

Le mythe lacustre autorisait ainsi la réconciliation nationale en mettant au service des progressistes au pouvoir le respect des valeurs traditionnelles des conservateurs. En un mot, l'âge d'or lacustre était marié au projet de fondation d'une nouvelle société idéale. L'imaginaire lacustre était donc revêtu de propriétés transcendantes: la nostalgie portait sur un âge d'or que l'on pouvait ranimer, à condition de pratiquer les vertus primitives et authentiques des pères de la patrie.

LES ETUDES PALAFITTIQUES: VERS UNE REGENERATION DE L'ARCHEOLOGIE

Aussi séduisante soit-elle, il peut *a posteriori* paraître surprenant qu'en dépit de fondements somme toute assez fragiles, l'interprétation «lacustre» de Kellet n'ait pas rencontré de réelles critiques de la part de ses contemporains³. A vrai dire, l'autorité du Président de la Société des Antiquaires a pu étouffer d'éventuels doutes chez certains de ses collègues. Il semble cependant que cette absence de questionnement ait surtout été liée au profit considérable que les recherches archéologiques tiraient de la théorie de Keller. Car celle-ci ne leur procurait pas seulement audience, considération et popularité. Par son caractère synthétique et globalisant, elle présentait encore l'avantage d'offrir aux antiquaires l'opportunité de mener sereinement cette «science normale» dont Thomas Kuhn (1983a) a démontré l'attrait dans la communauté scientifique.

De fait, plus qu'une seule interprétation du mode d'habitat palafittique, Keller dressait, pour ces études antiquaires jusqu'alors privées de schémas explicatifs déterminés, un cadre épistémologique clair. Par sa «civilisation lacustre», il définissait en effet un objet bien circonscrit, topographiquement et chronologiquement. De plus, la spécificité de cette civilisation répondait aux interrogations prioritaires des antiquaires, sur les mœurs et la nationalité des auteurs des industries afférentes. On notera encore qu'en raison de la rareté et de la discrétion extrêmes des

¹ Ici encore, cette caractéristique (dont l'écho est empreint de calvinisme) ne résulte pas d'une invention *ab nihilo*. Car contrairement aux gisements archéologiques explorés d'ordinaire au XIX^e siècle, les habitats lacustres livraient peu de mobilier «militaire» ou «cultuel»: l'essentiel des trouvailles consistait en ustensiles et en outils, ou en outils destinés à la fabrication d'autres outils. Le Lacustre apparaissait donc réellement comme un artisan, un travailleur. Mais c'est la plate-forme qui livrait la démonstration la plus éclatante de cette ardeur au travail des Lacustres: afin de garantir leur indépendance et se protéger contre la vanité jalouse de leurs voisins, ceux-ci n'avaient pas hésité à fournir un effort prodigieux...

² A cet effet, les analystes ne se priveront pas de comparaisons désobligeantes à l'égard des peuples «primitifs». A leurs yeux, l'état jugé stationnaire de ces peuples ne contredisait pas la loi du progrès; il n'en démontrait que le caractère contingent. Seul le travail pouvait en effet *mettre en œuvre* et alimenter le progrès. Si ces «primitifs» étaient tombés du grand ascenseur de l'Histoire, c'était en raison de la paresse et de l'indolence qu'encourageait leur vanité (RIPOLL 1994: 210-211).

³ De manière significative, la remise en question de la théorie lacustre devait venir de l'étranger — d'Allemagne en l'occurrence, avec les travaux de Hans Reinert et de Walter Staudacher dès les années 1920, puis d'Oscar Paret, dans les années 1940. Dans ces circonstances, seule la fin de la Seconde Guerre mondiale permettra le développement d'un débat serein, après des polémiques très violentes (TSCHUMI & AL. 1929, PARET 1941/42, KELLER-TARNUZZER 1948, ZBINDEN 1958). A ce propos, cf. BANDI 1954, SALTER 1959, SPECK 1981, PETREQUIN 1984: 19-41, WINIGER 1984, RÖCKERT 1998.

attestations d'une occupation paléolithique, cette civilisation lacustre paraissait recouvrir l'ensemble de l'antéhistoire suisse, des origines de l'agriculture et de la domestication jusqu'à l'irruption des Romains dans l'histoire nationale¹. Face à l'éparpillement conceptuel des anciens travaux antiques, le modèle de Keller faisait ainsi coïncider étroitement objet d'étude et domaine de recherche — un tour de force d'autant plus opportun que ce domaine s'était désormais enrichi de nouvelles approches qui auraient pu menacer son intégrité: les approches naturalistes.

Si Keller s'inscrit dans la tradition antienne, on a vu que contrairement à la majorité de ses collègues et disciples, il était au bénéfice d'une formation et d'une certaine maîtrise en matière de sciences naturelles. Loin de se cantonner à l'univers étroit des antiques, il fréquentait donc volontiers ces cercles naturalistes auquel son enseignement au Technicum lui donnait un accès aisé. Certes, depuis la fondation de la Société des Antiques, ceux-ci n'avaient manifesté qu'un intérêt poli pour la passion de leur jeune collègue. Suite à la découverte d'Obermeilen, celui-ci n'en avait pas moins compris le parti qu'il pouvait tirer de leur collaboration. Les fouilles lacustres livraient en effet des matériaux parfaitement insolites, que l'histoire naturelle devait permettre de mieux apprécier. Keller n'hésitera donc pas à se tourner vers eux pour soumettre ces matériaux à leur expertise.

Ce faisant, il déclenchait un processus aux perspectives inattendues. Car ces naturalistes ne se borneront pas à *répondre* aux questions de l'antienne. Séduits eux aussi par l'univers lacustre, ils allaient se mobiliser sur une problématique qu'ils n'hésiteront pas à intégrer dans leurs propres programmes de recherche. Et faisant preuve en la matière d'une ambition heuristique et d'un dynamisme étrangers aux antiques, ils introduiront, à travers cet objet d'étude, des approches et des questionnements tout à fait novateurs dans le domaine de l'«antéhistoire». La coopération des naturalistes et des antiques dans les études palafittiques devait par conséquent transformer le paysage d'une archéologie bientôt qualifiée de *préhistorique*.

La redécouverte de l'antéhistoire par Desor s'inscrit dans ce mouvement. A ce titre, son intervention n'avait donc rien d'original. A la différence de ses collègues naturalistes, il n'était cependant pas un novice en la matière, puisqu'il pouvait faire appel aux expériences et aux enseignements gagnés en Scandinavie. De plus, son retour sur le terrain de l'archéologie ne répondait pas à une impulsion du Président de la Société des Antiques, mais procédait d'un véritable élan personnel. D'ailleurs, si ce sont bien les Lacustres qui l'ont «raccourci» avec la préhistoire, l'intérêt de Desor pour le passé lointain de l'humanité ne se circonscrivait pas au seul objet d'étude palafittique.

Dans ces circonstances, on ne s'étonnera guère qu'il se soit engagé particulièrement loin dans la voie de l'archéologie.

¹ Découvert en 1857, le site de La Tène était en effet considéré comme un habitat lacustre, ce qui étendait la durée du phénomène jusqu'à (la fin de) l'âge du Fer. Voir ci-dessous, p. 264.

A LA REDECOUVERTE DE L'«ANTEHISTOIRE»

Une inclination tardive?

Desor n'étant pas homme à retenir sa plume, on s'étonnera qu'il faille atteindre la fin de l'année 1860 pour identifier le premier titre spécifiquement archéologique dans sa bibliographie (1860b). A cette date, six années s'étaient déjà écoulées depuis l'invention de la civilisation lacustre par Keller; en Suisse, la fièvre lacustre battait son plein¹.

A y regarder de plus près, on observe cependant que cette première publication n'inaugurait pas l'inclination de Desor pour la question des antiquités préhistoriques. Dès le mois de décembre 1854, celui-ci s'était en effet procuré auprès du président de la Société des Antiquaires le *Pfahlbaubericht* auquel le Dr. Charles Auguste Vouga, son collègue de la SSNN, l'avait rendu attentif. Lors d'un séjour à Paris au printemps 1855, Desor s'était même déjà fendu d'un "*petit rapport sur les constructions sur pilotis de la Suisse*"² devant les membres de la Société philomathique. Par la suite, s'il rapporte parfois dans son journal quelque nouvelle découverte, s'il évoque la question en passant dans sa correspondance, ou s'il se mêle exceptionnellement (1855c) à un débat engagé sur le sujet dans le cadre de la SSNN, son intérêt paraît néanmoins mesuré — en considération surtout de l'éclectisme de ses appétits scientifiques; l'influence de l'humidité et de l'altitude sur la propagation du son (1854c, 1854d, 1855d, 1855e) semble encore lui importer davantage...

Comme il sied en matière archéologique, c'est en définitive une découverte fortuite qui éveillera une attention plus soutenue de la part du naturaliste pour la question des antiquités. Un beau matin du printemps 1858, sa cuisinière Marie Kopp vient le tirer du lit avant les premières lueurs de l'aube: elle désire lui montrer au plus vite les trouvailles "*celtiques*" effectuées par son frère Hans sur les rives du village de Cortaillod. Pour Desor, qui s'était couché au milieu de la nuit, le réveil était saumâtre; mais l'exaspération allait faire place à l'excitation communicative de Marie. Par principe, il "*résiste*" encore "*à la tentation de lui acheter*" ces matériaux; mais celle-ci voit bien qu'il a mordu à l'hameçon. Elle encourage alors Hans à profiter de la clarté du lac pour poursuivre des explorations aussi fructueuses; Bendicht, son second frère, lui aussi pêcheur de profession, se joindra bientôt à l'entreprise³, afin d'approvisionner Desor qui n'hésite désormais plus à ouvrir les cordons de sa bourse pour acquérir des trouvailles qu'il communique diligemment à ses collègues de la SSNN (1858e, 1858f, 1858g). Par une heureuse coïncidence, Frédéric Troyon débarque quelques jours plus tard à Neuchâtel pour y donner une conférence à laquelle Desor ne se prive pas d'assister, avant de se rendre à Bienne pour y prendre connaissance de la collection déjà imposante du colonel Schwab.

Désormais, le sort en est jeté: Desor s'intéresse pour de bon à la question lacustre, qui intervient maintenant fréquemment dans sa correspondance — ce d'autant plus qu'il resserre les

¹ Sur la situation de l'archéologie à Neuchâtel, lorsque Desor se lance dans ces recherches, cf. EGLOFF 1980a.

² Journal DESOR, 24.03.1855 (BPUN). Toutes les indications suivantes sur les premiers intérêts de Desor pour la préhistoire sont empruntées à son journal.

³ En fait, Hans et Bendicht (dit Benz) Kopp travaillaient déjà occasionnellement pour le compte du colonel Friedrich Schwab. Par la suite, l'ombrageux antiquaire biennois se lamentera amèrement de l'inélégance de Desor, qui osait recourir aux services de ces habiles «pêcheurs lacustres» dont il aurait voulu conserver l'exclusivité. Le ressentiment de SCHWAB s'exprime de manière souvent vigoureuse dans ses lettres à Keller (copies dactylographiées au Musée Schwab, Bienne); cf. à ce propos le point de vue peu objectif de BOURQUIN 1954: 14, 20 sqq.

liens auparavant assez lâches qu'il entretenait avec Morlot, Troyon et Keller, les antiquaires les plus actifs dans le pays. A l'instar de ce dernier, il transmet à Oswald Heer et Ludwig Rüttimeyer les vestiges respectivement botaniques et zoologiques que ses pêcheurs ont mis au jour, en les invitant à en faire l'analyse. Lors de ses voyages, notamment dans le Midi de la France, au printemps 1859, il consigne soigneusement dans son journal les caractéristiques des matériaux préhistoriques conservés dans les collections publiques et privées, en indiquant d'éventuelles ressemblances avec ceux que livrent alors les stations palafittiques suisses. Et quelques mois plus tard, il profite même d'un séjour à Paris pour considérer l'achat d'un scaphandre propre à réaliser à Neuchâtel des fouilles subaquatiques, cinq ans après l'entreprise peu fructueuse de Morlot, Troyon et François Forel dans la baie de Morges¹.

Cela dit, si l'on fait abstraction de ses communications orales, cet intérêt ne semble pas mener encore Desor à un réel investissement scientifique. A cet égard, sa conduite s'apparente à celle de tous ses collègues naturalistes: ceux-ci sont certes intrigués par ces vestiges lacustres; mais ces derniers ne leur arrachent que des observations sans grande portée. Si ces matériaux constituent des objets de collection, ils ne paraissent pas pouvoir former à leurs yeux un véritable objet de recherche. De fait, le nombre des matériaux acquis par Desor deviendra bientôt suffisamment considérable pour constituer une véritable «collection», qui lui valait déjà, de temps à autre, des visites de collègues suisses et même étrangers. Avec l'héritage de son frère en automne 1858, il disposait d'ailleurs d'une latitude financière suffisante pour intensifier les prospections de ses pêcheurs², et se procurer à l'occasion des pièces sur le marché des antiquités.

Lorsque Desor se résout enfin à publier un texte sur la question lacustre (1860b), il le fait dans une revue de vulgarisation — un choix qui témoigne du poids tout relatif qu'il accordait à de telles études³. Mais s'il franchissait ce pas, c'est qu'il jugeait que face à ses amis antiquaires, il avait désormais quelque chose de nouveau à dire, un nouvel éclairage à apporter sur la question. Or ces considérations inédites, il les avait recueillies à l'occasion d'un long voyage en Italie, où il s'était rendu pour accourir au chevet de son ami Parker, dont la santé laissait prévoir le pire.

¹ Sur cette entreprise manifestement révolutionnaire dans l'histoire de l'archéologie, cf. notamment MARTIN-KILCHER 1979: 6, KAESER 2000c: 62-64. Durant le mois de mai 1859, Desor fait tester dans la Seine un "appareil à plonger" que lui propose Henri Milne-Edwards, le professeur du Muséum. Ayant apparemment rencontré des problèmes à se procurer la pompe à air, il paraît toutefois avoir renoncé à cet achat, comme en témoigne le fait qu'il envisage quelques mois plus tard l'achat du scaphandre que Morlot lui propose avec insistance pour le prix (modique) de 50 francs. A en juger par son silence postérieur, Desor aura alors définitivement abandonné ce projet. De fait, le scaphandre de Morlot requerrait "un nouveau tube à air". A vrai dire, la relation par Morlot d'une expérience que ce dernier avait ressentie comme traumatisante ne doit pas avoir encouragé Desor — d'autant plus que Morlot reconnaît n'avoir rien pu ramener à la surface, aveuglé qu'il était par le limon qu'il soulevait en marchant au fond de l'eau! Cf. journal DESOR, 1859, *passim* (B¹UN), lettres de MORLOT à Desor, 19.07.1859, 06.08.1859 et 01.12.1859, de DESOR à Morlot, 02.12.1859 (AEN), et de DESOR à Berthoud, 16.05.1859 et 18.05.1859 (Archives CG).

Selon un témoignage savoureux de MORTILLET (lettre à Desor, 27.08.1863, AEN), un tel scaphandre avait été utilisé avec succès dans le lac du Bourget lors d'une démonstration organisée à l'occasion du Congrès scientifique de France en été 1863: "Le scaphandre a parfaitement fonctionné. Mais la chose devenait monotone et ennuyeuse, j'ai alors proposé quelques francs de gratification aux bateliers qui plongeant rapporteraient des poteries ou autres objets. Immédiatement la station a été sillonnée de plongeurs qui ont remis de nombreux débris à tous les amateurs. La joie de tous a été grande, les plongeurs étaient enchantés de gagner quelques francs, et les membres du Congrès plus enchantés encore d'emporter leurs morceaux de pots cassés. Il n'y a eu que le Bureau de mécontent; il a déclaré que j'avais porté atteinte à la dignité de la réunion!... Eh bien, le croirez-vous, je n'ai pas le moindre remord d'avoir agi ainsi!"

² Une intensification encouragée par le bas niveau des eaux du lac de Neuchâtel durant les hivers 1858 et 1859.

³ D'autant plus que le texte en question s'insère dans une série d'articles (DESOR 1856h, 1857c, 1858h, 1859c, 1861b, 1862c et 1864e) consacrés à l'histoire du lac de Neuchâtel; il sera réédité dans un autre almanach local (DESOR 1860c).

De Parker aux Lacustres: un périple mouvementé en Italie

Durant l'été 1859, Parker avait profité d'une rémission bienvenue¹. L'automne venu, ses médecins lui conseillèrent de soigner sa tuberculose sous des cieux plus cléments, en Egypte ou à Madère. C'était compter sans l'entêtement du théologien. Négligeant toutes ces recommandations, celui-ci décide d'établir ses quartiers à Rome. Hélas, l'aggravation de son mal l'empêchera d'écumer les bibliothèques de la Ville éternelle. Mois après mois, Desor devait alors se désoler des courriers pitoyables de son ami qui le réclamait avec une insistance toujours plus aiguë.

Abandonnant enfin les responsabilités qui le retenaient à Neuchâtel, Desor se met en route à la fin du mois de mars 1860. Au terme d'un voyage de près de deux semaines, il retrouve enfin "*M. Parker que je trouve bien changé, bien cassé. Ce n'est plus mon compagnon d'âge, c'est un vieillard de 70 ans*", qui ne tarde pas à lui "*raconter ses misères domestiques*"². Car Parker n'est pas seul: avec sa femme, il est entouré d'une multitude d'admiratrices et de courtisans jaloux, qui réclament son attention et aspirent chacun à recueillir le privilège de son héritage spirituel³.

Accablé par ces rivalités, Parker trouve un réel apaisement dans la compagnie de Desor, avec lequel il se promène en tous sens dans la ville. Animés d'un intérêt proprement ethnologique, tous deux se rendent aux offices célébrés dans les églises catholiques. Ils font la tournée des principaux monuments de la Rome antique, et ne manquent pas de se rendre au Mont Milvius, le lieu célébré de la conversion de l'Empereur Constantin — fondement à leurs yeux de l'autoritarisme de l'église romaine.

Ces distractions ne suffisent cependant pas à apaiser l'angoisse de Parker, dont l'état de santé ne s'améliore pas, et qui sent sa fin approcher à grands pas. Celui-ci se met alors en tête de déménager à Florence. A l'indignation de ses proches, il préfère endurer les fatigues d'un voyage sur ces mauvaises routes, pour avoir l'assurance de ne pas mourir sur la "*terre maudite*" de Rome⁴. Résignés devant ce qui devait constituer la dernière volonté de leur ami mourant, la colonie s'ébranle. Cinq jours après, Parker s'effondre enfin dans son lit à Florence — un lit que conformément aux sombres prévisions de ses médecins, il n'allait plus quitter. L'agonie du théologien durera encore deux semaines — de longues semaines pour ses compagnons, assistant à la dégradation morale de leur maître à penser qui ne s'inquiétait désormais plus que de la réalisation des besoins naturels et élémentaires de son être matériel.

Nous voudrions le savoir préoccupé ne fut-ce qu'en rêve des grandes questions qui l'ont occupé toute sa vie. Au lieu de cela il son esprit paraît être mort à toutes les choses spirituelles.⁵

La leçon était cruelle. Car comme le pensait Desor, si "*un homme de sa trempe [défaillait] à ce point*"⁶, c'était bien le signe de l'absolue faiblesse humaine face à une échéance implacable qui le frapperait bientôt lui aussi. A sa consternation, ce pénible déclin attisait encore les rancœurs de ceux qui se relayaient au chevet du mourant, espérant chacun que celui-ci allait leur réserver un

¹ Nous avons évoqué ci-dessus son séjour chez Desor, à Combe-Varin, p. 193 sqq.

² Journal DESOR, 10.04.1860 (BPUN).

³ Des jalousies plus profanes se mêlaient à ces rivalités spirituelles; Parker entretenait en effet de nombreuses amitiés féminines, probablement aussi équivoques pour ses bénéficiaires que difficiles à interpréter pour l'historien... Parmi tant d'autres documents, cf. lettre de DESOR à Benjamin Apthorp, 21.06.1860 (AEN). Pour un exposé circonstancié, cf. GRODZINS *à paraître*.

⁴ DESOR 1861c: 326.

⁵ Journal DESOR, 07.05.1860 (BPUN).

⁶ Journal DESOR, 29.04.1860 (BPUN).

éclair de lucidité et leur offrir l'exclusivité d'un dernier trait de sa grandeur d'âme. Heureusement inconscient des disputes qui éclataient à tout propos dans son antichambre, Theodore Parker s'éteindra enfin le 10 mai 1860, après avoir réclamé Desor à ses côtés.

D'autres que Desor auraient trouvé réconfort à cette ultime marque d'affection; les compagnons de Parker ne manquaient d'ailleurs pas de lui en manifester leur jalousie. Mais Desor était trop lucide pour ne pas soupçonner là une vaine illusion. Dans le secret de son cœur¹, il s'avouait ainsi que si c'était lui que Parker avait réclamé, ce n'était hélas que parce que c'était lui qui, au préalable, avait été le dernier à exécuter un souhait tout à fait prosaïque exprimé par le moribond.

Conformément aux instructions laissées par Parker, ses obsèques seront empreintes d'une grande simplicité. Sur une tombe uniquement marquée de son nom et dont l'emplacement avait été choisi par Desor, la lecture des premiers versets du Sermon sur la montagne devait se substituer à toute prière ou oraison funèbre. Après de rapides adieux dont la chaleur était à la mesure de la considération qu'il éprouvait pour les égoïstes fidèles de son ami, Desor s'engouffrera dans la diligence pour Bologne. Des courriers incessants réclamaient en effet sa présence à Neuchâtel. Avant de franchir les Alpes, il désirait encore voir quelques collègues à Turin et Milan. Mais il avait surtout un projet à réaliser: celui de retrouver dans les lacs du Piémont et de la Lombardie de ces stations lacustres qu'on croyait propres à la Suisse.

Un intérêt redoublé pour les antiquités

Dès son départ de Neuchâtel, Desor avait déjà manifesté une curiosité redoublée pour les antiquités. De passage à Sion chez son ami Heinrich Gerlach, il s'était enthousiasmé pour les urnes "*celtiques*"² que celui-ci avait recueillies dans les parages: ces urnes contenaient des anneaux similaires à ceux livrés par les sites palafittiques neuchâtelois. De plus, elles lui paraissent très semblables à des céramiques qu'il avait observées l'été précédent en Allemagne, lors de son séjour thermal à Wiesbaden. Sur le chemin du Simplon, il relève encore une pierre à écuelles d'autant plus intéressante, à son sens, que celle-ci s'est vue christianisée postérieurement par l'apposition d'une croix.

A Rome, Desor s'émerveille devant les monuments de la capitale de l'Empire. Mais il manifeste plus d'intérêt pour le Galate du Capitole³, qu'on appelait encore «le gladiateur mourant», et dans lequel il se félicite de reconnaître un Gaulois, comme le prouve ce que son guide désigne comme une corde, mais que Desor identifie comme un torque similaire à ceux qu'il a vus à Wiesbaden. Dans la foulée, il se rend au Musée étrusque, où il est aussitôt séduit par cet art plus primitif que celui de la Rome classique et impériale. Durant la suite de son séjour, Desor ne manque alors pas une occasion de visiter les tombeaux étrusques, lors d'excursions dans les environs de Rome, puis sur le chemin du retour, au nord de Florence.

Ce n'est cependant qu'au Musée des antiquités de Turin que Desor devait enfin trouver ce qu'il cherchait: des trouvailles locales d'aspect extrêmement similaire aux matériaux palafittiques. Ces parallèles touchaient pour l'essentiel la forme de quelques couteaux en bronze, ainsi que des

¹ Comme en témoignent les annotations tourmentées qu'il confie alors à son journal personnel, 10.05.1860 (BPUN).

² Journal DESOR, 29.03.1860 (BPUN).

³ Journal DESOR, 18.04.1860 (BPUN). Sur cette célèbre sculpture, illustration éclatante de l'image du Gaulois dans le monde hellénistique, cf. MATTEI 1991.

haches plates à rebords nombreuses au musée de Turin, mais assez rares sur les rives du lac de Neuchâtel.

D'après ces faits, il devient plus que probable qu'il existe un rapport entre les antiquités de nos lacs & celles des Etrusques. L'investigation des lacs d'Italie n'en devient que plus intéressante par là même.¹

Depuis quelque temps déjà, Desor caressait en effet le projet d'explorer les lacs du sud des Alpes, pour y retrouver les cousins des Lacustres — voire même l'origine de leur civilisation.

UN HERAUT DES RECHERCHES PREHISTORIQUES TRANSALPINES

En 1860, les études antéhistoriques étaient encore balbutiantes en Italie². Dans ce pays qui n'avait pas encore réalisé son unité nationale, le passé classique était manifestement trop prégnant pour que s'y développe la recherche de ces antiquités «patriotiques» en plein essor chez ses voisins nordiques. En l'absence d'une véritable communauté antiquaire, c'est donc des milieux naturalistes que devait émerger un nouvel objet de recherche qualifié ici de «palethnologique». Or, dans ce processus, l'intervention de Desor aura joué un rôle capital.

Immédiatement après sa visite au Musée des antiquités de Turin, Desor avait entraîné Bartolomeo Gastaldi (professeur de géologie de l'université de Turin) à Arona, sur les rives du lac Majeur. Profitant des contacts de ce dernier, tous deux s'y étaient enquis de l'existence de champs de pilotis ou de trouvailles fortuites d'antiquités sur les rivages voisins. Les présomptions de Desor devaient être confirmées: on avait effectivement trouvé des vases de terre «crue»³ dans les environs, et les rivages du lac recelaient plusieurs concentrations conformes à la description livrée par le savant suisse. La saison étant déjà avancée, le niveau élevé des eaux n'avait pourtant pas permis à ce dernier de prendre connaissance de ces gisements.

Desor n'en était pas moins satisfait. Car à défaut d'explorer lui-même ces sites prometteurs, il pouvait se féliciter d'ouvrir la voie aux recherches palafittiques en Italie. Quelques jours auparavant, avant même son entretien avec Gastaldi, il avait déjà encouragé le paléontologue Angelo Sismonda, une ancienne connaissance de ses années parisiennes, *"à s'intéresser à la question des habitations lacustres, ce qu'il m'a promis de faire"*⁴. Conformément à son habitude, Desor se souciait peu de réaliser lui-même les découvertes — et surtout d'entreprendre personnellement de longues et fastidieuses investigations: orienter la recherche dans un sens dont lui seul avait distingué l'intérêt suffisait à son amour-propre.

Ses encouragements n'allaient pas tarder à porter leurs fruits. Un mois plus tard, Gastaldi lui annonçait la découverte, dans la tourbière de Mercurago, d'un site palafittique de l'âge du Bronze, dont le mobilier était d'autant plus intéressant qu'il ressemblait en tous points à celui

¹ Journal DESOR, 18.05.1860 (BPUN).

² Cf. GUIDI 1987, 1988. Sur la place spécifique de la préhistoire nationale après l'unification italienne, cf. GUIDI 1996.

³ La référence à des céramiques en «terre crue», très courante à l'époque, pourrait prêter à confusion. L'expression, qui ne doit pas être prise au pied de la lettre, n'indique que le degré jugé rudimentaire de la cuisson des vases pré- et protohistoriques — et partant, l'évolutionnisme technologique qui sous-tend de telles expressions. A ce propos, cf. COYE 2001.

⁴ Journal DESOR, 17.05.1860 (BPUN). Une dizaine de jours auparavant (cf. journal DESOR, 07.05.1860, BPUN), il avait déjà prié l'une des intimes de Parker, l'écrivaine et réformatrice sociale anglaise Frances Power Cobbe, de suivre la piste irlandaise des «crannogs». A ce propos, voir ci-dessous, p. 227, n. 1.

mis au jour sur un site de terre ferme à proximité¹. Et cette découverte, qui conduira Gastaldi à la fondation d'un premier musée préhistorique, en entraînera rapidement d'autres. Alertés par ces trouvailles et le succès de ces prospections lacustres, quantité de compatriotes naturalistes lui emboîteront en effet le pas avec succès, découvrant à cette occasion l'intérêt de ce nouvel objet de recherche. La «palethnologie» italienne était née².

Durant plus d'une décennie, Desor accompagnera les premières recherches italiennes de sa sollicitude. Dans cette entreprise, son plurilinguisme le servait; car s'il n'avait jamais étudié l'italien, il était suffisamment polyglotte pour apprendre et se débrouiller très vite.

Pour ses collègues transalpins, Desor joue ainsi le rôle de médiateur, répondant aux questions de ces derniers tout en les informant des progrès effectués principalement en Suisse. Et au nord des Alpes, c'est lui qui diffuse les résultats des recherches italiennes en les cautionnant de toute son autorité³. En 1863, il allait d'ailleurs retourner en Italie, accompagné cette fois par Benz Kopp, l'un de ses «pêcheurs lacustres». Pour la plus grande allégresse de ses compagnons de prospection (Antonio Stoppani, Gabriel de Mortillet⁴ et Benesperando Quaglia), celui-ci devait multiplier les trouvailles dans la région de Varese⁵, ce qui permettra à Desor de présenter, devant la Société italienne des sciences naturelles, une communication triomphante (1863a) qui proclamait l'avènement des études protohistoriques en Italie.

Dès 1862, Desor en avait d'ailleurs fait de même en Savoie. Etabli durant plusieurs semaines à Aix-les-Bains pour y prendre les eaux, il n'avait pu s'empêcher de faire venir Benz Kopp *"pour pêcher aux lacustres (...), ce qui m'a rendu populaire dans toute la ville où l'on me montre comme le Mossieu qui pêche de vieilles écuelles dans le lac"*⁶... Par chance, les notables du lieu étaient plus sensibles à la question que le bon peuple savoyard. Le succès de ces investigations dans les lacs du Bourget et d'Annecy, qu'il reconduira en 1863, avait particulièrement retenu l'attention de Louis Pillet et Laurent Rabut. Face à l'attitude encore circonspecte de la communauté scientifique hexagonale, c'est ainsi auprès de Desor que ces premiers chercheurs lacustres français trouveront le soutien et la coopération dont ils étaient encore privés dans leur propre pays.

¹ Cf. lettres de GASTALDI, 18.06.1860, puis 06.05.1861 (AEN).

² Cf. DESOR 1863b, 1863c. Sur les premières recherches palafittiques en Italie et sur le rôle de Desor, cf. STOPPANI 1863, GASTALDI 1865: V, 118, 122, PIGORINI 1882, MARINIS 1982, GUIDI 1988: 26-27, DESITTERE 1988, 1997, ASPES 1994. Pour une réévaluation récente des «terramare», cf. BERNABO BREA & AL. (eds.) 1997, PEARCE 1998. On écartera en revanche les compilations historiques souvent fautives de NARDI 1996 et CHIAFFONI 1996. De fait, construits sur l'historiographie disciplinaire du XIX^e siècle, certains de ces comptes rendus sont victimes des manœuvres de légitimation des acteurs de l'époque, qui invoquent Keller, le patron emblématique de la recherche palafittique, de manière assez rituelle. A ce propos, cf. COYE 1995 (voir aussi p. 207, n. 1).

³ L'abondante correspondance qu'il échangeait avec de nombreux savants italiens atteste du rôle crucial de Desor. Tout en le tenant informé de l'avancement de leurs travaux, ceux-là le sollicitent en effet constamment, réclament des renseignements, des indications bibliographiques ou des envois de publications, et le prient d'intercéder en leur faveur. L'institutionnalisation progressive de la préhistoire, à partir de la fin des années 1860, réduira toutefois l'importance de ces liens interpersonnels.

⁴ Alors en exil en Italie, le futur célèbre préhistorien français avait rencontré Desor à l'occasion de travaux géologiques communs. Or c'est en fait ce dernier qui, dès le printemps 1860, avait poussé Mortillet sur la voie de la préhistoire, en l'invitant à s'enquérir de sites palafittiques sur les rives des lacs italiens. Voir la correspondance entre DESOR et MORTILLET (exclusivement aux AEN, pour la période 1860-1868). Sur Mortillet, cf. principalement JUNGHANS 1987: 42 sqq., RICHARD 1999.

⁵ A la recherche de Lacustres sur le territoire des Etrusques de l'antiquité, il explorera en revanche en vain les rives du lac Trasimène, en Ombrie: cf. journal DESOR, 11.05.1863 (BPUN).

⁶ Lettre à Berthoud, 16.06.1862 (Archives CG).

DESOR ET LES LACUSTRES, DE SUISSE, D'ITALIE ET D'AILLEURS

A son retour d'Italie, Desor rédige ses *Quelques considérations sur les habitations lacustres des lacs de Suisse et d'Italie* (1860b¹) — un titre modeste justifié par le caractère peu systématique de l'exposé. Après une rapide description argumentée du phénomène qui ne se distingue guère de celle du premier *Pfahlbaubericht* de Keller (1854c), il évoque quelques enseignements nouveaux. Il détaille ainsi l'aspect variable des stations, et se réfère aux premières études paléobotaniques d'Oswald Heer (1860), ainsi qu'aux travaux paléontologiques de Ludwig Rütimeyer (1860); ceux-ci montrent que la faune lacustre se distingue peu de la faune contemporaine², puisque seules quelques espèces se sont éteintes, alors que d'autres *"ne se retrouvent plus que dans le Nord"*.

L'essentiel du propos de Desor consiste cependant à affirmer la portée des découvertes palafittiques effectuées en Italie. Jusqu'alors, en effet, les sceptiques pouvaient encore contester (de manière *"spécieuse"*) le caractère antéhistorique de ces sites, en arguant du fait que si les auteurs antiques n'en parlaient pas, c'était simplement parce que les Romains manifestaient *"un si superbe dédain pour les mœurs des barbares, qu'ils ne les ont mentionnés que pour expliquer leurs propres opérations militaires et administratives"*. Dans ces circonstances, si Pline, en particulier, *"qui n'était rien moins qu'avare de détails sur les hommes et les choses de son temps"* et *"qui avait sa campagne au bord du lac de Côme"*, est muet sur la question, c'est *"non-seulement que ces habitations n'existaient plus de son temps, mais en outre qu'elles avaient disparu de la mémoire des hommes"*.

Présentant brièvement les trouvailles italiennes, qui se rapportent à l'âge du Bronze, Desor excipe de l'identité de ces matériaux avec ceux, contemporains, des lacs suisses, pour conclure qu'ils sont le produit d'*"un peuple ayant les mêmes habitudes, le même genre de vie et appartenant par conséquent à la même souche"*. Or ce peuple a dû *"entretenir des relations avec les habitants des contrées voisines"* — en particulier avec les Etrusques, dont Desor date l'apogée *"du douzième au huitième siècle avant notre ère"*³. A cet effet, il rapporte avoir inspecté les collections d'antiquités étrusques. Certes, ces objets-ci sont *"bien plus variés et d'un travail plus élégant et plus fini"*; cependant, il n'a *"pas tardé à reconnaître des objets identiques avec ceux des stations lacustres, en particulier plusieurs espèces de haches"*. En fait, pour Desor, c'est assurément de leurs contacts avec les Etrusques que les Lacustres, de part et d'autre des Alpes, tiennent la jouissance du bronze — qu'il s'agisse d'objets importés, ou que ceux-là leur aient transmis l'art de la métallurgie⁴.

Touchant à la question chronologique, Desor discute l'âge du site de La Tène, tenu alors pour une station lacustre de l'époque locale du Fer. Du fait de la présence d'amphores, de briques et de poterie *"cuite"*⁵ — des matériaux qu'on considérerait comme d'invention romaine — la plupart des analystes s'accordaient jusqu'alors à attribuer La Tène à la période romaine. Sur la base des informations glanées dans les musées italiens, Desor estime pouvoir affirmer qu'en la matière, ce sont au contraire les Etrusques qui ont implanté ces matériaux à Rome. Il lui paraît

¹ Sauf indication contraire, nous empruntons toutes les citations suivantes à l'article en question.

² Implicitement, Desor laisse donc entendre qu'à l'échelle géologique, la civilisation lacustre ne peut être dotée que d'une antiquité toute relative, ce qui ménageait une place à des vestiges bien plus anciens — paléolithiques. A ce propos, voir p. 228.

³ Comme en témoigne une communication présentée par DESOR (1860d) dès le 08.06.1860 devant la SSNN, celui-ci n'avait effectué ses recherches en Italie que pour confirmer une hypothèse déjà clairement formulée au préalable.

⁴ A l'appui de l'origine méridionale des bronzes palafittiques suisses, DESOR (1861g, 1861h) pouvait invoquer les premiers travaux paléométallurgiques effectués par le chimiste bernois Ludwig Rudolf de Fellenberg; s'appuyant sur la caution de Heinrich Gerlach (ingénieur des mines de cuivre en Valais) il affirmait encore l'existence de relations commerciales préhistoriques entre les deux versants des Alpes. Cf. à ce propos les lettres de DESOR à Fellenberg, 12.12.1860 et 16.02.1861 (AEN), ainsi que le compte rendu (postérieur et légèrement discordant) de FELLEBERG (1861).

⁵ Voir ci-dessus, p. 221, n. 3.

dès lors que l'introduction de la métallurgie du fer en Suisse doit également être rapportée aux contacts avec les Etrusques, antérieurement à l'époque de la Rome républicaine.

Des perspectives originales

Face à ses collègues suisses, Desor défendait dès ce premier article des positions originales sur le problème palafittique. Contre Keller, il remettait en question la celtitude des Lacustres¹. Prenant ses distances par rapport aux réflexes antiquaires de ce dernier, il estimait du reste prématurée cette interrogation sur l'attribution ethnique des Lacustres, qui lui paraissait assez secondaire: à ses yeux, c'était là *"une question qui pourra et devra être traitée ultérieurement"*².

A la différence du président de la Société des Antiquaires³, Desor affirmait d'autre part vigoureusement la pertinence du système des trois âges pour l'Europe centrale et le phénomène palafittique. De manière assez inhabituelle, enfin, il relativisait le caractère «lacustre» des anciens habitants des contrées circum-alpines. Même s'il ne pouvait encore invoquer que de rares attestations de gisements terrestres contemporains, il estimait important de ne pas résumer l'antéhistoire régionale aux seules stations palafittiques: selon lui, *"il y a tout lieu de croire qu'il existait simultanément des colonies sur terre ferme"*.

Par ses références aux Lacustres d'Italie, Desor s'inscrivait aussi en faux contre les vues de Morlot, selon lequel les rapprochements, pour la préhistoire suisse, devaient essentiellement s'effectuer avec la Scandinavie. Selon ce dernier (1860: 324-325), en effet, la civilisation nordique n'aurait, dès l'âge de la Pierre, rien eu à envier à ses homologues méditerranéennes. C'est d'elle que l'Europe centrale aurait reçu ses impulsions technologiques et culturelles — et ce probablement jusqu'à l'âge du Fer. Sur ce qui constituait en définitive une position de principe, les deux hommes allaient entamer une vaine controverse épistolaire, qui ne s'interrompra que lorsque Desor rétorque à son contradicteur qu'à la lecture d'une lettre de Friedrich Lisch que Morlot lui avait fait parvenir pour étayer ses propres vues, *"Je n'ai pu m'empêcher de sourire à l'idée que la culture des Hellènes leur vient du Mecklembourg"*⁴... Pour Desor, en fait, les analogies tracées entre la Suisse et les pays nordiques ne devaient servir que de références conceptuelles, propres à assurer épistémologiquement la validité du système des trois âges. En revanche, il était illusoire d'y voir des équivalences objectives, et *a fortiori* l'attestation de relations unilatérales entre le Nord et la Suisse.

Contre l'identification nationale: l'ubiquité des Lacustres

La caractéristique la plus originale de l'approche de Desor en matière palafittique réside toutefois dans son extension très précoce des investigations au-delà du Plateau suisse. Après l'Italie et la

¹ Une celtitude encore réaffirmée par KELLER (1860: IX) dans son troisième *Pfahlbaubericht*.

² A ce propos, voir ci-dessous, p. 257.

³ Voir ci-dessus, p. 208. Par la suite, KELLER fait usage du système des trois âges; mais s'il en affirme la valeur contre ses opposants (1866: VI-VII), il s'attache généralement à en relativiser la portée pour la compréhension d'un phénomène dont il veut à tout prix préserver l'unité.

⁴ Lettre de DESOR à Morlot, 31.01.1861; cf. également ses lettres du 20.12.1860, 16.01.1861, et celles de MORLOT à Desor, 07.06.1860, 22.11.1860, 05.01.1861, 18.01.1861 (AEN).

Savoie, celui-ci avait en effet poursuivi avec succès ses prospections en Bavière¹. Certains collègues autrichiens n'avaient alors pas tardé à répondre à ses exhortations, et s'étaient montrés tout aussi heureux dans leurs entreprises sur les rives des lacs de Carinthie. Desor n'entendait néanmoins pas en rester là; comme il le confiait à Mortillet, leurs explorations ne devaient pas se borner au pourtour alpin: désormais *"on pourra songer au Caucase, à l'Arménie, à la Grèce, que sais-je?"*².

On pourrait croire qu'en la matière, Desor ne faisait que mettre à profit le vaste réseau de contacts qu'il entretenait à l'étranger. Sur son principe, l'idée de rechercher des Lacustres en-dehors de Suisse n'était d'ailleurs pas foncièrement originale. Dès 1855, Müller et Schwab avaient en effet envisagé avec Keller une expédition sur les rives du lac Prasias, en Grèce, ou Hérodote (1964: 363) signalait un village lacustre³. Bientôt abandonné, le projet avait été réanimé en 1862 par Morlot, qui comptait sur un soutien financier anglais, par l'entremise de John Lubbock. Desor avait été associé à ce projet⁴ qui ne devait jamais être mis à exécution. Aussi valables soient-ils, les motifs invoqués pour justifier cet abandon⁵ masquent pourtant mal l'absence de motivation réelle chez ses initiateurs — une absence de motivation qui contraste avec l'acharnement déployé par Desor pour stimuler la recherche lacustre à l'étranger. En définitive, ce contraste s'explique par l'inégalité des perspectives heuristiques. En allant en Grèce, les collègues de Desor ne cherchaient qu'à consolider la théorie lacustre de Keller. En apportant la confirmation matérielle d'un témoignage historique, ils ne visaient qu'à certifier la plausibilité de l'habitat palafittique. Or le succès incontesté de l'interprétation de Keller rendait cette confirmation toujours plus superflue.

L'optique de Desor était tout autre. En partant à l'étranger, il cherchait à démontrer la généralité du phénomène — une généralité qui, dans son esprit, était significative. Dès la découverte d'Obermeilen, en 1854, la quasi totalité des chercheurs suisses s'étaient complue à voir dans ce phénomène une particularité suisse, une spécificité des ancêtres des Confédérés modernes. Ceux-ci avaient ainsi largement contribué à l'identification nationale de leurs contemporains avec ces «Lacustres» qu'on considérait comme un peuple. Cette filiation une fois admise, les premières découvertes effectuées en-dehors des frontières de la Suisse moderne

¹ Accompagné par son pêcheur Benz Kopp, Desor s'était rendu en juin 1864 en Bavière. Ses découvertes sur les rives des lacs de Starnberg avaient enchanté Moritz Wagner, le directeur du Musée d'ethnographie de Munich, ainsi que Justus Liebig et Theodor von Siebold, professeurs respectivement de chimie et d'anatomie à l'Université de Munich. Sur leur initiative, le gouvernement royal avait alors nommé Siebold à la tête d'une commission de prospection qui étendra avec succès ses investigations lacustres, notamment sur les rives du Chiemsee et de l'Ammersee. Cf. DESOR 1864f, 1864g, WAGNER 1866, ainsi qu'une lettre de WAGNER à Desor, 14.08.1864 (BPUN).

² Lettre à Mortillet, 16.07.1864 (AEN). Une lettre à Berthoud, 16.06.1862 (Archives CG) montre que Desor caressait de tels projets depuis quelque temps déjà. En octobre 1864, il confie à un jeune Neuchâtelois en partance pour le Caucase une pince à pêcher pour y faire des prospections lacustres: cf. journal DESOR, 09.10.1864 (AEN). En mars 1865, puis en novembre 1866, il adressera encore plusieurs courriers aux autorités impériales russes (cf. dossier correspondance "Russie", AEN), requérant l'autorisation d'engager lui-même des recherches palafittiques dans le Caucase, ainsi que pour les inciter à soutenir des travaux analogues qui pourraient être entrepris par des savants russes. A cet effet, Desor accorde d'ailleurs à plusieurs collègues russes des diplômes de membre honoraire de la SHSN — des honneurs qui devaient souligner le profit que la «science russe» pourrait retirer de telles entreprises. Cf. lettre de Karl-Ernst von BAER à Desor, 17.09.1863 (Album Combe-Varin, BPUN).

³ Keller est resté très discret sur cette référence, qu'il n'utilisait que comme parallèle justificatif, pour ne pas devoir admettre qu'elle avait plutôt constitué une source d'inspiration pour sa théorie (KELLER 1858: 133-134): cf. ZIMMERMANN 1990. Voir également ci-dessus, p. 208, n. 3.

⁴ Cf. les nombreuses lettres de MORLOT à Desor, entre le 05.12.1862 et le 24.02.1863, puis encore le 11.09.1864, ainsi que les réponses de DESOR, 02.01.1863 et 17.09.1864 (AEN).

⁵ A en croire ses initiateurs, ce sont les troubles politiques régnant alors en Grèce qui auraient été cause de l'abandon du projet. Cet abandon s'explique cependant aussi par le fait que les antiquaires suisses avaient été devancés par une expédition moins soucieuse d'habitats lacustres: celle de Gustave Deville, membre de l'Ecole Française d'Athènes (cf. ZIMMERMANN 1990).

n'avaient pas conduit à reconsidérer une telle adéquation: étant confinées aux régions frontalières, ces découvertes ne paraissaient indiquer qu'un léger déplacement de l'aire «nationale» depuis les temps antéhistoriques.

Fraîchement naturalisé, Desor conservait un regard plus lucide face à cette affectation nationaliste du passé palafittique, à laquelle il ne souscrira jamais. À vrai dire, le fait même qu'il ait volontairement acquis puis revendiqué sa nationalité suisse l'avait peut-être contraint à trouver une signification à cette helvétitude pour laquelle ses nouveaux compatriotes s'acharnaient encore à trouver une définition satisfaisante.

A priori, Desor considère certes le phénomène palafittique comme un trait culturel. Mais sans qu'il soit jamais bien explicite sur ce point, on observe qu'à ses yeux, une «culture» ne peut strictement se rapporter à un groupe ethnique: elle s'inscrit dans une dynamique évolutive. À ce titre, il juge que les «mœurs lacustres» témoignent, non pas d'une spécificité radicale et transhistorique, mais d'un «état de civilisation» — un stade évolutif, dont elles ne sont toutefois que le reflet, et non pas la traduction nécessaire¹. Pour lui, on peut par conséquent s'attendre à trouver des palafittes dans n'importe quel passé antéhistorique — à condition, évidemment, que les populations en question aient trouvé des lacs où s'établir.

La signification des palafittes

Non content de s'écarter de la définition ethnique communément adoptée, Desor questionne encore la destination que Keller et ses contemporains avaient reconnu aux stations palafittiques. À l'entendre, l'habitat dans ces stations n'aurait pas eu un caractère permanent — en particulier dès l'âge du Bronze. Pour lui, *"il ne peut être question que de cabanes assez frêles (...). Il est probable que ce n'étaient que des refuges ou des abris pour la nuit et contre les injures du temps"*. D'ailleurs, les ossements, ces reliefs de repas si nombreux sur les stations de l'âge de la Pierre, se trouvent en quantités bien moindres sur les sites de l'âge du Bronze; et à l'âge du Fer, on n'en trouve presque plus. Sans insister sur la question², Desor s'étonne donc de la persistance de l'habitat palafittique. D'accord avec Keller, il admettait qu'un tel habitat avait trouvé son origine, à l'âge de la Pierre, dans le besoin de protection *"contre les embûches [des] ennemis et contre les attaques des bêtes féroces"*. À l'âge du Fer, cependant, *"l'introduction des armes de fer, en leur offrant des moyens de défense plus énergiques, les aurait pu dispenser de l'isolement et des précautions que la nécessité imposait à leurs prédécesseurs de l'âge de pierre et de bronze"*. En fin de compte, Desor trouve une explication assez plaisante à cette persistance: le conservatisme des hommes préhistoriques!

C'étaient sans doute d'excellentes gens, un peu routiniers, qui tenaient aux usages et aux préjugés du bon vieux temps (...).

¹ Sa position n'est en somme pas éloignée de celle de TROYON (1860: 421), qui voyait dans le phénomène palafittique *"la survivance d'usages provenant de la population primitive"* [de l'âge de la Pierre]. Chez ce dernier, le tableau général se trouvait pourtant affaibli par les axes prioritaires de l'argumentation. La thèse centrale, «hyper-ethniste», de Troyon consistait en effet à faire coïncider chaque nouvelle période, dès les débuts de l'âge de la Pierre polie, avec l'invasion d'une population nouvelle, d'origine orientale. Dès lors, si ces «usages lacustres» étaient partagés par tant de peuples différents, pourquoi Troyon s'évertuait-il à les distinguer de manière aussi catégorique? En vérité, ce n'est cependant pas la contradiction apparente de son propos qui sera cause de l'insuccès (scientifique) de la thèse de Troyon, mais sa crispation sur une interprétation ethnociste — et a fortiori sur un polyethnisme qui, en raison de son «antipatriotisme» manifeste, rebutait même les antiquaires a priori bien disposés à l'égard de ce paradigme.

² Desor y reviendra plus tard: voir ci-dessous, p. 251.

Pour Desor, il semble ainsi que l'attrance pour l'habitat lacustre soit une propriété de peuples peu civilisés. Comme en témoignait la rareté des sites palafittiques de l'âge du Fer, de même que l'occurrence assez fréquente de sites terrestres pour l'âge du Bronze, *"l'habitude de vivre sur pilotis ne s'est probablement perdue que très-insensiblement"*¹. Puisqu'il refusait de voir dans l'habitat lacustre une caractéristique essentialiste, d'ordre ethnique, cette explication rendait compte de la non-généralité du phénomène à l'âge du Fer, déjà bien connu et documenté. Si l'on savait ainsi que contrairement aux habitants du Plateau suisse, les Gaulois et les Germains n'avaient pas pratiqué l'habitat lacustre, c'était simplement parce qu'ils tenaient moins aux usages et aux coutumes de leurs pères...

L'impertinence de Desor pourrait faire préjuger d'un certain mépris de sa part envers ces infortunées populations lacustres. Rien n'est moins vrai: *"il ne [faut] pas se représenter les habitants de l'âge du bronze, ni même ceux de l'âge de la pierre comme des sauvages"*. Leurs *"ustensiles"* sont en effet *"plus finis que ceux de la plupart des tribus sauvages de la mer Pacifique ou des îles de la Sonde. De plus, ils connaissaient l'art de faire de la poterie brute"*. Cette appréciation se fondait encore sur le mode de vie et l'organisation économique des Lacustres: contrairement aux *"hordes sauvages"*², ceux-ci pratiquaient l'agriculture. Mais ce qui les distinguait particulièrement, pour lui, c'était le fait que l'on avait retrouvé dans leurs villages des vases à provisions: les Lacustres ne vivaient donc pas au jour le jour; c'étaient des gens raisonnables, soucieux d'une prospérité dont ils s'estimaient responsables. Afin d'assurer leur avenir, ils étaient capables de calculer sur le long terme, au prix de sacrifices immédiats. Pour Desor, c'est cette caractéristique qui a assuré leur prospérité, et qui a permis la perpétuation de leur civilisation. Et de fait, c'est sur ce constat qu'il conclut son article — un constat qui constitue à ses yeux le message livré à leurs lointains descendants par les anciens Lacustres:

Un peuple qui prenait de telles précautions n'était plus à l'état sauvage. Le travail et l'économie, on le voit, ne sont pas de date récente sur notre sol. Puissent-ils continuer à y être en honneur toujours.

Dès ses premiers pas dans le domaine préhistorique, Desor avait donc mis à mal l'identification nationaliste en vogue, qui faisait des Lacustres les ancêtres des Suisses modernes, auxquels ils auraient transmis leur caractère particulier. Cette réévaluation critique n'impliquait cependant pas de sa part un regard dépassionné sur la question. Car pour lui, cet objet de recherche était effectivement détenteur d'une signification idéologique. En imputant la prospérité des stations lacustres à la patience, à la prévoyance et au caractère laborieux de ses habitants, Desor érigeait en effet cette observation en leçon de l'histoire, qui autorisait à asseoir les valeurs du libéralisme.

¹ A témoin, Desor cite l'exemple des crannogs irlandais, qui indiquaient la perpétuation occasionnelle de l'habitat palafittique jusqu'au Moyen Âge (voir également ci-dessus, p. 221, n. 4). De tels rapprochements avaient déjà été effectués par KELLER (1858: 130-133) et TROYON (1860: 87-91, 200-201, 218-221). Celui-là (KELLER 1858: 133-145) se bornait toutefois à livrer des crannogs une description qui n'influa pas sur ses considérations générales quant à la «civilisation lacustre». Sur les crannogs, cf. PETREQUIN 1984: 301, VOGT 1995, et surtout BRIGGS 1999.

² Ce terme est emprunté à DESOR 1861d, une communication présentée à la SSNN alors qu'il achevait précisément la rédaction de l'article (1860b) discuté ci-dessus. S'il ne s'y aventure pas dans les leçons idéologiques qu'il réserve à son article de vulgarisation (et à ses conférences populaires), Desor s'y montre plus précis sur les spécificités économiques de la civilisation lacustre, dès l'âge de la Pierre. Les *"hordes"* auxquelles il fait référence indiquent évidemment un stade jugé antérieur à la formation de la société humaine, que la plupart des savants faisaient alors débiter avec la sédentarité et l'apparition d'une économie de production.

LES TEMPS GEOLOGIQUES ET L'HISTOIRE DE L'HOMME

Ce sont indéniablement les découvertes palafittiques qui ont entraîné Desor à une participation active sur le terrain de la recherche préhistorique. Mais contrairement à la majorité de ses collègues suisses, celui-ci ne s'est jamais confiné à la seule archéologie lacustre. Comme l'illustre son approche originale du phénomène palafittique ainsi que l'enthousiasme qu'il avait déjà manifesté antérieurement pour les travaux des antiquaires nordiques, sa curiosité en la matière était assez généreuse. Plus que l'ouverture d'esprit dont elle témoigne, la nature de cette curiosité nous intéresse ici, dans la mesure où elle sous-tend chez Desor une acception de l'époque «antéhistorique» qui préfigure celle qu'adoptera la future *science préhistorique*¹.

Dès son voyage en Scandinavie, Desor avait jugé que l'intérêt des recherches des antiquaires nordiques résidait dans le lien qu'elles permettaient d'établir entre l'histoire de la nature et celle de l'humanité. Et si par la suite, il avait longtemps délaissé cette voie, sa perception des études antiquaires n'en avait pas été altérée: pour lui, celles-ci pouvaient et devaient s'inscrire dans un programme cohérent, reliant la géologie du Quaternaire à l'histoire de l'Antiquité.

Desor défend cette même conception durant son séjour italien de 1860. Car en matière d'archéologie, les Lacustres n'y sont pas l'unique objet de sa sollicitude. Lors de ses visites de collections d'histoire naturelle, il s'arrête en effet volontiers devant les vitrines de paléontologie "*post-pliocène*". Une trouvaille effectuée dans les cavernes de Sicile et conservée au Musée de Florence retient tout particulièrement son attention:

Des Elephants et des Rhinoceros associés dans la même caverne à des débris très grossiers de l'industrie humaine. Ce sont des espèces de flèche taillée d'une sorte de lave. Ces objets sont à la vérité très grossiers et l'on est excusable d'avoir des doutes sur leur authenticité. Cependant je les crois authentiques. Nous aurions ainsi l'homme associé à l'Elephant en Sicile! Des objets semblables auraient été trouvés dans les brèches osseuses de Livourne, avec des défenses d'éléphant et une foule d'autres animaux (...).²

Quelques jours plus tard, il apprend de la bouche de l'inventeur, le baron Accardi Francesco d'Anca, que si les silex provenaient du même site que les éléphants et les rhinocéros, ils ne leur étaient hélas pas associés: ils n'apparaissaient qu'à l'entrée de la grotte, mêlés à des ossements de cerf seulement³. Cette déconvenue ne devait pas tempérer son intérêt pour la comparaison des faunes pré- et post-glaciaires en Italie. Car à son sens, cette problématique était directement liée à celle des stations lacustres⁴. A cet égard, on remarque que les savants italiens qu'il aiguillonnait sur cette dernière question étaient eux-mêmes paléontologues ou géologues. Dans leurs discussions, les deux thématiques apparaissent conjointement. Et dans ses prospections lacustres, Desor conservait un regard de géologue, puisqu'il s'interrogeait constamment sur les conditions dans lesquelles avaient été formés les lacs susceptibles d'abriter des sites palafittiques⁵.

¹ A cet égard, on notera que dès son séjour italien de 1860, Desor avait observé les caractéristiques anthropologiques des bustes d'empereurs romains exposés au Musée du Capitole: cf. journal DESOR, 1858b (sic), page de garde.

² Journal DESOR, 27.04.1860 (BPUN).

³ Journal DESOR, 05.05.1860 (BPUN). Sur la question de l'«homme fossile» en Italie et la difficulté d'y interpréter les trouvailles paléolithiques avant le début du XXe siècle, cf. LANDUCCI 1996.

⁴ Desor avait été encouragé dans cette voie par Edouard Lartet, qui se confrontait alors déjà à l'homme primitif de la vallée de la Somme: cf. lettre d'Edouard COLLOMB à Desor, 13.01.1860 (AEN).

⁵ A la suite de ses travaux sur la classification des lacs (DESOR 1860a: voir ci-dessus, p. 157-158), ceci avait d'ailleurs conduit DESOR (1860g, 1861a) à une controverse avec Mortillet.

Desor et l'«homme antédiluvien» de Boucher de Perthes

Puisqu'il s'attachait à joindre les objets respectifs de la recherche géologique et archéologique, Desor ne pouvait rester insensible aux travaux de Jacques Boucher de Perthes, cet amateur qui par l'étude dite «archéo-géologique» des puissantes stratigraphies des terrasses de la Somme, dans le nord de la France, s'évertuait à faire revivre une humanité «antédiluvienne»¹. A dire vrai, Desor n'avait réellement pris connaissance de ces travaux qu'à la fin de l'année 1859 — donc après l'ouverture des premiers grands débats sur la question, à Paris et à Londres.

Au premier abord, le fantasque auteur des *Antiquités celtiques et antédiluviennes* (1847, 1857, 1864) ne lui «inspire que peu de confiance»². Contrairement à nombre de ses homologues français et britanniques, Desor ne fonde toutefois pas ce jugement négatif sur le principe de la haute antiquité de l'homme — au contraire, puisque cette éventualité comblait opportunément le hiatus entre l'histoire de l'homme et celle de la Terre. Depuis plusieurs années déjà, il prêtait d'ailleurs une oreille attentive aux nouvelles controversées de découvertes de vestiges d'«hommes fossiles»³. Manifestement, ce qui le dérange, c'est d'une part l'«*imagination assez ardente*»⁴, et d'autre part l'incompétence géologique de Boucher de Perthes, qui naviguait encore dans les concepts surannés du catastrophisme⁵.

Dans ces circonstances, Desor accueillira avec enthousiasme la validation apportée par la géologue anglais Joseph Prestwich, «*homme froid, sans théories et qui connaît fort bien les formations récentes*»⁶. Gratifié par son ami Charles-Théophile Gaudin de haches en silex de la Somme qu'il soumet à l'approbation de ses collègues, il se fait dès lors à la SSNN le porte-parole de ses nouvelles certitudes. Car pour Desor (1860e, 1860f, 1861i, 1861j, 1861k), la cause est entendue:

- 1) Les ustensiles en silex sont évidemment l'ouvrage de l'homme.
 - 2) Ils se trouvent dans des couches non remaniées.
 - 3) Ils sont associés à des débris de mammifères éteints.
 - 4) Ils appartiennent à une époque antérieure à celle du contour actuel des terres (...)⁷.
- (...) [L'espèce humaine remonte ainsi] beaucoup plus loin qu'on ne le pensait auparavant (...) elle est sans doute contemporaine de la plupart des grands mammifères (éléphas primigenius, rhinocéros tichorhinus, bos priscus, hyppopotame, etc.), qu'on croyait déjà éteints lors de l'apparition de l'homme sur la terre⁸.

Après leurs réticences initiales, on relèvera la rapidité avec laquelle ses proches collègues se sont ralliés au verdict favorable de Desor. En France et en Grande-Bretagne, la question de l'«homme fossile» avait en effet suscité des controverses violentes et se heurtait encore à des

¹ Souvent considérés comme fondateurs de la nouvelle science préhistorique, les travaux de Boucher de Perthes constituent un passage obligé dans toutes les histoires de l'archéologie, qu'il nous paraît vain de reproduire ici. Pour une présentation succincte, nous renvoyons à RICHARD 1992b: 15-20.

² Journal DESOR, 09.10.1859 (BPUN)

³ Cf. ainsi journal DESOR, 22.09.1854, 04.09.1855 (BPUN). Ces découvertes, alors systématiquement mises en doute, étaient relativement nombreuses: cf. notamment OAKLEY 1964, PFANNENSTIEL 1972/73.

⁴ DESOR 1860e: 206. A ce propos, cf. COHEN & HUBLIN 1989, PAUTRAT 1989b, BLANCKAERT 1990, COYE 2000.

⁵ Cf. notamment PAUTRAT 1989a, RICHARD 1989b, COYE 1997: 86-104. LAURENT 1989 analyse le contexte intellectuel dans lequel ces nouvelles découvertes se sont inscrites.

⁶ DESOR 1860e: 206-207, qui fait manifestement référence à la communication présentée par PRESTWICH (1860) à la Société Royale de Londres; mais dans son argumentation, Desor se fonde surtout sur les travaux des paléontologues Albert GAUDRY (1859) et François-Jules PICTET (1859).

⁷ DESOR 1860e: 207-208.

⁸ DESOR 1861i: 409.

oppositions farouches¹. Or, si l'on excepte le tollé provoqué dans certains cercles bien-pensants par les affirmations de Desor² (tollé que celui-ci grossit pour se mettre en valeur), le principe d'une humanité «antédiluvienne» paraît avoir été ratifié en quelques mois par la communauté scientifique neuchâteloise. Dès le printemps 1861, la question disparaît de l'ordre du jour de la SSNN; et c'est à peine si Desor y fait à nouveau allusion, deux ans plus tard (1863d), à l'occasion de la parution de *l'Antiquité de l'homme*, l'ouvrage compilatoire de Charles Lyell (1863)³.

Cette acceptation ne doit pas être imputée à la seule autorité ou à la force de persuasion de Desor sur ses collègues neuchâtelois; car elle se manifeste avec la même rapidité ailleurs en Suisse⁴. En fait, il semble qu'il faille plutôt y voir le produit de configurations propres au pays des pionniers de la recherche glaciologique. Depuis les travaux de Venetz, Charpentier, Agassiz et ses émules, la communauté scientifique helvétique était préparée à ce qui, ailleurs, pouvait constituer un véritable coup de tonnerre. En effet, si l'âge glaciaire d'Agassiz s'inscrivait encore dans le cadre conceptuel du catastrophisme, le jeune savant avait implicitement légitimé la méthode actualiste de Lyell, en cherchant dans les glaciers modernes les processus expliquant leur plus grande extension par le passé⁵. Et si par la suite, le catastrophisme de Cuvier devait encore exercer une influence notable dans le domaine de la paléontologie, tel n'était plus le cas dans celui de la géologie. Si à la fin des années 1850, les géologues français les plus influents s'y accrochaient encore, presque tous leurs collègues suisses étaient passés, à des degrés variables, dans le camp de l'actualisme. Or cette théorie des «causes actuelles» revendiquait le concours de durées extraordinaires, puisque dans le tableau historique qu'elle retraçait, c'était le temps qui se voyait conférer la puissance de créer et de détruire les mondes pénétrés par la science de la Terre. Ses partisans étaient donc mieux préparés⁶ à accepter la perspective d'une humanité plongeant elle aussi ses racines très loin dans ce temps profond — et ce d'autant plus qu'en ce moment, la haute antiquité de l'homme n'impliquait encore ni le postulat de son origine simienne, ni même celui de la filiation des espèces, qu'elles soient humaines ou animales⁷.

Du point de vue d'une sociologie historique de la science, on notera de surcroît qu'à cette époque, la géologie exerçait une domination manifeste sur le paysage scientifique suisse. Ces géologues, pour lesquels les démonstrations stratigraphiques de Boucher de Perthes étaient

¹ Cf. RICHARD 1992a, qui relève l'importance décisive de la conversion publique de Charles LYELL (1860). Dès 1859, et en dépit de la résistance d'Elie de Beaumont, son Secrétaire, l'Académie des sciences française s'était largement ralliée aux nouvelles thèses. A ce propos, le géologue Charles MARTINS écrivait à son ami Desor, le 21.12.1862 (AEN): *"Mr. de Beaumont est un fossile Silurien personne ne s'occupe plus de lui il ne compte ni dans la science ni dans les élections de l'Institut. C'est un homme mort de son vivant. Juste punition de son entêtement et de son orgueil, il sera le dernier des romanciers de la géologie"*... Pour la Grande-Bretagne, cf. VAN RIPER 1993.

² Cf. lettre de DESOR à Berthoud, 07.03.1861 (Archives CG).

³ Signé par une autorité aussi éminente, cet ouvrage aura une influence capitale sur l'acceptation des thèses relatives à l'existence d'une humanité très ancienne, dans un environnement géologique différent du monde contemporain. Cette influence contraste toutefois avec la part modeste de la contribution personnelle de Lyell aux recherches sur la question: cf. BYNUM 1984.

⁴ Cf. KAESER 2000c: 84-85.

⁵ Voir ci-dessus, p. 68.

⁶ On se tromperait toutefois en voyant dans l'actualisme un facteur nécessaire et discriminant pour l'acceptation de la haute antiquité de l'homme: cf. GRAYSON 1983, TRIGGER 1983.

⁷ Ceci contrairement aux affirmations simplistes d'anciennes histoires de l'archéologie (ainsi p. ex. LAMING-EMPERAIRE 1964; cf. les critiques de RICHARD 1989b, 1992a), abusées par la coïncidence entre les dates respectives de l'acceptation officielle des travaux de Boucher de Perthes et la publication par DARWIN (1859) de *l'Origine des espèces* — une publication qui est loin d'avoir eu sur le continent européen les effets qu'on lui a souvent imputés. Dans cet ouvrage, celui-ci n'aborde d'ailleurs nullement la question de la «descendance humaine», à laquelle il ne se confrontera que bien plus tard (DARWIN 1871). Le fait même que DESOR (1863d) n'ait pas jugé opportun d'évoquer la conversion de LYELL (1863) au darwinisme (cf. COHEN 1998) indique du reste l'indépendance des versants géologique et biologique de la question de l'homme fossile. Si les deux aspects avaient généralement été conjugués en France et en Grande-Bretagne, tel n'était pas le cas en Suisse, où les partisans de l'antiquité géologique de l'homme ont préféré esquisser le débat sur la transmutation des espèces — par conviction ou par calcul.

sans appel, étaient ainsi en mesure de venir aisément à bout des éventuelles résistances exprimées par des collègues issus d'autres disciplines, et par conséquent moins sensibles à de tels arguments. Enfin, il n'est pas inutile de noter qu'à travers la spécificité «naturaliste» des recherches palafittiques, l'archéologie disposait en Suisse d'un important capital de sympathie dans le monde scientifique — une situation en contraste évident avec la condescendance souvent exprimée envers les études antiques, dans les milieux académiques européens. Les naturalistes helvétiques étaient mieux informés sur le développement contemporain des recherches préhistoriques, et par conséquent mieux disposés face aux perspectives séduisantes qu'offraient à ces recherches les travaux de Boucher de Perthes.

De l'«âge glaciaire» aux glaciations préhistoriques

Le lien entre la question de l'«homme fossile» et le programme des recherches glaciaires se vérifie dans l'activité de Desor lui-même — et ce, bien avant les découvertes de Boucher de Perthes. Dès son retour d'Amérique, Desor s'était en effet opposé à quelques collègues, notamment Morlot et Charles Martins, qui s'attachaient à opérer des distinctions dans ce qu'on appelait encore l'«âge glaciaire»¹. Pour ces derniers, qui se fondaient sur la variabilité du «diluvium» en arguant de la diversité locale et stratigraphique de sa composition et des faunes associées, il y avait en effet eu, non pas *un* âge glaciaire, mais *deux* glaciations successives. La première aurait connu une très grande extension tout en ayant été assez limitée dans le temps; la seconde aurait été nettement moins étendue, mais se serait prolongée sur une durée considérable. Pour Desor, ces propositions étaient certes séduisantes; elles avaient en particulier l'avantage de confirmer ses présomptions quant au caractère post-glaciaire des fossiles d'éléphants². Mais la thèse de Morlot et Martins lui paraissait offrir une explication trop facile aux problèmes rencontrés dans la comparaison et la mise en parallèle des dépôts géologiques³.

A vrai dire, au-delà des difficultés ponctuelles et des innombrables critiques de détail soulevées par Desor, il semble que celui-ci ait éprouvé une réticence de principe à admettre l'éventualité du polyglacialisme. Cette réticence est difficile à expliquer, dans la mesure où il ne la laisse évidemment jamais transparaître dans son argumentation. Afin de comprendre sa démarche, on proposera toutefois quelques hypothèses.

Sous l'effet du tableau saisissant que dans sa jeunesse, il avait dressé de l'âge glaciaire défini par son maître Agassiz, Desor se représentait en fait encore la convulsion glaciaire sous des traits épiques. Dans ces circonstances, imaginer que ce phénomène ait pu se répéter dans l'histoire du globe lui paraissait probablement reconduire le fantasme des catastrophes successives des disciples de Cuvier. Certes, Desor ne mettait pas en doute l'orientation épistémologique et le

¹ Cf. notamment DESOR 1854c, 1854f, 1859d, MORLOT 1854, 1858, les lettres de MORLOT à Desor entre 1854 et 1861 (AEN), celles de DESOR à Morlot (Burgerbibliothek Bern), ainsi que la correspondance entre MARTINS et DESOR, 1852-1861 (AEN). Pour l'inscription de cette controverse dans la longue durée des études glaciaires, cf. VÖGELE 1987.

² La question était d'importance, dans la mesure où certains (comme Edouard Collomb: COLLOMB & DESOR 1861: 8), opposant la position stratigraphique des vestiges d'éléphants (*sous* l'erratique en Angleterre, et *sur* celui des Alpes), voulaient dissocier chronologiquement la glaciation nordique de celle des Alpes — la seconde ayant été postérieure à la première.

³ Les études géologiques quaternaires de cette époque se heurtaient effectivement à de nombreux problèmes conceptuels, au premier rang desquels l'illusion d'une comparaison possible entre des dépôts de nature terrestre, continentale, donc très fortement soumis aux conditions locales. Par ailleurs, la distinction primordiale mais schématique entre le «diluvium» et l'«alluvium» demeurait d'un maniement malaisé, dans la mesure où la communauté scientifique ne pouvait se reposer sur un consensus clair quant aux causes censées rendre compte de leur formation respective (transgression marine, alluvions fluviales, fonte des glaces ou érosion).

sérieux de ses collègues; mais il pouvait se demander si ceux-ci n'étaient pas rattrapés par certains vieux démons de la discipline.

D'autres motifs peuvent encore avoir encouragé sa défiance. Ainsi, le polyglacialisme paraissait impliquer une histoire cyclique, ce qui entraînait radicalement en contradiction avec sa propre conception du temps et du progrès. Enfin, si l'ignorance des causes du refroidissement planétaire provoquait déjà quelque embarras, la récurrence d'un tel refroidissement rendait cette ignorance franchement fâcheuse. Il est en effet possible qu'aux yeux de Desor, ce régime d'alternance apparente des températures terrestres donnait du fonctionnement du cosmos une image trop séduisante pour être vraie. En un mot, il était trop facile de retrouver, derrière la «respiration» du globe, le vitalisme et les chimères spéculatives de la *Naturphilosophie* contre laquelle Desor avait précisément affirmé ses premiers pas dans la carrière scientifique¹.

Une humanité antéglaciaire?

Avec les découvertes de Boucher de Perthes, la question glaciaire refaisait surface dans un contexte explosif: comment cette humanité archaïque s'articulait-elle dans l'histoire glaciaire?

Selon le géologue Edouard Collomb (1860), l'apparition de l'homme était antérieure aux glaciers alpins². Entamant vigoureusement la controverse, Desor (1861i, 1861j, Collomb & Desor 1861) s'élèvera contre cette affirmation. D'entrée de jeu, il rappelait son acceptation inconditionnelle de la validité des travaux de l'antiquaire abbevillois. De fait, la puissance des niveaux de graviers supérieurs aux vestiges de l'industrie humaine démontre *"des changements considérables dans le régime des eaux. L'aspect de l'Europe a par conséquent subi des modifications considérables"* depuis la venue de l'homme. Celui-ci a vu paître autour de lui l'éléphant, le rhinocéros, de grands bœufs d'espèces particulières". Sans conteste, l'époque à laquelle cet homme a vécu est *"tellement éloignée, qu'il est oiseux de vouloir l'apprécier à la mesure des temps historiques"*. Mais pour Desor, les affirmations de son ami Collomb sont fautives. De fait, l'argumentation de ce dernier était assez hasardeuse: à grands traits, celui-ci opérait une synthèse stratigraphique du continent européen, divisant les niveaux quaternaires en trois grandes séries, qu'il corrélait hardiment, des terrasses de la Somme au bassin de la Seine, puis en Bourgogne, dans la Vallée du Rhin, dans les Vosges et dans les Alpes. Or les vallées des Vosges présentaient un niveau glaciaire inférieur à celui qu'il rattachait, par l'intermédiaire des stratigraphies rhénanes, aux glaciers alpins.

Desor récuse ces parallélismes en arguant de l'impossibilité de corrélations à si grande échelle, d'autant plus que les caractères de ce type de dépôts s'avèrent extrêmement dépendants des *"circonstances locales"*. Rien de sérieux ne contredit donc ce qui constitue à ses yeux l'évidence de la vraisemblance: premièrement, la contemporanéité relative de l'homme et des mammouths de Boucher de Perthes avec les vestiges postglaciaires de mammouths en Suisse; et deuxièmement,

¹ Dans une note de bas de page, DESOR (1861j: 12) jugera d'ailleurs utile de préciser que *"nous ne nous sommes jamais associés à ces thèses fantasques de MM. Schimper et Agassiz, qui attribuent la période glaciaire à un frisson subit que la terre aurait éprouvé à la fin de la période tertiaire"*.

² Des glaciers alpins que Collomb estimait postérieurs au phénomène glaciaire dans le Nord: voir ci-dessus, p. 231, n. 1. Cette controverse et son écho apparaissent bien entendu dans la correspondance de Desor; cf. en particulier la correspondance entre COLLOMB et DESOR, 1860-1861, une lettre de GASTALDI, 03.07.1861, une lettre de MARTINS, 06.07.1861, les lettres de MORLOT, 07.03.1861, 13.03.1861, et celles de MORTILLET, 14.04.1861, 25.04.1861, 09.07.1861 (AEN).

³ A la suite de nombreux auteurs et entre autres phénomènes géologiques d'envergure, Desor retient notamment la séparation de l'Angleterre du continent européen, en se fondant sur la concordance des stratigraphies de part et d'autre de la Manche, ainsi que sur l'identité des espèces terrestres.

la contemporanéité, relative ici aussi, des phénomènes glaciaires respectifs dans les Alpes et dans le Nord, qui auraient eu la même cause, "*cosmique ou tellurique*". En guise de réponse aux deux glaciations proposées par Morlot, Desor affirme enfin que quoiqu'unique, ce phénomène glaciaire "*a présenté des phases multiples qui toutes ont eu une durée considérable*", et qui peuvent avoir connu certains décalages chronologiques en raison entre autres des différences de latitude.

Contre l'homme tertiaire

Dans sa démonstration, Desor ne se contente pas d'invoquer des éléments méthodologiques fondamentaux: il fait également assaut d'arguments de détail qu'il accumule avec ostentation. Sur le fond, on peut toutefois se demander si ici aussi, il n'est pas animé d'abord par un objectif de principe: affirmer l'importance du phénomène glaciaire dans l'histoire du globe. Car pour lui, l'âge glaciaire marque, très strictement, le début du Quaternaire. Sous le regard de la paléontologie (Desor 1861m), celui-là se place donc entre pliocène et pléistocène. A ce titre, l'histoire de la Terre peut être reliée de manière rationnelle à celle de la vie, tant animale qu'humaine. Le refroidissement glaciaire constitue en effet une explication idéale pour l'anéantissement de certains éléments des faunes pliocènes. Quant aux faunes récentes du Quaternaire (parmi lesquelles l'homme), celles-ci n'ont logiquement dû être «créées»¹ que lorsque le climat avait s'était rétabli sur des valeurs proches de celles que nous connaissons aujourd'hui². Les transformations de la vie à la surface du globe résultent donc d'une cause toute simple: les "*changements climatologiques*".

Dans une notice de *Remarques additionnelles*, Desor (1861n: 22-24) désavoue encore Edouard Lartet, qui reprenait à son compte (1860a, 1860b) "*l'opinion de M. Elie de Beaumont*", selon lequel les Alpes auraient connu leurs derniers mouvements *après* la glaciation. Estimant avoir déjà démonté (1859e) l'erreur sur laquelle il reposait, Desor tenait à repousser vigoureusement cet "*allégué*" fautif³. De fait, "*si l'homme avait existé avant le dernier soulèvement des Alpes, il n'appartiendrait plus à la période quaternaire, il serait de l'époque tertiaire. Nous n'en sommes pas encore là*".

C'était bien là que pour Desor, le bât blessait. S'il estimait avoir l'évidence des faits de son côté, c'était une question de principe qui le portait dans cette controverse: repousser les prémisses éventuelles de l'affirmation de l'existence d'un homme tertiaire. Aussi ancienne soit-elle (Desor affirmait d'ailleurs "*[n'avoir] jamais été enclin à marchander le temps à l'époque diluvienne*"), la création de l'homme devait s'inscrire dans une ère spécifique: le quaternaire⁴. Le finalisme de la pensée de Desor l'exigeait.

¹ Entre fixisme et transformisme, voir ci-dessus, p. 161, pour la position progressionniste de Desor avant la fin des années 1860.

² Pour Desor, et contrairement aux anciennes affirmations du catastrophisme, l'homogénéité des faunes paléontologiques est toutefois relative; cela lui permet de rendre compte de la disparition des espèces typiques de l'environnement glaciaire (selon lui peu nombreuses).

³ Desor pouvait s'appuyer sur les travaux de HEER (1858), qui par son étude des lignites d'Uznach avait définitivement démontré que la surrection alpine était antérieure au phénomène glaciaire. Il reviendra bientôt plus en détail sur la question (DESOR 1862d, 1865c). A propos des travaux de Heer, cf. VÖGELE 1987: 46-49.

⁴ Puisque Desor semble avoir anticipé toute une série de suites épistémologiques possibles à l'acceptation d'une humanité tertiaire, il ne fait presque pas de doute qu'il s'est également interrogé sur l'hypothèse alors possible d'une solution de continuité entre ce premier homme fossile et l'humanité moderne — une hypothèse sur laquelle il n'était pas disposé à entrer en matière... Sur la conversion ultérieure de Desor à l'existence de l'homme tertiaire, voir ci-dessous, p. 328.

DES FOSSILES AUX BARBARES VIVANTS: UNE EXPEDITION AU SAHARA

De proche en proche, le débat sur les relations entre l'origine de l'humanité et l'âge glaciaire conduira Desor à s'exprimer sur les processus à l'œuvre durant le Quaternaire. En évoquant les "*changements climatologiques*" responsables de la création de l'homme et des faunes récentes du Quaternaire, il avait d'ailleurs déjà une idée en tête. Il s'agissait en fait d'une hypothèse lancée par son ami Arnold Escher von der Linth (1852: 23-24), selon laquelle l'âge glaciaire, puis la fonte des glaces résultaient de bouleversements géologiques en Afrique du Nord.

En compagnie de ce dernier ainsi que de Charles Martins, Desor allait effectuer un voyage de plus de deux mois en Algérie, afin d'y chercher la démonstration de cette hypothèse. Une fois en Afrique, il y trouvera pourtant encore autre chose: des enseignements relatifs à l'«*antéhistoire*» tout d'abord. Mais aussi un puissant choc culturel et spirituel, qui lui permettra de relier ses positions politiques libérales et les travaux théologiques de Parker, pour proposer une esquisse du développement universel de la civilisation.

Trois naturalistes en Algérie

Le projet du voyage avait été assez rapidement improvisé. Devant se rendre à Alger pour y superviser les examens à l'Ecole de médecine, son ami Charles Martins, géologue et directeur du célèbre Jardin botanique de Montpellier, avait proposé à Desor de l'accompagner, lorsqu'après la réunion de la SHSN dans les Grisons, ils s'étaient rendus ensemble en Italie du Nord. Pour l'aiguillonner, il lui avait fait miroiter la perspective d'excursions dans l'Atlas, voire même dans le désert du Sahara. Saisissant l'occasion au vol, Desor n'avait pas manqué de penser à son ami Escher, avec lequel ils pourraient vérifier *in situ* la conformité de l'hypothèse de l'origine nord-africaine des ferments de l'âge glaciaire. Celui-ci avait bientôt acquiescé, après quelques hésitations dûes au caractère relativement aventureux de l'entreprise, dans des contrées où l'ordre métropolitain n'avait été instauré que tout récemment, où sévissait encore le banditisme de grand chemin, et où de nouvelles révoltes pouvaient éclater chaque jour.

Au début du mois d'octobre 1863, Escher rejoint Desor à Neuchâtel; après quelques jours passés chez Martins à Montpellier, l'équipée embarque à Marseille. Et le spectacle commence déjà sur le bateau: Desor se passionne à observer leurs compagnons de voyage, notamment

(...) [un] magnifique groupe de pèlerins arabes revenant de la Mecque. Le chef a l'air solennel, comme un évêque. C'est une belle tête orientale. Les femmes sont affreusement laides. Un enfant de 6 ou 7 ans porte des bracelets au dessus des chevilles de la même forme que les lacustres, mais en métal blanc (d'argent?). J'ai voulu les acheter, mais le chef refuse de les vendre. Il ne veut pas même que je les examine.¹

Suite à ce premier contact laborieux, Desor arrivera à s'entretenir avec cet auguste personnage. Et au grand désespoir de la fille cadette, il obtiendra même les anneaux de cheville, contre une somme de 25 francs — apparemment excessive, puisqu'il notait dans son journal l'«*Opinion du gros Juif qui me plaint d'avoir fait une mauvaise affaire*»².

¹ Journal DESOR, 17.10.1863b (BPUN).

² Journal DESOR, 18.03.1863b (BPUN). Desor ne se prive pas de moqueries à l'égard de ce commerçant, qu'il présente sous des traits assez peu flatteurs. A l'instar de quantités d'autres allusions, on perçoit ici que Desor n'était pas à l'abri des préjugés antisémites — des préjugés qui n'ont cependant pas influé sur ses positions politiques favorables à l'émancipation juive. A ce propos, voir ci-dessous, p. 306, n. 3.

Après être passés au large des Baléares, ils arrivent enfin à Alger, le 19 octobre. A peine installés, les trois amis se rendent à la casbah, à travers ces rues "incroyables" où l'on trouve encore des "dortoirs publics"; abordés par des "courtisanes mauresques", ils assistent aux "dances des Nègresses". Toujours aussi laconique dans son journal, Desor n'y laisse pas moins transparaître son excitation; au soir de ce premier jour, son constat est lapidaire: "*C'est ébouriffant*". Ces émotions et les excès subséquents ne resteront d'ailleurs pas sans conséquences sur sa santé: exaspéré, il constate le retour de crises de rhumatismes qui le contraindront à plusieurs reprises à une immobilité forcée. Il en fallait toutefois plus pour le décourager: peu après, les trois compères entreprennent une longue excursion dans les contreforts de l'Atlas, au sud-est d'Alger, dans le territoire récemment conquis de ces populations kabyles réputées antérieures à la colonisation arabe de l'Afrique du nord. Pour Desor, le ravissement était total: "*c'est palpitant d'intérêt*"².

A l'attrait des contrastes ethnographiques s'ajoutait maintenant celui de l'archéologie. Il avait en effet été alerté de la présence en ces contrées d'une quantité extraordinaire de dolmens. Ceux-ci étaient bien connus des familiers de la région; récemment, Henri Christy, le célèbre archéologue et antiquaire anglais, en avait déjà pris connaissance en personne. Or, conformément à son aspiration invétérée à la généralisation, Desor entreprendra d'aller au-delà du simple constat, pour tracer hardiment des correspondances entre l'antéhistoire de l'Europe et celle de l'Afrique.

Poussant par Tizi-Ouzou jusqu'à Constantine, les trois naturalistes y font l'objet d'un accueil particulièrement bienveillant de la part des autorités; il est vrai que de tels hôtes n'étaient guère fréquents en ces parages. "*Convaincu que les recherches désintéressées de la science préparent et éclairent les conquêtes fécondes de l'agriculture et de l'industrie*"³ — mais intimement flatté aussi dans ses appétits intellectuels par ces savants visiteurs, le Général Nicolas Desvaux, gouverneur de la province, les prend sous son aile. Percant leur désir secret de découvrir le désert, il étouffe leurs dernières appréhensions en leur proposant la protection de l'armée française. Pour chef de leur escorte, il désigne son adjoint, l'ingénieur Edouard Zickel, capitaine de spahis chargé du forage de puits artésiens dans l'Oued Rhir. Enchanté de faire profiter les trois savants de sa connaissance intime du terrain, celui-ci se réjouit de les voir inscrire ses propres observations dans des perspectives plus générales qui lui permettront de se rendre utile à la science.

Composée de trois zouaves, d'un spahí et de sept Arabes conduisant six chameaux portant les trois tentes et les provisions du voyage, la petite caravane s'ébranle le 15 novembre, et met le cap plein sud. Par Batna puis Biskra, elle franchit les croupes arrondies du massif de l'Aurès couvertes de forêts de chênes verts et de pins d'Alep. En chemin, un léger détour leur permet d'admirer le site romain de Lambèse — un panorama au pittoresque garanti par les bergers amplement drapés faisant paître leurs troupeaux parmi les ruines des temples antiques. A vrai dire, le pittoresque était réciproque — Desor en était conscient. Leur équipée ne passait en effet pas inaperçue, suscitant la perplexité des indigènes. Entourés de gardes, montés eux-mêmes sur de paisibles mulets, les trois naturalistes métropolitains en redingote et chapeau offraient un spectacle insolite. Qui pouvaient donc être "*ces gens qui grattent la terre*"⁴? Qu'est-ce qui pouvait attirer ici ces trois personnages d'âge plus que respectable? Bientôt, ils se verront adopter par les

¹ Journal DESOR, 19.10.1863 (BPUN).

² Journal DESOR, 24.10.1863 (BPUN).

³ MARTINS 1864: 313.

⁴ Journal DESOR, 23.10.1863b (BPUN).

populations locales, qui manifestaient le plus grand respect pour la figure sévère de "Sidi Escher Bel Linth", le plus âgé et assurément le plus sage d'entre eux; Martins, pour sa part, ne demeurerait "qu'un Tubib (medecin) et moi [Desor] un Tolba (savant)". Galvanisés par les conditions spartiates du bivouac, ceux-ci retrouvaient une seconde jeunesse, s'égayant d'un rien, se jouant réciproquement des tours et se lançant dans des facéties peu compatibles, en Europe, avec les convenances bourgeoises.

Après Biskra commençait le long périple dans la désolation du désert. Sur les centaines de kilomètres qui, à travers l'Oued Rhir, les séparaient de Touggourt et El Oued, la progression était lente, d'autant plus que la troupe devait s'arrêter de temps à autre pour leurs observations. Attentifs à tous les détails de la vie et de l'environnement dans ce milieu si fascinant pour eux, l'enthousiasme des trois naturalistes intriguait leur escorte: courbés sur le sol, ils devaient même une fois découvrir tant de fossiles qu'"Escher en avait presque le délire"². Et lorsqu'ils s'installaient dans une oasis, leur arrivée était prétexte à des réceptions hautes en couleur chez les scheiks locaux, qui rivalisaient de démonstrations de libéralité à leur égard. Partisans des autorités françaises qu'ils épaulaient dans la lutte contre une rébellion dont ils étaient les principales victimes, ces scheiks avaient du reste tout lieu de marquer leur sympathie aux soldats de l'Empire. La prospérité des oasis découlait en effet largement de la bonne volonté du Général Desvaux, qui avait pris l'initiative du forage des nouveaux puits artésiens dans la région. Et même si l'eau arrachée aux sables nécessitait un long processus de désalinisation, les quelques cinquante puits déjà forés avaient entraîné un essor notable des cultures de dattiers.

Averti de leur arrivée, le calife d'El Oued fera même plusieurs dizaines de kilomètres à leur rencontre. Habillé d'un burnous brodé d'or et d'argent, assis sur une selle revêtue d'une peau de léopard, il était à la tête d'une majestueuse délégation de scheiks et de cadis, ainsi que d'une troupe nombreuse de spahis. Caracolant, virevoltant autour d'eux, ceux-ci honoreront les visiteurs européens par des démonstrations d'habileté guerrière, déchargeant leurs fusils en plein galop sur des cibles imaginaires. De fait, ces spahis n'étaient pas habiles qu'à la parade. Quelques mois plus tôt, ils avaient infligé à la bande du célèbre pillard Ben Asser une cuisante défaite qui avait plongé les autorités militaires françaises dans la confusion, lorsque leur chef avait fait parvenir une imposante collection d'oreilles à Constantine pour y annoncer sa victoire. La réception chez le calife devait surpasser toutes les autres. Leur hôte se distinguait pourtant par une sobriété musulmane à toute épreuve, source d'embarras pour Desor qui multipliait les infractions à l'étiquette avec une naïveté frisant la provocation. Il est vrai que les scheiks, ses subordonnés, ne se montraient pas aussi rigoureux. Le marabout de Tamasin, pour sa part, affichait une pieuse défiance à l'égard du vin; mais il n'hésitait pas à se servir de champagne puisque, selon ses termes, il s'agissait de l'"eau de l'Oued Champagne"³...

Sur le chemin du retour, l'équipée des naturalistes devait passer plus à l'est. En raison de l'insécurité régnant à proximité de la frontière tunisienne, ils se joignirent donc à une vaste caravane de 90 chameaux qui leur garantissait la protection de la multitude. Cette précaution était particulièrement nécessaire lorsqu'isolée dans l'immensité du désert, cette véritable ville en mouvement installait son bivouac nocturne. Cette fois-ci, le trajet sera plus direct: après deux semaines de route, ils étaient à Alger. Sur place, ils feront quelques visites, Desor désirant inspecter les écoles de la ville pour s'y informer de l'état de l'instruction. En compagnie d'érudits locaux, il prend encore connaissance d'un certain nombre de dolmens dans les environs.

¹ Journal DESOR, 09.12.1863b (BPUN).

² Journal DESOR, 13.12.1863b (BPUN).

³ Journal DESOR, 30.11.1863b (BPUN).

Comme ses compagnons, il avait cependant hâte de rentrer en Europe. De fait, les obligations de la politique le réclamaient à Neuchâtel; et Marie, la maîtresse de son ménage, s'impatenait chaque jour davantage. Tous trois commençaient d'ailleurs à se ressentir des effets d'une maladie de peau qu'ils préféraient soigner dans de meilleures conditions. Leurs derniers jours à Alger seront consacrés aux achats les plus divers, Desor rapportant du bazar une petite mandoline, des babouches, des pipes, des couteaux kabyles, des paniers, et même des caméléons et des tortues.

Au lendemain du jour de Noël, les trois amis quittaient enfin les rives de l'Afrique, lourdement chargés, mais porteurs surtout d'un savoir qui leur vaudra un accueil enthousiaste en Europe. Dans le Sahara, ils avaient en effet trouvé ce qu'ils cherchaient: la confirmation de l'ancienne hypothèse d'Escher.

L'assèchement de la mer saharienne, le föhn et la fin de l'âge glaciaire

S'interrogeant sur les causes de l'interruption, voire déjà du déclenchement de l'âge glaciaire, et convaincu qu'elles étaient d'ordre climatologique, Escher avait proposé, dans le cadre d'une conférence publique (1852: 23-24¹), une hypothèse audacieuse qui rendait compte de ces phénomènes en les appréhendant avec un recul considérable, à une échelle supérieure à celle des continents.

Durant ses courses géologiques dans les Alpes, le savant zurichois y avait été frappé par l'influence météorologique (et physiologique) du föhn. Ce vent méridional très chaud était réputé faire fondre des quantités considérables de neige; son action paraissait tellement importante que les habitants des hautes vallées alpines en avaient fait un proverbe: "*Der liebi Gott und die liebi Sunn chönnet's nüt, wenn der Föhn nüt hilft*"². La tentation était donc forte d'y voir l'agent de la fin de l'âge glaciaire — ou plus précisément, de voir dans l'absence antérieure du föhn l'origine du refroidissement de l'Europe et de l'extension des glaciers dans l'ensemble du massif alpin et des régions contiguës³.

Mais comment expliquer cette absence antérieure? Pour trouver réponse à cette question, il fallait se tourner vers la source présumée de ce vent chaud: l'Afrique, ou plus précisément, les déserts brûlants du Sahara. Par les textes antiques, on savait en effet que le Sahara n'avait pas toujours été aussi aride. Sous la domination romaine, le désert moins étendu conservait les traces d'une végétation plus généreuse, insensiblement restreinte en des points toujours plus rares. Les traditions, elles, remémoraient des époques plus fertiles, où fleuves et lacs recouvraient

¹ Arnold Escher ayant très peu publié (cf. HEER 1873: 379, 382-385), et même s'il a exercé une influence majeure sur la géologie suisse, son action originale pourrait souvent être imperceptible pour l'observateur moderne. Dans la mesure où il répandait généreusement le fruit de ses observations et de ses réflexions, celles-ci se voyaient en effet aussitôt amalgamées au savoir collectif. Il en va ainsi de cette hypothèse du föhn et de l'âge glaciaire. Si HEER (1858) et Desor lui rendent un tribut appuyé (ce dernier s'estimant même commandé à l'inviter à vérifier lui-même son hypothèse en Algérie), le débat scientifique contemporain fait largement l'impasse sur la paternité d'Escher; en fait, il est probable que la plupart des intervenants l'aient eux-mêmes ignorée. Dans ces circonstances, la référence bibliographique à ESCHER 1852 est légèrement abusive: peu de savants intéressés à l'affaire n'avaient connaissance de cette publication.

² DESOR 1865d: 41. En dialecte local, "*le bon Dieu et le soleil restent impuissants, si le föhn ne se met pas de la partie*". DESOR (1864j: 39) rappelle d'ailleurs que "*nos pères qualifient [le föhn] de «mangeur de neige»*".

³ La circonscription à la seule Europe du raisonnement sur les causes de l'âge glaciaire n'induit pas (de la part d'Escher comme des futurs partisans de son hypothèse) la méconnaissance des glaciations sur les autres continents (notamment en Amérique du nord). De leur point de vue, celles-ci devaient probablement s'expliquer par le même type de processus (cf. DESOR 1864j: 40); ESCHER (1852: 28) relevait ainsi l'influence possible d'un changement d'orientation ou de nature du Gulf Stream.

encore les plaines aujourd'hui désertiques. Si l'on ignorait la raison de cet assèchement, de nombreux naturalistes admettaient l'existence ancienne d'une mer sur l'emplacement moderne du désert saharien, comme semblaient l'indiquer les concentrations salines, les trouvailles de coquillages, ainsi qu'une série de lacs salés qu'on était raisonnablement porté à considérer comme les derniers résidus de cette mer.

Or, le Sahara recouvert par une mer, les conditions de la formation du fœhn n'étaient pas réunies. Si même le régime des flux aériens n'en avait pas été modifié (ce qui était peu probable), le vent du sud, venant d'Afrique, devait inévitablement avoir été humide et plus frais. L'hypothèse paraissait d'autant plus plausible que sur la foi de coordonnées altimétriques ponctuelles, on croyait qu'une large partie de la cuvette saharienne était inférieure au niveau de la mer. Et l'éclaircissement, enfin, de la disparition de cette mer saharienne ne présentait plus, pour la géologie moderne, un obstacle insurmontable. On savait en effet désormais que les continents étaient animés par des mouvements isostatiques tels que ceux sur lesquels Desor lui-même avait travaillé en Scandinavie. Il en allait certainement de même de l'Afrique du nord: la mer saharienne devait avoir été déversée dans la Méditerranée par un mouvement de surrection.

Lors de leur expédition saharienne, Desor, Martins et Escher trouveront de nombreuses preuves de l'existence de cette ancienne mer. Des preuves sédimentologiques, mais également paléontologiques: durant leurs prospections, ils avaient découvert dans les couches superficielles (à quelques mètres de profondeur) des coquillages marins tels que le *Buccinum gibberulum* Lam ou le *Balanus miser* L., et surtout des quantités notables de *Cardium edule*, une espèce caractéristique des lagunes et des mers intérieures. Ce dernier coquillage leur permettait de surcroît de dater la mer saharienne; car conformément aux connaissances de l'époque, le cardium était réputé quaternaire. Sans préjuger de l'histoire géologique antérieure, il s'ensuivait donc que cette mer n'était apparue que très récemment, au Quaternaire — donc après l'accomplissement de la surrection alpine.

Du point de vue chronologique, la formation récente de cette mer intérieure paraissait donc coïncider avec le déclenchement de l'âge glaciaire, de même que son assèchement avec le retour de conditions climatiques plus favorables en Europe centrale. En un mot, le lien entre les deux phénomènes semblait avoir trouvé une confirmation: l'hypothèse d'Escher constituait une théorie solide et convaincante.

Sans même prendre en considération les autres enseignements et les agréments multiples du voyage, leur expédition saharienne se soldait par un succès éclatant: les répercussions de la nouvelle théorie étaient considérables pour les sciences naturelles. De fait, l'audience accordée à leurs travaux (Martins 1864, Desor 1864j, 1865d¹) allait dépasser leurs espérances. Les lettres qu'ils avaient adressées aux journaux avaient déjà "*fait une profonde sensation*"². A peine arrivés, ils allaient chacun se voir assaillis de requêtes pour présenter des conférences sur leur expédition; et à chaque reprise, il fallait encore refuser du monde.

Très rapidement, ils seront pourtant confrontés aux premières oppositions, qui leur viendront de la météorologie — de Heinrich Wilhelm Dove plus précisément, le directeur de

¹ Pour ne citer que les sources les plus synthétiques. Desor s'est fait l'auteur de communications et de publications innombrables consacrées au moins partiellement au sujet: DESOR 1864b, 1864k, 1864l, 1864m, 1864n, 1864o, 1864p, 1864q, 1864r, 1864s, 1864t, 1865e, 1865f, 1865g, 1865h, 1865i, 1865j, 1865k, 1866f, 1867a, 1867b, 1867c, 1868a, 1868b, 1869a, 1869b, 1870a, 1874b. Dès le courant de l'année 1879, il reviendra sur la question, dans le cadre des débats provoqués par un projet consistant à inonder le Sahara pour y former une nouvelle mer: DESOR 1879a, 1879b, 1879c, 1879d, 1879e, 1880a, 1880b.

² Journal DESOR, 01.01.1864 (BPUN).

l'Institut prussien de météorologie et professeur de physique à l'Université de Berlin. Celui-ci s'était intéressé à l'influence des Alpes sur le climat de l'Europe; il avait révélé la complexité de la question, mettant de la sorte en lumière le caractère simpliste du raisonnement d'Escher, Desor et Martins. A vrai dire, les critiques de Dove ne portaient pas directement sur la théorie saharienne: elles ne faisaient que saper les bases sur lesquelles était fondée la démonstration¹. C'est en fait Adolphe Hirsch, un collègue de Desor à Neuchâtel qui, au sein de la SSNN, lancera réellement un débat auquel de nombreux membres de la société contribueront². Directeur de l'Observatoire de Neuchâtel, futur professeur d'astronomie à l'Académie, Hirsch entretenait des relations étroites mais peu chaleureuses avec Desor, qui peinait à s'accommoder de sa personnalité tranchante et de son radicalisme intransigeant³. Ces traits de caractère se retrouvaient dans la pratique scientifique de Hirsch, rigoureusement positiviste, fondée sur une démarche quantitative inspirée des sciences exactes. En un certain sens, Hirsch figurait donc le fossoyeur idéal d'une théorie qui multipliait les inductions et qui reposait sur les seules observations nécessaires à la confirmation de l'hypothèse de départ.

D'entrée de jeu, Hirsch (1864) dénonçait le caractère conventionnel du «föhn» dans la terminologie populaire: ce terme recouvrait en effet tous les vents chauds soufflant plus ou moins du sud, qu'ils soient humides ou secs. Invoquant un puissant faisceau de mesures météorologiques effectuées dans l'ensemble du pourtour alpin, il démontrait ensuite (1865a, 1865c) premièrement, que les vents du sud étaient généralement humides (et ne pouvaient donc avoir influé sur la fonte des neiges), et deuxièmement que les vents les plus secs ne provenaient pas du sud... Ces résultats provocants ouvraient la voie à de longues discussions. En fait, Desor et certains de ses collègues ne pouvaient se résoudre à voir l'évidence manifeste du bon sens contredite par les «faits» scientifiques: aussi limpide soit-elle, la démonstration de Hirsch devait nécessairement pêcher quelque part – sans qu'ils ne sachent où. Le directeur de l'Observatoire allait enfin clore la question en établissant (1865b) le caractère local du föhn *stricto sensu*: celui-ci n'avait donc affaire en rien avec l'Afrique ou le Sahara!⁴

Dans cette controverse, Desor avait conservé un profil bas: s'il s'était félicité d'avoir contribué à l'affirmation d'une théorie qu'il avait toujours présentée comme celle d'Escher, il ne tenait pas à y engager son autorité personnelle. Et s'il n'avait pas été convaincu par les premières attaques de Hirsch, il n'en avait pas moins jugé aussitôt que la théorie devait être soumise à un examen plus approfondi⁵. Dans cet esprit, il s'était adressé directement à Dove, qui l'avait rejoint quelques jours à Combe-Varin durant l'été 1864, afin d'y discuter le problème en détail. Et par la suite, il engagera Escher à publier la correspondance échangée avec leur contradicteur dans la revue de la société des naturalistes zurichois (Dove 1865). En définitive, et malgré quelques doutes justifiés (1867c), Desor s'était donc très vite résigné à faire le deuil d'une théorie probablement trop séduisante. Cette attitude était tout à son honneur. Mais il est vrai qu'en mettant élégamment

¹ Pour autant que nous puissions en juger, puisqu'il ne nous a pas été possible de retrouver la (les) contribution(s) de Dove à ce sujet: ses positions nous sont connues par le résumé et les commentaires livrés par HIRSCH 1864, ainsi que par DOVE 1865, qui ne constitue qu'une adjonction postérieure. Sur Dove, cf. PEDERSEN 1971.

² Cf. BSSNN 6/3 (1864) 7/1 (1865) et 8/1 (1868), *passim*.

³ A ce propos, cf. les lettres de DESOR à Berthoud, 31.12.1867 (Archives CG) et à Martins, 05.07.1869 (AEN). Les circonstances difficiles de la fondation de la seconde Académie de Neuchâtel accentueront les différends entre Hirsch et Desor, ce dernier jugeant sectaire l'attitude du premier, auquel il reprochera de s'inféoder au pouvoir politique: cf. lettre de DESOR à Martins, 14.09.1866 (AEN). Sur Adolphe Hirsch, cf. LEGRANDROY 1901 (en particulier 19-20), BURGAT-DIT-GRELLET & SCHAEER 2001.

⁴ Quelques années plus tard, HIRSCH (1868) admettra le rôle du Sahara dans les vents chauds alpins. Mais ce rôle n'était qu'indirect, très relatif, et exceptionnel; à cet égard, et malgré les dernières répliques de DESOR (1868a, 1868b), la théorie d'Escher pouvait être considérée comme caduque.

⁵ Cf. ainsi journal DESOR, 09.06.1864 (BPUN).

en scène son ouverture intellectuelle, il n'en arrivait pas moins à se donner le beau rôle: il apparaissait comme le savant idéal, prêt à sacrifier sa fierté personnelle pour le triomphe de la Vérité. Au surplus, s'il avait perdu l'explication de la glaciation alpine, il conservait tout de même l'attestation de la mer saharienne.

L'Algérie, au-delà de l'exotisme

Pour Desor, ce séjour en Algérie avait été un enchantement. De retour en Suisse, il répète à qui veut l'entendre que cette expédition constituera un épisode marquant dans son existence, et demeurera pour lui un souvenir inoubliable. Il ne se fait d'ailleurs pas faute de partager son engouement en régaland ses invités de couscous — un plat dont il tenait la recette de l'un des scheiks du désert, et qui deviendra bientôt, avec le jambon à l'os, l'une des spécialités des agapes de Combe-Varin.

A vrai dire, son enthousiasme est tel qu'il nous semble réclamer commentaire. Bien entendu, Desor aimait voyager; et depuis sa jeunesse, il avait vu bien du pays. Après son premier exil en France, il avait sillonné l'Europe occidentale et nordique, et partout, il savait pouvoir trouver un accueil chaleureux chez des amis et des collègues. Entre les principales villes où il s'arrêtait pour profiter des agréments urbains et visiter les musées, et les lieux de villégiature ou les stations thermales où l'envoyaient ses médecins, il s'était souvent attardé dans les campagnes plus reculées pour ses études de terrain, géologiques ou archéologiques. D'un paysage à l'autre, des sommets alpins à la forêt primitive du Nord américain, des plaines du Far West aux rivages atlantiques de la Nouvelle Angleterre, il pouvait se targuer d'expériences d'une rare diversité. Sa condition de naturaliste se prêtait à ce goût pour la découverte de nouveaux horizons; pour ne pas devoir le restreindre aux seules périodes de vacances universitaires, il ne lui avait même sacrifié une chaire à l'Ecole polytechnique fédérale, puis son enseignement à l'Académie de Neuchâtel. Et partout, il jetait un regard frais et curieux sur tout ce qui l'entourait, les gens et les choses, les vertus et les vices, les caractéristiques naturelles et les spécificités culturelles, les goûts artistiques, les usages sociaux, les mœurs politiques, les pratiques agricoles et les industries locales¹.

Or, du fait même de l'étendue de ses expériences de voyage, on peut se demander ce que ce dernier séjour avait de si particulier, qui puisse justifier un tel enthousiasme. L'exotisme du continent africain ne suffit en effet pas à expliquer la vigueur des impressions recueillies: au siècle passé, les sommets alpins étaient aussi difficiles d'accès que le désert du Sahara.

Pour partie, la réponse à cette question réside dans l'âge de Desor lors de ces expériences respectives: lorsqu'il découvrait le monde du désert, il avait en effet déjà dépassé la cinquantaine. Depuis une quinzaine d'années, il estimait être sur la pente descendante de son parcours sur terre. A cet égard, ce voyage lui apparaissait comme un don du ciel. La jovialité et la camaraderie juvénile qui avaient empreint le trio constituaient un signal: la vie pouvait encore lui réserver des surprises à la hauteur des expériences de sa jeunesse. Dès son retour à Neuchâtel, Desor avait

1

On aura compris que cette curiosité bigarrée fait partie intégrante de l'activité scientifique de Desor, toujours habile à tirer parti dans ses études les plus spécialisées d'informations et d'observations a priori étrangères au domaine d'étude concerné (voir ci-dessus, p. 184). Desor fondera néanmoins de nombreuses publications spécifiques sur cette curiosité en tant que telle — et qu'on pourrait qualifier d'«ethnographique», faute de mieux. Cf. ainsi DESOR 1850a, 1851a, 1853a, 1853b, 1854a, 1855f, 1856i, 1857d, 1863e, 1864h, 1864i, 1865c, 1874a, 1875a, 1876a, 1881a — auxquelles on devrait encore ajouter les récits des expéditions alpines de sa jeunesse.

d'ailleurs pris de bonnes résolutions, puisqu'il se rendait régulièrement au manège pour y suivre des leçons d'équitation.

Quoi qu'il en soit, la cause principale de l'intensité des émotions ressenties par Desor nous semble tenir au caractère singulier de l'univers culturel «oriental». Car ces émotions ne résultaient pas à proprement parler du *degré* du dépaysement: les territoires indiens du Nord américain lui avaient en effet offert un exotisme supérieur à celui que pouvaient présenter les colonies françaises dans le Maghreb.

Ce que cet «Orient» avait de particulier, c'était paradoxalement son étrange proximité. Ici, Desor était confronté à une véritable civilisation (comme on l'entendait alors) — mais une civilisation étrangère, qui tendait à la sienne un miroir déformant. Pour lui, elle autorisait une identification de l'observateur — mais une identification transhistorique. Car à ses yeux, le voyage en Algérie avait constitué comme un voyage dans le temps: un voyage au temps des patriarches. Dans ce même voyage, il avait en effet été entraîné sur un itinéraire spirituel qui l'autorisait, en observant les mœurs des habitants du désert, à concilier la raison et la religion.

LES PATRIARCHES DU DÉSERT: DES FOSSILES VIVANTS DE L'HISTOIRE BIBLIQUE

Conformément à ses positions spiritualistes, Desor avait affiché dès son arrivée à Alger un respect de principe pour la religion musulmane, réprouvant l'arrogance méprisante de certains colons français à l'égard de la foi des indigènes. Animé d'une curiosité bienveillante, séduit par l'appel du muezzin, dans lequel il distinguait *"quelque chose de simple et de solennel qui ne peut que disposer au recueillement"* (Desor 1863e), il s'était rendu au culte dans une mosquée. A l'examen, il devait cependant se montrer peu édifié: en fait, il avait été choqué par le manque de ferveur, tant des fidèles que des officiants, qui paraissaient s'acquitter simplement d'une tâche routinière. A son avis, la spiritualité (*"ce qu'il y a de sérieux et de profond [dans la religion]"*) y était étouffée par le formalisme des rituels (*"ce qui n'est qu'accessoire et spirituel"*).

De toute évidence, cette critique lui était inspirée par l'enseignement hétérodoxe de Parker. Or ce dernier ne s'était pas contenté de dénoncer le formalisme des rites religieux: pour le maître spirituel de Desor, la critique théologique devait s'étendre aux Ecritures (et en particulier à l'Ancien Testament), qui ne constituaient que l'interprétation humaine, imparfaite et limitée, de l'idéal et de l'absolu divin¹. Desor allait par conséquent transposer l'analyse de Parker à l'Islam. En définitive, ce détour lui fait prendre conscience de la signification et de la portée réelles de la critique historique défendue par son maître, qu'il n'avait auparavant appréhendé que de manière abstraite².

A l'occasion de leur expédition, Desor s'était convaincu que les mœurs et l'état social des «hommes du désert» s'apparentaient à ceux des acteurs de l'Ancien Testament, avec lesquels ils

¹ Voir ci-dessus, p. 132.

² Il est probable que Desor ait également puisé à l'inspiration de la *Vie de Jésus* d'Ernest RENAN (1863), qu'il avait lu dès sa parution, ce même été, et dont il avait apprécié l'interprétation rationaliste, à la fois morale et respectueuse de la foi. La *Vie de Jésus* de David Friedrich STRAUSS (1835-1836, 1864) ne semble en revanche pas avoir joué de rôle en cette affaire, même si Desor l'évoque en quelques occasions. Cf. journal DESOR, 20.07.1863, 05.08.1863 (BPUN); sur le retentissement contemporain de l'ouvrage de Renan, cf. PARINET 1985.

partageaient le mode de vie nomade, lui-même adapté à un environnement et un climat similaires. Arpentant les oasis qui lui paraissaient peuplées de figures bibliques, Desor observait donc les coutumes locales avec l'œil de l'exégète. Or ces observations offraient souvent des réponses très simples aux énigmes soulevées par certains passages obscurs des Écritures — comme cette parole de Jésus Christ, selon lequel il serait plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'accéder au Paradis. Dans les bourgades fortifiées, la porte principale, suffisamment haute pour laisser passer les chameaux, n'est en effet ouverte qu'au départ et à l'arrivée des caravanes. En temps normal, les habitants doivent se faufiler à travers une étroite poterne "*désignée sous le nom de trou de l'aiguille*" — et à travers laquelle un chameau ne saurait évidemment passer!¹

Ces observations ethnologiques d'un genre particulier autorisaient une relecture décapante d'événements cruciaux de l'histoire biblique, jugés miraculeux selon l'orthodoxie. Grâce aux éclaircissements de Zickel, Desor privait ainsi Moïse de quelques-uns de ses pouvoirs surnaturels. On sait en effet que ce personnage biblique est réputé avoir fait jaillir de l'eau en frappant un rocher, lors de la traversée du désert par le peuple juif. De manière générale, les rationalistes répugnaient à admettre la réalité des miracles; et pour un géologue tel que Desor, ce miracle-ci était particulièrement absurde: Dieu ne pouvait violer de manière aussi flagrante ces lois de la nature dont il était lui-même l'auteur. Or l'attention portée aux pratiques locales, millénaires, du creusage des puits dans le désert permettait d'éventer cette illusion². Ceux qui creusaient les puits discernaient en effet le moment où ils approchaient de la nappe phréatique, dans la mesure où celle-ci était toujours précédée d'un niveau à gypse. A ce moment, les ouvriers laissaient la place à un membre éminent du clergé; car l'honneur de frapper le dernier coup libérant l'eau était réservé aux plus vertueux. Considéré comme sacré, ce geste était désigné par l'expression «frapper le rocher»... A des millénaires de distance, Moïse n'aurait en somme rien fait de plus!

Lors des conférences publiques qu'il donnera dès son retour devant des auditoires souvent populaires, Desor ne se privera pas de lever le lièvre; mais il le faisait sans avoir l'air d'y toucher:

Il faut voir avec quelle précaution ils viennent ensuite me demander si ce ne serait pas par hasard de la sorte que procédait Moïse; je réponds que je n'en sais rien, mais que cela se peut fort bien. Il n'en faut pas davantage pour qu'ils s'emparent de l'idée. Mais alors ce n'est plus un miracle objecte un Jean Baptiste quelconque, sur quoi je réponds que je n'ai jamais prétendu qu'il s'agit ici de miracles.³

A l'entendre, cette maïeutique était bien plus efficace que les provocations matérialistes de Carl Vogt: "*De cette manière je produis beaucoup plus d'effet que ceux qui s'attaquent directement à leurs préjugés*"⁴. Contrairement à son ami, Desor ne ruinait pas les bases de la religion: il désirait simplement retourner à la vérité première du message divin, afin d'asseoir la foi sur des bases rationnelles, qui permettraient de propager bientôt un christianisme «évolué», en accord avec les progrès de l'humanité⁵.

1 Cf. DESOR 1879a (repris de DESOR 1874a, 1875a), qui fournit toute une série d'exemples analogues.

2 Cf. notamment DESOR 1865d: 11 sqq.

3 Lettre à Martins, 29.02.1864 (AEN), où l'on voit que ce miracle n'était pas le seul auquel Desor s'en prenait.

4 Lettre à Martins, 29.02.1864 (AEN); cf. aussi la lettre précédente, du 31.01.1864.

5 A propos de son engagement, quelques années plus tard, dans le mouvement rationaliste du «christianisme libéral», voir ci-dessous, p. 307.

Abel, Caïn, l'islam et l'évolution culturelle

Le contact avec les diverses populations nord-africaines devait également conduire Desor à s'exprimer sur les causes de leur «arriération». A vrai dire, sa pensée s'y caractérise par une subtilité désordonnée. Certes, on pourrait porter à son crédit un souci de n'écarter aucun paramètre recevable, et de peser systématiquement le pour et le contre. Au final, pourtant, ses esquisses de l'Algérie et de ses habitants ne forment jamais un tableau cohérent: il manque à ses travaux un principe organisateur, qui permette de dégager un message univoque et explicite¹.

Dans l'ensemble, Desor adopte la ligne de l'évolutionnisme culturel. Globalement, les Algériens lui paraissent être restés bloqués à un stade précoce du développement de la civilisation. Comment expliquer ce blocage? Pour Desor, la réponse réside essentiellement dans l'influence de la religion musulmane diffusée par les Arabes. Comme le Christianisme primitif, l'Islam est en effet une religion caractéristique du stade nomade. Or, au contraire de la première, elle n'a pas su évoluer. Elle exerce par conséquent une action paralysante sur les mœurs et l'organisation sociale — une paralysie accentuée par la tyrannie des prescriptions sociales musulmanes. Face au pouvoir arabe, certaines populations (comme les Kabyles) ont néanmoins su conserver une large autonomie. Cette autonomie les a autorisé à accéder au stade suivant: l'agriculture — condition suffisante à l'établissement d'une organisation politique plus évoluée, de nature démocratique. Mais si l'organisation politique a évolué, il n'en va pas de même de l'organisation sociale, entravée par la religion musulmane² que les Kabyles partagent avec les Arabes. En sacralisant des coutumes historiquement contingentes, la religion constitue donc un obstacle au progrès social et matériel.

Dans ses jugements, Desor relève certes ce qui lui paraît constituer l'aspect le plus honorable des coutumes locales: une hospitalité à toute épreuve, conséquence directe du mode de vie nomade et de l'hostilité absolue du désert. Encore relève-t-il que cette hospitalité s'exerce selon des codes très stricts: la générosité se règle sur la position sociale du bénéficiaire. Délaissant momentanément l'orientation libérale de ses convictions radicales, Desor (1879e: 176) prend d'ailleurs soin d'ajouter que cette institution *"est l'indice d'un état social peu avancé, là où l'individu est obligé de se substituer à la loi pour protéger les personnes"*. Quoi qu'il en soit, cette honorable coutume ne fait pas le poids, face à l'ampleur des tares. Entre autres, Desor relève la part minime de la liberté individuelle dans une vie très profondément codifiée, où la coiffure, le costume, la forme des salutations, etc., dépendent de la position des individus et de leur famille. A cet égard, il se scandalise de la hiérarchisation et de l'inégalité extrême des statuts sociaux. Mais ce qui le choque le plus, c'est la position de la femme, placée dans un état de sujétion que rien ne vient tempérer; pour lui, c'est encore un effet de l'état nomade (originel ou effectif) qui, en privant la femme des soins du foyer, la prive de l'instrument privilégié de sa dignité sociale. Desor se désole ensuite du fatalisme des populations. Etant celles d'un peuple nomade, les mœurs font fi des vertus associées au labeur nécessaire à l'agriculture; elles dévalorisent la persévérance, l'initiative et l'esprit

¹ Revenant sur la question une dizaine d'années plus tard, DESOR (1874a, 1875a, 1879e) en livrera toutefois une synthèse un peu plus claire.

² L'Islam constitue ici un repoussoir bienvenu. Car en définitive, le propos de Desor porte sur les prescriptions de l'orthodoxie religieuse en général, et notamment sur les positions jugées rétrogrades des églises chrétiennes officielles en matière de mœurs et d'organisation sociale et politique. Ses principaux travaux sur la question ont d'ailleurs été rédigés pour un organe populaire du radicalisme militant (1863c) et pour la revue du christianisme libéral (1874a, 1875a).

d'entreprise, empêchant ainsi tout mouvement, tout progrès¹. Et si cet état de fait lui paraît résulter d'un aveuglement bigot, Desor observe qu'il est consolidé par l'égoïsme des puissants, qui trouvent leur intérêt à maintenir le peuple dans l'ignorance pour préserver leurs privilèges.

Exposée de la sorte, la position de Desor paraît limpide. Dans le détail des textes, pourtant, ses appréciations s'expriment de manière assez complexe — sinon inconséquente, puisqu'il est parfois amené à contredire la logique qu'il a bâti ailleurs. Ainsi, et comme on l'a vu, il attribue à la religion le pouvoir de contrecarrer l'évolution culturelle de l'humanité — celle-ci étant posée comme un principe *a priori*. Or, parlant des caractéristiques des différentes populations algériennes, Desor affirme soudain que cette évolution, ce progrès dépend des aptitudes raciales! Mais il se montre incapable de préciser ce qu'il entend par ce terme de race; selon le contexte et les nécessités de son argumentation, Desor peut ainsi défendre des définitions anthropologique, linguistique, morale ou historico-culturelle². De même, des événements historiques (migrations, altérations climatiques, etc.) peuvent influencer, tout comme les contingences géographiques, sur le développement culturel. Desor (1879e: 164 sqq.) admet de plus des retours en arrière occasionnels sur l'échelle du progrès culturel; en somme, ces contingences placent les populations qui y sont soumises devant des choix. Pour ce qui concerne l'agriculture, par exemple, la confrontation avec un nouvel environnement plus ingrat peut inciter une «race» aux aptitudes peu développées à revenir à l'état nomade, alors qu'une autre, plus énergique, persévérera; cela renforcera son caractère, et lui permettra de passer bientôt aux stades ultérieurs.

A l'examen, l'échelle du développement tracée par Desor n'est donc ni rectiligne, ni linéaire. Il fait ainsi remarquer qu'à l'égard de l'habitat, le stade nomade constitue une régression, puisque dans sa caverne, le chasseur connaît déjà la sédentarité. A ses yeux, le nomadisme constitue dès lors une «voie de garage» de l'évolution culturelle.

Face aux Arabes: les Kabyles, archétypes modernes de l'helvétitude lacustre

Desor était instruit de la diversité du peuplement algérien, que les Français résumaient en une distinction catégorique entre Arabes et «Kabyles», ou «Berbères». Répondant à des horizons d'attente, voire à des structures mentales conformes aux préoccupations métropolitaines³, cette distinction incontestée n'avait pas encore fait l'objet d'une véritable enquête ethnographique ou naturaliste. Mais elle gouvernait l'intelligence par le pouvoir colonial des dynamiques locales, et déterminait la gestion politique et sociale du pays.

Cette distinction reposait sur le caractère récent, avéré, du peuplement arabe du Maghreb. Sur cet attendu, la figure du Kabyle, qui représentait l'habitant «originel» du pays, était dessinée *a contrario*, par soustraction de toutes les caractéristiques attribuées à la colonisation arabe. Ce processus relativisait opportunément le caractère intrusif de l'impérialisme français, d'autant plus que l'on concentrait sur l'«élément arabe» tout ce que l'esprit occidental réprouvait. Objets de spéculations ethnogéniques aussi variées que téméraires⁴, présentés comme les victimes d'une

¹ Relevant l'absence presque totale de mobilier et de maçonnerie, DESOR (1879e: 151-152) affirme encore que «la culture nomade est restreinte de sa nature parce qu'elle exclut une foule de branches de l'activité humaine, entre autres les parties essentielles de l'art, l'architecture et la sculpture (...) et, jusqu'à un certain point, l'industrie».

² A ce propos, voir déjà ci-dessus, p. 130.

³ Cf. KILANI 1997.

⁴ Cf. BOETSCH & FERRIE 1989. Dans ces spéculations, Desor (notamment 1865d: 58 sqq.) a évidemment joué sa partition; à ce propos, voir ci-dessous, p. 319.

dénaturation arabe, les Kabyles étaient dépeints selon des traits propices à l'identification. En se les appropriant, la France justifiait ainsi son intervention dans les affaires africaines: la colonisation ne constituait plus une ingérence, mais le rétablissement de conditions favorables au développement harmonieux des véritables indigènes.

A la lecture du journal de Desor, on perçoit le caractère conventionnel de cette distinction. Cherchant à se conformer aux catégories usuelles, celui-ci relève en effet que les Kabyles "*sont certainement très différents des Arabes, mais il est difficile de les caractériser*"¹ — une concession dont la naïveté illustre l'aporie sur laquelle reposaient ces ambitions classificatoires. En effet, Desor aura tôt fait de passer sur cette caractérisation "*difficile*", pour offrir des Kabyles une description détaillée (1864i) qui en dit autant sur ses propres valeurs que sur l'objet de son étude.

Jugeant inutile de préciser (et a fortiori de justifier) cette distinction, il se facilite tout d'abord la tâche, en restreignant la définition du peuple «kabyle» aux seuls habitants des montagnes. Ce faisant, il assoit par conséquent une catégorie ethnique sur ce qui pourrait ne résulter que de contingences géographiques, économiques et politiques particulières. Dans son esprit, seuls les Kabyles de la montagne sont en effet restés «purs», puisqu'ils sont demeurés largement préservés de l'influence arabe².

Or cette pureté des Kabyles idéalisés les pare de vertus dont l'«helvétitude» implicite est flagrante. En fait, comme le note Desor, les Kabyles partagent avec ses propres compatriotes un cadre géographique dont l'influence est capitale:

Ce sont des montagnards habitant un sol ingrat et difficile. De là, la nécessité d'un travail soutenu, le besoin de faire des provisions pour la mauvaise saison, car l'hiver, à ces hauteurs, est souvent très-rigoureux. Cette nécessité les a rendus laborieux et économes, en même temps que l'air des montagnes leur a donné cet amour de l'indépendance et de la liberté qui est un attribut des peuples montagnards.³

Du tempérament de la race à l'économie sociale, puis à l'organisation politique, le pas est ensuite allègrement franchi; car comme les Suisses, les Kabyles "*sont républicains et n'ont jamais eu ni aristocratie ni théocratie; ce sont de vrais démocrates*". Bref,

Les Kabyles réunissent certaines qualités qui les distinguent avantageusement des autres populations de l'Afrique. Ils sont en effet laborieux, frugaux, braves, disciplinés, profondément attachés à leur sol. L'Arabe affecte une dignité qui est souvent loin d'être au fond de son cœur; chez le Kabyle, au contraire, le fond l'emporte sur la forme. La polygamie n'existe que nominalement (...). Ils ne sont ni aussi superstitieux ni aussi fanatiques que les Arabes. Ils pratiquent le jeûne d'une manière assez large et ne subissent pas, au même degré que les Arabes, la suprématie du clergé.⁴

D'une certaine manière, les Kabyles figurent pour Desor des Suisses d'Afrique. Mais si, sur l'échelle du développement, ils sont plus avancés que les Arabes, ils n'en accusent pas moins un sérieux retard de civilisation. Ce retard ne contrarie cependant pas le parallèle. Car pour Desor, la comparaison est transhistorique; et pour l'étoffer, il fait intervenir des éléments de la culture matérielle. En effet, si les poignards, les armes à feu et un certain nombre de types de bijoux portent la marque d'une influence arabe, d'autres ustensiles lui paraissent indubitablement "*primitifs*", au sens chronologique. Or, en comparant ces ustensiles (céramique, métiers à tisser,

¹ Journal DESOR, 24.10.1863b (BPUN).

² Cf. journal DESOR, 24.10.1863b (BPUN): "*Dans la plaine la population est mélangée, composée de toutes sortes d'éléments & particulièrement du rebus de la montagne. Les Kabyles [de la plaine] subissaient le joug des Turcs, tandis que ceux de la montagne en ont toujours été préservés*". Dans DESOR 1864i, ce raccourci est même éludé.

³ DESOR 1864i: 8.

⁴ DESOR 1864i: 13-14.

anneaux et bracelets) avec ceux livrés par les stations lacustres, Desor y décèle une parenté qu'il juge significative.

Sans l'affirmer explicitement, Desor laisse donc entendre que les Kabyles sont demeurés suspendus à l'époque lacustre. Comme on l'a vu, cet arrêt de développement résulte de l'influence délétère de l'Islam et du nomadisme arabe¹, à laquelle il ajoute encore le manque d'unité du peuple kabyle: "*toutes leurs forces vives ont été dépensées en guerres intestines, soit de tribu à tribu, soit de village à village*"².

Kabyles et Lacustres: des ancêtres communs

Si la correspondance entre Kabyles et Lacustres s'inscrit dans la logique prégnante de l'évolutionnisme culturel, elle n'est pas uniquement conceptuelle. Chez Desor, elle trouve en effet une justification pratique et concrète, qui suit une lecture ethnociste du développement culturel. Car pour lui, les Kabyles d'avant la colonisation arabe n'étaient pas seulement comparables aux Lacustres: selon toute apparence, ils leur étaient directement apparentés.

Comme on l'a vu, Desor avait manifesté beaucoup d'intérêt pour les dolmens de la campagne algérienne. Emballé par cette affinité entre l'antéhistoire de l'Afrique et celle de l'Europe occidentale, Desor s'était convaincu qu'elle résultait d'une identité ethnique positive, de part et d'autre de la Méditerranée: "*le même peuple aurait habité en Bretagne, en Angleterre, en Suisse et jusqu'en Afrique. Ce serait un résultat inouï*"³. Attribuer à ces monuments funéraires valeur de marqueur ethnique, et fonder sur leur cartographie le domaine d'expansion du «peuple mégalithique» ne constituait alors pas une position originale⁴. Mais chez Desor, ces postulats se trouvaient confusément combinés aux principes de l'évolutionnisme culturel. Sur la scène scientifique, ce n'est pourtant pas ce curieux panachage de logiques a priori contradictoires qui nuira à la réception de ses affirmations: ce qui dérangera ses contemporains, c'est le scénario que Desor construira pour relater la progression historique du peuple mégalithique.

A l'inverse de tous ses collègues, Desor lancera en effet une hypothèse audacieuse, qui attribuait aux Européens des origines africaines: selon lui, la migration du peuple mégalithique se serait effectuée, non pas du nord au sud, mais d'Afrique en Europe⁵. Indépendamment de ses éventuels fondements factuels, une telle hypothèse heurtait de manière trop radicale les conventions mentales pour pouvoir faire l'objet d'un examen serein dans la communauté savante.

¹ Si Desor suit fidèlement la *doxa* relative à la condamnation des Arabes, son jugement est toujours nuancé. On ne trouvera pas, chez lui, ces affirmations méprisantes voire haineuses, usuelles chez ses contemporains, telles que "*l'Arabe vagabond, pillard et fanatique, race rebelle à toute civilisation, (...) destinée à disparaître du pays qu'elle ruine depuis si longtemps*" (MARTINS 1864: 306). Il faut y voir la conséquence du spiritualisme de Desor, et de sa conviction dans l'unité fondamentale du genre humain: pris individuellement, tous les hommes sont à ses yeux égaux en potentialités, puisqu'ils ont été dotés d'une âme et d'un cœur de même nature. A ce propos, voir également ci-dessus, p. 128.

² DESOR 1864i: 9. Cette interprétation dénote d'un optimisme certain quant aux suites positives de l'entreprise de «pacification» engagée par les autorités coloniales françaises. Mais dans le contexte tourmenté des clivages politiques postérieurs aux révolutions radicales du milieu du XIXe siècle, cette même interprétation devait assurément fonctionner aussi à rebours: la prospérité de la Suisse «d'Europe» tenait à cette fragile unité confédérale que les divisions contemporaines mettaient en péril.

³ Journal DESOR, 07.11.1863b (BPUN).

⁴ Sur la «question mégalithique» et sur les positions de Desor, voir ci-dessous, p. 317. De manière générale, cf. COYE 1993b, 1997: 182-193; pour l'Afrique du Nord, cf. COYE 1993a, 1993d.

⁵ Pour les premières expressions de cette hypothèse, cf. notamment DESOR 1864u, 1865d: 54 sqq., 1866g, 1866h, 1867d. A propos des thèses contemporaines, cf. BOETSCH & FERRIE 1989: 263, n. 3, COYE 1993a.

L'EPANOUISSEMENT DU PREHISTORIEN

Depuis 1860, Desor s'était familiarisé avec le champ des études antéhistoriques, qui lui avait procuré déjà de nombreuses satisfactions. De l'homme fossile aux Lacustres en passant par les dolmens algériens, de la géologie à l'ethnographie, il y avait été amené par des biais multiples, ce qui illustrait à ses yeux la richesse de telles études, avantageusement placées à la charnière d'embranchements extrêmement variés sur la voie de la connaissance. Or il pouvait se féliciter de figurer comme l'un des pionniers de ces études; et l'écho important rencontré par ses travaux, tant dans la communauté scientifique qu'auprès d'un plus large public, l'encourageait à poursuivre sur ce champ. Connaissant le fonctionnement de l'univers scientifique, il comptait en effet tirer parti de la position notable qui lui était déjà réservée dans ce domaine de recherche en constante progression, et dont l'avenir paraissait si prometteur.

A vrai dire, Desor tirait plaisir aux spéculations sans nombre auxquelles l'antéhistoire se prêtait si facilement. Amateur de débats et de discussions, il aimait soumettre à l'examen collectif les hypothèses qui lui venaient à l'esprit, dans les séances savantes ou les conférences publiques qu'il donnait maintenant sans relâche sur le sujet. A moyen terme, il réalisait néanmoins que l'antéhistoire ne pouvait demeurer réservée aux jeux intellectuels et à la controverse érudite. Afin d'assurer la pérennité de ces études, il convenait de les asseoir sur des bases empiriques solides et éprouvées, qui supporteraient mieux l'effervescence fructueuse des doctrines et des systèmes dont les amateurs de ces recherches se montraient si friands. A cet effet, il importait de s'en tenir à un cadre explicatif cohérent et d'adopter une méthode claire et explicite. Dans cette perspective, Desor allait tout d'abord canaliser ses efforts sur l'objet le plus en vue: les stations lacustres.

LES «PALAFITTES»: ASSEOIR LES LACUSTRES SUR DES BASES SOLIDES

A l'occasion de son premier article sur la question lacustre, Desor (1860b, 1860c) n'avait pas hésité, dans ses "*considérations*", à prendre du recul en observant le phénomène à une échelle internationale, ce qui lui permettait de tracer en quelques grandes lignes ces correspondances qui lui tenaient à cœur, entre le nord et le sud des Alpes. Dans ses travaux suivants, il devait suivre en quelque sorte un mouvement inverse, concentrant son attention, non pas seulement sur les recherches effectuées en Suisse, mais de manière plus restreinte encore, sur les seules "*constructions lacustres du lac de Neuchâtel*". Cette restriction ne modérait toutefois en rien l'ambition du propos qui conduira Desor, à travers des compléments, des adjonctions et des réaménagements successifs, à étoffer son étude jusqu'à la publication de ce qui constitue peut-être son «chef d'œuvre» archéologique: les *Palafittes*.

Le premier motif de cette étroite délimitation géographique était d'ordre documentaire. En effet, le problème principal auquel était confrontée l'étude de l'antéhistoire tenait à la disparité des approches suivies par des auteurs venus de tous les horizons, et qui les défendaient encore dans des contextes éditoriaux¹ extrêmement hétérogènes. Dans ces circonstances, il était

¹ Dans ces premières phases du stade pré-disciplinaire, l'hétérogénéité des supports éditoriaux s'avérait effectivement préjudiciable au développement des études. Obligée de passer toujours par des canaux «étrangers», la publication en matière

souvent malaisé de comparer les résultats obtenus et les matériaux recueillis selon des perspectives difficilement conciliables. Dès lors, en fondant son analyse sur les seuls sites du lac de Neuchâtel, dont il était reconnu comme l'un des meilleurs connaisseurs, et sur des trouvailles auxquelles il avait un accès direct (lorsqu'elles n'appartenaient pas à sa propre collection), Desor se garantissait un contrôle effectif sur la base documentaire de son étude.

La restriction de l'objet d'étude n'était donc qu'une concession transitoire, qui devait lui permettre d'élargir ses perspectives tout en demeurant proche des données matérielles. Car l'idée directrice de Desor consistait à démontrer, par cette monographie régionale, la pertinence d'une grille de lecture à valeur universelle: celle du système des trois âges et de l'évolution culturelle de l'humanité. Et de fait, les éditions successives de cette étude¹ illustrent le succès qu'elle a rencontré, bien au-delà des frontières cantonales ou nationales². Les *Palafittes* seront même aussitôt traduits, en allemand (1866i), puis en anglais (1866j); publiée dans le cadre des rapports annuels de la *Smithsonian Institution* de Washington, cette dernière traduction lui assurait d'ailleurs une diffusion extraordinaire dans le monde anglo-saxon, puisque ces rapports atteignaient un tirage de plus de 12000 exemplaires³.

Bétonner le progrès: la "méthode géologique" et les trois âges des «Palafittes»

La base inébranlable sur laquelle Desor voulait fonder l'étude de l'antéhistoire, et qu'il s'attachait à édifier par la présentation et l'ordonnancement des matériaux neuchâtelois était celle du système des trois âges, conçu comme l'expression matérielle, archéologique, du progrès de l'humanité. Pour ses contemporains, cette optique appliquée était précieuse. Elle permettait d'établir un canevas chronologique totalement indépendant des réflexions censées rendre compte de son fonctionnement: la discussion des causes, des mécanismes et des processus à l'œuvre dans l'évolution culturelle des palafittes ne devait intervenir qu'après l'achèvement du tableau. En somme, il s'agissait paradoxalement d'invoquer le témoignage des faits pour démontrer la validité du schéma explicatif selon lequel ceux-ci étaient ordonnés.

Le désir de clarification sur lequel reposait la rédaction des *Palafittes* s'exprime dès la préface de l'ouvrage. A demi-mor, derrière certaines précautions oratoires, Desor (1865a: VI-VII) se démarque de ses collègues archéologues, dont l'intérêt paraît fondé essentiellement sur la

d'antéhistoire devait en effet s'adapter à un certain nombre de contraintes implicites (spécificités disciplinaires ou stylistiques, facture rhétorique, voire orientation politique — toutes fonction du lectorat usuel de l'organe en question) qui demeureraient opaques pour la majorité des collègues directement intéressés. Ceux-ci, qui ne pouvaient être familiarisés avec ces supports éditoriaux de nature et d'origine si diverses, se trouvaient démunis, lorsqu'il s'agissait de «décoder» le message.

¹ A la suite de l'article assez épais paru dans la *Bibliothèque universelle* (1862c) et traduit en allemand (1863f), DESOR avait effectué, pour une nouvelle version parue en livraisons (1864v, 1864w, 1864x, 1864y, 1864z) dans le *Musée Neuchâtelois* d'importantes adjonctions — en particulier dans le chapitre traitant de l'âge du Fer, puis dans les passages touchant à l'âge des stations lacustres et à la filiation de leurs constructeurs. Ces cinq livraisons feront l'objet d'une publication séparée (1864z) qui constituera la base de l'édition parisienne des *Palafittes* (1865a). Et c'est cette dernière qui, après quelques nouveaux ajouts et modifications, sera traduite en allemand (1866i), puis en anglais (1866j).

² Cf. d'ailleurs MORTILLET 1865g, 1865h, 1865i; joignant sa voix à celle de l'éditeur Reinwald, le directeur des *Matériaux* avait vivement encouragé DESOR à convertir ses articles en un ouvrage (DESOR 1865a) qu'il aurait désiré associer, dans un même volume, à une réédition des *Etudes géologico-archéologiques* de MORLOT (1860). Cf. à ce propos les lettres de REINWALD à Desor, 08.09.1864, 07.03.1865, 05.06.1865, 09.12.1865 (Copies dactylographiées, Archives Combe-Varin, BPUN), et l'importante correspondance échangée entre MORTILLET et DESOR, du 23.02.1865 au 11.02.1866 (AEN).

³ A propos de cette traduction, cf. la correspondance échangée entre DESOR et Joseph HENRY, le directeur du Smithsonian (Smithsonian, AEN et Album Combe-Varin I, BPUN), le journal personnel de J. HENRY, 16.04.1866, 03.09.1866 (Smithsonian), ainsi que sa correspondance avec G. BOSSANGE, F. W. CHRISTERN et L. W. SCHMIDT (Smithsonian).

«curiosité» des antiquités lacustres. Dans leurs descriptions, ceux-ci en dressent un tableau peut-être "*plus complet*"; mais il semble leur manquer une méthode. Ce faisant, ils sont conduits à juxtaposer des observations que ne règle aucun principe ordonnateur. Par contraste, Desor se présente comme un naturaliste sur le terrain de l'antéhistoire. Comme tel, sa griffe personnelle va résider dans une approche rationnelle, planifiée, du phénomène lacustre¹. Ce qu'il estime amener de nouveau, ce sont "*les méthodes usitées en géologie*"; Desor souhaite en effet "[*obtenir*] un tableau (...) plus exact des conditions d'existence de nos populations primitives", "*en tenant compte de certaines circonstances accessoires (...), telles que la distribution des objets, leur fréquence, leur association, leur état de conservation dans les différentes stations (...)*". Pour lui, les stations ne sont pas que des gisements d'antiquités: il s'agit de sites, à considérer chacun comme un ensemble instructif. Sa formule pourrait donner à penser qu'il appliquait dans ses travaux les principes d'une cartographie rigoureuse des trouvailles et des structures. Rien de tel. Contrairement à la plupart de ses collègues antiquaires, Desor ne livre même jamais le moindre plan de fouille. En fait, ce qu'il entend par les termes de "*distribution*" ou "*association*" repose sur des observations «impressionnistes», qui n'en sont pas moins significatives car discriminantes. Chez lui, ces critères ne sont en effet pas descriptifs, mais s'insèrent dans une catégorisation analytique a priori, qui s'inscrit dans sa "*méthode géologique*".

Un géologue en préhistoire: l'absence surprenante de la stratigraphie archéologique

Dans l'histoire des origines de la science préhistorique, on relève souvent l'apport de la géologie, en insistant sur l'importance de l'outil stratigraphique. De ce point de vue, l'absence presque totale de la stratigraphie dans la préhistoire de Desor appelle discussion, d'autant plus que celui-ci affirme clairement la portée de sa qualité de géologue dans sa pratique de l'archéologie.

Pour Desor (1865a: VI), la "*méthode géologique*" ne consiste pas à observer, sur un même gisement, des successions stratigraphiques. En tant que géologue, il s'attache "*aux stations qui présentent un cachet déterminé et qui, à l'instar des gisements caractéristiques en paléontologie, peuvent être envisagés comme authentiques pour l'âge de la pierre, l'âge du bronze ou l'âge du fer*". Admise a priori, la théorie des antiquaires scandinaves lui sert en somme de stratigraphie conceptuelle. Et pour lui, la tâche du géologue consiste à caractériser le "*cachet*", les propriétés des différentes époques — de la même manière que, en se fondant sur la présence de quelques fossiles paléontologiques «directeurs», le géologue s'attache à retrouver des affleurements géologiques particulièrement riches en fossiles, dont les caractéristiques et les associations lui permettront de définir les spécificités d'un stade, d'une époque géologique.

Si elle paraît surprenante, cette absence de stratigraphie archéologique s'explique par la nature de la géologie pratiquée par Desor. Au jour le jour, la «science normale» (Kuhn 1983a) du géologue ne consistait en effet pas à définir la position respective des couches géologiques; car en principe, ces positions sont connues. Son travail consiste, soit à relever la présence en des localités nouvelles de niveaux déjà répertoriés ailleurs, soit à préciser la composition lithologique ou les caractères paléontologiques d'un niveau donné.

¹ On notera que de manière alors totalement inédite, DESOR (1865a: VIII-X, figs. A, B et C) présente dans cette préface "*les principaux engins employés pour la pêche des antiquités*".

A cet égard, l'exemple de Desor illustre le caractère simplificateur d'un enchaînement logique entre irruption de la géologie et développement de la stratigraphie archéologique¹. Il est vrai qu'avec les travaux «archéo-géologiques» de Boucher de Perthes, notamment, la composante stratigraphique s'est exprimée de manière éclatante, sur un objet d'étude dont l'acceptation est très généralement considérée comme fondatrice pour le domaine de recherche préhistorique. Cependant, plutôt qu'une intégration du principe de la stratigraphie aux recherches préhistoriques, la démarche de Boucher de Perthes consistait en fait à introduire l'archéologie et ses problématiques dans une stratigraphie de nature géologique². Or, lorsqu'on considère les travaux contemporains, on doit reconnaître qu'entendue strictement comme la définition de séquences d'occupations anthropiques successives, la stratigraphie archéologique n'est pratiquée qu'exceptionnellement au XIXe siècle. Sur les fouilles lacustres, celle-ci ne sert jamais d'instrument heuristique: les chercheurs se bornaient à délimiter la position de la couche archéologique, entre les niveaux stériles supérieur et inférieur. Il est vrai que les conditions d'exploration ne leur facilitaient pas la tâche. Quelquefois pourtant, certains avaient repéré plusieurs couches anthropiques; mais ils n'en avaient pas déduit que cette observation autorisait la définition de différences *archéologiques* entre ces couches. En milieu palafittique, il faudra attendre les travaux de Paul Vouga à Auvernier, au début des années 1920 (!), pour assister aux premières études stratigraphiques *stricto sensu*³.

Si l'on se tourne vers Edouard Lartet et Gabriel de Mortillet, qui sont reconnus comme les principaux artisans des chronologies de la préhistoire au XIXe siècle, on constate que ceux-ci ne font pas non plus un usage soutenu de la stratigraphie. Lartet date les gisements par les associations faunistiques⁴. Quant à Mortillet, celui-ci procède globalement de la même manière que Desor, déterminant sur des sites homogènes les caractères d'une époque en tant que telle, avant d'ordonner ces époques les unes par rapport aux autres; et dans cette dernière entreprise, l'étude de la stratigraphie archéologique paraît avoir occupé, face aux a priori d'un évolutionnisme linéaire, la portion congrue — ce dont témoigne l'antériorité accordée au Solutréen sur l'Aurignacien⁵.

Quoi qu'il en soit, la posture de Desor n'apparaît pas aussi incongrue qu'au premier abord. De toute évidence, la question de l'intégration effective de l'analyse stratigraphique dans la démarche archéologique mériterait un examen approfondi qui n'a pas encore été réalisé à notre connaissance. En définitive, il nous semble que pour pouvoir aboutir réellement, cette intégration devait s'appuyer sur une compréhension véritable des processus sédimentologiques de formation des couches anthropiques: celles-ci devaient passer du statut de simple contenant à celui de réalité archéologique à part entière.

¹ De manière symptomatique, c'est précisément un antiquaire (Ludwig Lindenschmit, le conservateur du Römisch-Germanisches Zentralmuseum de Mayence) qui soulignera et déplorera, seul, l'absence de fondements stratigraphiques à la "*méthode géologique*" de Desor: cf. LINDENSCHMIT 1866b: 363-364.

² Il en va de même pour les travaux célèbres du géologue MORLOT (1857, 1860) sur le cône de la Tinière, au bord du lac Léman. Les matériaux anthropiques n'y sont pas distingués par couches archéologiques: caractérisés par la seule typologie, ils définissent à eux seuls (abstraction faite du contenant) des *altitudes* dans une couche d'alluvions torrentielles perçue comme homogène, géologiquement parlant. A ce propos, cf. avant tout SCHOENEICH & CORBOUD 1999 (qui livrent la bibliographie complète des multiples interventions de Morlot sur la question); également: WOLF 1993: 21-28, KAESER 2000c: 145.

³ Cf. VOUGA 1920/22, 1923a, 1934. A ce propos, cf. EGLOFF 1977, 1983, COYE *à paraître*, WOLF 1993: 48 sqq., *à paraître*.

⁴ Cf. p. ex. DELLUC & DELLUC 1989.

⁵ A ce propos, cf. notamment DELPORTE 1989, RICHARD 1989c, 1992a, PAUTRAT 1993.

LE PROGRES MATERIEL DES CIVILISATIONS ANTEHISTORIQUES

Afin d'assurer la solidité de la tripartition chronologique, Desor structure sur cette dernière l'ensemble de son raisonnement. De la typologie à l'anthropologie physique en passant par la morphologie des stations ou les considérations sur l'état social et économique, presque tous les thèmes sont discutés dans le cadre des séquences chronologiques des trois âges de la Pierre, du Bronze et du Fer. Soucieux de rigueur, il use généreusement du conditionnel lorsqu'il s'aventure dans des hypothèses. Et afin d'éviter les cascades d'inférences, il s'efforce de diviser les problèmes, en insistant sur la fragilité des connaissances. Par contraste, la tripartition chronologique, qui détermine le plan même d'un ouvrage qui se présente comme un manuel, n'en apparaît que plus incontestable.

Pour affirmer le progrès matériel des sociétés palafittiques, la présentation des matériaux occupe évidemment la place centrale. Desor décrit soigneusement les objets mis au jour dans le lac de Neuchâtel. Dans cette entreprise, il ne suit pas, comme Keller (1854c), un ordre typologique basé sur la matière (pierre, terre cuite, bronze, matières organiques, etc.): sa typologie suit plutôt une logique fonctionnelle, traitant des "*armes*", des "*outils*", des "*objets de parure*", des "*emblèmes religieux*", etc. Aussi appliquée soit-elle, celle-ci ne se conçoit cependant pas comme un système: Desor se défend de construire une «typologie lacustre». A cet effet, ses descriptions s'accompagnent "*de nombreuses gravures qui permettront une comparaison plus approfondie avec les antiquités d'autres localités recueillies sur la terre ferme, dans les tombeaux, les hypogées, les dolmens, etc.*"¹. Bref, pour Desor, les stations palafittiques ne constituent pas un univers fermé: elles ne figurent qu'une facette, certes particulièrement parlante, des civilisations antéhistoriques².

DES VILLAGES LACUSTRES AUX ENTREPOTS PALAFITTQUES

Dans ses *Palafittes*, Desor s'attache à spécifier les traits distinguant, dans leur morphologie générale, les stations de l'âge de la Pierre de celles de l'âge du Bronze. Les premières sont moins étendues; elles sont établies en des eaux moins profondes (à 2 m max. sous le niveau actuel moyen de l'eau, contre 3 à 5 m). Contrairement à ces dernières, les pieux des stations de l'âge de la Pierre ne sont généralement pas refendus, et atteignent un diamètre de 25 à 30 cm, contre 12 à 15 cm pour ceux des stations de l'âge du Bronze. Et sur le lac de Neuchâtel, ces stations de l'âge de la Pierre se caractérisent par un entassement de pierres allogènes, "*[[formant] des renflements ou de petits monticules que l'on désigne, sur la rive méridionale de notre lac, sous le nom de ténévières (...)]*"³,

¹ DESOR 1865a: VII-VIII. Pour aider aux comparaisons, DESOR (1865a: X-XI) précise avoir indiqué "*la provenance de tous les objets figurés, ainsi que de la collection qui les renferme*"; d'ailleurs, "*afin de faciliter la tâche de ceux qui auront quelque intérêt à comparer les originaux. (...) nous avons autant que possible choisi nos types dans notre propre collection*".

² En passant (DESOR 1865a: 23), puis de manière plus détaillée, DESOR (1865a: 110) prend d'ailleurs soin d'inscrire le phénomène palafittique dans le cadre plus général du développement de la préhistoire, en indiquant (suivant la chronologie paléontologique de LARTET 1861; cf. aussi LARTET & CHRISTY 1864) que l'âge de la Pierre représenté dans les stations lacustres est postérieur "*à l'époque des haches de Moulin-Quignon et d'Abbeville où l'homme était contemporain du mammouth*", à celle "*des brèches osseuses des Pyrénées, où MM. Lartet et Christy nous montrent l'homme associé au renne*", aux "*hökkenmoödings du Danemark, dans lequel nous ne trouvons, en fait d'animaux domestiques, que le chien*", ainsi qu'"aux tourbières d'Islande et de l'embouchure de la Somme qui renferment l'élan aux grandes cornes (*Cervus megaloceras*)".

³ DESOR 1865a: 10.

dont le sommet affleure à 50 cm sous la surface actuelle du lac. Pour Desor, ces tènevières permettaient d'assurer les pilotis sur les fonds rocheux; or elles "*ne supposent pas nécessairement des habitations construites sur l'eau*": compte tenu des variations du niveau des lacs, elles ont pu former "*des îles artificielles, à la manière des crannogs d'Irlande*"¹.

Sans s'appesantir sur la question, Desor enfonçait ainsi un nouveau coin dans la théorie lacustre. De manière plus insistante encore, il réitérait ses anciennes critiques relatives à la fonction des stations². Pour lui, celles du Néolithique servaient probablement d'"abri", "*contre toutes sortes de dangers*". Peu disposé à admettre le principe d'un habitat permanent, il avançait que leurs occupants "*[s'y réunissaient peut-être également] pour certaines fêtes ou repas, ce qui expliquerait la quantité prodigieuse d'ossements qui s'y trouvent entassés*"³.

Pour les stations de l'âge du Bronze, ses certitudes étaient mieux étayées:

Grâce aux moyens de défense plus énergiques qu'offraient les armes nouvelles, les demeures sur l'eau n'auraient plus été aussi indispensables. La population se serait peu à peu établie sur la terre ferme, en ne conservant les constructions lacustres que pour magasins ou lieux de réunion.⁴

Sur ces stations plus récentes, les restes osseux (vestiges de l'alimentation carnée) étaient d'ailleurs beaucoup moins nombreux. Mais cette interprétation utilitaire s'accordait surtout mieux aux observations relatives à la distribution et à l'état de conservation des antiquités sur les stations de l'âge du Bronze. La plus grande partie de ces matériaux était en effet à l'état neuf, et se trouvait concentrée en des points très localisés: ce ne pouvaient donc être "*des rebuts qui se seraient perdus, sans qu'on s'en souciât*". Il était plus probable d'y voir le résultat d'un événement violent,

(...) comme semble l'indiquer la trace du feu que montrent fréquemment les poutres aussi bien que les vases en terre. (...) Cette hypothèse semble corroborée par l'opinion de plusieurs de nos chercheurs d'antiquités les plus expérimentés, qui prétendent que l'on n'a de chance de faire de bonnes trouvailles que là où les poutres sont brûlées, tandis que l'on perd son temps à fouiller les palafittes où le bois n'est pas charbonné.⁵

Les causes (brutales et soudaines) de la destruction des sites une fois admises, l'absence, à la fouille, des squelettes des victimes humaines de ces catastrophes paraissait bien confirmer qu'on n'avait pas affaire à des villages, à des sites d'habitat, mais à des entrepôts abritant les réserves de matériaux neufs et de provisions. Et afin d'étayer la thèse d'un habitat essentiellement localisé dans l'arrière-pays dès l'âge du Bronze, Desor (1865a: 62-64) consacre même un chapitre entier à la présentation des "*habitations terrestres de l'âge du bronze en Suisse*".

A son avis, il en allait de même des palafittes de l'âge du Fer — ou plus précisément, du site de La Tène, qui constitue la station de référence pour cette dernière époque lacustre. Desor (1865a: 84) fait en effet remarquer que

(...) presque toutes les épées que nous possédons ont été recueillies sur un espace très-limité, de quelques mètres carrés, circonstance qui semble militer en faveur de l'idée (...) que c'étaient plutôt des magasins que des habitations proprement dites. On se représente difficilement comment tant d'épées se

1 DESOR 1865a: 14. FOREL (1879) devait bientôt ruiner cette interprétation des tènevières: cf. la réponse de DESOR (1879f). Préalablement, DESOR (1872b) avait tenté de rapprocher les constructions en «*packwerkbau*» avec ces crannogs irlandais.

2 Voir ci-dessus, p. 226.

3 DESOR 1865a: 14. A ce propos, voir ci-dessous, p. 254, n. 1.

4 DESOR 1865a: 133; cf. aussi 61-62.

5 DESOR 1865a: 61-62.

trouveraient réunies dans une seule habitation, à moins que ce ne soi (sic) pour une défense désespérée. Mais, dans ce cas, il serait peu probable qu'elles fussent neuves et dans le fourreau.

Cette interprétation dissidente de la fonction des stations palafittiques n'était pas sans portée¹. Pour l'ensemble de la communauté archéologique suisse — qui suivait en cela la ligne tracée par Keller (1854c) — la particularité de l'habitat lacustre était en effet suffisamment significative pour justifier le principe d'une spécificité ethnique ou du moins culturelle de leurs constructeurs antéhistoriques. À vrai dire, Desor avait pris ses précautions. Dans une veine balzacienne², il étouffait son collègue zurichois sous un éloge appuyé, comparant l'invention de la civilisation lacustre à la recreation de l'histoire de la Terre par l'illustre Cuvier:

L'histoire des sciences offre peu d'exemples d'une conquête aussi brillante de l'esprit humain; elle nous rappelle celle que, dans un autre domaine, nous devons au génie de Cuvier. Bien avant ce grand naturaliste, on avait recueilli des ossements de mammifères dans les plâtrières de Montmartre. Mais ce qui avait passé inaperçu, c'était la relation de ces ossements entre eux et avec le milieu qui les recèle. On les envisageait comme des débris du déluge. Cuvier arrive, étudie ces vieux squelettes pétrifiés, et reconnaît dans leur association et dans leur gisement les vestiges de toute une création antérieure à l'homme. Il avait suffi au naturaliste français de quelques ossements fossiles pour reconstruire une phase de l'histoire de la terre: il a suffi à notre savant antiquaire de quelques débris de poterie, enfouis sous les graviers du lac de Zurich, pour nous révéler une période ignorée de l'humanité par delà les limites de l'histoire.³

L'amour-propre de Keller ne neutralisait pas son esprit critique⁴. Il n'allait en effet pas se priver de réagir (1866: III-VI) à une hérésie qui pouvait s'avérer particulièrement dangereuse pour la cohésion de son objet de recherche. Pour le président de la Société des Antiquaires de Zurich, nier l'habitat lacustre était absurde, dans la mesure où la construction de ces stations avait requis des efforts considérables, qui s'expliqueraient très mal si leurs auteurs n'avaient fait qu'y entreposer leurs biens, ou ne s'y étaient rendus qu'occasionnellement. De plus, l'épaisseur des couches anthropiques témoignait de la durée prolongée de l'occupation des sites⁵. Mais surtout, on trouvait "*dans chaque habitation*"⁶ toute la gamme des ustensiles et des biens nécessaires à la vie domestique (foyers, meules, fusaïoles, etc.). Enfin, Keller affirmait que l'arrière-pays n'avait pas livré de témoignage d'habitat ou d'activité économique légitimant l'interprétation de Desor.

Pointant ensuite la distinction opérée par Desor entre les stations de l'âge de la Pierre et celles du Bronze, Keller s'appuyait sur les témoignages de François Forel (1858) et de Schwab, qui

¹ Rudolf VIRCHOW (1866: 31-32), le grand patron de la science allemande, accueillait d'ailleurs assez favorablement la thèse de Desor.

² Dans *Le Peau de chagrin*, BALZAC (1774/1831: 47-49) s'est fait l'auteur d'un panégyrique célèbre de Cuvier, "*le plus grand poète de notre siècle*"; à ce propos, cf. PELLEGRIN 1992: 22-24, COHEN 1994: 151 sqq.

³ DESOR 1865a: 4. En fait, Desor cherchait également à prendre parti pour Keller, dans la controverse qui opposait ce dernier à Troyon (voir ci-dessous, p. 257): cf. lettre de DESOR à Escher, 02.11.1862 (AEN).

⁴ La correspondance entre les deux hommes témoigne de relations cordiales; et dans son journal, Desor se montre extrêmement respectueux de son collègue zurichois. Dans certaines lettres de Keller à des tiers, on perçoit en revanche une réelle exaspération à l'égard de Desor, auquel il reproche son manque de sérieux et d'application: cf. ainsi deux lettres de KELLER à Jakob Messikommer, 29.11.1864, 18.03.1867 (Archives de l'Antiquarische Gesellschaft in Zürich, Musée national suisse). Cf. également la correspondance de SCHWAB avec Keller (copies dactylographiées, Musée Schwab, Bienne).

⁵ Paradoxalement, DESOR (1865a: 108) défend le même argument; voir ci-dessous, p. 254, n. 3.

⁶ Notre trad. de l'allemand.

récusait catégoriquement sa distinction quant à la quantité respective de vestiges osseux¹. Le second certifiait même que si les vases (dix fois plus souvent brisés qu'entiers, d'ailleurs) étaient plus nombreux "à l'emplacement des cuisines ou des garde-mangers"², on en trouvait sur l'ensemble de la surface des stations du bronze. Pour ce qui touchait à l'état de conservation des ustensiles en bronze, Schwab l'assurait que ceux-ci étaient très souvent en mauvais état, et présentaient les marques d'une utilisation prolongée. Quant à ceux en fer, Keller faisait remarquer que l'absence d'oxydation s'expliquait par les conditions anaérobiques de leur conservation en milieu humide.

CONTRE LA «CIVILISATION LACUSTRE»: LE PROGRES DANS LES SOCIETES PALAFITTIQUES

Si Keller avait réagi aussi vigoureusement, c'était parce qu'il était peu disposé à admettre une solution de continuité au sein du phénomène palafittique. Dans son système, l'introduction du bronze ne constituait en effet pas un événement de portée suffisante pour justifier le changement d'affectation des constructions lacustres. Il n'en demeure pas moins que le président de la Société des Antiquaires de Zurich avait relevé la faiblesse de la position de Desor. Ce dernier s'était embrouillé dans une curieuse contradiction: alors qu'il niait le caractère permanent de l'occupation des sites palafittiques lorsqu'il s'agissait de discuter de leur fonction, il se fondait sur cette même permanence pour justifier la longue durée qu'il accordait au phénomène palafittique³.

En définitive, il semble que l'incohérence du propos de Desor témoigne surtout du zèle extrême qu'il mettait à prévenir la constitution dans l'archéologie suisse de cette «civilisation lacustre» homogène qui séduisait tant ses contemporains. C'est ce même empressement qui l'avait conduit, pour le titre de son ouvrage, à l'introduction du néologisme des «palafittes», substituant une définition technicienne à un qualificatif («lacustre») trop évocateur⁴.

En suggérant une modification de la destination des palafittes à travers leur longue histoire, Desor se conformait en fait à son dessein prioritaire: affirmer le caractère évolutif des sociétés antéhistoriques. Ce progrès dont l'illustration guidait toute sa pensée devait également s'appliquer à l'habitat.

Lorsqu'on les envisage sous cet angle, on constate que toutes les considérations de Desor sur l'industrie et le commerce se conforment à ce même dessein. Entraîné par son aspiration à "*rechercher et [à] fixer (...) le caractère propre [des] différentes phases*", Desor (1865a: 5) accommode les faits pour ménager la possibilité d'un développement progressif, d'une époque à la suivante. Tous les traits «progressifs» décelés à l'âge de la Pierre, par exemple, sont minimisés afin de ne

¹ Nous avons retrouvé les observations de SCHWAB dans une lettre de ce dernier à Keller, 20.01.1863 (copies dactylographiées de la correspondance de Schwab, conservée au Musée Schwab, Bienne). On notera par ailleurs que sur un tiré-à-part des *Constructions lacustres* de DESOR (1862e) conservé dans la bibliothèque du *Seminar für Ur- und Frühgeschichte* de l'Université de Berne, on retrouve les mêmes critiques, annotées en marge et sur une feuille volante par François-Alphonse FOREL, le fils de François Forel.

² Notre trad. de l'allemand.

³ Alors qu'il venait d'attribuer l'"*entassement considérable de débris*" à des événements ponctuels, DESOR (1865a: 108) l'utilise ainsi pour en déduire "*le séjour prolongé dans les différentes stations de notre lac*"...

⁴ DESOR avait écarté le terme de "*Limnobites*" auquel il avait pensé dans un premier temps pour contrer l'appellation excessivement suggestive d'"*Hydrophiles*" proposée par Troyon: cf. lettre à Morlot, 16.01.1861 (AEN).

constituer que les prémisses annonciatrices d'une évolution qui ne se réalise pleinement que dans les phases ultérieures.

Il en va ainsi de la parure, que Desor (1865a: 48) décrit soigneusement pour l'âge du Bronze, et qui lui semble démontrer qu'on était alors "[arrivé] à un certain degré d'aisance et de prospérité" — une aisance que les objets de parure de l'âge de la Pierre ne faisaient qu'annoncer. Il ne se laisse cependant pas démonter par la régression quantitative et qualitative des objets de parure à l'âge du Fer, qui témoigne, elle aussi, du progrès. Car pour Desor (1865a: 93), les gens de cette époque ne recherchaient pas "les ornements de détail", auxquels ils préféraient "l'élégance des formes". Comme il le laisse entendre, ils étaient surtout plus pragmatiques que leurs prédécesseurs, s'attachant prioritairement aux "objets utiles"¹...

De même, si de manière extrêmement novatrice², Desor distingue clairement la céramique de l'âge de la Pierre de celle de l'âge du Bronze, c'est pour mettre en lumière les progrès réalisés³. A l'entendre, ces progrès sont manifestes sur les plans technologique et artistique; mais ils s'expriment aussi par "une bien plus grande variété de forme"⁴, qui résulte selon lui d'une diversification des besoins. La céramique de la station de La Tène, elle, "ne diffère pas sensiblement de celle de l'âge du bronze"⁵. Certes, on y avait trouvé "des vases faits au tour, ainsi que de la poterie rouge ou cuite au four"; mais après en avoir fait un trait distinctif de l'âge du Fer (Desor 1862 c: 631, 1863f: 22-23, 1864x: 68), il adoptait la position de Keller, selon lequel ces matériaux appartenaient à l'époque romaine, également représentée à La Tène.

Le commerce comme véhicule du progrès

Le caractère spécieux du raisonnement de Desor est particulièrement frappant dans la discussion des relations commerciales. Conformément à ses convictions libérales, Desor considère en effet le commerce comme l'une des causes principales de l'essor de la civilisation; il veut même en faire un trait distinctif de l'âge du Bronze. Il écarte donc d'un revers de main les trouvailles de corail blanc et d'ambre sur les sites néolithiques de Concise et de Meilen, en les attribuant "à l'âge du bronze, dont il existe quelques vestiges dans chacune de ces stations"⁶.

1 DESOR avait manifestement dû consentir de sérieux efforts de réflexion pour attribuer des caractères progressifs à cette évolution; quelques années auparavant (1861f), il opposait ainsi encore, au "sentiment du beau" et à la "recherche de l'élégance" propres à l'âge du Bronze, les qualificatifs de "lourd", "grossier" et "inculte" qui caractérisaient l'âge du Fer.

2 COYE 1993b: 78, 1997: 196-197 attribue aux déclarations pourtant bien postérieures de DESOR & FAVRE 1874 et GROSS 1883 un caractère programmatique sur le terrain de la typologie céramique en préhistoire. Cf. à ce propos son étude détaillée des développements ultérieurs de la céramologie en France (COYE 2001). Sans vouloir entamer ici une vaine quête de prétendus «précurseurs», on remarquera que peu après, MÜHLBERG (1866: 260, pl. III, 29 et 30) estimait sans hésitation pouvoir attribuer (à raison) des céramiques de Zweieren et de Badeplatz (Zoug) à l'âge du Bronze. Quoique dénuées de tout appareil méthodologique, de telles observations n'avaient donc rien d'exceptionnel.

3 Cet a priori ne l'empêchera cependant pas de reconnaître, neuf ans plus tard, qu'il n'en allait pas toujours de la sorte. En visite au Musée des antiquités de Copenhague, il note ainsi: "Je me familiarise avec certains faits inattendus, tels que la supériorité des vases de l'âge de la pierre sur ceux de l'âge du bronze, tout au rebours de ce qui a lieu chez nous" (Journal DESOR, 19.08.1874, BPUN).

4 DESOR 1865a: 32 sqq., qui relève encore, pour la céramique de l'âge du Bronze, la diversité des "contours", "l'élégance des formes et des belles proportions", la pâte "fine, très-homogène, et souvent enduite d'un vernis de graphite" des "petits vases", le passage des fonds plats aux bases "coniques", les décors de chevrons ou de petits triangles, voire de "rangées de points alignés autour du col ou entourant l'anse" ou de cordons digités. On notera que ces descriptions sont accompagnées d'un grand nombre de gravures, qui ne représentent pas seulement des vases entiers, mais également des tessons.

5 DESOR 1865a: 100.

6 DESOR 1865a: 29.

Un autre élément de la culture matérielle néolithique lui réservait plus de problèmes: certaines haches polies façonnées dans une roche que les minéralogistes contemporains considéraient comme de la néphrite. Dans la mesure où cette roche était réputée ne se présenter qu'en Orient, on devait en effet y voir l'attestation d'un trafic commercial avec l'Asie. Réticent a priori, Desor faisait d'emblée remarquer que *"la plupart des haches qu'on fait passer pour être de néphrite, pourraient bien n'être que des variétés de roches indigènes provenant de veines siliciennes dans la serpentine, et dont le gisement se trouverait, d'après M. G. de Mortillet, dans la Haute Maurienne"*¹. Prisonnier de son système évolutionniste, Desor ne pouvait admettre un négoce aussi précoce. A son avis, ces pierres ne présentaient pas un intérêt suffisant pour motiver des contacts aussi éloignés; et si ces contacts avaient réellement été entretenus dès l'âge de la Pierre, il jugeait illogique que l'on se soit borné à de tels échanges, *"tandis que l'Orient pouvait fournir des objets d'une plus grande utilité, en particulier les métaux"*. Même après avoir reproduit les résultats d'analyses minéralogiques effectuées par les professeurs Ludwig Rudolf de Fellenberg et Carl Scheerer², qui confirmaient cette origine orientale, Desor (1863h, 1867e) s'en tenait encore à sa position. A l'évidence des faits, il n'opposait pourtant que ses convictions³.

A l'âge du Bronze en revanche, le commerce à grande échelle et à longue distance était incontestable. Si elles étaient attestées déjà par des objets d'importance mineure fabriqués à partir de matières premières d'origine étrangère, ces relations commerciales étaient surtout confirmées par le bronze lui-même. Pour Desor (1865a: 67), la technologie du bronze est effectivement le produit d'une influence extérieure. Certes, la quasi-totalité des objets métalliques était de fabrication indigène; mais les habitants de la Suisse avaient tout de même dû se procurer *"de l'étranger"* l'étain qui entre pour un dixième dans sa composition. Or, *"comme la consommation en était considérable, à en juger par la quantité d'objets qui ont été recueillis en peu d'années, il y avait là matière à un trafic important"*.

A l'âge du Fer enfin, que Desor faisait équivaloir avec la période généralement qualifiée de «gauloise», le commerce était suffisamment attesté par les auteurs antiques pour ne pas mériter développement. Quoi qu'il en soit, les trouvailles de potins effectuées à La Tène illustraient avec éloquence le passage à une économie monétaire, et par conséquent l'essor des échanges.

A ce propos, Desor (1865a: 67-68) n'avait pas manqué de relever, dans les stations de l'âge du Bronze, des objets dans lesquels il voyait les prototypes des futures monnaies: de *"petits anneaux en bronze semblables à des anneaux de rideaux, mais à bords dentelés"*. En vérité, une telle interprétation était alors totalement gratuite⁴. Et si Desor osait cette hypothèse, c'était parce qu'elle lui permettait d'assurer le caractère progressif du développement de l'économie préhistorique, en témoignant d'une transition harmonieuse entre le troc et l'instauration d'une véritable économie monétaire.

¹ DESOR 1865a: 26. Cf. MORTILLET 1865a.

² A ce propos, cf. les lettres adressées à Desor par SCHEERER, 22.06.1864 (AEN), et surtout par FELLEBERG, 22.01.1866 (Album Combe-Varin II, BPUN); ce dernier reconnaît en fait avoir admis l'origine orientale des néphrites suisses parce que *"Je parlais du principe que la Suisse ne connaît point d'Autochtones, mais que notre pays a été peuplé d'hommes venus de l'est. Le berceau du genre humain se trouve pour moi, qui crois à la Bible, en Orient (...)"*.

³ Constatant qu'aucune découverte ne venait confirmer les prévisions de MORTILLET (1865a), DESOR se ralliera toutefois à cette «évidence des faits» (notamment 1872c, 1872d, 1873b, 1873c, et surtout 1880c). Dans l'intervalle, il avait souscrit à la thèse de la migration aryenne: les colons orientaux auraient emporté ces néphrites avec eux, en guise de *"reliques"* (DESOR 1878b: 40).

⁴ Quelques années plus tard, DESOR (1870b, 1870c, 1870d, 1870e) devait trouver des lots d'anneaux paraissant confirmer cette hypothèse, qu'il renforcera encore par quelques comparaisons ethnographiques; (cf. également BONSTETTEN 1870/71). Dans le *Bel âge du bronze lacustre*, il admettra que cette «monnaie» pouvait avoir été *"en même temps un objet de parure et de toilette"* (DESOR & FAVRE 1874: 18).

LA PREHISTOIRE ET L'ETHNOGENIE EUROPEENNE

Au début des années 1860, la «vulgate» ethnogénique professait une distinction radicale entre les «races primitives» européennes, déterminées par l'indice céphalique proposé par Anders Retzius (1842)¹. Se fondant sur le rapport entre la longueur et la largeur des crânes, le savant suédois avait opposé les peuples «brachycéphales» à leurs successeurs «dolichocéphales». Rapportés à l'invasion orientale, «aryenne», posée par la linguistique, ces derniers étaient censés avoir apporté la civilisation en Europe. Transposée sur ce terrain, l'archéologie préhistorique calquera sa distinction entre les âges de la Pierre polie et de la Pierre taillée sur cette ligne de partage linguistique et anthropologique — ce qui explique partiellement la longue faveur du «hiatus» réputé séparer le Paléolithique et le Néolithique.

Cette concordance rencontrait cependant de sérieux problèmes, dont témoignent en Suisse les réactions suscitées par la thèse de Troyon (1860: 419-420), qui postulait une équivalence stricte entre la raciologie et l'archéologie. Selon ce dernier, les cultures de la Pierre, du Bronze et du Fer étaient le fait de peuples distincts, qui auraient successivement envahi le pays en éradiquant les occupants précédents. Très rapidement, Troyon se verra en effet attaqué de toutes parts. A la suite de Keller (1863a), ses détracteurs réussiront à le disqualifier largement au sein de la communauté scientifique. De fait, pour les antiquaires qui s'attachaient avant tout à définir la spécificité «nationale», transhistorique, des populations lacustres, la thèse de Troyon était inacceptable². Mais à la réflexion, elle était tout aussi malvenue pour les partisans de la doctrine du progrès. Les envahisseurs devant nécessairement venir de quelque part, le progrès technologique constaté par l'archéologie ne paraissait plus le fruit d'un développement historique transcendant, mais d'une simple mécanique des fluides de population: comme vecteur du progrès, l'espace remplaçait le temps, qu'il privait de sa faculté créatrice.

Appliquée de manière rigoureuse, cette concordance entre archéologie et anthropologie menait d'ailleurs dans une impasse. Le système des trois âges étant désormais établi, il fallait définir non plus deux, mais trois, voire quatre «races primitives» successives. Conséquemment, la grande invasion aryenne pouvait ainsi se voir décalée, selon les auteurs, sur les origines de l'âge du Bronze ou de celui du Fer.

Dans les faits, l'anthropologie fera l'objet d'un traitement contrasté de la part des archéologues. On observe ainsi qu'en 1860 encore, Morlot avait défendu une position identique à celle de Troyon, avant de contredire bruyamment les parallèles tracés par son compatriote³. Or, plus qu'un revirement de fond, il nous semble qu'il convient d'y voir le résultat des circonstances changeantes de la recherche préhistorique. Dans un premier temps, de nombreux préhistoriens ont probablement appuyé leurs distinctions culturelles sur le schéma ethnogénique courant, parce que la légitimité des arguments anthropologiques était alors mieux reconnue. La reconnaissance officielle de la préhistoire rendra ce soutien moins vital. Les archéologues pouvaient dès lors se contenter de définir et d'appliquer les seules *caractéristiques*

¹ Ce mémoire sera traduit en allemand, puis en français (RETZIUS 1845, 1846). Sur l'ensemble de cette question, cf. BLANCKAERT 1989.

² L'insistance avec laquelle TROYON (1866) contestait la celtitude des Lacustres accroissait encore l'hostilité de Keller à son égard. Dans le contexte idéologique ambiant en Suisse allemande, Keller s'employait en effet à exploiter cette celtitude présumée pour contrer la menace «germanomaniacque». On notera que le discrédit porté sur l'œuvre de Troyon n'empêchait pas ce dernier de conserver un écho certain hors de la communauté archéologique (cf. ainsi VULLIEMIN 1861, RECLUS 1862).

³ MORLOT 1860: 292-294, 316-318, puis 1861: 5-6, 1865: 20-22. La violente dispute personnelle qui avait dressé Morlot contre Troyon n'est évidemment pas étrangère à la vigueur de la conversion de Morlot.

anthropologiques sur les termes de distinctions heuristiques définies par l'archéologie — le schéma explicatif qui donnait sens aux «faits» procédait désormais de l'archéologie.

Bien entendu, la vulgate ethnogénique ne pouvait être strictement contredite: l'archéologie n'était pas assez puissante. Il lui fallait encore se prévaloir de l'autorité de la science anthropologique — mais sans plus, de crainte de mettre en évidence les contradictions de leurs approches respectives. Ce d'autant plus qu'au début des années 1860, l'ethnogénie primitive de l'Europe faisait l'objet d'un net regain d'intérêt au sein de la communauté anthropologique, qui pensait pouvoir bientôt y apporter une solution définitive. Sur la validité des méthodes suivies, sur les critères à retenir, les débats étaient en cours. Pour les archéologues peu familiers avec des questions qui prenaient un caractère de technicité toujours plus avancé, il était donc préférable de se tenir en retrait. Comme le disait Morlot:

Occupons-nous d'abord des âges et des époques, des dates relatives. Quand cette question sera plus ou moins vidée, et seulement alors, on pourra traiter convenablement celle des races et des peuples.¹

Dans l'intervalle, il convenait néanmoins de maintenir le contact avec les recherches craniométriques, qui paraissaient prometteuses, de façon à pouvoir se raccrocher à l'anthropologie lorsque les diagnostics de la raciologie seraient opératoires pour les autres branches du savoir.

Desor et la filiation des «races lacustres»

Lorsqu'en Scandinavie, Desor avait découvert la préhistoire, c'étaient avant tout les tableaux ethnogéniques de Sven Nilsson qui avaient attiré son attention sur ce nouveau champ de recherches. Et c'était d'ailleurs sur une recommandation de Retzius lui-même qu'il avait été introduit auprès du professeur de l'université de Lund. Trois lustres plus tard, l'anthropologie devait pourtant jouer un rôle équivoque dans l'archéologie de Desor. A cet égard, ses ambiguïtés sur la question des «races lacustres» nous paraissent symptomatiques des relations problématiques que cultivait l'archéologie préhistorique naissante avec la discipline anthropologique.

Dans un premier temps, Desor (1860b) avait écarté la thèse de Troyon². Contraint de revenir sur cette question malaisée dans ses *Palafittes* (1865a: 126-130), il n'hésitait néanmoins pas à changer son fusil d'épaule, en adoptant, pour "*les races lacustres*", un pluriel peu compatible avec la thèse de Keller. Contre ce dernier, il faisait d'ailleurs remarquer que

Quelque frappante que soit cette propension à s'établir sur l'eau de préférence à la terre ferme, on ne saurait cependant s'en exagérer l'importance au point d'en conclure que tous ceux qui ont érigé des palafittes étaient nécessairement de même race. Ici encore il y a lieu de distinguer entre les époques.

Après l'analyse du mobilier de la station de La Tène et les comparaisons effectuées avec les matériaux, entre autres, d'Alesia, Desor attribuait l'âge du Fer lacustre aux "*Helvétiens*", l'un des

¹ Lettre à Desor, 24.09.1864 (AEN).

² Comme en témoigne sa correspondance, Desor était conscient de faire ainsi acte d'allégeance diplomatique en faveur de Keller. Ses hésitations subséquentes (DESOR 1861c, 1861f) démontrent toutefois qu'il était mal pourvu en matière d'arguments positifs. En définitive, il semble que cette position initiale résultait surtout d'une opposition instinctive au «catastrophisme» apparent de la thèse de Troyon. Cf. à cet égard une lettre de DESOR à Escher, 02.11.1862 (AEN), et surtout à Gastaldi, 25.01.1863 (AEN): "*On ne peut pas être géologue sans s'inspirer plus ou moins des idées nouvelles qui ne sont pas favorables à ces coups de théâtre que l'on aimait tant il y a un quart de siècle. Je ne pense pas qu'ils soient plus de saison en archéologie; c'est pourquoi je ne suis pas enclin à adopter toutes ces migrations, ces invasions, ces destructions dont M. Troyon est si prodigue*".

rameaux de la nation gauloise¹. Or "*ce n'étaient pas des autochtones, puisque les auteurs anciens nous apprennent qu'ils étaient venus des bords du Rhin*". L'histoire contraignait ainsi l'archéologue à poser le caractère chronologiquement pluriel des peuples constructeurs de palafittes. Par principe, il fallait donc se tourner vers l'anthropologie pour les caractériser.

Or, à l'égard de l'anthropologie, Desor manifeste un intérêt embarrassé. Il est certes séduit par les démonstrations de ses collègues de la spécialité, qu'il tient en haute estime. Mais dans le fond, les arcanes de cette discipline lui demeurent impénétrables. Et s'il suit avec attention le progrès de ces recherches, ce n'est qu'afin d'en exploiter les résultats positifs. Car lui-même est incapable de manipuler les outils de la discipline et de définir, dans ses propres travaux, une problématique anthropologique significative. Comme on l'a vu, toute sa démonstration est fondée sur la tripartition chronologique déterminée par l'étude archéologique des sites et des mobiliers. Dans ces circonstances, on ne s'étonnera guère du caractère assez stérile des analyses anthropologiques livrées par Desor, d'autant plus que le matériau à disposition s'avérait très déficient: les stations lacustres n'avaient en effet livré que de rares ossements humains.

Selon Desor (1865a: 102), les quelques crânes de l'âge de la Pierre, du Bronze et du Fer partageaient une même "*conformation peu avantageuse*" — le dernier constituant un comble à cet égard. Essayant de se fonder sur les *Crania Helvetica* de Wilhelm His et Ludwig Rütimeyer (1864), il n'aboutissait qu'à des caractérisations un peu vaines, puisque le crâne néolithique de Meilen "*ne diffère pas sensiblement des crânes de la station de bronze d'Auvernier*"²; qualifié de mésocéphale, celui-là se rapprochait "*du type le plus commun en Suisse*"; de même, le crâne le mieux conservé d'Auvernier appartenait au «type de Sion», "*le plus répandu dans les époques anté-romaines*"³ — tout comme le seul crâne palafittique de l'âge du Fer⁴.

La vanité de ses incursions sur le terrain de l'anthropologie aurait pu le conduire à en relativiser l'apport pour la connaissance archéologique. Rien de tel, pourtant: Desor se montre singulièrement dépourvu d'esprit critique en la matière⁵. En fait, il partageait avec ses contemporains une révérence a priori pour l'une approche naturaliste, que ses échecs ne pouvaient, à eux seuls, remettre en question. Ces échecs étaient en effet automatiquement rapportés à la mauvaise qualité de la documentation, ou aux déficiences individuelles des analystes.

Par un glissement significatif parce qu'escamoté derrière l'écran de fumée des formules anthropologiques et de ses termes techniques, la caractérisation des «*racés lacustres*» livrée par Desor se fondera en définitive sur des critères tout à fait prosaïques. Tacitement, il excipe de la proximité des types l'identité ethnique des Lacustres de l'âge de la Pierre et de l'âge du Bronze. Jugeant que "*ce serait sans profit pour la science*", il se refuse à donner un nom à ce peuple, notamment celui de "*Celtes*"⁶. Et pour ce qui touche à l'origine de ce peuple, il se drape dans une

¹ Nous reviendrons en détail sur sa chronologie de l'âge du Fer, ci-dessous, p. 263.

² DESOR 1865a: 15-16. Cf. également DESOR 1864aa, 1864bb.

³ DESOR 1865a: 59.

⁴ Dans un premier temps, Desor avait pourtant inscrit son crâne de La Tène dans le «type de Bel-Aïx» cf. journal DESOR, 03.05.1864 (BPUN).

⁵ Les archives personnelles de Desor fourmillent d'annotations consciencieuses répertoriant les caractéristiques des matériaux anthropologiques rencontrés au fil de ses travaux et de ses voyages. Desor ne semble pourtant jamais en mesure de passer (ne serait-ce qu'au stade de l'hypothèse) de l'enregistrement des données à l'interprétation. Vers la fin de sa vie, il commence enfin à exprimer sa perplexité quant à la portée effective de la racéologie (cf. ainsi p. ex. journal DESOR, 13.05.1874, BPUN). Or ces doutes ne lui étaient alors pas propres: ils procèdent plutôt de la première crise de l'anthropologie (cf. BLANCKAERT 2001: 125 sqq.).

⁶ DESOR (1865a: 131-132), qui accole une note de bas de page à ce mot de «Celtes», soulignant que "*Le lecteur remarquera que nous avons soigneusement écarté ce nom dans le cours de cet ouvrage*". À la question "*Qui sont-ils? D'où viennent-ils?*", Desor avouait que "*les données*

indétermination farouche: aussi séduisante soit-elle, cette question lui paraît peu pertinente pour l'archéologie.

N'ayant aucune théorie à proposer sur leur origine, nous nous bornerons à les envisager, pour le moment, comme les premiers habitants de notre sol, nous réservant de revenir sur cette question, si jamais l'on trouve en Suisse des traces de l'homme contemporain du renne ou du mammouth.

Quant aux hommes de l'âge du Fer, que l'histoire forçait à envisager comme allochtones, leur différence lui paraît trouver (face aux données de la craniologie) un meilleur indice dans la dimension des quelques os longs conservés. Ceux-ci "*indiquent des hommes dont la taille atteignait jusqu'à 1 m. 90"* — une stature qui présentait un contraste saisissant avec la taille "*chétive*" des hommes de l'âge du Bronze, que Desor ne déduit pourtant pas de l'anthropologie, mais du calibre très restreint des poignées des épées!²

Quoiqu'établie sur des bases fragiles, cette distinction arrangeait Desor; car elle se conformait opportunément aux différences qu'il reconnaissait entre les caractéristiques générales du mobilier de l'âge du Bronze et de l'âge du Fer:

On est frappé de la disparate qui règne entre ces deux séries. Armes, ustensiles, objets de luxe, tout est différent. D'un côté, dans la série du fer, le cachet d'un peuple actif, énergique, visant aux choses pratiques; de l'autre côté, le soin des détails, l'amour du luxe, mais rien qui annonce la vigueur, l'action soutenue, le progrès.³

La stature des hommes préhistoriques témoignant à son sens des caractères respectifs des «nations», l'évidence suggestive de l'anthropologie lui tient lieu de confirmation: "*On a ainsi été naturellement conduit à penser qu'il s'agissait de deux races différentes: l'une, grande et vigoureuse; l'autre, petite et chétive (...)*". Cela dit, Desor se refuse à admettre "*l'anéantissement des peuplades de l'âge du bronze. (...) Celles-ci ont continué à subsister à côté des conquérants (...)*". En fait, il leur accordait un statut subordonné conforme à leurs aptitudes, dont la rigueur devait toutefois avoir été assez relative, puisque c'est à eux qu'il attribuait certains bracelets très étroits qu'"*on trouve encore dans l'âge du fer*". En somme, il conférait les lourdes et longues épées de fer aux maîtres de l'époque, lorsque que leurs nouveaux sujets se satisfaisaient des colifichets de la parure et des vaines illusions de l'apparence...

LES MODALITES DE L'EVOLUTION CULTURELLE

Une fois posé le tableau des âges successifs de l'antéhistoire sur les rives du lac de Neuchâtel, il était temps d'entrer en matière sur les modalités de cette évolution culturelle dont Desor s'était attaché à démontrer le caractère incontestable. Quels étaient les processus qui avaient permis le développement de la civilisation? Comment les palafiteurs avaient-ils jeté, à l'âge de la Pierre, les

positives font à peu près complètement défaut. Le champ des hypothèses est illimité, et ceux que cela intéresse peuvent s'y donner libre carrière. Habitué à d'autres méthodes, nous n'essayerons pas de suivre nos confrères dans ce domaine qui n'a que trop d'attraits pour beaucoup d'archéologues"...

1 DESOR 1865a: 103.

2 Cette observation semble avoir inspiré John LEBBOCK (1865: 19), qui avait rencontré Desor à Neuchâtel dès l'été 1862, afin d'examiner sa collection préhistorique (Journal DESOR, 06.08.1862).

3 DESOR 1865a: 128-129.

premières bases de la civilisation? Comment étaient-ils ensuite passés à l'âge du Bronze? Comment, enfin, la technologie du fer s'était-elle introduite en nos contrées?

Sur la genèse de ce que John Lubbock (1865: 3) venait de désigner par le terme de «Néolithique», et qu'on considérait alors comme l'aurore de la civilisation, Desor se montre très réservé. Se distançant de la théorie traditionnelle de l'origine orientale (*Ex oriente lux*), il note que "*Si l'on arrive jamais à quelques données plus précises sur [cette époque], ce sera plutôt par l'étude de gisements qu'à l'aide de documents écrits*".¹ Faute d'attestations contraires, il postule par conséquent que l'agriculture et l'élevage se sont développés sur place. Il s'inscrit ainsi en faux contre la théorie générale de l'ethnogénie européenne, et contre le «hiatus» bientôt défini par Mortillet (1873: 441), entre les deux âges de la Pierre².

Liée au témoignage de l'histoire, objet déjà d'innombrables études et d'interprétations extrêmement diverses, la question de l'introduction des métaux réservait à l'analyse scientifique un espace d'hypothèses et de discussions bien plus vaste. Dès ses premières publications sur la question lacustre, on a vu³ que pour Desor, leur introduction en Suisse résultait d'une influence étrusque. Sur le fond, sa position n'avait pas évolué; mais dans ses *Palafittes*, il était contraint à s'exprimer de manière plus détaillée, et donc plus nuancée. De manière générale, Desor défend des thèses diffusionnistes. S'il reconnaît l'importance circonstancielle qu'ont pu revêtir certains mouvements de populations, il ne leur accorde en définitive qu'un rôle catalytique: pour lui, provoqué ou non de l'extérieur, le développement des sociétés préhistoriques est essentiellement endogène.

L'âge du Bronze: une diffusion par étapes

Curieusement, la fabrication indigène des ustensiles en bronze des stations lacustres paraît tellement évidente à Desor qu'il ne juge même pas utile, pour la prouver, de produire à l'attention de ses lecteurs l'un ou l'autre des nombreux moules mis au jour. Mais si la manufacture était locale, les artisans bronziers des lacs suisses n'en étaient pas moins tributaires de l'étranger pour leur approvisionnement en matière première. Cette dépendance était patente pour ce qui touchait à l'étain, dont on avait retrouvé des lingots en Suisse et qui, selon Desor, "*ne pouvait guère venir que des îles Cassitérides*"⁴. Et contrairement à ses affirmations antérieures, il admettait encore que le cuivre pourrait également avoir été un produit d'importation⁵.

1 DESOR 1865a: 110-111.

2 Pour le «hiatus» et la classification du Néolithique, cf. COYE 1997: 218 sqq. On ne se méprendra pas sur le sens à apporter à cette affirmation d'originalité chez Desor. Car il ne s'agit pas ici d'une proposition théorique significative, mais plutôt d'une précaution méthodologique. DESOR (1865a) inscrivait en effet son étude dans les bornes étroites de la région neuchâteloise, où aucun vestige paléolithique n'avait encore été mis au jour. S'il désirait respecter l'empirisme déclaré de sa démarche, il lui était matériellement impossible d'entrer en matière sur un hypothétique enchaînement ethnique. Avant de chercher à l'expliquer par le détour anthropologique, cette succession aurait en effet d'abord dû être observée sur le terrain archéologique. A ce propos, voir d'ailleurs ci-dessus, p. 257.

3 Ci-dessus, p. 223.

4 DESOR 1865a: 118, qui renvoyait à divers travaux contemporains. Les termes de cette surprenante affirmation témoignent d'une obédience exceptionnelle de Desor aux sources historiques antiques (HERODOTE et STRABON, notamment) à l'origine de cette localisation mythique des mines d'étain dans un lointain Occident insulaire. Quoi qu'il en soit, Desor était parfaitement au fait de la circonscription des gisements d'étain en Bretagne, en Cornouailles, et peut-être en Espagne.

5 Dans un premier temps (voir ci-dessus, p. 223, n. 4), DESOR (1861g, 1861h, 1864cc, 1864dd) s'était en effet fondé sur les travaux de FELLEBERG (1861), qui arguait de la présence d'impuretés de nickel dans les bronzes suisses pour localiser les mines de

Ces indications ne s'opposaient toutefois pas strictement à l'éventualité d'une invention locale de la métallurgie:

Cette idée nous a souri un instant. Nous ne saurions cependant l'invoquer, par la raison que, s'il en était ainsi, on aurait commencé par fabriquer des ustensiles en cuivre, comme les anciens peuples de l'Amérique. Mais jusqu'ici, on n'a trouvé que quelques ustensiles de ce métal dans les grèves du lac de Garde.¹

En somme, c'est le caractère jugé intrinsèquement graduel de l'évolution culturelle qui interdisait une telle interprétation: sans intervention extérieure, le progrès ne peut faire de sauts.

Aux yeux de Desor, l'absence d'un âge du Cuivre entraînait des répercussions sérieuses sur la question plus générale de la diffusion de la métallurgie du bronze. Conformément à ses vues antérieures, il restait persuadé que celle-ci avait été introduite en Suisse par la frontière méridionale; ses promoteurs en avaient été, non pas les Etrusques *stricto sensu*, mais leurs prédécesseurs immédiats², "*appartenant, selon toute apparence, à la même souche*"³ que les Lacustres du Plateau suisse. Or, dépourvus également d'âge du Cuivre, ces pré-Etrusques devaient eux-mêmes tenir la technologie du bronze d'une influence étrangère, plus lointaine: la diffusion transalpine ne représentait ainsi que la dernière étape d'un processus complexe.

Dans l'exploration de ces étapes antérieures, Desor avouait son impuissance. Ceux qui avaient apporté la technologie du bronze en Italie et en Suisse devaient avoir été des navigateurs, puisqu'il leur fallait s'approvisionner en étain dans ces Iles Cassitérides. Pour trouver de tels navigateurs, l'archéologie était obligée de céder la place aux textes écrits et aux traditions historiques. Or celles-ci n'étaient guère concluantes: tous les peuples navigateurs connus alors paraissaient avoir maîtrisé la technologie du fer; ils appartenaient donc à une époque plus récente. En passant, Desor (1865a: 124) mentionnait discrètement les "*Tokkari, des prisonniers qui auraient été vaincus dans une bataille navale livrée par Rhamsès III, au XIII^e siècle de notre ère*": ceux-ci figuraient à son avis les meilleurs prétendants possibles. Il préférait cependant ne pas s'aventurer trop loin dans de telles conjectures: face à cette question, l'archéologie était encore désarmée.

Il estimait néanmoins possible d'écarter au moins d'autres hypothèses déjà proposées. Ainsi, celle, tout d'abord, d'une origine nordique, qui lui paraissait témoigner d'un état dépassé de la recherche antéhistorique: au début des études palafittiques, il était encore naturel de comparer en priorité nos antiquités avec celles des pays nordiques, où avaient été définis pour la première fois les âges antéhistoriques. Mais c'était alors "*la matière des objets, bien plus que leur forme ou leur façon, que l'on considèrerait*"⁴. Quelques décennies plus tard, le caractère tout relatif de ces analogies isolées était devenu manifeste: les bronzes scandinaves étaient bien différents de ceux de la Suisse. En fait, s'il y avait une comparaison possible, celle-ci devait s'effectuer dans une autre direction, et avec des matériaux clairement postérieurs:

Le soi-disant âge du bronze [du Nord se] présente avec une richesse et un fini que l'on chercherait vainement dans nos palafittes du second âge. En revanche, on ne saurait méconnaître une ressemblance

cuivre dans la chaîne alpine. Or, de nouvelles analyses effectuées par FELLEBERG (reproduites dans DESOR 1865a: 71) remettaient cette affirmation en question: le professeur bernois avait en effet également trouvé du nickel dans des bronzes scandinaves.

1 DESOR 1865a: 119.

2 Pour cette nouvelle précision, cf. DESOR 1863g. On notera que c'est l'interprétation, par Desor, de l'origine étrusque de l'âge du Bronze palafittique, par diffusion commerciale, qui commandera le thème du célèbre tableau réalisé par son ami Auguste BACHELIN pour représenter l'âge du Bronze à l'occasion de l'Exposition universelle de Paris en 1867: cf. lettre de DESOR à Bachelin, 10.1866, et lettre de BACHELIN à Desor, 20.12.1866 (AEN). Ce tableau est actuellement conservé au Musée National suisse, Zurich.

3 DESOR 1865a: 117.

4 DESOR 1865a: 120.

frappante entre les bronzes du Nord et ceux de Hallstadt. Cette ressemblance ne concerne pas seulement la forme et la physionomie des objets; elle se retrouve également dans certains types de dessins (...) qui font complètement défaut dans nos palafittes. Il est permis dès lors de se demander si peut-être la concordance n'est pas plus complète entre ces deux localités (...). Or, à Hallstadt, les bronzes se trouvent associés à des armes et ustensiles en fer qui n'ont pas encore été signalés dans le Nord, soit qu'ils soient réellement absents ou qu'on les ait négligés, à raison de l'état très-détérioré dans lequel le fer se trouve en général dans les tombeaux.

Si jamais on venait à démontrer que les bronzes de Hallstadt et ceux de la Scandinavie sont contemporains, il n'y aurait plus lieu de s'étonner de la plus grande perfection de ces derniers [par rapport à ceux des palafittes], puisqu'il serait démontré par là qu'ils appartiennent à une époque plus récente, peut-être contemporaine des peuples historiques.¹

Le dernier terme de cette proposition l'amenait à prendre position sur la thèse de Nilsson², qui insistait sur le rôle joué par les Phéniciens en Scandinavie. Se refusant diplomatiquement à *"discuter la valeur des arguments sur lesquels se fonde M. Nilsson"*, Desor (1865a: 122-123) affirmait être *"tout disposé à admettre ses conclusions quant au rôle que les Phéniciens ont joué dans le Nord"*. Dans la mesure où toute l'argumentation de Nilsson visait à faire de l'âge du Bronze nordique une émanation phénicienne, la concession de Desor était en fait assez perfide; celui-ci précisait en effet qu'*"il n'est pas nécessaire pour cela de les faire remonter à l'âge du bronze (...). Aussi bien les Phéniciens connaissaient l'usage du fer, et l'on ne comprendrait guère pourquoi ils l'auraient exclu de leur commerce sur les côtes scandinaves (...)"*. Bref, les Phéniciens de Nilsson pouvaient avoir joué un rôle dans le développement de la civilisation antéhistorique en Europe; mais bien plus tard, seulement — à l'âge du Fer.

En quête, parmi les peuples historiques, d'un point de contact pour la diffusion de la métallurgie du fer en Europe centrale et nordique, Desor suivait une piste bien plus proche: celle des Etrusques.

DESOR ET LES AGES DU FER

A la faveur de la conquête romaine, l'âge du Fer présentait l'avantage, face aux âges précédents, de pouvoir être appréhendé par les témoignages conjoints de l'histoire et de l'archéologie. A cet égard, les antiquaires suisses étaient privilégiés, par rapport à leurs homologues scandinaves. Dès les années 1840, il leur avait ainsi été possible de distinguer, à la suite notamment de Troyon (1841), deux âges du Fer. Le premier se plaçait dans l'antéhistoire, alors que le second recouvrait les périodes dites «obscur» du Haut Moyen Âge.

Connu pour l'essentiel par ses tumulus et quelques dépôts considérés alors comme les vestiges de champs de bataille, le premier n'avait longtemps livré que des témoignages équivoques. Dans ces circonstances, la découverte du site de La Tène, à l'extrémité septentrionale

¹ DESOR 1865a: 121-122.

² Cf. NILSSON (1863, 1865/66). Pour le savant suédois, l'âge du Bronze scandinave était le produit d'une migration phénicienne dans le Nord, dont il trouvait des attestations, *"non-seulement dans d'anciens monuments, mais aussi dans les usages et les superstitions du pays, ainsi que dans le nom de diverses localités qui, pour la plupart, se rapportent au culte de Baal, le dieu du soleil ou l'Apollon des Phéniciens"* (DESOR 1865a: 122). Sur l'accueil très critique réservé à cette thèse (et sur les suites dommageables qu'elle aura pour la place de Nilsson dans l'historiographie de l'archéologie), cf. HEGARDT 1999: 75. On se souvient (voir ci-dessus, p. 89-91.) que vingt ans auparavant, Nilsson avait joué un rôle capital dans la découverte de l'antéhistoire par Desor; et c'est assurément à l'initiative de ce dernier que l'œuvre maîtresse de NILSSON (1838-43) avait été traduite en français (1868b), par Jules Henri Kramer, l'un de ses anciens étudiants, et éditée chez Reinwald, l'ami de Desor.

du lac de Neuchâtel, constituera un événement capital. Considéré alors comme un site palafittique¹, ce gisement de l'âge du Fer permettait de relier le phénomène lacustre à l'étude globale de l'antéhistoire. Et dans la mesure où il avait livré quelques vestiges attribués à l'époque romaine, il invitait de surcroît à opérer la liaison problématique entre l'antéhistoire et l'époque historique.

L'aspiration prioritaire de Desor consistant à ajuster solidement la tripartition chronologique de la préhistoire, celui-ci pouvait se féliciter de cette découverte opportune. D'ailleurs, si la découverte du site revenait au colonel Schwab, c'était Desor qui, le premier, avait compris le parti à en tirer, par son insertion dans le cadre plus général de la recherche archéologique.

La découverte du site de La Tène

Au début du mois de novembre 1857, Schwab avait envoyé le pêcheur Hans Kopp prospecter la station de Concise. A peine arrivé sur le lac de Neuchâtel, le frère de Marie (la cuisinière de Desor) avait repéré dans l'eau claire et peu profonde des pieux indiquant la présence d'un site «lacustre». Habitué à prendre des initiatives, il n'avait pas hésité à reporter sa mission initiale et s'était mis à la tâche sur place. Bien lui en avait pris: en une heure, il avait déjà retiré une quarantaine d'objets, parmi lesquels huit javelots, deux épées entières et douze fragmentaires.

Quelques jours plus tard, Schwab rend compte de la trouvaille à Keller²; à en juger par la place modeste qu'il lui accorde dans la volumineuse correspondance qu'il échangeait avec le président de la Société des Antiquaires, l'antiquaire biennois ne prête toutefois pas une attention spéciale à cette découverte; selon lui, cette station appartenait en fait à l'époque romaine. Keller se bornera pour sa part à la signaler dans son second «rapport lacustre» (1858: 115), au terme d'une énumération des stations du lac de Neuchâtel, précisant que

Pour ce qui regarde l'âge et la durée des palafittes de ce lac, il est à remarquer que certaines d'entre elles, comme il apparaît de la nature de leur mobilier, datent d'une période très récente; elles se sont maintenues durant l'époque helvétique, et ont même été habitées après l'occupation romaine de notre pays, durant l'époque gallo-romaine.

Desor ne prend connaissance du site de La Tène qu'un an après Schwab, quelques semaines avant la parution du rapport de Keller: *"Hansly m'apporte une magnifique truite de 10 L. pour le souper de ce soir; de plus un sabre, un fer de lance et un curieux hameçon, le tout en fer, de Marin"*³. Cette magnifique truite une fois dégustée, il réalise l'importance de la découverte, puisque quelques jours plus tard, en présentant ces trouvailles à la SSNN, Desor (1859f) y annonçait qu'*"on est autorisé à en conclure que les habitations sur pilotis ont continué à être en usage jusque dans l'âge du fer"*.

¹ Concentré à proximité de pieux qu'on reconnaîtra postérieurement comme les substructures de deux ponts, le mobilier du site de La Tène appartient pour l'essentiel au La Tène C. On y a néanmoins mis au jour des matériaux largement antérieurs (Hallstatt D, voire même Bronze final) et postérieurs (La Tène D, époque romaine). Sur ce site, dont l'interprétation fait aujourd'hui encore l'objet de spéculations, cf. VOUGA 1923b, EGLOFF 1980b, 1991, DUNNING 1991, KAENEL 1991b, KAESER 2001f, REGINELLI 1998: 132-138 livre un résumé synthétique et critique des interprétations successives, au cours de l'histoire de la recherche.

² Lettre de SCHWAB à Keller, 17.11.1857; la première mention du nom du site n'apparaît que dans une lettre du 28.01.1858 (Copies dactylographiées, Musée Schwab, Bienne). Pour l'histoire de la découverte, cf. NAVARRO 1972, REGINELLI 1998.

³ Journal DESOR, 25.10.1858 (BPUN).

Très rapidement, Desor (1861f, 1862f) accordera au site de La Tène une signification qu'aucun de ses collègues ne lui reconnaissait¹. Jusqu'alors, les antiquités de fer n'étaient apparues qu'exceptionnellement sur les sites palafittiques, et toujours dans des contextes étrangers, attribuables à des périodes antérieures. Dès lors, selon la "*méthode géologique*" qu'il assignait à ses recherches palafittiques, La Tène figurait le seul site caractéristique de l'âge du Fer. Son intérêt dépassait l'attestation de la prolongation du phénomène palafittique jusqu'à cette époque, ainsi que la caractérisation de l'âge du Fer palafittique. Car La Tène permettait de relier cet âge du Fer palafittique aux autres manifestations de cette même époque en Suisse.

La Tène, Tiefenau et Alesia: un point d'ancrage avec l'Histoire

Dès sa première mention du site de La Tène, Keller (1858: 151) avait relevé la similarité des épées de La Tène avec celles mises au jour une dizaine d'années auparavant à la Tiefenau, tout près de Berne. Extrêmement riche en armes de fer, ce gisement avait été interprété comme un champ de bataille². Les fouilleurs l'attribuaient, soit à la période «helvétique» (Jahn 1850: 191, 500, 1854), soit aux invasions germaniques de l'ère chrétienne (Bonstetten 1852, 1854, 1860). Se ralliant à la datation de Jahn en raison des monnaies gauloises que le site avait livrées, Desor (1862e: 639) pouvait, par analogie, assigner La Tène "*à l'époque où les Helvétiens, qui étaient les alliés des Gaulois, si même ils n'étaient d'origine gauloise (bien que venus de la Germanie), habitaient la Suisse*". Confirmée bientôt par la découverte de monnaies identiques sur le site neuchâtelois (Desor 1864ee), cette datation présentait un intérêt capital, en ce qu'elle autorisait une jonction de l'antéhistoire avec la période historique. Les Helvétiens en question étaient en effet très bien documentés dans les récits et les compte rendus des auteurs romains.

Ce parallèle revêtit une portée bien plus ambitieuse lorsque Desor (1865a: 79 sqq.) l'étendra aux matériaux mis au jour sur le site français d'Alesia. Car ici, la jonction n'était plus seulement théorique: elle reposait sur des faits matériels. Et puisque l'histoire présentait Alesia comme le lieu d'une confrontation directe entre les légions romaines de Jules César et les Gaulois, le parallèle effectué sur les matériaux archéologiques faisait entrer ces derniers de plain-pied dans le domaine de l'histoire positive, celle des événements: les Helvètes du site neuchâtelois pouvaient être affiliés aux protagonistes de la *Guerre des Gaules*. La Tène figurait dès lors "*le trait d'union entre les âges lacustres et les commencements de l'histoire*"³.

Un interlocuteur illustre: Napoléon III et les antiquités préhistoriques

Lors de l'accession au trône de Napoléon III, le verdict de Desor avait été sans appel: "*Le despotisme coule à plein bords*"⁴. En fait, ses plus sombres prédictions s'étaient réalisées. L'échec de

¹ Ces concentrations très particulières du mobilier archéologique sur le site de La Tène ont très probablement encouragé Desor dans son interprétation hétérodoxe de la fonction des sites palafittiques — même s'il prétend se fonder sur des observations (discutables) relatives aux stations de l'âge du Bronze.

² Il s'agit en fait d'un dépôt La Tène C / La Tène D1, effectué à l'emplacement de l'oppidum de Bern-Engelhalbinsel: cf. MÜLLER 1990.

³ DESOR 1865a: 125. Le rapprochement entre Alesia et La Tène sera repris par KELLER (1866: 293-307) — sans que ce dernier ne juge utile de signaler sa dette à l'égard de Desor.

⁴ Journal DESOR, 06.01.1852 (BPUN); cf. aussi 25.12.1851.

la Seconde République témoignait à ses yeux du retard moral du peuple français, encore insuffisamment préparé à résister aux sirènes du populisme napoléonien, et prêt à se soumettre servilement à une grotesque tyrannie. Une douzaine d'années plus tard, Desor allait toutefois faire preuve d'une complaisance remarquable à l'égard de l'Empereur des Français, à la faveur de leur intérêt commun pour les antiquités.

Napoléon III était en effet très sensible à la cause de l'archéologie¹. Parmi quantité d'autres initiatives dans le domaine, il avait conçu dès 1861 l'idée de la création, dans le château de Saint-Germain-en-Laye, d'un musée consacré aux antiquités². Rédacteur d'une *Histoire de Jules César* (1865, 1866), le souverain français se posait en fait en nouveau César, tuteur du peuple gaulois auquel il voulait offrir la garantie du progrès et de la modernité dans l'unité retrouvée de la Nation. Or, pour garnir le futur musée de Saint-Germain, et surtout pour étayer sa lecture des origines de la France, Napoléon III usait généreusement du trésor impérial pour financer des fouilles sur certains sites réputés gaulois. Parmi ces sites riches en symboles, celui d'Alesia, exploré de 1861 à 1865, s'était avéré spécialement fructueux: dans les fossés ceinturant la ville gauloise, les fouilleurs avaient fait une ample moisson de casques, de javelots et d'épées³, témoins évocateurs de cette défaite providentielle qui, selon l'interprétation en vigueur, avait préparé la naissance à venir d'une France enfin mature⁴.

Desor n'ignorait évidemment pas ces travaux. Il avait ainsi prié son ami Louis Favre, de passage à Paris en avril 1864, d'inspecter en ce sens les collections des musées de Cluny et de l'Artillerie. Ce dernier l'ayant informé de quelques similitudes possible avec ses épées de La Tène, Desor n'avait pas hésité à s'adresser au Secrétaire particulier de l'Empereur, afin de recueillir des indications plus précises. En évoquant ses recherches à La Tène, et en soulignant l'état de conservation exceptionnel des épées, Desor espérait éveiller chez Napoléon III un intérêt susceptible de dynamiser ses propres investigations. Sa démarche allait être couronnée de succès: sur-le-champ, le souverain français lui proposait en effet 40000 francs pour l'achat de sa "collection gauloise". Quelque peu embarrassé, Desor devait toutefois décliner cette offre, précisant que "*Ces objets ont naturellement une valeur plus spéciale là où ils ont été trouvés & appartiennent en quelque sorte à leur lieu d'origine. Je ne voudrais donc pas m'en défaire*"⁵. Tout en lui recommandant de s'adresser à Keller et à Schwab, Desor précisait qu'il se ferait du moins un plaisir d'offrir à Sa Majesté quelques «doublets», et de mettre sa collection à sa disposition pour la réalisation de moulages. Son offre sera aussitôt agréée, Napoléon III se montrant particulièrement séduit par le rapprochement opéré par Desor (1864z: 24-25) entre ses épées de La Tène et la description des épées gauloises par Diodore de Sicile⁶.

¹ Cf. CORROCHER 2000.

² Pour l'histoire de l'institution, cf. LARROUY 1998; également: MOISSET 1977, LUNDBECK-CULOT 1997. Pour les relations entretenues par Napoléon III avec Ludwig Lindenschmit, conservateur du *Römisch-Germanisches Zentralmuseum* de Mayence qui servira de modèle pour le musée de Saint-Germain, cf. HASE 2000.

³ Cf. VERCHÈRE DE REFFYE 1864.

⁴ Sur les fonctions politiques du mythe gaulois, cf. DIETLER 1994, 1998, DUVAL & LYON-CAEN (eds.) 1994; cf. également les références indiquées ci-dessus, p. 202, n. 3. À propos des fouilles d'Alesia, cf. LEGALL 1989, REDDE & AL. 1995.

⁵ Lettre de DESOR à Mocquard, 03.07.1864; cf. à ce propos l'ensemble du dossier "Napoléon III" (AEN), de même qu'une lettre de DESOR à la Gazette de Neuchâtel, 27.07.1864 (AEN), une lettre de DESOR à un correspondant non-spécifié au Musée des Antiquités Nationales, 19.10.1864 (Archives MAN), et une lettre d'Edouard de VERNEUIL à Desor (Album Combe-Varin, BPUN).

⁶ *Bibliothèque historique* V, 30; ce rapprochement avait été effectué en premier par Frédéric de ROUGEMONT (1866), lors d'une séance de la Société d'histoire de la Suisse romande: cf. KAESER 1995: 116.

Pour Desor, ces rapports flatteurs avec Napoléon III et le bataillon d'archéologues dont celui-ci s'était entouré allaient s'avérer extrêmement profitables. La diffusion des moulages de La Tène par Abel Maître, le futur chef d'atelier du Musée des Antiquités Nationales, accordait en effet à sa propre collection une notoriété exceptionnelle, puisqu'elle apparaissait, aux côtés de celles de l'empereur et des musées de Vienne, Pest et Zurich, comme la principale collection préhistorique privée¹. Par ailleurs, au-delà des dons d'ouvrages splendides dont Napoléon III l'avait gratifié, Desor s'était vu remettre une solide collection de moulages des antiquités d'Alesia qui facilitaient grandement ses parallèles entre les différents matériaux de l'âge du Fer. Enfin, il pouvait profiter de la cordialité bienveillante du souverain français pour faire avancer la cause des antiquités préhistoriques, à force de recommandations et de suggestions diverses. Figurant, aux côtés de Boucher de Perthes et du roi Frédéric VII du Danemark, comme l'un des premiers donateurs du futur musée de Saint-Germain, Desor contribuera d'ailleurs à l'orientation toujours plus strictement gallo-romaine et préhistorique de cette institution². A la suite du *Römisch-Germanisches Zentralmuseum* de Mayence fondé en 1852, le Musée des Antiquités Nationales (MAN) constituera même l'une des toutes premières institutions spécialisées sur l'étude du passé anté-romain³. Et par cette orientation spécifique, il jouera un rôle central dans le développement international des études préhistoriques.

Hallstatt et La Tène, les sites éponymes des deux âges du Fer protohistoriques

Depuis près de 130 ans, les archéologues s'accordent à diviser l'âge du Fer protohistorique en deux époques successives définies sur la base du mobilier des sites éponymes de Hallstatt⁴ et de La Tène. Dans l'historiographie disciplinaire, la primauté de cette distinction est communément attribuée au Suédois Hans Hildebrand, qui aurait réussi à l'imposer à l'occasion du congrès international de Stockholm, en 1874. Un examen plus attentif invite pourtant à contester la paternité de Hildebrand en cette affaire. En vérité, c'est Desor qui apparaît, une décennie auparavant (1865a), comme l'inventeur de cette distinction fondamentale, qui ne sera pourtant acceptée que lorsque lui-même, paradoxalement, la remettra en doute⁵.

On observe tout d'abord que les actes du congrès de Stockholm reproduisent effectivement la communication de Hildebrand (1876); mais les éditeurs précisent que celle-ci "*ne fut pas lue*"⁶. De plus, Hildebrand ne s'y montre pas très clair sur la signification de sa distinction: s'il lui

¹ Cf. MAÎTRE s.d. (Archives MAN, dossier Maître).

² Prévenant les désirs des responsables du musée, Desor avait fait parvenir à Paris de nombreux «doublets» de matériaux palafittiques des âges de la Pierre et du Bronze. A propos du rôle des dons préhistoriques sur l'orientation du futur musée, cf. LUNDBECK-CULOT 1997, LARROLY 1998: 200-201. A l'origine, Napoléon III avait en effet souhaité créer un musée "*d'antiquités gauloises, romaines, phéniciennes et grecques*" (copie d'une lettre de NAPOLEON III à Alexandre Walewski, 08.11.1861, Archives MAN). Par la suite, le futur *Musée des Antiquités nationales* avait encore été qualifié de "*musée gallo-romain*", ou de "*musée d'antiquités celtiques et gallo-romaines*" (LARROLY 1998: 197-198).

³ Sur les relations entre les deux institutions, cf. HASE 2000; sur la précarité du musée de Mayence, jusqu'à la fin du XIXe siècle, cf. BÖHNER 1978. Pour l'importance du MAN pour le développement de la préhistoire, cf. RICHARD 1991a, 1992a, 1992c.

⁴ Découverte en 1846 par Johann Georg Ramsauer, la nécropole de Hallstatt comptait près d'un millier de tombes s'échelonnant entre les VIIIe et Ve siècles av. J.-C. (Ha C, Ha D, La Tène ancienne); la très grande majorité se rapportent aux VIIe et VIe siècles av. J.-C.

⁵ En particulier dans le *Bel âge du bronze lacustre* (DESOR & FAVRE 1874); voir ci-dessous, p. 344.

⁶ HILDEBRAND 1876: 592 n. On peut encore remarquer qu'à la suite de DANIEL (1975: 148), l'historiographie traditionnelle a reproduit aveuglément (et de manière révélatrice) une datation fautive des origines de la bipartition de l'âge du Fer: selon ce dernier, le congrès de Stockholm aurait en effet eu lieu en 1872...

reconnait une dimension chronologique, sa division sépare surtout deux «groupes culturels»¹. Dans de telles circonstances, il est difficile d'assigner au pouvoir de conviction de son auteur la conversion de la collectivité savante réunie en Suède.

Le concept des deux âges du Fer s'impose effectivement dans la seconde moitié des années 1870; mais il nous semble malvenu d'en faire la conquête épistémologique d'un seul homme. D'une certaine manière, l'idée était dans l'air; et c'est certainement plutôt le résultat d'une meilleure communication entre les acteurs de la recherche archéologique. Désormais (grâce notamment aux congrès internationaux), les ensembles de matériaux des deux âges étaient en effet suffisamment connus pour que leurs différences soient identifiées par les classificateurs². Or, si l'idée était dans l'air, c'est aussi parce que certains, comme Desor, avaient préparé le terrain, en dépit de l'incompréhension initiale de leurs collègues.

En 1868, dans son étude du tumulus des Favargettes, Desor s'exprime de manière précise et catégorique sur cette distinction chronologique³. Il n'était toutefois pas le seul. Deux ans plus tôt, Mortillet (1866b⁴) reprenait la distinction préalablement suggérée déjà par Desor (1865a), en avançant l'antériorité d'une "première époque du fer" (caractérisée par les tumulus de la Bourgogne et de la Franche-Comté) sur une seconde, l'"époque des monnaies", à laquelle Mortillet rapportait les sites d'Alesia, de la Tiefenau et de La Tène. A qui attribuer, dès lors, l'invention de la bipartition de l'âge du Fer? La question est délicate, dans la mesure où Desor et Mortillet entretenaient des contacts étroits, et se sont réciproquement aidés à la solution du problème. En définitive, une analyse minutieuse des écrits et des papiers personnels de Desor le désigne néanmoins comme l'auteur de cette distinction capitale⁵.

La mise en place du tableau chronologique

Suite aux informations recueillies sur Alesia, Desor (1865a: 79 sqq.) avait pu enrichir ses *Constructions lacustres* (1862e) par l'adjonction du parallèle entre les mobiliers respectifs de La Tène, de Tiefenau et du site historique français. Or, par rapport à cette édition antérieure⁶, il introduisait quelques autres données nouvelles, relatives à des matériaux fréquemment mis au jour dans les tombeaux, mais extrêmement rares, voire inexistants dans les palafittes:

[De] grands plats ornés à l'intérieur de peintures rouges et noires, représentant tantôt des bandes concentriques, tantôt des triangles ou des carrés (...). [Des] brassards couverts de fines gravures, [des]

¹ Dans son étude des fibules de l'âge du Fer (1872/73), la distinction chronologique était même catégoriquement rejetée. Plus que sa contribution de Stockholm, c'est pourtant cette étude de mobilier qui a contribué à la reconnaissance future de la division des deux âges du Fer, car HILDEBRAND y dissociait clairement ses deux «groupes culturels» déjà nommés «Hallstatt» et «La Tène». A ce propos, cf. JACOB-FRIESEN 1980a, et surtout 1980b: 26, ainsi qu'une lettre particulièrement explicite de HILDEBRAND à Bertrand, 28.03.1874, où celui-là délimite le tracé détaillé de la frontière géographique séparant ses deux «groupes» (Archives MAN). Sur la genèse du concept de «Hallstattkultur», on se reportera à MÜLLER-SCHIESSLE 2000 (principalement 16-21), qui n'a toutefois pas eu accès aux publications de Desor.

² Certes, l'évidence des faits ne s'impose pas d'elle-même à la collectivité savante. Si tel est alors le cas, c'est parce que tout le monde admet, premièrement, la nécessité de travailler sur des *ensembles de mobilier* (et non pas sur des objets isolés), et deuxièmement, l'utilité heuristique de distinctions chronologiques à l'intérieur des «âges» protohistoriques.

³ Comme l'avaient déjà observé JACOB-FRIESEN 1980b et KAENEL 1990b: 23, 1991a.

⁴ Cf. OLIVIER & TRIBOUILLOT 1999: 120. Mortillet avait déjà publié cet article dans le *Moniteur de l'archéologie*, le 01.07.1866.

⁵ Voir ci-dessous, p. 269, n. 5. Selon une lettre de DESOR à Mortillet, 02.08.1866 (ALÉN), il semblerait que l'hypothèse originale lui ait été suggérée par un ami, le médecin Gustave Clément. Collectionneur avisé et perspicace mais extrêmement réservé, celui-ci n'a pour ainsi dire jamais rien publié, et n'a par conséquent pas d'individualité scientifique. Sur Clément, cf. DE LUCA 2001.

⁶ La comparaison des deux versions (1862e et 1865a) peut encore bénéficier de la collation avec le manuscrit original, raturé, de la seconde: *Les constructions lacustres du lac de Neuchâtel* (Ms 2088-25, BPUN).

disques à jour avec cercles concentriques, [des] ceintures en bronze représentant des ébauches de petites figures humaines et quadrupèdes (...).¹

Certains de ses collègues, notamment Troyon (1860: 183-184) assignaient ces objets à l'âge du Fer. Pour Desor, l'affirmation était vraisemblable. Souhaitant toutefois s'en tenir à sa "*méthode géologique*", il préférait les exclure d'une caractérisation qu'il fondait sur La Tène, le seul site pur de tout mélange. En la matière, les comparaisons ne devaient d'ailleurs pas s'opérer sur des objets isolés, mais sur des associations: "*De ce qu'un tombeau renferme une arme ou un objet de parure qui se rapproche quelque peu de ceux de nos palafittes, il ne s'ensuit pas encore qu'il soit contemporain*"². Si ces objets appartenaient bien à l'âge du Fer, il les excluait donc explicitement de la période précédant immédiatement la conquête romaine, son "*époque gauloise*". Intercalé dans le texte original des *Constructions lacustres*, ce complément lui avait été suggéré par la comparaison avec les antiquités de la nécropole de Hallstatt, dont il venait de prendre connaissance³, dont il avait reconnu la similitude avec le mobilier des tombeaux du Plateau suisse (Desor 1865a: 107), et qu'il envisageait comme antérieurs à ceux de la station de La Tène⁴.

Comme on l'a vu, cependant, Desor traçait également une analogie entre ces antiquités de Hallstatt et les matériaux étrusques, d'une part, et les vestiges scandinaves communément attribués à l'âge du Bronze, d'autre part. Evoquées ponctuellement dans son ouvrage, ces multiples affinités ne faisaient pourtant pas encore système dans son esprit. Dans les *Palafittes*, son "*époque gauloise*" correspond déjà très strictement à la future "*époque des monnaies*" de Mortillet, et surtout au "*groupe de La Tène*" que définira Hildebrand. En revanche, il y individualise les matériaux hallstattiens de manière assez vague. Dans le cadre d'un travail consacré aux sites palafittiques (d'où ces matériaux sont absents), cet ensemble flottant ne pouvait d'ailleurs présenter une cohérence convaincante.

En élargissant ses perspectives, Desor allait bientôt offrir de la succession des époques un tableau plus complet⁵. Cette occasion lui sera offerte lors du premier congrès international de préhistoire, en août 1866, à Neuchâtel. Présidant la manifestation dont il était l'un des fondateurs⁶, Desor avait choisi, pour thème de son discours d'ouverture, un aperçu raisonné des "*Phases de l'époque antéhistorique*". Dans le fil d'un développement limpide sur la succession des époques, Desor s'exprime clairement sur l'enchaînement chronologique des deux âges du Fer. Après avoir exposé les caractères de son "*époque gauloise*", il signale

(...) Les objets remarquables [que M. Clément] a tirés d'un tumulus près de Vauroux (canton de Neuchâtel), consistant en brassards, pendeloques, boucles d'oreilles, épingles à cheveux, bracelets de bronze, le tout d'un travail exquis et accompagnés de quelques menus objets en fer. Si je ne les ai pas mentionnés plus haut à l'occasion des stations lacustres de l'âge du fer, c'est que ces objets (...) ont un

1 DESOR 1865a: 101, 106-107.

2 DESOR 1865a: 104-105.

3 Desor est informé sur le site de Hallstatt en septembre 1864. Huit mois plus tard, alors qu'il se trouve à Paris pour y préparer l'édition des *Palafittes*, il examine les moulages réalisés pour le compte de Napoléon III: cf. journal DESOR, 24.09.1864, 24.05.1865, 26.05.1865 (BPUN).

4 Cf. lettre de DESOR à Giovanni Gozzadini, 06.10.1864 (AEN).

5 A cet égard, on doit relever l'effet d'émulation des contacts entretenus par Desor avec Mortillet: séduit par les premières propositions du savant neuchâtelais, celui-ci l'aidera à consolider ses hypothèses; cf. lettres de MORTILLET à Desor, 14.05.1866, 28.07.1866, et de DESOR à Mortillet, 16.05.1866, 02.08.1866 (AEN). Pour les premières velléités de distinctions chrono-culturelles chez ce dernier, cf. également MORTILLET 1865b.

6 Voir ci-dessous, p. 286.

cachet particulier qui rappelle les tombeaux de Hallstatt. Dans ce cas, il seraient antérieurs à la palafitte de la Tène et représenteraient le trait d'union entre les âges lacustres du bronze et du fer.¹

L'usage du conditionnel affaiblissait encore l'affirmation de la distinction. Lors de la seconde réunion du congrès, à Paris, l'année suivante, Desor (1867f) allait se faire bien plus affirmatif. La discussion provoquée par sa communication et celle de Mortillet (1868a) sur le même thème illustre cependant l'incompréhension à laquelle ils se heurtaient. Leurs collègues ne paraissent en effet pas avoir attaché un grand prix à une distinction chronologique fondée sur l'analyse des seuls vestiges matériels: sur une question aussi sensible que l'«époque gauloise», ceux-ci ne pouvaient se résoudre à se concentrer sur le témoignage de l'archéologie. Ce qui les intéressait, c'était en fait le problème ethnique; et à cet effet, ils faisaient intervenir, en de larges digressions, des interprétations fondées sur l'invocation de textes écrits les plus divers. Frappé par une crise de rhumatisme, grippé et *"bien enrôlé"*², Desor n'était d'ailleurs pas en état de recentrer les débats en exposant la pertinence et la portée d'une approche exclusivement archéologique.

Quoi qu'il en soit, Desor ne se laissera pas décourager. En décembre de la même année 1867, il reproduit lors d'une séance de la SSNN sa communication de Paris, qu'il appuie cette fois (1868c, 1868d) sur l'analyse de la publication consacrée par le baron Eduard von Sacken (1868) au cimetière de Hallstatt. Quelques mois plus tard, il livre encore un compte rendu détaillé de ce même ouvrage. D'office, Desor (1868e: 8) déclare pourtant se borner à l'aspect descriptif, indiquant qu'il examinerait *"dans une autre occasion"* le *"caractère"* et l'*"époque de cette civilisation"*, ainsi surtout que *"ses analogies avec les monuments des autres pays et spécialement du nôtre"*. Dans l'intervalle, il avait en effet fouillé, au-dessus de Neuchâtel, aux Favargettes (Val de Ruz), un tumulus qui lui paraissait présenter les mêmes caractères que ces tombeaux de Hallstatt.

L'aboutissement de la chronologie de l'âge du Fer: «Le tumulus des Favargettes»

Les flancs rocaillieux du Jura occasionnent bien des tourments à ceux qui s'attachent à les mettre en culture. Au fil des générations et avec les faibles moyens qui étaient les leurs, les agriculteurs y ont dû s'évertuer à déblayer leurs terres des cailloux épars, qu'ils entassaient en ce qu'on y appelle des «murgiers». Avec les progrès de l'agriculture, ces murgiers qui constellaient les champs devaient cependant constituer un frein à la rentabilité; dès le courant du XIX^e siècle, de nombreux propriétaires entreprendront par conséquent de les faire disparaître. A Coffrane, l'agriculteur Henri Darbre s'était résolu à une telle opération; sur le champ dit «des Favargettes» qu'il venait d'acquérir, il se trouvait en effet *"un tas de pierres et de broussailles qui jurait avec la bonne tenue des champs environnants"*³. Or, dans leur entreprise, les ouvriers qu'il avait engagés à cet effet allaient effectuer des trouvailles surprenantes: des ossements humains, puis un chaudron et de nombreux autres objets en bronze.

Alerté quelques mois plus tard, Desor acquerra les matériaux récoltés, pour *"soixante francs plus quarante pots de vin"*⁴. Mais il engagera surtout, sur la butte déjà entamée et considérablement remaniée, des fouilles de contrôle qui confirmeront ses présomptions: il ne s'agissait pas d'un murgier, mais d'un tumulus préhistorique. Indépendamment du mobilier mis au jour, la

1 DESOR 1866k: 13-14. Sur le tumulus de Vauroux, voir ci-dessous, p. 271, n. 4.

2 Journal DESOR, 28.08.1867 (BPUN).

3 DESOR 1868f: 3. Sauf mention contraire, toutes les citations suivantes sont extraites de ce même article.

4 Lettre de DESOR à Berthoud, 19.05.1868 (Archives CG).

composition de cette butte trahissait en effet sa nature. Tout d'abord, les cailloux n'étaient généralement pas calcaires, mais erratiques (gneiss et autres roches cristallines); ils étaient par ailleurs disposés selon un certain arrangement; enfin, ils alternaient avec des couches de terre. Mais avant tout, on avait pu mettre en évidence, à la base du tertre, *"de la terre noire charbonnée, avec traces de fusion fournissant la preuve qu'on a allumé du feu dans l'intérieur du tumulus, sans doute lors de l'inhumation"*¹.

Un âge du Fer... sans fer

Décrivant et commentant les trouvailles illustrées par des dessins de Louis Favre, Desor relève que le tumulus n'a pas livré le moindre objet en fer². Il se refuse pourtant à l'attribuer à l'âge du Bronze, et déploie à cet effet de nombreux arguments. Tout d'abord, *"les cairns ou tombeaux de l'âge du bronze sont (...) de beaucoup plus petite dimension; ce ne sont que de petits tertres de quelques mètres de diamètre, avec traces manifestes d'incinération"*³. Deuxièmement, par leurs types et le style des décors, ainsi que par la présence de bronze *"battu"* (et non coulé), les matériaux du tumulus des Favargettes se distinguent du mobilier caractéristique de l'âge du Bronze. En revanche, ils présentent des similitudes très nettes avec les vestiges mis au jour dans d'autres sépultures.

Commençant par le tumulus (jamais publié) de Vauroux, à Bevaix, près de Neuchâtel⁴, Desor énumère les rapprochements (Anet, Alaise, Alsace, centre et nord de l'Allemagne). Mais dans son argumentation, ce sont les tombeaux de Hallstatt qui constituent le principal élément de comparaison, puisque la nécropole autrichienne offrait des parallèles innombrables pour les objets les plus remarquables des Favargettes: un chaudron en tôle de bronze et une tasse-puisoir finement gravée.

Or, à Vauroux, comme à Hallstatt, nous ne sommes déjà plus à l'époque du bronze pur, et si ce dernier métal domine encore, il n'en est pas moins vrai que le fer y est aussi représenté. Il se retrouve à Vauroux non moins qu'à Hallstatt, en petite quantité, il est vrai, mais enfin il existe. En conséquence, le tumulus des Favargettes, bien qu'il n'ait pas fourni d'objets en fer, doit remonter à la même époque.⁵

Hallstatt présentait l'avantage insigne d'avoir été daté avec une relative assurance. Par des parallèles stylistiques avec l'art et l'artisanat étrusques, Sacken (1868: 144-145) proposait en effet une datation aux alentours du IV^e siècle avant notre ère, qui s'accordait avec les propositions que Morlot (1866) fondait surtout sur l'absence de monnaies hellénistiques. Admettant un léger décalage, Desor pouvait dès lors placer le tumulus des Favargettes *"deux ou trois siècles avant notre ère"* — *"c'est à dire au premier âge du fer, qui est antérieur à l'âge de la Tène (...), où le fer n'est plus l'exception, mais où il devient dominant"*.

¹ DESOR 1868f: 6.

² Si l'essentiel du mobilier du tumulus se rapporte au Hallstatt D, certains éléments doivent être attribués au Bronze moyen (un bracelet, quatre épingles et quelques fragments de parure), ainsi qu'à La Tène A (une fibule à arc côtelé). Selon toute apparence, on a donc affaire à trois sépultures successives (au moins): cf. DRACK 1964: 29-32, 64, RYCHNER 1980: 124-125, 134-135, EGLOFF 1989: 76-77, 106-107, 112.

³ DESOR 1868f: 10, qui se réfère aux nombreux tumulus (du Bronze moyen et du Bronze final) fouillés par Gustave Clément (DESOR 1862g, 1863i, 1865a: 62-63, 1871b; cf. DE LUCA 2001: 15-18).

⁴ Alors inédit (cf. DESOR 1871c), le tumulus de Vauroux peut être assigné au Hallstatt D1: cf. DRACK 1964: 36, 64, DE LUCA 2001: 19-22.

⁵ DESOR 1868f: 10-11.

En définitive, Desor estimait donc son "*premier âge du fer*" suffisamment établi pour y inclure sans hésitation un site tel que le tumulus des Favargettes, qui n'avait pourtant pas livré le moindre fragment de ce métal.

L'origine étrusque de l'âge du Fer et le commerce préhistorique

Aux yeux de Desor, ce sont les habitants de l'Italie du Nord qui, tout comme le bronze précédemment, ont introduit le fer en nos contrées. Desor n'apporte pourtant aucune démonstration à cette affirmation, qu'il ne fait que déduire du parallèle tracé entre les tumulus du Plateau suisse et de France voisine d'une part, et le site de Hallstatt d'autre part. Manifestement, il estimait que Sacken (1868) avait établi l'origine étrusque du premier âge du Fer de Hallstatt avec suffisamment d'autorité. Une nouvelle démonstration pour le même premier âge du Fer en Suisse et en France lui paraissait donc superflue.

Les modalités de l'introduction du fer ne sont pas non plus discutées: pour Desor, les offrandes du tumulus des Favargettes sont en effet des importations — sans qu'il juge nécessaire d'étayer cette affirmation¹. Sans la moindre hésitation, il rapporte au développement du commerce le passage de l'âge du Bronze à celui du Fer. On peut y voir un effet de ses convictions libérales — et ce d'autant plus qu'il introduit en ce domaine des raisonnements économiques peu courants. Selon Desor (1865a: 128), l'introduction du fer a en effet entraîné une dévaluation de l'ancien métal précieux: devenu "*bon marché*" et donc plus accessible, le bronze est devenu d'un usage commun. Dès la préhistoire, le développement économique profitait ainsi à l'ensemble de la société.

Lancé sur cette voie, Desor (1868f: 11-12) devait s'interroger sur les termes concrets de ces échanges commerciaux: "*Quels produits nos prédécesseurs sur ce sol avaient-ils à offrir aux marchands qui leur apportaient de loin ces ustensiles et ces objets de parure (...)?*". Logiquement, ces produits d'exportation devaient avoir été à la fois peu encombrants (pour justifier le prix du transport), et peu fréquents chez les Etrusques. Il fallait donc écarter "*les céréales, le bois, le roc, l'asphalte*". Restaient dès lors "*quelques produits accessoires tels que les fourrures, spécialement les peaux d'ours et de castor, le miel, la cire, peut-être même le lard et les viandes séchées, autant d'objets qui, du temps des Romains, trouvaient encore un marché dans les villes d'Italie*".

Jugeant les fourrures "*les mieux qualifiées pour un commerce lointain*", Desor évoquait encore "*une autre source de richesse pour les potentats² de cette époque*". "*l'homme lui-même*". Pourtant, s'il précise que "*les jeunes gauloises de nos contrées n'étaient peut-être pas non plus dédaignées par les marchands de la Grande Grèce et de l'Etrurie*", Desor ne pense pas strictement à un commerce d'esclaves. Ce qu'il a

¹ On peut néanmoins trouver une telle argumentation dans un manuscrit non daté (postérieur à 1872, ou du moins à 1868): *L'âge du fer en Suisse*, Ms 2088-28 (BPUN). La comparaison avec l'art étrusque y est plus développée; et surtout, DESOR y récusait le caractère indigène proposé par SACKEN (1868) pour une part importante du mobilier de Hallstatt. Pour Desor, le style et les types de Hallstatt sont en effet trop proches de ceux des tumulus suisses: "*on ne peut admettre que l'art ait débuté exactement par les mêmes figures et le même style dans des contrées aussi distancées; ce sont donc des produits importés*". Ainsi, Desor écarte a priori l'éventualité d'exportations de Hallstatt vers la Suisse (ou l'inverse): s'il y a commerce à longue distance, celui-ci doit nécessairement prendre ses impulsions dans le monde méditerranéen.

² De fait, DESOR (1868f: 11) ne doute pas du caractère féodal de la société du premier âge du Fer. Si le soin apporté à la sépulture (de même que la rareté de ces tumulus) indique qu'elle était destinée à "*un personnage de distinction*", il impute sans justification cette "*distinction*" au pouvoir politique: "*un chef de clan ou (...) son épouse*". Toujours très prudent en matière spirituelle, il écarte ainsi a priori l'éventualité d'une sépulture destinée à un prêtre ou un artiste, par exemple. On notera que si Desor retient la possibilité d'une sépulture féminine, c'est parce qu'elle paraissait encouragée par les analyses anthropologiques, et parce qu'elle s'accordait à ses yeux avec "*l'absence d'armes*".

en tête et qu'il justifie par les qualités physiques et guerrières qu'il attribue aux *"jeunes hommes robustes exercés aux fatigues et aux intempéries d'un climat de montagne"*, c'est en effet ce que d'autres qualifieraient de «service mercenaire».

Ici encore, le libéralisme de Desor refait surface. Car s'il était passé dans l'histoire, le service mercenaire était encore bien vivant dans la mémoire de sa génération. La constitution de 1848 avait aboli les «capitulations», par lesquelles les Etats cantonaux s'engageaient à livrer leurs fils aux armées étrangères. Pour la Suisse radicale, cette institution de l'Ancien Régime incarnait l'abjection d'une époque révolue. En transposant le mercenariat dans un lointain passé, Desor pouvait ainsi donner libre cours à une interprétation sans équivoque, susceptible de faire encore bondir les anciens patriciens des cantons conservateurs: *"on conçoit aisément [que ces jeunes hommes] aient pu devenir un article de commerce important, car il n'est pas probable que les hobereaux d'alors se soient fait scrupule de trafiquer avec la chair humaine"*. Et en plaçant l'origine de cette institution honnie en pleine préhistoire, il laissait entendre que ce qui avait constitué jusqu'au XIXe siècle l'un des piliers de la prospérité dans les Etats conservateurs de la Suisse correspondait à un stade archaïque, à un état de civilisation désormais dépassé par des millénaires de progrès technique, moral et économique.

LA REGLEMENTATION DES RECHERCHES ARCHEOLOGIQUES

Au milieu du XIXe siècle, la pratique de l'archéologie ne faisait pas encore l'objet d'une véritable réglementation. Certes, sous l'effet des Lumières et des mutations consécutives de la conception de la légitimité du pouvoir, les autorités politiques s'étaient découvertes une sensibilité nouvelle à l'égard des monuments du passé, qu'on rattachait désormais à la notion récente de «patrimoine», de propriété collective de la Nation¹. Mais cette évolution n'avait pas entraîné une action délibérée des Etats; dans une perspective libérale, ceux-ci se bornaient généralement à encourager l'initiative individuelle. Les principales mesures touchaient par conséquent la création ou l'étatisation de structures muséales destinées à recueillir en priorité le fruit de la générosité de donateurs privés. Et en principe, les responsables de ces institutions (modestement rétribués ou engagés à titre honorifique) devaient se contenter de superviser l'action des particuliers. Dans ces circonstances, chacun demeurerait libre d'explorer ou de faire explorer le sous-sol à sa guise, sous réserve des arrangements conclus avec les propriétaires des terrains excavés².

En Suisse, le développement des recherches palafittiques allait ébranler un système qui fonctionnait auparavant à la satisfaction de toutes les parties. La richesse exceptionnelle des sites lacustres et la facilité avec laquelle on pouvait y recueillir des matériaux archéologiques avaient en effet entraîné, à la faveur de la «fièvre lacustre», l'apparition d'un important trafic d'antiquités. En certains cas, comme à Concise (sur les rives vaudoises du lac de Neuchâtel), l'appât du gain avait même entraîné la production quasi-industrielle de faux³. Un tel développement n'était pas seulement néfaste pour la conduite des recherches: il contrevenait également aux règles

¹ Voir ci-dessus, p. 200.

² Pour le cas vaudois, que nous jugeons emblématique pour la situation contemporaine en Suisse, cf. KAESER 2000c: 41-43, 151.

³ Cf. TROYON 1860: 51-52, WAVRE 1890, VAYSON DE PRADENNE 1932, KAESER 2000c: 75-78.

commerciales les plus élémentaires. Pour certains, l'intervention de l'Etat s'avérait donc nécessaire. De fait, celui-ci s'y voyait encouragé par la situation juridique particulière des stations lacustres. Avant l'entrée en vigueur du Code civil suisse, en 1912, l'Etat n'avait en effet aucun titre particulier à faire valoir sur les antiquités: celles-ci appartenaient au propriétaire du terrain sur lequel elles avaient été trouvées, qui pouvait en principe en disposer comme bon lui semblait. Or, situées sous les eaux ou sur les rives récemment exondées, les stations lacustres figuraient un cas à part: *de facto*, elles constituaient une propriété étatique.

Durant la seconde moitié du XIX^e siècle, la plupart des cantons n'hésiteront donc pas à réglementer la recherche lacustre par des arrêtés plus ou moins restrictifs. Le commerce des antiquités n'étant pas tenu pour répréhensible en soi, on cherchait avant tout à en restreindre l'ampleur, et à le limiter aux seuls échanges entre savants¹. A cet effet, les prospecteurs devaient se munir d'une autorisation de fouille; et celle-ci n'était délivrée qu'aux candidats dont les motivations scientifiques étaient reconnues².

L'exploitation des «gisements» et les pilleurs de sites

En tout état de cause, on ne saurait voir, dans ces premières velléités de réglementation de la pratique archéologique, la définition d'une éthique de la fouille. Car en cette affaire, les auteurs et les cibles de la réglementation partageaient la même conception des sites archéologiques: ceux-ci ne constituaient que des «gisements», de précieux «filons». Ainsi, si les autorisations étaient concédées aux savants, ceux-ci se contentaient d'ordinaire de les transmettre à des pêcheurs professionnels. Ces derniers pouvaient alors se lancer, avec leur pince ou leur drague à main, dans des récoltes absolument identiques à celles qui leur auraient été interdites s'ils n'avaient pas travaillé pour le compte d'un savant officiellement agréé.

Dans les faits, certains savants pouvaient être amenés à agir de manière plus consciencieuse. Tel fut le cas d'Edmund von Fellenberg, qui avait été chargé par le gouvernement bernois de l'exploration des stations palafittiques du lac de Bienne, à l'occasion de la première «Correction des Eaux du Jura»³. Profitant de l'assèchement des stations, celui-ci avait inauguré la fouille en caissons, qui lui permettait de procéder à des relevés stratigraphiques. Pourtant, le titre même du rapport officiel rendant compte de son "*exploitation des sites palafittiques*"⁴ trahit le caractère jugé secondaire des procédures techniques.

La réglementation de l'accès aux «gisements» ne se fondait donc pas sur la valeur spécifique des approches, mais sur le crédit accordé aux objectifs: si l'on voulait réserver les sites aux savants, ce n'était pas parce que ceux-ci travaillaient différemment, mais parce qu'ils travaillaient pour la science. Or, comme le remarque Noël Coye (1989b: 19-21) cet état de fait procédait

¹ La «Correction des Eaux du Jura» (1869-1883) a joué un rôle notable dans la réglementation de la prospection lacustre (cf. VON KAENEL 1979, GRÜTTER 1985). En régularisant le régime des eaux des trois lacs de Bienne, Morat et Neuchâtel, cette gigantesque opération de génie civil avait en effet abaissé de plus de 2 m leur niveau moyen, mettant quantité de stations lacustres à découvert. D'une certaine manière, on ne réagissait donc pas contre l'exploitation des sites, mais contre la propagation de cette exploitation: puisqu'il suffisait désormais de se promener sur les grèves, «n'importe qui» pouvait participer à des récoltes qu'on s'efforcera par conséquent de réserver aux seuls savants.

² Cette politique suscitera des jalousies compréhensibles: elle ouvrait d'ailleurs un véritable boulevard à la discrimination de ceux qui n'avaient pas leurs entrées dans les coteries influentes. Cf. à cet égard les lettres d'Alexis de DARDEL (AEN), qui se plaint auprès de Desor de l'ostracisme dont il fait l'objet; également: lettres d'Auguste BACHELIN à Desor, 20.08.1879 (AEN), et de DESOR à Louis Favre, 12.09.1879 (Fonds Favre, BPUN).

³ Cf. SPECK 1981: 114-115.

⁴ FELLEBERG 1874: 263 (notre trad. de l'allemand).

précisément des progrès réalisés par la recherche: si l'on croyait pouvoir se passer des observations de terrain, c'est parce que les typologies archéologiques étaient considérées comme établies. De manière symptomatique, Fellenberg lui-même ne tirait pas parti de ses observations de terrain et de ses relevés stratigraphiques: toute son analyse s'articulait sur la typologie¹.

Fondamentalement, ce qui distinguait les savants agréés et les exclus de la prospection, c'était la destination de leur «butin». Si les savants étaient autorisés à poursuivre leurs exploitations, c'est parce qu'elles n'étaient pas destinées à leur enrichissement personnel. Les objets mis au jour n'allaient pas être soumis à un commerce vénal: ils seraient étudiés et demeureraient accessibles à la communauté². Dès les années 1870, une condition souvent placée à l'octroi des autorisations trahit même clairement l'esprit de l'entreprise de réglementation. Les bénéficiaires devaient en effet s'engager à remettre «la moitié» de leurs trouvailles aux institutions muséales publiques. Mesurée à une telle aune, la connaissance archéologique était donc perçue comme parfaitement quantifiable.

Contre les prescriptions patrimoniales

Dès le début, Desor s'opposera vigoureusement à ces "*mesures prohibitives*" — une opposition qu'il manifestera par un certain nombre de lettres de protestation et qu'il diffusera même dans la presse politique (Desor 1862h). Certes, il demeurait conscient du risque d'abus et de tromperies entraîné par un développement excessif du commerce des antiquités. Mais pour lui, comme en toute matière commerciale, la prohibition ne constituait pas une solution: il fallait simplement se munir d'esprit critique, et ne traiter qu'avec des interlocuteurs dignes de confiance. De plus, comme il le reprochera à certains de ses collègues, il fallait que les acquéreurs maintiennent un niveau de prix raisonnable en renonçant à surenchérir sur les offres de leurs confrères³.

En cette affaire, l'histoire de l'archéologie régionale est marquée par le violent conflit qui opposera Morlot à Troyon⁴. Conservateur du Musée des antiquités de Lausanne, ce dernier avait pris l'initiative des premières mesures restrictives, à la suite des expériences regrettables de Concise. A posteriori, cette initiative peut apparaître comme une action pionnière en faveur de la protection du patrimoine: Troyon désirait en effet réserver au Musée cantonal le produit des fouilles lacustres effectuées sur le territoire vaudois. Mais pour Desor et la grande majorité de ses collègues, l'action de Troyon était jugée fondamentalement rétrograde: à leurs yeux, l'interdiction des pêches lacustres semble avoir constitué une résurgence scandaleuse des privilèges de chasse (et de pêche!) que s'arrogeaient les tyrans féodaux. A vrai dire, ce point de vue était encouragé par le statut équivoque des collections étatiques; il met par ailleurs en évidence les limites alors

¹ Cf. WOLF 1993: 32.

² Cette focalisation sur l'objet archéologique se retrouve chez FELLENBERG (1874). Evoquant le pillage des sites antérieur à son intervention, celui-ci ne déplore ainsi pas la perte irrémédiable des connaissances sur les structures d'habitat ou sur les conditions stratigraphiques des trouvailles: il se lamente sur "*le bradage des objets*" (notre trad. de l'allemand). A ce propos, cf. WINIGER 1989: 16-17.

³ Cf. notamment une lettre de DESOR au Dr. Victor Gross, 15.11.1874 (AEN). Entre archéologues, ces reproches mutuels de surenchère occupent une bonne place dans les correspondances; la position de Desor n'a donc rien de très original. Tout au plus peut-on observer qu'en raison de l'importance de sa fortune, celui-ci n'était pas motivé par la nécessité de défendre son intérêt personnel: il aurait en effet été en mesure de déboursier dix fois plus que les prix jugés surfaits qu'il reprochait aux autres. Dans cette lettre, il précise d'ailleurs que le maintien des prix à un niveau modéré doit permettre au Musée de Neuchâtel (dont les disponibilités financières étaient modestes) de continuer à se porter acquéreur — "*afin d'éviter que notre gouvernement ne soit tenté d'imiter le canton de Berne en défendant toute pêche*".

⁴ Cf. KAESER 2000c: 75-78. Quoiqu'il ait clairement pris le parti de Morlot, Desor n'était pas dupe de la mauvaise foi avec laquelle Morlot exploitait cette polémique dans son conflit privé avec Troyon.

incertaines entre la propriété intellectuelle et l'intérêt public. Eux-mêmes collectionneurs (et souvent mécènes), les conservateurs de musées confondaient en effet volontiers leur collection personnelle et celles de l'institution dont ils avaient la charge¹. Tirant ainsi bénéfice sur les deux tableaux, ils pouvaient se prévaloir de leur statut officiel pour acquérir personnellement certains matériaux, et user des collections étatiques à leur domicile pour leurs propres études.

A vrai dire, Desor était assez sensible, sur le fond, au principe de l'argument patrimonial. Ce principe avait d'ailleurs guidé son refus d'accéder à l'offre proprement impériale de Napoléon III: même pour 40000 francs, il estimait que les armes de La Tène ne sauraient être exposées à Paris — jugeant ainsi que ces antiquités (que d'autres qualifiaient de «patriotiques») devaient demeurer près des lieux où elles avaient été mises au jour. A cet égard, sa position s'est affirmée au fil des ans. On observe en effet qu'au fil des longues démarches qu'il avait entreprises avec le British Museum puis avec le Musée Peabody de Cambridge pour la vente de la collection du Dr. Clément, Desor manifeste des scrupules croissants: *"Cela me faisait mal au coeur de penser que d'aussi belles choses s'en vont en Amérique, car enfin ce sont les archives de notre sol"*². En fait, la sensibilité nouvelle de Desor participe d'une évolution des mentalités manifeste chez ses contemporains dès les années 1870. Cette évolution s'explique à la fois par la part accrue des Lacustres dans le discours identitaire suisse, et par le caractère toujours plus massif de l'exportation des antiquités palafittiques. A la suite de l'Exposition universelle de 1867 qui leur avait conféré une notoriété mondiale, tous les grands musées du monde se disputaient en effet l'achat de collections suisses; celles-ci prenaient donc toujours plus souvent le chemin de l'étranger.

Quoi qu'il en soit, pour Desor, ces préoccupations ne pouvaient pourtant justifier les interdictions. A ses yeux, il fallait conserver le sens des proportions. Et en la matière, de toute façon, le principe fondamental était celui de la liberté absolue de la recherche scientifique, qui ne tolérait aucune restriction. Bien compris, l'intérêt de la science et des savants était doté d'un pouvoir régulateur: la liberté et la transparence constituaient les meilleures armes contre la tromperie. De même, c'était à la communauté scientifique qu'il appartenait de s'engager contre la vente des antiquités à l'étranger. Mais là où d'autres voyaient *"un devoir de piété"* indispensable pour enrayer une *"dilapidation incessante du patrimoine national"* qui constituait une *"atteinte à l'honneur national"*³, Desor ne reconnaissait qu'un objectif scientifique pratique. S'il estimait nécessaire de lutter contre ce commerce international, c'était parce qu'il jugeait que l'éparpillement des matériaux était préjudiciable à la poursuite des études palafittiques.

¹ Cet état de fait constitue d'ailleurs un problème récurrent pour ceux qui travaillent aujourd'hui sur les acquisitions anciennes des musées publics. De nombreuses pièces acquises par les musées apparaissent en effet une seconde fois dans les inventaires — lorsque le conservateur cède sa collection personnelle à l'institution...

² Journal DESOR, 10.01.1871 (BPUN). C'est pourtant bien Desor qui avait pris l'initiative de cette vente, quelques années auparavant. A ses yeux, l'exportation de cette collection était en effet préférable à son démembrement. De fait, personne en Suisse n'était disposé à acquérir en bloc l'énorme collection du Dr. Clément. En fin de compte et d'accord avec Keller, Desor exclura néanmoins de la vente le mobilier des fouilles de tumulus. Pour lui, ces objets avaient en effet trop d'intérêt scientifique pour être cédés à l'étranger: il s'agissait alors quasiment des seuls matériaux funéraires pour les âges du Bronze et du Fer à Neuchâtel. Sur la vente de cette collection, cf. DE LUCA 2001.

³ CONSEIL FEDERAL SUISSE 1884: 2, 1886: 2 (notre trad. de l'allemand). Ces prises de position très tranchées s'inscrivent dans le contexte du rachat par la Confédération de la collection du Dr. Gross (à ce propos, voir ci-dessus, p. 214, n. 1).

L'AUTONOMIE DES ETUDES ANTEHISTORIQUES

Lorsqu'il publie ses *Palafittes*, Desor (1865a) ne considère plus l'antéhistoire comme un terrain d'exercice parmi d'autres de la pratique naturaliste. A ses yeux, ces études constituent désormais une spécialité suffisamment éprouvée pour aspirer, sinon à un statut disciplinaire, du moins à une réelle autonomie. En effet, même si leur intérêt semblait tenir à la multiplicité des approches auxquelles elles se prêtaient, leur efficacité pâtissait de leur éclatement épistémologique. L'antéhistoire devait par conséquent être défendue en tant que telle; elle devait pouvoir se reposer sur des cadres institutionnels propres.

A ce stade, plusieurs voies étaient envisageables. La première était celle d'une institutionnalisation étatique, motivée par des préoccupations patrimoniales, et inscrivant l'antéhistoire dans le cadre de la conservation des monuments du passé. En dépit de quelques velléités manifestes, cette voie n'a pas réellement été suivie en Suisse. Les premières prescriptions législatives en faveur de l'archéologie n'entreront en effet en vigueur qu'au tournant du siècle; et pour assister à la généralisation des instances et des structures de protection du patrimoine à l'ensemble du pays, il faudra même attendre les années 1970¹. A la différence notamment des pays scandinaves et de la Grande-Bretagne², les conditions socio-politiques d'une institutionnalisation patrimoniale de l'archéologie préhistorique n'étaient pas réunies dans la Suisse du XIXe siècle³. Mais cet échec résulte avant tout de configurations scientifiques: à l'instar de Desor, la plupart des savants actifs dans la recherche préhistorique n'y était guère sensible aux impératifs de la protection du patrimoine.

Pour défendre l'autonomie de la préhistoire, une autre voie restait ouverte: celle d'une institutionnalisation scientifique, motivée par des préoccupations heuristiques, et inscrivant l'antéhistoire dans une histoire naturelle de l'homme. C'est cette voie que choisira Desor, et dans laquelle il placera tous ses efforts — avec un certain succès. Il n'était évidemment pas le seul à œuvrer en ce sens; mais il lui était plus facile de contribuer à cette institutionnalisation. Car contrairement à d'autres, il pouvait tirer parti d'une solide position scientifique et académique.

La galaxie des préhistoriens

La nécessité d'une autonomisation de l'antéhistoire s'imposait déjà par les spécificités sociologiques des partisans de ces études. Dans leur très grande majorité, ceux-ci étaient en effet des amateurs. Le caractère non-professionnel de la pratique de l'archéologie au XIXe siècle a souvent été relevé, dans l'historiographie traditionnelle de la préhistoire; dans la mesure où cette dernière ne disposait pas encore d'un statut de discipline scientifique, cette observation est évidemment pléonastique. Ce qui nous importe ici, ce n'est donc pas l'absence de professionnalisation de la pratique de l'archéologie, mais l'amateurisme des préhistoriens en matière de recherche scientifique en général. Certes, à un titre ou un autre, de nombreux savants (botanistes, géologues, paléontologues, anthropologues, ethnographes, physiologistes, etc.)

¹ Sur les premières étapes de la constitution d'un appareil législatif, administratif et scientifique de protection du patrimoine, cf. BERTHOLET, FEHL & HUGUENIN 1998 (notamment 33-70); pour les développements postérieurs, cf. KAESER & RÖDER *à paraître*.

² Pour les pays scandinaves en général, cf. KLINDT-JENSEN 1975; pour le Danemark, cf. SØRENSEN 1996: 31 sqq.; pour la Grande-Bretagne, cf. MURRAY 1995.

³ La nature des sites préhistoriques alors connus dans les pays nordiques explique partiellement ce déséquilibre. Il s'agissait en effet surtout de monuments aisément repérables en surface: leur visibilité se prêtait donc à une élection au titre de «lieux de mémoire». Et contrairement aux grottes, aux tombes en pleine terre ou aux sites palafittiques, leur conservation ne contraignait pas leur exploitation scientifique.

ont participé à ces recherches. Quantitativement, ils ne composaient pourtant qu'une faible minorité. Or la surreprésentation des amateurs en préhistoire n'est pas anecdotique: elle caractérise la nature et la signification de cet objet d'étude naissant¹.

Statistiquement, le préhistorien était instituteur, pharmacien ou ingénieur; il résidait dans une petite ville ou dans une bourgade où son métier et son statut de notable lui permettaient de recueillir auprès de la population les confidences et les informations relatives à d'éventuelles trouvailles fortuites et aux lieux les plus prometteurs pour de futures prospections. Disposant de son temps à sa guise, il était assez riche pour payer des ouvriers et pour acheter à l'occasion quelque pièce nouvelle pour sa collection privée. Membre de la petite bourgeoisie libérale, son accession y était le plus souvent récente. D'une certaine manière, sa passion constituait donc une voie de promotion culturelle: par ses recherches savantes, il homologuait son nouveau statut social.

Cet objectif aurait évidemment pu être atteint par d'autres moyens. Mais pour ces notables de province en quête de respectabilité, la préhistoire était particulièrement attrayante. Tout d'abord il n'était pas difficile de se former. Encore enseignée nulle part, la préhistoire ne requérait aucun diplôme; et puisqu'il s'agissait d'un nouvel objet de savoir, la masse des connaissances de base requises était encore modeste. Enfin, tout comme ses principes méthodologiques, les règles techniques de la pratique de l'archéologie n'étaient pas très complexes.

L'attraction sociale de l'épistémologie de la préhistoire

Au-delà de ces qualités par défaut, l'archéologie préhistorique présentait encore un attrait particulier, découlant de ses fondements conceptuels et de son épistémologie. S'attachant à l'étude des sociétés sans écriture, la préhistoire est en effet réduite à faire parler les vestiges matériels. Comme l'a souligné Nathalie Richard (1995: 426), elle se fonde donc par nature *"sur une forme atténuée et non idéologique du matérialisme"*. Dans l'air du temps, lorsque le matérialisme se révélait comme la philosophie d'une rénovation radicale et antitraditionnaliste, la préhistoire paraissait ceinte de l'aura flatteuse d'une science naturelle de l'homme et des dynamiques sociales et culturelles. La pratique de la préhistoire permettait donc à ces petits notables de s'inscrire dans le sens d'un changement auquel ils estimaient contribuer, à leur mesure, par leur engagement scientifique. Très souvent, le matérialisme «atténué» de la préhistoire introduisait au matérialisme scientifique *stricto sensu*. Mais puisque la préhistoire s'accommodait de tendances plus modérées, du positivisme au spiritualisme², elle pouvait constituer un substitut symbolique, comblant un besoin de distinction sociale sans exiger le sacrifice de la conscience.

Le programme fondamental des recherches préhistoriques présentait encore un attrait supplémentaire. Comme lois de la nature et de l'histoire, la préhistoire démontrait en effet l'efficacité d'un progrès que ses partisans en pleine ascension sociale se sentaient tenus de légitimer pour leur propre compte. Fonctionnant sur le paradigme des «trois âges», elle s'organisait sur le principe de l'évolution des techniques. Et de ce progrès technologique (que

¹ Nous suivons ci-dessous les réflexions que Nathalie RICHARD (1991a, 1992c, 1995) a fondées sur une analyse de la préhistoire française de cette époque. A vrai dire, la situation était moins tranchée en Suisse, du fait de l'absence de centralisation académique, mais également en raison de la diffusion plus large de la science et de l'ouverture précoce des milieux scientifiques à la recherche préhistorique, de ce côté-ci du Jura. Une telle histoire sociologique de l'archéologie resterait à entreprendre à l'échelle européenne, dans la mesure où l'on peut considérer la tentative de HUDSON 1981 comme un échec. A en juger d'après l'analyse très partielle de BARTON 1998b, la situation contemporaine en Grande-Bretagne était en effet sensiblement différente.

² Cf. RICHARD 1998.

venait appuyer le transformisme biologique), on n'hésitait pas à inférer la réalité d'un progrès culturel, que la plupart des praticiens n'hésitaient pas à étendre aux domaines de l'intellect, du psychisme et de la morale.

D'une certaine manière, la préhistoire apportait donc à ses partisans, à la fois une caution scientifique pour légitimer le progrès de leur propre parcours social, et l'homologation de leur nouveau statut, par le gain de distinction culturelle consécutif à leur admission dans l'univers de la science.

La fonction des institutions

Pour que la distinction à laquelle aspiraient ces amateurs devienne effective, il fallait encore que leurs travaux soient reconnus en dehors du cercle étroit des spécialistes. Il leur fallait pouvoir en valider la pertinence, et attester que la préhistoire n'était pas qu'un objet secondaire, voire négligeable, dans les cadres respectifs de la botanique, de la géologie, de la paléontologie, de l'anthropologie, etc. En un mot, l'objet d'étude préhistorique devait acquérir un statut disciplinaire.

Si l'on s'en tenait à une définition restrictive de la discipline, on devrait admettre que la préhistoire n'a accédé à un tel statut qu'aux alentours de 1900 seulement, lorsque reconnue dans le monde universitaire, elle se voit enfin accorder ses premières chaires¹. En l'espèce, la sanction universitaire n'était pourtant que secondaire. La disciplinarisation peut en effet se reposer sur des organes et des structures très variés — sur des institutions dont l'efficacité ne peut se juger que sur les fonctions qu'elles remplissent, comme l'a souligné Claude Blanckaert (1995d: 40-42). Celui-ci en relève toute une série: l'institution donne un nom à la discipline, et lui accorde donc une autonomie visible; elle fournit l'incitation heuristique et offre souvent le cadre matériel du travail; elle établit et fait respecter les codes permettant la standardisation, définissant la pertinence des problématiques et la validité des méthodes; elle pourvoit à la production du savoir, sa diffusion et sa reproduction (donc sa cumulativité); elle fait reconnaître une hiérarchie interne qui ne respecte pas nécessairement les titres savants; elle assure la représentation extérieure de la discipline; enfin, elle se dote d'une histoire officielle qui fixe la mémoire et harmonise les éventuels différends internes².

Si la disciplinarisation peut se passer de sanction académique, elle ne résulte donc pas non plus du seul partage d'un objet d'étude, qui s'imposerait de manière immanente à la communauté scientifique. Selon Blanckaert (1995d: 37), elle implique *"la socialisation de la recherche, la pragmatique de la communication interne et externe, la standardisation du régime discursif et des protocoles d'enregistrement, la sectorialisation des objectifs de connaissance, l'adhésion enfin à une série de croyances, principes de cohérence ou modèles explicatifs"*. Or de telles conditions ne sont réunies que par l'exercice d'une «discipline collective», que seules les institutions peuvent faire respecter.

¹ La préhistoire est occasionnellement enseignée dans les universités, sous des dénominations diverses, dès la fin des années 1850. Mais à ce stade, lorsqu'ils ne sont pas le fait de privat-docents, ces cours sont dispensés par des professeurs nommés à un autre titre (chaire de géologie, d'histoire nationale, etc.), qui ne s'y engagent qu'à titre individuel, en fonction de leurs intérêts personnels. Ces premiers enseignements de préhistoire ne s'inscrivent donc pas encore dans un programme d'études.

² Etablissant, pour l'archéologie britannique, l'intérêt de l'étude des associations scientifiques, CHAPMAN (1989b: 152, notre trad. de l'anglais) relève que ces institutions *"définissent en un certain sens la langue et la grammaire de la discipline"*.

Dans les faits, ces cadres institutionnels prennent des formes très diverses. Il peut s'agir d'organismes de protection du patrimoine archéologique¹, de musées, d'organes de publication, ainsi que d'associations et de sociétés savantes.

DESOR ET L'INSTITUTIONNALISATION DE LA PRÉHISTOIRE

Dans son analyse de la première institutionnalisation de la préhistoire, Nathalie Richard (1992c) a relevé le rôle capital exercé par trois institutions: une fondation muséale (le MAN de Saint-Germain-en-Laye), une revue (les *Matériaux*), et une institution à caractère associatif (les congrès internationaux de préhistoire). Comme on le verra, Desor s'est associé à chacune de ces trois entreprises. Il peut tout d'abord être considéré comme l'initiateur des congrès internationaux. Par ses dons d'objets et de moulages à Napoléon III, il a ensuite contribué au recentrage sur la préhistoire du projet primitif d'un musée d'antiquités "*gauloises, romaines, phéniciennes et grecques*"². En matière de publication, enfin, Desor a accueilli très favorablement les *Matériaux* fondés par Mortillet — une initiative dont il avait reconnu la nécessité.

Pour la diffusion de ses propres travaux préhistoriques, Desor faisait appel à des organes variés, au premier rang desquels figurait évidemment la société locale, neuchâteloise, des sciences naturelles. Mais si cette inscription lui paraissait légitime lorsque son intérêt pour la préhistoire s'était éveillé, il jugera bientôt qu'elle n'allait plus de soi. A la fin de l'année 1862, Desor (1863j) demande ainsi à ses collègues de la SSNN d'approuver formellement l'accueil des travaux archéologiques — des travaux qu'ils accueillaient depuis belle lurette, sans que le principe n'ait paru mériter examen jusqu'alors. Cinq ans plus tard, il revient à la charge; et entre temps, l'objet d'étude antéhistorique s'est enfin vu attribuer un nom, puisque Desor (1868g) "*s'informe si la Société veut continuer à entendre des communications relatives aux sciences préhistoriques*".

En 1862, Morlot avait d'ailleurs soumis à Desor un projet de création, en Suisse, d'une revue spécialement consacrée à l'archéologie préhistorique. Morlot relevait les défauts de l'*Anzeiger für Schweizerische Geschichte und Altertumskunde*: "*cet Anzeiger de Zürich ne bat que d'une aile et se traîne péniblement parce que personne à Zürich ne veut s'en occuper sérieusement. Puis il n'admet que ce qui est suisse*"³. Le problème central résidait néanmoins dans le spectre couvert par ce périodique destiné à la présentation des «antiquités patriotiques»: réunissant la préhistoire et l'archéologie des périodes historiques, "*il a le grand inconvénient de combiner deux branches essentiellement différentes, surtout par la méthode et par l'esprit de leur étude*".

Sur ce constat, Desor rejoignait Morlot; mais plus prudent que ce dernier, il lui fera comprendre qu'aussi justifié soit-il, il était préférable de renoncer à un tel projet, afin d'éviter que leur influent "*ami Keller ne s'en effarouche*". De toute évidence, celui-ci ne verrait pas d'un bon œil l'irruption d'une nouvelle revue archéologique dans le paysage éditorial suisse. Car à l'instar de

¹ Si l'on suit les termes de BLANCKAERT 1995 résumés ci-dessus, une institutionnalisation purement patrimoniale n'aurait pu assurer la disciplinarisation de la préhistoire; car elle ne se fixe pas d'objectifs de connaissance. Conformément à ce qui s'est passé dans les pays nordiques qui l'ont instaurée de manière précoce, elle doit être épaulée par des institutions plus proprement *scientifiques*.

² Voir ci-dessus, p. 267, n. 2.

³ Lettre de MORLOT à Desor, 19.02.1862; cf. aussi la réponse de DESOR, 11.03.1862 (AEN). L'*Anzeiger* en question était l'organe de la Société générale suisse d'histoire. Dès 1868, à l'initiative de Keller, il se concentrera sur les antiquités, prenant alors le titre d'*Anzeiger für Schweizerische Altertumskunde* (*Indicateur d'Antiquités Suisses*).

ses collègues antiquaires, Keller ne partageait pas l'opinion des naturalistes Morlot et Desor sur l'hétérogénéité rédhitoire des archéologies historique et préhistorique. Pour lui, ce n'étaient là que les objets divers d'une même démarche. A ses yeux, l'initiative de Morlot apparaissait uniquement comme une concurrence indécise. Et compte tenu des rapports de force, le président de la Société des antiquaires pourrait aisément décréter la ruine de la revue projetée, en la faisant boycotter par ses innombrables féaux.

Le «Musée Neuchâtelois» et la fondation de la Société d'histoire et d'archéologie du canton de Neuchâtel (1864)

Si Desor avait pris conscience de la nécessité de distinguer plus clairement les domaines respectifs de l'histoire et de l'archéologie préhistorique, il peut paraître surprenant de le voir occuper, peu après, une position centrale dans une entreprise amalgamant ces deux domaines. En été 1864, les Neuchâtelois se dotent en effet d'une Société d'histoire et d'archéologie. Or Desor accède à la présidence de cette nouvelle société; il appartient de surcroît au comité de son organe, le *Musée Neuchâtelois*¹. En vérité, les fonctions qu'il occupait dans ces deux institutions reflètent cependant très mal sa position dans l'entreprise.

Face à leurs homologues Genevois, Vaudois et Fribourgeois, qui disposaient de sociétés cantonales depuis plusieurs décennies², les historiens neuchâtelois ressentaient l'absence d'une telle institution fédératrice chez eux. A leurs yeux, et puisqu'ils se flattaient d'appartenir à l'un des centres de la vie intellectuelle, artistique et éditoriale du pays, cette lacune devait absolument être comblée. A ces motivations de principe se mêlaient cependant des motifs plus proprement politiques, qui rejoignaient les mobiles identitaires des fondateurs. Plus de quinze ans après la Révolution du 1^{er} mars 1848, on estimait en effet nécessaire d'éponger les anciennes divisions idéologiques afin d'œuvrer à l'unité de la République, à laquelle toutes les forces politiques du pays s'étaient désormais ralliées. En quelque sorte, l'histoire neuchâteloise (ou plutôt le culte patriotique du passé régional) devait constituer le lieu d'une réconciliation des partis. Et pour atteindre ce consensus, l'histoire régionale devait être réformée: contre l'histoire politique, événementielle et institutionnelle, il convenait désormais de privilégier des thèmes moins critiques, qui avaient trait "*aux mœurs, aux habitudes, aux coutumes de nos ancêtres, à leur manière de vivre, à leur économie domestique, à leur hygiène, à leur développement intellectuel, à leurs croyances, à leur commerce, à leur industrie*"³. Tous les travaux entrepris dans cet esprit seraient accueillis à bras ouverts dans les colonnes du *Musée Neuchâtelois*.

Dans cette histoire incontestablement antiquaire, une bonne place était accordée à la mise en valeur des recherches archéologiques locales⁴. Seul archéologue au comité, Desor n'était pourtant pour rien dans l'adjonction de l'archéologie aux objectifs de la Société d'histoire. Prétextant une maladie qui ne l'avait toutefois pas empêché d'aller faire une excursion à Bôle pour y fleurir la tombe de son frère, il ne s'était pas rendu à la réunion de constitution du comité du *Musée*

1 Sur la fondation de la Société d'histoire et du *Musée Neuchâtelois*, cf. MONTANDON 1966. Pour une analyse des dessous politiques et des implications idéologiques de cette entreprise, cf. CHATELAIN 1993, 1995a (voir également ci-dessus, p. 190, n. 6). Sur l'historiographie neuchâteloise au XIX^e siècle, cf. TRIBOLET 1991, 1996, HENRY 1998.

2 Genève: 1838; Fribourg: 1840; avant la fondation de la Société vaudoise d'histoire et d'archéologie (1903), la Société d'histoire de la Suisse romande (1837) jouait *de facto* ce rôle pour le canton de Vaud. Cf. COUTAZ, HAUSER & PAPILLOUX (eds.) 1993.

3 FAVRE 1864: V-VI.

4 Sur la perception des recherches archéologiques par les historiens neuchâtelois, cf. CHATELAIN 1995a, KAESER 1995, 1996a.

Neuchâtelois. Quelques jours après, il évoque pour la première fois l'existence de la revue, avec une désinvolture certaine. Et dix semaines plus tard¹, il apprend qu'il a été nommé à la présidence de la nouvelle société:

Mes concitoyens n'ont-ils pas eu l'étrange idée de me nommer pendant mon absence président de la Société d'histoire, parce que j'ai eu la chance de retirer quelques vieilles épées du fond de notre lac.²

L'affaire n'intéressait guère Desor, puisque celui-ci attendra encore une semaine avant de s'enquérir de "*l'origine du comité de la Société d'histoire*"³. S'il consentait à se laisser associer, ce n'était que parce qu'il estimait que son statut commandait son soutien. Contrairement à la SSNN, Desor ne considérait en fait pas le *Musée Neuchâtelois* et la Société d'histoire comme des outils de recherche. Sa bienveillance quelque peu passive ne se fondait donc pas sur des critères scientifiques; pour lui, il s'agissait surtout de contribuer à une action qui avait une valeur à la fois patriotique et vulgarisatrice. Alors qu'il venait de proposer officiellement la réouverture de l'Académie de Neuchâtel, Desor ne pouvait en effet dédaigner de tels instruments d'éducation et de civisme.

Les premières revues de préhistoire

Si Desor avait jugé raisonnable de ne pas encourager le projet de Morlot, leur désir de voir enfin la naissance d'un organe propre aux études préhistoriques devait bientôt être comblé.

A la faveur de l'inflexion libérale imprimée au régime de Napoléon III en 1863, Mortillet avait pu mettre un terme à son exil en Italie. De retour à Paris, celui-ci lancera en automne 1864 le premier numéro mensuel de ses *Matériaux pour l'histoire positive et philosophique de l'homme — Bulletin des Travaux et Découvertes concernant l'Anthropologie, les Temps Anté-Historiques, l'Epoque Quaternaire, les Questions de l'Espèce et de la Génération spontanée*. Vouée "*exclusivement à l'étude de ce qui se rattache à l'origine, au développement et à l'histoire primitive de l'Homme*"⁴, cette revue devait affranchir la préhistoire des tutelles disciplinaires extérieures⁵. Visant autant les spécialistes que la vulgarisation, elle offrait des bibliographies et de nombreux résumés qui centralisaient des informations alors disséminées dans les organes les plus divers. Elle connaîtra donc un succès rapide: comptant de nombreux abonnés à Paris, en province, en Italie et en Suisse, elle était

¹ Paradoxalement, l'organe de la Société d'histoire et d'archéologie du canton de Neuchâtel avait été fondé avant cette dernière, qui ne servait qu'à lui assurer un lectorat. De fait, l'imprimeur Henri Wolfrath avait pris une part notable dans l'entreprise.

² Lettre à François Forel, 11.08.1864 (AEN). Cf. également journal DESOR, 05.05.1864, et 10.07.1864 (BPUN): "*Il paraît qu'on m'a nommé Président de la Soc. d'hist. de Neuchâtel*".

³ Journal DESOR, 17.07.1864 (BPUN).

⁴ MORTILLET 1864a: 5. Sur les *Matériaux*: cf. RICHARD 1992c.

⁵ Deux décennies plus tard, Mortillet fondera un nouveau périodique: *L'Homme*. A l'inverse des *Matériaux*, celui-ci élargira radicalement ses perspectives: la préhistoire n'est alors plus qu'un aspect parmi d'autres de l'anthropologie, à laquelle se joignent l'ethnologie, la sociologie, la linguistique, la mythologie, la géographie médicale et la démographie. Cette mutation illustre le succès relatif de l'institutionnalisation de la préhistoire, qui est désormais presque reconnue comme une discipline légitime. Les positions s'étant stabilisées, on pouvait désormais aspirer, à l'instar de Mortillet, à une extension du débat sur le terrain social. A ce propos, cf. RICHARD 1989a. Cette relative marginalisation de l'archéologie rencontrera des résistances, dont témoigne une lettre de Louis LARTET à Bertrand, 06.02.1878 (Archives MAN).

diffusée dans la plupart des pays européens¹. Conformément aux ambitions de leur fondateur, les *Matériaux* remplissaient un rôle véritablement international.

Avant la parution du premier numéro, Mortillet avait sollicité le soutien de Desor; ce dernier s'en acquittera en communiquant de temps à autre des informations ou des articles à son confrère. Mais son soutien était surtout de nature publicitaire. A en juger par la correspondance de Desor, l'initiative de Mortillet semble en effet avoir suscité un scepticisme certain chez de nombreux collègues. A priori, ceux-ci accordaient un crédit très limité à ce personnage doté d'une formation technique, privé de titres et de fonctions académiques, et dont les contributions aux études antéhistoriques étaient encore aussi rares que récentes². En Suisse et à l'étranger, Desor usera donc de toute son influence et de son autorité pour défendre avec franchise la valeur de son confrère, et pour souligner l'utilité et l'intérêt de sa revue.

La maîtrise d'un pareil outil conférait à Mortillet un pouvoir de taille sur l'épistémologie de la discipline en voie d'éclore. Il lui était tout d'abord possible d'imposer au plus grand nombre la délimitation de l'objet d'étude. Dans ses comptes rendus bibliographiques, il était par ailleurs libre d'opérer ses choix à sa guise. Et comme éditeur responsable, il exerçait un contrôle, à la fois sur la pertinence des thématiques de recherche, sur les problématiques poursuivies, et sur les méthodes employées. Enfin, Mortillet pouvait presser ses propres propositions, en particulier en matière de chronotypologie. Les *Matériaux* étaient en effet couplés à un bureau d'échange et de vente de publications, mais aussi d'objets archéologiques³ («doublets» ou moulages). Allant au-devant des besoins de clarification éprouvés par les collectionneurs, Mortillet contraignait ces derniers à se conformer à sa classification, et à en adopter les types de référence, les «fossiles directeurs».

L'ALLEMAGNE ET L'OBJET D'ETUDE PREHISTORIQUE: UN DECALAGE MANIFESTE

L'examen de la diffusion des *Matériaux* révèle en Europe une lacune de taille: l'Allemagne. Or l'obstacle linguistique ne suffit pas à expliquer le mur invisible qui semble avoir empêché la pénétration outre-Rhin de cette revue d'aspiration internationale. Du fait des spécificités philosophiques⁴ et culturelles du monde germanique, les traditions de recherche y ont en effet vu l'éclosion d'une préhistoire sensiblement différente de celle qui s'imposait peu à peu au reste du monde scientifique⁵.

¹ Selon la liste des souscripteurs insérée dans le volume 1870/1871. Dès 1868, Mortillet avait transmis la direction des *Matériaux* à Eugène Trutat et Émile Cartailhac.

² Sur le parcours biographique de Mortillet, cf. JUNGHANS 1987.

³ Cf. MORTILLET 1864b.

⁴ On relèvera notamment l'influence capitale des *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité*, de Johann Gottfried HERDER (1991) qui, contre l'universalisme des Lumières, affirmait la spécificité de nations conçues comme des organismes distincts, qui ont chacune un rôle particulier à jouer dans l'histoire humaine. A ce propos, cf. CREPON 1991.

⁵ Sur cette vaste question (dont les effets se ressentent encore dans l'*Ur- und Frühgeschichte* contemporaine: cf. VEIT 1989, SOMMER 1991, WYJORRA 1996), cf. MARCHAND 1996, FETTEN 2000, BRATHIER 2000: 139-158, VEIT 2000: 47-52. En vérité, l'Allemagne partageait ces spécificités avec d'autres pays germaniques (Autriche, Suisse, etc.). Mais contrairement à la situation qui prévalait chez

Dès la fin du XVe siècle, les recherches antiques avaient manifesté un dynamisme remarquable en Allemagne¹. Mais pour des raisons avant tout idéologiques, la grande majorité des chercheurs n'était pas préparée à accepter le «paradigme» des Trois âges². Les conditions n'étaient donc pas favorables à une mutation des études antiques qui les aurait vu rejoindre les perspectives naturalistes sur l'objet d'étude antéhistorique, conformément à ce qui se passait alors (à des degrés divers) dans la plupart des pays européens. A cet égard, la situation était encore aggravée par l'institutionnalisation avancée et le provincialisme des recherches antiques: celles-ci étaient solidement implantées dans toutes les contrées de l'Allemagne. Du côté des naturalistes, la configuration des études anthropologiques ne facilitait pas non plus la conciliation des positions respectives. Dès la première moitié du XIXe siècle, l'anthropologie, qui se trouvait intégrée dans les sciences médicales au sens large, s'était déjà approprié le versant paléontologique de l'objet antéhistorique, en se fixant pour objectif la résolution de questions d'ethnogenèse jugées essentielles pour l'affirmation de l'identité germanique.

En Allemagne, le champ de l'antéhistoire était donc parcouru par deux communautés savantes autonomes, toutes deux peu sensibles à la diachronie. D'un côté, les antiques cherchaient à démarquer leur archéologie nationale des études classiques, en définissant les caractéristiques essentialistes d'une germanité transhistorique³. Et de l'autre côté, l'anthropologie, peu réceptive aux thèses transformistes, n'intégrait la dimension temporelle que pour déterminer, par la confrontation avec les éclairages de la linguistique, du folklore, de l'histoire et des sciences juridiques, les fondements naturels (raciaux ou non) de la culture et de la nation allemandes qui constituaient le point de départ des examens rétrospectifs.

Dans les années 1870 à 1890, les travaux de Schliemann (qui rencontreront un écho considérable en Allemagne) devaient démontrer la portée heuristique de l'intégration d'une approche archéologique sur les questions historiques elles-mêmes. Mais dès les années 1860, les principes constitutifs de la *Germanenkunde* avaient été ébranlés par quelques découvertes qui autorisaient la reconnaissance de l'étrangeté propre à l'antéhistoire – et partant, l'émergence d'une démarche préhistorienne.

Il s'agissait tout d'abord de la mise en évidence de stations lacustres au cœur du territoire communément assigné aux Germains, dès l'apparition de la civilisation. Comme on l'a vu, les premières découvertes, en Bavière, avaient résulté des investigations de Desor en 1864⁴. Peu après, des découvertes similaires étaient annoncées dans le Mecklembourg (Lisch 1865). Et puisqu'on attribuait ces trouvailles à un peuple sur lequel l'histoire demeurait muette, il apparaissait que cette archéologie-là devait faire appel à d'autres règles ordonnatrices⁵.

ces derniers, le processus d'unification allemande (auquel les sociétés savantes contribuaient activement) et l'apparition de structures institutionnelles nationales ont favorisé l'affirmation de ces spécificités.

¹ Cf. SCHNAPP 2000b.

² Cette opposition était particulièrement sensible en Allemagne du sud, dans les zones touchées par la romanisation. Ludwig Lindenschmit (le conservateur du *Römisch-Germanisches Zentralmuseum* de Mayence) figure comme le chef de file de cette résistance à la tripartition chronologique de la préhistoire — ou du moins à sa pertinence pour le passé germanique (cf. BÖHNER 1981).

³ Cf. BAUSINGER 1993.

⁴ Voir ci-dessus, p. 225, n. 1.

⁵ Telle était du moins l'opinion de Rudolf VIRCHOW (1866), le "demi-dieu" de la science allemande (EGGERS 1974: 206, notre trad. de l'allemand), dont l'influence en définitive assez ambiguë sur la naissance de la préhistoire allemande est incontestable. A ce propos, cf. ACKERKNECHT 1957, ANDREE 1976, FETTEN 2000: 163 sqq., KOSSACK 1992, 1999, qui cite (1999: 26-27) un passage très explicite du même VIRCHOW (1894) sur le sujet; cf. également VIRCHOW 1869.

L'année suivante, en 1866, Oskar Fraas rapportait de la Schussenquelle, près de Ravensburg, des découvertes saisissantes¹. Dans un contexte stratigraphique incontestable, sur un site qui n'avait connu aucune perturbation antérieure, et où il avait constamment surveillé la progression de la fouille, le professeur de géologie de Stuttgart démontrait l'association de silex taillés avec des ossements d'animaux d'époque glaciaire. Ces ossements étaient systématiquement brisés; ils portaient les traces d'une action humaine, et sur un bois de renne, on distinguait même la représentation gravée d'un renne. Bref, l'existence glaciaire de l'homme ne pouvait être mise en doute. Si jusqu'alors, les Allemands avaient pu négliger la question préhistorique, la découverte de Fraas obligeait la communauté savante à entrer en matière, d'autant plus que celui-ci ne se privait pas d'en souligner l'importance, dans les innombrables réunions scientifiques auxquelles il se rendait, accompagné de ses caisses remplies d'ossements et de silex. De surcroît, Fraas pourra bientôt montrer que la Schussenquelle n'était pas un cas isolé. Encouragé par cette découverte, il était en effet retourné dans la grotte de la Bärenhöhle, au Höhlenstein; et enrichi par cette première expérience, il avait mis au jour des matériaux similaires, en cet emplacement où il avait déjà procédé à des exploitations paléontologiques par le passé (Fraas 1862), sans y observer alors de vestiges anthropiques. Comme il le disait lui-même, ses yeux s'étaient entre-temps ouverts à la préhistoire, et il comptait désormais dessiller ceux de ses collègues.

Desor, qui avait déjà suivi avec attention les trouvailles semblables d'Edouard Lartet (1860a, 1860b, 1861), manifestera évidemment un grand intérêt pour les travaux de Fraas. Quelques jours après la découverte de Schussenried, il avait répondu à l'invitation de son ami, et était accouru sur place. Entièrement convaincu, enthousiaste, il l'épaulera alors dans la diffusion de ses découvertes à l'étranger². Pour Fraas, il importait toutefois en premier lieu de toucher ses collègues allemands. Or, dans cette perspective, il fallait qu'ils reconnaissent la spécificité de son objet d'étude.

L'«Archiv für Anthropologie» et l'institutionnalisation de la préhistoire allemande

Les trouvailles lacustres et paléolithiques effectuées en Allemagne révélaient, non seulement la cohérence de l'objet d'étude préhistorique, mais également la contribution de la démarche archéologique sur de telles questions. Quelques savants en étaient déjà conscients: bien informés des développements récents des études préhistoriques à l'étranger, ils reconnaissaient la nécessité, pour la naissance d'une préhistoire allemande, de lieux institutionnels propres. Desor était du nombre.

En janvier 1865, il répond favorablement à une proposition de son ami Carl Vogt, qui évoquait la création possible d'un journal anthropologique. Dénommé *Archiv für Anthropologie*, celui-ci verra le jour quelques mois plus tard, lors d'une réunion à Francfort pour laquelle Desor

¹ Cf. notamment FRAAS 1867, 1872, 1875; à ce propos, cf. ADAM 1972/73: 23 sqq. Concrètement, les travaux de Fraas ont eu un impact sans commune mesure avec la découverte en 1856 de Neandertal, à laquelle l'historiographie traditionnelle de l'archéologie accorde une place très exagérée (cf. e. a. TRINKHAUS & SHIPMAN 1996). En fait, le crâne mis au jour à Neandertal n'a gagné sa signification historiographique que bien plus tard, avec l'invention du concept d'«homme de Neandertal». Sur l'attitude de la communauté savante allemande (notamment de Virchow) à l'égard de cette découverte, en 1856/57, cf. QUERNER 1969, PFANNENSTIEL 1972/73, ANDREE 1976, ROEBROEKS 1993, WENIG 1998/99.

² Cf. DESOR 1867g, 1867h, 1871d, 1872c, 1872f; lors du congrès international de Bologne, DESOR (1872g, 1873d) présentera même une longue communication de Fraas sur la Bärenhöhle. Cf. également ESCHER & DESOR 1872.

s'était déplacé exprès¹. L'entreprise était courageuse; car parmi les éditeurs responsables, on trouvait des personnalités aussi radicalement différentes que Vogt et Lindenschmit, le grand pourfendeur du système des trois âges. Comme on pouvait s'y attendre, la ligne fluctuante adoptée par la rédaction allait être préjudiciable à l'écho de la revue². De plus, face à la profonde inscription sociale des études antiques, l'*Archiv für Anthropologie* souffrait de son caractère élitiste: fondée sur la seule détermination de quelques savants, il ne pouvait compter sur le soutien d'un lectorat fidèle, issu d'une collectivité constituée.

Cette première initiative ne demeurera pourtant pas vaine. Dès 1868, la société allemande des naturalistes réunie à Dresde crée une section d'anthropologie et d'ethnologie³. L'année suivante, les savants allemands se déplacent en nombre au congrès international de préhistoire de Copenhague. Rendus attentifs à l'intérêt des études préhistoriques, ils réalisent le retard que leur pays a pris dans ce domaine. A peine rentrés du Danemark et afin de réagir contre ce retard, ils fondent la Société allemande d'anthropologie, d'ethnologie et de préhistoire⁴, qui devait se donner un organe et des congrès réguliers. Et si, cette fois-ci, Desor était absent, l'initiative revenait de nouveau à Vogt. Instruit par l'expérience mitigée de l'*Archiv für Anthropologie*, ce dernier avait réalisé la nécessité d'une assemblée plus large pour l'édification de la préhistoire allemande — mais dans laquelle l'archéologie conservait un rôle secondaire⁵.

LES CONGRES INTERNATIONAUX DE PREHISTOIRE

En toutes choses, Desor cherchait le débat. Intimement convaincu de la vertu heuristique de la confrontation des idées, il n'était pourtant guère rompu aux joutes oratoires; mais il excellait à se placer au premier plan, pour mettre en lumière la portée des travaux des autres, pour orienter les délibérations et pour ouvrir de nouvelles perspectives⁶. Dans ces circonstances, on ne s'étonnera pas que, parmi les efforts consentis alors pour l'institutionnalisation de la préhistoire, Desor ait pris personnellement l'initiative de la fondation d'une enceinte destinée exclusivement aux débats sur l'objet d'étude préhistorique: les congrès internationaux de préhistoire. Officiellement fondée en 1865, cette première institution internationale tiendra d'ailleurs sa première session sur les terres de Desor, à Neuchâtel, avant d'adopter, lors de sa seconde

¹ Cf. journal DESOR 28.01.1865, 05-12.06.1865 (BPUN). Sur la fondation de la revue, cf. ECKER 1879, qui cite une lettre très instructive de Von Baer, à propos de l'association de l'anthropologie comparée et de l'archéologie préhistorique.

² Un monde sépare en effet deux contributions telles que celles consacrées, dès les deux premiers numéros de la revue, au développement des recherches antéhistoriques en Allemagne (LINDENSCHMIT 1866), et à la situation contemporaine des problèmes anthropologiques (SCHAAFFHAUSEN 1867).

³ Cf. SCHAAFFHAUSEN 1868/69a. En fait, un tel projet avait déjà été caressé par les fondateurs de l'*Archiv für Anthropologie* (cf. ECKER 1879: 176). En définitive, ceux-ci l'avaient ajourné, jugeant préférable de déclencher préalablement le mouvement par la fondation d'une revue dont ils ne souhaitaient faire qu'ultérieurement l'organe d'une société ouverte.

⁴ Cf. QUERNER 1969. Virchow réagira à cette fondation par la création d'une société *berlinoise*, indépendante, d'anthropologie, d'ethnologie et de préhistoire (cf. ANDRIE 1976).

⁵ La polémique provoquée par le discours présidentiel de Virchow en ouverture de la onzième réunion de la Société allemande d'anthropologie, d'ethnologie et de préhistoire illustre de manière éclatante (paradigmatique, même) l'état des forces en présence, et les positions respectives des anthropologues (VIRCHOW 1881) et des antiquaires (DRAUDT & WÖRNER 1881).

⁶ Voir ci-dessus, p. 189.

session, à Paris, en 1867, sa dénomination définitive: le *Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques*¹.

Lorsqu'on se réfère aux chroniques retraçant l'origine de ces congrès, Desor paraît avoir joué un rôle assez dérisoire. Ces apparences sont trompeuses: sans lui, le Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques n'aurait en effet assurément jamais vu le jour. Bien entendu, la pondération des mérites respectifs des différents protagonistes ne nous intéresse pas pour elle-même: s'il nous importe de relever le rôle de Desor, c'est parce que son occultation trahit les impostures constitutives de la construction de la mémoire disciplinaire.

Conformément aux fonctions attribuées par Blanckaert (1995d: 40-42)² aux institutions scientifiques, les congrès internationaux de préhistoire se sont effectivement dotés d'une histoire officielle. Inversement proportionnelle à l'âge de la discipline, la fréquence de ces récits historiques (qui présente un caractère presque incantatoire) est symptomatique de leur mission identitaire³. Chronique téléologique des conquêtes de la préhistoire, cette historiographie est justificative et légitimatrice. Dans une perspective positiviste, la validation de la discipline devait présenter son éclosion comme un phénomène nécessaire, qui coïncidait avec l'apparition de son objet. La naissance de la préhistoire et de ses institutions y apparaît comme le produit des seules découvertes archéologiques, comme le résultat logique d'une irrépressible accumulation des «faits». Dans cet esprit, il était indispensable de gommer les antécédents conjecturaux, les tiraillements épistémologiques et les différends méthodologiques qui avaient empreint le domaine des études préhistoriques.

À la lumière de cette historiographie légitimatrice, la fondation des congrès internationaux semble effectivement dénuée de tout caractère créateur⁴. Inévitablement sociale, sa genèse effective devait être occultée. Or, s'il avait été absent lors de la fondation officielle des congrès, Desor s'était en revanche trouvé étroitement impliqué dans les luttes d'influence et les manœuvres de coulisse qui avaient présidé à leur gestation. Initiateur principal de cette institution décisive pour le développement de la préhistoire, Desor a par conséquent été relégué dans les brumes obscures de la mémoire disciplinaire.

Le projet original et l'Exposition universelle de 1867 (Paris)

L'archéologie est une science des matériaux. Pour la diffuser, le verbe ne peut donc suffire. Desor en était conscient: dans les conférences qu'il donnait dans les villes et les villages du pays de Neuchâtel, il emportait toujours quelques-uns de ces objets auxquels la science préhistorique donnait la parole. Et puisque ces objets pouvaient parler d'eux-mêmes, il ne se privait pas de les laisser parler aussi tous seuls, en cédant certaines pièces de sa collection lors d'expositions

¹ Nous reprenons ci-dessous les termes principaux de l'analyse détaillée que nous avons consacré à ces congrès de préhistoire (KAESER 2001b), à propos desquels l'étude singulièrement déproblématisée de Juan COMAS (1956) n'a qu'un intérêt documentaire.

² Voir ci-dessus, p. 279.

³ Sur la construction de la mémoire disciplinaire de l'archéologie préhistorique, cf. RICHARD 1992a, COYE 1997: 116 sqq. RICHARD 1993a évalue également l'héritage moderne de cette historiographie fondatrice.

⁴ Puisqu'il n'est pas d'histoire sans portée, l'insignifiance épistémologique prétendue des fondateurs se verra contrebalancée par la geste anticléricale supposée des protagonistes de la recherche préhistorique. Contre l'épouvantail de l'obscurantisme qu'on présente comme tout-puissant, ces héros auraient tenu bien haut le flambeau de la vérité scientifique, ralliant peu à peu la communauté des savants. Ainsi, s'ils n'étaient pas crédités d'avoir *inventé* la discipline, leur glorification reposait sur le courage avec lequel, à leurs risques et périls, ils auraient *refusé d'ignorer* l'évidence des faits. Pour une illustration de cette histoire manichéenne, cf. notamment MORTILLET & MORTILLET 1910.

publiques fréquemment organisées à Neuchâtel, et dont le profit était destiné aux bonnes œuvres¹. Ce faisant, Desor pouvait joindre la vulgarisation à la philanthropie; car inmanquablement, les vénérables objets qu'il soumettait à ses compatriotes suscitaient l'admiration générale. A l'occasion, il n'hésitait d'ailleurs pas à solliciter certains de ses collègues antiquaires et collectionneurs, pour mieux illustrer la richesse et la diversité des matériaux préhistoriques.

Or, si les Neuchâtelois qui vivaient à portée immédiate des gisements lacustres appréciaient tant la contemplation de tels vestiges, il était prévisible que ceux-ci recevraient un accueil au moins aussi enthousiaste à l'étranger. Parfaitement informé par ses multiples contacts dans le monde politique des préparatifs de l'Exposition universelle de Paris, Desor envisage dès lors la mise sur pied d'une section consacrée à la présentation des produits de l'industrie préhistorique, dans le cadre de cette vaste manifestation. A cet effet, il était certain de pouvoir compter sur la collaboration de ses collègues suisses et étrangers, puisque, à n'en pas douter, une telle entreprise assurerait une audience inégalée à la préhistoire — et partant, à leurs propres études.

A la fin du printemps 1865, alors qu'il se rend à Paris pour y régler certains détails relatifs à l'impression de ses *Palafittes*, Desor entame les démarches relatives à cette exposition préhistorique. Guère introduit dans les milieux du pouvoir et de l'administration impériale, il n'en était pas moins confiant. Car cette exposition n'était que le premier volet de son projet — un projet qui, dans l'extension qu'il comptait lui donner, devait lui garantir le soutien de tous les savants favorables à la question préhistorique.

Si lors de l'Exposition universelle, on arrivait à réunir les plus belles collections préhistoriques du monde entier, Desor était certain que la manifestation attirerait à Paris la plupart des spécialistes européens. Ceux-ci ne pourraient manquer cette opportunité unique d'inspecter, *de visu*, des matériaux souvent inconnus, ou du moins très difficiles d'accès. De fait, en dépit de la création récente des *Matériaux* de Mortillet, la diffusion scientifique des connaissances demeurait embryonnaire; elle était encore handicapée par la cherté des ouvrages, par l'absence générale de critères éditoriaux, et par la qualité variable des illustrations. A l'occasion de l'exposition, et parallèlement aux matériaux, Desor souhaitait par conséquent profiter de la présence prévisible à Paris de la plupart des partisans de la question préhistorique, afin de réunir tous ces spécialistes en un congrès d'envergure internationale.

Effectuant la tournée de ses connaissances influentes dans les cercles scientifiques français, Desor devait pourtant déchanter: ses collègues restaient assez indifférents. Quittant Paris pour Francfort où il devait participer à la fondation de l'*Archiv für Anthropologie*, Desor avait tout le temps de ruminer sa déception: en France, l'heure de la préhistoire n'avait manifestement pas encore sonné. A ses propositions, ses interlocuteurs n'avaient répondu que par des sourires polis, laissant entendre que s'ils approuvaient son idée sur le fond, les études antéhistoriques étaient trop encombrées d'amateurisme pour qu'ils consentent le risque d'apporter leur caution à une telle entreprise. D'autre part, en dépit de la distanciation récemment opérée par Napoléon III à l'égard des milieux cléricaux, il n'était à leurs yeux pas très opportun d'offrir une audience excessive à la préhistoire: toute publicité accordée aux questions délicates qui étaient à l'ordre du jour à la suite des travaux de Boucher de Perthes (la haute antiquité de l'homme et ses éventuelles origines simiennes) risquait de nuire à la poursuite sereine des recherches anthropologiques en général.

¹

Cf. ainsi p. ex. BACHELIN 1865-66: 303, 305; à ce propos, cf. journal DESOR, *passim* (BPUN), DESOR 1865a: 51-52.

Un seul homme, à Paris, partageait l'engouement de Desor: il s'agissait de Mortillet. Matérialiste convaincu, anticlérical militant, l'ancien exilé n'était pas susceptible de faire preuve de prudence. Contrairement à ses collègues parisiens, il n'avait d'ailleurs aucune position à protéger. Dénué de titres académiques, privé de toute fonction institutionnelle, Mortillet était en fait l'objet de la condescendance des hommes influents. Peu diplomate, doté d'un tempérament querelleur, il s'était même attiré l'hostilité de l'«establishment» scientifique français par ses attaques répétées contre le conservatisme de l'Académie des sciences¹. Dans ces circonstances, son soutien ne pouvait être d'une grande aide pour Desor, qui s'évertuait précisément à lui assurer à Paris une condition à la mesure de ses talents et de son incontestable dynamisme².

L'anthropologie contre la préhistoire?

A son retour d'Allemagne, une surprise attendait Desor: une lettre d'Armand de Quatrefages³. Professeur d'anthropologie au Muséum, président de la Société d'anthropologie de Paris, Quatrefages avait été reçu à l'Institut grâce au suffrage décisif de Napoléon III. Parmi tous ceux qui, en France, s'intéressaient à la question préhistorique, Quatrefages était assurément le plus puissant⁴; et comme Desor le fréquentait depuis son séjour parisien de 1846/1847, c'est vers lui qu'il s'était d'abord tourné, en vain, pour ses projets d'exposition et de congrès.

Or, de manière assez arrogante, Quatrefages informait Desor de son revirement: à la suite d'un entretien avec Frédéric Le Play, Commissaire général de l'Exposition universelle, il était désormais résolu à mettre sur pied l'exposition et le congrès proposés par Desor — qui, sous sa plume, devenaient leur projet commun. Et à cet effet, il s'était déjà adjoint les services de Franz Pruner-Bey et de Lartet⁵.

Quelque peu interloqué, Desor ne daignera pas répondre à Quatrefages. Le jour même, il adresse en revanche une longue lettre à Mortillet, afin de lui exposer l'état de la question. *"Comme vous pensez bien, je ne puis que m'applaudir de ce résultat. Mais je n'en suis pas moins surpris de voir comment les gens se convertissent vite à Paris"*⁶. En fait, Desor accuse l'académicien d'opportunisme: ce n'était qu'en constatant l'intérêt de Le Play que Quatrefages s'était converti, dans un zèle courtisan caractéristique, selon Desor, du fonctionnement des institutions scientifiques du Second Empire. Sous un patronage aussi peu indépendant, l'entreprise semblait assez mal engagée. Desor prie par conséquent Mortillet (1865d) de relever la paternité réelle du projet, dans ses *Matériaux*. Il se défend de n'exprimer ainsi qu'un vain réflexe d'amour-propre: *"S'il s'agissait*

¹ Cf. MORTILLET 1865c. A ce propos, cf. HAMMOND 1980: 119-120, GRAN-AYMERICH & GRAN-AYMERICH 1984, HUBLIN 1989, RICHARD 1995: 423-424.

² Desor recommande effectivement Mortillet à certains de ses collègues parisiens; de fait, pousser Mortillet permettait de faire progresser les études antéhistoriques en France: cf. lettres de DESOR à Lartet, 25.06.1865, Quatrefages, 06.10.1865, et Verchère de Reffye, 18.06.1865 (AEN), ainsi que les réponses de LARTET, 10.07.1865 (Album Combe-Varin, BPUN) et de QUATREFAGES, 08.10.1865 (AEN). S'il est impossible d'évaluer la portée des recommandations de Desor, on observera du moins que malgré de nombreux obstacles, Mortillet a rapidement obtenu une position — modeste, mais solide. La même année 1865, il est appelé à la Commission d'organisation du MAN, et collabore à la rédaction du *Dictionnaire archéologique de la Gaule*. Deux ans plus tard, c'est lui qui sera chargé de l'exposition préhistorique de l'Exposition universelle. Et le 1^{er} janvier 1868, il est enfin nommé attaché de conservation au MAN.

³ Lettre de QUATREFAGES à Desor, 16.06.1865 (Album Combe-Varin, BPUN).

⁴ Sur Quatrefages, cf. l'étude quelque peu décevante de PUYET 1998; sur ses positions anthropologiques (monogénistes et spiritualistes), cf. notamment BLANCKAERT 1995b, 1996b.

⁵ Sur les liens entre les expositions universelles et la fondation des congrès internationaux, cf. RASMUSSEN 1989. A propos de la place de l'archéologie préhistorique dans les expositions universelles du XIX^e siècle, cf. MÜLLER-SCHHEEL 2001.

⁶ Lettre à Mortillet, 18.06.1865 (quoique datée par erreur du 18.07) (AEN).

de tout autre personne que de M. de Quatrefages je lui abandonnerais volontiers l'honneur de cette idée, spécialement si la personne en cause était un homme courageux et plein d'initiative". En fait, il redoutait les influences néfastes auxquelles pourrait être soumis le congrès, sous la férule d'un homme auquel il reproche d'"avoir battu en brèche comme tous les autres membres de l'Institut les notions qu'il s'agit de faire prévaloir (...)".

A l'examen, on observe que les appréhensions de Desor étaient justifiées. Car tel qu'il était repris par le professeur du Muséum, le projet s'éloignait sensiblement de l'orientation archéologique que voulait lui imprimer Desor. Pour Quatrefages, la réunion d'industries désormais prioritairement ethnographiques ne devait constituer qu'un "prétexte" pour réunir à Paris des spécimens vivants de toutes les races humaines². Dans cette perspective, celui-ci se félicitait d'ailleurs de pouvoir compter, à travers la Société de géographie, sur l'appui du Ministre de la Marine et sur la bienveillance des autorités coloniales françaises.

Ainsi, le projet principalement préhistorique, soutenu d'abord par des géologues, se métamorphosait, à la faveur de sa récupération par les autorités scientifiques et politiques parisiennes, en manifestation d'anthropologie et d'ethnographie reposant sur la participation active des géographes. De plus, conçue par Desor comme une œuvre internationale, l'entreprise était désormais entièrement sous la coupe du gouvernement impérial français, puisque celui-ci était chargé de "convoquer à Paris les anthropologistes de tout pays".

Les manœuvres de Desor et les ruses de Mortillet

Aux yeux de Desor et Mortillet, la tournure des événements n'était pas très réjouissante. Afin de préserver le caractère spécifiquement préhistorique du futur congrès, et pour le prémunir contre la mainmise de l'Institut, tous deux mettront au point une manœuvre qui devait en quelque sorte court-circuiter les entreprises de Quatrefages, Lartet et Pruner-Bey³.

Lors de la réunion de la Société helvétique des Sciences naturelles (qui devait se tenir en août 1865 à Genève), Desor comptait obtenir que le siège de la réunion de l'année suivante soit fixé à Neuchâtel. En cas de succès, il pourrait user de son autorité pour instituer une section consacrée aux questions préhistoriques, dans le cadre de la SHSN. Cette section devait préparer le congrès de Paris: il serait ainsi possible de poser en toute liberté les bases de la nouvelle institution, à l'abri des injonctions du pouvoir scientifique français. Publiquement annoncé dans les colonnes des *Matériaux* (Mortillet 1865d), ce plan officiel n'était toutefois qu'un faux-semblant: tel qu'il était conçu par Mortillet, le dispositif tactique était en effet à double détente.

Quelques semaines après la réunion de Genève, qui avait entériné le choix de Neuchâtel pour siège de la session SHSN de 1866, Mortillet s'était rendu en Italie. Et à La Spezia, où se tenait une réunion extraordinaire de la Société italienne des Sciences naturelles, Mortillet réalisera l'opération qui, selon ce qu'il avait lui-même annoncé dans les *Matériaux*, devait officiellement avoir lieu l'été suivant à Neuchâtel. A Genève, il avait convaincu ses collègues transalpins d'inscrire la discussion de thèmes «antéhistoriques» à l'ordre du jour. Et à La Spezia, il réussira à

¹ Cf. également une lettre de DESOR à Martins, 17.06.1865 (AEN). Desor faisait allusion aux faux-fuyants récents de Quatrefages à l'Académie des sciences, lors des attaques dirigées contre les silex du Grand Pressigny. Celui-ci avait en effet déconseillé la publication de la réponse de MORTILLET (1865c) (qu'il avait pourtant été chargé de lire en son nom), de crainte probablement de s'attirer l'hostilité d'Elie de Beaumont, le Secrétaire perpétuel de l'Académie. Cf. RICHARD 1992a.

² Cf. lettre de QUATREFAGES à Desor, 12.07.1865 (AEN). A ce propos, cf. CARTAILHAC 1890, KAESER 2001b: 207, n. 1.

³ Cf. lettres de MORTILLET à Desor, 22.06.1865, 18.07.1865, et de DESOR à Mortillet, 01.07.1865 (AEN).

faire proposer par le bureau général la constitution d'un «Congrès paléoethnologique international» — une proposition adoptée par acclamation. Les membres de la réunion de La Spezia dresseront alors l'acte de fondation de la nouvelle institution, mentionnant expressément la tenue de la première session à Neuchâtel, sous la présidence de Desor, et précisant qu'il serait "à désirer que la seconde se tienne à Paris, pendant l'Exposition universelle de 1867"¹.

A en juger par sa réaction², Desor, qui n'avait pu se rendre à La Spezia, avait été pris de court par l'initiative italienne de Mortillet. Selon toute apparence, ce dernier ne s'était décidé à cette nouvelle manœuvre qu'au dernier moment. Connaissant personnellement la plupart des membres de la réunion de La Spezia, Mortillet avait la certitude que la fondation du congrès préhistorique y serait agréée — ce qui ne serait pas nécessairement le cas, l'année suivante, à Neuchâtel. La SHSN était en effet bien plus prestigieuse que son homologue italienne; la réunion de Neuchâtel risquait donc d'accueillir un fort contingent de naturalistes étrangers potentiellement hostiles, ou du moins sceptiques à l'égard des études préhistoriques.

Sur le fond, Mortillet ne suivait cependant pas uniquement des considérations de sécurité: son initiative était plus rusée. Car en transformant le «congrès zéro» projeté à Neuchâtel en *première* session du congrès, il doublait les avantages du plan initial. De la sorte, la session de Paris ne constituerait en effet plus la manifestation inaugurale d'un congrès encore expérimental: elle ne devenait que la continuation (à une échelle plus ambitieuse) d'une institution déjà établie. Et surtout, les bases de cette institution seraient posées, intangibles, *avant* la réunion de Paris. Ce sont en effet les membres de la session de Neuchâtel qui allaient nommer le comité d'organisation de celle de Paris³, chargé de la rédaction du règlement général de l'institution. Pour l'organisation de la session parisienne, les congressistes de Neuchâtel ôtaient ainsi toute compétence aux autorités scientifiques françaises et au comité d'organisation de l'Exposition universelle.

Desor ne se cachait pas le caractère subversif de l'opération, puisqu'il écrira à l'un de ses amis, peu après la réunion de Neuchâtel:

C'est ainsi que fut constitué, dans une auberge de village⁴, en prenant un verre d'absynthe ou de vermouth, le Bureau du Congrès paléoethnologique pour 1867. Quelques-uns de nos hôtes ont peut-être trouvé ce mode de nomination quelque peu extraordinaire et ultra-démocratique. Il leur a été répondu que c'était comme cela dans les Républiques. Et pourquoi pas, pourvu que la Science progresse.⁵

Par le stratagème de Mortillet, la manœuvre planifiée avec Desor était couronnée de succès. Quatrefages, qui avait cru pouvoir organiser à sa guise le congrès parisien, se trouvait soumis aux dispositions prises par les congressistes de Neuchâtel. Informant Lartet de son élection à la présidence de la session de 1867, Desor pouvait benoîtement lui confier que:

Vous trouverez peut-être étrange, si non prétentieux, que du milieu d'une modeste réunion tenue dans un petit canton de la Suisse, nous ayons pu songer à désigner les membres qui devront nous diriger dans notre réunion de Paris. C'est peu modeste en effet et je vous prie de croire que j'ai fait mes

¹ CORNALIA & STOPPANI 1866: 215. Cf. aussi MORTILLET 1865e, 1865f.

² Cf. lettre de DESOR à Mortillet, 03.11.1865; cf. aussi ses lettres à Louis de Coulon, 22.10.1865, Emilio Cornalia, 03.12.1865, ainsi que la lettre d'Antonio STOPPANI à Desor, 23.12.1865 (AEN). A ce propos, cf. KAESER 2001b: 208-210.

³ Cf. MORTILLET 1866c: 528; on notera que la majorité des membres désignés n'étaient pas présents à Neuchâtel.

⁴ L'Hôtel de la Couronne, à Auvemier, où eut lieu, après une «pêche lacustre», la dernière séance du congrès de Neuchâtel.

⁵ Lettre de DESOR à Louis Favre, 18.09.1866 (AEN).

réserve à cet égard, mais il m'a été répondu que tel était le règlement et que j'avais été moi-même nommé de cette manière à la Spezzia.¹

Le rôle et l'efficacité des congrès internationaux

Dans la crainte d'un embrasement généralisé de l'Europe, suite aux affaires italiennes, Desor avait longtemps envisagé un report du congrès de Neuchâtel, dont la tenue n'avait finalement été décidée qu'au dernier moment². Il n'avait dès lors accordé que très peu de publicité à la manifestation, dont le succès constituera à ses yeux une franche surprise.

Ce succès s'est confirmé par la suite: chacune des réunions du congrès, dans les principales métropoles européennes, fut suivie par un grand nombre de participants. Sans entrer dans une analyse du déroulement des sessions successives³, on peut considérer que dans l'ensemble, l'entreprise a été une réussite à la mesure des objectifs déclarés. A priori, l'importance des distances à parcourir aurait pu décourager de nombreux amateurs. Or cet inconvénient put être pallié par un phénomène assez remarquable de relais: de petits savants de province confiaient la présentation de leurs travaux à des collègues mieux placés. Ainsi, les distances ont paradoxalement constitué non pas un frein, mais plutôt un accélérateur pour la diffusion de l'information, puisque des chercheurs trop timides ou modestes disposaient, avec l'argument financier, d'un prétexte commode pour divulguer enfin les résultats de leurs recherches, en les faisant présenter avantageusement par d'autres. Et si, comme l'a relevé Nathalie Richard (1992a), un nombre restreint de congressistes accaparait l'essentiel des prises de parole, on ne peut y voir qu'un phénomène normal, caractéristique de ce type de manifestations; ceux qui restaient muets n'en retiraient pas moins de profit.

Cette nouvelle institution a donc permis une circulation décuplée de l'information, les préhistoriens prenant connaissance de matériaux encore ignorés ou mal connus, qui pouvaient servir de points de comparaison à leurs propres études. En vertu de la relative nouveauté des recherches préhistoriques, de tels échanges étaient d'ailleurs particulièrement nécessaires. On peut en effet observer que dans le stade primaire du développement de la discipline, les travaux marginaux n'acquerraient de la valeur pour la communauté qu'au seul moment où un spécialiste bien en vue s'y intéressait, et les reprenait à son compte. Le phénomène, certes frustrant pour les savants isolés, était logique: en l'absence provisoire de critères sélectifs, il était difficile de s'orienter dans la profusion de nouvelles études; on devait par conséquent faire confiance aux autorités reconnues⁴. Du reste, un objet d'étude, lorsqu'il venait à être embrassé par l'un des représentants des élites scientifiques, changeait immédiatement de statut, puisqu'il offrait dès lors à ses partisans la garantie d'un certain écho, et portait la promesse d'une rétribution scientifique. En un certain sens, on peut assimiler ces congrès à des «comptoirs scientifiques», qui permettaient aux savants de placer leurs études, voire leurs théories, sur un marché désormais ouvert, de type libéral.

Ces réunions firent également se rapprocher les hommes, suscitant parfois la naissance de réelles camaraderies. Par la diffusion d'un sentiment d'appartenance collectif, elles ont contribué

1 Lettre de DESOR à Lartet, 29.08.1866 (AEN).

2 Cf. lettre de DESOR à Coulon, 20.07.1866, 07.08.1866 (AEN).

3 A l'occasion de la dixième session, Gustave COTTEAU a publié (1889) un très utile «résumé» des questions traitées lors des sessions antérieures.

4 Sur le rôle de l'autorité dans l'administration de la preuve, cf. PESTRE 1998.

à la constitution progressive d'une véritable *communauté* scientifique, réunie autour d'un même objet de savoir¹.

Bien entendu, les congrès internationaux ont aussi donné lieu à des querelles dont la vigueur est mal rendue par leur présentation synthétique dans les *Comptes rendus*². On ne peut d'ailleurs oublier que ces délibérations se poursuivaient bien au-delà des séances, durant les repas et le voyage de retour, puis parfois dans de longs échanges épistolaires.

De tels débats n'ont certes pas détourné les études préhistoriques de certaines impasses dans lesquelles elles se sont engouffrées³. Ces errements ne peuvent toutefois être imputés au congrès de préhistoire en tant que tel. On sait en effet que toute discussion est inutile, lorsque le programme de recherche commun n'est pas approprié. De même, aucun débat ne pourra jamais conduire au rapprochement de positions épistémologiques inconciliables: l'analyse de controverses scientifiques par la sociologie des sciences démontre que sauf exception, l'accord général ne repose pas sur la conversion de l'une des parties, mais sur sa disqualification⁴. Sur ce terrain, donc, les disputes des congrès ont du moins amené les parties à étoffer et à consolider leurs argumentations respectives, dans l'espoir d'emporter l'adhésion des membres présents et des lecteurs futurs. En définitive, le fait que ces débats aient eu lieu constituait déjà un succès pour la recherche préhistorique: la communauté admettait en effet la possibilité d'une solution scientifique aux divergences de vues entre les chercheurs⁵.

Dans l'ensemble, ces congrès internationaux ont donc facilité la diffusion de l'information; ils ont provoqué des débats qui ont mené à l'adoption de règles partagées par une communauté scientifique qui se considérait désormais comme telle — cela tout en établissant une hiérarchie interne, qui ne respectait pas nécessairement les titres académiques. Grâce à eux, l'autonomie conférée au domaine d'étude s'est vue scellée symboliquement par la ratification du terme de *préhistoire*, dès la seconde session, à Paris⁶. De fait, l'indétermination terminologique qui avait prévalu jusqu'alors (de l'«antéhistoire» à la «palethnologie» en passant par les périphrases les plus diverses) résultait du flou du concept lui-même, que les congrès avaient permis d'éclaircir.

1 A ce propos, cf. RASMUSSEN 1997a, 1997b.

2 La comparaison des comptes rendus avec les programmes préalables est aussi instructive que les témoignages personnels (cf. notamment journal DESOR, BPUN). Selon VOGT (1868/69: 361, notre trad. de l'allemand), ce sont d'ailleurs les résumés des discussions, des excursions et des visites d'expositions qui constituent l'intérêt principal du compte rendu du Congrès de Paris (CONGRES 1867), dont il déplore le délai de parution: "il serait souhaitable qu'à l'avenir, ces rapports (...) paraissent au maximum six mois après les sessions, afin de conserver leur fraîcheur à ces moments où les esprits se sont entrechoqués". La réalité de ces débats transparaît également dans certains silences délibérés: ainsi, par exemple, MORTILLET (1876a) préférera remettre au bureau du congrès de Stockholm, sans la lire, sa communication sur l'âge du Bronze, de crainte de déclencher une controverse publique avec Alexandre Bertrand, son supérieur au MAN (cf. GAUCHER 1988: 22).

3 Entre autres exemples, on peut relever l'incapacité des congrès internationaux à résoudre les contradictions de la question mégalithique, et à imposer un programme de recherche cohérent; à ce propos, cf. COYE 1997: 186 sqq.

4 Cf. PESTRE 1995. BLANCKAERT 1995d souligne l'importance historique de tels débats oraux, face aux écrits que l'on considère un peu trop aisément comme «fondateurs».

5 Cf. STENGERS 1995: 105.

6 Desor emploie le terme de *préhistoire* dès 1865; significativement, il ne le publie cependant qu'au lendemain du congrès de Paris, lors de la première séance de la rentrée automnale de la SSNN (le 07.11.1867: DESOR 1868g). Il était d'ailleurs conscient de l'importance de ces questions de vocabulaire, comme en témoigne une lettre adressée à Mortillet, 03.11.1865 (AEN), où il précise que les organisateurs de la réunion SHSN de Neuchâtel accueilleront "de grand cœur les anthropologistes et les *préhistoriens* (trouvez donc un nom pour cette nouvelle branche)". Un an plus tard, annonçant à Lartet sa nomination à la présidence du futur «Congrès paléothnologique», Desor précisait en note: "J'espère que vous ne me rendrez pas responsable de cet affreux nom. C'est à la Spezzia qu'il a été fabriqué. Si M. de Mortillet vous dit que c'est sous mon inspiration, n'en croyez rien. Je m'en lave complètement les mains" (lettre du 29.08.1866, AEN). De fait, le néologisme de «paléothnologie» avait été créé sous l'influence de la langue italienne. Sur ces questions de terminologie, cf. CHIPPINDALE 1988, CLERMONT & SMITH 1990, KEHOE 1991, WELINDER 1991, RICHARD 1992a: 220 sqq., BLANCKAERT 1993c: 44.

Sous sa forme adjectivale, ce terme pouvait désormais désigner une nouvelle branche du savoir: *l'archéologie et l'anthropologie préhistoriques*.

Bref, ces congrès ont rempli leur rôle, en contribuant très largement à la «disciplinarisation» du champ des études préhistoriques¹.

L'échelle internationale: une instrumentalisation de l'internationalisme savant?

Lorsqu'on envisage la recherche préhistorique sur la longue durée, on observe que les structurations nationale et régionale, dont les cadres sont aujourd'hui prédominants, ne remontent qu'au début du XX^e siècle. En Suisse, en Allemagne, en France, les organes nationaux n'ont été fondés qu'à la veille de la Première Guerre mondiale. Dans l'entreprise de disciplinarisation, l'échelle internationale a donc largement devancé l'échelle nationale: cette curieuse priorité réclame explication².

Dans l'esprit des fondateurs, le choix de l'échelle internationale paraît aller de soi: on le justifiait simplement par la reconnaissance de *"l'immense avantage qui résulte pour la science du rapprochement entre eux de tous les hommes qui s'occupent des recherches antéhistoriques"*³. Cette évidence apparente procédait d'un a priori idéologique: l'existence d'une «République internationale des savants». Pour Desor et ses collègues, la science ne connaissait pas de frontières: elle était universelle par essence. A cet égard, la forme associative adoptée suivait d'ailleurs les réseaux informels cosmopolites des fondateurs⁴. Elle autorisait la proclamation rhétorique mille fois répétée des valeurs communes des élites scientifiques, qui se targuaient de leur appartenance à cette «République» virtuelle de l'intelligence. Animés d'une incontestable ferveur progressiste, ceux-ci considéraient la Science comme l'instrument privilégié du Progrès. A leurs yeux, l'internationalisme savant préfigurait la fraternité future d'un idéal universel. Les savants se plaçaient donc à l'avant-garde d'un mouvement dont les aspirations dépassaient largement le domaine de la connaissance⁵.

¹ On peut considérer l'enthousiasme décroissant à l'égard des congrès, dès la fin des années 1870, comme une marque de leur succès: ayant rempli leur fonction, il s'avérait moins nécessaires qu'auparavant. Le témoignage de HUBERT 1900 est symptomatique de cette évolution; à ce propos, cf. RASMUSSEN 1989: 28-29. Selon une lettre d'Ernest HAMY à Salomon Reinach (18.12.1898, Archives MAN), on observe d'ailleurs qu'en 1900, la résurrection du congrès international ne résultait pas d'une initiative scientifique, mais d'une sollicitation des organisateurs de l'Exposition universelle de Paris.

² Cf. RASMUSSEN 1990. Dans le cadre des débats sur les compromissions de l'archéologie avec le nationalisme, qui sont souvent tenues pour consubstantielles à la discipline elle-même (cf. notamment DIAZ-ANDREU & CHAMPION 1996), cette antériorité de la structuration internationale nous paraît d'autant plus digne de mention; à ce propos, cf. KAESER 2000b, 2002a, *à paraître*.

³ CORNALIA & STOPPANI 1866: 213.

⁴ Cf. RASMUSSEN 1997a, 1997b. Sur l'importance et la valeur accordées aux relations interpersonnelles dans la sociabilité savante, voir également ci-dessus, p. 192.

⁵ Comme l'a relevé Madeleine HERREN (1998), les congrès scientifiques internationaux ont d'ailleurs ouvert la voie à un processus de coopération multilatérale qui s'est exprimé en priorité dans le domaine de la communication. Sous l'impulsion notamment des Conseillers fédéraux Eugène Borel et Numa Droz, la Suisse a même joué un rôle moteur dans ce processus, qui lui a partiellement tenu lieu de politique étrangère. Or, significativement, tant Borel, futur directeur du Bureau international de l'Union Postale Universelle, que Droz, futur directeur du Bureau international des transports et fervent partisan d'une législation internationale sur le travail, comptaient parmi les proches amis de Desor. Dans une étude explicitement intitulée *Du rôle international de la Suisse*, DROZ (1895) offre un témoignage de cet idéal internationaliste conféré à la Confédération helvétique — un idéal qui se restreindra bientôt à la médiation diplomatique et à l'engagement humanitaire. Sur Droz, voir notamment ci-dessous pp. 313-314, 374 sqq. (références en n. 2, p. 375).

Concrètement, le soubassement cosmopolite de cet internationalisme ne pouvait toutefois empêcher les congrès de servir l'affirmation des patriotismes¹. Lors des congrès de Copenhague (1869), Bologne (1871), Bruxelles (1872) et Stockholm (1874) en particulier, les organisateurs exploiteront la tribune qui leur était offerte pour exhiber la force du sentiment national². Dans le contexte de l'émergence des nationalismes, de l'antagonisme des impérialismes et des conflits récurrents de la seconde moitié du XIXe siècle, l'idéal internationaliste aura encore affaire à forte partie; parfois clairement exprimées, les rivalités nationales franchiront occasionnellement l'enceinte des congrès³.

Quoi qu'il en soit, cet idéal n'en était pas moins partagé par les initiateurs et par la plupart des membres de l'institution. En vérité, c'est donc plutôt l'analyse des mécanismes de l'institutionnalisation qui doit relativiser la gratuité de cet idéal. Car comme en témoignent déjà les manœuvres de Mortillet et Desor, cet internationalisme était clairement instrumentalisé. Dans le processus de fondation, la voie internationale a en effet permis de contourner les résistances et les détournements redoutés à l'échelle des institutions scientifiques nationales françaises⁴. Or cette instrumentalisation ne s'arrête pas aux contingences de la fondation: elle s'est poursuivie dans la pratique ordinaire des sessions successives. Les reconnaissances nationales, progressives, du statut de la préhistoire se sont en effet appuyées sur la sanction internationale acquise au préalable.

Afin de remédier à la marginalité des études préhistoriques, celles-ci devaient, on l'a vu, disposer d'institutions autonomes. Mais il fallait aussi que ses partisans puissent gagner une respectabilité individuelle que leur amateurisme et leur absence de titres académiques leur interdisaient dans le cadre des structures scientifiques existantes (nationales). A cet effet, les organisateurs développèrent des efforts considérables pour inscrire la manifestation sous le patronage (et la caution) de personnalités prestigieuses, dont les titres et l'autorité étaient complaisamment mis en évidence. En tête des *Comptes rendus*, les éditeurs affichaient la liste des membres du congrès, ce qui donnait à l'érudit provincial le plus obscur la satisfaction de côtoyer certains des plus grands noms de la science internationale — des savants dont la contribution aux recherches préhistoriques était souvent très relative. Bien entendu, cette satisfaction n'était pas destinée à flatter uniquement l'amour-propre des congressistes. Elle devait leur servir, de retour dans leur patrie, à proclamer la reconnaissance, à l'étranger, de leur domaine d'étude et de leur discipline. Brandissant ses volumes de *Comptes rendus*, les médailles distribuées aux participants et les diplômes que ceux-ci s'échangeaient, le «préhistorien» pouvait enfin être pris au sérieux par ses collègues botanistes, géologues, médecins ou agronomes. Les organisateurs des sessions, pour leur part, tiraient parti des excursions et visites proposées aux congressistes: celles-ci permettaient de consacrer les sites et les collections. En quelque sorte, l'affluence étrangère autorisait une représentation exemplaire de la discipline: pour l'opinion nationale, des recherches qui attiraient des savants d'aussi loin devaient nécessairement être légitimes⁵.

¹ Le paradoxe n'est qu'illusoire: cf. THIESSE 1999.

² Cf. KAESER 2001b: 214-215. Pour des exemples, cf. VITALI 1984, MORIGI GOVI 1994, COYE & PROVENZANO 1996 (le congrès de Bologne), WIELL 1999 (le congrès de Copenhague).

³ A ce propos, cf. MÜLLER-SCHIESSEL *à paraître*.

⁴ BLANCKAERT (1998c: 166 sqq.) a mis en évidence une instrumentalisation similaire de l'Association française pour l'avancement des sciences par les anthropologues. Dans ce cas, les institutions nationales (parisiennes) étaient contournées par le recours à la province. Sur le paysage institutionnel de la science dans la France du XIXe siècle, cf. FOX 1980.

⁵ Cf. KAESER 2001b: 215-220.

L'INTERNATIONALISME CONSTITUTIF DE LA SCIENCE PREHISTORIQUE

Les opportunités instrumentales de la voie internationale adoptée pour la première institutionnalisation de la préhistoire ne doivent pas masquer ce qui en constituait le motif fondamental. Car dans les faits, l'internationalisation des débats était indispensable pour inscrire la future discipline dans les cadres méthodologiques et épistémologiques que ses promoteurs désiraient lui assigner.

Une épuration stratégique

Comme on l'a vu, ceux que la généalogie disciplinaire désigne aujourd'hui comme les fondateurs des études préhistoriques empiétaient alors sur le terrain d'une corporation savante relativement bien ancrée à l'échelle locale: les «antiquaires». Mais s'ils partageaient le même objet, les préhistoriens et les antiquaires l'appréhendaient de manière radicalement différente. Pour ceux-ci, le récit primait la matière. Pour les premiers, en revanche, il fallait faire abstraction des sources écrites, des traditions et des spéculations philosophiques, afin de se concentrer sur le message des seuls vestiges matériels¹. *"Une hache, c'est un homme. Interrogeons donc les haches"*²: prononcée à l'ouverture du congrès de Paris, cette formule pouvait servir de slogan aux nouveaux préhistoriens, convaincus de pouvoir construire leur savoir sur la seule extraction des faits positifs et matériels.

Lors de son discours d'introduction au premier congrès, à Neuchâtel, Desor avait été clair à cet égard: face à l'histoire, la préhistoire devait faire l'objet d'une nouvelle approche. L'archéologue devait adopter de nouvelles méthodes:

Cette période [la préhistoire], bien que rapprochée de nous au point de vue géologique, était à peine entrevue, il y a quelques années (...). Il semble que, de la part de l'histoire, comme de la part de la géologie, on ait évité à dessein ce terrain, dans la crainte d'envahir le domaine d'autrui. Pour n'être pas encore de l'histoire, ce domaine n'en embrasse pas moins une partie des destinées de l'humanité, et ceux qui s'appliquent aux recherches historiques en dehors de systèmes préconçus sont d'accord avec nous qu'il convient d'appliquer ici d'autres méthodes que dans le domaine de l'histoire et de l'archéologie proprement dites.³

Ces méthodes, contrairement aux antiquaires, les préhistoriens les avaient enfin définies: Alain Schnapp (1993) les a résumées en trois mots: typologie, stratigraphie et technologie. Et ces méthodes réclamaient en quelque sorte une dimension internationale; car elles plaçaient les préhistoriens sur un plan comparatif, reliant ou distinguant des particularités pour en tirer des enseignements généraux. Ainsi, si la stratigraphie consiste à mettre en évidence des étapes locales, celles-ci ne prennent signification que dans un cadre explicatif plus large. Ce cadre est fourni par la typologie, qui invite à comparer et à grouper des mobiliers de provenances diverses. Enfin, la technologie ne peut fonctionner que par la mise en parallèle de matériaux archéologiques — entre eux, ou plus fréquemment (en vertu d'un actualisme étendu aux sciences de l'homme) avec des objets et des pratiques révélés par l'ethnographie.

1 Cf. COYE 1989a.

2 LONGPERIER 1868: 29.

3 DESOR 1866c: 4.

Si dans l'absolu, les démarches respectives des préhistoriens et des antiquaires étaient très dissemblables, leur perception n'était pas toujours aussi tranchée. Dans la pratique, les amateurs amalgamaient souvent les deux démarches — expliquant par exemple une succession stratigraphique par les invasions respectives de peuples réputés avoir traversé la contrée, ou émaillant une analyse typologique de considérations empruntées aux traditions populaires. Afin de garantir la cohérence méthodologique des études préhistoriques, il fallait à tout prix débarrasser la nouvelle discipline de ces anciennes habitudes, en la préservant de l'influence des antiquaires. En un mot, il fallait exclure les antiquaires des congrès de préhistoire. Or cette épuration pouvait être réalisée par l'adoption de l'échelle internationale.

De fait, le sens même des études antiquaires consistant à mettre en évidence des spécificités régionales ou nationales, leurs partisans ne pouvaient être séduits par des réunions à vocation universelle. Pour un antiquaire berrichon, vaudois ou galicien, des exposés traitant de mégalithes péruviens, de l'homme tertiaire en Californie ou de chariots en bronze trouvés en Allemagne du Nord n'avaient aucun intérêt. Par la nature même du programme fixé aux congrès de préhistoire, une sélection s'opérait parmi les participants. Il était ainsi possible d'assurer l'autonomisation des études préhistoriques à travers le processus même de l'institutionnalisation.

Le congrès international des antiquaires: un fiasco annoncé

L'esprit de l'internationalisme savant ne soufflait pas uniquement sur les naturalistes. Aiguillonnés peut-être par l'initiative de Mortillet et Desor, certains antiquaires y avaient répondu par la fondation d'un forum analogue: le «Congrès international d'histoire et d'archéologie». Sur le fond, la nature de cette entreprise révèle pourtant l'impossibilité foncière, pour les antiquaires, de conférer à une telle institution une dimension réellement universaliste. Contrairement au congrès de préhistoire, qui était doté de structures permanentes et qui accueillait une collectivité d'individus, le congrès des antiquaires conservait en effet un caractère ponctuel; mises sur pied tour à tour par les dirigeants de sociétés savantes locales ou nationales, ses réunions s'adressaient aux membres d'autres cercles érudits. Plus qu'à une véritable institution internationale, on a donc affaire ici à une manifestation pluri-régionale «tournante».

Ordonnée par l'Académie d'archéologie de Belgique, de concert avec la Société française d'archéologie, la première session s'était tenue à Anvers en août 1866, quelques semaines avant le congrès de préhistoire de Neuchâtel. Organisée par la Société des antiquaires rhénans, la seconde session avait eu lieu à Bonn, en septembre 1868. Puisqu'elles ne répondaient pas à un réel besoin, ces réunions n'avaient pas connu un très grand succès. Pour leur part, les promoteurs des recherches préhistoriques ne leur avaient accordé qu'une attention polie; dans les *Matériaux*, Mortillet (1866a: 279, 1868b) s'était borné à les signaler, précisant que *"le programme contient diverses questions qui concernent plus ou moins les temps préhistoriques"*¹.

Au lendemain de la réunion de Bonn, Desor sera toutefois contraint d'adopter une position plus claire à l'égard d'une institution qui pouvait constituer une concurrence pour les congrès de préhistoire. Désigné à la présidence de la troisième session qui devait se réunir à Bâle en 1869, le philologue Wilhelm Vischer, conservateur du musée local, réclamait en effet son assistance². Embarrassé par cet appel, Desor hésitera longtemps à répondre, avant de signifier au professeur

¹ Cf. également une lettre de MORTILLET à Desor, 23.02.1866 (AEN).

² Cf. correspondance entre VISCHER et DESOR (AEN), journal DESOR, 04.06.1869 (BPUN).

bâlois qu'il lui était impossible d'accepter la vice-présidence de la manifestation, dans la mesure où lui-même se jugeait incompetent en de telles matières: l'histoire lui était étrangère, et il n'avait touché à l'archéologie que par le truchement de la géologie et de la paléontologie! Son interlocuteur ne se laissera toutefois pas démonter: il était incapable de percevoir une distinction entre l'étude des antiquités nationales et ces recherches préhistoriques auxquelles Desor s'attachait précisément à conférer une autonomie disciplinaire. Pour Vischer, les protestations de Desor ne pouvaient résulter que d'une modestie exagérée; l'antiquaire bâlois insistera donc — mais en vain.

De fait, Vischer avait manifestement besoin de soutien. Ne s'annonçant pas sous les meilleures auspices, la réunion prévue à Bâle en 1869 avait en effet été reportée à 1870, puis à 1871. Confronté à l'indifférence que rencontrait l'annonce de la manifestation, il s'était finalement résolu à proposer aux responsables des congrès préhistoriques une fusion des deux institutions². Traitée avec condescendance, la proposition ne sera évidemment pas agréée. Au contraire: informés d'un nouveau report du congrès de Bâle, motivé par la Guerre Franco-prussienne, les organisateurs du Congrès préhistorique se résolurent précisément à ne pas renvoyer leur session de Bologne, afin de se débarrasser définitivement de la concurrence des Congrès internationaux d'histoire et d'archéologie³. Le calcul s'avérera payant: les organisateurs du congrès de Bâle jetaient l'éponge; et pour tempérer la frustration de leurs adhérents, ils leur recommandaient de se rendre du moins au congrès de préhistoire⁴.

En définitive, ces congrès internationaux d'antiquaires ne répondaient pas à un besoin épistémologique. Ils avaient même vu le jour en dépit des caractéristiques de la recherche antiquaire, et ne devaient leur existence qu'au souffle généreux de l'internationalisme savant. Cette institution ne pouvait donc survivre à l'ébranlement de l'idéal d'une fraternité savante consécutif à la résurgence des antagonismes nationaux.

La préhistoire évolutionniste: une épistémologie universaliste

S'ils se démarquaient des antiquaires par leur démarche et par leurs méthodes, les fondateurs des congrès internationaux de préhistoire suivaient aussi des principes épistémologiques inconciliables avec ceux des antiquaires. Entre eux et ces derniers, la dimension temporelle faisait notamment l'objet d'un traitement radicalement différent: là où les premiers recherchaient les permanences diachroniques pour éclairer des spécificités locales transhistoriques, les préhistoriens s'attachaient à mettre en évidence des évolutions globales.

A cet effet, le choix de l'échelle internationale s'avérait particulièrement opportun: il permettait, seul, de déterminer les traits directeurs de l'histoire ancienne de l'humanité. Dans le même mouvement, ces perspectives universalistes servaient l'objectif que Mortillet et ses

¹ Lettre à Vischer, 06.06.1869 (AEN).

² Cf. lettre de VISCHER à Desor, 26.04.1871, lettre de DESOR à Capellini, 21.05.1871 (AEN). En principe, Desor n'était pas radicalement hostile à cette idée. Mais pour lui, il conviendrait dès lors de créer deux sections clairement distinctes; d'autre part, il estimait que les antiquaires devaient se soumettre aux statuts des congrès de préhistoire (la fusion prenant dès lors plutôt la forme d'une absorption).

³ Cf. lettre de CAPELLINI à Mortillet, 22.04.1871 (MAN). Selon une annotation du 09.04.1870 dans le journal personnel de DESOR (BPUN), il apparaît que le congrès de Bâle était victime d'une opération similaire de la part de la nouvelle Société allemande d'anthropologie, d'ethnologie et de préhistoire (voir ci-dessus, p. 286, n. 4).

⁴ Cf. correspondance entre VISCHER et DESOR (AEN), où se trouve insérée une circulaire ("*Congrès archéologique de Bâle*") datée du 18.01.1872, annonçant que les organisateurs retournaient leur mandat au bureau de la Société des antiquaires rhénans. On notera que les *Matériaux* avaient totalement passé sous silence la réunion prévue à Bâle.

collègues assignaient aux études préhistoriques: la démonstration d'un progrès matériel régulier et nécessaire. Or, en vertu de présupposés matérialistes, cette évolution débordait le domaine de la technologie. Attesté par les matériaux et les crânes des différents âges, le progrès de l'humanité touchait en effet à leurs yeux le domaine moral, l'intelligence, la civilisation en général, ainsi que les caractéristiques physiques de l'homme.

Chez Mortillet (1867: 366, 368)¹, le progrès de la civilisation prenait même forme de loi — une loi qu'il déduisait de la comparaison des collections d'origine diverse présentées à l'Exposition universelle de Paris:

Impossible, après avoir visité les galeries de l'histoire du travail du Wurtemberg, de la Hongrie, de la Suisse, de l'Espagne, du Danemark, de la Suède et Norvège, de la Russie, de l'Italie, de Rome même, de l'Angleterre et surtout de la France, de mettre en doute la grande loi du progrès de l'humanité.

(...) L'étude comparée des antiquités préhistoriques et des objets provenant de peuples sauvages permet de constater une autre loi, qui est comme un complément de celle du progrès. C'est la loi du développement similaire de l'humanité. (...) On peut dire que partout, dans le temps comme dans l'espace, l'homme a suivi la même évolution d'ensemble dans son développement industriel et moral.

Dans le processus d'institutionnalisation de la préhistoire, le choix de la fondation de congrès internationaux n'était donc pas seulement motivé par des considérations tactiques. Il se conformait aux appétits et aux aptitudes des maîtres d'œuvre, tous deux polyglottes et dotés de relations internationales étendues. Mais il s'inscrivait surtout dans une logique épistémologique évidente: il autorisait l'utilisation optimale des méthodes de la science préhistorique, telles qu'elles s'étaient constituées, ainsi que leur plein épanouissement dans le cadre de la doctrine évolutionniste.

Cette fondation institutionnelle devait avoir des conséquences épistémologiques capitales. Car en favorisant l'affirmation de l'évolutionnisme, les congrès internationaux contribueront à la constitution de ce qui figurera comme le premier paradigme² de la nouvelle discipline.

¹ Sur l'évolutionnisme de Mortillet, cf. notamment RICHARD 1989c, PAUTRAT 1993.

² Nous n'employons pas ici ce terme dans l'acception stricte que KUHN (1983a; cf. aussi 1983b) lui a donné. Comme en témoignent les débats des congrès, la doctrine évolutionniste n'était pas partagée par tous les chercheurs — du moins pas sur toutes les questions. Mais c'est pourtant bien le «thème» évolutionniste qui organisait le savoir de la communauté des préhistoriens dans son ensemble.

LA FOI DANS LE PROGRES: UNE CAUTION SCIENTIFIQUE

Août-octobre 1866: un tournant biographique

Le 24 août 1866, Desor prononce le discours d'ouverture du premier congrès international de préhistoire (1866k). Moins de deux mois plus tard, à 10 heures du matin, le 22 octobre, il ouvre la séance d'inauguration de l'Académie de Neuchâtel. Le même jour, l'après-midi, c'est encore lui qui prend solennellement la parole, en qualité de président du parlement de la ville de Neuchâtel, lors de la pose de la première pierre du nouveau Collège¹.

Au-delà des satisfactions mondaines que de telles allocutions pouvaient procurer à leur auteur, ces événements presque simultanés constituent un tournant, tant dans la vie que dans la carrière scientifique et politique de Desor. Fondateur des congrès préhistoriques, celui-ci avait conscience d'avoir ainsi accompli un pas capital dans la constitution d'une nouvelle discipline scientifique. Revêtu de titres honorifiques multiples lors des sessions ultérieures du congrès, il appartenait dès lors au gotha international des recherches préhistoriques, et semblait pouvoir exercer une influence primordiale sur les destinées de cette branche de la connaissance. De même, en inaugurant les deux nouveaux établissements d'instruction publique, ces *"temples de l'éducation"* (1866d: 312), il était convaincu d'avoir contribué à la prospérité matérielle, morale et spirituelle des Neuchâtelois de demain. Enfin, le caractère imposant de ces réalisations témoignait de son ascendant sur la politique cantonale.

Sur un plan plus personnel, Desor envisageait ces deux événements comme l'accomplissement d'un objectif qu'il s'était fixé pour mission: poser en successeur d'Agassiz. Une génération auparavant, les Neuchâtelois ne se seraient en effet assurément jamais donné d'Académie sans les efforts de son maître; et en 1848, les radicaux n'auraient probablement pas supprimé cette institution, si celui-ci était resté à Neuchâtel. En rétablissant l'Académie, Desor répétait par conséquent l'entreprise fondatrice du grand savant, à laquelle il comptait donner un caractère plus durable.

De fait, Desor était sensible à la comparaison avec Agassiz: l'exorde de son discours d'ouverture du Congrès préhistorique trahit à quel point cette rivalité le travaillait. Comme il le rappelle opportunément, c'était sous la présidence d'Agassiz qu'en 1837, la SHSN s'était réunie la dernière fois à Neuchâtel. Et en cette occasion, son prédécesseur, *"dans un discours qui fit sensation, traçait d'une main hardie, dans cette même enceinte"*², la première expression de cette «théorie glaciaire» qui devait marquer la science géologique. A vingt-neuf ans d'intervalle et à grands renforts de rhétorique, Desor s'affichait comme l'héritier de l'œuvre entamée par le maître qui l'avait répudié. *"Le phénomène de l'ancienne extension des glaciers était alors censé clore la série des âges géologiques"*. Depuis, un nouvel âge avait vu le jour: le *"passé antéhistorique"* — un âge qui, comme il l'avait fait remarquer à Agassiz vingt ans plus tôt déjà, permettait de lier la géologie à l'histoire de l'humanité, et d'associer ces deux perspectives sur un même objet. *"Il y avait donc lieu de donner à ces études une consécration"*. En fondant le congrès préhistorique, Desor s'y était employé. Ainsi, si Agassiz avait donné naissance à l'âge glaciaire, Desor prétendait consacrer l'avènement d'un nouvel âge, immédiatement postérieur: l'âge antéhistorique.

¹ DESOR 1866d; voir ci-dessus, p. 175-176.

² DESOR 1866k: 3.

Desor n'était pas du genre à douter de lui-même. Ce qu'il cherchait, c'était une réparation d'amour-propre. A la face de ces Neuchâtelais qui l'avaient si mal accepté lors de son premier séjour et qui paraissaient devoir toujours le maintenir à l'ombre du souvenir d'Agassiz, il voulait pouvoir parader, revêtu de l'autorité qui lui était reconnue hors du canton. A l'intérieur, il avait du reste pu se convaincre de son pouvoir dans les affaires politiques cantonales, à l'occasion des conflits provoqués par la constitution du corps professoral de l'Académie. Contre les manœuvres partisans des autorités neuchâteloises, Desor avait gagné le bras de fer qui l'avait opposé au gouvernement¹.

Ce succès donnera une nouvelle dimension à ses ambitions politiques. Le même été 1866, Desor fait ainsi son entrée au parlement fédéral. Jusqu'alors local et régional, son engagement politique avait surtout été celui d'un notable conscient de ses responsabilités. En partant à Berne, Desor franchissait une nouvelle étape: il inaugurerait une véritable carrière politique. Mais s'il franchissait cette nouvelle étape, ce n'était pas seulement parce qu'il s'en sentait le pouvoir: c'était aussi parce qu'il manifestait un enthousiasme renouvelé pour son propre engagement, parce que ses convictions avaient gagné une nouvelle assurance. Or son activité scientifique n'était pas étrangère à cette nouvelle assurance. D'une certaine manière, la peinture de l'évolution préhistorique confortait, au présent, ses convictions politiques et morales.

DE L'ARCHEOLOGIE A LA SOCIETE: UN MEME PROGRES

A la suite des expériences malheureuses de sa jeunesse, Desor avait soulagé ses propres frustrations en affichant un scepticisme quelque peu hautain à l'égard des idéaux que la réalité historique semblait avoir trahis. Il se protégeait ainsi des mesquineries, des compromissions et des calculs politiques dans lesquels sombraient tant de ses anciens camarades militants. Durablement marqué, il avait longtemps éprouvé une réelle aversion pour la politique, dans laquelle il distinguait trop aisément le vain théâtre des appétits de pouvoir.

Desor, sa vie, le progrès scientifique et l'évolution politique

De retour des Etats-Unis, il ne s'était pas moins laissé prendre peu à peu au jeu. Le triomphe de la révolution radicale à Neuchâtel et l'instauration d'une république démocratique en Suisse avaient raffermi la conviction de Desor quant à l'existence d'un progrès politique et social, et la possibilité de sa mise en œuvre dans le monde présent². Comme en attestaient à ses yeux les développements fascinants de la science et des techniques, ce progrès répondait à un mouvement qui touchait toutes les dimensions de l'activité et de la pensée humaines. Des leçons progressionnistes et finalistes qu'il puisait de ses études géologiques et paléontologiques, Desor estimait que ce progrès dépassait la sphère humaine, pour embrasser tous les aspects de la vie depuis la création du monde.

¹ Voir ci-dessus, p. 178.

² L'issue de la Guerre de Sécession a probablement conforté Desor dans cette foi progressiste. S'il déplorait la cruauté et la durée des combats, il s'était d'ailleurs félicité, dès les premiers instants, de l'éclatement du conflit, dans lequel il voyait "*l'inspiration [des] oeuvres & [des] prédications*" de Parker (Journal DESOR, 10.05.1861, BPUN).

Indépendamment des déceptions auxquelles cet idéal avait été confronté, Desor était convaincu du caractère nécessaire, inéluctable, du progrès¹. Mais il demeurait conscient que dans la pratique, ce progrès n'était ni automatique, ni régulier. A tous les niveaux, il était exposé à des obstacles, qui pouvaient le talenter, voire même en inverser momentanément la tendance. Pour ce qui touchait aux affaires humaines, ce progrès ne pouvait avancer seul: il n'était que le produit de la volonté et des efforts individuels et collectifs. Or, pour Desor, l'instruction constituait l'aliment fondamental du progrès: elle donnait à ses bénéficiaires les moyens de contribuer à cet effort, tout en leur apportant la vertu nécessaire à la concentration de cette volonté. Elle leur conférait également la confiance indispensable à un tel engagement. De fait, les égoïsmes qui se dressaient contre le progrès n'étaient pour lui que le produit de l'ignorance: aveuglés par des angoisses sans fondement, incapables de discerner le profit universel de l'élan progressif, les conservateurs de tout poil se rabattaient sur la défense désespérée d'avantages souvent illusoires que les circonstances leur avaient assurés.

Si la confiance était nécessaire à l'engagement progressiste, Desor en était abondamment pourvu. En fait, son propre parcours authentifiait à ses yeux les facultés créatrices de la liberté et de l'initiative individuelles. Comment expliquer, sinon, qu'un orphelin tel que lui, qui avait de surcroît connu les misères de l'exil, soit devenu l'une des principales figures publiques et politiques de la République neuchâteloise, et qu'il ait pu accéder aux titres les plus élevés de la vraie noblesse, celle de la science? Se considérant lui-même comme un modèle de progrès personnel, il s'estimait ainsi spécialement qualifié pour guider son prochain sur la voie du progrès collectif. Bref, l'efficacité de son engagement se fortifiait à la mesure des convictions qu'affirmaient ses succès, tant politiques que sociaux, financiers ou scientifiques.

Du progrès préhistorique au progrès social

Les succès de Desor sur le terrain de la préhistoire n'étaient assurément pas les moindres. Chronologiquement, on observe d'ailleurs une correspondance entre son zèle toujours plus accentué pour la politique et sa sollicitude croissante à l'égard des recherches antéhistoriques.

Cette correspondance n'est pas uniquement formelle. Si à l'automne 1856, au plus fort des troubles politiques consécutifs au coup d'Etat royaliste, Desor pouvait ainsi trouver un apaisement bienvenu à l'agitation partisane dans ses études géologiques et paléontologiques², il en allait tout différemment des recherches antéhistoriques. Ici, dès ses premiers travaux, il avait reconnu une source d'enseignement sur le devenir des sociétés propre à répondre aux interrogations de l'actualité. De toute évidence, et à l'instar de la grande majorité de ses confrères³, Desor avait été séduit par les attendus idéologiques de l'épistémologie de la science préhistorique. En inscrivant ses recherches archéologiques sur l'axe évolutif et progressif inféré du système des trois âges, il y trouvait la confirmation tant attendue de ces idéaux à propos desquels l'histoire de son siècle l'avait longtemps fait douter.

¹ Sur l'idéologie du progrès, cf. notamment BOWLER 1989. A vrai dire, les convictions de Desor procédaient avant tout de l'esprit des temps. On observe ainsi qu'il ignore manifestement tout des théoriciens anglo-saxons de l'évolutionnisme social et culturel (principalement Lewis Henry Morgan, Herbert Spencer et Edward Burnett Tylor, qui lui étaient pourtant contemporains). Pour ce qui touche à l'archéologie préhistorique, on notera que dès 1862, Desor reçoit la visite de John Lubbock; son journal personnel atteste de son intérêt pour les écrits de son collègue anglais, avec lequel il conservera cependant des relations assez lâches. Sur Lubbock et le progrès, cf. notamment CHIPPINDALE 1989.

² Voir ci-dessus, p. 160, n. 4.

³ Cf. RICHARD 1992c; voir ci-dessus, p. 278-279.

Il serait vain de chercher à déterminer si c'est le renouveau de son engagement politique qui l'a conduit à accentuer sa sollicitude à l'égard de la préhistoire, ou si ce sont les leçons tirées de cette dernière qui ont encouragé son action politique. En de telles matières, les impulsions sont assurément réciproques; il convient donc de voir ici, non pas un rapport de cause à conséquence, mais une corrélation significative, qui ne pouvait éclore que sur un terreau déjà fertile.

C'est ainsi à l'occasion de son voyage en Italie que s'observent, au printemps 1860, les premières manifestations d'une conscience politique et sociale à nouveau plus exigeante — lorsque, précisément, Desor tire de ses prospections transalpines et de ses visites dans les musées italiens les comparaisons et les motifs objectifs d'un regain d'intérêt pour les études antéhistoriques. Traversant ces contrées dont il s'attachait à faire revivre le passé lointain, Desor était naturellement conduit à s'interroger sur les causes de leur sous-développement moderne relatif. Comment ces paysages riants et féconds, qui avaient alimenté des civilisations brillantes, dont le rayonnement s'étendait alors bien au-delà des mers et des montagnes, pouvaient-ils abriter aujourd'hui tant de misère, tant d'injustice et tant d'inégalité?

La frontière du Simplon à peine franchie, Desor visite les mines d'Ornavassio. Indigné, il constate que *"Partout on voit les femmes exécuter de rudes travaux. A la mine elles portent de 100 à 120 £".* Parcourant la plaine du Pô, il observe *"Des troupes de femmes piochant la terre sous la garde d'un homme qui rappelle les gardes des Nègres. Beaucoup de femmes à pieds nus"*. Son journal fourmille d'annotations relevant le nombre ahurissant de mendiants et le délabrement de certains quartiers. Mais il est surtout scandalisé par le contraste qu'offrent les taudis dans lesquels le peuple est relégué avec la magnificence des palais et des établissements religieux. En somme, pour lui, la cause de la misère des Italiens est évidente: c'est le catholicisme, le *"régime papal"*. Chaque église déborde de richesses arrachées au peuple par les héritiers de l'apôtre Pierre. Visitant le trésor du Dôme de Milan, il s'exclame: *"Que d'écoles on entretiendrait avec les intérêts de ces capitaux morts, si on les utilisait!"*². Effectivement, si le clergé *"papal"* est en mesure de détourner les richesses publiques, c'est parce qu'il entretient la population dans l'ignorance, parce qu'il la maintient à sa merci en propageant la superstition, la soumission et le fatalisme.

La proximité de son ami Parker n'était sans doute pas étrangère à l'attention que Desor prêtait à ces questions. De ce point de vue, on peut penser que le théologien américain aura eu une influence indirecte sur l'intérêt redoublé de Desor pour l'antéhistoire, lors de ce voyage en Italie — un voyage qui offrait tous les ingrédients nécessaires à la compréhension des dynamiques historiques. Ici, l'archéologie et la politique s'épaulaient: alors que l'analyse des vestiges préhistoriques permettait d'affirmer le caractère naturel du progrès, celle de la société italienne contemporaine permettait de comprendre les mécanismes qui pouvaient l'enrayer. Trois ans et demi plus tard, à l'occasion de son expédition algérienne, Desor reconduira d'ailleurs cette fructueuse connexion entre examen archéologique et critique sociale³.

¹ Journal DESOR, 02.04.1860 (BPUN).

² Journal DESOR, 21.05.1860 (BPUN). Embarrassé par la trivialité de son raisonnement, Desor précise toutefois que *"Je ne voudrais cependant pas comprendre dans cet auto-da-fé utilitaire les objets d'art ou d'un intérêt historique. Dieu m'en garde"*.

³ Voir ci-dessus, p. 243.

L'ABSENCE D'UN PROJET POLITIQUE

Elu au parlement fédéral en 1866, Desor siégera près de douze ans à Berne, alternativement dans la chambre du peuple et dans celle des cantons. Or, lorsqu'on considère son activité législative, on constate qu'elle est singulièrement dépourvue de points forts. Non pas que Desor ait négligé ses responsabilités: assidu, plus actif en coulisses qu'à la tribune, il faisait preuve d'un zèle certain; son avis était écouté et souvent sollicité. A cet égard, son élection à la vice-présidence du Conseil national en 1872, puis à la présidence en 1873, n'étaient pas fortuites.

Ce qui manquait à son activité, c'était un programme cohérent: à Berne comme à Neuchâtel, Desor est privé de projet concret, d'agenda politique. Ne provoquant jamais de débats sur de nouvelles questions, il paraît se borner à répondre, au plus près de sa conscience et de ses convictions, aux questions telles qu'elles apparaissent dans l'arène parlementaire. Certes, Desor n'a ni l'âme ni l'étoffe d'un leader politique. Au regard de l'initiative et de l'esprit d'entreprise dont il a constamment fait preuve dans la politique scientifique, cette passivité relative requiert toutefois une explication plus satisfaisante.

Le progrès naturel contre l'activisme politique

La conception du progrès défendue par Desor constitue probablement la principale cause de cette passivité apparente. Tel qu'il l'observe dans l'histoire des civilisations du passé, le progrès est en effet un phénomène naturel, qui n'a dès lors nul besoin d'être provoqué. Bien entendu, Desor n'est pas naïf: ses déceptions politiques et les inégalités de développement qu'il a pu constater lors de ses innombrables voyages ne l'invitent certes pas à considérer ce progrès comme un phénomène régulier et harmonieux. A ce sujet, il ne se fait aucune illusion: l'évolution est lente, et elle est condamnée à connaître des retours en arrière.

Fondamentalement, les revers que peut connaître la marche du progrès n'en relativisent cependant pas le principe: ils ne sont que l'effet de la résistance circonstancielle opposée par la société à une loi historique qui la transcende. Filles de l'ignorance, la peur, l'avidité et la vanité peuvent ainsi entraver la traduction sociale du progrès. Mais même non appliqué, ce dernier n'en poursuit pas moins son chemin — ce qui explique qu'à tout moment et en tout lieu, le retard pris sur le progrès peut être comblé, lorsque les conditions sociales et politiques l'autorisent. Bref, il est possible de rattraper le progrès; mais il n'est pas possible de l'accélérer: *"les progrès ne s'enlèvent pas à la pointe de l'épée"*¹. Les plus grands bouleversements historiques et les révolutions les plus radicales n'ont d'ailleurs pas constitué à proprement parler une avancée dans la civilisation: selon Desor, ils n'ont fait que compenser (à un coût humain et moral considérable) les effets désastreux de la politique rétrograde qui les avait précédée.

Dans ces circonstances, l'attention politique doit être concentrée sur la mise en place des conditions les plus opportunes à l'épanouissement de ce progrès naturel. Pour Desor et sur un plan général, ces conditions sont déjà établies en Suisse: c'est la liberté que garantit le régime démocratique. Dès lors, l'essentiel de son activité doit logiquement se limiter à débayer les obstacles secondaires que d'autres pourraient avoir placés sur la voie du progrès. Telle que Desor se la représente, l'activité du politicien progressiste ne consiste donc pas à prendre l'initiative:

¹

Manuscrit sans titre, qui constitue un brouillon de déclaration d'intention relatif à la séparation de l'Eglise et de l'Etat [1869?]. Ms 2088-71 (Fonds DESOR, BPUN). Voir ci-dessous, p. 307 sqq.

celui-ci ne fait que *réagir* aux contrariétés inventées par d'autres¹. En définitive, les seuls efforts positifs auxquels il doit consentir portent sur la promotion de l'instruction publique et l'encouragement à la recherche scientifique. Hélas, les compétences limitées dont disposait la Confédération dans ces domaines ne lui laissaient qu'une faible marge de manœuvre.

Douze ans d'activité parlementaire fédérale: un bilan modeste

Au vu de ce qui précède, on comprend qu'il est impossible d'invoquer une entreprise fondatrice dans l'exercice parlementaire de Desor au plan fédéral. A Berne, celui-ci s'est avant tout distingué par le soutien qu'il a apporté sans relâche à l'Ecole polytechnique fédérale. On peut encore relever, parmi les causes qui lui tenaient à cœur, la défense et l'augmentation des crédits alloués à la Commission géologique suisse.

La Confédération n'étant que subsidiairement concernée par les problématiques liées à l'instruction publique et à la recherche scientifique, Desor appuiera avec d'autant plus de conviction les objets qui touchaient ce domaine de manière auxiliaire, comme la promotion de l'innovation industrielle; de ce point de vue, et en dépit de son relatif antimilitarisme, il se laissera même entraîner à soutenir certains crédits d'équipement militaire. Desor était également favorable à une intervention de l'Etat fédéral en matière agronomique; il s'engagera pour certaines mesures de protection du patrimoine naturel, et défendra une politique concertée pour prévenir la déforestation des paysages alpins². Sur les questions sociales, son bilan est très maigre: on ne peut relever que son engagement pour la limitation du travail des enfants, à l'occasion des débats relatifs à la loi sur les fabriques; en l'espèce, cet engagement était d'ailleurs surtout motivé par ses convictions en matière d'instruction scolaire. En politique étrangère, enfin, Desor était partisan des collaborations internationales sur les questions postales et ferroviaires; il s'est également distingué par son soutien à toutes les initiatives relatives à une harmonisation des poids et mesures, ainsi que des critères topographiques et statistiques.

La révision de la Constitution fédérale (1872-1874)

Durant l'activité législative de Desor, la principale question à l'ordre du jour aura été la révision globale de la Constitution fédérale de 1848³. Après deux décennies de mainmise radicale, cette révision témoigne des premières accrocs sérieux dans le tissu électoral du parti radical. Axée sur une atténuation du fédéralisme, cette révision résulte de la convergence de préoccupations assez variées.

Dans le courant des années 1860, dans de nombreux cantons, les radicaux avaient été débordés sur leur gauche par les «démocrates», qui exigeaient un renforcement des droits populaires, qu'ils souhaitaient étendre au plan fédéral. Parallèlement, des voix toujours plus nombreuses s'élevaient pour réclamer un élargissement des attributions de l'Etat fédéral. A ce

¹ Malgré son arrogance involontaire (voir ci-dessus, p. 170), Desor estime que l'efficacité de l'action politique invite à ne pas imposer le changement. A terme, la contrainte des minorités peut en effet s'avérer contre-productive. Il convient donc de s'efforcer à réduire les résistances conservatrices par la persuasion, ou, à défaut, de composer temporairement avec elles.

² Sur le discours sylvicole de la fin du XIXe siècle, cf. WALTER 1990: 103 sqq. Sur le contexte culturel, patriotique et idéologique de l'émergence d'une protection du patrimoine naturel en Suisse, cf. BACHMANN 1999.

³ Cf. AUBERT 1974: 36 sqq., RUFFIEX 1986: 625 sqq.

titre, dans cette nouvelle Allemagne qui avait su se donner un droit commercial uniforme, la réorganisation du *Zollverein* servait d'exemple: la prospérité économique semblait requérir une certaine centralisation. Lors de la Guerre Franco-prussienne, la mobilisation avait d'ailleurs révélé des lacunes inquiétantes dans l'instruction de l'infanterie, jusque-là réservée aux cantons. De toute urgence, le durcissement de la situation internationale paraissait ainsi réclamer, ici aussi, une organisation plus rigoureuse — et donc centralisée. A la faveur du climat délétère du *Kulturkampf* enfin, les positions en matière religieuse s'étaient considérablement crispées; l'affirmation par le concile du Vatican, en juillet 1870, du dogme de l'infaillibilité pontificale ne devait pas arranger les choses. Bon nombre de mesures dirigées contre l'église catholique romaine furent ainsi introduites dans le «paquet» constitutionnel soumis au peuple et aux cantons en mai 1872¹.

Si Desor jugeait certains articles excessifs, il était néanmoins favorable à ce premier projet de révision². Aux chambres, il avait notamment soutenu la centralisation commerciale et militaire, l'affirmation de la liberté de commerce et d'industrie, la garantie des droits accordés à la population juive³, et surtout la gratuité et le caractère obligatoire de l'instruction primaire. Opposé à l'expulsion des Jésuites, il avait relevé avec humour la remarque d'un député conservateur, selon lequel une telle mesure devrait alors logiquement s'étendre aux Francs-maçons⁴; mais il avait souscrit fermement à l'interdiction de l'établissement de nouveaux couvents en Suisse, et défendu en vain l'exclusion des ordres de l'enseignement primaire.

En définitive, la révision échouera. Le vote du peuple était très légèrement négatif, mais treize cantons (contre neuf) rejetaient le projet. Pour Desor, la déception était vive; et plus encore que l'issue du scrutin, c'était l'origine du rejet qui lui cuisait. Car la révision avait réuni contre elle les conservateurs catholiques et les fédéralistes romands: une large frange des voix négatives venait ainsi des rangs de son propre camp. En fait, Desor s'était rendu impopulaire à Neuchâtel, où bon nombre de ses compagnons avaient ouvertement combattu la révision.

L'étroitesse de leur défaite devait pourtant encourager les partisans de la révision à remettre l'ouvrage sur le métier. Pour l'emporter, il suffisait de disjoindre la coalition des opposants au premier projet. A cet effet, les chambres élues en automne 1872 allaient donc en rabattre sur les composantes centralisatrices du projet, ce qui permettrait de gagner l'appui des fédéralistes romands. Et puisque l'opposition des catholiques conservateurs était inflexible, le nouveau projet accentuera encore les dispositions anti-cléricales, scellant sur le dos de ceux-là l'union des centralisateurs et des fédéralistes modérés.

Le 19 avril 1874, conformément aux prévisions, la majorité basculera en faveur du oui: la Confédération suisse avait une nouvelle constitution. Mais la victoire n'était pas légère pour Desor. Dans l'exercice, il s'était aliéné de nombreux électeurs. Dans son propre parti, en Suisse romande, il était même parfois tenu pour indésirable: la vigueur de son soutien à la première

¹ Sur le *Kulturkampf* en Suisse, qui conduira notamment à la rupture des relations diplomatiques avec le Saint-Siège en décembre 1873, cf. l'étude monumentale de STADLER 1996. Il y a lieu de préciser ici que c'est l'anthropologue berlinois Virchow, un ami de Desor et convive de Combe-Varin, qui est l'auteur de cette expression de «*Kulturkampf*».

² Cf. ainsi DESOR 1872h.

³ Politiquement, Desor était catégoriquement favorable à l'émancipation des Juifs; il juge toujours sévèrement la discrimination et l'agitation antisémites. En revanche, il se défend difficilement contre certains préjugés moqueurs qui transparaissent parfois dans son journal.

⁴ Cf. journal DESOR, 15.12.1871 (BPUN). Desor n'était pas franc-maçon: il goûtait probablement peu le formalisme pseudo-mystique de l'organisation, et était certainement rebuté par les intrigues secrètes qu'encourageait cette organisation. Cela dit, aucun document n'éclaircit sa non-adhésion. Dans ses écrits et ses papiers personnels, le phénomène maçonnique paraît totalement ignoré — ce qui est digne de mention, compte tenu de la puissance et de l'influence de ces réseaux dans la république radicale.

révision avait sonné le glas de ses ambitions politiciennes. Le 7 juillet 1873, il consignait ainsi dans son journal:

Journée mémorable dans ma vie. J'ai été nommé à une forte majorité Président du Cons. national. Malgré de nombreuses sollicitations j'ai décliné ce grand honneur (...); malgré 66 voix sur 93.¹

En dépit de ce scrutin largement favorable, qu'il n'avait atteint que grâce à l'abstention de la majorité des 200 membres du Conseil national, Desor savait en effet qu'il ne disposait pas des appuis nécessaires. A vrai dire, cette élection n'était qu'une manœuvre ourdie par certains opposants au second projet de révision de la constitution: confier à Desor la présidence des débats relatifs à ce projet, c'était en quelque sorte s'assurer la division des radicaux et des Romands. Or, malgré les protestations de ses amis, Desor n'était pas dupe du procédé, qu'il avait déjà percé à jour l'année précédente, lors de son élection à la vice-présidence².

En politique, Desor était donc devenu une sorte d'intouchable³. Mais la question de la révision fédérale n'explique pas à elle seule le sort qui lui était réservé. Un autre combat impopulaire, sur le plan cantonal, cette fois, avait attiré sur sa personne le ressentiment ou l'incompréhension de ses compagnons de route. Un double combat, même, qui visait à la fois à la laïcisation de l'Etat et à la formation d'une nouvelle religion — une religion insolite, déiste et libre penseuse: le «christianisme libéral».

CONTRE L'ORTHODOXIE DOGMATIQUE: UNE NOUVELLE FOI

Le 5 décembre 1868, la très radicale Société d'utilité publique accueille au château de Neuchâtel une conférence portant sur *"Une réforme urgente dans l'enseignement primaire"*. Destinée en principe aux institutrices du lieu, cette allocution allait connaître des effets considérables; elle provoquera même une grave crise, à la fois ecclésiastique et politique, qui secouera la république neuchâteloise durant près de cinq ans. De fait, derrière cet intitulé anodin, le conférencier s'en prenait violemment à l'orthodoxie religieuse. Dénonçant les récits *"hideusement cyniques"*, les *"paraboles ignobles"*, *"les sales litanies du Lévitique"*, il estimait que l'Ancien Testament atteignait *"parfois les dernières limites de l'obscénité"*⁴ et réclamait en substance son exclusion de l'enseignement primaire. Truffé de massacres, de viols et de turpitudes en tout genre, ce texte était fondamentalement immoral. Invoquant sans cesse d'absurdes miracles, l'Ancien Testament nuisait de plus à l'instruction des jeunes, qu'il soumettait à de dangereuses doctrines antiscientifiques. Dans l'institution scolaire, il était préférable d'œuvrer à la diffusion d'une

¹ Journal DESOR, 07.07.1873 (BPUN); voir aussi les annotations des 03.06.1873, 18.06.1873, 20.06.1873, 22.06.1873.

² Cf. journal DESOR, 01.12.1872, 02.12.1872, 03.12.1872 (BPUN). On notera qu'appelé déjà à présider à plusieurs reprises les parlements de la ville et du canton de Neuchâtel, Desor se reconnaissait des talents très limités dans cette fonction, comme en témoignent ses fréquentes autocritiques dans son journal personnel. Peu avant les premières avances relatives à son élection à la présidence du Conseil national, il relève ainsi que *"J'ai vu le Journal charivarique le Franc Tireur qui me ridiculise pour avoir mal présidé le Grand-Conseil. C'est une satisfaction que je leur accorde"* (journal DESOR, 28.05.1872, BPUN). A son ami Eugène Borel, alors Conseiller fédéral, il écrivait d'ailleurs: *"Je présiderais un Congrès scientifique tant qu'on voudra, parce qu'on y va franc jeu en général, mais je sens mon incapacité en présence des finesses, des roueries de la politique. Mon amour propre n'y trouverait pas non plus son compte puisque j'aurais le sentiment que je fais mal avec beaucoup d'efforts, ce que d'autres font bien sans effort"* (lettre du 18.06.1873, AEN).

³ Sur les désillusions relatives à l'ostracisme dont il fera alors l'objet, voir plus particulièrement p. 371 sqq.

⁴ BUISSON 1868: 25.

philosophie plus élevée, conforme à la fois aux besoins des enfants et aux principes républicains:

Si nous voulons donner aux enfants l'idée qui nous est chère, de l'unité, de l'égalité et de la fraternité des hommes de toutes les races, de tous les climats et de toutes les couleurs, est-il convenable de commencer par leur faire voir dans le passé des peuples abandonnés de Dieu et des peuples éclairés de lui, une poignée d'élus, spécialement entourés de soins, et le reste, — c'est-à-dire la presque totalité des générations humaines, — privées par Dieu de ces grâces et de ces lumières exceptionnelles?¹

La provocation était brutale. Et l'orateur n'était pas le premier venu: il s'agissait de Ferdinand Buisson, le futur président de la ligue des droits de l'homme, sacré prix Nobel de la paix en 1927, qui enseignait depuis 1866 la philosophie à l'Académie de Neuchâtel².

Du côté radical, l'accueil réservé aux propositions de Buisson sera aussi favorable qu'enjoué. Le chroniqueur du *National* (le quotidien radical) applaudissait des deux mains:

Les pères et surtout les mères intelligentes qui souffrent depuis si longtemps en pays calviniste en voyant leurs enfants, leurs filles, se déflorer l'âme et l'imagination par la lecture des pages souvent cyniques de la Genèse, y puiser des idées absurdes sur la cosmographie, sauront gré au jeune professeur d'avoir osé, dans l'intérêt de la vérité et de l'avenir de notre génération, attaquer franchement avec la logique la plus impitoyable et l'éloquence la plus poignante l'absurde préjugé dont gémissent beaucoup de chrétiens éclairés sans oser s'attaquer à l'arche sainte à laquelle les orthodoxes se cramponnent mordicus.³

En matière d'instruction et de morale, Buisson (1868) estimait que l'étude des textes dits sacrés devait céder le pas à celle, mille fois plus édifiante, de l'histoire des progrès du genre humain à travers les âges. Dans cette perspective, la préhistoire se voyait évidemment reconnaître une portée considérable — ce qui explique peut-être que certains voulurent aussitôt faire de Buisson l'instrument d'une campagne montée de toutes pièces *"par M. Desor et ses amis"*⁴. Nos sources démentent cette affirmation⁵, que même le jeune âge du futur tribun (né en 1841) ne saurait rendre vraisemblable qu'au prix d'une forte dose de mauvaise foi. Cela dit, Desor n'était pas entièrement étranger à l'affaire. C'était en effet sur les indications d'un ami de Carl Vogt, sollicité par Desor, que les autorités neuchâteloises s'étaient vu soumettre, deux ans auparavant, la candidature de Buisson à la chaire de philosophie de la nouvelle Académie. Séduit par le personnage, par ses opinions audacieuses et par sa sensibilité pour l'histoire ancienne de l'humanité, Desor avait ensuite influé sur le choix favorable du Conseil académique⁶. Et maintenant, Desor «et ses amis» n'hésitaient pas à profiter du vaste débat engagé à Neuchâtel pour promouvoir leurs thèses en matière de religion⁷.

¹ BUISSON 1868: 6-7.

² Sur Buisson, fondateur, aux côtés de Jules Ferry, de l'école laïque républicaine française, cf. LOIBFEL 1999.

³ Cité par ROBERT 1944: 61-62.

⁴ Reproduite encore par GODET (1913: 355), cette accusation avait donc connu une longue vie. Dans une lettre à Berthoud, 09.01.1869 (Archives CG), DESOR explique qu'il s'est vu exclure de la commission d'éducation municipale *"parce qu'il avait plu à quelques bonnes âmes de répandre le bruit que c'était moi qui avait inspiré Monsieur Buisson, comme s'il était homme à aller chercher des inspirations au-dehors"*.

⁵ Cf. notamment une lettre de DESOR à Buisson, 04.01.1869 (AEN).

⁶ Cf. journal DESOR, 20.09.1866, 21.09.1866, 28.09.1866 (BPUN), lettre de DESOR à Barni, 05.08.1866 et de BARNI à Desor, 10.08.1866 (AEN), ainsi que MEYLAN 1973. De son côté, Buisson avait été encouragé à postuler par Edgar Quinet (cf. BUISSON 1916: 10-11). Deux ans auparavant, Desor avait d'ailleurs déjà reçu, de Paris, des échos très favorables sur Buisson: cf. lettre de BERTHOUD, 28.10.1864 (AEN). Buisson s'était alors déjà signalé par une publication consacrée à *L'orthodoxie et l'évangile* (1864), mais n'avait pas encore publié sa brochure sur *Le christianisme libéral* (1865).

⁷ Les publications auxquelles ce débat et les suites politiques de l'affaire donneront lieu sont proprement innombrables. On relèvera en particulier BOVET 1869, BUISSON 1869, BUISSON & GODET 1869, COMITÉ D'INITIATIVE DU CHRISTIANISME LIBÉRAL 1869,

Le Christianisme libéral

Depuis quelque temps déjà, Desor observait avec sympathie l'éclosion, au sein du protestantisme, d'un mouvement religieux empreint de rationalisme, qui réveillait en son cœur les enseignements de son ami Parker¹. Dans quelques villes de Suisse allemande, à Bâle surtout, ce mouvement connaissait de réels succès. Sous l'égide du pasteur Heinrich Lang, ses promoteurs avaient invité leurs contradicteurs à des disputes théologiques publiques qui reproduisaient les controverses de la Réforme protestante². Se réclamant de l'héritage des grands réformateurs du XVI^e siècle, les défenseurs de ce qu'on appelait désormais le «christianisme libéral» posaient en champions d'une nouvelle réforme de la foi. Dans ce monde nouveau qu'inaugurait à leurs yeux le XIX^e siècle, la religion ne pouvait tourner le dos aux conquêtes émancipatrices de la science. Pour assurer sa force dans la société à venir, la morale chrétienne devait être mise à l'épreuve de la raison. A leurs yeux, seul un examen critique permettait en effet de débarrasser le Christianisme des scories accumulées au fil des siècles par l'ignorance humaine. Dépassant les traductions du message évangélique, toujours imparfaites, historiquement contingentes et désormais désuètes, la science autorisait à retrouver la quintessence de la vérité divine³.

A Neuchâtel, l'écho considérable rencontré par la conférence de Buisson y préparait le terrain pour la diffusion du christianisme libéral. Dans le petit monde jusqu'alors très tranquille du protestantisme local, de telles thèses ne pouvaient évidemment passer inaperçues. Les principales autorités de l'orthodoxie ne manquèrent ainsi pas de réagir contre ces affirmations malsaines. Mal leur en prit: en y répondant du haut de la chaire, on leur accordait une audience inespérée. La réaction véhémement de l'orthodoxie identifiait l'ennemi à abattre, pour tous ceux que rebutaient (pour des raisons très diverses) ce protestantisme conservateur, rigide et souvent réactionnaire. D'une certaine manière, la virulence du combat cristallisait ainsi des oppositions variées, qu'elle réunissait sous la bannière du protestantisme libéral. A Neuchâtel, le mouvement pouvait désormais se constituer en association⁴, éditer un journal, et inviter de l'étranger, semaine après semaine, les grandes consciences et les orateurs les plus brillants pour défendre les nouvelles idées.

Enthousiaste, Desor écrivit à Lydia, la veuve du Révérend Parker:

J'ose le dire: si notre cher Parker était encore vivant, il approuverait ce que nous avons fait et continuons à réaliser, dans un département qui était plus particulièrement le sien, c'est-à-dire la théologie libérale. Nous sommes en train d'organiser une église très semblable à la sienne — peut-être un peu plus radicale encore — qui peut se résumer en ces quelques préceptes:

Une église sans sacerdoce,
Une religion sans catéchisme,
Un culte sans mystères,

GODIET 1869a, 1869b, 1869c; également: TALLCHET 1869 (cf. RÜTIMANN 1998: 140-144). Pour une bibliographie plus détaillée, cf. MONVIER 1898: 86 sqq., MINOUD 1973, MEYLAN 1973.

¹ En cette affaire, Desor était aussi influencé par la lecture de *La vie de Jésus*, de RENAN (1863); voir ci-dessus, p. 241, n. 2. On peut encore relever l'influence d'Edgar Quinet, avec lequel Desor s'était lié quelques années auparavant. Desor se montrera particulièrement enthousiaste à l'égard de *La Création* (QUINET 1870; DESOR 1870f); cf. journal DESOR, 05.02.1870, 09.02.1870 (BPU). Il avait d'ailleurs communiqué au philosophe français certaines informations relatives aux temps préhistoriques. A ce propos, cf. DU PASQUIER 1959: 65 et *passim*.

² Cf. lettres de DESOR à Berthoud, 19.01.1868, 24.01.1868 (Archives CG).

³ Pour le contexte général de la libre-pensée, cf. LALOUE 2001 (143 sqq., à propos des rapports ambigus entre le déisme rationaliste et l'athéisme matérialiste).

⁴ Cf. COMITÉ D'INITIATIVE DU CHRISTIANISME LIBÉRAL 1869.

Une morale sans théologie,
Un Dieu sans mystères.¹

Cet enthousiasme était un peu prématuré. Car à Neuchâtel, le culte traditionnel disposait encore d'une puissante capacité de résistance. Et surtout, Desor se méprenait sur les intentions réelles d'une bonne partie des adhérents du christianisme libéral. Pour certains, ce soutien était uniquement motivé par l'anticléricalisme: on se plaisait à faire enrager les pasteurs en s'associant à la diffusion de l'hérésie rationaliste; Desor lui-même² ne pouvait d'ailleurs se défendre de partager ces jouissances perfides, aussi peu charitables soient-elles. Plus sérieusement, le christianisme libéral ne constituait pour de nombreux radicaux qu'un instrument pratique, propre à affaiblir le pouvoir ecclésiastique, qu'on souhaitait soumettre plus sévèrement au joug des autorités politiques cantonales.

A la suite de la révolution de 1848, l'église neuchâteloise avait perdu l'indépendance dont elle jouissait auparavant à l'égard du pouvoir politique³. L'autorité spirituelle est confiée à un synode, structure collégiale où siègent laïcs et ecclésiastiques nommés par les paroisses. Elus par leurs fidèles sous réserve de la consécration synodale, les pasteurs sont des fonctionnaires, au sein d'une église qualifiée de «nationale»⁴. En principe, cet état de fait aurait pu autoriser l'éclosion de dissidences; en pratique, tel ne fut pourtant pas le cas. Libérés de leur serment par le Roi de Prusse un mois à peine après la chute de l'Ancien Régime, les pasteurs s'étaient massivement soumis à la République. Abolissant les droits et les privilèges particuliers de l'église, celle-là avait récupéré les biens ecclésiastiques. Depuis la Révolution, le pouvoir politique ne s'était pourtant pas soucié d'intervenir sur les questions théologiques. D'une certaine manière, on peut donc dire qu'en dépit de son affaiblissement et de l'autonomie relative dont elle jouissait désormais, l'église réformée neuchâteloise avait pu préserver son unité doctrinale grâce à son insertion étroite dans un Etat fort. Les héritiers de la Vénérable Classe de l'Ancien Régime avaient tout lieu d'être satisfaits.

La séparation de l'Eglise et de l'Etat

Lors de la rédaction de la nouvelle constitution neuchâteloise, en 1858, quelques radicaux s'étaient élevés pour exiger la séparation de l'Eglise et de l'Etat⁵, qu'ils tenaient pour une suite nécessaire de la liberté de conscience. Isolés dans leur propre parti, confrontés à l'opposition résolue des conservateurs et des représentants de l'église traditionnelle, leur proposition avait été balayée. De fait, les débats s'étaient engagés sur une question de principe, qui ne préoccupait encore que quelques esprits progressistes — parmi lesquels Desor⁶.

¹ Lettre de DESOR à Lydia D. Parker, citée dans FROTHINGHAM 1880: 559-560 (notre trad. de l'anglais). Cf. aussi COMITÉ D'INITIATIVE DU CHRISTIANISME LIBÉRAL 1869: 14-15.

² Son ami BERTHOUD semble avoir percé à jour la part qu'occupait ce ressentiment anticlérical dans l'engagement de Desor en faveur du christianisme libéral: cf. lettre à Desor, 01.11.1869 (Archives CG).

³ Une indépendance toutefois atténuée dès le début des années 1830: cf. HAMMANN 1998.

⁴ Sur l'histoire de l'église réformée neuchâteloise au XIX^e siècle, cf. MONVERT 1898, MIENOU 1973, HAMMANN 1993, SIEGENTHALER 1997.

⁵ Sur la question de la séparation, ainsi que sur la révision de la loi ecclésiastique neuchâteloise, cf. AUBERT 1973.

⁶ Bien qu'il n'ait alors pas encore disposé de la nationalité neuchâteloise, Desor prend en effet une part notable dans ces discussions, qui s'amorcent en coulisses quelques semaines après l'échec du coup d'Etat royaliste du 3 septembre 1856 — ce qui ne

En décembre 1868, au lendemain de la conférence de Buisson, la séparation revient sur le tapis — mais selon des termes bien différents. Il s'agit désormais, non plus seulement d'une affaire de philosophie, mais d'une question sérieuse: une question d'argent... Pour ses nouveaux adeptes, désormais nombreux, la séparation impliquait en effet la suppression des subventions accordées à l'église. Bien au-delà des fidèles du christianisme libéral, une telle perspective souriait naturellement à tous ceux que la religion indifférait. En l'espèce, leur soutien aux doctrines rationalistes n'était donc qu'un moyen habile d'économiser sur les dépenses de l'Etat, tout en sapant les bases financières de l'appareil ecclésiastique.

Bientôt, des juristes démontrèrent pourtant qu'en vertu des accords internationaux¹, l'Etat ne pouvait disposer à sa guise du produit des biens ecclésiastiques confisqués: ceux-ci devaient être affectés aux affaires religieuses, d'une manière ou d'une autre. Dans ces circonstances, la séparation devenait soudain moins désirable pour les radicaux, qui réalisaient qu'en encourageant la dissidence, l'Etat perdrait le contrôle effectif dont il disposait sur l'Eglise nationale post-révolutionnaire. On assiste alors à un retournement de situation: la séparation gagne le soutien des milieux les plus conservateurs². Au prix de l'unité doctrinale, ceux-ci y voient en effet le moyen de libérer l'église de la tutelle étatique, tout conservant l'assurance d'un financement public. L'affaire prenait donc un tour nouveau, qui ne pouvait satisfaire la majorité radicale. Celle-ci pratiquera dès lors une politique d'obstruction systématique à l'égard de cet objet encombrant. De rapports gouvernementaux en renvois en commission parlementaire, le débat ne s'engagera réellement que plusieurs années plus tard, en novembre 1872. Et puisque les partisans du christianisme libéral répugnaient à se faire les alliés objectifs des défenseurs les plus acharnés de l'orthodoxie religieuse, le débat aboutira à l'enterrement de la séparation.

La réorganisation de l'église nationale

La renonciation à la séparation n'impliquait pas la soumission au statu quo. Depuis quelque temps, certains meneurs du parti radical, Numa Droz en tête, préparaient une vaste réorganisation de l'église nationale. Cette réorganisation prendra la forme d'une loi, soumise au Grand Conseil le 20 mai 1873. Formellement, l'église demeurerait une et indivise; au plan doctrinal, celle-ci était toutefois menacée d'éclatement. Selon les termes du projet gouvernemental, les paroisses devaient en effet être autorisées à élire leur propre pasteur, à leur guise et sans que ce dernier ait à être consacré — à la seule condition qu'il soit titulaire d'un diplôme en théologie. Globalement, le synode se voyait donc retrancher la quasi-totalité de son pouvoir. En un mot, l'église se retrouvait entièrement subordonnée aux autorités.

Lors du débat parlementaire, les camps étaient désormais bien tranchés: à quelques exceptions près, les radicaux appuyaient la révision, alors que les conservateurs s'y opposaient. Au vote final, les premiers l'emportèrent, et refusèrent avec une certaine mauvaise foi à soumettre le verdict parlementaire à la ratification du peuple³.

constitue évidemment pas un hasard. Cf. journal DESOR, 21.10.1856, 22.10.1856, 13.02.1857, 21.05.1857, 30.06.1858 (BPUN). Au printemps 1868, DESOR agit de nouveau la question: cf. lettres à Berthoud, 23.02.1868, 08.03.1868 (Archives CG).

¹ Afin d'obtenir la renonciation définitive du roi de Prusse sur son ancienne principauté, les Neuchâtelois avaient accepté que "les revenus des biens d'Eglise, réunis en 1848 au domaine de l'Etat, ne pourraient pas être détournés de leur destination primitive": art. 6 du Traité de Paris, signé le 26 mai 1857 (cf. AUBERT 1973).

² Cf. ainsi GODIER 1906.

³ La Constitution de 1858, qui prévoyait un référendum obligatoire pour "les changements aux bases fondamentales de l'organisation ecclésiastique" (art. 71 ter), n'était en effet pas tout à fait explicite. Juridiquement soutenable, le refus significatif par la majorité radicale du

Afin de combattre cette révision, il ne restait plus aux conservateurs qu'à proposer, par une initiative populaire, la stricte séparation de l'Eglise et de l'Etat. Soumise au souverain le 14 septembre 1873, cette initiative allait être refusée — mais dans des conditions peu propices à l'apaisement des esprits. Disposant de 50,06% des voix seulement, la majorité ne reposait que sur seize suffrages, alors que plus d'une centaine de bulletins avaient été annulés, pour des motifs parfois discutables.

Peu disposés à tolérer ce qu'ils tenaient pour une dictature radicale en matière religieuse, quantité de pasteurs démissionneront alors de l'église nationale, fondant, dans une vingtaine de paroisses, une nouvelle église: l'église évangélique neuchâteloise indépendante, qui se donnera bientôt sa propre Faculté de théologie. Formellement, l'église unitaire avait vécu: le protestantisme neuchâtelois connaissait son premier schisme.

Neuchâtel et le rationalisme en religion: le naufrage d'une chimère

Dans le paysage renouvelé du protestantisme neuchâtelois, le christianisme libéral fait figure d'absent de marque. Enfanté dans l'enthousiasme cinq ans auparavant, ce mouvement ne conquiert en effet aucune paroisse, au lendemain de la révision de 1873. Un tel échec réclame une explication, que les doutes et les revirements de Desor rendent probablement plus aisée.

Lorsqu'il s'était passionné pour les thèses de Buisson, Desor était avant tout motivé par la défense de principes philosophiques. A grand renfort de conférenciers étrangers au canton, souvent brillants, il avait été possible de provoquer un débat jugé alors salutaire. Dès le début, pourtant, la plupart des sympathisants du mouvement se souciaient peu de théologie. En discréditant l'église traditionnelle, leur soutien ne visait qu'à faire l'économie du budget des cultes. Alors qu'ils l'avaient rejetée en 1858, c'était donc par pur opportunisme politique qu'ils s'étaient emparés, dix ans plus tard, de l'arme de la séparation de l'Eglise et de l'Etat — une arme qu'ils avaient abandonnée sans états d'âme lorsque les expertises juridiques avaient révélé que celle-ci n'autorisait pas l'économie escomptée.

Confronté à l'étiollement du mouvement dont il était le co-fondateur et dont l'organe (le journal *L'Emancipation*) peu à peu déserté réclamait des rallonges financières toujours plus importantes, Desor avait réalisé la précarité de la situation¹. A l'automne 1870, le départ de Buisson pour Paris n'avait évidemment pas arrangé les choses². En somme, la plupart de ceux qui, partisans précoces de la séparation, soutenaient encore son initiative, étaient tout simplement athéistes³. Et ceux qui étaient réellement sensibles aux thèses du christianisme libéral n'y voyaient pas une affaire assez importante pour mettre en péril l'unité du parti radical.

Grand Conseil était toutefois politiquement indécent, dans la mesure où ce référendum avait été réclamé, sous la forme d'une pétition, par plus de la moitié du corps électoral (!).

¹ Certains documents relatifs au christianisme libéral conservés dans le fonds DESOR (BPUN, Ms 2088-71, en particulier les pièces 5 à 9) témoignent de ces problèmes à la fois financiers et politiques, qui transparaissent encore dans une quantité de papiers personnels de Desor; cf. encore notamment une lettre à Berthoud, 18.05.1872 (Archives CG).

² Buisson s'était enrôlé dans la garde nationale dès la proclamation de la République (voir ci-dessous, p. 368). Durant la Commune, il recueille des enfants dans un orphelinat tenu par sa mère (cf. LOEFFEL, 1999: 13-14). Grâce notamment à la recommandation de Desor, Buisson est ensuite nommé inspecteur primaire de la Seine par Jules Simon, ministre de l'Instruction publique; cf. également une lettre de DESOR et BOREL à Simon, 31.12.1872 (AEN).

³ Cf. à cet égard la correspondance relative au christianisme libéral (Ms 2088-71, Fonds DESOR, BPUN).

Or, à la suite de la conversion des conservateurs au principe de la séparation, cette menace avait pris un tour suffisamment concret pour dissuader les velléités séparatrices des progressistes.

Sur le fond, le christianisme libéral semble d'ailleurs avoir été condamné d'avance. Dans son élan initial, Desor était encouragé par son expérience du modèle américain. Pourtant, une telle entreprise était difficilement réalisable dans l'univers assez conformiste du protestantisme neuchâtelois, où toute tradition de diversité religieuse faisait défaut. Ici, les fidèles les plus fervents étaient orthodoxes ou piétistes. Et la foi tiède des autres se souciait surtout de participer à la communion générale dans un culte publiquement reconnu¹. Le rôle fondamental des pasteurs consistait par conséquent à maintenir la population dans le giron de l'église protestante. Pour la plupart des notables, le rationalisme était certes bon pour les élites intellectuelles; mais sa diffusion dans le peuple mettait la religion en péril: elle constituait un danger pour la moralité publique². Perçu comme une importation philosophique étrangère, le christianisme libéral n'exerçait donc que peu d'attrait sur les protestants neuchâtelois. De fait, les doctrines qu'il professait souffraient, face aux prédications enflammées d'un Parker, d'un handicap rédhibitoire: leur absence d'élan mystique. Privé ici des bases de la philosophie transcendantaliste de Nouvelle-Angleterre, le rationalisme religieux offrait une nourriture spirituelle bien insipide. En définitive, s'il était séduisant pour certains esprits, ce rationalisme était incapable de conquérir les âmes.

De ce point de vue, les limites auxquelles le mouvement devait se heurter trouvent une illustration éclatante dans la conduite personnelle de Desor, qui fut pourtant l'un de ses propagateurs les plus entreprenants à Neuchâtel. Orateur et publiciste engagé, celui-ci n'aurait manqué à aucun prix les conférences et les débats à l'occasion desquels les théoriciens du christianisme libéral défendaient leurs positions. En revanche, il jugeait superflu d'assister au culte réformiste, ni pour sa propre édification, ni même pour manifester sa foi dans un credo commun. Car le rationalisme lui était une philosophie personnelle³. Or, s'il en allait de même de tous ses partisans, il était évidemment irréaliste de fonder une église: par définition, la religion exige en effet le partage d'une pratique par une collectivité spirituelle.

Désabusé, Desor abandonnera bientôt le principe de la séparation. Quelque temps plus tard, il se ralliait au projet de réorganisation concocté par Numa Droz. En la matière, le Conseiller d'Etat avait fait preuve d'une grande habileté politique. Encourageant en sous-main les conservateurs sur la voie de la séparation, il avait su tirer parti de l'alliance objective entre ces derniers et les protestants libéraux pour affaiblir l'enthousiasme séparatiste de ces derniers. Mais au lieu de risquer de les braquer dans leurs positions de principe en dénonçant l'absence de discipline partisane de cette minorité radicale, il les avait attirés vers lui en leur offrant, par le biais de la nouvelle loi ecclésiastique, une porte de sortie qui satisfaisait l'une de leurs principales aspirations: celle d'une plus grande liberté dans l'église nationale. Bien informé des difficultés croissantes du mouvement libéral, il sentait en effet que ceux-ci doutaient trop de leur aptitude à fonder une véritable église indépendante pour persister dans leurs intentions premières au prix de la désunion des forces de progrès. Quant à la majorité radicale antiséparatiste, généralement

¹ Cf. AUBERT 1973.

² Cette critique est soulevée par BERTHOUD, dans une lettre à Desor, 11.01.1869 (Archives CG), où il prévoit avec une grande perspicacité les obstacles qui se dresseront sur la voie du protestantisme libéral.

³ Dans une lettre à Gustave de Bonstetten, 20.02.1870 (AËN), DESOR avouait que *"En appréciant la nécessité d'un culte, il ne faut pas que nous nous prenions individuellement pour exemple. Certes, nous pourrions nous en passer, vous et moi. Il n'en est pas moins vrai que pour ceux qui n'ont pas le loisir ou la facilité de scruter ces questions, mais auxquels le dogme et le surnaturel répugnent, il arrivera toujours un moment où ils éprouveront le besoin de se placer en présence de l'infini, de l'inconnu"*.

croyante mais souvent anticléricale, Droz s'assurait sa sympathie en liquidant le pouvoir synodal. Dans le projet de loi soumis au parlement, il est même probable que le Conseiller d'Etat ait sciemment ménagé l'autorité du synode sur la faculté de théologie de l'Académie. En leur offrant cette victime expiatoire toute désignée, Droz procurait en effet aux deux versants du parti radical l'occasion de sceller leur réunification dans l'allégresse sacrificielle d'un amendement commun.

Parallèlement au débat sur la loi ecclésiastique, Droz s'était d'ailleurs assuré la sympathie des protestants libéraux, grâce à un certain nombre de dispositions des nouvelles lois scolaires qu'il avait introduites en 1872. Celles-ci expulsaient en effet les ecclésiastiques de l'école primaire, où l'enseignement religieux était désormais facultatif, elles privaient de surcroît les établissements religieux de subventions publiques. Circonvenant la méfiance de Desor en agitant le spectre d'une vaste réaction cléricale, Droz avait ainsi réussi à le convaincre de se rallier à la loi ecclésiastique dès le mois de novembre 1872¹. Par la suite, Desor se fera un défenseur convaincu du projet gouvernemental, et rejettera catégoriquement la séparation. Généralement plus respectueux de l'esprit des institutions démocratiques que ses camarades du parti radical, il fera même l'impasse sur ses principes, en s'associant tout d'abord à la rebuffade parlementaire signifiée à la pétition populaire en faveur de la séparation, puis en se félicitant discrètement du refus opposé à l'examen de la régularité du scrutin sur l'initiative du 14 septembre 1873.

Le sabordage du christianisme libéral neuchâtelois

Si Desor et ses compagnons s'étaient satisfaits de la loi ecclésiastique de 1873, c'était en grande partie parce qu'ils avaient l'assurance de pouvoir désormais pratiquer leur culte libéral en toute quiétude, au sein de la nouvelle église nationale. En définitive, tel ne sera pourtant pas le cas. Lors des élections paroissiales qui avaient suivi l'entrée en vigueur de la loi, le mouvement s'était en effet sabordé, dissuadant ses propres pasteurs d'entrer en lice. Même affaibli, le christianisme libéral était pourtant encore assez puissant, tant numériquement que symboliquement, pour enlever quelques paroisses au moins dans les centres urbains.

A priori surprenante, cette démission était logique. Elle résultait de l'aliénation imposée aux engouements des débuts. En sacrifiant la séparation pour gagner la révision, le protestantisme libéral s'était en effet soumis aux ordres de la majorité radicale. Et désormais, les radicaux tenaient fermement à la défense de cette église nationale dont ils avaient fait leur chose. Or, de l'avis général, celle-ci avait tout à perdre à la diffusion des thèses libérales. A raison, très certainement, on estimait que la plupart des Neuchâtelois se souciaient peu des nuances doctrinales. Mais on pouvait aisément admettre que si leur paroisse était confiée à un ministre libéral, à l'un ces extrémistes rationalistes qui défrayaient la chronique, une forte minorité de fidèles quitterait l'église nationale. Posés de la sorte, les termes du problème étaient clairs: le christianisme libéral faisait le jeu de la réaction, puisque les indécis et les traditionalistes s'ajouteraient aux orthodoxes pour affaiblir le protestantisme «national» de la République.

¹ Sur les lois scolaires de 1872, cf. ROBERT 1944: 49-52, JEANNERET 1993, 1994c: 100-102, FALLET 1994, SIEGENTHALER 1998. Résultant avant tout de l'agitation que ces mesures provoquèrent dans les rangs de l'orthodoxie protestante, leur effet sur les partisans du libéralisme religieux est attesté par certaines annotations dans le journal personnel de DESOR: 11.01.1872, 03.06.1872, 02.07.1872, 14.11.1872 (BPUN).

Avec la fondation de l'église évangélique indépendante, le schisme du protestantisme dans le canton devait confirmer ces craintes et conforter la résolution prise en mai 1873: inopportun au pays du radicalisme neuchâtelais, le christianisme libéral y avait vécu¹.

Le désaveu imposé à son idéal par les réalités politiques était cuisant pour Desor, qui tentera néanmoins de se convaincre que ces cinq années de lutte n'avaient pas été vaines. Si le christianisme libéral ne s'était pas implanté à Neuchâtel, s'il n'avait pas obtenu la séparation de l'Eglise et de l'Etat, Desor pouvait se consoler en s'attribuant le mérite de la désagrégation de ce pouvoir synodal qu'il avait toujours tenu pour une forme de totalitarisme théologique. Compte tenu des positions doctrinales de la nouvelle église nationale qui, en définitive, se distinguaient très peu de celles de l'église évangélique des orthodoxes², il peinait pourtant à se persuader du bien-fondé de l'exercice.

En fait, cette expérience malheureuse invitait Desor à s'interroger sur le sens et les limites de son activité politique. Celui-ci se souvenait maintenant avec quelque rancœur de la manière par laquelle ses camarades radicaux l'avaient exclu, dès juin 1870, de la commission parlementaire pour la séparation de l'Eglise et de l'Etat³. Or, c'était sur l'autel de l'unité du parti qu'il avait ensuite sacrifié ce principe de la séparation, qui lui était pourtant si cher. En retour, il n'avait été récompensé que par de nouvelles vexations, dont la dernière — le sabotage tactique imposé au christianisme libéral — devait lui servir de leçon. Prenant conscience de l'étroitesse de sa marge de manœuvre au sein de la majorité gouvernementale, il se sentait désormais peu disposé à se soumettre au joug de la discipline partisane. A l'avenir, Desor se montrera donc moins accommodant. Il devait en effet connaître d'autres divergences de vues avec son parti, dont les conséquences seront cette fois plus douloureuses.

¹ Dans ses papiers personnels, DESOR se montre extrêmement peu loquace sur l'extinction du christianisme libéral. On relève néanmoins, dans une lettre à Berthoud, 30.05.1873 (Archives CG), une allusion transparente qui confirme l'interprétation qu'avaient déjà proposé MONVERT 1898: 284-286 et MENOUJ 1973: 70.

² Cf. SIGGENTHALER 1997.

³ Cf. journal DESOR, 22.06.1870 (BPUN).

DES DOUTES AUX AMENDEMENTS

Abondamment médiatisée, la préhistoire avait focalisé l'attention du public cultivé et du monde savant dès la fin des années 1850. Une décennie plus tard, alors qu'une communauté de spécialistes s'était constituée autour d'un objet de recherche cohérent, ce passé lointain n'exerçait plus le même attrait. Les questions les plus captivantes semblaient résolues: la haute antiquité de l'humanité était établie, tout comme les principales étapes de son développement. En Suisse, la documentation de l'univers lacustre était telle que les grands tableaux de Bachelin et de Léon Berthoud paraissaient en livrer toute la substance. Après les publications de Desor (1865a), Keller (1854c, 1858, 1860, 1861, 1863b, 1866), Lubbock (1865), Lyell (1863), Morlot (1860), Mortillet (1867), Nilsson (1868a), Troyon (1860) ou Wilson (1862), la synthèse pouvait être tenue pour acquise.

Dans ces circonstances, le paysage de la recherche préhistorique connaît une mutation sensible. Celle-ci s'exprime entre autres par la désaffection d'un grand nombre de naturalistes¹, dont la sollicitude pour cet objet d'étude n'avait été liée qu'à la force de séduction des problématiques centrales de l'«antéhistoire». Desor n'était pas du nombre. Celui-ci continue en effet à suivre de près l'avancement des recherches, qui l'entraînent régulièrement à des voyages à l'étranger, de son propre chef ou à l'occasion des congrès internationaux. L'essentiel de son activité personnelle s'exerce cependant sur le terrain de l'archéologie locale; et si la prospection lacustre passe au second plan, il organise, accompagne ou supervise un bon nombre de chantiers de fouilles dans le canton de Neuchâtel, où il demeure un conférencier assidu. D'un point de vue quantitatif, on n'observe donc objectivement aucun fléchissement dans sa sollicitude pour l'archéologie. Pourtant, le ton plus mesuré qu'il emploie dans son journal personnel trahit une certaine dévaluation de cette activité dans son esprit. Or, on peut voir dans cet éloignement affectif une conséquence de l'évolution épistémologique de la préhistoire. Si celle-ci ne lui paraissait plus aussi enthousiasmante, c'est aussi parce que la signification de l'histoire ancienne de l'humanité devenait de moins en moins limpide.

LA PREMIERE CRISE DE CROISSANCE DE LA SCIENCE PREHISTORIQUE

Dans son discours d'ouverture du premier congrès international, Desor (1866k) avait dressé de la préhistoire un tableau synthétique éloquent et lumineux. Fondé à la fois sur ses propres recherches (principalement les *Palafittes*: 1865a) et sur les travaux de certains de ses collègues étrangers (notamment pour ce qui concernait l'époque de la Pierre taillée), ce tableau constituait une sorte d'aboutissement raisonné du modèle évolutionniste — un modèle agréé alors par l'énorme majorité des partisans des études préhistoriques. Aussi convaincant soit-il, ce modèle allait rencontrer pourtant des contradictions qui en relativisaient sensiblement la portée. En somme, c'était le concept même de progrès qui était remis en question. Et cette critique dépassait le domaine formel: mettant en cause la dynamique du changement, elle touchait au

¹

Cette évolution est néanmoins contrebalancée par le poids croissant de l'anthropologie au sein des études préhistoriques.

cœur de l'épistémologie du champ de recherche, au sens et à la signification des études préhistoriques. À peine baptisée, la préhistoire affrontait sa première crise de croissance.

Fondamentalement, personne ne doutait de la réalité d'un progrès dans le cours de l'histoire ancienne de l'humanité. Les critiques portaient sur la nature et la portée de ce progrès¹. Jusqu'alors, la notion était en effet demeurée suffisamment abstraite pour s'épargner une détermination explicite. Or les comparaisons toujours plus nombreuses et efficaces qu'autorisaient les outils méthodologiques et les nouvelles structures institutionnelles mettaient en lumière une diversité inattendue, dont l'ordonnancement schématique de l'évolutionnisme ne pouvait rendre justice. Dans ces circonstances, les préhistoriens devaient désormais s'entendre sur la définition et les modalités du progrès préhistorique, que l'évidence des faits n'autorisait plus à considérer a priori comme nécessaire, linéaire et régulier. À quels domaines de l'activité, de la pensée et de la vie humaines le progrès pouvait-il s'appliquer?

Posé ainsi, le problème paraît clair. Pour les contemporains, il semble néanmoins avoir été difficile d'en percevoir les termes. À cet égard, les flottements qui caractérisent désormais les positions de Desor nous paraissent révélateurs du malaise qui régnait alors dans la science préhistorique. Quelques semaines après le congrès de Neuchâtel, Desor publiait ainsi un article consacré aux dolmens (1866g) qui jetait sur la préhistoire un éclairage peu comparable avec les perspectives hardiment tracées dans son discours inaugural².

LE PHENOMENE MEGALITHIQUE: UNE LECTURE ETHNICISTE

À l'occasion de son voyage en Algérie, Desor avait pris connaissance de la richesse du phénomène mégalithique en Afrique du Nord. Alors qu'il n'avait pas encore visité les sites classiques du mégalithisme européen, la contemplation de ces concentrations de dolmens, en particulier dans la région de Constantine, devait lui laisser une forte impression. À vrai dire, ces monuments avaient déjà retenu l'attention de plusieurs savants européens. S'exagérant néanmoins avec une certaine complaisance la nouveauté de ses propres observations, Desor tiendra à leur accorder une portée considérable dans la compréhension du phénomène mégalithique en général, par le biais de sa thèse de l'antériorité des dolmens africains³. Ce faisant, et même si les conclusions auxquelles il aboutissait (l'origine africaine des populations européennes) ne manquaient pas d'originalité, il ne se conformait pas moins, dans les fondements et les termes de son raisonnement, à la lecture traditionnelle, historiciste et ethniciste, du mégalithisme.

¹ Dans le cadre d'une histoire des représentations, cette question nous paraît capitale. Il semble en effet que la remise en cause du modèle évolutionniste n'a pas constitué une *conséquence* du scepticisme social et philosophique croissant à l'égard de la notion de progrès: cette crise caractéristique de l'idéologie «fin de siècle» semble même plutôt postérieure. Elle pourrait donc résulter, en partie, de la critique scientifique — notamment préhistorique. De fait, alors que, comme l'a fait remarquer Anne RASMUSSEN (1996a: 9), les philosophes de la fin du XVIII^e siècle «*jeu appelaient*» à la raison pour constituer l'*armature intellectuelle des conceptions progressistes*», leurs héritiers du XIX^e siècle se fondaient sur la science. Dès lors, le progrès pouvait être soumis à une réfutation dotée d'une grande efficacité performative. Cf. également RASMUSSEN 1996b.

² En fait, Desor semble s'être attelé à cet article un an auparavant déjà; il en corrige les épreuves un mois après le congrès de Neuchâtel: cf. journal DESOR, 28.07.1865, 25.09.1866 (BPUN).

³ Cf. DESOR 1864u, 1865d: 54 sqq; voir déjà ci-dessus, p. 246.

Des monuments celtiques au peuple mégalithique

Dolmens, menhirs et cromlechs, les monuments mégalithiques ne constituaient pas un nouvel objet de recherche¹. Excitant la curiosité des antiquaires dès la Renaissance, ces vestiges imposants (auxquels on joignait d'ordinaire les tumulus) avaient été soumis à des interprétations diverses, qui visaient à résorber leur caractère énigmatique en les insérant dans les cadres plus fermes de la connaissance historique. Puisqu'ils étaient antérieurs à l'époque romaine, on en avait fait en Europe occidentale un trait caractéristique de la civilisation «celtique».

Alexandre Bertrand² (1863a, 1864), le futur conservateur du MAN, s'était toutefois élevé avec succès contre cette interprétation. Il relevait que les «monuments celtiques» de la tradition antiquaire regroupaient deux types de monuments funéraires très différents: les dolmens et les tumulus. Selon lui, ces deux types occupaient chacun un territoire propre³; les dolmens étaient concentrés sur les Iles britanniques, la Scandinavie, le nord de l'Europe, les côtes et les bassins septentrionaux et occidentaux de la France et de la Péninsule ibérique, ainsi que le nord de l'Afrique. Or cette répartition jurait avec le territoire reconnu aux Celtes par les sources antiques. Rien ne pouvait par conséquent justifier l'attribution des mégalithes, *stricto sensu*, au peuple celtique. Il ne s'agissait là que de l'héritage d'un état ancien de la recherche archéologique, lorsque l'«antéhistoire» se résumait encore aux seuls Celtes évoqués par les historiens de l'antiquité. Il fallait dès lors assigner ces monuments à une population antérieure: la «race mégalithique». Se fondant sur la répartition géographique, Bertrand devait ensuite déduire, de la densité décroissante des mégalithes, des côtes à l'intérieur des terres, la diffusion du phénomène: le peuple mégalithique s'était implanté en France par la voie maritime. Mais d'où était-il venu? Du nord-est de l'Europe. Selon les rares études archéologiques alors disponibles, les mégalithes scandinaves paraissaient en effet plus anciens; ils pouvaient y être attribués à l'âge de la Pierre, alors qu'en France, on les rapportait souvent à l'âge du Bronze, voire même à l'âge du Fer. Et en Afrique, ceux-ci paraissaient généralement à peine antérieurs à la conquête romaine. Bref,

[Les dolmens] sont des monuments non d'une époque, d'un âge particulier, mais d'une race qui, rebelle à toute transformation et à toute absorption par les races supérieures à elle qui ont peuplé de bonne heure l'Europe, après avoir été refoulée de l'Asie centrale vers les contrées du Nord, avoir suivi les bords de la mer Baltique et séjourné en Danemark, en a été de nouveau chassée, a remonté jusqu'aux Orcades; puis, redescendant par le canal qui sépare l'Irlande de l'Angleterre, est arrivée, d'étape en étape, d'abord en Gaule, puis en Portugal, puis enfin en Afrique, où les restes de ces malheureuses populations se sont éteints, étouffés par la civilisation, qui ne leur laissait plus de place nulle part.⁴

Moins de deux ans après Bertrand, l'antiquaire suisse Gustave de Bonstetten (1865a, 1865b) arrivait plus ou moins aux mêmes conclusions, auxquelles il ajoutait la dégradation progressive, du nord au sud, de l'architecture des dolmens, de même que la réduction de leur taille.

Jusqu'à un certain point, Desor (1865d, 1866g) partageait les positions de Bertrand et Bonstetten: les mégalithes n'étaient pas celtiques; ils ne pouvaient être assignés à une seule époque, et devaient être le produit d'un peuple spécifique. Il refusait cependant de reconnaître la migration proposée par ses collègues, à laquelle il en substituait une autre, du sud au nord. Or

¹ Sur l'ensemble de cette question, cf. COYE 1997: 182 sqq.

² Sur Alexandre Bertrand, cf. FOURNIER 2001.

³ Cf. la carte de répartition insérée dans BERTRAND 1873.

⁴ BERTRAND 1863b: 530, qui se fondait, pour les dolmens d'Algérie, sur un article de Louis FÉRAUD (1863) (cf. aussi FÉRAUD 1865).

cette migration ne différait pas seulement par la direction qu'elle avait connue, mais également par la dynamique qui la sous-tendait.

L'origine africaine des Européens

Pour Desor, l'attribution du phénomène mégalithique à un peuple spécifique n'allait pas de soi. Se défendant de reproduire en la matière les anciens réflexes de la recherche antiquaire, Desor (1866g: 264) tenait à souligner le soutien qu'il avait apporté, sur d'autres objets, aux principes de l'évolutionnisme culturel. En l'espèce, comme le travail de la pierre et de l'os, l'érection de menhirs pouvait être rapportée à un *"instinct"* partagé par l'humanité en général, à un stade primitif de son développement. Pour ce qui touchait aux dolmens, en revanche, ce point de vue ne lui paraissait plus plausible: de même que leur usage funéraire, leur forme très particulière en faisait selon lui un véritable «marqueur» ethnique¹.

Cette attribution ethnique ne le dispensait pas de s'interroger sur la datation du phénomène. En l'occurrence, Desor avait peine à admettre l'âge néolithique généralement retenu. Telle que la révélait l'étude des stations palafittiques, l'indigence des sociétés de l'époque de la Pierre ne s'accordait pas avec l'état de civilisation avancé dont témoignait à ses yeux la construction de monuments aussi imposants. Celle-ci devait en effet avoir réclamé, non seulement des moyens techniques perfectionnés, mais encore une conscience de leur propre force dont on ne pouvait créditer les hommes de la Pierre. De plus, puisque la diffusion du peuple mégalithique avait emprunté la voie maritime, la navigation sur l'océan n'avait certainement pas pu s'effectuer sur des embarcations aussi frêles et instables que les pirogues, seuls véhicules aquatiques attestés pour le Néolithique — surtout s'il s'agissait de la migration de tout un peuple. Mais en définitive, c'était l'étude du mobilier archéologique qui le conduisait à écarter la thèse néolithique. La fouille de nombreux dolmens, tant dans le Midi de la France qu'en Algérie, avait en effet mis au jour bon nombre d'objets métalliques², dont l'absence ordinaire ne résultait probablement que d'interdits religieux: pour les cultes liés aux cérémonies funéraires, les officiants auraient été astreints à l'usage de la pierre, sacralisée par son caractère ancestral. La beauté et l'élégance remarquables des haches polies découvertes dans les dolmens bretons paraissait confirmer cette hypothèse: il s'agirait de la production lithique d'une civilisation bien plus avancée. Cette datation paraissait trouver confirmation dans l'examen des monuments eux-mêmes: les blocs des dolmens, en particulier dans le Nord, étaient parfois taillés et ornés de gravures très profondes, assurément impossibles à réaliser sans outils métalliques.

Restait à examiner l'origine de ce peuple mégalithique. Pour Desor (1866g: 263), la thèse orientale soulevait une difficulté de taille, qui tenait à l'absence générale de dolmens en Europe centrale. Revenant sur les propositions de Bertrand, il s'insurgeait contre l'idée selon laquelle la migration du peuple mégalithique aurait trouvé son terme sur les côtes algériennes. Les découvertes récentes de dolmens en Tunisie, en Tripolitaine, en Haute-Egypte, et même au Liban et sur la rive orientale du Jourdain (avant de probables attestations encore plus à l'est) suffisaient à démontrer le caractère *"artificiel"* de cette thèse:

¹ On retrouve certainement ici l'influence, déterminante pour Desor, des enseignements de Nilsson sur la différenciation progressive des cultures humaines: voir ci-dessus, p. 89 sqq.

² De manière originale, DESOR (1866g: 265) s'intéresse également à la céramique des dolmens, qui lui paraît présenter, dans sa matière, ses formes et ses décors, les caractéristiques des âges métalliques. Voir également ci-dessus, p. 255.

Ce serait un chemin singulièrement long que ces fuyards auraient ainsi accompli, et il nous semble bien aventureux de prétendre qu'au terme d'une si vaste migration, ce peuple ait abouti au voisinage même de son point de départ.

En somme, il convenait de reconnaître la plus grande densité des dolmens en Afrique, notamment en Algérie. Celle-ci parlait en faveur d'une origine africaine, qui facilitait d'ailleurs la désignation ethnographique du peuple mégalithique. En effet, si la migration s'était effectuée du nord au sud, on voyait mal à qui l'attribuer: entre les Celtibères, les Pélasges, les Phéniciens ou d'autres peuples sémitiques, la recherche naviguait dans l'obscurité la plus totale. Si l'on admettait l'origine africaine, en revanche, la question ethnographique paraissait beaucoup plus aisée à débrouiller. Selon certains auteurs, les dolmens africains avaient en effet été érigés par les ancêtres directs des indigènes Berbères et Touaregs. Or, à ces deux populations modernes, de nombreux anthropologues assignaient une commune origine: un peuple désigné sous le nom de «Tamhu», qui avait entretenu, dès 2800 avant notre ère, des relations avec la civilisation égyptienne, et que les documents présentaient comme *"de race blanche et dotée d'un profil droit"*¹. Relevant furtivement la dolichocéphalie des crânes des dolmens africains, Desor (1865d: 69-70) devait cependant préférer délaisser la question anthropologique, jugeant peut-être que ces caractérisations contribuaient plus à l'embrouillement du problème qu'à sa solution.

Un peuple et sa migration: une impasse épistémologique

Malgré l'importance de leur désaccord, Desor, Bertrand et Bonstetten suivaient une logique identique: la logique ethnociste partagée alors sur cette question par l'ensemble de la communauté savante. Pour eux, les dolmens étaient le produit d'un peuple spécifique, qui aurait entrepris une vaste migration à travers l'Ancien Monde. De l'avis général, il ne restait plus qu'à nommer ce peuple et à retracer son itinéraire.

Posée sur de telles bases, la question pouvait difficilement être résolue par l'archéologie. Les fouilles de dolmens étaient en effet encore bien rares, et les dépôts secondaires que ceux-ci attirent inévitablement n'arrangeaient pas les choses. Tout en suivant une argumentation rationnelle, on pouvait ainsi, selon les données isolées recueillies, aboutir aux interprétations les plus contradictoires. À vrai dire, l'essentiel de l'argumentation reposait sur des analogies; or, par essence, les termes d'une analogie peuvent être inversés. De ce point de vue, le sens de la migration proposé par Desor était tout aussi justifié que celui défendu par ses contradicteurs.

Comme l'a souligné Noël Coxe (1997: 189-193), la problématique était sans issue: les deux parties partageaient un schéma explicatif identique. Niant la possibilité d'une troisième voie, les contradicteurs n'entrevoient pas la nécessité de démontrer la validité d'un schéma qui n'était fondé que sur des *a priori*. Dans ces circonstances, le débat était condamné à la stérilité: il ne portait que sur le choix des «faits» allégués. De part et d'autre, on se croyait autorisé à faire l'économie d'un argumentaire propre et cohérent: chaque partie se bornait à réfuter les affirmations de l'autre, estimant ainsi trancher en faveur de la proposition alternative.

¹ S'abritant derrière les affirmations de tiets, DESOR ne tente pas de démontrer ici (1866g: 268) la filiation ethnique qu'il avait reproduite auparavant (1865d). Il avait probablement pris conscience, dans l'intervalle, de l'extrême fragilité de cette démonstration. On notera que cette filiation semble l'avoir séduit dans un premier temps parce qu'elle permettait de faire des Kabyles (ou Berbères) modernes et des Lacustres les descendants d'une même souche. Or cette équivalence était rendue caduque par l'affirmation de l'âge post-néolithique de la migration du peuple mégalithique.

Développement contre dégénérescence: le diffusionnisme de Desor

Le principe de l'origine africaine des Européens ne pouvait évidemment manquer de frapper les esprits. La thèse de Desor provoquera ainsi des discussions assez soutenues, dont il pouvait se féliciter; du fait de sa stérilité, le débat s'éteindra toutefois quelques années plus tard. En définitive, et sans avoir pu s'accorder sur la solution du problème, la communauté savante avait écarté la proposition de Desor. Celle-ci était trop choquante pour être créditée du bénéfice du doute; elle était donc vouée à l'échec, pour des raisons dans lesquelles la science avait peu de part. D'ailleurs, la proposition inverse faisait l'objet d'une intense valorisation idéologique — en particulier dans l'Hexagone, où l'évocation d'une colonisation préhistorique de l'Afrique du nord paraissait légitimer celle, contemporaine, de l'Etat français¹.

Au-delà de la direction imprimée à la migration du peuple mégalithique, la thèse de Desor présentait un autre caractère d'originalité, qui ne semble pas avoir retenu l'attention des contemporains. Par principe, le diffusionnisme repose en effet sur des conceptions dégénérationnistes: au fil du temps et au gré des contrées parcourues, l'élément diffusé perd la pureté dont il était revêtu dans son centre d'origine. Or, de manière insolite, la thèse de Desor associait la dégénérescence du phénomène mégalithique au progrès de ses propagateurs: du sud au nord, les dolmens étaient certes toujours plus rares, mais le peuple mégalithique connaissait un développement progressif des autres formes de la vie sociale et économique.

En vérité, il semble même que c'est le respect de la doctrine du progrès préhistorique qui avait conduit Desor à récuser la migration proposée par Bertrand. Lors du congrès de Paris, il avait ainsi rétorqué à ce dernier:

Comment donc expliquerait-on la contradiction qui résulte du rapprochement de ce fait de dégénérescence de la race des dolmens et celui de progrès continu qui se manifeste dans les palafittes, chez les hommes de l'âge de la pierre?²

C'était pour les mêmes raisons qu'il ne pouvait admettre l'âge néolithique accordé d'ordinaire aux dolmens: ceux-ci constituaient un fait de civilisation trop «avancé» pour intervenir aussi tôt; et selon les principes de l'évolutionnisme culturel, le passage à l'âge du Bronze ne marquait pas un progrès suffisant pour justifier l'abandon de la construction des dolmens.

En somme, Desor conciliait la lecture ethnociste du phénomène mégalithique avec le "*progrès continu*" qu'il s'était attaché à démontrer sur la question palafittique, mais dont la valeur était à ses yeux universelle. Assurément malaisée, une telle entreprise le contraignait à des écarts de méthode dont il n'était pas coutumier. Au fil de démonstrations dans lesquelles l'archéologie n'occupe que la portion congrue, Desor s'est en effet condamné à des raisonnements assez inconséquents, saisissant, au gré de ses besoins, dans l'anthropologie, la linguistique, l'histoire ancienne ou l'ethnologie des arguments *ad hoc* souvent contradictoires.

Par son aberration, la position de Desor témoigne de manière emblématique de la prégnance de la lecture ethnociste du phénomène mégalithique: les incohérences que cette lecture lui imposait pour ménager son évolutionnisme ne suffisaient pas à en questionner le bien-fondé. S'il n'était plus celtique, le «peuple des dolmens» n'en était pas moins résistant... En la matière, il faudra attendre près de dix ans avant d'assister aux premiers démentis³; et il faudra attendre

1 Cf. COYE 1993d: 105, 1997: 191.

2 DESOR 1867i: 219.

3 Cf. notamment BROCA 1873, MORTILLET 1876b, CAZALIS DE FONDOLUCE 1877.

plus longtemps encore pour que la thèse de *"la diffusion d'une idée religieuse, d'un culte organisé"*¹ supplante effectivement, dans la communauté archéologique, celle de la migration ethnique.

LE SPIRITUALISME ET LA «NATURE HUMAINE»

Le compromis ethniciste que Desor impose à la doctrine évolutionniste sur la question mégalithique doit être rapproché de ses positions philosophiques quant à la définition de l'humanité.

Sans conteste, Desor peut être qualifié de spiritualiste. Il n'a cependant jamais caché la séduction intellectuelle qu'exerçait sur lui le matérialisme défendu par certains de ses plus proches amis (notamment Vogt et le physiologue Jakob Moleschott)². De fait, Desor estimait que méthodologiquement, le matérialisme exerçait une action stimulante sur la recherche scientifique: en contraignant ses adversaires à expliciter leurs raisonnements, il permettait d'épurer leur pensée en la débarrassant des attendus idéologiques inconscients. Mais si Desor reconnaissait la valeur heuristique des approches matérialistes, il ne pouvait souscrire au matérialisme en tant que système explicatif. Comme la plupart de ses contemporains, Desor se défiait en effet de la métaphysique scientiste qu'impliquait le matérialisme. Pour lui, ses partisans étaient aveuglés par leurs propres a priori, par l'athéisme militant qui fondait leur démarche. Comment pouvait-on nier l'existence de tout ce qui échappait à l'examen scientifique? Prôné comme une vertu capitale dans la recherche scientifique, le doute ne devait pas se restreindre à l'objet de la science: il fallait l'étendre à la science elle-même. Dans certains domaines, la science et les savants devaient reconnaître leurs insuffisances. Forteresse ultime et inviolable du sacré sur terre, l'âme humaine demeurait ainsi irréductible à l'examen naturaliste.

Pour Desor, l'homme se distingue en effet radicalement du reste de la «création». Aspirant au beau et au bien (qui constituent les fondements de la religiosité), il touche, par cette âme qu'il a reçu seul en partage, à une dimension de gratuité qui défie l'examen de la raison.

Transformiste, Desor admet volontiers l'origine simienne de l'humanité. Pour lui, cependant, contrairement aux thèses matérialistes, cette filiation ne contredit pas la particularité radicale de l'humanité. En transformant le singe primitif en homme, l'évolution a inauguré dans l'histoire de la nature un nouveau genre, voire même un nouveau règne: le règne humain — un règne appelé à couronner la Nature, conformément aux convictions finalistes de Desor.

Le monogénisme: de l'exigence humaniste à l'impératif épistémologique

L'humanisme fonde la définition que Desor défend à propos de l'humanité. En l'espèce, ses positions constituent même la suite scientifique du combat moral et politique de ses compagnons abolitionnistes américains. On ne s'étonnera donc pas de sa défiance à l'égard des

¹ MORTILLET 1877: 157.

² Sur le matérialisme (allemand) et ses principaux défenseurs, cf. GREGORY 1977; sur Vogt, cf. PONT & AL. 1998 (PONT 1998b). A propos des limites fluctuantes entre matérialisme et spiritualisme (notamment en matière anthropologique et préhistorique), cf. RICHARD 1998.

thèses polygénistes¹. Affirmant la multiplicité des «centres de création» de l'humanité, le polygénisme pratiquait une démarcation rigoureuse entre les «races», qui se voyaient reconnaître des propriétés et des facultés inégales; de proche en proche, cette démarcation pouvait même conduire à la définition d'«espèces humaines» distinctes. Aux Etats-Unis, ces thèses s'étaient vues instrumentalisées au profit du parti esclavagiste, qui avait contribué à leur popularité — mais qui les avait également discréditées dans de larges pans de l'opinion publique et de la communauté scientifique.

Par l'attitude de Desor, on peut juger de l'ampleur de ce discrédit. En fait, sans même se sentir astreint à des justifications, il repousse souvent d'un revers de main les arguments qui paraissent accréditer le polygénisme: la condamnation est tellement évidente que le réquisitoire est superflu. En vérité, il semble que pour Desor, la thèse inverse, le monogénisme, ne constitue pas tant une proposition anthropologique qu'une position de principe. Il s'agit de la *direction* que doit suivre, a priori, l'étude de l'homme. Comme tant de ses contemporains, Desor est en effet animé d'une ferme conviction dans les vertus émancipatrices de la Science: les progrès de la recherche doivent assurer les bases positives de la morale, de la vérité et du bien commun. A ses yeux, une science propre à ruiner l'exigence primordiale de la fraternité humaine ne saurait dès lors être qu'une fausse science, une science fourvoyée. Avec ou sans arguments rationnels permettant de déterminer la nature et la source de ce fourvoiement, il convient ainsi de se défier du polygénisme. Lorsqu'on les considère sous cet angle, les inconséquences dont Desor fait preuve dans son traitement de la question mégalithique paraissent par conséquent plus compréhensibles.

Un héritage génétique commun pour les populations de l'Ancien Monde

Desor n'adoptait pas l'ethnisme pour défendre, contre ses voisins, ses prédécesseurs et ses successeurs, la spécificité du «peuple des dolmens». S'il consentait à cette lecture, c'était au contraire parce qu'il y voyait le moyen de défendre l'héritage génétique commun des populations des trois continents de l'Ancien Monde. Certes, sa thèse ne pouvait suffire à établir la validité du monogénisme: le peuple des dolmens n'était en effet pas arrivé en terrain vierge; il n'avait par ailleurs pas couvert toute la surface du globe. Néanmoins, comme on l'a relevé, le monogénisme constitue pour Desor un objectif, une orientation à suivre, plus qu'une stricte proposition anthropologique. A ses yeux, il convient donc de saisir toutes les opportunités permettant de souligner la proximité anthropologique de populations diverses — en attendant la démonstration ultérieure de l'origine commune de *tous* les hommes. Dans cette perspective, on s'explique mieux son opposition à Bertrand et Bonstetten: tous deux faisant des dolmens l'œuvre d'une race condamnée à l'errance et à l'extinction, le peuple mégalithique était par conséquent privé de toute relation de paternité avec les populations modernes.

Lorsqu'il s'agissait d'élargir l'ascendance de l'humanité moderne, Desor n'était d'ailleurs guère soucieux de cohérence. Dans une publication tardive consacrée aux "*pierres à écuellen*" (1878b), il révisera ainsi sa datation du phénomène mégalithique, pour se rallier à l'âge néolithique défendu par l'énorme majorité de ses collègues². Et alors qu'il avait auparavant affirmé que les dolmens

¹ Voir ci-dessus, p. 124; BLANCKAERT 1995c, 1996b.

² Trois ans auparavant, DESOR (1875b) assignait pourtant encore les pierres à écuellen à l'âge du Bronze.

seuls étaient justiciables d'une attribution ethnique en raison de la complexité de leur architecture, il adoptait désormais la même lecture pour les pierres à cupules — un fait de civilisation pourtant nettement plus élémentaire. Mais contrairement aux dolmens de Bertrand et Bonstetten, les pierres à cupules n'étaient pas le produit d'une race éteinte: elles constituaient le premier témoignage de la colonisation du continent européen.

Pour la plus grande partie de l'Europe, Desor dresse un catalogue sommaire de ces monuments dont il conteste l'interprétation sacrificielle. Pour lui et à la suite de Keller (1870),

[Ces écuelles] avaient pour but essentiel de marquer de signes indélébiles certains blocs destinés à rappeler une circonstance ou un événement dont le souvenir était de nature à se perpétuer. Il était sans doute réservé à la tradition orale d'en interpréter la signification et de la transmettre de génération en génération. (...) Elles étaient les auxiliaires naturels de la tradition sans en être les interprètes (...).¹

Or, si de tels monuments pouvaient être observés partout où on les avait cherchés en Europe, des témoignages récents attestaient leur présence jusque dans le sous-continent indien. Desor n'allait donc pas se faire prier, pour y voir la marque "*d'une parenté primitive, une confirmation de l'hypothèse qui place nos origines dans les montagnes de l'Indostan*"². L'archéologie rejoignait par conséquent la linguistique pour conclure à la matérialité de la migration aryenne. A l'exception de quelques reliquats de l'époque troglodytique, "*de race probablement mongole, dont les Lapons sont en Europe les derniers rejetons*"³, tous les peuples de l'Ancien Monde partageaient ainsi une commune origine, qui constituait également la source de la civilisation, qu'on faisait alors débiter au Néolithique, avec l'économie de production.

Deux ans auparavant, Desor (1876b) avait présidé au dégagement d'un dolmen qui figurait l'un des premiers monuments de ce genre mis en évidence en Suisse: le dolmen d'Auvernier. Situé au bord du lac de Neuchâtel, celui-ci abritait une vingtaine d'inhumations que Desor rapportait aux habitats palafittiques voisins. Le mobilier funéraire était principalement constitué de matériaux caractéristiques du Néolithique, qu'accompagnaient quelques pièces de l'âge du Bronze. Or, pour Desor, ce mobilier permettait de dater le monument "*de la fin de l'âge de la pierre, alors que les habitants des palafittes n'avaient encore que des rapports peu fréquents avec les fournisseurs du bronze*"⁴. A proximité immédiate du dolmen, on avait même recueilli quelques objets plus récents, de l'âge du Bronze et du premier âge du Fer, qui devaient à son avis être rapportés à des incinérations qui auraient échappé aux ouvriers. Selon lui, on avait donc affaire à un cimetière dont l'usage se serait perpétué d'un âge à l'autre, "*alors même que les rites funéraires avaient changé*".

On le voit, ceci nous éloigne toujours plus de la théorie qui a eu cours au début des études préhistoriques, d'après laquelle les peuples de l'âge du bronze appartiendraient à une race particulière qui serait venue se substituer à la race de la pierre. (...). La découverte d'Auvernier ne fait que corroborer l'unité et la continuité de race des peuples préhistoriques (...).

¹ DESOR 1878b: 18-19.

² DESOR 1878b: 39. Desor se fait maintenant plus discret sur l'itinéraire de la migration: les Aryens pourraient désormais être passés en Europe par la voie africaine: "*Il nous resterait à rechercher par quelle voie ces colons sont arrivés en Europe, si tous ont suivi le même chemin ou s'il y a lieu d'admettre des flots incessifs, ayant pris des routes différentes*" (DESCOR 1878b: 43).

³ DESOR 1878b: 43. Voir ci-dessous, p. 326-328.

⁴ DESOR 1876b: 275 (274-276 pour les citations suivantes). Sur le dolmen d'Auvernier, cf. aussi GROSS 1876. Cf. également le dossier "*Familles d'Auvernier*" (ALÉN).

A la vérité, Desor n'aura pas toujours été aussi catégorique. Après son départ des Etats-Unis, sa foi dans l'origine unique de l'humanité avait été soumise à rude épreuve. Dix ans auparavant, tout en félicitant Quatrefages (le champion du monogénisme dans l'anthropologie française) pour son ouvrage sur les Polynésiens (1864) qui lui paraissait apporter une contribution de taille à la défense de la thèse monogéniste, Desor reconnaissait ainsi que s'il n'avait pas abandonné ses "*anciennes convictions*", celles-ci étaient toutefois "*ébranlées (...) par les résultats de mes études archéologiques*"¹.

De fait, il semble que Quatrefages a joué un rôle notable dans le raffermissement des convictions de Desor. En 1873, celui-ci avait en effet consacré un petit article à des matériaux de l'âge du Bronze que lui avait communiqués un ancien étudiant neuchâtelois émigré en Sibérie. Rapprochant ces matériaux du mobilier des palafittes suisses avec lequel ils partageaient certains traits, Desor (1873e: 455) relevait leur beauté et leur élégance, qui attestaient "*une culture très développée, plus avancée que celles de nos palafittes de l'âge du bronze*" — une supériorité que confirmait l'analyse métallurgique. Lorsqu'il s'était agi d'interpréter ces vestiges, Desor s'était cependant montré très prudent. Puisque en l'état, on ne pouvait leur trouver de parallèles dans les civilisations voisines, il s'était résolu à y voir le produit d'une civilisation indigène, qui "*serait arrivée à une culture remarquable, sans qu'il en soit resté aucune trace dans la chronique ou dans l'histoire*". S'il s'autorisait à "*évoquer les vagues souvenirs que la tradition paraît avoir conservés dans l'Asie septentrionale, d'un peuple de Tschoudes, dont la puissance aurait été considérable, et dont l'influence se serait même étendue jusqu'aux confins de l'Europe*", Desor (1873e: 456) n'en concluait pas moins que "*Ce peuple aurait complètement disparu*".

Intervenant devant la Société d'Anthropologie de Paris, Quatrefages (1873) avait alors souligné l'intérêt de ces matériaux. Moins prudent que Desor, le professeur d'anthropologie estimait en effet que ce modeste article jetait une lumière nouvelle sur la question capitale du peuplement de l'Europe. A ses yeux, cette brillante civilisation sibérienne avait de fortes chances de constituer la souche originelle des grandes migrations orientales établies par la linguistique, et que l'archéologie avait jusqu'alors peiné à localiser. Comme on pouvait difficilement imaginer qu'une civilisation aussi florissante ait éclos sous le climat de la Sibérie moderne, on était raisonnablement conduit à admettre qu'en cette époque reculée, ces contrées jouissaient d'un régime météorologique bien plus hospitalier. Au-delà de leur point d'origine, on semblait donc disposer désormais de la *cause* de ces grandes migrations: une sévère dégradation climatique à l'est de l'Oural.

Sur le moment, Desor soignera une certaine réserve face à l'interprétation de Quatrefages: l'argument de départ lui paraissait un peu maigre pour un problème aussi important. Secrètement, il était néanmoins flatté de voir invoquer son travail en faveur d'une théorie qu'il considérait comme "*la conception la plus grandiose*", une théorie qui devait à ses yeux "*naturellement tenter ceux qui sont à la fois géologues et archéologues*"². Bientôt, Desor cédera à la tentation: l'écho considérable³ que rencontrait son étude avait emporté ses réserves initiales.

¹ Lettre de DESOR à Quatrefages, 28.12.1866 (AEN). Cf. également DESOR 1868h.

² Lettre de DESOR à Morillet, 11.06.1873 (AEN).

³ Un écho dont attestent les nombreuses éditions séparées que cet article connaîtra la même année: cf. DESOR 1873f, 1873g, 1873h, 1873i, 1873j, 1873k; cf. également DESOR 1873k. Il est vrai que DESOR n'avait pas ménagé la publicité à l'égard de sa découverte: cf. ainsi, entre autres, ses lettres à Gozzadini, 26.04.1873, Lindenschmit, 26.04.1873, Worsaae, 26.04.1873, Virchow, 28.04.1873, et Lubbock, 29.09.1873 (AEN). A l'occasion des recherches entreprises dès 1879 dans le Caucase par Ernest CHANTRE (et pourtant soutenues par QUATREFAGES), l'étude de Desor semble néanmoins avoir déjà été oubliée (cf. LORRIE 1998); dans la correspondance échangée par DESOR avec ces derniers (AEN), la question n'est même pas abordée.

Le monogénisme au défi des hommes fossiles

Lorsque Desor avait confié à Quatrefages que ses "*études archéologiques*" avaient "*ébranlé*" sa conviction monogéniste, il faisait assurément référence aux débats virulents qui agitaient la communauté savante à propos des origines de l'humanité¹. L'acceptation des conclusions de Boucher de Perthes quant à la haute antiquité de l'homme avait en effet autorisé, puis suscité la divulgation d'une quantité de découvertes de vestiges humains préhistoriques, qui faisaient l'objet d'une publicité considérable. Certes, l'interprétation (et surtout le classement) de ces fossiles demeuraient matière à controverse; mais il était désormais impossible de nier que des hommes avaient peuplé la terre alors que celle-ci connaissait une configuration différente, et qu'elle était soumise à d'autres climats.

En soi, l'ancienneté du peuplement humain n'avait rien de contrariant pour le monogénisme. Ce qui troublait Desor, c'était la diversité anthropologique dont témoignaient les innombrables fossiles allégués: dès ces temps originels, des hommes très différents paraissaient avoir coexisté à la surface du globe. Cette diversité «originelle» contredisait les a priori phylogénétiques en vigueur, selon lesquels le mouvement du «primitif» à l'«évolué» devait coïncider avec un processus de complexification et de différenciation. Et pour les polygénistes, elle confirmait la thèse des origines séparées de l'humanité.

Cette diversité était pourtant toute relative. Avant l'exhumation du «Pithécantrope» de Java, à l'extrême fin du XIX^e siècle, on n'avait en effet découvert aucun ossement de ce que l'on désigne aujourd'hui par le terme d'«*homo erectus*». De plus, la plupart des fossiles néandertaliens mis au jour s'étaient vus disqualifier comme «pathologiques», et avaient été rejetés par la très grande majorité des savants. D'une certaine manière, cette diversité était donc un artefact de la recherche. De fait, la nouveauté des découvertes et la précarité des échanges scientifiques entravaient les comparaisons. Mais c'est surtout la disparité des critères descriptifs qui embrouillait la question: d'un savant à l'autre, des fossiles analogues se voyaient dotés de signalements souvent totalement divergents. De surcroît, la communauté anthropologique n'était guère préparée à l'extension subite de la chronologie préhistorique. Même si l'on avait ouvert toutes grandes les portes du temps géologique, le Paléolithique demeurait perçu comme une unité chronologique: globalement, tout ce qui était paléolithique apparaissait extrêmement ancien. On peinait par conséquent à s'expliquer l'éparpillement apparent des données, pour une séquence qu'on envisageait comme un tout.

Cela dit, c'était l'absence d'accord sur le schéma explicatif de la phylogénie humaine qui constituait l'obstacle principal pour une classification satisfaisante des fossiles².

Desor, la filiation et l'origine de l'humanité

On a vu que Desor s'était rallié au transformisme dès la seconde moitié des années 1850 — une position qu'en paléontologie, il ne défendra explicitement qu'à la fin de la décennie suivante³. En matière anthropologique, il fera preuve jusqu'à sa mort d'une prudence encore plus marquée, puisqu'il n'exprimera jamais clairement ses positions quant à la filiation des «races»

¹ A ce propos, cf. BOWLER 1987.

² DELISLE 1998 présente de manière synthétique les problèmes auxquels achoppait alors la reconstruction des origines de l'homme. En fait, le débat était compliqué par la juxtaposition de trois thèmes aux corrélations aléatoires: le transformisme, la question aryenne et la querelle polygénisme/monogénisme.

³ Voir ci-dessus, p. 161.

humaines pourtant fréquemment évoquées dans ses publications sur l'humanité préhistorique. De fait, la question était sensible; Darwin lui-même avait longuement médité l'extension de sa théorie à l'espèce humaine. Néanmoins, lorsque douze ans après *On the Origin of Species* (Darwin 1859) paraît enfin *The Descent of Man* (Darwin 1871), Desor trahit sa pensée: passant immédiatement à la conclusion du naturaliste anglais, il note dans son journal qu'il la "trouve un peu lourde et encore trop craintive bien qu'il affirme que nous descendons d'êtres inférieurs"¹.

En vérité, Desor semble avoir admis le principe de l'origine simienne de l'homme dès le début des années 1860. Ce qui surprend de la part d'un spiritualiste tel que lui s'explique par son attitude à l'égard du *mécanisme* de l'homínisation. Sur cette dernière et vitale question, Desor fait en effet preuve d'une abstention absolue, qu'on peut qualifier de «militante». Si pour Desor, l'homme appartient bien à la nature, si par son être physique, il est un primate, il se distingue néanmoins de ses cousins et de ses ancêtres simiens par une caractéristique fondamentale: l'âme. Selon Desor, les spéculations sur la transformation physique du singe à l'homme moderne sont vaines. Car entre le singe et l'homme, la distinction pertinente n'est pas physique, mais morale: un abîme les sépare et les rend incommensurables. En définitive, le mécanisme de l'homínisation n'est pas du ressort de la science. Car la présence de l'âme chez l'homme ne peut résulter d'un processus physique et naturel: il s'agit d'un événement à caractère surnaturel. Sous une forme ou une autre, c'est le souffle divin qui, un beau jour, a donné naissance à l'homme. Puisant dans le patrimoine biologique simien, il a transfiguré la nouvelle espèce en la dotant d'une âme.

Pour partie, son abstention est donc méthodologique: Desor refuse d'entrer en matière sur les causes premières, insondables par essence. Il s'agit à ses yeux d'une affaire de foi et de conscience personnelles. Il semble toutefois que cette abstention est également guidée par la conscience de ses propres insuffisances. Car si Desor sait qu'il n'est pas habilité à défendre des raisonnements philosophiques ou théologiques, il n'est pas non plus dupe de son incompetence en matière anthropologique. Son abstention ne touche en effet pas uniquement la question de l'origine de l'homme: elle s'étend, jusqu'à un certain degré, à la problématique générale de la phylogénie humaine. Dans ses nombreux écrits sur l'homme primitif, Desor ne tente jamais la moindre proposition explicite de filiation entre les fossiles qu'il discute. A lire ses contributions, on constate tout au plus qu'il partage avec bon nombre de ses contemporains la présomption de la succession fondamentale de deux «races», une population «mongoloïde», «finnoise», «lapone» ou «touranienne» ayant précédé l'homme moderne (européen), lui-même descendant de la race «aryenne»².

Comme on l'a vu³, ce schéma général, qui flottait dans une profonde indécision chronologique, demeurait extrêmement instable. Ainsi, l'ancienne hypothèse d'un passage de la brachycéphalie à la dolichocéphalie était désormais contredite par quantité d'observations⁴. Cette hypothèse était donc trop réductrice, et devait être sérieusement aménagée. Comme le relevait Desor (1872i),

¹ Journal DESOR 21.04.1872 (BPUN); Desor avait visiblement mis quelque temps à se procurer cet ouvrage, qu'il a lu dans sa version originale.

² Cf. notamment DESOR 1876c: 21-27, ainsi que sa présentation des sépultures découvertes au Crot du Charnier, à Solutré: DESOR 1869d.

³ Voir ci-dessus, pp. 257, 323.

⁴ Sur le rôle de Paul Broca dans la révocation de cette «vulgate ethnogénique», cf. BLANCKAERT 1989.

Il faut que nos collections s'augmentent encore beaucoup avant que l'on parvienne à démêler le caractère constant et typique au milieu des variations individuelles qui ont joué un rôle considérable dès la plus haute antiquité.

Pour lui, le schéma «mongoloïdes/aryens» présentait du moins l'avantage de maintenir la variabilité biologique humaine dans des limites restreintes. En rattachant les populations primitives au rameau mongoloïde, aux peuples lapons et apparentés toujours existants, évidemment interféconds avec les descendants européens de la «race aryenne», on assurait l'unité de l'espèce humaine.

En somme, un examen serein et global des fossiles invitait à des regroupements validant la doctrine monogéniste. Et si l'affaire était malaisée, elle était du moins plus légitime que la solution trop facile offerte par le polygénisme. Comme l'avait relevé Quatrefages (1864: 178):

Pour qui s'arrête à la surface, [le polygénisme] semble lever à peu près toutes les difficultés. — En réalité il ne fait que les dissimuler ou les nier (...). Le monogénisme, au contraire, semble multiplier et compliquer les problèmes. — C'est qu'il nous met en face de la réalité, nous forçant à voir toutes les questions nous en montrant toute l'étendue. (...) Il sollicite sans cesse nos efforts et les récompense par l'acquisition de vérités nouvelles.

LE RETOUR DE L'HOMME TERTIAIRE: LE CRANE DE CALAVERAS

Lorsque, dans un premier temps, Desor avait combattu l'hypothèse d'une humanité tertiaire¹, c'était avant tout pour défendre l'importance de l'âge glaciaire, qu'il faisait coïncider avec l'ouverture du quaternaire. Cette solution satisfaisait le finalisme de Desor, qui faisait débiter l'histoire de l'homme avec la dernière ère géologique.

Peu à peu, il avait pourtant implicitement abandonné son opposition au polyglacialisme: jouant sur les mots, il admettra bientôt l'existence de deux glaciations, qu'il présentait comme les phases successives du même phénomène, un épisode de réchauffement ayant en quelque sorte interrompu l'«âge glaciaire». Or, sur certains sites, des vestiges anthropiques étaient associés à la faune caractéristique de la première glaciation². Dès lors, en un certain sens, *"l'homme primitif et ses contemporains (...) n'ont pas seulement été témoins des péripéties diverses de l'époque glaciaire, mais [ils] existaient déjà (...) avant ce grand événement"* (Desor 1867j: 277). Or, pour le finalisme de Desor, cette approximation temporelle était gênante. Puisqu'il tenait à une corrélation forte entre l'histoire de la Terre et celle de l'humanité, l'apparition de l'homme devait intervenir *à la suite* d'un événement géologique capital — et non pas en un moment indéterminé, *au cours* d'une période géologique. Son choix se portera donc sur la formation (miocène) des dernières grandes chaînes de montagnes:

(...) Il nous semble que s'il est un événement qui soit de nature à expliquer un remaniement de la création et à servir de point de départ pour un ordre de choses nouveau, c'est bien le grand phénomène du soulèvement des Alpes et du Jura, auquel se rattache sans doute la formation de la Méditerranée.³

¹ Voir ci-dessus, p. 233.

² Desor s'appuie essentiellement sur les premières explorations de la grotte neuchâteloise de Cotencher (DESOR 1867k, 1872n, DUBOIS & STEHLIN 1932); pour lui, la faune (datant de la glaciation de Riss) y est surtout caractérisée par l'ours des cavernes.

³ DESOR 1867j: 277.

Dès 1867, à l'occasion du congrès de Paris, Desor est ainsi disposé à accepter une humanité tertiaire (pliocène). Cette bienveillance de principe sera mise à l'épreuve de l'archéologie, suite à l'annonce de la découverte d'un crâne humain dans des couches géologiques très anciennes, en Californie.

Mis au jour en février 1866 à une quarantaine de mètres de profondeur, à la base d'un puits de mine d'or, dans le comté de Calaveras, ce crâne avait été reconnu authentique par le géologue de l'Etat de Californie, Josiah Dwight Whitney (1867a, 1867b), professeur à l'Université de Harvard¹. Sensationnelle, cette découverte avait reçu une publicité considérable aux Etats-Unis. Et dès sa divulgation, elle avait été l'objet d'une violente campagne de dénigrement de la part des milieux religieux et conservateurs. S'étant emparés de l'affaire, certains organes de presse avaient alors diffusé les témoignages pourtant contradictoires de mineurs qui se disputaient la paternité de ce qu'ils présentaient comme une supercherie destinée à tourner en bourrique le savant « pied tendre » de Nouvelle-Angleterre. Rendu exagérément insouciant sur l'évaluation des conditions de trouvaille par la mauvaise foi évidente de ces critiques, Whitney défendra avec vigueur la régularité de la découverte, en se fondant sur l'intégrité des seuls intermédiaires. Ayant démontré le caractère réellement fossile du crâne, il estimait que le débat ne pouvait porter que sur l'âge exact du niveau géologique dans lequel celui-là était apparu.

Du fait de la charge émotionnelle, idéologique et politique véhiculée par cette affaire, les conditions étaient peu propices au développement du débat scientifique. Il semble ainsi que de nombreux chercheurs éprouaient un réel scepticisme à l'égard de la recevabilité du crâne de Calaveras, qu'ils n'osaient cependant exprimer publiquement, de crainte de faire le jeu du fondamentalisme religieux et de la réaction anti-scientifique. Officiellement, face à l'opinion publique, la communauté savante américaine apparaissait donc trompeusement unanime derrière Whitney et son crâne.

Le professeur de Harvard ne se méprenait évidemment pas sur la portée de la découverte, dont il souhaitait étudier soigneusement l'aspect géologique. Il attendra ainsi plusieurs années avant de porter le débat en Europe. Et pour ce faire, il choisira assez naturellement d'en communiquer la nouvelle à Desor, qu'il avait longuement côtoyé au sein du *Survey* géologique du Michigan². A vrai dire, s'il la jugeait "*fort intéressante*"³, Desor (1869c) n'accordera tout d'abord qu'une publicité mesurée à la découverte, se bornant à citer les propos de Whitney lors d'une séance de la SSNN⁴. En fait, Desor était peu désireux d'ouvrir lui-même la discussion. Lorsque, un an plus tard, il prend enfin position, c'est parce qu'à la suite des découvertes, par Jules Desnoyers (1863), puis par l'abbé Bourgeois (1867), d'artefacts présumés dans des couches tertiaires, le débat est désormais ouvert en Europe⁵. Renonçant à se prononcer sur ces dernières trouvailles, Desor (1870g: 447) affirme que le crâne de Calaveras "*ne peut offrir prise à aucun équivoque*". Dans ce jugement, il se fonde sur les témoignages recoupés de ses différents

¹ Sur cette découverte et la controverse à laquelle elle a donné lieu, cf. VAYSON DE PRADENNE 1932: 129-148, DEXTER 1986. La supercherie sera admise par la communauté scientifique au début du XXe siècle; sa démonstration, qui n'interviendra toutefois qu'après la Seconde Guerre mondiale (HEIZER 1948, 1962), a récemment été confirmée par de nouvelles analyses chimiques: TAYLOR, PAYEN & SIOTA 1992. En fait, le crâne avait été retiré d'une sépulture indigène vieille d'environ mille ans. Placé au fond du puits de mine en l'absence du prospecteur, il constituait un «innocent» canular à l'intention de ce dernier: enveloppé d'une gangue de concrétion, le crâne devait lui apparaître comme une petite géante...

² Voir ci-dessus, p. 137-139.

³ Journal DESOR, 22.02.1869 (BPUN).

⁴ Cf. lettre de WHITNEY à Desor, 04.02.1869, ainsi que la réponse de DESOR, 11.03.1869 (AFEN). On relèvera toutefois que LARTIER (1868/69), à laquelle Desor l'avait transmise, lira la lettre de WHITNEY à Desor lors d'une réunion de la Société géologique de France. Pour la diffusion de cette découverte en France, cf. DESOR 1870k.

⁵ Cf. notamment RICHARD 1991b, 1993c: 68-69, COYE 1997: 154-163.

informateurs aux Etats-Unis et se prévaut de l'autorité et de la probité qu'il reconnaît publiquement à son ami américain. Bref, l'homme californien est assurément très vieux; ce crâne pourrait même être le plus ancien vestige anthropique connu. Cela dit, Desor demeure conscient qu'entre la fin du tertiaire et le début du quaternaire, la datation des graviers aurifères de Calaveras reste pendante.

En Europe, l'homme tertiaire de Calaveras ne rencontrera pas un accueil très favorable. Les arguments sur lesquels Desor pouvait s'appuyer devaient apparaître particulièrement faibles à ceux qui n'avaient aucune raison d'accorder leur confiance à Whitney, et qui avaient eu vent des soupçons de supercherie qui circulaient confidentiellement parmi leurs collègues Outre-Atlantique. S'étant exposé par un soutien qu'il avait réitéré à l'occasion du congrès de Bruxelles, Desor (1873m) invitera alors son ami à publier le résultat définitif de ses investigations. Intimidé peut-être par la résonance du sujet, celui-ci en reportait en effet sans cesse la parution, au grand dam de Desor, qui n'hésitera pas à pilonner son ami d'exhortations insistantes¹. Quatorze ans après la découverte, Whitney (1880) publiait enfin son ouvrage de synthèse sur les formations aurifères californiennes. Quelques mois auparavant, en se fondant sur le manuscrit que lui avait transmis son ami, Desor (1879g) en livrait un résumé qui constituait une défense en règle de l'homme tertiaire.

Esquivant le problème des conditions de la trouvaille, Desor ne retenait que l'authenticité du crâne, confirmée par Jeffries Wyman, le professeur d'anatomie comparée de l'Université de Harvard; son caractère fossile était d'autre part démontré par des analyses chimiques². Desor reproduisait la détermination géologique du gisement, dont l'âge pliocène était désormais avéré. Dans ces terrains, on avait d'ailleurs mis au jour des empreintes de plantes jugées caractéristiques de cette époque par Lesquereux, le principal paléobotaniste américain. De même,

Les graviers aurifères ont fourni une quantité d'ossements de grands mammifères (...), non seulement d'espèces, mais même de genres éteints tels que de grands larnas (*Plauchenia*), d'un curieux pachyderme propre à l'Amérique (*Elotherium*), de chevaux du groupe des hipparions. (...) Les plus importants cependant sont les proboscidiens, spécialement les mastodontes et les éléphants (...).³

Pour Desor, la cause était entendue: l'homme avait fait son apparition à l'époque tertiaire, durant le pliocène. Sous sa plume, le tableau finaliste des origines de l'humanité était parfait: c'était la surrection alpine qui avait préparé l'avènement de l'homme sur terre.

Ainsi se réalisent les prévisions de notre ami Quinet qui ne pouvait admettre que l'humanité, la plus belle fleur de la création, fût éclosée au milieu des marécages et des brouillards de l'époque glaciaire: elle devait remonter plus haut, à une époque où le climat était plus propice et le ciel plus clément.⁴

¹ Cf. l'abondante correspondance entre DESOR et WHITNEY (AEN). Une lettre d'Ernest HAMY, 22.11.1874 (AEN) montre qu'à la suite des tergiversations de Whitney, Desor commençait à éprouver de sérieux doutes sur la trouvaille.

² DESOR 1879g: 14. Ces analyses constituent l'un des premiers exemples d'application de la chimie à l'expertise anthropologique aux Etats-Unis; elles confirmaient cependant uniquement l'ancienneté du crâne (déterminée par la perte de matière organique), et non pas son âge. La pertinence du taux de fluor étant alors inconnue, son absence (pourtant mise en évidence) ne put être retenue contre la datation pliocène.

³ DESOR 1879g: 10-11, qui signale également (12) "un certain nombre d'ustensiles (...) recueillis dans les mêmes graviers aurifères. Ce sont des espèces de lances, des haches en pierre et surtout des mortiers destinés probablement à broyer certaines graines ou noyaux". En fait, ces artefacts étaient d'âge récent; ils n'avaient abouti en surface de ces couches dégagées sur un plan incliné qu'à la faveur de l'érosion provoquée par les creusages hydrauliques.

⁴ DESOR 1879g: 16 (qui faisait référence à QUINET 1870: II, 2-5). Cf. déjà DESOR 1876c: 13.

Les silex de l'abbé Bourgeois et l'«anthropopithèque» de Mortillet

La défense par Desor de l'homme pliocène de Calaveras peut surprendre, dans la mesure où l'histoire de l'archéologie a surtout retenu son opposition à un autre homme tertiaire: celui allégué par Bourgeois sur la base de silex mis au jour à Thenay, en France. De fait, sa position favorable sur la question californienne est passée relativement inaperçue de ses contemporains: à l'époque, le grand débat s'est en effet articulé sur les trouvailles de Thenay. Largement popularisées ensuite par Mortillet, celles-ci avaient été longuement débattues lors du congrès de Bruxelles, en 1872. Et ici, l'opposition de Desor (1872i, 1873n) avait été très visible, puisqu'il s'était trouvé minorisé au sein de la commission d'experts chargée de l'examen des silex¹.

L'objection de Desor était néanmoins justifiée: les silex de Thenay n'avaient pas été taillés de main d'homme — leurs cassures étaient naturelles. Il serait toutefois erroné d'en conclure à l'expertise supérieure de Desor en matière de technologie lithique². Si, à la différence de la majorité de la commission, il ne s'était pas laissé aveugler par ses propres attentes, c'est probablement plutôt parce qu'à la différence du crâne de Calaveras, les silex de Bourgeois n'étaient pas postérieurs, mais contemporains de la surrection alpine. Or l'éventualité d'un homme non plus pliocène, mais miocène, ruinait le tableau finaliste si séduisant qu'il avait échafaudé dès le congrès de Paris, en 1867.

L'opposition de Desor trouve encore une autre explication: contrairement à l'homme de Calaveras, l'auteur présumé de l'«industrie» de Thenay n'était pas matériellement connu. Or Mortillet (1868c: 182, 1874, 1879), le chef de file des préhistoriens français, n'en estimait pas moins pouvoir le reconstruire *"empiriquement"*. Selon ce dernier, l'artisan de ces silex tertiaires n'était en effet pas un homme: c'était le *"précurseur"* de l'humanité, auquel il donnera bientôt le nom d'*"anthropopithèque"*³ — qu'il préférerait à celui de «pithécantrophe» forgé par Ernst Haeckel (1868a, 1868b⁴). Selon Mortillet, la rapidité des transformations physiques était proportionnelle à la complexité des organismes. Chez l'homme, l'évolution culturelle avait remplacé l'évolution biologique durant les temps récents; mais il ne pouvait en aller ainsi au-delà de l'époque quaternaire. Et puisque les faunes mammifères avaient connu de profondes transformations depuis l'âge miocène, l'artisan des silex de Thenay ne pouvait appartenir à la même espèce que l'homme moderne. Il s'agissait d'un ancêtre différent, mi-singe, mi-homme.

Pour Desor, cet «homme-singe», cette créature monstrueuse du matérialisme qui niait la nature humaine, était inacceptable. À vrai dire, il ne daignera pas engager le débat sur cette construction théorique; mais il n'en pensait pas moins⁵. Car il disposait d'une évidence solide à

¹ À vrai dire, le jugement favorable de la commission semble avoir été extrêmement peu enthousiaste (cf. STEENSTRUP & AL. 1873; à ce propos, cf. COYE 1997: 157, 162). Selon Emile CARTAILHAC, il leur aurait quasiment été extorqué sous la pression des circonstances: *"on ne doit pas considérer comme sérieux et définitif la conclusion de la Commission"* (lettre à Desor, 01.11.1880], AEN). Quoique tardif, ce témoignage nous paraît d'autant plus plausible que l'acceptation alors générale de l'homme tertiaire ne pouvait motiver une rétractation diplomatique de la part de Cartailhac.

² Dans les archives et les publications, nous n'avons trouvé nulle part la mention de l'observation de fractures dues à l'alternance de chaud et de froid extrêmes. Quelques décennies plus tard, à l'occasion du discours prononcé lors de son entrée à l'Académie espagnole d'histoire, l'anthropologue Manuel ANTON Y FERRANDIZ (1917: 32) signalera pourtant expressément l'importance de telles observations effectuées par Desor lors de son voyage au Sahara: selon lui, ces observations auraient influé sur le jugement défavorable de certains membres de la commission d'experts (aimable communication d'Élodie RICHARD).

³ Sur toute cette question, cf. RICHARD 1991b, 1993c, LAURENT 1995; cf. également RICHARD 1998: 30 sqq.

⁴ En Allemagne, la thèse de Haeckel sera très mal acceptée dans la communauté scientifique; pour une démolition en règle, cf. RÜTIMAYER 1868/69.

⁵ Même dans leur correspondance (AEN), MORTILLET et DESOR s'abstiendront d'entrer en matière sur la question: conscients que leurs positions respectives étaient absolument irréconciliables, ils se bornent à échanger quelques piques allusives.

opposer aux conjectures extravagantes de Mortillet et de ses disciples¹: le crâne de Calaveras. Or, si l'homme tertiaire californien était doté d'"arcades sourcilières très prononcées", il présentait dans l'ensemble des caractéristiques similaires aux indigènes américains modernes. Wyman concluait même "que le crâne de Calaveras occupe un rang relativement élevé, parmi les types américains (...). Au total c'est du crâne des Esquimaux qu'il se rapproche le plus"². Au fil des millénaires, l'humanité n'avait donc pas connu d'évolution biologique sensible: aussi ancien soit-il, l'homme tertiaire était physiquement comparable à ses descendants modernes. Bref, par-delà les particularités raciales, l'espèce humaine était une et indivise, tant dans l'espace que dans le temps.

L'humanisation de l'homme fossile contre la déshumanisation du primitif

Pour ses partisans, l'anthropopithèque répondait à un besoin épistémologique impérieux. Comme on l'a vu, les fossiles reconnus alors disponibles partageaient des caractéristiques jugées excessivement modernes pour accréditer la doctrine transformiste en anthropologie³. Afin d'assurer la thèse d'une évolution physique du singe à l'homme, il était en quelque sorte nécessaire d'inventer le «chaînon manquant» qui faisait encore défaut⁴. Parallèlement, la plupart des préhistoriens et des anthropologues transformistes se résolurent à récuser l'ancienneté de la plupart des fossiles préhistoriques disponibles: de par leurs caractéristiques «modernes», les squelettes mis au jour en contexte paléolithique devaient résulter de perturbations. Pour eux, il s'agissait d'inhumations postérieures (néolithiques, à tout le moins) qui avaient traversé les niveaux paléolithiques⁵. Par un raisonnement circulaire, on estimait d'ailleurs que le principe même de l'inhumation attestait un âge récent, puisque l'homme primitif ne pouvait être crédité de la conscience morale que supposait la pratique de la sépulture.

Afin de dégager un espace propice au développement progressif, la communauté scientifique relativisait donc globalement l'humanité des préhistoriques⁶. Et pour rendre cette relativité plus crédible, on s'attachait concurremment à élargir le spectre de l'humanité moderne, aux plans tant physique que moral. Subtilement déshumanisées, les races modernes «inférieures» constituaient en somme les premières étapes d'une échelle dégressive qui menait insensiblement à l'anthropopithèque virtuel.

¹ Notamment Abel HUVIACQUE (1877), qui s'estimait autorisé à "dresser le portrait physique et mental idéal d'un être intermédiaire entre l'homme et le singe" (RICHARD 1991b: 27).

² Cité et trad. de l'anglais par DESOR (1879g: 13).

³ Voir ci-dessus, p. 326 sqq. On notera que Desor était néanmoins en possession d'un moulage "de la surface externe et interne du crâne du Neanderthal" que lui avait adressé le physiologiste berlinois Emil DUBOIS-REYMOND: lettre à Desor, 21.10.1864 (Album Combe-Varin II, BPUN); journal DESOR, 31.10.1864 (BPUN).

⁴ Sur l'articulation de l'opposition à ce «chaînon manquant» avec les positions anthropologiques relatives au transformisme, cf. LAURENT 1995. Pour une «longue histoire» de l'ambivalence homme/singe, cf. BLANCKAERT 1991.

⁵ Cf. RICHARD 1993b: 62-63. Desor devra lui-même affronter ce type d'objections, après son étude d'ossements humains (du Paléolithique supérieur?) découverts dans des alluvions quaternaires, à Carabacel, dans les environs de Nice (DESOR & NIEPCE 1881b, DESOR, NIEPCE & QUATREFAGES 1881d, DESOR 1881e, 1881f, 1881g, 1881h, 1882a, 1882b): cf. les lettres de MORTILLET à Desor, 22.02.1881, de DESOR à Emile Cartailhac, 01.03.1881, de CARTAILHAC à Desor, 12.04.1881, 13.04.1881, de DESOR à Ernest Chantre, 01.03.1881, de DESOR à Quatrefages, 04.03.1881, de QUATREFAGES à Desor, 06.03.1881, et de DESOR à Alfred Tylor, 27.06.1881 (AEN).

⁶ Ces mêmes motifs conduiront plus tard à la bestialisation des Néandertaliens: cf. HAMMOND 1982.

Avec constance, Desor poursuit un chemin inverse¹. Chez lui, l'accent est résolument placé sur l'humanité de l'homme fossile. Pour Desor (1872i), le fait que l'homme préhistorique ait chassé "*des grands animaux (...) témoignait déjà à cette époque reculée de la supériorité de l'intelligence sur la force brute*". Cet homme préhistorique connaissait d'ailleurs déjà les vertus du commerce, puisque au cœur du continent, on trouvait dans ses établissements des coquillages méditerranéens qui témoignaient de relations à longue distance. L'homme tertiaire lui-même, "*quelque chétif qu'on se le représente, (...) était cependant supérieur à tous ses contemporains du règne animal, puisqu'il savait tailler et combiner des fragments de bois pour s'en faire une sorte de corbeille*"².

A ce titre, Desor (1867l, 1872i) se distinguait de ses collègues spiritualistes, en admettant l'éventualité de l'anthropophagie préhistorique. Car contrairement aux matérialistes qui, à l'instar de son ami Vogt, arguaient de l'anthropophagie pour nier la conscience humaine³, il y voyait apparemment une caractéristique *culturelle*, donc spécifique à l'homme. A ses yeux, l'anthropophagie témoignait d'une immoralité relative — et non pas d'une amoralité foncière; elle n'indiquait donc qu'un état peu avancé de civilisation.

En un mot, comme les «primitifs» modernes, l'homme fossile dépeint par Desor était défavorisé sur le plan de la culture. Mais à ses yeux, les «primitifs» d'hier et d'aujourd'hui partageaient les mêmes *aptitudes* que les hommes modernes les plus «évolués». L'art paléolithique constituait du reste la meilleure preuve de cette égalité potentielle.

L'ART PALEOLITHIQUE

La reconnaissance officielle d'un art paléolithique résulte des travaux d'Edouard Lartet et de Henry Christy (1864) dans les grottes et les abris-sous-roche de la Vézère⁴. A peine avait-il pris connaissance de la première publication des deux explorateurs, Desor (1864ff) en donne un compte rendu détaillé lors d'une séance de la SSNN. Selon lui, l'industrie humaine et les ossements animaux mis au jour sont "*du plus haut intérêt*" pour l'étude de l'antéhistoire. "*Mais ce qui est le plus remarquable, ce sont les essais de sculpture et les figures gravées sur des plaques de schistes ou sur des palmes de renne et représentant le cheval, le renne, le cerf*".

Lors d'un séjour à Paris, l'année suivante, Desor se rend chez Lartet afin d'examiner "*sa collection d'os sculptés de la Madeleine*", et ne cache pas son enthousiasme: "*Je n'ai rien vu d'aussi intéressant ailleurs*". Il retourne même le surlendemain chez son collègue qui, vaincu par cet enthousiasme, lui cède quelques pièces destinées à trôner en bonne place dans la collection particulière de Desor⁵.

¹ A cet égard, Desor est extrêmement isolé: BLANCKAERT 1995b montre en effet que de telles positions se font alors toujours plus rares. Même en Grande-Bretagne, l'évolutionnisme culturel cède progressivement face à l'évolutionnisme biologique, dès les années 1870: cf. BOWLER 1992.

² DESOR 1876c: 16, qui fait référence à la mise en évidence dans les "*charbons de Weizikon*" (Zurich), dans des niveaux au moins pré-glaciaires, "*d'un treillis formé par une série de bois flexibles passant alternativement autour d'autres plus épais, d'un espèce de clayonnage représentant un fragment de panier d'après l'opinion de M. Rutimayer, dont l'autorité sur cette matière ne saurait être mise en doute*" (DESOR 1875c: 154).

³ A ce propos, cf. journal DESOR, 06.10.1871 (BPUN), qui rend compte de l'exposé présenté par VOGT (1873) lors du congrès de Bologne: "*Il n'a pas eu de succès avec son anthropophagie. C'est trop tendencieux. J'ai proposé plusieurs desiderata*". Pour un historique de la question anthropophagique, cf. PETER-RÖCHER 1994: 47-69. Sur l'anthropologie selon Vogt, cf. BLANCKAERT 1998a, FISCHER 1998.

⁴ Cf. ROUSSOT 1990.

⁵ Journal DESOR, 31.05.1865, 02.06.1865, 18.10.1867 (BPUN).

Ces objets ne manquaient pas de valeur esthétique. Mais leur intérêt reposait surtout sur l'image nouvelle et flatteuse qu'ils donnaient des aptitudes de leurs auteurs. Relevant qu'*"il fallait que ce troglodyte de l'époque glaciaire fut doué d'une certaine énergie et d'un grand courage, non seulement pour résister aux grands carnassiers, mais encore pour s'en rendre maître (...)"*, Desor (1876c: 18-19) précise ainsi que:

L'énergie et le courage n'étaient pas les seules qualités de cet homme primitif. Il n'était pas non plus dénué de tout sentiment esthétique. Il avait même jusqu'à un certain point le goût de l'art, puisqu'il était parvenu à reproduire l'image de ces animaux dans des attitudes qui nous étonnent (...).

Les auteurs de cet art mobilier étaient donc dotés d'*"instincts de luxe et d'un certain degré de culture des arts. Leurs dessins et leurs sculptures nous en fournissent une manifestation plus élevée, par la manière dont ils sont parvenus à reproduire la figure des animaux leurs contemporains"*¹. Et les œuvres de ces *"premiers artistes"*² étaient d'autant plus étonnantes *"[qu'ils] n'avaient pour burin et pour couteau que des éclats de silex"*. Or, aux yeux de Desor, quelques-unes des *"figures d'animaux (...) sont des modèles de précision et d'élégance, (...) tandis qu'une tête de bœuf musqué peut passer pour un chef d'œuvre de sculpture"*.

L'enthousiasme de Desor n'était guère partagé par ses collègues. De fait, alors que la plupart d'entre eux s'efforçaient de relativiser l'humanité des préhistoriques, ces matériaux s'avéraient importuns: l'existence d'un art paléolithique était peu conciliable avec la grossièreté des autres produits de la culture. A priori, l'expression artistique paraissait ainsi avoir progressé plus vite que les autres activités humaines. Afin de résorber cette possible contradiction du progrès présumé linéaire de la civilisation, on s'attachera à soustraire l'art des manifestations culturelles. A cet effet, et à la suite de Christy et Lartet (1864), ces matériaux seront présentés comme le résultat d'une activité *"ludique"*³. Produits de l'instinct et de l'oisiveté, ils n'étaient que le fruit des délasséments de primitifs habitués à observer la nature, qui se contentaient de l'imiter — certes très habilement. En aucun cas, on ne voulait cependant y voir une marque de civilisation. A l'examen, on constatait d'ailleurs que si les figures isolées étaient reproduites de manière séduisante et détaillée, dans le style naturaliste, ces œuvres préhistoriques témoignaient d'une inaptitude à la conception de la perspective et à l'intégration des figures dans une composition d'ensemble.

En se fondant sur cette interprétation ludique, la communauté scientifique minimisera la portée de l'évidence archéologique: puisque cet art n'était pour ses auteurs qu'un divertissement sans conséquence, il ne pouvait avoir d'influence notable sur la caractérisation de l'humanité préhistorique. Après Lartet et Christy, les découvertes toujours plus nombreuses d'objets d'art paléolithique ne se verront ainsi accorder qu'une attention polie. Apparemment superflu, le débat sur leur signification était éludé⁴.

¹ DESOR 1864ff: 597; cf. également DESOR 1872i.

² DESOR 1876c: 21.

³ Pour reprendre le terme employé par Nathalie RICHARD (1993b), à laquelle nous renvoyons pour une analyse générale des interprétations de l'art préhistorique au XIX^e siècle; cf. également RICHARD 1996: 59-64, COYE 1997: 246-248.

⁴ A cet égard, les travaux d'Edouard PIETTE (notamment 1874) sont emblématiques. S'étant partiellement spécialisé dans l'analyse de l'art mobilier paléolithique (pour lequel il proposait même une chronologie), celui-ci s'est en effet constamment ingénié à en nier la portée (cf. RICHARD 1993b: 61).

L'amour de la beauté: une attestation de la grâce divine

Desor partageait avec ses collègues la théorie interprétative de l'«art pour l'art»: le caractère jugé «récréatif» de l'art mobilier paléolithique ménageait sa conviction dans le progrès de l'industrie et de la civilisation. Mais si pour lui, cet art était mineur, il n'en avait pas moins de valeur. Indépendamment de ses carences, il attestait de l'ancienneté du sentiment esthétique chez les premiers hommes préhistoriques. Or, pour Desor, la perception de la beauté est revêtue d'une signification capitale. Selon les enseignements théologiques de Parker, son maître à penser, le sentiment esthétique est en effet étroitement lié à la conscience morale¹. Attribut inné de l'humanité, l'intuition du beau et du bon constitue un témoignage de la grâce divine.

Dans ces circonstances, l'art paléolithique n'instruisait pas seulement, aux yeux de Desor, sur les facultés technologiques, voire mentales, de nos ancêtres: il démontrait leur humanité pleine et entière. Primitifs, ces hommes préhistoriques n'en étaient donc pas moins des frères.

La reconnaissance difficile de l'art pariétal

En 1879, soit quatre ans après le début de ses fouilles à Altamira (province de Santander), Marcelino de Sautuola observe des peintures polychromes sur le plafond de la grotte. La découverte est divulguée dès l'année suivante (Sautuola 1880, Vilanova y Piera 1884), à l'occasion du congrès international de préhistoire de Lisbonne. Elle ne sera pourtant reconnue que deux décennies plus tard².

En raison de l'absence d'une réelle communauté préhistorique en Espagne, Sautuola avait été appelé à défendre sa découverte en France, où se concentrait alors la recherche paléolithique. Il s'y était vu opposer un désaveu sans appel. De fait, ces fresques monumentales effectuées dans des endroits aussi difficiles d'accès ne pouvaient s'accorder avec la théorie de l'art «dudique» en vigueur. On estimait de plus que les compositions complexes et parfois extrêmement savantes de cet art pariétal n'étaient pas compatibles avec la culture «primitive» des artisans de l'industrie magdalénienne mise au jour dans les couches archéologiques de la grotte d'Altamira. Monopolisant un arsenal d'arguments judicieusement tirés d'indices matériels partiels, ses contradicteurs conclurent à l'inauthenticité des peintures: Sautuola avait sans conteste été victime d'une supercherie.

La dénégation de l'art pariétal se maintiendra jusqu'à l'extrême fin du XIX^e siècle. Juste avant son décès, Mortillet (1898) procède aux premières concessions. Trois ans plus tard, Marcelin Boule (1901) admet la validité des gravures des Combarelles et des peintures de Font-de-Gaume présentées par Henri Breuil, Louis Capitan et Denis Peyrony. La reconnaissance est définitivement accomplie lorsque Emile Cartailhac (1902), l'un des premiers contradicteurs de Sautuola, se rétracte solennellement en publiant le *«Mea culpa» d'un sceptique*.

Dans la mémoire disciplinaire, l'acceptation de l'art pariétal découle de la multiplication avérée des attestations d'art pariétal durant les dernières années du XIX^e siècle. En vérité, comme leur

¹ Voir ci-dessus, p. 135.

² Pour une analyse détaillée des débats relatifs à l'acceptation de l'art pariétal préhistorique, cf. surtout RICHARD 1993b, COYE 1997: 241-248; également: COHEN 1989.

acceptation, ces découvertes n'avaient été rendues possibles que par la remise en question contemporaine de l'uniformité du progrès culturel¹.

Le Kesslerloch: de la Suisse à Allemagne, un débat antérieur et plus radical sur l'art préhistorique

En dépit du caractère universel de la problématique, le grand débat du tournant du siècle sur l'art pariétal présente un caractère français extrêmement marqué. Après l'annonce de la découverte des peintures d'Altamira, les discussions se sont effectivement concentrées en France; de plus, les intervenants majeurs étaient français, tout comme les nouveaux sites invoqués. Néanmoins, du fait de la position dominante de la recherche préhistorique française, ce débat somme toute hexagonal connaissait une résonance incontestable sur la scène internationale. Mais si, durant ces années, l'attention des préhistoriens était tournée vers Paris et les grottes périgourdines, cela n'implique pas l'absence d'autres débats, ailleurs, au sein d'autres communautés archéologiques.

De fait, avant même la découverte de Sautuola et bien avant l'ouverture réelle des discussions en France, l'art préhistorique avait été l'objet d'une très vive controverse parmi les préhistoriens suisses et allemands. Celle-ci s'était déclenchée sur les découvertes effectuées en 1874 au Kesslerloch (Schaffhouse), à deux pas de la frontière allemande².

Le fouilleur, Konrad Merk, avait été particulièrement heureux: la grotte présentait en effet une richesse impressionnante en mobilier magdalénien; elle avait surtout livré des gravures et des sculptures en nombre appréciable³. Destinée à faire sensation, la publication de Merk (1875) dans la collection de la Société des Antiquaires de Zurich allait pourtant faire l'objet d'une critique dévastatrice de la part de Lindenschmit (1876). Ce dernier révélera en effet avoir retrouvé le modèle de deux gravures publiées par Merk dans un récent ouvrage populaire sur la vie animale! Celles-ci étaient effectivement des faux réalisés par un ouvrier, qui les avait directement transmis au paléontologue Rüttimeyer en prétendant les avoir trouvées dans les déblais⁴. Aussi bien que Keller, ce dernier avait constaté la différence de style entre ces deux gravures et le reste du mobilier artistique mis au jour. Mais en dépit de leurs doutes⁵ et contre l'avis de l'auteur, le président de la Société des Antiquaires avait fait figurer ces pièces dans l'ouvrage de Merk; en fait, il s'était convaincu que cette différence de style indiquait uniquement la main d'un autre artiste.

Une enquête rondement menée confondra l'ouvrier indélicat, innocentant entièrement Merk et ses collègues. Mais pour Keller, l'expérience était embarrassante: victime de la tromperie, il était seul responsable de la caution offerte à ces faux, qui entamait sa réputation de compétence⁶.

¹ Comme l'indiquent RICHARD 1993b: 65-67 et COYE 1997: 246-248, cette reconnaissance ne mettait cependant pas en question le *principe* de l'évolution culturelle: la nouvelle interprétation (un art «magique») perpétuait en effet l'image misérabiliste des sociétés paléolithiques.

² En dépit d'une communication de BERTRAND (1874) à l'Académie des inscriptions, la communauté scientifique française n'accordera presque aucune attention aux trouvailles de Thayngen. Sur cette affaire, cf. VAYSON DE PRADENNE 1932: 149-161, GERHARDT 1977, KURZ 1980, BANDI 1988.

³ Sur le Kesslerloch, cf. HÖNIGSEN 1986. En fait, cette grotte était le premier grand site paléolithique en Suisse; LE TENSORER (1998: 25) souligne le rôle des débats sur l'authenticité des trouvailles du Kesslerloch dans l'accélération des prospections de grottes et d'abris-sous-roche en Suisse.

⁴ Après une première réponse de MERK (1876) qui dégageait sa propre responsabilité sur la publication des gravures, la Société des Antiquaires fera procéder à une enquête approfondie, aussitôt diffusée: MÜLLER 1877; cf. également la réponse de LINDENSCHMIT (1878).

⁵ Cf. journal DESOR, 07.10.1875 (BPUN).

⁶ Keller avait alors déjà 75 ans, et paraît avoir été déjà très diminué, si l'on en croit le témoignage de Desor; l'affaire du Kesslerloch n'allait évidemment rien arranger: cf. journal DESOR, 06.08.1873, 25.10.1873, 01.02.1875, 10.07.1877 (BPUN); cf. également le témoignage de Victor GROSS, dans une lettre à Mortillet, 18.06.1877 (Archives MAN).

Or l'affaire avait des répercussions importantes. Car Lindenschmit se servait de ces deux faux pour contester l'existence même d'un art paléolithique. Selon lui, les autres pièces n'étaient pas plus authentiques: tous ceux qui leur accordaient foi prêtaient le flanc à une vaste opération de mystification qu'il se proposait de déjouer. Et dans cette dénonciation, il trouvait de nombreux soutiens au sein de la communauté archéologique allemande.

Dans le monde scientifique germanique, le débat sur l'art paléolithique anticipe donc de plus de deux décennies la controverse française. Déclenché non pas sur l'art pariétal, mais sur l'art mobilier, il suit des termes propres, qui répondaient aux spécificités de la recherche en Europe centrale. En France, en effet, les premiers objets d'art paléolithique n'avaient suscité qu'un intérêt médiocre. Figurant souvent des animaux appartenant à des faunes anciennes, ces gravures et ces sculptures avaient surtout servi à démontrer la coexistence de l'homme avec ces espèces disparues, qui n'était pas encore acquise. En 1875, cette question n'était plus d'actualité. Toute l'attention avait dès lors pu se porter sur le caractère artistique des objets du Kesslerloch, qui constituaient les premières découvertes de cette espèce en Europe centrale¹.

Or, en Allemagne, les esprits étaient moins préparés qu'ailleurs à la reconnaissance de l'art paléolithique. En fait, celui-ci était exposé à la contestation sur deux fronts. D'un côté, la majorité de la communauté scientifique (qui, à la suite de Lindenschmit, refusait encore la succession généralisée des trois âges préhistoriques) n'admettaient pas l'existence de civilisations antérieures à l'émergence de la civilisation germanique; pour ceux-ci, la révocation de l'art des «chasseurs de rennes» constituait un premier pas dans la négation du principe même d'une «époque paléolithique». D'un autre côté, l'art paléolithique devait affronter les partisans de l'évolutionnisme culturel. Rendant compte des trouvailles de Lartet et Christy, l'anthropologue Hermann Schaafhausen (1868/69b) avait ainsi émis de sérieux doutes sur l'antiquité de ces matériaux, dont le style lui paraissait trop évolué pour l'âge de la Pierre taillée.

Contrairement à la France, où l'interprétation «ludique» avait désamorcé une éventuelle contradiction de l'évolutionnisme, ces matériaux interpellaient ainsi les savants germaniques, plus radicalement, sur la réalité même du progrès culturel. Deux éléments ont probablement encouragé cette plus grande susceptibilité conceptuelle. Découvrant quasiment l'art paléolithique à l'occasion des trouvailles du Kesslerloch, les préhistoriens y étaient premièrement confrontés, d'entrée de jeu, à des objets tels que le célèbre «renne broutant», dont la valeur esthétique surclassait objectivement tout ce qui avait été découvert en France. Deuxièmement, contrairement à la France où la protohistoire ne recevait guère d'attention, les archéologues suisses et allemands disposaient d'une documentation colossale sur les âges postérieurs. Ainsi, les tombeaux des âges du Bronze et du Fer, de même que les sites palafittiques, avaient livré d'innombrables objets d'art. Or cet art protohistorique, qui se limitait à la succession de formes géométriques, apparaissait nettement plus élémentaire². Était-il donc possible que du Paléolithique aux âges des métaux, l'humanité ait connu une régression de ses expressions artistiques?

La question sera jugée suffisamment importante pour qu'à la proposition de Fraas, la Société allemande d'anthropologie, d'ethnographie et de préhistoire décide de tenir sa huitième session,

¹ Huit ans auparavant, Lindenschmit avait déjà pesé de tout son poids pour contester les gravures mises au jour par Lartet; mais ses pressions étaient demeurées officieuses, Lindenschmit jugeant alors inopportun d'ouvrir un débat public et international: cf. lettre de LINDENSCHMIT à Bertrand, 31.10.1867 (Archives MAN).

² En France, PIERRE (1874: 76-77, notamment) était pourtant conscient de ce problème, auquel il avait même trouvé une solution satisfaisante. Il attribuait en effet au Paléolithique le plus récent toutes les figures abstraites reconnues dans l'art mobilier; selon lui, cette schématisation aurait donc connu un «développement» et une «généralisation» au Néolithique et à l'«époque gauloise».

en septembre 1877, à Constance, où étaient conservées la plupart des trouvailles du Kesslerloch. Prolongées par une visite sur le site agrémentée par une démonstration de fouille, les discussions durèrent deux jours. A la clôture de la réunion, les organisateurs s'abstinrent de soumettre la question au scrutin; mais dans l'ensemble, la balance penchait désormais clairement en faveur¹ de l'art paléolithique — ce dont témoigne le fait que le mot de la fin ait été laissé à Merk (1877). A l'examen, on observe l'influence capitale de Fraas et de Virchow (1877) sur la tournure des discussions. Dirigeant les débats, ce dernier avait affirmé qu'il ne s'agissait pas de délibérer théoriquement sur une question d'histoire de l'art: il fallait soumettre les «faits» à l'épreuve de la méthode naturaliste². Or le seul argument concret des opposants touchait à l'impossibilité de graver des os frais: selon eux, les décors devaient avoir été réalisés sur des os fossiles — tous ces objets étaient par conséquent apocryphes. Brandissant malicieusement des os gravés par un collègue, vestiges encore frais du banquet du soir précédent, Fraas (1877) pouvait alors établir de manière éclatante l'inanité de cet argument. Bref, il fallait s'en remettre au témoignage de la géologie; et ici, l'examen du gisement confirmait sans contestation possible la datation du mobilier.

Les préhistoriens germaniques pouvaient désormais méditer la leçon de Virchow (1877: 109): les fouilles de Merk contraignaient à relativiser la doctrine du progrès. L'évidence des faits démontrait que certaines facultés avaient pu se développer plus vite que d'autres, et connaître ensuite une longue dégradation.

L'art des chasseurs de rennes: un fait de culture

Si Desor ne prend pas publiquement parti³, il suit toute cette affaire avec intérêt. Il avait pris connaissance des premières gravures au printemps 1874, lors d'une visite chez Rüttimeyer; en automne 1875, il se rend à Constance pour y "*admirer la magnifique collection paléolithique de Thayingen dans le musée de la ville*". Après avoir lu le mémoire de Merk (1875), il procède à "*diverses modifications*" dans son article sur *La période glaciaire et l'homme glaciaire* (1876c)⁴. Enfin, il ne manque pas d'assister à la réunion de Constance; et quoiqu'il n'y ait pas pris la parole, il se félicite de ce que "*L'impression générale est en faveur de l'authenticité*"⁵.

La grotte du Kesslerloch lui paraît importante (Desor 1874c, 1874e, 1874f). Mais sur le fond, cette fouille n'avait guère de portée sur ses propres positions. Contrairement à ses collègues germaniques, Desor avait en effet suivi de près les découvertes largement antérieures de Lartet et de Christy, ainsi que les études d'Edouard Piette. Au-delà de la qualité exceptionnelle des matériaux mis au jour par Merk, il n'avait donc pas lieu d'être surpris. Et de fait, Desor ne se laissera pas ébranler par les critiques virulentes auxquelles l'art paléolithique était soudain

¹ Contrairement à ce qu'affirme VAYSON DE PRADENNE (1932: 158), selon lequel "*le débat fut clos sans amener une conviction générale*". Il semble qu'en l'espèce, celui-ci a été induit en erreur par le compte rendu inévitablement très prudent publié par les *Matériaux* (WURMBRAND 1878).

² On retrouve ici l'opposition paradigmatique entre antiquaires et naturalistes. De manière emblématique, LINDENSCHMIT (1878, notre trad. de Pallemant) protestera d'ailleurs contre "*la dictature des naturalistes*".

³ Keller lui avait pourtant demandé de répondre aux "*railleries*" de Lindenschmit, "*et affreux pédant*" (journal DESOR, 25.08.1876, BPUN). De fait, Desor était bien placé pour ce faire, puisque aux côtés de ce dernier, il était l'un des rédacteurs de l'*Archiv für Anthropologie*, où avait paru l'article de LINDENSCHMIT (1876). Desor déclina pourtant l'invitation, s'estimant manifestement peu légitimé à une telle entreprise, puisqu'il n'avait jamais visité le site du Kesslerloch.

⁴ Cf. journal DESOR, 16.04.1874, 16.10.1875, 26.10.1875 (BPUN).

⁵ Journal DESOR, 26.09.1877 (BPUN).

confronté de l'autre côté du Rhin; tout au plus se désole-t-il "*de la malheureuse supercherie mystification dont nous avons été la dupe*", conférant avec ses collègues "*des moyens de réparer le mal*"¹.

Pour Desor, la cause était entendue: l'art paléolithique était un fait. Et à son sentiment, la relativisation qu'il imprimait à la doctrine du progrès n'était pas excessivement dommageable. On a vu que l'indifférence relative de la communauté scientifique avait autorisé la plupart des préhistoriens français à dénier à l'art mobilier tout caractère de civilisation. Trop sensible pour sa part à la signification de ces expressions artistiques, Desor (1876c: 21) fera intervenir une explication originale, plus satisfaisante encore: si l'art paléolithique ne constituait pas une marque de civilisation, il s'agissait d'un "*caractère de race*". En somme, Desor voyait dans l'art très particulier de l'époque glaciaire le produit d'un peuple spécifique, d'une "*tribu (...) qui aurait eu des aptitudes remarquables pour le dessin*"².

Cette interprétation n'était pas gratuite: elle confortait le schéma ethnogénique usuel. Desor (1872k, 1876c: 21-22) n'hésitait en effet pas à rapprocher le "*goût*" paléolithique pour la figuration animalière des expressions artistiques modernes des "*peuples boréaux*" qu'il avait rencontrés lors de ses séjours en Scandinavie et aux Etats-Unis.

Une pareille concordance ne saurait être l'effet du hasard; elle ne peut être que le résultat d'un lien ethnographique, d'une origine commune. (...) Pour peu qu'il ait existé alors entre l'homme glaciaire et la faune de l'époque un lien semblable à celui qui rattache de nos jours le Lapon à son renne, rien n'est plus naturel que de supposer que du moment que le renne se retirait de ces zones devenues désormais trop chaudes pour lui, l'homme l'ait suivi dans sa retraite (...).

(...) Dans cette hypothèse, qui ne laisse pas d'avoir son attrait, il faut admettre que ce qui restait de la population glaciaire s'est en grande partie réfugié dans les régions boréales, à la suite de ses rennes, abandonnant à une autre race d'hommes les contrées du centre de l'Europe qu'elle avait occupées pendant la période glaciaire.³

Affichant une prudence de façade, Desor (1876c: 25-27) précise qu'il ne s'agit là que d'une hypothèse: "*pour qu'une pareille théorie soit acceptée par les hommes de science, il faut qu'elle s'appuie sur des preuves ou des probabilités anthropologiques*". Mais si celles-ci n'ont pas encore pu être établies de manière satisfaisante, Desor se montre optimiste: "*N'oublions pas cependant que les enquêtes sont loin d'être terminées. De tous côtés les anthropologistes sont à l'œuvre (...)*". Affirmant que les "*peuplades lacustres (...)* indiquent une autre race qui diffère profondément de la race touranienne ou mongoloïde", il anticipait d'ailleurs la solution du problème. Car avec les Lacustres, "*ce sont nos ancêtres qui apparaissent sur la scène, c'est la race indo-germanique à laquelle il était réservé de réaliser le véritable progrès de l'humanité*".

On ne saurait se méprendre sur l'acception des termes employés par Desor. Car lorsqu'il invoque le «caractère de race», il ne se soumet pas à une détermination exclusivement physique, assurément réductrice. Ce qu'il a en tête, c'est aussi ce que le XXe siècle qualifiera de «fait de culture». Selon lui, l'art des habitants du Kesslerloch et de leurs descendants lapons et esquimaux est en effet étroitement associé à leur environnement physique et culturel. Il constitue en quelque sorte la conséquence culturelle d'"habitudes" et d'un "*genre de vie*" communs,

¹ Journal DESOR, 01.09.1876 (BPUN).

² DESOR 1874c. Avec circonspection, BERTRAND (1874: 20) avance d'ailleurs une interprétation analogue. DESOR (1864ff) l'avait en fait proposée dès la première annonce des découvertes de LARTET & CHRISTY (1864); cf. également DESOR 1872k.

³ DESOR 1876c: 22, 24-25.

déterminés par le "*climat boréal*"¹ partagé par ces populations: c'est l'art d'une civilisation rudimentaire — la civilisation du renne.

Plaçant sur le même plan des critères d'anthropologie physique et d'ethnographie, la caractérisation de Desor peut surprendre. À ses yeux, elle est cependant légitime. Car comme on l'observe à la lecture de son *Essai sur le nez* (1878a), le moral et le physique ne sont pas seulement corrélés: ils entretiennent un rapport de cause à effet.

L'«ESSAI SUR LE NEZ»: UN SINGULIER TESTAMENT PHYLOGENETIQUE

Tout au long de sa carrière archéologique, Desor manifeste à l'égard de l'anthropologie un embarras manifeste². L'admiration envieuse du savant conscient de sa propre incompétence se mêle à la défiance de l'«honnête homme» face à la négation de l'autonomie de la conscience humaine pratiquée par ses confrères. On ne saurait cependant voir dans son attitude une opposition face à ce que nous qualifierions aujourd'hui de «réductionnisme biologique». Car Desor partage avec ses contemporains la certitude d'un lien, d'une connexion «naturelle» entre le physique et le moral³. Ce qui le dérange, ce n'est donc pas l'affirmation de l'interdépendance des deux domaines, qui paraît alors évidente. C'est tout d'abord l'insistance avec laquelle les anthropologues resserrent au fil de leurs travaux l'étroitesse de cette relation. Mais c'est surtout la direction unilatérale imprimée à une relation qui prend la forme d'un déterminisme toujours plus impérieux.

Confiné dans ce paradigme moniste qu'il était incapable de discuter, Desor s'était longtemps résolu à domestiquer le malaise que lui inspiraient les réflexions, les travaux et les résultats de ses collègues anthropologues. Or, au soir de sa vie, il estimera avoir enfin trouvé une solution à ce problème qui le taraudait depuis si longtemps. En somme, il suffisait d'inverser le sens de la relation: c'était la culture qui influait sur l'évolution biologique humaine!

Si le propos était ambitieux, cette idée lui était venue à l'occasion d'une modeste étude de circonstance (Desor 1878a⁴), qui ne touchait en principe qu'à la signification esthétique du nez... Le projet en avait été conçu lors d'un long séjour aux bains de Carlsbad, où Desor se morfondait en soignant ses rhumatismes. Comme il le relevait en avant-propos (1879g: 3-4),

Cet essai est le résultat de l'embarras qu'éprouve un homme habitué à observer, lorsqu'il ne rencontre autour de lui rien qui soit de nature à exciter ou à alimenter sa curiosité. Transportez le naturaliste dans le Sahara, où il n'est entouré que de dunes, et il étudiera les grains de sable; transportez-le dans les glaces des régions polaires, et il examinera la structure de la neige. Placez-le au contraire au milieu d'une société de baigneurs vraiment malades, et il sera fort embarrassé de trouver un sujet d'étude. Pour lui, ce sera le vrai désert.

¹ DESOR 1876c: 20, 27.

² Voir ci-dessus, pp. 128 sqq., 257, 322 sqq.

³ Pour la définition de ce "*monisme*" qui autorisait encore la constitution d'une "*histoire naturelle de la civilisation*", cf. BLANCKAERT 1998d: 19-20.

⁴ Cette étude sera rééditée à deux reprises (DESOR 1879c, 1879g); nous la citons ci-dessous selon la pagination de 1879g. Cf. également DESOR 1881i, 1881j, qui répond au compte rendu de SCHAAFHAUSEN (1880, 1881).

Dans une société dont Desor souligne la vanité et la pauvreté intellectuelle, le savant ne pouvait donc trouver qu'un seul objet d'étude¹:

La physionomie des baigneurs avec leurs nez si différemment conformés. (...) Au premier abord, on ne s'y reconnaît guère, et il faut tout le désœuvrement de la vie des eaux pour tenter une classification ou entrevoir quelques lois générales.

L'esthétique du naturaliste

Les eaux de Carlsbad s'étaient peut-être avérées bénéfiques pour les articulations douloureuses du vieux savant. Mais si celui-ci se félicitait aussi de leur effet stimulant sur sa détermination intellectuelle, force est de constater qu'elles ne paraissent pas avoir été profitables pour sa rigueur scientifique. Il est en effet difficile de caractériser la démarche suivie par Desor dans ce travail: faisant flèche de tout bois, celui-ci multiplie les perspectives, alternant des approches méthodologiquement peu compatibles. Globalement, il procède à une définition du nez, aux plans anatomique, physiologique, et surtout esthétique², avant de s'interroger sur sa fonction. Mais la majeure partie de l'étude consiste en une caractérisation des "*différents types de nez*". Or, intervenant à la fin de son article, cette typologie suit candidement les leçons théoriques que Desor excipe de sa définition du nez et de sa fonction... Construite selon une thèse a priori expressément déclarée, elle ne sert par conséquent qu'à en légitimer le bien-fondé.

Le nez dont parle Desor, c'est cette "*saillie cartilagineuse*" que chacun porte au milieu du visage; en d'autres termes, c'est un objet d'étude à la portée de tout observateur attentif qui, comme lui, se trouve dépourvu d'expertise craniologique et d'appareillage technique. De fait, une telle définition l'autorise à relativiser l'apport potentiel de la physiologie et de la craniologie³. Cette saillie cartilagineuse est en effet peu dépendante de la conformation de la saillie osseuse sous-jacente. Par ailleurs, Desor affirme que le nez n'est pas un organe: sa fonction physiologique est donc accessoire.

En revanche, il a une valeur esthétique considérable. C'est, en effet, de toutes les parties de la face celle qui contribue le plus à imprimer à la physionomie son cachet particulier. Quoique d'une mobilité très limitée, il est susceptible d'exprimer des émotions fort diverses (...). Les passions trouvent aussi, jusqu'à un certain point, leur expression dans la forme du nez et des narines. (...) Enfin, il est à remarquer que d'ordinaire les effets de l'intempérance et de la débauche se font sentir en premier lieu sur le nez, qui s'altère et se déforme à mesure que l'homme s'abrutit.⁴

La quasi-totalité du règne animal est dépourvue de nez; les mammifères supérieurs (carnassiers et rongeurs) en approchent; sous une forme "*très rudimentaire*", il apparaît enfin chez

¹ L'efficacité rhétorique d'une telle entrée en matière pourrait faire douter de sa sincérité. Celle-ci est pourtant réelle, comme en témoignent les lamentations qui émaillent le journal et la correspondance de Desor à chacun de ses séjours dans des stations thermales. Et c'est effectivement lors d'une longue cure à Carlsbad que Desor a conçu le projet de cet article, en été 1878.

² Dans cette entreprise, Desor a pu compter sur l'assistance de l'artiste Fritz LANDRY: dans une lettre datée d'octobre 1878 (MEN), celui-ci lui communique des renseignements et des citations de Charles BLANC, WINCKELMANN et HEGEL, que Desor reproduira dans son article — sans toutefois indiquer ses sources.

³ Citant les recherches de Paul BROCA sur l'*index nasus* (1872a, 1872b), DESOR (1879g: 11) reconnaît que les "*variations des os du nez (...) peuvent servir de guide dans l'étude des différentes races*". Mais selon lui, elles ne font que confirmer, grossièrement, les résultats obtenus par l'étude du nez lui-même.

⁴ DESOR 1879g: 5-6.

les singes. Mais en tant que tel, *"le nez (...) est un attribut de l'espèce humaine"*¹. Or cette gradation ne s'observe pas uniquement entre les espèces. Au sein de l'espèce humaine, la «perfection nasale» se conforme également à l'échelle reconnue de la civilisation:

Voyez le Papou, le Hottentot, le Bushmann: ils n'ont qu'un nez ébauché. Le nez n'est pas beaucoup plus accentué dans les autres rameaux de la race nègre, bien qu'il forme cependant une saillie un peu plus prononcée chez les Cafres et chez les tribus de la côte occidentale d'Afrique.

Que si nous passons maintenant aux Malais, aux Mongols et aux Indiens d'Amérique, nous y trouverons le nez déjà proéminent, bien qu'encore épaté et inculte (...).

Aussi donc il est établi que le nez ne fait son apparition qu'à mesure qu'on monte dans l'échelle des êtres, pour n'acquiescer son complet développement chez l'homme, en suivant une progression qui est en rapport avec l'état de culture des différentes races.²

Le tableau est donc posé: traçant une ligne progressive qui s'étend du «nez papou» au nez idéalisé des figures divines de la statuaire antique, Desor opère une classification qui démontre l'équivalence entre la saillie du nez et *"l'état de culture"*. L'évidence esthétique trahit ainsi les propriétés morales. Pourquoi? Le finalisme de Desor offre ici une réponse bienvenue: c'est la nature elle-même qui se soumet aux critères de l'esthétique³. Puisque *"en créant le nez"*, la nature a poursuivi un *"but, [puisqu'] elle a voulu réaliser un progrès"*⁴, l'amélioration ultérieure du nez doit accompagner le perfectionnement au sein de l'espèce humaine.

La culture et ses répercussions somatiques

L'originalité radicale du propos de Desor apparaît lorsqu'il s'agit d'*expliquer* le lien défini entre l'état de culture et la saillie du nez. Pour Desor, c'est en effet la seconde qui est la conséquence du premier. En d'autres termes, le corps est ici déterminé par l'esprit: ce sont les progrès de la civilisation⁵ qui façonnent (entre autres) un nez toujours mieux marqué et proportionné.

Il fallait la plasticité du cartilage pour permettre au nez de subir et de refléter, en quelque sorte, toutes les influences du développement et de la culture.

Le processus n'est toutefois pas instantané. On observe ainsi que chez les Slaves, dont la culture est récente, le nez a certes gagné du relief; mais *"[il] est, jusqu'ici, resté court et large"*. A l'inverse, *"une fois qu'un peuple a acquis le nez saillant, il ne le perd pas facilement (...), alors même que ce peuple retombe dans un état voisin de la barbarie: témoins les Fellahs d'Egypte, les Kabyles, les Abyssins, les Kourdes, qui tous ont participé à une ancienne civilisation"*⁶.

Desor ne s'arrête pas en si bon chemin. A ses yeux, les répercussions somatiques de la culture éclairent les processus phylogénétiques eux-mêmes. Le *"perfectionnement"* du nez s'effectue en

¹ DESOR 1879g: 6, qui relève pourtant (1879: 7) le nez bien *"accentué"* du *"kahau ou singe rouge (...)"* qui n'est pas seulement très *proéminent*, mais en outre très *mobile*. Par un raisonnement circulaire, il évacue néanmoins ce qui devrait constituer un contre argument, en affirmant que *"le nez du kahau [a] quelque chose de grotesque qui donne à cet animal un certain air de dignité qui n'est pas en rapport avec ses facultés. On dirait un premier essai avorté (...)"*. Son finalisme est donc totalement explicite.

² DESOR 1879g: 8-9.

³ En définitive, il s'agit même d'une esthétique transcendante: entrevue comme un moyen de connaissance, la perception de la beauté instruit l'homme sur la signification de la nature.

⁴ DESOR 1879g: 9.

⁵ Des progrès qui, selon la doctrine «mésologique» (cf. BLANCKAERT 1997), sont eux-mêmes dépendants (dans leur ampleur et dans leur forme) des influences du milieu: cf. DESOR 1879g: 20.

⁶ DESOR 1879g: 11-12, 22.

effet "de préférence chez les familles privilégiées, (...), [parmi] les classes dominantes et cultivées"¹. Or, puisque son évolution s'applique individuellement² avant de s'étendre à l'ensemble d'un groupe humain, le nez permet, par sa plasticité exceptionnelle, de rendre compte de la constitution des races humaines. En fait, la différenciation dont celles-ci témoignent procède du développement de la civilisation imprimé à l'ensemble d'une population par quelques familles plus énergiques. Bref, c'est donc l'exercice de la culture, puis sa diffusion populaire, qui déterminent la constitution des races.

Dans cette étude qui constitue une sorte de testament moral et scientifique, Desor avait ainsi trouvé une solution satisfaisante à l'insatisfaction qu'il ressentait face aux développements de l'anthropologie et à la position subordonnée que celle-ci accordait à la culture (aux "*habitudes*" et au "*genre de vie*") et à l'initiative individuelle.

On ne s'étonnera dès lors pas que cet essai lui ait tenu à cœur, comme en témoignent sa réédition successive à compte d'auteur, de même que l'insistance avec laquelle il consigne dans son journal³ les commentaires et les félicitations des innombrables personnes auxquelles il en avait envoyé un exemplaire. Pourtant, s'il avait cru pouvoir susciter l'intérêt de ses collègues, Desor devra bientôt déchanter: son essai paraît être passé presque entièrement inaperçu dans le paysage de la recherche anthropologique. Pour se consoler, il ne pourra compter que sur une recension assez tardive de Schaafhausen (1880), complaisamment reproduite dans le *Bulletin* de la SSNN (1881)⁴.

Ce travail baroque était voué à ne rencontrer sur la scène scientifique qu'un intérêt poli, motivé essentiellement par les mérites antérieurs de son auteur. Il était en effet trop éloigné des approches anthropologiques contemporaines pour provoquer la discussion. A l'exception d'un renvoi évasif à l'«indice nasal» de Paul Broca (1872a, 1872b), Desor ignorait d'ailleurs l'état de la recherche: il ne cherchait donc pas lui-même à s'inscrire dans un débat⁵. En adoptant l'esthétique comme grille de lecture, il se conformait de surcroît à des notions désormais totalement obsolètes et se disqualifiait au sein de la communauté anthropologique. A cet égard, l'incohérence méthodologique dont il faisait preuve aura encore dissuadé les plus curieux et les plus ouverts parmi ses collègues.

D'un point de vue intellectuel, cet essai riche de considérations des plus diverses était pourtant très séduisant; ses conclusions devaient même paraître éloquentes au lecteur moins prévenu. Par sa sensibilité au concept de culture, alors encore embryonnaire, Desor y développait des perspectives franchement novatrices. Sur la question capitale de la genèse des races et des cultures, il proposait même une lecture qui présentait l'avantage insigne d'épargner la doctrine évolutionniste. Alors que le développement progressif de la civilisation et la formation de cultures spécifiques étaient encore perçus comme antinomiques, une telle conciliation était bienvenue.

¹ DESOR 1879g: 17, 22.

² Conformément aux modèles de complexification et d'individuation de l'organisme social alors en vigueur, DESOR (1879g: 10, *passim*) note d'ailleurs que l'évolution du nez s'accompagne d'une individualisation: chez les «races supérieures», les nez sont plus variés.

³ Durant les deux derniers mois de 1878, ces annotations sont effectivement incessantes (journal DESOR, BPUN).

⁴ Estimant que Desor n'avait pas suffisamment tenu compte de l'anatomie, Schaafhausen adoptait néanmoins toutes ses conclusions; mais la tiédeur de son ton indique qu'il n'avait pas pris conscience de leur portée et de leur signification.

⁵ Comme l'indique SCHAAFHAUSEN (1880), la question avait pourtant fait l'objet d'un nombre appréciable d'études durant les années précédentes; on notera en particulier que Desor ignore splendidement la grille de mesures et de critères de Paul TOPINARD (1873), que ce dernier proposait précisément comme modèle des études anthropologiques "*sur le vivant*".

En vérité, cette question préoccupait Desor depuis quelques années déjà. En archéologie protohistorique, elle avait empreint son *Bel âge du bronze lacustre* (Desor & Favre 1874d). Or, à la différence de l'*Essai sur le nez*, ce travail constituait l'une de ses œuvres majeures. Et il avait été accueilli favorablement dans le monde savant¹.

LE «BEL AGE DU BRONZE»: UN REAMENAGEMENT DE LA CHRONOLOGIE PROTOHISTORIQUE

Près de dix ans après les *Palafittes* (1865a), Desor assigne un objectif explicitement distinct à son second chef-d'œuvre archéologique. Alors que dans le premier, il avait centré son propos sur le lac de Neuchâtel en offrant un tableau diachronique de l'évolution préhistorique, il élargit cette fois le spectre géographique à l'ensemble de la Suisse, pour se focaliser sur une phase précise du développement de la civilisation dans l'univers palafittique.

Le titre de cet ouvrage avait déjà valeur de manifeste. Au début des années 1870, l'existence d'un âge du Bronze était en effet vivement combattue par de nombreux chercheurs². Cette opposition se faisait principalement sentir en Allemagne, où l'affirmation d'un âge du Bronze scandinave mortifiait les champions du concept englobant d'une «protohistoire germanique». En France également, les détracteurs de l'âge du Bronze n'étaient pas rares; ils pouvaient s'appuyer sur la caution d'Alexandre Bertrand, conservateur du MAN et éditeur de la *Revue archéologique*. Desor prenait donc fermement le contre-pied de ces oppositions. Mais il ne se bornait pas à répéter, de manière plus détaillée, l'exposé de l'âge du bronze qu'il avait défendu dans les *Palafittes*. A la suite de l'étude des tumulus hallstattiens de Vauroux et des Favargettes, il avait en effet été amené à réévaluer sensiblement ses positions quant aux limites respectives des âges du Bronze et du Fer³. Désormais, il attribuait en effet à l'âge du Bronze ce qu'il avait auparavant désigné comme un "*premier âge du fer*" en dépit de la rareté de ce dernier métal. Or, s'il s'était résolu à ce bouleversement conceptuel, c'était parce qu'il avait entre-temps reconnu un style, un "*cachet*" commun à ces entités archéologiques. En fait, on avait affaire à une «culture» spécifique, dont la détermination dépassait la seule question des ressources et des capacités technologiques: qu'elles aient ou non disposé de fer, ces populations partageaient la même culture — celle du "*bel âge du bronze*".

Telle qu'elle se révélait en Suisse, cette culture ne s'était pas développée en vase clos; pour une large part, elle résultait d'influences extérieures très précises. D'une certaine manière, c'était donc la prise en compte toujours plus attentive de ces influences qui avait conduit Desor à ce nouveau tableau de la succession des âges sur les rives des lacs suisses. A cet effet, il avait pu tirer parti de la dynamique internationale enclenchée par les congrès préhistoriques pour multiplier les comparaisons susceptibles de définir la nature et l'ampleur de ces influences extérieures.

¹ Cf. ainsi les comptes rendus de CAZALIS DE FONDOLCE 1875, FLOUEST 1875, JAHN 1875, RÜTIMYER 1875. Si Desor et Favre signent conjointement cet ouvrage, c'est à Desor seul que doit être attribuée la paternité du texte: à l'exception de l'"*Avant-propos*", Favre n'y a contribué que par ses dessins.

² On se reportera aux débats relatifs à l'âge du Bronze lors des congrès internationaux, notamment ceux de Copenhague (1869) et de Bruxelles (1872): CONGRES 1873: 492-519, 1875: 246-264; mais c'est la discussion engagée lors du congrès de Stockholm (1874) qui constitue le meilleur témoignage des positions respectives: cf. CONGRES 1876: 423-443, BERTRAND 1876b.

³ Sur la définition originale d'un «premier âge du fer», voir ci-dessus, p. 263 sqq. (particulièrement 267-273).

Hallstatt et l'Italie du nord: l'acceptation de la complexité

Dans les *Palafittes*, Desor (1865a: VI, 76) s'était prévalu de sa "*méthode géologique*" pour écarter le témoignage des stations lacustres de Nidau, Font, Gletterens, Bevaix et Cortaillod, où de rares objets en fer se mêlaient au mobilier de l'âge du Bronze; du fait de ce mélange de matériaux, ces stations ne pouvaient aspirer au titre de "*gisements caractéristiques*". Or la multiplication et la meilleure documentation de ces sites où fer et bronze étaient associés rendaient peu à peu cette exclusion gênante. Aussi pratique fût-elle, la stricte démarcation tracée entre les âges du Bronze et du Fer semblait résulter d'une simplification abusive. La réalité devait être plus complexe; la question méritait donc un nouvel examen.

Dans son *Tumulus des Favargettes*, qui entérinait la bipartition de l'âge du Fer, Desor (1868f) s'en tenait encore à son ancien système: le premier âge du Fer était clairement dissocié de l'âge du Bronze palafittique. L'assurance de sa démonstration était cependant trompeuse; car il apparaît que son auteur était déjà saisi par le doute¹. En vérité, la solution du problème ne pouvait résulter de l'étude des seuls matériaux suisses ou neuchâtelois: Desor devait élargir ses perspectives aux pays voisins. Il s'agissait surtout de clarifier la chronologie protohistorique de l'Italie du nord, puisque c'était là que Desor définissait la source et l'influence du développement des sociétés du Bronze et du premier âge du Fer au nord des Alpes.

En Italie, cette chronologie était encore largement déficiente. De fait, la datation archéologique était compliquée par sa confrontation avec les sources écrites. En raison de son attestation historique (et partant, de sa valorisation culturelle), la civilisation étrusque classique exerçait en effet une puissante force d'attraction. Le comte Giovanni Gozzadini, l'explorateur des principaux sites protohistoriques d'Italie du nord, rapportait ainsi complaisamment le produit de toutes ses fouilles à cette civilisation classique, dont l'apogée se situait aux alentours du VI^e siècle avant notre ère. Par un effet de cause à conséquence, Sacken (1868: 144-145) avait été conduit à proposer, pour le site de Hallstatt, une datation très basse, aux alentours du IV^e siècle².

Contraint jusqu'alors de s'en rapporter au témoignage des fouilleurs, Desor allait faire éclater cette chronologie courte. Conformément à ses premiers pressentiments (1863f), l'étude attentive du mobilier des cimetières d'Italie du nord le conduisait en effet à définir plusieurs phases au sein du vaste ensemble «étrusque». Présentant un incontestable caractère archaïque, les cimetières de Golasecca, de Villanova et de Bologne devaient être dissociés de la civilisation étrusque classique (Desor 1869e). L'affinité sensible de leur mobilier avec celui apparaissant dans certains terramares parmesans de l'âge du Bronze (Strobel & Pigorini 1864, Mortillet 1865b) aurait pu inviter à les placer à la fin de l'âge du Bronze. Mais en définitive, la mise au jour de matériaux en fer dans ces nécropoles indiquait qu'on s'y trouvait plutôt au tout début de l'âge du Fer local.

À l'extension de la séquence vers le haut correspondra bientôt une extension similaire vers le bas. En automne 1871, lors d'une visite sur le site de Marzabotto organisée dans le cadre du congrès de Bologne, Mortillet avait attiré l'attention de ses collègues sur la similitude entre certains matériaux découverts dans cette nécropole et les objets «gaulois» du second âge du Fer du nord des Alpes. Se fondant sur sa connaissance du mobilier de La Tène, de la Tiefenau et

¹ Cf. ses lettres à Bonstetten, 01.02.1868, 08.05.1868 (AEN). Ce sont probablement ces mêmes doutes qui ont ensuite détourné DESOR (1868e) d'entrer en matière sur l'âge du cimetière de Hallstatt, dans son compte rendu de l'ouvrage de SACKEN (1868). Occasionnellement, et en particulier dans ses travaux plus «populaires», Desor continuera à se tenir quelque temps encore à son ancienne distinction: cf. ainsi DESOR 1871g.

² Cette datation basse était d'autant plus embarrassante que SACKEN (1868: 130-131) plaçait le site de Hallstatt dans l'âge du Bronze (voir ci-dessous, p. 346).

d'Alesia, Desor (1873o) s'empresera de confirmer cette équivalence. Tous deux ouvraient ainsi la voie à la reconnaissance archéologique des invasions celtiques en Italie, historiquement attestées et datées du IV^e siècle avant notre ère¹.

Bref, l'archéologie permettait désormais de définir trois phases successives, parmi ces matériaux préalablement définis comme «étrusques». La première, *"proto-étrusque"*² (qualifiée plus tard de «Villanovienne»), prenait ses racines à l'aboutissement de l'âge du Bronze local; et la troisième correspondait au Second âge du Fer, à l'âge gaulois ou «helvétien».

Cette séquence n'était évidemment pas sans conséquence sur la chronologie du nord des Alpes. Parmi les mobiliers italiens, ceux qui avaient été rapprochés avec les trouvailles des tumulus suisses et des tombes de Hallstatt se rapportaient en effet presque exclusivement à la première phase. On était par conséquent amené à «vieillir» les sites d'Europe centrale. Mais au-delà de la datation absolue, le développement de la recherche démontrait la parenté stylistique de ces matériaux du premier âge du Fer avec ceux du Bronze palafittique. C'était ainsi la limite anciennement tracée entre les âges du Bronze et du Fer qui s'en trouvait ébranlée.

Pour Desor, la question n'était pas de pure convention. Il apparaît que dans un premier temps, il avait envisagé de rattacher au premier âge du Fer la majeure partie de l'âge du Bronze palafittique³. Mais en définitive, il avait tranché dans le sens inverse: au lieu de se voir réduit à la portion congrue, l'âge du Bronze englobait désormais ce que Desor avait auparavant qualifié de *"premier âge du fer"*. Dans cette résolution, Desor semble avoir sacrifié à la nécessité d'accorder sa chronologie à celle de ses principaux collègues⁴ — notamment Sacken, selon lequel (1868: 130-131) les antiquités de Hallstatt appartenaient au *"style du bronze"*, même si elles attestaient la maîtrise de la technologie du fer.

Les avatars d'une publication sur la transition entre les âges du Bronze et du Fer

Loin d'être le fruit d'un intérêt passager, le *Bel âge du bronze* constituait l'aboutissement de près de cinq ans de travaux. Au fil de ses recherches et en raison de l'évolution de ses positions, Desor avait cependant été conduit à modifier la perspective et l'objet précis de la publication en préparation.

¹ Cf. également MORTILLET 1870/71, ainsi qu'une lettre de ce dernier à Desor, 15.12.1871 (Album Combe-Varin II, BPUN). On notera qu'à Copenhague, en automne 1869, c'était précisément pour clarifier la chronologie de l'Italie du nord que Desor avait fermement soutenu la candidature de Bologne comme siège du congrès suivant. L'origine «gauloise» des matériaux de Marzabotto sera d'abord refusée par les savants italiens, qui ne se satisfaisaient guère de cette interprétation peu propice au «culte national» mis en place pour le congrès de Bologne (cf. ainsi GOZZADINI 1873). A ce propos, cf. MORIGI GOVI 1994, COYE & PROVENZANO 1996; VITALI 1984 aborde plus en détail la question des trouvailles celtiques de Marzabotto, que KAENEL (1991a, 1993/94) considère comme un tournant dans le développement de l'archéologie protohistorique.

² Terme employé par DESOR dans une lettre à Gozzadini, 14.05.1877. Dès le 06.10.1864, puis dans l'ensemble de cette correspondance (cf. ainsi surtout la lettre du 17.08.1870), DESOR le presse d'envisager les sites «étrusques» sous l'angle de l'évolution chronologique (MEN).

³ Cf. ainsi DESOR 1869f; préalablement déjà, cf. une lettre de DESOR à Frédéric de Rougemont, 07.12.1867 (AËN). Selon la terminologie moderne, il s'agit évidemment du Bronze final palafittique (Ha B). L'archéologie est toujours encore confrontée au même problème: la découverte de rares objets en métal dans quelques palafittes du Bronze final (Ha B2, Ha B3) n'est en effet pas jugée suffisamment significative pour mettre en question la limite tracée entre les âges du Bronze et du Fer (cf. RYCHNER 1998: 15).

⁴ L'ironie du sort voudra pourtant que la communauté scientifique admette la bipartition de l'âge du Fer (HILDEBRAND 1876) au moment où Desor se résout à la relativiser... Simultanément, l'âge du Bronze se voyait doté de subdivisions internes; et si CHANTRE (1875-76) adoptait le «Moulingien» pour dernière phase, celui-ci disparaissait face à la bipartition «Morgien»/«Juraudien» proposée dès 1875 par Mortillet (MORTILLET & MORTILLET 1881) et promise à un succès incontestable. Sur les développements de la chronologie protohistorique dans le dernier quart du XIX^e siècle, cf. JACOB-FRIESEN 1980a, 1980b.

Le projet initial avait été conçu dans le cadre de la préparation du congrès de Bologne. A Giovanni Capellini qui, au nom des organisateurs, l'invitait à rédiger un rapport de synthèse sur l'état de la recherche en préhistoire, Desor s'était récrié:

Il faut un autre Hercule que moi pour se charger d'un fardeau pareil. Vous oubliez, mon cher ami, que nous ne sommes pas seulement un congrès d'archéologie préhistorique, mais aussi et surtout un congrès d'anthropologie. Or comment voulez-vous que j'aie vous rendre compte de toutes les décisions et disputes qui ont eu lieu (...).¹

Proposant de s'adresser à Vogt pour la partie anthropologique, Desor n'avait pas exclu de se charger de la partie archéologique d'une telle synthèse; mais à tout prendre, il préférerait se contenter d'"un petit travail sur les rapports de l'âge du bronze et de l'âge du fer". A la suite des perturbations qu'avait connues l'organisation du congrès de Bologne, reporté en raison de la Guerre Franco-prussienne, ce projet de publication officielle avait été abandonné. Mais Desor n'en avait pas moins poursuivi son travail. Il y avait d'ailleurs été encouragé par le progrès des recherches; explorant la station de Möriegen dès l'hiver 1869/70, ses pêcheurs l'approvisionnaient en effet en trouvailles (Desor 1870h, 1870i, 1870j, 1871e, 1871f, 1872l) qu'il datait précisément de cette époque charnière, entre les âges du Bronze et du Fer. Estimant avoir affaire à un site emblématique, à la station-type de ce qu'il appellera bientôt le "*bel âge du bronze*", Desor (1872m) envisagera même de donner à son étude la forme d'une monographie sur Möriegen². Il devait cependant y renoncer, en raison de la mise sur pied des fouilles officielles de l'Etat de Berne, confiées à Edmund von Fellenberg et Eduard von Jenner. Alors que Fellenberg préparait son rapport (1874) sur l'exploration palafitique du lac de Bienne dans le cadre de la Correction des Eaux du Jura³, une telle monographie n'aurait pas été opportune; et puisque les autorités bernoises venaient d'interdire les dragages privés, elle pouvait même être ressentie comme une provocation.

En définitive, le sujet prenait une importance suffisante pour franchir le pas, et passer de la monographie à une synthèse régionale sur la culture du "*bel âge du bronze*" attestée à Möriegen. Cet élargissement du sujet devait retarder quelque peu la publication, qui ne paraîtra qu'au début de l'été 1874⁴; mais il paraissait justifié par le climat qui régnait alors au sein de l'archéologie suisse. Au terme des fouilles entraînées par la Correction des Eaux du Jura, on avait en effet la conviction "*que la moisson [était] à peu près faite*"; de, l'avis général, "*il ne [restait] plus guère qu'à glaner*"⁵.

¹ Lettre de DESOR à Capellini, 24.01.1870 (AEN). Cf. également les lettres de CAPELLINI à Desor, 17.11.1869 et 31.01.1870, ainsi qu'une lettre de DESOR à Sylvestre Chavannes, 14.03.1870 (AEN).

² Cf. lettres de MORTILLET à Desor, 07.02.1872, 13.02.1872, 19.05.1872, et de DESOR à Mortillet, 24.05.1872 (AEN). Le caractère très concret de ce projet est attesté par les négociations engagées avec des éditeurs et des imprimeurs: cf. journal DESOR, 24.02.1872, 13.03.1872 (BPUJ).

³ Voir ci-dessus, p. 274; cf. VON KAENEL 1979. Sur le site de Möriegen, cf. la réévaluation de BERNATZKY-GOETZE 1987.

⁴ La date de la publication n'était assurément pas le fruit du hasard: Desor pouvait ainsi présenter son ouvrage en primure à l'occasion du congrès de Stockholm, au début du mois d'août 1874. L'âge du Bronze constituant la préoccupation majeure des archéologues scandinaves, on pouvait en effet prévoir qu'il constituerait le thème central des débats. Dans ces circonstances, et puisque son ouvrage constituait une défense en règle de l'origine méridionale du Bronze en Europe centrale, Desor était idéalement armé pour contrer la thèse de l'«autochtonie» du Bronze nordique, qui formait alors un véritable article de foi dans la recherche scandinave. Comme il le relèvera plaisamment dans une lettre à Luigi Pigorini, 03.07.1877 (AEN), Desor encourrait "*la grande colère de tous les fils d'Odin; pour eux, la Scandinavie était le centre, l'omphalos de toute la culture préhistorique*".

⁵ DESOR & L'AVRIE 1874: 1.

Un programme éditorial novateur?

A sa parution, le *Bel âge du bronze lacustre* est accueilli très positivement. Si tous ses collègues ne souscrivaient pas à la thèse de l'auteur, la communauté scientifique unanime louait ce livre splendide. En insérant près d'une centaine de figures dans ses *Palafittes*, Desor avait déjà accordé précédemment une grande importance à la représentation iconographique. Mais ici, ce soin était poussé à l'extrême: livrées pour la plupart en couleur, les gravures de Louis Favre témoignaient d'un effort artistique presque inégalé, que mettait encore en valeur le format imposant des planches in-folio.

Dans l'avant-propos, les signataires de l'ouvrage justifiaient ce choix coûteux par référence à l'état de la question archéologique. Jusqu'alors, le progrès des recherches avait pu rendre nécessaire la publication de synthèses interprétatives propres à orienter l'avancement des travaux de fouille et de prospection. Aujourd'hui, l'archéologie préhistorique avait franchi un nouveau seuil: désormais plus rares et moins originales, les trouvailles ne promettaient plus de réformer sensiblement le tableau matériel des civilisations passées. Il était par conséquent préférable d'accorder dorénavant la place centrale aux matériaux eux-mêmes. Bref, Favre et Desor estimaient autoriser en toute objectivité l'élaboration des synthèses ultérieures, et fonder de la sorte les bases inébranlables de l'archéologie future.

L'approbation de leurs collègues à l'égard de ce programme éditorial témoigne de la prégnance du positivisme dans l'archéologie contemporaine. Car, du fait de la définition chrono-culturelle qui sous-tendait l'entreprise, le choix du mobilier représenté résultait d'une interprétation peu susceptible d'être remise en question par l'examen des mêmes objets — d'autant plus que Desor ne se cachait pas d'y avoir sélectionné "*les types les plus caractéristiques*"¹. Enfin (et surtout), le plan même de l'ouvrage entraînait en contradiction avec sa prétention à l'objectivité. Sans vergogne, Desor n'hésitait en effet pas à placer la description raisonnée des matériaux *à la suite* de leur interprétation!

A posteriori, il est évidemment aisé de mettre en évidence le caractère illusoire de cette aspiration positiviste. On observera néanmoins qu'au regard des développements ultérieurs de la discipline, la qualité artistique des gravures de Favre ne constituait pas un véritable progrès. Aussi plaisante soit-elle, elle consacrait en effet, par sa valeur même, la subjectivité d'un regard qui n'était pas encore discipliné par des normes de représentation conventionnelle².

Si la forme du *Bel âge du bronze* emportait l'adhésion du public et des savants, c'était plus en raison de son attractivité visuelle qu'en vertu d'un éventuel caractère novateur. Certes, Desor et Favre précisaient les lieux de découverte et de conservation des matériaux; mais ils restaient muets sur les circonstances et les conditions de trouvaille. Et dans cet ouvrage, on chercherait en vain un plan ou une stratigraphie — même schématique. Or, depuis quelques années déjà, la communauté archéologique s'efforçait de mettre sur pied des cartes archéologiques thématiques; mais si Desor était convaincu du bien-fondé de l'entreprise, il n'était guère disposé à s'investir concrètement dans une tâche aussi peu valorisante³.

¹ DESOR & FAVRE 1874: 1.

² Ces conventions ne se sont imposées que tard dans le courant du XX^e siècle. Pour une histoire de la représentation figurative en archéologie, on se reportera à l'esquisse stimulante de LEWUILLON 2002, dont certaines thèses mériteraient néanmoins une argumentation détaillée.

³ Dès 1868, Desor s'était pourtant associé aux travaux d'une commission nommée par la Société d'histoire de la Suisse romande, chargée d'établir une carte archéologique de la Suisse, que devait accompagner un "*dictionnaire*"; cf. journal DESOR, 12.11.1868, 02.12.1868, 13.06.1869 (BPUN), ainsi qu'une lettre à Morillet, 29.11.1868 (AEN). Au plan international, la première

A la même époque, Ernest Chantre (1875-76) réalisera d'ailleurs, sur un objet presque identique (l'âge du Bronze en France), un ouvrage de synthèse bien mieux adapté au propos positiviste proclamé par Desor et Favre. Fruit d'un véritable travail de bénédictin, doté de nombreuses cartes et d'inépuisables tableaux statistiques traitant à la fois du mobilier et des «types» de gisements, le «monument» de Chantre s'avérait sans conteste bien plus novateur que le *Bel âge du bronze*¹. A ce titre, si l'œuvre de Desor et Favre devait effectivement marquer leurs contemporains, c'est sur les données réunies par Chantre que s'appuieront leurs successeurs, justifiant en quelque sorte l'aspiration de leur auteur:

Je n'ai pas la prétention d'avoir résolu tous les problèmes se rattachant à l'Âge du Bronze, mais j'ose espérer que les documents nombreux et positifs réunis par moi fourniront, à l'avenir, une base solide aux études des savants dont les discussions ont trop souvent jusqu'ici reposé, dans notre pays surtout, sur des hypothèses: elles ne sauraient prévaloir désormais contre la logique impitoyable des faits.²

Le tableau détaillé d'une culture régionale

Selon les auteurs, le *Bel âge du bronze lacustre* constituait "une photographie régionale de l'une des phases de l'époque préhistorique"³. De fait, ceux-ci livraient, avec un grand luxe de détails, un tableau très complet des différentes facettes de la culture matérielle de cette époque.

Enumérant les principaux sites lacustres reconnus pour l'âge du Bronze, Desor s'arrête à la station de Möriegen, qu'il prend pour "type" de cette époque. Après l'avoir située dans son environnement topographique et géologique, il expose les conditions du gisement et la démarche suivie lors de la fouille, tout en présentant les caractéristiques générales de l'établissement. Conduit à s'exprimer sur la "destination des constructions lacustres", il reproduisait son ancienne interprétation de "magasins"; échaudé toutefois par les critiques qu'il avait dû affronter, il se montrait maintenant plus prudent, indiquant que l'existence de tels entrepôts n'infirmerait en rien la forte probabilité de structures d'habitat sur les mêmes emplacements⁴.

Plus que les gisements, c'est le mobilier qui retient l'attention de Desor. Mais Desor tient à prévenir d'éventuels soupçons d'«antiquarisme»: ces objets ne l'intéressent pas pour eux-mêmes; isolés, ils n'ont pas de réelle signification. Ce qu'il veut mettre en évidence, ce sont les ensembles, les associations qui seules, peuvent être tenues pour caractéristiques.

Desor débute par l'exposé des principaux caractères morphologiques de la poterie, qui la distinguent de celle du Néolithique. Après quelques remarques sur l'ornementation des vases, il

proposition de telles cartes archéologiques avait été exprimée par Alexandre PRZEZDZIECKI (1873), lors du congrès de Bologne. Réanimé par Ernest CHANTRE (1873), ce projet sera mis à l'étude par le congrès de Stockholm, qui nommera une commission (dont Desor était membre). Signé par CHANTRE & MORTILLET (1875), le rapport de la sous-commission ouvrait enfin la voie à des conventions internationales.

1 Cf. GAUCHER 1988: 18-22. DESOR (1874g, 1874h) lui-même avait accueilli très favorablement les travaux de Chantre, qui pouvait compter sur son soutien: cf. notamment les lettres de CHANTRE à Desor, 08.09.1873, 28.01.1873, 25.02.1877, 11.05.1879, de DESOR à Chantre, 11.09.1873, 08.05.1875, 07.05.1877, et de DESOR à Mortillet, 30.04.1875 (AEN). Cf. également la lettre de DESOR à Bonstetten, 14.09.1878 (AEN), à propos de la carte archéologique du canton de Fribourg publiée par ce dernier: BONSTETTEN 1878 (cf. déjà BONSTETTEN 1874).

2 CHANTRE 1875-76: I: X.

3 DESOR & FAVRE 1874: VI.

4 DESOR & FAVRE 1874: 3-4. Sur l'interprétation de la fonction des constructions lacustres, voir ci-dessus, p. 251.

envisage même la céramique de l'âge du Bronze sous l'angle technologique¹. Evoquant rapidement quelques rares exemples de modelages animaliers, il présente enfin les principaux objets réalisés en terre cuite, comme les fusaïoles ou les lampes. Quant aux «croissants lacustres», Desor dénie la fonction religieuse qui leur avait généralement été attribuée: invoquant *"l'habitude de plusieurs peuples qui emploient des objets pareils en guise de chevet, afin de ne pas compromettre leur coiffure pendant le sommeil"*², il penche en faveur d'une interprétation utilitaire, tout en reconnaissant que leurs décors élaborés pourraient témoigner d'une valorisation symbolique.

Le mobilier métallique fait l'objet de plusieurs chapitres (armes, ustensiles et parure). À la description fonctionnelle et typologique se mêlent des considérations diverses sur la fréquence et la valeur relative des objets. De cas en cas, Desor se réfère à leurs analogues antérieurs ou postérieurs, et signale leur occurrence dans des domaines culturels étrangers. Il traite ainsi des épées à soie plate, des épées à bouton, des épées à antennes, des lances, des flèches, des haches (types «Keller», «Schwab», «Troyon», «Bertrand» et «Morlo»), des marteaux, des ciseaux, des gouges, des différents types de couteaux (ce qui le conduit à caractériser les pierres à aiguiser), des scies, des faucilles avec ou sans bouton, des hameçons, des aiguilles, des poinçons, des *"torsades"*, de la vaisselle en bronze, des épingles céphalaires, des épingles à boutons, des épingles à bouton plat, des épingles doubles, des styles, d'innombrables types de bracelets, des anneaux, des *"torquès"*, des *"anneaux de serment"*, des bagues, des pendants d'oreille, de quelques fibules, des boutons, des garnitures en bronze, des rouelles et des *"amulettes"*³. Cette énumération fastidieuse des catégories retenues par Desor témoigne de l'application avec laquelle celui-ci désire circonscrire la culture matérielle de l'âge du Bronze palafittique.

À propos de métallurgie, Desor s'interroge sur la possibilité d'une fabrication indigène du bronze. Décrivant quelques creusets et différentes sortes de moules mis au jour dans les stations lacustres, il démontre le caractère local de cette industrie. En principe, et à l'exception des pièces les plus remarquables, la matière première seule devait donc être importée — et ce, même si l'on n'avait jusqu'alors découvert qu'un seul lingot d'étain. Se fondant sur l'expertise de collègues chimistes et d'artisans modernes, parfois étayées par des expérimentations de reproduction à l'antique, Desor développe enfin les différents procédés de mise en forme et de décoration des produits finis. Il traite ainsi de la fonte à la cire perdue, de l'estampage, de la trempe, de la gravure, de l'écrouissage, du laminage et de l'aiguisage, avant d'observer que contre toute attente, les artisans de l'âge du Bronze ne paraissent pas avoir pratiqué la soudure, à laquelle ils substituaient le rivetage.

Dans la mesure où le commerce et les échanges à longue distance occupent une place centrale dans la démonstration de Desor, on ne s'étonnera guère qu'il consacre un chapitre entier au problème des *"moyens de transport"*. La domestication du cheval, attestée par de nombreuses trouvailles (notamment des mors), fait l'objet d'un long développement sur l'équitation. Et puisque les roues, elles aussi, n'apparaissent qu'à l'âge du Bronze, il présume que les chars devaient plus souvent être mus par des chevaux que par des bœufs. Par voie de conséquence, la

¹ Renvoyant en note de bas de page aux premières propositions de typologie céramique (PERRIN 1874, p. ex.), Desor ne se sent néanmoins pas appelé à s'en inspirer.

² DESOR & FAVRE 1874: 10. En la matière, Desor se rétracte donc par rapport à ses positions antérieures (DESOR 1862), empreintes de ces *"notions mystiques"* qu'il se plaît désormais à dénoncer.

³ Dans le chapitre consacré à la parure, il traite encore des *"objets de luxe"* (en or, en ambre, en pâte de verre et en verre transparent) et de quelques objets exceptionnels, dont la fonction et la signification étaient indéterminées. Parmi ceux-ci, un umbo de boucher, et ce qui pourrait constituer un manche de hache de parade néolithique (DESOR & FAVRE 1874: 24-25, fig. 29, pl. VI - fig. 6), si l'on admet le rapprochement avec la pièce présentée par GNEFF HORISBERGER, GROSS-KLEE & HOCHULI 2000.

présence de chars impliquait l'existence de routes — que les Romains, auxquelles celles-ci étaient alors systématiquement attribuées, n'auraient fait que "*corriger et compléter*"¹. Quoi qu'il en soit, l'essentiel des communications s'effectuait encore assurément par voie fluviale et lacustre: les routes ne devaient être destinées qu'au trafic local.

Touchant à l'"*économie domestique*", Desor n'innove pas particulièrement, par rapport à ses écrits précédents. Sur la base, toujours, des trouvailles effectuées sur les sites littoraux, il traite successivement de la cueillette, de l'agriculture et des techniques agricoles, de la culture céréalière, de la fabrication du pain, de la domestication des différentes espèces animales, de la production laitière, de la chasse, de la pêche, de l'utilisation du sel... et de l'alcool, puisque en vertu de "*la passion de tous les peuples incultes pour les boissons fermentées*", on ne pouvait selon lui "*guère supposer*" que les Lacustres n'aient pas maîtrisé l'art de la distillation². Dans le même chapitre, il était encore question de l'habillement, de la fabrication du fil, du tissage, du travail des fourrures et du cuir, ainsi que des activités ludiques, dont l'archéologie offrait quelques témoignages. Conformément à ses a priori patriarcaux, c'est par ailleurs dans ce même chapitre que Desor abordait la question du "*rôle de la femme*" qui, selon lui, "*[s'y] trouva tout naturellement tracé*".

De manière plus surprenante, c'est également ici que se voyaient reléguées les quelques timides considérations auxquelles Desor consentait sur le thème de la religion. Peu désireux de se laisser entraîner trop avant sur ce terrain délicat, il relève la rareté des attestations positives de croyances et de cultes livrées par les explorations archéologiques. Renvoyant à son travail sur la Baume du Four (1871g), il signale à cet égard les rouelles, "*qui pourraient au besoin rentrer dans la catégorie des ustensiles sacrés*"³.

Du fer et des rites funéraires: une curieuse oblitération des tumulus hallstattiens

Comme nous avons déjà eu l'occasion de le montrer, la rigueur n'était pas toujours la qualité première des travaux archéologiques de Desor. De fait, celui-ci offre dans le *Bel âge du bronze* une nouvelle démonstration de l'inconséquence à laquelle le conduisaient ses propres incertitudes. En effet, alors même que la thèse fondamentale de l'ouvrage consistait à intégrer dans l'âge du Bronze l'ancien «premier âge du Fer», ce dernier disparaît curieusement lorsqu'on l'attend le plus.

Dans l'archéologie suisse contemporaine, la quasi-totalité des trouvailles hallstattiennes étaient en effet issues de fouilles de tumulus; Desor était bien placé pour le savoir, puisque c'était lui qui les avait caractérisées. Il s'y arrête d'ailleurs lorsqu'il s'agit de définir les divergences matérielles "*entre le mobilier des tumulus et celui des palafittes*". Dans le chapitre du *Bel âge du bronze* consacré aux rites funéraires, en revanche, ces tumulus sont passés sous silence: Desor décrit uniquement les incinérations (du Bronze moyen et final) relevées sur les flancs du littoral neuchâtelois; quant aux tumulus hallstattiens, ceux-ci ne font l'objet que de périphrases sibyllines.

De fait, la question était gênante pour Desor, qui venait de publier un article remarqué sur le tumulus des Favargettes (1868f). Disposé à se renier dans les généralités et dans des considérations abstraites, peut-être celui-ci était-il été moins empressé à le faire, lorsqu'il

1 DESOR & FAVRE 1874: 15.

2 DESOR & FAVRE 1874: 13.

3 DESOR & FAVRE 1874: 12.

s'agissait de la présentation concrète des sites archéologiques et de leur mobilier? Quoi qu'il en soit, le procédé demeure difficile à expliquer¹.

Dans ces circonstances, le chapitre consacré au fer et à "*son rôle*" est évidemment réduit aux seules trouvailles palafittiques. Or le fer y est extrêmement rare; il ne constitue généralement qu'un élément composite, pour des lames d'épées ou de couteaux, auxquelles il conférerait une meilleure efficacité. Pourtant, puisque en dépit de son inesthéticité, on le trouvait également employé dans certains objets de parure, Desor estime que le fer avait alors surtout valeur de prestige. Cette interprétation l'autorise à présenter l'expansion progressive de la métallurgie indigène du fer en des termes strictement évolutionnistes:

Le fer aurait ainsi parcouru dans nos lacs les mêmes phases que dans d'autres pays: d'abord bijou, il aurait ensuite fourni la matière de quelques armes et ustensiles de prix, pour devenir enfin, à l'âge du fer proprement dit, c'est-à-dire à l'époque gauloise et gallo-romaine, d'une application tout à fait usuelle.²

Une rhétorique fallacieuse

On retrouve dans cet ouvrage une pratique rhétorique habile, assez fréquente chez Desor, qui consistait à manipuler l'ordre des propositions afin d'accentuer l'effet de certaines observations. Celui-ci présente souvent comme spontanées des spéculations qu'il prétend ensuite confirmer par une observation archéologique concordante mais partielle — une observation qui, de toute évidence, avait pourtant précédé et qui avait précisément entraîné ces spéculations interprétatives.

De manière générale, l'agencement de cet ouvrage, de même que l'ensemble des raisonnements suivis par Desor, y sont organisés pour la défense, à la fois du progrès culturel et de l'influence étrusque. Et si l'un comme l'autre y sont présentés comme l'aboutissement d'une réflexion, la forme imprimée à cette dernière détermine la confirmation des postulats de départ. Ainsi, lorsqu'il s'agit d'émettre des jugements de valeur sur la civilisation de l'âge du Bronze, Desor accommode systématiquement les faits pour mettre l'accent sur d'éventuels «progrès» réalisés depuis le Néolithique — des progrès qu'il minimise au besoin afin de réserver un espace de perfectionnement ultérieur pour l'âge du Fer. Et lorsque l'analyse archéologique est privée de tels «faits», Desor comble adroitement ces lacunes par des hypothèses dirigées par une «vraisemblance» qui n'autorise que cette lecture évolutionniste.

Pour ce qui touche à l'influence étrusque, la manœuvre est encore plus limpide. Comme on l'a vu, le plan du *Bel âge du bronze* place l'interprétation *avant* la description des matériaux. Dans ses détails, la structure de l'ouvrage est même plus subtile: débutant par une interprétation globale et décisive, Desor l'étaye ensuite par quelques chapitres descriptifs judicieusement sélectionnés. Jusqu'à sa conclusion, il respecte ensuite une alternance où de nouvelles

¹ La confusion qui règne dans ce chapitre n'en facilite pas la compréhension. Une lecture attentive offre cependant une autre explication (tout aussi surprenante): situés toujours à bonne distance des lacs, ces tumulus hallstattiens n'auraient pas été pris en compte parce que l'auteur se cantonne strictement au domaine palafittique. Ceci expliquerait pourquoi Desor s'attarde sur la question de l'incinération et de l'inhumation: pour de nombreux collègues, le rite funéraire constituait en effet un «critérium» de race. Dans ces circonstances, la coexistence d'incinérations (Bz moyen, Bz final) et d'inhumations (Ha D) au sein du «bel âge du bronze» était embarrassante. Afin de s'acquitter de ce problème, Desor propose alors, avec un luxe considérable de précautions, une interprétation selon laquelle les incinérations seraient celles des colons lacustres, alors que "*les peuplades de l'âge du bronze dans l'intérieur des terres n'auraient (...) fait que continuer les usages de celles de l'âge de la pierre [n. bz: paléolithique], que nous savons avoir pratiqué l'inhumation (...). Ce sera un sujet d'étude pour les archéologues futurs (...)*" (DESOR & FAVRE 1874: 16). Or, quelques pages plus loin (20), il rejette pourtant catégoriquement cette interprétation... (cf. également une lettre de DESOR à Bertrand, 15.03.1874, AEN).

²

DESOR & FAVRE 1874: 16.

considérations théoriques se trouvent immédiatement confirmées par l'examen du mobilier archéologique. Dans ses traits généraux, cette «cascade» argumentative confère donc à son ouvrage l'apparence trompeuse d'une application raisonnable de la méthode déductive.

A en juger par les réactions de la critique scientifique, ses collègues ont succombé à cette honorable illusion. Dans l'*Archiv für Anthropologie*, Rüttimeyer applaudissait des deux mains; entrant en matière en déplorant, dans l'archéologie contemporaine, "*la profusion de compositions outrepassant le domaine des faits et du connu, tant dans la forme de la présentation que, plus encore, dans leurs interprétations*", il saluait avec enthousiasme le *Bel âge du bronze*, qui appartenait selon lui à "*cette catégorie encore trop rare de travaux spécialisés qui tracent scientifiquement une limite claire entre le certain et l'incertain*". Dans les *Matériaux*, Edouard Flouest (1875: 272) lui faisait écho, louant "*la netteté des vues et la supériorité de la méthode (...) [de] cette magistrale monographie*", qui constituait à ses yeux, "*par la prudente sagesse des déductions, (...) un guide sûr: un modèle*".

De fait, la "*prudente sagesse des déductions*" n'était pas le fruit de l'imagination de Flouest: il s'agissait simplement d'une illusion d'optique. Car avec une constance qui force l'admiration, Desor agrmente ses «déductions» les moins audacieuses de conditionnels et de précautions oratoires très méritoires. Pourtant, l'ostentation avec laquelle il affiche le caractère hypothétique de ses interprétations ne l'empêche jamais, quelques pages plus loin, de se fonder sans hésitation sur ces mêmes hypothèses pour sélectionner de nouveaux «faits» à l'appui de nouvelles «déductions»...

On se tromperait toutefois en imputant à sa mauvaise foi la rhétorique fallacieuse sur laquelle s'appuyait Desor. Vaincu par ses propres convictions, celui-ci était en effet la première victime de ses artifices oratoires. En somme, son tort principal réside plutôt dans les ambitions exagérées qu'il plaçait dans les facultés heuristiques de la science préhistorique de son époque. Celle-ci n'avait en effet pas encore défini une méthode analytique claire. Noyés encore dans un flou conceptuel, les outils typologique, technologique et stratigraphique, qui n'étaient pas articulés entre eux, étaient invoqués isolément, en toute légitimité, à l'appui d'argumentations sur mesure, dans lesquelles pouvaient intervenir en tout moment des considérations artistiques, historiques, anthropologiques ou autres. En définitive, pour ceux qui, comme Desor, ne désiraient pas se contenter de décrire des matériaux, la «prudence scientifique» était quasiment condamnée à demeurer formelle.

Le commerce transalpin: un diffusionnisme libéral

Sur l'introduction du bronze, Desor défend les mêmes thèses que dans les *Palafittes* (1865a)². Tout au plus dispose-t-il désormais d'arguments plus pointus, qui lui permettent d'aborder la question de manière plus détaillée, et d'explicitier surtout certains éléments sur lesquels il était alors demeuré assez évasif.

Globalement, Desor demeure un partisan convaincu de la loi du progrès matériel. Tout comme le perfectionnement des industries, la découverte de nouvelles techniques résulte d'une tendance spontanée, qui participe du progrès généralisé de la vie dans la nature. Pourtant, si les potentialités évolutives sont intrinsèques à l'homme et à la société, le développement de la

¹ RÜTTIMEYER 1875: 85 (notre trad. de l'allemand). CAZALIS DE FONDROUCE 1875 et JAHN 1875 adoptent un ton similaire.

² Voir ci-dessus, pp. 255-256, 261-263.

civilisation peut être renforcé par des contingences extérieures. De ce point de vue, le commerce constitue un formidable «accélérateur culturel». Les échanges économiques constituaient par conséquent un objet de recherche privilégié; Desor articule ainsi son analyse sur la différenciation entre objets d'importation et pièces indigènes.

Comme il le relève, les contacts commerciaux à longue distance sont attestés dès le Paléolithique. A l'âge du Bronze, ces échanges prennent cependant une ampleur sans commune mesure avec la situation antérieure. Car si l'on peut relever le trafic de l'ambre, du verre et de la pâte de verre, les flux commerciaux ne se limitent plus à de tels matériaux précieux, d'un volume infime: avec le bronze, le commerce touche désormais les bases mêmes de l'économie. En principe, les populations lacustres auraient certes pu découvrir elles-mêmes la technologie du bronze. Mais en vertu de la régularité du progrès naturel, une telle découverte aurait dû être préparée et conditionnée par la maîtrise préalable de la métallurgie du cuivre. Or celle-ci n'était pas attestée en Suisse: on y était passé brusquement de la pierre au bronze, dont la diffusion résultait par conséquent d'une impulsion extérieure. Dans la pratique, il s'agissait là de l'application de la loi du marché: les exportateurs avaient conquis en Europe centrale un nouveau débouché pour leurs produits.

Les *premiers* objets en bronze ont été importés tout fabriqués, et, comme toujours, lorsqu'il s'agit d'entamer des relations avec des peuples peu avancés en civilisation, on aura commencé par leur offrir les ustensiles les plus simples et les plus utiles, tels que haches, couteaux, faucilles, lances, etc. Peu à peu cependant le besoin de les multiplier s'est fait sentir, et les populations lacustres ont commencé à fabriquer elles-mêmes.¹

A l'importation des premiers objets finis aurait donc bientôt succédé une imitation technologique, comme en témoignait la découverte de culots de bronze et de nombreux moules sur les sites palafittiques. Appliquant à la protohistoire européenne les règles de l'économie libérale, Desor estime ainsi que cette réinvention locale de la métallurgie du bronze résultait de l'aspiration, parmi les Lacustres, de s'affranchir de la tutelle économique extérieure. Par l'assimilation de la technologie, ceux-ci auraient en effet restreint leur dépendance à l'importation des seules matières premières — en particulier de l'étain, introuvable en Suisse. Or, si les Lacustres avaient imité une technologie étrangère, ils étaient libres de confectionner leurs produits selon des formes à leur convenance. Ceci expliquait pourquoi la plupart des bronzes usuels, de fabrication aisée, répondaient à des types spécifiques au domaine palafittique.

Cette originalité ne s'appliquait en revanche pas aux pièces plus précieuses. Les objets de parure et les épées présentaient en effet *"une assez grande ressemblance avec des objets (...) analogues d'autres contrées, spécialement du cimetière de Hallstatt, pour qu'on soit naturellement porté à leur attribuer une origine commune"*². Pour Desor, ces objets devaient donc être rapportés à une seconde vague d'importation, réservée aux matériaux les plus complexes et prestigieux. Par le luxe frappant de ces importations, cette phase ultime de l'âge du Bronze témoignait à ses yeux du développement de la prospérité des Lacustres.

¹ DESOR & FAVRE 1874: 4. En théorie, on pourrait admettre que dès les débuts, les Lacustres n'aient importé que les matières premières. Se fondant sur l'intérêt commercial des exportateurs, Desor écarte cependant cette hypothèse: *"Il est naturel de supposer que ceux qui étaient en position de se procurer facilement les deux métaux (...) auront préféré (...) alimenter ainsi leur industrie plutôt que d'en exporter les éléments"*.

² DESOR & FAVRE 1874: 5. DESOR avait pu se convaincre *de visu* de l'importance de ces ressemblances à l'occasion de l'Exposition universelle de Vienne (1873), dont il avait présidé la section préhistorique. Son journal (1873b, *passim*, BPUN), montre en effet qu'il avait été impressionné par les mobiliers hongrois; mais c'étaient surtout les matériaux exposés par Eduard von Sacken qui avaient retenu son attention: *"La collection de Hallstadt m'a émerveillé. Je la savais considérable, mais je n'en ai pas moins éprouvé un grand étonnement à la vue de cette immense quantité d'objets. Ce sera longtemps le grand jalon de la science préhistorique. Après l'avoir vue en détail je me sentirai plus de sûreté (...)"*.

Les «Proto-Etrusques» et leur réseau commercial

Comment définir l'identité des exportateurs du bronze? Désignant les Phéniciens, de nombreux savants invoquaient le témoignage des sources antiques. Pour Desor, cette approche était obsolète:

[Les] données souvent vagues de l'histoire ancienne ne [peuvent] plus suffire en présence des méthodes nouvelles; il leur [manque] la consécration pratique, telle qu'on l'obtient par l'étude comparée des objets.¹

Or, à l'en croire², l'application de la «méthode comparative» ne laisse pas de place au doute. Par leurs formes, les matériaux les plus sophistiqués du «bel âge du bronze» suisse présentent un «cachet» largement répandu au nord des Alpes, qu'on retrouve notamment à Hallstatt. Entre la Suisse et l'Europe centrale, ces analogies sont encore plus frappantes pour ce qui touche aux ornements et aux dessins réalisés sur le mobilier.

Il n'est pas raisonnable de supposer qu'un même feston, un même dessin aient été imaginés à la fois en Suisse et en Hongrie. (...) Il s'agit ici d'un ensemble de conceptions et de formes qui constitue le *style* et qui suppose un foyer ou un centre d'où il a rayonné.³

De fait, ces analogies pouvaient être suivies plus loin, au sud des Alpes. Selon Desor, la comparaison du mobilier archéologique permettrait par conséquent de définir l'origine de ce «cachet», de ce «style» commun en Italie du nord⁴, chez ces «Proto-Etrusques» caractérisés entre autres dans le cimetière de Villanova⁵.

Cela dit, il admettait volontiers que les Etrusques n'avaient pas été les inventeurs de la métallurgie du bronze: *"Sans doute, il est probable que l'industrie métallique a existé au pied du Caucase avant d'être connue en Italie et en Grèce; elle y est probablement même plus ancienne que le commerce phénicien"*⁶. Cette question dépassait néanmoins le cadre défini à son étude. En tout état de cause, il refusait catégoriquement l'éventualité d'un commerce direct des Lacustres avec l'Orient: si cette hypothèse séduisait certains de ses collègues, l'archéologie n'offrait pas le moindre argument en sa faveur⁷.

¹ DESOR & FAVRE 1874: 16.

² Puisque Desor n'illustre aucune trouvaille étrangère, le lecteur se trouve dans l'incapacité, non seulement de vérifier les analogies retenues avec le mobilier d'Italie du nord, mais encore de s'assurer de l'absence d'autres analogies ailleurs. En fait, on est contraint de suivre l'auteur, dont l'argumentation est unilatéralement orientée vers les parallèles transalpins. La discussion d'une perle en verre transparent découverte à Auvier trahit parfaitement sa partialité: comme il le dit lui-même, *"nous aurions hésité à enregistrer [ce matériau] dans le mobilier lacustre, si nous ne savions qu'il était d'un usage général parmi les Etrusques"* (DESOR & FAVRE 1874: 25).

³ DESOR & FAVRE 1874: 5.

⁴ De fait, si l'on pouvait déduire de ces analogies l'existence d'un flux commercial, il était impossible d'en définir la direction; pour sa part, Desor n'envisage pas même la possibilité d'un commerce orienté du nord au sud.

⁵ Celle-ci avait fait l'objet d'une publication exemplaire, signée par Giovanni GOZZADINI qui, après ses doutes antérieurs, adoptait effectivement la datation haute (1870: 76-77).

⁶ DESOR & FAVRE 1874: 17; à ce propos, cf. une lettre de DESOR à Gian Carlo Conestabile, 22.02.1874 (AEN). On observe d'ailleurs que contrairement aux *Palafitter*, Desor juge désormais superflu de démontrer la théorie de l'origine nordique du bronze: à ce propos, cf. DESOR 1869f, 1870e: 21-26.

⁷ Contre l'autochtonie des bronzes «proto-étrusques», Desor devait pourtant affronter un argument pertinent: l'absence d'ateliers de bronziers attestés dans le nord de l'Italie. Or la découverte du dépôt de San Francesco à Bologne (comportant 14000 pièces pour près d'une tonne et demi de bronze), interprété «à la fois [comme] un magasin, un atelier de réparation, et une fonderie», devait lui permettre, trois ans plus tard, d'écarter cette difficulté; cf. DESOR 1877a (également: DESOR 1877b, 1877c, GOZZADINI 1877), qui avait pu en prendre personnellement connaissance au Musée de Bologne (journal DESOR, 12.04.1877, 14.04.1877, BPUN).

Entre Fer et Bronze: la datation du «bel âge du bronze»

Si Desor repoussait les sources historiques pour la détermination des exportateurs du bronze, il n'avait pas les mêmes scrupules à y faire appel pour situer ces derniers dans le temps. De fait, les égyptologues signalaient des inscriptions selon lesquelles il y aurait eu, *"au XIII^e siècle avant notre ère, [une] ligue des peuples de la Méditerranée contre les rois d'Égypte, à la tête de laquelle se trouvent les Etrusques (...) "*. Pour Desor, les Etrusques en question sont sans doute possible les mêmes que ceux révélés par l'archéologie à Villanova. Faisant preuve d'une prudence exagérée dans ses évaluations chronologiques, Desor date dès lors l'âge du Bronze suisse en arrondissant les chiffres, *"c'est à dire huit à dix siècles avant notre ère"*¹.

Bien entendu, l'âge du Bronze a connu des phases successives. Et si Desor intègre les débuts de la métallurgie du fer dans son «bel âge du bronze», il n'en estime pas moins que *"le bronze a été introduit avant le fer. Pendant combien de temps a-t-il été le seul métal en usage? C'est ce qu'il est difficile de préciser avec les matériaux que nous possédons aujourd'hui"*. Pour lui, la distinction entre les stations ayant livré du fer et celle qui en sont dépourvues n'a d'ailleurs pas uniquement une signification chronologique: la cause pourrait être purement économique:

En supposant que le fer, lorsqu'il était encore métal précieux, a dû être apporté de préférence aux colonies ou stations peuplées, qui étaient naturellement aussi les plus riches et les mieux placées pour faire un commerce d'échange, on peut concevoir que les petites stations aient été négligées, parce qu'elles n'offraient pas des ressources commerciales suffisantes.²

L'archéologie ne révélait pas seulement des différences parmi les stations lacustres. Entre celles-ci et les tumulus, les ensembles mobiliers n'étaient pas non plus concordants. Desor relève ainsi l'absence, dans les tumulus des *"vases à base conique"*, des croissants lacustres et des *"engins du ménage"*³. Inversement,

Les palafittes de nos lacs n'ont fourni aucune de ces grandes épées en fer, à soie plate, à rivets en bronze et à arêtes médianes (...). Nous n'y avons pas non plus rencontré ces grands vases ou marmites en bronze (...), non plus que des cistes cerclées (...), ni de ces vases encore plus remarquables à la façon de celui de Graechwyl.⁴

Desor mentionnait encore les brassards en tôle de bronze, les grelots, les bracelets en lignite, les bracelets à double spirale plane, les diadèmes et *"ces soi-disants disques de chasteté"*. La liste des divergences était donc bien longue. Pourtant, Desor se refuse à leur attribuer une signification chrono-typologique. A ses yeux, ces divergences résultaient du contexte archéologique: *"entre la demeure des vivants et le séjour des morts"*, le mobilier ne pouvait être identique. Il était donc convaincu que les découvertes ultérieures combleraient bientôt la plupart de ces lacunes.

¹ DESOR & FAVRE 1874: 18.

² DESOR & FAVRE 1874: 2.

³ DESOR & FAVRE 1874: 26; Desor ne signale donc pas que les principaux objets de parure du bronze palafittique (notamment la plupart des épingles) manquaient dans les tumulus.

⁴ DESOR & FAVRE 1874: 26.

Une seule race pour un développement continu

Le dernier chapitre du Bel âge du bronze est intitulé "*Conclusion. — La race de l'âge du bronze*". Significativement, Desor souhaitait donc traiter de la question anthropologique en guise d'épilogue — pour affirmer aussi solennellement que possible la continuité anthropologique des palafittes suisses, du Néolithique à l'âge du Fer.

Dans ses *Palafittes*¹, Desor défendait déjà l'identité ethnique des habitants des stations des âges de la Pierre et du Bronze; mais il était alors contraint de s'en rapporter aux caractéristiques de quelques crânes isolés. Désormais, il peut invoquer le témoignage de l'archéologie:

Rien n'indique que la substitution du bronze à la pierre soit l'effet d'une conquête ou d'un envahissement de races étrangères. Tout porte au contraire à supposer qu'il s'agit ici d'un progrès lent et graduel, que les nouveaux outils et ustensiles, ainsi que les armes en métal, ont été introduits d'abord en petit nombre par le commerce, et que petit à petit, les populations lacustres, à mesure qu'elles comprenaient les avantages des objets métalliques, se sont appliquées à fabriquer elles-mêmes les plus essentiels.²

Quant au passage de l'âge du Bronze à celui du Fer, en revanche, Desor (1865a: 128-129) s'était précédemment fondé sur l'attestation historique de l'invasion helvète pour y voir le produit d'une succession ethnique; du moins avait-il déjà refusé d'admettre "*l'anéantissement des peuplades de l'âge du bronze. (...) Celles-ci ont continué à subsister à côté des conquérants*". Du fait de sa nouvelle segmentation des phases préhistoriques, cette question prenait un aspect différent. En effet, puisque son nouvel âge du Bronze intégrait son ancien «premier âge du Fer», il était peu opportun de maintenir ici une solution de continuité ethnique: les hommes de l'âge du Fer devaient être les descendants directs de leurs prédécesseurs des âges de la Pierre et du Bronze.

A supposer que la région de nos lacs n'ait pas été à l'abri d'invasions pendant la période, assez considérable en tout cas, qui s'est écoulée entre l'époque de Möriegen et celle de la Tène, (...) il ne s'ensuivrait pas nécessairement qu'il y eut déplacement ou anéantissement de race. (...) Ici, le fait important n'est pas la conquête (...) mais l'introduction de nouveaux procédés techniques. Nous nous trouvons en présence d'une de ces évolutions de la culture humaine qui peuvent avoir eu pour résultat de modifier toute l'économie d'un peuple, en mettant à sa disposition des ressources et des moyens de défense qu'il n'avait pas auparavant. Telle avait été déjà l'invasion du bronze au milieu des populations de l'âge de la pierre, telle devait être l'invasion du fer au milieu des populations du bel âge du bronze.³

On retrouve dans cet ouvrage le complexe d'infériorité de l'archéologue et son désarroi face à la science anthropologique. Selon les termes de Desor, "*l'étude des squelettes*" livre en effet "*des données plus positives*"⁴ que l'analyse archéologique. Pourtant, c'est bien sur cette dernière qu'il fondait ses conclusions sur l'unité ethnique des Lacustres — des conclusions que l'anthropologie était uniquement appelée à confirmer. Aussi objective soit-elle, Desor ne pouvait oublier que neuf ans plus tôt, l'anthropologie avait tranché en sens inverse, soulignant l'altérité raciale des hommes du Bronze et de ceux du Fer...⁵

1 Sur les positions antérieures de Desor quant à la filiation des «races lacustres», voir ci-dessus, p. 258.

2 DESOR & FAVRE 1874: 27. On remarquera que si ce progrès était "*lent et graduel*", si les populations lacustres n'avaient pris conscience que "*petit à petit*" des avantages de la métallurgie, c'était probablement parce que selon Desor, les peuples peu civilisés sont naturellement conservateurs, et se méfient des innovations: voir d'ailleurs ci-dessus, p. 226-227.

3 DESOR & FAVRE 1874: 28.

4 DESOR & FAVRE 1874: 27.

5 Tentant de justifier l'inconstance des résultats de l'examen anthropologique, Desor souligne que les premières études ne pouvaient se fonder que sur "*quelques rares crânes lacustres*". Or sa nouvelle démonstration anthropologique n'en repose pas moins sur

Quoi qu'il en soit, il serait excessif d'imputer à une conversion épistémologique le changement de position de Desor quant à la continuité ethnique de la préhistoire suisse, du Néolithique à la conquête romaine. Lors de ses premières incursions dans l'archéologie lacustre, celui-ci nous semble en effet avoir rompu (modérément) cette permanence anthropologique pour mieux se démarquer de la thèse de Keller qui, en faisant des Lacustres «suisse» une race à part, les dissociait de leurs voisins étrangers. Désormais, si l'interprétation ethnocentriste et nationaliste avait toujours cours dans les représentations populaires, la communauté scientifique s'en était clairement distancée. L'identité des «Lacustres» et de leurs contemporains de terre ferme était établie: sur les lacs et dans l'arrière-pays, la civilisation avait connu les mêmes étapes. Dans ces circonstances, il n'y avait plus aucun risque à agréer à la continuité ethnique: sous ce nouveau jour, celle-ci renforçait même l'affirmation du caractère endogène du progrès culturel. Elle ne contrecarrait donc plus l'hégémonie du paradigme évolutionniste que Desor posait à la base de sa pratique et de sa conception de la science préhistorique.

Il lui était ainsi possible de conclure, sans arrière-pensée, qu'en Suisse, une même population avait traversé les trois âges préhistoriques. Réexhumant un terme qu'il avait longtemps banni de son vocabulaire, il précisait même que la première phase, l'âge de la Pierre constituait "*la phase celtique pure*". Par la suite,

La station de la Tène représenterait (...) l'élément indigène sous l'influence romaine et gauloise, tandis que les stations du bel âge du bronze le représenteraient sous l'influence étrusque ou orientale. Mais la population serait restée foncièrement la même.¹

L'EMERGENCE DU CONCEPT DE CULTURE: LE "CACHET" DES AGES

A grands traits résolus, Desor avait brossé dans ses *Palafittes* une fresque contrastée des étapes franchies par les occupants des rives du lac de Neuchâtel. Or, même si elle réaffirmait le caractère progressif de la civilisation préhistorique, la "*photographie*" développée par le *Bel âge du bronze* témoignait d'un respect plus scrupuleux des nuances révélées au fil des études archéologiques. Après une quinzaine d'années d'études archéologiques, les conceptions de Desor quant aux dynamiques du changement avaient incontestablement gagné en subtilité.

Même s'il envisageait le *Bel âge du bronze* comme son chef-d'œuvre archéologique, son auteur n'explicitait cependant nulle part les positions fondamentales sur lesquelles il faisait reposer ses observations. Malhabile dans l'abstraction, peu enclin à la théorisation, Desor ne se souciait manifestement pas d'engager une réflexion sur sa propre démarche. Si cette carence pouvait nuire à la portée de ses travaux, elle n'enlève évidemment rien à leur intérêt pour l'historien. Mais elle en contrarie l'analyse; car elle astreint à des reconstitutions «idéales» fondées sur les

une sélection extrêmement sévère du matériau à disposition: quelques observations générales mises à part, l'évolution progressive qu'il excipe de l'étude craniologique se fonde en effet sur trois (!) crânes: un exemplaire de Mörigen, un autre de La Tène, et un troisième, moderne, choisi parmi ceux de l'amphithéâtre d'anatomie de Paris... De ses propres annotations dans son journal personnel, on peut d'ailleurs se convaincre de la partialité qui présidait à ses mesures craniologiques: peu satisfait des résultats obtenus lors de la mesure de la capacité de son crâne de Mörigen, Desor répète ainsi l'opération quelques jours plus tard... (journal DESOR, 27.03.1874, 07.04.1874, BPUN).

¹ DESOR & FAVRE 1874: 28. Desor s'estimait autorisé à cet emploi des termes de «Celtes» et de «Gaulois» par les travaux récents de BERTRAND (1873): cf. journal DESOR (BPUN), 04.02.1874, 14.03.1874; puis encore 18.04.1876, à propos de BERTRAND 1876a; également lettre de BERTRAND à Desor, 17.03.1874 (AEN).

postulats implicites et les raisonnements fragmentaires qui se dégagent des écrits de Desor. Or, une fois encore, de telles reconstitutions masquent les fréquentes incohérences de sa pensée.

Telle qu'elle se traduit sur cette "*photographie*", la civilisation suit un mouvement lent et progressif, mais irrésistible. Endogène, ce progrès peut être accéléré par les échanges extérieurs, par la confrontation avec des techniques plus avancées, que les «retardataires» assimilent et s'approprient peu à peu. Si le commerce ne constitue donc pas le moteur du progrès, il est doté de vertus «accélératrices» — d'autant plus que le perfectionnement technologique induit des progrès parallèles dans le domaine de l'organisation sociale, sur le plan de l'économie, des mœurs, etc. Néanmoins, la comparaison de sociétés technologiquement équivalentes indique que ce progrès n'est pas uniforme: chaque société imprime à ses expressions matérielles un "*cachet*" particulier. Comme on le voit pour l'âge du Bronze en Suisse tel que le perçoit Desor, ce cachet résulte d'influences extérieures: les Lacustres, ici, ont imité les formes et les décors proto-étrusques. Il s'agit cependant d'une influence, et non pas d'un diktat: l'imitation ne forme donc pas une pure reproduction. Ainsi, les Lacustres se sont ingéniés à appliquer sur leurs céramiques indigènes les motifs ornementaux qu'ils appréciaient sur les objets de bronze italiens — alors même que la céramique proto-étrusque en était dépourvue. Tout en s'inspirant des modèles importés, ils les adaptaient donc à leurs propres goûts. En somme, c'était cette liberté dans la création et dans l'imitation qui expliquait l'aspect divers qu'avaient pris les mêmes stades technologiques, d'un pays à l'autre. Selon les contrées, les matériaux archéologiques "*présentent des divergences plus ou moins accusées, qui doivent tenir à une influence locale et trahissent des habitudes, une tournure d'esprit différente (...) ¹*".

Sans l'avoir défini formellement, Desor sacrifiait donc au concept de «culture». Aussi intuitive qu'ait été son origine, la démarche était alors franchement novatrice, et témoignait d'une sensibilité aux variations régionales rarement partagée par ses collègues. Or, contre toute attente, il avait probablement été aidé en ce sens par sa formation et ses expériences géologiques et paléontologiques.

La formation des cultures, l'histoire de la Terre et la transformation des espèces

Selon une acception rigide des programmes de recherche en archéologie préhistorique, l'identification des spécificités culturelles paraît ne pouvoir appartenir qu'aux approches antiquaires et historiennes². Par son aspiration à la définition de lois générales, l'approche naturaliste (a fortiori sous sa forme évolutionniste) devrait en revanche être totalement impropre à la prise en compte du concept de culture. De fait, au tournant du siècle, la reconnaissance généralisée et explicite de ce concept (tant en ethnologie qu'en préhistoire) procède d'une crise de l'évolutionnisme dont elle autorisera la critique radicale.

Lorsqu'on l'envisage sous ses aspects singuliers, la question n'est pourtant pas aussi tranchée; elle peut même se poser en des termes opposés. Car dans le cas de Desor, la reconnaissance de l'hétérogénéité synchronique des «cultures» dérive d'enseignements puisés dans les sciences naturelles.

¹ DESOR & FAVRE 1874: V.

² A ce propos, cf. KAESER 2000b: 159-161.

Chez lui, la culture archéologique apparaît en effet comme une transposition du concept de «faciès géologique» défini par son ami Amanz Gressly¹: il s'agit en quelque sorte de l'empreinte particulière conférée à un phénomène général (le progrès de la civilisation humaine) sous l'effet conditions locales ou régionales². Cette empreinte peut donc dépendre de prédispositions ethniques, d'un climat spécifique ou des propriétés naturelles de l'environnement physique — tous ces paramètres étant évidemment interdépendants³.

D'une certaine manière, il est même possible que l'évolutionnisme, au lieu de la contrarier, ait contribué à l'éclosion du concept de culture chez Desor. Dans l'*Echinologie helvétique* parue deux ans auparavant, qui scellait son adhésion claire et définitive au transformisme (Desor & Loria 1868-72: 424-436), Desor accordait en effet un rôle capital aux migrations dans le processus de spéciation⁴. En matière archéologique, le commerce, l'imitation et la «traduction» locale des matériaux importés pourraient ainsi résulter du transfert analogique d'une thèse biologique dans le domaine des humanités. C'est en effet le mouvement des artefacts qui autorise à la fois la différenciation et le développement des cultures.

L'hétérogénéité du progrès

Par-delà la reconnaissance de la non-uniformité spatiale, extrinsèque, du progrès, Desor affirmait encore (et de manière cette fois explicite) son hétérogénéité intrinsèque:

Il importe de ne pas appliquer à ce monde préhistorique la mesure de notre propre civilisation, pas plus qu'il ne serait admissible de juger certains peuples contemporains d'après leurs ustensiles. Dans la civilisation moderne, il existe une certaine harmonie entre tous les éléments de la culture, entre l'habillement, la nourriture, l'habitation. On n'est pas à la fois opulent dans une direction et misérable dans l'autre. (...) Cette sorte de pondération (...) est le résultat d'un besoin général de confort que les peuples à moitié civilisés ne connaissent pas.⁵

En un mot, le progrès de la civilisation ne s'applique pas de manière homogène à toutes les manifestations de la culture: certaines expressions peuvent connaître une grande perfection, alors que sous d'autres aspects, la même société est encore plongée dans un état proche de l'inculture la plus crasse. A titre d'exemple chez les Lacustres de l'âge du Bronze, Desor relève ainsi l'équitation:

Du moment qu'il est démontré qu'il existait des règles fixes quant à la manière de brider les chevaux, on doit supposer que l'art hippique était parvenu à un développement remarquable, peut-être même hors

¹ Voir ci-dessus, p. 158, n. 3 (cf. d'ailleurs DESOR 1840a).

² Dans les faits, ce phénomène s'applique donc selon des décalages chronologiques, qui ne remettent cependant pas en question la généralité des "étapes" traversées: cf. DESOR 1874g, qui définit l'acception archéologique du terme d'«âges».

³ Si les «faciès» de Gressly ont pu fournir l'idée, il nous semble que celle-ci ne pouvait s'exprimer que sur un substrat adéquat: la géographie humaine de la jeunesse de Desor. Ici, le «caractère» d'une nation est indissociable des caractéristiques de son milieu, des ressources que celui-ci met à sa disposition, et surtout des moyens qu'il accorde à ces expressions matérielles que constituent précisément les vestiges archéologiques.

⁴ Voir ci-dessus, p. 164, n. 2, où nous relevons l'influence de Moritz WAGNER (1868) sur la paléontologie de Desor. Or, significativement, c'est sous l'influence directe du même Wagner que Friedrich Ratzel étudiera les mouvements de la culture matérielle, donnant ainsi naissance à la notion de «Kulturkreis» défendue ensuite par son disciple, l'anthropologue Leo Frobenius.

⁵ DESOR & FAVRE 1874: 10.

de proportion avec la culture générale de l'époque, comme c'est aujourd'hui le cas chez les Arabes et chez les Bédouins.¹

Mais selon lui, la caractéristique capitale des habitants des palafittes suisses de l'âge du Bronze réside ailleurs: dans leur extrême sensibilité esthétique — une sensibilité dont on n'aurait tout d'abord jamais cru pouvoir les créditer.

Lorsque les palafittes commencèrent à attirer l'attention des antiquaires et du public en général (...), on partait de l'idée que les peuplades qui préféraient pour habitation l'eau à la terre ferme, devaient être des races bien primitives et peu développées, obligées de consacrer tout leur temps à se procurer leur nourriture et ayant à peine des loisirs pour développer leurs autres facultés. On ne s'attendait donc pas à rencontrer chez les lacustres rien d'esthétique, rien qui attestât des besoins artistiques, rien qui se rattachât à l'idéal.²

Les faits archéologiques avaient démenti ces préjugés: on était contraint de convenir de "*la recherche et [du] goût qui caractérisent les armes et les objets de luxe*". Au cours de l'âge du Bronze,

On ne se contentait plus d'objets solides et bien conditionnés; on voulait en outre qu'ils fussent agréables à la vue, et ce goût d'ornementation s'étendait même à une foule d'objets que nous ne songeons pas à décorer. Tels sont, par exemple, les couteaux, les faucilles, les rasoirs, les vases (...). On constate également un goût très-prononcé dans la recherche de la forme, qui est souvent des plus élégantes.³

Bref, la culture des premiers métallurgistes des rivages lacustres suisses méritait sans conteste le nom que Desor lui avait donné à dessein: un *bel* âge du Bronze!

Tout comme la reconnaissance de l'art paléolithique, cette évidence comblait les dispositions spiritualistes de Desor: dès l'âge du Bronze, dans leurs "*chétives cabanes*" dépourvues de cheminées, dont "*les parois [étaient] garanties à peine au moyen d'un torchis grossier*"⁴, les hommes étaient animés de préoccupations esthétiques et d'une aspiration à l'idéal qui n'avaient rien à envier à celles de leurs successeurs, près de trois millénaires plus tard...

¹ DESOR & FAVRE 1874: 14.

² DESOR & FAVRE 1874: 1.

³ DESOR & FAVRE 1874: 5.

⁴ DESOR & FAVRE 1874: 10.

LE TEMPS DES DESILLUSIONS

Nous avons défini l'année 1866 comme un tournant dans la vie de Desor¹. De fait, c'était un homme épanoui et triomphant qui avait alors accueilli à Neuchâtel les membres du premier congrès international de préhistoire. La cinquantaine prospère, celui qui se flattait d'être un «self-made man» contemplant avec fierté le chemin parcouru depuis les temps difficiles de sa jeunesse. Le destin n'avait pas toujours été charitable avec lui. Au prix d'une énergie inépuisable, il n'en avait pas moins réussi à écarter tous les obstacles qui s'étaient dressés devant lui. Enrichi de toutes ces expériences, jouissant d'une position confortable, il pouvait entrevoir l'avenir avec confiance.

Riche propriétaire, tour à tour premier citoyen du canton et de la ville, Desor était devenu l'un des notables les plus en vue à Neuchâtel. Membre du parlement fédéral, il n'avait aucune raison de douter de son ascendant politique, moral et intellectuel sur ses compatriotes et ses collègues, qui comptaient parfois avec envie les relations amicales qu'il entretenait avec tant de grands hommes, partout à l'étranger. De fait, on n'hésitait pas à le charger de démarches informelles et confidentielles; à la suite de la déroute autrichienne de Sadowa, Desor avait ainsi été prié d'encourager Napoléon III à solliciter auprès de la Prusse l'autonomie de Francfort, lors des négociations de paix de Prague²; et au printemps 1867, face aux tensions grandissantes entre les puissances européennes, on lui demandera encore d'actionner ses relations américaines pour stimuler la sympathie du gouvernement des Etats-Unis à l'égard de la démocratie helvétique³.

Le tour flatteur que prenait sa carrière politique ne souffrait cependant pas la comparaison avec les satisfactions qu'il retirait de ses conquêtes scientifiques. A cet égard, il savait que l'accueil de la SHSN chez lui, à Neuchâtel, avait valeur de consécration. Reconnu comme l'un des principaux savants de son temps en Suisse, il se profilait enfin avantageusement dans le domaine prometteur de la préhistoire.

Des lendemains qui déchantent

Parvenu si haut, Desor bénéficiait de tout ce dont il avait rêvé. Il devait cependant réaliser bientôt que l'usage des acquis ne procurait pas les mêmes jouissances que le gain de la nouveauté. Et ici, l'argent, la science et la politique étaient logés à la même enseigne.

Immobilisée par tant de placements, sa fortune personnelle ne lui offrait maintenant guère plus de facilités financières que celles dont aurait disposé un honnête rentier. La gestion de cet argent lui coûtait en revanche une énergie considérable et lui était toujours plus pesante.

Autorité distinguée dans le domaine scientifique, Desor avait su tirer parti de cette fortune pour s'épargner les charges liées à l'enseignement universitaire. Mais son statut le contraignait à consacrer beaucoup de temps à la politique de la science. Et si de telles tâches lui avaient souri quand, ambitieux et en pleine progression, il lui revenait d'en prendre l'initiative, elles présentaient bien moins d'attraits dès lors qu'il s'agissait de répondre aux sollicitations qui convergeaient vers lui de toutes parts.

¹ Voir ci-dessus, p. 360.

² Cf. journal DESOR, 05.08.1866 (BPUN).

³ Cf. journal DESOR, mi-avril 1867 (BPUN), lettres à Berthoud, 22.04.1867 (Archives CG), à Joseph Lyman, 21.04.1867, et Charles Sumner, 21.04.1867 (AEN).

Jusqu'à ses derniers jours, Desor trouvera du moins dans ses recherches personnelles et dans l'échange savant les satisfactions que le célibataire ne pouvait attendre de sa vie privée. Dans ce domaine aussi, pourtant, les gains n'étaient plus à la mesure de ses attentes. En fait, les structures institutionnelles que sa génération avait mises en place fonctionnaient à la satisfaction générale; mais on avait dès lors moins besoin d'initiatives. Dans des configurations diverses, les études géologiques, paléontologiques et préhistoriques suivent effectivement un schéma analogue: au souffle des pionniers succède en quelque sorte l'ère des exécutants¹. Le terrain de la recherche vive s'est déplacé: on attend désormais des catalogues, des cartes et des tableaux statistiques.

Partielle mais insistante, la remise en question des attendus de l'évolutionnisme en préhistoire offrait encore un champ d'expression privilégié pour des perspectives plus ambitieuses. Mais ici, Desor était paralysé par son manque de recul théorique. Aussi pertinentes et raisonnables soient-elles, l'agencement éloquent d'idées personnelles ne pouvait plus suffire: le territoire de la préhistoire était désormais balisé. Celui qui désirait s'aventurer au-delà des esquisses synthétiques était donc contraint d'articuler ses positions sur celles de ses prédécesseurs. Peu habile à la manipulation des concepts, Desor n'était pas à la mesure de la tâche — du moins pas suffisamment pour retenir l'attention de ses contemporains.

UN REPUBLICAIN EN PORTE-A-FAUX

C'était avant tout pour mener à bien quelques projets qui lui tenaient à cœur que Desor avait cédé à l'engagement politique. L'Académie une fois rétablie, il s'était laissé convaincre de poursuivre son chemin parlementaire, afin de contribuer à des réalisations moins concrètes. Dans sa suffisance, le professeur voulait faire profiter ses confrères de ses propres lumières: il croyait infléchir les débats par la seule grâce de son autorité intellectuelle. De ce point de vue, l'échec de la première révision de la Constitution fédérale, puis l'abandon de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, auront dégrisé ces malheureuses illusions.

En vérité, le mal était profond. Si, dès son retour à Neuchâtel, en 1852, il s'était associé sans la moindre hésitation au parti radical, c'était parce qu'il s'agissait alors du parti de la République. Or, à la suite du ralliement des forces conservatrices, en 1857, les radicaux avaient perdu cette flatteuse exclusivité idéologique. Le régime une fois solidement établi, le parti gouvernemental se montrait de moins en moins empressé sur les thèmes sociaux et moraux qui faisaient le fond de l'engagement de Desor. Celui-ci éprouvait donc quelque difficulté à se retrouver dans l'action de son parti, qui se concentrait sur des questions économiques et administratives. En matière économique, le libéralisme de Desor s'accommodait encore aisément du dirigisme radical, dans la mesure où ce dirigisme se cantonnait d'ordinaire aux secteurs jugés d'«intérêt national». En matière administrative, en revanche, Desor ne pouvait se rallier de gaieté de cœur à l'étatisme intransigeant souvent défendu par ses camarades. Globalement, les radicaux neuchâtelois

¹ On peut voir ici une application du modèle kuhnien (KUHN 1983a) de la «science normale». L'acceptation générale du transformisme dans le courant des années 1860 a certainement joué un rôle capital dans cette évolution. Il n'en reste pas moins qu'à notre sens, la composante «organisationnelle» a pu se développer indépendamment de l'épistémologie, comme en témoigne par exemple l'œuvre de la Commission géologique suisse, qui mettait en place un programme validé déjà plusieurs décennies auparavant. On notera enfin que Desor était également confronté à un changement objectif de génération: il survit à un grand nombre de collègues, qui disparaissent durant les années 1860 et au début des années 1870.

n'étaient pas étatistes par nature: leurs entreprises centralisatrices étaient motivées par des considérations tactiques. S'ils s'efforçaient d'accroître le pouvoir de l'Etat cantonal, c'était surtout pour briser les outils de résistance des conservateurs, qui s'exprimaient dans certaines communes, comme celle de Neuchâtel. Entre Desor et ses camarades de parti, il n'y avait donc pas de réel désaccord idéologique; ce qui le distinguait, c'était plutôt sa réticence à s'associer aux manœuvres inhérentes à l'action politique. En définitive, l'efficacité de l'action politique de Desor était condamnée par sa conception idéaliste de cet engagement. Il avait d'ailleurs une trop haute idée de ses opinions et de sa propre perspicacité pour conduire une carrière efficace dans un univers où l'ambition n'avance que masquée.

La guerre Franco-prussienne

Le 19 juillet 1870, les efforts de Bismarck étaient couronnés de succès: victime de l'orgueil des représentants du pouvoir impérial, la France déclarait la guerre à la Prusse. Engagé "*d'un cœur léger*"¹ par les autorités françaises, le conflit suscitait en Suisse une vive inquiétude. Il s'agissait en effet de la première mise à l'épreuve sérieuse de la neutralité reconnue à la Confédération par les grandes puissances lors du traité de Paris, en novembre 1815. Certes, une invasion dirigée contre l'indépendance helvétique était peu probable². En revanche, la Suisse était soumise à une menace indirecte patente, qui découlait de sa position géographique: chacun des belligérants pouvait tirer avantage d'une violation de son territoire pour opérer une manœuvre d'enveloppement; l'un ou l'autre parti pouvait de surcroît engager une telle manœuvre à titre purement préventif. Conscient du danger, le Conseil fédéral ne s'était pas laissé surprendre: le jour même de la déclaration de guerre, le tiers de l'armée suisse avait pris position sur les frontières.

Accablé par la nouvelle du conflit, Desor n'était cependant pas surpris. Depuis quelques jours, il recevait d'Allemagne du sud des courriers alarmés de ses proches et parents; certains amis s'étaient même rendus en toute hâte à Neuchâtel pour lui confier leurs valeurs. Aussitôt la guerre déclarée, il renouvellera ses démarches du printemps 1867, écrivant à quelques amis influents aux Etats-Unis afin d'y intéresser l'opinion en faveur de la neutralité helvétique³. Dans l'ensemble, et de manière assez réaliste, ses soucis pour la Suisse demeuraient modérés — sans commune mesure avec l'angoisse ressentie lors de la menace d'une invasion prussienne consécutivement à l'écrasement de l'insurrection royaliste de septembre 1856. Ici, ses inquiétudes s'adressaient surtout à ses amis étrangers.

Très rapidement, les premières retraites françaises le rassureront sur le sort de ses parents de Friedrichsdorf. Sa sollicitude se reportera donc sur ses connaissances de Paris. Loin de prévoir le désastre militaire français, il n'imaginait pourtant pas un instant que la capitale soit menacée: ce qu'il redoutait, c'étaient les représailles qui pourraient y être exercées à l'encontre de ses amis allemands. De fait, et aussi critique soit-il à l'égard du militarisme prussien et de la politique de Bismarck, Desor prend tout d'abord le parti de la Prusse. Il était évidemment poussé en ce sens par ce qui restait du patriotisme allemand de sa jeunesse, réaffirmé par les prétentions de Napoléon III sur les Etats du sud de l'Allemagne. Mais sa position ne le distinguait pas

¹ Selon les termes employés par Emile OLLIVIER, le chef du gouvernement français, devant le Corps législatif.

² A ce propos, cf. KURZ 1971.

³ Cf. lettres de DESOR à Charles Sumner, 23.07.1870, à Dorman Eaton, 04.08.1870, et à Joseph Lyman, 24.08.1870 (AEN).

particulièrement, au sein de l'opinion alors dominante en Suisse et à Neuchâtel. En somme, le parti pris en faveur de l'Allemagne résultait plutôt de la défiance généralement partagée à l'encontre de la France impériale et impérialiste, de cette France frivole et hypocrite dans laquelle on voyait la meilleure protectrice de la réaction cléricale et catholique.

La tournure des événements lui paraissait corroborer sa certitude de la supériorité morale allemande. A la suite des premières défaites françaises, Desor estime ainsi qu'*"on commence à comprendre en France les effets de l'ignorance et de la corruption"*¹. Et si ses inquiétudes pour ses amis de Paris étaient confirmées par l'expulsion des ressortissants allemands², il ne semble tout d'abord pas s'être ému outre mesure de l'occupation de l'Alsace et de la Lorraine. Lorsque ses parents lui racontent qu'à Friedrichsdorf, les internés français redoutent de se voir empoisonner par leurs gardiens, il s'émerveille de ce qu'il considère comme un effet de l'endoctrinement chauviniste sur la crédulité entretenue par l'obscurantisme³.

S'il aurait assurément mal accueilli un triomphe français, Desor ne se réjouit pourtant jamais des succès prussiens. Dans l'ensemble, la guerre le désole et l'atterrit. Son journal le montre accablé par les nouvelles récurrentes de pertes humaines d'une ampleur *"épouvantable"*; et lorsque le climat se détériore, ses pensées vont aux soldats qui souffrent au front, de part et d'autre. Comme il le confiait à un ami américain: *"Tout ce qui nous est cher est remis en question, et des êtres humains sont massacrés par milliers, avec une adresse et une précision jusqu'ici inconnue"*⁴.

Après le désastre de Sedan, Desor n'a guère l'occasion de se féliciter de la chute du Second Empire. Il ne se réjouit en effet que modérément de la proclamation de la République, qui lui paraît une affaire essentiellement parisienne. Bien entendu, il applaudit à la grandeur d'âme de son ami Martins, qu'il citait fièrement dans une lettre à Berthoud:

«J'ai soixante-cinq ans, je ne puis servir la République ni avec mes bras, ni avec ma tête; je ne puis donner que mon argent. Eh bien, j'aime mieux perdre les trois quarts de ce que j'ai que d'en donner un dixième après un traité. Nous succomberons, mais l'honneur sera sauf et la République fondée.»

(...) Ce n'est que de cette manière que la France se relèvera.

Quand Monseigneur Dupanloup prétend que si la France est humiliée, c'est parce qu'elle n'est pas assez catholique, il y aurait lieu peut-être de lui rappeler ce qu'a fait la Prusse protestante en 1808 après le désastre d'Iéna. Il n'y avait plus alors d'argenterie dans les maisons bourgeoises, et les bijoux des dames avaient passé au creuset. Quand on saura en faire autant en France, on sera dans de meilleures conditions.⁵

Selon les informations dont il disposait, la détermination de Martins était hélas peu répandue dans les couches supérieures françaises, auprès de cette bourgeoisie qui devait pourtant donner l'exemple, et dont dépendait à ses yeux le destin de la France. Si la République n'était portée que par des contingents d'exaltés *"rouges"* concentrés dans les quartiers ouvriers de Paris, sa viabilité était condamnée: elle menaçait de ne servir qu'à prolonger inutilement le conflit.

¹ Journal DESOR, 13.08.1870 (BPUN).

² Dès le 15 août 1870, le seul canton de Neuchâtel verra ainsi passer plus de 12000 personnes. Aux côtés de son ami Stefan Born, futur professeur d'allemand à l'Académie, Desor s'engagera activement dans le vaste mouvement de solidarité dont firent alors preuve les Neuchâtois. Cucillis à froid par la mesure prise à leur encontre, un grand nombre de ces Allemands avaient en effet souvent dû s'enfuir à la hâte, et devaient par conséquent compter sur la bienfaisance de leurs hôtes.

³ Cf. journal DESOR, 16.08.1870 (BPUN).

⁴ Lettre de DESOR à Joseph Lyman, 24.08.1870 (AEN, notre trad. de l'anglais).

⁵ Lettre de DESOR à Berthoud, 05.10.1870 (Archives CG), citant une lettre de MARTINS à Vogt.

Dès la proclamation de la République, les sympathies de Desor se retournent pourtant en faveur de la France¹; il s'indigne de l'acharnement prussien, et redoute un rétablissement de l'Empire: "*En présence de la perspective de voir l'Empire restauré, je crois que j'irais aussi me faire casser la tête si j'étais Français, plutôt que de subir cette ignominie*"². Le 31 décembre 1870, il conclut son journal annuel par un lapsus révélateur: "*Que nous amènera l'année qui souffre s'ouvre. Quels désastres n'aurons-nous pas à enregistrer & jusqu'à quel point en serai-je atteint? Voilà de sérieuses questions*"³.

L'actualité reportait toujours plus loin la réponse à ces "*sérieuses questions*". S'il éprouve du soulagement à la nouvelle de l'armistice du 28 janvier 1871, la victoire des monarchistes à l'Assemblée nationale ravive ses appréhensions. Au cours des premières négociations de paix, les manœuvres militaires se poursuivaient pourtant, sur le front de l'Est. Et avec le refoulement de l'armée du général Bourbaki sur la frontière suisse, la scène du drame se déplaçait à Neuchâtel: Desor allait être le témoin direct des calamités militaires de la nation française.

L'internement des «Bourbakis»

Le 28 janvier 1871, les belligérants avaient exclu le front d'opération de l'Est de la convention d'armistice. Plongées dans la confusion, ignorantes de la situation sur le front jurassien, les autorités françaises croyaient probablement ménager l'éventualité d'un sursaut salvateur. Compte tenu de la désorganisation pathétique de l'approvisionnement des troupes et de l'absence cruelle de coordination entre les différents corps de l'Armée de l'Est, ces espoirs étaient illusoires⁴. Echouant même dans sa tentative de suicide, le général Bourbaki se montrera impuissant à empêcher l'enveloppement de son armée. Refoulés à l'est, les Français n'avaient plus d'alternative: le franchissement de la frontière suisse pouvait, seul, les préserver de la capitulation.

Conformément aux principes de la neutralité, la Suisse ne pouvait évidemment tolérer le repli sur son territoire de troupes disposées à reprendre le combat ultérieurement; dans une telle éventualité, les forces prussiennes n'auraient du reste pas hésité à porter le conflit sur le sol helvétique. Il fallait donc désarmer l'armée Bourbaki avant d'agréer à son internement en Suisse. Par son ampleur exceptionnelle, la manœuvre constituait un véritable précédent; selon les experts, elle constitue même un classique de l'histoire militaire⁵. Vue de Suisse, l'opération paraissait en effet franchement inquiétante. Depuis août 1870, les troupes fédérales avaient été démobilisées; à la veille de l'armistice, la frontière était ainsi défendue, en tout et pour tout, par cinq bataillons et demi; et dans les semaines suivantes, le général Herzog, commandant en chef de l'armée suisse, dut encore déployer des trésors de persuasion auprès du gouvernement, afin de conférer à la protection du territoire une apparence moins symbolique. Quoi qu'il en soit, lorsque les «Bourbakis» se présentent aux Verrières, le rapport de force numérique aurait virtuellement pu leur permettre de balayer ceux qui avaient été chargés de les désarmer.

¹ Cf. ainsi une lettre de DESOR à Buisson, 05.09.1870 (AEN), journal DESOR, 09.10.1870 (BPUN). Ce retournement d'opinion en faveur de la France républicaine était général à Neuchâtel. Il constituera même une préoccupation pour les autorités fédérales et cantonales, qui redoutaient désormais des violations de la neutralité par le développement d'un trafic d'armes et de vivres à destination de la France: cf. SCHNEGG 1971: 61-62. Cf. également le témoignage de GODET 1928: 228 sqq.

² Lettre à Berthoud, 08.12.1870 (Archives CG).

³ Journal DESOR, 31.12.1870 (BPUN).

⁴ Pour une présentation détaillée, du point de vue suisse, de l'état des forces en présence et du cours des événements, cf. BAUER 1971.

⁵ Cf. KURZ 1971: 14.

A la guerre comme ailleurs, les chiffres bruts sont pourtant trompeurs. Les hommes qui, par dizaines de milliers, pénètrent le 1^{er} février sur le territoire de la Confédération ne forment en effet plus une armée. Au témoignage unanime des contemporains, le cortège des 87847 soldats français *"ressemblait à une armée de mendiants de la pire espèce"*. Le spectacle était saisissant de désolation; en Suisse, il devait marquer durablement les consciences et les esprits.

Epuisés, moralement brisés, affamés, mal équipés, vêtus souvent de guenilles et de toiles de rebut, les soldats français avançaient à grand peine sur les voies étroites du Jura couvertes de neige. Alors qu'on se trouvait plongé au plus fon des rigueurs d'un hiver extrêmement sévère, par la neige, un vent âpre et une température de moins 18 degrés, de nombreux hommes n'étaient chaussés que de chiffons. A elle seule, la vision des chevaux donnait une idée des souffrances que cette armée avait endurées: privés de toute nourriture durant des journées entières, ceux-ci avaient rongé jusqu'aux affûts des canons; partout derrière eux, l'écorce des arbres était dépouillée jusqu'à hauteur d'homme. Sur les 11800 montures faméliques qui avaient franchi la frontière, quelques milliers seulement atteindront le lac de Neuchâtel: plus haut, leurs cadavres jonchaient les bas-côtés de la route. Et les chevaux ne sont pas seuls à tomber: aux blessés qui remplissent des dizaines, des centaines de chars, s'ajoutent sans cesse de nouveaux soldats qui s'effondrent, terrassés par la faim et la fatigue, ou dont les pieds gelés doivent être amputés.

Avec une énergie phénoménale et une générosité exemplaire, les habitants des villages traversés tentent de soulager les souffrances de cette lente marée humaine. Puisant dans leurs réserves, ils circulent dans la foule, distribuant soupe, vin et linge. Partout dans le canton de Neuchâtel, les écoles, les gares, les postes, et jusqu'aux églises se voient transformés en hôpitaux. Tous les locaux disponibles sont réquisitionnés pour servir de dortoirs. De fait, le nombre des internés français est presque équivalent à la population entière de la République neuchâteloise. Toute l'activité économique est paralysée; le pain lui-même vient bientôt à manquer. Et dans la promiscuité, les épidémies se répandent. Grâce à la détermination des volontaires et aux efforts d'organisation des autorités, la situation devait néanmoins demeurer presque entièrement sous contrôle.

L'événement n'avait évidemment pas laissé Desor indifférent:

Ce que nous avons vécu durant les semaines passées ne se laisse pas exprimer par quelques lignes écrites à la hâte. C'est comme la manifestation, dans le domaine de l'histoire, d'une sorte d'éruption volcanique ou d'un déluge de Noé dans le domaine de la géologie. Un déluge humain en vérité, et les pauvres erratiques qu'il transporte sont comme broyés, rayés, brisés. Et même les chevaux. Si l'on nous avait affirmé auparavant que les chevaux pouvaient se manger la queue, ou en arriver à ronger les rayons des roues, on l'aurait pris pour une légère exagération. Ici, tout le monde a pu le voir.²

Quel délabrement! Les chevaux tombent encore par ci par là de fatigue. On sent que tout cela était sans force & sans valeur morale.³

Dans les dortoirs et les lazarets de fortune, le contact avec les troupes françaises avait constitué pour lui un profond choc culturel. Emu par la simplicité de ces hommes que la guerre

¹ JELANDI 1982: 196, qui cite l'ouvrier Emile KULLMANN; sur l'internement des «Bourbakis» à Neuchâtel, on se reportera également aux témoignages de GODIET 1928: 237-243, DUPASQUIER 1971, HENRIOD 1971, MARTIN 1971, RÖTHLISBERGER 1971, et tout particulièrement PERRECAUX 1988. Fritz BERTHOUD lui-même n'a pas manqué (1871) de relater cet épisode.

² Lettre à Escher, 11.02.1871 (ALÉN; notre trad. de l'allemand).

³ Journal DESOR, 04.02.1871 (BPUN).

avait arraché à leurs campagnes, Desor découvrait une France profonde à mille lieues des flamboiements de la Grande Nation. A vrai dire, le choc était réciproque: les soldats français ne masquaient pas leur surprise devant la bonté de leurs bienfaiteurs, ces hérétiques protestants qu'on leur avait jusqu'alors dépeints comme les alliés du Malin. Stupéfait, Desor constatait, comme tous les Neuchâtelois, la force de la superstition et de l'ignorance chez ces victimes malheureuses de l'endoctrinement clérical¹. Cette France qui prétendait civiliser le monde n'était pas même capable d'instruire ses propres fils; parmi eux, l'analphabétisme était tellement répandu qu'ils devaient s'en remettre à leurs hôtes pour écrire à leurs familles.

Comment expliquer la déliquescence du pays des Lumières et de la Révolution? Aux yeux de Desor, l'état des rapports sociaux pouvait seul en rendre compte. Car comme tous ses contemporains, il était scandalisé, écoeuré au plus haut point par l'attitude des officiers français. Bien peu préoccupés par la santé, la survie même de ces soldats qui n'appartenaient pas à leur caste, ceux-ci s'imaginaient que tout leur était dû. Sanglés dans leurs uniformes chamarrés, ils paradaient en nombre dans les cafés de Neuchâtel, et faisaient souvent preuve à l'égard de la population locale d'une arrogance confondante.

Notre peuple ne comprend rien à une manière d'agir pareille qui n'est malheureusement que l'un des symptômes de cette gangrène dont le corps social français paraît être atteint.²

En somme, si la liberté avait été étouffée par le règne de Napoléon III, si l'Empire avait consacré le triomphe de l'inégalité, il avait décidément noyé aussi la fraternité qui garantissait la force et l'unité de la Nation. Dans ces circonstances, les excès des "*rouges*", à Paris et dans certaines villes de province, s'avéraient bien plus compréhensibles.

La République et la Commune

Face à la République proclamée le 4 septembre 1870, le scepticisme de Desor était profond. Derrière la démagogie du gouvernement de Défense nationale, qui n'hésitait pas à asseoir son autorité sur le chauvinisme, il ne percevait pas une réelle ardeur populaire. Se fondant sur les informations de Buisson lui-même³, qui s'était élancé à Paris pour s'engager dans la garde nationale, Desor jugeait en effet que les Français n'étaient pas (ou plus) républicains dans l'âme; la résistance reposait donc sur des bases trompeuses. Au fil des défaites militaires françaises, il semble d'ailleurs accorder foi aux rumeurs persistantes de trahisons internes.

La victoire des royalistes aux élections du 8 février 1871 l'avait consterné, tout comme la rigueur des conditions de la paix imposée par la Prusse. Pour lui, la proclamation de l'Empire allemand dans la galerie des Glaces de Versailles dénotait d'un désir manifeste d'humilier les Français. Si l'on avait cherché à provoquer une réaction de désespoir patriotique analogue à 1792, on ne s'y serait pas pris autrement.

De 1792 à Quatre-Vingt-Treize, la distance était ténue⁴: l'insurrection de Paris devait le prouver. Aux yeux de Desor, la Commune sanctionnait la décomposition morale et sociale de la France. A l'égard des Communards, il manifeste une aversion certaine; mais celle-ci est moins fondée sur des considérations politiques que morales. Dans la rage égalitariste des insurgés,

¹ Même si elle force assurément le trait, la relation de Magdeleine de PIERREGAUX (1988) est éloquentes à cet égard.

² Lettre de DESOR à Martins, 05.02.1871 (AEN).

³ Cf. en particulier une lettre de BUISSON, 15.09.1870 (AEN).

⁴ Cf. journal DESOR, 01.04.1871 (BPUN): "*C'est 1793 qui recommence mais sous forme de caricature*".

Desor voyait en effet le produit malheureux d'un dérèglement des esprits résultant de la déresponsabilisation induite par l'autoritarisme du Second Empire. Atterré par la folie criminelle dont témoignaient à ses yeux les exécutions d'otages par la Commune, il estimait donc que cette folie puisait sa source dans la vanité et l'égoïsme inepte des «élites» françaises. Et lorsque le 24 mai, bon nombre de ses amis saluaient avec allégresse l'écrasement de «la racaille», il n'accueille pour sa part la nouvelle de *"la fin de cette grande farce"*¹ qu'avec soulagement, et place tous les espoirs qui lui restent pour la France dans l'élection d'une assemblée modérée.

L'attitude de Desor face à la Commune était assez ambiguë. Il est en effet difficile d'y voir une opposition idéologique. De fait, Desor ne pouvait qu'acquiescer à la séparation de l'Eglise et de l'Etat, de même qu'à l'institution d'une école laïque et gratuite. Quant à la remise des ateliers abandonnés au profit des chambres syndicales, il la jugeait plus déraisonnable que scélérate. En définitive, le tort et les fourvoiements des Communards ne résidaient pas dans les objectifs qu'ils poursuivaient, mais dans l'impatience avec laquelle ces objectifs étaient poursuivis.

A son sens, les événements parisiens constituaient une illustration éclatante de la conception du progrès qu'il appliquait dans ses travaux archéologiques. Ce progrès devait avancer lentement, pas à pas: il était impossible de le brusquer. Or, de toute évidence (les événements récents l'avaient démontré à l'envi), la France n'était pas mûre pour les réformes radicales envisagées par les Communards. De même, les méthodes employées par ces derniers révélaient leur inaptitude; confier les usines à ces gens-là, c'était courir à la perte, au chômage et la misère généralisée.

A vrai dire, Desor estimait qu'en l'espèce, le progrès n'était pas porté par les bonnes personnes; l'heure venue, c'était en effet à la bourgeoisie que reviendrait la responsabilité de prendre de telles mesures. Or en France, l'indifférence criminelle de la bourgeoisie pour le bien commun montrait que cette heure était encore lointaine. Si l'on voulait y arriver, il fallait d'abord entamer un travail patient de reconstruction morale, qui ne pouvait passer que par l'instruction. A cet effet, il se félicitait de l'idéalisme de son ami Buisson, qu'il recommandera à Jules Simon. En le nommant inspecteur primaire de la Seine, le ministre de la III^e République ouvrait la voie à une œuvre pédagogique décisive².

Desor et le progrès face aux notables rassis de la république bourgeoise

On imagine volontiers les inimitiés que cette philosophie pouvait valoir à Desor. Lorsque certains applaudissaient bruyamment à la répression menée par les Versaillais, lui-même affichait sa désapprobation à l'égard de la sauvagerie avec laquelle elle avait été conduite³. Car s'il se réjouit du rétablissement de l'ordre, il n'y voit pas un but en soi: pour lui, l'ordre doit servir le progrès, et ne saurait donc reposer sur la haine ou la vengeance.

Au surlendemain de l'internement des Bourbakis, déjà, Desor ne s'était pas gêné d'exhiber son indépendance d'esprit, en reprochant à l'état-major fédéral ses rudesses à l'encontre de l'«Internationale». Lorsque quatre mois plus tôt, James Guillaume, le propagandiste de la

1 Journal DESOR, 24.05.1871 (BPU).

2 Cf. LOFFEL 1999; voir également ci-dessus, p. 312, n. 2.

3 En l'espèce, il s'inspirait probablement du témoignage de Buisson, qui laissait entendre (lettre du 30.06.1871, AEN) que la diabolisation des Communards ne servait qu'à masquer le véritable ennemi de la République: le clergé catholique: cf. lettre de DESOR à Berthoud, 21.02.1871 (Archives CG).

Fédération anarchiste jurassienne, avait appelé ses «frères allemands» à se soulever contre la tyrannie prussienne, Desor n'y avait vu que *"sottises"*¹. Abstraction faite de l'exaltation révolutionnaire qui présidait à cet appel, il éprouvait pourtant une certaine sympathie pour la substance du propos. Lui-même s'était d'ailleurs associé à une proclamation adressée *"aux démocrates d'Allemagne"*², qui les invitait à soutenir la République en France en contrant le parti belliciste en Allemagne. Bref, si l'agressivité des anarchistes était condamnable, leurs visées étaient estimables: des autorités démocratiques telles que celles dont la Suisse s'enorgueillissait devaient dès lors user, à leur attention, avec *"plus d'égards"*³.

Par le passé, il s'était déjà moqué de l'indignation outrancière qu'une grève ouvrière avait suscitée à Genève, s'étonnant que certains *"Messieurs"*, qui *"royaient déjà la fin du monde arrivée"*, soient si enclins à tenir pour *"licence"* ce qui ne constituait tout bonnement que l'exercice de la liberté. A n'en pas douter, si de telles grèves étaient organisées à Neuchâtel, *"ces pauvres socialistes"* auraient tôt fait de voir s'abattre sur eux la vindicte bien-pensante. Jusqu'alors soutenus par calcul par l'opposition conservatrice, *"vous allez les voir se transformer en mauvais citoyens, conspirateurs, bandits, tout ce que vous voudrez, et tout cela sans qu'ils se soient rendu coupables d'aucun acte répréhensible, car ils sont bien tranquilles, je vous assure. C'est ainsi que va le monde"*⁴.

En fait, Desor n'était pas de ceux qui se satisfaisaient du présent et qui bornaient leur horizon à défendre leurs acquis. En accédant à la richesse et à la notabilité, il n'avait pas oublié les injustices qui l'avaient frappé, lui, dans ses jeunes années, et qui continuaient à en frapper d'autres. Certes, le succès se méritait — comme il avait mérité le sien. Pourtant, les mérites n'étaient pas toujours récompensés. En ce sens, la justice réclamait encore l'effort de tous — et surtout de ceux que la fortune avait avantagés. Adepte du paternalisme bourgeois, Desor estimait en effet que ses semblables étaient responsables du sort des classes «inférieures»; c'était à eux de préparer et d'accompagner le développement de leurs concitoyens de basse condition. Et pour ce faire, la bourgeoisie devait donner l'exemple de la vertu et du travail, qui permettrait seul de montrer aux classes inférieures où se trouvaient ses intérêts réels, et de les détourner des sirènes des socialismes de toute sorte. S'il était résolument hostile au socialisme, c'est parce qu'il y voyait une conception corrompue du progrès, dont les suites étaient fatales pour ses adeptes. Aussi aberrant soit-il, le socialisme n'était toutefois pas le fruit du hasard: cette illusion était la fille du désespoir — un désespoir dont la responsabilité incombait toujours à une faillite, morale, politique, économique et spirituelle, de la bourgeoisie.

Face aux exaltés velléitaires, aux révolutionnaires de café qu'il avait côtoyés durant l'exil parisien de sa jeunesse, Desor s'était retranché très tôt dans une réserve idéologique assez catégorique. La dureté de l'existence lui avait enseigné, estimait-il, la «philosophie» d'un optimisme raisonnable fait de persévérance et d'acharnement. Protégé toujours des avanies du temps, demeurait néanmoins, au fond de lui-même, l'idéalisme qu'il avait résolu de faire taire pour le protéger des flétrissures du présent. Or c'était cet idéalisme inavoué qui pouvait le rendre si cassant, et qui conférait une telle arrogance à ses propos les plus modérateurs. C'était dans cet idéalisme qu'il puisait les réserves presque inépuisables de mépris qu'il destinait aux notables

¹ Journal DESOR, 07.09.1870 (BPUN). Sur cet épisode, cf. SCHIEGG 1971: 62-63; à propos des débuts de l'Internationale et de James GUILLAUME qui, comme DESOR (1886a, 1886b), collaborera plus tard au *Dictionnaire de pédagogie* de BUISSON (1886), cf. VUILLEUMIER 1985, VUILLEUMIER 1988: 46 sqq.

² Journal DESOR, 20.09.1870 (BPUN).

³ Journal DESOR, 03.02.1871 (BPUN).

⁴ Lettre à Berthoud, 31.03.1868 (Archives CG).

rassis de la république, à tous ceux qui se satisfaisaient de leur propre situation et qui, tenant l'infortune des autres pour une fatalité, n'y voyaient pas leur affaire. Car pour Desor, le progrès était un devoir, pour ceux auxquels le sort avait donné les instruments de l'action. On pouvait certes discuter des voies à suivre; mais l'objectif était donné. Il ne pouvait donc tolérer qu'on dédaigne par principe la nécessité d'un progrès social et politique. Comme le montraient à ses yeux les résultats convergents de toutes les études savantes, ce progrès était un fait naturel. S'en détourner n'était par conséquent pas seulement répréhensible au regard de la morale: c'était un outrage à la nature elle-même.

Au cours de sa carrière politique, Desor ne manquait évidemment pas d'être confronté, au sein de son propre parti, à ces notables de la République qu'il exérait, qui se souciaient plus, à ses yeux, de leurs intérêts immédiats que de la mission à long terme que le destin leur avait confiée. Jusqu'alors, il s'était souvent plié aux impératifs tactiques dont ceux-là se prévalaient. La rebuffade que lui avait valu son soutien à la première révision de la Constitution fédérale n'avait pas suffi à lui faire comprendre que la discipline de parti ne tolérât aucune réciprocité. Le sabordage finalement inévitable du Christianisme libéral devait en revanche lui montrer que ses concessions n'étaient pas récompensées. Manifestement, la politique était impitoyable pour les hommes trop conciliants, dont elle avilissait les idéaux. En rabattre sur ses propres principes, c'était mettre le doigt dans un engrenage fatal, qui condamnait les imprudents à des compromissions toujours plus dégradantes et de moins en moins efficaces, même sur le moyen terme. Bref, il n'était plus disposé à de telles compromissions.

AUX PRISES AVEC LA «COTERIE» RADICALE

L'agonie funeste du Jura Industriel

A l'occasion des premiers débats ferroviaires dans le canton de Neuchâtel, durant les années 1850, Desor s'était opposé à l'engagement financier de l'Etat dans la société actionnaire du Jura Industriel¹. Convaincu de la non-viabilité de l'opération, il n'avait pas hésité à jouer les Cassandre: selon lui, le principe d'une participation publique entraînerait l'Etat dans un puits sans fond.

La réalité économique avait confirmé ses sombres prédictions². Moins de six mois après l'inauguration de la ligne, en 1860, la Compagnie d'exploitation déposait son bilan. Afin de prévenir un effondrement financier, l'Etat avait placé le chemin de fer en régie; quelques années plus tard, le Jura Industriel était mis aux enchères. La gravité de la situation était pourtant telle qu'un assainissement semblait impossible. Dans ces circonstances, des voix s'élèveront bientôt pour réclamer le rachat public de la ligne, dont l'exploitation serait confiée à une compagnie privée. Au-delà du strict aspect financier, la question avait inévitablement des répercussions politiques. Le raccordement ferroviaire de la ville de La Chaux-de-Fonds au réseau suisse dépendait en effet du salut du Jura Industriel. Or, c'était à La Chaux-de-Fonds, dans la capitale industrielle du canton, que le parti radical recrutait l'essentiel de ses forces.

1 Voir ci-dessus, p. 166 sqq.

2 Cf. GIRARD 1957, particulièrement 125 sqq., pour les développements ultérieurs de l'affaire.

Pour Desor, le rachat n'était pas une perspective réjouissante. Il n'y était pas opposé a priori, mais estimait toutefois que l'on ne pouvait faire abstraction du coût de l'opération. De ce point de vue, les négociations menées avec diverses compagnies susceptibles d'assurer l'exploitation de la ligne ne s'avèreront pas très fructueuses. Celles-ci ne se contentaient en effet pas d'un soutien public, même massif: elles voulaient encore se décharger de la plus grande partie des risques sur l'Etat. A de telles conditions, l'opinion de Desor était faite: le rachat était déraisonnable, et ne recevrait jamais l'aval du peuple¹.

Cette position dressera contre lui la majorité du parti radical, qui lui reprochait son indifférence pour les intérêts de la métropole horlogère. Ces belles paroles masquaient cependant un enjeu plus prosaïque. Les soutiens les plus vigoureux au rachat de la compagnie se recrutaient en effet dans la bourgeoisie industrielle de La Chaux-de-Fonds, et surtout dans les milieux d'affaires directement intéressés à l'opération financière. Pour Desor, la question était entendue: en entraînant l'Etat dans ce gouffre, les partisans du rachat se proposaient avant tout de puiser dans les caisses publiques pour alléger leurs propres pertes, ou celles de leur clientèle. Offusqué par cette cupidité, assuré d'avoir l'opinion publique derrière lui, il combattra dès lors le rachat avec détermination, aux côtés de certains de ses camarades de parti (notamment Berthoud, Droz et Eugène Borel). Afin de ne pas ruiner la crédibilité du parti radical, ceux-ci demeureront toutefois discrets sur la cause première, éthique, de leur engagement, et concentreront leur argumentation sur le caractère aventureux et potentiellement ruineux de l'opération. Leur adversaires n'avaient pas les mêmes scrupules. Instrumentalisant les susceptibilités régionalistes, ceux-ci avaient d'emblée fait intervenir des arguments identitaires:

Ceux de La Chaux-de-Fonds (...) étaient d'avis que tous ceux qui ne se rallieraient pas à leur programme seraient des traîtres, et peu s'en faut que nous passions à leurs yeux pour vendus aux Bernois. (...) Il s'agit de la nationalité neuchâteloise, et pour l'empêcher de s'orienter, il n'y a qu'un moyen, c'est le rachat du Jura, et patati et patata.²

A les entendre, les opposants au rachat travaillaient à la division de la République — et, pis encore, à celle du parti radical. De tracts en communiqués, de conférences en appels au peuple, la lutte sera cause de haines profondes et de ressentiments durables. A en juger par la rumeur des coulisses, l'affaire était extrêmement sensible. Au plus fort des débats, certains proches de Desor, en particulier à La Chaux-de-Fonds, lui font comprendre que sa compagnie est compromettante pour eux. Le syndrome de la peur touchera même un ami de longue date, Zélim Perret, qui se confondait en excuses pour lui annoncer qu'au vu des circonstances, son propre salut exigeait qu'ils mettent un terme au moins provisoire à leurs relations. Pour faire bonne mesure, Perret n'hésitait d'ailleurs pas à lui confier que personnellement, il était également opposé au rachat.

Desor voyait les choses sous un autre jour. Le verdict du peuple qui, le 31 janvier 1875, balaiera le rachat par plus de 75% des votes³, lui paraissait éloquent:

¹ "Ces MM. sont tous pour le rachat et croient même que le peuple le votera, ce qui est une grande illusion": journal DESOR, 13.01.1874 (BPUN). A ce propos, cf. l'abondante correspondance entre DESOR et BERTHOUD, de décembre 1873 jusqu'en février 1875 (Archives CG / AEN).

² Lettre à Berthoud, 22.12.1873 (Archives CG). L'évocation d'une sujétion «aux Bernois» se réfère au rachat alors envisagé par la compagnie privée du Jura-Bernois.

³ Quelques semaines après le scrutin, la ligne sera vendue à la compagnie du Jura-Bernois; les insuffisances de l'exploitation devaient toutefois mécontenter la population qui, en 1884, se prononcera favorablement à un rachat public (financièrement moins dispendieux).

Le fait est que ces Messieurs (...) ne peuvent se faire à l'idée que la direction du parti leur échappe; ils en étaient venus à se prendre fort au sérieux, si bien que leurs désirs, leurs caprices, ne devaient pas se discuter: «Sic volo, sic jubeo». C'est admissible au lendemain d'une révolution, quand on a payé de sa personne, mais quand un quart de siècle s'est écoulé sans qu'on se soit distingué autrement que par la joyeuse vie qu'on mène, il arrive un moment où le terrain se mine et où l'on sombre, trop heureux que l'on ne se noie pas complètement.¹

Desor devait payer cher sa naïveté tactique. L'avenir lui montrera en effet que le soutien populaire ne constituait pas une garantie politique.

De la dissidence à l'excommunication des «Lacustres»

Galvanisé par le triomphe de son opposition à la politique officielle du parti radical sur la question du Jura Industriel, Desor entendait profiter de l'avantage acquis pour bousculer une discipline qui lui était devenue intolérable. Au fil des polémiques récentes, il avait pu constater l'exaspération que l'autoritarisme de certains dirigeants suscitait au sein des troupes radicales. Avec quelques proches, il s'engagera ainsi sur une voie qui devait autoriser l'expression de sensibilités divergentes: fonder une section radicale «indépendante»². L'initiative sera accueillie favorablement par un nombre considérable de militants et de députés, qui les assuraient de leur appui.

Très rapidement, le mouvement pâtit cependant du manque de clarté de ses intentions. Car Desor et ses amis ne cherchaient pas la division du parti radical: ils voulaient simplement ménager leur autonomie. En fait, ils posaient, au cas par cas, des conditions à leur adhésion aux positions du parti, et demeuraient par principe ouverts à tous les accommodements. D'une certaine manière, ils désiraient donc continuer à profiter de la puissance de feu d'un parti unitaire, tout en se soustrayant aux exigences de la discipline partisane. Pour les dirigeants du parti, de telles visées étaient intolérables: elles équivalaient à une dissidence. Ceux-ci étaient donc déterminés à la combattre comme telle, par tous les moyens, lorsque l'occasion se présenterait.

A cette infériorité stratégique s'ajoutait encore un autre handicap: tout comme Berthoud ou Desor, les principaux ténors «indépendants» (Borel, puis surtout Droz) étaient actifs à Berne, dans la politique fédérale: le mouvement comptait peu de personnalités marquantes dans la vie politique cantonale. Il était donc facile, pour leurs adversaires, de dénigrer le mouvement en le présentant comme l'émanation de sentiments étrangers au canton. En vérité, la carrière fédérale des dissidents les plus influents n'était pas le fruit du hasard; de telles accusations n'étaient donc pas dénuées de fondement. Moins dépendants des impératifs électoralistes que les autorités radicales, Desor et ses amis n'étaient pas excessivement sensibles aux intérêts particuliers de certains Neuchâtelois — que le parti radical présentait volontiers comme l'intérêt supérieur du canton ou de son unité (lisez: l'intérêt des Montagnes neuchâteloises). Dédaignant ces préoccupations clientélistes, ceux-là consacraient l'essentiel de leurs efforts à des causes jugées plus nobles, comme la promotion de l'instruction publique, la réduction des «gaspillages»

¹ Lettre à Berthoud, 22.02.1875 (Archives CG).

² Pour Desor, il s'agissait essentiellement de questions de principe. Dans les faits, la critique des Indépendants portait avant tout sur des affaires financières; on reprochait au gouvernement sa gestion financière et la légèreté avec laquelle il interprétait la constitution pour contourner les référendums. Pour une présentation détaillée des objets du débat (et du climat) politique contemporain, cf. RAMSEYER 1997.

militaires, l'optimisation de la gestion des ressources économiques, la protection des travailleurs ou la défense des libertés publiques.

D'une coterie à l'autre: le jeu des intrigues

Desor n'avait pas conscience de la portée du mouvement auquel il avait ouvert la voie. Comme la plupart de ses amis, il n'avait pas compris que leur initiative touchait au cœur d'un fonctionnement inhérent au parti radical, et devait nécessairement se heurter à une réaction virulente. Pris de court par la violence des attaques dont ils feront alors l'objet de la part d'adversaires résolus à leur perte, ceux qui s'étaient proclamés «Radicaux indépendants» étaient contraints de resserrer les rangs. Ce faisant, ils devaient pourtant en rabattre sur le sens même de leur entreprise, et reproduire les comportements factieux qu'ils dénonçaient chez leurs contradicteurs. Etouffant leurs scrupules, ils font ainsi bloc derrière tous les actes de leurs députés que dans leur journal, *Le Peuple*, ils défendent avec une mauvaise foi identique à celle du *National*, l'organe officiel du parti radical. Engagés sur cette pente, Desor et ses camarades se laissent alors entraîner dans des intrigues mesquines, où ils tirent parti d'informations souvent confidentielles dont ils disposent par leurs relais aux chambres et dans l'administration fédérales. Dans ces conditions, le *National* avait beau jeu de leur renvoyer leurs critiques, raillant *Le Peuple*,

Lui qui, avec son idole, ses pseudo-littérateurs, ses demi-savants et ses faux grands hommes (Desor), est la coterie, la coterie même, la coterie la plus éhontée qu'on ait jamais vue...¹

Conduits par les circonstances à lutter avec les armes de leurs adversaires, Desor et ses camarades n'étaient pourtant pas aussi habiles. En vérité, la situation était complexe. Car en dépit de la violence des échanges, les dirigeants radicaux n'étaient pas disposés à la consommation du divorce. Les «Indépendants» étaient encore trop puissants pour que le parti prenne le risque d'une exclusion officielle. L'objectif consistait donc à désagréger d'abord la dissidence, pour briser ensuite les derniers récalcitrants. Droz avait parfaitement pris la mesure de la menace. Prétendant mettre ses amis en garde, il les poussait à une lutte sans merci:

Vous m'accorderez que j'ai toujours assez bien pénétré dans les replis intimes du cœur du peuple (...). Or c'est mon sentiment profond que le peuple est las du régime Philippin-Cornaz. La législature actuelle n'a fait que des boulettes. Elle a entassé les stupidités sur les inepties. Elle a complètement fait fi du vœu populaire. Elle l'a bravé cavalièrement dans maintes circonstances. Un groupe d'hommes violents et passionnés ont voulu s'imposer à la majorité du pays; on a abreuvé d'ignominies les natures franches et loyales qui n'ont pas voulu plier sous le joug. Il en est résulté une dislocation irrémédiable dans le parti radical. Les violences et les malhonnêtetés aboutissent à la fin qu'elles méritent (...).

La situation est certainement très grave. Il ne servirait à rien de se le dissimuler, elle impose à notre groupe de sérieuses obligations. Dans cet effondrement général des partis, le peuple a besoin d'hommes qui lui inspirent de la confiance et derrière lesquels il puisse marcher sans honte. Le parti conservateur (j'entends l'ancien parti encroûté) est mort. Les jeunes conservateurs n'ont pas d'hommes connus ou méritant de l'être. Les Mamelouks du café Pierre-Henri jouissent de la déconsidération générale. D'où viendra le signal du relèvement moral de notre peuple? Si nos amis du journal ne le donnent pas, ils assument sur eux une grave responsabilité.

Ne commettons pas la même faute qu'après le rachat. Alors, il était permis de croire à la bonne foi des mamelouks. Aujourd'hui ce serait niaiserie, imbécilité ou lâche complicité. Sursum corda! Le parti radical est perdu s'il n'a pas le courage de mettre le scalpel dans la plaie et d'élargir la blessure pour en

extraire les parties gangrenées. La gangrène, c'est le régime de corruption et de violence des Philippin, Cornaz, Rüsser, Morel et Soguel. Avoir des ménagements pour la politique de ces hommes-là, c'est aider au suicide du parti radical. Pour eux, les convictions et les principes ne sont rien, absolument rien, je les connais à fond. Ce qu'ils veulent, c'est exploiter la République pour le seul profit, par tous les moyens, même ceux de l'injure et des coups de poing. Muselez cette politique si vous ne voulez pas qu'elle vous dévore, vous et le pays.

(...) Ces Messieurs doivent être accablés de leur désastre. (...) Ils vont, soyez-en non moins sûr, chercher à fortifier leur situation personnelle en se rapprochant de vous, c'est à dire des naïfs du groupe, les loups prendront des voix d'agneau pour gagner les gens. On parlera d'union, de solidarité. On convoquera de grandes réunions de réconciliation, et on envisagera comme traître au parti ceux qui ne voudront pas se jeter à corps perdu dans ces hypocrites embrassements. Prenez-y bien garde. Je crains surtout pour la vertu chancelante de plusieurs de nos amis mouchérons que la moindre goutte de miel réussit à prendre au piège. Aplaventrissement devant Philippin, dont on a peur, séduction par une invitation à dîner chez Madame Cornaz, chorus de gouailleries avec Morel et Soguel, dont on craint les méchantes langues et le tour est joué. Le peuple neuchâtelois est las de cette comédie. Il veut confier ses destinées à des hommes austères, qui tout en étant affables et polis envers tous fassent preuve de caractère, et ne craignent pas de se jeter dans la mêlée et de lutter virilement.¹

Desor, qui se reconnaissait volontiers dans le portrait de tels "*hommes austères*", ne pouvait manquer d'être séduit par ces accents héroïques. Impressionné par la bravoure de Droz, il n'hésitera pas à se rallier au panache de son jeune ami. Mais il apprendra bientôt qu'il n'était pas taillé pour une telle lutte.

Sans conteste, Droz était perspicace: ses prédictions devaient effectivement se réaliser. Mais au miel des complaints d'union et de solidarité, bon nombre de leurs "*amis mouchérons*" se laisseront prendre. A vrai dire, il était facile pour Droz, solidement assis sur son fauteuil de chef du Département fédéral de l'Intérieur², de déplorer leur "*vertu chancelante*". Car pour les intéressés, la liberté d'expression avait un prix. Certains, comme Desor et Berthoud, pouvaient encore vivre confortablement de leurs rentes; mais pour ceux dont l'existence dépendait d'un poste ou d'une fonction publiques, une telle liberté paraissait un luxe inabordable. Soumis à ce régime de cajoleries et de menaces, le mouvement dissident s'étiolait donc peu à peu. Abstraction faite de leur protégé au Conseil fédéral, Desor, Berthoud et Gustave Virchaux figuraient presque, à Neuchâtel, comme les derniers des Mohicans. Pour les désigner, les dirigeants radicaux employaient d'ailleurs maintenant un terme qui s'adressait tout particulièrement à Desor: les «Lacustres»... Leur isolement était désormais tel que leurs ennemis pouvaient s'en donner à cœur joie. Désignés comme boucs émissaires, ils subissaient des attaques incessantes, de moins en moins voilées. En somme, les insultes et les railleries à l'encontre des «Lacustres» cimentaient l'unité durement reconquise du parti radical.

Accablés, Desor et ses amis ne comprenaient pas grand-chose à ce qui leur arrivait. Inconscients des défauts de leur propre position, ils ne voyaient dans leurs déboires que l'acharnement pervers de ces "*hommes violents et passionnés*" qui avaient pris la tête du parti. Quoi qu'il en soit, ils ne s'aveuglaient pas sur l'absurdité de leur situation: ils n'exerçaient plus

¹ Lettre de DROZ à Desor, 27.03.1876 (AEN).

² En 1878, Droz reprend ensuite le Département de l'industrie, du commerce et de l'agriculture. Sur la carrière de celui que Philippe HENRY (2001: 86) qualifie d'"*animal politique*", cf. encore ROBERT 1944, AUBERT 1961, BARRELET 1991b.

³ La correspondance entre DESOR et BERTHOUD (Archives CG / AEN) est éclairante sur la lutte toujours plus stérile des Indépendants. La signification exacte du sobriquet prête à la discussion: Desor et Berthoud devaient apparaître comme de vrais «dinosaures» pour la jeune garde du parti. Il demeure néanmoins probable que l'allusion soit plus subtile: dans les représentations contemporaines, les Lacustres sont en effet dotés de vertus indéniables (cf. KAESER 1997b, 1998, 2000a); mais ces vertus sont celles des idéaux de 1848 — que les dirigeants du parti radical se seraient ainsi efforcés de présenter comme dépassées...

d'influence réelle sur la vie politique cantonale. Toute leur énergie s'épuisait à dévier le feu nourri des coups qui leur étaient portés. Ils supportaient encore, seuls ou presque, les coûts croissants du *Peuple* — pour un résultat toujours plus pitoyable, le journal perdant ses abonnés de jour en jour. Desor, Berthoud et Virchaux auraient volontiers jeté l'éponge, trop heureux de se débarrasser de charges dont ils ne tiraient que déconvenues, et qui leur valaient l'opprobre de la majorité de leurs concitoyens.

Pourtant, si Desor estimait que la politique ne convenait qu'aux "*pachydermes au cuir dur*"¹, il ne devait pas moins s'obstiner, demeurant au parlement cantonal jusqu'en 1881, et au Conseil national jusqu'en 1878. Ce qui le retenait d'abdiquer, c'était ce malheureux sentiment du devoir. Un devoir à l'égard de la science tout d'abord, découlant notamment des "*instances de mes collègues de la Commission géologique et de l'Ecole Polytechnique qui tiennent à ce que je reste pour défendre leur budget*"². Mais il s'agissait encore d'un devoir à l'égard de sa propre dignité: au point où en étaient les choses, la résignation équivaldrait à une pénitence, et consacrerait le triomphe de leurs adversaires. Enfin, il s'agissait d'un devoir à l'égard de leurs camarades. Ainsi, si ses promoteurs avaient inlassablement soutenu *Le Peuple* alors même que ce dernier n'avait presque plus de lecteurs, c'était notamment pour préserver Pierre Lestrille, son rédacteur, du chômage assuré³. Et lorsqu'en 1879, le journal avait finalement cessé de paraître, Desor et Berthoud avaient encore puisé dans leur bourse pour subvenir à ses besoins, et s'étaient démenés afin de lui assurer une position durable⁴.

Concrètement, l'obstination de Desor découlait cependant surtout d'un autre devoir: un devoir de fidélité envers Droz, le protégé des Indépendants.

LE SUICIDE POLITIQUE DE DESOR: UN SACRIFICE CONFIDENTIEL

À Neuchâtel, le jeune et brillant Numa Droz comptait depuis longtemps de nombreux ennemis. Son opposition au rachat du Jura Industriel avait même rendu sa position assez précaire. Fâcheusement précaire; car Droz, qui dirigeait alors le Département neuchâtelois de l'Instruction publique et des Cultes, nourrissait déjà de sérieuses ambitions fédérales. Dans ces circonstances, le désir exprimé par Desor et Berthoud, à la veille des élections au parlement national de l'automne 1875, de "*laisser la place à d'autres*"⁵ ne pouvait lui convenir: leur défection

¹ Lettre à Berthoud, 26.05.1875 (Archives CG).

² Lettre à Berthoud, 03.06.1875 (Archives CG); cette justification nous paraît de bonne foi. On observe d'ailleurs qu'après une progression constante, le budget de la Commission géologique suisse connaît un affaissement temporaire qui coïncide avec la retraite fédérale de Desor: cf. BUNTORF & SCHWARZ 1960.

³ La correspondance de Desor abonde en témoignages d'une discrimination systématique à l'égard des Indépendants. La crédibilité de ces témoignages nous paraît renforcée par le fait que Desor lui-même s'était tout d'abord montré sceptique quant à leur valeur (cf. journal DESOR, 02.04.1876, BPUN). Entre autres exemples, cf. une lettre d'Eugène COURVOISIER, 05.02.1880 (Archives Combe-Varin, BPUN): ancien imprimeur du *Peuple*, celui-ci avait été exclu des travaux d'impression officiels par le gouvernement neuchâtelois.

⁴ Tous deux adressent effectivement de tous côtés des recommandations pour le compte de Lestrille. Après une première nomination dans les Pyrénées, celui-ci allait enfin trouver une place, deux ans plus tard, à Toulon. En des termes significatifs, Desor se félicitait de la nouvelle: "*Nous pouvons à la vérité nous complimenter d'avoir donné à la société un homme utile et capable. Nous aurons fait une bonne action et que nous pourrions porter avec satisfaction à notre avoir. Ce sont là les grains d'or dans le sable de la vie*". lettre de DESOR à Berthoud, 20.09.1881 (A/N) — une formule déjà utilisée précédemment en une occasion semblable (lettre de DESOR à Berthoud, 26.11.1879 (Archives CG).

⁵ Lettre de DESOR à Berthoud, 26.05.1875 (Archives CG).

l'aurait laissé seul face à la cohorte des candidatures radicales «orthodoxes». Invoquant la solidarité des Indépendants, il avait su les convaincre de briguer un nouveau mandat fédéral.

Epaulée par la mainmise sur le *Peuple*, qui leur servait de tribune, leur candidature collective avait été couronnée de succès. Mais Droz ne pouvait se satisfaire d'un mandat législatif; grâce au soutien de ses amis, il comptait prendre la succession de Borel, démissionnaire, pour entrer au gouvernement national. Comme le remarquait sarcastiquement le *National*, le mouvement dissident s'était en quelque sorte mué en une machine électorale au seul profit de Droz:

Tout dans ce modeste journal étant, depuis la première jusqu'à la dernière ligne, consacré à la béatification du conseiller fédéral auquel notre pays est si glorieux d'avoir donné le jour, pourquoi le *Peuple* ne s'appelle-t-il pas tout bonnement le «Numa Droz»?¹

Son accession au Conseil fédéral n'acquittait cependant pas ses amis. Car sa crédibilité gouvernementale dépendait de la survie à Neuchâtel d'une fraction dissidente: son sort à Berne était lié à la ténacité de ses amis neuchâtelois — comme le leur rappelait avec insistance. A la différence de ces derniers, Droz n'était toutefois pas suspect de naïveté; et contrairement à eux, il était encore doté d'un solide appétit politique.

Confronté au déclin du groupe indépendant, Droz n'hésitera pas à imiter la "*lâche complicité*" des "*mouchérons*" qu'il avait si vigoureusement décrié auparavant. Approché par les «orthodoxes» radicaux, il se soumettra à leurs conditions: se désolidariser (officiellement, du moins) de Desor, Berthoud et consorts. Publiquement exclue maintenant du parti radical, lâchée par son protégé, la dissidence était abandonnée à son triste sort, livrant dans le *Peuple* le combat d'arrière-garde que constituait son baroud d'honneur. Prévoyant, Droz avait soigneusement préparé son abjuration, obtenant même l'accord de ses anciens amis en les assurant du caractère purement tactique de la manœuvre: en sous-main, il leur conserverait son soutien. Desor, qui ne se faisait plus d'illusions sur l'issue du combat, s'était résolu à un tel désaveu en se convaincant qu'il servirait du moins à consolider la carrière d'un homme de valeur qui œuvrerait avec énergie au bien commun. Dans les faits, Desor était bien avisé d'envisager sa pénitence avec résignation. Car il n'était pas arrivé au terme de ses décomptes.

Au printemps 1878, Droz (qui était alors ministre de l'Intérieur) avait recueilli des renseignements selon lesquels certains «orthodoxes» neuchâtelois avaient encaissé des jetons de présence pour des sessions parlementaires auxquelles ils n'avaient pas assisté. Estimant qu'une telle information servait ses intérêts, Droz avait cru bon de la faire paraître dans le *Peuple*, tout en se protégeant par l'anonymat². Selon les critères de vertu alors en vigueur, l'accusation était sérieuse. Mais elle était aussi maladroite; car elle n'allait pas tarder à se retourner contre lui. De fait, les accusés avaient identifié assez aisément la source de l'information, qui discréditait le délateur — à double titre. D'un point de vue moral, tout d'abord, puisque le procédé était incontestablement déloyal. D'un point de vue politique et constitutionnel ensuite, puisqu'au nom collectif du gouvernement fédéral, Droz pouvait être convaincu d'une violation frontale et éhontée du respect des affaires intérieures neuchâteloises.

Sommé de s'expliquer, Droz était acculé. Mais il entrevoyait une solution. Une chose, seule, pouvait encore le sauver: le sacrifice d'un ami. Or, pour ce rôle ingrat, Droz connaissait un

¹ Le *National*, 04.01.1876, cité par BARRELIET & RAMSEYER 1986: 482. Pour l'anecdote, on notera que Droz avait commencé sa carrière politique comme rédacteur au *National*...

² Cf. *PEUPLE* 1878a, 1878b; sur cette affaire, cf. encore *PEUPLE* 1878c, 1878d, 1878e, 1878f, 1878g, *DROZ* 1878a, 1878b, *DESOR* 1878c, une lettre de *DROZ* à Berthoud, 27.05.1878 (Archives CG), ainsi que les lettres de *DESOR* à Berthoud — en particulier celle du 02.06.1878 (Archives CG).

candidat idéal: Desor. Lassé des affaires politiques, le vieux «Lacustre» n'avait en effet plus grand-chose à perdre. Il était déjà tellement impopulaire qu'il se trouverait moins atteint que quiconque par la réprobation publique. En toute hâte, n'écoutant que son ambition, Droz prendra alors la plume pour supplier son vieux compagnon:

[Je] suis désespéré et je vais donner ma démission du Conseil fédéral si cela continue. Il m'est impossible d'accepter une situation pareille. (...) Je n'ai plus dans une telle situation qu'à faire appel à votre amitié. Sauvez-moi, je vous en prie, sinon je suis un homme perdu.

Je voudrais pouvoir me mettre à côté de vous et dire: me voilà, frappez. Voulez-vous que je le fasse? Cela vaudra mieux pour moi qu'un état pénible comme celui dans lequel tout cela me place.

Je ne dors plus, ne mange plus, suis incapable d'aucun travail. Des idées noires s'emparent de moi, je me suiciderais pour un rien.¹

La tentation du suicide n'avait pourtant pas privé Droz de sa clairvoyance. Dans cette même lettre, ses accents suppliants alternaient en effet avec de subtiles allusions, par lesquelles Desor devait comprendre que le Conseiller fédéral ne s'était compromis que par amitié pour lui. Afin de simplifier la tâche du sacrifié, Droz avait même rédigé les termes du communiqué par lequel Desor devait endosser l'entière responsabilité, non seulement de l'article incriminé dans le *Peuple*, mais encore des accusations elles-mêmes².

Conformément aux attentes de Droz, le vieux «Lacustre» s'exécutera. En sauvant la carrière de son ancien camarade, il signait son propre arrêt de mort politique. Les «orthodoxes» pouvaient triompher: ils avaient enfin eu la peau de Desor.

Compte tenu de l'ampleur des ressentiments qu'ils avaient accumulé à son encontre, ses ennemis ne se gêneront pas d'exhiber sa dépouille, et de le proposer encore à la vindicte publique. Car Desor n'était pas un politicien comme un autre; son suicide politique ne pouvait donc épuiser leur acharnement. Pour l'abattre définitivement, il fallait ruiner aussi l'aura sociale du savant et du philanthrope; ils s'y emploieront avec un succès certain. De fait, puisque Desor avait bâti sa réputation sur sa propre rigueur morale, l'aveu public de ses manigances récentes désignait ses actions antérieures comme une vaste imposture.

Avec la condamnation de Desor par le Cercle radical indépendant (*Peuple* 1878g), ses camarades de lutte eux-mêmes se détournaient de lui. Le vieux savant n'avait plus, pour se consoler, que l'estime de quelques-uns:

Trois ou quatre d'entre nous amis sûrs, qui jamais ne révéleront la vérité savent, Monsieur, le rôle que vous remplissez, rôle de dévouement et d'abnégation, puisque vous consentez à assumer une responsabilité très grave dans le seul but de sauver un ami.

(...) Pour ceux qui sont initiés aujourd'hui, votre mérite n'en est qu'augmenté, et nous vous défendrons toujours dans la mesure du possible. Vous avez revêtu à nos yeux un caractère encore plus remarquable en y ajoutant le dévouement dans une circonstance où il en faut beaucoup, où le caractère le mieux trempé faiblirait et succomberait. (...) Votre personnalité s'est formé une auréole de générosité et de dévouement que nous voudrions pouvoir déclarer, si ce n'était pas absolument impossible aujourd'hui.³

¹ Lettre de DROZ à Desor, 24.05.1878 (AEN).

² Desor avait dans un premier temps prétendu être l'auteur de l'article du *Peuple*. Ceci ne pouvait toutefois suffire à étouffer l'affaire, puisqu'on pouvait aisément en déduire l'identité de son informateur. Il lui fallait donc remettre l'ouvrage sur le métier, en affirmant cette fois, non seulement que sa source n'était pas Droz, mais encore que ce dernier, informé au préalable de ses projets de divulgation, lui avait catégoriquement déconseillé cette démarche, en le "[rendant] attentif au tort que l'affaire pourrait lui causer"... (cf. DESOR 1878c, *PEUPLE* 1878g).

³ Lettre de Ferdinand PORCHAT à Desor, 29.05.1878 (Archives Combe-Varin, BPUN); cf. journal DESOR, 01.06.1878 (BPUN), lettre de DESOR à Berthoud, 02.06.1878 (Archives CG).

UN LONG CREPUSCULE

Pour ses ennemis, la proscription de Desor s'avèrera singulièrement aisée. Aux imprécations et aux anathèmes, celui-ci n'oppose en effet aucune résistance; face à l'adversité, il fait même preuve d'une insouciance surprenante, qui contraste avec l'amertume de certains de ses intimes¹.

Desor ne paraît pas même conscient de la valeur de sa propre abnégation. Effectué dans la confiance, son sacrifice ne lui coûtait guère; il n'en attendait d'ailleurs aucune reconnaissance². A tout prendre, on peut carrément se demander si sa démarche ne lui avait pas été inspirée par le désir de mettre un terme définitif à ses implications politiques. Conscient de la vanité de ses efforts, écoeuré par la bassesse de ce milieu, il avait trouvé là un ultime moyen de se rendre utile. Car il n'en doutait pas: contrairement à lui, Droz avait la carrure qui convenait. Et si Desor n'éprouvait pas une affection spéciale pour ce dernier, il le tenait en haute estime. En sauvant sa, il donnait à la Suisse un homme d'Etat à la hauteur de ses responsabilités, un homme qui saurait conduire le pays sur la bonne voie³.

Face aux péripéties de la vie politique, Desor manifeste maintenant une grande désinvolture. Mais il ne s'agit toutefois pas d'un réel détachement. Car son attention se concentre désormais sur les questions de fond; il suit de près l'évolution de la politique internationale, se passionne pour l'issue des élections législatives françaises, ou exprime encore une "*stupéfaction*" réprobatrice à l'annonce du "*rétablissement facultatif de la peine de mort en Suisse*"⁴.

Voir du pays et soigner ses amitiés

A l'approche de ses soixante-dix ans, Desor savait qu'il ne lui restait que peu d'années à vivre. Se serait-il fait des illusions à ce propos, certains se seraient chargés de le rappeler aux dures réalités de la biologie. Alors qu'il s'apprêtait à partir en voyage, le naturaliste Louis Coulon, directeur du Musée de Neuchâtel, "*me dit avec sa naïveté charmante qu'il vaudrait mieux que je n'allasse pas en Italie attendu qu'il est préférable de mourir chez soi*"⁵... C'était mal le connaître. Car Desor était déterminé à profiter du temps qu'il lui restait, pour voyager, voir du pays, retrouver d'anciens amis et engranger de nouvelles connaissances.

Pour ce vieillard énergique, le destin se montrera indulgent: quoique toujours plus diminué, il devait en effet vivre encore plusieurs années. Certes, il n'avait pu mettre à exécution le projet d'un voyage en Egypte qu'il avait déjà reporté en 1876 sur les instances de ses collègues du Cercle radical indépendant. Mais il avait pu se consoler à l'occasion d'un périple enchanteur dans le Midi, qui avait duré plus de trois mois, au début de 1877. Entraînant Berthoud, Desor s'était

1 Notamment Berthoud: cf. correspondance entre DESOR et BERTHOUD (AEN / Archives CG).

2 Dorénavant, ses amis se récriminèrent régulièrement contre l'indifférence de Droz à l'égard des mécomptes de Desor. Or ce dernier s'étonne souvent de leurs reproches, et calme le jeu lorsqu'il ne fait pas la sourde oreille à leurs plaintes. Cf. en particulier la correspondance de BOURRI et de BERTHOUD avec DESOR (AEN), ainsi que les lettres de DESOR à Berthoud (Archives CG).

3 Cette voie, c'était avant toute chose la promotion de l'instruction publique, à laquelle Droz, instituteur de formation, était particulièrement sensible. On notera que son profil personnel était de nature à séduire Desor: Droz figure en effet le type même du *self-made man*. Comme Desor, il avait très tôt perdu son père, et avait connu l'assistance publique (cf. AUBERT 1961). En un certain sens, l'ascension fulgurante de Droz (qui était entré au gouvernement neuchâtelais à 27 ans, et au gouvernement suisse à 32 ans) constituait une illustration emblématique de la République du mérite.

4 Journal DESOR, 19.05.1879 (BPUN).

5 Journal DESOR, 30.09.1878 (BPUN).

rendu en «pèlerinage» dans le village de Marsillargues d'où sa famille était originaire; avant de longer la côte ligure, tous deux avaient flâné en Provence, puis avaient surtout parcouru l'Italie en tous sens, se régaland de promenades, de visites de musées et surtout de l'accueil chaleureux dont ils faisaient l'objet de la part des amis que Desor comptait un peu partout dans le pays¹. Peu après, Desor s'était rendu à un congrès de géographie à Bruxelles. En été 1878, il avait encore traversé la moitié de l'Allemagne, avant de se rendre aux bains de Carlsbad où il devait rédiger son *Essai sur le nez* (1878a). Chaque hiver, enfin, il portait ses pénates sous le ciel de la Côte d'Azur — à Nice, qui devenait alors la station touristique en vogue; changeant à chaque reprise son itinéraire, il saisissait encore toutes les occasions d'excursions qui se présentaient. S'il avait choisi la voie des sciences naturelles, c'était en grande partie pour le plaisir de la route; ce n'étaient donc pas ses soucis de santé qui pourraient l'en détourner.

Tous ces voyages, ces visites, ces rencontres et ces découvertes le maintenaient solidement sur le terrain scientifique. A Neuchâtel comme ailleurs, il continuait à fréquenter assidûment les réunions savantes, qu'il pouvait enrichir de ses expériences renouvelées et où il diffusait les innombrables informations originales recueillies de toute part.

Concrètement, sa contribution à la recherche durant les dernières années de sa carrière demeure néanmoins modeste. A la suite du *Bel âge du bronze* (Desor & Favre 1874), on ne peut guère signaler qu'une œuvre majeure, parue l'année suivante: le *Paysage morainique* (Desor 1875d²). Dans ce travail qui constituait le fruit de deux décennies d'observations paléontologiques et paléobotaniques, Desor caractérisait un environnement géographique de piémont, déterminé par l'empreinte qu'y avait laissé le recul des glaciers. Or l'analyse de certains sites d'Italie du nord l'autorisait à retracer, de manière détaillée, la succession des phénomènes géologiques quaternaires. Et contrairement à l'opinion de ceux qui admettaient l'existence d'une double glaciation, il estimait pouvoir conclure que c'était la seconde qui avait été la plus importante.

Pour le reste, la bibliographie de Desor illustre la portée toute relative de ses travaux de fin de carrière. A vrai dire, leur auteur était le premier à reconnaître la superficialité d'une grande partie de ces articles. Quant à ceux qui lui tenaient plus à cœur, il ne niait pas leur caractère essentiellement compilatoire; mais il s'illusionnait sans doute sur la valeur, l'originalité et la pertinence des considérations personnelles dont il les agrémentait.

De toute évidence, c'était dans la "causerie" que Desor s'épanouissait. Affranchi des tracasseries et des responsabilités de la vie publique, progressivement retiré des affaires administratives et financières qu'il avait confiées à d'autres, il était enfin totalement disponible pour soigner ses amis. Et ici, la générosité et la simplicité bonhomme de son accueil, sa bienveillance chaleureuse et le talent avec lequel il animait encore les conversations faisaient merveille. Conviés à sa table, ses invités n'avaient qu'une certitude: celle de se découvrir un nouvel "entrain".

¹ BERTHOUD, qui réalisait un rêve, rédigera un long récit de ce voyage (1877; cf. COURVOISIER 1891: 199-200). Mieux que tout autre témoignage, la dédicace de cet ouvrage traduit la relation des deux hommes: "A mon ami Desor. Passer les Alpes, suivre les hirondelles, les pinsons et les bouvreuils, fut un de mes premiers rêves. Mais toujours retenu, tantôt par des fils de soie, tantôt par les rudes liens du devoir et de l'épave, je touchais à l'âge où l'on ne voyage plus, lorsque vous m'avez appelé. Votre voix a rompu le charme et je l'ai faite avec vous cette tardive odyssée. En voici les souvenirs; je vous les dois aussi bien sont-ils les vôtres autant que les miens. et sans doute, dans cet herbier, dans ce foin, en hâte, çà et là, fauché et recueilli, vous seul pourrez reconnaître les plantes et les fleurs dont chaque soir, émerveillés et joyeux, — bien fatigués aussi parfois — nous rapportions les gerbes au logis. Quoi qu'il en soit, en feuilletant ces Croquis, songez, ami, aux jours heureux passés ensemble, aux travaux partagés et à notre vieille amitié".

² Cf. déjà DESOR 1873p, 1874i; également: DESOR 1874j, 1875c.

La fin du célibataire

Si Desor était résolu à achever son existence dans l'harmonie et la félicité, l'affaire réclamait une volonté certaine et une foi à toute épreuve. Dans la presse et dans certains cercles, il était en effet toujours la cible des attaques, des sarcasmes et des calomnies de ses anciens adversaires. Il lui fallait donc étouffer la sensibilité chatouilleuse qui l'avait caractérisé jusqu'alors. Dans cette voie, il était encouragé par les nouvelles récurrentes de décès d'intimes, de connaissances et de parents: il ne pouvait oublier que son tour était proche. Face à cette échéance suprême, ses anciennes susceptibilités paraissaient bien vaines. La seule chose qui comptait maintenant pour lui, c'était de laisser sa marque dans le cours de la science et dans le cœur de ses amis; et il ne doutait pas de la noblesse de cette ambition.

Les disparitions toujours plus nombreuses autour de lui n'étaient pas seules à lui rappeler l'approche de la mort: il en éprouvait la menace dans sa propre chair. Depuis trente ans déjà, ses crises de rhumatismes l'avaient contraint à se résigner à des épisodes d'inactivité forcée; or ces crises devenaient toujours plus fréquentes. A cela s'ajoutaient désormais de l'asthme, des problèmes cardiaques et digestifs, ainsi qu'une litanie d'affections secondaires telles qu'abcès, furoncles, refroidissements ou panaris.

Quelques mois après s'être fait arracher sa dernière dent, au printemps 1878, il apprend coup sur coup qu'il est atteint d'une maladie des reins et du diabète¹. Invité à analyser chaque jour le taux de sucre et d'albumine dans ses urines, le naturaliste devient alors le principal objet de ses propres expérimentations. Il est encore contraint à de fréquents examens médicaux; ici, ses relations s'avéraient profitables. En sus des divers médecins neuchâtelois qu'il appelait d'ordinaire à son chevet, il consultait en effet régulièrement le Docteur Adolf Vogt, le frère de Carl, qu'il fréquentait depuis sa jeunesse et qui, comme son père, avait été nommé professeur à l'Université de Berne. Occasionnellement, il pouvait encore compter sur l'avis autorisé d'éminents hommes de l'art de ses amis, comme le Professeur Virchow, qui n'hésitaient pas à improviser un examen médical, entre poire et fromage, lors de leurs retrouvailles. Bref, Desor avait la certitude d'être en de bonnes mains.

Au quotidien, l'existence n'en était pas moins morose dans son foyer. Pour soulager les petites misères du savant, bientôt frappé encore d'incontinences nocturnes et de saignements de nez, celui-ci ne pouvait guère compter que sur le dévouement de Marie Kopp. Elle-même n'était plus de première jeunesse, de sorte que tous deux se succédaient parfois au chevet l'un de l'autre.

Dans le ménage du célibataire, celle qu'il avait d'abord engagée comme cuisinière occupait maintenant la position de maîtresse de maison. De fait, la relation du célibataire et de sa gouvernante n'avait pas manqué, depuis longtemps déjà, d'exciter la curiosité du voisinage, et Desor s'était plusieurs fois trouvé en position de faire taire certains commérages malveillants². En vérité, leur relation était toute innocente; au fil des ans, tous deux avaient néanmoins atteint une complicité qui pouvait aisément être mal interprétée. Entre leurs murs, Desor se pliait souvent aux volontés de Marie, qui n'hésitait pas à exiger le refoulement de certains visiteurs jugés trop envahissants. Sans conteste, celle-ci avait du caractère. Econome, elle avait amassé un petit pécule qui lui garantissait une certaine indépendance. Elle avait même pris en main les affaires de ses frères, les pêcheurs Hans et Benz, qui ne faisaient pas preuve de la même

¹ Cf. journal DESOR, 14.04.1878, 14.05.1878 (BPUN).

² Cf. ainsi journal DESOR, 22.01.1860 (BPUN).

prévoyance. Gérant sa propre fortune grâce aux conseils avisés de son patron, elle était en mesure de leur avancer des fonds lorsqu'ils étaient dans la gêne, se faisant payer en retour par le produit de leurs pêches d'antiquités lacustres. Peu à peu, Marie avait ainsi constitué une importante collection archéologique. Ravi et flatté par un tel esprit d'entreprise, Desor s'était fait un plaisir de trier et de classer cette collection, dont il avait avantageusement négocié des lots auprès de collectionneurs privés et d'institutions publiques, en Suisse et à l'étranger¹.

Avec le temps, les attentions réciproques et le respect mutuel s'étaient transformés en une connivence réelle. Lorsqu'il s'absentait, Desor écrivait régulièrement à sa gouvernante. Elle appartenait désormais au cercle des intimes; se sachant bienvenue chez les hôtes de Desor, elle pouvait ainsi l'accompagner toujours plus souvent durant ses voyages.

La vocation du célibat n'avait donc pas privé Desor des agréments du ménage. Il en connaissait d'ailleurs aussi les revers. Entre ces deux caractères entiers, les murmures, les petites querelles et les réconciliations laborieuses n'étaient pas rares. Le plus souvent, c'étaient cependant les auxiliaires du ménage, les cuisinières et les aides domestiques, qui faisaient les frais de leur mauvaise humeur. Entre routes, la fonction de "greffier" était assurément la moins enviable. Souffrant d'arthrose, souvent incapable d'écrire, Desor avait en effet engagé de jeunes étudiants pour la rédaction de sa correspondance; bientôt atteint par des troubles de la vue qui le rendront finalement presque aveugle, il devait encore se faire faire la lecture par ces secrétaires occasionnels. S'efforçant de faire preuve d'une bienveillance toute paternelle, Desor ne pouvait cependant s'empêcher de passer sur ces malheureux jeunes gens la frustration de ses infirmités.

Par chance, le ménage comptait encore d'autres hôtes, avec lesquels les relations étaient plus faciles: ses animaux de compagnie. Depuis toujours, Desor cultivait en effet une véritable passion pour la domestication. La curiosité naturaliste n'y était pas étrangère²; mais il s'agissait avant tout de relations d'affection intense pour les nombreux chiens, chats et canaris qu'il abritait sous son toit.

Sous le soleil de la Méditerranée

Les hivers à Nice étaient un enchantement pour Marie. Désireux de lui faire profiter de la vie sous son jour le plus prodigue, Desor l'entraînait au concert, au ballet, l'emmenait avec lui dans la bonne société; au cours de longues promenades, il lui dévoilait encore l'opulence de la nature dans le Midi. Lui-même savourait ces hivers lumineux. Fidèle à ses convictions, il ne se laissait cependant pas tenter par les jeux de hasard où se pressaient les riches étrangers³. Aucun relâchement, donc, dans ce contentement: Desor dédaignait le laisser-aller qui convenait aux touristes — lui-même, qui avait pris un appartement en ville, ne s'estimait pas tel.

Tout amoindri qu'il était, Desor ne pouvait effectivement demeurer inactif. Si, aux multiples stations balnéaires qui jalonnaient déjà la côte, il avait préféré la ville de Nice, c'était parce que celle-ci offrait l'agrément d'une véritable vie intellectuelle. Car comme en témoignent ses travaux

¹ Cf. entre autres journal DESOR, 25.09.1872, 15.05.1873, 22.10.1874, 21.11.1874, 24.01.1878 (BPUN). Ces lots ont notamment pris le chemin des musées de Neuchâtel, Colmar et Lyon; des négociations avec le musée de Cambridge semblent en revanche avoir échoué.

² A travers le *Mémoire sur les microcéphales* de VOGT (1867: 168), cet intérêt l'avait d'ailleurs conduit à se voir citer par DARWIN (1871: I/3, n. 15), qui reproduisait son observation (orale) selon laquelle l'imitation intragénérique était courante dans le monde animal, mais qu'elle s'exerçait, à l'égard de l'homme, uniquement chez les singes. Desor était toutefois loin de se douter de l'emploi que Vogt allait faire de telles observations... A propos de ce genre de préoccupations, cf. d'ailleurs CLARK 1998.

³ S'il affirme que les jeux le "dégoutent", on le surprend tout de même à quelques reprises au Casino, misant de toutes petites sommes; selon ses dires, c'est à fins de démonstrations, pour l'instruction de Marie...

archéologiques sur l'«homme fossile de Nice»¹, il ne bornait pas son séjour à la villégiature: les Alpes Maritimes constituaient aussi un terrain d'exercice pour ses recherches géologiques. Par son initiative, il s'était vu ouvrir les portes des cercles scientifiques et culturels du lieu; sa compagnie était fort prisée à Nice, où elle offrait un moyen d'échapper au provincialisme². Desor y savourait d'ailleurs son statut d'hôte respecté: il demeurait étranger, ici, à ces rivalités dans lesquelles il s'était épuisé à Neuchâtel.

Inversement, ses retraites niçoises lui permettaient opportunément de prendre quelque distance par rapport aux intrigues du petit monde neuchâtelois. Et durant ses longues absences, il avait tout loisir de mesurer la solidité réelle de ses relations. Désormais presque inutile pour les arrivistes de tout poil, il pouvait se consacrer tout entier, sans amertume, à ses vrais amis. Par bonheur, ceux-ci n'étaient pas rares; peu d'entre eux, pourtant, se trouvaient à Neuchâtel, sa patrie d'adoption. Depuis longtemps condamné par ses médecins qui s'étonnaient de la résistance qu'il opposait à ses maladies, il y sentait d'ailleurs l'éveil progressif des jalousies: les prétendants à sa générosité posthume se querellaient déjà derrière son dos. De fait, le parti était alléchant: célibataire, Desor ne comptait plus, à côté des innombrables filleuls que ses amitiés lui avait accordés, que quelques parents éloignés.

Comme pour alléger ses responsabilités, Desor prodiguait libéralement de sa bourse à l'attention d'œuvres de bienfaisance. Mais il conservait l'anonymat — non pas par fausse modestie, mais parce qu'il n'était guère disposé à se voir reprocher ses générosités par ceux qui les avaient toujours dénoncées comme un moyen d'enjoliver sa réputation.

Dans la sérénité de ses dernières années, Desor n'avait plus qu'un tourment: la rédaction de ce testament qui faisait l'objet de tant de spéculations. Aussi pénible lui fût-elle, il ne prenait en effet pas cette tâche à la légère. Remettant sans cesse l'ouvrage sur le métier, il avait à cœur (tout en réservant la majeure partie à des œuvres d'utilité publique) d'adapter ses dernières volontés aux mérites, aux besoins et aux compétences de chacun. Comme il l'avait dit à Borel lorsque tous deux avaient passé l'éponge sur quelques tiraillements politiques passagers:

Notre dernière entrevue a été un grand soulagement pour moi. J'ai appris de votre bouche et j'ai pu lire dans vos yeux que si vous nous aviez un peu trop lâchés à mon sens, ce n'était pas par égoïsme et que vous conservez comme par le passé le même culte de l'idéal et le même enthousiasme pour les aspirations honnêtes et libérales qui avaient été le ciment de notre amitié. Sur ce terrain (...), je voudrais et ferai mon possible qu'il en reste quelque trace même au delà de la tombe. L'amitié comme toute autre bonne plante doit porter des fruits.³

Aux derniers jours du mois d'octobre 1881, Desor quittait la ville de Neuchâtel pour la dernière fois: *"Mon cabinet n'a pas desempli, comme si tout le monde avait le pressentiment qu'on ne me verra plus"*. Ses visiteurs ne se trompaient pas. Arrivé à Nice, Desor se félicitait certes encore de ses promenades presque quotidiennes. Mais il n'en discernait pas moins le sens implicite des propos réconfortants de son ami Berthoud, qui lui rapportait avoir appris par quelque connaissance niçoise *"que vous étiez plus jeune que les jeunes par l'esprit, l'entrain, la curiosité toujours éveillée sur tout ce qui se passe et se discute dans le monde"*⁴.

¹ Cf. ci-dessus, p. 332, n. 5 (DESOR & NIEPCE 1881b, DESOR, NIEPCE & QUATREFAGES 1881d, DESOR 1881c, 1881e, 1881f, 1881g, 1881h, 1882a, DESOR & NIEPCE 1882b).

² On peut ainsi relever les travaux suivants: DESOR 1879h, 1879i, 1879m, 1879n, 1879o, 1879p, 1879q, 1880d, 1880e, 1880f, 1880g. Dans les organes locaux, DESOR (1879a, 1879j, 1879k, 1879l) avait également importé quelques thèmes de recherche «étrangers».

³ Lettre à Borel, 11.10.1877 (AEN). Les *"fruits"* en question, c'étaient évidemment les terres de Combe-Varin, que Desor tenait pour le meilleur champ d'exercice de l'*"amitié"*, du *"culte de l'idéal"* et de l'*"enthousiasme pour les aspirations honnêtes et libérales"*. A ce propos, voir ci-dessus, pp. 38-39, 193.

⁴ Lettre de BERTHOUD, 23.01.1882 (AEN); à ce propos, cf. une lettre de BERTHOUD à Favre, 17.02.1882 (BPUN, Fonds Favre).

Atteint par une pneumonie, Desor devait s'éteindre dans son lit, le 23 février 1882, dix jours après son soixante et onzième anniversaire.

Le malade devait être veillé continuellement; il était parfois dans le délire, mais il n'a pas perdu connaissance jusqu'à son dernier moment survenu en présence de deux docteurs, M. Henry et M. Zürcher, de Mlle Marie et de moi.

(...) Nous nous sommes immédiatement conformés aux directions qui étaient données par écrit; toutefois, il nous a semblé indispensable de télégraphier à M. Reinwald, qui a immédiatement répondu par dépêche et est arrivé le lendemain soir. C'est le seul ami intime, éloigné de M. Desor, qui soit venu.

Les funérailles ont eu lieu à Nice, samedi à 4 heures du soir.

Comme M. Desor était libre penseur, il a simplement voulu qu'un de ses amis fit un discours sur sa tombe. C'est ce qu'ont fait M. le consul suisse Zürcher, M. Reinwald de Paris qui a adressé à son vieil ami un chaleureux et émouvant adieu, M. Henry qui a parlé de la vie de M. D. et spécialement de son activité à Nice.¹

Conformément à ses vœux, c'est donc sous le soleil radieux de la Méditerranée que Desor devait "*dormir son dernier somme*"². Parmi ceux qui ne l'avaient pas précédé sur l'ultime voyage, un seul de ses amis intimes était donc accouru pour lui rendre les derniers hommages. Et il ne venait pas de Neuchâtel.

Dans la petite cité du pied du Jura suisse, on avait une préoccupation plus pressante: découvrir enfin les termes de son testament. Or, à la consternation générale, ses proches devaient réaliser que Desor n'avait pas réprimé son souci pour le bien commun. Aux particuliers, il ne cédait (à profusion, certes) que des miettes. L'essentiel de ses largesses, il les réservait à des œuvres philanthropiques et à la Ville de Neuchâtel. Celle-ci se voyait accorder ses collections paléontologiques et archéologiques, ainsi que sa bibliothèque ("*2 chars à déménagt. et pleins*"³); elle devait instituer des courses scolaires ou des séjours dans la nature aux enfants "*peu favorisés par la fortune*", et "*acheter des membres artificiels aux malheureux*"⁴. Mais elle recevait surtout le solde de la fortune financière de Desor — et pour ces trésors, elle avait un emploi tout tracé: achever la construction du Musée de Neuchâtel⁵.

Si Desor s'était trouvé à l'inauguration du Musée, deux ans plus tard, il n'aurait pas manqué de sourire à ce singulier clin d'œil du destin: dans la salle réservée aux portraits des «Neuchâtelois illustres», trônait en effet un tableau de Fritz Berthoud, réalisé quarante ans plus tôt⁶. Sur la même toile, il réunissait pour l'éternité deux hommes alors inséparables: Louis Agassiz et Edouard Desor...

¹ Lettre écrite par le secrétaire de Desor, H. Pfenniger, sous la dictée de Marie KOPP, adressée à Carl Mayer, [27].02.1882, le second paragraphe est intercalé d'une lettre de Marie KOPP adressée à Borel, 27.02.1882 (AEN, dernière pages du dernier volume de Copies de lettres, Fonds Desor).

² Selon une confidence rapportée par Louis FAVRE (1883a: 58).

³ Louis FAVRE (Agenda, 20.04.1882, Fonds Favre, BPUN), qui rapporte l'enthousiasme du directeur du Musée de Neuchâtel: "*Mr. Coulon est da. la jubilation. «Il y a longt. que ns. convoitions ces richesses»*".

⁴ CONSEIL GENERAL DE LA MUNICIPALITE DE NEUCHÂTEL 1883: II (reproduit en *Annexe C*).

⁵ Cf. SOGUEL 1985 (particulièrement 81-82).

⁶ Cf. GODIET 1884.

EPILOGUE

L'avenir n'allait pas être clément pour la mémoire de Desor¹. Dans l'immédiat, la municipalité de Neuchâtel souhaitait néanmoins payer sa dette, et témoigner sa reconnaissance au généreux testateur. A Nice, un monument devait dignement marquer sa tombe; à Neuchâtel, une salle du Musée lui était dédiée, tout comme un nouveau jardin public créé en face de sa maison, sur les nouvelles rives du lac. Une médaille, enfin, devait être frappée en son honneur.

Le plus beau témoignage rendu à la mémoire de Desor devait cependant demeurer plus discret. C'était son ami Fritz Berthoud qui s'en était acquitté, quelques heures après avoir appris, bouleversé, la nouvelle du décès:

J'ai erré tout le jour sans pouvoir rien faire — A 5 h. deux petites pauvres qui veulent être institutrices sont venus prendre une leçon que je leur donne. Je me suis fait violence, en pensant que Desor me disait — Allez toujours — Vivez — faites ce qui est votre devoir ou ce que vous croyez tel (...).

Maintenant je suis seul (...).

Pleurons ensemble!

(...) Il a été à Neuchâtel le centre scientifique, intellectuel, scolaire, et déjà depuis que la maladie l'avait un peu retiré, comme on voyait le froid gagner et l'indifférence monter, comme une marée lente.

(...) Gardons la mémoire aimons nous, serrons les rangs fraternellement — et que Dieu vous garde pour votre fils, pour vos amis pour le pays!²

¹ Sur l'héritage historiographique de Desor, voir en particulier ci-dessus, p. 28.

² Lettre de BERTHOUD à Favre, 23.02.1882 (Fonds Favre, BPUN); nous avons interpolé l'avant-dernier paragraphe.

Chapitre IV:

CONCLUSION

BILAN D'UNE VIE ET D'UNE OEUVRE

Un homme dans les tourmentes du siècle

Par euphémisme, on dira que Desor ne fut pas de ceux qui traversent distraitement les bouleversements de leur temps. De fait, son époque ne l'a pas épargné; et à travers les aléas de son existence et les mutations successives de sa propre position sociale, les tourmentes du siècle ont profondément influé sur sa vision du monde.

Très tôt déçu dans ses aspirations révolutionnaires, son exil paradoxal à Paris, dans la capitale de sa culture maternelle, l'a encore invité à se défier du rôle des avant-gardes sur la marche de l'histoire.

Plongé dans l'effervescence de la théologie et de la démocratie américaines, Desor redécouvre ensuite simultanément la politique et la foi. Ici, les deux éléments sont indissociablement liés: l'expérimentation d'une société nouvelle, organisée selon les principes libéraux, démontre à ses yeux la faisabilité d'un progrès social dont le succès réclame encore la mobilisation d'une éthique d'essence spirituelle.

Fort de cette confiance retrouvée dans l'action politique, Desor ne pouvait résister à l'engagement citoyen, lors de son retour dans la nouvelle république neuchâteloise. Sa foi dans le progrès et dans la puissance intégrative des valeurs de la bourgeoisie libérale lui fait alors assumer sans heurts les charges et les privilèges de la fortune financière que les hasards de la vie mettent entre ses mains. Désormais, il défend des positions qu'on qualifierait à tort de «radicales modérées», sur la seule base de sa répugnance à l'intervention publique dans le domaine élargi de l'économie. Car foncièrement, Desor est plutôt un libéral avancé, ce dont témoignent sa passion pour le développement de l'instruction, son hostilité pour tout ce qui a trait au domaine militaire, et son engagement pour la défense des libertés individuelles. La sincérité de ce libéralisme s'exprime dans la confiance illimitée que par-delà les circonstances, il place en l'humanité et en l'homme. Jointe à l'extrême sensibilité qu'après ses infortunes de Friedrichsdorf, de Paris et de Boston, il manifeste pour l'injustice sociale, c'est assurément cette confiance en l'humanité qui le préservera du conservatisme en matière sociale sur lequel nombre de ses contemporains radicaux se replieront au cours des années 1870, en réaction à l'émergence des mouvements socialistes.

Au delà de ses motivations éthiques, spirituelles et idéologiques, l'engagement effectif de Desor dans l'action politique répond encore à un autre mobile, dont la nature est plus intime,

mais qui n'en est pas moins significatif. Pour Desor comme pour ses amis, les attraits intrinsèques de l'activité politique sont en effet identiques à ceux de la pratique de la recherche scientifique: la culture du débat démocratique est celle du débat intellectuel. Selon les termes de Fritz Berthoud, Desor vit ainsi, lors de ses séjours à Berne, au parlement fédéral, une *"vie d'étudiant"*. Installés dans le même hôtel, faisant ménage commun avec Eugène Borel et Zélim Perret, ceux-ci forment une *"communauté socialiste"*; et le soir, ils vont *"de Kneipe en Kneipe visiter d'autres groupes de députés, chaque fraction d'opinion ayant son rendez-vous et son cabaret, [où] chacun [apporte] son tempérament et sa toquade, comme chacun y prend son vin préféré et son mets d'habitude"*¹.

Comme la science, la politique constitue une sorte d'élixir de jouvence: ses disciples s'y oublient eux-mêmes dans l'enivrement de l'expérimentation sur le social.

Desor et la science

Pour Desor, la science n'est pas une activité comme une autre: sa pratique est un apostolat, et ses visées sont illimitées. À ses yeux comme à ceux de nombreux contemporains, elle constitue le fondement de la réflexion et de l'expérimentation du monde; mais elle est aussi un moyen d'action sur ce dernier. En fait, la science est à la fois la voie et la marche du progrès humain.

Le parcours biographique de Desor n'est pas étranger à la fermeté de cette conviction. Car à Paris, et surtout dès sa rencontre avec Agassiz, c'est dans la poursuite de la science que Desor trouve l'instrument de sublimation des premiers échecs de ses idéaux politiques et moraux. C'est en elle qu'il puise les conditions de sa propre réalisation sociale. Avec la découverte de la théologie rationaliste professée par Theodore Parker, cette idéologie de la science ne connaît plus de limites: elle gouverne tous les domaines, du spirituel, du moral, du politique et du social. Et puisque pour lui comme pour les transcendentalistes, l'émotion elle-même (*l'Erlebnis*) constitue un outil de connaissance, le gouvernement de la science ne s'exerce pas qu'au plan des visées mais, de manière bien plus radicale, à celui des perceptions du monde sensible et de l'univers immatériel.

Dans ces circonstances, on s'explique l'absence de démarcation, chez Desor, entre politique, foi et science: cette dernière lui est une religion qui englobe le social, le culturel et le métaphysique. Au sein de la science elle-même, la politique de la recherche et la vulgarisation ne peuvent dès lors être tenues pour des éléments accessoires, pour aboutissement ou dégradation de la recherche «pure»: elles sont parties prenantes d'un même tout, à l'instar de la théologie et de la prédication au sein de la religion.

La pensée scientifique de Desor

La pensée scientifique de Desor est difficile à qualifier. De fait, elle est marquée par une profonde faiblesse théorique, qui le conduit souvent à de surprenantes inconséquences logiques, qui témoignent de sa soumission intellectuelle aux a priori informant sa conception du monde. Or, s'il est frustrant dans la perspective d'une analyse épistémologique, c'est grâce à cet état de fait que Desor figure comme un témoin privilégié de son époque, sous l'angle de l'histoire des sciences. Suivant un examen contextualisé, on constate en effet la ductilité de certaines notions

¹ Témoignage de BERTHOUD cité par COURVOISIER 1891: 194-195.

scientifiques, que de nombreux acteurs historiques manipulaient avec une relative désinvolture — une désinvolture qui défie précisément les catégorisations rigides de l'épistémologie.

A l'exemple de ses premières recherches glaciaires, on voit ainsi qu'on pouvait employer une méthode fondée sur l'actualisme, à l'appui du créationisme et d'une forme de catastrophisme. L'étude de ses positions paléontologiques, ensuite, démontre la possibilité, sous l'influence de l'idéologie du progrès, d'une évolution sans solution de continuité du «créationisme» à «transformisme finaliste qu'on a désigné par le terme de «progressionnisme».

La science et l'intelligence de la nature

Les défaillances théoriques de Desor ne l'ont pas empêché de manifester dans la plupart de ses travaux une aptitude remarquable pour la clarification des concepts. Cette aptitude s'accompagne d'une grande capacité de synthèse — une qualité qu'il a mise à contribution dans ses propres études comme dans la politique de la science. En fait, Desor se montrait habile à franchir, non seulement les frontières disciplinaires, mais également les frontières entre domaines de recherche, afin d'associer et de rapprocher les informations les plus diverses, qu'il pouvait ajuster avec une acuité certaine dans le paysage général de la connaissance. Il lui était ainsi possible de «recycler» les idées isolées d'autrui, qu'il rendait opératoires en les mettant en perspective.

Par nature, Desor était donc destiné à jouer un rôle dans la politique de la recherche. En l'espèce, il était guidé par la fréquente originalité de ses points de vue — une originalité peut-être paradoxalement stimulée par sa relative incompétence en matière d'abstraction. En effet, si sa répulsion pour l'abstraction théorique l'a parfois laissé démuné face aux préjugés de son temps, elle l'a également conduit à faire preuve, face à la communauté scientifique, d'un antidogmatisme autorisant l'expression d'idées souvent novatrices que lui suggérait son incontestable sensibilité intellectuelle.

A cet égard, sa première confrontation avec les études antéhistoriques est éloquente. Car en appréhendant l'histoire lointaine de l'humanité avec un regard de naturaliste, Desor n'innovait certes pas particulièrement; avant lui, certains naturalistes scandinaves s'étaient effectivement déjà employés à tirer parti des études antiques pour la résolution de leurs propres problématiques. En revanche, il se fait l'auteur d'un véritable saut conceptuel, en *associant* explicitement l'histoire de l'homme et celle de la Terre — une opération à laquelle son exercice de la généralisation, dans le cadre de ses œuvres de vulgarisation, l'avait idéalement préparé. Plus que tout autre, Desor était intellectuellement outillé pour l'application des changements d'échelle¹.

La préhistoire de Desor

Si la préhistoire intervient tard dans la vie de Desor et n'occupe ensuite qu'une place relative dans son activité scientifique, elle a joué un rôle capital pour lui. Certes, sa carrière scientifique n'aurait probablement pas pâti de son éventuel détournement de cet objet de recherche; en revanche, de nombreux témoignages indiquent qu'il lui devait l'essentiel de sa popularité: aux yeux du public, Desor était avant tout un savant archéologue. Sans tenir cet élément pour anecdotique,

¹ Dans ses *Excursions et séjours dans les glaciers*, DESOR (1844a, 1845a), alternait déjà avec virtuosité les considérations générales sur la portée intellectuelle des recherches glaciaires, l'exposé souvent pointu des questions scientifiques, la narration des travaux quotidiens de la recherche savante et la peinture à grands traits des nouveaux mondes découverts.

l'importance de la préhistoire pour Desor nous paraît néanmoins résider ailleurs. En somme, celui-ci a puisé prioritairement dans cet objet ce qui devait donner sens et signification à sa propre existence.

Comme l'a fait remarquer Peter J. Bowler (1989), l'attrait intellectuel, social et politique de l'évolutionnisme (du transformisme biologique) résidait dans la conciliation qu'il autorisait entre le finalisme du créationisme et les sirènes tentatrices du matérialisme. Avec l'invention de la science préhistorique et l'extension du progressionnisme à l'homme, cet attrait se trouvait décuplé. Le finalisme ne se bornait plus à célébrer l'avènement du «couronnement de la Création» : il s'exprimait au sein même de la civilisation humaine, dont l'émergence et le développement étaient placés dans un fil continu, reliant l'homme et les sociétés présentes au cosmos tout entier et à toutes les formes que ce dernier avait connues depuis l'origine des temps. Comme le futur, le présent était nécessaire. Un tel message était évidemment aussi rassurant pour l'actualité que prometteur pour l'avenir. Desor pouvait dès lors y puiser à la fois la validation scientifique de sa foi dans le progrès, et la légitimation de sa propre ascension sociale.

Avec l'accent qu'il plaçait sur la responsabilité et l'initiative individuelle, Desor ne se représentait certes pas ce progrès comme automatique : il s'agissait d'une potentialité offerte à la raison humaine, mais dont l'examen sur la longue durée illustrait l'accomplissement global. Et tel qu'il le conçoit, ce progrès s'étend aux domaines de la morale, de la sagesse et de la religion. Or, en la matière, l'instrument de la démonstration était d'autant plus persuasif qu'il s'appliquait à des sources exclusivement matérielles. Chez Desor comme chez nombre de ses collègues, le matérialisme «restreint» inhérent à l'archéologie préhistorique¹ est ainsi mis au service d'un message spiritualiste.

Une œuvre inaccomplie

Lorsqu'on considère l'œuvre scientifique de Desor, on est frappé par le contraste entre la place très modeste de cette œuvre dans l'histoire des sciences, et l'importance de son auteur dans la recherche de son époque — jusque dans le courant des années 1870, du moins. En somme, et en dépit de l'attention que Desor prêtait à sa propre postérité, celle-ci ne lui est guère favorable.

A ce contraste, les causes sont multiples. On relèvera tout d'abord l'absence d'élèves, de disciples, qui ne s'explique que partiellement par le fait que Desor n'ait pas occupé de postes d'enseignement scientifique dignes de ce nom. Au cours de sa carrière, il a en effet soutenu bon nombre de jeunes collègues ; probablement échaudé par son expérience avec Agassiz, il a cependant plus joué, à leur égard, le rôle de parrain que celui d'un mentor : il les lançait volontiers sur de nouvelles pistes de recherche, mais n'accordait ensuite qu'une attention distraite aux résultats effectifs de leurs investigations. On peut encore souligner le caractère singulièrement éparpillé de ses propres entreprises scientifiques, qui résulte de la variété de ses intérêts, et dont sa bibliographie témoigne de manière éloquente. En l'espèce, et face à ses contemporains, Desor ne se distingue que par le degré de cette variété ; mais contrairement à ceux dont l'héritage est passé à la postérité, on peut déplorer chez lui l'absence d'un solide principe unificateur : entre objets et domaines de recherche les plus divers, Desor s'est généralement contenté de tracer des correspondances analogiques, qui s'arrêtent au stade des schémas explicatifs.

¹ Cf. RICHARD 1995.

Cela posé, il n'en demeure pas moins que la cause principale de la modestie de l'héritage scientifique de Desor réside dans le caractère inaccompli de son œuvre. Si celle-ci est dépourvue, d'un objet à l'autre, d'un principe unificateur, elle souffre également, au sein même des domaines de recherche, d'un manque certain de cohérence. Ainsi, dans son œuvre préhistorique, Desor multiplie les contradictions, sans même paraître en prendre réellement conscience.

Dans l'ensemble, on peut dire que Desor fait preuve d'une grande inventivité, dont la fécondité dans le débat scientifique lui était reconnue par ses contemporains. Mais puisqu'il n'était pas l'homme des affirmations théoriques, ses travaux ne sont pas axés sur la défense et l'illustration d'une thèse. À l'exception de ses recherches paléontologiques, il ne s'est pas non plus engagé dans les tâches fondamentales de la collecte et de l'ordonnement des données. En somme, il avance des idées stimulantes, mais sans plonger jusqu'au cœur des problèmes. Bref, si sa productivité intellectuelle était élevée, elle demeurerait condamnée à ne produire ses effets que sur le court terme.

On peut néanmoins se demander si Desor n'a pas été desservi encore par les circonstances. Durant le dernier quart du XIX^e siècle, l'archéologie préhistorique connaît en effet des mutations majeures, qui rendent les travaux antérieurs partiellement obsolètes.

LA PREHISTOIRE DU XIXE SIECLE ET SES LIMITES

De l'affirmation post-napoléonienne de l'idéologie libérale à la fondation des congrès internationaux, l'archéologie préhistorique accomplit en quelque sorte le programme qui lui permet d'affirmer son autonomie. Des années 1830 aux années 1860, l'étude de l'antéhistoire se caractérise donc, dans ses grandes lignes, par un développement relativement serein. Les décennies suivantes, qui sont pourtant celles, à l'échelle européenne, d'une activité scientifique redoublée, connaissent en revanche une histoire plus troublée. La préhistoire affronte alors une crise de croissance, qui se manifeste sur plusieurs plans.

Sur le plan structurel, tout d'abord, on relèvera que l'institutionnalisation des années 1860 répondait à une nécessité. Telle qu'elle fut réalisée, cette institutionnalisation semble pourtant n'avoir comblé que les besoins «sociologiques» de la collectivité disparate des préhistoriens, qui voyaient enfin reconnaître, au présent, la légitimité et la validité de leur domaine de recherche. À cette première institutionnalisation, il manquait en effet un élément capital: la dimension académique qui aurait autorisé une réelle disciplinarisation de l'archéologie préhistorique. Universellement reconnue, mais assise sur le seul enthousiasme de ses partisans, la préhistoire était privée de ces structures universitaires et professionnelles assurant la reproduction des modèles et qui, seules, pouvaient autoriser le domaine de recherche à se projeter vers l'avenir.

Si, durant les dernières décennies du XIX^e siècle, les structures de la préhistoire freinaient son épanouissement, celle-ci était également confrontée à de réelles limites méthodologiques. Certes, nous admettons l'importance capitale, soulignée par Alain Schnapp (1993: 321-325), de l'association de la typologie, de la technologie et de la stratigraphie — une association qui avait autorisé, vers le milieu du siècle, la constitution de la science archéologique. Mais à notre sens, la maîtrise de l'outillage conceptuel n'impliquait pas l'émergence effective d'un consensus sur

l'emploi de ces outils: ceux-ci n'étaient en effet validés que pour eux-mêmes, et n'étaient pas encore articulés entre eux. En somme, du fait de l'absence de doctrine raisonnée quant à la combinaison de la typologie, de la technologie et de la stratigraphie, l'archéologie demeurait sujette aux argumentations *ad hoc*, dans lesquelles pouvaient intervenir à tout moment (comme nous l'avons déjà observé) des considérations issues d'autres domaines de savoir¹. Bref, la situation de l'archéologie était malcommode: la conquête de ses outils méthodologiques la conduisait à s'exalter sur ses capacités heuristiques propres, alors qu'elle était encore dépourvue d'une méthode formalisée à même d'assurer une réelle indépendance disciplinaire. En la matière, les défaillances structurelles de l'archéologie correspondaient à ses défaillances méthodologiques. Or, à ces défaillances s'ajoutait encore un problème plus cuisant, qui touchait l'épistémologie de la recherche.

La crise du progrès

À des degrés divers, les fondateurs et les partisans de la science préhistorique avaient été guidés par la foi dans le progrès qui leur servait d'*épistème*. C'est sur ce paradigme qu'ils avaient établi l'autonomie du domaine de recherche antéhistorique. Dans cette entreprise, ils avaient pu tirer parti de la simplicité schématique, séduisante, du programme évolutionniste. Mais l'acceptation généralisée de ce programme ne pouvait constituer une sanction: elle mettait les préhistoriens au défi d'en éclairer désormais les contours, à l'aide des outils méthodologiques qui leur étaient dorénavant reconnus. Affirmée jusqu'alors sur la base de démonstrations tracées à gros traits, la "*loi du progrès de l'humanité*"² devait sortir du domaine des généralisations et des abstractions: les préhistoriens devaient désormais s'engager dans la «science normale», déterminer précisément la nature de ce progrès universel, et définir la forme concrète qu'il avait pris dans les témoignages archéologiques. Or la multiplication des matériaux et l'échelle toujours plus réduite de l'analyse préhistorique révélaient une diversité à laquelle l'évolutionnisme ne pouvait répondre de manière simpliste et dogmatique. Certes, le principe même du progrès n'était pas remis en question; mais il ne pouvait raisonnablement plus être posé comme homogène, linéaire et régulier.

Comme on l'a vu³, la crise que traverse la notion de progrès dans la recherche préhistorique ne se manifeste pas par l'apparition de critiques frontales. À vrai dire, les acteurs de la recherche ne paraissent eux-mêmes pas avoir perçu la nature exacte du problème. Enfermés dans le paradigme évolutionniste, ils ne pouvaient que constater la multiplication des «énigmes» auxquelles celui-ci se heurtait. En l'espèce, on a donc plutôt affaire à un malaise diffus. Et face à ce malaise, les savants réagissent diversement. Certains abandonnent simplement les recherches préhistoriques, dont la fertilité leur paraît épuisée⁴. D'autres, à l'instar de Mortillet, délaissent

¹ Cette situation était particulièrement nuisible pour la préhistoire. Contrairement aux archéologies des périodes ultérieures, l'archéologie préhistorique n'intervenait en effet pas sur un terrain balisé par d'autres disciplines (histoire, linguistique, etc.). Puisque les seules sources sont matérielles, les argumentations *ad hoc* empruntées ailleurs ne pouvaient reposer que sur des analogies.

² Selon les termes de MORTILLET 1867: 368.

³ Voir ci-dessus, p. 316 *sqq.*, où nous insistons également sur le fait que la remise en cause du modèle évolutionniste dans la science préhistorique ne constitue manifestement pas une *conséquence* du scepticisme exprimé à l'égard de l'idéologie politique du progrès: celle-ci, qui est postérieure, pourrait même résulter de la critique scientifique! Cf. à cet égard les observations de Anne RASNIUSSEN (1996a: 9) sur l'évolution des procédures de validation de l'idéologie du progrès, du XVIII^e au XIX^e siècle.

⁴ Nous n'avons pas tenté d'évaluer l'ampleur effective de ces «démissions»; tout au plus observe-t-on qu'elles furent particulièrement répandues parmi les naturalistes, qui pouvaient retourner au champ exclusif de leurs disciplines propres.

l'archéologie, et reportent l'essentiel de leur intérêt pour la préhistoire sur les études anthropologiques, qui leur semblaient offrir de meilleures potentialités heuristiques¹. D'autres, enfin, tentent avec les moyens du bord de faire face aux problèmes; Desor est du nombre.

Le retour des spécificités «culturelles»

Dès avant le milieu du XIX^e siècle, la science préhistorique s'était affirmée par la contestation du programme ethnocentriste des antiquaires. A ces derniers, qui s'attachaient à transcender la dimension temporelle en définissant les spécificités immanentes de peuples caractérisés par leurs «cultures», les préhistoriens avaient opposé le concept uniforme de «civilisation». Répondant à un principe universaliste, ce concept autorisait une lecture globale de l'histoire de l'humanité, qu'il soumettait à une échelle où l'espace s'effaçait devant le temps.

Contrainte à reconnaître le caractère simpliste de l'évolutionnisme linéaire, la préhistoire devait redécouvrir les spécificités régionales. Longtemps reniée, la «culture» fera donc son retour, subrepticement, dans l'étude du passé ancien de l'humanité. Comme on pouvait s'y attendre, cette réaction s'amorce en Allemagne et en Europe centrale, avec l'école dite d'histoire culturelle, sous l'influence notamment de Friedrich Ratzel². Dans les faits, le concept de culture ne s'oppose cependant plus frontalement à la civilisation: l'histoire culturelle se soumet à l'évolutionnisme, qu'elle se borne à relativiser en adoptant la diffusion comme axe et comme principe actif de ce qui demeure un «progrès culturel».

Ces aménagements, qui ouvriront bientôt la voie au «culturalisme» de Franz Boas, ne s'expriment encore formellement qu'au sein des «humanités» et de la communauté ethnologique. Il est par conséquent difficile de juger de l'influence effective de ces débats sur l'archéologie préhistorique *stricto sensu*, qui se situe en retrait, intellectuellement parlant. La question, qui demeure ouverte, mériterait un examen approfondi. Or, telle qu'elle se pose dans le cas de Desor, la prise de conscience de la portée de l'hétérogénéité culturelle émerge indépendamment des réflexions ethnologiques. Aussi surprenant que cela puisse paraître, Desor puise même ses inspirations à une source a priori très lointaine: les sciences naturelles (la géologie et la paléontologie)³.

On doit dès lors s'interroger sur la signification exacte du cas de Desor. A nos yeux, ce cas particulier reflète une réalité bien plus vaste et manifestement négligée: l'influence déterminante de modèles issus des sciences naturelles⁴ sur ce qui constituera la problématique centrale des humanités au tournant du siècle. En tous les cas, on ne saurait du moins contester l'existence de correspondances significatives, entre des disciplines aussi éloignées que la botanique, la paléontologie et la géologie d'une part, et l'ethnologie, la linguistique et la géographie d'autre part.

¹ Si Mortillet se maintient dans le paysage éditorial et intellectuel de l'archéologie préhistorique, son activité scientifique se concentre en effet sur l'anthropologie, dès l'inauguration de l'Ecole d'anthropologie de Paris, en 1875. En 1884, la fondation de la revue *L'Homme* (RICHARD 1989a, 2001: 355 sqq.) entérine définitivement ce déplacement. A propos de la vogue de l'anthropologie dans les années 1870, cf. BLANCKAERT 1998c.

² Cf. en particulier RATZEL 1887-88, 1909-12.

³ Voir ci-dessus, p. 359-360.

⁴ A ce propos, nous avons déjà relevé (p. 360, n. 4) l'influence de la «dox» biologique «des migrations» de Moritz WAGNER (1868) sur le diffusionnisme de Friedrich Ratzel. Zoologue, Wagner enseignait d'ailleurs également la géographie et l'ethnologie à l'Université de Munich, où il a même assumé la charge de directeur du musée d'ethnographie.

L'héritage de la préhistoire du XIXe siècle

Les mutations que connaît la préhistoire entre la période de la plus forte activité de Desor et le tournant du siècle ne sont pas étrangères à l'oubli rapide de son œuvre archéologique. Lorsqu'on examine ceux que, parmi ses contemporains, la postérité a retenus, on constate en effet qu'il s'agit presque exclusivement des auteurs des grandes classifications chronologiques. Souvent vidées d'une bonne partie de leur substance originelle, ces classifications ont effectivement constitué l'un des rares points d'ancrage auxquels les chercheurs ont pu recourir durant la longue période de doute que traverse la préhistoire à l'extrême-fin du XIXe siècle¹.

Durant ces années moroses, l'activité des chercheurs s'est concentrée sur la fouille et la classification des matériaux. Face aux remises en question théoriques, les préhistoriens ont ainsi redoublé d'abnégation positiviste, sublimant leurs incertitudes épistémologiques en remplissant des tiroirs dont les étiquettes ne prêtaient pas à la critique. L'entreprise n'était certes pas vaine; elle entraînait un progrès des connaissances factuelles qui autorisera la publication d'un nombre considérable d'ouvrages de synthèse, au cours de la première décennie du XXe siècle. Mais on demeure frappé, a posteriori, par l'extraordinaire appauvrissement heuristique dont témoigne l'activité préhistorique de ces décennies du tournant du siècle.

Or, dans ces circonstances, l'oubli dont est frappée l'œuvre archéologique de Desor ne saurait encore moins surprendre. Celui-ci avait en effet focalisé son attention sur la discussion du «comment» et du «pourquoi» — des interrogations qui n'étaient plus à l'ordre du jour, alors qu'on s'attachait à résoudre les questions plus directes et apparemment plus simples du «quoi», du «qui» et du «quand». Aussi subtiles soient-elles, aussi stimulantes qu'elles aient été pour ses contemporains, les réflexions et les anticipations intellectuelles de Desor étaient trop déconstruites, trop erratiques pour servir à ses successeurs. En un mot, il manquait à son œuvre un *système*.

LA VIE DU PREHISTORIEN, OU LA SCIENCE EN ACTION

Présentisme et historicisme dans la vogue actuelle de l'histoire de l'archéologie

Depuis une décennie, l'histoire de l'archéologie est incontestablement en vogue². Ce succès appelle commentaire, dans la mesure où il n'est assurément pas le fruit du hasard. En fait, il paraît résulter des bouleversements théoriques auxquels notre discipline est confrontée — des bouleversements frappant l'ensemble des disciplines scientifiques (mais auxquels les sciences humaines sont particulièrement sensibles), et qui ont été rapportés à l'entrée dans ce qu'on qualifie avec une certaine complaisance d'«ère post-moderne». Plus que jamais, cette crise invite les savants à porter un regard réflexif sur leur propre discipline. Mais elle semble également les conduire à chercher dans le passé des éléments de réponse aux problèmes de la recherche contemporaine³. Ce présentisme, qui vise à l'*utilité* scientifique de l'historiographie, a déjà fait l'objet de dénonciations suffisamment éloquentes pour que nous ne nous attardions pas à les

¹ A un degré moindre, cette fonction leur est en fait toujours assignée dans l'historiographie internaliste.

² A ce propos, cf. d'ailleurs TRIGGER 2001, MURRAY 2002, SCHLANGER 2002.

³ Cet aspect est tout à fait manifeste pour ce qui a trait à l'historiographie considérable consacrée à la thématique des relations entre le nationalisme et l'archéologie; cf. KAESER 2000b.

reproduire ici¹. Il nous tient plus à cœur de nous interroger sur les causes de sa prospérité et de la résistance surprenante dont il fait preuve face aux réquisitoires pourtant dévastateurs des historiens. Car cette résistance nous paraît procéder d'un malentendu sur la nature et la portée de l'historicisme qui lui est opposé comme modèle à suivre.

Il convient en effet de rappeler que l'historicisme est un principe abstrait: il se cantonne au domaine méthodologique et constitue un idéal²: nul ne peut prétendre s'abstraire réellement du présent. Dès lors, si *l'approche* peut être historiciste, les finalités de la recherche demeurent toujours présentistes.

Or, comme l'ont relevé les partisans du *critical turn*, le principal obstacle auquel l'historicisme est confronté du point de vue méthodologique réside dans la réification des catégories d'analyse. Jusqu'à un certain degré, toutes les catégories sont des constructions façonnées par les historiens pour réduire la réalité. Si l'on suit le «pragmatisme» de Gérard Noiriel (1996: 194-195), cette évidence ne constitue néanmoins pas un obstacle dirimant: l'historien peut y remédier par l'explicitation de son point de vue.

Cela posé, il n'en est pas moins possible de se défendre contre cette réification des catégories. Dans cette entreprise, on peut se fonder sur les approches microhistoriques. Comme nous l'avons déjà souligné³ en précisant que notre biographie constitue une forme de microhistoire, une telle approche présente en effet l'avantage de construire ses catégories sur la perception des acteurs historiques eux-mêmes, dont la subjectivité constitue paradoxalement une donnée historique absolument objective. A cet égard, la biographie scientifique nous paraît constituer un moyen privilégié d'approcher l'idéal de l'historicisme en histoire des sciences: en plongeant, à partir des sources primaires, dans la vie de l'un de ses acteurs, on est contraint de se soumettre à l'étrangeté de son objet.

L'histoire des sciences et la biographie

En retraçant la vie du préhistorien, nous nous sommes attaché à présenter en quelque sorte «la science en action» — une entreprise qui autorise la multi-contextualisation nécessaire au remplacement de la recherche préhistorique naissante dans son univers intellectuel, scientifique, métaphysique, social, politique, etc. A vrai dire, les liens entre ces différentes sphères ne constituent pas une découverte: ils font l'objet depuis longtemps d'affirmations explicites, dans le fil des remises en question de la spécificité fondamentale de la science comme objet historique. A l'examen biographique, ces liens se révèlent cependant sous des traits extrêmement concrets qui, à notre sens, suppléent avantageusement à l'abstraction confortable qui les caractérise dans le discours théorique sur la science — une abstraction qui pourrait inviter à voir, dans ces liens, plus qu'une réalité effective, le produit de l'hypercriticisme des analystes. Envisagés de manière concrète, ces liens innombrables ne réduisent en effet pas la réalité historique en un magma informe et sans contrastes, où «tout est dans tout». Car ces liens ne constituent pas des rapprochements conceptuels: il s'agit de relations dynamiques et productives.

¹ Cf. p. ex. MUCCHIELLI 1998b; pour l'histoire de l'archéologie, on relèvera les pages lumineuses de Noël COYE (1997: 295-297), qui oppose historiographie *utile* et historiographie *efficace* (à ce propos, cf. KAISER 2000c: 288).

² Cf. BLANCKAERT 1988a, ainsi que DI BRIZIO 1995, qui analyse les termes de l'opposition historicisme-présentisme sur la base de l'œuvre de George W. STOCKING (cf. notamment 1968), figure emblématique de l'historicisme.

³ Voir notre *Introduction*, p. 25 sqq.

Dans le cas de Desor, on ne peut ainsi se borner à tracer des parallèles ou des équivalences jugées significatives, entre son progressisme politique, son progressisme théologique, son progressionnisme biologique et son évolutionnisme culturel. Car dans le détail, on constate que ces différents éléments ne constituent pas des données établies: ils se constituent peu à peu, sous l'action d'influences réciproques qui ne s'exercent d'ailleurs qu'au gré de contingences précises, à l'occasion desquelles des idées, des motifs ou des concepts peuvent passer d'une sphère à l'autre.

La construction de la science et la construction d'une carrière scientifique

Montrer la science en action, c'est aussi dépeindre sa construction. Ici, on a relevé l'importance des stratégies de communications entre savants: l'orientation de leurs recherches respectives paraît largement dépendante de leur intégration et de leur position au sein des réseaux scientifiques. A cet égard, on ne peut distinguer clairement l'élaboration de la connaissance et la construction des carrières scientifiques. Ceci ne devrait guère surprendre, puisque la pratique de la recherche était fondée sur une éthique déterminée par les finalités heuristiques de la science elle-même: l'idéal de la connaissance scientifique englobait l'activité savante.

De ce point de vue, le cas de Desor nous paraît particulièrement favorable. Celui-ci n'a en effet pas connu un parcours serein et balisé. Démuni de formation académique, il était entièrement dépendant, dans sa carrière, de son insertion dans les cadres sociaux de la recherche scientifique. A l'occasion de sa brouille avec Agassiz, on a pu constater la fragilité de ce statut, dont il aurait aisément pu être privé s'il n'avait pu compter sur quelques appuis; et dans leur soutien, ceux-ci ne se sont pas fondés en priorité sur les qualifications professionnelles de Desor... Lors de son retour en Suisse, enfin, Desor se voit pratiquement contraint de reprendre ses efforts à zéro, afin d'occuper à nouveau une place dans le paysage scientifique — ce qui explique d'ailleurs son long détour à Londres, Paris, Genève et Lausanne, sur le chemin de Neuchâtel.

Les sciences naturelles et la préhistoire

Présenter Desor comme un naturaliste en préhistoire ne constitue pas une caractérisation très pertinente. Comme on l'a vu, l'objet de recherche préhistorique a retenu l'attention des spécialistes des sciences naturelles, dès le milieu du XIX^e siècle. Ceux-ci étaient particulièrement nombreux à s'intéresser, soit aux études palafittiques, soit aux origines de l'homme. Or, si l'on fait abstraction de l'intermède scandinave, c'est bien par ce biais que Desor est arrivé à la préhistoire; pour sa part, il ne s'est cependant pas limité à une seule des deux thématiques. A ses yeux, celles-ci étaient même liées: elles appartenaient au spectre général de la connaissance matérielle de l'humanité, auquel il rapportait quantité d'autres problématiques, dont le rattachement à la science préhistorique ne faisait alors pas l'objet d'un consensus.

Comme on a pu s'en convaincre, il serait erroné de faire équivaloir l'intervention des naturalistes sur le territoire de l'archéologie à l'introduction d'une démarche plus «scientifique» que celle poursuivie auparavant par les antiquaires. La distinction doit s'opérer plutôt sur les programmes et les finalités respectifs de la recherche. Alors que les antiquaires s'attachaient à

mettre en évidence les mœurs des anciens peuples, les naturalistes focalisaient leur intérêt sur l'homme et les sociétés, ainsi que sur la dynamique de leurs relations avec l'environnement. Par ailleurs, les antiquaires étant intimement fascinés par le romantisme des temps «oubliés» qu'ils entreprenaient de ressusciter, ils se défendaient mal d'une célébration du passé qui répondait au moins implicitement à une conception dégénérationniste de l'histoire humaine. Les naturalistes partageaient en revanche une conception catégoriquement progressiste du développement de la civilisation. Or, c'est cet évolutionnisme qui ordonne, et qui paraît même fonder leur intérêt pour la préhistoire.

Si l'on ne peut parler, avec l'irruption des naturalistes, d'une plus grande «scientificité» dans la démarche, leur intervention n'en a pas moins entraîné une mutation sensible dans l'approche de l'archéologie préhistorique. En un mot, on dira que la préhistoire est devenue conquérante: elle fait preuve d'une vitalité et d'une ambition cognitive sans commune mesure avec la situation antérieure. Il serait toutefois abusif d'attribuer cette mutation aux qualités intellectuelles des naturalistes; face aux antiquaires, ceux-ci étaient simplement avantagés par leur insertion au sein de collectivités scientifiques structurées sur des champs disciplinaires bien définis, qui leur offraient un réservoir important de références heuristiques.

Quoi qu'il en soit, il n'est probablement guère judicieux de souligner trop complaisamment les profits que l'antéhistoire a retirés de l'intervention des naturalistes. En définitive, c'est en effet surtout la collaboration des approches antiquaire et naturaliste qui était bénéfique au développement de la recherche. Or cette collaboration s'est généralement engagée sur l'initiative de certains de ces antiquaires qui, comme Keller, étaient également dotés d'une culture et d'une certaine formation en sciences naturelles.

Pour en revenir au cas individuel de Desor, on peut du reste relever que même si ce dernier se plaisait, dans ses entreprises archéologiques, à se présenter comme naturaliste¹, cela ne l'a pas empêché de poursuivre, sur la question mégalithique, un programme de recherche ethnociste, ou de se faire l'auteur d'une approche catégoriquement antiquaire sur la question des invasions gauloises en Italie du Nord — une entreprise dans laquelle il ne faisait d'ailleurs que suivre la trace d'un autre naturaliste, en la personne de Mortillet. Et alors que sur les sommets alpins, dans le désert saharien ou dans la forêt vierge américano-canadienne, le naturaliste n'avait jamais compté sa peine, le même Desor apparaît extrêmement éloigné du terrain dès lors qu'il s'agit de fouille archéologique².

En fin de compte, la seule spécificité véritable du naturaliste en préhistoire se joue sur un plan fondamental: pour Desor, la préhistoire est englobée dans la science de la nature, à la jonction de l'histoire de la vie et de l'histoire de la terre. Paradoxalement, c'est cette insertion sans équivoque qui l'a autorisé à défendre, plus fermement que d'autres, l'autonomie du domaine de recherche préhistorique.

¹ En 1874, dans le *Bel âge du bronze* (DESOR & FAVRE 1874: V), il se définit toujours encore comme un géologue et paléontologue.

² Ce contraste montrerait à lui seul que ce dédain pour le terrain archéologique (que Desor partage avec la plupart des naturalistes préhistoriens contemporains) ne résulte ni d'un mépris pour le travail manuel, ni d'une déconsidération de l'acquisition des données. En fait, on a probablement affaire ici à une sorte de disqualification a priori des observations de détail sur la fouille, jugées sans pertinence car soumises aux aléas des circonstances. En somme, cette attitude peut donc être apparentée au réductionnisme qui a conduit au développement des laboratoires dans les sciences expérimentales.

LES ENSEIGNEMENTS D'UNE BIOGRAPHIE SCIENTIFIQUE

En plongeant dans la vie d'un savant du passé à partir des sources primaires, on est contraint de se soumettre à la singularité du personnage étudié. Au terme de ce parcours, l'œuvre et l'activité préhistoriques de Desor nous apparaissent ainsi dans toute leur étrangeté: sans conteste, un monde sépare ses positions scientifiques et sa pratique de la recherche préhistorique des nôtres.

Contrairement aux apparences, cette altérité n'est pourtant pas naturelle: elle ne peut être rapportée au seul développement intrinsèque de la recherche et des connaissances archéologiques. Grâce à la multicontextualisation qu'autorise la biographie «microhistorique», on a en effet pu se convaincre de l'insertion étroite, chez Desor, de cette pratique et de ces positions au sein de normes, de préoccupations et de problématiques étrangères au champ de l'archéologie préhistorique. Bref, si globalement, son œuvre et son activité s'accordent avec les développements de la recherche de son époque, ceux-ci dépendaient d'interrogations que nous rapportons aujourd'hui aux champs multiples de la météorologie, de la géologie, de la biologie, de la théologie, de la politique, de la science économique, etc.

Et si le contenu de la préhistoire de Desor est radicalement différent de la nôtre, il n'en va pas de même de sa définition du domaine des recherches préhistoriques: celle-ci est très proche de la définition que nous partageons aujourd'hui avec nos contemporains. A vrai dire, cette proximité n'est guère surprenante, puisque, par sa contribution à l'institutionnalisation de la préhistoire, Desor a précisément posé les bases d'une disciplinarisation qui devait entériner sa propre conception de l'étendue et des limites de ce domaine de recherche.

Ce contraste entre la pérennité du domaine de recherche et la variabilité du contenu intellectuel ne saurait laisser le préhistorien contemporain indifférent. Il démontre en effet que le cadre épistémologique dans lequel fonctionne la discipline actuelle résulte d'un état de la recherche largement dépassé, qui ne peut être dissocié de débats intellectuels dépendants eux-mêmes de configurations du savoir dont le sens nous échappe aisément. En un mot, la préhistoire moderne se meut dans des cadres définis pour un tout autre usage, et en vertu d'un contexte intellectuel très différent d'aujourd'hui.

Certes, cet héritage constitue le prix à payer pour la disciplinarisation. Mais ce prix est assurément moins lourd à porter lorsqu'on en connaît la nature. Ici, la connaissance historique doit donc servir à assumer le poids du passé. Comme l'a souligné Noël Coye (1997: 296-297), l'analyse historique doit libérer l'archéologie moderne du poids des réflexes acquis au sein de la discipline, en mettant en lumière la dette de la recherche actuelle à l'égard d'éléments épistémologiques périmés.

La science dans une vie: une liberté fascinante

Si l'histoire de l'archéologie libère la recherche contemporaine des contraintes que lui impose son passé, la biographie illustre en revanche l'influence considérable du contexte sur le savant. Dans tous les débats archéologiques auxquels Desor a été mêlé, ses positions apparaissent en effet extrêmement dépendantes de ses expériences personnelles, de ses engagements sur d'autres terrains scientifiques, ainsi que de ses partis pris politiques, sociaux ou spirituels.

Si nous en étions réduit à définir le «contexte» comme un déterminant rigide et sans

épaisseur, cette dépendance serait assurément affligeante. Or, examiné de manière transversale et à l'échelle d'une vie, ce fameux «contexte» révèle une richesse, une diversité formidables, et surtout une élasticité considérable. En fait, le contexte ne constitue pas un fait établi: il n'agit que par les perceptions des acteurs historiques, qui sont par essence subjectives, et où ces prétendus déterminants interagissent de manière dynamique. D'un domaine à l'autre, c'est aussi la sensibilité du savant qui seule, au gré de son parcours de vie, autorise l'éclosion de correspondances souvent fructueuses et imprévisibles.

L'influence du contexte sur la science n'est donc pas une entrave à la liberté du chercheur. Dans la variété infinie de ses impulsions, cette influence constitue au contraire une source inépuisable d'inspirations dans la recherche scientifique.

En définitive, l'examen biographique nous paraît donc livrer, de la science, une image particulièrement heureuse: celle d'une activité qui s'alimente de la vie, des expériences, de la sensibilité, des doutes et des enthousiasmes du chercheur. Bien entendu, la valeur absolue de ses travaux se mesure à l'aune de sa force de pénétration, de son travail et de sa rigueur intellectuelle. Mais sa richesse est celle de son univers.

Annexe A: ESSAI AUTOBIOGRAPHIQUE DE DESOR

Conservé à la BPUN, dans le Fonds Louis Favre auquel il a été attribué par erreur, ce texte a été rédigé par Desor, quelque temps avant sa mort¹. Il s'agit d'une esquisse autobiographique détaillée, qui devait servir d'aide-mémoire pour la rédaction d'une future nécrologie².

Desor ne pouvait affabuler et forger pour sa gloriole un passé fictif; mais les termes utilisés, le choix des éléments et leur ordonnancement ne sont évidemment pas innocents: ils illustrent l'image que l'auteur de ce document souhaitait laisser à la postérité. Les repentirs du texte manuscrit, avec ses corrections et ses ajouts (que nous reproduisons fidèlement), montrent que son auteur devait composer avec l'image que ses contemporains se faisaient de lui de son vivant. A cet égard, il était beaucoup plus libre pour la présentation de ses années de jeunesse, pour lesquelles ses contemporains dépendaient presque entièrement de sa propre version.

Dans la présentation de ses travaux scientifiques³, on observe que Desor accorde une place relativement importante à l'archéologie préhistorique. Par la suite, cette place se verra réduite par ses biographes, qui ne partageaient manifestement pas son intérêt pour ce domaine d'étude.

¹ Entre le début de l'an 1879 et quelques mois avant sa mort. En fait, il s'agit très probablement du "*curriculum vitae*" (également qualifié d'"*esquisse de ma vie*") qu'il rédige à Nice en janvier 1879, pour le transmettre à François-Félix Machon, son futur exécuteur testamentaire: cf. journal DESOR, 20.01.1879, 21.01.1879, 22.01.1879 (BPUN), lettre de DESOR à Berthoud, 28.01.1879 (Archives CG). Ce document aura donc été transmis par Machon à Louis Favre.

² A ce propos, voir ci-dessus, p. 29-30. De fait, les nécrologies de Desor par FAVRE (1881/82, 1882c, et 1883a, qui est la plus étendue) suivent de très près le canevas défini ici. On notera que la plupart des autres nécrologies, dans la mesure où elles se fondent sur les informations livrées par Favre, se conforment dès lors au modèle défini par Desor lui-même.

³ Desor semble d'ailleurs avoir oublié les dates de parution de la plupart de ses propres ouvrages.

Desor Pierre Jean Edouard. Né dans la colonie huguenote de Friedriebsdorf près Francfort sur Main, de Jean Desor manufacturier. Son père mourut de bonne heure, laissant à sa veuve Christine née Foucar le soin de pourvoir à l'éducation de ses deux fils en bas âge.

Après avoir fréquenté l'école française de la colonie D. fit ses humanités aux gymnases de Budingen (Hesse-Darmstadt) et de Hanau. Sa mère étant venue à mourir, il n'eut d'autre guide que les conseils et les exhortations ~~que sa mère~~ qu'elle lui avait ~~laissé en mourant~~ légués et qu'il a^{su} conserver comme un précieux dépôt. Il ~~suivit~~ était étudiant à l'Université de Heidelberg lorsque survinrent, à la suite de la révolution de Juillet, des mouvements politiques auxquels s'associa une bonne partie de la jeunesse des Universités. Le mouvement ayant avorté D. se vit obligé, à la suite de la fête de Hambach en 1832 de prendre le chemin de l'exil, avec bon nombre de ses condisciples. Il se rendit à Paris, où après s'être lié d'une étroite amitié avec l'éditeur Reinwald, ~~où~~ il chercha à se créer une existence, tout en suivant les cours du collège de France et de la Sorbonne. Il se voua ~~se vouant~~ désormais entièrement à l'étude des sciences. Il débuta dans la carrière littéraire, en entreprenant avec M. Buret la traduction de la géographie de Ritter. La gé physique du globe et la géologie devinrent bientôt ses études de prédilection sous la direction d'Elie de Beaumont qui l'hono, dont il était devenu le disciple. Ce fut avec cet illustre maître qu'il se rendit en Suisse pour assister à la réunion de la Société helvétique qui avait lieu à Neuchatel en 1837. ~~Ce fut là qu'il fit~~ Il fit à cette occasion la connaissance d'Agassiz, dont il ne tarda pas à devenir le collaborateur avec M. avec son ami Ch. Vogt ~~ne tarda pas à le rejoindre et s'est l'y~~ ne le célèbre professeur de Genève.

C'est de cette époque que datent les publications les plus importantes d'Agassiz qui firent pendant un temps de Neuchatel un foyer d'études et d'expériences variées tant en zoologie, qu'en physiologie, en paléontologie ~~et en géographie physique, et~~ auxquelles D. prit une large part. Un peu plus tard Agassiz entreprit ses études sur les glaciers, dans lesquelles il eut pour compagnon de voyage dont D. devint le l'historiographe et qu'il a rendues populaires par son ouvrage intitulé "Excursions dans les hautes régions des Alpes".

Après dix ans de travaux d'une collaboration non interrompue D. ~~suivit encore~~ rejoignit suivit en 1847 Agassiz dans son ^{la son} voyage en Amérique, après avoir préalablement visité la Scandinavie pour s'y familiariser avec les phénomènes glaciaires de ce pays. Son travail sur les traces des anciens glaciers en Suède et en Norvège est devenu le point de départ des études que les géologues scandinaves ont depuis poursuivies depuis lors avec tant de succès.

L'amitié qui avait uni pendant dix ans les deux naturalistes ne devait pas ~~par e~~ ~~preser~~ continuer sur le sol américain. Une rupture dont il est inutile d'indiquer les causes survint, et tandis qu'Agassiz acceptait une chaire à l'Université de Cambridge, D. ~~après avoir passé une un été à bord d'un navire de guerre la marine~~ ~~américaine, où il fut chargé du soin de décrire la fonction comme zoologue~~ entre au service du gouvernement des Etats-Unis. ~~Soit~~ Il fut d'abord employé dans la marine, à bord d'un navire de guerre destiné à au relevé des cotes. Il y fut chargé d'étudier la structure des bas-fonds et de recueillir les animaux ~~qu'ils hébergent~~ qui habitent les différentes profondeurs. ~~De cette époque datent~~ et ~~qui~~ lesquels lui ont fourni la matière de plusieurs mémoires zoologiques et embryologiques.

Son ~~mémoire~~ ^{études} sur l'embryologie des Nemertes (vers marins) et des méduses datent de cette époque.

En 1849 D. fut adjoint au relevé géologique ~~des territ~~ de la presqu'île du Michigan sous la direction de MM. Foster et Whitney; ~~et~~ ^{il se} ^{chargé^a} spécialement de l'étude des terrains récents sur les bords du Lac Supérieur; ses recherches firent partie des rapports officiels adressés au Secrétaire du Département de l'intérieur à Washington. Il a en outre publié à cette époque divers récits d'excursions dans la forêt vierge.

Ces études terminées D. entra avec ~~ses~~ ^{son} ami Lesquereux au service du ~~relevé~~ ^{bureau} (Survey) géologique de la Pensylvanie sous la direction de l'éminent géologue H. Rogers explorait spécialement le bassin houiller de Pottsville.

En 1852 D. fut rappelé en Europe auprès de son frère ~~qui~~ ^{M.} le Dr. F. Desor ~~que la~~ ^{qu'une grave} maladie avait atteint et qui mourut quelques années plus tard, ~~laissant~~ ^{légua} à son frère sa fortune.

~~Pendant les loisirs~~

Pendant son séjour aux Etats-Unis D. avait l'habitude de ~~passer ses~~ ^{prendre} ses quartiers d'hivers à Cambridge où il ~~se lia d'amitié~~ ^{noua des relations} avec les hommes les plus éminents de l'Université ~~et devint~~ ^{il y}. Devenu ^{membre} de l'Académie américaine et de la Société d'histoire naturelle de Boston, ^{il} prit une large part aux travaux de ces différents corps savants.

Il ne resta pas non plus étranger au mouvement politique et religieux et se lia d'une étroite amitié avec ^{le} Dr. Sam. Howe et Theodore Parker, le célèbre prédicateur unitaire et l'avocat éloquent de l'abolition de l'esclavage, qui devait plus tard devenir son hôte à Combe-Varin.

De retour à ~~Neuchâtel~~ ^{en Suisse} D. fut nommé professeur de géologie à ~~l'Académie~~ ^{Collège} de Neuchâtel et plus tard membre ~~du~~ et deux fois président du Grand-Conseil. C'est en cette qualité qu'il proposa le rétablissement de l'Académie qui fut ~~inaugurée~~ ^{avait été supprimée} en 1848. Il ~~en fut~~ ^{Appelé} à la Présidence

du Conseil supérieur de la nouvelle Académie il se démit de ses fonctions de professeur ~~qu'~~ ordinaire et ~~mais~~ tout en restant néanmoins attaché à ~~au nouvel~~ l'établissement comme professeur honoraire. La Confédération l'appela en même temps à faire partie du Conseil de l'école polytechnique de Zurich.

Il a fait également partie des Conseil de la Confédération, d'abord du Conseil des Etats et plus tard du Conseil national, ~~dont~~ il fut en cette qualité élu président en ~~1874~~ de l'Assemblée fédérale en 1874.

L'activité scientifique de M. D. ne fut nullement entravée par ses fonctions publiques. Bien au contraire. A peine rentré en Suisse, il reprit ses études ~~travaux~~ de prédilection ~~sur les oursins auxquels dont il~~ savoir d'une part ses recherches orographiques et d'autre part ses études sur les oursins, auxquelles il avait consacré de longues veilles avant son départ pour l'Amérique. Il visita à cet effet les différentes collections d'Europe qui renferment des séries d'Echinides, s'appliquant non seulement à déterminer les espèces ~~géo~~ zoologiquement mais aussi à se renseigner sur leur provenance et leur gisement ~~exact~~. Son Synopsis des Echinides est ainsi devenu un répertoire ~~à peu près indispensable~~ raisonné de toutes les espèces fossiles connues et un guide pour la détermination des différents étages géologiques qui renferment des oursins. Il a valu à son auteur les honneurs du Doctorat honorifique, lors du quatrième jubilé de l'Université de Bâle.

Peu de temps après D. s'associe avec M. P. de Loriol pour la ~~publication~~ ^{monographie} des Echinides suisses (Echinologie helvétique in 4°).

C'est de cette époque ~~ses recherches lacustres~~ que datent aussi sa classification des lacs et ~~que~~ ses recherches sur le rôle ~~du~~ ^{que} le Föhn ou Sirocco joue dans les Alpes et sur son origine saharienne. ~~Désireux de répondre~~ ^{De savants météorologistes s'étaient} demandé ~~ce qu'elle pouvait avoir été l'influence de~~ quelle influence le désert du Sahara avait ^{pu} exercé sur le climat de l'Europe ~~lors qu'il~~ ^{lorsqu'il} était une mer ~~la Suisse était~~ recouverte par les eaux de la mer et ce qu'il adviendrait si par l'effet d'une cause naturelle ou artificielle, la mer venait à l'envahir de nouveau. ~~Pour s'en A cette occasion~~ Ce fut ~~le~~ ^{l'un des} motif qui l'engagèrent D. à entreprendre le Voyage d'Afrique avec ses amis Ch. Martins et Escher de la Linth Le résultat en fut des plus satisfaisant, grâce à la sollicitude ~~dont les~~ que M. le général Desvieux alors gouverneur de la province de Constantine témoigna pour ces recherches. Le récit de ce voyage par M. D. a paru sous forme de lettres à Liebig; il a fourni la démonstration que le Sahara avait en effet été une mer à l'époque quaternaire.

Les antiquités lacustres ne devaient pas laisser D. indifférent. Après avoir exploré le lac ^{de} Neuchâtel et réuni une collection considérable d'objets préhistoriques appartenant aux trois âges de la pierre polie, du bronze et

du fer, D. les décrit dans un ouvrage spécial "Les Palafittes ou constructions lacustres du lac de Neuchâtel, qui ne tarda pas à être traduit en allemand et en anglais. Notre auteur ne devait cependant pas s'en tenir là. Il voulut s'assurer s'il n'existait pas ailleurs qu'en Suisse des vestiges de cités lacustres. Il se rendit à cet effet en Italie ~~d'abord~~, où, accompagné de son pêcheur, ~~il tra explore les~~ il explora en compagnie de MM. de Mortillet et Stoppani les lacs de la Lombardie. Il ne tarda pas à y constater ~~leur~~ la présence ~~au~~ de stations de l'âge de la pierre, d'abord au lac de Varese et ~~dans plusieurs~~ ensuite dans les divers petits lacs qui ~~accomp~~ entourent ce dernier.

Un peu plus tard il se rendit en Bavière, où il e[explora] avec en société de M. Maurice Wagner le savant Directeur du Musée ethnographique de Munich, le lac de Starnberg, qui lui fournit ~~Il y constata d'emblée~~ la présence de pilotis ~~renfermant dans leurs inters~~ et bientôt il put y recueillir ~~des~~ quelques ustensiles en bronze, qui lui permirent d'identifier ces débris avec ceux des cités ~~lacustres~~ lacs de la Suisse. Ainsi se trouva généralisé ~~un~~ le phénomène si curieux des ~~antiquités~~ cités lacustres.

A la suite de ces découvertes, D. publia, avec le concours de M. Louis Favre, son ouvrage en folio intitulé "Le bel âge du bronze" qui renferme un exposé de la civilisation lacustre à l'époque du bronze.

L'importance de ces résultats ne pouvait échapper aux archéologues, et . Sur la proposition de M. le Professeur Capellini, ~~de Bologne~~ lors de la réunion des naturalistes italiens à la Spezzia, il fut décidé que l'étude des antiquités préhistoriques formeront désormais une ~~bran~~ section à part dans le programme des ~~ren~~ associations scientifiques et que ceux qu'intéressent les recherches [archéologiques se réunir] raient en ~~Congrès~~ dès 1866 en Congrès ~~des~~ à Neuchâtel. Ce fut à D. qu'échut ~~à~~ M. D. fut désigné par l'assemblée de la Spezzia comme premier président de cette association ~~réunion~~, qui a depuis ~~dès~~ lors acquis un si grand retentissement sous le nom de "Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistorique", celui-là même qui s'est depuis lors réuni successivement dans les différentes capitales de l'Europe.

En poursuivant ses recherches préhistoriques dans les lacs de la Haute-Italie, M. D. devait y trouver l'occasion d'y étudier en même temps la configuration de cette contrée éminemment variée et pittoresque qui se déroule au pied des Alpes lombardes et qui est justement célèbre pour la beauté de ses paysages. Habituer à juger de la nature du sol par les accidents de la surface, ~~il~~ D. ne tarda pas à reconnaître que ces formes accidentées de la Brianza sont dues à la ~~présence~~ d'anciennes moraines, qu'elles sont par conséquent les témoins de la présence d'anciens glaciers. De là le nom de paysage morainique qu'il leur appliqua et qui a passé

dans le langage géologique. Les résultats de ces recherches variées se trouvent consignés dans une série d'ouvrages qui ont paru successivement depuis un quart de siècle et dont voici les principaux.

le Synopsis des Echinides, l'un des ouvrages classiques de la paléontologie moderne 185

l'Echinologie helvétique en collaboration avec M. P. de Loriol 187

l'Orographie des Alpes en allemand (Der Gebirgsbau der Alpen) 186..

Les Palafittes du lac de Neuchâtel, traduit en allemand et en anglais

Le Bel âge du bronze Ouvrage in folio, en collaboration avec M. le Prof. Louis Favre 187

Le paysage morainique en 187

La description du Sabara (Aus Sabara und Atlas) 186

Enfin en dernier ~~un~~ lieu un Volume de *Mélanges* (la Forêt vierge et le Sahara) 1879.

Ajoutons encore que ^{un mot sur} la résidence d'été de M. D. ^{est devenue} au sommet du Jura neuchâtelois, qui est devenue ^{un lieu de réunion où} ~~est devenue~~ ^{les savants de tout^s les pays} ~~ont l'habitude de se rencontrer~~ pendant les mois d'été. Le chalet et ~~l'avenue~~ ^{la forêt} de Combe-Varin ~~où se trouvent inscrits les noms de ses hôtes illustres~~ ^{sont devenus une sorte de Walhalla où se trouvent} inscrits sur des arbres séculaires les noms des hôtes illustres qui y ont séjourné et qui ~~appartiennent à tous les pays et à~~ ^{représentent et personnifient} tous les domaines de la science. Là on peut lire ~~les~~ le noms de Parker, ^{des} Lesley, à côté de ceux de Liebig, Wöhler, Schoenbein Ramsay, ^{Martins}, Mortillet, F. Roemer ^{Dove}, Siebold, Escher de la Linth, Moleschott, C. Vogt, ~~A. F. A. & L.~~ Favre et une foule d'autres.

Souvent ^{aussi} l'humble chalet s'est trouvé transformé en un congrès où se discut^{ai}ent ~~une foule de~~ les problèmes scientifiques les plus divers. C'est ~~là en particulier~~ ^{à Combe-Varin} que Liebig a corrigé les épreuves de son ouvrage sur l'agriculture et que Parker a écrit ^{rédigé} quelques uns de ses ~~morceaux~~ ^{plus remarquables} écrits. Plusieurs des thèses qui ^y ont été débattues ~~ont été~~ ^{se trouvent} réunies en un ~~Album~~ ^{Volume} sous le titre d'*Album de Combe-Varin* ~~consacré~~ ^{dédié} à la mémoire de J. Kuchler, ~~le patriote~~ ^{le patriote} de Heidelberg qui mourut frappé d'apo ~~berg~~ et de Theodore Parker morts tous deux peu de temps après leur visite au Chalet à Combe Varin.

Puisse ce chalet continuer à réunir encore longtemps l'élite des nations.

Il est nul serait trop long d'énumérer ici tous les titres honorifiques qu'ont valu à M. D. ses nombreux travaux.

Annexe B: «PROCES VERBAL OF THE CASE OF DESOR VS. AGASSIZ»

En raison de l'importance de la dispute entre Agassiz et Desor, tant sur la vie que pour l'image de Desor, nous avons jugé utile de reproduire ce document¹. Rédigé par John A. Lowell le 15 février 1849, soit une semaine après le verdict, il constitue en quelque sorte, plutôt qu'un véritable procès-verbal, les attendus du jugement.

Pour une présentation et une discussion synthétiques de ce jugement (largement commenté dans les annotations ci-dessous), nous renvoyons le lecteur à notre exposé biographique de Desor, p. 109 sqq. Qu'il suffise de rappeler ici qu'il s'agissait du troisième et dernier procès opposant les deux hommes — des procès privés, composés de proches des deux parties.

The referees have been induced to make a public award in such tenets as, while they should entirely exculpate Mr Agassiz from any suspicion of wrong, should not bear too heavily upon M. Desor. To this cause they have been induced in part by the isolated and friendless position of M. Desor, a stranger & in poverty, and in part by the expressed wish of Prof. Agassiz, who was desirous that no more might be done than was necessary for his justification.

The dispute submitted to the referees originated in the following manner. M. Desor had, during the absence of Prof. Agassiz in the South, introduced a cousin of his own, named Maurice, into the family. The presence & manners of this person were annoying to Prof. Agassiz, who at last insisted upon his being dismissed. This led to a warm altercation, in the course of which M. Desor uttered a threat, to the effect that it was in his power by divulging what he knew of the past life of Prof. Agassiz in Europe, to ruin him in America. On the evening of the same day Prof. Agassiz sent to M. Desor the following letter:

¹ Conservé à la Houghton Library (Harvard University), sous la cote BMS Am 1419-713. Notre transcription est présentée sous réserve des difficultés de lecture du manuscrit.

M. Desor

You have afforded to me this morning the measure of what I was hereafter to expect from you, by reminding me of the use that it would be in your power to make in this country of the knowledge you have of some acts of levity in my past life. It would be disgraceful were I to rest under the weight of such a threat. I have taken the whole day to reflect upon what course I ought to adopt under such circumstances. There can be no further fellowship between us; you have rendered this life odious to me by your intrigues. Take with you all the labours you have begun; I wish no share of them. If you are capable of appreciating that I am acting without passion, in the sole view of my own preservation, you will let me know what I can do for you. I write to avoid a fresh scene.

8 April 1848

*Your ancient friend
Louis Agassiz*

Soon after this occurrence, M. Desor sent abroad reports reflecting upon the moral character of Prof. Agassiz¹, whom he charged with an improper connection with an Irish girl, by the name of Jane, a servant in the family at East Boston. That this was done to follow up the threat which had elicited the foregoing letter, there can be no reasonable doubt, though he continued to make the disclosure to Mr Cabot in such a way as to make it seem to be accidental and almost involuntary. This view of the case is confirmed by another circumstance. Mr Cabot, who gave to the referees a very full & detailed written account of the early acquaintance of M. Desor and Prof. Agassiz, & of all the subsequent events made no allusion to the quarrel in April, to the threat, or to the consequent breaking off of the long-established connection by Prof. Agassiz — circumstances lying so obviously at the bottom of the whole question, that he could not have omitted them, had he not been purposely kept in the dark by M. Desor².

This charge of [incontinency?] was repeated by Mr Cabot to Prof. Agassiz, who in the indignation of the moment gave way to all his subjects of complaint against M. Desor. These subjects of complaint, thus uttered, are alleged by M. Desor to be calumnious. They are detailed in the specifications submitted by him to the arbitrators. But not one word is said of the threat or the rupture in April, nor one allusion made to the change originally brought by himself against Prof. Agassiz; and it was only by examining Mr Cabot that the fact of any such change & of the priority of its date came to the knowledge of the arbitrators.

So far from considering this to be an irrelevant matter, it appeared to them that it must form the primary subject of their enquiring. Though Prof. Agassiz made no charges against M. Desor, but stood entirely in the defensive³, it is evident that no just opinion could be formed of the spirit in which he had spoken of M. Desor, without knowing the nature & extent of the provocation he had received. The referees proceeded, therefore, to investigate this charge, as well as those specifically submitted to them & the result of their enquiring they will now state.

¹ Il ne s'agit ici que de la confidence faite à Cabot (voir ci-dessous), qui était alors la personne la plus proche de Desor aux Etats-Unis. En l'occurrence, le choix du terme de *reports*, tout comme l'usage du pluriel, nous paraissent discutables.

² En admettant même l'existence d'une menace, on relèvera la légèreté de l'argument invoqué pour voir ici la mise en exercice d'un chantage.

³ Les jurés partent donc du présupposé qu'avant l'éclat du 8 avril 1848, tout allait pour le mieux entre Desor et Agassiz — un présupposé parfaitement illusoire, contredit déjà par la décision d'Agassiz de chasser Maurice, le cousin de Desor.

With respect to the charge of improper intercourse with girl Jane, it was not pretended that either M. Desor himself¹, or anyone else, was personally cognisant of such a fact, but it was admitted to be an inference merely from certain suspicious circumstances, which were narrated to the arbitrators.

1. It was said that she had a familiarity of manners towards him otherwise unaccountable; & it was said that this had been observed by several other persons — amongst them by Dr. Gould. The arbitrators examined Dr. Gould on this point². He said that he had noticed the familiarity & boldness of her manners — but that they were as free & bold towards other men as towards Prof. Agassiz — & that he did not observe any undue familiarity in his manners towards her.

2. It was said that she was in the habit of carrying him his breakfast before he rose in the morning & of staying in his chamber a considerable time — Rev. M. Christinat³, an inmate in Prof. Agassiz' family told the arbitratry that his breakfast was taken up to him in the manner described, as was not uncustomary in Europe, but that it was not true that she made any stay there - that his own chamber was directly opposite to that of Prof. Agassiz, to which he had free access at all hours of the day & night - and that he never suspected or dreamed of anything improper taking place, & that he is perfectly confident that there is no ground whatever for the suspicion

3. M. Desor assured that Jane was in the habit of going into Prof. Agassiz' room in the evening & staying till a late hour.

M. Christinat said that this was not true - that she sometimes went into Prof. Agassiz' room of an evening, when he was absent in Boston, to see to the fire &c., but not otherwise - that he had often known her to go into the chamber of M. Desor of an evening, but that he never drew any unfavourable inference from this circumstance.

4. M. Desor referred to a passage in a letter of Prof. Agassiz (H. p. 2) as proving that he acknowledged that M. Desor had expressed his wish for more decency on his part towards certain domestics "after his having been seen trying in new shirts in presence of this domestic". If M. Desor means that Prof. Agassiz acknowledges in the passage in question that he had tried on shirts in the presence of a female, the referees are of opinion that this is a most unwarranted perversion of his meaning⁴. He is complaining that M. Desor's cousin Maurice is making mischief in the house, is guilty of undue freedoms &c. & says that he would come

¹ En vérité, Desor ne pouvait raisonnablement prétendre avoir eu une connaissance formelle de cette liaison, car il se serait alors dénoncé lui-même comme complice. Voir ci-dessous notre commentaire du point 5 (p. 410, n. 1 en particulier).

² Associé d'Agassiz, co-auteur avec lui des *Principles of Zoology* (1848), le Dr. Gould n'avait évidemment aucun intérêt à fragiliser la position d'Agassiz devant le jury. Voir ci-dessous p. 412.

³ Le témoignage de Christinat, proche ami d'Agassiz, est d'autant plus sujet à caution, qu'il était très mal disposé à l'égard de Desor. Avant même l'arrivée de Christinat aux Etats-Unis, leur inimitié est évoquée par AGASSIZ: cf. lettre à Desor, 06.11.1847 (BPUN, Ms 2096-2). On sait par ailleurs qu'Agassiz jugeait préférable de cacher sa familiarité avec Jane au sévère Christinat: cf. *Quelques souvenirs de A. Mayor concernant Louis Agassiz* (Houghton, bMS1419-388).

⁴ S'il s'agit de la lettre du 05.03.1848 (BPUN, Ms 2096-2), cette lecture est effectivement abusive.

into his chamber without knocking & that in one instance it was whilst he was trying on some new shirts. "By an unfortunate coincidence" he adds, "it was on the very next day that you addressed to me for the first time a caution of the necessity of more decency towards certain person" Nothing can be more clear than that Mr. Agassiz means that Maurice had been calumniating him in this matter¹; that the caution was uncalled for. Had the fact been admitted, the caution would have been timely & not have offered ground of complaint².

The question of fact, then, must rest in the testimony of M. Maurice. M. Desor wrote to him to procure this & received an answer which he exhibited to the referees. Unfortunately, M. Maurice, not being blessed with an accurate memory, gives a very different version of the story. It is no longer the trying on shirts that instituted the indecency; but on his bursting into the room, he found the parties standing by the stove; the front of M. Agassiz trousers was in disarray; & Jane afterwards told him that she was sewing in a loosened button!

The referees cannot attach the slightest value to such testimony³.

5. M. Desor said that Prof. Agassiz has given to this girl rich presents - He could, however, specify but one, a gold watch. He appealed to the referees whether such a gift could be made to a girl in her station except under very improper circumstances. Fortunately Dr. Gould was able to clean up this mystery. He told us that he had attended Prof. Agassiz during a severe sickness, while he was boarding at Mrs Talbot's That Jane had been very attentive in procuring him what he required from the kitchen &c, & had officiated as nurse. That in his convalescence Prof. Agassiz had wished to make her some remuneration & had consulted Mrs Talbot & himself in the subject. That Mrs. Talbot had advised that he should give her some trinket, as she would value that more than money. Mr. Agassiz' brother is a watchmaker in Geneva & has an agent M. Mayor in New York. To this person Prof. Agassiz wrote to procure the sheepest watch for the least money that he had. Such a watch was sent, costing about \$12. It was worn openly by Jane & everybody knew the circumstances under which it was given⁴.

The referees forbear to comment upon the motives that have induced M. Desor to make such a use of so simple & natural a transaction.

It further appears that this girl was all this time engaged to be married to a person of some property in Roxburg, & that she has since married him⁵.

Under theses circumstances the referees are satisfied not only that this charge is not proved, but that it is utterly untrue. In this opinion they are confirmed by the conduct of M. Desor himself. He told us that he detected, or at least suspected, this intrigue on his first arrival in this country, while boarding at Mrs

1 On ne voit pas ce qui autorise une telle inférence. S'il s'agissait réellement de calomnies, pourquoi Agassiz se serait-il donc abstenu de le préciser? A notre sens, il semble qu'Agassiz se plaint simplement auprès de Desor de l'indiscrétion malvenue de Maurice, pour le convaincre de la nécessité de son renvoi. Car Desor était certainement déjà au courant de la relation entre Jane et son maître; son «avertissement» portait sur le risque que d'autres (dans la «maisonnée» ou en dehors) en prennent également connaissance.

2 L'on ne saurait mieux dire...

3 Pourquoi donc? Les deux versions sont-elles véritablement différentes? Si l'on admet que la seconde est plus factuelle, la première ne serait qu'une atténuation diplomatique de la même réalité.

4 Une fois de plus, le jury se fie entièrement au témoignage des proches d'Agassiz pour justifier un élément qui n'en reste pas moins douteux: les arbitres semblent n'avoir pas même imaginé la possibilité d'une tolérance de l'entourage d'Agassiz pour cette relation.

5 On relèvera la candeur volontaire des arbitres, selon lesquels le statut de fiancée dispense du soupçon de fornication...

Talbots'; yet he not only did not object to Jane's being taken into the house at East Boston, but in a letter to Count Pourtales at Charleston so late as Dec. 1847, he expressed his satisfaction at having remained at home, because otherwise Jane would certainly have been quarrelled out of the house by Charles Girard & M. Christinat, and recommends that Prof. Agassiz should write to the latter that Jane possesses his entire confidence & should not be interfered with in household matters¹.

Although the arbitrators have made their award upon the ground, that the above charge of M. Desor against Prof. Agassiz was a calomnious one & deprived him of all right of calling upon Prof. Agassiz to explain or apologize for anything he may since have said against M. Desor²; yet they did investigate the several points alleged by M. Desor as constituting his grievances made up their opinion concerning them.

1. M. Desor complains that Prof. Agassiz has charged him with attempting to undermine his reputation, & writing till he was established in Cambridge, in order to get his place.

The charge that the referees have so fully examined above was in their judgment an attempt to undermine the reputation of Prof. Agassiz. But in addition to this, Prof. Agassiz avers, that in publishing in Paris a work of his (M. Agassiz) on the Echinoderms³, M. Desor not only undertook to change the names of some genera & species established by Prof. Agassiz, but to affix his own authority to them, as though those genera & species had been established by himself. The referees have seen the original specimens of two of these genera ticketed by Prof. Agassiz, & in one circumstance, M. Desor having changed the generic & retained the specific name, yet added his own authority to both! And it so happens that this was a genus containing but a single known species, & about which therefore there could have been no mistake. These facts were not denied by M. Desor, but he said that he was authorized to do so by a letter from Prof. Agassiz (n° 1); but on careful reading that letter the referees are satisfied that it contains no such authority⁴.

M. Desor, also, in references to the book on the Glaciers⁵, says in writing "This is a book that gave to M. Agassiz a great credit throughout Europe, before having ever been read by him". Now M. Guyot stated to the referees that he had frequently seen chapter after chapter of this work brought by M. Desor to Prof. Agassiz to be revised & corrected. On being informed of this, M. Desor did not deny it, but said at first that he meant that M. Agassiz, though he had seen & revised the several parts, had never read it consecutively "as a book". On being further asked, whether he claimed, or did not claim for himself the authorship of that work, he said: "Gentlemen, you put to me a question that I never put to myself", although it was notorious to the referees, independantly of the above passage, that he had repeatedly advanced the claim in question. On being reminded of this inconsistency⁶ he finally said that he did claim the sole authorship - a claim which the referees are satisfied is destituted of foundation.

1 Ici encore, le pharisaïsme du jury est patent: les arbitres ne sauraient imaginer que Desor ait pu tolérer, voire couvrir la relation présumée d'Agassiz et de Jane. Ceux-là auraient pourtant pu se demander ce qui aurait bien pu motiver Christinat à chasser Jane de la maison, sans l'intervention de Desor.

2 On constate ici les conséquences décisives du démenti imposé sur la liaison entre Agassiz et Jane. Cet état de fait explique très certainement les *a priori* favorables à Agassiz, dans la suite de l'enquête.

3 AGASSIZ & DESOR 1847.

4 Sur la part de Desor dans la rédaction, mais également dans la conception de cet ouvrage (ainsi que de AGASSIZ 1847, évoqué ci-dessous), voir p. 83-84.

5 AGASSIZ 1847.

6 A propos de la versatilité de la position de Desor, voir p. 108 sqq.

So also with regard to the Zoological Text Book¹. M. Desor has repeatedly asserted that it was his work, though appearing under the name of Agassiz & Gould. Thus in his specifications to the referees, he says "I wrote the Textbook, published under the name of Agassiz & Gould" yet the following passage in a letter of his to Prof. Agassiz, then in New York, [enclusively?] shows that the whole was submitted to M. Agassiz, chapter by chapter², & that M. Desor was required occasionally to write it over three and four times. "If you had said to me" he writes "in conversation that you find my work detestable & are resolved not to acknowledge it as yours, I should not have minded it much, as I should have set it down to the score of a momentary irritation. But that you could have written to me such a compliment, I do think a little hard. You add, it is true, that it is not to depreciate my efforts that you use this language. Granted. But you know that I have taken up this manual in earnest, that I have devoted much time to it, that I have written the same chapter over three & even four times". And in another [letter?] written about nov. 1847 he says "I hasten to send you the chapter on Reproduction. Read it attentively & severely but do not allow yourself to make many additions - for, as you will see, it is already very long".

With respects to Dr. Gould's share in the work, M. Desor says in a letter to the referees 4 Feb. 1849 that he sends the original manuscript in French that we may see that it is indeed his work, & that Dr. Gould had no other share in it than that of having very clumsily translated "his thoughts". Yet in speaking of these same gentlemen in a letter to Prof. Agassiz of 28 Oct. 1847 he says "When I reflect, that in the midst of his suffering this numerous occupations his whole thoughts were concentrated upon this unlucky manual, it weights upon me as a reproach, & you will conceive that under such circumstances, the slightest negligence of the party obliged towards the person who confers the obligation assumes a character of gravity. I rely upon the drawings tomorrow. Do not forget to write do Dr. Gould, in sending them to him".

Professor Felton in a letter submitted to the arbitrators, in recapitulating the circumstances attending the award made on this subject by himself & Mr. Edw. E. Cabot, says "I did not know what M. Desor's claims were" except from a vague report that he asserted the right of authorship in the book. In conversing, however, with Mr Cabot I was distinctly informed by him that M. Desor made no claim as author".

From all these circumstances the arbitrators are of opinion that the charge that M. Desor had endeavoured to undermine the reputation of M. Agassiz is sustained³.

1 AGASSIZ & GOULD 1848.

2 Voir effectivement ci-dessus, p. 97 (n. 2 en particulier). De fait, les réponses d'AGASSIZ (lettres à Desor du 01.11. 1847 et du 06.11.1847) sont conservées (BPUN, Ms 2096-2). Il y répond aux reproches (apparemment excessifs) de retards que lui lance Desor, concernant le traitement des manuscrits que ce dernier lui transmet régulièrement. Il apparaît que l'intérêt d'Agassiz (fortement sollicité par ailleurs) pour cet ouvrage va déclinant, ce qui désole Desor, qui prend sa tâche très à cœur. Et puisque Desor invoque la susceptibilité de Gould et leurs obligations à son égard, Agassiz lui répond qu'en la matière, c'est plutôt eux qui lui rendent service: "ne fait-il pas ce qu'il fait en assez bonne partie pour satisfaction d'amour-propre et pour se libérer d'engagements que pendant 5 ans il n'a pu remplir seul (...)". Expressément, Agassiz menace d'abandonner l'entreprise: "Si ce manuel doit devenir un sujet d'ennuis pour moi, je n'y touche plus et s'il paraît je le désavoue. Vous avez trop de logique pour voir dans ceci une dépréciation de vos efforts".

A ce même propos, une remarque capitale d'Agassiz évoque la question des obligations réciproques entre Desor et Agassiz dans la publication scientifique en général: "Entre nous je crois que les dettes sont insolubles, quand deux vies se sont mêlées comme les nôtres il n'y a plus de comptes à régler, une pareille tentative serait en même temps un suicide et un meurtre".

3 La versatilité de Desor apparaît donc au jury comme une attestation de sa mauvaise foi. Ceux-ci ne sont dès lors pas réellement entrés en matière sur la signification de l'autorité scientifique.

2. Another complaint of M. Desor is that Prof. Agassiz had charged him with tendentially advising him (M. Agassiz) not to pay his debts, with the expectation of appropriating to himself the product of his labours.

The referees will not undertake to judge of motives, but M. Guyot stated to them that after the failure of the banking house, of which M. Agassiz' uncle (to whom his principal debt was due) was a partner, he (Prof. Guyot) received a letter from M. Desor saying in substance "Do you suppose that we are going to work here, to pay a debt done to the credits of a bankrupt" This was repeated to M. Desor, who thereupon protested that he was in joke! He may have been so, & he may have jested in a like strain to Prof. Agassiz; but M. Guyot, who had lived many years in the same house with him & knew him well, believes him to have been in earnest, & so doubtless did Prof. Agassiz - and if so, he was justified in his allegation.

M. Desor, in further defense, referred to a letter from the mother of M. Agassiz (E. 2) in which he said the same advice was given by her. On examining the letter, however, it appears that Mme Agassiz did not even advise delay in making the remittances; she only cautions her son that he should not remit to his uncle himself, as he was losing his mind, & as the debt was now due not to him, but to the creditors¹.

3. M. Desor complains that Prof. Agassiz charged him with having taken & used for personal purposes a part of the money sent by Prof. Agassiz to Paris for the payment of his debts. If this means that Prof. Agassiz charged M. Desor with "dishonesty" in pecuniary matters the referees are satisfied that he never intended to make such a charge. He expressly disavows it & says that a want of economy in using funds intrusted to him in all that he alleged. So he was understood by M. Guyot, M. Pourtales & Dr. Gould²; & although M. Edu. C. Cabot understood him otherwise, the referees are satisfied that this was a misapprehension, arising, perhaps, from an imperfect familiarity with our language on the part of Prof. Agassiz. In this connection, it is worthy of remark, that the French word «deshonnête» tho' its etymology is precisely the same, has never the meaning of our word «dishonest» as applied to money matters. It is defined to be «ce qui est contraire à la bienséance» contrary to decorum or propriety³. In respect to the want of economy, it is not a very grave accusation, & the referees have no means of forming an opinion about it⁴.

1 Cette question doit demeurer obscure, d'autant plus que les documents cités ne sont pas conservés. Sur la foi d'allusions diverses dans les correspondances, il semble que pour gagner du temps, Desor a réellement eu recours à des procédés indéliçats (voir p. 107, n. 3) dont Agassiz (tout comme sa mère?) avait au moins connaissance. L'affaire ne pouvait être reconnue franchement, ce qui explique les déclarations assurément mensongères de Desor, Guyot et Agassiz. A cet égard, l'allégation de Guyot sur la probité toute relative de Desor nous paraît assez perfide. A notre sens, le grief de Desor ne portait pas sur le premier terme de la proposition citée au point 2 (l'encouragement à ne pas payer ses dettes), mais sur le second (les motifs de cette exhortation), traité au point 3.

2 Tous trois avaient intérêt à contester au nom de leur ami l'existence d'une accusation d'autant plus grave que sa fausseté était pour une fois assez aisée à démontrer.

3 L'explication paraît tirée par les cheveux. S'il devait être question d'interprétation, le témoignage défavorable de Cabot aurait dû prendre plus de poids: c'est en effet lui qui était seul à même d'apprécier cette accusation en fonction de son contexte, puisque c'est à son attention qu'elle avait été formulée par Agassiz.

4 Il aurait certes été possible au jury de demander à Agassiz un document qui montre au moins qu'il aurait exprimé un tel souci avant la dispute. En fait, il semble simplement que dans son emportement, Agassiz avait forgé cette accusation de toutes pièces; et par la suite, il ne voulait pas y voir plus que le reproche d'un excès de dépenses. De fait, Agassiz devait réellement estimer avoir payé trop cher pour le voyage de Desor en Scandinavie, puisque le gain scientifique de ce séjour ne profitait désormais qu'à ce dernier...

4. M. Desor complained that Prof. Agassiz charged him with having been jealous of Charles his servant, & endeavouring to send him off, in order to replace him by his (M. Desor's) cousin & in this way to get more fully the control of the house.

It is evidence before the referees that M. Desor warmly insisted upon his cousin Maurices's being retained in the house at East Boston, & that the original quarrel that has led to these unhappy recriminations had its origin in this source. The character of this person, according to the Rev. M. Christina¹, was that of a "paresseux et gourmand" - With respect to Charles, the application of the epithet of "servant" to a young man who had received a collegiate education, is a sufficient indication of M. Desor's feelings towards him². In a letter to M. de Pourtales of Decr. 1847 he styles him "cet imbécille de Charles" & it should be noticed that this was soon after he had, without the consent of M. Agassiz, established his own cousin in the house³.

¹ Une fois encore, le jury se fonde sur le témoignage d'un ami d'Agassiz, dont l'hostilité à l'égard de Desor était connue (voir ci-dessus, p. 409, n. 3). Cela dit, les vertus de Maurice devaient être bien relatives, puisque en aucune occasion, Desor n'a tenté de défendre ce cousin (voir la lettre d'AGASSIZ à Desor, 05.03.1848, BPUN, Ms 2096-2). Mais dans ces circonstances, le fond même de l'accusation s'avère franchement léger, puisque Desor ne disposait manifestement pas d'un ascendant particulier sur Maurice. A vrai dire, son autorité devait au contraire être bien plus effective sur la personne de Charles Girard.

² L'hypocrisie et le caractère retors de l'accusation se révèlent ici de manière particulièrement prononcée. D'innombrables pièces démontrent en effet que, préalablement à cette affaire, Agassiz ne tenait pas non plus Charles Girard en haute estime. Manifeste, ce mépris s'explique par la naïveté (cf. e. a. SCHÜLER 1874a) et la servilité du jeune homme — des défauts que trahissent les souvenirs rédigés par GIRARD: *Voyage en Amérique* (Charles Girard Papers, Smithsonian). Le 24.10.1847 encore, parlant de ce dernier, AGASSIZ écrivait lui-même à Desor: "pour son bien il faut lui commander en toutes choses et au jour le jour ce qu'il doit faire. C'est ainsi que j'en agis maintenant avec lui" (BPUN, Ms 2096-2). On s'étonnera par conséquent de voir Agassiz soudain reprocher à Desor ce à quoi il l'encourageait peu auparavant!

Il apparaît donc qu'Agassiz (et ses compagnons) n'ont subitement chanté les louanges de Charles que pour faire apparaître le comportement de Desor — et de lui seul — à son égard sous un jour peu flatteur. Deux ans plus tard, Agassiz s'est lui-même chargé de remettre les pendules à l'heure, en attaquant publiquement la réputation de Girard, avec une violence telle que ce dernier se verra contraint de renoncer à une carrière aux Etats-Unis! Voir à ce propos les *Letters of Charles GIRARD to Prof. Agassiz accompanied with statements to them* (Charles Girard Papers, Smithsonian), la correspondance de GIRARD avec Spencer Fullerton Baird (Baird Papers, Smithsonian), une lettre de GIRARD à Gould, 09.12.1850 (Houghton, bMS Am 1210-284), ainsi qu'une lettre de GIRARD à Alexandre Agassiz, 14.01.1887 (MCZ Cambridge, bAg 388.10.1); cette affaire, que nous évoquons brièvement en p. 116, exposée par LURIE 1960: 341-342, a fait l'objet d'une analyse détaillée, quoique discutable dans certaines de ses appréciations: JACKSON & KIMLER 1999.

S'il restait quelques doutes quant à l'absurdité de l'accusation, la mère d'Agassiz elle-même nous permet de les dissiper. On dispose en effet de deux lettres de sa main, extrêmement peu flatteuses pour Girard, qu'elle s'inquiète de voir accompagner son fils aux Etats-Unis (voir également ci-dessous, p. 415, n. 3); elle lui reproche de manière circonstanciée sa mauvaise conduite, ainsi que son manque de franchise, d'ordre et de fidélité (BPUN, Ms 2096-3). Or elle charge précisément Desor de faire part de ces reproches à Agassiz, avant de les transmettre à Girard; et elle prie Desor lui-même de surveiller Girard avec sévérité!

³ Ce lien est factice, puisque ces critiques à l'encontre de Girard ont commencé bien avant décembre 1847; et comme on l'a dit, elles ne sont pas le seul fait de Desor. Au contraire, les pièces à notre disposition (notamment la correspondance de DESOR avec F. Berthoud: Archives CG) indiquent que parmi les compagnons d'Agassiz, celui-ci s'est plutôt distingué par une sollicitude particulière (quoique condescendante) pour le jeune homme.

5. M. Desor complains that Prof. Agassiz had charged him with having been the cause of his domestic troubles & especially of Mrs. Agassiz leaving her husband's house.

This is perhaps the gravest charge made, or alleged to have been made against M. Desor, & the referees have taken much pains in its investigation. It is perhaps too broadly stated in the above specification. M. Agassiz says that he did not charge M. Desor with being the cause, that is to say the sole cause of his domestic troubles. Indeed it hardly ever seems that such dissensions can be fairly attributed to a simple cause. The question, so far as M. Desor is concerned, is whether M. Agassiz was justified in considering him as having been instrumental in causing or keeping alive his domestic troubles¹. Now the Rev. M. Christinat & Prof. Guyot, the latter an inmate in the family, both stated that such was their opinion, & that such was the prevalent opinion in Neuchâtel. M. Guyot further produced to the referees a letter from his sister in which she says that the wife of M. Agassiz having heard during her last sickness of his separation from M. Desor, had expressed great satisfaction at the news, stating that she attributed to his pernicious influence a great part of her domestic misfortunes². But perhaps the most conclusive evidence is contained in a letter from Mme Agassiz the mother to her son, dated nov. 1846 in which she says:

"There is another subject, my dear son, quite as essential to your future happiness. I will, with the frankness of a mother, whose anxiety is well known to you, unbosom myself upon the matter. It relates to Vogt & Desor. They have lived profusely at your expense. You have shut your eyes, but mine have remained open, & without communicating to you my observations, I have watched their course. You do not yet know these men; they have not been the object of your study. Desor, as Vogt said the other day, has become your master; with much shrewdness, he has taken his position; not succeeding, as they had planned, in separating you from your own caste, in bringing you down to their own level, he has perceived that the best thing for him was to share your glory, at the same time that he should deny himself none of the indulgences that his tastes required. He has cared nothing for expense, since you paid all; Abusing your confidence, he has possessed himself of all your most intimate secrets; if they are known, & have reached me, it is through him. I have burned the letters he wrote to me; they have remained unanswered. It would have been too hard a task for me to break the chain that bound you to this man. He was too superior to me in means; the struggle would have been too unequal - & I therefore left things, as you had arranged them. But now that you are separated for a season, that you have each to enter a new career, that it is in your power to provide for him advantageously in America, I beg, may I entreat you to ponder this matter deeply. At forty years of age, it is time that you should provide for yourself a better future, live according to your necessities & your tastes & on your return to your native land, form to yourself a home happier, with God's blessing, than your former one. I have always hoped that an amiable wife would one day be your portion - To this end, M. Desor must no longer

1 Desor une fois reconnu comme l'agresseur (cf. ci-dessus, p. 408, n. 3 et p. 110-111), le jury s'estimait autorisé à se fier à Agassiz lui-même quant à l'interprétation de ses propres accusations. Et ce dernier n'était pas prié d'établir la véracité de ces accusations, mais de témoigner seulement de sa bonne foi. En termes juridiques, on écarte donc d'office le soupçon de calomnie pour ne considérer que celui de diffamation.

2 A ce propos, voir p. 78-79.

3 Dans sa lettre à Desor, datée du 04.11.1845 (signalée ci-dessus, p. 414, n. 2), Rose AGASSIZ exprimait les mêmes accusations à l'encontre de Girard. En vérité, c'était avant tout le principe de l'entretien de collaborateurs privés qu'elle jugeait dispendieux pour son fils. Voir également ci-dessous, p. 416, n. 1.

4 On conçoit l'absurdité de la situation: placé entre Agassiz et sa famille, Desor se voit reprocher de détourner son ami de ses parents. Mais lorsqu'il s'ouvre à ces derniers, ceux-ci l'accusent de trahir leur fils. En définitive, c'était donc son interposition qui était détestable. Or il n'était assurément pas seul responsable de la position inconfortable dans laquelle il se trouvait.

partake your labours & reenter your house as master - No woman will submit to his domination¹ & you will be once more between the hammer & the anvil. Louis! my dear child, my best loved son, do not reject the counsel of your mother".

And on the 27th July last, after bearing of the rupture, she writes to the Rev. M. Christinat "To say to you that I hear with delight that Desor is no longer of your household would be but feebly to express my happiness at the knowledge that my son has escaped from the claws of that man, who has so long fascinated him with his infernal spirit. I could have wished that the rupture had been less public, that Desor had never landed with Louis upon the shores of America; - but the past is not in our power, & I look upon the prospects of my son under very different colours, now that he is free, & without perfidious influences".

The referees do not see how a charge of this nature could be more thoroughly made out.

Boston 15 Feb. 1849

(signed)

Hos. B. Curtis

J. A. Lowell

D. Humphrey Storer

¹ Ce danger était réel. Mais il ne tenait pas qu'à la personnalité de Desor. En fait, c'était l'attitude d'Agassiz à l'égard de ses proches collaborateurs qui posait problème, de par la priorité que celui-ci accordait à ses liens et à ses obligations scientifiques. Et cet obstacle n'avait été levé qu'en apparence par le départ de Desor: il pouvait toucher tous les collaborateurs d'Agassiz. Elisabeth Cary, sa seconde épouse, reconnaîtra d'ailleurs parfaitement cet état de fait. Avant d'accepter de lui céder sa main, elle avait en effet pressé Agassiz de modifier le régime qui l'attachait à ses collaborateurs. Ceux-ci ne devaient en aucun cas être hébergés à son domicile privé; ils devaient se voir conférer un traitement régulier, qui clarifiait les bases contractuelles d'une association strictement professionnelle (cf. LURIE 1960: 176) — des dispositions qui n'empêcheront toutefois pas de nouveaux éclats avec ses assistants: cf. p. 114 sqq.

² En définitive, le jury reconnaît donc expressément se fonder sur le témoignage de la mère et de l'épouse d'Agassiz — toutes deux évidemment peu susceptibles d'impartialité...

Annexe C: EXTRAIT DU TESTAMENT DE DESOR

Nous reproduisons ci-après les pages insérées dans le *Musée neuchâtelois* à la suite des nécrologies de Desor par Louis Favre (1883a) et Fritz Berthoud (1883).

Ce document comporte un extrait du testament de Desor, ainsi que quatre arrêtés du Conseil général de la municipalité de Neuchâtel (04.03.1882, 05.02.1883, 06.02.1883 et 06.02.1883) relatifs au legs de Desor.

EXTRAIT DU TESTAMENT DE FEU LE PROFESSEUR PIERRE-JEAN-EDOUARD DESOR

Ed. Desor étant décédé à Nice, le 23 février 1882, il y fut inhumé dans le cimetière du château, et les derniers honneurs lui furent rendus par ses excellents amis, MM. Reinwald, libraire à Paris, D^r Zurcher, consul suisse à Nice, D^r Henry, Brun, Blanc, qui prononcèrent des discours sur sa tombe.

Le 27 février suivant, le testament du défunt fut ouvert en séance de la justice de paix de Neuchâtel, en présence des parents et de quelques amis, par M. Andrié, juge de paix.

Après les legs en capitaux, en rentes, immeubles et souvenirs à ses parents et à ses amis, viennent les dispositions suivantes :

« J'institue pour mon héritier la ville de Neuchâtel, actuellement représentée par la Municipalité, à charge par elle d'affecter ce qui lui reviendra de ma fortune après le paiement des legs et des libéralités ci-dessus et des impôts qui pourraient les grever, aux différents musées de la ville de Neuchâtel. J'entends qu'il soit loisible à la Municipalité héritière d'employer les revenus de ma succession à l'enrichissement de ses collections scientifiques ou artistiques par des acquisitions qui ne pourraient pas être effectuées au moyen des ressources ordinaires du budget, ou d'affecter le capital en tout ou en partie, augmenté au besoin des intérêts capitalisés pendant le nombre d'années nécessaires pour l'érection d'un nouveau bâtiment pour les collections, ou à l'agrandissement des constructions existantes.

« Au fur et à mesure que le capital correspondant aux rentes établies ci-dessus deviendra libre, il devra servir à la formation d'un fonds spécial dont les revenus, dès qu'ils auront atteint la somme de cinquante mille francs, seront affectés, au choix de l'autorité de la ville, soit à couvrir chaque année les frais

(1) Les diplômes conférés à Ed. Desor sont au nombre de 52, dont 16 de membre de Sociétés savantes, 18 de membre honoraire, 18 de membre correspondant, plus un diplôme de bourgeois honoraire de Friedrichsdorf (1861) et un de citoyen de Bologne (1872).

— II —

« d'une course scolaire d'une durée d'au moins dix jours, à laquelle seront admis
« à faire partie de dix à douze élèves des écoles publiques qui auront mérité cette
« récompense par leur conduite et leur application et qui seront choisis de pré-
« férence parmi ceux qui ne sont pas favorisés de la fortune, soit à fournir chaque
« année à un certain nombre d'élèves des écoles de la ville appartenant à des fa-
« milles peu fortunées et de préférence à ceux dont l'état de santé le requiert,
« l'occasion de faire pendant leurs vacances d'été un séjour à la campagne ou à la
« montagne dans des conditions à fortifier leur santé.

« Je lègue à la bibliothèque de Neuchâtel mes cartes et ouvrages scientifiques
« traitant d'histoire naturelle, de géologie, de géographie, d'alpinisme, qui ne font
« pas l'objet de dispositions spéciales, ainsi que les armoires vitrées qui les ren-
« ferment.

« Je lègue au musée de Neuchâtel ma collection de fossiles et ma collection
« lacustre, en exprimant le vœu que cette dernière soit conservée telle quelle.

« Je désire qu'un somme de quatre cents francs, prise sur les revenus de ma
« fortune, soit affectée chaque année par mon héritier, la municipalité de Neu-
« châtel, à fournir les moyens d'acheter des membres artificiels aux malheureux,
« amputés dans les hôpitaux, qui ne sont pas en mesure d'y pourvoir. Il est en-
« tendu que cette faveur ne sera accordée qu'aux indigents qui seraient sans cela
« privés des moyens de gagner leur vie. »

Séance du 4 mars 1882.

Le Conseil général de la municipalité de Neuchâtel, vu le rapport du Conseil municipal lui communiquant les dernières volontés du citoyen Edouard Desor,

ARRÊTE :

Art. 1^{er}. Le citoyen Edouard Desor a bien mérité de la ville de Neuchâtel.

Art. 2^e Le Conseil municipal est chargé de faire, en temps et lieu, au Conseil général, des propositions en vue d'honorer sa mémoire.

Art. 3^e Il est également chargé :

a) de faire auprès des autorités compétentes les demandes nécessaires pour, au nom de la ville, postuler et obtenir l'investiture de la succession échue à cette dernière;

b) de présenter au Conseil général, une fois l'investiture accordée et le mandat de l'exécuteur testamentaire accompli, un rapport et des propositions desti-

— III —

nées à constater l'importance de la succession et à assurer la fidèle exécution des dernières volontés du testateur.

Ainsi délibéré et adopté, en séance publique, à l'Hôtel de ville de Neuchâtel, le 4 mars 1882.

Au nom du Conseil général :

Le Président.

Le Secrétaire.

L'évaluation juridique de la fortune de M. Desor ascende à . fr. 560,604. 02
après les legs payés fr. 245,296. 35
droits à l'Etat » 53,525. 55
et diverses mieux-values et moins values, elle reste à . . . » 264,297. 10
grevée de fr. 4,800 de rentes viagères.

ARRÊTÉ

EN VUE D'HONORER LA MÉMOIRE DE MONSIEUR DESOR.

Séance du 5 Février 1883.

Le Conseil général de la Municipalité de Neuchâtel voulant honorer la mémoire de M. le professeur Ed. Desor,
sur le rapport du Conseil municipal et d'une commission spéciale,

ARRÊTE :

Art. 1^{er}. Un monument sera érigé à Nice sur la tombe de M. Desor. Une des salles du nouveau Musée ethnographique portera le nom de *Salle Desor*, et le jardin à créer, au sud du Crêt, s'appellera également *Jardin Desor*.

Art. 2^e Il sera frappé une médaille en bronze reproduisant les traits de M. Desor, et la Municipalité participera financièrement à la publication d'une *Notice* rappelant la vie et les travaux du défunt.

Art. 3^e Le Conseil municipal est chargé de l'exécution du présent arrêté.

Ainsi délibéré et adopté en séance publique à l'Hôtel de ville de Neuchâtel, le 5 février 1883.

Au nom du Conseil général :

Le Président.

Le Secrétaire.

— IV —

Séance du 6 Février 1883.

Le Conseil général de la municipalité de Neuchâtel voulant assurer la fidèle exécution des volontés de feu M. le professeur Desor, telles qu'elles sont contenues dans son testament,
sur le rapport du Conseil municipal et d'une commission spéciale,

ARRÊTE :

Art. 1^{er}. La fortune donnée par M. le professeur Desor à la municipalité de Neuchâtel fera l'objet d'une comptabilité spéciale tenue en dehors des livres courants de la municipalité.

Le capital de cette fortune devra rester intact.

Le solde actif est arrêté ce jour à la somme de deux cent soixante-quatre mille deux cent quatre-vingt dix-sept francs dix centimes (264,297. 10) actuellement représentée par les valeurs qui figurent à la balance des écritures.

Art. 2^e Il sera ouvert un compte « Profits et Pertes » qui sera crédité des intérêts échus revenant à la succession; il sera, par contre, débité du montant des rentes à payer et des frais de gestion de la succession.

Au commencement de chaque année, le Conseil municipal fera au Conseil général des propositions sur l'utilisation conforme au testament du solde actif de ce compte.

Art. 3^e Au fur et à mesure que le capital correspondant aux rentes viagères établies par le testament deviendra libre, il sera porté au Crédit d'un compte spécial intitulé *Compte de Rentes éteintes*; dès qu'il aura atteint le chiffre de fr. 50,000 les intérêts de ce compte seront, par les soins du Conseil municipal, utilisés conformément aux volontés du testateur.

Art. 4^e La fortune Desor est administrée par la Commission du Fonds de Réserve de l'emprunt de 1857.

Art. 5^e Cette commission prend toute mesure relativement à l'administration de la fortune Desor. C'est elle qui décide du placement des sommes devenues disponibles par le remboursement de titres ou par la vente des immeubles, et elle fait procéder à l'achat des valeurs.

Art. 6^e Chaque année la Commission rendra compte de sa gestion au Conseil général; elle accompagnera son rapport d'un inventaire détaillé des valeurs constituant la fortune Desor.

Ainsi délibéré et adopté en séance publique à l'Hôtel de ville de Neuchâtel, le 6 février 1883.

Au nom du Conseil général :

Le Président.

Le Secrétaire.

— V. —

Le Conseil général de la municipalité de Neuchâtel voulant pourvoir à l'emploi des revenus de la succession Desor,
sur la proposition d'un de ses membres,

ARRÊTE :

Art. 1^{er}. Le Conseil municipal est invité à présenter à bref délai un rapport et des propositions pour l'affectation des revenus de la succession Desor.

Art. 2^e Il est en outre chargé d'examiner s'il n'y a pas lieu d'appliquer une partie de ces revenus à l'intérêt et à l'amortissement d'un emprunt spécial pour la construction, avec plans et devis à l'appui, des ailes du Musée de peinture.

Ainsi délibéré et adopté en séance publique à l'Hôtel de ville de Neuchâtel, le 6 février 1883.

Au nom du Conseil général :

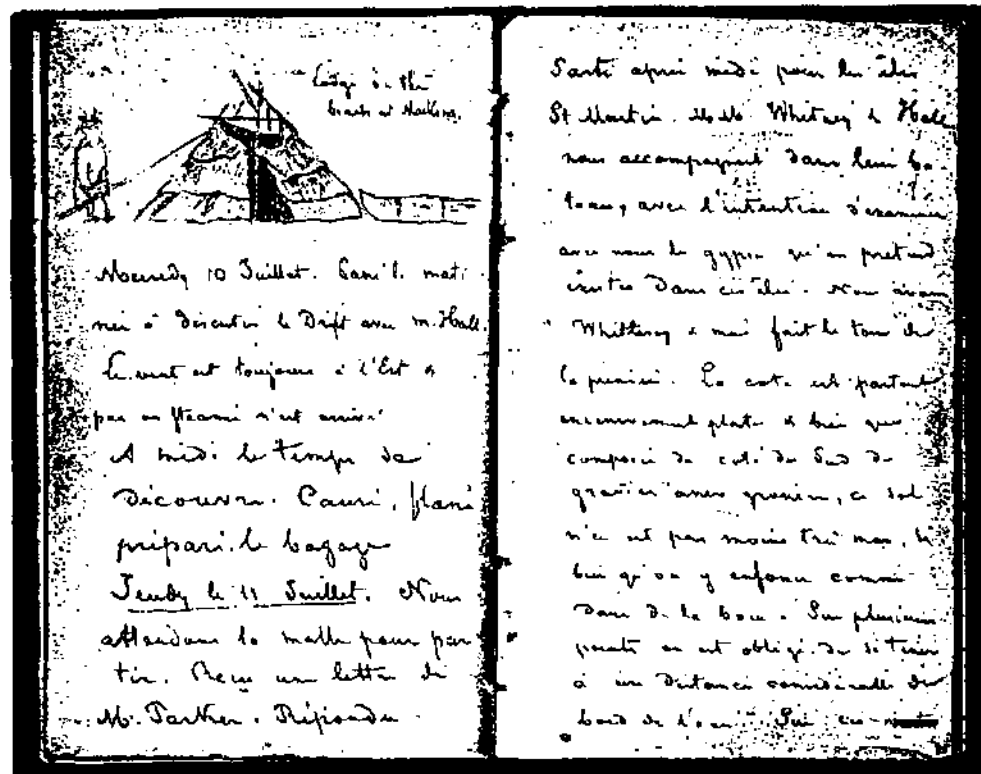
Le Président.

Le Secrétaire.

Annexe D:

EXTRAITS DU JOURNAL PERSONNEL DE DESOR

A titre d'illustration, nous reproduisons ci-après trois extraits du journal personnel de Desor (Fonds Desor, BPUN). Dans leur diversité, ces trois exemples constituent un échantillonnage représentatif.



Journal Desor, 10-11 juillet 1850.

Il s'agit d'un carnet tenu lors de la prospection géologique de la péninsule du Michigan, qui témoigne du style et de l'apparence formelle du journal Desor, pour ce qui a trait à ses carnets de voyage.

JUIN.

28. Dimanche. Léon. Vig.

Temps pluvieux. Réviser les épreuves de la dernière feuille du bel age de bronze en vue du g. j. de d'emp. pour ne pas commencer une nouvelle feuille. Je suis par trois contacts de rapport que m'a fait M. Collier sur les causes de rupture. C'est bien insuffisant et étroit. M. Favre est venu prendre le café; nous avons passé un verre le tout et le prochain. J'ai expédié ensuite bon nombre de petites affaires. M. Ruetten arriva à 6 h. J. l'avez à aller demain à Port-au-Loup.

29. Lundi. Pierre et Paul. (Pleine lune.)
(Arbourg.)

Toujours riche en incidents. Parti à l'imprimerie pour remettre la dernière feuille du bel age de bronze. J'ai vu le g. j. de d'emp. à 9 h. J'ai été étonné. On commence le procès de d. de d. de procédure plénière. Mais ce qui préoccupe avant tout, c'est la position du chemin de fer et le rôle de M. Philippin qui demande dimission du g. j. de d'emp. On décide de l'inviter à venir s'expliquer. J'ai conduit plusieurs de mes collègues à Châtillon pour admirer les épreuves. J'ai pu visiter au château jusqu'à 10 h.

Grand Conseil
JUIN.

30. Mardi. Comm. de st. Paul.

Visite à l'imprimerie pour les épreuves de la dernière feuille du bel age de bronze. On est tenu de discuter sur la procédure plénière. Visite à M. Marchand. Entrevue avec M. Jules Sandoz au sujet de la publication du bel age de bronze. On a bien cherché M. Brelay, le vieux commandant de Pineda et F. Berthoud sont venus douter. Rien des lettres font impression. Je fait valoir la Colonne qui admet complètement les gloires plénières.



1. Mercredi. Théobald.
(Brevine. — Arau, Arberg, Herzogenbuchsee.)

On a continué et achevé le bel age de d. de d. de procédure plénière. On a l'Hotel Belle Vue. Ratto Auspaysin le d. Guillaume on peut dire. Il m'a fait de l'avis de la révisation de la procédure de certains jeunes écrivains qui ne rendent pas devant le tribunal. On a la position que nous fait M. Philippin. Ce nom de l'inviter à le retourner. Visite à M. Marchand. J'ai passé à l'Hotel de d. de d. de l'avis de la révisation.

Journal Desor, 28 juin-1^{er} juillet 1874

Ce dernier exemple illustre la tonalité habituelle du journal Desor, lors des jours ordinaires.

BIBLIOGRAPHIE D'EDOUARD DESOR

Etablir, pour un savant du XIX^e siècle, une bibliographie aussi complète que possible soulève des problèmes qui ont trait à l'évolution de l'activité éditoriale et de la recherche scientifique.

Du temps de Desor, l'édition scientifique ne suivait en effet pas les mêmes règles formelles qu'aujourd'hui. Les éditions successives d'un même ouvrage peuvent ainsi présenter de légères variations, sans que l'éditeur ait jugé utile de le préciser. D'autre part, un article peut avoir été publié dans plusieurs revues différentes, avec des modifications mineures, voire même de considérables amendements. Ces reprises ne semblent d'ailleurs pas avoir nécessité l'accord de l'auteur, dont le propos est parfois largement résumé.

Les comptes rendus de communications orales sont pour leur part généralement le fait d'un secrétaire qui paraphrase les termes de l'orateur, sans qu'on sache si celui-ci a pu exercer un contrôle sur la rédaction. Enfin, de nombreux textes scientifiques paraissent sans signature, le cercle des lecteurs étant probablement suffisamment restreint pour que l'identité de l'auteur paraisse évidente¹.

Dans ces conditions, une telle bibliographie ne peut certes prétendre à l'exhaustivité.

Compte tenu de la multiplicité et de la diversité des bibliothèques prospectées, en Suisse, en France et aux Etats-Unis, nous pensons néanmoins pouvoir assurer que toutes les publications «séparées» (livres ou tirés à part édités séparément) figurent dans notre bibliographie.

En ce qui concerne les articles, et surtout les communications savantes parues dans des revues scientifiques ou de vulgarisation scientifique, notre évaluation est moins optimiste. Il est en effet hautement probable que certaines publications nous aient échappé. En raison du nombre, de la nature et de la diversité des revues compulsées, celles-là peuvent pourtant être considérées comme des contributions marginales.

Quant aux publications parues dans des organes sans caractère scientifique (quotidiens et périodiques à caractère politique, principalement), le constat, réaliste, s'avère extrêmement modeste. Même s'il nous a été possible de localiser un nombre important de contributions de Desor dans de tels organes, nous avons encore conscience d'être très loin du compte². Nous précisons enfin que nous avons renoncé à dépouiller les comptes rendus des séances parlementaires pour y relever ses interventions à la tribune. Desor ayant été porté à la députation

¹ L'évolution des pratiques, des usages et des formes de la publication savante mériteraient une analyse qui n'a pas encore été entreprise, à notre connaissance. En l'état, on se reportera, pour la France, à l'étude synthétique de Valérie TESNIERE (2001).

² Cette concession se fonde en partie sur la lecture du journal personnel de Desor (BPUN), qui évoque souvent la rédaction de contributions pour des organes de presse dont l'identité n'est pas précisée, et que nous n'avons que rarement pu localiser. Or les contributions mentionnées dans son journal ne constituent sans doute qu'une minorité de celles qu'il a effectivement rédigées. De telles contributions paraissaient d'ailleurs souvent sans signature.

sur les trois plans local, cantonal et fédéral durant près de vingt ans, un tel dépouillement nous aurait conduit à faire exploser, au-delà de toute mesure, les cadres de cette bibliographie.

Ce répertoire bibliographique ne suit pas les mêmes canons formels que notre bibliographie générale. De fait, nous avons dû renoncer à une uniformisation pour des raisons scientifiques. Car la bibliographie de Desor comporte un aspect critique; elle doit illustrer le développement de ses recherches. Ainsi, les dates retenues pour la classification ne sont généralement pas celles, officielles, indiquées sur les publications, mais celles, effectives, de la rédaction des contributions¹. Afin d'éviter certains malentendus, nous avons dès lors jugé préférable d'ajouter des détails qui ailleurs, seraient superflus.

Les travaux pourvus d'une lettre (1857c, par exemple) sont ceux que nous citons dans notre étude; au sein d'une même année, l'ordre ne suit pas de logique particulière, et ne respecte que la succession effective de nos propres citations.

Enfin, nous avons employé une police plus réduite pour les «communications», qui ne constituent pas à proprement parler des contributions originales: il s'agit généralement de comptes rendus de séances rapportés au discours indirect.

1835-36 Karl RITTER *Géographie générale comparée, ou Etude de la terre dans ses rapports avec la nature et avec l'histoire de l'homme, pour servir de base à l'étude et à l'enseignement des sciences physiques et historiques. Tomes I-III.* Traduit de l'allemand par E. BURET et Edouard DESOR. Paris, Paulin, 1835-36.

1836 Karl RITTER *Géographie générale comparée, ou Etude de la terre dans ses rapports avec la nature et avec l'histoire de l'homme, pour servir de base à l'étude et à l'enseignement des sciences physiques et historiques. Tome I.* Traduit de l'allemand par E. BURET et E. DESOR. Paris, Paulin, 1836.

1837 *Notice sur le dinotherium giganteum, quadrupède mammifère antédiluvien, d'une taille colossale, présentant une anomalie frappante dans la structure du crâne et dans la configuration de la mâchoire inférieure; exposé 49, Rue Neuve-Vivienne.* Paris, de Stahl, 12 p.

1838 Critique de l'introduction au précis d'ethnographie, de statistique et de géographie de Mr. de Rougemont (Rapport de la Société cantonale de Neuchâtel, séance du 07.03.1838). *Actes SHSN* 23: 212.

¹ Dans certaines revues (le BSSNN, par exemple), les comptes rendus des débats de l'an 1860 paraissent en 1861; en principe, nous les avons donc rangés sous 1860. Nous avons procédé de même pour les actes de réunions savantes, qui sont classés sous l'année de la réunion, et non pas sous celle de la parution effective. Enfin, les textes publiés dans des almanachs sont rangés sous l'année de leur parution (généralement en décembre), et non pas sous celle à laquelle ils se rapportent.

- 1839 Ueber den Frühlingsschaum des Neuenburgersees, bestehend aus mikroskopischen Thierchen. *Actes SHSN* 24, séance du 07.08.1839: 32.
- Sur les oursins de l'âge crétacé. *Actes SHSN* 24, séance du 05.08.1839: 44-45.
 - Indication de quelques faits relatifs à l'écume du lac de Neuchâtel. *Actes SHSN* 24: 107-112.
 - Sur les observations de M. Schönbein sur les changements de couleur des corps par suite des variations de température (Résumé des travaux de la SSNN, séance du 06.03.1839). *Actes SHSN* 24: 167.
 - Sur l'écume du lac (Résumé des travaux de la SSNN, séance du 03.04.1839). *Actes SHSN* 24: 170.
 - Présentation d'un *Spatangus purpureus*, des mers de la Sicile (Résumé des travaux de la SSNN, séance du 03.04.1839). *Actes SHSN* 24: 170.
 - Trouvaille de fossiles tertiaires au Brésil, différents de ceux d'Europe. (Résumé des travaux de la SSNN, séance du 01.05.1839). *Actes SHSN* 24: 171.
- 1840 Journal d'une course faite aux glaciers du Mont Rose et du Mont Cervin, en société de MM. Studer, Agassiz, Lardy, Nicolet et autres. Renfermant une Notice sur les glaciers, par M. AGASSIZ. *BUG* 27: 128-154, 336-370.
- *Journal d'une course faite aux glaciers du Mont Rose et du Mont Cervin en société de MM. Studer, Agassiz, Lardy, Nicolet et autres. Renfermant une notice sur les glaciers, par M. AGASSIZ. s.l., s.d., 63 p. et 1 pl.*
 - Sur les blocs erratiques; lettre de M. E. Desor à M. le professeur de la Rive. *BUG* 30: 397-401.
 - Sur l'extension variable des glaciers (Résumé des travaux de la SSNN, séance du 06.11.1839). *Actes SHSN* 25: 185-186.
 - Présentation de fragments de molasse revêtus de plaques de spath calcaire (Résumé des travaux de la SSNN, séance du 04.12.1839). *Actes SHSN* 25: 186-187.
 - Sur une course à la Perte du Rhône (Résumé des travaux de la SSNN, séance du 04.12.1839). *Actes SHSN* 25: 187.
 - Sur les animalcules qui composent l'écume du lac (Résumé des travaux de la SSNN, séance du 28.12.1839). *Actes SHSN* 25: 187.
 - a Observations de M. Gressly sur les diverses facies des terrains jurassiques (Résumé des travaux de la SSNN, séance du 05.02.1840). *Actes SHSN* 25: 188.
 - Nouvelles observations sur l'écume du lac (Résumé des travaux de la SSNN, séance du 19.02.1840). *Actes SHSN* 25: 189.
 - Sur les mousses qui tapissent les bords du lac (Résumé des travaux de la SSNN, séance du 04.03.1840). *Actes SHSN* 25: 190.
 - Lettre de M. Schuttleworth à M. Desor sur le mouvement des sporules de la conferve du lac (Résumé des travaux de la SSNN, séance du 15.04.1840). *Actes SHSN* 25: 191.
 - Lettre de M. Nicolier sur le sulfure de zinc du calcaire proche de Besançon (Résumé des travaux de la SSNN, séance du 06.05.1840). *Actes SHSN* 25: 192.
- 1841 Excursions et séjour de M. Agassiz sur la mer de glace du Lauteraar et du Finsteraar, en société de plusieurs naturalistes. *BUG* 32: 116-172, 359-377 et 1 pl.
- (Avec C. NICOLET et C. VOGT) *Excursions et séjour de M. Agassiz sur la mer de glace du Lauteraar et du Finsteraar, en société de plusieurs naturalistes. s.l., s.d., 102 p. et 2 pl.*
 - Quelques observations sur les névés. *BUG* 32: 387-390.
 - Sur le niveau des roches polies et sur les conséquences qu'on peut en tirer. *BUG* 32: 390-393.
 - L'ascension de la Jungfrau, effectuée le 28 août 1841, par MM. Agassiz, Forbes, Du Chatelier et Desor, précédée du récit de leur traversée de la Mer de glace, du Grimsel à Viesch en Valais. *BUG* 36: 112-165.
 - *L'ascension de la Jungfrau, effectuée le 28 août 1841, par MM. Agassiz, Forbes, Du Chatelier et Desor, précédée de leur traversée de la Mer de glace du Grimsel à Viesch en Valais. s.l., s. d., 56 p. et 1 pl.¹*
 - Présentation de planches d'échinodermes fossiles, des familles des *Dysaster* et des *Galèrites*. *Actes SHSN* 26, séance du 03.08.1841: 65-66.
 - Objections à M. de Charpentier, à propos de l'ancien glacier du Rhône. *Actes SHSN* 26, séance du 03.08.1841: 69-70.
 - Sur les observations physiques et météorologiques recueillies sur le glacier du Lauteraar et du Finsteraar (Résumé des travaux de la SSNN, séance du 18.11.1840). *Actes SHSN* 26: 247-248.
 - Sur l'alternance des terrains sidérolithique et néocomien (Résumé des travaux de la SSNN, séance du 07.04.1841). *Actes SHSN* 26: 254.
 - Mémoire de M. Ehrenberg sur les fossiles microscopiques de la craie (Résumé des travaux de la SSNN, séance du 17.02.1841). *Actes SHSN* 26: 257.
 - a Ueber die zerstreuten Blöcke. Brief des Herrn E. Desor an den Professor de la Rive. *Neue Notizen aus dem Gebiete der Natur- und Heilkunde* 17 (1841): col. 273-276.
- 1842a *Quelques remarques sur les discussions qu'ont suscitées les recherches de cette année (1841).* s.l., s.d., 14 p.
- Quelques observations générales. *BUG* 38: 120-125.

¹ L'exemplaire conservé à la Bibliothèque cantonale et Universitaire de Dornoy a été relié avec une carte supplémentaire: *Schneefelder, Firne und Gletscher des Oberlandes*, lithographie de Nicolet et Jeanjaquet à Neuchâtel.

- *Quelques observations générales* (précédant l'"Aperçu général de la structure géologique des Alpes", par B. STUDER). [Genève, Glaser / Paris, Anselin], 8 p.
- (Avec L. AGASSIZ) *Récit d'une course faite aux glaciers en hiver*. BUG 38: 354-387.
- (Avec L. AGASSIZ) *Récit d'une course faite aux glaciers en hiver*. s.l., s.d., 36 p.
- d Ascent of the Jungfrau, accomplished on the 28th August 1841, by Messrs Agassiz, Forbes, Du Chatelier, and Desor; preceded by an account of their passage across the Mer de Glace from Grimsel to Viesch in the Valais. *Edinburgh New Philosophical Journal* 32: 291-337.
- *Die Besteigung des Jungfrauorns durch Agassiz und seine Gefährten*. Solothurn, Jent und Gassmann, 96 p., 1 pl. et 1 carte (trad. C. VOGT).
- e Sur les surfaces polies et moutonnées de quelques vallées des Alpes. Extrait d'une lettre à Elie de Beaumont. *Comptes rendus de l'Académie des Sciences* 14: 412-414.
- Sur les surfaces polies et moutonnées de quelques vallées des Alpes. Extrait d'une lettre à Elie de Beaumont. *L'Institut* 1842: 94-95.
- Sur le glacier de l'Aar. Extrait d'une lettre à Elie de Beaumont. *L'Institut* 1842: 306-307.
- Légende de la grotte de Saint-Béat. BUG 39: 316-321.
- *Légende de la grotte de Saint-Béat*. s.l., s.d., 8 p.
- b Echinites. Famille des Clypeastroïdes. Troisième monographie. Des Galérites. s.l., 94 p. et 13 pl. In L. AGASSIZ, *Monographies d'échinodermes vivans et fossiles*. Neuchâtel, Petitpierre.
- c Echinites. Famille des Clypeastroïdes. Quatrième monographie. Des Dysaster. s.l., 29 p. et 4 pl. In L. AGASSIZ, *Monographies d'échinodermes vivans et fossiles*. Neuchâtel, Petitpierre.
- Abgerundeten Gerölle in den Einschnitten und Buchten des Jura. *Actes SHSN* 27, séance du 26.07.1842: 47.
- Compte rendu de l'ascension de la Jungfrau (Extrait des procès-verbaux de la SSNN, séance du 03.11.1841). *Actes SHSN* 27: 196.
- Blocs erratiques en Guyane (Extrait des procès-verbaux de la SSNN, séance du 19.01.1842). *Actes SHSN* 27: 202.
- Expériences de M. Daniell pour prévenir les effets des miasmes des côtes occidentales de l'Afrique (Extrait des procès-verbaux de la SSNN, séance du 02.03.1842). *Actes SHSN* 27: 203.
- Traduction d'un Aperçu de la structure géologique des Alpes, par M. Studer (Extrait des procès-verbaux de la SSNN, séance du 02.03.1842). *Actes SHSN* 27: 204.
- Observation sur la position du givre sur les brins d'herbe (Extrait des procès-verbaux de la SSNN, séance du 06.04.1842). *Actes SHSN* 27: 207.

1843 Ascension du Schreckhorn. RS 6: 385-404, 1 pl.

- *Ascension du Schreckhorn*. Lausanne, Ducloux, 22 p. et 1 pl.
- Compte-rendu des recherches de M. Agassiz pendant ses deux derniers séjours à l'Hôtel-des-Neuchâtelois, sur le glacier inférieur de l'Aar, en 1841 et 1842. BUG 44: 118-157, 333-353 & 45: 124-140.
- *Compte rendu des recherches de M. Agassiz pendant ses deux derniers séjours à l'Hôtel des Neuchâtelois sur le glacier inférieur de l'Aar, en 1841 et 1842*. s. l., s. d., 79 p.
- Report of the Researches of M. Agassiz during his last two sojourns at L'Hotel-des-Neuchatelois, upon the Lower Glacier of the Aar, in the years 1841 and 1842. *Edinburgh new philosophical Journal* 35: 166-178, 290-313 & 36: 144-164.
- Sur la limite supérieure des roches polies. *Actes SHSN* 28, séance du 25.07.1843: 76.
- Résumé de la théorie de M. Darwin sur la formation des bancs à coraux, et comparaison avec les coraux fossiles du Jura. *Actes SHSN* 28, séance du 26.07.1843: 83.
- Résumé du mémoire de M. Bravais, sur les lignes d'anciens niveaux de la mer dans le Finmark (Extrait des procès-verbaux de la SSNN, séance du 30.11.1842). *Actes SHSN* 28: 284.
- Sur les dragages de M. E. Forbes dans l'archipel des Cyclades (Extrait des procès-verbaux de la SSNN, séance du 21.12.1842). *Actes SHSN* 28: 285.
- Sur la formation des grains de névés (Extrait des procès-verbaux de la SSNN, séance du 04.01.1843). *Actes SHSN* 28: 286.
- Formation naturelle d'entailles à la surface de la neige (Extrait des procès-verbaux de la SSNN, séance du 04.01.1843). *Actes SHSN* 28: 288-289.
- Sur le brouillard glacé (Extrait des procès-verbaux de la SSNN, séance du 04.01.1843). *Actes SHSN* 28: 292.
- Carte géologique des montagnes qui entourent le glacier de l'Aar et le Grimsel (Extrait des procès-verbaux de la SSNN, séance du 16.11.1842). *Actes SHSN* 28: 300-301.
- Théorie de M. Darwin sur la formation des atollons (Extrait des procès-verbaux de la SSNN, séance du 19.04.1843). *Actes SHSN* 28: 301.
- Objections de M. Maclaret à la théorie de M. Darwin sur la formation des atollons, et réponse de ce dernier (Extrait des procès-verbaux de la SSNN, séance du 03.05.1843). *Actes SHSN* 28: 301.
- Sur la marche du glacier de l'Unteraar. BSGF 14, séance du 20.03.1843: 326-328.

1844 Observations sur les parties arrondies que présentent en Suisse les flancs des montagnes: déductions tirées de ces faits relativement à l'origine des blocs erratiques. Extrait d'une lettre à Elie de Beaumont. *Comptes rendus de l'Académie des Sciences* 18: 305-307.

- Sur le mouvement des glaciers. Extrait d'une lettre à Elie de Beaumont. *Comptes rendus de l'Académie des Sciences* 19: 1299-1307.
- a *Excursions et séjours dans les glaciers et les hautes régions des Alpes, de M. Agassiz et de ses compagnons de voyage.* Neuchâtel, Kissling / Paris, Maisson, XV & 640 p., 1 pl. hors-texte et 6 pl. dans le texte.
- *Ascension de la Jungfrau et du Schreckhorn.* Extrait des *Excursions et séjours dans les glaciers.* Neuchâtel, Wolfrath, 72 p.
- *Agassiz geologische Alpenreisen.* Unter AGASSIZ Mitwirkung verfasst von E. DESOR, deutsch mit einer topogr. Einleitung über die Hochgebirgsgruppen von Dr. C. VOGT. Frankfurt am Main, Literarische Anstalt (J. Rütten), 548 p. et 3 pl.
- Ascension du Wetterhorn. RS 7: 633-645.
- Vertheidigung der Venetz-Agassiz'schen Gletscher-Theorie. *Neues Jahrbuch für Mineralogie, Geognosie, Geologie und Petrefakten-Kunde* 1844: 691-697.
- L'ouvrage de M. Agassiz sur les poissons fossiles. BUG 50: 334-358.
- Structure géologique des régions supérieures du glacier du Rosenlaur. BSSNN 1, séance du 08.11.1843: 5-7.
- Analyse de l'ouvrage de M. d'Orbigny, sur la géologie de l'Amérique du Sud. BSSNN 1, séance du 20.12.1843: 30-31.
- Sur les accumulations de blocs au sommet des montagnes. BSSNN 1, séance du 07.02.1844: 54-56.
- Observation sur la collection zoologique de M. Nicolet à la Chaux-de-Fonds. BSSNN 1, séance du 20.03.1844: 66.
- Sur les bords de Bierre. BSSNN 1, séance du 17.04.1844: 77-79.
- Observation sur un éboulement dans les gorges de l'Aare. BSSNN 1, séance du 01.05.1844: 90.
- Sur la distribution des dépôts erratiques dans le bassin du Léman. *Bulletin de la Société vaudoise des sciences naturelles* 1/7, séance du 28.08.1844: 270-275.

1845 Ascension du Wetterhorn. BSSNN 1, séance du 06.11.1844: 133-135.

- Observations sur la répartition géographique du guano. BSSNN 1, séance du 08.01.1845: 155-156.
- Sur la quantité d'eau qui s'échappe du glacier inférieur de l'Aar. BSSNN 1, séance du 08.01.1845: 159-162.
- Discussion sur la répartition du terrain erratique. BSSNN 1, séance du 05.02.1845: 169.
- Considérations sur les rapports existant entre la répartition des glaciers et le relief général des Alpes. BSSNN 1, séance du 05.02.1845: 169-171.
- Opinion sur la formation des cirques dans les Alpes. BSSNN 1, séance du 19.02.1845: 172-174.
- Sur des dents de Paléothérium. BSSNN 1, séance du 05.03.1845: 184-185.
- Rapport sur les observations faites par M. Hommaire de Hell sur la salure des lacs qui entourent la mer Caspienne. BSSNN 1, séance du 16.04.1845: 191-194.
- Sur les Crinoïdes fossiles de la Suisse. BSSNN 1, séance du 04.06.1845: 211-222.
- *Notie sur les crinoïdes suisses.* Neuchâtel, Wolfrath, 14 p.
- Sur les rapports des glaciers avec les reliefs des Alpes. Extrait d'une lettre à Elie de Beaumont. *Comptes rendus de l'Académie des Sciences* 20: 883-887.
- a *Nouvelles excursions et séjours dans les glaciers et les hautes régions des Alpes, de M. Agassiz et de ses compagnons de voyage.* Accompagnées d'une notice sur les glaciers de l'Allée-Blanche et du Val-Ferret, par M. AGASSIZ, et d'un aperçu sur la structure géologique des Alpes, par M. STUDER. Avec une carte des glaciers de l'Oberland bernois, une carte géologique de ces mêmes contrées, et une coupe idéale du système alpin. Neuchâtel, Kissling / Paris, Maisson, 266 p.
- *Topographie du Wetterhorn et des massifs environnants.* [Neuchâtel, Kissling / Paris, Maisson] 37 p. et 2 pl.¹
- James SOWERBY *Conchyliologie minéralogique de la Grande Bretagne.* Traduit de l'anglais par E. DESOR². Avec un avant-propos et des notes contenant de nombreuses additions et rectifications par L. AGASSIZ. Soleure, Jent & Gassmann, 1845, 2 vol.: 682 p., et [404] pl.³

1846 Sur la détérioration de la température des Alpes dans les temps historiques (Extrait des travaux de la SSNN, séance du 19.11.1845). *Actes SHSN* 31: 250.

- Sur l'évaporation et la condensation des glaciers dans les hautes Alpes (Extrait des travaux de la SSNN, séance du 19.11.1845). *Actes SHSN* 31: 250.
- Sur la glace des hauts sommets des Alpes (Extrait des travaux de la SSNN, séance du 18.12.1845). *Actes SHSN* 31: 251.
- Observations sur le glacier de l'Aar (Extrait des travaux de la SSNN, séance du 22.01.1846). *Actes SHSN* 31: 252.
- Lecture d'une lettre de M. Desor relative à la température des glaciers pendant le mois de janvier 1846 (Extrait des travaux de la SSNN, section de la Chaux-de-Fonds séance du 19.11.1845). *Actes SHSN* 31: 261.

¹ Extrait des *Nouvelles excursions* (DESOR 1845a).

² Cette édition comporte une "Préface du traducteur": I-IV, par Desor. En fait, cette traduction avait déjà été effectuée par Agassiz, qui en avait publié une première édition en 1837 (avis au lecteur du 25 juin 1837)!

³ La numérotation des planches est erronée: il n'y en a pas 395, comme indiqué.

- Sur la stratification des glaciers. *Procès-verbaux de la Société philomathique de Paris* 1846: 71-72.
- Chronique: excursion aux sommets des Alpes suisses par MM. D. Dollfus-Ausset et Desor. *L'Institut* 1846: 148.
- Sur la structure des glaciers. *BSGF* 3, séance du 01.06.1846: 528-533 et pl. V.
- Sur la limite supérieure des roches polies. *BSGF* 3, séance du 15.06.1846: 650-652.

1846-47 (Avec L. AGASSIZ) *Catalogue raisonné des Familles, des Genres et des Espèces de la Classe des Echinodermes* (Précédé d'une *Introduction sur l'organisation, la classification et le développement progressif des types dans la série des terrains*, par L. AGASSIZ). [*Annales des Sciences naturelles*, Paris, 5e série, 1er fascicule = 6 (1846): 21-70 et 2 pl. 2e fascicule = 7 (1847): 71-110. 3e et 4e fascicules = 8 (1847)]. Paris, Martinet, 1847, 167 p. et 1 pl.

1847 Sur l'existence du Néocomien dans le Hanovre. *BSGF* 4 (1846), séance du 02.11.1846: 139-140.

b Sur le terrain daniien, nouvel étage de la craie. *BSGF* 4 (1846), séance du 16.11.1846: 179-181.

a Notice sur le phénomène erratique du Nord comparé à celui des Alpes. *BSGF* 4 (1846), séance du 16.11.1846: 182-206 et pl. II, fig. 1-3.

- *Notice sur le phénomène erratique du Nord comparé à celui des Alpes*. Paris, s.d. [1847], 24 p.
- Sur quelques oursins fossiles de la Patagonie. *BSGF* 4 (1847), séance du 07.12.1846: 287-288.
- Réponse aux observations de M. Frappoli, au sujet du phénomène erratique du Nord. *BSGF* 4 (1847), séance du 07.12.1846: 420.
- Lettre de M. Desor, sur différentes espèces de glaces flottantes remarquées sur la mer. *BSGF* 4 (1847), séance du 07.06.1847: 1044-1046.
- *Agassiz' und seiner Freunde geologische Alpenreisen in der Schweiz, Savoyen und Piemont. Ein Alpenreisebuch, unter Agassiz', Studer's und Carl Vogt's Mitwirkung verfasst von E. Desor* (trad. C. Vogt). Frankfurt, Literarische Anstalt (J. Rütten), 1847¹.
- Lettre sur les glaces flottantes des parages de Terre-Neuve. *Procès-verbaux de la Société philomathique de Paris* 1847: 63-65.
- Lecture de deux lettres de M. Desor sur les phénomènes erratiques de la Scandinavie (Résumé des travaux de la SSNN, séance du 12.11.1846). *Actes SHSN* 32 (1847): 229.
- Lecture d'une note de M. Desor sur les rapports qui existent entre le phénomène erratique du Nord et les soulèvements de la Scandinavie (Résumé des travaux de la SSNN, séance du 21.01.1847). *Actes SHSN* 32 (1847): 231.
- Lecture d'un mémoire de M. Desor sur le soulèvement de la Scandinavie (Résumé des travaux de la SSNN, section de la Chaux-de-Fonds, séance du 25.02.1847). *Actes SHSN* 32 (1847): 239-240.
- Lettre de M. Edouard Desor, des cascades du Niagara. *RS* 10 (1847): 561-565.
- Discussion à propos du roscomètre de M. Dollfus-Ausset. *BSSNN* 1/3 (1843-1846), séance du 05.11.1845: 350.
- Envahissement des glaciers dans ces dernières années. *BSSNN* 1/3 (1843-1846), séance du 19.11.1845: 352-355.
- Considérations sur l'évaporation et la condensation des glaciers dans les hautes Alpes. *BSSNN* 1/3 (1843-1846), séance du 19.11.1845: 355-356.
- Sur la glace des hauts sommets des Alpes. *BSSNN* 1/3 (1843-1846), séance du 18.12.1845: 369-372.
- Observations faites en hiver sur le glacier de l'Aar. *BSSNN* 1/3 (1843-1846), séance du 22.01.1846: 379-382.
- Discussion à propos de l'inversion des températures et des vents à Neuchâtel. *BSSNN* 1/3 (1843-1846), séance du 22.01.1846: 382-383.
- Lecture par M. Nicolet de la lettre de M. Desor sur sa course au glacier de l'Aar, en janvier 1846. *BSSNN* 1/3 (1843-1846), séance du 12.02.1846: 442.
- Lecture par M. Guyot de deux lettres de M. Desor sur les phénomènes erratiques de la Scandinavie. *BSSNN* 11/1 (1846-1852), séance du 26.11.1846: 11-12.
- Sur les rapports qui existent entre le phénomène erratique du Nord et les soulèvements de la Scandinavie. *BSSNN* 11/1 (1846-1852), séance du 21.01.1847: 36-45.
- On the relations which exist between the phenomena of erratic blocks in Northern Europe and the elevation of Scandinavia. *American Journal of Science and Arts* 3 (1847): 313-318.
- *Relations between the phenomena of erratic blocks in northern Europe and the elevations of Scandinavia*. [New Haven, 1847], 6 p.²
- On the relations which exist between the phenomena of erratic blocks in Northern Europe and the elevation of Scandinavia. *Edinburgh New Philosophical Journal* 43 (1847), 141-147.
- Liste par ordre alphabétique des auteurs qui ont traité des glaciers actuels avec l'indication de leurs écrits. In L. AGASSIZ, *Nouvelles études et expériences sur les glaciers actuels; leur structure, leur progression et leur action physique sur le sol*. Paris, Masson / Leipzig, Voss, 1847: XIII-XXXI.
- On the Occurrence of Stones on the surface of Glaciers. In a Letter to Professor Jameson. *Edinburgh New Philosophical Journal* 43 (1847): 172-176.

¹ Seconde édition, largement remaniée, de la première traduction de 1844.

² *Non vidimus*. Catalogué au *Museum of Science* de Boston [collections de la *Boston Society of Natural History*, cote Geol. papers 11, 8], ce tiré à part (très probablement extrait de l'*American Journal of Science*) a disparu.

1848 Über die Beziehungen zwischen den Erscheinungen der erratischen Blöcke im nördlichen Europa und der Hebung Scandinaviens. *Notizen aus dem Gebiete der Natur- und Heilkunde* 6 (1848), col. 278-282.

- a Lettre de M. Desor sur le terrain erratique d'Amérique. *BSGF* 5 (1847), séance du 20.12.1847: 89-98.
- Sur le terrain erratique de l'Amérique du Nord. Lettre de Mr. Desor à Mr. de Verneuil. *Archives SPN* 8 (1848): 143-146.
- Lettres de M. Desor sur les phénomènes glaciaires observés dans l'Amérique du Nord, adressées à MM. Guyot et Collomb. *BSSNN* II/2 (1846-1852): 239-256.
- On the embryology of Nemertes, with an appendix on the embryonic development of Polynœ; and Remarks upon the Embryology of Marine Worms in general. *Boston Journal of Natural History* 6 (1850-57): 1-18 et pl. I-II.
- *Embryology of Nemertes; with an appendix on the embryonic development of polynœ*. Boston Freeman and Bolles, 1848, 18 p. et 1 pl.
- Embryologie von Nemertes. *Archiv für Anatomie, Physiologie und wissenschaftliche Medizin* 1848: 511-526 et pl. XVIII-XIX.
- Note on a new species of Echinaster. *PBSNH* 3 (1848-50): 11.
- Account of some experiments of his own with chloroform on various animals. *PBSNH* 3 (1848-50): 13.
- Account of the development of the embryo of the Star-fish. *PBSNH* 3 (1848-50): 13-14 & 17-18.
- On *Cosmella hydrachnoides*, the parasite of the eggs of Eolis. *PBSNH* 3 (1848-50): 16-17.
- Development of the ovum of a marine worm of the genus nemertes. *PBSNH* 3 (1848-50): 51-52.
- Descriptions of radiates from the shoals of Nantucket. *PBSNH* 3 (1848-50): 65-67.
- Description of two new species of sponges from the shoals of Nantucket. *PBSNH* 3 (1848-50): 67-68.
- Note on a new species of Salpa from the coast of Nantucket. *PBSNH* 3 (1848-50): 75-76.
- Note on Pelagia quinquecirrha n. sp. *PBSNH* 3 (1848-50): 76.
- Investigations as to the true character of the ovarian egg. *PBSNH* 3 (1848-50): 85-87.
- Deposit of drift shells in the cliffs of Sancati, island of Nantucket. *Proceedings of the American Association for the advancement of Science* 1 (1848): 100-101.

1849 On the retrogression of Niagara Falls. *Proceedings of the American Academy of Arts and Sciences* 2 (1848-52), séance du 14.11.1848: 105.

- A new theory of the effect of the Tides. *Massachusetts Quarterly Review* 2 (1849): 77-82.
- The Ocean and its meaning in Nature. *Massachusetts Quarterly Review* 2 (1849): 308-325.
- The Ocean and its meaning in Nature. s.l., s.d. [Boston, 1849], 18 p.
- On the Tides, as illustrative of geological phenomena. *Edinburgh New Phil Journal* 46 (1849): 221-226.
- On the Erratic Formation of North America. Letter from M. Desor to M. de Verneuil. *Edinburgh new phil. Journal* 46 (1849): 82-84.
- Note sur certaines vues de M. le Capitaine Davis sur la théorie des marées. *L'Institut* 16 (1848): 349.
- On Biogen, or the so-called albumen in the ovarian egg. Letter to C. Vogt. *American Journal of Science and Arts* 7 (1849): 395-399.
- Exhibition of a minute crustacean animal, found in Cochituate water. *Proceedings of the American Academy of Arts and Sciences* 2 (1848-52), séance du 31.01.1849: 124.
- Discussion on Prof. Rogers' observations on the rise and fall of the waters of the Northern Lakes. *Proceedings of the American Academy of Arts and Sciences* 2 (1848-52), séance du 06.02.1849: 136.
- On the distribution of animals in the region of Lake Superior, and particularly on Isle Royale. *Proceedings of the American Academy of Arts and Sciences* 2 (1848-52), séance du 04.12.1849: 184.
- Distribution of animal life among the shoals of Nantucket. *PBSNH* 3 (1848-50): 108-110.
- Introduction on the ribbon structure of the ice in Glaciers, by Prof. Rogers. *PBSNH* 3 (1848-50): 125-126.
- Description of a species of Syncoryne. *PBSNH* 3 (1848-50): 133-135.
- Development and transformation of the common Jelly-fish of Boston harbour, *Aurelia aurita* Müll. *PBSNH* 3 (1848-50): 137-144.
- Embryonic development of Campanularia. *PBSNH* 3 (1848-50): 158-160.
- Ueber die Entwicklung der Asterien. *Archiv für Anatomie, Physiologie und wissenschaftliche Medizin* 1849: 79-83 et pl. II.
- (Avec E. C. CABOT) On the Tertiary and more recent deposits in the Island of Nantucket. In a letter to Sir Charles Lyell *Quarterly Journal of the Geological Society of London* 5 (1849) p.340-344.
- (Avec E. C. CABOT) *On the Tertiary and more recent deposits in Nantucket*. s.l., s.d. [London, 1849]: 340-344.
- Lettre sur la génération médusipare des polypes hydriques, adressée à M. H. Milne Edwards. *Annales des sciences naturelles (Zoologie)* 12 (1849): 204-217.
- Über die erratische Formation Nordamericas. *Notizen aus dem Gebiete der Natur- und Heilkunde* 10 (1849), col. 87-89.

- 1850 L'Océan et son rôle dans la nature. *RS* 13 (1850): 374-391.
- Geology of the Exploring Expedition. *Massachusetts Quarterly Review* 3 (1850): 459-483.
 - a Chronique: lettre de M. Edouard Desor, de Saut-de-Sainte-Marie. *RS* 13 (1850): 620-626.
 - De la génération médusipare chez les polypes hydriques. *Archives SPN* 13 (1850): 334-335.
 - Sur l'âge relatif du terrain de transport quaternaire à grands ossements et du terrain glaciaire en Europe et en Amérique. Lettre de M. Desor à M. Edouard Collomb. *Archives SPN* 14 (1850): 63-65.
 - Lettre de M. Desor sur Les alluvions marines et lacustres, et le terrain erratique de l'Amérique du Nord. *BSGF* 7 (1849/50), séance du 03.06.1850: 623-630.
 - Clay and drift deposits in the vicinity of Lake Superior. *PBSNH* 3 (1848-50): 235-236.
 - d Deposits of marine shells in Maine, on Lake Champlain, and the St. Lawrence. *PBSNH* 3 (1848-50): 357-358.
 - On the "Ridge Road" from Rochester to Lewiston. *PBSNH* 3 (1848-50): 358-359.
 - b Parallelism of mountain chains in America. *PBSNH* 3 (1848-50): 380-382.
 - c On the parallelism of mountain chains in America. *American Journal of Science and Arts* 12 (1851): 118-120.
 - Remarks on the columnar crystallization of ice in gravel or clay. *Proceedings of the American Academy of Arts and Sciences* 2 (1848-52), séance du 13.02.1850: 221.
 - Remarks on the first appearance of the Vertebrata in geological strata. *Proceedings of the American Academy of Arts and Sciences* 2 (1848-52), séance du 01.04.1851: 263.
 - (Collaboration, dirs. J. W. FOSTER & J. D. WHITNEY) *Report on the Geology and Topography of a portion of the Lake Superior Land District, in the State of Michigan. Part I. Copper Lands*. Washington, printed for the House of Representatives, 1850.
- 1851 On the origin of contorted strata of sand in diluvial deposits. *Proceedings of the American Academy of Arts and Sciences* 2 (1848-52), séance du 02.12.1851: 282-283.
- About the origin of the coarse drift near Boston and Point Shirley. *PBSNH* 4 (1851-54), séance du 01.01.1851: 10.
 - About Mr. Wilson's report to the Congress, on the swamps and overflowed lands of Louisiana. *PBSNH* 4 (1851-54), séance du 01.01.1851: 10.
 - Remarks concerning the origin of some of the elements of the so-called Tertiary or drift of Lake Superior. *PBSNH* 4 (1851-54), séance du 19.02.1851: 28-29.
 - Statements in relation to the existence of Dunes on the shores of the upper American Lakes. *PBSNH* 4 (1851-54), séance du 19.03.1851: 41-42.
 - The parallelism of the quaternary deposits of Europe and America. *PBSNH* 4 (1851-54), séance du 02.04.1851: 49-51.
 - The fossil *Mallotus* of Bytown is identical with *Mallotus villosus*, now living in the waters of the Atlantic coast. *PBSNH* 4 (1851-54), séance du 02.04.1851: 51.
 - Against Sir Charles Lyell's opinion on fossil rain drops. *PBSNH* 4 (1851-54), séance du 19.11.1851: 131-133.
 - On the development of Eolis and Doris. *PBSNH* 4 (1851-54), séance du 03.12.1851: 163.
 - On Messrs. Foster and Whitney's Report of the Geological Survey of the Mineral lands of Lake Superior. *PBSNH* 4 (1851-54), séance du 03.12.1851: 166-167.
 - Statements about Echini and Starfishes. *PBSNH* 4 (1851-54), séance du 17.12.1851: 168-169.
 - The Sienite of Nahant is not a metamorphic rock. *PBSNH* 4 (1851-54), séance du 17.12.1851: 170.
 - b Chapters XIV, XV, XVI: On the superficial deposits of this district. In (dirs. J. W. FOSTER & J. D. WHITNEY) *Report on the Geology of the Lake Superior Land District. Part II. The Iron Region, together with General Geology*. Washington, A. Boyd Hamilton, 1851: 232-270.
 - Lettre de M. Desor sur l'unité du phénomène erratique, adressée à MM. Ch. Martins et Ed. Collomb. *BSGF* 8 (1850/51), séance du 02.12.1850: 64-72.
 - *Lettre sur l'unité du phénomène erratique, adressée à MM. Ch. Martins et Ed. Collomb*. Paris, (s.d.) [1851], 24 p. et 1 pl.¹
 - c Note sur l'existence de coquilles marines des mers actuelles dans le bassin du lac Ontario (Canada), jusqu'à l'altitude de 310 pieds. *BSGF* 8 (1850/51), séance du 19.05.1851: 420-423.
 - Une course géologique dans la forêt vierge. Lettres à mon ami B. [Fritz Berthoud]. *RS* 14 (1851): 441-456.
 - Une course géologique dans la forêt vierge. Seconde Lettre à M. F. B. *RS* 14 (1851): 546-563.
 - Une course géologique dans la forêt vierge. Troisième lettre à M. F. B. *RS* 14 (1851): 614-635.
 - a *Une course géologique dans la forêt vierge*. s.l., s.d. [1851]. 56 p. et 1 carte.
- 1852 On the fossil shells in the coarse drift of Long Island. *PBSNH* 4 (1851-54), séance du 07.01.1852: 180-181.
- On the difference of climates of Germany and New England. *PBSNH* 4 (1851-54), séance du 21.01.1852: 183.
 - On the diet of the *voyageurs* of the great western lakes and rivers. *PBSNH* 4 (1851-54), séance du 04.02.1852: 187.
 - (Avec H. D. ROGERS): On the equivalency in geological age, of the coal formation of the United States, and the Anthraciferous strata of France, in the departments of Mayenne and Sarthe. *PBSNH* 4 (1851-54), séance du 18.02.1852: 189-192.

¹ Contient la réponse d'Edouard Collomb, puis des observations de Constant Prévost.

- a *Trial of the action of Edward Desor, Plff. versus Chas. H. Davis, Deft. before the Circuit Court of the United States, for the district of Massachusetts; for breach of contract to write a book on The Geological Effects of the Tidal Currents of the Ocean. Tried before His Honor Peleg Sprague. Charles M. Ellis, Esq., Counsel for the Plaintiff. Hon. Rufus Choate and Wm. Minot, Jr., Esq., Counsel for the Defendant.* Boston, Stacy and Richardson, 1852, 67 p.
- b On the drift of Lake Superior. *American Journal of Science and Arts* 13 (1852): 93-109.
- g Post-pliocene of the Southern States. *American Journal of Science and Arts* 14 (1852): 49-59.
- Ueber den Parallelismus der Diluvialgebilde und erratischen Phänomene in der Schweiz, dem Norden von Europa und Nordamerika. *Zeitschrift der Deutschen Geologischen Gesellschaft* 4 (1852): 669-679.
- Ueber den Parallelismus der Diluvial-Gebilde und erratischen Phänomene in der Schweiz, dem Norden von Europa und Nord-Amerika. In (éd. Dr. Fresenius & Dr. Braun): *Amtlicher Bericht über die 29. Versammlung der Gesellschaft deutscher Naturforscher und Aerzte zu Wiesbaden im September 1852.* Wiesbaden, Kreidel & Niedner: 149-155.
- Lettre de M. Desor sur les drifts de l'Amérique du Nord. *BSGF* 9 (1851/52), séance du 01.12.1851: 94-96.
- Sur la Carte géologique du lac Supérieur, de MM. Foster et Whitney. *BSGF* 9 (1851/52), séance du 05.04.1852: 280-281.
- Note sur le terrain quaternaire de l'Amérique du Nord. *BSGF* 9 (1851/52), séance du 05.04.1852: 281-285.
- Lettre de M. Desor sur les travaux géologiques aux Etats-Unis. *BSGF* 9 (1851/52), séance du 05.04.1852: 312-320.
- c Recherches sur l'action glaciaire en Scandinavie et dans l'Amérique du nord. *BSSNN* II/3 (1846-1852), séance du 21.05.1852: 370-375.
- Sur les gisements de métaux du sol américain. *BSSNN* II/3 (1846-1852), séance du 04.06.1852: 375-379.
- Ueber die Schwemmformationen (drift) des Lake Superior. *Nordamerikanischer Monatsbericht für Natur- und Heilkunde* 4 (1852): 49-56, 97-101 et 145-150.
- f Mémoire sur les phénomènes erratiques de la Suisse comparés à ceux du nord de l'Europe et de l'Amérique. *Actes SHSN* 37 (1852): 90-113.
- *Mémoire sur les phénomènes erratiques de la Suisse comparés à ceux du nord de l'Europe et de l'Amérique.* Sion, D. Rachor, s.d. [1852], 24 p.
- Sur des oursins fossiles recueillis par M. Lardy à la montagne de Scex. *Actes SHSN* 37 (1852), séance du 19.08.1852: 71.
- c Sur la théorie des plissements appliquée par M. Rogers à la chaîne des Alleghanis. *Actes SHSN* 37 (1852), séance du 19.08.1852: 71.
- Phénomènes optiques à l'origine des mirages. *Actes SHSN* 37 (1852), séance du 18.08.1852: 119.
- Sur les drifts de l'Amérique du Nord. Lettre de M. Desor à M. E. Collomb. *Archives SPN* 20 (1852): 321.
- Sur le phénomène erratique du nord de l'Europe et de l'Amérique. (Compte rendu des travaux de la SHSN réunies à Sion, en Valais, les 17, 18 et 19 août 1852). *Archives SPN* 21 (1852): 180-183.
- Spatanques. (Compte rendu des travaux de la SHSN réunies à Sion, en Valais, les 17, 18 et 19 août 1852). *Archives SPN* 21 (1852): 185.
- d Structure des Alleghanis. (Compte rendu des travaux de la SHSN réunies à Sion, en Valais, les 17, 18 et 19 août 1852). *Archives SPN* 21 (1852): 185-187.
- Sur un fait nouveau signalé à l'occasion de mirage. (Compte rendu des travaux de la SHSN réunies à Sion, en Valais, les 17, 18 et 19 août 1852). *Archives SPN* 21 (1852): 194.
- Carte de la distribution du drift américain. (Compte rendu des travaux de la SHSN réunies à Sion, en Valais, les 17, 18 et 19 août 1852). *Archives SPN* 21 (1852): 194.
- 1853 Jodführende Steine von Saxon. *Zeitschrift der Deutschen Geologischen Gesellschaft* 5 (1853): 639-640.
- Ueber den Niagara-fall. *Zeitschrift der Deutschen Geologischen Gesellschaft* 5 (1853): 643-644.
- Sur le gisement de la roche iodurée de Saxon. *Actes SHSN* 38 (1853): 35-37 et 1 pl.
- Notice sur les échinides du terrain nummulitique des Alpes, avec les diagnoses de plusieurs espèces et genres nouveaux. *Actes SHSN* 38 (1853): 270-279.
- *Notice sur les échinides du terrain nummulitique des Alpes, avec les diagnoses de plusieurs espèces et genres nouveaux.* Porrentruy, V. Michel, 1853, 12 p.
- Du climat des Etats-Unis et de ses effets sur les habitudes et les moeurs. *Actes SHSN* 38 (1853): 138-150.
- b *Du climat des Etats-Unis et de ses effets sur les habitudes et les moeurs.* Porrentruy, V. Michel, s.d. [1853], 15 p..
- Du climat des Etats-Unis et de ses effets sur les habitudes et les moeurs. *RS* 16 (1853): 742-752.
- Climat de l'Amérique. (Trente-huitième session de la SHSN, tenue à Porrentruy, les 2, 3 et 4 août 1853). *Archives SPN* 24 (1853): 51.
- Eaux de Saxon. (Trente-huitième session de la SHSN, tenue à Porrentruy, les 2, 3 et 4 août 1853). *Archives SPN* 24 (1853): 54-55.
- Les échinides du terrain nummulitique des Alpes. *Archives SPN* 24 (1853): 141-149.
- c Observations à propos de la théorie de M. Quinquerez sur la formation du fer sidérolithique. *BSSNN* III/1 (1853-1855), séance du 12.11.1852: 3-4.
- Sur la sécheresse du climat américain. *BSSNN* III/1 (1853-1855), séance du 12.11.1852: 4-7.
- Observations de M. Merian sur les brouillards. *BSSNN* III/1 (1853-1855), séance du 03.12.1852: 25-26.
- Sur la reproduction médusipare des polypes. *BSSNN* III/1 (1853-1855), séance du 17.12.1852: 26-31.
- Observation sur les travaux météorologiques de M. Kopp. *BSSNN* III/1 (1853-1855), séance du 14.01.1853: 48.
- Recherches sur la distribution des animaux marins sur les côtes américaines, de Boston à New-York. *BSSNN* III/1 (1853-1855), séance du 25.02.1853: 54-57.
- Sur l'influence vénéneuse du *Rhus renata*. *BSSNN* III/1 (1853-1855), séance du 25.02.1853: 57.

- L'observatoire magnétique de M. Lefroy, à Toronto. *BSSNN* III/1 (1853-1855), séance du 25.02.1853: 66.
- Observations contre la théorie de la formation des filons métalliques par la fusion. *BSSNN* III/1 (1853-1855), séance du 18.03.1853: 67.
- Sur l'effet que la vue de la couleur rouge produit sur les serpents. *BSSNN* III/1 (1853-1855), séance du 18.03.1853: 67-68.
- Sur l'apparition régulière d'une espèce de cigale en Amérique. *BSSNN* III/1 (1853-1855), séance du 08.04.1853: 68-70.
- Sur l'implantation des cheveux chez les Buschmen. *BSSNN* III/1 (1853-1855), séance du 08.04.1853: 70.
- Présentation d'une roche iodurée et d'un échantillon d'eau de Saxon en Valais. *BSSNN* III/1 (1853-1855), séance du 29.05.1853: 86-89.
- Source d'eau iodée des environs de Saxon en Valais, avec une inscription probablement romaine. *BSSNN* III/1 (1853-1855), séance du 29.05.1853: 89-90.
- a De l'esclavage aux Etats-Unis. A l'occasion de *La Case de l'oncle Tom* (Uncle Tom's cabine), par Mad. H. Stowe-Beecher. *RS* 16 (1853): 23-43.
- *De l'esclavage aux Etats-Unis. A l'occasion de La Case de l'oncle Tom (Uncle Tom's cabine), par Mad. H. Stowe-Beecher. s. l., s. d. [1853], 21 p.*

- 1854 Tableau de M. R. Blanchet sur les dictons et adages relatifs au temps et aux phénomènes météorologiques dans le canton de Vaud. *BSSNN* III/2 (1853-1855), séance du 11.11.1853: 95.
- Brochure de M. Mousson sur les tables tournantes. *BSSNN* III/2 (1853-1855), séance du 11.11.1853: 96.
 - Présentation par M. Kopp du plan élaboré avec M. Desor pour le monument météorologique. *BSSNN* III/2 (1853-1855), séance du 13.01.1854: 116.
 - c Influence des circonstances locales sur la propagation du son (à propos d'un mémoire de M. de Humboldt). *BSSNN* III/2 (1853-1855), séance du 10.02.1854: 122-124.
 - Cicatrisation de l'écorce sur un bois de daim cloué par des chasseurs en Amérique. *BSSNN* III/2 (1853-1855), extrait d'une séance du 07.04.1841, reproduite après le 06.03.1854: 134.
 - Sur l'ouvrage de M. Thiollière, Description des poissons fossiles des gisements coralliens du Jura dans le Bugey. *BSSNN* III/2 (1853-1855), séance du 19.05.1854: 151-152.
 - Présentation d'un atlas de vues des Alpes, publié par M. Dolfus-Ausset. *BSSNN* III/2 (1853-1855), séance du 19.05.1854: 152.
 - c Correspondance avec M. Morlot, sur les caractères particuliers de divers dépôts glaciaires de la Suisse. *BSSNN* III/2 (1853-1855), séance du 26.05.1854: 152-155.
 - f Lettre de M. Desor sur les dépôts des environs de Lausanne. *BSSNN* III/2 (1853-1855), séance du 26.05.1854: 155-156.
 - Les cascades du Niagara et leur marche rétrograde. *BSSNN* III/2 (1853-1855): 157-171, avec 1 carte et 1 pl.
 - *Les cascades du Niagara et leur marche rétrograde.* Neuchâtel, H. Wolfrath, 1854, 20 p. et 2 pl.
 - Quelques mots sur l'étage inférieur du groupe Néocomien (étage Valanginien). Suivi d'une énumération et diagnose des espèces d'Echinides de l'étage valanginien. *BSSNN* III/2 (1853-1855): 172-180.
 - b *Quelques mots sur l'étage inférieur du groupe Néocomien (étage Valanginien).* Neuchâtel, H. Wolfrath, 1854, 11 p.
 - Über die Infra-neokomischen Bildungen (Terrain valanginien) und deren charakteristisch Echiniten. *Neues Jahrbuch für Mineralogie, Geognosie, Geologie und Petrefakten-Kunde* 1854: 310-313.
 - a Une dernière ascension. *RS* 17 (1854): 3-21.
 - *Une dernière ascension.* Neuchâtel, Wolfrath, 1854, 25 p.
 - Ueber das Néocomien bei Neuchâtel. *Actes SHSN* 39 (1854), séance du 25.07.1854: 37.
 - Zweifel gegen den Crioceraskalk von Escher von der Linth, bei St. Gallen. *Actes SHSN* 39 (1854), séance du 25.07.1854: 41.
 - Vortrag einer Eingabe Morlots über die Quaternen-Gebilde des Rhonegebietes. *Actes SHSN* 39 (1854), séance du 25.07.1854: 44.
 - d Ueber die Höhe- oder Nebelbedingten Schwankungen des Schalles. *Actes SHSN* 39 (1854), séance du 26.07.1854: 59-60.

- 1855 Méthode d'étude de l'odeur du brouillard. *BSSNN* III/3 (1853-1855), séance du 17.11.1854: 184.
- d Intensité du son à de grandes hauteurs. *BSSNN* III/3 (1853-1855), séance du 17.11.1854: 185.
 - c Influence des brouillards sur le son. *BSSNN* III/3 (1853-1855), séance du 17.11.1854: 185.
 - c Travaux de M. Forel sur le village lacustre de Morges. *BSSNN* III/3 (1853-1855), séance du 01.12.1854: 189.
 - Lettre de M. Schuttleworth sur la formation du Loess. *BSSNN* III/3 (1853-1855), séance du 01.12.1854: 189-190.
 - Analyse de l'ouvrage de MM. Schlagintweit sur leurs dernières observations dans les Alpes, et particulièrement dans le groupe du Mont-Rose. *BSSNN* III/3 (1853-1855), séance du 12.01.1855: 198.
 - Compte-rendu de l'ouvrage de M. Schultze sur les Foraminifères. *BSSNN* III/3 (1853-1855), séance du 09.02.1855: 199-200.
 - Lettre de M. Schuttleworth sur la valeur relative du genre, de l'espèce et des principes de la classification en général. *BSSNN* III/3 (1853-1855), séance du 09.02.1855: 201.
 - Une oie sauvage à proximité du rivage du lac. *BSSNN* III/3 (1853-1855), séance du 09.03.1855: 203.
 - Extrait d'une lettre de M. Dove à M. Desor, sur la rareté des observations météorologiques en Suisse. *BSSNN* III/3 (1853-1855), séance du 19.04.1855: 206.
 - b Présentation du *Synopsis des Echinides fossiles*. *BSSNN* III/3 (1853-1855), séance du 19.04.1855: 207-208.
 - Observations sur les taches grasses observées à la surface du lac. *BSSNN* III/3 (1853-1855), séance du 05.05.1855: 209-210.
 - Corrections à faire sur la carte géologique du canton (à propos des plissements du Val-de-Travers). *BSSNN* III/3 (1853-1855), séance du 05.05.1855: 210.
 - Observations sur la coloration des ombres des nuages sur le lac. *BSSNN* III/3 (1853-1855), séance du 18.05.1855: 212-213.

- La limite supérieure des polis glaciaires dans les Alpes. Réponse à M. A. Schlagintweit. *BSSNN* III/3 (1853-1855): 241-254¹.
- *La limite supérieure des polis glaciaires dans les Alpes. Réponse à M. A. Schlagintweit.* Neuchâtel, Wolfrath, 1855, 15 p. et 1 pl.
- a Les plissements du Val-de-Travers. *BSSNN* III/3 (1853-1855): 265-272 et 1 pl.
- *Les plissements du Val-de-Travers.* Neuchâtel, H. Wolfrath, 1855, 11 p. et 1 pl.
- Observation sur les recherches de M. Lory sur le terrain nummulitique du département des Hautes-Alpes. *BSGF* 12 (1854/55), séance du 06.11.1854: 31-32.
- f Le Val d'Anniviers. *RS* 18 (1855): 1-17 et 112-130.
- *Le Val d'Anniviers.* Neuchâtel, H. Wolfrath, 1855, 36 p.
- Effets plus forts du tremblement de terre sur les terrains meubles ou humides. *Actes SHSN* 40 (1855), séance du 30.07.1855: 37.
- Sur la distribution des blocs erratiques dans le Val-de-Travers. *Actes SHSN* 40 (1855), séance du 31.07.1855: 43.
- Sur les phénomènes sidérolitiques dans le Valangien. *Actes SHSN* 40 (1855), séance du 31.07.1855: 45.
- Sur une couche de marne entre le valangien et le portlandien. *Actes SHSN* 40 (1855), séance du 31.07.1855: 48-49.
- Observations sur les travaux de M. Pidancet sur le développement de la série néocomienne dans le bas du Jura et la Haute-Saône. *Actes SHSN* 40 (1855), séance du 31.07.1855: 49.
- Sur les limites du valangien du canton de Neuchâtel. *Actes SHSN* 40 (1855), séance du 01.08.1855: 50-51.
- Sur la forme du fond des vallées du Jura neuchâtelois. *Actes SHSN* 40 (1855), séance du 01.08.1855: 51.

1856b *L'orographie du Jura. Introduction à un cours de géologie jurassienne.* Neuchâtel, C. Leidecker et A. Combe, 1856, 16 p.

- c Observations sur la coupe géologique du tunnel projeté pour le chemin de fer de la Chaux-de-Fonds. *BSSNN* IV/1 (1856-58), séance du 28.11.1855: 3.
- Résumé des observations faites par le Chanoine Rion, à l'occasion du tremblement de terre du Valais. *BSSNN* IV/1 (1856-58), séance du 07.12.1855: 3-4.
- Découverte de piquants de goniopygus au Mail. *BSSNN* IV/1 (1856-58), séance du 20.12.1855: 11.
- Publicité à donner au rapport météorologique de 1855. *BSSNN* IV/1 (1856-58), séance du 11.01.1856: 12.
- Présentation de la 3e livraison du *Synopsis des échinides fossiles*. *BSSNN* IV/1 (1856-58), séance du 22.02.1856: 49.
- Sur le clivage et la foliation des roches. *BSSNN* IV/1 (1856-58), séance du 09.05.1856: 54-55.
- d Importance des études géologiques relatives à la construction des tunnels. *BSSNN* IV/1 (1856-58), séance du 09.05.1856: 56.
- e Note sur le tunnel du Hauenstein et les difficultés qui s'y rencontrent. *BSSNN* IV/1 (1856-58): 123-128 et 1 pl.
- *Note sur le tunnel du Hauenstein et les difficultés qui s'y rencontrent.* Neuchâtel, H. Wolfrath, 1856, 8 p. et 1 pl.
- Note sur la classification des cidarides (famille de l'ordre des échinides). *BSSNN* IV/1 (1856-58): 129-142 et 1 pl.
- *Note sur la classification des cidarides (famille de l'ordre des échinides).* Neuchâtel, H. Wolfrath, 1856, 16 p. et 1 pl.
- Le Jura. Sa physionomie. — Théorie de M. Thurmann. *RS* 19 (1856): 14-27.
- f Les tunnels du Jura. *RS* 19 (1856): 718-737 et 1 pl.
- *Les tunnels du Jura.* Neuchâtel, C. Leidecker et A. Combe, 1856, 24 p. et 1 pl.
- i Ascension du Wetterhorn. Album suisse, Mélanges de littérature et d'histoire nationale [*Étrennes helvétiques*] 1 (1856): 305-319.
- g Lettre de M. Desor sur la trouvaille par M. Gressly de restes d'un énorme dinosaurien. *BSGF* 9 (1855/56), séance du 03.03.1856: 369.
- Ueber die Eintheilung der Echiniden. *Actes SHSN* 41 (1856), séance du 26.08.1856: 64.
- a Vorschlag einer zweisprachigen Nomenclatur zur Bezeichnung einiger geologischen Begriffe. *Actes SHSN* 41 (1856), séance du 26.08.1856: 68-69.
- Principes de classification des échinides (Quarante et unième session de la SHSN). *Archives SPN* 33 (1856): 53.
- h Histoire du lac de Neuchâtel. *Almanach de la République et Canton de Neuchâtel* 1 (1857): 36-41 et 1 pl.

1857a Ueber fossile Säugethiere des Jura. *Actes SHSN* 42 (1857), séance du 17.08.1857: 37.

- b Ueber die geologischen Verhältnisse in der Umgebung von Neuenburg. *Actes SHSN* 42 (1857), séance du 18.08.1857: 55-57.
- Die fossile Pflanzenwelt als wichtigster Faktor zur Bestimmung der früheren klimatischen Verhältnisse. *Actes SHSN* 42 (1857), séance du 18.08.1857: 60.
- Analogie des Säntisgebirges mit dem Jura. *Actes SHSN* 42 (1857), séance du 18.08.1857: 62-63.
- Ueber die Epoche der Hebungzeit des Jura. *Actes SHSN* 42 (1857), séance du 19.08.1857: 70.
- Ueber die Strahlthiere. *Actes SHSN* 42 (1857), séance du 19.08.1857: 83.

- d Le pays d'Appenzell. A propos de la réunion des naturalistes suisses à Trogen. Lettre à M. le Rédacteur de la Revue suisse. *RS* 20 (1857): 569-579.
- Note sur le genre *Galerites*. *BSSNN* IV 2 (1856/57), séance du 16.02.1857: 416-418.
 - Urgence de l'achat d'instruments nécessaires aux observations météorologiques. *BSSNN* IV/2 (1856-58), séance du 14.11.1856: 148.
 - Carte spéciale du Jura, de Ziegler. *BSSNN* IV/2 (1856-58), séance du 19.12.1856: 153.
 - Présentation d'une notice de M. Pillot contre l'existence du Valangien. *BSSNN* IV/2 (1856-58), séance du 23.01.1857: 154.
 - Matériaux rassemblés par le Chanoine Rion sur les tremblements de terre du Valais. *BSSNN* IV/2 (1856-58), séance du 23.01.1857: 155.
 - Analyse d'un mémoire de M. Contejean, sur l'improbabilité d'un changement de climat dans le Montbéliard. *BSSNN* IV/2 (1856-58), séance du 06.02.1857: 155-158.
 - Rendu-compte d'une course géologique dans les gorges de l'Areuse et du Seyon. *BSSNN* IV/2 (1856-58), séance du 24.04.1857: 166.
 - De la décomposition des cailloux alpins. *BSSNN* IV/2 (1856-58), séance du 05.05.1857: 167.
 - Lettre de M. Lesquereux sur sa collection de mousses américaines. *BSSNN* IV/2 (1856-58), séance du 05.05.1857: 171.
 - Remarques sur la théorie des prairies de M. Lesquereux. *BSSNN* IV/2 (1856-58): 191-196.
 - Remarques sur la théorie des prairies de M. Lesquereux. Neuchâtel, H. Wolfrath et Metzner, 1857: 22-27.
 - Note sur la structure des eugeniocrines et de quelques autres fossiles analogues de l'Oxfordien calcaire des Laegern (Argovie). *BSSNN* IV/2 (1856-58): 197-202 et 1 pl.
 - Note sur la structure des eugeniocrines et de quelques autres fossiles analogues de l'Oxfordien calcaire des Laegern (Argovie). Neuchâtel, H. Wolfrath et Metzner, 1857, 8 p. et 1 pl.
- c Histoire du lac de Neuchâtel. Suite des poissons du lac. *Almanach de la République et Canton de Neuchâtel* 2 (1858): 27-32 et 1 pl.

1855-58a *Synopsis des échinides fossiles*. Paris, C. Reinwald / Wiesbaden, Kreidel & Niedner, 1858 (2 vol.: LXVIII, 490 p. & un *Atlas*, XLIV et 44 p.).

1858a Les sources du Jura. *RS* 21 (1858): 14-22.

- *Les sources du Jura. Fragment*. Neuchâtel, C. Leidecker, 1858, 11 p.
 - Sur les terrains glaciaires. *BSSNN* IV/3 (1856-58), séance du 18.12.1857: 307-309.
- b Invasion de sources dans le tunnel du Hauenstein. *BSSNN* IV/3 (1856-58), séance du 05.03.1858: 318-321.
- c Collection d'objets celtiques du lac de Bienne et du lac de Neuchâtel. *BSSNN* IV/3 (1856-58), séance du 09.04.1858: 327-328.
- Sur les roches polies. *BSSNN* IV/3 (1856-58), séance du 09.04.1858: 330-331.
 - Buste de M. Thurmann. *BSSNN* IV/3 (1856-58), séance du 23.04.1858: 331.
 - Diverses périodes distinguées dans les stations lacustres. *BSSNN* IV/3 (1856-58), séance du 23.04.1858: 332-333.
 - Céramique lacustre. *BSSNN* IV/3 (1856-58), séance du 23.04.1858: 333-334.
 - Métaux dans l'antiquité helladique et égyptienne. *BSSNN* IV/3 (1856-58), séance du 23.04.1858: 334.
 - Sur la table d'orientation de la chaîne des Alpes. *BSSNN* IV/3 (1856-58), séance du 21.05.1858: 339.
 - Médaille romaine trouvée à la Maladière. *BSSNN* IV/3 (1856-58), séance du 21.05.1858: 340.
 - Décès de Jean Müller, naturaliste de Berlin. *BSSNN* IV/3 (1856-58), séance du 21.05.1858: 340-341.
 - Découverte d'un ruisseau et d'un dépôt de tourbe dans le tunnel de St-Blaise. *BSSNN* IV/3 (1856-58), séance du 12.06.1858: 342-343.
 - (Avec Ch. KOPP) Du gisement et de l'analyse des roches asphaltiques de la mine d'asphalte de Saint-Aubin (canton de Neuchâtel). *BSSNN* IV/3 (1856-58): 358-362.
- c (Avec A. GRESSLY) Note sur la structure géologique du Plateau de Trois-Rods. Extrait du rapport de MM. E. Desor et A. Gressly à la direction du chemin de fer Franco-Suisse. *BSSNN* IV/3 (1856-58): 440-449.
- d (Avec A. GRESSLY) *Carte géologique de la partie orientale du Jura neuchâtelois, d'après la Carte manuscrite d'Ostervald*. Lithographie de F. Gendre, coloriée à la main¹.
- h Histoire du lac de Neuchâtel. Suite et fin des poissons du lac. *Almanach de la République et Canton de Neuchâtel* 3 (1859): 27-31 et 1 pl.
- Les lacs de la Suisse (Neuchâtel, Société d'utilité publique). *L'Electeur* 20.01.1859.

1859 Rôle de la mer dans le phénomène des époques diluviennes et glaciaires (Quarante-troisième session de la SHSN, réunie à Berne le 1er août 1858). *Archives SPN* 3 (1858): 129-130.

- Terrain jurassique du Jura (Quarante-troisième session de la SHSN, réunie à Berne le 1er août 1858). *Archives SPN* 3 (1858): 131.
- Des glaciers (Neuchâtel, Société d'utilité publique). *L'Electeur* 18.01.1859.
- Des glaciers (Neuchâtel, Société d'utilité publique). *L'Electeur* 20.01.1859.

¹ Cette carte était insérée dans les *Mémoires de la SSNN* IV/1 (1859), *Etudes géologiques sur le Jura neuchâtelois*.

- (Avec A. GRESSLY) Etudes géologiques sur le Jura neuchâtelois. *Mémoires de la SSNN* IV/1 (1859), VIII, 160 p. et 2 pl.
- a (Avec A. GRESSLY) *Etudes géologiques sur le Jura neuchâtelois*. Neuchâtel, C. Leidecker, 1859, VIII, 160 p. et 2 pl.
- f Objets en fer trouvés dans le lac devant Marin. *BSSNN* V/1 (1858-61), séance du 19.11.1858: 4-5.
- Expériences relatives au vase évaporatoire. *BSSNN* V/1 (1858-61), séance du 19.11.1858: 6.
- Grotte de Rochefort. *BSSNN* V/1 (1858-61), séance du 03.12.1858: 8-10.
- Fontaines de Peseux. *BSSNN* V/1 (1858-61), séance du 03.12.1858: 11-13.
- b Justesse des prévisions de la coupe idéale du tunnel du Mont-Sagne. *BSSNN* V/1 (1858-61), séance du 03.12.1858: 13.
- Objets en bronze trouvés près d'Auvernier. *BSSNN* V/1 (1858-61), séance du 28.01.1859: 14.
- Analyse par M. Wöhler de l'aérolithe tombé en Transylvanie. *BSSNN* V/1 (1858-61), séance du 28.01.1859: 15.
- Remarque sur la différence entre les deux vallées inférieures de notre canton. *BSSNN* V/1 (1858-61), séance du 25.02.1859: 22.
- Diverses trouvailles celtiques dans les lacs. *BSSNN* V/1 (1858-61), séance du 11.03.1859: 24-25.
- Observations sur les travaux de M. Ladame sur les vents. *BSSNN* V/1 (1858-61), séance du 27.05.1859: 52-53.
- c Observations géologiques faites en Provence. *BSSNN* V/1 (1858-61), séance du 03.06.1859: 54-59.
- Remarques sur la notice de M. Ladame à propos du changement d'état des corps. *BSSNN* V/1 (1858-61), séance du 27.05.1859: 52-53.
- Mittheilungen über die ersten Anwohner des Neuenburgersees, und Unterschiede zwischen denen und die Niederlassungen am Meerufer in Dänemark. *Actes SHSN* 43 (1859), séance du 02.08.1858: 38.
- d Objections contre l'hypothèse de M. Morlot, de deux époques glaciaires successives, alternées avec deux époques de diluvium. *Actes SHSN* 43 (1859), séance du 03.08.1858: 54.
- Sur les terrains du Jura suisse supérieur. *Actes SHSN* 43 (1859), séance du 03.08.1858: 54.
- c Histoire du lac de Neuchâtel (suite). Mollusques et crustacés. *Almanach de la République et Canton de Neuchâtel* 4 (1860): 33-41 et 1 pl.

1860a De la physionomie des lacs suisses. *RS* 23 (1860): 3-17 et 1 pl., et 139-150.

- *De la physionomie des lacs suisses*. Neuchâtel, F. Marolf, 1860, 28 p. et 1 pl.
- Sur un ombre-chevalier. *BSSNN* V/2 (1858-61), séance du 09.12.1859: 185.
- g Observations sur un mémoire de M. de Mortillet, sur les terrains qui affluent le long des chemins de fer d'Italie. *BSSNN* V/2 (1858-61), séance du 09.12.1859: 185-188.
- Appui de la Société à la pisciculture. *BSSNN* V/2 (1858-61), séance du 20.01.1860: 197.
- Objets d'antiquités celtiques de Concise et de Corcelettes. *BSSNN* V/2 (1858-61), séance du 20.01.1860: 204.
- Soutien à l'établissement de pisciculture du Dr. Vouga. *BSSNN* V/2 (1858-61), séance du 03.02.1860: 205.
- Sur l'orientation de la concavité des cirques. *BSSNN* V/2 (1858-61), séance du 03.02.1860: 206-209.
- c Antiquités d'Amiens et terrains diluviens. *BSSNN* V/2 (1858-61), séance du 03.02.1860: 206-209.
- Pipes gravées trouvées dans d'anciens tombeaux d'Amérique *BSSNN* V/2 (1858-61), séance du 03.02.1860: 209.
- Météore lumineux du 20 janvier. *BSSNN* V/2 (1858-61), séance du 03.02.1860: 212.
- Acquisition d'échantillons d'animaux du Japon par M. Lindau. *BSSNN* V/2 (1858-61), séance du 03.02.1860: 214-215.
- f Observations sur des haches de qualité médiocre d'Abbeville. *BSSNN* V/2 (1858-61), séance du 17.02.1860: 216.
- Accroissement du tronc des sapins. *BSSNN* V/2 (1858-61), séance du 16.03.1860: 218-219.
- Encouragement des progrès de la météorologie à Neuchâtel. *BSSNN* V/2 (1858-61), séance du 08.06.1860: 240.
- Observations géologiques en Lombardie. *BSSNN* V/2 (1858-61), séance du 08.06.1860: 241-245.
- d Recherches lacustres en Lombardie. *BSSNN* V/2 (1858-61), séance du 08.06.1860: 245-246.
- Recherches à entreprendre pour trouver de l'eau aux environs de Neuchâtel. *BSSNN* V/2 (1858-61), séance du 08.06.1860: 247.
- b Histoire du lac de Neuchâtel (suite). Les habitations lacustres. *Almanach de la République et Canton de Neuchâtel* 5 (1861): 44-49 et 1 pl.
- c Quelques considérations sur les habitations lacustres des lacs de Suisse et d'Italie. *Almanach de Neuchâtel* (1861) 16 p. et 1 pl.

1861 Remarques sur des oursins fossiles présentés par M. l'abbé Stoppani. *Actes SHSN* 44 (1861), séance du 12.09.1860: 27.

- Observations sur la roche dite Majolica, présentée par M. de Mortillet. *Actes SHSN* 44 (1861), séance du 12.09.1860: 29.
- a Quelques considérations sur la classification des lacs, à propos des bassins du revers méridional des Alpes. *Actes SHSN* 44 (1861): 123-134.
- *Quelques considérations sur la classification des lacs, à propos des bassins du revers méridional des Alpes*. Lugan (sic), Veladini, 1861, 15 p.
- d Dernières découvertes en Suisse d'antiquités celtiques. *BSSNN* V/3 (1858-61), séance du 09.11.1860: 394-397.
- Erreur sur une station lacustre des bords du lac d'Isèo. *BSSNN* V/3 (1858-61), séance du 09.11.1860: 398.
- Antiquités burgondes et incinérations contemporaines des Lacustres à Sion. *BSSNN* V/3 (1858-61), séance du 09.11.1860: 398-399.
- Origine de la race celtique et rattachement aux Etrusques. *BSSNN* V/3 (1858-61), séance du 09.11.1860: 399.
- Sur l'exploitation des pilotis, et la nécessité de faire un relevé complet des stations lacustres. *BSSNN* V/3 (1858-61), séance du 23.11.1860: 400.
- Lacunes de l'ouvrage de M. Bühler sur le lac de Constance. *BSSNN* V/3 (1858-61), séance du 23.11.1860: 401.

- Eclipse du 18 juillet 1860 à Combe-Varin. *BSSNN* V/3 (1858-61), séance du 09.11.1860: 404.
- Lettre de M. Sacc sur le ver à soie de l'aylanthe. *BSSNN* V/3 (1858-61), séance du 07.12.1860: 404-405.
- Les antiquités de Robenhausen. *BSSNN* V/3 (1858-61), séance du 07.12.1860: 406.
- Forme de la lune. *BSSNN* V/3 (1858-61), séance du 09.11.1860: 407.
- i Discussions actuelles sur l'antiquité de la race humaine. *BSSNN* V/3 (1858-61), séance du 21.12.1860: 409-410.
- l Des phases de la période diluvienne et de l'apparition de l'homme sur la terre (réponse à M. Ed. Collomb). *BSSNN* V/3 (1858-61): 423-436.
- m Des modifications que les faunes terrestres et lacustres ont subies pendant l'époque quaternaire (réponse à M. J. Pictet). *BSSNN* V/3 (1858-61): 437-444 et 1 pl.
- o *Des phases de la période diluvienne et de l'apparition de l'homme sur la terre (réponse à M. Ed. Collomb). Suivi par Des modifications que les faunes terrestres et lacustres ont subies pendant l'époque quaternaire (réponse à M. J. Pictet)*¹. s.l., s.d. [1861], 24 p.
- n (Avec E. COLLOMB) *De l'ancienneté de l'homme. Lettre de M. Ed. Collomb et réponse de M. Ed. Desor*. Neuchâtel, Wolfrath et Metzner, 1861, 39 p.²
- Proposition pour une réunion hebdomadaire de la Société. *BSSNN* V/3 (1858-61), séance du 11.01.1861: 451.
- g Sur la nature du bronze dont sont formés les objets antiques trouvés dans les lacs et dans d'autres lieux. *BSSNN* V/3 (1858-61), séance du 18.01.1861: 453-455.
- Observation sur la postériorité aux anciens âges de quelques fortifications vaudoises décrites par M. de Mandrot. *BSSNN* V/3 (1858-61), séance du 25.01.1861: 456.
- (Avec A. GRESSLY): Sur l'orographie et la géologie du Val-de-Travers. *BSSNN* V/3 (1858-61), séance du 01.02.1861: 458-460.
- Deux échantillons d'antiquités lacustres. *BSSNN* V/3 (1858-61), séance du 01.02.1861: 460.
- e Analyse de l'ouvrage de M. Troyon sur les habitations lacustres. *BSSNN* V/3 (1858-61), séance du 01.02.1861: 460-461.
- j Découvertes d'Amiens et Abbeville par M. Boucher de Perthes. *BSSNN* V/3 (1858-61), séance du 15.02.1861: 490-494.
- Epingle et pirogue d'Auvernier. *BSSNN* V/3 (1858-61), séance du 15.02.1861: 494-495.
- h Sur la nature du bronze dont sont formés les objets antiques trouvés dans les lacs et dans d'autres lieux. *BSSNN* V/3 (1858-61), séance du 15.02.1861: 495.
- Hache en serpentine pêchée devant Chevroux. *BSSNN* V/3 (1858-61), séance du 22.02.1861: 496.
- L'analogie entre des matériaux antéhistoriques. *BSSNN* V/3 (1858-61), séance du 22.02.1861: 496-497.
- f Nature du passage de l'âge de la pierre à l'âge du bronze, puis de ce dernier à l'âge du fer. *BSSNN* V/3 (1858-61), séance du 22.02.1861: 497.
- Antiquités lacustres. *BSSNN* V/3 (1858-61), séance du 22.02.1861: 497.
- Échantillons de minéraux rapportés d'Angleterre par M. Benguerel. *BSSNN* V/3 (1858-61), séance du 22.02.1861: 497.
- Horaire du Musée. *BSSNN* V/3 (1858-61), séance du 22.02.1861: 498.
- Présentation des "Matériaux pour la paléontologie suisse". *BSSNN* V/3 (1858-61), séance du 07.03.1861: 498-499.
- k Lettre de M. Gaudin sur la végétation contemporaine de l'homme primitif. *BSSNN* V/3 (1858-61), séance du 15.03.1861: 506-507.
- Observation sur la superposition des brouillards. *BSSNN* V/3 (1858-61), séance du 15.03.1861: 512.
- La station d'Auvernier et le problème des Steinbergs. *BSSNN* V/3 (1858-61), séance du 05.04.1861: 514-516.
- Rochers polis du Mail. *BSSNN* V/3 (1858-61), séance du 12.04.1861: 518-519.
- Esquisse de la vie de Théodore Parker. *RS* 24 (1861): 3-20.
- c Esquisse de la vie de Théodore Parker. In (éd. C. MAYER VON ESSLINGEN) *Album von Combe-Varin. Zur Erinnerung an Theodor Parker und Hans Lorenz Küchler*. Zürich, Schabelitz, 1861: 309-331 et 1 pl.
- *Esquisse de la vie de Théodore Parker*. s.l. s. d. [Zürich, 1861], 23 p.
- Ueber die Deutung der Schweizer-Seen. In (éd. C. MAYER VON ESSLINGEN) *Album von Combe-Varin. Zur Erinnerung an Theodor Parker und Hans Lorenz Küchler*. Zürich, Schabelitz, 1861: 1-32 et 1 pl.
- Neuenburgersee. In *Pfahlbauten. Vierter Bericht* (éd. F. KELLER). Zürich, 1861 [*Mittheilungen der antiquarischen Gesellschaft in Zürich* XIV/1]: 28.
- Sur la nécessité d'améliorer la qualité des planches des Denkschriften de la SHSN. *Actes SHSN* 45 (1861), séance du 22.08.1861: 28.
- Sur la difficulté à distinguer la formation des cailloux roulés du loëss proprement dit. *Actes SHSN* 45 (1861), séance du 21.08.1861: 71.
- Modifications de couleur à la carte géologique de la Suisse. *Actes SHSN* 45 (1861), séance du 21.08.1861: 72.
- Photographie d'une plume d'oiseau fossile, de l'ère jurassique. *Actes SHSN* 45 (1861), séance du 21.08.1861: 86.
- Station lacustre de La Tène. *Le Neuchâtelois* (Extrait des procès-verbaux de la SSNN, séance du 01.11.1861): 1-2.
- b Histoire du lac de Neuchâtel (suite). Les insectes du lac. *Almanach de la République et Canton de Neuchâtel* 6 (1862): 38-50 et 1 pl.

1862i Lettre au rédacteur du Neuchâtelois, sur les croissants lacustres. *Le Neuchâtelois* 30.10.1862: 2.

¹ Ce tiré à part comporte des "Remarques additionnelles", absentes dans le volume du *BSSNN*.

² Identique pour le reste à 1861o, ce tiré à part a été complété par "De l'homme fossile dans ses rapports avec l'ancienne extension des glaciers (lettre de M. Ed. Collomb à M. Ed. Desor)".

- h Sur les mesures prohibitives des gouvernements de Vaud et de Fribourg concernant les fouilles d'antiquités dans les eaux vaudoises et fribourgeoises. *Gazette de Lausanne* 02.12.1862.
- f Station lacustre de La Tène. *BSSNN* VI/1 (1862-1864), séance du 01.11.1861: 1-5.
- Antiquités trouvées dans le lac de Morat. *BSSNN* VI/1 (1862-1864), séance du 01.11.1861: 6.
 - Steinberg d'Auvernier. *BSSNN* VI/1 (1862-1864), séance du 15.11.1861: 8-9.
 - Plume fossile des calcaires de Solenhofen. *BSSNN* VI/1 (1862-1864), séance du 22.11.1861: 11.
- a Du mot May, comme terme géologique. *BSSNN* VI/1 (1862-1864), séance du 22.11.1861: 11.
- Mémoires de M. Ruttimeyer sur les animaux lacustres. *BSSNN* VI/1 (1862-1864), séance du 22.11.1861: 11.
 - Caverne à ossements d'Aurignac: travaux de M. Lartet. *BSSNN* VI/1 (1862-1864), séance du 22.11.1861: 11-12.
 - Blocs erratiques. *BSSNN* VI/1 (1862-1864), séance du 30.11.1861: 14.
 - Armes trouvées devant Port-Alban. *BSSNN* VI/1 (1862-1864), séance du 30.11.1861: 15.
- b Orthographe du mot maie. *BSSNN* VI/1 (1862-1864), séance du 30.11.1861: 15-16.
- Crâne humain lacustre d'Auvernier. *BSSNN* VI/1 (1862-1864), séance du 13.12.1861: 18-19.
 - Crâne humain lacustre d'Auvernier. *BSSNN* VI/1 (1862-1864), séance du 21.12.1861: 21-22.
 - Don de la Société d'émulation patriotique. *BSSNN* VI/1 (1862-1864), séance du 17.01.1862: 25.
 - Médailles celtiques. *BSSNN* VI/1 (1862-1864), séance du 17.01.1862: 25-26.
 - Station lacustre de Makelfingen, au bord du lac de Constance, et tumulus de la région. *BSSNN* VI/1 (1862-1864), séance du 17.01.1862: 26-27.
 - Station lacustre de l'âge de la pierre à Neuchâtel, en face de la Rotonde du Crêt. *BSSNN* VI/1 (1862-1864), séance du 24.01.1862: 27.
 - Garniture de fourreau ou d'épée gauloise de Marin. *BSSNN* VI/1 (1862-1864), séance du 31.01.1862: 30.
 - Exploration des pilotis du Crêt. *BSSNN* VI/1 (1862-1864), séance du 31.01.1862: 30-31.
 - Extension des glaciers du Tyrol. *BSSNN* VI/1 (1862-1864), séance du 31.01.1862: 31-33.
 - Éboulement à l'Écluse. *BSSNN* VI/1 (1862-1864), séance du 31.01.1862: 33-34.
 - Le spath-fluor. *BSSNN* VI/1 (1862-1864), séance du 31.01.1862: 34.
 - Moulages de la glace par M. Dolfuss. *BSSNN* VI/1 (1862-1864), séance du 14.02.1862: 35.
 - Carte géologique suisse. *BSSNN* VI/1 (1862-1864), séance du 14.02.1862: 35-36.
 - Caractères généraux de la houille des États-Unis. *BSSNN* VI/1 (1862-1864), séance du 28.02.1862: 38-42.
 - Publication des sceaux des souverains de Neuchâtel par M. de Wiss. *BSSNN* VI/1 (1862-1864), séance du 28.03.1862: 52.
 - Impression des noms des membres de la société dans le Bulletin. *BSSNN* VI/1 (1862-1864), séance du 15.04.1862: 53.
- g Recherches de M. Clément dans les tumulus de St-Aubin. *BSSNN* VI/1 (1862-1864), séance du 15.04.1862: 57-58.
- Végétation très précoce de cette année. *BSSNN* VI/1 (1862-1864), séance du 02.05.1862: 59-60.
 - De l'orographie des Alpes dans ses rapports avec la géologie. *BSSNN* VI (1862-1864): 147-211 et 1 carte.
- d *De l'orographie des Alpes dans ses rapports avec la géologie*. Neuchâtel, H. Wolfrath et Metzner, 1862, 70 p. et 1 carte.
- Gegen die Theorie von Ramsay, über die Bildung der schweizer Alpenseen. *Actes SHSN* 46 (1862), séance du 23.09.1862: 150.
 - Bemerkungen über die Arbeit von Hrn. Moesch, über das Weisse Jura der Kantone Solothurn und Bern. *Actes SHSN* 46 (1862), séance du 24.09.1862: 167-168.
 - Poires de seconde récolte (Extrait des procès-verbaux de la SSNN, séance du 30.11.1861). *Actes SHSN* 46 (1862): 323.
 - Influence des glaciers sur la configuration du sol dans la chaîne des Alpes (Quarante-sixième session de la SHSN, réunie à Lucerne les 23, 24 et 25 septembre 1862). *Archives SPN* 15 (1862): 140-141.
- e Les constructions lacustres du lac de Neuchâtel. *BURS* 15 (1862): 494-512 et 629-645.
- c Histoire du lac de Neuchâtel (suite). Les plantes du lac. *Almanach de la République et Canton de Neuchâtel* 7 (1863): 30-33 et 1 pl.

1863f *Die Pfahlbauten des Neuenburger Sees*. Neuchâtel, E. Klingebell, 1863, 36 p. et 1 pl. (trad. C. MAYER).

- Art. XIV. Geology of the Alps. In John BALL, *The Alpine Guide. Part I: A Guide to the western Alps*. London, Longman, Green, Longman, Roberts and Green, 1863: LXXIV-CXXXV.
 - Recherches à entreprendre à la grotte des Vernières. *BSSNN* VI/2 (1862-1864), séance du 07.11.1862: 264.
- j Sur l'accueil des travaux archéologiques et historiques à la SSNN. *BSSNN* VI/2 (1862-1864), séance du 07.11.1862: 264.
- Stations météorologiques du canton. *BSSNN* VI/2 (1862-1864), séance du 21.11.1862: 264-265.
 - Croissants en argile et perle d'ambre pêchés à Corailod. *BSSNN* VI/2 (1862-1864), séance du 21.11.1862: 269-270.
 - Explorations dans les lacs d'Italie. *BSSNN* VI/2 (1862-1864), séance du 21.11.1862: 270.
 - Sur l'Histoire de la physique du globe, par M. Studer. *BSSNN* VI/2 (1862-1864), séance du 21.11.1862: 270.
 - Nomination de membres honoraires. *BSSNN* VI/2 (1862-1864), séance du 05.12.1862: 271.
 - Lignite de Schöng, près de Pfäffikon. *BSSNN* VI/2 (1862-1864), séance du 05.12.1862: 272.
 - Débris lacustres de Corailod. *BSSNN* VI/2 (1862-1864), séance du 05.12.1862: 273.
 - Vote des stations météorologiques par le Grand-Conseil. *BSSNN* VI/2 (1862-1864), séance du 19.12.1862: 273.
 - Observations sur les trouvailles de M. Oetz à la grotte des Trois-Rods. *BSSNN* VI/2 (1862-1864), séance du 19.12.1862: 276.
 - Structure des montagnes de la Savoie. *BSSNN* VI/2 (1862-1864), séance du 23.01.1863: 286-287.
 - Antiquités lacustres devant le Crêt. *BSSNN* VI/2 (1862-1864), séance du 23.01.1863: 287.
 - Club alpin. *BSSNN* VI/2 (1862-1864), séance du 23.01.1864: 289.
 - Creusets en graphite du Crêt. *BSSNN* VI/2 (1862-1864), séance du 06.02.1863: 290-292.
 - Redoute des Bourguignons. *BSSNN* VI/2 (1862-1864), séance du 06.03.1863: 296.

- Progrès généraux de l'étude des antiquités dans notre pays. *BSSNN VI/2* (1862-1864), séance du 06.03.1863: 297.
- i Tumuli ouverts par le Dr. Clément. *BSSNN VI/2* (1862-1864), séance du 06.03.1863: 297-299.
- Fonction des établissements lacustres. *BSSNN VI/2* (1862-1864), séance du 06.03.1863: 299.
- h Flache en néphrite d'Estavayer, et la question de sa provenance. *BSSNN VI/2* (1862-1864), séance du 06.03.1863: 300.
- Crâne humain trouvé à la station lacustre d'Auvergnier. *BSSNN VI/2* (1862-1864), séance du 20.03.1863: 301-302.
- d Présentation de l'Antiquité de l'homme, par M. Lyell, et absence de l'homme diluvien en Suisse. *BSSNN VI/2* (1862-1864), séance du 20.03.1863: 302-303.
- Epingles de l'âge du bronze. *BSSNN VI/2* (1862-1864), séance du 20.03.1863: 303.
- Analyse de la lentille d'eau, par M. Liebig. *BSSNN VI/2* (1862-1864), séance du 12.06.1863: 315-316.
- b Observations archéologiques faites dans les lacs d'Italie, en 1863. *BSSNN VI/2* (1862-1864), séance du 12.06.1863: 322-323.
- c Les terra mara du Parmesan. *BSSNN VI/2* (1862-1864), séance du 12.06.1863: 323-324.
- g Antiquités étrusques. *BSSNN VI/2* (1862-1864), séance du 12.06.1863: 324-325.
- Sur les terrains secondaires du versant méridional des Alpes, spécialement de la Lombardie. *BSSNN VI* (1862-1864): 394-399 et 1 pl.
- *Sur les terrains secondaires du versant méridional des Alpes, spécialement de la Lombardie.* Neuchâtel, Wolfrath et Metzner, 1863, 8 p. et 1 pl.
- Geologische Beobachtungen am See von Varese. *Actes SHSN 47* (1863), séance du 25.08.1863: 38-39.
- Ueber die Entstehung der Alpenseen (gegen M. de Mortillet). *Actes SHSN 47* (1863), séance du 25.08.1863: 43.
- Bemerkungen über die Arbeit vom Hrn. Prof. Stoppani, über die neueren Formationen am Ausgang des Sees von Como. *Actes SHSN 47* (1863), séance du 25.08.1863: 44.
- Geologische Verhältnisse in Oberengadin. *Actes SHSN 47* (1863), séance du 26.08.1863: 69-70.
- Anmeldung folgendes Vortrages: La station lacustre de Neuchâtel. *Actes SHSN 47* (1863): 33.
- Géologie du versant sud des Alpes (Quarante-septième session de la SHSN, réunie à Samaden les 24, 25 et 26 août 1863). *Archives SPN 18* (1863): 156-158.
- Poteries et objets en bronze péchés devant Cortaillod (Extrait des procès-verbaux de la SSNN, séance du 05.12.1862). *Actes SHSN 47* (1863): 135.
- a Osservazioni sui tempi preistorici dell' Italia. *Atti della Società italiana delle Scienze naturali 5* (1863): 117-119.
- e Un dimanche musulman. *Almanach de la République et canton de Neuchâtel 8* (1864): 67-68.

- 1864k Lettres datées de Constantine et de Biskra. *BSSNN VI/3* (1862-1864), séance du 04.12.1863: 435.
- Monnaies gauloises de La Tène. *BSSNN VI/3* (1862-1864), séance du 08.01.1864: 444.
- Le Sahara et les oasis. *BSSNN VI/3* (1862-1864), séance du 08.01.1864: 444-454.
- b *Le Sahara. Ses différents types de déserts et d'oasis.* Neuchâtel, Wolfrath et Metzner, 1864, 13 p.
- l The Sahara and its different types of deserts and oases. *Geological Magazine 1* (1864): 27-34.
- Date des séances. *BSSNN VI/3* (1862-1864), séance du 15.01.1864: 454.
- Brochure de M. Blanchet sur les maladies des plantes et sur l'hygiène de l'homme et des animaux. *BSSNN VI/3* (1862-1864), séance du 15.01.1864: 454.
- m Topographie et géologie de la Grande Kabylie. *BSSNN VI/3* (1862-1864): 458-462.
- Comptes de la Société et remerciements à envoyer à la Société d'émulation patriotique pour son don. *BSSNN VI/3* (1862-1864), séance du 21.01.1864: 466.
- Maladières et léproseries. *BSSNN VI/3* (1862-1864), séance du 21.01.1864: 467.
- h Les habitants de la Grande Kabylie. *BSSNN VI/3* (1862-1864): 467-475.
- cc Découvertes faites à la Tène. *BSSNN VI/3* (1862-1864), séance du 04.02.1864: 485-487.
- Sur la fonction des stations lacustres. *BSSNN VI/3* (1862-1864), séance du 04.02.1864: 487-488.
- u Les dolmens de Bretagne et d'Algérie. *BSSNN VI/3* (1862-1864), séance du 04.02.1864: 488-491.
- Os humains trouvés à la Tène. *BSSNN VI/3* (1862-1864), séance du 04.02.1864: 493.
- Observations sur le Réservoir des Cadolles. *BSSNN VI/3* (1862-1864), séance du 11.02.1864: 495.
- cc Sur l'origine phénicienne des bronzes du Nord. *BSSNN VI/3* (1862-1864), séance du 18.02.1864: 512-513.
- Origine du type libyen. *BSSNN VI/3* (1862-1864), séance du 18.02.1864: 513.
- n Observations sur le foehn, à propos de l'ouvrage de M. Dove, sur l'influence des Alpes sur le climat de l'Europe. *BSSNN VI/3* (1862-1864), séance du 26.02.1864: 522.
- dd Analyses de bronzes antiques par M. de Fellenberg, sur la question de leur origine. *BSSNN VI/3* (1862-1864), séance du 26.02.1864: 523-525.
- o La vie animale dans le Sahara. *BSSNN VI/3* (1862-1864), séance du 03.03.1864: 527-532.
- Intérêt de l'analyse de bronzes antiques. *BSSNN VI/3* (1862-1864), séance du 03.03.1864: 533.
- Analyses de bronzes antiques par M. de Fellenberg. *BSSNN VI/3* (1862-1864), séance du 10.03.1864: 540-541.
- Bloc erratique gravé dans la Béroche. *BSSNN VI/3* (1862-1864), séance du 10.03.1864: 541.
- L'étage barrémien de M. Coquand. *BSSNN VI/3* (1862-1864), séance du 10.03.1864: 542-544.
- a Sur l'étage dubisien. *BSSNN VI/3* (1862-1864), séance du 10.03.1864: 544-545.
- p Pseudomorphisme dans le Sahara. *BSSNN VI/3* (1862-1864), séance du 17.03.1864: 545-546.
- q Calcaire cristallin de Kabylie. *BSSNN VI/3* (1862-1864), séance du 17.03.1864: 546.
- Analyse d'un mémoire de M. Studer sur l'orographie des lacs de la Suisse. *BSSNN VI/3* (1862-1864), séance du 31.03.1864: 547.
- Présentation d'un guide italien à l'usage des ingénieurs. *BSSNN VI/3* (1862-1864), séance du 07.04.1864: 568.

- Observations à propos d'un mémoire de M. Godet, sur Les caractères de supériorité des végétaux. *BSSNN VI/3* (1862-1864), séance du 14.04.1864: 568-569.
 - Poteries trouvées parmi les pilotis de Joressens, dans la Broye. *BSSNN VI/3* (1862-1864), séance du 14.04.1864: 570
 - Présentation de dessins, réalisés par M. Favre, d'antiquités de la Tène. *BSSNN VI/3* (1862-1864), séance du 14.04.1864: 570-571.
 - Terra mara, monuments druidiques et blocs à sillons dans la région de Parme. *BSSNN VI/3* (1862-1864), séance du 14.04.1864: 571.
 - Objets en fer trouvés à la Tène. *BSSNN VI/3* (1862-1864), séance du 21.04.1864: 590-591.
 - Épée et fourreau trouvés à la Tène. *BSSNN VI/3* (1862-1864), séance du 28.04.1864: 592.
 - Crâne humain trouvé à la Tène, sous plusieurs poutres. *BSSNN VI/3* (1862-1864), séance du 28.04.1864: 592-593.
 - Décès de M. Blanchet. *BSSNN VI/3* (1862-1864), séance du 31.05.1864: 595.
 - aa Présentation de l'ouvrage *Crania Helvetica*, par MM. His et Rütimyer. *BSSNN VI/3* (1862-1864), séance du 31.05.1864: 595.
 - bb Crâne humain trouvé à la Tène. *BSSNN VI/3* (1862-1864), séance du 31.05.1864: 595.
 - ff Exploration des cavernes du Périgord par MM. Lartet et Christy. *BSSNN VI/3* (1862-1864), séance du 31.05.1864: 596-598.
 - Avancement des travaux sur les terrains géologiques du canton de Neuchâtel. *BSSNN VI/3* (1862-1864), séance du 31.05.1864: 598-599.
 - Tableau des formations géologiques du canton de Neuchâtel. *BSSNN VI/3* (1862-1864): 661-665.
 - *Tableau des formations géologiques du canton de Neuchâtel*. Deuxième édition. Neuchâtel, Wolfrath et Metzner, 1864, 5 p.
 - c Lettre de M. Desor sur la proposition d'appeler rofla les gorges de montagnes produites par l'érosion des eaux. *BSGF 21* (1863/64), séance du 21.03.1864: 222-224.
 - r Ueber die Sahara. *Actes SHSN 48* (1864), séance du 22.08.1864: 44.
 - Sur la carte géologique des Alpes Pennines, de M. Gerlach. *Actes SHSN 48* (1864), séance du 23.08.1864: 63.
 - s Déserts d'Afrique (Quarante-huitième session de la SHSN, réunie à Zurich les 22, 23 et 24 août 1864). *Archives SPN 21* (1864): 131-134.
 - Caractère géologique des environs de Wettingen (Quarante-huitième session de la SHSN, réunie à Zurich les 22, 23 et 24 août 1864). *Archives SPN 21* (1864): 156.
 - d Les emposieux de la Vallée des Ponts. In *Trois jours de vacances. Voyage des écoles industrielles dans le Jura neuchâtelois, les 3, 4 et 5 juillet 1864. Courses scolaires; première année*. Neuchâtel, Delachaux et Sandoz, 1864, 4 p. [sans pagination].
 - Lettre de M. le professeur Desor, sur les stations lacustres de la Bavière. *Journal de Genève* 19.06.1864.
 - f Stations lacustres de Bavière. *Matériaux 1*: 21-23.
 - g On Lake Dwellings. *Proceedings of the American Philosophical Society 9* (1862-64), meeting of 19.08.1864: 413-414.
 - t Expedition to the Desert of Sahara, under Messrs. Martins and Escher von Linth. *American Journal of Science and Arts 37* (1864): 445.
 - Discovery of Lake-habitations in Bavaria. *American Journal of Science and Arts 38* (1864): 437-439.
 - v Les constructions lacustres du lac de Neuchâtel. *MN* (1864): 7-14.
 - w Les constructions lacustres du lac de Neuchâtel. II. — Age du bronze. *MN* (1864): 31-34.
 - x Les constructions lacustres du lac de Neuchâtel. III. — Age du fer. *MN* (1864): 63-69 et 2 pl.
L'âge du fer dans les constructions lacustres du lac de Neuchâtel. Neuchâtel, F. Marolf, s.d. [1864], 7 p. et 1 pl. .
 - y Constructions lacustres. De leur ancienneté. *MN* (1864): 127-135.
 - z *Les constructions lacustres du lac de Neuchâtel. Comprenant les âges de la pierre, du bronze et du fer*. Neuchâtel, troisième édition, F. Marolf, 1864, 44 p. et 2 pl.
 - Aperçu du phénomène erratique des Alpes. *Jahrbuch des Schweizer Alpenclub 1* (1864): 426-463 et 1 pl.
 - j *Aperçu du phénomène erratique des Alpes*. s.l., s. d. [1864], 40 p.
 - i *La Kabylie et les Kabyles. Esquisse géologique et géographique*. Neuchâtel, Wolfrath et Metzner, 1864, 14 p.
 - e Histoire du lac de Neuchâtel (suite). La géologie du lac. *Almanach de la République et canton de Neuchâtel 9* (1865): 27-30.
- 1865c *Der Gebirgsbau der Alpen*. Wiesbaden, C.W.Kreidel, 1865, 152 p., 1 carte et 12 fig. (trad. G. THEOBALD).
- d *Aus Sahara und Atlas. Vier Briefe an Justus Liebig*. Wiesbaden, C. W. Kreidel, 1865, 72 p. et 3 pl¹.
 - e *Die Sahara. Ihre Beziehungen zu dem Alpen-Klima und der früheren Ausdehnung der Gletscher*. Biel, E. Schuler, 1865, 16 p.
 - b *Encore un mot sur la question de l'enseignement supérieur*. s. l. [Neuchâtel], 1865, 11 p.
 - Discours de M. Desor au Grand Conseil, sur le rétablissement de l'Académie. *L'Union libérale* 20.01.1865.
 - Lettre de M. Desor sur la disposition des massifs cristallins dans les Alpes ou zones d'affleurement. *BSGF 22* (1864/65), séance du 17.04.1865: 354-360 et pl. III.
 - Proposition sur l'organisation d'un Congrès anté-historique. *Matériaux* (sept. 1864-août 1865): 451.
 - Trouaille de couteau-hache en bronze à Cortailod. *Matériaux* (sept. 1864-août 1865): 497.

¹ Comportu un "Anhang. Die neuen Forschungen über die Dolmen. Brief an Herrn Prof. Carl Vogt".

- a *Les palafittes ou constructions lacustres du lac de Neuchâtel*. Paris, C.Reinwald, 1865, XXIII et 136 p.
- Hache en pierre trouvée à Noiraigue. *BSSNN VII/1* (1865-1867), séance du 10.11.1864: 2.
- Nouvelle perle d'ambre trouvée à la stations lacustre d'Auvernier. *BSSNN VII/1* (1865-1867), séance du 08.12.1864: 25.
- Expériences faites pour connaître le temps nécessaire aux eaux des emposieux des Ponts pour former les sources de la Noiraigue. *BSSNN VII/1* (1865-1867), séance du 22.12.1864: 37-40.
- Carte géologique de la partie orientale des Grisons, par M. Théobald. *BSSNN VII/1* (1865-1867), séance du 22.12.1864: 40.
- Comptes de la Société. *BSSNN VII/1* (1865-1867), séance du 20.01.1865: 58.
- Explorations géologiques de M. Whitney en Californie. *BSSNN VII/1* (1865-1867), séance du 20.01.1865: 58.
- f Observations à propos des travaux de M.Hirsch sur le foehn et son influence. *BSSNN VII/1* (1865-1867), séance du 20.01.1865: 59-60.
- Perte de poids de la glace ou de la neige par évaporation. *BSSNN VII/1* (1865-1867), séance du 20.01.1865: 62.
- g Observations sur l'origine du foehn. *BSSNN VII/1* (1865-1867), séance du 02.02.1865: 73-74.
- h Observations à propos des travaux de M.Hirsch sur le foehn. *BSSNN VII/1* (1865-1867), séance du 17.02.1865: 78.
- Présentation de l'Iconographie des grès du Connecticut, par M. Deane. *BSSNN VII/1* (1865-1867), séance du 17.02.1865: 80-81.
- Terre légère birameuse de Toscane. *BSSNN VII/1* (1865-1867), séance du 17.02.1865: 81.
- Sur la fonte de la neige au mois de mars. *BSSNN VII/1* (1865-1867), séance du 11.05.1865: 112.
- Remarques sur la distribution et le régime des sources et des eaux. *BSSNN VII/1* (1865-1867), séance du 11.05.1865: 112.
- Structure géologique du bassin de nos lacs; lettre à M. Auguste Bachelin. In *Autour de deux lacs. Voyage des écoles industrielles de Neuchâtel, La Chaux-de-Fonds, et La Sagne, dans les cantons de Neuchâtel, Vaud et Fribourg, les 3, 4, 5 et 6 juillet 1865. Courses scolaires II*. Neuchâtel, Delachaux et Sandoz, 1864 [sic], 5 p. [sans pagination].
- Sur la distribution des massifs cristallins des Alpes ou zones d'affleurement. (Lettre à M. Ed. Collomb). *BSGF* 22 (1865), séance du 17.04.1865: 354-360 et pl. III.
- Pointes de fer diverses pêchées devant le moulin de Bevaix. *BSSNN VII/1* (1865-1867), séance du 11.05.1865: 114.
- Sur l'importance stratigraphique du Valangien. *Actes SHSN* 49 (1865), séances des 22-23.08.1865: 77.
- i Sur le foehn et son influence sur la fonte des glaciers. *Actes SHSN* 49 (1865), séances des 22-23.08.1865: 78.
- Observations sur les travaux de M. Studer, sur la molasse de Berne. *Actes SHSN* 49 (1865), séances des 22-23.08.1865: 77.
- j Sur le foehn et son influence sur la fonte des glaciers. (Quarante-neuvième session de la SHSN, réunie à Genève les 21, 22 et 23 août 1865). *Archives SPN* 24 (1865): 144.
- k Die Beziehungen des Föhns zur afrikanischen Wüste. *Jahrbuch des Schweizer Alpenclub* 2 (1865): 407-422.
- *Die Beziehungen des Föhns zur afrikanischen Wüste*. [Zürich, 1865] 16 p.
- Les emposieux de la Vallée des Ponts. *Almanach de la République et canton de Neuchâtel* 10 (1866): 38-40 et 1 pl.

- 1866 Art. XIV. Geology of the Alps. In John BALL, *The Alpine Guide. Part I: A Guide to the western Alps*. London, Longman, Green and Co., 2e éd. 1866: LXI-CXVI.
- Geology of the Alps. In John BALL, *The Alpine Guide. Part II: The central Alps*. London, Longman, Green and Co., 2e éd. 1866: LXI-CXVI.
- La Fontaine froide (Lettre à Monsieur le Docteur Guillaume, Président de la commission d'éducation municipale de Neuchâtel). In *Un jour au Creux du Vent. Voyage des écoles supérieures des jeunes filles de Neuchâtel, le 10 juillet 1866. Courses scolaires III*. Neuchâtel, H. Furrer, 1866, 6 p. [sans pagination].
- Lettre à Monsieur le rédacteur du National suisse, sur la réunion à Neuchâtel de la commission géodésique internationale. *Le National suisse* 12.04.1866.
- Information sur la réunion de la société internationale antéhistorique. *BSSNN VII/2* (1865-1867), séance du 09.11.1865: 153.
- Les nucléus de silex de Pressigny-le-Grand. *BSSNN VII/2* (1865-1867), séance du 09.11.1865: 154.
- Observations de M. Escher sur la sécheresse du mois de septembre. *BSSNN VII/2* (1865-1867), séance du 09.11.1865: 154.
- Observations sur les sondages de M. Guyot dans le lac. *BSSNN VII/2* (1865-1867), séance du 09.11.1865: 154.
- Interrogation sur la diminution de la température en fonction de l'altitude. *BSSNN VII/2* (1865-1867), séance du 23.11.1865: 196-197.
- Les dangers de la configuration géologique du cimetière de la Maladière. *BSSNN VII/2* (1865-1867), séance du 23.11.1865: 199.
- Sur les travaux de M. Bourguignat sur la distribution des coquilles terrestres et fluviatiles du nord de l'Afrique. *BSSNN VII/2* (1865-1867), séance du 07.12.1865: 219-223.
- Dédicace du nouveau quai à Osterwald. *BSSNN VII/2* (1865-1867), séance du 11.01.1866: 231.
- Ossements gravés des cavernes de Dordogne, et contemporanéité de l'homme et du mammoth. *BSSNN VII/2* (1865-1867), séance du 11.01.1866: 232.
- Lettre de M. Lesquereux sur les dépôts de pétrole des Etats-Unis. *BSSNN VII/2* (1865-1867), séance du 25.01.1866: 233-238.
- Les fucus des étages supérieurs de la formation dévonienne. *BSSNN VII/2* (1865-1867), séance du 25.01.1866: 238.
- Fondation du Congrès paléontologique international. *BSSNN VII/2* (1865-1867), séance du 07.02.1866: 260-261.
- Remarque sur le brouillard et l'inversion de température. *BSSNN VII/2* (1865-1867), séance du 07.02.1866: 261-262.
- Une hache en pierre d'Arménie. *BSSNN VII/2* (1865-1867), séance du 07.02.1866: 262.
- Résultats des recherches lacustres de M. Clément à Saint-Aubin. *BSSNN VII/2* (1865-1867), séance du 07.02.1866: 262-263.
- Travaux au tunnel du Mont-Cenis. *BSSNN VII/2* (1865-1867), séance du 22.02.1866: 265-267.
- Brochure de M. Heer sur les plantes et les fruits des stations lacustres. *BSSNN VII/2* (1865-1867), séance du 22.02.1867: 267-269.
- Présentation de pain de millet lacustre. *BSSNN VII/2* (1865-1867), séance du 22.02.1867: 269.
- b Termes d'orographie comparée. *BSSNN VII/2* (1865-1867), séance du 22.03.1866: 276.

- c Remarques sur l'orographie comparée. (Extrait d'une lettre à M. l'Abbé Stoppari, du 21 février 1866). BSSNN VII/2 (1865-1867): 285-290.
- Remarques sur l'orographie comparée. (Extrait d'une lettre à M. l'Abbé Stoppani, du 21 février 1866). Neuchâtel, H. Wolfrath & Metzner, 1866, 8 p.
- Un agent de la Société Smithsonian de Boston en Europe. BSSNN VII/2 (1865-1867), séance du 05.04.1866: 300.
- Carte météorologique du Michigan. BSSNN VII/2 (1865-1867), séance du 05.04.1865: 301.
- a Sur le mor douc. BSSNN VII/2 (1865-1867), séance du 05.04.1866: 301-302.
- Coupes géologiques des tunnels projetés dans les Alpes. BSSNN VII/2 (1865-1867), séance du 05.04.1866: 302.
- e Eruptions volcaniques de Santorin. BSSNN VII/2 (1865-1867), séance du 17.05.1866: 383-386.
- Observations sur les travaux de la commission fédérale d'hydrométrie. BSSNN VII/2 (1865-1867), séance du 07.06.1866: 403.
- i *Die Pfahlbauten des Neuenburger Sees*. Frankfurt am Main, C. Adelmann, 1866, XXIV et 158 p. (trad. F. MAYER).
- j Palafittes, or lacustrine constructions of the Lake of Neuchatel. Translated [by C. A. ALEXANDER], with the author's recent additions, for the Smithsonian Institution. *Annual Report of the Board of Regents of the Smithsonian Institution* 1865: 347-409¹.
- Auvemier, canton de Neuchâtel (Suisse). In *Dictionnaire archéologique de la Gaule, époque celtique*, tome I. Paris, Imprimerie nationale [1866]: 100.
- Clendy, canton de Vaud (Suisse). In *Dictionnaire archéologique de la Gaule, époque celtique*, tome I. Paris, Imprimerie nationale [1866]: 292.
- Colombier, canton de Neuchâtel (Suisse). In *Dictionnaire archéologique de la Gaule, époque celtique*, tome I. Paris, Imprimerie nationale [1866]: 298.
- Concise, district de Grandson, canton de Vaud (Suisse). In *Dictionnaire archéologique de la Gaule, époque celtique*, tome I. Paris, Imprimerie nationale [1866]: 302.
- Corbière, canton de Fribourg (Suisse). In *Dictionnaire archéologique de la Gaule, époque celtique*, tome I. Paris, Imprimerie nationale [1866]: 309.
- Cully, canton de Vaud (Suisse). In *Dictionnaire archéologique de la Gaule, époque celtique*, tome I. Paris, Imprimerie nationale [1866]: 331.
- Cudrefin, canton de Vaud (Suisse). In *Dictionnaire archéologique de la Gaule, époque celtique*, tome I. Paris, Imprimerie nationale [1866]: 329.
- g Ueber die Dolmen, deren Verbreitung und Deutung. *Archiv für Anthropologie* 1 (1866): 261-268.
- d Discours, à l'occasion de la pose de la pierre angulaire du nouveau Collège municipal. MN 1866: 311-316.
- Discours de bienvenue, à l'ouverture du premier Congrès Paléothnologique tenu à Neuchâtel. MN, 1866: 206-215.
- Discours d'ouverture du premier Congrès Paléothnologique de Neuchâtel. *Matériaux* (sept. 1865-déc. 1866): 471-482.
- k *Discours d'ouverture du premier Congrès Paléothnologique tenu à Neuchâtel, les 24, 25 et 26 août 1866*. Neuchâtel, G. Guillaume, 1866, 15 p.
- Les phases de l'époque antéhistorique. BURS 27 (1866): 297-307.
- *Les phases de l'époque antéhistorique*. Lausanne, G. Bridel, 1866, 13 p.
- Derniers travaux de M. Gressly. *Actes SHSN* 50 (1866), séance du 23.08.1866: 75.
- Présentation d'une collection de mousses, recueillies en Californie par M. Lesquereux. *Actes SHSN* 50 (1866), séance du 23.08.1866: 79.
- Discours d'ouverture du Congrès international paléothnologique. *Actes SHSN* 50 (1866): 122-136.
- Poterie des temps paléothnologiques. *Actes SHSN* 50 (1866), séance du 23.08.1866: 145.
- Sur l'époque exacte à laquelle se rapportent les poteries du Salève. *Actes SHSN* 50 (1866), séance du 23.08.1866: 147.
- Observation sur les petits vases en bois de cerf. *Actes SHSN* 50 (1866), séance du 23.08.1866: 152.
- Le dolmen de Gavrinis, dans le Morbihan. *Actes SHSN* 50 (1866), séance du 23.08.1866: 153.
- Sur les projets de classification de la Commission de la topographie des Gaules. *Actes SHSN* 50 (1866), séance du 23.08.1866: 154.
- Sur l'Age du Bronze, de M. de Rougemont. *Actes SHSN* 50 (1866), séance du 23.08.1866: 177.
- Migrations du Sud au Nord. *Actes SHSN* 50 (1866), séance du 23.08.1866: 181.
- Présentation des Monuments antéhistoriques de l'Algérie, par M. Letourneux. *Actes SHSN* 50 (1866), séance du 23.08.1866: 181-182.
- Présentation des stations lacustres des environs de Neuchâtel. *Actes SHSN* 50 (1866), séance du 25.08.1866: 184-185.
- Homme des alluvions anciennes de l'Amérique du Sud. Lettre du 20 février 1866. *Matériaux* 2: 262-264.
- Poterie des temps paléothnologiques. *Matériaux* (sept. 1865-déc.1866): 491-493.
- Observations sur "L'âge du bronze ou les Sémites en Occident", de Fr. de Rougemont. *Matériaux* 2: 520.
- Migrations du Sud au Nord. *Matériaux* 2: 524.
- Travaux de M. Letourneux sur les monuments antéhistoriques de l'Algérie. *Matériaux* 2: 524-525.
- 50e session de la Société helvétique des Sciences naturelles. *Le Premier Mars* 35 (02.09.1866): 5-6.

¹ Ce rapport d'activité semble avoir été publié en 1872, alors que celui pour l'année 1866 l'a été en 1867. En fait, d'après l'archiviste du *Smithsonian*, ces rapports paraissaient en fascicules, souvent réédités à plusieurs reprises.

- 50e session de la Société helvétique des Sciences naturelles. *Le Premier Mars* 36 (09.09.1866): 5-7.
- 50e session de la Société helvétique des Sciences naturelles. *Le Premier Mars* 37 (16.09.1866): 5-6.
- 50e session de la Société helvétique des Sciences naturelles. *Le Premier Mars* 38 (23.09.1866): 6-7.
- f Le foehn. *Le Premier Mars* 41 (14.10.1866): 5.
- h Origine africaine des peuples de l'Europe. *Le Premier Mars* 41 (14.10.1866): 5-6.

1867g Silx taillés et ossements brisés de Schussenried, dans le Wurtemberg. *BSSNN VII/3* (1865-1867), séance du 08.11.1866: 482-484.

- Curiosités des collections botaniques d'Amérique. *BSSNN VII/3* (1865-1867), séance du 22.11.1866: 485.
- A propos de l'ouvrage de M. Sartorius sur les phénomènes glaciaires. *BSSNN VII/3* (1865-1867), séance du 22.11.1866: 493-494.
- Sur la forêt pétrifiée d'Atanekerdluck, dans le Groenland septentrional. *BSSNN VII/3* (1865-1867), séance du 06.12.1866: 497-499.
- Hypothèse d'un glissement de l'écorce terrestre pour expliquer les changements de climats. *BSSNN VII/3* (1865-1867), séance du 10.01.1867: 508-509.
- Température au XIIIe siècle. *BSSNN VII/3* (1865-1867), séance du 10.01.1867: 508-509.
- Phénomènes météorologiques singuliers. *BSSNN VII/3* (1865-1867), séance du 24.01.1867: 512.
- Chenilles du telephorus fuscus. *BSSNN VII/3* (1865-1867), séance du 07.02.1867: 514.
- Os sculptés des cavernes de la Dordogne. *BSSNN VII/3* (1865-1867), séance du 07.02.1867: 514-515.
- h La faune glaciaire des cavernes de la Dordogne et du Schussenried dans le Wurtemberg. *BSSNN VII/3* (1865-1867), séance du 07.02.1867: 515-516.
- Fruits fossiles du terrain Lackénien, ou éocène supérieur. *BSSNN VII/3* (1865-1867), séance du 21.02.1867: 516-517.
- Dent de requin fossile trouvée à Würenlos. *BSSNN VII/3* (1865-1867), séance du 21.02.1867: 517-518.
- Importance des trouvailles d'ossements humains dans les cavernes. *BSSNN VII/3* (1865-1867), séance du 07.03.1867: 521-522.
- e Hache en néphrite d'Auvernier, et origine de la roche verte des lacustres. *BSSNN VII/3* (1865-1867), séance du 07.03.1867: 522.
- c Neige brune des Grisons. *BSSNN VII/3* (1865-1867), séance du 21.03.1867: 525.
- Inversion de température entre Berne, Grindelwald et le Faulhorn. *BSSNN VII/3* (1865-1867), séance du 21.03.1867: 526.
- Objection à l'hypothèse de M. Otz sur les traces de la main de l'homme sur les ossements et dents de l'ours des cavernes dans la grotte de Cotencher. *BSSNN VII/3* (1865-1867), séance du 04.04.1867: 536.
- d L'origine des constructeurs de dolmens. *BSSNN VII/3* (1865-1867), séance du 04.04.1867: 536-537.
- k La grotte de Cotencher et la grotte du Four. *BSSNN VII/3* (1865-1867), séance du 09.05.1867: 541-542.
- Interrogation sur l'influence de l'éther sur les nerfs sensitifs. *BSSNN VII/3* (1865-1867), séance du 09.05.1867: 544.
- Etude géologique des mines d'asphalte de Travers. *BSSNN VII/3* (1865-1867), séance du 23.05.1867: 547-550.
- l Discussion: anthropophagie dans les temps préhistoriques. In *CLAAP. Compte-rendu de la 2me session, Paris, 1867*. Paris, Reinwald: 159.
- Discussion: dolmens et pierre à écuilles mis au jour en Suisse occidentale. In *CLAAP. Compte-rendu de la 2me session, Paris, 1867*. Paris, Reinwald: 202.
- i Continuation de la discussion sur les monuments mégalithiques. In *CLAAP. Compte-rendu de la 2me session, Paris, 1867*. Paris, Reinwald: 218-219, 221.
- j Discussion sur l'époque glaciaire. In *CLAAP. Compte-rendu de la 2me session, Paris, 1867*. Paris, Reinwald: 274-277.
- f Discussion sur la première époque du fer. In *CLAAP. Compte-rendu de la 2me session, Paris, 1867*. Paris, Reinwald: 291-296.
- L'Hôtel des Neuchâtelois sur le glacier de l'Aar. *MN* 1867: 149-162 et 1 pl.
- L'Hôtel des Neuchâtelois sur le glacier de l'Aar. Neuchâtel, Wolfrath et Metzner, 1867, 16 p. et 1 pl.
- Bibliographie: l'Homme fossile, par F. Troyon. *Le Premier Mars* N°43, 27.10.1867: 5-6.
- Alliage de haches en bronze à douille de Bretagne. *Matériaux* (1867): 55.
- a Ueber die Bedeutung der Schrift von Dove über den Föhn. *Actes SHSN* 51 (1867), séance du 11.09.1867: 23.
- Zweifel über das Zusammenvorkommen ächter Oxford- und Neocom-Species. *Actes SHSN* 51 (1867), séance du 10.09.1867: 70-71.
- Ueber die Entstehung der sogenannten Seekreide. *Actes SHSN* 51 (1867), séance du 10.09.1867: 72.
- b Ueber den Föhn. *Actes SHSN* 51 (1867): 166-171.
- Rapport de M. Desor au nom de la Commission qui a visité, le 29 décembre 1866, la fabrique de tuyaux de composition bitumeuse de MM. DuPasquier et Lardy, à Saint-Aubin, lu dans la séance générale du 29 janvier 1867. In *Premier Rapport de la Société industrielle et commerciale de Neuchâtel*. Neuchâtel, J. Attinger, 1867: 16-19.

1868 Le tumulus des Favargettes. *MN* 1868: 229-242 et 4 pl.

f *Le tumulus des Favargettes*. Neuchâtel, Wolfrath et Metzner, 1868, 14 p. et 4 pl.

• Le cimetière de Hallstatt. *BURS* 31 (1868): 582-588.

e *Le cimetière de Hallstatt*. s.l., s.d. [1868] 8 p.

g Question sur la nécessité de communications relatives aux sciences préhistoriques. *BSSNN VIII/1* (1868-1870), séance du 07.11.1867: 9.

- h Observation sur l'Anthropologie polynésienne, par M. de Quatrefages. *BSSNN VIII/1* (1868-1870), séance du 21.11.1867: 12.
- Echantillons de calcaire urgonien, disséminé parmi les assises de la collégiale. *BSSNN VIII/1* (1868-1870), séance du 21.11.1867: 12-13.
- Elévation de la température des membres paralysés des animaux. *BSSNN VIII/1* (1868-1870), séance du 05.12.1867: 16.
- c Sur l'âge du fer dans le canton de Neuchâtel. *BSSNN VIII/1* (1868-1870), séance du 05.12.1867: 16-20.
- d Le cimetière de Hallstadt. *BSSNN VIII/1* (1868-1870), séance du 05.12.1867: 21-22.
- Candidature de M. Mâchon. *BSSNN VIII/1* (1868-1870), séance du 19.12.1867: 23.
- Travaux de M. Fraas sur le pétrole de la mer Rouge. *BSSNN VIII/1* (1868-1870), séance du 09.01.1868: 40-42.
- Objets en bronze trouvés sur les bords de notre lac. *BSSNN VIII/1* (1868-1870), séance du 20.02.1868: 57-58.
- Haches en bronze de Dinant, côtes du Nord. *BSSNN VIII/1* (1868-1870), séance du 20.02.1868: 58.
- Travaux de M. Fraas sur la formation du bitume et de l'asphalte. *BSSNN VIII/1* (1868-1870), séance du 20.02.1868: 58-61.
- Configuration géologique de la vallée du Cédron. *BSSNN VIII/1* (1868-1870), séance du 20.02.1868: 61.
- Sur un mémoire de M. F. de Pourtalès sur la faune du Gulf-Stream dans les grandes profondeurs. *BSSNN VIII/1* (1868-1870), séance du 05.03.1868: 64-68.
- Action corrosive de l'algue *Euactis calcivora*. *BSSNN VIII/1* (1868-1870), séance du 05.03.1868: 68.
- Lames d'obsidienne du Mexique. *BSSNN VIII/1* (1868-1870), séance du 05.03.1868: 68.
- Sépultures découvertes sous la collégiale, dans un niveau de sable glaciaire. *BSSNN VIII/1* (1868-1870), séance du 19.03.1868: 69-70.
- Publication à Berlin des œuvres complètes de Léopold von Buch. *BSSNN VIII/1* (1868-1870), séance du 19.03.1868: 70.
- Gisement d'antiquités de l'âge du renne au pied du Salève. *BSSNN VIII/1* (1868-1870), séance du 23.04.1868: 73-74.
- a Objection au travail de M. Wild, qui fait venir le foehn du Sud-Ouest. *BSSNN VIII/1* (1868-1870), séance du 23.04.1868: 74.
- Objets en bronze des stations lacustres et hache romaine en fer. *BSSNN VIII/1* (1868-1870), séance du 23.04.1868: 75.
- b A propos du rôle du Sahara sur le Foehn. *BSSNN VIII/1* (1868-1870), séance du 07.05.1868: 77-78.
- Présomptions en faveur d'un ancien niveau plus bas des lacs de Neuchâtel, Bienne et de Morat. *BSSNN VIII/1* (1868-1870): 147-152.
- Sur l'identité d'oursins fossiles recueillis par M. Escher de la Linth entre le Col du Prigel et l'Iberg. *Actes SHSN 52* (1868), séance du 25.08.1868: 62.
- L'origine de l'asphalte dans le Val-de-Travers. *Actes SHSN 52* (1868), séance du 25.08.1868: 65-66.
- Contre l'explication de la présence de gisements de pétrole par les infiltrations dans des dislocations du sol. *Actes SHSN 52* (1868), séance du 25.08.1868: 67.
- L'asphalte du Val-de-Travers. *Almanach de la République et Canton de Neuchâtel 13* (1869): 55-61.
- *L'asphalte du Val-de-Travers*. s.l., s.d. [1869], 7 p.

- 1869d Sur l'homme du renne au Clos du Chamier, près de Solothurn. *BSSNN VIII/2* (1868-1870), séance du 26.11.1868: 187-190.
- Tranchée ouverte au faubourg, et trouvaille d'un four à chaux. *BSSNN VIII/2* (1868-1870), séance du 14.01.1869: 218.
- Observations à propos du mémoire de M. Knab sur l'asphalte dans le Val-de-Travers. *BSSNN VIII/2* (1868-1870), séance du 14.01.1869: 218-219.
- Epreuve des minutes de la carte fédérale. *BSSNN VIII/2* (1868-1870), séance du 14.01.1869: 219-220.
- c Lettre de M. Whitney sur l'existence de l'homme tertiaire en Californie. *BSSNN VIII/2* (1868-1870), séance du 25.02.1869: 247.
- Structure géologique du Mont-Cervin. *BSSNN VIII/2* (1868-1870), séance du 25.02.1869: 247-248.
- Objection à M. Knab, qui conteste les soulèvements de certaines parties des continents. *BSSNN VIII/2* (1868-1870), séance du 11.03.1869: 250-251.
- Présentation du Dictionnaire des matériaux pour l'histoire des Gaules, ainsi que de la première livraison de l'Echinologie helvétique, par MM. Desor et de Lœz. *BSSNN VIII/2* (1868-1870), séance du 11.03.1869: 251.
- Sur l'aridité du sol et sur les conditions météorologiques de l'Algérie, d'après M. Tissot. *BSSNN VIII/2* (1868-1870), séance du 13.05.1869: 255-257.
- Présentation de deux haches, l'une en pierre, l'autre en bronze, qu'il a fait emmancher. *BSSNN VIII/2* (1868-1870), séance du 13.05.1869: 257-258.
- Présentation de la Paléontologie botanique, de M. Schimper. *BSSNN VIII/2* (1868-1870), séance du 13.05.1869: 258.
- Progrès de glaciers dans les Alpes depuis le Moyen Age. *BSSNN VIII/2* (1868-1870), séance du 27.05.1869: 266.
- Sur les métamorphoses du Sirenodon. *BSSNN VIII/2* (1868-1870), séance du 27.05.1869: 266-269.
- c Sur les urnes en forme de cabanes. *BSSNN VIII/2* (1868-1870), séance du 27.05.1869: 269-271.
- Diskussion über die These vom Herrn Prof. Mühlberg, wonach das Vorkommen erratischer Blöcke auf diluvialen Schuttmassen auf eine zweite Gletscherzeit deuten. *Actes SHSN 53* (1869), séance du 24.08.1869: 47.
- Bemerkungen über die Nephrit. *Actes SHSN 53* (1869), séance du 24.08.1869: 48.
- Ermunterung an dem Herrn Pfarrer Vionnet, Photographien von erratische Blöcken und anderen Monolithen mit Zeichen von Menschenhand, fortzusetzen. *Actes SHSN 53* (1869), séance du 24.08.1869: 48.
- *Le tumulus des Favargettes au Val-de-Ruz (Canton de Neuchâtel en Suisse)* (Second tirage). Neuchâtel, Wolfrath et Metzner, 1869, 15 p. et IV pl.
- Explication sur la Grotte du Four (Gorges de l'Arcuse). Réunion de la Société cantonale d'histoire à la Chaux-de-Fonds, le 16 juin 1869. *AN 1869*: 153-154.
- Un chronomètre naturel. *MN 1869*: 156-159 et 1 pl.
- a Le Sahara. 1.— Les formes du désert. *BURS 35* (1869): 36-57.
- b Le Sahara. 2.— Les oasis. *BURS 35* (1869): 215-244.

- Les effets du déboisement dans les pays méditerranéens. *Le Globe / Mémoires et Bulletin de la Société de Géographie de Genève* 8 (1869): 207-226.
- *Les effets du déboisement dans les pays méditerranéens. Avec une notice sur la régénération de l'Algérie par M. Tissot, ingénieur des mines.* Genève; Carey, 1869, 26 p.
- Discussion sur les oscillations du sol de la Scanie. In *CLAAP. Compte-rendu de la 4e session, Copenhague, 1869.* Copenhague, Thiele, 1875: 26-27.
- Discussion sur l'origine géologique d'une dent d'éléphant trouvée près de Rostock. In *CLAAP. Compte-rendu de la 4e session, Copenhague, 1869.* Copenhague, Thiele, 1875: 32.
- Observation sur un prétendu village lacustre figuré sur la colonne Trajane. In *CLAAP. Compte-rendu de la 4e session, Copenhague, 1869.* Copenhague, Thiele, 1875: 125-126.
- Observations sur l'âge des dolmens. In *CLAAP. Compte-rendu de la 4e session, Copenhague, 1869.* Copenhague, Thiele, 1875: 156.
- Observation sur l'importance de la détermination de l'existence d'un âge du cuivre. In *CLAAP. Compte-rendu de la 4e session, Copenhague, 1869.* Copenhague, Thiele, 1875: 189.
- Observations sur les différences entre les dessins figurant sur les rochers en Suède, et les dessins des dolmens. In *CLAAP. Compte-rendu de la 4e session, Copenhague, 1869.* Copenhague, Thiele, 1875: 194.
- f Sur l'âge du bronze. In *CLAAP. Compte-rendu de la 4e session, Copenhague, 1869.* Copenhague, Thiele, 1875: 247-248.
- Question relative au tatouage dans les temps de la pierre et du bronze. In *CLAAP. Compte-rendu de la 4e session, Copenhague, 1869.* Copenhague, Thiele, 1875: 266.
- Du déboisement des forêts. *Almanach de la République et Canton de Neuchâtel* 14 (1870): 37-46.

1870 Résumé des débats au Congrès archéologique de Copenhague. *BSSNN VIII/3* (1868-1870), séance du 11.11.1869: 363-365.

- Le Kjökken mödding de Soläger. *BSSNN VIII/3* (1868-1870), séance du 11.11.1869: 365.
- Nécessité d'une figure explicative pour la description, par M. Hipp, de l'anémomètre enregistreur. *BSSNN VIII/3* (1868-1870), séance du 13.01.1870: 386.
- Observations sur les travaux de zoologie marine de M. de Pourtalès entre Cuba et la Floride. *BSSNN VIII/3* (1868-1870), séance du 13.01.1870: 389.
- h Crâne lacustre de Möriegen. *BSSNN VIII/3* (1868-1870), séance du 13.01.1870: 389-391.
- Monnaies gauloises et romaines trouvées dans d'anciens cimetières au pied du Laumont, dans la vallée du Doubs. *BSSNN VIII/3* (1868-1870), séance du 29.01.1870: 406-407.
- i Bracelet de bronze trouvé à Möriegen. *BSSNN VIII/3* (1868-1870), séance du 29.01.1870: 407-408.
- g Sur l'existence de l'homme tertiaire. *BSSNN VIII/3* (1868-1870), séance du 24.03.1870: 446-447.
- Sur la présence de l'homme en Suisse dès le commencement de l'époque quaternaire. *BSSNN VIII/3* (1868-1870), séance du 24.03.1870: 447.
- c Un nouveau porte-monnaie lacustre trouvé à Auvier. *BSSNN VIII/3* (1868-1870), séance du 24.03.1870: 447.
- Sur l'ouvrage *Protozoë helvetica*, de MM. Ooster et de Fischer-Ooster. *BSSNN VIII/3* (1868-1870), séance du 24.03.1870: 448-449.
- Observations sur la confection des bronzes antiques. *BSSNN VIII/3* (1868-1870), séance du 05.05.1870: 473.
- Origine des blocs calcaires utilisés pour la construction des édifices d'Aventicum. *BSSNN VIII/3* (1868-1870), séance du 05.05.1870: 473-475.
- Niveau des lacs à l'époque romaine. *BSSNN VIII/3* (1868-1870), séance du 05.05.1870: 475.
- Note sur les terrains de transport de la vallée de la Durance. *BSGF* 27 (1869/70), séance du 08.11.1869: 35-41.
- Sur le quotient électoral en Danemark. *National Suisse* 25.01.1870.
- L'homme de l'âge du bronze. *National Suisse* 01.02.1870.
- f La Création, par Edgar Quinet. *L'Emancipation* 2 (1870): 81-83, 89-92.
- l *Souvenirs du Danemark. Le Congrès anthropologique et préhistorique de Copenhague en 1869. Conférence faite à la Société d'utilité publique de Neuchâtel.* Bienne, E. Schuler, 1870, 32 p.
- La Correction des eaux du Jura. *Rameau de sapin* 1870: 41-42.
- b Des porte-monnaies lacustres de l'âge du bronze. *ASA* 1870: 187-189 et pl. XVIII.
- a Die Sahara. Vortrag gehalten im Athenaeum zu Genf. *Öffentliche Vorträge gehalten in der Schweiz* I. Band, Heft 1. Basel, Schweighauserische Verlagsbuchhandlung (B. Schwabe), 59 p.
- d Un bracelet et un porte-monnaie lacustres. *Rameau de sapin*, 1870: 6-7.
- c Un bracelet et un porte-monnaie lacustres. *Matériaux* (1870/71): 246-248.
- Art. XIV. Geology of the Alps. In John BALL, *The Alpine Guide. Part I: A Guide to the western Alps.* London, Longman, Green and Co., 3e éd. 1870: LXIX-CXX.
- j Découverte d'un crâne complet de l'âge du bronze à la station de Möriegen. *Bulletins de la Société d'Anthropologie de Paris* 5 (1870): 13-14.
- k Lettre de M. le Professeur Wyman sur la paléo-ethnologie américaine. *Bulletins de la Société d'Anthropologie de Paris* 5 (1870): 14-15.

1871g La caverne ou Baume du Four (temple helvète). *MN* 1871: 49-61 et 2 pl.

- *La caverne ou Baume du Four (temple helvète).* Neuchâtel, Wolfrath & Metzner, 14 p. et 2 pl.
- La caverne ou baume du Four. Extrait. *Matériaux* 1870/1871: 531-540 et 1 pl.

- Exploration des grandes profondeurs de l'Océan. *BSSNV IX/1* (1871-1873), séance du 10.11.1870: 5-6.
- Vic dans les grandes profondeurs de l'Océan et dans les premiers temps géologiques. *BSSNV IX/1* (1871-1873), séance du 12.01.1871: 12¹.
- Mesures à prendre pour conjurer l'épizootie dans la vallée des Verrières. *BSSNV IX/1* (1871-1873), séance du 23.02.1871: 18.
- b Objets de la collection de M. Clément. *BSSNV IX/1* (1871-1873), séance du 09.03.1871: 18-19.
- c Fouilles faites dans le tumulus de Vauroux. *BSSNV IX/1* (1871-1873), séance du 09.03.1871: 19-21.
- Sur le rattachement jurassique ou alpin du Salève, au point de vue botanique et zoologique. *BSSNV IX/1* (1871-1873), séance du 13.04.1871: 29-30.
- Observation sur les travaux de MM. Dufour et Forel, sur les phénomènes de condensation et d'évaporation à la surface des glaciers. *BSSNV IX/1* (1871-1873), séance du 13.04.1871: 33-34.
- Origine des matériaux utilisés pour la construction des édifices d'Aventicum. *BSSNV IX/1* (1871-1873), séance du 20.04.1871: 34-35.
- Sur le terrain lithonique. *BSSNV IX/1* (1871-1873), séance du 20.04.1871: 35-36.
- Choix du tracé du tunnel entre Sonceboz et le val de Tavannes. *BSSNV IX/1* (1871-1873), séance du 20.04.1871: 36.
- Processus de filtration des eaux souterraines. *BSSNV IX/1* (1871-1873), séance du 20.04.1871: 36.
- Classification des cavernes jurassiques. *BSSNV IX/1* (1871-1873), séance du 27.04.1871: 43-44.
- Copie moderne d'un cadenas romain par M Hipp. *BSSNV IX/1* (1871-1873), séance du 11.05.1871: 46.
- c Broche de bronze de Möriegen. *BSSNV IX/1* (1871-1873), séance du 11.05.1871: 46.
- f Poignard anthropomorphe de Sion, et contemporanéité des stations de Möriegen, de Corcelettes, des tombeaux de Vauroux, de Sion, d'Anet, des Favargettes et du cimetière de Hallstadt. *BSSNV IX/1* (1871-1873), séance du 11.05.1871: 46.
- a Essai d'une classification des cavernes du Jura. *BSSNV IX/1* (1871-1873): 69-87 et 1 pl.
- *Essai d'une classification des cavernes du Jura*. Neuchâtel, Wolfrath et Metzner, 1871, 23 p. et 2 pl.
- Die Sahara. Vortrag gehalten im Athenaeum zu Genf. *Öffentliche Vorträge gehalten in der Schweiz I. Band, Heft I* (rééd.). Basel, Schweighauserische Verlagsbuchhandlung (B. Schwabe), 59 p.
- American climate. *Appleton's Journal of Literature, Science and Arts* 06.05.1871: 535-537.
- *The climate of the United States*. [Boston, 1871], 8 p.
- The climate of the United States. *Boston Medical and Surgical Journal*, 84 (1871): 175-180.
- d L'homme préhistorique de la Roche-Creuse (Hohlefelds), près de Blaubeuren (sic) en Wurtemberg. *Journal de Genève* 06.09.1871.

1868-72a (Avec P. DE LORIOU) *Echinologie helvétique. Description des oursins fossiles de la Suisse. Echinides de la période jurassique*. Wiesbaden, C.W. Kreidel / Paris, C. Reinwald, 1868-72, 442 p. et un volume de LXI pl.

- 1872 Möglichkeit einer doppelten Eiszeit, aufgrund der Arbeiten vom Prof. Zittel in Oberbayern. *Actes SHSN* 54 (1870/71), séance du 22.08.1871: 58.
- b Ueber die Cranoges von Irland, verglichen mit den Pfahlbauten. *Actes SHSN* 54 (1870/71), séance du 22.08.1871: 58-59.
 - Ueber die Verwendung von Niveaukurven, anstatt Schraffirung. *Actes SHSN* 54 (1870/71), séance du 22.08.1871: 64.
 - Ursache der Krümmung nach Westen der Juracircus. *Actes SHSN* 54 (1870/71), séance du 22.08.1871: 64.
 - Bericht der Gletscherkommission. *Actes SHSN* 54 (1870/71): 123-125.
 - e Observations sur la faune de la grotte de Hohlefelds. *Actes SHSN* 54 (1870-71): 234-242.
 - f (Avec A. ESCHER VON DER LINTH) Ueber die Grotte von Hohlefelds bei Blaubeuren. s.l., s.d. Extrait des *Actes SHSN* 54 (1870/71), 15 p.
 - Einige Worte über die verschiedenen Grundformen der Höhlen des Jura. *Actes SHSN* 54 (1870/71): 243-257 et 1 pl.
 - Question à M. Forel sur le type négroïde de l'homme fossile de Menton (Cinquante-cinquième session de la SHSN, réunie à Fribourg, les 19, 20 et 21 août 1872). *Archives SPN* 45 (1872): 24.
 - Structure en "genou" (Cinquante-cinquième session de la SHSN, réunie à Fribourg, les 19, 20 et 21 août 1872). *Archives SPN* 45 (1872): 24.
 - Arnold Escher de la Linth [Notice nécrologique]. *Journal de Genève* 17.08.1872.
 - i Congrès anthropologique de Bruxelles. I. L'homme des cavernes, l'homme tertiaire. Origine des Troglodytes. *Journal de Genève* 26.09.1872.
 - c Congrès anthropologique de Bruxelles. II. L'âge néolithique ou de la pierre polie. L'homme pasteur et cultivateur. Origine des néphrites. Age du bronze. Rôle des Etrusques. *Journal de Genève*, 05.10.1872.
 - n La grotte de Cotencher et sa faune anté-glaciaire. *MN* 1872: 130-133 et 1 pl.
 - Sur une mine de sel près de Boudry. *BSSNV IX/2* (1871-1873), séance du 11.01.1872: 159-160.
 - Travaux de la société préhistorique réunie à Bologne. *BSSNV IX/2* (1871-1873), séance du 11.01.1872: 160.
 - p Les terramars de la plaine du Pô. *BSSNV IX/2* (1871-1873), séance du 11.01.1872: 160-162.
 - l Boucle d'oreille en or d'Auvernier et disque en bronze de Möriegen. *BSSNV IX/2* (1871-1873), séance du 11.01.1872: 162.

¹ Le texte intégral de cette communication est annoncée — de manière erronée — en notice.

- Opinion de M. de Buch sur l'origine de l'asphalte. *BSSNN IX/2* (1871-1873), séance du 11.01.1872: 162.
- Remarque sur la notice géologique de M. de Trübolet sur le Chatelu. *BSSNN IX/2* (1871-1873), séance du 22.02.1872: 176.
- Appareil de forage pour le St-Gothard. *BSSNN IX/2* (1871-1873), séance du 22.02.1872: 176.
- Un troisième règne, celui des protistes. *BSSNN IX/2* (1871-1873), séance du 22.02.1872: 182.
- Réfutation des cailloux calcaires incrustés présentés par M. Lardy. *BSSNN IX/2* (1871-1873), séance du 07.03.1872: 183.
- Palafittes médiévaux de Paladru, en Isère. *BSSNN IX/2* (1871-1873), séance du 07.03.1872: 191-192.
- Observation sur la différence de niveau entre Nidau et la Neuveville. *BSSNN IX/2* (1871-1873), séance du 04.04.1872: 194-195.
- Présentation de l'Echinologie helvétique de la formation jurassique. *BSSNN IX/2* (1871-1873), séance du 04.04.1872: 195.
- Une hache en néphrite trouvée à Lüscherz. *BSSNN IX/2* (1871-1873), séance du 04.04.1872: 195-196.
- Observations sur les découvertes zoologiques des dragages de M. Agassiz dans la région des Barbades. *BSSNN IX/2* (1871-1873), séance du 18.04.1872: 202.
- Présentation de la carte au 1/25000 du Chasseral, publiée par le bureau de l'état-major fédéral. *BSSNN IX/2* (1871-1873), séance du 18.04.1872: 203-204.
- Carte du Vésuve. *BSSNN IX/2* (1871-1873), séance du 02.05.1872: 206.
- j Cavernes de la Dordogne et vestiges analogues en Europe. *BSSNN IX/2* (1871-1873), séance du 02.05.1872: 209.
- k Goût des hommes de l'époque du renne pour la gravure. *BSSNN IX/2* (1871-1873), séance du 02.05.1872: 209.
- Sondages sur le banc d'asphalte à Travers. *BSSNN IX/2* (1871-1873), séance du 30.05.1872: 218.
- a L'évolution des échinides dans la série géologique et leur rôle dans la formation jurassique. *BSSNN IX/2* (1871-1873): 223-251 et 1 pl.
- *L'évolution des échinides dans la série géologique et leur rôle dans la formation jurassique*. Neuchâtel, Wolfrath et Metzner, 1872, 28 p. et 1 pl.
- Sur les mouvements de la côte de Scanie. *BSSNN IX/2* (1871-1873): 296-299.
- h (Avec J. PHILIPPIN et C. AYER): *La révision fédérale. Discours prononcés au banquet patriotique du Cercle national à Neuchâtel le 13 avril 1872*. Neuchâtel, G. Montandon, 32 p.
- g Les travaux de M. O. Fraas dans la caverne à ossements de Hohlefels. *Matériaux* (1872): 33-34.
- Sur la perforation des instruments en pierre. *Matériaux* (1872): 42.
- Liaison des temps antéhistoriques et historiques. *Matériaux* (1872): 99-101.
- m Palafitte de Moringen. *Matériaux* (1872): 107.
- Objets Gaulois à Marzabotto. *Matériaux* (1872): 297-298.
- d Objets préhistoriques en néphrite et en jade. *Matériaux* (1872): 410-411.
- Origine du peuple des dolmens. *Matériaux* (1872): 493.

1873d La grotte de Hohlefels près Blaubeuren (Wurtemberg). In *CLAAP. Compte-rendu de la 5e session à Bologne 1871*. Bologna, Fava & Garagnani, 1873: 111-129.

- Observation sur des vases trouvés par M. Wurmbrand dans les palafittes de la Haute Autriche, et discussion sur la technique de perforation des haches en pierre dure. In *CLAAP. Compte-rendu de la 5e session à Bologne 1871*. Bologna, Fava & Garagnani, 1873: 159-161.
- Liaison des temps anté-historiques avec ceux de l'antiquité classique. In *CLAAP. Compte-rendu de la 5e session à Bologne 1871*. Bologna, Fava & Garagnani, 1873: 197-199.
- Question à M. Dirks sur les dolmens du Drenthe et de la Frise. In *CLAAP. Compte-rendu de la 5e session à Bologne 1871*. Bologna, Fava & Garagnani, 1873: 111-129.
- o Observation sur le caractère gaulois de la nécropole de Marzabotto. In *CLAAP. Compte-rendu de la 5e session à Bologne 1871*. Bologna, Fava & Garagnani, 1873: 278 et 476.
- Proposition pour que le Congrès ne se réunisse désormais que tous les deux ans. In *CLAAP. Compte-rendu de la 5e session à Bologne 1871*. Bologna, Fava & Garagnani, 1873: 330.
- Deux questions intéressantes pour l'étude des rapports internationaux et commerciaux dans les anciens temps. In *CLAAP. Compte-rendu de la 5e session à Bologne 1871*. Bologna, Fava & Garagnani, 1873: 332.
- Observation sur la palafitte carolingienne de Paladru. In *CLAAP. Compte-rendu de la 5e session à Bologne 1871*. Bologna, Fava & Garagnani, 1873: 357.
- Hommage à la mémoire d'Edouard Lartet. In *CLAAP. Compte-rendu de la 5e session à Bologne 1871*. Bologna, 1873: 480.
- n Refus du caractère humain des silex de l'henzy (Conclusions de la Commission). In *CLAAP. Compte-rendu de la 6e session, Bruxelles, 1872*. Paris, 1873: 94.
- m Sur un crâne humain découvert en Californie dans un terrain considéré comme tertiaire. In *CLAAP. Compte-rendu de la 6e session, Bruxelles, 1872*. Paris, Baillière, 1873: 108-109.
- Observation: trace probable d'un ancien sol végétal, anté-quaternaire, sur la stratigraphie de Mesvin. In *CLAAP. Compte-rendu de la 6e session, Bruxelles, 1872*. Paris, Baillière, 1873: 268.
- b Sur les haches en néphrite et en jadéite. In *CLAAP. Compte-rendu de la 6e session, Bruxelles, 1872*. Paris, Baillière, 1873: 351-353.
- c Discussion sur l'origine de la néphrite et de la jadéite. In *CLAAP. Compte-rendu de la 6e session, Bruxelles, 1872*. Paris, Baillière, 1873: 355.
- Sur les réserves nécessaires, en matière de sacrifices humains. In *CLAAP. Compte-rendu de la 6e session, Bruxelles, 1872*. Paris, Baillière, 1873: 369.
- Observation sur la communication du général Faidherbe, à propos des dolmens d'Afrique. In *CLAAP. Compte-rendu de la 6e session, Bruxelles, 1872*. Paris, Baillière, 1873: 421-424.

- Observation sur la relativité des séquences chronologiques dans l'âge de la pierre. In *CLAAP. Compte-rendu de la 6e session, Bruxelles, 1872*. Paris, Baillière, 1873: 453-454.
- Sur la trouvaille d'Eygenbilsen et les trouvailles étrusques au Nord des Alpes. In *CLAAP. Compte-rendu de la 6e session, Bruxelles, 1872*. Paris, Baillière, 1873: 506-510.
- Réponse aux objections de MM. Hildebrand et Franks, quant à l'origine étrusque de l'âge du bronze dans le Nord. In *CLAAP. Compte-rendu de la 6e session, Bruxelles, 1872*. Paris, Baillière, 1873: 519.
- Observations sur les objets lacustres de la collection du Dr. Gross. *Actes SHSN* 55 (1872), séance du 19.08.1872: 27.
- Examen d'oursins fossiles. *Actes SHSN* 55 (1872), séance du 20.08.1872: 52.
- Remarques sur l'homme fossile de Menton. *Actes SHSN* 55 (1872), séance du 20.08.1872: 55.
- a Dénomination par "Genou" des voûtes dont les assises plongent du même côté. *Actes SHSN* 55 (1872), séance du 20.08.1872: 55.
- Bericht der Gletscher-Commission. *Actes SHSN* 55 (1872): 118-120.
- Sur la carte géologique du massif du Righi. *BSSNN IX/3* (1871-1873), séance du 14.11.1872: 315.
- Travaux du Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques de Bruxelles: les recherches de M. Dupont dans les cavernes du bord de la Meuse. *BSSNN IX/3* (1871-1873), séance du 14.11.1872: 316-317.
- Echantillons de pierres employées à la construction du dôme de Cologne. *BSSNN IX/3* (1871-1873), séance du 14.11.1872: 317.
- Observations sur le mémoire de M. de Tribolet sur le cirque de St-Sulpice. *BSSNN IX/3* (1871-1873), séance du 28.11.1872: 331-332.
- La carte du St-Gothard. *BSSNN IX/3* (1871-1873), séance du 09.01.1873: 349-350.
- Sur la tranchée du crêt Tacconet. *BSSNN IX/3* (1871-1873), séance du 23.01.1873: 356-359.
- Cendre du Vésuve. *BSSNN IX/3* (1871-1873), séance du 23.01.1873: 360.
- Sur le combustible minéral en Suisse. *BSSNN IX/3* (1871-1873), séance du 06.02.1873: 361-369.
- Collection de roches du St-Gothard. *BSSNN IX/3* (1871-1873), séance du 20.02.1873: 374.
- Gîtes de phosphate de chaux à la Perte du Rhône. *BSSNN IX/3* (1871-1873), séance du 20.02.1873: 375-376.
- Catalogue des glaciers. *BSSNN IX/3* (1871-1873), séance du 06.03.1873: 394.
- Dents canines de Sus. *BSSNN IX/3* (1871-1873), séance du 20.03.1873: 408.
- Observation sur les travaux de M. de Tribolet sur le Châtelu et le cirque de St-Sulpice. *BSSNN IX/3* (1871-1873), séance du 20.03.1873: 409.
- Comptes de la Société. *BSSNN IX/3* (1871-1873), séance du 03.04.1873: 416-417.
- Comparaison d'un crâne esquimaux avec ceux de la Corrèze. *BSSNN IX/3* (1871-1873), séance du 03.04.1873: 422.
- Atlas des objets de St-Maurice d'Agave, publié par M. Aubert. *BSSNN IX/3* (1871-1873), séance du 03.04.1873: 428.
- Travaux de M. de Siebold sur la parthénogénèse des arthropodes. *BSSNN IX/3* (1871-1873), séance du 17.04.1873: 433-434.
- Fossiles trouvés par M. Jaccard en terrain miocène. *BSSNN IX/3* (1871-1873), séance du 17.04.1873: 435.
- Observation à propos de gravures présumées sur des ossements miocènes, trouvés à Constantinople. *BSSNN IX/3* (1871-1873), séance du 17.04.1873: 435.
- Sur une nouvelle sous-classe d'oiseaux fossiles Odontornithes. *BSSNN IX/3* (1871-1873), séance du 17.04.1873: 435-438.
- Perle en ambre d'Auvergnier. *BSSNN IX/3* (1871-1873), séance du 17.04.1873: 438.
- Observation à propos de la polémique entre M. de Tribolet et M. Jaccard sur les études du Châtelu et du cirque de St-Sulpice. *BSSNN IX/3* (1871-1873), séance du 01.05.1873: 452.
- e Notice sur un mobilier préhistorique de la Sibérie. *BSSNN IX/3* (1871-1873): 453-461 et 1 pl.
- f Notice sur un mobilier préhistorique de la Sibérie. Neuchâtel, Wolfrath et Metzner, 1873, 11 p. et 1 pl.
- g Un mobilier préhistorique en Sibérie. *Bulletins de la Société d'anthropologie de Paris* 8 (1873): 441-448.
- h Un mobilier préhistorique de la Sibérie. *Journal de Genève* 28.05.1873.
- i Un mobilier préhistorique de la Sibérie. *RA* 26 (1873): 126-131.
- j Notice of prehistoric implements found in Siberia. (trad. Rev. S.S. LEWIS). [S. l., 1873] 7 p. et 1 pl.
- k Brief des Herrn Desor über Bronzegegenstände, welche in Sibirien gefunden worden sind. *Correspondenz-Blatt der deutschen Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte* (1873): 82.
- Existence de rasoirs lacustres. *BSSNN IX/3* (1871-1873), séance du 15.05.1873: 481-483.
- La couche argileuse du fond des tourbières. *BSSNN IX/3* (1871-1873), séance du 15.05.1873: 484-485.
- Projet de mesures quotidiennes de la température du lac, avec observations sur l'évaporation. *BSSNN IX/3* (1871-1873), séance du 29.05.1873: 493.
- Roches volcaniques du Hoegau (Cinquante-sixième session de la SHSN, réunie à Schaffhouse, les 18, 19 et 20 août 1873). *Archives SPN* 48 (1873): 60.
- p Présentation d'un mémoire sur le paysage morainique (Cinquante-sixième session de la SHSN, réunie à Schaffhouse, les 18, 19 et 20 août 1873). *Archives SPN* 48 (1873): 65-67.
- Notice sur le paysage minéral en Suisse (Bulletin scientifique neuchâtelois). *Archives SPN* 48 (1873): 215-217.
- Oiseaux-poissons fossiles découverts en Amérique (Bulletin scientifique neuchâtelois). *Archives SPN* 48 (1873): 217.
- Origine des objets de bronze. *Matériaux* (1873: 18-19 et 22.
- l Un mobilier préhistorique de la Sibérie. *Matériaux* 1873: 197-203 et 1 pl.
- Carte des environs de Combe-Varin, d'après la grande Carte d'Osterwald. Neuchâtel, H. Furrer, 1873.
- Art. XIV. Geology of the Alps. In John BALL, *The Alpine Guide. Part II: The central Alps*. London, Longman, Green and Co., 3e éd. 1873: LXIX-CXX.

- 1874 (Avec L. FAVRE) Le bel âge du bronze lacustre en Suisse. *Mémoires de la SSNN IV/2* [Neuchâtel, Wolfrath & Metzner], 111 p. et 7 pl.
- d (Avec L. FAVRE) *Le bel âge du bronze lacustre en Suisse*. Paris / Neuchâtel, Sandoz et Fischbacher, 1874, VI et 32 p. et 7 pl.
- Discours de M. Desor, à propos de l'article de l'Ecole au Conseil national. *L'Avenir* 31.01.1874.
 - La révision. Lettre de M. Desor. *L'Avenir* 08.04.1874.
- b Einwendung gegen die Arbeit vom Herrn Wettstein, über den Foehn. *Actes SHSN* 56 (1872/73): 205.
- Ueber eine Versteinierung aus der Gegend von Beringen (Kt. Schaffhausen). *Actes SHSN* 56 (1872/73), séance du 19.08.1873: 85.
 - Die Moränen-Landschaft. *Actes SHSN* 56 (1872/73): 121-135 et 1 carte¹.
- i *Die Moränen-Landschaft*. Schaffhausen, A. Gelzer, 1874, 14 p. et 1 carte.
- Fossiles pliocènes dans les moraines du versant méridional des Alpes (Cinquante-septième session de la SHSN, réunie à Coire, les 11 et 12 septembre 1874). *Archives SPN* 51 (1874): 152-153.
 - Observation sur la position des dépôts de lignite d'Uznach, Durnten et Wetzikon (Cinquante-septième session de la SHSN, réunie à Coire, les 11 et 12 septembre 1874). *Archives SPN* 51 (1874): 160.
 - Présentation de photographies d'établissements lacustres dans le lac de Bière (Cinquante-septième session de la SHSN, réunie à Coire, les 11 et 12 septembre 1874). *Archives SPN* 51 (1874): 160.
 - Homme quaternaire en Scandinavie. *Matériaux* (1874): 246-247.
 - Sculptures de rochers en Scanie. *Matériaux* (1874): 296.
 - La première industrie érusque. *Matériaux* (1874): 299.
- h Présentation de l'ouvrage de M. Chantre sur l'âge du bronze en France. *Matériaux* (1874): 314.
- Neuenburg. Schluss der Legislatur durch Grossrathspräsident Desor. *Der Bund* 17.04.1874: 3 & 18.04.1874: 2-3.
- a Les coutumes orientales, notes fugitives d'un naturaliste. *Etrennes Chrétiennes* 1 (1874): 251-263.
- Observations sur le travail de M. de Tribolet sur un prétendu gisement de corallien supérieur aux Joux-derrières. *BSSNN X/1* (1874-1876), séance du 08.01.1874: 26.
 - Cor trouvé dans les palafittes près de Ligerz près Bière. *BSSNN X/1* (1874-1876), séance du 08.01.1874: 26-27.
 - Sur un nouvel oiseau muni de dents (odontopteryx toliapicus Ow.) de l'argile de Londres. *BSSNN X/1* (1874-1876), séance du 05.02.1874: 35-37.
 - Observation sur le procédé de sciage et de perforation des roches au moyen de sable. *BSSNN X/1* (1874-1876), séance du 05.02.1874: 39.
 - Catalogue des glaciers. *BSSNN X/1* (1874-1876), séance du 05.02.1874: 39-41.
 - Rapport de M. Lesquereux sur les plantes fossiles de l'Illinois. *BSSNN X/1* (1874-1876), séance du 19.02.1874: 42-44.
 - Vernis ou graphitage de vases lacustres. *BSSNN X/1* (1874-1876), séance du 19.02.1874: 45-46.
 - Observation sur l'asphaltage des rues. *BSSNN X/1* (1874-1876), séance du 05.03.1874: 56-57.
- c Caverne de Thaynigen dans le canton de Schaffhouse. *BSSNN X/1* (1874-1876), séance du 05.03.1874: 57-59.
- Lettre de M. Heer au sujet d'une expédition scientifique au Spitzberg. *BSSNN X/1* (1874-1876), séance du 05.03.1874: 59.
- j Carte du paysage morainique d'Amsoldingen près Thoun. *BSSNN X/1* (1874-1876), séance du 05.03.1874: 62.
- Remarque sur le travail de M. de Tribolet sur le gisement d'astérien du Crozet. *BSSNN X/1* (1874-1876), séance du 09.04.1874: 70.
 - Sondages exécutés en Suisse pour l'extraction de la houille. *BSSNN X/1* (1874-1876), séance du 23.04.1874: 89-91.
 - Le parc national des Etats-Unis. *BSSNN X/1* (1874-1876): 100-109.
 - Über Riesentöpfe und deren Ursprung. *Der Bund* Nr. 50 (Sonntagsblatt), 12.12.1874: 168.
- e Sur les trouvailles paléolithiques de Thayingen et contre la probabilité d'un âge paléolithique en Scandinavie. In *CLAAP. Compte rendu de la 7^e session, Stockholm, 1874*. Stockholm, Norstedt & Söner, 1876: 17-19.
- f Sur la faune de Thayingen et de l'époque glaciaire. In *CLAAP. Compte rendu de la 7^e session, Stockholm, 1874*. Stockholm, Norstedt & Söner, 1876: 21.
- Salutation du président à S. M. le Roi de Suède. In *CLAAP. Compte rendu de la 7^e session, Stockholm, 1874*. Stockholm, Norstedt & Söner, 1876: 30.
 - Discours de remerciements aux organisateurs du congrès. In *CLAAP. Compte rendu de la 7^e session, Stockholm, 1874*. Stockholm, Norstedt & Söner, 1876: 43-44.
 - Question sur les rapports entre la culture de l'âge du bronze en Sibérie et l'âge du bronze dans l'Ouest. In *CLAAP. Compte rendu de la 7^e session, Stockholm, 1874*. Stockholm, Norstedt & Söner, 1876: 299.
 - Sur les rapprochements entre des haches en pierre et des haches en bronze. In *CLAAP. Compte rendu de la 7^e session, Stockholm, 1874*. Stockholm, Norstedt & Söner, 1876: 344.
 - Observations sur le travail de M. Gozzadini, consacré aux mors de cheval en bronze. In *CLAAP. Compte rendu de la 7^e session, Stockholm, 1874*. Stockholm, Norstedt & Söner, 1876: 384-387.
- g Sur le travail de M. Chantre, sur l'origine du bronze et sur la signification du mot «âge». In *CLAAP. Compte rendu de la 7^e session, Stockholm, 1874*. Stockholm, Norstedt & Söner, 1876: 431-433.
- Les rochers sculptés de Suède et sur leurs relations avec les gravures observées sur les dolmens. In *CLAAP. Compte rendu de la 7^e session, Stockholm, 1874*. Stockholm, Norstedt & Söner, 1876: 484-485.
 - Observations sur la domestication à l'âge de la pierre. In *CLAAP. Compte rendu de la 7^e session, Stockholm, 1874*. Stockholm, Norstedt & Söner, 1876: 826-827.
 - Observations sur des silex taillés découverts dans le désert lybique. In *CLAAP. Compte rendu de la 7^e session, Stockholm, 1874*. Stockholm, Norstedt & Söner, 1876: 877-878.

1

Y compris un "Nachtrag", qui comporte les remarques et observations des personnes qui ont assisté à la conférence.

- Observation sur la succession des âges du bronze et du fer. In E. CHANTRE, *Sur l'âge du bronze et le premier âge du fer en France, suivi d'une discussion*. Stockholm, P.A. Norstedt & Söner, 33 p.¹

1875 Photographies d'établissements lacustres mis à découvert par le dessèchement partiel du Lac de Bienne. *Actes SHSN* 57(1873/74), séance du 13.09.1874: 69.

- Die Beziehungen der Eiszeit in den Alpen zur pliocenen Formation von Ober-Italien. *Actes SHSN* 57 (1873/74): 105-121.
- Remarques sur les forages zoologiques de M. Ph. de Rougemont dans le lac de Neuchâtel. *BSSNN X/2* (1874-1876), séance du 26.11.1874: 127.
- Sur les rapports du paysage morainique avec les formations pliocènes d'Italie. *BSSNN X/2* (1874-1876), séance du 26.11.1874: 128.
- Photographies de stations lacustres par les eaux basses du lac de Bienne. *BSSNN X/2* (1874-1876), séance du 26.11.1874: 128.
- Systèmes de forage de la houille. *BSSNN X/2* (1874-1876), séance du 07.01.1875: 132-133.
- Recherches zoologiques de M. Eimer à l'île de Capri. *BSSNN X/2* (1874-1876), séance du 21.01.1875: 134-135.
- b Sur les pierres à écuelles. *BSSNN X/2* (1874-1876), séance du 21.01.1875: 135.
- Recherches de M. Heer sur la flore fossile du Groenland septentrional. *BSSNN X/2* (1874-1876), séance du 18.02.1875: 143-145.
- Sur les marmites des géants. *BSSNN X/2* (1874-1876), séance du 18.02.1875: 145-146.
- Remarques sur deux travaux de M. de Tribolet. *BSSNN X/2* (1874-1876), séance du 15.04.1875: 153.
- c Traces d'industrie humaine trouvée dans les charbons de Wetzikon (canton de Zurich). *BSSNN X/2* (1874-1876), séance du 15.04.1875: 154-155.
- Observations sur les dépôts calcaires des environs de Jérusalem. *BSSNN X/2* (1874-1876), séance du 15.04.1875: 155-156.
- Gisements d'asphalte du département de l'Ain. *BSSNN X/2* (1874-1876), séance du 15.04.1875: 156.
- Fils de verre produits dans les tubes de fours à coupelle. *BSSNN X/2* (1874-1876), séance du 15.04.1875: 156.
- Sur l'utilisation de la puissance hydraulique de l'Arcuse. *BSSNN X/2* (1874-1876), séance du 29.04.1875: 161.
- Parenté entre les vertébrés et les arthropodes. *BSSNN X/2* (1874-1876), séance du 15.05.1875: 167-168.
- Présentation des Recherches géologiques dans la partie centrale de la chaîne du Caucase, par M. Favre. *BSSNN X/2* (1874-1876), séance du 15.05.1875: 168-170.
- e Travaux de M. Zittel sur l'origine glaciaire du paysage morainique. *BSSNN X/2* (1874-1876), séance du 27.05.1875: 179-188.
- Observation à propos de la note de M. Morlot sur les terrasses diluviennes du lac Léman. *BSGF* 3 (1874/75), séance du 01.09.1875: 748-749.
- Observations sur les Considérations stratigraphiques par M. Falsan sur la présence de Fossiles miocènes et pliocènes au milieu des alluvions glaciaires et du terrain erratique des environs de Lyon. *BSGF* 3 (1874/75), séance du 29.08.1875:
- a Les coutumes orientales. Notes fugitives d'un naturaliste. *Etrennes chrétiennes* 2 (1875): 183-209.
- Les coutumes orientales. Notes fugitives d'un naturaliste. s. l., s. d. [1875], 27 p.
- d Le Paysage morainique, son origine glaciaire et ses rapports avec les formations pliocènes d'Italie. Paris, Sandoz & Fischbacher et Reinwald / Neuchâtel, J.Sandoz, 1875, XI et 95 p. et 2 cartes.
- Le paysage morainique, son origine glaciaire et ses rapports avec les formations pliocènes d'Italie. *Archives SPN* 54 (1875): 48-61.
- L'air comprimé, comme moteur. Souvenir de la réunion d'Andermatt. *Le Peuple* 08.10.1875.
- Bemerkungen über eine Erhebung der anthropologischen Merkmale der Bevölkerung in der Schweiz. In *Die sechste Allgemeine Versammlung der deutschen Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte zu München am 9. bis 11. August 1875*. Beilage zum *Correspondenz-Blatt der deutschen Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte* (1875): 59.
- Bemerkungen über das Keltenthum. In *Die sechste Allgemeine Versammlung der deutschen Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte zu München am 9. bis 11. August 1875*. Beilage zum *Correspondenz-Blatt der deutschen Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte* (1875): 81-82.
- L'air comprimé, comme moteur. Souvenir de la réunion d'Andermatt. *Le Peuple*, 08.10.1875.
- (Avec F. BERTHOUD) Réponse à M. F. Soguel, à propos de la candidature de M. Borel. *Le Peuple* 23.11.1875.
- La carte géologique fédérale. *Le Peuple*, 03.12.1875.

1876 Présentation d'une section du St-Gothard, par M. Imfeld de Sarnen. *Actes SHSN* 58 (1874/75), séance du 14.08.1875: 55.

- Sur le forage houiller de Rheinfelden. *BSSNN X/3* (1874-1876), séance du 11.11.1875: 233-239.
- Propriétés réfrigérantes de la dilatation de l'air comprimé. *BSSNN X/3* (1874-1876), séance du 25.11.1875: 239-240.
- Fossiles de l'île de Gothland. *BSSNN X/3* (1874-1876), séance du 25.11.1875: 241-244.
- Observation sur l'horloge électrique installée par M. Hipp à l'Hôtel-de-Ville. *BSSNN X/3* (1874-1876), séance du 13.01.1876: 263.
- Observations sur la découverte d'un dépôt glaciaire avec blocs alpins sur le versant septentrional du Pouilleret. *BSSNN X/3* (1874-1876), séance du 27.01.1876: 267.
- Sur la découverte de sépultures préhistoriques à Auvernier. *BSSNN X/3* (1874-1876), séance du 27.01.1876: 267-275.

¹ Extrait des *Comptes rendus* du CLAAP de Stockholm (1874).

- Interrogation sur l'identité de la bondelle et de la palée. BSSNN X/3 (1874-1876), séance du 24.02.1876: 282.
- Sur le Rapport du Survey géologique des Territoires sur le Parc national des Etats-Unis. BSSNN X/3 (1874-1876), séance du 24.02.1876: 283-290.
- Observations sur la théorie de M. de Candolle à propos de l'inégale distribution des plantes rares dans la chaîne des Alpes. BSSNN X/3 (1874-1876), séance du 20.04.1876: 333-334.
- Sur les tremblements de terre. BSSNN X/3 (1874-1876), séance du 04.05.1876: 342-346.
- Curieux phénomène géologique observé par M. Berthoud dans les mines d'argent du Colorado. BSSNN X/3 (1874-1876), séance du 04.05.1876: 346-349.
- Dalles du tombeau lacustre d'Auvernier. BSSNN X/3 (1874-1876), séance du 04.05.1876: 349.
- Observations sur le bloc erratique du mont d'Amin. BSSNN X/3 (1874-1876), séance du 19.05.1876: 357-358.
- Lettres de MM. Lang et Studer à propos des tremblements de terre. BSSNN X/3 (1874-1876), séance du 19.05.1876: 372-373.
- Questionnaire relatif au tremblement de terre de ce printemps. BSSNN X/3 (1874-1876), séance du 19.05.1876: 373.
- b Le sépulcre préhistorique de la palafitte d'Auvernier. MN 1876: 269-276 et 2 pl.
- Les sépultures des populations lacustres du lac de Neuchâtel. *Matériaux* 1876: 114-122 et 1 pl.
- Les sépultures des populations lacustres du lac de Neuchâtel. RA 31 (1873), 219-223.
- Les Sépultures préhistoriques d'Auvernier. *Carte postale avec légende* [1876], 1 p.
- La période glaciaire et l'homme glaciaire. Lettre à M. le pasteur Chantre. *Etrennes chrétiennes* 3 (1876): 198-224.
- c La période glaciaire et l'homme glaciaire. Lettre à M. le pasteur Chantre. s. l., s. d. [1876], 27 p.
- Le sondage de Rheinfelden. *Journal de Genève* 15.01.1876.
- Controverse glaciaire. *Archives SPN* 57: 253-277 et pl. III.
- a Der Mensch der Wüste. *Öffentliche Vorträge, gehalten in der Schweiz* IV. Band, Heft I, Basel, Schweighauserische Buchhandlung (H. Richter), 1876, 38 p.
- Rapport sur les sondages dans le Muschelkalk des chaînes jurassiques dans la vallée de l'Aar. In *Bericht des Verwaltungsrathes der Schweizerischen Steinkohlenbohr-gesellschaft an die Generalversammlung der Aktionäre*. Aarau, Sauerländer, 1876: 35-37.

1877 Sur les glaciers polaires. BSSNN XI/1 (1877-1879), séance du 04.01.1877: 32-35

- a Une nouvelle découverte préhistorique. La fonderie de Bologne. BSSNN XI/1 (1877-1879): 126-134.
- b Une nouvelle découverte préhistorique. La fonderie de Bologne. s.l. s.d., 8 p.
- Une nouvelle découverte préhistorique. La fonderie de Bologne. RA 33 (1877): 337-348.
- Compte-rendu d'une excursion faite à une ancienne nécropole des Monts Albins recouverte par un dépôt volcanique. BSSNN XI/1 (1877-1879): 134-141.
- *Compte-rendu d'une excursion faite à une ancienne nécropole des Monts Albins recouverte par un dépôt volcanique*. s.l. s.d., 8 p.
- Etablissement zoologique de M. Dohrn, à Naples. BSSNN XI/1 (1877-1879), séance du 11.05.1877: 147.
- Invitation à une visite des travaux de correction de la Broye et de la Thielle. BSSNN XI/1 (1877-1879), séance du 27.05.1877: 157.
- Présentation d'une série d'Echinodermes du golfe de Naples. BSSNN XI/1 (1877-1879), séance du 27.05.1877: 157.
- L'Iracolumite. BSSNN XI/1 (1877-1879), séance du 27.05.1877: 158.
- Pierres à écuelles (Soixantième session de la SHSN, réunie à Bex, les 20, 21 et 22 août 1877). *Archives SPN* LX (1877): 312-313.
- c Une nouvelle découverte préhistorique, la fonderie de Bologne. *Matériaux* 12 (1877): 285-287.
- Excursion à l'ancienne nécropole des monts Albins. *Matériaux* 12 (1877): 297-303.
- Ueber die zum Steinalter gehörenden Nephrite (an der VIII. allgemeine Versammlung der deutschen anthropologischen Gesellschaft zu Konstanz am 24-26 September 1877). *Correspondenz-Blatt der deutschen Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte* (1877): 101-102.
- Ueber Schalensteine (an der VIII. allgemeine Versammlung der deutschen anthropologischen Gesellschaft zu Konstanz am 24-26 September 1877). *Correspondenz-Blatt der deutschen Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte* (1877): 126-128 et 130.
- Ueber die Substanz von zwei Steinbeilen (an der VIII. allgemeine Versammlung der deutschen anthropologischen Gesellschaft zu Konstanz am 24-26 September 1877). *Correspondenz-Blatt der deutschen Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte* (1877): 142.

1878 Art. XIV. Geology of the Alps. In John BALL, *The Alpine Guide. Part I: A Guide to the western Alps*. London, Longman, Green and Co., 3e éd. 1877-78: LXIX-CXX.

- Opportunité d'une place pour un naturaliste suisse à la station zoologique du Dr. Dohrn, à Naples. *Actes SHSN* 60 (1876/77), séance du 22.08.1877: 42.
- Reconnaissance de la Société pour l'accueil des autorités et de la population de Bex. *Actes SHSN* 60 (1876/77), séance du 22.08.1877: 43.
- Sur l'intérêt archéologique de nombreux blocs erratiques. *Actes SHSN* 60 (1876/77), séance du 21.08.1877: 63-64.
- Remarques sur l'application de la théorie des failles. *Actes SHSN* 60 (1876/77), séance du 21.08.1877: 65.
- Der Mensch der Wüste. *Öffentliche Vorträge, gehalten in der Schweiz* IV. Band, Heft I, Basel, Schweighauserische Buchhandlung (H. Richter), 1878 (réimpr.), 38 p.

- Candidature de M. Mauler. *BSSNN* XI/2 (1877-1879), séance du 08.11.1877: 209.
- Mémoire de M. Fraas sur l'*Aerosaurus ferratus*, ou lézard-oiseau, trouvé près de Stuttgart. *BSSNN* XI/2 (1877-1879), séance du 08.11.1877: 210-211.
- Démarches auprès de la municipalité pour l'adaptation du limnimètre. *BSSNN* XI/2 (1877-1879), séance du 08.11.1877: 211.
- Sur la trépanation préhistorique. *BSSNN* XI/2 (1877-1879), séance du 03.01.1878: 271-273.
- Sur les galets sculptés. *BSSNN* XI/2 (1877-1879), séance du 17.01.1878: 275-279.
- Traitement des vignes phylloxérées au moyen de l'acide sulfureux liquide. *BSSNN* XI/2 (1877-1879), séance du 17.01.1878: 279-281.
- Expériences pour combattre le phylloxera au moyen de l'acide sulfureux liquide. *BSSNN* XI/2 (1877-1879), séance du 28.02.1878: 288.
- Sur l'intérêt de la trouvaille dans le golfe du Mexique par M. Al. Agassiz de poissons marins des grandes profondeurs, privés d'organes visuels. *BSSNN* XI/2 (1877-1879), séance du 09.05.1878: 322.
- Présentation d'un petit bloc de granit sculpté lacustre, et d'une écuelle de l'âge du bronze, à la décoration incrustée de matière calcaire blanche. *BSSNN* XI/2 (1877-1879), séance du 09.05.1878: 323.
- Sur les pierres à écuelles. *BSSNN* XI/2 (1877-1879), séance du 06.06.1878: 335-336.
- Les pierres à écuelles. *BSSNN* XI (1878): 129-169 et 4 pl.
- b *Les pierres à écuelles*. Genève, J. Carey 1878, 43 p. et 4 pl.
- Les pierres à écuelles. *Matériaux* 13 (1878): 259-276.
- Les pierres à signes et à écuelles. *Journal de Genève* 11.04.1878.
- (Avec F. BERTHOUD) Lettre à M. le colonel Emile Frei, Conseiller national, membre du Comité central du Volksverein, à Bâle. *Le Peuple*, 02.05.1878.
- c Déclaration: responsabilité des articles publiés dans le Peuple. *Le Peuple*, 28.05.1878.
- On Pierres à écuelles (sic) in Europe. *Proceedings of the American Philosophical Society* 17 (1877/78), meeting of 19.04.1878: 714.
- Schalen- oder Napfensteine. *Verhandlungen der Berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte* (1878): 11.
- Ueber eine eigenthümliche Knochenscheibe im Bieler See. *Verhandlungen der Berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte* (1878): 383.
- a *Essai sur le nez au point de vue anthropologique et esthétique*. Le Locle, E. Courvoisier, 1878, 24 p. et 1 pl.

- 1879g *Essai sur le nez*. Neuchâtel, L.-A. Borel, 1879, 22 p. et 1 pl.
- Objection à M. Heim, sur la formation des vallées. *Actes SHSN* 61 (1877/78), séance du 13.08.1878: 88-89.
- a Sur les études entreprises pour la création d'une mer dans le Sahara. *Bulletin de la société niçoise des sciences naturelles et historiques* 4 (1879): 235.
- h Observation sur les monuments à gros blocs de Barri, près Aspremont. *Bulletin de la société niçoise des sciences naturelles et historiques* 4 (1879): 235.
- i Sur la décomposition des roches calcaires du Littoral niçois. *Bulletin de la société niçoise des sciences naturelles et historiques* 4 (1879): 236-237.
- j Résumé sur le Bel âge du bronze en Suisse. *Bulletin de la société niçoise des sciences naturelles et historiques* 4 (1879): 239.
- k Sur la fabrication du bronze. *Bulletin de la société niçoise des sciences naturelles et historiques* 4 (1879): 240.
- l Nouveaux reptiles fossiles, découverts dernièrement en Amérique. *Bulletin de la société niçoise des sciences naturelles et historiques* 4 (1879): 248-250.
- m Observation sur une liste des pierres gauloises, dressée par M. de Rosemont, pour le département des Alpes-Maritimes. *Bulletin de la société niçoise des sciences naturelles et historiques* 4 (1879): 237.
- n Sur les terrains glaciaires diluviens et pliocènes des environs de Nice. *Bulletin de la société niçoise des sciences naturelles et historiques* 4 (1879): 137-163 et 1 pl.
- *Sur les terrains glaciaires diluviens et pliocènes des environs de Nice, avec une coupe montrant la disposition de ces terrains entre l'embouchure du Var et le Mont Ciaudan*. Nice, S. Cauvin-Empereur, 1879, 31 p. et 1 pl.
- f Lettre à M. le Professeur Forel. *ASA* 1879: 943-945.
- b (Avec Ch. MARTINS). Observations sur le projet de la création d'une mer intérieure dans le Sahara oriental. *Comptes rendus de l'Académie des Sciences* 88 (1879): 265-269.
- o Sur les anciens glaciers dans les Alpes-Maritimes. Extrait d'une lettre à M. Daubrée. *Comptes rendus de l'Académie des Sciences* 88 (1879): 760-761.
- Sur les anciens glaciers dans les Alpes-Maritimes. Lettre à M. Daubrée dans les Comptes-rendus de l'Institut. Académie des sciences, 7 avril 1879. *Matériaux* 14 (1879): 184-185.
- c *La mer saburienne*. Neuchâtel, L.-A. Borel, 1879, 16 p. et 1 pl.
- d *La mer saharienne*. Extrait du Compte rendu de la séance générale du Comité [de l'Association internationale africaine], tenue à Neuchâtel le 26 juin 1879. Genève, C. Schuchardt, [1879], 13 p.
- e *La forêt vierge et le Sahara, suivi d'une étude sur les pierres à écuelles et d'un essai sur le nez*. *Mélanges scientifiques*. Paris, Sandoz et Fischbacher / Neuchâtel, Sandoz / Genève, Desrois, 244 p. et 1 pl¹.

¹ Cet essai rassemble les articles suivants: 1. "Une course dans la forêt vierge (trois lettres à F. Berthoud)". 2. "Le Sahara oriental". 3. "La mer saharienne". 4. "L'homme du désert". 5. "Les pierres à écuelles". 6. "Etude sur le nez".

- Observations sur la nécessité de publier les trouvailles de MM. Borel et Wavre, sur les bords du lac. *BSSNN* XI/3 (1877-1879), séance du 29.05.1879: 519.
- p Les anciens glaciers des Alpes maritimes. *BSSNN* XI/3 (1877-1879): 519-525.
- Brief des Herrn Prof. Desor. *Actes SHSN* 62 (1878/79), séance du 12.08.1879: 86.
- La pierre à écuellen du Landeron. *Le Peuple*, 15.07.1879.
- q La pierre des croix de Pieve di Teco (Lettera del 14 Giugno, al Pigorini). *Bullettino di Paleontologia italiana* 5 (1879): 68-73.
- g *L'homme pliocène des graviers aurifères de la Californie*. Nice, V.E. Gauthier et Cie, 1879, 16 p.

1880 L'homme pliocène de la Californie. *Matériaux* 15 (1880): 61-68.

- d La pierre des croix de Pieve di Teco. *Matériaux* 15 (1880): 403.
- La pierre à écuellen du Landeron. *Rameau de sapin* 1880: 41-43.
- e Sur les deltas torrentiels. Extrait d'une lettre à M. Daubrée. *Comptes rendus de l'Académie des Sciences* 90 (1880): 324-326.
- f *Sur les deltas torrentiels anciens et modernes. Lettre à M. A. Falsan*. Nice, S. Cauvin-Empereur, 1880, 16 p. et 2 pl.
- a Lettre de M. Ed. Desor à M. Tournouer, sur la mer saharienne. *BSSNN* XII/1 (1880-1882): 16-23.
- b Lettre de M. Desor sur les coquilles marines des Chotts. *BSGF* 8 (1879/80), séance du 26.01.1880: 231-234.
- c Les pierres orientales des lacs suisses. *Journal de Genève* 16.01.1880.
- Philipp Wilhelm Schimper. *Geboren den 12. Januar 1808. Gestorben den 20. März 1880*. [s.l., s.d.], 7 p.
- Monographie des anciens glaciers et du terrain erratique de la partie moyenne du Bassin du Rhône, par MM. A. Falsan et E. Chantre, Lyon, 1880. *Archives SPN* 4 (1880): 549-572.
- Compte rendu de M. Jaccard sur la Description géologique du canton de Genève, par M. A. Favre. *BSSNN* XII/1 (1880-1882), séance du 27.05.1880: 143-147.
- Compte rendu de l'ouvrage de M. Morse sur les terres préhistoriques du Japon. *BSSNN* XII/1 (1880-1882), séance du 27.05.1880: 147-149.
- Sur la température dans la galerie du tunnel du Simplon. *BSSNN* XII/1 (1880-1882), séance du 10.06.1880: 150.
- Température du tunnel du St-Gothard et théorie du feu central. *BSSNN* XII/1 (1880-1882), séance du 10.06.1880: 150.
- g Inscription épigraphique sur un gros caillou près d'Antibes. *BSSNN* XII/1 (1880-1882), séance du 10.06.1880: 157.

1881 Bericht der Gletscher-Commission. *Actes SHSN* 64 (1880/81): 112-113.

- Trois crânes humains trouvés à la station lacustre de la Tène. *BSSNN* XII/2 (1880-1882), séance du 28.10.1880: 194.
- Lingot d'étain d'une station de l'âge du bronze. *BSSNN* XII/2 (1880-1882), séance du 28.10.1880: 194-195.
- Sur un emploi singulier des peaux de blaireau. *BSSNN* XII/2 (1880-1882), séance du 28.10.1880: 195-198.
- j Observations sur un compte rendu, par M. Schaaffhausen, de l'Essai sur le nez. *BSSNN* XII/2 (1880-1882): 226-228.
- i (Avec H. SCHAAFFHAUSEN) *Compte rendu de l'Essai sur le nez, de M. Desor. Observation à ce propos*. Neuchâtel, Société typographique, 1881, 12 p.
- g Brochure récente de M. Desor sur l'Homme fossile de Nice. *BSSNN* XII/2: 303-305.
- c Le squelette humain fossile de Nice. *BSSNN* XII/2 (1880-1882), séance du 05.05.1881: 309.
- Pierres à écuellen en Italie. *BSSNN* XII/2 (1880-1882), séance du 05.05.1881: 310.
- Incendie du théâtre de Nice. *Suisse libérale* 28.03.1881.
- a *Im Urwald. Vortrag*. Basel, Schweighauserische Verlagsbuchhandlung (H. Richter), 1881, 51 p.
- d (Avec le Dr. NIEPCE père & A. de QUATREFAGES). Ossements humains trouvés dans le diluvium de Nice. *Comptes rendus de l'Académie des Sciences* 92 (1881): 746-754.
- e *Ossements humains trouvés dans le diluvium de Nice. Examen de la question géologique*. Paris, Gauthier-Villars, 1881, 4 p.
- b (Avec Dr. NIEPCE père & A. de QUATREFAGES) *L'homme fossile de Nice. Un mot sur la découverte d'un squelette humain fossile dans le diluvium de Nice*. Nice, Cauvin-Empereur, 1881, 11 p.
- Crânes humains de la Tène; lingot d'étain d'une palafitte; emploi singulier des peaux de blaireaux (d'après le BSSNN). *Matériaux* 1881: 309-312.
- f (Avec le Dr. Niepce, père) *L'homme fossile de Nice. Matériaux*, 1881: 133.
- h Menschliche Gebeine im Diluvium von Nizza. *Verhandlungen der Berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte* (1881): 31-32.
- Rezension von A. Falsan et E. Chantre: Monographie géologique des anciens glaciers et du terrain erratique de la partie moyenne du bassin du Rhône. *Neues Jahrbuch für Mineralogie, Geologie und Palaeontologie* 1881/2: 93-99.

- 1882a La caverne à ossements de Peymenade. *Annales de la Société des Lettres, Sciences et Arts des Alpes-Maritimes* 8 (1882): 81-83.
- b (Avec le Dr. NIEPCE, père) Un mot sur la découverte d'un squelette humain fossile dans le diluvium de Nice. Lettre à M. A. de Quatrefages. *Annales de la Société des Lettres, Sciences et Arts des Alpes-Maritimes* 8 (1882): 69-75.
- Notice sur les silex préhistoriques des bords du Nil. *BSSNN* XII/3 (1880-1882): 435-438 et 1 pl.
 - *Notice sur les silex préhistoriques des bords du Nil*. Neuchâtel, Société typographique, 1882, 4 p. et 1 pl.
 - Démarches pour l'abrogation de la défense de recherche des objets lacustres. *BSSNV* XII/3 (1880-1882), séance du 01.12.1881: 453.
- † 1886a Blocs erratiques. In F. BUISSON (dir.), *Dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire. Seconde partie*. Paris, Hachette: 258-259.
- b Glaciers. In F. BUISSON (dir.), *Dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire. Seconde partie*. Paris, Hachette: 876-878.
- † 1904. Lettres d'Amérique¹. *MN* 1904: 271-279.

¹

Il s'agit de lettres envoyées à Georges Berthoud par E. Desor et L. Agassiz, publiées par Philippe Godet.

SOURCES MANUSCRITES

American Antiquarian Society, Worcester MA (USA)

Lettre de E. Desor à la Société, 21.05.1872

American Philosophical Society, Philadelphia PA (USA)

- *P. J. Lesley Papers*

Correspondance avec L. Lesquereux

Lettre de L. Agassiz à H. Michelin, 10.11.1845

Andover-Harvard Library, Harvard University, Cambridge MA (USA)

- *Th. Parker Papers*

Correspondance

Journals, 3rd & 4th volumes (1851-56 & 1859)

Archives cantonales vaudaises, Chavannes-près-Renens (CH)

- *Archives des Monuments Historiques*

- *Département de l'Instruction publique et des cultes*

Musées

Documents relatifs aux plaintes de A. Morlot contre F. Troyon

- *Fonds F.-A. Forel*

Archives de l'Etat de Neuchâtel (CH)

- *Fonds L. Agassiz*

Documents scientifiques

Correspondance

- *Fonds E. Desor*

Correspondance

Volumes de copies de lettres

Papiers scientifiques

- *Fonds L. Coulon*

Archives privées Michel Clément-Grandcourt, Dijon (F) / Fleurier (CH)

- *Archives F. Berthoud*

Correspondance E. Desor

Lettre de Georges Berthoud, 24.02.1860

Archives Nationales de France, Paris (F)

- *Ministère de l'Intérieur, Fonds de Police générale*

- *Ministère de l'Intérieur, Fonds Justice*

L'Autographe SA, Genève (CH)

Lettre de C. Vogt à destinataire inconnu, 11.03.1882 [confidentielle]

Bernisches Historisches Museum, Bern (CH)

- *Nachlass K. A. von Morlot*

Bibliothèque Cantonale et Universitaire, Dorigny (CH)

- *Fonds famille Agassiz*
- *Fonds A. Morlot*
- *Fonds Société vaudoise des Sciences naturelles*

Bibliothèque Publique et Universitaire, Neuchâtel (CH)

- *Fonds général des publications*
Brochures et ouvrages annotés de la bibliothèque de E. Desor
- *Fonds A. Bachelin*
Correspondance
- *Fonds E. Desor*
Albums de correspondances choisies
Correspondance
Diplômes
- *Archives Combe-Varin*
Agendas et journaux personnels, 1842-1882
Albums de photos
Papiers Borel
Papiers F. Desor
Correspondance E. Desor
Gravures et photographies
Pièces officielles famille Desor
Notes et papiers scientifiques et divers
Correspondance E. Desor
- *Fonds L. Favre*
Correspondance L. Favre
Agendas 1860-1904
Projet d'autobiographie de E. Desor
- *Fonds F. Troyon*
Correspondance
Notes et papiers scientifiques et personnels
Dessins

Bibliothèque de la ville, La Chaux-de-Fonds (CH)

- *Fonds C. Nicolet*
Correspondance
Dossier sur l'Assemblée de la SHSN à La Chaux-de-Fonds, 1855

Burgerbibliothek Bern (CH)

- *Nachlass L. R. von Fellenberg*
Lettre de Lubbock à Desor
- *Nachlass A. Morlot*
Correspondance L. Agassiz, A. Bertrand, G. Clément, J. Marcou, F. Troyon
Geologie und Varia
Documents relatifs à la brouille avec F. Troyon
- *Nachlass J. Thurmann*
Correspondance E. Desor
- *Nachlass J. Uhlmann*
Notes scientifiques
- *Nachlass B. Studer*
Correspondance J. D. Forbes

Gray Herbarium, Harvard University, Cambridge MA (USA)

- *A. Gray Papers*
J. D. Dana letters
J. Henry letters

Houghton Library, Harvard University, Cambridge MA (USA)

- *L. Agassiz Papers*
Correspondance
Documents relatifs à la brouille L. Agassiz-E. Desor
- *A. Braun Papers*
- *E. Desor Autographs*
- *R. W. Emerson Papers*
- *A. A. Gould Papers*
- *W. James Papers*
- *H. W. Longfellow Papers*
- *J. Marcou Papers*
- *B. Peirce Papers*

Library of Congress, Washington DC (USA)

- *G. Ramsauer: manuscrit du journal de fouilles de Hallstatt*
- *H. Schoolcraft Papers*
- *E. G. Squier Papers*

Milton S. Eisenhower Library, Johns Hopkins University, Baltimore MD (USA)

- *D. Coit Gilman Papers*
Lettre de L. Agassiz à B. Silliman, 25.05.1847

Musée des Antiquités Nationales, Saint-Germain-en-Laye (F)

Correspondances C. Rossignol, G. de Mortillet et A. Bertrand
Inventaires du musée
Dossiers Suisse, Salle de documentation

Musée cantonal d'archéologie et d'histoire, Lausanne (CH)

- *Archives du Musée archéologique*
- *Papiers F. Troyon*

Musée cantonal de géologie, Lausanne (CH)

- *Dossier Blocs erratiques*

Musée de l'Elysée, Lausanne (CH)

- *Archives photographiques anciennes*

Musée National suisse, Zurich (CH)

- *Archives de la Société des Antiquaires de Zurich*
Dossiers de correspondances (Briefe von Privaten)
Lettres de F. Keller à J. Messikommer

Musée Schwab, Bienne (CH)

- *Copies des lettres de F. Schwab à F. Keller*
- *Copies des lettres de E. Müller à F. Keller*

Muséum National d'Histoire naturelle (F)

Correspondance E. Desor
Correspondance J. Marcou

Museum of Comparative Zoology, Harvard University, Cambridge MA (USA)

- *L. Agassiz Papers*
- *A. Agassiz Papers*
- *H. J. Clark Diary*
«l'apuscrite» original de la biographie de L. Agassiz par J. Marcou, avec annotations de A. Agassiz
- *Special collections*
Exemplaire annoté de la biographie de L. Agassiz par Marcou, par Alexander Agassiz
Exemplaire annoté de Vogt, *Lectures on Man*, par Louis Agassiz
- *Museum letterbooks (microfilms des correspondances L. et A. Agassiz)*

New York State Library, Albany NY (USA)

• *J. Hall Papers*

Correspondance avec L. Agassiz et E. Desor

Peabody Museum, Harvard University, Cambridge MA (USA)

Dossier de correspondances diverses relatives à l'achat de la collection G. Clément (correspondances avec E. Desor, M. Göttinger, Salisbury, Rominger, R. Ch. Winthrop et J. Wyman)

Schlesinger Library, Harvard University, Cambridge MA (USA)

• *Almy Family Papers (S. Cabot)*

• *Cabot Family Collection (J. E. Cabot)*

Service et Musée d'archéologie Neuchâtel, Hauterive (CH)

Correspondance Th. Delachaux

Smithsonian Institution Archives, Washington DC (USA)

• *Ch. A. Alexander Papers*

List of translations

• *A. D. Bache Papers*

Correspondance

Coast Survey

• *S. F. Baird Papers*

Letters from Ch. Girard

• *Ch. Girard Papers*

• *J. Henry Papers*

Diary

Correspondance

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

[Les caractères gras signalent les travaux qui comportent une biographie de Desor].

ACKERKNECHT, Erwin H.

1957 *Rudolf Virchow. Arzt - Politiker - Anthropologe*. Stuttgart, Enke [trad. all. de l'éd. originale 1952].

ADAM, Karl Dietrich

1972/73 Anfänge urgeschichtlichen Forschens in Südwestdeutschland. *Quartär* 23/24: 21-36.

AESCHLIMANN, Lily

1983 Un institut lithographique à vocation scientifique. In *Louis Agassiz, naturaliste romantique et les premières collections du Musée (5 mars - 30 octobre 1983). Catalogue d'exposition*. Neuchâtel, Musée d'histoire naturelle: 45-47.

AGASSIZ, Elizabeth C.

1887 *Louis Agassiz: Sa vie et sa correspondance*. Neuchâtel, A.-G. Berthoud [trad. fra. par A. Mayor de l'éd. américaine de 1885].

AGASSIZ, Louis

1833-43 *Recherches sur les poissons fossiles*. Neuchâtel, Petitpierre.

1837 Discours prononcé à l'ouverture des séances de la Société Helvétique des Sciences naturelles à Neuchâtel le 24 juillet 1837. *Actes SHSN* 22: V-XXXII.

1838 *Notice sur les moules du Musée de Neuchâtel*. Neuchâtel, s. éd..

1838-42 *Monographie d'échinodermes vivans et fossiles*. Neuchâtel, chez l'auteur.

1839a *Histoire naturelle des poissons d'eau douce d'Europe centrale. Volume 1, Les Salmones*. Neuchâtel, Nicolet.

1839b *Mémoire sur les moules de Mollusques vivans et fossiles. Première partie: Moules d'acéphales vivans*. Neuchâtel, Petitpierre.

1840 *Etudes sur les glaciers*. Neuchâtel, Petitpierre / Soleure, Jent & Gassmann.

1841 Observations sur les glaciers (lettre à Alexandre de Humboldt). *Comptes Rendus de l'Académie des Sciences* 1841: 818-820.

1842a *Erwiderung auf Dr. Carl Schimper's Angriff*. [Neuchâtel, s. éd.].

1842b *Monsieur, Vous appréciez les motifs qui m'ont engagé à publier...* [Neuchâtel, s. éd.].

1844-45 *Monographie des poissons fossiles du vieux grès rouge, ou système dévonien (Old Red Sandstone) des îles britanniques et de Russie*. Neuchâtel, chez l'auteur / Soleure, Jent & Gassmann.

1845 *Notice sur la géographie des animaux*. Neuchâtel, Wolfrath.

1847 *Système glaciaire, ou recherches sur les glaciers, leur mécanisme, leur ancienne extension et le rôle qu'ils ont joué dans l'histoire de la Terre. Première partie: Nouvelles études et expériences sur les glaciers actuels, leur structure, leur progression et leur action physique sur le sol*. Paris, Masson / Leipzig, Voss.

1850a Geographical distribution of animals. *Christian Examiner* 48: 181-204.

1850b The diversity of origin of Human races. *Christian Examiner* 49: 110-145.

1851 Contemplations of God in the Cosmos. *Christian Examiner* 50: 1-17.

1854 Sketch of the natural Provinces of the animal World and their relation to the different types of Man. In J. C. Nott & G. R. Gliddon, *Types of Mankind; or Ethnological researches based upon the ancient monuments, paintings, sculptures and crania of races*. Philadelphia, Lippincott & Grambo: lvii-lxxviii.

1857 Prefatory remarks. In J. C. Nott & G. R. Gliddon, *Indigenous Races of the Earth; or New chapters of ethnological inquiry*. Philadelphia, Lippincott & Grambo: xiii-xv.

1857-62 *Contributions to the Natural History of the United States*. Boston, Little, Brown and Company.

1869 *De l'espèce et de la classification en zoologie*. Paris, Baillière [éd. originale américaine 1859].

AGASSIZ, Louis & DESOR, Edouard

1847 *Catalogue raisonné des Familles, des Genres et des Espèces de la Classe des Echinodermes*. Paris, Martinet.

AGASSIZ, Louis & GOULD, Augustus A.

1848 *Principles of Zoölogy: touching the structure, developments, distribution, and natural arrangement of the races of animals, living and extinct.* Boston, Gould, Kendall & Lincoln.

AGASSIZ, Louis, & SPIX, Johann Baptist

1829 *Selecta genera et species piscium quos in itinere per Brasiliam annis 1817-1820 collegit et pingendos curavit J. B. Spix digessit, descripsit et observationibus anatomicis illustravit L. Agassiz.* München, Wolf.

AGASSIZ, Louis & VOGT, Carl

1845 *Anatomie des Salmones.* Neuchâtel, Wolfrath [Mémoires de la SSNN; 3].

ALTHERR, A.

1882 *Zur Erinnerung an Desor.* *Schweizerisches Protestantenblatt* 5: 69-71 & 77-79.

1894 *Theodor Parker in seinem Leben und Wirken.* Sankt Gallen, Wirth & Cie.

ANDERSON, James William

1981 The methodology of psychological biography. *Journal of Interdisciplinary History* 11/3: 455-475.

ANDREE, Christian

1976 *Rudolf Virchow als Prähistoriker* [Band 1: Virchow als Begründer der neueren deutschen Ur- und Frühgeschichtswissenschaft. Band 2: Briefe Virchows und seiner Zeitgenossen]. Köln / Wien, Böhlau.

ANKER, Valentina

1987 *Alexandre Calame, vie et oeuvre. Catalogue raisonné de l'oeuvre peint.* Fribourg, Office du livre.

2000 *Alexandre Calame (1810-1864): dessins. Catalogue raisonné.* Beme, Benteli.

ANTON Y FERRANDIZ, Manuel

1917 *Los orígenes de la hominación, estudio de prehistoria. Discurso leído en el acto de su recepción en la Real Academia de Historia y contestación de Adolfo Bonilla y San Martín.* Madrid, Sucesores de Rivadeneyra.

APPEL, Toby A.

1997 L'anatomie philosophique, l'évolution et les muséums: les relations entre le Muséum et Harvard. In *Le Muséum au premier siècle de son histoire* (C. Blanckaert & al. eds.). Paris, Muséum national d'Histoire naturelle: 649-671.

ASPES, Alessandra

1994 L'histoire des recherches dans les palafittes de l'Italie septentrionale. *Bulletin du XIIIe Congrès de l'Union Internationale des Sciences Pré- et Protohistoriques - Forlì - Italie - 1996* 2: 75-78.

AUBERT, Jean-François

1961 Numa Droz (27 janvier 1844 – 15 décembre 1899). *MN*: 113-137.

1973 L'aspect politique de la crise ecclésiastique neuchâteloise de 1873. *MN*: 77-99.

1974 *Petite histoire constitutionnelle de la Suisse.* Berne, Francke.

BACHELIN, Auguste

1865-66 Exposition nationale au profit des incendiés de Travers. *MN* 1865: 303-305, 325-329, 1866: 12-23, 44-47.

1888 Monument funéraire d'Ed. Desor, à Nice. *MN*: 222 et 1 pl.

BACHELIN, Auguste & al.

[1865] *Autour de deux lacs. Voyage des écoles industrielles de Neuchâtel, La Chaux-de-Fonds et La Sagne dans les cantons de Neuchâtel, Vaud et Fribourg, les 3, 4, 5 et 6 juillet 1865. Courses scolaires II.* Neuchâtel, Delachaux & Sandoz, 1864 (sic).

1866 *Un jour au Creux du Vent. Voyage des écoles supérieures des jeunes filles de Neuchâtel, le 10 juillet 1866. Courses scolaires III.* Neuchâtel, H. Furrer.

BACHMANN, Stefan

1999 *Zwischen Patriotismus und Wissenschaft. Die schweizerischen Naturschutzpioniere (1900-1938).* Zürich, Chronos.

BAER, Jean-G.

1957 Louis Agassiz (1807-1957). *Bulletin de la Société vaudoise des sciences naturelles* 66: 157-168.

1965 Un des derniers naturalistes romantiques du XIXe siècle. In *Louis Agassiz, naturaliste (1807-1873)* [Catalogue d'exposition]. La Chaux-de-Fonds, Bibliothèque de La Chaux-de-Fonds: 17-23.

1974 Un manuscrit inédit de Louis Agassiz sur Cuvier. *MN*: 39-45.

BALAN, Bernard

1997 Du Dinotherium: un débat au Muséum (1829-1844). In *Le Muséum au premier siècle de son histoire* (C. Blanckaert & al. eds.). Paris, Muséum national d'Histoire naturelle: 277-293.

BALMER, Heinz

1975a Louis Agassiz 1807-1873. *Mémoires de la SHSN* 89: 9-20.

1975b Edouard Desor und sein Landhaus Combe-Varin. *Gesnerus* [Sondernummer: Zur Geschichte der Medizin und der Naturwissenschaften in der Westschweiz] 32: 61-86.

BALZAC, Honoré de

1974/1831 *La Peau de chagrin*. Paris, Gallimard [Folio; 555].

BANDI, Hans-Georg

1954 Hundert Jahre Pfahlbauforschung in der Schweiz. *Schweizerische Hochschulzeitung* 17: 185-194.

1967 Albert Jahn. Ein hervorragender Förderer der bernischen Altertumsforschung im 19. Jahrhundert. In *Festgabe Hans Von Greyerz zum 60. Geburtstag* (E. Walder & al. eds.). Bern, Lang: 147-172.

1979 Pfahlbaubilder und Pfahlbaumodelle des 19. Jahrhunderts. *AS* 2: 28-32.

1982 Immagini e riproduzioni di palafitte nel XIX secolo. In *Palafitte: mito e realtà. Catalogo della mostra* (A. Aspes ed.). Verona, Museo civico di storia naturale: 14-24.

1983 Das Pfahlbaubild des 19. Jahrhunderts. *Swissair Gazette* 2.

1988 Forschungsgeschichte. In B. Ammann & al., *Neue Untersuchungen am Kesslerloch bei Thayngen/SH. Sondierbohrungen im östlichen Vorplatzbereich und ihre naturwissenschaftlich-archäologische Auswertung*. Basel, Schweizerische Gesellschaft für Ur- und Frühgeschichte [Antiqua; 17].

1983/85 «Pfahlbauten» am Thunersee. In *Der Mensch in der Landschaft. Festschrift für Georges Grosjean [Jahrbuch der Geographischen Gesellschaft von Bern 55]*: 477-452.

BANDI, Hans-Georg & ZIMMERMANN, Karl

1980 *Romantisme des habitations lacustres au 19e siècle*. Zurich, Historisch-Archäologischer Verlag.

BARCKHAUSEN, H.

1861 Théodore Parker. *Nouvelle Revue de Théologie* août 1861: 65-82 / septembre 1861: 129-152 / octobre 1861: 193-208.

BARRELET, Jean-Marc

1991a L'enseignement de l'histoire suisse dans les écoles primaires du canton de Neuchâtel au XIXe siècle. *MN*: 235-249.

1991b Numa Droz, 1844-1899. In *Die Schweizer Bundesräte. Ein biographisches Lexikon* (éd. U. Alternatt). Zürich-München, Artemis & Winkler: 218-223.

2001 Victor-Eugène-Sigismond Borel, avocat, Conseiller d'Etat, Conseiller fédéral, premier directeur de l'Union postale universelle (1835-1892). In *Biographies neuchâtelaises, tome III* (M. Schlup ed.). Hauterive, Attinger: 37-41.

BARRELET, Jean-Marc & RAMSEYER, Jacques

1986 La presse politique dans les Montagnes neuchâtelaises de 1848 à 1914. In *Aspects du livre neuchâtelais: études réunies à l'occasion du 450e anniversaire de l'imprimerie neuchâtelaise* (J. Rychner & M. Schlup eds.). Neuchâtel, BPUN: 473-501.

BARTON, Ruth

1998a Just before Nature: The Purposes of Science and the Purposes of Popularization in some English Popular Science Journals of the 1860s. *Annals of Science* 55: 1-33.

1998b Huxley, Lubbock, and half a dozen others: Professionals and gentlemen in the formation of the X club. *Iris* 89: 410-444.

BAUDOU, Evert

1998a The Problem-Orientated Scientific Biography as a Research Method. *Norwegian Archaeological Review* 31/2: 79-96.

1998b Reply to Comments on The Problem-Orientated Scientific Biography as a Research Method. *Norwegian Archaeological Review* 31/2: 113-118.

BAUER, Eddy

1957 Les origines du Franco-Suisse. *MN*: 139-161.

1959 *Nos origines universitaires*. Neuchâtel, Secrétariat de l'Université.

1971 Le calvaire de l'Armée de l'Est. *MN*: 27-54.

BAUMBERGER, Ernst & MOULIN, Henri

1897/98 La série néocomienne à Valangin. *BSSNN* 26: 413-414.

BAUSINGER, Hermann

1993 *Volkskunde ou l'ethnologie allemande*. Paris, Maison des sciences de l'homme.

BEGUET, Bruno

- 1990 La vulgarisation scientifique en France de 1850 à 1914: contexte, conceptions et procédés. In *La science pour tous. Sur la vulgarisation scientifique en France de 1850 à 1914* (B. Béguet ed.). Paris, Bibliothèque du Conservatoire national des arts et métiers: 6-29.

BEGUIN, Charles

- 1973 Notes sur Combe-Varin. *Le petit rameau de sapin* 44: 17-20 et 44-46.

B. C. [Charles Béguin?]

- 1956 A propos d'Edouard Desor. *Journal de Genève*, 26.07.1956.

BELMONT, Nicole

- 1995 *Aux sources de l'ethnologie française. L'académie celtique*. Paris, CTHS.

BERCE, Françoise

- 1986 Arcisse de Caumont et les sociétés savantes. In *Les lieux de mémoire II. La Nation*** (P. Nora ed.). Paris, Gallimard: 532-567.

BERCKHEMER, Fritz

- 1940 Oskar Fraas. Geologe und Vorgeschichtsforscher, Vorstand des Kgl. Naturalienkabinetts in Stuttgart 1824-1897. In *Schwäbische Lebensbilder: 1. Band* (H. Haering & O. Hohenstatt eds.). Stuttgart, Kohlhammer: 179-192.

BERDOULAY, Vincent

- 1981 *La formation de l'école française de géographie (1870-1914)*. Paris, Bibliothèque nationale.

BERNABÒ BREA, Maria & al. (eds.)

- 1997 *Le Terramare. La più antica civiltà padana*. Milano, Electa.

BERNATZKY-GOETZE, Monika

- 1987 Mörigen. Die spätbronzezeitlichen Funde. Basel, Schweizerische Gesellschaft für Ur- und Frühgeschichte [Antiqua; 16].

BERTHOLET, Denis, FEIHL, Olivier & HUGUENIN, Claire (eds.)

- 1998 *Autour de Chillon. Archéologie et restauration au début du siècle*. Lausanne, MCAH.

BERTHOUD, Fritz

- 1871 *La retraite de l'Armée de l'Est en Suisse*. Neuchâtel, Sandoz / Paris, Cherbuliez.
1874 Charles Gleyre. BURS 50: 454-476 & 604-627.
1882 *Un hiver au soleil. Croquis de voyage*. Fleurier, s. éd.
1883 **Edouard Desor. Discours prononcé à l'ouverture des cours de l'Académie de Neuchâtel le 12 avril 1882.** MN: 58-72.
1890 Leo Lesquereux. MN: 9-17, 29-36, 61-66, 84-87, 106-110 et 1 pl.

BERTRAND, Alexandre

- 1863a Les monuments primitifs de la Gaule. Monuments dits celtiques, dolmens et tumulus. RA 7: 217-237.
1863b Monuments dits celtiques dans la province de Constantine. RA 8: 519-530.
1864 De la distribution des Dolmens sur la surface de la France. RA 10: 144-154.
1866a *Projet de classification des haches en bronze. Extrait de la RA, janvier 1866*. Paris, Librairie académique Didier.
1866b *Projet de classification des poignards et des épées en bronze. Extrait de la RA, mars 1866*. Paris, Librairie académique Didier.
1873 Celtes, Gaulois et Francs. Lettres au Docteur Paul Broca. *Revue d'anthropologie* 2: 235-250, 422-435 & 629-643.
1874 *Le renne de Thaïngen. Note lue à l'Académie des inscriptions, le 6 mars 1874. Extrait de la RA*. Paris, Librairie académique Didier.
1876a *Archéologie celtique et gauloise. Mémoires et documents relatifs aux premiers temps de notre histoire*. Paris, Librairie académique Didier.
1876b De l'expression «âges de bronze» appliquée à la Gaule. Communication faite au Congrès de Stockholm. In *Archéologie celtique et gauloise. Mémoires et documents relatifs aux premiers temps de notre histoire*. Paris, Librairie académique Didier: 206-214.

BEST, Heinrich

- 1998 «Que faire avec un tel peuple?». Carl Vogt et la révolution allemande de 1848-1849. In *Carl Vogt (1817-1895). Science, philosophie et politique. Actes du Colloque de mai 1995* (J.-C. Pont & al. eds.). Chêne-Bourg, Georg [Bibliothèque d'histoire des sciences; 1]: 13-29.

BIELMAN, Anne

1987 *Histoire de l'histoire ancienne et de l'archéologie à l'Université de Lausanne. 1537-1987*. Lausanne, Université de Lausanne [Etudes et documents pour servir à l'histoire de l'Université de Lausanne; 20].

BINDER, J.-J.

1882 **Eduard Desor** †. *Neue Alpenpost* 15: 77-78 et 1 pl.

BIOLLEY, Auguste

1866 Pose de la pierre angulaire du nouveau Collège municipal: discours de M. Biolley. *MN*: 314.

BLANC, Henri

1907 Louis Agassiz. Ses travaux en zoologie et en paléontologie. *Bulletin de la Société vaudoise des Sciences naturelles* 43: 315-340.

BLANCKAERT, Claude

1988a «Story» et «History» de l'ethnologie. *Revue de synthèse* 109: 451-467.

1988b On the origins of French Ethnology. William Edwards and the Doctrine of Race. In *Bones, Bodies, Behavior. Essays on Biological Anthropology. History of Anthropology, Volume 5* (G. W. Stocking ed.). Madison-London, University of Wisconsin Press: 18-55.

1989 L'indice céphalique et l'ethnogénie européenne: A. Retzius: Broca, F. Pruner-Bey (1840-1870). In *Histoire de l'anthropologie. Hommes, idées, moments. Actes du Colloque organisé par la Société d'Anthropologie de Paris, 16-17 juin 1989*. [Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris n.s. 1]: 165-202.

1990 Actualités de Boucher de Perthes. *Gradhiva* 8: 83-94.

1991 «Premier des singes - dernier des hommes»? *Alliage* 7-8: 112-129.

1992 L'ethnographie de la décadence. Culture morale et mort des races (XVIIe-XIXe siècles). *Gradhiva* 11: 47-65.

1993a La Société française pour l'histoire des sciences de l'homme. Bilan, enjeux et «questions vives». *Genèses* 10: 124-135.

1993b La science de l'homme entre humanité et inhumanité. In *Des sciences contre l'homme. Vol. I: Classer, hiérarchiser, exclure* (C. Blanckaert ed.). Paris, Autrement [Sciences en société; 8]: 14-45.

1993c Les bases de la civilisation. Lectures de *L'homme primitif* de Louis Figuier (1870). *Bulletin de la Société Préhistorique Française* 90: 31-49.

1995a Raison humaine et principe d'historicité. Lecture de Jacques Roger. In J. Roger, *Pour une histoire des sciences à part entière* (C. Blanckaert ed.). Paris, Albin Michel: 9-42.

1995b La question du singe et de l'ordre des primates à la Société d'Anthropologie de Paris (1865-1870). In *Ape, Man, Apeman: Changing views since 1600. Evaluative Proceedings of the Symposium, Leiden, 28 June-1 July 1993* (R. Corbey & B. Theunissen eds.). Leiden, University of Leiden: 117-137.

1995c L'esclavage des noirs et l'ethnographie américaine: le point de vue de Paul Broca en 1858. In *Nature, Histoire, Société. Essais en hommage à Jacques Roger* (C. Blanckaert, J.-L. Fischer & R. Rey eds.). Paris, Klincksieck: 391-417.

1995d Fondements disciplinaires de l'anthropologie française au XIXe siècle. Perspectives historiographiques. *Politix* 29: 31-54.

1996a Le système des races. In *Le XIXe siècle. Science, politique et tradition* (I. Poutin ed.). Paris, Berger-Levrault: 21-41.

1996b Monogénisme et polygénisme. In *Dictionnaire du darwinisme et de l'évolution* (P. Tort ed.). Paris, PUF: 3021-3037.

1997 L'anthropologie lamarckienne à la fin du XIXe siècle. Matérialisme scientifique et mésologie sociale. In *Jean-Baptiste Lamarck, 1744-1829. 119e Congrès national des sociétés historiques et scientifiques, Amiens, 25 octobre 1994* (G. Laurent ed.). Paris, CTHS: 611-629.

1998a La division des anatomies. L'anthropologie de Carl Vogt dans le contexte des études naturalistes. In *Carl Vogt (1817-1895). Science, philosophie et politique. Actes du Colloque de mai 1995* (J.-C. Pont & al. eds.). Chêne-Bourg, Georg [Bibliothèque d'histoire des sciences; 1]: 199-247.

1998b Les Gaulois au Muséum: Savoirs naturalistes et principe des nationalités à l'époque romantique. *Revue d'Histoire des Sciences* 51/4: 457-505.

1998c L'Avancement de l'anthropologie. Activisme et paradoxes de la 11e section de l'AFAS durant les années Broca (1872-1880). In *L'Association française pour l'avancement des sciences (AFAS). Diffuser et promouvoir les sciences (1872-1914)* (H. Gispert ed.). Paris, Onze: 153-172.

1998d La naturalisation de l'homme de Linné à Darwin. Archéologie du débat nature/culture. In *La culture est-elle naturelle? Histoire, épistémologie et applications récentes du concept de culture* (A. Ducros, J. Ducros & F. Joulian eds.). Paris, Errance: 15-24.

1999a Une éthique de démonstration? L'historien et les «usages de l'homme». *Equinoxe* 21 [Penser les sciences humaines]: 9-31.

1999b Les fossiles de l'imaginaire. Temps de la nature et progrès organique (1800-1850). *Romantisme* 104: 85-101.

1999c L'histoire générale des sciences de l'homme: Principes et périodisation. In *L'histoire des sciences de l'homme. Trajectoire, enjeux et questions vives. Actes du colloque international des dix ans de la Société Française pour l'Histoire des Sciences de l'Homme, 5-7 décembre 1996* (C. Blanckaert & al. eds.). Paris, L'Harmattan: 23-60.

- 1999d Contre la méthode. Unité de l'homme et classification dans l'anthropologie des Lumières. In *La fabrication de l'humain dans les cultures et en anthropologie* (C. Calame & M. Kilani eds.). Lausanne, Payot: 111-126.
- 2000a Avant Adam. Les représentations analogiques de l'homme fossile dans la première moitié du XIXe siècle. In *L'homme préhistorique: Images et imaginaire* (A. & J. Ducros eds.). Paris, L'Harmattan: 23-61.
- 2000b 1800 – Le moment «naturaliste» des sciences de l'homme. *Revue d'Histoire des Sciences Humaines* 3: 117-160.
- 2001 La crise de l'anthropométrie: Des arts anthropotechniques aux dérives militantes (1860-1920). In *Les politiques de l'anthropologie. Discours et pratiques en France (1860-1940)* (C. Blanckaert ed.). Paris, L'Harmattan: 95-172.
- BLANCKAERT, Claude & al. (eds.)
- 1999 *L'histoire des sciences de l'homme. Trajectoire, enjeux et questions vives* (Actes du colloque international des dix ans de la Société Française pour l'Histoire des Sciences de l'Homme, 5-7 décembre 1996). Paris, L'Harmattan.
- BOETSCH, Gilles & FERRIÉ, Jean-Noël
- 1989 Le paradigme berbère: approche de la logique classificatoire des anthropologues français au XIXe siècle. In *Histoire de l'anthropologie. Hommes, idées, moments. Actes du Colloque organisé par la Société d'Anthropologie de Paris, 16-17 juin 1989*. [Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris n.s. 1]: 257-276.
- BÖHNER, Kurt
- 1978 Das Römisch-Germanische Zentralmuseum – eine vaterländische und gelehrte Gründung des 19. Jahrhunderts. *Jahrbuch des Römisch-Germanischen Zentralmuseums* 25: 1-48.
- 1981 Ludwig Lindenschmit and the Three Age System. In *Towards a History of Archaeology. Being the papers read at the first Conference on the History of Archaeology in Aarhus, 29 August-2 September 1978* (G. Daniel ed.). London, Thames & Hudson: 120-126.
- BONANOMI, J.
- 1865 Amand Gressly, le géologue jurassien. *Actes de la Société jurassienne d'émulation* 17: 129-152.
- BONJOUR, Edgar
- 1944 Royalistische Einflüsse auf den Abschluss des Neuenburger Konflikts 1857. In *Mélanges d'histoire et de littérature offerts à Charles Gilliard* (L. Junod & S. Stelling-Michaud eds.). Lausanne, F. Rouge: 616-631.
- 1956 L'affaire de Neuchâtel sur le plan européen. *MN*: 225-268.
- 1957 *Der Neuenburger Konflikt 1856/57: Untersuchungen und Dokumente*. Basel-Stuttgart, Helbing & Lichtenhahn.
- BONSTETTEN, Gustave de
- 1852 *Notice sur des armes et chariots de guerre découverts à Tiefenau, près de Berne, en 1851*. Lausanne, Genton, Luquiens & Cie.
- 1854 Replik auf A. Jahns Kritik. *Historische Zeitschrift* 2/10: 78 sqq.
- 1860 *Supplément au Recueil d'antiquités suisses*. Lausanne, Bridel.
- 1865a *Essai sur les dolmens*. Genève, Fick.
- 1865b *Essai sur les dolmens. Matériaux* 1: 313-318.
- 1870/71 Les anneaux ont-ils servi de monnaies chez les populations lacustres? *RA* 22: 44-46.
- 1874 *Carte archéologique du canton de Vaud*. Toulon, Mihière.
- 1878 *Carte archéologique du canton de Fribourg*. Genève-Bâle-Lyon, H. Georg.
- BOREL, Jacqueline & BOREL, Pierre-Arnold
[s.d.] *Livre de raison et chronique familiale. Quartier de Pierre*. Neuchâtel, AEN.
- BORN, Stefan
- 1874 Louis Agassiz. *Die Illustrierte Schweiz. Ein vaterländisches Unterhaltungsblatt* Juli 1874: 495-499.
- 1882 † Professor Ed. Desor. *Basler Nachrichten*, 25.02.1882.
- BORREGUERO, Miguel
- 1997 L'eau et la roche. In R. Hapka & R. Wenger, *Baumes et gouffres neuchâtelois. Découverte d'un univers fascinant*. Hauteville, Artinger: 17-27.
- BOUCHER DE PERTHES, Jacques
- 1847 *Antiquités celtiques et antédiluviennes. Mémoire sur l'industrie primitive et les arts à leur origine. Vol. 1*. Paris, Treuttel et Wurtz.
- 1857 *Antiquités celtiques et antédiluviennes. Mémoire sur l'industrie primitive et les arts à leur origine. Vol. 2*. Paris, Treuttel et Wurtz.
- 1864 *Antiquités celtiques et antédiluviennes. Mémoire sur l'industrie primitive et les arts à leur origine. Vol. 3*. Paris, Treuttel et Wurtz.
- BOULE, Marcelin
- 1901 Les gravures et peintures sur les parois de cavernes. *L'Anthropologie* 14: 322.

BOURDIEU, Pierre

1986 L'illusion biographique. *Actes de la recherche en sciences sociales* 62/63: 69-72.

BOURGEOIS, Louis

1867 Découverte d'instruments en silex dans le dépôt à Elephas meridionalis de Saint-Prest, aux environs de Chartres. *Comptes-rendus de l'Académie des Sciences* 64: 47-48.

BOURQUIN, Werner

1954 *Oberst Friedrich Schwab und die schweizerische Pfahlbauforschung*. Biel, Verein Bielerseeschutz.

BOVET, Félix

1869 Examen d'une brochure de M. F. Buisson, intitulée *Une réforme urgente dans l'instruction primaire*. Conférence donnée à Neuchâtel le 12 janvier 1869. Neuchâtel, Delachaux.

BOWLER, Peter J.

1976 *Fossils and Progress: Paleontology and the idea of progressive evolution in the nineteenth century*. New York, Science History Publications.

1987 *Theories of Human Evolution. A century of debate, 1844-1944*. Oxford, Basil Blackwell, 1987.

1989 *The Invention of Progress. The Victorians and the Past*. Oxford, Basil Blackwell, 1989.

1992 From «savage» to «primitive»: Victorian evolutionism and the interpretation of marginalized peoples. *Antiquity* 66: 721-729.

BOYLAN, Patrick J.

1998 Lyell and the dilemma of Quaternary glaciation. In *Lyell: the Past is the Key to the Present* (D. J. Blundell & A. C. Scott eds.). London, Geological Society [Special Publications, 143]: 145-159.

BRATHER, Sebastian

2000 Ethnische Identitäten als Konstrukte der frühgeschichtlichen Archäologie. *Germania* 78: 139-177.

BRIDEL, Yves, FRANCILLON, Roger & al.

1998 *La «Bibliothèque universelle» (1815-1924), miroir de la sensibilité romande au XIXe siècle*. Lausanne, Payot.

BRIGGS, C. Stephen

1999 A Histiography of the Irish Crannog: The discovery of Lagore as prologue to Wood-Martin's "Lake Dwellings of Ireland" of 1886. *The Antiquaries Journal* 79: 347-377.

BROCA, Paul

1872a Recherches sur l'indice nasal *Revue d'anthropologie* 1: 1-35.

1872b Sur l'indice nasal. *Bulletins de la Société d'anthropologie de Paris* 7: 25-39.

1873 Sur la migration des peuples à dolmens. In *Congrès de l'Association française pour l'Avancement des Sciences, 1^e session, Bordeaux, 1872*. Paris, Secrétariat de l'Association française pour l'Avancement des Sciences: 722-727.

BRUCE, Robert V.

1987 *The Launching of modern American Science, 1846-1876*. New York, Knopf.

BRUN, Carl

1882 **Kleinere Nachrichten — Neuenburg.** *Anzeiger für schweizerische Alterthumskunde* (1880-1883): 287 [Nécrologie d'Edouard Desor].

1883a **Kleinere Nachrichten — Neuenburg.** *Anzeiger für schweizerische Alterthumskunde* (1880-1883): 428 [Nécrologie d'Edouard Desor].

1883b **Kleinere Nachrichten — Neuenburg.** *Anzeiger für schweizerische Alterthumskunde* (1880-1883): 451 [Nécrologie d'Edouard Desor].

BUFFON, Georges-Louis-Leclerc, comte de

1771/1749 *Histoire naturelle de l'homme*. Paris, Maspero.

BUISSON, Ferdinand

1864 *L'orthodoxie et l'Evangile dans l'Eglise. Réponse à M. Bersier*. Paris, Dentu.

1865 *Le christianisme libéral*. Paris, Cherbuliez.

1868 *Une réforme urgente dans l'instruction primaire*. Conférence donnée à la Société d'utilité publique à Neuchâtel, le 5 décembre 1868. Neuchâtel, Sandoz.

1869 *Principes du christianisme libéral. Résumé des conférences données à Neuchâtel, à La Chaux-de-Fonds, au Locle, à Cernier, etc.* Paris-Genève, Cherbuliez.

1916 *Souvenirs, 1866-1916*. Paris, Fischbacher.

BUISSON, Ferdinand (ed.)

1886 *Dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire*. Paris, Hachette (4 vol.).

BUISSON, Ferdinand & GODET, Ferdinand

[1869] *Le protestantisme libéral aux prises avec le protestantisme orthodoxe. Lettres échangées entre Monsieur le ministre Godet et Monsieur le Professeur Buisson*. [Neuchâtel], Montandon.

BURG, Christian von

2000 Bildersturm und Bilderstürmer: Akteure und ihre Beweggründe im reformatorischen "Kulturkrieg". *Vernissage* 18: 16-21.

BURGAT-DIT-GRELLET, Mika & SCHAEER, Jean-Paul

2001 Adolphe Hirsch (1830-1901), directeur de l'Observatoire de Neuchâtel de 1858 à 1901. *BSJNN* 124: 23-39.

BÜRGI, Jost

1997 Zur archäologischen Forschung im Kanton Thurgau. *AS* 20: 40-41.

BURKHARDT, Frederick (ed.)

1996 *Charles Darwin's letters. A selection 1825-1859*. Cambridge, Cambridge University Press.

BUXTORF, August & SCHWARZ, O. P.

1960 *Hundert Jahre Schweizerische Geologische Kommission, Organ der Schweizerischen Naturforschenden Gesellschaft, 1860-1960*. Bern, Stämpfli.

BYNUM, W. F.

1984 Charles Lyell's *Antiquity of Man* and its Critics. *Journal of the History of Biology* 17/2: 153-187.

CAPITANI, François de

1987 Die Suche nach dem gemeinsamen Nenner - der Beitrag der Geschichtsschreiber. In *Auf dem Weg zu einer schweizerischen Identität. 1848-1914. Probleme - Errungenschaften - Misserfolge* (F. de Capitani & G. Germann eds.) [1985, 8e colloque de l'Académie suisse des sciences humaines]. Fribourg, Presses universitaires Fribourg: 25-38.

1998 Nationale Identität im Wechselspiel zwischen Geschichte, Monument und Museum: Das schweizerische Beispiel. *Zeitschrift für Schweizerische Archäologie und Kunstgeschichte* 55: 25-33.

2000 Das schweizerische Landesmuseum - Gründungsidee und wechselvolle Geschichte. *Zeitschrift für Schweizerische Archäologie und Kunstgeschichte* 57: 1-16.

CAROZZI, Albert V.

1966 Agassiz's Amazing Geological Speculation: the Ice-Age. *Studies in Romanticism* 5: 57-83.

1971 Desor, Pierre Jean Edouard. In *Dictionary of scientific biography* (C. C. Gillispie ed.). New York, Scribner's: IV, 73-74.

1972 Guyot, Arnold Henri. In *Dictionary of scientific biography* (C. C. Gillispie ed.). New York, Scribner's: V, 599-600.

CARROY, Jacqueline & RICHARD, Nathalie

1998 Le cercle d'une posture critique: le savant, l'historien et la découverte. Postface. In *La découverte et ses récits en sciences humaines. Champollion, Freud et les autres* (J. Carroy & N. Richard eds.). Paris, L'Harmattan: 281-307.

CARTAILHAC, Emile

1890 Un projet d'exposition anthropologique dressé en 1867 et en partie réalisé en 1889. *L'Anthropologie* 1: 633-634.

1902 Les cavernes ornées de dessins. La grotte d'Altamira, Espagne. «Mea culpa» d'un sceptique. *L'Anthropologie* 13: 348-354.

CASPARD, Pierre

1994 Pourquoi l'Etat s'est-il intéressé à l'éducation? (1750-1830). *MN* [L'école neuchâteloise au XIXe siècle]: 93-105.

1996 Education et progrès. Ce que disent les écrits personnels. *MN* [Ecrits au quotidien (XVIIIe - début XIXe siècle)]: 273-289.

CATTANI, Alfred

1990 Spiegelungen einer historischen Vision. Pfahlbau-Gelehrtenstreit und Verankerung im Volksbewusstsein. *Neue Zürcher Zeitung*, 21.4.1990: 99-100.

CAZALIS DE FONDOUCE, Paul

1875 E. Desor et L. Favre. — Le bel âge du bronze lacustre en Suisse. *Revue d'anthropologie* 4: 316-317.

1877 Les allées couvertes de la Provence. *Matériaux* 12: 441-474.

CHADWICK, John White

1900 *Theodore Parker. Preacher and reformer*. Boston-New York, Houghton, Mifflin & Co.

CHALINE, Jean

1995 *Sociabilité et érudition. Les sociétés savantes en France, XIXe-XXe siècles*. Paris, CTHS.

CHANTRE, Ernest

1873 Essai de Carte archéologique d'une partie du bassin du Rhône pour les temps préhistoriques. *Matériaux* 8: 353-356.

1875-76 *Age du bronze. Recherches sur l'origine de la métallurgie en France*. Paris, Baudry (3 vol.).

CHANTRE, Ernest & MORTILLET, Gabriel de

1875 Rapport sur la légende internationale des cartes préhistoriques. *Matériaux* (Supplément au tome 6): 1-27.

CHAPMAN, William Ryan

1989a The organizational context in the history of archaeology: Pitt Rivers and other British archaeologists in the 1860's. *The Antiquaries Journal* 69: 23-42.

1989b Toward an Institutional History of Archaeology: British Archaeologists and Allied Interests in the 1860's. In *Tracing Archaeology's Past. The Historiography of Archaeology* (A. L. Christenson ed.). Carbondale, Southern Illinois University: 151-162.

CHARLE, Christophe

1996 *Les intellectuels en Europe au XIXe siècle. Essai d'histoire comparée*. Paris, Seuil.

CHARPENTIER, Jean de

1841 *Essai sur les glaciers et sur le terrain erratique du bassin du Rhône*. Lausanne, Ducloux.

CHARTIER, Roger

1983 Histoire intellectuelle et histoire des mentalités. Trajectoires et questions. *Revue de synthèse* 104: 277-307.

1989 Le monde comme représentation. *Annales E.S.C.* 6: 1505-1520.

1997 *Au bord de la falaise. L'histoire entre certitudes et inquiétude*. Paris, Albin Michel.

CHARTIER, Roger (ed.)

1991 *La correspondance. Les usages de la lettre au XIXe siècle*. Paris, Fayard.

CHÂTELAIN, Pierre-Yves

1993 Histoire consensuelle, histoire aimable. Les raisons d'une spécificité neuchâteloise. In «Suisse romande - L'histoire en sociétés». *Equinoxe, revue romande de sciences humaines* 10 (automne 1993): 95-114.

1995a La Société d'histoire et d'archéologie du canton de Neuchâtel en son château: une histoire concrète, 1894-1994. *MN*: 37-49.

1995b *Histoire et idéologie. L'enseignement de l'histoire suisse dans l'école primaire neuchâteloise (1850-1914)*. Neuchâtel, Institut d'histoire de l'Université de Neuchâtel [Cahiers de l'Institut d'histoire; 3].

CHIAFFONI, Barbara

1996 L'Italia nord-orientale. Storia delle ricerche. In «Gli abitati "palafitticoli" dell'Italia settentrionale» (A. Guidi & P. Bellintani eds.). *Origini* 20: 188-197.

CHILDE, Vere Gordon

1955 The significance of lake dwellings in the history of prehistory. *Sibirium* 2: 87-91.

CHIPPINDALE, Christopher

1988 The invention of words for the idea of «Prehistory». *Proceedings of the Prehistoric Society* 54: 303-314.

1989 «Social Archaeology» in the Nineteenth Century: is it right to look for modern Ideas in old places? In *Tracing Archaeology's Past. The Historiography of Archaeology* (A. L. Christenson ed.). Carbondale, Southern Illinois University: 21-33.

CHRIST, Thierry & RIARD, Sabine

2000 *Du réduit communal à l'espace national. Le statut des étrangers dans le canton de Neuchâtel, 1750-1914*. Hauterive, Attinger / Société d'Histoire et d'Archéologie du canton de Neuchâtel [Cahiers d'histoire et d'archéologie neuchâteloise; 1].

CLARK, Henry James

1863 *A claim for scientific property*. Cambridge MA, s.éd.

CLARK, J. F. M.

1998 John Lubbock and mental evolution. *Endeavour* 22: 44-47.

CLEMENT-GRANDCOURT, Michel

- 1994 Charles Gleyre et Charles Clément. In W. Hauptman, *Charles Gleyre et la Suisse romande*. Lausanne, Musée Historique de Lausanne [Catalogue d'exposition]: 17-19.

CLERMONT, Norman & SMITH, Philip E. L.

- 1990 Prehistoric, prehistory, prehistorian... who invented the terms? *Antiquity* 64: 97-102.

COHEN, Claudine

- 1989 La naissance de l'art. *Science et Vie*, hors-série 166 (mars 1989): Deux cent ans de science (1789-1989): 154-160.
1994 *Le destin du mammouth*. Paris, Seuil.
1998 Charles Lyell and the evidences of the antiquity of man. In *Lyell: the Past is the Key to the Present* (D. J. Blundell & A. C. Scott eds.). London, Geological Society [Special Publications; 143]: 83-93.

COHEN, Claudine & HUBLIN, Jean-Jacques

- 1989 *Boucher de Perthes (1788-1868). Les origines romantiques de la préhistoire*. Paris, Belin.

COLLECTIF

- 1902 Combe-Varin. In *Dictionnaire géographique de la Suisse* (Ch. Knapp, M. Borel & V. Attinger eds.): 1, 515-516.

COLEMAN, William

- 1963 A Note on the Early Relationship Between Georges Cuvier and Louis Agassiz. *Journal of the History of Medicine* 18: 51-63.

COLLOMB, Edouard

- 1860 Sur l'existence de l'homme sur la terre antérieurement à l'apparition des anciens glaciers. *Archives des sciences de la Bibliothèque universelle* 8: 200-205.

COLLOMB, Edouard & DESOR, Edouard

- 1861 *De l'ancienneté de l'homme. Lettre de M. Ed. Collomb et réponse de M. Ed. Desor*. Neuchâtel, Wolfrath & Metzner.

COMAS, Juan

- 1956 *Historia y Bibliografía de los Congresos Internacionales de Ciencias Antropológicas: 1865-1954*. Mexico, Universidad Nacional Autónoma de Mexico.

COMITÉ D'INITIATIVE DU CHRISTIANISME LIBÉRAL

- 1869 *Manifeste du Christianisme libéral*. [Neuchâtel, s. éd.].

COMMAGER, Henry Steele

- 1936 *Theodore Parker*. Boston, Little, Brown & Co.

CONGRES

- 1868 *CLAAP. Compte rendu de la 2^e session, Paris, 1867*. Paris, Reinwald.
1873 *CLAAP. Compte rendu de la 6^e session, Bruxelles, 1872*. Paris, Baillière.
1875 *CLAAP. Compte rendu de la 4^e session, Copenhague, 1869*. Copenhague, Thiele.
1876 *CLAAP. Compte rendu de la 7^e session, Stockholm, 1874*. Stockholm, Norstedt & Söner.

CONSEIL FEDERAL SUISSE

- 1884 *Bericht des Bundesrathes and die Bundesversammlung über Erwerbung der Pfahlbauten-Sammlung von Dr. Gross und das Postulat vom 9. Juli 1883 betreffend Gründung eines schweiz. Nationalmuseums. (Vom 25. November 1884)*. Bern, s.éd.
1886 *Botschaft des Bundesrathes an die Bundesversammlung betreffend die Betheiligung des Bundes an den Bestrebungen zur Erhaltung und Erwerbung vaterländischer Alterthümer. (Vom 14. Juni 1886)*. Bern, s.éd.

CONSEIL GENERAL DE LA MUNICIPALITE DE NEUCHATEL

- 1883 Extrait du testament de feu le Professeur Pierre-Jean-Edouard Desor. Arrêtés du Conseil général des séances des 4 mars 1882, 5 février 1883 et 6 février 1883. MN: I-V.

CORBIN, Alain

- 1987a Le secret de l'individu. In *Histoire de la vie privée. Tome 4: De la Révolution à la Grande Guerre* (M. Perrot ed.). Paris, Seuil: 419-501.
1987b Cris et chuchotements. In *Histoire de la vie privée. Tome 4: De la Révolution à la Grande Guerre* (M. Perrot ed.). Paris, Seuil: 563-610.

CORNALLA, Emilio & STOPPANI, Antonio

- 1866 Acte de fondation du Congrès antéhistorique international. *Matériaux* 2: 213-215.

CORROCHER, Jacques

- 2000 Napoléon III et les Antiquités Nationales. In *Aspects de l'archéologie française au XIX^e siècle. Actes du colloque international tenu à La Diana à Montbrison les 14 et 15 octobre 1995* (P. Jacquet & R. Périchon eds.). Montbrison, La Diana [Recueil de mémoires et de documents sur le Forez; 28]: 25-40.

CORSI, Pietro

- 1988 *Science and Religion. Baden Powell and the Anglican debate, 1800-1860*. Cambridge, Cambridge University Press.

CORVIN, Otto-Julius von

- 1861 *Aus dem Leben eines Volkskämpfers. Erinnerungen von Corvin* (4 vol.). Amsterdam, Binger.

COTTEAU, Gustave

- 1862-67 *Echinides. Description des animaux invertébrés*. Paris, Masson [Paléontologie française: Terrain Crétacé; 7].
1889 *Le Préhistorique en Europe. Congrès. Musées. Excursions*. Paris, B aillière.

COULON, Louis

- 1882a Communication: Décès à Nice, ce matin, de M. Desor, et préparation par M. Favre de sa notice nécrologique. *BSSNN* 12/3 (1880-1882), séance du 23.02.1882: 497.
1882b Communication: Soutien de la SSNN à l'érection d'un monument sur la tombe de M. Desor. *BSSNN* 12/3 (1880-1882), séance du 27.04.1882: 522.
1882c Communication: Collections géologique et archéologique, et bibliothèque de M. Desor. *BSSNN* 12/3 (1880-1882), séance du 27.04.1882: 522.

COURVOISIER, James

- 1891 Fritz Berthoud. *MN*: 137-144, 167-173, 193-201, 242-248.

COURVOISIER, Jean

- 1968 *Les monuments d'art et d'histoire du canton de Neuchâtel. Tome III, Les districts du Val-de-Travers, du Val-de-Ruz, du Locle et de la Chaux-de-Fonds*. Bâle, Birkhäuser [Les monuments d'art et d'histoire de la Suisse; 56].

COUTAZ, Gilbert & MOREROD, Jean-Daniel

- 1993 Les débuts de la Société d'histoire de la Suisse romande (1837-1855): contribution à l'historiographie du Canton de Vaud. In «Suisse romande - L'histoire en sociétés». *Equinoxe, revue romande de sciences humaines* 10: 23-43.

COUTAZ, Gilbert, HAUSER, Claude & PAPILLOUD, Jean-Henri (eds.)

- 1993 «Suisse romande: l'histoire en sociétés». Numéro spécial de *Equinoxe, revue romande de sciences humaines* 10.

COYE, Noël

- 1989a L'invention du document archéologique. In *Le Temps de la Préhistoire* (J.-P. Mohen ed.), Dijon, Archeologia, t. 1: 71-73.
1989b Une conscience pour le fouilleur: méthode et techniques de terrain en archéologie préhistorique avant 1950. *Travaux du LAPMO*: 7-28.
1993a Celtes (Théorie des origines celtiques). In *Encyclopédie berbère, t. XII* (G. Camps ed.). Aix-en-Provence, Edisud: 1836-1839.
1993b L'âge de la pierre polie: un égarement des études néolithiques en France au XIX^e siècle. *Bulletin de la Société Préhistorique Française* 90: 69-86.
1993c Humanité et anthropomorphisme: du folklore à l'archéologie. In *Les représentations humaines du néolithique à l'âge du fer. Actes du 115^e Congrès national des sociétés savantes* (J. Briard & A. Duval eds.). Paris, CTHS: 165-180.
1993d Préhistoire et protohistoire en Algérie au XIX^e siècle: les significations du document archéologique. *Cahiers d'Etudes africaines* 33: 99-137.
1993e Céramiques et pierres de foudre. Quand la superstition validait le discours scientifique. *Préhistoire Anthropologie Méditerranéennes* 2: 149-164.
1995 Le bel âge de l'archéologie lacustre, entre Ferdinand Keller et Oscar Parei. In *L'homme et le lac. Usages et Représentations de l'espace lacustre. Actes des VI^{èmes} journées de la Société d'Ecologie Humaine 13-15 juin 1994, Cadenabbia-Griante (Côme - Italie)* (B. Barraqué & al. eds.). Côme [s. n. / Supplément à *Ecologie Humaine*; XIII]: 61-72.
1997 *La préhistoire en parole et en acte. Méthodes et enjeux de la pratique archéologique, 1830-1950*. Paris, L'Harmattan.
2000 Boucher de Perthes: un médiateur en préhistoire (1837-1864). *Præhistoria* 1: 9-18.
2001 Humanité et pots cassés, la tentation céramologique des préhistoriens français (1900-1918). In *Les politiques de l'anthropologie. Discours et pratiques en France (1860-1940)* (C. Blanckaert ed.). Paris, L'Harmattan: 231-267.
A paraître Paul Vouga et la classification du Néolithique lacustre suisse, l'empirisme à l'assaut des antagonismes méthodologiques (1920-1934). In *Hommage à Paul Vouga*. Neuchâtel, Musée cantonal d'archéologie.

COYE, Noël & PROVENZANO, Noëlle

- 1996 Un octobre émilien: Paléontologie et sentiment national au lendemain de l'unification italienne. *Préhistoire Anthropologie Méditerranéennes* 5: 5-16.

CRÉPON, Marc

- 1991 Introduction. In J. G. Herder, *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité*. Paris, Presses Pocket [Agora; 89]: 7-36.

CRETIAZ, Bernard

- 1992 Nouveaux bricolages d'altitude. Fin, recommencement et épuisement des Alpes. In *La Suisse imaginée. Bricolages d'une identité nationale* (G.P. Marchal & A. Mattioli eds.). Luzern, Chronos [Clio Lucemensis; 1 - Veröffentlichungen des Lehrstuhls für Allgemeine und Schweizer Geschichte]: 51-62.
- 1998a Problématique générale en dix énoncés. In *Les plus du temps. Mythe, science et H.-B. de Saussure* (A. V. Carozzi, B. Cretiaz & D. Ripoll eds.). Lausanne, Payot [Nouveaux itinéraires Amoudruz; 5]: 9-21.
- 1998b Du mythe des Alpes au mythe de la montagne. In *Les plus du temps. Mythe, science et H.-B. de Saussure* (A. V. Carozzi, B. Cretiaz & D. Ripoll eds.). Lausanne, Payot [Nouveaux itinéraires Amoudruz; 5]: 51-83.

CUNNINGHAM, Frank F.

- 1990 *James David Forbes: Pioneer Scottish Geologist*. Edinburgh, Scottish Academic Press.

CUVIER, Georges

- 1829 *Le Règne animal distribué d'après son organisation, pour servir de base à l'histoire naturelle des animaux et d'introduction à l'anatomie comparée*. Paris, Déterville & Crochard.

CUVIER, Georges & VALENCIENNES, Achille

- 1828-49 *Histoire naturelle des poissons*. Paris, Levrault.

DANIEL, Glyn

- 1971 From Worsaae to Childe: The models of Prehistory. *Proceedings of the Prehistoric Society* 37: 140-153.
- 1975 *A Hundred and fifty years of archaeology*. London, Duckworth.
- 1976 Stone, Bronze and Iron. In *To illustrate the monuments. Essays on archaeology presented to Stuart Piggott on the occasion of his sixty-fifth birthday* (J. V. S. Megaw ed.). London, Thames & Hudson: 35-42.

DARWIN, Charles

- 1859 *The origin of species by means of natural selection or the preservation of favoured races in the struggle for life*. London, Murray.
- 1871 *The descent of man, and selection in relation to sex*. London, Murray (2 vol.).

DASTON, Lorraine

- 1998 The Academies and the Unity of Knowledge: The Disciplining of the Disciplines. *Differences. A Journal of Feminist Cultural Studies* 10/2: 67-86.

DAUM, Andreas

- 1998 *Wissenschaftspopularisierung im 19. Jahrhundert. Bürgerliche Kultur, naturwissenschaftliche Bildung und die deutsche Öffentlichkeit 1848-1914*. München, Oldenburg.
- 1998b Naturwissenschaften und Öffentlichkeit in der deutschen Gesellschaft: Zu den Anfängen einer Populärwissenschaft nach der Revolution von 1848. *Historische Zeitschrift* 267: 57-90.

DAUPHIN, Cécile, LEBRUN-PEZERAT, Pierrette & POULBAN, Danièle

- 1995 *Ces bonnes lettres. Une correspondance familiale au XIX^e siècle*. Paris, Albin Michel.

DAVENPORT, Guy

- 1963 *The Intelligence of Louis Agassiz. A specimen book of scientific writings*. Boston, Beacon Press.

DAVIS, Charles Henry [Senior]

- 1848 Communication about the Geological Action of the Tidal and other Currents of the Ocean. *Proceedings of the American Academy* 2 (1848-52): 100-101.

DAVIS, Charles Henry [Junior]

- 1899 *Life of Charles Henry Davis Rear Admiral - 1807-1877*. Boston-New York, Houghton, Mifflin & Co.

DE BEER, Gavin R.

- 1950 Combe-Vatin. *Annals of Science* 6: 215-229.

DE L'HARPE, Alain

- 1999 Lacs, montagnes et représentations. Entre horizontalité et verticalité. Le Léman, lac alpin. In *Découvrir le Léman 100 ans après François-Alphonse Forel. Actes du colloque pluridisciplinaire, Nyon, 16-18 septembre 1998* (C. Bertola, C. Goumand & J.-F. Rubin eds.). Genève, Slatkine: 799-810.

DELISLE, Richard

1998 Les origines de la paléontologie humaine: essai de réinterprétation. *L'Anthropologie* 102: 3-19.

DELLUC, Brigitte & DELLUC, Gilles

1989 L'âge du Renne, du Mammouth... de Lartet et Christy. In *Le Temps de la Préhistoire* (J.-P. Mohen ed.). Dijon, Archeologia: 1, 16-17.

DELPORTE, Henri

1989 La bataille aurignacienne. In *Le Temps de la Préhistoire* (J.-P. Mohen ed.). Dijon, Archeologia: I, 20-21.

DE LUCA, Natacha

2001 *La collection Clément du SMA*. Université de Neuchâtel, mémoire de licence inédit (2 vol.).

DENKINGER, Henri

1896 *Notices généalogiques des familles et histoire de la colonie réformée française de Friedrichsdorf*. Lausanne, Viret-Genton.

DEONNA, Waldemar

1936 L'enseignement de l'archéologie à Genève. *Genava* 14: 67-87.

DESITTERE, Marcel

1988 *Paletnologi e studi preistorici nell'Emilia Romagna dell'Ottocento*. Reggio Emilia, Musei Civici [Documenti per la storia delle arti, dell'archeologia e delle scienze a Reggio Emilia; 4].

1997 La scoperta delle terramare e gli inizi degli studi di preistoria in Italia nell'era dell'evoluzionismo e del positivismo. In *Le Terramare. La più antica civiltà padana* (M. Bernabò Brea & al. eds.). Milano, Electa: 59-64.

DESNOYERS, Jules

1863 Note sur les indices matériels de la coexistence de l'homme avec l'Elephas meridionalis. *Comptes-rendus de l'Académie des Sciences* 56: 1073-1083.

DEXTER, Ralph W.

1965 The «Salem secession» of Agassiz zoologists. *Essex Institute Historical Collections* 101: 1-13.

1986 Historical aspects of the Calaveras skull controversy. *American Antiquity* 51/2: 365-369.

DÍAZ-ANDREU, Margarita & CHAMPION, Timothy

1996 Nationalism and archaeology in Europe: an introduction. In *Nationalism and archaeology in Europe* (M. Díaz-Andreu & T. Champion eds.). London, University College London Press: 1-23.

DI BRIZIO, Maria Beatrice

1995 «Présentisme» et «Historicisme» dans l'historiographie de G.W. Stocking. *Gradiva* 18: 77-89.

DIETLER, Michael

1994 «Our Ancestors the Gauls»: archaeology, ethnic nationalism, and the manipulation of celtic identity in modern Europe. *American Anthropology* 96: 584-605.

1998 A tale of three sites: the monumentalization of Celtic oppida and the politics of collective memory and identity. *World Archaeology* 30: 72-89.

DOVE, Heinrich Wilhelm

1865 Ueber den Föhn. Aus einem durch A. Escher der naturforschenden Gesellschaft vorgelegten Briefe von Dove an Desor vom 2. Januar 1865. *Vierteljahresschrift der Naturforschenden Gesellschaft in Zürich* 10: 209-218.

DRACK, Walter

1964 *Ältere Eisenzeit der Schweiz. Die Westschweiz: Kantone Freiburg, Genf, Neuenburg, Waadt und Valais*. Basel, Birkhäuser [Materialhefte zur Ur- und Frühgeschichte; 4].

DRAEYER, Hanspeter

1998 Die «besten Schädel arischer Rasse» als Katalysator für die Gründung des Schweizerischen Landesmuseums. In *Die Erfindung der Schweiz 1848-1998. Bildentwürfe einer Nation. Sonderausstellung im Schweizerischen Landesmuseum, 26. Juni-4. Oktober 1998*. Zürich, Schweizerisches Landesmuseum: 158-169.

DRAUDT & WÖRNER, Ernst

1881 Die XI. allgemeine Versammlung der deutschen anthropologischen Gesellschaft und die deutschen Geschichts- und Altertumsvereine. Erklärung des Verwaltungsausschusses des Gesamtvereins der deutschen Geschichts- und Altertumsvereine. *Archiv für Anthropologie* 13: 353-357.

DROZ, Numa

1878a Notre députation aux Etats. *Le Peuple*, 14.05.1878.

1878b Lettre au rédacteur du *Peuple*. *Le Peuple*, 21.05.1878.

- 1895 Du rôle international de la Suisse. In *Etudes et portraits politiques*. Genève, Eggimann / Paris, F. Alcan: 37-68.
- DUBOIS, Auguste & STEHLIN, Hans-Géorg
1932 *La grotte de Cotencher, station moustérienne*. Bâle, Birkhäuser.
- DUBUIS, François-Olivier
1986 A la découverte du Valais primitif: origines et évolution de l'enquête. In *Le Valais avant l'histoire, 14000 av. J.-C. — 47 apr. J.-C. Catalogue d'exposition*. Sion, Musées cantonaux: 12-18.
- DUCHET, Michèle
1995 *Anthropologie et histoire au siècle des Lumières* [2^e édition, avec une postface de Claude Blanckaert]. Paris, Albin Michel.
- DUFÉY, W. & E.
1985 *Courtes biographies concernant les inscriptions de la Roche aux Noms (Creux-du-Van)*. Neuchâtel, Comité central du Club Jurassien.
- DUFOUR, Christophe
1983a Introduction. In *Louis Agassiz, naturaliste romantique et les premières collections du Musée (5 mars - 30 octobre 1983). Catalogue d'exposition*. Neuchâtel, Musée d'histoire naturelle: 7-8.
1983b L'origine des premières collections du Musée. In *Louis Agassiz, naturaliste romantique et les premières collections du Musée (5 mars - 30 octobre 1983). Catalogue d'exposition*. Neuchâtel, Musée d'histoire naturelle: 25-29.
- DUMONT D'URVILLE, Jules S. C.
1830-33 *Voyage de la corvette L'Astrolabe exécuté par ordre du Roi pendant les années 1826-1827-1828-1829. Histoire du voyage*. Paris, Tastu (5 vol.).
- DUNNING, Cynthia
1991 La Tène. In *Les Celtes. Catalogue d'exposition, Palazzo Grassi, Venise*. Milano, Bompiani: 366-368.
- DUPASQUIER, Alfred
† 1971 Carnets d'Alfred DuPasquier, 01.01.1871-28.03.1871. MN: 91-97.
- DU PASQUIER, Marcel
1959 *Edgar Quinet en Suisse. Douze années d'exil (1858-1870)*. Neuchâtel, Baconnière.
- DUPUIS, Claude
1988 Savoirs et idées à Neuchâtel, terroir séculairement fertile pour l'histoire naturelle. BSSNN 111: 105-124.
- DURAND-DELGA, Michel & MOREAU, Richard
1994 Un savant déroutant: Jules Marcou (1824-1898), géologue français d'Amérique. *Travaux du Comité français d'histoire de la géologie* 8: 55-82.
1996 Jules Marcou, précurseur français de la géologie nord-américaine. *La Vie des Sciences* 13: 59-83.
- DUVAL, Alain & LYON-CAEN, Christine (eds.)
1994 *Vercingétorix et Alésia. Catalogue d'exposition. Saint-Germain-en-Laye, Musée des Antiquités nationales*. Paris, Réunion des Musées nationaux.
- ECKER, Alexander
1879 Rückblick auf K. E. v. Baer's Antheil an der Gründung des Archivs für Anthropologie. *Archiv für Anthropologie* 11: 173-176.
- EDER, Katharina & TRÜMPY, Hans
1979 Wie die Pfahlbauten allgemein bekannt wurden. *AS* 2: 33-39.
- EDWARDS, William F.
1829 *Des caractères physiologiques des races humaines considérés dans leurs rapports avec l'histoire. Lettre à M. Amédée Thierry, auteur de l'Histoire des Gaulois*. Paris, Compère Jeune.
- EGGERS, Hans-Jürgen
1974 *Einführung in die Vorgeschichte*. München, Piper [1^e éd. 1959].
- EGGERT, Manfred K. H.
2001 *Prähistorische Archäologie: Konzepte und Methoden*. Tübingen-Basel, Francke.
- EGLOFF, Michel
1977 Les fouilles d'Auvernier de 1971 à 1975. *Bulletin de la Société Suisse de Préhistoire et d'Archéologie* 8: 2-4.

- 1980a Etapes de la recherche archéologique dans le canton de Neuchâtel. *Helvetica Archaeologica* 11/43-44: 92-100.
- 1980b La civilisation de La Tène dans le canton de Neuchâtel. *Helvetica Archaeologica* 11/43-44: 139-151.
- 1983 Lake dwellings in the light of modern Archaeology. *Swissair Gazette* 2.
- 1989 Des premiers chasseurs au début du christianisme. In *Histoire du Pays de Neuchâtel. Tome 1: De la préhistoire au Moyen Age*. Hauterive, Attinger: 10-160.
- 1991 L'artisanat celtique d'après les trouvailles de La Tène. In *Les Celtes. Catalogue d'exposition, Palazzo Grassi, Venise*. Milano, Bompiani: 369-371.
- 1995 L'histoire à fleur de sol. Cinq siècles de découvertes archéologiques en Suisse. *Bulletin du Dictionnaire Historique de la Suisse* 6: 9-15.
- EMERSON, Ralph Waldo
- 2000 La nature [1^e éd. 1836]. In *La Confiance en soi et autres essais*. Paris, Payot [Rivages poche, Petite Bibliothèque; 310].
- ENGELHARDT, Dietrich von
- 1990 Der Bildungsbegriff in der Naturwissenschaft des 19. Jahrhunderts. In *Bildungsbürgertum im 19. Jahrhundert. Teil II: Bildungsgüter und Bildungswissen* (R. Kosselleck ed.). Stuttgart, Klett-Cotta [Industrielle Welt; 41]: 106-116.
- ESCHER VON DER LINTH, Arnold
- [1852] Ueber die Gegend von Zürich in der letzten Periode der Vorwelt. In O. Heer & A. Escher von der Linth, *Zwei geologische Vorträge, gehalten im März 1852*. Zürich, Kiesling: 16-28.
- ESCHER VON DER LINTH, Arnold & DESOR, Edouard
- [1872] Ueber Die Grotte von Hohlefels bei Blaubeuren, Vorgetragen von den Herren Professor Escher von der Linth und Professor E. Desor in der allgemeinen Versammlung am 21. August. [s.l., s. éd.]
- ESPAGNE, Michel, LAGIER, Françoise & WERNER, Michael
- 1991 *Le maître de langues. Les premiers enseignants d'allemand en France (1830-1850)*. Paris, Maison des Sciences de l'Homme [Philologiques; 2].
- ETIQUE, Chantal
- 1992 *Un almanach populaire: le Véritable Messager boiteux de Neuchâtel, 1805-1875. Discours politique et édification*. Université de Neuchâtel, mémoire de licence inédit.
- FALLET, Estelle
- 1994 L'école primaire aux débuts de la République: le cas de La Chaux-de-Fonds. *MN* [L'école neuchâteloise au XIX^e siècle]: 107-120.
- FARGE, Arlette
- 1989 *Le goût de l'archive*. Paris, Seuil [Points Histoire; 233].
- FASANO, Raffaele
- 1994 Les autorités académiques. In *Histoire de l'Université de Neuchâtel. Tome II, La seconde Académie, 1866-1909*. Neuchâtel, Université de Neuchâtel / Hauterive, Attinger: 257-280.
- FAVRE, Ernest
- 1877 *Louis Agassiz. Notice biographique*. Genève, Ramboz & Schuchardt [Extrait des Archives des Sciences de la Bibliothèque universelle].
- 1880 Louis Agassiz 1807-1873. In *Galerie suisse. Biographies nationales. Tome III - Les contemporains* (E. Secrétan ed.). Lausanne, G. Bridel: 209-227.
- FAVRE, Louis
- 1864 A nos lecteurs. *MN*: V-X.
- 1879 *Louis Agassiz*. Neuchâtel, J. Attinger.
- 1881/82 Edouard Desor (1811-1882). Notice nécrologique. *Actes SHSN* 65: 81-104 [identique à 1882c].
- 1882a Louis Agassiz, son activité à Neuchâtel comme naturaliste et comme professeur de 1832 à 1846. *BSSNN* 12/3: 355-372.
- 1882b Communication: Erection d'un monument sur la tombe de M. Desor, par la Municipalité de Neuchâtel. *BSSNN* 12/3: 522.
- 1882c Edouard Desor. 1811-1882. Notice nécrologique. *BSSNN* 12/3: 551-576 [identique à 1881/82].
- 1883a Edouard Desor. Discours prononcé à l'ouverture des cours de l'Académie de Neuchâtel le 12 avril 1882. *MN*: 29-58.
- 1883b Histoire abrégée de la Société neuchâteloise des sciences naturelles depuis sa fondation. Discours du Vice-Président, 14 décembre 1882. *BSSNN* 13: 1-33.
- 1889/90 Léo Lesquereux (1806-1889). *BSSNN* 18: 3-37.

- 1890 Hercule Nicolet, lithographie. *MN*: 130-135.
- 1897/98 Jules Marcou, géologue (1824-1898). *BSSNN*: 387-390.
- 1901 Ma vie d'étudiant à Neuchâtel. *La Suisse libérale*, 07.03/11.03/16.03/25.03.1901.
- 1902 Souvenirs de Combe-Varin. *MN*: 8-23 et 49-66.
- FELLENBERG, Edmund von
- 1874 Bericht an die Tit. Direktion der Entsumpfungen über die Ausbeutung der Pfahlbauten des Bielersees im Jahre 1873 und 1874. *Mittheilungen der naturforschenden Gesellschaft in Bern*: 263-358.
- FELLENBERG, Ludwig Rudolf
- 1861 Chemische Analyse alter Bronzegegenstände. In F. Keller: «Pfahlbauten. Vierter Bericht» [*Mittheilungen der Antiquarischen Gesellschaft in Zürich* 14/1]: 33-34.
- FÉRAUD, Louis
- 1863 Monuments dits celtiques dans la province de Constantine. *Recueil des notices et mémoires de la Société archéologique de la province de Constantine* 214-234.
- 1865 Recherches sur les monuments dits celtiques de la province de Constantine. *RA* 11: 202-217.
- FETTEN, Frank
- 2000 Archaeology and anthropology in Germany before 1945. In *Archaeology, Ideology and Society. The German Experience* (H. Härke ed.). Frankfurt, Lang [Gesellschaften und Staaten im Epochenwandel; 7]: 140-179.
- FINGERLIN, Gerhard
- 1997 Vom Schatzgräber zum Archäologen. Die Geburt einer Wissenschaft. In *Die Alamannen* (K. Fuchs & al. eds.) [Catalogue d'exposition, Südwest LB-Forum Stuttgart, Schweizerisches Landesmuseum, Römisches Museum der Stadt Augsburg]. Stuttgart, Theiss: 45-51.
- FINSLER, Georg
- 1882 Geschichte der Gesellschaft für vaterländische Alterthümer in Zürich. In *Denkschrift zur fünfzigjährigen Stiftungsfeier der Antiquarischen Gesellschaft in Zürich* (G. Meyer von Knonau & G. Finsler eds.). Zürich, Birkli: 41-119.
- FISCHER, Jean-Louis
- 1998 Carl Vogt (1817-1895). Le concept de recapitulation et les hommes singes. In *Carl Vogt (1817-1895). Science, philosophie et politique. Actes du Colloque de mai 1995* (J.-C. Pont & al. eds.). Chêne-Bourg, Georg [Bibliothèque d'histoire des sciences; 1]: 267-286.
- FISHER, George Park
- 1866 *Life of Benjamin Silliman, M.D., LL. D. Late professor of chemistry, mineralogy, and geology in Yale College*. New York, Scribner & Co., vol. II.
- FLOUEST, Edouard
- 1875 Le bel âge du bronze lacustre en Suisse, par E. Desor et L. Favre. *Matériaux* 6: 241-272.
- FORBES, James David
- 1841 On a Peculiar Structure observed by the Author in the Ice of Glaciers. *Proceedings of the Royal Society of Edinburgh* 1: 332-333.
- 1842 On a Remarkable Structure observed by the Author in the Ice of Glaciers. *Edinburgh New Philosophical Journal* 32: 84-91.
- 1843 Historical Remarks on the first Discovery of the Structure of Glacier Ice. *Edinburgh New Philosophical Journal* 34: 133-152.
- FOREL, François
- 1858 Genfersee. In F. Keller, «Pfahlbauten. Zweiter Bericht». *Mittheilungen der Antiquarischen Gesellschaft in Zürich* 12/3: 116-118.
- FOREL, François-Alphonse
- 1879 Les Ténévières artificielles des cités lacustres. *Anzeiger für Schweizerische Altertumskunde*. 905-906.
- FOREST, Luc
- 1998 De l'abolitionnisme à l'esclavagisme? Les implications des anthropologues dans le débat sur l'esclavage des Noirs aux Etats-Unis (1840-1870). *Revue française d'histoire d'Outre-mer* 85: 85-102.
- FORRER, Robert
- 1887 Die Pfahlbauten-Sammlung im Bundespalast zu Bern. *Vom Jura zum Schwarzwald. Geschichte, Sage, Land und Leute* 4/2: 155-158.

FOURNIER, Lydéric

2001 *Alexandre Bertrand et la mise en place de la science archéologique*. Université de Paris-I Panthéon/Sorbonne, mémoire de licence inédit.

FOX, Robert

1980 *The savant confronts his peers: scientific societies in France, 1815-1914*. In *The organization of science and technology in France 1808-1914* (R. Fox & G. Weisz eds.). Cambridge, Cambridge University Press / Paris, Maison des Sciences de l'Homme: 241-282.

FOZZATI, Luigi

1982 *Storia della ricerca archeologica nelle zone umide del Piemonte: le «palafitte»*. In *Palafitte: mito e realtà. Catalogo della mostra* (A. Aspes ed.). Verona, Museo civico di storia naturale: 53-70.

FRAAS, Oskar

1862 *Der Hohlenstein und der Höhlenbär. Jahreshefte des Vereins für vaterländische Naturkunde in Württemberg* 18: 156-188.

1867 *Über die neuesten Erfunde an der Schussenquelle bei Schussenried. Jahreshefte des Vereins für vaterländische Naturkunde in Württemberg* 23: 48-74.

1872 *Resultate von Ausgrabungen im Hohlenfels bei Schelklingen. Jahreshefte des Vereins für vaterländische Naturkunde in Württemberg* 28: 21-36.

1875 *Note sur une station récemment découverte sous les sources de la Schoussen, près de Schoussenried, dans le Royaume de Wurtemberg et attribuée aux chasseurs du renne*. In *CLAAP. Compte rendu de la 4^e session, Copenhague, 1869*. Copenhague, Thiele: 286-314.

1877 *Ueber die Echtheit der prähistorischen Kunstwerke von Thayingen (VIII. allgemeine Versammlung der deutschen anthropologischen Gesellschaft zu Konstanz am 24.-26. September 1877)*. *Correspondenzblatt der deutschen Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte*: 110-112.

1882 *Eduard Desor. Correspondenzblatt der deutschen Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte*: 33-34.

FRANCOIS, Etienne

1986 *De l'étude des associations à l'étude de la sociabilité: remarques sur les tendances actuelles de la recherche de langue allemande*. In *Sociétés et sociabilité au XIX^e siècle. Colloque à l'Université de Lausanne, 13-14 juin 1986* (H.-U. Jost ed.). Lausanne, Université de Lausanne [Etudes et Mémoires de la section d'histoire de l'Université de Lausanne; 5]: 99-106.

FREI, Daniel

1964 *Die Förderung des schweizerischen Nationalbewusstseins nach dem Zusammenbruch der alten Eidgenossenschaft 1798*. Zürich, Juris / Universität Zürich.

FROTHINGHAM, Octavius Brooks

1880 *Theodore Parker: a biography*. New York, Putnam.

FURGER, Andres

1984 *Die Wiederentdeckung der Helvetier*. In *Die Helvetier. Kulturgeschichte eines Keltenvolkes*. Zürich, Neue Zürcher Zeitung: 157-163.

1998 *Archäologie und Kulturgeschichte der Schweiz*. In A. Furger & al., *Die ersten Jahrtausende: Die Schweiz von den Anfängen bis zur Eisenzeit*. Zürich, Neue Zürcher Zeitung [Archäologie und Kulturgeschichte der Schweiz; 1]: 9-61.

G. P. [ancien élève de Desor]

1882 *Ed. Desor. La Suisse libérale*, 25.02.1882.

GANTNER, Theo

1970 *Der Festumzug. Ein volkskundlicher Beitrag zum Festwesen des 19. Jahrhunderts in der Schweiz. Führer durch das Museum für Volkskunde*. Basel. Basel, Zbinden.

GARDIOL, Nathalie

1987 *L'Académie au début du XIX^e siècle et le «coup d'Etat académique» du 2 décembre 1846*. In *De l'Académie à l'Université de Lausanne 1537-1987. 450 ans d'histoire*. Lausanne, Musée historique de l'Ancien-Evêché: 141-152.

GARINO, Claude

1965 *Louis Agassiz, une vie d'initiatives*. In *Louis Agassiz, naturaliste (1807-1873)* [Catalogue d'exposition]. La Chaux-de-Fonds, Bibliothèque de La Chaux-de-Fonds: 3-12.

1973 *Louis Agassiz à Neuchâtel. La Ville* 11: 27-32.

GASTALDI, Bartolomeo

1865 *Lake-habitations and pre-historic remains in the Turbaries and Marl-beds of Northern and Central Italy*. London, Longman, Green, Longman & Roberts [1^{re} éd. italienne 1862].

GAUCHER, Gilles

1988 *Peuples du bronze. Anthropologie de la France à l'âge du Bronze (1900-800 av. J.-C.)*. Paris, Hachette.

GAUDRY, Albert

1859 *Contemporanéité de l'espèce humaine et de diverses espèces animales aujourd'hui éteintes. Note lue à l'Académie des sciences dans la séance du 3 octobre 1859*. Paris, Cosson.

GAY, Hannah & GAY, John W.

1997 Brothers in science: Science and fraternal culture in nineteenth-century Britain. *History of Science* 35: 425-453.

GEINITZ, H. B.

1882 Zur Erinnerung an Eduard Desor. Ehrenmitglied der Isis seit dem Jahre 1865. *Gesellschaft Isis in Dresden*: 27-30.

GERHARDT, Kurt

1977 Der Streit über die jungpaläolithischen Kunstwerke aus dem Kesslerloch bei Thayngen, Kanton Schaffhausen, und die Deutsche anthropologische Gesellschaft. In *Die Kultur der Eiszeitjäger aus dem Kesslerloch, und die Diskussion über ihre Kunst auf dem Anthropologischen Kongress in Konstanz 1877* (S. von Blanckenhagen ed.). Konstanz, s. éd.: 17-48.

GESSNER, Conrad

1565 *De omni rerum fossilium genere, gemmis, lapideibus, metallis et huius modi*. Zürich, s. éd.

GILLBERG, Asa

1998 Biography in the History of Archaeology. In *The Kaleidoscopic Past. Proceedings of the 5th Nordic TAG Conference, Göteborg, 2-5 April 1997* (A.-C. Andersson & al. eds.). Göteborg, Göteborg University Press (Gotarc serie C, Arkeologiska Skrifter; 16): 323-332.

GILLISPIE, Charles Coulston

1959 *Genesis and Geology. A study in the relations of scientific thought, natural theology, and social opinion in Great Britain, 1790-1850*. New York, Harper [Harper Torchbooks; 51] [1^e éd. 1951].

GIRARD, Henri

1957 Le Jura-Industriel. *MN*: 105-138.

GIVENS, Douglas R.

1992 The role of biography in writing the history of archaeology. In *Rediscovering our past: Essays on the History of American Archaeology* (J. E. Reyman ed.). Avebury, Ashgate [Worldwide Archaeology Series; 2]: 51-66.

GNEPF HORISBERGER, Ursula, GROSS-KLEE, Eduard & HOCHULI, Stefan

2000 Eine einzigartige Doppelaxt aus dem Zugersee. *AS* 23: 2-9.

GODET, Frédéric

1869a *La sainteté de l'Ancien Testament. Réponse à M. le Professeur Buisson. Conférence prononcée à Neuchâtel le 10 décembre 1868*. Neuchâtel, Delachaux.

1869b *La résurrection de Jésus-Christ*. Neuchâtel, Delachaux / Paris, Grassart.

1869c *En réponse à la seconde lettre de M. le Professeur Buisson*. [Neuchâtel, s.éd.].

1906 *La séparation de l'Eglise et de l'Etat à Neuchâtel. Conférence prononcée le 13 décembre 1869, à l'Oratoire des Berclès*. Neuchâtel, Wolfrath & Sperlé.

GODET, Philippe

1884 Causerie. Promenades au nouveau Musée. *Suisse libérale*, 08.09.1884.

1894 *Juste Olivier*. Genève, Robert.

1913 *Frédéric Godet (1812-1900), d'après sa correspondance et d'autres documents inédits*. Neuchâtel, Attinger.

† 1928 *Souvenirs de jeunesse. Neuchâtel - Stuttgart - Bâle - Berlin - Paris, 1850-1874*. Neuchâtel-Paris, Delachaux & Niestlé.

GOHAU, Gabriel

1990 *Une histoire de la géologie*. Paris, Seuil [Points Sciences; 66] [2^e éd.].

GOS, Charles

1928 *L'Hôtel des Neuchâtelois. Un épisode de la conquête des Alpes*. Lausanne, Payot.

GOULD, Stephen Jay

1982 Les failles d'un monument victorien. In *Le pouce du panda. Les grandes énigmes de l'évolution*. Paris, Grasset [trad. fra. J. Chabert]: 193-201.

1983 *La mal-mesure de l'homme. L'intelligence sous la toise des savants*. Paris, Ramsay [trad. fra. J. Chabert].

GOULEMOT, Jean-Marie

- 1986 Les pratiques littéraires ou la publicité du privé. In *Histoire de la vie privée. Tome 3* (Ph. Ariès & G. Duby eds.). Paris, Seuil: 371-405.

GOZZADINI, Giovanni

- 1870 *La nécropole de Villanova*. Bologne, Fava & Garagnani.
1873 L'Élément Etrusque de Marzabotto est sans mélange avec l'Élément Gaulois. *Matériaux* 8: 30-37.
1877 Note sur une Cachette de fondeur ou Fonderie, à Bologne. *Matériaux* 8: 249-258.

GRABER, Rolf

- 1999 Zur Einführung der Verfassung der Helvetischen Republik: Republikanismus der Eliten – Republikanismus des Volkes. In *Republikbegriff und Republiken seit dem 18. Jahrhundert im europäischen Vergleich* (H. Reinalter ed.). Frankfurt, Lang: 101-119.

GRAN-AYMERICH, Evc & GRAN-AYMERICH, Jean

- 1984 Les grands archéologues. Gabriel de Mortillet. *Archeologia* 197: 71-75.

GRANDJONC, Jacques & WERNER, Michael

- 1983 Les émigrations allemandes au XIXe siècle (1815-1914). In *Emigrés français en Allemagne · Emigrés allemands en France, 1685-1945* (J. Grandjunc & K. Voigt eds.). Paris, Institut Goethe / Ministère des Relations Extérieures: 82-115.

GRANGIER, L.

- 1882 Le professeur Desor. *Nouvelles Etrennes fribourgeoises - Almanach des villes et des campagnes* 17: 27-29.

GRÄSLUND, Bo

- 1976 Reply to Comments on Relative Chronology. *Norwegian Archaeological Review* 9: 111-126.
1981 The background of C. J. Thomsen's Three Age System. In *Towards a History of Archaeology. Being the papers read at the first Conference on the History of Archaeology in Aarhus, 29 August-2 September 1978* (G. Daniel ed.). London, Thames & Hudson: 45-50.
1987 *The birth of prehistoric chronology. Dating methods and dating systems in nineteenth-century Scandinavian archaeology*. Cambridge, Cambridge University Press.

GRAY, Jane Loring

- 1893 *Letters of Asa Gray*. Boston-New York, Houghton & Mifflin, 2 vol.

GRAYSON, Donald K.

- 1983 *The Establishment of Human Antiquity*. New York, Academic Press.

GREGORY, Frederick

- 1977 *Scientific materialism in nineteenth century Germany*. Dordrecht-Boston, Reidel [Studies in the history of modern science; 1].

GRESSLY, Amanz

- 1838 Observations géologiques sur le Jura soleurois. *Mémoires de la SHSN* 1838/2: 1-112.

GRIMOULT, Cédric

- 2000a La révolution transformiste en France (1800-1882). *Revue d'histoire moderne et contemporaine* 47: 565-580.
2000b *Le développement de la paléontologie contemporaine*. Genève, Droz [Travaux de sciences sociales; 190].

GROB-SCHMIDT, Dora

- [s.d.] Article conservé sans titre et sans références, publié dans un quotidien suisse. [*Archives des sciences neuchâteloises - dossiers préparés par J.-P. Portmann. BPUN*].
1965a Les séjours à Neuchâtel d'Amand Gressly (1814-1861). *Feuille d'avis de Neuchâtel* 26.06.1965.
1965b Une assemblée vraiment extraordinaire de l'«Helvétique». *Journal de Genève* 25-26.09.1965.
1966 Notice historique sur Amans Gressly, géologue du Jura (1814-1865). *BSSNN* 3e série, 89: 135-136.

GRODZINS, Dean

- 1983 *Dear Chev... O, Julia. A critical Edition of the Theodore Parker letters in the Howe Papers at the Chapin Library*. Williams College, Lexington MA (USA), unpublished thesis.
A paraître American Heretic: Theodore Parker and Transcendentalism. Chapel Hill, University of North Carolina Press.
A paraître American Heretic: Theodore Parker and Civil War. Chapel Hill, University of North Carolina Press.

GROSS, Victor

- 1876 Les tombes lacustres d'Auvernier. *Indicateur d'Antiquités Suisses* 9: 663-668.
1883 *Les Protobelges ou les premiers colons sur les bords des lacs de Bienne et Neuchâtel*. Berlin, Asher.

GRÜTTER, Hans

- 1985 Der Verleider in der bernischen Archäologie. Zur «Verordnung wider das Wegnehmen und Beschädigen alterthümlicher Fundsachen im Seeland» vom 7. Juni 1873. In *Jagen und sammeln. Festschrift für Hans-Georg Bandi zum 65. Geburtstag (3. September 1985)* (R. Fellmann, G. Germann & K. Zimmermann eds.). Bern, Stämpfli: 157-160.

GRUNER, Erich, FREI, Karl, & al.

- 1966 *L'Assemblée Fédérale Suisse 1848-1920. Volume 1. Biographies*. Berne, Francke: 894-895.

GUIDI, Alessandro

- 1987 The development of prehistoric archaeology in Italy: a short review. *Acta archaeologica* 58: 237-247.
1988 *Storia della paleontologia*. Roma, Laterza [Biblioteca universale Laterza; 244].
1996 Nationalism without a nation: the Italian case. In *Nationalism and archaeology in Europe* (M. Díaz-Andreu & T. Champion eds.). London, University College London Press: 108-118.

GUYOT, Charly

- 1933 *Voyageurs romantiques en pays neuchâtelois*. Neuchâtel-Paris, Delachaux & Niestlé.

GUYOT, Arnold

- 1883 *Memoir of Louis Agassiz, 1807-1873. Read before the National Academy, 1st part October 23, 1877: 2nd part April, 1878*. Princeton, C. S. Robinson.

GYGAX, Benjamin

- 1998 Vom Raritäten-kabinett zur "propriété nationale": Die Kulturpolitik des helvetischen Ministers Philipp Albert Stapfer. *Heimatschutz* 93/1: 2-4.

HAECKEL, Ernst

- 1868a *Natürliche Schöpfungsgeschichte. Gemeinverständliche wissenschaftliche Vorträge über die Entwicklungslehre im Allgemeinen und diejenige von Darwin, Goethe und Lamarck im Besonderen, über die Anwendung derselben auf den Ursprung des Menschen und anderer damit zusammenhängender Grundfragen der Naturwissenschaft*. Berlin, Reimer.
1868b *Ueber die Entstehung und den Stammbaum des Menschengeschlechts*. Berlin, Luderitz-Charisius.
1875 *Ziele und Wege der heutigen Entwicklungsgeschichte*. Jena, H. Dufft.

HAENNI, Jean-Paul

- 1983 Louis Agassiz (1807-1873). In *Louis Agassiz, naturaliste romantique et les premières collections du Musée (5 mars - 30 octobre 1983). Catalogue d'exposition*. Neuchâtel, Musée d'histoire naturelle: 9-14.

HAENNI, Jean-Paul & DUFOUR, Christophe

- 1985 *Le Musée d'histoire naturelle de Neuchâtel. A travers les richesses de ses collections, deux siècles d'histoire et de vie scientifique*. Hauterive, Attinger.

HAGBERG, Ulf Erik

- 1976 Comments on Relative Chronology [Critique de B. Gräslund: «Relativ datering. Om kronologisk metod i skandinavisk arkeologi».] *Norwegian Archaeological Review* 9: 108-110.

HALLER, Albrecht de

- 1995 [1732] *Les Alpes*. Carouge, Zoé [Minizooé; 10].

HAMMANN, Gottfried

- 1993 L'Eglise réformée et les communautés protestantes. In *Histoire du Pays de Neuchâtel. Tome III, De 1815 à nos jours*. Hauterive, Attinger: 220-249.
1998 La Révolution de 1848, l'Eglise et la théologie. *Université Neuchâtel Informations* 129: 35-45.

HAMMOND, Michael

- 1980 Anthropology as a weapon of social combat in late-nineteenth-century France. *Journal of the History of the Behavioral Sciences* 16: 118-132.
1982 The expulsion of the Neanderthals from human ancestry: Marcellin Boule and the social context of scientific research. *Social Studies of Science* 12: 1-36.

HAMY, Ernest Théodore

- 1882 Ed. Desor. *Revue d'ethnographie* 1: 547-548.

HANKINS, Thomas L.

- 1979 In defence of biography: the use of biography in the history of science. *History of science* 17: 1-16.

HANSEN, Svend

- 2001 Von den Anfängen der prähistorischen Archäologie: Christian Jürgensen Thomsen und das Dreiperiodensystem. *Prähistorische Zeitschrift* 76: 10-23.

HASE, Friedrich-Wilhelm von

- 2000 Ludwig Lindenschmit et Napoléon III: un chapitre précoce de la coopération archéologique franco-allemande. In *Aspects de l'archéologie française au XIXe siècle. Actes du colloque international tenu à La Diana à Montbrison les 14 et 15 octobre 1995* (P. Jacquet & R. Pénichon eds.). Montbrison, La Diana [Recueil de mémoires et de documents sur le Forez; 28]: 63-88.

HAUPTMAN, William

- 1996 *Charles Gleyre. 1806-1874. Life and Works / Catalogue raisonné*. Princeton, Princeton University Press / Basel, Swiss Institute for Art Research [Catalogues Raisonnés of Swiss Artists, 17] (2 vol.).

HEER, Oswald

- 1858 *Die Schieferkohlen von Utznach und Dürnten. Öffentlicher Vortrag gehalten den 7. Januar 1858*. Zürich, Orell & Füssli.
1860 Bemerkungen über die Landwirtschaft der Ureinwohner unseres Landes. In F. Keller, «Pfahlbauten. Dritter Bericht», *Mittheilungen der antiquarischen Gesellschaft in Zürich* 13-2/3: 111-114.
1873 *Arnold Escher von der Linth. Lebensbild eines Naturforschers*. Zürich, Schulthess.

HEGARDT, Johan

- 1999 Sven Nilsson. In *Encyclopedia of Archaeology. The Great Archaeologists* (T. Murray ed.). Santa Barbara-Denver-Oxford, ABC-CLIO: 65-78.

HEIZER, R. F.

- 1948 A bibliography of Ancient Man in California. *Reports of the California Archaeological Survey* 2: 1-56.
1962 *Man's Discovery of His Past: Literary Landmarks in Archaeology*. Englewood Cliffs, Prentice-Hall.

HELLER, Geneviève

- 1979 *Propre en ordre. Habitation et vie domestique, 1850-1930: l'exemple vaudois*. Lausanne, Editions d'En Bas.

HENRIOD, Rose

- † 1971 *Souvenirs, 1870-1871*. MN: 98-100.

HENRY, C.

- 1882 *Le Professeur Desor. Annales de la Société des Lettres, Sciences et Arts des Alpes-Maritimes* 8: 289-299.

HENRY, Philippe

- 1997 Histoire, mémoire collective et commémorations. In *La mémoire de la Révolution neuchâteloise de 1848. Du Cinquantenaire au Centenaire 1898-1948* (Ph. Henry ed.). Hauterive, Attinger: 7-23.
1998 Historiographie et révolutions neuchâteloises: du militantisme aux débuts de l'histoire critique (1830-1914). *Revue historique neuchâteloise*: 129-168.
2001 Numa Droz, homme politique (1844-1899). In *Biographies neuchâteloises, tome III* (M. Schlup ed.). Hauterive, Attinger: 83-87.

HERBER, Elmer Charles

- 1963 *Correspondence between Spencer Fullerton Baird and Louis Agassiz. Two pioneer american naturalists*. Washington, Smithsonian Institution.

HERDER, Johann Gottfried

- 1991 *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité*. Paris, Presses Pocket [trad. fra. E. Quinet, éd. originale 1784-91].

HERODOTE

- 1964 *L'Enquête*. In *Hérodote, Thucydide, Œuvres complètes*. Paris, Gallimard [Bibliothèque de la Pléiade]: 51-654.

HERREN, Madeleine

- 1998 Internationalismus als Aussenpolitik. Zur internationalen Vernetzung des schweizerischen Bundesstaates 1848-1914. In *Etappen des Bundesstaates. Staats- und Nationsbildung der Schweiz, 1848-1998* (B. Studer ed.). Zürich, Chronos, 1998: 127-143.

HERRMANN, Irène & PALMIERI, Daniel

- 2001 Devoir de mémoire ou devoir d'oubli? Les guerres civiles suisse et américaine comme ferment d'union nationale. *Revue Suisse d'Histoire* 51: 143-165.

HESJEDAL, Anders

- 1998 Comments on The Problem-Orientated Scientific Biography as a Research Method. *Norwegian Archaeological Review* 31/2: 103-108.

HEVLY, Bruce

- 1996 The heroic science of glacier motion. *Osiris* 11: 66-86.

HILDEBRAND, Hans

- 1872/73 Studier i jämförande fornforskning. Bidrag till spännets historia. *Antiquarisk Tidskrift för Sverige* 4: 1-263.
1876 Sur les commencements de l'âge du Fer en Europe. In *CLAAP. Compte rendu de la 7^e session, Stockholm, 1874*: 593-601.

HIRSCH, Adolphe

- 1864 Communication: l'influence des Alpes sur le climat de l'Europe, traduit de M. Dove. *BSSNN* 6: 515-523.
1865a Communication: recherches sur le foehn et son influence. *BSSNN* 7: 58-62.
1865b Communication: sur le caractère local du foehn. *BSSNN* 7: 77-80.
1865c Sur la question du foehn. *BSSNN* 7: 132-135.
1868 Les recherches récentes sur le foehn. *BSSNN* 8: 93-121.

HIRSCH, Pierre

- 1962 Le mythe des Montagnons. *Revue neuchâteloise* 19: 1-5.
1965 Premiers contacts avec les Noirs des Etats-Unis. In *Louis Agassiz, naturaliste (1807-1873)* [Catalogue d'exposition]. La Chaux-de-Fonds, Bibliothèque de La Chaux-de-Fonds: 14-15.

HIS, Wilhelm & RÜTIMEYER, Ludwig

- 1864 *Crania Helvetica. Sammlung schweizerischer Schädelformen*. Basel-Genève, Georg.

HOLDER, Charles Frederick

- 1893 *Louis Agassiz, His Life and Work*. New York-London, Putnam's sons.

HÖNEISEN, Markus

- 1986 Kesslerloch und Schweizersbild: zwei Rentierjäger-Stationen in der Nordschweiz. *AS* 9: 28-33.

HOVELACQUE, Abel

- 1877 *Notre ancêtre: Recherches d'anatomie et d'ethnologie sur le précurseur de l'homme*. Paris, Leroux.

[HUBBARD, H. V.]

- [1939] Isle Royale. *Official Bulletin of the Michigan Department of Conservation* 13.04.1939: 1-8.

HUBERT, Henri

- 1900 Congrès d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques. *Revue de synthèse historique* 1: 219-228.

HUBLIN, Jean-Jacques

- 1989 Les paradoxes de l'anticléricalisme: le cas d'un mandarin. *Science et Vie*, hors-série 166: Deux cent ans de science (1789-1989): 150-153.

HUDSON, Nicholas

- 1996 From «Nation» to «Race»: The Origin of Racial Classification in Eighteenth-Century Thought. *Eighteenth-Century Studies* 29/3: 247-264.

HUDSON, Kenneth

- 1981 *A social history of archaeology. The british experience*. London, MacMillan.

IM HOF, Ulrich

- 1982 Das neue schweizerische Nationalbewusstsein im Zeitalter der Vorromantik. In *Préromantisme en Suisse? 1981: 6^e Colloque de la Société suisse des sciences humaines* (E. Giddey ed.). Fribourg, Editions Universitaires Fribourg: 191-216.
1986 Introduction. Des chroniques de l'ancienne Confédération à la Nouvelle Histoire de la Suisse et des Suisses. In *Nouvelle Histoire de la Suisse et des Suisses*. Lausanne, Payot [2^e éd.]: 9-18.

ISCHER, Adolphe

- 1973 Notes sur l'allée des Naturalistes de Combe-Varin. *Le petit rameau de sapin* 44: 49-54.

ISCHER, Adolphe & GAGNEBIN, Samuel

- 1948 *Le Pays de Neuchâtel — Sciences*. Neuchâtel, Collection publiée à l'occasion du Centenaire de la République.

JACCARD, Auguste

- 1880 Les géologues contemporains. Thurnmann. - Gressly. - A. Escher. - F.-J. Pictet. - De Charpentier. - Troyon. In *Galerie suisse. Biographies nationales. Tome III - Les contemporains* (E. Secrétan ed.). Lausanne, G. Bridel: 179-208.

JACKSON, James R. & KIMLER, William C.

- 1999 Taxonomy and the Personal Equation: The Historical Fates of Charles Girard and Louis Agassiz. *Journal of the History of Biology* 32: 509-555.

JACOB-FRIESEN, Gernot

- 1980a Neue historische Dimensionen: das Dreiperiodensystem. *Bonner Jahrbücher* 180: 2-17.
- 1980b Die chronologische Gliederung der älteren Eisenzeit. *Bonner Jahrbücher* 180: 17-30.

JACQUAT, Marcel S.

- 1997 Des sciences dans les Monts Jura. La Chaux-de-Fonds, Musée d'histoire naturelle [Cahiers du MHN; 6].
- 2001 Châdes-Henri Godet, botaniste (1797-1879). In *Biographies neuchâteloises, tome III* (M. Schlup ed.). Hauterive, Attinger: 135-141.

JAHN, Albert

- 1850 *Der Kanton Bern, deutschen Theils, antiquarisch-topographisch beschrieben*. Bern, Staempfli / Zürich, Schulthess.
- 1854 Besprechung G. de Bonstettens Notice sur des armes et chariots de guerre découverts à Tiefenau, près de Beme, en 1851. *Abhandlungen des Historischen Vereins des Kantons Bern* 2: 350-356.
- 1875 *Die Blüthezeit des Bronzealters der Pfahlbauten in der Schweiz, dargestellt von Prof. E. Desor*. Bern, Jent & Reinert.

JARAUSCH, Konrad H.

- 1974 The Sources of German Student Unrest 1815-1848. In *The University in Society. Volume II, Europe, Scotland, and the United States from the 16th to the 20th Century* (L. Stone ed.). Princeton, Princeton University Press: 533-569.

JATON-PLÜSS, Monique

- 1980 Le mécénat privé à Neuchâtel, 1816-1884. *MN*: 122-144.

JEANNERET, Anne-Françoise

- 1988a La création de la première Académie. In *Histoire de l'Université de Neuchâtel. Tome I, La première Académie, 1838-1848*. Hauterive, Attinger: 45-73.
- 1988b La suppression de la première Académie. In *Histoire de l'Université de Neuchâtel. Tome I, La première Académie, 1838-1848*. Hauterive, Attinger: 131-142.
- 1993 Le développement de l'instruction. In *Histoire du Pays de Neuchâtel. Tome III, De 1815 à nos jours*. Hauterive, Attinger: 258-272.
- 1994a Introduction: Panorama de l'école neuchâteloise au XIX^e siècle. In *Histoire de l'Université de Neuchâtel. Tome II, La seconde Académie, 1866-1909*. Neuchâtel, Université de Neuchâtel / Hauterive, Attinger: 7-27.
- 1994b Le rétablissement de l'Académie: 1864-1869. In *Histoire de l'Université de Neuchâtel. Tome II, La seconde Académie, 1866-1909*. Neuchâtel, Université de Neuchâtel / Hauterive, Attinger: 29-79.
- 1994c La réforme de 1872-1873. In *Histoire de l'Université de Neuchâtel. Tome II, La seconde Académie, 1866-1909*. Neuchâtel, Université de Neuchâtel / Hauterive, Attinger: 81-140.

JEANNET, Eric

- 1988 Henri Ladame (1807-1870). In *Histoire de l'Université de Neuchâtel. Tome I, La première Académie, 1838-1848*. Hauterive, Attinger: 229-236.

JELMINI, Jean-Pierre

- 1979 La fin du XVIII^e siècle dans les musées neuchâtelois. *Bulletin de liaison de la Société neuchâteloise des maîtres d'histoire et d'éducation civique* [N° spécial: journée d'étude 1979] déc. 1979: 21.
- 1982 L'internement de l'armée de l'Est vu et raconté par un ouvrier du Val-de-Travers. *MN*: 191-200.
- 1994 Pour une histoire de la vie ordinaire dans le Pays de Neuchâtel sous l'Ancien Régime. Plaidoyer pour une étude des mentalités à partir des écrits personnels. Hauterive, Attinger [Cahiers de l'Institut neuchâtelois; 25].
- 1996 L'étude des écrits personnels: une recherche sur les autres ou une recherche sur soi? *MN* [Ecrits au quotidien (XVIII^e - début XIX^e siècle)]: 201-211.

JENSEN, Jorgen

- 1987 Christian Jürgensen Thomsen: An Appreciation in the Bicentennial of his Birth. *Acta archaeologica* 58: 1-15.

JOHNSEN, Jone

- 1976 Comments on Relative Chronology [Critique de B. Gräslund: «Relativ datering. Om kronologisk metod i skandinavisk arkeologi»]. *Norwegian Archaeological Review* 9: 105-108.

JONES, Leonard Chester

- 1929 *Arnold Guyot et Princeton*. Neuchâtel, Secrétariat de l'Université [Recueil de travaux publiés par la Faculté des Lettres; 14].

JOIST, Hans-Ulrich

- 1986 Société et sociabilité. In *Sociétés et sociabilité au XIX^e siècle. Colloque à l'Université de Lausanne, 13-14 juin 1986* (H.-U. Joist ed.). Lausanne, Université de Lausanne [Etudes et Mémoires de la section d'histoire de l'Université de Lausanne; 5]: 7-12.

- 1987 Politique culturelle de la Confédération et valeurs nationales. In *Peuples inanimés, avez-vous donc une âme? Images et identités suisses au XXe siècle*. Lausanne, Université de Lausanne [Etudes et Mémoires de la section d'histoire de l'Université de Lausanne; 6]: 19-38.
- 1990 Sociabilité, faits associatifs et vie politique en Suisse au 19e siècle. In *Sociabilité et faits associatifs* (H.-U. Jost & A. Tanner eds.), [Chronos; 9]: 7-29.
- JUNGHANS, Günther
- 1987 *Gabriel de Mortillet — 1821-1898 — Eine Biographie. Materialien zur Darstellung seiner Ideen und Beiträge zur Erforschung von Ursprung und Geschichte des Menschen*. Bonn, Deutsche Gesellschaft für Ur- und Frühgeschichte / Habelt [Archäologische Berichte; 1].
- JURGENSEN, Jules F.-U.
- 1882 Le professeur Edouard Desor (1811-1882). *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs*, 5e série, 7: 35-41.
- JUVET, Jean-Louis
- 1957 Importance des chemins de fer dans l'économie neuchâteloise. *MN*: 162-173.
- KAENEL, Gilbert
- 1988 L'archéologie vaudoise a 150 ans. Frédéric Troyon et le Musée des antiquités. *Perspectives. Bulletin d'information des départements (...) du canton de Vaud*, 1988/2: 24-26.
- 1990a L'archéologie des peuples. Historique des recherches. In *Peuples et archéologie. 6e cours d'initiation à la Préhistoire et à l'Archéologie de la Suisse*. Genève, 3-4 nov. 1990. Genève, Société suisse de préhistoire et d'archéologie: 11-25
- 1990b *Recherches sur la période de La Tène en Suisse occidentale. Analyse des sépultures*. Lausanne, [Cahiers d'archéologie romande; 90].
- 1991a Desor, Troyon et les «Helvétiques» vers le milieu du XIXe siècle. *AS* 14: 19-28.
- 1991b La Tène (canton de Neuchâtel). Un site mythique qui n'a pas livré tous ses secrets. In *Les Celtes dans le Jura. L'âge du Fer dans le massif jurassien (800-15 av. J.-C.)* (Ph. Curdy, G. Kaenel & M.-J. Roulière-Lambert eds.). Yverdon, Cornaz: 117-118.
- 1993/94 Objets, parures, société, politique... L'exemple de l'âge du fer. *Bulletin du Centre genevois d'Anthropologie* 4: 23-41.
- KAESER, Marc-Antoine
- 1992 *Anciennes trouvailles monétaires romaines dans le Pays de Neuchâtel. Exploitation archivistique et numismatique quantitative*. Université de Neuchâtel, mémoire de licence inédit (2 vol.).
- 1993 Le Pays de Neuchâtel à l'époque romaine. Réflexions sur l'histoire de l'exploration archéologique locale. *MN*: 31-43.
- 1995 Un historien amateur égaré en préhistoire. Louis Favre et le «Robinson de La Tène» (1874). *MN*: 109-122.
- 1996a Le «bon vieux temps»? Leçons d'une course scolaire au Château de Valangin en 1864. *MN*: 111-113.
- 1996b *Un lieu de mémoire en péril: Combe-Varin*. Neuchâtel, Société d'histoire et d'archéologie du canton de Neuchâtel [circulaire].
- 1997a Trouvailles oubliées et monnaies disparues. L'inventaire de trouvailles monétaires sur la base des archives et des travaux anciens. *Homo Faber* 1/1: 17-30.
- 1997b Le pacifisme des Lacustres. Considérations sur les fondements idéologiques du Sonderfall suisse. *Revue historique neuchâteloise*: 297-306.
- 1998 Helvètes ou Lacustres? La jeune Confédération suisse à la recherche d'ancêtres opérationnels. In *Die Konstruktion einer Nation. Nation und Nationalisierung in der Schweiz, 18.—20. Jahrhundert* (U. Altermatt & al. eds.). Zürich, Chronos: 75-86.
- 2000a Le fantasme lacustre. Un mythe et ses implications idéologiques dans la Suisse du XIXe siècle. In *L'homme préhistorique: Images et imaginaire* (A. & J. Ducros eds.). Paris, L'Harmattan: 81-107.
- 2000b Nationalisme et archéologie: quelle histoire? *Revue d'Histoire des Sciences Humaines* 2: 155-162.
- 2000c *A la recherche du passé vaudois. Une longue histoire de l'archéologie*. Lausanne, MCAH.
- 2000d Talking about Readings of the Past: a Delusive Debate (A reply to A. Gramsch and J. D. Tzanidaki). *Archaeological Dialogues* 7/1: 35-37.
- 2000e Compte rendu de Noël Croye: «La préhistoire en parole et en acte. Méthodes et enjeux de la pratique archéologique, 1830-1950». Paris, L'Harmattan, 1997. *Annuaire de la Société suisse de préhistoire et d'archéologie* 83: 287-288.
- 2001a Edouard Desor, naturaliste (1811-1882). In *Biographies neuchâteloises, tome III* (M. Schlup ed.). Hauterive, Attinger: 77-82.
- 2001b L'internationalisation de la préhistoire, une manœuvre tactique? Les conséquences épistémologiques de la fondation des Congrès internationaux d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques. In *Les politiques de l'anthropologie. Discours et pratiques en France (1860-1940)* (C. Blanckaert ed.). Paris, L'Harmattan: 201-230.
- 2001c Louis Favre, pédagogue, homme de lettres, historien, naturaliste (1822-1904). In *Biographies neuchâteloises, tome III* (M. Schlup ed.). Hauterive, Attinger: 114-120.

- 2001d Desor, Edouard (1811-1882). In *Encyclopedia of Archaeology. History and Discoveries* (T. Murray ed.). Santa Barbara-Denver-Oxford, ABC-Clío: 423-424.
- 2001e Keller, Ferdinand (1800-1881). In *Encyclopedia of Archaeology. History and Discoveries* (T. Murray ed.). Santa Barbara-Denver-Oxford, ABC-Clío: 760-761.
- 2001f La Tène. In *Encyclopedia of Archaeology. History and Discoveries* (T. Murray ed.). Santa Barbara-Denver-Oxford, ABC-Clío: 785-788.
- 2001g Switzerland. In *Encyclopedia of Archaeology. History and Discoveries* (T. Murray ed.). Santa Barbara-Denver-Oxford, ABC-Clío: 1236-1244.
- 2001h Troyon, Frédéric (1815-1866). In *Encyclopedia of Archaeology. History and Discoveries* (T. Murray ed.). Santa Barbara-Denver-Oxford, ABC-Clío: 1274-1275.
- 2002a On the international roots of prehistory. *Antiquity* 76: 170-177.
- 2002b L'autonomie des représentations, ou lorsque l'imaginaire collectif s'empare des images savantes. L'exemple des stations palafittiques. In *Lebensbilder – Scènes de vie. Actes du colloque de Zoug, 13-14 mars 2001* (P. Jud & G. Kaenel eds.). Zug, Kantonales Museum für Urgeschichte / GPS-AGUS: 33-40.
- A paraître* Archaeology and the Identity Discourse: Universalism versus Nationalism. 19th Century Lake-Dwelling Studies. *Archaeological Dialogues*.
- KAESER, Marc-Antoine, MIÉVILLE, Hervé & SPOERRI, Marguerite
A paraître Inventaire des trouvailles monétaires suisses. Vol. 6: Le canton de Neuchâtel. Berne, Académie suisse des sciences humaines.
- KAESER, Marc-Antoine & RÖDER, Brigitte
A paraître Schweizerische Archäologie gestern, heute und morgen. Zürich, Schweizerisches Landesmuseum.
- KAUFMANN, Christian
1979 Völkerkundliche Anregungen zur Interpretation der Pfahlbaufunde. *AS* 2: 12-19.
- KEHOE, Alice Beck
1991 The invention of Prehistory. *Current Anthropology* 32/4: 467-476.
1998 *The Land of Prehistory. A critical history of American archaeology*. New York-London, Routledge.
- KELLER, Ferdinand
1837 *Die keltischen Grabhügel im Burghölzli und die Gräber auf der Forch*. Zürich, Orell & Füssli [Neujahrsblatt der Antiquarischen Gesellschaft in Zürich zu 1837].
1854a [Sans titre]. *Zürcher Freitagszeitung* 10 (10.03.1854).
1854b [Sans titre]. *Zürcher Freitagszeitung* 11 (17.03.1854).
1854c Die keltischen Pfahlbauten in den Schweizerseen. *Mittheilungen der Antiquarischen Gesellschaft in Zürich* 9/3: 65-100.
1858 Pfahlbauten. Zweiter Bericht. *Mittheilungen der Antiquarischen Gesellschaft in Zürich* 12/3: 113-156.
1860 Pfahlbauten. Dritter Bericht. *Mittheilungen der Antiquarischen Gesellschaft in Zürich* 13/2-3: I-X, 73-116.
1861 Pfahlbauten. Vierter Bericht. *Mittheilungen der Antiquarischen Gesellschaft in Zürich* 14/1: 3-36.
1863a *Remarques sur le livre intitulé «Habitations lacustres des temps anciens et modernes, par Frédéric Troyon»*. Lausanne, Pache.
1863b Pfahlbauten. Fünfter Bericht. *Mittheilungen der Antiquarischen Gesellschaft in Zürich* 14/6: 131-186.
1866 Pfahlbauten. Sechster Bericht. *Mittheilungen der Antiquarischen Gesellschaft in Zürich* 15/7: I-VII, 244-320.
1870 Helvetische Denkmäler. II: Die Zeichen- oder Schalensteine der Schweiz. *Mittheilungen der Antiquarischen Gesellschaft in Zürich* 17: 51-70.
- KELLER-TARNUZZER, Kad
1948 Mein Standpunkt in der Pfahlbaufrage. In *Festschrift für Otto Tschumi* (O. Schluginhaufen & al. eds.). Frauenfeld, Huber: 77-90.
- KILANI, Mondher
1997 La théorie des «deux races»: quand la science répète le mythe. In *Dire les autres. Réflexions et pratiques ethnologiques. Textes offerts à Pierre Centlures* (J. Hainard & R. Kaehr eds.). Lausanne, Payot: 31-45.
- KIMMIG, Wolfgang
1981 Feuchtbodensiedlungen in Mitteleuropa. Ein forschungsgeschichtlicher Überblick. *Archäologisches Korrespondenzblatt* 11: 1-14.
- KLAUSER, Eric-André
1999 Desor, Edouard. In *Dictionnaire historique de la Suisse*, ff4468.
- KLINDT-JENSEN, Ole
1975 *A History of Scandinavian Archaeology*. London, Thames & Hudson.

- 1976 The influence of ethnography on early Scandinavian archaeology. In *To illustrate the monuments. Essays on archaeology presented to Stuart Piggott on the occasion of his sixty-fifth birthday* (J. V. S. Megaw ed.). London, Thames & Hudson: 43-48.
- KLIPSTEIN, A. de & KAUP, J. J.
1837 *Description d'un crâne colossal de Dinotherium giganteum trouvé dans la province rhénane du Grand-Duché de Hesse-Darmstadt*. Paris, Berger-Levrault.
- KNOEPFLER, Denis
1988 Frédéric Dubois de Montperreux (1798-1850). In *Histoire de l'Université de Neuchâtel. Tome I. La première Académie, 1838-1848*. Hauterive, Attinger: 257-304.
- KOLKENBROCK-NETZ, Jutta
1991 Wissenschaft als nationaler Mythos. Anmerkungen zur Haeckel-Virchow-Kontroverse auf der 50. Jahresversammlung deutscher Naturforscher und Ärzte in München (1877). In *Nationale Mythen und Symbole in der zweiten Hälfte des 19. Jahrhunderts. Strukturen und Funktionen von Konzepten nationaler Identität* (J. Link & W. Wülfing eds.). Stuttgart, Klett-Cotta [Sprache und Geschichte; 16]: 212-236.
- KOSSACK, Georg
1992 Prehistoric archaeology in Germany: its history and current situation. *Norwegian Archaeological Review* 25/2: 73-109.
1999 *Prähistorische Archäologie in Deutschland im Wandel der geistigen und politischen Situation*. München, Beck [Bayenische Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-Historische Klasse, Sitzungsberichte 1999/4].
- KREIS, Georg
1998 Der politische Wille zur Tat. Die untheoretische Selbstverständlichkeit des schweizerischen Liberalismus. *Neue Zürcher Zeitung* 26-27.06.1998: 72.
- KRISTIANSEN, Kristian
1985 A Short History of Danish Archaeology. An analytical Perspective. In *Archaeological Formation Processes. The representativity of archaeological remains from Danish Prehistory* (K. Kristiansen ed.). Copenhagen, National Museum: 12-34.
A paraitre The Birth of Ecological Archaeology in Denmark: history and research environments 1850-2000. In *The Neolithisation of Denmark. 150 Years of Debate* (A. Fischer & K. Kristiansen eds.). Sheffield, Sheffield Academic Press.
- KUHN, Thomas S.
1977 The Relations between the History and the Philosophy of Science. In *The Essential Tension. Selected Studies in Scientific Tradition and Change*. Chicago, Chicago University Press: 3-20.
1983a *La structure des révolutions scientifiques*. Paris, Flammarion [Champs; 115] [1e éd. 1962].
1983b Postface. In *La structure des révolutions scientifiques*. Paris, Flammarion [Champs; 115] [trad. de la 2e éd. 1970]: 237-284.
- KUHN-SCHNYDER, Emil
1973 Louis Agassiz (1807-1873). *Jahresbericht und Mitteilungen des oberrheinischen geologischen Vereins* 55: 133-144.
1975 Louis Agassiz als Paläontologe. *Mémoires de la SHSN* 89: 21-113.
- KUHN-SCHNYDER, Emil, RIEBER, Hans, & RÖTHLISBERGER, Hans
1992 Desot. In *Schweizer Lexikon 91, Band 2*. Luzern, Verlag Schweizer Lexikon [2e éd.]: 172.
- KURZ, Hans Rudolf
1971 Quelques considérations générales sur la guerre de 1870-1871. *MN*: 6-26.
- KURZ, Renate
1980 Für und wider die Eiszeitkunst - Erkennen von Gravuren und Skulpturen als Werke altsteinzeitlicher Jäger. In *Eiszeitkunst im süddeutschen Raum* (K.D. Adam & R. Kurz eds.). Stuttgart, Theiss: 11-48.
- LADAME, James
1902 *Critique et réfutation* [de *Ma vie d'étudiant à Neuchâtel*, de 1836 à 1840, par Louis Favre]. Paris, chez l'auteur.
- LADOUS, Régis
1995 L'anthropologie et l'idée de nature en Allemagne du milieu du XIXe siècle à 1935. In *Les sciences et la philosophie. Quatorze essais de rapprochement* (R. Franck ed.). Paris, Vrin: 115-129.
- LAFITAU, Joseph François
1724 *Moeurs des Sauvages Américains, Comparées aux Moeurs des Premiers Temps*. Paris, Saugrain & Hochereau.
- LALOUETTE, Jacqueline
2001 *La Libre pensée en France, 1840-1940*. Paris, Albin Michel [1^{re} éd. 1997].

LAMBERT, Jules

- 1910 Note sur les dates de publication du «Synopsis des échinides fossiles» de Desor. In F. A. Bather, *Index to Desor's Synopsis des Echinides fossiles*. Wimbledon, F&O: 7-9.

LAMBERT, Jules & JEANNET, A.

- 1928 *Nouveau catalogue des moules d'échinides fossiles du Musée d'histoire naturelle de Neuchâtel, exécutés sous la direction de L. Agassiz et E. Desor*. Zurich, SHSN [Mémoires de la SHSN; LXIV/2].

LAMING-EMPERAIRE, Annette

- 1964 *Origines de l'archéologie préhistorique en France*. Paris, Picard.

LANDUCCI, Giovanni

- 1996 Darwinisme italien. In *Dictionnaire du darwinisme et de l'évaluation* (P. Tort ed.). Paris, PUF: 954-1041.

LANG, Fritz

- 1873 *Amanz Gressly und die geologischen Forschungen seiner Zeit*. Solothurn, J. Gassmann.

LARGIADER, Anton

- 1932 *Hundert Jahre Antiquarische Gesellschaft in Zürich. 1832-1932*. Zürich, Antiquarische Gesellschaft.

LARROUY, Patricia

- 1998 Les premières années du musée des Antiquités nationales. *Antiquités nationales* 30: 197-206.

LARTET, Edouard

- 1860a *Sur l'ancienneté géologique de l'espèce humaine dans l'Europe occidentale. Note présentée à l'Académie des sciences, le 19 mars 1860. Extrait des Archives des Sciences de la Bibliothèque universelle, juillet 1860*. Genève, Ramboz & Schuchardt.
- 1860b On the Coexistence of Man with certain Extinct Quadrupeds, proved by Fossil Bones, from various Pleistocene Deposits, bearing Incisions made by sharp Instruments. *Quarterly Journal of the Geological Society* 16/4 (64): 471-479.
- 1861 Nouvelles recherches sur la coexistence de l'homme et des grands mammifères fossiles réputés caractéristiques de la dernière époque géologique. *Annales des Sciences Naturelles - Zoologie* 15: 177-253.
- 1868/69 Lettre de M. Whitney à M. Desor, sur l'homme tertiaire. *B&GF* 26: 676

LARTET, Edouard & CHRISTY, Henri

- 1864 Sur les figures d'animaux gravées et sculptées et autres produits d'art et d'industrie rapportables aux temps primordiaux de la période humaine. *RA* 9: 233-267.

LATHION, Lucien

- 1953 *Jean-Jacques Rousseau et le Valais. Etude historique et critique*. Lausanne, Rencontre.

LATOUR, Bruno

- 1993a Portrait d'un biologiste en capitaliste sauvage. In *Petites leçons de sociologie des sciences*. Paris, Seuil [Points Sciences; 114]: 100-129.
- 1993b Le travail de l'image ou l'intelligence savante redistribuée. In *Petites leçons de sociologie des sciences*. Paris, Seuil [Points Sciences; 114]: 145-170.
- 1994 *Pasteur, une science, un style, un siècle*. Paris, Perrin.
- 1997 *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*. Paris, La Découverte [La Découverte-Poche; 26] [éd. originale 1991].

LATOUR, Bruno & WOOLGAR, Steve

- 1996 *La vie de laboratoire. La production des faits scientifiques*. Paris, La Découverte [La Découverte-Poche; 18] [éd. originale anglaise 1979].

LAUGEL, Auguste

- 1857 Un naturaliste. M. Agassiz et ses travaux. Ses théories sur la pluralité des créations et de la classification des êtres. *Revue des deux Mondes* 27/XI: 77-108.

LAURENT, Goulven

- 1987 *Paléontologie et évolution en France de 1800 à 1860. Une histoire des idées de Lamarck à Darwin*. Paris, CTHS [Mémoires de la Section d'histoire des sciences et des techniques; 4].
- 1989 Idées sur l'origine de l'homme en France de 1800 à 1871 entre Lamarck et Darwin. In *Histoire de l'anthropologie. Hommes, idées, moments. Actes du Colloque organisé par la Société d'Anthropologie de Paris, 16-17 juin 1989*. [Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris n.s.1]: 105-130.
- 1995 Idées sur l'origine animale de l'Homme en France au XIXe siècle. In *Ape, Man, Apeman: Changing views since 1600. Evaluative Proceedings of the Symposium, Leiden, 28 June-1 July 1993* (R. Corbey & B. Theunissen eds.). Leiden, University of Leiden: 157-171.

LECOURT, Dominique

1992 *L'Amérique entre la Bible et Darwin*. Paris, PUF.

LEGALL, Joël

1989 *Fouilles d'Alise-Sainte Reine, 1861-1865*. Paris, Institut de France [Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres; 9].

LE GOFF, Jacques

1983 Histoire des sciences et histoire des mentalités. *Revue de synthèse* 104 (1983): 407-415.

LEGRANDROY, Eugène

1901 *Adolphe Hirsch*. Neuchâtel, Wolfrath & Sperlé.

LEITZ, Werner

2001 *Das Reihengräberfeld von Bel-Air bei Lausanne. Frédéric Troyon (1815-1866) und die Anfänge der Frühmittelalterarchäologie*. Lausanne [Cahiers d'archéologie romande; 84].

LEJEUNE, Philippe

1975 *Le pacte autobiographique*. Paris, Seuil.

LEPETIT, Bernard

1995 L'histoire prend-elle les acteurs au sérieux? *Espaces-Temps* 59-60-61: 112-122.

LESLEY, Peter J.

1876 *Historical Sketch of geological explorations in Pennsylvania and other States*. Harrisburg, Board of Commissioners for the Second geological Survey.

1882/83 **Obituary Notice of Edouard Desor**. *Proceedings of the American Philosophical Society* 20: 519-528.

LESLEY AMES, Mary

1909 *Life and letters of Peter and Susan Lesley*. New York-London, Putnam's, 2 vol.

LE TENSORER, Jean-Marie

1998 *Le Paléolithique en Suisse*. Grenoble, Jérôme Millon [Préhistoire d'Europe; 5].

LEVI, Giovanni

1989 Les usages de la biographie. *Annales E.S.C.* 6: 1325-1336.

LEVI-STRAUSS, Claude

1985 *La pensée sauvage*. Paris, Presses Pocket [1^{re} éd. 1962].

LEVY-LEBLOND, Jean-Marc

1984 La science: où la culture ?. In *L'esprit de sel. Science, Culture, Politique*. Paris, Seuil [Point Sciences; 39] [éd. originale 1982]: 87-101.

LEWUILLON, Serge

1992 Les sociétés savantes et les antiquités nationales: conventions et inventions. In *La Préhistoire en France. Musées, écoles de fouilles, associations... du XIX^e siècle à nos jours. Actes du 114^e Congrès national des sociétés savantes (Paris, 3-9 avril 1989)* (A. Duval ed.). Paris, CTHS: 113-126.

2002 Archaeological illustrations: a new development in 19th century science. *Antiquity* 76: 223-234.

LINDENSCHMIT, Ludwig

1866a Die deutsche Alterthumsforschung. 1. Ein Blick auf ihre seitherige Entwicklung. *Archiv für Anthropologie* 1: 43-60.

1866b Rezension der Pfahlbauten des Neuenburger Sees von E. Desor. *Archiv für Anthropologie* 1: 363-365.

1876 Ueber die Thierzeichnungen auf den Knochen der Thaynger Höhle. *Archiv für Anthropologie* 9: 173-179.

1878 Entgegnung von L. Lindenschmit auf die im Namen der Antiquarischen Gesellschaft in Zürich von Herrn Professor J. J. Müller herausgegebene «Oeffentliche Erklärung» über die bei den Thaynger Höhlenfunden vorgekommene Fälschung. *Archiv für Anthropologie* 10: 323-327.

LISCH, Friedrich

1865 *Pfahlbauten in Mecklenburg*. Schwerin, Stiller.

LOEFFEL, Laurence

1999 *Ferdinand Buisson. Apôtre de l'école laïque*. Paris, Hachette.

LONGPERIER, Adrien de

1868 Discours d'ouverture. In *CLAAP. Compte rendu de la 2^e session, Paris, 1867*. Paris, Reinwald: 27-29.

LORIGA, Sabina

- 1996 La biographie comme problème. In *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience* (J. Revel ed.). Paris, EHESS / Gallimard / Seuil: 209-231.

LORRIOL, Perceval de

- 1873 *Echinologie helvétique. Seconde partie: Description des échinides des terrains Crétacés*. Genève, Georg.
1875 *Echinologie helvétique. Troisième partie: Description des échinides de la période Tertiaire*. Genève, Ramboz & Schuchardt.

LORRE, Christine

- 1998 L'origine de la collection archéologique d'Ernest Chantre au Musée des Antiquités nationales. *Antiquités Nationales* 30: 163-168.

LOTY, Laurent & RENNEVILLE, Marc

- 1999 Penser la transformation des rapports entre le scientifique et le non scientifique. In *L'histoire des sciences de l'homme. Trajectoire, enjeux et questions vives. Actes du colloque international des dix ans de la Société Française pour l'Histoire des Sciences de l'Homme, 5-7 décembre 1996* (C. Blanckaert & al. eds.). Paris, L'Harmattan: 247-263.

LUBBOCK, John

- 1865 *Pre-historic Times, as illustrated by Ancient Remains, and the Manners and Customs of Modern Savages*. London, Williams & Norgate.

LUNDBECK-CULOT, Karin

- 1997 Frédéric VII, roi du Danemark, Napoléon III et l'archéologie. Les deux premiers donateurs du Musée des Antiquités Nationales de Saint-Germain-en-Laye. *Antiquités nationales* 29: 99-118.

LUNDGREEN, Peter

- 1980 The organization of science and technology in France: a German perspective. In *The organization of science and technology in France 1808-1914* (R. Fox & G. Weisz eds.). Cambridge, Cambridge University Press / Paris, Maison des Sciences de l'Homme: 311-332.

LURIE, Edward

- 1954 Louis Agassiz and the races of man. *Isis* 45: 227-242.
1960 *Louis Agassiz. A life in science*. Chicago, Chicago University Press.
1974 *Nature and the american mind: Louis Agassiz and the culture of science*. New York, Neale Watson Academic Publications [Science History Publications].

LYELL, Charles

- 1835 On the proofs of a gradual rising of the land in certain parts of Sweden. *Philosophical Transactions of the Royal Society* 125: 1-38.
1840 *Sur les preuves d'une élévation graduelle du sol dans certaines parties de la Suède* (trad. P. L. A. Coulon). Soleure, Jent & Gassmann [*Mémoires de la SSNN*; 1].
1860 On the Occurrence of the Works of Human Art in Post-Pliocene Deposits. In *Report to the 29th Meeting of the British Association, Held at Aberdeen in September 1859*. London, Murray, 93-95.
1863 *The Geological Evidences of the Antiquity of Man, with Remarks on Theories of the Origin of Species by Variation*. London, Murray.

LYON-CAEN, Christiane

- 1994 Le mythe des Gaulois, la littérature et l'histoire de France. *Antiquités nationales* 26: 177-184.

MAC CULLOUGH, David

- 1992 II. The American Adventure of Louis Agassiz. In *Brave Companions. Portraits in History*. New York, Touchstone: 20-36.

MACKELDEY, Ferdinand

- 1837 *Manuel de droit romain, contenant la théorie des Institutes, précédée d'une introduction à l'étude du droit romain* [trad. J. Beving, d'après la 11^e éd. Allemande]. Bruxelles, Société typographique belge.

MAGGETTI, Daniel

- 1998 L'histoire de la «Bibliothèque universelle». In *La «Bibliothèque universelle» (1815-1924), miroir de la sensibilité romande au XIX^e siècle* (Y. Bridel & R. Francillon eds.). Lausanne, Payot: 11-110.

MAGGETTI, Daniel & al.

- 1991 *Littérature populaire et identité suisse. Récits populaires et romans littéraires: évolution des mentalités en Suisse romande au cours des cent dernières années* [Programme national de recherche 21 «Pluralisme culturel et identité nationale»] (R. Francillon & D. Jakubec eds.). Lausanne, L'Âge d'Homme.

MAÎTRE, Abel

s.d. *Liste et prix des moulages peints mis en vente à l'atelier de reproduction d'objets d'archéologie établi sous le patronage de l'Empereur et dirigé par Abel Maître, sculpteur, Rue de Sèvres, 47. Paris, Pillet.*

MARC, Pierre

1994 L'école primaire républicaine face à l'enseignement de l'histoire: une singulière désaffection. *MN* [L'école neuchâteloise au XIXe siècle]: 145-162.

MARCHAL, Guy P.

1988 Der erste archäologische Auftrag der Kantonsregierung Luzern 1490 in Schötz. *AS* 11: 106-108.

1990 Die «Alten Eidgenossen» im Wandel der Zeiten. Das Bild der frühen Eidgenossen im Traditionsbewusstsein und in der Identitätsvorstellung der Schweizer vom 15. bis ins 20. Jahrhundert. In *Innerschweiz und frühe Eidgenossenschaft. Jubiläumsschrift 700 Jahre Eidgenossenschaft. Band 2: Gesellschaft - Alltag - Geschichtsbild* (H. Achermann & al. eds.). Olten, Walter / Historischer Verein der Fünf Orte: 309-403.

1991 Höllenväter - Heldenväter - Helvetier. *AS* 14: 5-13.

1992a Das «Schweizeralpenland»: eine imagologische Bastelei. In *La Suisse imaginée. Bricolages d'une identité nationale* (G.P. Marchal & A. Martioli eds.). Luzern, Chronos [Clio Lucernensis; 1 - Veröffentlichungen des Lehrstuhls für Allgemeine und Schweizer Geschichte]: 37-50.

1992b Das Mittelalter und die nationale Geschichtsschreibung der Schweiz. In *Spannungen und Widersprüche. Gedenkschrift für Frantisek Graus* (S. Burghartz & al. eds.). Sigmaringen, Thorbecke: 91-108.

MARCHAND, Suzanne L.

1996 *Down from Olympus. Archaeology and Philhellenism in Germany, 1750-1970*. Princeton, Princeton University Press.

MARCOU, Jules

1888 Les géologues et la géologie du Jura, jusqu'en 1870. *Mémoires de la Société d'émulation du Jura* 4e série, 4: 117-200.

1896 *Life, letters and work of Louis Agassiz*. New York, MacMillan (2 vol.).

MARINIS, Raffaele de

1982 Storia della scoperta delle palafitte varesine. In *Palafitte: mito e realtà. Catalogo della mostra* (A. Aspes ed.). Verona, Museo civico di storia naturale: 71-83.

MARROU, Henri-Irénée

1961 Comment comprendre le métier d'historien. In *L'Histoire et ses méthodes* (C. Samaran ed.). Paris, Gallimard [Encyclopédie de la Pléiade; 11]: 1465-1540.

1975 *De la connaissance historique*. Paris, Seuil [Points Histoire; 21] [1^{re} éd. 1954].

MARTIN, Louis

† 1971 *Souvenirs, 1870-71*. *MN*: 77-90.

MARTIN, Max

1978 Frédéric Troyon, Ferdinand Keller et Johann J. Schmid: archéologues suisses contemporains de l'Abbé Cochet. In *Centenaire de l'Abbé Cochet. Actes du colloque international d'archéologie, Rouen, 3-4-5 juillet 1975*. Rouen, Musée départemental des Antiquités de Seine-Maritime / Circonscription des Antiquités historiques de Haute-Normandie: 101-111.

MARTINI, Fritz

1974 F.Th. Vischer «Auch Einen». In *Deutsche Literatur im bürgerlichen Realismus 1848-1898*. Stuttgart: Metzlersche Verlagsbuchhandlung [3e éd.]: 432-437.

MARTIN-KILCHER, Stefanie

1979 Ferdinand Keller und die Entdeckung der Pfahlbauten. *AS* 2: 3-11.

MARTIN-KILCHER, Stefanie (ed.)

1991 *Helvetier / Helvètes*. [Numéro spécial d'*AS* 14/1].

MARTINS, Charles

1845/46 Réponses aux objections de M. Durocher contre l'ancienne extension des glaciers de la Scandinavie. *BSGF* 3:102-127.

1846/47 Remarques sur le Mémoire de M. Durocher, intitulé «Etudes sur les phénomènes erratiques de la Scandinavie». *BSGF* 4: 89-107.

1864 Le Sahara. Souvenirs d'un voyage d'hiver. *Revue des Deux mondes* 52: 295-322.

MASSIN, Benoit

1993 Lutte des classes, lutte des races. In *Des sciences contre l'homme. Vol. I: Classer, hiérarchiser, exclure* (C. Blanckaert ed.). Paris, Autrement [Sciences en société; 8]: 127-143.

- 1996 From Virchow to Fischer. Physical Anthropology and «Modern Race Theories» in Wilhelmine Germany. In *Volksgeist as Method and Ethic. Essays on Boasian Ethnography and the German Anthropological Tradition* (G. W. Stocking ed.). Madison, University of Wisconsin Press [History of Anthropology; 8]: 79-154.
- MATTEI, Marina
1991 Le Galate du Capitole. In *Les Celtes. Catalogue d'exposition, Palazzo Grassi, Venise*. Milano, Bompiani: 70-71.
- MATTHEY, Willy
1998 Léo Lesquereux, bryologue et paléobotaniste (1806-1889). In *Biographies neuchâteloises. Tome 2: Des Lumières à la Révolution* (M. Schlup ed.). Hauterive, Attinger: 167-171.
- MAYER, Karl
1861 Vorwort. In *Album von Combe-Varin. Zur Erinnerung an Theodor Parker und Hans Lorenz Küchler*. Zürich, Schabelitz: V-XVI.
1882 † Eduard Desor. *Correspondenz-Blatt der deutschen Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte* 13: 32.
- MAYER, Karl (ed.)
1861 *Album von Combe-Varin. Zur Erinnerung an Theodor Parker und Hans Lorenz Küchler*. Zürich, Schabelitz.
- MAYR, Ernst
1959 Agassiz, Darwin, and Evolution. *Harvard Library Bulletin* 13/2: 165-194.
- MENOUD, Philippe H.
1973 L'église réformée neuchâteloise il y a cent ans. *MN*: 51-76.
- MERCANTON, Paul-L.
1907 Louis Agassiz. Ses travaux sur les glaciers. *Bulletin de la Société vaudoise des Sciences naturelles* 43: 341-350.
- MERK, Konrad
1875 Der Höhlenfund im Kesslerloch. *Mitteilungen der Antiquarischen Gesellschaft in Zürich* 19: 1-44.
1876 Erwiderung an Herrn Lindenschmit, Redacteur des Archivs für Anthropologie, von dem Entdecker des Thayinger Höhlenfonds. *Archiv für Anthropologie* 9: 269-271.
1877 Umstände der Funde aus dem Kesselloch in Thayingen (VIII. allgemeine Versammlung der deutschen anthropologischen Gesellschaft zu Konstanz am 24.-26. September 1877). *Correspondenzblatt der deutschen Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte*. 118-122.
- METTENIUS, C.
1882 *Alexander Braun's Leben nach seinem handschriftlichen Nachlass*. Berlin, Reimer.
- MEYER, Kurt
1966 Amanz Gressly, ein Solothurer Geologe (1814-1865). *Mitteilungen der Naturforschenden Gesellschaft des Kantons Solothurn* 22: 184-261.
- MEYER VON KNONAU, Gerold
1882 Lebensabriss des Stifters der Gesellschaft Dr. Ferdinand Keller. In *Denkschrift zur fünfzigjährigen Stiftungsfeier der Antiquarischen Gesellschaft in Zürich* (G. Meyer von Knonau & G. Finsler eds.). Zürich, Birkli: 1-48.
- MEYLAN, Henri
1973 Les débuts de Ferdinand Buisson à Neuchâtel, d'après la correspondance de Charles Secrétan et de Mme de Pressensé. *MN*: 100-113.
- MOISSET, Marie-Thérèse
1977 Les origines du Musée des Antiquités nationales. *Antiquités nationales* 9: 92-99.
- MOLESCHOTT, Jacob
1894 *Für meine Freunde. Lebenserinnerungen*. Giessen, E. Roth.
- MONTANDON, Léon
1924a Desor. In *Dictionnaire historique et biographique de la Suisse*: 2, 662.
1924b Combe-Varin. In *Dictionnaire historique et biographique de la Suisse*: 2, 551.
1957 En marge de l'établissement d'un réseau ferroviaire neuchâtelois. *MN*: 174-182.
1966 *Un siècle d'activité du Musée Neuchâtelois et de la Société d'histoire. 1864-1964*. Neuchâtel, Société d'histoire et d'archéologie du canton de Neuchâtel [Cahiers de la Société d'histoire et d'archéologie du canton de Neuchâtel; 2].
- MONVERT, Charles
1898 *Histoire de la fondation de l'Eglise évangélique neuchâteloise indépendante de l'Etat*. Neuchâtel, Attinger.

MORE, Thomas

1987 *L'Utopie, ou le Traité de la meilleure forme de gouvernement*. Paris, Flammarion [1^e éd. 1516].

MOREAU, Richard

1992/93 Jules Marcou (1824-1898) ou «le diable au corps». *Procès-Verbaux et Mémoires de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Besançon et de Franche-Comté* 190: 153-196.

MORIGI GOVI, Cristiana

1994 Le Ve Congrès d'anthropologie et d'archéologie préhistorique à Bologna. 1-8 octobre 1871. *Bulletin du XIII^e Congrès de l'Union Internationale des Sciences Pré- et Protohistoriques - Forti - Italie - 1996* 2: 42-45.

MORLOT, Adolphe

1854 Notice sur le Quaternaire en Suisse. *Bulletin de la Société vaudoise des Sciences naturelles* 4: 41-45.

1857 Communication sur le cône de la Tinière. *Bulletin de la Société vaudoise des Sciences naturelles* 5: 163-164.

1858 Mémoires sur le terrain quaternaire du bassin du Léman. *Bulletin de la Société vaudoise des Sciences naturelles* 6: 101-108.

1860 Etudes géologico-archéologiques en Danemark et en Suisse. *Bulletin de la Société vaudoise des Sciences naturelles* 6: 260-329.

1861 *Leçon d'ouverture d'un cours sur la Haute Antiquité fait à l'Académie de Lausanne en Novembre et Décembre 1860*. Lausanne, Pache-Simmen.

1865 *Das graue Alterthum. Eine Einleitung in das Studium der Vorzeit*. Schwerin, Bärensprung'sche Hofbuchdruckerei.

1866 Quelques remarques sur Hallstatt. *Matériaux* 2: 233-238.

MORRIS, Paul J.

1997 Louis Agassiz's arguments against Darwinism in his additions to the french translation of the *Essay on Classification*. *Journal of the History of Biology* 30: 121-137.

MORSE, Edward S.

1907 Jean Louis Rudolphe Agassiz. *Popular Science Monthly* December 1907: 542-549.

MORSE, Michael A.

1999 Craniology and the Adoption of the Three-Age System in Britain. *Proceedings of the Prehistoric Society* 65: 1-16.

MORTILLET, Gabriel de

1864a Introduction. *Matériaux* 1: 5-6.

1864b Bureau d'échange et de vente. *Matériaux* 1: 6-8.

1865a Haches en néphrite de la Suisse. *Matériaux* 1: 231-233.

1865b *Les terramars du Reggiano. Passage des époques anté-historiques aux temps historiques. Extrait de la RA, Avril et Août 1865*. Paris, Librairie académique Didier.

1865c *Les mystères de l'Académie des Sciences. Défi adressé à MM. Decaisne et Elie de Beaumont*. Paris, Marpon.

1865d Chronique. Le Play: Exposition anté-historique en 1867. – Desor: Congrès anté-historique. *Matériaux* 1: 451.

1865e Chronique. Réunion extraordinaire de la Société Italienne des Sciences naturelles à la Spezzia. *Matériaux* 1: 542.

1865f Fondation d'un Congrès Antéhistorique International. *Matériaux* 2: 61-62.

1865g Chronique. Les constructions lacustres du lac de Neuchâtel, de M. E. Desor. *Matériaux* 1: 244.

1865h Les constructions lacustres du lac de Neuchâtel. *Matériaux* 2: 111.

1865i E. Desor — Les palafittes ou constructions lacustres du lac de Neuchâtel. *Matériaux* 2: 173-176.

1866a Congrès archéologique international. *Matériaux* 2: 279-280.

1866b Chronologie gauloise. *Matériaux* 2: 433-438.

1866c Compte rendu de la réunion à Neuchâtel (Suisse) du Congrès international Paléothnologique. *Matériaux* 2: 469-528.

1867 Promenades préhistoriques à l'exposition universelle. *Matériaux* 3: 181-368.

1868a Discussion sur la première époque du fer. In *CLAAP. Compte rendu de la 2^e session, Paris, 1867*. Paris, Reinwald: 286-291.

1868b Congrès international d'archéologie et d'histoire à Bonn. *Matériaux* 4: 259-260.

1868c Homme tertiaire. *Matériaux* 4: 179-182.

1870/71 Les Gaulois de Marzabotto dans l'Apennin. *RA*: 288-290.

1874 Le précurseur de l'homme. In: *Association française pour l'Avancement des Sciences: Deuxième session, Lyon, 1873*. Paris, Secrétariat de l'association: 607-613.

1876a Sur l'âge du bronze en France. In *CLAAP. Compte rendu de la 7^e session, Stockholm, 1874*. Stockholm, Norstedt & Söner: 408-410.

1876h Sur la non-existence d'un peuple des dolmens. In *CLAAP. Compte rendu de la 7^e session, Stockholm, 1874*. Stockholm, Norstedt & Söner: 252-259.

1877 Races humaines et chirurgie religieuse de l'époque des dolmens. *Matériaux* 13: 153-166.

- 1879 La descendance de l'homme. *Association française pour l'Avancement des Sciences. Septième session, Paris 1878*. Paris, Secrétariat de l'association: 823-825.
- 1898 Grottes ornées de gravures et de peintures. *Revue de l'Ecole d'Anthropologie* 8: 20-27.
- MORTILLET, Gabriel De & MORTILLET, Adrien de
- 1881 *Musée préhistorique*. Paris, Reinwald.
- 1910 *La Préhistoire. Origine et antiquité de l'homme*. Paris, Schleicher [1^e éd. 1900].
- MORTON, Samuel George
- 1839 *Crania Americana, or a Comparative view of the Skulls of various Aboriginal Nations of North and South America, to which is prefixed an Essay on the Varieties of the Human Species*. Philadelphia, Dobson.
- 1847 Hybridity in animals, considered in reference to the question of the unity of the Human species. *American Journal of Science and Arts* 3/2: 39-50, 203-211.
- MOULIN, Henri
- 1903/04 Origine du nom Valangien. Notice historique. *BSSNN* 32: 162-172.
- MUCCHIELLI, Laurent
- 1998a Autour de la «révélation» d'Emile Durkheim. De l'inscription biographique des découvertes savantes à la notion de «névrose créatrice». In *La découverte et ses récits en sciences humaines. Champollion, Freud et les autres* (J. Carroy & N. Richard eds.). Paris, L'Harmattan: 57-96.
- 1998b *La découverte du social. Naissance de la sociologie en France (1870-1914)*. Paris, La Découverte.
- MÜHLBERG
- 1866 Zug. In F. Keller, «Pfahlbauten. Sechster Bericht». *Mittheilungen der Antiquarischen Gesellschaft in Zürich* 15/7: 257-260.
- MÜLLER, Felix
- 1990 *Der Massenfund von der Tiefenau bei Bern. Zur Deutung latènezeitlicher Sammel funde mit Waffen*. Basel, Schweizerische Gesellschaft für Ur- und Frühgeschichte [Antiqua; 20].
- MÜLLER, Johann Jakob
- 1877 Oeffentliche Erklärung über die bei den Thäynger Höhlen funden vorgekommenen Fälschungen. *Anzeiger für schweizerische Alterthumskunde* 3: 739-754.
- MÜLLER-SCHEESSEL, Nils
- 1998/99 Im Schatten des Eiffelturms. Die Präsentation von Pfahlbauten und Pfahlbaufunden auf Weltausstellungen. *Plattform* 7/8: 22-31.
- 2000 *Die Hallstattkultur und ihre räumliche Differenzierung. Der West- und Osthallstattkreis aus forschungsgeschichtlich-methodologischer Sicht*. Rahden, Marie Leidorf [Fübinger Texte. Materialien zur Ur- und Frühgeschichtlichen Archäologie; 3].
- 2001 Fair Prehistory: archaeological exhibits at French Expositions Universelles. *Antiquity* 75: 391-401.
- A paraître* «...dem Romanismus entgegentreten». National Animositities among the Participants of the *Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques*. Oxford, Archaeopress [British Archaeological Reports - International Series].
- MURRAY, Tim
- 1995 The history, philosophy and sociology of archaeology: the case of the Ancient Monuments Protection Act (1882). In *Critical traditions in contemporary archaeology. Essays in the philosophy, history and socio-politics of archaeology* (V. Pinsky & A. Wylie eds.). Albuquerque, University of New Mexico Press [2e éd.]: 55-67.
- 1999 Epilogue: the Art of Archaeological Biography. In *Encyclopedia of Archaeology. The Great Archaeologists* (T. Murray ed.). Santa Barbara-Denver-Oxford, ABC-Clío: 869-883.
- 2002 Epilogue: why the history of archaeology matters. *Antiquity* 76: 234-238.
- MYSYROWICZ, Ladislas
- 1992 La hiérarchie des fortunes dans le canton de Neuchâtel en 1875. *MN*: 147-162.
- NABHOLZ, Walter
- 1985 Regard sur les 125 ans de la Commission Géologique. In *Les cartes géologiques: une tâche nationale. 125^e anniversaire de la Commission Géologique Suisse, Organe de la Société Helvétique des Sciences Naturelles*. Basel, Schweizerische Geologische Kommission: 5-16.
- NAPOLEON III
- 1865 *Histoire de Jules César. Tome premier*. Paris, Plon.
- 1866 *Histoire de Jules César. Tome deuxième. Guerre des Gaules*. Paris, Plon.

NARDI, Ferrante

1996 L'Italia nord-occidentale. Storia delle ricerche. In *Gli abitati "palafitticoli" dell'Italia settentrionale* (A. Guidi & P. Bellintani eds.). *Origini* 20: 169-174.

NAVARRO, José Maria de

1972 *The finds from the site of La Tène. I: Scabbards and the swords found in them*. London, Oxford University Press (2 vol.).

NICOLAS-OBADIA, Danielle & Georges

1974 *Introduction à la Géographie générale comparée* (K. Ritter). Paris, Belles-Lettres.

NICOLET, Célestin

1855 Discours prononcé à l'ouverture des séances de la Société helvétique des Sciences naturelles à La Chaux-de-Fonds, le 30 juillet 1855. *Actes SHSN* 40: 5-31.

NILSSON, Sven

1838-43/1868a *The Primitive Inhabitants of Scandinavia* [trad. anglaise de *Skandinaviska Nordens Urinvånare*, par J. Lubbock]. London, Longmans & Green.

1863 *Die Ureinwohner des Scandinavischen Nordens. Ein Versuch in der comparativen Ethnographie und ein Beitrag zur Entwicklungsgeschichte des Menschengeschlechtes. I.- Das Bronzealter*. Hamburg, Meissner.

1865/66 *Die Ureinwohner des Scandinavischen Nordens. Ein Versuch in der comparativen Ethnographie und ein Beitrag zur Entwicklungsgeschichte des Menschengeschlechtes. I.- Das Bronzealter. Nachtrag*. Hamburg, Meissner.

1868b *Les habitants primitifs de la Scandinavie. Essai d'ethnographie comparée. Matériaux pour servir à l'histoire du développement de l'homme. Première partie: L'âge de la pierre*. Paris, Reinwald.

NOIRIEL, Gérard

1996 *Sur la «crise» de l'histoire*. Paris, Belin.

NORDBLADH, Jarl

1998 Comments on The Problem-Orientated Scientific Biography as a Research Method. *Norwegian Archaeological Review* 31/2: 109-111.

2002 How to organize oneself within history: Pehr Thom and his relation to antiquity at the end of the 18th century. *Antiquity* 76: 141-150.

NOTT, Josiah Clark & GLIDDON, George R.

1854 *Types of Mankind; or Ethnological researches based upon the ancient monuments, paintings, sculptures and crania of races*. Philadelphia, Lippincott & Grambo.

1857 *Indigenous Races of the Earth; or New chapters of ethnological inquiry*. Philadelphia, Lippincott & Grambo.

OAKLEY, Kenneth P.

1964 The problem of man's antiquity. An historical survey. *Bulletin of the British Museum (Natural History). Series Geology* 9/5: 85-155 et pl. 1-3.

OLDROYD, David Roger & LANGHAM, Ian

1983 Introduction. An editorial dialogue. In *The wider domain of evolutionary thought* (D.R. Oldroyd & I. Langham eds.). Dordrecht-London-Boston, Reidel: IX-XX.

OLIVIER, Jean

1957 Louis Agassiz (1807-1873) et Juste Olivier (1807-1876). *Revue historique vaudoise* 65: 134-158.

OLIVIER, Laurent

1998 Le sombre abîme du temps. Temps profond et identités collectives aux commencements de l'archéologie du passé pré-classique. In *La culture est-elle naturelle? Histoire, épistémologie et applications récentes du concept de culture* (A. Ducros, J. Ducros & F. Joulian eds.). Paris, Errance: 99-112.

OLIVIER, Laurent & TRIBOULOT, Bertrand

1999 Les fouilles de Félix de Saulcy dans la nécropole des «Chaumes d'Auvenay» à Ivry-en-Montagne (Côte-d'Or) et les inhumations précoces de la fin du Bronze final dans le nord-est de la France. *Antiquités Nationales* 31: 117-139.

OSTERWALDER-MAIER, Christin

1990a Schüler-Robinsonade im Pfahlbau: Urgeschichte im Schulunterricht. In *Festschrift für Hans-R. Stämpfli* (J. Schibler, J. Sedlmeier & H. Spycher eds.). Basel, Helbing und Lichtenhahn: 173-181.

1990b Die Pfahlbaudee: eine Geschichtsinterpretation macht Geschichte. *Neue Zürcher Zeitung*, 21.4.1990: 103-104.

PARET, Oscar

1941/42 Die Pfahlbauten. Ein Nachruf. *Schriften des Vereins für Geschichte des Bodensees und seiner Umgebung*. 75-107.

1955 Die Bedeutung der Pfahlbautheorie für die Vorgeschichtsforschung. *Sibirium* 2: 105-110.

PARINET, Elisabeth

1985 Un succès de librairie: la *Vie de Jésus* de Renan. In *Histoire de l'édition française. Tome III. Le temps des éditeurs. Du Romantisme à la Belle Époque* (H.-J. Martin, R. Chartier & J.-P. Viret eds.). Paris, Promodis: 390-391.

PARKER, Theodore

1857 *Sermon on the moral dangers incident to Prosperity, preached at the Music Hall, in Boston, on Sunday, November 5, 1854.* Boston, Greene.

1858a *A Sermon, delivered at Music Hall, Boston, on Sunday, April 11, 1858 [On a revival of Religion].* Boston, Kent & Company.

1858b *The effect of slavery on the American People. A Sermon preached at the Music Hall, Boston, on Sunday, July 4, 1858.* Boston, Kent & Company.

1859 *Beauty in the World of Matter, considered as a Revelation of God – A sermon for Midsummer Day.* Boston, Fraternity Publishing.

1861 † A Bumble Bee's thoughts on the plan and purpose of Creation. In *Album de Combe-Varin* (K. Mayer von Esslingen ed.). Zurich, Schabelitz: 33-50.

PASTORI ZUMBACH, Anne

1993 Eugène Rambert: un amateur patriote. In *Critiques d'art de Suisse romande. De Töpffer à Budry* (Ph. Junod & Ph. Kaenel eds.). Lausanne, Payot, 1993: 89-114.

PAUTRAT, Yves

1989a L'homme antédiluvien: anthropologie et géologie. In *Histoire de l'anthropologie. Hommes, idées, moments. Actes du Colloque organisé par la Société d'Anthropologie de Paris, 16-17 juin 1989.* [Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris, n.s.1]: 131-152.

1989b Préface. Archéo-géologie et métaphysique. In J. Boucher de Berthes, *Antiquités celtiques et antédiluviennes.* Paris, J.-M. Place: 1, VII-XXXV.

1993 Le Préhistorique de G. de Mortillet: une histoire géologique de l'homme. *Bulletin de la Société Préhistorique Française* 90: 50-59.

PEARCE, Mark

1998 New research on the «*terramare*» of northern Italy. *Antiquity* 72: 743-746.

PEDERSEN, Kurt Moller

1971 Dove, Heinrich Wilhelm. In *Dictionary of scientific biography* (C. C. Gillispie ed.). New York, Scribner's: 4, 174-175.

PELLEGRIN, Pierre

1992 Présentation. In G. Cuvier, *Recherches sur les ossements fossiles de quadrupèdes (...). Discours préliminaire.* Paris, Flammarion [GF; 631]: 5-43.

PERREGAUX, Magdeleine de

1988 *Souvenirs de Magdeleine de Perregaux née de Montmolin (1838-1919).* Lausanne, E. de Montmolin.

PERRIN, André

1874 Essai de classification des vases lacustres du Bourget. *Revue savoisienne* 15: 1-3 & pl. I.

PERRIN, Jean-Claude

1996 Des scientifiques sont inquiets pour l'avenir de Combe-Varin. Un lieu de mémoire en péril? *L'Impartial*, 06.06.1996: 24.

PESTRE, Dominique

1995 Pour une histoire sociale et culturelle des sciences. Nouvelles définitions, nouveaux objets, nouvelles pratiques. *Annales H.S.F.* 50: 487-522.

1996 Les «*social studies of sciences*» et leurs effets sur le travail historique. *Raison présente* 119 [Des sciences dans l'histoire]: 35-46.

PETER-RÖCHER, Heidi

1994 *Kannibalismus in der prähistorischen Forschung. Studien zu einer paradigmatischen Deutung und ihren Grundlagen.* Bonn, Habelt [Universitätsforschungen zur prähistorischen Archäologie; 20].

PETREQUIN, Pierre

1984 *Gens de l'eau, gens de la terre. Ethno-archéologie des communautés lacustres.* Paris, Hachette.

PEUPLE, Le (anonyme)

1878a Notre députation aux Etats. *Le Peuple*, 30.04.1878.

- 1878b Notre députation au Conseil des Etats. *Le Peuple*, 07.05.1878.
- 1878c Un trait de l'autoritarisme. *Le Peuple*, 18.05.1878.
- 1878d Une séance du Grand Conseil. *Le Peuple*, 23.05.1878.
- 1878e Le *National* et ses deux complices. *Le Peuple*, 25.05.1878.
- 1878f Annonce d'une déclaration de M. Desor. *Le Peuple*, 25.05.1878.
- 1878g A propos de la déclaration de responsabilité de M. Desor. *Le Peuple*, 28.05.1878.
- PFANNENSTIEL, Max
1972/73 Der fossile Mensch in der Geschichte der Geologie. *Quartär* 23-24: 1-19, pl. I-III.
- PHILIPPE, Michel
1983 Louis Agassiz, échinologiste. In *Louis Agassiz, naturaliste romantique et les premières collections du Musée (5 mars - 30 octobre 1983)*. Catalogue d'exposition. Neuchâtel, Musée d'histoire naturelle: 31-40.
- PICTET, François-Jules
1859 Des silex taillés trouvés par M. Boucher de Perthes dans les dépôts diluviens du département de la Somme. Extrait des *Archives des Sciences de la Bibliothèque Universelle*, décembre 1859. Genève, Ramboz & Schuchardt.
- PIETTE, Edouard
1874 La grotte du Gourdan pendant l'âge du renne. *Matériaux* 5: 53-79.
- [PIGORINI, Luigi]
1882 Necrologia. Edoardo Desor. *Bullettino di Paleontologia italiana* 8: 52.
- PIGGOTT, Stuart
1989 *Ancient Britons and the Antiquarian Imagination. Ideas from the Renaissance to the Regency*. London, Thames & Hudson.
- PIGUET, Marie-France
2000 Observation et histoire. Race chez Amédée Thierry et William F. Edwards. *L'Homme* 153: 93-106.
- PINON, Pierre
1991 *La Gaule retrouvée*. Paris, Gallimard.
- PLÜSS, Monique
1978 La politique artistique de la commune bourgeoise de Neuchâtel, 1816-1884. *MN*: 101-120.
- PLUTARQUE
1951 *Vie des hommes illustres, Tome I* (G. Walter ed.). Paris, Gallimard [Bibliothèque de la Pléiade].
- POMIAN, Krzysztof
1992a Francs et Gaulois. In *Les lieux de mémoire. Les France. — 1. Conflits et partages* (P. Nora ed.). Paris, Gallimard: 40-105.
- 1992b Les deux pôles de la curiosité antiquaire. In *L'antiquomanie. La collection d'antiquités aux 18^e et 19^e siècles* (A.-F. Laurens & K. Pomian eds.). Paris, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales [Civilisations et Sociétés; 86]: 59-68.
- PONT, Jean-Claude
1998a Le mythe et la science. In *Les plus du temps. Mythe, science et H.-B. de Saussure* (A. V. Carozzi, B. Crettaz & D. Ripoll eds.). Lausanne, Payot [Nouveaux itinéraires Amoudruz; 5]: 23-49.
- 1998b Aspects du matérialisme de Carl Vogt. In *Carl Vogt (1817-1895). Science, philosophie et politique. Actes du Colloque de mai 1995* (J.-C. Pont & al. eds.). Chêne-Bourg, Georg [Bibliothèque d'histoire des sciences; 1]: 111-175.
- 1998c Carl Vogt. Témoignages et documents. In *Carl Vogt (1817-1895). Science, philosophie et politique. Actes du Colloque de mai 1995* (J.-C. Pont & al. eds.). Chêne-Bourg, Georg [Bibliothèque d'histoire des sciences; 1]: 317-319.
- PONT, Jean-Claude & LACKI, Jan (eds.)
2000 *Une cordée originale. Histoire des relations entre science et montagne*. Chêne-Bourg, Georg.
- PONT, Jean-Claude & al. (eds.)
1998 *Carl Vogt (1817-1895). Science, philosophie et politique. Actes du Colloque de mai 1995*. Chêne-Bourg, Georg [Bibliothèque d'histoire des sciences; 1].
- PORCHET, F.
1907 Louis Agassiz. Quelques souvenirs de sa jeunesse. *Bulletin de la Société vaudoise des Sciences naturelles* 43: 303-314.
- PORTMANN, Jean-Pierre
1966a Amand Gressly, 1814-1865. *Actes SHSN* 146: 105-111.
- 1966b Notice historique de géologie neuchâteloise. *Eclogae Geologiae Helvetiae* 59/1: 5-19.

- 1975a Louis Agassiz (1807-1873) et l'étude des glaciers. *Mémoires de la SHSN* 89: 113-142.
- 1975b Deux siècles de géologie à Neuchâtel. *Gesnerus* 32 [Sondernummer: Zur Geschichte der Medizin und der Naturwissenschaften in der Westschweiz]: 45-60.
- POUTRIN, Isabelle
- 1996 Introduction. In *Le XIXe siècle. Science, politique et tradition* (I. Poutrin ed.). Paris, Berger-Levrault: XXI-XXIV.
- PRESTWICH, Joseph
- 1860 On the occurrence of flint implements, associated with the remains of animals of extinct species in beds of late geological period, in France at Amiens and Abbeville, and in England at Hoxne. *Philosophical Transactions of the Royal Society of London* 150/1: 277-317.
- PRICHARD, James Cowles
- 1840-48 *Naturgeschichte des Menschengeschlechts. Nach der dritten Auflage des englischen Originals herausgegeben von Dr. Rudolf Wagner und J. G. Friedrich Will.* Leipzig (4 vol.).
- 1843 *Histoire naturelle de l'homme, comprenant des recherches sur l'influence des agents physiques et moraux considérés comme causes des variétés qui distinguent entre elles les différentes races humaines* (trad. F. Roulin). Paris, Baillière (2 vol.).
- 1813/1973 *Researches into the physical history of man* (G. W. Stocking ed.). Chicago-London, University of Chicago Press [reprint de l'édition originale de 1813].
- PRZEZDZIECKI, Alexandre
- 1873 Projet de Cartes archéologiques. In *CLAAP. Compte rendu de la cinquième session à Bologne 1871*. Bologna, Fava & Garagnani: 364-369.
- PUYET, Virginie
- 1998 *Armand de Quatrefages, naturaliste et anthropologue (1810-1892)*. Université de Paris-I, mémoire de maîtrise inédit.
- QUARTIER-LA-TENTE, Edouard
- 1893 *Le Val-de-Travers*. Neuchâtel, Attinger.
- QUATREFAGES, Armand de
- [1864] *Les Polynésiens et leurs migrations*. Paris, Bertrand.
- 1873 Civilisation ancienne du haut Nord. *Bulletins de la Société d'Anthropologie de Paris* 8: 449-450.
- QUERNER, Hans
- 1969 Die Anthropologie auf den Versammlungen der Deutschen Naturforscher und Aerzte bis zur Gründung der Gesellschaft für Anthropologie 1869. In *Festschrift zum hundertjährigen Bestehen der Berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte, 1869-1969* (H. Pohle & G. Mahr eds.) [Mitteilungen der Deutschen Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte 3/1]: 143-156.
- QUINET, Edgar
- 1870 *La Création*. Paris, Librairie internationale Lacroix (2 vol.).
- RAMSEYER, Denis
- 1997 Le mythe des cités lacustres. In *Lieux de mémoire fribourgeois. Actes du colloque des 7 et 8 octobre 1994*. Fribourg, Fragnière [Publications de la Société d'Histoire du Canton de Fribourg, 61-62]: 119-125.
- RAMSEYER, Jacques
- 1993 La République radicale, 1848-1914. In *Histoire du Pays de Neuchâtel. Tome III, De 1815 à nos jours*. Hauterive, Attinger: 31-51.
- 1997 Fiction et réalité d'une commémoration: le 3 septembre 1876. *Revue historique neuchâteloise*: 307-320.
- RAPIN, André
- 1966 Un grand archéologue du siècle dernier: Frédéric-Louis Troyon (1815-1866). *Revue historique vaudoise* 74: 141-149.
- RASMUSSEN, Anne
- 1989 Les Congrès internationaux liés aux Expositions universelles de Paris (1867-1900). *Mil neuf cent - Revue d'histoire intellectuelle* 7: 23-44.
- 1990 Jalons pour une histoire des congrès internationaux au XIXe siècle: Régulation scientifique et propagande intellectuelle. *Relations internationales* 62: 115-133.
- 1996a Le progrès en procès. *Mil neuf cent - Revue d'histoire intellectuelle* 14: 5-14.
- 1996b Critique du progrès, «crise de la science»: débats et représentations du tournant du siècle. *Mil neuf cent - Revue d'histoire intellectuelle* 14: 89-113.
- 1997a Science et sociabilités: un «tout petit monde» au tournant du siècle. *Bulletin de la Société d'Histoire Moderne et Contemporaine* 1997/3-4: 49-57 & 68-70.

1997b L'amitié, une valeur scientifique. Les amitiés internationales des savants au tournant du siècle. *Jean Jaurès: Cahiers trimestriels* 143: 77-95.

RATZEL, Friedrich

1887-88 *Völkerkunde*. Leipzig, Bibliographisches Institut (2 vol.).

1909-12 *Anthropogeographie*. Stuttgart, Engelhorn (2 vol.).

RAVEY, Jean-Gabriel

1986 Les sociétés républicaines (tir, gymnastique et musique) du département du Doubs et leurs relations avec la Suisse de 1870 à la fin du siècle. In *Sociétés et sociabilité au XIXe siècle. Colloque à l'Université de Lausanne, 13-14 juin 1986* (H.-U. Jost ed.). Lausanne, Université de Lausanne [Etudes et Mémoires de la section d'histoire de l'Université de Lausanne; 5]: 71-88.

RECLUS, Elisée

1862 Les cités lacustres de la Suisse. Un peuple retrouvé. *Revue des Deux Mondes* 37: 883-902.

RÉDACTION AMERICAN JOURNAL OF SCIENCE AND ARTS

1882a E. Desor. *American Journal of Science and arts* 23: 422.

1882b Edward Desor. *American Journal of Science and arts* 24: 240.

RÉDACTION FEUILLE D'AVIS DE NEUCHÂTEL

1882 Neuchâtel. *Feuille d'avis de Neuchâtel*, 25.02.1882.

RÉDACTION JOURNAL DE GENEVE

1882 Faits divers. Edouard Desor. *Journal de Genève*, 24.02.1882.

RÉDACTION LANDBOTE UND TAGBLATT DER STADT WINTERTHUR

1882 Schweiz. Landbote und Tagblatt der Stadt Winterthur, 28.02.1882: 221-222.

RÉDACTION MESSENGER BOITEUX

1883 Edouard Desor. *Messenger boiteux*: 42-44 et 1 pl.

RÉDACTION MUSEE NEUCHÂTELOIS

1867 L'Hôtel des Neuchâtelois sur le glacier de l'Aar [préambule]. *MN*: 149-150.

RÉDACTION NATIONAL SUISSE

1882a Nécrologie. *Le National Suisse*, 24.02.1882.

1882b Nécrologie. Edouard Desor. *Le National Suisse*, 25.02.1882.

1906 Vieux souvenirs. Eugène Borel. *Le National Suisse*, 01.07.1906

RÉDACTION NEUE ZUERCHER ZEITUNG

1882 Eduard Desor. *Neue Zürcher Zeitung*, 27.02.1882.

RÉDACTION LE RAMEAU DE SAPIN

1882 Edouard Desor. *Le rameau de sapin*: 30-32.

RÉDACTION LE REVEIL

1882a Nécrologie. *Le Réveil*, 24.02.1882.

1882b Nécrologie. *Le Réveil*, 01.03.1882.

RÉDACTION LA SUISSE LIBERALE

1882a Nécrologie. Ed. Desor. *La Suisse libérale*, 24.02.1882.

1882b Chronique neuchâteloise. *La Suisse libérale*, 27.02.1882.

1882c Chronique neuchâteloise. *La Suisse libérale*, 28.02.1882.

1882d Chronique neuchâteloise. *La Suisse libérale*, 02.03.1882.

REDDE, Michel & al.

1995 Fouilles et recherches nouvelles sur les travaux de César devant Alésia (1991-1994). *Bericht der römisch-germanischen Kommission* 76: 73-158.

REGINELLI, Gianna

1998 *Le mobilier en bois du site de La Tène*. Université de Neuchâtel, mémoire de licence inédit.

REMANE, Jürgen

1988 Louis Agassiz comme paléontologue à Neuchâtel. In *Histoire de l'Université de Neuchâtel. Tome I, La première Académie, 1838-1848*. Hauterive, Attinger: 189-197.

REMINI, Robert

1996 Introduction. In *1846: Portrait of the Nation. In celebration of the 150th anniversary of the founding of the Smithsonian Institution*. Washington-London, Smithsonian Institution Press: 1-9.

RENAN, Ernest

1863 *La vie de Jésus*. Lausanne, Larpin.

RENAULT, Emmanuel

1999 Namrphilosophie. In *Dictionnaire d'histoire et de philosophie des sciences* (D. Lecourt ed.). Paris, PUF.

RESZLER, André

1986 *Mythes et identité de la Suisse*. Genève, Georg.

RETZIUS, Anders

1842 Om Formen af Nordboarnes Cranier. *Förhandlingar vid De Skandinaviska Naturforskarnes tredje Möte i Stockholm* juillet 1842: 157 sqq.

1845 Über die Schädelformen der Nordbewohner. *Archiv für Anatomie, Physiologie und wissenschaftliche Medizin*: 84 sqq.

1846 Sur la forme du crâne des habitants du Nord. *Annales des Sciences naturelles, Troisième Série, Zoologie* 6: 133-172.

REVEL, Jacques

1996a Présentation. In *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience* (J. Revel ed.). Paris, EHESS / Gallimard / Seuil: 7-14.

1996b Micro-analyse et construction du social. In *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience* (J. Revel ed.). Paris, EHESS / Gallimard / Seuil: 15-36.

1997 Un vent d'Italie: L'émergence de la micro-histoire. *Sciences Humaines*, hors-série 18 [*L'histoire aujourd'hui*]: 22-27.

RÉVILLE, Albert

1865a *Théodore Parker. Sa vie et ses œuvres. Un chapitre de l'histoire de l'abolition de l'esclavage aux Etats-Unis*. Paris, Reinwald.

1865b *The life and writings of Theodore Parker*. London, Simpkin, Marshall & Co..

RICHARD, Nathalie

1989a La revue *L'homme* de Gabriel de Mortillet. Anthropologie et politique au début de la Troisième République. In *Histoire de l'anthropologie. Hommes, idées, moments. Actes du Colloque organisé par la Société d'Anthropologie de Paris, 16-17 juin 1989*. [Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris, n.s.1]: 231-256.

1989b Le temps catastrophiste de Boucher de Perthes. In *Le Temps de la Préhistoire* (J.-P. Mohen ed.). Dijon, Archeologia: I, 8-9.

1989c Le temps transformiste de Gabriel de Mortillet. In *Le Temps de la Préhistoire* (J.-P. Mohen ed.). Dijon, Archeologia: I, 10-11.

1991a La préhistoire au quotidien. La pratique de l'archéologie au XIXe siècle, d'après les correspondances réunies au Musée des Antiquités Nationales de Saint-Germain-en-Laye. *Gradhiva* 9: 77-94.

1991b L'anthropopithèque de Gabriel de Mortillet, le débat sur l'ancêtre de l'homme au XIXe siècle. *Nouvelles de l'archéologie* 44: 23-29.

1992a *La préhistoire en France dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle (1859-1904)*. Université de Paris-I, thèse de doctorat inédite.

1992b *L'invention de la préhistoire. Anthologie*. [Paris], Presses Pocket [Agora; 86].

1992c L'institutionnalisation de la préhistoire. *Communications* 54 [Les débuts des sciences de l'homme (B.-P. Lécuyer & B. Matalon eds.)]: 189-207.

1993a Nouvelles perspectives de l'histoire de la préhistoire. *Bulletin de la Société Préhistorique Française* 90: 11-12.

1993b De l'art ludique à l'art magique. Interprétation de l'art pariétal au XIXe siècle. *Bulletin de la Société Préhistorique Française* 90: 60-68.

1993c La fabrique du précurseur. In *Des sciences contre l'homme. Vol. I: Classer, hiérarchiser, exclure* (C. Blanckaert ed.). Paris, Autrement [Sciences en société; 8]: 64-79 & 173-174.

1995 La naissance de la préhistoire. In *Nature, Histoire, Société. Essais en hommage à Jacques Roger* (C. Blanckaert, J.-L. Fischer & R. Rey eds.). Paris, Klincksieck: 419-431.

1996 La fondation de la préhistoire. In *Le XIXe siècle. Science, politique et tradition* (I. Pouttrin ed.). Paris, Berger-Levrault: 43-65.

1998 Entre matérialisme et spiritualisme: les préhistoriens et la culture dans la seconde moitié du XIXe siècle. In *La culture est-elle naturelle? Histoire, épistémologie et applications récentes du concept de culture* (A. Ducros, J. Ducros & F. Joulain eds.). Paris, Errance: 25-40.

1999 Gabriel de Mortillet, 1821-1898. In *Encyclopedia of Archaeology. The Great Archaeologists* (T. Murray ed.). Santa Barbara-Denver-Oxford, ABC-CLIO: 93-107.

2001 Rituels d'instauration et constitution des identités disciplinaires: les lieux de mémoire de l'anthropologie (1859-1900). In *Les politiques de l'anthropologie. Discours et pratiques en France (1860-1940)* (C. Blanckaert ed.). Paris, L'Harmattan: 337-363.

RIPOLL, David

1994 Nos ancêtres les Lacustres: images d'un mythe d'origine. *Genava* 42: 203-218.

RITTER, Karl

1835-36 *Géographie générale comparée, ou Etude de la terre dans ses rapports avec la nature et avec l'histoire de l'homme, pour servir de base à l'étude et à l'enseignement des sciences physiques et historiques. Tomes I-III. Traduit de l'allemand par E. Buret et Edouard Desor. Paris, Paulin.*

1836 *Géographie générale comparée, ou Etude de la terre dans ses rapports avec la nature et avec l'histoire de l'homme, pour servir de base à l'étude et à l'enseignement des sciences physiques et historiques. Tome I. Traduit de l'allemand par E. Buret et E. Desor. Paris, Paulin.*

RIVIER, Henri

1932 La Société neuchâteloise des sciences naturelles, 1832-1932. Notice historique publiée à l'occasion de son centenaire. *BSSNN* 56: 5-83.

RIVINIUS, Edward F. & YOUSSEF, E. M.

1992 *Spencer Baird of the Smithsonian*. Washington, Smithsonian Institution Press.

ROBERT, Samuel

1944 *Numa Droz. Un grand homme d'Etat, 1844-1899*. Neuchâtel, Delachaux & Niestlé.

RÖCKELEIN, Hedwig

1993a Editorial. In *Biographie als Geschichte* (H. Röckelein ed.). Tübingen, Diskord [Forum Psychohistorie; 1]: 7-15.

1993b Der Beitrag der psychohistorischen Methode zur «neuen historischen Biographie». In *Biographie als Geschichte* (H. Röckelein ed.). Tübingen, Diskord [Forum Psychohistorie; 1]: 17-38.

RODDEN, Judith

1981 The development of the Three Age System: Archaeology's first paradigm. In *Towards a History of Archaeology. Being the papers read at the first Conference on the History of Archaeology in Aarhus, 29 August-2 September 1978* (G. Daniel ed.). London, Thames & Hudson: 51-68.

ROEBROEKS, Wil

1993 Das Bild vom Urmenschen im Wandel der Zeit: Zur Geschichte der heutigen Auffassungen und Auseinandersetzungen in der Urgeschichtsforschung. *Jahrbuch des Römisch-Germanischen Zentralmuseums Mainz* 40: 1-25.

ROGER, Jacques

1983 Histoire des mentalités: les questions d'un historien des sciences. *Revue de synthèse* 104: 269-275.

1989 Buffon, Jefferson et l'homme américain. In *Histoire de l'anthropologie. Hommes, idées, moments. Actes du Colloque organisé par la Société d'Anthropologie de Paris, 16-17 juin 1989*. [Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris n.s. 1]: 57-66.

1995 Pour une histoire historique des sciences. In J. Roger, *Pour une histoire des sciences à part entière* (C. Blanckaert ed.). Paris, Albin Michel: 43-73 [éd. originale 1984].

ROGERSON, John W.

1992 *W. M. L. de Wette, Founder of Modern Biblical Criticism. An Intellectual Biography*. Sheffield, Sheffield Academic Press.

ROLLIER, Louis

1911 *Lettres d'Amand Gressly, le géologue jurassien (1814-1865)*. Moutier, Petit Jurassien, 1911 [également inséré dans les *Actes de la Société jurassienne d'émulation* 2e série, 16, 17 et 18].

ROMAN, Jean

1997 Les oursins fossiles de la collection Lamarck et la première classification moderne des échinoïdes. In *Jean-Baptiste Lamarck, 1744-1829. 119e Congrès national des sociétés historiques et scientifiques, Amiens, 25 octobre 1994* (G. Laurent ed.). Paris, CTHS: 327-333.

ROMER, Alfred S.

1963 Foreword. In G. Davenport, *The Intelligence of Louis Agassiz. A specimen book of scientific writings*. Boston, Beacon Press: VII-X.

ROSSI, Girolamo

1882 Edoardo Desor (Necrologia). *Archivio Storico Italiano* 4a/10: 267-270.

ROTHENBERG, Marc & al. (eds.)

1996 *The Papers of Joseph Henry. Volume 7: January 1847—December 1849, the Smithsonian Years* (M. Rothenberg & al. eds.). Washington-London, Smithsonian Institution Press.

- A parasite The Papers of Joseph Henry. Volume 8.* (M. Rothenberg & al. eds.). Washington-London, Smithsonian Institution Press.
- RÖTHLISBERGER, Edmond
† 1971 Souvenirs, 1870-1871. MN: 109-119.
- ROUGEMONT, Frédéric de
1866 Communication sur les armes gauloises. *Mémoires et documents publiés par la Société d'Histoire de la Suisse romande* 21: 39.
- ROULET, Claude
1983 *Agassiz ou la fascination de Pierre-à-Bot*. Neuchâtel, Messelier.
- ROUSSEAU, Jean-Jacques
1971 *Discours sur les sciences et les arts. Discours sur l'origine de l'inégalité*. Paris, Flammarion.
1993 *Julie ou la Nouvelle Héloïse*. Paris, Gallimard (2 vol.).
1995 *Oeuvres complètes, Volume V*. Paris, Gallimard [Bibliothèque de la Pléiade].
- ROUSSOT, Alain
1990 La découverte de l'art mobilier. Le rôle de Lartet et Christy. In *Lartet, Breuil, Peyrony et les autres. Une histoire de la préhistoire en Aquitaine*. Sadat, Ministère de la Culture / Société des Amis du Musée et de la Recherche Archéologique: 32-33.
- ROWLEY-CONWY, Peter
1984 C.J. Thomsen and the Three Age System: a contemporary document. *Antiquity* 58: 129-131.
- RÜCK, Peter
1970 Un récit de la captivité du Chapitre de Lausanne en février 1537. *Revue historique vandoise* 78: 43-67.
- RÜCKERT, Alexandra M.
1997 *Die Visualisierung der Vorfahren aus der Pfahlbauzeit. Historiengemälde, Gipsattrappe und Geschichtsbild um 1900*. Universität Zürich, unveröffentlichte Lizenzarbeit (2 vol.).
1998 Pfahlbauleute und Nationalismus, 1920-1945. In *Die Konstruktion einer Nation. Nation und Nationalisierung in der Schweiz, 18.—20. Jahrhundert* (U. Altermatt & al. eds.). Zürich, Chronos: 87-100.
2000 "Je tiens du Lacustre...": Les Lacustres d'Auguste Bachelin au cortège historique de Neuchâtel. *Revue historique neuchâteloise*: 105-120.
- RUFFIEUX, Roland
1986 La Suisse des Radicaux (1848-1914). In *Nouvelle Histoire de la Suisse et des Suisses*. Lausanne, Payot [2e éd.]: 599-682.
- RUOFF, Ulrich
1990 Geschichte und Bedeutung der archäologischen Erforschung von Seen und Flüssen. In *Die ersten Bauern. Pfahlbau und Europas. Forschungsberichte zur Ausstellung im Schweizerischen Landesmuseum und zum Erlebnispark — Ausstellung Pfahlbau in Zürich. Band 1: Schweiz*. Zürich, Schweizerisches Landesmuseum: 29-38.
- RUPP-EISENREICH, Britta
1996 Critiques allemandes de la notion de race. *Gradhiva* 19: 3-23.
- RUSS-SUCHARD,
1882 Communication: Visite de la tombe de M. Desor. *BSSNN* 12/3 (1880-1882), séance du 27.04.1882: 521.
- RÜTIMANN, Donat
1998 L'idéologie de la «Bibliothèque universelle». I. Philosophie et religion. In *La «Bibliothèque universelle» (1815-1924), miroir de la sensibilité romande au XIXe siècle* (Y. Bridel & R. Francillon eds.). Lausanne, Payot: 111-155.
- RÜTIMEYER, Ludwig
1860 Untersuchung der Thierreste aus den Pfahlbauten der Schweiz. *Mittheilungen der Antiquarischen Gesellschaft in Zürich* 13-2/2: 27-72.
1875 Le bel âge du Bronze lacustre en Suisse, par E. Desor. Dessins par L. Favre. *Archiv für Anthropologie* 8: 85-86.
- RYCHNER, Valentin
1980 L'âge du Bronze et le 1^{er} âge du Fer dans le canton de Neuchâtel. *Helvetica archaeologica* 11/43-44: 117-138.
1998 Chronologie. Introduction. In *Âge du Bronze* (S. Hochuli, U. Niffeler & V. Rychner eds.). Bâle, Société suisse de préhistoire et d'archéologie [SPM; 3]: 13-19.

SACKEN, Eduard von

1868 *Das Grabfeld von Hallstatt in Oberösterreich und dessen Alterthümer*. Wien, Braumüller.

SAHLINS, Marshall

1968 La première société d'abondance. *Les Temps Modernes* 268: 641-680.

SAUTER, Marc R.

1959 Quelques réflexions à propos des palafittes. *Genava* 7: 35-56.

SAUTUOLA, Marcelino de

1880 *Breves apuntes sobre algunos objetos prehistoricos de la Provincia de Santander*. Madrid, Murillo.

SCANDOLA, Pietro

1984 *Hochschulgeschichte Berns 1528-1984. Zur 150-Jahr-Feier der Universität Bern 1984*. Bern, Universität Bern.

SCHAAFFHAUSEN, Hermann

1867 Ueber die anthropologischen Fragen der Gegenwart. *Archiv für Anthropologie* 2: 327-341.

1868/69a Bericht über die Verhandlungen der Section für Anthropologie und Ethnologie bei der 42. Versammlung deutscher Naturforscher und Aerzte in Dresden vom 18. bis 24. September 1868. Nach dem Tageblatt der Versammlung mit Benutzung ergänzender Berichte. *Archiv für Anthropologie* 3: 327-332.

1868/69b Ueber das Alter der bearbeiteten Rennthierknochen Südfrankreichs (Internationaler Kongress für Alterthumskunde und Geschichte in Bonn). *Archiv für Anthropologie* 3: 338-339.

1880 Die Nase. Essai sur le nez, par E. D. (Desor), Locle 1878. *Archiv für Anthropologie* 12: 94-96.

1881 Compte-rendu de l'Essai sur le nez, par M. Desor. *BSSNN* 12/2: 217-226.

SCHAER, Jean-Paul

1983 Neuchâtel 1832, les débuts d'une aventure scientifique. In *Louis Agassiz, naturaliste romantique et les premières collections du Musée (5 mars - 30 octobre 1983). Catalogue d'exposition*. Neuchâtel, Musée d'histoire naturelle: 15-24.

1988a Louis Agassiz (1807-1873). In *Histoire de l'Université de Neuchâtel. Tome I, La première Académie, 1838-1848*. Hauterive, Attinger: 169-188.

1988b Arnold Guyot (1807-1884). In *Histoire de l'Université de Neuchâtel. Tome I, La première Académie, 1838-1848*. Hauterive, Attinger: 199-221.

1994 Géologues et géologie en pays neuchâtelois dans la seconde moitié du XIX^e siècle. In *Histoire de l'Université de Neuchâtel. Tome II, La seconde Académie, 1866-1909*. Neuchâtel, Université de Neuchâtel / Hauterive, Attinger: 381-442.

1998a Les géologues et le développement de la géologie en Pays de Neuchâtel. Neuchâtel, Muséum d'histoire naturelle de Neuchâtel.

1998b Jean Louis Rodolphe Agassiz, naturaliste, glaciologue (1807-1873). In *Biographies neuchâteloises. Tome 2: Des Lumières à la Révolution* (M. Schlup ed.). Hauterive, Attinger: 9-16.

1998c Arnold-Henri Guyot, géographe, géologue et pédagogue (1807-1884). In *Biographies neuchâteloises. Tome 2: Des Lumières à la Révolution* (M. Schlup ed.). Hauterive, Attinger: 148-156.

2000 Agassiz et les glaciers. Sa conduite de la recherche et ses mérites. *Eclogae geologiae Helvetiae* 93: 231-256.

SCHAUER, Peter

1986 *Die Goldblechkegel der Bronzezeit. Ein Beitrag zur Kulturverbindung zwischen Orient und Mitteleuropa*. Bonn, Habelt [Monographien des Forschungsinstituts für Vor- und Frühgeschichte, Römisch-Germanisches Zentralmuseum Mainz; 8].

SCHELLING, Friedrich Wilhelm Joseph von

1797 *Ideen zu einer Philosophie der Natur*. Leipzig, Breitkopf und Haertel.

SCHEURER, Rémy

1994a La faculté des lettres. In *Histoire de l'Université de Neuchâtel. Tome II, La seconde Académie, 1866-1909*. Neuchâtel, Université de Neuchâtel / Hauterive, Attinger: 309-345.

1994b La faculté des sciences. In *Histoire de l'Université de Neuchâtel. Tome II, La seconde Académie, 1866-1909*. Neuchâtel, Université de Neuchâtel / Hauterive, Attinger: 347-379.

SCHLANGER, Nathan

2002 Ancestral Archives: Explorations in the History of Archaeology. *Antiquity* 76: 127-131.

SCHLUP, Michel

1996 Bibliothèque publique et universitaire [Rapport d'activité 1996]. *Ville de Neuchâtel: Bibliothèques et Musées* 49: 9-31.

1998 Louis-Ami-Hercule Nicolet, artiste lithographe, entomologiste (1801-1872). In *Biographies neuchâteloises. Tome 2: Des Lumières à la Révolution* (M. Schlup ed.). Hauterive, Attinger: 227-232.

SCHMIDT-SURDEZ, Maryse

- 1998 Paul-Louis-Auguste Coulon, négociant, fondateur et premier directeur de la Caisse d'épargne de Neuchâtel (1777-1855). Louis Coulon, naturaliste, fondateur et premier directeur du Musée d'histoire naturelle de Neuchâtel (1804-1894). In *Biographies neuchâteloises. Tome 2: Des Lumières à la Révolution* (M. Schlup ed.). Hauterive, Attinger: 80-92.

SCHNAPP, Alain

- 1982 Archéologie et tradition académique en Europe aux XVIIIe et XIXe siècles. *Annales E.S.C.* 37: 760-777.
 1987 L'éternelle ambiguïté des origines. In *Passion du passé. «Les fabricants» d'Histoire, leurs rêves et leurs batailles* (N. Gautier & J.-F. Rouge eds.). [Autrement, 88]: 95-99.
 1993 *La conquête du passé. Aux origines de l'archéologie*. Paris, Carré.
 2000a L'archéologie classique face à l'histoire de l'archéologie. In *Les politiques de l'archéologie du milieu du XIXe siècle à l'orée du XXIe. Colloque organisé par l'Ecole française d'Athènes à l'occasion du 150^e anniversaire de sa fondation* (R. Etienne ed.). [s.l., s.éd.]: 165-177.
 2000b Les Antiquités entre la France et l'Allemagne au XVIIIe siècle. *Revue germanique internationale* 13: 39-48.

SCHNEGG, Alfred

- 1950 Le Crêt et le quartier de la Maladière au XIXe siècle. *MN*: 161-172.
 1971 Les autorités neuchâteloises et les événements de 1870-1871. *MN*: 55-76.

SCHNEIDER, Boris

- 1991 Ferdinand Keller und die Antiquarische Gesellschaft Zürich. *AS* 14: 14-18.

SCHÖBEL, Günter

- 1997 Pfahlbaumuseen und Pfahlbausammlungen. In *Pfahlbauten rund um die Alpen* (H. Schlichteherle ed.). Stuttgart, Theiss [numéro spécial de *Archäologie in Deutschland*].

SCHOENEICH, Philippe & CORBOUD, Pierre

- 1999 The «dating» of the Tinière trench by A. Mordot in 1856-1866: one of the first attempts of absolute dating in archaeology and quaternary geology. *Revue d'archéométrie* 23 [3e Symposium international 14 C et archéologie, Lyon, 1998]: 105-111.

SCHÜLER, Ernst

- 1874a Louis Agassiz. *Schweizer Handels-Courier* 10.01.1874: 1-2.
 1874b Louis Agassiz. *Schweizer Handels-Courier* 11.01.1874: 1-2.
 1874c Louis Agassiz. *Schweizer Handels-Courier* 12.01.1874: 1-2.
 1874d Louis Agassiz. *Schweizer Handels-Courier* 13.01.1874: 1.

SCHUERCH, Ernst

- 1957 Um Combe-Varin. I. Desor. *Der kleine Bund*, 29.11.1957.

SCHWARZ, Angela

- 1999 *Der Schlüssel zur modernen Welt. Wissenschaftspopularisierung in Grossbritannien und Deutschland im Uebergang zur Moderne (ca. 1870-1914)*. Stuttgart, F. Steiner [Beihefte der Vierteljahresschrift für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte; 153].

[SHALER, Nathaniel Southgate]

- †1909 *The autobiography of Nathaniel Southgate Shaler, with a supplementary memoir by his wife*. Boston-New York, Houghton & Mifflin.

SHAPIN, Steven & THACKRAY, Arnold

- 1974 Prosopography as a research tool in history of science: the british scientific community 1700-1900. *History of science* 12: 1-28.

SHORTLAND, Michael & YEO, Richard

- 1996 Introduction. In *Telling lives in science. Essays in scientific biography* (M. Shortland & R. Yeo eds.). Cambridge, Cambridge University Press: 1-44.

SIEGENTHALER, Paul-André & SCHAEER, Jean-Paul

- 1983 Célébration du 150^e anniversaire de la Société neuchâteloise des Sciences naturelles. *BJSNN* 106: 5-22.

SIEGENTHALER, Valérie

- 1997 *Transformation de la place de l'église dans la société neuchâteloise de 1848 à 1873, une perspective donnée par la presse*. Université de Neuchâtel, mémoire de licence inédit.

SMOLLA, Günter

- 1981 Umweltprobleme der «Pfahlbauforschung». *Archäologisches Korrespondenzblatt* 11: 15-19.

SOCIÉTÉ DES SCIENCES NATURELLES DE NEUCHÂTEL [anonyme]

1835 Avant-propos. *Mémoires de la SSNN* 1: 5-7.

SÖDERQVIST, Thomas

1996 Existential projects and existential choice in science: science biography as an edifying genre. In *Telling lives in science. Essays in scientific biography* (M. Shortland & R. Yeo eds.). Cambridge, Cambridge University Press: 45-84.

SOGUEL, Nicole

1985 Historique de la construction du Musée de peinture de Neuchâtel. In *Léo Châtelain architecte, 1839-1913* (P. Von Allmen ed.). Neuchâtel, Musée d'art et d'histoire de Neuchâtel: 69-100.

SOMMER, Ulrike

1991 Frontiers of discourse: the nature of theoretical discussion in German archaeology. *Archaeological Review from Cambridge* 10/2: 202-216.

SØRENSEN, Marie Louise Stig

1996 The fall of a nation, the birth of a subject: the national use of archaeology in nineteenth-century Denmark. In *Nationalism and archaeology in Europe* (M. Díaz-Andreu & T. Champion eds.). London, University College London Press: 24-47.

SPECK, Joseph

1981 Pfahlbauten: Dichtung oder Wahrheit? Ein Querschnitt durch 125 Jahre Forschungsgeschichte. *Helvetica Archaeologica* 12: 98-138.

1990 Zur Geschichte der Pfahlbauforschung. In *Die ersten Bauern. Pfahlbaufunde Europas. Forschungsberichte zur Ausstellung im Schweizerischen Landesmuseum und zum Erlebnispark — Ausstellung Pfahlbau in Zürich. Band 1: Schweiz*. Zürich, Schweizerisches Landesmuseum: 9-20.

SPEICH, Daniel

1999 Wissenschaftlicher und touristischer Blick. Zur Geschichte der «Aussicht» im 19. Jahrhundert. *Traverse* 1999/3: 83-99.

STADLER, Peter

1968 Tschudi und seine Schweizerchronik. Entstehung, Lebensgeschichte und historiographische Voraussetzungen. In A. Tschudi, *Chronicon Helveticum*, 1. Teil (P. Stadler & B. Stettler eds.). Basel, Krebs / Allgemeine geschichtsforschende Gesellschaft der Schweiz [Quellen zur schweizer Geschichte; Neue Folge I-VII/1]: 11-41.

1996 *Der Kulturkampf in der Schweiz. Eidgenossenschaft und Katholische Kirche im europäischen Umkreis, 1848-1888*. Zürich, Chronos [2^e éd.].

STAUB, Johannes

1864 *Die Pfahlbauten in den Schweizer-Seen*. Fluntern bei Zürich, chez l'auteur [Volksschriften der Schulsynode des Kantons Zürich; 1].

STEENSTRUP, Jens Japhet & al.

1873 Conclusions de la Commission chargée de l'examen des silex de Thenay. In *CLAAP. Compte-rendu de la 6e session, Bruxelles, 1872*. Paris, Baillière: 93-94.

STEHLIN, Karl

1911 Die Bibliographie von Augusta Raurica und Basilia. *Basler Zeitschrift für Geschichte und Altertumskunde* 10: 38-180.

STENGERS, Isabelle

1995 *L'invention des sciences modernes*. Paris, Flammarion [Champs; 308] [2e éd.].

STERCHI, Jakob

1881 *Eduard Desor*. In *Kurze Biographien hervorragender Schweizerischer Naturforscher. Nach den Inschriften am neuen naturhistorischen Museum in Bern*. Bern, Huber: 97-100.

STERN, Martin

1979 Friedrich Theodor Vischers Romaneinlage «Der Besuch. Eine Pfahlbaugeschichte». *AS* 2: 40-43.

STETTNER, Bernhard

1991 Tschudis Frage nach Entstehung und Wesen der Eidgenossenschaft. *Revue Suisse d'Histoire* 41: 320-329.

STOCKING, George W.

1968 On the limits of presentism and historicism in the historiography of behavioral sciences. In *Race, Culture and Evolution. Essays in the history of anthropology*. New York, Free Press: 1-12.

1973 *From chronology to ethnology: James Cowles Prichard and British Anthropology, 1800-1850*. In J. C. Prichard, *Researches into the physical history of man* (G. W. Stocking ed.). Chicago-London, University of Chicago Press: IX-CXLIV.

STOCZKOWSKI, Wiktor

1994 *Anthropologie naïve - Anthropologie savante. De l'origine de l'homme, de l'imagination et des idées reçues*. Paris, CNRS.

STOPPANI, Antonio

1863 Prima ricerca di abitazioni lacustri nei laghi di Lombardia. *Atti della Società italiana di Scienze Naturali* 5: 154-163.

STRAHM, Christian

1971 Die frühe Bronzezeit im Mittelland und Jura. In *Ur- und Frühgeschichtliche Archäologie der Schweiz. III: Die Bronzezeit* (W. Drack ed.). Basel, Schweizerische Gesellschaft für Ur- und Frühgeschichte: 5-26.

STRAUMANN, Tobias

1998 Die Gunst der Stunde. Die Gründung des Eidgenössischen Polytechnikums 1854. In *Revolution und Innovation. Die konfliktreiche Entstehung des schweizerischen Bundesstaates von 1848* (A. Ernst & al. eds.). Zürich, Chronos, 147-157.

STRAUSS, David Friedrich

1835-36 *Das Leben Jesu, kritisch bearbeitet*. Tübingen, Osiander (2 vol.).

1864 *Das Leben Jesu für das deutsche Volk bearbeitet*. Leipzig, Brockhaus.

STREET-JENSEN, Jörn

1985 *Christian Jürgensen Thomsen und Ludwig Lindenschmit. Eine Gelehrtenkorrespondenz aus der Frühzeit der Altertumskunde (1853-1864)*. Beiträge zur Forschungsgeschichte. Bonn, Habelt [Monographien des Forschungsinstituts für Vor- und Frühgeschichte, Römisch-Germanisches Zentralmuseum Mainz; 6].

STROBEL, Pellegrino & PIGORINI, Luigi

1864 *Le terremare e le palafitte del Parmense, seconda relazione*. Milano, Bernardoni di Gio.

STUDER, Th.

1907 Die Bedeutung L. Agassiz für die zoologische Wissenschaft. *Actes SHSN* 90: 194-204.

TALLICHET, Edouard

1869 Le christianisme libéral. *BURS* 35: 245-278, 398-428 & 587-621.

TAYLOR, R. E., PAYEN, Louis A. & SLOTA, Peter J. Jr.

1992 The age of the Calaveras skull: dating the «Pitdown Man» of the New World. *American Antiquity* 57/2: 269-275.

TESNIERE, Valérie

2001 *Le Quadriga. Un siècle d'édition universitaire 1860-1968*. Paris, PUF.

THEVENAZ, Louis (dir.)

1956 Les événements de septembre 1856. *MN* [Numéro spécial 1956/4-5].

THIERRY, Amédée

1828 *Histoire des Gaulois, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'entière soumission de la Gaule à la domination romaine*. Paris, Sautet / Mesnier.

THIESSE, Anne-Marie

1999 *La création des identités nationales. Europe, XVIIIe-XXe siècle*. Paris, Seuil.

THOMSEN, Christian Jürgensen

1836 *Ledetraad til Nordisk Oldkyndighed*. Kjøbenhavn, Kongelige Nordiske Oldskrift-Gelskab / Möller.

1848 *A Guide to Northern Archaeology*. London.

THURMANN, Jules

1832 *Essai sur les soulèvements jurassiques du Porrentruy*. Paris, Société d'Histoire Naturelle de Strasbourg.

TISSOT, Laurent

1996 *Politique, société et enseignement supérieur dans le canton de Vaud. L'Université de Lausanne, 1890-1916*. Lausanne, Payot [Etudes et documents pour servir à l'histoire de l'Université de Lausanne; 33].

TOPINARD, Paul

1873 De la morphologie du nez (Comme exemple de la méthode à suivre dans les observations anthropologiques à pratiquer sur le vivant). *Bulletins de la Société d'anthropologie de Paris* 8: 947-958.

TORT, Patrick

1996a Lesquereux Charles Léo 1806-1889. In *Dictionnaire du darwinisme et de l'évolution* (P. Tort ed.). Paris, PUF: 2620.

1996b Desor Edouard 1811-1882. In *Dictionnaire du darwinisme et de l'évolution* (P. Tort ed.). Paris, PUF: 1197-1198.

- 1996c Vogt Karl, puis Carl Christoph 1817-1895. In *Dictionnaire du darwinisme et de l'évolution* (P. Tort ed.). Paris, PUF: 4485-4488.
- TOUCHON, James
- 1849 *L'homœopathie, ou la réforme médicale exposée aux gens du monde*. Florence, Lemonnier / Neuchâtel, Michaud.
- TRIBOLET, Maurice de (géologue)
- 1899 Le mouvement scientifique à Neuchâtel au dix-neuvième siècle. *Actes SHSN* 82: 1-36.
- 1907a Louis Agassiz et son séjour à Neuchâtel de 1832 à 1846. *Actes SHSN* 90: 176-193.
- 1907b Louis Agassiz. Son séjour à Neuchâtel. *Bulletin de la Société vaudoise des Sciences naturelles* 93: 351-381.
- 1912 Bahuts neuchâtelois du XVIIe siècle. *MN*: 126-128.
- TRIBOLET, Maurice de (archiviste)
- 1988 Georges-Auguste Matile (1807-1881). In *Histoire de l'Université de Neuchâtel. Tome I, La première Académie, 1838-1848*. Hauterive, Attinger: 321-348.
- 1991 Histoire officielle ou nostalgie sentimentale? Les Neuchâtelois à la recherche de leur identité historique, 1750-1909. *MN*: 23-36.
- 1996 Arthur Piaget (1865-1952): portrait intellectuel et moral du père de Jean Piaget. In *Jean Piaget et Neuchâtel. L'apprenti et le savant* (J.-M. Barrelet & A.-N. Perret-Clermont eds.). Lausanne, Payot: 39-50.
- 1998 Georges-Auguste Matile, juriste et professeur (1807-1881). In *Biographies neuchâteloises. Tome 2: Des Lumières à la Révolution* (M. Schlup ed.). Hauterive, Attinger: 191-197.
- TRIGGER, Bruce Graham
- 1983 Human prehistory legitimated. [Recension de D. K. Grayson: «The establishment of human antiquity». New York, Academic Press, 1983]. *Science* 20.05.1983 (220/4599): 834-835.
- 1989 *A history of archaeological thought*. Cambridge, Cambridge University Press.
- 2001 Historiography. In *Encyclopedia of Archaeology. History and Discoveries* (T. Murray ed.). Santa Barbara-Denver-Oxford, ABC-CLIO: 630-639.
- TRINKHAUS, Erik & SHIPMAN, Pat
- 1996 *Les Hommes de Neandertal*. Paris, Seuil (trad. fra. J. Henry).
- TROYON, Frédéric
- 1841 Description des tombeaux de Bel-Air près Cheseaux sur Lausanne. *Mittheilungen der Antiquarischen Gesellschaft in Zürich* 1/9.
- 1860 *Habitations lacustres des temps anciens et modernes*. Lausanne, Bridel.
- 1866 Protestation contre le mot celtique. *Matériaux* 2: 526.
- TSCHUMI, Otto, RYTZ, W. & FAVRE, Jules
- 1929 Sind die Pfahlbauten Trocken- oder Wassersiedlungen gewesen? Ur- und naturgeschichtliche Untersuchung. *Berichte der römisch-germanischen Kommission* 19: 68-91.
- TULARD, Jean
- 1964 *La préfecture de police sous la monarchie de juillet*. Paris, Ville de Paris / Commission des Travaux historiques.
- UNITED STATES GEOLOGICAL SURVEY
- [s.d.] *Michigan. Index to topographic and other Map Coverage*. [Washington], US Geological Survey National Mapping Program.
- VACCARI, Ezio
- 1998 Lyell's reception on the continent of Europe: a contribution to an open historiographical problem. In *Lyell the Past is the Key to the Present* (D. J. Blundell & A. C. Scott eds.). London, Geological Society [Special Publications; 143]: 39-52.
- VALLOTTON, François
- 2001 *L'édition romande et ses acteurs, 1850-1920*. Genève, Slatkine.
- VAN RIPER, A. Bowdoin
- 1993 *Men among the mammoths. Victorian science and the discovery of human prehistory*. Chicago, University of Chicago Press.
- VAYSON DE PRADENNE, André
- 1932 *Les fraudes en archéologie préhistorique. Avec quelques exemples de comparaison en archéologie générale et sciences naturelles*. Paris, E. Nourry.

VEIT, Ulrich

- 1989 Ethnic concepts in German prehistory: a case study on the relationship between cultural identity and archaeological objectivity. In *Archaeological approaches to cultural identity* (S. J. Shennan ed.). London, Wyman [One World Archaeology; 10]: 35-56.
- 2000 Gustaf Kossinna and his concept of a national archaeology. In *Archaeology, Ideology and Society. The German Experience* (H. Härke ed.). Frankfurt, Lang [Gesellschaften und Staaten im Epochenwandel; 7]: 40-64.

VENEDEY, Jacob

- 1861 Hans Lorenz Küchler. Ein Lebensbild aus der ersten Hälfte des neunzehnten Jahrhunderts. In *Album de Combe Varin* (C. Mayer von Esslingen ed.). Zurich, Schabelitz: 111-200.

VERCHERE DE REFFYE, Auguste

- 1864 *Les armes d'Alise. Notice avec photographies et gravures sur bois. Extrait de la R.A.* Paris, Librairie académique Didier.

VERBAIME, Edmond

- 1962 *Un certain Hahnemann.* Paris, Editions universitaires.

VERNANT, Jean-Pierre

- 1996 *Entre mythe et politique.* Paris, Seuil.

VEYNE, Paul

- 1979 L'alpinisme, une invention de la bourgeoisie. *L'Histoire* 11: 41-52.

VIALLANEIX, Paul & EHRARD, Jean (eds.)

- 1982 *Nos ancêtres les Gaulois. Actes du colloque international de Clermont-Ferrand.* Aurillac, Faculté des Lettres et Sciences humaines de l'Université de Clermont-Ferrand II [Nouvelle série, fascicule 13].

VILANOVA Y PIERA, Juan

- 1884 Communication: visite aux cavernes de Santillana, près Santander. In *CLAAP, 9^e session, Lisbonne, 1880.* Lisbonne, Académie royale des sciences: 47.

VIRCHOW, Rudolf

- 1866 *Ueber Hünengräber und Pfahlbauten. Nach zwei Vorträgen im Saale des Berliner Handwerker Vereins, gehalten am 14. und 18. December 1865.* Berlin, Lüdertitz & Charisius.
- 1869 Die Pfahlbauten im nördlichen Deutschland. *Zeitschrift für Ethnologie und ihre Hilfswissenschaften als Lehre vom Menschen zur Natur und zur Geschichte* 1: 401-416.
- 1877 Bemerkungen über die prähistorische Kunst (VIII. allgemeine Versammlung der deutschen anthropologischen Gesellschaft zu Konstanz am 24.-26. September 1877). *Correspondenzblatt der deutschen Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte*: 108-110.
- 1881 Eröffnungsrede des Präsidenten. *Archiv für Anthropologie* 13 (Beiheft): 3-12.
- 1882 Eduard Desor. *Verhandlungen der Berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte*: 159.
- 1894 Eröffnungsrede. *Correspondenzblatt der Deutschen Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte* 25: 80 sqq.

VITALI, Daniele

- 1984 Il V Congresso di Antropologia e Archeologia Preistoriche a Bologna. In *Storia della Formazione del Museo Archeologico di Bologna. Catalogo della Mostra.* Bologna, s. éd.: 277-293.

VÖGELE, Anna-Elisabeth

- 1987 Die Anfänge der Gletscherforschung und der Glazialtheorie. *Mitteilungen der Naturforschenden Gesellschaft Luzern* 29 [Sonderband «Eiszeitforschung»]: 11-50.

VOGT, Adolf Max

- 1995 «Les crannoges d'Irlande». Le Corbusier als Archäologe. *Neue Zürcher Zeitung* 13-14.05.1995: 67-68.
- 1996 *Le Corbusier, der edle Wilde. Zur Archäologie der Moderne.* Braunschweig-Wiesbaden, Vieweg.

VOGT, Carl

- 1842a *Embryologie des Salmones.* Neuchâtel, Petitpierre.
- 1842b *Untersuchungen über die Entwicklungsgeschichte der Geburtshelferkröte (Alytes obstetricans).* Solothurn, Jent & Gassmann.
- 1864 *Lectures on Man.* London, Anthropological Society / Longman, Green, Longman & Roberts.
- 1867 *Mémoire sur les Microcéphales.* Genève, Georg [Mémoires de l'Institut Genevois, 11].
- 1868/69 Verzeichniss der anthropologischen Literatur. *Archiv für Anthropologie* 3: 353-400.
- 1873 Anthropophagie et sacrifices humains. In *CLAAP. Compte rendu de la cinquième session à Bologne 1871.* Bologna, Fava & Garagnani: 295-328.

- 1879 Eine Naturforscherallee im Hoch-Jura. *Nord und Süd* 9: 127-140.
- 1882a Eduard Desor. Lebensbild eines Naturforschers. *Nord und Süd* 22/64: 108-127.
- 1882b Eduard Desor. Lebensbild eines Naturforschers. *Nord und Süd* 22/65: 262-274.
- 1882c Discours prononcé à l'ouverture de la Séance générale du 23 Mai 1882. *Bulletin de l'Institut national genevois* 25/44: 1-15.
- 1896 *Aus meinem Leben. Erinnerungen und Rückblicke*. Stuttgart, E. Nägele.
- VOGT, William
- 1896 *La vie d'un homme. Carl Vogt*. Paris, Schleicher / Stuttgart, Nägele.
- VOIGT, Klaus
- 1983 Huguenots et Vaudois en Allemagne à partir de 1685. In *Emigrés français en Allemagne - Emigrés allemands en France, 1685-1945* (J. Grandjón & K. Voigt eds.). Paris, Institut Goethe / Ministère des Relations Extérieures: 10-41.
- VOLGER, G. H. Otto
- 1889 *Leben und Leistungen des Naturforschers Karl Schimper*. Frankfurt am Main, Reitz & Koehler [3e éd.].
- VON KAENEL, Hans-Markus
- 1979 Frühe Pfahlbauforschung am Bielersee. *AS* 2: 20-27.
- VOUGA, Paul
- 1920/22 Projer de classification du néolithique lacustre suisse. *Archives suisses d'anthropologie générale* 4: 277-286.
- 1923a Les stations lacustres du lac de Neuchâtel. *L'Anthropologie* 33: 49-62.
- 1923b *La Tène. Monographie de la station, publiée au nom de la Commission des fouilles de La Tène*. Leipzig, Hiersemann.
- 1934 *Le Néolithique lacustre ancien*. Neuchâtel, Université de Neuchâtel [Recueil de travaux publiés par la Faculté des Lettres; 17].
- VUILLEUMIER, Marc
- 1985 James Guillaume, sa vie, son œuvre. In J. Guillaume, *L'Internationale. Documents et souvenirs (1864-1872)*. Paris, Lebovici (2 vol.): 1: 1-LVII.
- VUILLEUMIER, Mario
- 1988 *Horlogers de l'anarchisme. Emergence d'un mouvement: la Fédération jurassienne*. Lausanne, Payot.
- VULLIEMIN, Louis
- 1861 Des habitations lacustres en Suisse. *BURS* 11: 593-622.
- WADSWORTH, M. E.
- 1881 The appropriation of the name «Laurentian» by the Canadian geologists. *PBSNH* 21 (1880-82): 121.
- WAGNER, Moritz
- 1866 Das Vorkommen von Pfahlbauten in Bayern mit einigen Bemerkungen über die bisherigen Hypothesen hinsichtlich des Zweckes und Alters der vorhistorischen Seansiedlungen. *Sitzungsberichte der Königlichen bayerischen Akademie der Wissenschaften zu München* 2: 430-478.
- 1868 *Die Darwin'sche Theorie und das Migrationsgesetz der Organismen*. Leipzig, Duncker & Humblot.
- WAHLE, Ernst
- 1950/51 Geschichte der prähistorischen Forschung. *Anthropos* 45: 497-538 et 46: 49-112.
- WALTER, François
- 1986 Solidarités traditionnelles et organisation de la vie collective dans une société rurale. Le cas du canton de Fribourg durant la première moitié du XIXe siècle. In *Sociétés et sociabilité au XIXe siècle. Colloque à l'Université de Lausanne, 13-14 juin 1986* (H.-U. Jost ed.). Lausanne, Université de Lausanne [Etudes et Mémoires de la section d'histoire de l'Université de Lausanne; 5]: 53-69.
- 1990 *Les Suisses et l'environnement. Une histoire du rapport à la nature du XVIIIe siècle à nos jours*. Genève, Zoé.
- WAVRE, William
- 1890 Falsification d'antiquités lacustres. *MN*: 37-43, 67-71 & 89-94.
- WAYMAN, Dorothy G.
- 1942 *Edward Sylvester Morse. A biography*. Cambridge, Harvard University Press.
- WEGMANN, Eugène
- 1962/63 L'exposé original de la notion de faciès par A. Gressly (1814-1865). *Sciences de la Terre* 9/1: 83-119.
- 1967 Evolution des idées sur le déplacement des lignes de rivage. Origines en Fennoscandie. *Mémoires de la Société vaudoise des sciences naturelles* 14/4 (88): 129-191.

WEISHAUP, Matthias

- 1992a *Bauern, Hirten und «frume edle puren». Bauern- und Bauernstaatsideologie in der spätmittelalterlichen Eidgenossenschaft und der nationalen Geschichtsschreibung der Schweiz*. Basel-Frankfurt am Main, Helbing & Lichtenhahn.
 1992b Bauern: Hirten, «Bauern & Bürger» und Bauernsoldaten. Die ideologische Vereinnahmung der mittelalterlichen Bauern in der nationalen Geschichtsschreibung der Schweiz. In *Die Bauern in der Geschichte der Schweiz* (A. Tanner & A.-L. Head-König eds.). Zürich, Chronos [Schweizerische Gesellschaft für Wirtschafts- und Sozialgeschichte; 10]: 23-39.

WEISS, John

- 1864 *Life and correspondence of Theodore Parker, Minister of the twenty-eighth Congregational Society, Boston*. New York, Appleton, 2 vol.

WELINDER, Stig

- 1991 The word förhistorik, "Prehistoric", in Swedish. *Antiquity* 65: 295-296.

WENIG, Klaus

- 1998/99 War Rudolf Virchow ein Gegner der Evolutionstheorie? *Philosophia Scientiae. Travaux d'histoire et de philosophie des sciences* [Cahier spécial 2: Themen zur Geschichte der Biologie. Zum 60. Geburtstag von Professor Dr. Armin Geus (G. H. Müller ed.)]: 211-229.

WETTE, Wilhelm Martin Leberecht de

- 1817 *Lehrbuch der historisch-kritischen Einleitung in die Bibel Alten und Neuen Testaments. Erster Theil. Die Einleitung in das A. T. enthaltend*. Berlin, Reimer.
 1826 *Lehrbuch der historisch-kritischen Einleitung in die Bibel Alten und Neuen Testaments. Zweyter Theil. Die Einleitung in das N. T. enthaltend*. Berlin, Reimer.

WHITNEY, Josiah Dwight

- 1867a Notice of a human skull recently taken from a shaft near Angels, Calaveras County. *Proceedings of the Californian Academy of Science* 3: 277-278.
 1867b Notice of a Human Skull, recently taken from a Shaft near Angel's, Calaveras County. *American Journal of Science* 43: 265-267.
 1880 *The auriferous gravels of the Sierra Nevada of California*. Cambridge, Wilson & Sons [Memoirs of the MCZ, Cambridge MA; 6 / Contributions to American Geology; 1].

WIELL, Stine

- 1999 The Congress of Anthropology and Archaeology in Copenhagen 1869 — behind the stage. *Antiquity* 73: 136-142.

WILSON, Daniel

- 1862 *Prehistoric Man: Researches into the Origin of Civilization in the Old and the New World*. London, Macmillan.

WINIGER, Josef

- 1984 Nachtrag zum Pfahlbauproblem. *Helvetica Archaeologica* 15/57-60: 83-92.
 1989 *Bestandesaufnahme der Bielerseestationen als Grundlage demographischer Theoriebildung*. Stuttgart, Haupt / Bern, Staatlicher Lehrmittelverlag [Ufersiedlungen am Bielersee; 1].

WINSOR, Mary P.

- 1991 *Reading the shape of nature. Comparative Zoology at the Agassiz Museum*. Chicago, Chicago University Press.

WTWJORRA, Ingo

- 1996 German archaeology and its relation to nationalism and racism. In *Nationalism and archaeology in Europe* (M. Diaz-Andreu & T. Champion eds.). London, University College London Press: 164-188.

WOLF, Claus

- 1993 I. Die Forschungsgeschichte der schweizerischen Neolithischen Seeufersiedlungen unter terminologischen und chronologischen Gesichtspunkten. In *Die Seeufersiedlung Yverdon, Avenue des Sports (Kanton Waadt). Eine kulturgeschichtliche und chronologische Studie zum Endneolithikum der Westschweiz und angrenzender Gebiete*. Lausanne, [Cahiers d'archéologie romande; 59 / Freiburger archäologische Studien; 1]: 19-65.
A paraître Paul Vouga, «La classification du Néolithique lacustre» und die Pfahlbauarchäologie in den Jahren zwischen 1920 und 1935. Der Versuch einer Annäherung an den «mythe des cités lacustres» jener Zeit. In *Hommage à Paul Vouga*. Neuchâtel, Musée cantonal d'archéologie.

WORSAAE, Jens Jacob Asmussen

- 1843/49 *The Primeval Antiquities of Denmark* [trad. anglaise de *Danmarks Oldtid*, 1e éd. 1843]. London, Parker.

WURMBRAND, Gundaker

- 1878 Huitième congrès de la Société allemande d'Anthropologie. *Matériaux* 9: 115-120.

ZBINDEN, Louis-Albert

1958 La mort d'une belle légende. Nos ancêtres n'étaient pas des lacustres. *Gazette de Lausanne* 21.06.1958.

ZIEGLER, Peter

1982 Die Antiquarische Gesellschaft in Zürich als Wegbereiterin kultureller Unternehmungen. In *Antiquarische Gesellschaft in Zürich 1832-1982. Festgabe zum 150jährigen Bestehen*. Zürich, Antiquarische Gesellschaft: 9-46.

ZIMMERMANN, Karl

1987 Pfahlbauromantik im Bundesrathaus. Der Ankauf der «Pfahlbausammlung» von Dr. Victor Gross durch die Eidgenossenschaft im Jahre 1884 und die Frage der Gründung eines schweizerischen National- oder Landesmuseums. *Berner Zeitschrift für Geschichte und Heimatkunde* 49: 117-151.

1990 Herodot und die Wasserpfahlbautheorie von Ferdinand Keller. In *Die ersten Bauern. Pfahlbau funde Europas. Forschungsberichte zur Ausstellung im Schweizerischen Landesmuseum und zum Erlebnispark — Ausstellung Pfahlbauten in Zürich. Band 1: Schweiz*. Zürich, Schweizerisches Landesmuseum: 21-28.

1991 Kelten und Helvetier im Spiegel historischer Festumzüge. *AS* 14: 37-45.

1992 Die Antiquarische Gesellschaft von Bern (1837-1858). *Berner Zeitschrift für Geschichte und Heimatkunde* 54: 59-96.

1998 Die Pfahlbauer als politische Parodie. *Zeitschrift für Schweizerische Archäologie und Kunstgeschichte* 55: 35-40